VALERIO MANFREDI

LE ROMAN D'ALEXANDRE LE GRAND

LE FILS DU SONGE
*
LES SABLES D'AMON
**
LES CONFINS DU MONDE
***

PLON

VALERIO MANFREDI

Le Roman d'Alexandre le Grand

Édition intégrale

Le Fils du Songe
Les Sables d'Amon
Les Confins du Monde

PLON

Premier livre

LE FILS DU SONGE

… et siluit terra in conspectu ejus.
… et la terre se tut devant lui.
Maccabées, I, 3

Prologue

Les quatre mages gravissaient lentement les sentiers qui menaient au sommet de la Montagne de la lumière. Ils revenaient des quatre points de l'horizon, avec à l'épaule une besace contenant des bois parfumés qu'ils destinaient au rite du feu.

Le mage de l'aurore portait un manteau de soie rose aux reflets bleus et des sandales en cuir de cerf. Le mage du couchant avait une veste cramoisie, diaprée d'or, ainsi qu'une longue étole de soie de mer brodée de semblables couleurs.

Le mage du midi arborait une tunique de pourpre semée d'épis d'or et des babouches en peau de serpent. Le dernier d'entre eux, le mage de la nuit, était vêtu de laine noire, tissée dans la toison d'agneaux mort-nés et ponctuée d'étoiles d'argent.

Leur allure, tandis qu'ils cheminaient, semblait rythmée par une musique qu'ils étaient les seuls à entendre, et ils approchaient du temple d'un pas égal, parcourant les mêmes distances. Pourtant, l'un montait une côte pierreuse, l'autre marchait le long d'un sentier plat, et les deux derniers avançaient sur le lit sablonneux de fleuves asséchés.

Ils se présentèrent au même instant aux quatre entrées de la tour de pierre, alors que l'aube nappait d'une lumière de perle l'immense désert du haut plateau.

Ils se saluèrent d'un signe de tête sous les quatre arcs d'entrée puis gagnèrent l'autel. Le mage de l'aurore accomplit son rite le premier : il disposa des rameaux de bois de santal de façon à former un carré ; le mage du midi lui succéda, ajoutant de biais de petits fagots de brindilles d'acacia fasciculées. Le mage du couchant amoncela sur cette base du bois de cèdre écorcé, ramassé dans la forêt du mont Liban. Enfin, le mage de la nuit déposa des branches émondées et vieillies de chêne du Caucase, un bois frappé par la foudre et séché par le soleil des

montagnes. Tous quatre tirèrent alors de leur besace les silex sacrés et firent jaillir à l'unisson des étincelles azurées au pied de la petite pyramide, jusqu'à ce que le feu commence à brûler – faiblement d'abord, puis de plus en plus fort. Ces langues vermeilles virèrent au bleu, puis au blanc, en tous points semblables au feu du ciel, au souffle divin d'Ahura-Mazda, dieu de vérité et de gloire, seigneur du temps et de la vie.

Seule la voix pure des flammes murmurait sa mystérieuse poésie à l'intérieur de la grande tour de pierre : on n'entendait pas même la respiration des quatre hommes, immobiles au centre de leur immense patrie.

Ils regardaient comme en extase le feu sacré lécher la simple architecture de branches disposée sur l'autel de pierre. Ils fixaient de leurs yeux cette lumière pure et la merveilleuse danse tandis que montait leur prière pour le peuple et le roi. Le Grand Roi, le Roi des Rois, qui siégeait si loin, dans la salle somptueuse de son palais, l'immortel Persépolis, au milieu d'une forêt de colonnes peintes en pourpre et or, veillée par des taureaux ailés et des lions rampants.

En cette heure matinale, dans ce lieu magique et solitaire l'air était parfaitement immobile, et tel devait-il être afin que le Feu céleste pût adopter les formes et les mouvements de sa nature divine, qui ne cesse de le pousser vers le haut pour qu'il s'unisse à l'Empyrée, sa source originelle.

Mais soudain, une force puissante souffla sur les flammes et les anéantit. Sous le regard surpris des mages, les braises se changèrent brusquement en un noir charbon.

Il n'y eut pas d'autre signe, pas le moindre son, si ce n'est le cri lointain du faucon qui s'élevait dans le ciel vide. Aucun mot ne fut échangé. Effarés et frappés par ce triste présage, les quatre hommes fondirent en pleurs près de l'autel.

Au même instant, dans un lointain pays d'Occident, une jeune femme s'approchait en tremblant des chênes d'un antique sanctuaire, afin de demander une bénédiction pour son fils, qu'elle sentait pour la première fois tressaillir en son sein. Elle s'appelait Olympias. Quant au nom de l'enfant, c'est le vent qui le révéla en soufflant impétueusement dans les branches

millénaires et en agitant les feuilles mortes au pied des troncs gigantesques. Et ce nom était : ALEXANDRE.

1

Olympias s'était rendue au sanctuaire de Dodone en obéissant à une étrange inspiration, à un présage qui l'avait visitée dans son sommeil tandis qu'elle reposait auprès de son époux, Philippe, roi des Macédoniens, qui s'était repu de mets et de vin.

Elle avait rêvé qu'un serpent rampait lentement le long du couloir et entrait sans bruit dans la chambre. Elle le voyait, mais ne pouvait bouger ; elle ne pouvait ni crier ni fuir. Les anneaux du grand reptile glissaient sur le dallage de pierre, ses écailles étincelaient de reflets de cuivre et de bronze sous les rayons de la lune qui pénétraient par la fenêtre.

Un instant, elle avait souhaité que Philippe se réveille et l'étreigne, la réchauffe contre sa poitrine forte et musclée, la caresse de ses grandes mains de guerrier, mais ses yeux s'étaient de nouveau posés sur ce drakon, sur cet animal prodigieux qui se déplaçait comme un fantôme, comme une créature magique, une de ces créatures que les dieux font jaillir, selon leur bon plaisir, des viscères de la terre.

Curieusement, elle n'avait plus peur maintenant, elle n'éprouvait aucun dégoût ; au contraire, elle se sentait de plus en plus attirée, et presque fascinée par ces mouvements sinueux, par cette puissance gracieuse et silencieuse.

Le serpent s'introduisit sous les couvertures, s'insinua entre ses jambes, entre ses seins, et elle devina qu'il l'avait prise – légèrement, froidement, sans la blesser ni la violenter.

Elle rêva que sa semence s'était mêlée à celle que son époux avait déjà fait jaillir en elle avec la force d'un taureau et la fougue d'un verrat avant de s'effondrer, vaincu par le sommeil et le vin.

Le lendemain, le roi avait revêtu son armure, mangé de la viande de sanglier et du fromage de brebis en compagnie de ses généraux, puis il était parti pour la guerre. Une guerre contre un

peuple plus barbare que ses Macédoniens : les Triballes, qui s'habillaient de peaux d'ours, portaient des bonnets de renard et vivaient le long des rives de l'Istros, le plus grand fleuve d'Europe.

Il s'était contenté de lui dire : « N'oublie pas d'offrir des sacrifices aux dieux pendant tout le temps que durera mon absence et couve-moi un garçon, un héritier qui me ressemble. »

Puis il était monté sur son cheval bai et s'était élancé au galop avec ses généraux, faisant résonner la cour sous les sabots des destriers et le fracas des armes.

Après son départ, Olympias se plongea dans un bain chaud. Tandis que ses servantes la massaient au moyen d'éponges trempées dans des essences de jasmin et de roses de Piérie, elle envoya chercher Artémisia, sa nourrice, une vieille femme de bonne famille aux seins énormes et aux hanches étroites qu'elle avait amenée d'Épire lorsqu'elle était venue en Macédoine pour épouser Philippe.

Elle lui raconta son rêve et lui demanda : « Quel en est le sens, ma bonne Artémisia ? »

La nourrice l'aida à sortir du bain chaud et commença de l'essuyer dans des toiles de lin égyptien.

« Mon enfant, les rêves sont toujours des messages des dieux, mais rares sont ceux qui savent les déchiffrer. Je pense que tu devrais gagner le plus ancien de nos sanctuaires et consulter l'oracle de Dodone, dans notre patrie, l'Épire. Là, les prêtres se transmettent depuis des temps immémoriaux le savoir qui consiste à interpréter la voix du grand Zeus, le père des dieux et des hommes. Celle-ci se manifeste lorsque le vent se glisse à travers les branches des chênes millénaires du sanctuaire, lorsqu'il fait susurrer leurs feuilles au printemps ou en été, lorsqu'il les agite, une fois mortes, autour des souches, à l'automne et en hiver. »

Ainsi, quelques jours plus tard, Olympias se mit en route vers le sanctuaire. Il se dressait dans un lieu grandiose et majestueux, dans une vallée verdoyante qu'enserraient des collines boisées.

On disait de ce temple que c'était l'un des plus vieux du monde. Deux colombes, posées sur la main de Zeus, s'étaient envolées après qu'il avait pris le pouvoir en chassant son père, Cronos ; l'une d'elles s'était posée sur un chêne de Dodone, et l'autre sur un palmier de l'oasis de Siwah, dans les sables brûlants de la Libye. Depuis lors, la voix du père des dieux résonnait dans ces deux endroits.

« Que signifie mon rêve ? », demanda Olympias aux prêtres du sanctuaire.

Ils étaient assis en cercle sur des sièges de pierre, au milieu d'un pré dont l'herbe, très verte, était semée de marguerites et de renoncules, et ils écoutaient le vent qui agitait les feuilles des chênes. Ils semblaient en extase.

L'un d'eux finit par déclarer : « Il signifie que l'enfant que tu engendreras appartiendra à la lignée de Zeus et à celle d'un homme mortel. Il signifie que le sang d'un dieu s'est mêlé au sang d'un homme en ton sein.

« Le fils auquel tu donneras le jour resplendira d'une énergie extraordinaire. Mais à l'instar des flammes les plus vives qui lèchent les parois de la lanterne et brûlent plus rapidement l'huile qui les alimente, son âme pourrait consumer la poitrine qui la renferme.

« Rappelle-toi, reine, l'histoire d'Achille, ancêtre de ta glorieuse famille : il eut le droit de choisir entre une vie brève mais glorieuse, et une vie longue mais obscure. Il opta pour la première, sacrifiant sa vie pour un instant de lumière aveuglante.

— Est-ce un destin établi ? interrogea Olympias en tremblant.

— C'est un destin possible, répondit un autre prêtre. Nombreuses sont les routes qui s'offrent à l'homme, mais certains individus sont dotés, dès la naissance, d'une force différente, qui leur vient des dieux et qui essaie de revenir aux dieux. Garde ce secret dans ton cœur tant que la nature de ton enfant ne se sera pas pleinement manifestée. Ensuite, sois prête à tout, même à le perdre, parce que quoi que tu fasses, tu ne parviendras pas à empêcher son destin de s'accomplir et sa renommée de s'étendre jusqu'aux confins du monde. »

Il était encore en train de parler quand la brise qui soufflait dans le feuillage des chênes se transforma soudain en un vent du sud, violent et chaud, dont la force augmenta rapidement, au point de fléchir la chevelure des arbres et d'obliger les prêtres à couvrir leur tête de leur manteau.

Le vent entraîna dans son sillage une brume dense et rougeâtre qui assombrit bientôt toute la vallée. Olympias s'enveloppa entièrement dans son manteau, elle aussi, et demeura immobile dans la tourmente, comme la statue d'une déesse sans visage.

Le tourbillon disparut comme il était venu. Les statues, les stèles et les autels qui ornaient le lieu sacré émergèrent de la brume, sous une fine couche de poussière rouge.

Le prêtre qui avait parlé le dernier y posa le bout de ses doigts, qu'il porta à ses lèvres. « Le souffle du vent libyen, l'haleine de Zeus Ammon, dont l'oracle est situé parmi les palmiers de Siwah, nous a envoyé cette poussière. C'est un prodige merveilleux, un signe extraordinaire, car malgré l'immense distance qui les sépare, les deux plus anciens oracles de la terre ont fait résonner leur voix au même moment. Ton fils a entendu des appels lointains, et il en a peut-être compris le message. Un jour, il les entendra à nouveau dans un grand sanctuaire, parmi les sables du désert. »

Après avoir écouté ces paroles, la reine rentra à Pella, la capitale dont les rues étaient poussiéreuses en été et boueuses en hiver, attendant avec crainte et angoisse le jour où son fils naîtrait.

Les douleurs de l'accouchement s'annoncèrent un soir de printemps, après le coucher du soleil. Ses servantes allumèrent des lampes à huile, et Artémisia, sa nourrice, fit appeler la sage-femme et le médecin Nicomaque, qui avait jadis soigné le vieux roi Amyntas et présidé à la naissance de nombreux rejetons royaux, aussi bien légitimes que naturels.

Nicomaque se tenait prêt, dans l'attente de ce moment. Il passa un tablier, ordonna aux domestiques de chauffer de l'eau et de lui apporter d'autres chandeliers pour qu'il ne risque pas de manquer de lumière.

Il laissa toutefois l'accoucheuse s'approcher la première de la reine, parce qu'une femme préfère être touchée par une de ses semblables au moment de donner le jour à son enfant : seule une femme peut mesurer la douleur et la solitude dans lesquelles on engendre une nouvelle vie.

À cet instant précis, le roi Philippe prenait d'assaut la ville de Potidée, et il n'aurait pour rien au monde abandonné le champ de bataille.

Ce fut un accouchement difficile et long, parce que Olympias avait les hanches étroites et qu'elle était de santé délicate.

La nourrice lui essuyait le front, luisant de sueur, en répétant : « Courage, mon enfant, pousse ! La vue de ton fils te consolera de tout le mal qu'il te faut supporter. »

Elle lui mouillait les lèvres avec de l'eau de source, dont les servantes ne cessaient de remplir une écuelle en argent.

Mais lorsque la douleur s'accrut encore, la conduisant au seuil de l'évanouissement, Nicomaque intervint. Il guida les mains de la sage-femme et ordonna à Artémisia de presser le ventre de la reine, car celle-ci n'avait plus de forces, et l'enfant souffrait.

Il posa l'oreille contre l'aine d'Olympias et se rendit compte que les battements du petit cœur ralentissaient.

« Pousse aussi fort que tu le peux, lança-t-il à la nourrice. Le bébé doit naître immédiatement. »

Artémisia appuya de tout son poids sur la reine, qui, dans un grand cri, accoucha.

Nicomaque noua le cordon ombilical avec un fil de lin, puis le coupa aussitôt avec des ciseaux de bronze et désinfecta la blessure à l'aide de vin pur. L'enfant cria, et le médecin le confia aux femmes afin qu'elles le lavent et le vêtissent.

Artémisia fut la première à voir son visage. Elle le regarda d'un air extasié. « N'est-il pas merveilleux ? » s'exclama-t-elle en tamponnant ses joues avec un peu de laine trempée dans de l'huile.

La sage-femme lui lava la tête, et lorsqu'elle l'essuya elle ne put retenir un mouvement de stupeur. « Il a la chevelure d'un enfant de six mois et de beaux reflets dorés. On dirait un petit Éros. »

Artémisia était en train de lui enfiler une minuscule tunique de lin, car Nicomaque s'opposait à la coutume qui voulait que les bébés fussent étroitement emmaillotés.

« À ton avis, de quelle couleur sont ses yeux ? » demanda-t-elle à la sage-femme.

Celle-ci approcha de son visage une lampe à huile, à la lumière de laquelle les yeux du bébé s'éclairèrent d'un reflet irisé. « Je l'ignore, c'est difficile à dire. Tantôt ils semblent bleus, tantôt ils semblent sombres, presque noirs. Peut-être faut-il mettre en cause la nature si différente de ses parents… »

Pendant ce temps, Nicomaque s'occupait de la reine qui, comme cela arrive souvent aux primipares, saignait. Redoutant que de telles suites ne se produisent, il avait ordonné qu'on ramasse de la neige sur les pentes du mont Bermion.

Il en fit des compresses et les appliqua sur le ventre d'Olympias. Epuisée, la reine frissonna, mais le médecin ne se laissa pas attendrir et répéta ces gestes jusqu'à ce que les saignements cessent.

Puis, tandis qu'il ôtait son tablier et se lavait les mains, il abandonna sa patiente aux soins de ses servantes. Il les autorisa à changer ses draps et à nettoyer sa peau avec des éponges douces, trempées dans de l'eau de rose, à lui passer une des chemises fraîches qu'elle rangeait dans son coffre, à étancher sa soif.

Ce fut Nicomaque qui lui présenta le petit : « Voici le fils de Philippe, reine. Tu as accouché d'un magnifique bébé. »

Enfin, il sortit dans le couloir, où l'attendait un cavalier de la garde royale en tenue de voyage.

« Va, cours auprès du roi et dis-lui que son enfant est né. Dis-lui que c'est un garçon, qu'il est beau, fort et en bonne santé. »

Le cavalier jeta son manteau sur ses épaules, s'empara de sa besace et partit en courant. Au moment où il disparaissait au bout du couloir, Nicomaque s'écria : « Dis-lui aussi que la reine se porte bien. »

L'homme ne s'arrêta pas. Bientôt on entendit un hennissement dans la cour, puis un galop qui se perdit dans les rues de la ville endormie.

2

Artémisia prit le bébé dans ses bras et le déposa sur le lit, à côté de la reine. Adossée à ses oreillers, Olympias se redressa légèrement pour mieux le contempler.

Il était magnifique. Il avait des lèvres charnues, un visage rose et délicat. Ses cheveux, châtain clair, étincelaient de reflets dorés, et il avait au milieu du front ce que les sages-femmes appellent « le coup de langue du veau » : une touffe de cheveux drus, partagée en deux moitiés.

Ses yeux paraissaient bleus, mais il y avait une sorte d'ombre dans son iris gauche, qui lui donnait un aspect plus ou moins foncé selon que la lumière changeait.

Olympias le souleva et le serra contre elle ; elle se mit à le bercer jusqu'à ce qu'il cesse de pleurer, puis dénuda son sein pour l'allaiter. Alors, Artémisia se pencha vers elle et lui dit : « Mon enfant, cette tâche revient à la nourrice. Tes seins risquent de se flétrir. Le roi rentrera bientôt et tu devras être plus belle et plus désirable que jamais. »

Elle tendit les bras pour s'emparer du bébé, mais la reine refusa de le lui confier ; elle nourrit l'enfant de son lait jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Pendant ce temps, le messager galopait à bride abattue vers le campement du roi. Il atteignit le fleuve Axios au cœur de la nuit, traversa le pont de barques qui reliait les deux rives, puis, ayant changé de monture à Therma, il poursuivit son chemin dans le noir vers l'intérieur de la Chalcidique.

L'aube le surprit sur la mer, et le vaste golfe s'enflamma au lever du soleil comme un miroir devant un incendie. Il gravit le massif montagneux du Calauros, traversant un paysage toujours plus âpre et plus dur. De temps à autre, des rochers inaccessibles se précipitaient dans la mer, au milieu de l'écume au bouillonnement furieux.

Le roi assiégeait l'ancienne ville de Potidée, sous tutelle athénienne depuis presque cinquante ans. Il ne voulait pas se heurter à Athènes, mais il estimait qu'étant située en territoire macédonien, cette ville lui revenait. En outre, il comptait affirmer sa domination sur la région qui s'étendait entre le golfe de Therma et le détroit du Bosphore. Enfermé avec ses guerriers dans une tour d'assaut, armé, couvert de poussière, de sueur et de sang, Philippe s'apprêtait à lancer l'attaque décisive.

« Hommes, s'écria-t-il, si vous valez quelque chose, le moment est venu de le montrer ! J'offrirai le plus beau cheval de mes écuries à celui qui aura le courage de s'élancer le premier à mes côtés contre les murailles ennemies ; mais, si je vois un seul de vous trembler au moment décisif, je jure par Zeus que je le fouetterai jusqu'au sang. Et je le ferai moi-même. Vous m'avez entendu ?

— Nous t'avons entendu, roi !

— Alors, allons-y ! » leur cria Philippe en ordonnant d'un geste à ses soldats de libérer les treuils.

Le pont s'abattit sur les murailles déjà endommagées et en partie démolies par les coups de bélier. Le roi bondit si rapidement en agitant son épée qu'il était difficile de le suivre. Sachant que le souverain tenait toujours ses promesses, les soldats se jetèrent en masse derrière lui, se poussant les uns les autres à l'aide de leurs boucliers, et renversant les défenseurs qui s'aventuraient encore sur les passerelles, malgré la fatigue que leur avaient causée des mois de privations, de veille et d'affrontements incessants. Le reste de l'armée se déploya derrière Philippe et sa garde, engageant de durs combats contre les derniers défenseurs qui barraient les rues et les entrées des maisons.

Alors que le soleil se couchait, Potidée, à genoux, réclama la trêve.

Le messager arriva au crépuscule, après avoir éreinté deux autres chevaux. Un étrange spectacle s'offrit à lui lorsqu'il arriva sur les collines qui dominaient la ville : une multitude de feux brûlaient autour des murailles tandis que le tapage des soldats macédoniens, occupés à faire bombance, s'élevait dans la nuit.

Il éperonna son destrier et gagna rapidement le campement. Là, il demanda qu'on l'accompagne à la tente du roi.

« Que veux-tu ? » questionna l'officier de garde, un homme du Nord, à en juger par son accent. « Le roi est occupé. La ville est tombée, et une délégation du gouvernement est en train de négocier.

— Le prince est né », répondit le messager.

L'officier sursauta. « Suis-moi. »

Le souverain, en armure de combat, était assis sous sa tente, entouré de ses généraux. Son lieutenant, Antipatros, se trouvait à quelques pas derrière lui. Face à eux, les représentants de Potidée ne semblaient pas négocier, mais écouter Philippe qui dictait ses conditions.

Sachant que son intrusion ne serait pas tolérée, mais persuadé que tout retard dans l'annonce d'une nouvelle aussi importante le serait encore moins, l'officier s'écria dans un souffle :

« Roi, une nouvelle du palais. Ton enfant est né ! »

Pâles et amaigris, les délégués de Potidée se dévisagèrent, puis se levèrent de leurs tabourets. Antipatros bondit, les bras croisés sur sa poitrine, comme s'il attendait un ordre ou un mot de son souverain.

Philippe s'interrompit brusquement : « Votre cité devra fournir un… il changea de ton… enfant. »

Les délégués, qui n'avaient pas compris, échangèrent de nouveau des regards interdits, mais Philippe avait déjà renversé sa chaise, poussé l'officier et saisi le messager par les épaules.

Les flammes des chandeliers sculptaient son visage en y projetant des lumières et des ombres tranchantes qui incendiaient ses yeux. « Dis-moi comment il est ! » hurla-t-il avec le ton qu'il employait pour ordonner à ses guerriers de mourir pour la grandeur de leur pays.

Se sentant incapable de satisfaire à une telle requête – il n'avait que quelques mots à transmettre –, le messager fut pris d'effroi. Il se racla la gorge et annonça d'une voix de stentor :

« Roi, ton enfant est un garçon, il est beau, fort et en bonne santé !

— Comment le sais-tu ? Tu l'as vu ?

— Je n'aurais jamais osé, sire. Je me trouvais dans le couloir, comme on me l'avait ordonné, avec mon manteau, ma besace et mes armes. Nicomaque est sorti et a prononcé… il a prononcé exactement ces mots : « Va, cours auprès du roi et dis-lui que son enfant est né. Dis-lui que c'est un garçon, qu'il est beau, fort et en bonne santé. »

— T'a-t-il dit s'il me ressemblait ? »

Après un instant d'hésitation, l'homme répondit : « Il ne me l'a pas dit, mais je suis sûr qu'il te ressemble. »

Philippe se tourna vers Antipatros, qui s'empressa de lui donner l'accolade. À ce moment précis, le messager se rappela qu'il avait entendu autre chose tandis qu'il dévalait l'escalier. « Le médecin a également dit… »

Philippe fit brusquement volte-face. « Quoi ?

— Que la reine se porte bien, conclut le messager d'une seule traite.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a deux nuits, peu après le coucher du soleil. Je me suis élancé dans les escaliers et je suis parti. Je ne me suis pas arrêté, je n'ai pas mangé, je n'ai bu qu'à ma gourde et je n'ai mis pied à terre que pour changer de monture… Il me tardait de te délivrer cette nouvelle. »

Philippe revint sur ses pas et posa sa main sur son épaule. « Donnez à manger et à boire à cet ami. Tout ce qu'il désire. Et faites-le dormir dans un bon lit parce qu'il m'a apporté la plus belle des nouvelles. »

Les ambassadeurs félicitèrent à leur tour le souverain et tentèrent de profiter de ce moment favorable pour conclure les négociations d'une façon plus avantageuse, l'humeur de Philippe s'étant de beaucoup améliorée. Mais le roi s'écria : « Pas maintenant », puis sortit, suivi de son aide de camp.

Il réunit aussitôt les chefs de ses unités de combat, commanda du vin et voulut porter un toast avec eux. Puis il ordonna : « Faites sonner les trompettes du rassemblement. Je veux voir mon armée parfaitement rangée, de l'infanterie à la cavalerie. Je veux les convoquer pour l'assemblée. »

Le campement résonna du son des clairons et les hommes, déjà ivres ou à moitié nus sous leurs tentes avec les prostituées,

se relevèrent, enfilèrent leur armure, et, empoignant leurs lances, se hâtèrent de former les rangs. Le son du clairon était pour eux comme la voix du roi hurlant dans la nuit.

Philippe était déjà debout sur une estrade, au milieu de ses officiers. Quand les rangs se furent recomposés, le soldat le plus âgé s'écria, selon une formule consacrée : « Pourquoi nous as-tu appelés, roi ? Qu'attends-tu de tes soldats ? »

Philippe avança. Il avait passé son armure de parade en fer et en or, ainsi qu'un long manteau blanc ; ses jambes étaient gainées d'argent repoussé.

Le silence n'était rompu que par l'ébrouement des chevaux et le cri des animaux nocturnes, attirés par les feux du campement. Les généraux qui flanquaient le souverain remarquèrent que son visage était aussi rouge que lorsqu'il s'asseyait devant le bivouac, et ses yeux aussi brillants.

Il s'écria : « Hommes de Macédoine ! Dans ma maison, à Pella, la reine m'a donné un enfant. Je déclare, en votre présence, qu'il est mon héritier légitime et je vous le confie. Son nom est « ALEXANDRE ! »

Les officiers ordonnèrent aux soldats de présenter les armes : les fantassins brandirent leurs sarisses, d'énormes lances de combat mesurant douze pieds, et les cavaliers levèrent au ciel une forêt de javelines, tandis que leurs montures piaffaient et hennissaient en mâchant le mors.

Puis tout le monde se mit à scander le nom du prince : Alexandre ! Alexandre ! Alexandre !

Les soldats cognaient leurs lances contre leurs boucliers, pensant que la gloire du fils de Philippe monterait ainsi, avec leurs voix et le vacarme de leurs armes, jusqu'au séjour des dieux, parmi les constellations du firmament.

Quand l'assemblée fut dissoute, le souverain retourna, en compagnie d'Antipatros et de ses aides de camp, sous la tente où les délégués de Potidée l'attendaient encore, avec patience et résignation. Philippe leur avoua : « Je n'ai qu'un seul regret : que Parménion ne soit pas avec nous pour profiter de cet instant. »

En effet, le général Parménion campait avec son armée dans les monts de l'Illyrie, non loin du lac Lychnitis, pour garantir, de

ce côté aussi, les frontières de la Macédoine. Par la suite, certains rapportèrent que le jour où l'on avait annoncé la naissance de son fils, Philippe s'était emparé de la ville de Potidée et avait reçu la nouvelle de deux autres victoires : celle de Parménion contre les Illyriens, et celle de son attelage à quatre dans la course de chars, à Olympie. Voilà pourquoi les devins affirmèrent que cet enfant, né un jour marqué de trois victoires, serait invincible.

En réalité, Parménion l'emporta sur les Illyriens au début de l'été, et l'on célébra un peu plus tard les jeux Olympiques et les courses de chars. Quoi qu'il en soit, Alexandre vint au monde au cours d'une année pleine de merveilleux auspices et tout laissait à penser que son avenir ressemblerait plus à celui d'un dieu qu'à celui d'un homme.

Les représentants de Potidée tentèrent de reprendre leur discours au point où ils l'avaient abandonné, mais Philippe désigna son lieutenant : « Le général Antipatros connaît parfaitement ma pensée, adressez-vous à lui.

— Mais sire, intervint Antipatros, il est absolument nécessaire que le roi… »

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase : Philippe avait déjà jeté son manteau sur ses épaules et sifflé son cheval. Antipatros le suivit : « Sire, des mois de siège et de durs combats nous ont été nécessaires pour vivre cet instant, tu ne peux…

— Bien sûr que si ! » s'exclama le roi en bondissant sur sa monture et en l'éperonnant.

Antipatros secoua la tête. Il s'apprêtait à regagner le pavillon royal quand la voix de Philippe retentit. « Attrape ! dit celui-ci en ôtant le sceau de son doigt et en le lui jetant. Tu en auras besoin. Conclus un beau traité, Antipatros, cette guerre nous a coûté les yeux de la tête ! »

Le général saisit au vol la bague royale portant le sceau et regarda le roi filer à travers le camp jusqu'à la porte du Nord. Il cria aux hommes de la garde : « Suivez-le, crétins ! Vous le laissez partir tout seul ? Dépêchez-vous, malheur ! »

Et tandis que les gardes s'élançaient sur ses traces, il put voir encore quelques instants le manteau blanc de Philippe briller

dans le clair de lune, sur le flanc de la montagne. Puis il n'y eut plus rien. L'homme réintégra la tente, fit asseoir les délégués de Potidée, de plus en plus perplexes, et demanda, en s'asseyant à son tour : « Alors, où en étions-nous ? »

Philippe chevaucha toute la nuit et toute la journée suivante, ne s'arrêtant que pour changer de monture et étancher sa soif et celle de son animal aux torrents et aux sources. Il arriva en vue de Pella après le crépuscule, lorsque la dernière lueur du soleil, désormais couché, teintait de pourpre les lointaines cimes du mont Bermion, encore enneigées. Dans la plaine, des troupeaux de chevaux ondoyaient comme les flots, et des milliers d'oiseaux se posaient pour la nuit sur les eaux paisibles du lac Borboros.

L'étoile du soir commençait déjà à scintiller, rivalisant de splendeur avec la lune qui glissait lentement vers la surface liquide de la mer. C'était l'étoile des Argéades, la dynastie qui régnait sur ces terres depuis l'époque d'Héraclès, une étoile immortelle, la plus belle de toutes les étoiles du ciel.

Philippe arrêta son cheval pour la contempler et l'invoquer. « Veille sur mon fils, lui dit-il du plus profond de son cœur, fais qu'il règne après moi et que règnent ensuite ses fils, et les fils de ses fils. »

Puis il se présenta à l'improviste au palais royal, épuisé et couvert de sueur. Un bourdonnement l'accueillit, un bruissement de vêtements féminins dans les couloirs, un tintement d'armes résonnant au sein des corps de garde.

Quand il apparut sur le seuil de la chambre, la reine était assise sur une chaise à haut dossier, son corps nu à peine voilé par une tunique ionienne aux plis très fins. Le parfum des roses de Piérie flottait dans la chambre et le bébé reposait dans les bras de la nourrice.

Deux ordonnances délacèrent les épaulières de son armure et ôtèrent l'épée de son côté afin que la peau du roi et celle de son bébé puissent se toucher. Philippe souleva son enfant et le tint un long moment, appuyant sa petite tête au creux de son épaule. Il sentait ses lèvres tendres sur le renflement de sa cicatrice, et la chaleur, le parfum de sa peau de pêche.

Il ferma les yeux et se figea au milieu de la chambre silencieuse, oubliant un instant le fracas de la bataille, le

grincement des machines de guerre, le galop furieux des chevaux. Il écoutait le souffle de son fils.

3

L'année suivante, Olympias accoucha d'une fillette qui reçut le nom de Cléopâtre. Elle ressemblait à sa mère, et elle était si jolie que les servantes ne cessaient de lui changer de robe, comme si elles jouaient à la poupée.

Alexandre, qui marchait depuis trois mois, ne fut admis dans la chambre du bébé qu'au bout de plusieurs jours, muni d'un petit cadeau préparé par la nourrice. Il s'approcha prudemment du berceau et observa sa petite sœur d'un air curieux, les yeux écarquillés, la tête penchée sur l'épaule. Aussitôt, une servante surgit, craignant que l'enfant ne fût pris de jalousie et ne se comportât mal à l'égard de la nouvelle arrivée. Mais il saisit la main de sa sœur et la serra entre les siennes comme s'il comprenait qu'un lien étroit les unissait et qu'elle serait longtemps sa seule compagne.

Cléopâtre émit un gargouillis et Artémisia s'écria : « Tu vois ? Elle est très contente de te connaître. Pourquoi ne lui donnes-tu pas ton cadeau ? »

Alexandre fit glisser de sa ceinture un petit cercle de métal garni de clochettes en argent et commença à l'agiter devant la petite, qui tendit aussitôt les mains pour s'en emparer. Olympias les regardait avec émotion. « Ne serait-il pas merveilleux de pouvoir arrêter le temps ? » dit-elle comme si elle pensait à voix haute.

Après la naissance de ses enfants, Philippe fut longuement occupé par des guerres incessantes et sanglantes. Il s'était assuré les frontières du nord grâce aux victoires de Parménion sur les Illyriens ; il pouvait compter, à l'ouest, sur le royaume ami de l'Épire, où régnait Arybbas, l'oncle de la reine Olympias ; à l'est, il était venu à bout des tribus belliqueuses des Thraces au terme de nombreuses campagnes, étendant ainsi sa domination jusqu'aux rives de l'Istros. Il s'était ensuite emparé de presque toutes les cités que les Grecs avaient fondées sur ses côtes :

Amphipolis, Méthone, Potidée, et s'était impliqué dans les luttes intestines qui déchiraient la péninsule hellénique.

Parménion avait tenté de le mettre en garde contre une telle politique. Un jour que Philippe avait convoqué le conseil de guerre dans l'armurerie du palais, le général décida de prendre la parole.

« Tu as construit un royaume puissant et unifié, sire, et tu as rendu les Macédoniens fiers de leur nation ; pourquoi veux-tu donc te mêler aux luttes qui ne concernent que les Grecs ?

— Parménion a raison, intervint Antipatros. Ces luttes sont absurdes. Tout le monde se bat contre tout le monde. Les alliés d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui, et celui qui est vaincu s'allie au plus odieux de ses ennemis dans le seul but de s'opposer au vainqueur.

— C'est vrai, admit Philippe. Mais les Grecs possèdent tout ce qui nous fait défaut : l'art, la philosophie, la poésie, le théâtre, la médecine, la musique, l'architecture et surtout la science politique, l'art de gouverner.

— Tu es roi, objecta Parménion, tu n'as besoin d'aucune science. Il te suffit de donner des ordres, et tout le monde t'obéit.

— Tant que j'en ai la force, souligna Philippe. Tant que personne ne me plonge une lame entre les côtes. »

Parménion s'abstint de répliquer : aucun roi de Macédoine n'était mort dans son lit – il s'en souvenait très bien. Ce fut Antipatros qui brisa un silence désormais oppressant.

« Si tu souhaites vraiment te jeter dans la gueule du loup, il m'est impossible de t'en dissuader. Mais il n'y a qu'une manière de parvenir au succès. Je te conseillerais donc de la suivre.

— Laquelle ?

— Il y a en Grèce une force placée au-dessus de tous, une voix capable, à elle seule, d'imposer le silence…

— Le sanctuaire d'Apollon à Delphes, dit le roi.

— Ou mieux, ses prêtres et le conseil qui les gouverne.

— Je le sais, reconnut Philippe. En contrôlant le sanctuaire, on contrôle la majeure partie de la politique grecque. Actuellement, le conseil est en difficulté : il a déclaré une guerre sacrée contre les Phocéens, qu'il accuse d'avoir cultivé des

terrains appartenant à Apollon ; mais les Phocéens se sont approprié le trésor du temple par un coup de main et, grâce à ces richesses, ont engagé des milliers et des milliers de mercenaires. La Macédoine est la seule puissance en mesure de peser sur l'issue du conflit…

— Et tu as décidé d'entrer en guerre, conclut Parménion.

— À une condition : si je gagne, je veux la place et la voix des Phocéens au conseil, ainsi que la présidence du conseil du sanctuaire. »

Antipatros et Parménion comprirent que non seulement le roi avait un plan, mais qu'il le réaliserait coûte que coûte. Ils n'essayèrent donc pas de l'en dissuader.

Ce fut un conflit long et dur, ponctué de défaites et de victoires. Alexandre avait trois ans quand Philippe fut durement vaincu pour la première fois, et forcé de battre en retraite. Ses ennemis prétendirent qu'il avait fui, mais il répondit : « Je ne me suis pas enfui, j'ai reculé pour prendre mon élan et foncer de nouveau comme un bélier enragé. »

Tel était Philippe. Un homme doté d'une force d'âme et d'une détermination incroyables, d'une vitalité indomptable, d'un esprit fin et ardent. Mais de tels hommes s'isolent inexorablement car ils sont amenés à se détacher de ceux qui les entourent.

Lorsque Alexandre commença à appréhender la situation et à comprendre qui étaient son père et sa mère, il était âgé d'environ six ans. Il parlait sans hésitations, saisissait le sens des discours les plus complexes et les plus difficiles.

S'il venait à savoir que son père se trouvait au palais, il quittait les appartements de la reine et se rendait à la salle des réunions, où Philippe tenait conseil avec ses généraux. Marqués par d'interminables combats, ces hommes lui semblaient vieux. Pourtant, ils avaient à peine dépassé la trentaine, à l'exception de Parménion, qui était âgé de près de cinquante ans et avait les cheveux gris. Dès qu'Alexandre le voyait, il se mettait à chanter une comptine qu'Artémisia lui avait apprise :

Le vieux soldat qui part en guerre, tombe par terre, tombe par terre !

Puis il se jetait sur le sol parmi les rires de l'assistance.

La plupart du temps, il observait son père, étudiait ses attitudes, sa façon de bouger les mains et de dévisager ses officiers, le ton et le timbre de sa voix, la manière dont il dominait les hommes les plus forts et les plus puissants du royaume par la seule force de son regard.

Lorsque son père présidait le conseil, il s'approchait de lui tout doucement et tentait de monter sur ses genoux à la faveur de ses conversations ou de ses discours enflammés, croyant ainsi passer inaperçu.

Alors seulement, le roi paraissait noter sa présence. Sans même s'interrompre, sans perdre le fil de son discours, il le serrait vivement sur sa poitrine ; mais il remarquait que le comportement de ses généraux changeait, il voyait leurs yeux se poser sur l'enfant et leurs lèvres s'étirer en un sourire léger, quel que fût le sujet dont il parlait. Parménion aussi souriait en pensant à la comptine et à la culbute d'Alexandre.

Puis l'enfant partait comme il était venu. Il gagnait parfois sa chambre en espérant que son père l'y rejoindrait. Ou bien, après une longue attente, il allait s'asseoir à l'un des balcons du palais, fixait l'horizon du regard et restait là, muet et immobile, fasciné par l'immensité du ciel et de la terre.

Et quand sa mère s'approchait alors d'un pas léger, elle voyait une lueur sombre s'étendre lentement dans son œil gauche, comme si une nuit mystérieuse tombait dans l'âme du petit prince.

Les armes le captivaient, et plus d'une fois les servantes le surprirent dans l'armurerie royale, essayant de dégainer l'une des lourdes épées du roi qui reposaient dans leurs fourreaux.

Un jour qu'il contemplait une gigantesque panoplie de bronze ayant appartenu à son grand-père Amyntas III, il sentit qu'on l'observait. En se retournant, il découvrit un homme grand et sec, doté d'une petite barbe de chèvre et d'yeux profonds, illuminés. L'homme lui apprit qu'il se nommait Léonidas et qu'il était son précepteur.

« Pourquoi ? » demanda l'enfant.

À cette première question de son élève, le maître ne sut répondre.

Dès lors, la vie d'Alexandre subit un profond changement. Il fréquenta de moins en moins sa mère et sa sœur, et de plus en plus son professeur. Léonidas consacra sa première leçon à l'alphabet ; le lendemain, il trouva le petit prince en train d'écrire correctement son nom de la pointe d'un bâton dans la cendre du foyer.

Il lui enseigna à lire et à compter, choses qu'Alexandre mémorisait très vite et très facilement, mais sans montrer d'intérêt particulier. Quand, en revanche, le maître passa aux histoires des dieux et des hommes, aux histoires de la naissance du monde, des batailles des Géants et des Titans, le visage de son élève s'illumina et adopta une expression concentrée.

Son esprit était naturellement porté vers le mystère et la religion. Un jour, Léonidas l'emmena visiter le temple d'Apollon qui se dressait non loin de Therma, et lui permit d'offrir de l'encens à la statue du dieu. Alexandre en prit à pleines mains et le jeta dans le brasier, provoquant ainsi un grand nuage de fumée. Alors son maître le réprimanda :

« L'encens coûte une fortune ! Tu ne pourras le gaspiller ainsi que lorsque tu auras conquis les pays qui le produisent !

— Et où sont ces pays ? » interrogea l'enfant qui jugeait étrange cette avarice envers les dieux. Il observa une pause et ajouta : « Est-il vrai que mon père est très ami avec Apollon ?

— Ton père a gagné la guerre sacrée et on l'a nommé chef du conseil du sanctuaire de Delphes, où se trouve l'oracle d'Apollon.

— Est-il vrai que l'oracle dicte sa conduite à tout le monde ?

— Pas exactement, répondit Léonidas en saisissant la main d'Alexandre et en le reconduisant à l'extérieur. Tu vois, lorsque les gens s'apprêtent à accomplir quelque chose d'important, ils demandent conseil au dieu de la façon suivante : « Dois-je le faire, ou non ? Et si je le fais, que se passera-t-il ? » Il existe aussi une prêtresse qu'on appelle la Pythie, dont le dieu emprunte la voix. Tu comprends ? Mais ce sont des mots obscurs, qu'il est difficile d'interpréter. C'est pourquoi les prêtres sont là, pour les expliquer aux gens. »

Alexandre se retourna pour observer le dieu Apollon, raide et immobile sur son piédestal, les lèvres étirées en un étrange

sourire, et il comprit pourquoi les dieux ont besoin des hommes pour s'exprimer.

Un jour que la famille royale était allée à Aigai, l'ancienne capitale, pour offrir des sacrifices sur la tombe des rois, Léonidas lui montra, d'une tour du palais, la cime du mont Olympe, couverte de nuages orageux et frappée par des éclairs aveuglants.

« Vois-tu, tenta-t-il de lui expliquer, les dieux ne se résument pas aux statues que tu peux admirer dans les temples : ils vivent là-haut, dans une demeure invisible, mènent une existence immortelle, siègent au banquet en buvant du nectar et en se nourrissant d'ambroisie. Et c'est Zeus en personne qui déchaîne ces éclairs. Il peut toucher n'importe qui et n'importe quoi, en n'importe quel endroit de la terre. »

Bouche bée, Alexandre contempla longuement ces cimes impressionnantes.

Le lendemain, un officier de la garde le surprit le long d'un sentier, aux portes de la ville : il se dirigeait d'un pas rapide vers la montagne. L'homme descendit de cheval et lui demanda :

« Où vas-tu, Alexandre ?

— Là », répondit l'enfant en indiquant l'Olympe.

L'officier le prit dans ses bras et le ramena à Léonidas qui blêmissait déjà de crainte en songeant aux horribles châtiments que la reine lui infligerait s'il arrivait quelque chose à son élève.

Cette année-là, Philippe connut de graves problèmes de santé, à cause des terribles privations qu'il supportait pendant les campagnes militaires et de la vie déréglée qu'il menait hors des champs de bataille.

Alexandre en fut heureux, car il put voir son père plus fréquemment et passer de nombreuses heures en sa compagnie.

Nicomaque s'occupa de la santé du souverain ; il quitta sa clinique de Stagire avec deux assistants qui allaient l'aider à cueillir dans les bois et les prés des montagnes environnantes les herbes et les racines dont il se servait pour préparer ses médications.

Le roi fut soumis à un régime très strict, et presque complètement privé de vin. Il devint vite intraitable, seul

Nicomaque osait l'approcher quand il était de mauvaise humeur.

L'un des deux assistants était un garçon de quinze ans qui, lui aussi, se nommait Philippe.

« Débarrasse-moi de lui, ordonna le souverain. Je ne supporte pas l'idée d'avoir un autre Philippe dans les jambes. Ou plutôt, non, je vais le nommer médecin de mon fils, sous ton contrôle, évidemment. »

Habitué aux caprices du roi Nicomaque accepta.

« Que fait ton fils Aristote ? » lui demanda un jour Philippe, tandis qu'il buvait en grimaçant une décoction de taraxacum.

— Il vit à Athènes où il suit l'enseignement de Platon, répondit le médecin. D'après ce qu'on me dit, il est même considéré comme son meilleur élève.

— Bien. Et quel est le sujet de ses recherches ?

— Mon fils est comme moi. Il est plus attiré par l'observation des phénomènes naturels que par le monde de la spéculation pure.

— S'intéresse-t-il à la politique ?

— Oui, bien sûr mais en montrant là aussi une inclination particulière pour les multiples manifestations de l'organisation politique, plutôt que pour la véritable science politique. Il rassemble diverses constitutions et les compare entre elles.

— Et que pense-t-il de la monarchie ?

— Je ne crois pas qu'il s'engage dans des jugements de fond. Pour lui, la monarchie est une forme de gouvernement typique de certaines communautés. Vois-tu, sire, je pense que mon fils souhaite connaître le monde pour ce qu'il est, et non établir des principes auxquels le monde devrait s'adapter. »

Philippe avala la dernière gorgée de sa décoction sous l'œil vigilant du médecin, qui semblait signifier : « Tout, tout. » Puis il se nettoya la bouche avec un pan de sa chlamyde et dit : « Tiens-moi informé de ce que fait ce garçon, Nicomaque, parce que cela m'intéresse.

— Je n'y manquerai pas. Cela m'intéresse aussi : je suis son père. »

Au cours de cette période, Alexandre fréquentait Nicomaque autant qu'il le pouvait, car c'était un homme affable et

surprenant, alors que Léonidas avait un caractère hargneux et une attitude terriblement sévère.

Un jour, l'enfant pénétra dans le cabinet du médecin. Il vit que celui-ci auscultait le dos de son père, qu'il comptait les battements de son cœur en lui tâtant le poignet.

« Que fais-tu ? interrogea-t-il.

— Je contrôle les battements du cœur de ton père.

— Et qu'est-ce qui anime le cœur ?

— L'énergie vitale.

— Et où se trouve l'énergie vitale ? »

Nicomaque fixa ses yeux sur ceux de l'enfant et y lut une soif de savoir insatiable, des sentiments merveilleusement intenses. Il le caressa tandis que Philippe l'observait d'un air fasciné.

« Personne ne le sait », répondit-il.

4

Bientôt, Philippe se rétablit et réapparut sur la scène politique dans la plénitude de sa santé, décevant ceux qui allaient jusqu'à faire circuler le bruit de sa mort.

Alexandre en fut chagriné, car il ne verrait plus son père aussi souvent ; il prit néanmoins de l'intérêt à connaître d'autres garçons – certains du même âge que lui, d'autres un peu plus grands –, fils des nobles macédoniens qui fréquentaient la cour ou vivaient au palais par volonté expresse du roi. C'était une façon de maintenir l'unité du royaume, d'attacher à la maison du souverain les familles les plus puissantes, les chefs de tribus et de clans.

Certains de ces enfants suivaient avec lui les cours de Léonidas : c'était le cas de Perdiccas, de Lysimaque, de Séleucos, de Léonnatos et de Philotas, lequel était fils du général Parménion. D'autres, plus âgés, comme Ptolémée et Cratère, avaient déjà reçu le titre de « pages » et dépendaient directement du roi pour ce qui était de leur éducation et de leur entraînement.

À cette époque, Séleucos était assez petit et fluet, mais il suscitait la sympathie de Léonidas par ses bons résultats scolaires. Il était particulièrement porté vers l'histoire et les mathématiques, étonnamment sage et équilibré pour son âge. Capable d'effectuer des calculs compliqués en très peu de temps, il s'amusait à rivaliser avec ses camarades et les humiliait régulièrement.

Ses yeux sombres et profonds apportaient à son regard une intensité pénétrante, ses cheveux ébouriffés soulignaient la force et l'indépendance de son caractère, jamais rebelle cependant. Durant les cours, il essayait souvent de se faire remarquer par ses observations, mais il ne singeait jamais son maître et ne s'ingéniait pas à plaire à ses supérieurs, ni à les aduler.

Lysimaque et Léonnatos étaient les plus indisciplinés, parce qu'ils venaient de l'intérieur du pays et avaient grandi librement au milieu des bois et des prairies, menant paître les chevaux et passant la plus grande partie de leur temps en plein air. Entre quatre murs, ils avaient le sentiment d'être prisonniers.

Lysimaque, qui était un peu plus âgé, s'était déjà habitué à ce nouveau genre de vie. Mais Léonnatos n'avait que sept ans, et son aspect revêche, ses cheveux roux, les taches de rousseur qui parsemaient ses pommettes et son nez, lui donnaient une allure de jeune loup. Il réagissait aux punitions par des coups de pied et des morsures. Léonidas avait tenté de le dompter en le privant de nourriture, en l'enfermant pendant que les autres jouaient, puis en abattant fréquemment sur lui sa verge de sauge. Mais Léonnatos se vengeait. Chaque fois qu'il apercevait son maître au fond d'un couloir, il se mettait à chanter à tue-tête une comptine de son invention :

Ek kori kori korone !

Ek kori kori korone !

« La voici qui arrive, la voici la corneille ! » Tous les autres s'unissaient alors à lui, y compris Alexandre, jusqu'à ce que le pauvre Léonidas, rouge de colère, les poursuive en brandissant sa baguette.

Quand il se disputait avec ses camarades, Léonnatos refusait d'avoir le dessous, il se battait même avec les plus grands, ce qui lui valait des bleus et des égratignures qui l'empêchaient de participer aux cérémonies officielles ou aux fêtes de la cour. Tout le contraire de Perdiccas, qui était le plus consciencieux du groupe, toujours présent en classe, comme sur les terrains de jeu et d'entraînement. Ne dépassant Alexandre que d'un an, il lui arrivait souvent de jouer avec lui en compagnie de Philotas.

« Quand je serai grand, je serai général, comme ton père », répétait-il à Philotas qui, de tous ses amis, était celui qui lui ressemblait le plus.

Ptolémée, qui avait près de quatorze ans, était plutôt robuste et précoce pour son âge. Boutons et poils de barbe apparaissaient sur son drôle de visage, marqué par un nez imposant et des cheveux perpétuellement ébouriffés. Ses camarades se moquaient de lui, ils lui disaient qu'il avait

commencé à se développer par le nez, ce qui le vexait énormément. Alors, il relevait sa tunique et se vantait d'autres protubérances, qui grandissaient tout aussi vite.

Hormis ces intempérances, c'était un gentil garçon, passionné de lecture et d'écriture. Un jour, il autorisa Alexandre à entrer dans sa chambre, où il lui montra ses livres. Il en possédait plus d'une vingtaine.

« Tu en as beaucoup ! s'exclama le prince en tendant la main.

— Non ! l'arrêta Ptolémée. Ce sont des objets très délicats : le papyrus est fragile, il faut le rouler et le dérouler correctement pour éviter qu'il ne s'abîme. On doit le conserver dans un endroit sec et aéré, en ayant soin de dissimuler un piège à rats dans le voisinage. Car les rats sont friands de papyrus, ils sont capables de te dévorer deux livres de l'Iliade ou une tragédie de Sophocle en moins d'une nuit. Attends, laisse-moi faire, ajouta-t-il en saisissant un rouleau marqué d'un petit signet rouge.

« Tiens, tu vois celui-là ? C'est une comédie d'Aristophane. Elle s'intitule Lysistrate, c'est ma préférée. Elle raconte qu'un jour les femmes d'Athènes et de Sparte, lasses de la guerre qui éloignait leurs hommes, et prises d'une grande envie de… » Il s'interrompit en voyant l'enfant qui l'écoutait bouche bée.

« Bon, laissons cela, tu es trop petit. Je te la raconterai une autre fois, d'accord ?

— C'est quoi, une comédie ? demanda Alexandre.

— Comment ? Tu n'es jamais allé au théâtre ? s'étonna Ptolémée.

— On n'y emmène pas les enfants. C'est un peu comme écouter une histoire, non ? Sauf qu'il y a de véritables hommes, qui portent des masques et se prennent pour Héraclès ou pour Thésée. Certains font même semblant d'être des femmes.

— Oui, plus ou moins, répliqua Ptolémée. Dis-moi plutôt ce que ton maître t'apprend.

— Je sais effectuer les additions et les soustractions, je connais les figures géométriques et je suis capable de distinguer dans le ciel la Grande Ourse, la Petite Ourse et plus de vingt autres constellations. Et puis, je sais lire et écrire, et j'ai lu les fables d'Ésope.

— Hum…, observa Ptolémée en remettant délicatement le rouleau à sa place. C'est bon pour les enfants.

— Et puis je connais la liste de mes ancêtres, aussi bien du côté de papa que du côté de maman. Sais-tu que je descends d'Héraclès et d'Achille ?

— Et qui étaient Héraclès et Achille ?

— Héraclès était le héros le plus fort du monde, il a effectué douze travaux. Veux-tu que je te les énumère ? Le lion de Némée ; la biche de Céry… Cérynie…, commença à ânonner le petit.

— J'ai compris, j'ai compris. Tu es très doué. Mais si tu veux, un jour je te lirai un des beaux ouvrages que j'ai dans mon bureau, d'accord ? Et maintenant, pourquoi ne vas-tu pas jouer ? Sais-tu qu'un petit garçon de ton âge vient juste d'arriver ? »

Le visage d'Alexandre s'éclaira.

« Où est-il ?

— Je l'ai vu dans la cour, il jouait au ballon. Il a l'air costaud. »

Alexandre dévala l'escalier aussi vite qu'il le put et s'arrêta sous le portique pour observer le nouveau-venu, sans oser lui adresser la parole.

Sous l'effet d'un coup de pied plus violent que les autres, le ballon échoua bientôt à ses pieds. Les deux garçons se firent face.

« Veux-tu jouer avec moi ? proposa l'enfant. À deux, on joue mieux. Je tire, et tu rattrapes.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Alexandre.

— Héphestion, et toi ?

— Alexandre.

— Alors, vas-y, mets-toi contre le mur. Je tire le premier. Si tu rattrapes le ballon, tu marques un point. Ensuite c'est à toi de tirer. Mais si tu n'y arrives pas, c'est moi qui marque un point. Dans ce cas-là, j'ai le droit de tirer encore une fois. Tu as compris ? »

Alexandre acquiesça et les deux enfants se mirent à jouer en remplissant la cour de leurs cris. Quand ils furent épuisés et ruisselants de sueur, ils s'arrêtèrent.

« Tu habites ici ? », demanda Héphestion en s'asseyant sur le sol.

Alexandre prit place à ses côtés. « Bien sûr. Ce palais m'appartient.

— Ne me raconte pas d'histoires ! Tu es trop petit pour posséder un palais aussi grand.

— Ce palais m'appartient parce qu'il est à mon père, le roi Philippe.

— Par Zeus ! s'exclama Héphestion en agitant la main droite en signe d'étonnement.

— Veux-tu que nous soyons amis ?

— Bien sûr, mais pour cela il faut que nous échangions un gage.

— Qu'est-ce que c'est, un gage ?

— Je te donne quelque chose, et tu me donnes autre chose en échange. »

Il fouilla dans ses poches et en tira un petit objet blanc.

« Oh, une dent !

— Oui, murmura Héphestion à travers la fente qu'avait laissée son incisive. Elle est tombée avant-hier soir, et j'ai failli l'avaler. Tiens, elle est à toi ! »

Alexandre s'en empara. Interdit, il s'aperçut qu'il n'avait, quant à lui, rien à offrir. Il fouilla dans ses poches tandis qu'Héphestion, debout, tendait la main vers lui.

Alors il respira profondément, déglutit et referma ses doigts sur une de ses dents, qui menaçait de tomber depuis quelques jours mais tenait encore solidement.

Il commença à la secouer d'avant en arrière en ravalant des larmes de douleur, jusqu'à ce qu'elle cède. Il cracha un peu de sang, lava la dent à la fontaine, puis la remit à Héphestion.

« Voilà, bredouilla-t-il. Maintenant, nous sommes amis.

— Jusqu'à la mort ? demanda Héphestion en glissant son cadeau dans sa poche.

— Jusqu'à la mort », répliqua Alexandre.

L'été finissait quand Olympias lui annonça la visite de son oncle Alexandre, qui arrivait de l'Épire.

Il savait qu'il avait un oncle, frère cadet de sa mère, qui portait le même prénom que lui. Mais bien qu'il l'eût déjà

rencontré en d'autres occasions, il n'avait de lui que de vagues souvenirs : il était alors trop petit.

Un soir, avant que le soleil se couche, il le vit arriver à cheval en compagnie de son escorte et de ses tuteurs.

C'était un magnifique enfant d'environ douze ans, aux cheveux sombres et aux yeux d'un bleu intense. Il portait les insignes de sa dignité : un ruban d'or autour de ses cheveux, un manteau de pourpre et, à la main droite, un sceptre en ivoire. En effet, malgré son jeune âge, il régnait sur un pays composé de montagnes.

« Regarde ! s'exclama Alexandre en se tournant vers Héphestion, assis à ses côtés sur le balcon, les jambes dans le vide. Voici mon oncle Alexandre. Il porte le même prénom que moi et il est roi, lui aussi, le sais-tu ?

— Roi de quoi ? demanda son ami en balançant les jambes.

— Roi des Molosses. »

Il bavardait encore quand Artémisia, surgie dans son dos, referma ses bras sur lui. « Viens ! Il faut que tu te prépares pour rencontrer ton oncle. »

Et tandis qu'il se démenait – il préférait demeurer auprès de son ami -, elle le souleva et l'entraîna à la salle de bains de sa mère, où elle le déshabilla, lui lava le visage, lui enfila une tunique et une chlamyde macédoniennes bordées d'or, ceignit sa tête d'un ruban d'argent avant de le faire monter sur une chaise afin de mieux l'admirer. « Viens, petit roi. Ta maman t'attend. »

Elle le conduisit alors dans l'antichambre royale où patientait la reine Olympias, déjà habillée, coiffée et parfumée. Elle était magnifique : ses yeux très noirs tranchaient sur ses cheveux flamboyants, et sa longue étole bleue, brodée sur les côtés de petites palmes d'or, recouvrait un chiton coupé à l'athénienne, légèrement décolleté et retenu sur les épaules par un petit cordon de la même couleur que l'étole.

Entre ses seins, que le chiton découvrait en partie, pendait une goutte d'ambre de la taille d'un œuf de pigeon, enchâssée dans une capsule d'or qui imitait un gland de chêne. C'était l'un des cadeaux de mariage de Philippe.

Elle prit Alexandre par la main et alla s'asseoir sur son trône, auprès de son époux qui attendait déjà son jeune beau-frère.

L'adolescent pénétra dans la salle, qu'il traversa entièrement avant de s'agenouiller – d'abord devant le souverain, puis devant la reine, sa sœur, ainsi que l'exigeait le protocole.

Enorgueilli par ses succès, enrichi par les mines d'or qu'il avait occupées sur le mont Pangée, convaincu d'être le seigneur le plus puissant de la péninsule hellénique, voire du monde, après l'empereur de Perse, Philippe s'ingéniait à surprendre ses visiteurs par la richesse de ses vêtements autant que par le faste des ornements qu'il arborait.

Après les saluts rituels, le jeune homme fut accompagné à ses appartements, afin de se préparer au banquet.

Alexandre aurait voulu y participer aussi, mais sa mère lui expliqua qu'il était encore trop petit. Elle lui permit en revanche de jouer en compagnie d'Héphestion avec les petits soldats de céramique qu'elle avait fait exécuter pour lui par un potier d'Aloros.

Ce soir-là, après le dîner, Philippe convia son beau-frère dans une salle privée pour parler de politique, et Olympias en fut chagrinée parce qu'elle était la reine de Macédoine et que le roi d'Épire était son frère.

En réalité, Alexandre était roi de nom, mais non de fait, car l'Épire était dans les mains de son oncle Arybbas, qui n'avait aucune intention d'abdiquer. Seul Philippe était en mesure de l'installer sur le trône en ayant recours à sa puissance, à son armée et à son or.

Une telle visée n'était pas désintéressée : en établissant son beau-frère à la tête de l'Épire, il se l'attacherait et contiendrait les exigences d'Olympias, qui avait été amenée par les fréquentes absences de son époux à trouver dans l'exercice du pouvoir les satisfactions que lui avait refusées une vie par ailleurs grise et monotone.

« Il faut encore que tu patientes quelques années, expliqua le roi au jeune souverain. Le temps que je ramène à la raison les villes qui sont encore indépendantes sur la côte, et que je montre aux Athéniens qui est le plus fort dans cette région. Je n'ai rien contre eux, mais je refuse de les voir traîner en

Macédoine. Et je veux obtenir le contrôle des Détroits entre la Thrace et l'Asie.

— Cela me convient, mon cher beau-frère répliqua Alexandre, flatté d'être traité sur un pied d'égalité en dépit de son jeune âge. Je comprends qu'il y a pour toi des choses beaucoup plus importantes que les montagnes de l'Épire, mais si tu désires m'aider, je t'en serai reconnaissant pour le reste de mes jours. »

Le raisonnement particulièrement mûr d'Alexandre impressionna favorablement Philippe.

« Pourquoi ne restes-tu pas avec nous ? lui demanda-t-il. La situation ne cessera de se détériorer en Épire, et je préférerais te savoir en sécurité. Tu as ici ta sœur, la reine, qui t'aime. Tu auras tes propres appartements, tes apanages et tous les égards dus à ton rang. Quand le moment viendra, je te rétablirai moi-même sur le trône de tes ancêtres. »

Le jeune roi accepta de bon gré, il s'installa au palais royal de Pella en attendant que Philippe ait mené à bien le programme politique et militaire qui allait faire de la Macédoine l'État le plus riche, le plus fort et le plus redoutable d'Europe.

Blessée, la reine Olympias avait regagné ses appartements où son frère viendrait la saluer et lui présenter ses respects avant de se coucher. Les voix d'Héphestion et d'Alexandre qui jouaient aux petits soldats, s'échappaient de la pièce voisine :

« Tu es mort !

— Non, c'est toi qui es mort ! »

Puis le vacarme s'atténua et finit par disparaître. L'énergie des petits guerriers s'éteignait bien vite lorsque la lune surgissait dans le ciel.

5

Alexandre était âgé de sept ans, et son oncle, le roi d'Épire, de douze, quand Philippe attaqua la ville d'Olynthe et la ligue chalcidique qui contrôlaient la grande péninsule en forme de trident. Les Athéniens, alliés de la ville, tentèrent de négocier, mais Philippe ne s'y montra pas disposé.

Il répondit : « Ou vous quittez cette région, ou je quitte la Macédoine. » Ce qui ne leur laissait pas une grande marge de manœuvre.

Le général Antipatros tenta de faire valoir également d'autres aspects du problème, et dès que les envoyés d'Athènes eurent abandonné d'un air furieux la salle du conseil, il observa : « Ta décision favorisera tes ennemis à Athènes, en particulier Démosthène.

— Cela ne m'effraie pas, commenta le roi en haussant les épaules.

— Oui mais ce n'est pas seulement un bon politicien, c'est aussi un excellent orateur. Il est le seul à avoir compris ta stratégie. Il a remarqué que tu n'utilises plus de troupes mercenaires, mais que tu as formé une armée nationale, compacte et motivée, que tu en as fait le pilier de ton trône. Et par conséquent, que tu es devenu l'ennemi le plus dangereux d'Athènes. Il faut tenir compte des adversaires intelligents. »

Philippe ne sut que rétorquer. Il se contenta de dire : « Fais le surveiller par un de nos hommes, sur place. Je veux savoir tout ce qu'il dit de moi.

— Je n'y manquerai pas, sire », répondit Antipatros avant de sommer ses informateurs de le mettre rapidement au courant des mouvements de Démosthène.

Mais les textes du grand orateur étaient chaque fois source de problèmes. Dès qu'on les recevait, le roi se hâtait de demander comment ils s'intitulaient. « Contre Philippe », lui répondait-on invariablement.

— Encore ? », hurlait-il en s'emportant.

S'il avait dîné ou déjeuné, il était alors victime de tels épanchements de bile que la nourriture ingérée pendant le repas finissait par lui nuire. Il arpentait son bureau comme un lion en cage, tandis que son secrétaire lui lisait le texte ; il l'interrompait de temps à autre en criant : « Qu'a-t-il dit ? Répète ! Répète, malédiction ! » Et le pauvre homme avait le sentiment d'être lui-même l'auteur de ces paroles.

Ce qui exaspérait le plus le souverain était l'obstination avec laquelle Démosthène qualifiait la Macédoine d'« État barbare et secondaire ».

« Barbare ? hurlait-il en jetant à terre tout ce qui se trouvait sur sa table. Secondaire ? Je vais lui montrer, moi, si je suis secondaire !

— N'oublie pas, sire, soulignait le secrétaire en tentant de le calmer, que les réactions de la population aux algarades de Démosthène sont plutôt tièdes. Les Athéniens s'intéressent plus à la solution des problèmes de la propriété et de la distribution des terres aux paysans de l'Attique qu'à ses ambitions politiques de grande puissance. »

Les discours passionnés de Démosthène prirent bientôt le parti d'Olynthe : l'orateur voulait persuader le peuple athénien de voter des aides militaires pour la ville assiégée. Mais une fois encore, il n'obtint pas de résultats conséquents.

La ville tomba l'année suivante, et Philippe la rasa pour donner un avertissement à ceux qui comptaient encore le défier.

« Il aura ainsi une bonne raison pour me qualifier de barbare ! », se mit-il à crier alors qu'Antipatros l'invitait à réfléchir aux conséquences, à Athènes et dans toute la Grèce, d'un geste aussi radical.

En effet, cette décision draconienne aggrava les désaccords au sein de la péninsule hellénique : il n'y avait pas une ville ou un village qui ne possédât alors son parti philo-macédonien et son parti antimacédonien.

Pour sa part, Philippe se sentait de plus en plus proche de Zeus, père de tous les dieux par sa gloire et sa puissance, même si les conflits incessants dans lesquels il se jetait tête baissée - « comme un bélier enragé », pour reprendre ses propres mots –

commençaient à le marquer. Il buvait beaucoup entre deux expéditions et s'abandonnait à des excès de toutes sortes, à des orgies qui duraient des nuits entières.

En revanche, la reine Olympias s'enfermait de plus en plus en elle-même, se consacrant à l'éducation de ses enfants et aux pratiques religieuses. Désormais, Philippe fréquentait rarement son lit, et quand il le faisait, leurs rencontres se soldaient invariablement par une insatisfaction mutuelle. La froideur et la distance de son épouse l'humiliaient, il se rendait compte que sa fougue ne suscitait pas en elle le moindre frémissement, la moindre sensation.

Olympias était dotée d'un caractère aussi fort que celui de son époux, dont la dignité la remplissait de jalousie. Elle était persuadée que son jeune frère, et surtout son fils, seraient à l'avenir ses gardiens inflexibles, qu'ils restaureraient son prestige et son pouvoir dont l'arrogance de Philippe la spoliait jour après jour.

La reine considérait les pratiques religieuses officielles comme une obligation, bien que dénuée de sens. Si les dieux de l'Olympe existaient, se disait-elle, ils ne pouvaient nourrir de l'intérêt pour les affaires des hommes. D'autres cultes la passionnaient, en particulier celui de Dionysos, un dieu mystérieux, capable d'investir l'esprit humain et de le transformer, de l'entraîner dans un tourbillon d'émotions violentes et de sensations primitives.

Le bruit courait qu'elle s'était fait initier en cachette aux rites secrets et qu'elle avait participé aux orgies nocturnes du dieu, au cours desquelles on buvait du vin mélangé à de puissantes drogues avant de danser jusqu'à l'épuisement, jusqu'à éprouver des hallucinations, au rythme d'instruments barbares.

Lorsqu'elle était dans cet état, elle avait l'impression de courir dans les bois, d'abandonner sur les branches des arbres des lambeaux de ses beaux vêtements royaux, pour suivre des bêtes sauvages, les abattre et se nourrir de leur chair crue, encore palpitante ; puis de s'effondrer, épuisée, en proie à un lourd sommeil, sur un manteau de mousse parfumée.

À demi consciente, elle voyait les divinités et les créatures des bois sortir timidement de leur cachette : les nymphes à la

peau aussi verte que les feuilles des arbres, et les satyres aux poils hirsutes, mi-hommes, mi-boucs, qui se rassemblaient autour d'un gigantesque simulacre de phallus divin, le couronnaient de lierre et de pampres, y versaient du vin. Ils donnaient le signal du commencement de l'orgie en absorbant du vin pur et en s'adonnant à des étreintes bestiales pour entrer en contact avec Dionysos à travers cette extase frénétique.

D'autres l'approchaient furtivement avec d'énormes phallus en érection, se repaissant de sa nudité, excitant leur concupiscence animale…

Ainsi, dans des lieux connus des seuls initiés, la reine s'enfonçait dans les profondeurs de sa nature la plus sauvage, dans des rites qui libéraient ce que son esprit et son corps avaient de plus agressif et de plus violent. En dehors de ces manifestations, sa vie était celle que la tradition transmettait à toute femme et épouse, et quand elle y retournait, il lui semblait refermer derrière elle une lourde porte qui balayait tout souvenir et toute sensation.

Alors, dans le calme de ses appartements, elle parlait de ces cultes à Alexandre en lui racontant ce que pouvait saisir une oreille enfantine, elle lui relatait les aventures et les pérégrinations du dieu Dionysos, qui, en compagnie de son cortège de satyres et de silènes aux couronnes de pampres, avait gagné la terre des tigres et des panthères : l'Inde.

La formation d'Alexandre était certes influencée par sa mère, mais plus encore par la vaste instruction qu'on lui délivrait sur l'ordre et par la volonté de son père.

Philippe avait chargé Léonidas, responsable officiel de l'éducation de l'enfant, d'organiser ses études sans rien laisser au hasard. Ainsi, plus Alexandre progressait, plus les professeurs, les entraîneurs et les précepteurs affluaient à la cour.

Dès qu'il fut en mesure de les apprécier, Léonidas commença de lui lire les poèmes d'Homère, en particulier l'Iliade, qui illustrait les seuls codes d'honneur et de comportement pouvant convenir à un prince royal de la maison des Argéades. C'est ainsi que le vieux maître s'attira non seulement l'attention d'Alexandre, mais aussi son affection et celle de ses camarades.

Toutefois, la comptine qui annonçait son arrivée dans la classe continua de résonner dans les couloirs du palais royal :

Ek kori kori korone !

Ek kori kori korone !

« La voilà qui arrive, la voilà la corneille ! » Héphestion aussi écoutait avec Alexandre les vers d'Homère, et les deux enfants, fascinés, imaginaient ces aventures extraordinaires, l'histoire du gigantesque conflit auquel avaient participé les hommes les plus forts du monde, les femmes les plus belles, et les dieux eux-mêmes, alliés à un camp ou à l'autre.

À présent, Alexandre comprenait parfaitement qui il était, il appréhendait l'univers qui l'entourait et le destin auquel on le préparait.

On lui proposait divers modèles : l'héroïsme, la résistance à la douleur, l'honneur et le respect de la parole donnée, le sacrifice jusqu'au don de sa propre vie. Et il s'y conformait jour après jour, non par empressement de disciple, mais par inclination naturelle.

Plus il grandissait, plus sa nature se révélait : un mélange de l'agressivité guerrière de Philippe, de la colère royale qui éclatait aussi brusquement que la foudre, et du charme d'Olympias, de sa curiosité pour l'inconnu, de sa soif de mystère.

Il nourrissait pour sa mère un amour profond, un attachement presque malsain, et pour son père une admiration infinie qui se muait toutefois, au fil du temps, en volonté de compétition, en un désir toujours plus fort d'émulation.

Désormais, les fréquentes nouvelles des succès de Philippe ne semblaient plus le réjouir, mais plutôt le chagriner. Il commençait à se dire que si son père étendait sa domination sur le monde entier, il ne lui resterait plus aucun endroit où exercer sa valeur et son courage.

Il était encore trop jeune pour mesurer la grandeur du monde.

Quand il pénétrait dans la classe de Léonidas avec ses camarades pour les leçons, il lui arrivait d'entrevoir un garçon à l'aspect mélancolique, de treize ou quatorze ans, qui s'éloignait rapidement.

« Qui est-ce ? demanda-t-il un jour à son maître.

— Cela ne te regarde pas », répondit Léonidas, qui changea aussitôt de sujet de conversation.

6

Depuis son arrivée au pouvoir, Philippe nourrissait une grande aspiration : introduire la Macédoine dans le monde grec. Mais il savait fort bien que pour atteindre un tel objectif, il devrait s'imposer par la force. C'est pourquoi il avait consacré toute son énergie à arracher son pays à sa condition d'État tribal de bergers et d'éleveurs, pour le transformer en une puissance moderne. Il avait développé l'agriculture dans les plaines, grâce à des ouvriers issus des îles et des villes grecques de l'Asie Mineure, qu'il avait appelés dans ce but. De même, il avait intensifié les activités minières sur le mont Pangée, parvenant à tirer de ses mines jusqu'à mille talents d'or et d'argent par an. Il avait établi son autorité sur les chefs tribaux et se les était attachés au terme de luttes farouches, ou au moyen d'alliances matrimoniales. En outre, il avait créé une armée d'une ampleur extraordinaire, constituée d'unités d'infanterie lourde particulièrement puissantes, d'unités d'infanterie légère très mobiles et d'escadrons de cavalerie qui n'avaient pas leur pareil sur les rives de la mer Égée. Mais tout cela n'avait pas suffi à faire de lui un Grec aux yeux du monde. Comme Démosthène, nombre d'orateurs et d'hommes politiques d'Athènes, de Corinthe, de Mégare et de Sicyone continuaient de le surnommer Philippe le Barbare. Ils se moquaient de l'accent des Macédoniens, marqué par l'influence des peuples sauvages qui se pressaient à leurs frontières septentrionales, des monstrueux excès avec lesquels ils s'adonnaient à l'alcool, à la nourriture et au sexe au cours de leurs banquets, qui dégénéraient régulièrement en orgies. Et ils jugeaient barbare un État encore fondé sur les liens du sang, et non sur le droit de citoyenneté, gouverné par un souverain qui pouvait distribuer des ordres à tout le monde et se dresser au-dessus des lois.

Philippe atteignit son objectif quand il réussit enfin à l'emporter sur les Phocéens au cours de la guerre sacrée,

obtenant leur expulsion du conseil du sanctuaire, la plus noble assemblée de toute la Grèce. Les deux voix dont leurs représentants disposaient furent offertes au roi des Macédoniens, qui reçut la charge hautement honorifique de président des jeux Pythiques, les plus prestigieux après les Olympiades.

Ce fut le couronnement de dix années d'efforts, et il correspondit avec les dix ans de son fils Alexandre.

Au cours de cette période, un grand orateur athénien du nom d'Isocrate prononça un discours exaltant qui présentait Philippe comme le protecteur des Grecs et le seul homme capable d'assujettir les barbares de l'Orient : les Perses, qui, depuis un siècle, menaçaient la civilisation et la liberté helléniques.

Alexandre fut pleinement informé de ces événements par ses précepteurs, et ces nouvelles le remplirent d'inquiétude. Il se sentait assez grand pour tenir le rôle qui lui était imparti dans l'histoire de son pays, mais il savait qu'il était encore trop jeune pour agir.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, son père lui consacrait de plus en plus de temps, comme s'il le considérait désormais comme un homme. Cependant il l'écartait encore de ses projets les plus audacieux. En effet, dominer les États de la Grèce péninsulaire n'était pas l'objectif de Philippe, mais seulement un moyen d'y parvenir : son regard se tournait au-delà de la mer, vers les immenses territoires de l'Asie intérieure.

Parfois, lorsqu'il se trouvait dans son palais de Pella pour une période de repos, il conduisait Alexandre sur la tour la plus haute et lui indiquait l'Orient, où la lune jaillissait des flots.

« Tu sais ce qu'il y a, là-bas, Alexandre ?

— L'Asie, papa, répondait-il. Le pays du soleil levant.

— Et connais-tu l'étendue de l'Asie ?

— Mon maître de géographie, Cratippe, dit qu'elle mesure plus de dix mille stades.

— Il se trompe, mon fils. L'Asie est cent fois plus grande. Quand je combattais sur le fleuve Istros, j'ai rencontré un guerrier scythe qui parlait notre langue. Il m'a raconté qu'au-delà du fleuve s'étendait une plaine aussi vaste que la mer, et que se dressaient des montagnes assez hautes pour percer le

ciel. Il m'a expliqué qu'il y avait des déserts si grands que leur traversée demandait des mois, et, à l'extrémité de ces déserts, des montagnes semées de pierres précieuses : des lapis-lazuli, des rubis et des cornalines.

« Sur ces plaines, m'a-t-il dit, courent des milliers de chevaux aussi fougueux que le feu, des animaux infatigables, capables de voler des jours durant au-dessus d'un espace infini. Il y a des régions, a-t-il ajouté, enserrées dans la glace et prisonnières de la nuit pendant plus de six mois ; d'autres, brûlées par l'ardeur du soleil à toutes les saisons : pas un brin d'herbe n'y pousse, les serpents y sont tous venimeux et la piqûre d'un scorpion tue un homme en quelques instants. » Telle est l'Asie, mon fils. »

Alexandre vit que les yeux de son père étaient pleins de rêves. Il comprit alors ce qui brûlait dans l'âme de Philippe.

Un jour – plus d'un an s'était écoulé depuis cet entretien –, le roi pénétra brusquement dans sa chambre. « Enfile un pantalon thrace et prends un manteau de laine brute. Pas d'insignes ni d'ornements. Nous partons.

— Où allons-nous ?

— J'ai fait préparer nos chevaux et des provisions, nous nous absenterons quelques jours. Je veux te montrer quelque chose. »

Alexandre s'exécuta sans poser de questions. Il salua rapidement sa mère du seuil de sa chambre et se précipita dans la cour où l'attendait une petite escorte de la cavalerie royale, ainsi que deux destriers.

Le roi était déjà à cheval. Alexandre sauta sur le dos de son moreau ; ensemble, ils franchirent au galop la porte grande ouverte.

Ils chevauchèrent pendant plusieurs jours en direction de l'Orient, longeant la côte, puis s'en écartant pour y revenir ensuite. Ils traversèrent Therma, Apollonia et Amphipolis s'arrêtant la nuit dans de petites auberges de campagne et mangeant la nourriture traditionnelle des Macédoniens : de la viande de chèvre rôtie, du gibier, du fromage de brebis affiné et du pain cuit sous la braise.

Après Amphipolis, ils s'engagèrent sur un sentier à pic et débouchèrent bientôt, presque à l'improviste, au milieu d'un paysage désolé. La montagne avait été privée de son manteau boisé, et partout l'on voyait troncs mutilés et taillis calcinés. Le terrain ainsi dénudé était creusé en plusieurs endroits et d'énormes quantités de détritus s'entassaient à l'entrée de chaque galerie, comme dans une gigantesque fourmilière.

Une pluie légère et insistante commençait à tomber, aussi les cavaliers couvrirent-ils leur tête de leur capuchon et mirent-ils leurs animaux au pas. Le sentier principal se mua bien vite en un labyrinthe, où s'agitaient une multitude d'hommes émaciés et déguenillés, à la peau noircie et rêche, qui portaient de lourdes hottes remplies de cailloux.

Un peu plus loin, des colonnes de fumée noire et dense s'élançaient dans le ciel en volutes paresseuses, répandant sur toute la région une brume épaisse qui rendait la respiration difficile.

« Couvre-toi la bouche de ton manteau », ordonna Philippe à son fils.

Un étrange silence pesait sur ces lieux, et la pluie avait changé la poussière en une boue si dense que les sabots des chevaux s'y perdaient.

Alexandre balayait le paysage d'un regard effrayé : c'est ainsi qu'il s'était représenté l'Hadès, le royaume des morts. Quelques vers d'Homère lui vinrent alors à l'esprit :

Là se trouvaient la ville et le pays des Cimmériens. Sans cesse enveloppés de nuées et de brumes, ces hommes ne sont jamais vus par les rayons ardents du soleil, ni pendant qu'il s'élève dans le ciel étoilé, ni quand, du haut du firmament, il descend de nouveau vers la terre. Une nuit éternelle pèse sur ces infortunés.

Soudain, le silence fut rompu par un bruit sourd et rythmé, comme si le poing d'un Cyclope s'abattait avec une monstrueuse puissance sur les flancs tourmentés de la montagne. Alexandre éperonna son cheval car il voulait savoir d'où provenait le grondement qui secouait la terre autant que le tonnerre.

Après qu'il eut contourné une arête rocheuse, il vit où finissaient tous ces sentiers. Il y avait une machine gigantesque,

une sorte de tour composée de grandes poutres, au sommet de laquelle on avait accroché une poulie. Un filin soutenait un maillet colossal, en fer, à l'autre extrémité, le câble était fixé à un treuil, que faisaient tourner des centaines de malheureux qui enroulaient le câble autour du tambour de manière à soulever le maillet à l'intérieur de la tour en bois.

Quand il atteignait le sommet, l'un des surveillants ôtait la cheville d'arrêt, libérant ainsi le tambour qui se renversait, entraîné par le poids du maillet. Celui-ci jetait à terre et brisait les pierres inlassablement déversées des hottes transportées à dos d'homme dans la montagne.

Les ouvriers ramassaient le minerai fragmenté, en remplissaient leurs hottes et l'emportaient vers un lieu où d'autres ouvriers le pulvérisaient dans les mortiers. Ils le nettoyaient alors dans l'eau d'un torrent que canalisaient une série de glissières en pente, séparant les grains de la poussière d'or qu'ils contenaient.

« Voici les mines de Pangée, expliqua Philippe. Grâce à cet or, j'ai armé et équipé notre armée, j'ai construit nos palais, j'ai bâti la puissance de la Macédoine.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ? », demanda Alexandre, profondément troublé.

Tandis qu'il parlait, l'un des porteurs s'effondra sur le sol devant les sabots de son cheval. Un surveillant s'assura qu'il fût bien mort, puis adressa un signe à deux autres malheureux, qui posèrent leurs hottes, soulevèrent le cadavre par les pieds et l'emportèrent.

« Pourquoi m'as-tu amené ici ? », répéta Alexandre. Et Philippe s'aperçut que le ciel de plomb se reflétait dans son regard assombri.

« Tu n'as pas encore vu le pire, répondit-il. As-tu le courage de descendre sous terre ?

— Je n'ai peur de rien, affirma le garçon.

— Alors suis-moi. »

Le roi mit pied à terre et avança vers l'entrée d'une galerie. Le surveillant, qui s'était précipité pour saisir son étrivière s'immobilisa d'un air abasourdi en reconnaissant sur sa poitrine l'étoile d'or des Argéades.

Philippe se contenta d'un petit signe et l'homme revint sur ses pas ; il alluma une lanterne afin de conduire le roi et son fils dans le sous-sol.

Dès qu'il eut pénétré dans la galerie sur les pas de son père, Alexandre se sentit suffoquer tant la puanteur d'urine, de sueur et d'excréments humains était insupportable. Il fallait suivre des méandres, le dos courbé par endroits, le long d'un étroit boyau où ne cessaient de résonner coups de marteau, halètements diffus, quintes de toux, râles d'agonie.

De temps à autre, le surveillant s'arrêtait auprès d'un groupe d'hommes qui s'efforçaient d'extraire le minerai à la pioche, ou à l'entrée d'un puits, au fond duquel la lueur hésitante d'une lanterne éclairait un dos osseux, des bras squelettiques.

Parfois, en entendant le bruit des pas ou des voix qui s'approchaient, les mineurs levaient la tête et Alexandre découvrait des masques défigurés par la fatigue, par les maladies et par l'horreur de vivre.

Plus loin, ils virent un cadavre. « De nombreux ouvriers se suicident, expliqua le surveillant. Ils se jettent sur leur pioche ou se frappent à l'aide de leur burin. »

Philippe se tourna vers Alexandre : l'enfant était muet, apparemment impassible, mais l'ombre de la mort voilait son regard.

Ils sortirent par une ouverture étroite de l'autre côté de la montagne. Leurs chevaux et leur escorte les y attendaient.

Alexandre fixa son père du regard. « Quelle faute ont-ils commise ? », demanda-t-il. Son visage était aussi pâle que la cire. « Aucune, répondit le roi. Sinon celle d'être nés. »

7

Ils remontèrent en selle et descendirent au pas, sous la pluie qui se remettait à tomber. Alexandre chevauchait en silence aux côtés de son père.

« Je voulais que tu saches que tout a un prix. Et je voulais que tu saches aussi quel genre de prix. Notre grandeur, nos conquêtes, nos palais et nos vêtements… tout se paie.

— Mais pourquoi eux ?

— Il n'y a pas de pourquoi. Le monde est gouverné par le destin. Quand ces gens naquirent, il fut établi qu'ils mourraient ainsi, de même qu'il a été prévu pour nous, à notre naissance, un destin qui demeure caché jusqu'à notre dernier instant.

« De tous les êtres vivants, seul l'homme peut s'élever au point de toucher, ou presque, le séjour des dieux, ou s'abaisser au rang des brutes, ou pis encore. Tu as déjà vu le séjour des dieux, car tu as vécu dans la maison d'un roi. J'ai cru bon de te montrer aussi ce que le hasard peut réserver à un être humain. Il y a parmi ces misérables des hommes qui furent peut-être des chefs ou des nobles, et que le destin a précipités dans la misère.

— Mais si tel est le destin qui peut échoir à chacun de nous, pourquoi ne pas être clément tant que la fortune nous est amie ?

— C'est ce que je voulais t'entendre dire. Tu devras être clément chaque fois que cela te sera possible, mais rappelle-toi qu'on ne peut rien faire pour changer la nature des choses. »

C'est alors qu'Alexandre aperçut une fillette un peu plus jeune que lui, qui gravissait le sentier en portant deux lourds paniers remplis de fèves et de pois chiches, sans doute destinés au repas des surveillants.

Il descendit de cheval et se dressa devant elle. Elle était maigre, avait les pieds nus, les cheveux sales et de grands yeux noirs pleins de tristesse.

« Comment t'appelles-tu ? », lui demanda-t-il.

La fillette ne répondit pas.

« Elle ne sait probablement pas parler », intervint Philippe. Alexandre se tourna vers son père : « Je peux transformer son destin. Je veux le transformer. »

Philippe acquiesça : « Tu peux le faire, si tu le souhaites mais rappelle-toi que le monde ne changera pas pour autant. »

Alexandre fit monter la petite sur son cheval, derrière lui, et la couvrit de son manteau.

Ils regagnèrent Amphipolis au crépuscule et logèrent chez un ami du roi. Alexandre ordonna que la fillette soit lavée et vêtue, et il l'observa pendant qu'elle mangeait.

Il essaya de lui parler ; elle lui répondait par monosyllabes et ce qu'elle disait n'était pas compréhensible.

« Il s'agit d'une langue barbare, lui expliqua Philippe. Pour communiquer avec elle, il te faudra attendre qu'elle apprenne le macédonien.

— J'attendrai », répliqua Alexandre.

Le lendemain, le temps s'améliora. Ils entamèrent le voyage de retour en traversant le pont de bateaux qui enjambait le Strymon. À Bromiscos, ils se dirigèrent vers le sud et longèrent la péninsule du mont Athos. Ils chevauchèrent toute la journée et, au coucher du soleil, atteignirent un surplomb d'où l'on apercevait un énorme fossé, creusé dans la terre, qui coupait la péninsule en deux. Alexandre tira sur les rênes de son destrier et contempla avec stupéfaction cette œuvre cyclopéenne.

« Tu vois ce fossé ? demanda son père. Xerxès, l'empereur des Perses, l'a fait creuser il y a près de cent cinquante ans pour permettre à sa flotte de passer et l'empêcher de se briser contre les récifs du mont Athos. Dix mille hommes y ont travaillé en se relayant jour et nuit. Le Grand Roi avait auparavant fait construire un pont de bateaux à travers le détroit du Bosphore en soumettant l'Asie à l'Europe.

« Dans quelques jours, nous recevrons une ambassade du Grand Roi. Je voulais que tu mesures la puissance de l'empire avec lequel nous traitons. »

Alexandre hocha la tête tout en examinant longuement cette œuvre colossale. Puis, voyant son père se remettre en route, il talonna son cheval et le suivit.

« Je voudrais te poser une question, lui dit-il après l'avoir rejoint.

— Je t'écoute.

— Il y a un garçon, à Pella, qui fréquente les cours de Léonidas, mais qui reste toujours à l'écart. Les rares fois où je le croise, il évite de me parler. Il a un aspect triste et mélancolique. Léonidas refuse de me révéler son identité, mais je suis sûr que toi, tu la connais.

— Il s'agit de ton cousin Amyntas, répondit Philippe, le regard fixé devant lui. Le fils de mon frère qui mourut au cours d'une bataille en combattant contre les Thessaliens. Il était l'héritier du trône avant ta naissance, et je gouvernais à sa place en qualité de régent.

— C'est donc lui le souverain ?

— Le trône appartient à celui qui peut le défendre, répliqua Philippe. Souviens-t-en. Voilà pourquoi ceux qui ont pris le pouvoir dans notre pays ont toujours éliminé ceux qui auraient pu le leur contester.

— Mais tu as laissé vivre Amyntas.

— C'était le fils de mon frère, et il ne pouvait me nuire en aucune façon.

— Tu as été… clément.

— Si tu veux.

— Père ? »

Philippe se retourna : Alexandre ne l'appelait ainsi que lorsqu'il lui en voulait ou qu'il souhaitait lui poser une question très sérieuse.

« Si tu devais mourir au combat, qui serait l'héritier du trône ? Amyntas ou moi ?

— Le plus digne des deux. »

L'enfant se tut, mais cette réponse le frappa profondément et resta à jamais gravée dans son esprit.

Ils rentrèrent à Pella trois jours plus tard. Alexandre confia à Artémisia la fillette qu'il avait arrachée aux horreurs du mont Pangée.

« À partir d'aujourd'hui, affirma-t-il avec une suffisance enfantine, elle sera attachée à mon service. Et tu lui enseigneras tout ce qu'elle doit savoir.

— A-t-elle un nom, au moins ? demanda Artémisia.
— Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je l'appellerai Leptine.
— C'est un joli nom, qui convient bien à une fillette. »

Ce jour-là, on apprit que Nicomaque s'était éteint, à un âge très avancé. Cette nouvelle chagrina le souverain : Nicomaque avait été un excellent médecin, et il avait mis au monde son enfant.

Son cabinet ne fut pas fermé, même si son fils, Aristote, s'était engagé dans une tout autre voie. Il se trouvait alors en Asie, dans la ville d'Atarnée où il avait fondé, après la mort de son maître Platon, une nouvelle école philosophique.

En revanche, Philippe, le jeune assistant de Nicomaque, avait continué de travailler dans le cabinet du médecin disparu. Il exerçait à présent sa profession avec grande habileté.

Les garçons qui vivaient à la cour auprès d'Alexandre avaient, eux aussi, grandi en âme et en esprit, et les inclinations qu'ils avaient montrées au cours de leur enfance s'étaient en partie confirmées. Les camarades du même âge que le prince - Héphestion, son inséparable ami, Perdiccas et Séleucos - formaient un groupe très uni, aussi bien dans leurs jeux que dans leurs études. Avec le temps, Lysimaque et Léonnatos s'étaient habitués à la vie en communauté et manifestaient leur joie de vivre dans les exercices physiques et dans les jeux d'habileté.

Léonnatos, en particulier, était passionné de lutte, raison pour laquelle il était perpétuellement ébouriffé, couvert d'égratignures et de bleus. Les plus grands, comme Ptolémée et Cratère, étaient déjà des jeunes gens et recevaient depuis longtemps une dure instruction militaire dans la cavalerie.

Au cours de cette période, leur groupe s'ouvrit à un Grec dénommé Eumène, qui travaillait comme assistant à la chancellerie du roi et qui était très apprécié pour son intelligence et sa perspicacité. Comme Philippe avait voulu qu'il fréquente la même école que les autres garçons, Léonidas lui trouva une place dans leur dortoir, mais Léonnatos le défia aussitôt à la lutte.

« Si tu veux mériter ta place, tu dois te battre », affirma-t-il, torse nu, après avoir ôté son chiton. Eumène ne daigna pas le

regarder. « Tu es fou ? Cette idée ne me traverse même pas l'esprit », dit-il. Et il se mit à ranger ses vêtements dans le coffre, au pied de son lit.

Lysimaque se moqua de lui : « Je l'avais bien dit. Ce Grec ne vaut pas un pet. » À son tour, Alexandre éclata de rire.

Léonnatos poussa Eumène et l'envoya rouler à terre. « Alors, tu veux te battre, oui ou non ? »

Le Grec se releva, l'air agacé, lissa ses vêtements et dit : « Un instant, je reviens tout de suite. » À la stupéfaction générale, il se dirigea vers la porte. Une fois sorti, il s'approcha d'un soldat qui montait la garde sur la galerie supérieure du palais – un Thrace aussi gros qu'un ours –, tira de sa poche quelques pièces de monnaie et les lui tendit en lui ordonnant : « Suis-moi, j'ai un travail pour toi. » Il le précéda dans le dortoir et indiqua Léonnatos : « Tu vois ce garçon avec des taches de rousseur et des cheveux roux ? », interrogea-t-il. Le géant acquiesça. « Bien. Attrape-le et administre-lui une belle correction. »

Léonnatos comprit aussitôt que les choses tournaient mal. Il bondit entre les jambes du Thrace comme Ulysse entre celles de Polyphème, et dévala l'escalier.

« L'un de vous a-t-il quelque chose à objecter ? » demanda Eumène en retournant à ses effets personnels.

« Oui, moi », intervint Alexandre.

Eumène s'interrompit et se tourna vers lui : « Je t'écoute, dit-il avec un ton empreint de respect, parce que tu es le maître de maison ; mais je ne tolérerai pas qu'un autre de ces gamins me traite de pet. »

Alexandre éclata de rire. « Bienvenue parmi nous, monsieur le secrétaire général. »

Dès lors, Eumène fit partie du groupe comme un membre à part entière et devint l'inspirateur de toutes sortes de plaisanteries et de moqueries. Leur victime était souvent leur maître, le vieux Léonidas : les enfants glissaient des lézards dans son lit et des grenouilles vivantes dans sa soupe aux lentilles, pour se venger des coups de verge qu'il leur dispensait copieusement quand ils ne s'étaient pas assez appliqués à leurs études.

Un soir, Léonidas, qui était encore le principal responsable de leur instruction, leur annonça que le souverain recevrait, le lendemain, la visite d'une ambassade perse et qu'il participerait lui aussi à cette mission diplomatique en raison de ses connaissances sur l'Asie et ses coutumes. Les plus grands, précisa-t-il, devraient prendre du service dans la garde d'honneur du roi, revêtus de leur armure de parade, alors que les plus jeunes s'acquitteraient d'une fonction similaire aux côtés d'Alexandre.

Cette nouvelle remplit les garçons d'une grande agitation : ils n'avaient jamais vu de Perses, et ce qu'ils savaient de ce pays provenait de leurs lectures d'Hérodote ou de Ctésias, ou encore du journal de la fameuse « retraite des Dix Mille » de l'Athénien Xénophon. Ils se hâtèrent donc d'astiquer leurs armes et de préparer leurs vêtements de cérémonie.

« Mon père a parlé à un homme qui avait pris part à l'expédition des Dix Mille, raconta Héphestion, et qui avait affronté les Perses à la bataille de Cunaxa.

— Vous imaginez, les garçons ? intervint Séleucos. Un million d'hommes ! »

Et il mettait ses mains en éventail devant lui comme pour représenter l'immense front des guerriers.

« Et les chars faucheurs ? ajouta Lysimaque. Ils vont aussi vite que le vent dans leurs plaines, et ils sont armés de faux qui pointent sous le caisson et sortent des essieux, pour abattre les hommes comme des épis de blé. Je n'aimerais pas les affronter sur le champ de bataille.

— Des pièges qui font plus de bruit que de mal, commenta Alexandre, qui avait écouté en silence les remarques de ses camarades. Xénophon le dit aussi dans son journal. De toute façon, nous aurons tous l'occasion de voir comment les Perses manient leurs armes. Mon père a organisé pour après-demain une battue de chasse au lion en Éordée, en l'honneur de ses invités.

— Les enfants aussi sont invités ? », ricana Ptolémée.

Alexandre se dressa devant lui : « J'ai treize ans et je n'ai peur de rien, ni de personne. Si tu répètes ce que tu viens de dire, je te ferai avaler toutes tes dents. »

Ptolémée se maîtrisa, et les autres garçons cessèrent de rire. Ils avaient appris à ne pas provoquer Alexandre qui, malgré sa taille peu développée, avait montré à plusieurs reprises une force surprenante et une grande rapidité.

Eumène proposa à la ronde une partie de dés où l'on jouerait la paie de la semaine, et la chose en resta là. Par la suite, l'argent finit dans ses poches, car le Grec avait un faible pour le jeu aussi bien que pour l'argent.

Une fois sa colère éteinte, Alexandre abandonna ses camarades à leur passe-temps et alla rendre visite à sa mère avant de se coucher. Olympias menait depuis longtemps une vie retirée, même si elle conservait encore un pouvoir considérable à la cour, en qualité de mère de l'héritier du trône. Désormais, ses rencontres avec Philippe se limitaient presque exclusivement aux occasions prévues par le protocole.

Le roi avait entre-temps épousé d'autres femmes pour des raisons politiques, mais cela ne l'empêchait pas de respecter Olympias ; et si la reine avait été dotée d'un caractère moins revêche et moins âpre, il lui aurait peut-être prouvé que son ancienne passion n'était pas complètement morte.

La souveraine était assise dans un fauteuil, près d'un candélabre de bronze à cinq branches, un papyrus déployé sur ses genoux. Hors du rayon de cette lumière, sa chambre était plongée dans l'obscurité.

Alexandre entra d'un pas léger. « Que lis-tu, maman ? »

Olympias leva la tête : « Sapho, répondit-elle. Ses vers sont merveilleux et son sentiment de solitude est si proche du mien… »

Le regard tourné vers le ciel étoilé, elle s'approcha de la fenêtre et répéta d'une voix vibrante et mélancolique les vers qu'elle avait lus :

La nuit est à mi-course.
La lune et les Pléiades se sont couchées,
Et je gis dans mon lit… seule.

Alexandre la rejoignit et vit dans la lumière incertaine de la lune une larme trembler un moment sur ses cils, avant de couler sur sa joue pâle.

8

Le maître de cérémonie donna l'ordre d'emboucher les trompettes et les dignitaires perses firent leur entrée solennelle dans la salle du trône. La délégation était menée par le satrape de Phrygie, Arsamès, accompagné par le gouverneur militaire de la province et par d'autres notables, qui le suivaient à quelques pas.

Ils étaient flanqués d'une escorte de douze Immortels, les soldats de la garde impériale, tous choisis pour leur grande taille, la majesté de leur port et la dignité de leur lignage.

Le satrape portait une tiare molle – le couvre-chef le plus prestigieux après la tiare rigide, que seul l'empereur pouvait arborer –, une veste de bysse vert, sur laquelle se détachaient des dragons de fil d'argent, une culotte ouvragée et des babouches en cuir d'antilope. Les dignitaires aussi étaient habillés de vêtements incroyablement riches et raffinés.

Mais l'attention de l'assistance se concentrait sur les Immortels du Grand Roi. Ils mesuraient près de six pieds, avaient le teint olivâtre, une barbe noire et crépue, des cheveux somptueusement coiffés et frisés au fer. Ils étaient vêtus d'une veste de samit d'or tombant jusqu'à leurs pieds, d'une tunique de bysse bleu et de culottes de la même couleur, brodées d'abeilles en or, et arboraient à l'épaule leurs arcs meurtriers à double courbure et leurs carquois de cèdre à incrustations d'ivoire et de feuilles d'argent.

Ils avançaient d'un pas cadencé en posant sur le sol les hampes de leurs lances, qui se terminaient par des pommeaux d'or en forme de grenades, et exhibaient à leur côté la plus belle arme de parade qu'on eût jamais vue : l'éblouissante akinaké, une dague en or massif rangée dans un fourreau travaillé en bosselage, où rampait une série de griffons aux yeux de rubis.

Le fourreau, également en or pur, était accroché à un cliquet fixé au ceinturon : l'arme oscillait donc librement en rythmant

le pas des majestueux guerriers, que scandait aussi l'ondoiement de ce précieux métal.

Philippe, qui s'attendait à une telle démonstration de luxe, avait préparé un accueil adéquat en disposant sur les côtés de la salle deux rangées de trente-six pézétairoï, les puissants soldats de son infanterie lourde de ligne. Enfermés dans leurs cuirasses de bronze, ils tenaient des écus frappés de l'étoile en argent des Argéades et brandissaient des sarisses, immenses lances de cornouiller mesurant douze pieds. Leurs pointes de bronze, si bien astiquées qu'on pouvait se mirer dedans, touchaient le plafond.

Revêtu de sa première armure, qu'il avait lui-même dessinée, et entouré de sa garde personnelle, Alexandre était assis sur un trépied à côté de son père. La jeune Cléopâtre, d'une beauté enchanteresse, lui faisait pendant aux pieds d'Olympias. Elle portait un péplum attique qui découvrait ses bras et ses épaules et retombait en plis élégants sur sa poitrine, ainsi que des sandales composées de rubans en argent.

Une fois devant le trône, Arsamès s'inclina devant le couple royal, puis il s'effaça pour laisser avancer les dignitaires, qui remirent au couple des présents : une ceinture en mailles d'or piquée d'aigues-marines et d'œils-de-tigre pour la reine, une cuirasse indienne sculptée dans une carapace de tortue pour le roi.

Philippe ordonna au maître de cérémonie de présenter les cadeaux qu'il avait choisis pour l'empereur et l'impératrice. Il s'agissait d'un casque scythe en feuilles d'or et d'un collier chypriote en polypes de corail enchâssés dans de l'argent.

Au terme de cette cérémonie solennelle, les Perses furent invités à passer dans la salle des audiences et à s'asseoir sur de confortables divans, afin de discuter du protocole d'entente qui était à l'ordre du jour. Alexandre aussi y fut admis, car Philippe voulait qu'il commence à mesurer les responsabilités échéant à un homme de gouvernement, ainsi que la façon de gérer les relations avec une puissance étrangère.

La négociation portait sur le protectorat que Philippe voulait établir sur les villes grecques d'Asie, tout en reconnaissant formellement la souveraineté du Grand Roi dans cette région.

Les Perses étaient, quant à eux, préoccupés par l'avancée du souverain macédonien dans la zone des Détroits, région clef, charnière entre deux continents et entre trois grandes régions : l'Asie Mineure, l'Asie intérieure et l'Europe.

Philippe tenta d'exposer ses raisons en évitant d'alarmer ses interlocuteurs : « Je n'ai aucun intérêt à troubler la paix dans la zone des Détroits. Mon seul but est de consolider l'hégémonie macédonienne entre le golfe Adriatique et la rive occidentale de la mer Noire, ce qui constituera, sans aucun doute, un facteur de stabilité dans cette région, voie de circulation et de commerce vitale pour tous. »

Il s'interrompit afin de laisser à l'interprète le temps de traduire, et en profita pour scruter le visage de ses hôtes au fur et à mesure que ses mots étaient prononcés en perse.

Le visage d'Arsamès ne trahit aucune émotion. Il se tourna vers Philippe et affirma, en plantant ses yeux dans les siens, comme si la traduction ne lui était pas nécessaire : « Le Grand Roi souhaite résoudre le problème de tes relations avec les Grecs d'Asie et certains dynastes grecs de la rive orientale de la mer Égée. Nous avons toujours favorisé leur autonomie et incité les Grecs, qui sont nos amis, à gouverner leurs villes. C'est, à notre avis, une solution sage, qui respecte leurs traditions et leur dignité, et sauvegarde les intérêts de tous. Hélas…, reprit-il quand l'interprète eut terminé, nous parlons d'une région frontalière qui a toujours fait l'objet de désaccords, sinon d'âpres querelles ou de guerres ouvertes. »

Le Perse pénétrait peu à peu dans le vif du sujet en touchant des points douloureux. Désireux de détendre l'atmosphère, Philippe invita alors le maître de cérémonie à faire entrer de magnifiques jeunes gens, fort peu vêtus, qui servirent des gâteaux et du vin épicé auquel on avait ajouté de la neige du mont Bermion, conservée dans des jarres de la cave royale.

Les coupes d'argent étaient couvertes d'un givre léger qui donnait au métal une sorte de patine opaque et transmettait, au regard d'abord, puis à la main, une agréable sensation de fraîcheur. Le roi attendit que les étrangers fussent servis avant de reprendre la parole.

« Je vois bien à quoi tu fais allusion, illustre invité. Je sais que des guerres sanguinaires ont opposé dans le passé les Grecs et les Perses sans qu'une solution définitive n'ait été trouvée. Mais je voudrais te rappeler que mon pays et ses souverains, mes ancêtres, ont toujours joué un rôle de médiateur, et je te prie donc de rapporter au Grand Roi que notre amitié avec les villes grecques d'Asie n'est dictée que par la conscience de nos origines et de notre religion communes, ainsi que par les anciens liens d'hospitalité et de parenté qui nous unissent… »

Arsamès écoutait, sans se départir de son expression de sphinx, à laquelle ses yeux bistrés apportaient une étrange fixité de statue. Quant à Alexandre, il observait tantôt l'invité étranger, tantôt son père, essayant de comprendre ce que les deux hommes dissimulaient derrière le paravent de leurs discours conventionnels.

« Je ne nie pas, poursuivit Philippe au bout d'un moment, que nous souhaitions entretenir des rapports commerciaux avec ces cités et, mieux encore, puiser dans l'expérience qu'elles ont accumulée dans tous les domaines du savoir. Nous voulons apprendre à construire, à naviguer sur les flots, à régler le cours des eaux sur notre terre… »

Étrangement, le Perse devança l'interprète : « Et qu'offrez-vous en échange ? »

Philippe masqua habilement sa surprise. Il attendit la traduction de la question et répondit d'une voix imperturbable : « Amitié, présents hospitaliers et produits que seule la Macédoine est en mesure de fournir : le bois de nos forêts, les chevaux magnifiques et les robustes esclaves de nos plaines. Je ne désire qu'une chose : que tous les Grecs qui vivent sur nos rivages considèrent le roi des Macédoniens comme leur ami naturel. Rien de plus. »

Les Perses semblèrent se contenter de ce que Philippe leur disait. Ils comprenaient que le souverain macédonien ne pouvait pas encore se permettre de se lancer dans des projets belliqueux. Et cela leur suffisait pour le moment.

Quand on quitta la pièce pour gagner la salle où devait se dérouler le banquet, Alexandre s'approcha de son père et lui murmura à l'oreille :

« Qu'y a-t-il de vrai dans ce que tu as dit ?

— Presque rien, répondit Philippe en sortant dans le couloir.

— Et donc, eux aussi…

— Ils ne m'ont rien dit de vraiment important.

— Mais alors, à quoi servent ces rencontres ?

— À se renifler.

— Se renifler ? demanda Alexandre.

— Oui. Un vrai politicien n'a pas besoin de mots, il se fie beaucoup plus à son nez. Par exemple, à ton avis, aime-t-il les filles ou les garçons ?

— Qui ?

— Notre invité, évidemment !

— Mais… je l'ignore.

— Il aime les garçons. On pouvait croire qu'il regardait les filles, mais il observait du coin de l'œil le petit blond qui servait du vin glacé. Je dirai au maître de cérémonie de le lui fourrer dans son lit. Il vient de Bithynie et il connaît le perse. Nous réussirons peut-être à découvrir d'autres choses au sujet de notre invité. Quant à toi, tu les promèneras et leur montreras le palais royal et ses dépendances au terme du banquet. »

Alexandre acquiesça et, quand vint le moment, exécuta avec enthousiasme la tâche dont on l'avait chargé. Il avait lu de nombreux ouvrages sur l'Empire perse, connaissait presque par cœur l'Anabase de l'Athénien Xénophon et avait porté une grande attention à l'Histoire des Perses de Ctésias, certes remplie d'exagérations fantaisistes mais contenant des annotations intéressantes au sujet des coutumes et du paysage. Cependant, c'était la première fois qu'il pouvait parler à des Perses en chair et en os.

Accompagné d'un interprète, il leur montra le palais royal et les logements des jeunes nobles, et se promit aussitôt de réprimander Lysimaque, dont le lit n'était pas bien fait. Il expliqua que les descendants de l'aristocratie macédonienne étaient instruits à la cour avec lui.

Arsamès lui apprit que cette coutume existait également à Suse, leur capitale. Le souverain s'assurait ainsi la fidélité des chefs tribaux et des rois clients ; il éduquait aussi une génération de nobles étroitement liés au trône.

Alexandre le conduisit aux écuries des hétairoï, les aristocrates qui combattaient dans la cavalerie et qui portaient justement le titre de « compagnons du roi ». Les dignitaires assistèrent en sa présence aux évolutions de quelques chevaux thessaliens d'une grande beauté.

« De magnifiques animaux, commenta l'un d'entre eux.

— Avez-vous des étalons aussi beaux ? », demanda un peu naïvement Alexandre.

Le dignitaire sourit : « Prince, as-tu jamais entendu parler des chevaux nyséens ? »

Alexandre secoua la tête d'un air embarrassé.

« Ce sont des animaux d'une beauté et d'une puissance formidables. Ils ne paissent que sur les hauts plateaux de la Médie, où pousse une herbe très riche qu'on appelle justement « herbe médique ». Ses fleurs de couleur pourpre sont très énergétiques, et le cheval de l'empereur en est exclusivement nourri. Les palefreniers les cueillent une par une, et les distribuent fraîches en été, et sèches à l'automne et en hiver. »

Captivé par ce récit, Alexandre tentait d'imaginer l'aspect que pouvaient présenter des chevaux exclusivement nourris de fleurs.

Ils allèrent ensuite se promener dans les jardins, où la reine Olympias avait fait planter toutes les variétés connues de roses de Piérie qui dégageaient, en cette période de l'année, un parfum à la fois délicat et intense.

« Nos jardiniers en font des infusions et des essences pour les dames de la cour, dit Alexandre, mais j'ai lu beaucoup de choses à propos de vos parcs, que nous autres Grecs appelons « paradis ». Sont-ils vraiment si beaux ?

— Notre peuple tire ses origines des steppes et des hauts plateaux désertiques du Nord. C'est pourquoi les jardins ont toujours constitué un rêve pour nous. Ils se nomment dans notre langue pairidaeza, sont délimités par de vastes murailles et parcourus par un système complexe de canaux d'irrigation grâce auquel l'herbe reste verte en toutes saisons. Nos nobles y cultivent diverses sortes de plantes locales et exotiques, y accoutument des animaux d'apparat venus de toutes les régions de l'empire : faisans, paons, perroquets, mais aussi tigres,

léopards blancs, panthères noires. Nous essayons d'y recréer la perfection du monde tel qu'il sortit des mains de notre dieu Ahura-Mazda, que son nom soit éternellement loué. »

Alexandre les emmena ensuite, dans un chariot fermé, visiter la capitale et ses monuments, ses temples, ses portiques, ses places.

« Mais nous avons aussi une autre capitale, expliqua-t-il : Aigai, sur les contreforts du mont Bermion. C'est de là que provient notre famille, et c'est là que reposent nos rois. Est-il vrai que vous possédez, vous aussi, plusieurs capitales ?

— Oh oui, jeune prince ! répondit Arsamès. Nous en avons quatre. Pasagardes, siège des premiers rois, correspond à votre Aigai. C'est là, sur le haut plateau caressé par le vent, que se dresse la tombe de Cyrus le Grand, fondateur de notre dynastie. Eclatane est, quant à elle, située dans l'Élam, au milieu des montagnes du Zagros aux neiges éternelles. C'est la capitale d'été. Les murs de la forteresse sont recouverts de carreaux émaillés sur des feuilles d'or, que le soleil couchant fait resplendir comme un joyau sur fond de neiges immaculées. C'est un spectacle émouvant, prince Alexandre. La troisième capitale est Suse, où réside le Grand Roi durant l'hiver. Quant à la quatrième, celle du jour de l'an, c'est Persépolis la haute, au parfum de cédrat et d'encens, ornée d'une forêt de colonnes aux couleurs de la pourpre et de l'or. On y garde le trésor royal, et il n'existe pas de mots pour en décrire la merveille. J'espère que tu la visiteras un jour. »

Alexandre l'écoutait avec ravissement. Il se représentait ces villes et ces jardins de rêve, ces trésors accumulés pendant des siècles, ces paysages déserts. De retour au palais, il invita les Perses à s'asseoir sur des sièges de pierre et ordonna qu'on leur serve des coupes d'hydromel. Tandis qu'ils buvaient, il demanda encore :

« Dites-moi, quelle est la taille de l'empire du Grand Roi ? »

Les yeux du satrape s'illuminèrent. Sa voix était inspirée, comme celle d'un poète chantant sa terre natale :

« L'empire du Grand Roi s'étend au nord jusqu'aux contrées où le froid exclut toute existence humaine, et au sud jusqu'aux régions où la chaleur bannit également toute vie. Il règne sur

cent nations, des Éthiopiens crépus et vêtus de peaux de léopard aux Éthiopiens à cheveux raides qui se couvrent de peaux de tigre.

« Ces frontières renferment des déserts que personne n'a jamais osé traverser, des montagnes si hautes qu'aucun pied humain ne s'est jamais hasardé à les gravir, des fleuves que les dieux et les hommes considèrent comme sacrés : le Nil, le Tigre, l'Euphrate et l'Indus, et mille autres encore, tels le majestueux Choaspès ou le tourbillonnant Araxès qui se jette dans la mer Caspienne, une mer mystérieuse et si vaste que le cinquième du ciel s'y reflète… Il existe une route qui part de la ville de Sardes et traverse la moitié de ses provinces jusqu'à Suse, la capitale : une grande route entièrement pavée de pierres et bordée de grilles en or. »

Soudain, Arsamès se tut et fixa Alexandre dans les yeux. Il lut dans son regard un formidable désir d'aventure et l'éclat d'une force vitale invincible. Il comprit que brûlait dans ce jeune homme une âme d'une puissance inouïe. C'est alors que revint à sa mémoire un épisode vieux de plusieurs années, dont on avait longuement parlé en Perse : un jour, à l'intérieur du temple du feu, sur la Montagne de la lumière, brusquement un souffle venu du néant avait éteint la flamme sacrée.

Et il eut peur.

9

La battue de chasse débuta aux premières lueurs de l'aube et le roi voulut que les plus jeunes y participent aussi. Alors Alexandre et ses amis Philotas, Séleucos, Héphestion, Perdiccas, Lysimaque et Léonnatos, ainsi que, bien sûr, Ptolémée et Cratère, s'y préparèrent.

Eumène, qui avait été invité, demanda l'autorisation de ne pas y assister, car il souffrait de troubles intestinaux : il présenta une ordonnance de Philippe, le médecin, qui lui prescrivait deux Jours de repos absolu et un traitement astringent à base d'œufs durs.

Le roi Alexandre d'Épire s'était fait envoyer pour l'occasion une meute de chiens de son élevage, d'une grande taille et dotés d'un excellent flair. Ils étaient à présent sur la piste du gibier, stimulés par les rabatteurs qui s'étaient postés, la veille au soir, à l'orée d'un bois de la montagne. Ces chiens avaient été importés d'Orient plus d'un siècle auparavant, et comme ils s'étaient fort bien acclimatés en Epire, la terre des Molosses, où l'on avait fondé les meilleurs élevages, ils en avaient pris le nom. Leur puissance, leur grande taille et leur résistance à la douleur faisaient d'eux l'instrument le mieux approprié à la chasse au gros gibier.

Les bergers avaient signalé depuis longtemps qu'un lion massacrait leurs brebis et leurs troupeaux de bovins dans cette région, et Philippe avait volontairement attendu cette occasion pour abattre la bête sauvage, initier son fils au seul passe-temps qui convînt à un aristocrate et offrir à ses invités perses un divertissement digne de leur rang.

Trois heures plus tôt, à l'aube, ils avaient quitté le palais royal de Pella. Au lever du soleil, ils avaient atteint le massif qui séparait la vallée de l'Axios de celle du Ludias. La bête se dissimulait quelque part au milieu des bois de chênes et de hêtres qui recouvraient la montagne.

À un signe du souverain, les veneurs embouchèrent les trompes dont le son, multiplié par l'écho, résonna jusqu'au sommet des monts. Alors les rabatteurs libérèrent leurs chiens et les lancèrent sur les traces du gibier en martelant leurs boucliers avec les embouts de leurs javelots, ce qui produisait un grand vacarme.

Les aboiements emplirent aussitôt la vallée, et les chasseurs se déployèrent en demi-cercle sur un arc mesurant près de quinze stades.

Au centre se trouvaient Philippe et ses généraux : Parménion, Antipatros et Cleitos, dit le Noir. Les Perses s'étaient placés à droite, dans des tenues qui avaient étonné tout le monde. Plus de tuniques brodées ni de vestes voyantes ; désormais, le satrape et ses Immortels arboraient le costume de leurs ancêtres nomades de la steppe : culottes de cuir, corset, chapeau droit, deux javelots à l'étrier, arc à double courbure et flèches. Avaient pris place à gauche du souverain : Alexandre d'Épire, Ptolémée et Cratère, ainsi que les plus jeunes, dont Alexandre, Héphestion et Séleucos.

Un nuage de brouillard descendait le long du fleuve et s'étendait comme un voile léger sur la plaine verte et fleurie, encore en partie assombrie par la montagne. Soudain, un rugissement déchira la paix de l'aube en couvrant les aboiements lointains, et les chevaux hennirent d'excitation, piaffant et soufflant avec tant de force qu'il fut difficile de les retenir.

Personne ne bougeait ; on attendait que le lion se mette à découvert. Il y eut un deuxième rugissement, plus puissant, et un troisième lui fit écho un peu plus loin, en direction du fleuve : il y avait aussi une femelle !

Enfin, le mâle, imposant, sortit du bois et, se voyant encerclé, émit un rugissement qui secoua toute la montagne de tremblements et terrifia les chevaux. La lionne apparut peu après.

La présence des chasseurs empêchant les deux fauves d'avancer, et celle des rabatteurs de reculer, ils tentèrent de fuir vers le fleuve.

Alors, Philippe donna le signal du départ de la chasse et tout le monde se déversa dans la plaine, au moment même où le soleil se levait derrière le mont et inondait la vallée de lumière.

Désireux de couper la route aux lions, et de montrer ainsi leur audace, Alexandre et ses compagnons, qui étaient plus proches de la rive que les autres chasseurs, éperonnèrent leurs destriers.

Le roi, craignant que les garçons ne courent un grave danger, s'élança lui aussi, javelot au poing, tandis que les Perses se déployaient en demi-cercle afin d'empêcher les bêtes de se réfugier à nouveau dans le bois, où se trouvaient les chiens.

Entraîné par sa fougue, Alexandre avait presque atteint son but : il s'apprêtait à lancer son javelot sur le mâle, qui lui présentait le flanc. Mais brusquement, la meute surgit du bois effrayant la femelle, qui se jeta du côté opposé et bondit sur le cheval du prince, le précipitant à terre.

C'était toutefois compter sans les chiens, qui encerclèrent la lionne et l'obligèrent à lâcher prise, ce qui permit au cheval de se redresser et de s'enfuir. Il le fit en ruant et en hennissant, semant du sang sur son passage.

Alors Alexandre se releva et affronta la bête, à mains nues car son javelot lui avait échappé dans sa chute. Heureusement, Héphestion surgit aussitôt, brandissant son arme, dont la lame atteignit le flanc de la bête qui rugit de douleur.

Après avoir égorgé deux chiens, la femelle rejoignit son compagnon, qui poursuivait furieusement le courageux Héphestion, lui assenant de terribles coups de patte et de queue et poussant des rugissements féroces.

Il fallait faire vite, même si Philippe et Parménion étaient proches, désormais. Alexandre avait réussi à ramasser son javelot et il était en train de régler son tir quand la lionne prit son élan pour bondir sur lui.

Alors un des guerriers perses, le plus éloigné de tous, tendit son grand arc et tira en pleine course. La lionne sauta, sans réussir à éviter la flèche qui se planta dans son flanc avec un sifflement aigu. Elle fut bientôt à terre, agonisante.

Philippe et Parménion fondirent sur le mâle et l'éloignèrent des garçons. Le roi fut le premier à le toucher, mais aussitôt

Alexandre et Héphestion repartirent à l'attaque, le blessant à leur tour, si bien qu'il ne resta plus à Parménion qu'à donner le coup de grâce.

Tout autour, les chiens aboyaient et hurlaient, comme affolés. Les rabatteurs les autorisèrent à lécher le sang des bêtes féroces, de façon qu'ils mémorisent cette odeur pour la battue suivante.

Philippe mit pied à terre et embrassa son fils : « Tu m'as fait trembler, mon garçon, mais aussi frémir d'orgueil. Un jour, tu seras certainement roi. Un grand roi. » Et il embrassa aussi Héphestion, qui avait risqué sa vie pour sauver celle d'Alexandre.

Quand l'excitation se fut apaisée et que les veneurs commencèrent à dépecer les bêtes, tout le monde se souvint du moment où la lionne avait bondi.

Alors les chasseurs se retournèrent et aperçurent l'étranger, l'un des Immortels, immobile sur son cheval, tenant encore le grand arc à double courbure qui avait foudroyé la femelle à plus de cent pas de distance. Il souriait en découvrant une double rangée de dents éclatantes, encadrées par une grosse barbe noire.

C'est à ce moment-là seulement qu'Alexandre se rendit compte qu'il était couvert de bleus et d'écorchures, et qu'Héphestion perdait du sang : les griffes du lion lui avaient infligé une blessure superficielle mais douloureuse. Il embrassa son ami et le fit aussitôt conduire auprès des chirurgiens. Puis il avisa le guerrier perse qui l'observait de loin, sur son cheval nyséen, et se dirigea vers lui à pied. Une fois devant lui, il plongea ses yeux dans les siens et dit :

« Merci, hôte étranger. Je n'oublierai pas. »

L'Immortel ne comprit pas les mots d'Alexandre car il ne connaissait pas le grec, mais il en saisit le sens. Il sourit encore une fois et s'inclina, avant d'éperonner son cheval et de rejoindre ses camarades.

La chasse reprit un peu plus tard et se prolongea jusqu'au couchant. Les porteurs entassèrent les proies abattues par les chasseurs : un cerf, trois sangliers et deux chevreuils.

À la tombée de la nuit, tous ceux qui avaient participé à la battue se réunirent sous une grande tente que les esclaves avaient montée au milieu de la plaine. Tandis qu'ils riaient et chahutaient en évoquant les moments importants de la journée, les cuisiniers détachèrent des broches le gibier que les écuyers tranchants découpèrent et servirent aux convives, en commençant par le roi, ses invités et le prince.

Bien vite, le vin coula à flots. On en remplit aussi la coupe d'Alexandre et celles de ses amis : n'avaient-ils pas prouvé au cours de la journée qu'ils étaient devenus des hommes ?

Alors les femmes survinrent : des flûtistes et des danseuses d'abord, qui excellaient dans l'art d'animer les banquets par leurs danses, leurs répliques grivoises et l'ardeur juvénile avec laquelle elles s'adonnaient aux plaisirs du sexe.

Philippe, qui était particulièrement gai, décida que les invités participeraient également au cottabe, un jeu dont l'interprète traduisit les règles aux Perses :

« Vous voyez cette fille ? demanda-t-il en indiquant une danseuse qui était en train de se déshabiller. Il faut éclabousser sa chatte des dernières gouttes de vin restant dans votre coupe. Celui qui visera dans le mille l'aura en récompense. Voilà, regardez ! » Il glissa l'index et le majeur dans l'une des anses et projeta le liquide en direction de la fille. Mais les gouttes atteignirent l'un des cuisiniers en plein visage et tout le monde éclata de rire. « Et maintenant, baise le cuisinier, sire ! Le cuisinier ! Le cuisinier ! »

Philippe haussa les épaules et recommença. La jeune fille avait beau s'être approchée, la vue du roi était à l'évidence un peu brouillée.

Peu habitués au vin pur, la plupart des Perses roulaient déjà sous les tables. Quant à l'invité principal, le satrape Arsamès, il continuait de caresser le jeune blond qui lui avait tenu compagnie durant la nuit.

Il y eut d'autres tentatives, mais ce jeu n'obtint pas un grand succès car les convives étaient trop soûls pour exceller dans de tels exercices de précision. Chacun attrapa la première fille qui lui tombait sous la main, tandis que le souverain s'attribuait, en sa qualité d'amphitryon, celle qui avait constitué le trophée du

jeu. Comme d'habitude, la fête dégénéra en orgie, en un enchevêtrement de corps à demi nus et en nage.

Alexandre se leva, s'éloigna du campement et marcha jusqu'à la rive du fleuve, enroulé dans son manteau. L'eau gargouillait entre les pierres, la lune qui surplombait les crêtes du mont Bermion jetait un voile argenté sur les flots, diffusant sur la plaine une légère clarté opaline.

Désormais, le vacarme et les grognements qui s'échappaient de la tente étaient assourdis par la distance, et la voix de la forêt pouvait s'exprimer : des bruissements d'ailes, des murmures, et soudain un chant. Un gazouillis qui évoquait une source, un bruit de clochettes d'abord sombre, puis de plus en plus aigu et argentin, pareil aux arpèges d'un mystérieux poète dans l'obscurité parfumée du bois : le chant du rossignol.

Alexandre s'absorba dans la mélodie du petit chanteur sans se rendre compte du temps qui passait. Mais il sentit bientôt une présence derrière lui. Il se retourna : c'était Leptine. Les servantes l'avaient emmenée pour qu'elle les aide à préparer les repas.

Elle l'observait, les mains croisées devant elle, le regard aussi limpide et serein que le ciel au-dessus de leurs têtes. Alexandre lui effleura le visage d'une caresse, la fit asseoir près de lui et la tint serrée dans ses bras, sans mot dire.

Le lendemain, les Macédoniens regagnèrent Pella avec leurs hôtes perses, qui furent invités le jour suivant à un banquet solennel.

La reine Olympias voulut que son fils lui rende visite sans tarder. Quand elle vit ses bras et ses jambes couverts de bleus et d'écorchures, elle l'embrassa, tremblante et inquiète. Mais le jeune prince se libéra de son étreinte d'un air gêné.

« On m'a rapporté ce que tu as fait. Tu aurais pu perdre la vie.

— Je ne crains pas la mort, maman. Le pouvoir et la gloire d'un roi ne se justifient que s'il est prêt à donner sa vie, quand vient son heure.

— Je le sais. Mais je tremble encore en songeant à ce qui s'est produit. Je t'en prie, mets un frein à ton audace, ne t'expose pas

inutilement. Tu es encore un adolescent, tu dois grandir et te développer. »

Alexandre la fixa, puis lui dit d'une voix ferme : « Je dois aller à la rencontre de mon destin, et ma course a déjà commencé, j'en suis certain. Ce que j'ignore, c'est où elle me conduira et où elle se conclura.

— Personne ne le sait, mon fils, remarqua sa mère d'une voix tremblante. Le Destin est un dieu dont le visage est masqué d'un drap noir. »

10

Le matin qui suivit le départ des Perses, Alexandre d'Épire entra, les bras chargés, dans la chambre de son neveu.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Alexandre.

— Un pauvre orphelin. Sa mère a été tuée par la lionne, l'autre jour. Tu le veux ? Il est d'une excellente race, et si tu l'aimes, il s'attachera à toi comme un être humain. »

Il lui montra alors un chiot au pelage doux d'une belle couleur fauve avec, au front, une tache plus claire. « Il s'appelle Péritas. »

Alexandre s'en saisit, le posa sur ses genoux et commença à le caresser. « C'est un joli nom. Et ce chiot est une vraie merveille. Puis-je vraiment le garder ?

— Il t'appartient, répondit son oncle. Mais il faut que tu prennes soin de lui. Il tétait encore sa mère.

— Leptine s'en occupera. Il grandira rapidement et sera mon chien de chasse et de compagnie. Je t'en suis très reconnaissant. »

Leptine fut enthousiasmée par cette nouvelle tâche, à laquelle elle s'appliqua avec un grand sens des responsabilités.

Les marques de son enfance tourmentée disparaissaient désormais, et la jeune fille semblait refleurir jour après jour. Sa peau devenait de plus en plus claire et de plus en plus lumineuse, ses yeux de plus en plus limpides et de plus en plus expressifs ; ses cheveux châtains, qui s'éclairaient de reflets cuivrés, de plus en plus brillants.

« Coucheras-tu avec elle quand elle sera prête ? lui demanda Héphestion en ricanant.

— Peut-être, répliqua Alexandre. Mais ce n'est pas pour cette raison que je l'ai arrachée à la boue où je l'ai trouvée.

— Ah non ? Et pourquoi alors ? »

Alexandre s'abstint de répondre.

L'hiver suivant fut particulièrement rigoureux et le roi ressentit plusieurs fois des douleurs aiguës à la jambe gauche, où une vieille blessure le tourmentait depuis des années.

Philippe, le médecin, lui appliquait des pierres chauffées sur le feu et enveloppées dans des étoffes de laine pour absorber l'excès d'humidité, il le frictionnait avec de l'essence de térébinthe. Il l'obligeait parfois à plier le genou et à toucher la fesse de son talon, exercice que le roi détestait entre tous, car il était très douloureux. Mais sa jambe, qui était plus courte que l'autre, risquait de se raccourcir encore.

Il était facile de deviner que le roi perdait patience quand on entendait ses rugissements de lion, ou le bruit des assiettes et des tasses brisées, signe qu'il avait fracassé contre le mur les pots d'onguents, de tisanes et de médicaments que son médecin homonyme lui préparait.

Parfois Alexandre quittait le palais royal de Pella et s'isolait dans la montagne, à Aigai, l'ancienne capitale, où il faisait de longs séjours. Il ordonnait à ses serviteurs d'allumer un grand feu dans sa chambre et contemplait pendant des heures la neige qui tombait à gros flocons sur les sommets, sur les bois de sapins bleus et sur les vallées.

Il aimait regarder la fumée s'échapper des cabanes des bergers sur les collines, et des maisons villageoises. Il savourait le silence abyssal qui, à certaines heures de la soirée ou de la matinée, régnait sur ce monde magique, suspendu entre ciel et terre ; et quand il se couchait, il demeurait longtemps éveillé, les yeux ouverts dans le noir, tandis que les hurlements du loup résonnaient comme une plainte dans des vallées cachées.

Lorsque la nuit tombait après une belle journée, il pouvait voir le sommet de l'Olympe se teinter de rouge, et les nuages, poussés par les vents de Borée, voguer légèrement vers des mondes lointains. Il observait les oiseaux migrateurs, il aurait voulu voler en leur compagnie sur les vagues de l'Océan ou atteindre la lune avec les ailes du faucon ou de l'aigle.

Mais il savait que cela lui était refusé et qu'un jour il dormirait lui aussi, et à jamais, sous un grand tumulus dans la vallée d'Aigai, comme les rois qui l'avaient précédé.

Il sentait alors qu'il abandonnait son enfance et qu'il devenait un homme, et cette pensée le remplissait de mélancolie ou d'excitation fébrile, selon qu'il regardait la lumière du couchant s'éteindre dans un dernier éclat de pourpre sur la montagne des dieux, ou les flammes brûler en tourbillonnant dans les bûchers que les paysans allumaient sur les flancs des montagnes pour revigorer le soleil qui déclinait de plus en plus à l'horizon.

Péritas se blottissait à ses pieds, près du feu, et fixait ses yeux sur lui en aboyant, comme s'il saisissait les pensées qui venaient à l'esprit de son maître.

Leptine, en revanche, restait à l'écart dans un coin du palais et ne se montrait que si Alexandre l'appelait, pour lui préparer le dîner, ou pour se lancer avec lui dans une partie de bataille rangée, un jeu qu'on pratiquait sur une table avec des petits soldats de céramique.

Elle avait acquis une telle habileté qu'il lui arrivait de battre son adversaire. Alors son visage s'éclairait et elle clignait des yeux. « Je suis plus forte que toi ! disait-elle en riant. Tu pourrais me nommer général ! »

Un soir qu'il la voyait particulièrement gaie, Alexandre lui prit la main et l'interrogea : « Leptine, tu n'as donc aucun souvenir de ton enfance ? Comment t'appelais-tu, quel était ton pays, qui étaient tes parents ? »

La jeune fille se renfrogna aussitôt, baissa la tête d'un air gêné et se mit à trembler comme si un froid subit assaillait ses membres. Cette nuit-là, Alexandre l'entendit crier plusieurs fois dans son sommeil des mots étrangers.

Beaucoup de choses changèrent avec le retour du printemps. Désormais, le roi Philippe désirait ardemment que son fils soit connu à l'intérieur et à l'extérieur de la Macédoine. Il le présenta donc à plusieurs reprises à l'armée rangée et voulut qu'il l'accompagne dans de brèves campagnes militaires.

En ces occasions, il acceptait que son propre armurier fabrique les armes qu'Alexandre dessinait : de beaux et coûteux objets. Il avait ordonné à Parménion de confier la protection de son fils à ses soldats les plus valeureux, mais aussi d'autoriser le

prince à se montrer sur la ligne de combat où il flairerait l'odeur du sang, comme il le disait.

Pour plaisanter, les soldats qualifiaient Alexandre de « roi » et Philippe de « général », comme si celui-ci était le subalterne de son fils, ce qui procurait au souverain un immense plaisir. Il avait invité de nombreux artistes à réaliser le portrait d'Alexandre, afin d'en tirer des médailles, des bustes et des tableaux qui seraient offerts à ses amis et surtout aux délégations étrangères, ou à celles des villes grecques de la péninsule. Sur ces images, le prince était représenté selon les canons les plus classiques de l'art grec, comme un éphèbe aux traits purs et aux cheveux dorés, agités par le vent.

La beauté d'Alexandre augmentait de jour en jour : du fait de la température de son corps, naturellement élevée, son visage était privé des défauts esthétiques de l'adolescence. Sa peau était lisse, tendue et sans la moindre imperfection, légèrement rosée sur les joues et la poitrine.

Il avait des cheveux épais, doux et ondulés, de grands yeux expressifs et une façon curieuse de pencher la tête sur l'épaule droite, qui donnait à son regard une intensité particulière : on aurait dit qu'il scrutait son interlocuteur jusqu'au fond de l'âme.

Un jour, son père le convoqua dans son bureau, une pièce austère aux murs recouverts de rayonnages où reposaient les documents de sa chancellerie et les ouvrages littéraires dont il se délectait.

Alexandre se présenta aussitôt, abandonnant derrière la porte Péritas, qui le suivait partout et dormait avec lui.

« C'est une année très importante, mon fils : tu vas devenir un homme. » Il lui effleura des doigts la lèvre supérieure. « Tu commences à avoir un peu de duvet, et j'ai un cadeau pour toi. »

Il prit dans un tiroir un étui en buis marqueté sur lequel se détachait l'étoile argéade à seize pointes, et il le lui tendit. En l'ouvrant, Alexandre découvrit un rasoir en bronze bien affilé, ainsi qu'une pierre à aiguiser.

« Merci. Mais ce n'est sans doute pas pour cela que tu m'as appelé.

— Non, en effet, répondit Philippe.

— Alors, pourquoi ?

— Tu vas partir.

— Tu me renvoies ?

— D'une certaine façon.

— Où irai-je ?

— À Miéza.

— Ce n'est pas loin. Un peu plus d'une journée de cheval. Pourquoi ?

— Tu y passeras les trois années à venir afin de terminer tes études. Il y a trop de distractions à Pella : la vie de cour, les femmes, les banquets. À Miéza, en revanche, j'ai fait préparer un endroit magnifique, un jardin traversé par un ruisseau d'eau limpide, un bosquet de cyprès et de lauriers, des buissons de roses…

— Papa, l'interrompit Alexandre, qu'est-ce que tu as ? »

Philippe sursauta : « Moi ? Rien. Pourquoi ?

— Tu parles de roses, de bosquets… J'ai l'impression d'entendre un ours réciter des vers d'Alcée.

— Mon fils, je veux juste te dire que j'ai fait préparer pour toi l'endroit le plus beau et le plus accueillant qui soit, car c'est là que tu achèveras tes études et ta formation d'homme.

— Tu m'as vu monter à cheval, combattre, chasser le lion. Je sais dessiner, je connais la géométrie, je parle le macédonien et le grec…

— Cela ne suffit pas, mon garçon. Sais-tu comment les Grecs me surnomment depuis que j'ai gagné leur maudite guerre sacrée, alors que je leur ai donné la paix et la prospérité ? Philippe le Barbare. Et sais-tu ce que cela signifie ? Qu'ils n'accepteront jamais que je sois leur chef car ils me méprisent en dépit de leurs craintes.

« Nous tournons le dos à d'immenses plaines parcourues par des peuples nomades, barbares et féroces, et nous faisons face aux villes grecques qui se mirent dans la mer et qui ont atteint l'excellence dans le domaine des arts, de la science, de la poésie, de la technique, de la politique. Nous ressemblons à ces gens qui s'assoient devant un bivouac par une nuit d'hiver : leur visage est éclairé et leur poitrine réchauffée par le feu mais leur dos demeure dans l'obscurité et le froid.

« Voilà pourquoi je me suis battu pour enfermer la Macédoine dans des frontières sûres et inexpugnables. Voilà pourquoi je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que mon fils soit un Grec aux yeux des Grecs, par son esprit, par ses habitudes, et même par son aspect. Tu recevras l'éducation la plus raffinée et la plus complète qui soit. Tu pourras puiser ton savoir dans celui d'un excellent esprit, le plus apte à élaborer des pensées dans toute la grécité d'Orient et d'Occident.

— Et qui est ce personnage extraordinaire ? »

Philippe sourit : « C'est le fils de Nicomaque, le médecin qui t'a mis au monde. C'est l'élève le plus célèbre et le plus brillant de Platon. Il se nomme Aristote. »

11

« Pourrai-je emmener quelqu'un à Miéza ? demanda Alexandre après avoir entendu les volontés de son père.

— N'importe quel domestique.

— Alors, je choisis Leptine. Et mes amis ?

— Héphestion, Perdiccas, Séleucos et les autres ?

— J'aimerais bien.

— Ils t'accompagneront, mais certaines leçons te seront exclusivement réservées, celles qui feront de toi un homme différent. Ton maître décidera du déroulement de son enseignement, des sujets d'études communs et de ceux qui ne concerneront que toi. Il fera régner une discipline de fer : désobéissance, manque d'attention ou d'application seront exclus. Et si tu les as mérités, tu subiras les mêmes châtiments que tes camarades.

— Quand dois-je partir ?

— Bientôt.

— Mais quand, exactement ?

— Après-demain. Aristote se trouve déjà à Miéza. Prépare tes bagages, choisis tes domestiques, en dehors de la jeune fille, et passe un peu de temps auprès de ta mère. »

Alexandre acquiesça avant d'observer un moment de silence. Son père s'aperçut qu'il se mordait la lèvre inférieure pour éviter de trahir son émotion.

Il s'approcha et lui posa une main sur l'épaule : « C'est nécessaire, mon garçon, crois-moi. Je veux que tu deviennes grec, que tu appartiennes à la seule civilisation au monde qui forme des hommes et non des esclaves, qui possède les connaissances les plus avancées, qui parle la langue dans laquelle l'Iliade et l'Odyssée furent composés, qui représente les dieux comme des hommes et les hommes comme des dieux… Cela ne signifie pas que tu renieras tes origines, car tu resteras

macédonien au plus profond de toi : les enfants des lions sont des lions. »

Alexandre tournait et retournait entre ses mains son rasoir tout neuf.

« Nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble, mon fils », reprit Philippe. Il passait sa main rêche dans les cheveux d'Alexandre en les ébouriffant. « Nous n'en avons pas eu le temps. Tu vois, je suis un soldat et j'ai fait pour toi ce dont j'ai été capable : te conquérir un empire trois fois plus grand que celui que j'ai reçu en héritage de ton grand-père Amyntas, et faire comprendre aux Grecs, en particulier aux Athéniens, qu'ils doivent respecter la grande puissance que nous constituons. Mais je ne suis pas en mesure de former ton esprit. Et les maîtres que tu as eus ici, au palais, ne le sont pas non plus. Ils n'ont plus rien à t'apprendre.

— Je t'obéirai, affirma Alexandre. J'irai à Miéza.

— Je ne t'envoie pas en exil, mon fils, nous nous verrons, je te rendrai visite, comme ta mère et ta sœur si elles le désirent. Tu trouveras un lieu de recueillement pour pouvoir étudier. Naturellement, tu partiras avec ton maître d'armes, ton professeur d'équitation et ton veneur. Je ne veux pas d'un philosophe, je veux un roi.

— Comme tu le souhaites, papa.

— Encore une chose. Ton oncle Alexandre nous quitte.

— Pourquoi ?

— Jusqu'à présent, il a été un souverain tel que peut l'être un acteur au théâtre. Il portait les vêtements et le diadème d'un roi, mais il ne gouvernait pas son royaume, qui est entre les mains d'Arybbas. Ton oncle a désormais vingt ans, il est temps qu'il se mette au travail. Je le débarrasserai d'Arybbas et je le rétablirai sur le trône d'Épire.

— J'en suis content pour lui, mais je suis désolé qu'il parte », dit Alexandre, habitué à écouter les projets de son père comme s'ils étaient déjà réalisés.

Arybbas, il le savait, était soutenu par les Athéniens qui disposaient d'une flotte à Corcyre, avec un contingent d'infanterie.

« Est-il vrai que les Athéniens sont à Corcyre et qu'ils préparent un débarquement ? Tu finiras par te heurter à eux.

— Je n'en veux pas aux Athéniens ; à vrai dire, je les admire. Mais ils doivent comprendre qu'en s'approchant trop de la Macédoine, ils se jettent dans la gueule du loup. Quant à ton oncle, je suis moi aussi chagriné de me séparer de lui. C'est un gentil garçon, un excellent soldat et… je m'entends mieux avec lui qu'avec ta mère.

— Je le sais.

— Il me semble que nous nous sommes tout dit. N'oublie pas de faire tes adieux à ta sœur et, naturellement à ton oncle. À Léonidas aussi. Ce n'est pas un philosophe célèbre, mais c'est un brave homme, qui t'a appris tout ce qu'il pouvait et qui est aussi fier de toi que si tu étais son fils. »

On entendait Péritas qui grattait derrière la porte. « Je n'y manquerai pas, répliqua Alexandre. Puis-je m'en aller ? »

Philippe acquiesça avant de gagner les rayonnages derrière son écritoire, comme pour y chercher un document. En réalité, il ne voulait pas montrer à son fils qu'il avait les yeux humides.

12

Alexandre alla trouver sa mère le lendemain, à la tombée du jour. Elle finissait son repas et les servantes débarrassaient la table. La reine les arrêta d'un geste et leur ordonna d'apporter un siège.

« As-tu dîné ? demanda-t-elle. Puis-je te faire servir quelque chose ?

— J'ai déjà mangé, maman. Au banquet d'adieu donné pour ton frère.

— Je le sais, il viendra me dire au revoir avant de se coucher. Alors… demain est un grand jour ?

— À ce qu'il paraît.

— Triste ?

— Un peu.

— Il ne faut pas. Sais-tu ce que dépense ton père pour transporter à Miéza la moitié de l'académie ?

— Pourquoi la moitié de l'académie ?

— Parce que Aristote n'est pas seul. Il est accompagné de son neveu et disciple Callisthène, ainsi que de Théophraste, le grand scientifique.

— Que dépense-t-il ?

— Quinze talents par an pendant trois ans. Il peut se le permettre, par Zeus, les mines du Pangée lui en rapportent mille par an ! En or. Il a placé une telle quantité d'or sur le marché en aidant ses amis, en corrompant ses ennemis et en finançant ses projets, que les prix ont quintuplé dans toute la Grèce au cours de ces cinq dernières années ! Même ceux des philosophes.

— Je vois que tu es de mauvaise humeur, maman.

— Je ne devrais pas l'être ? Tu pars, mon frère part. Je reste seule.

— Il y a Cléopâtre. Elle t'aime, et puis elle te ressemble beaucoup. Malgré son jeune âge, elle a un caractère fort et décidé.

— Oui, acquiesça Olympias. C'est vrai. »

Suivirent de longs instants de silence. Dans la cour résonnaient les pas cadencés des soldats qui relevaient la garde.

« Tu n'es pas d'accord ? »

Olympias secoua la tête : « Non, ce n'est pas ça. Ou plutôt, c'est la décision la plus sage que Philippe ait jamais prise. Ma vie est difficile, Alexandre, et elle se dégrade de jour en jour. J'ai toujours été considérée ici, à Pella, comme « l'étrangère » : on ne m'a jamais acceptée. Tant que ton père m'a aimée, j'ai tout supporté. C'était même agréable. Mais maintenant…

— Je crois que mon père…

— Ton père est un roi, mon fils, et les rois ne sont pas comme les autres hommes : ils doivent se marier quand l'intérêt du peuple le requiert, une, deux, trois fois s'il le faut. Ou répudier leurs femmes pour la même raison. Ils doivent mener des guerres interminables, intriguer, nouer et dénouer des alliances, trahir leurs amis et leurs frères si cela est nécessaire. Crois-tu qu'il y ait une place pour moi dans le cœur d'un tel homme ? Mais ne me plains pas. Je suis une reine, et la mère d'Alexandre.

— Je penserai à toi tous les jours, maman. Je t'écrirai et je viendrai te voir chaque fois que cela me sera possible. Mais rappelle-toi que mon père est meilleur que tant d'autres hommes. Que la plupart des hommes que je connais, en vérité. »

Olympias se leva : « Je le sais », dit-elle. Et elle s'approcha de lui. « Puis-je t'embrasser ? »

Alexandre serra sa mère contre sa poitrine et sentit sur ses joues la tiédeur de ses larmes ; puis il se retourna et sortit. La reine reprit place sur son siège à accoudoirs et y demeura longtemps, immobile, les yeux dans le vague.

Dès qu'elle le vit, Cléopâtre se jeta à son cou en pleurant. « Mais enfin ! s'exclama Alexandre, je ne pars pas en exil, je vais seulement à Miéza, à quelques heures de marche. Tu pourras venir me voir quand tu le voudras, papa me l'a dit. »

Cléopâtre sécha ses larmes et se moucha « Tu dis ça pour me donner du courage. » Elle se mit à pleurnicher.

« Pas du tout. Et puis, il y aura aussi mes amis. Je sais que l'un d'eux a essayé de te faire la cour. »

Cléopâtre haussa les épaules.

« Cela signifie-t-il que personne ne te plaît ? »

La jeune fille ne répondit pas.

« Sais-tu ce qu'on murmure ?

— Quoi ? », demanda-t-elle, soudain intriguée.

« Que tu es attirée par Perdiccas. Ou par Eumène, selon d'autres sources. Mais peut-être te plaisent-ils tous les deux ?

— Je n'aime que toi. »

Et elle se blottit de nouveau dans les bras de son frère.

« C'est un beau mensonge, dit Alexandre, mais je vais l'accepter comme une vérité, car il me comble de joie. D'ailleurs, si quelqu'un te plaisait, il n'y aurait là rien de mal, même si tu ne dois pas te faire d'illusions : ce sera notre père qui décidera de ton mariage et qui choisira ton époux quand le moment viendra. Tu souffrirais donc si tu étais amoureuse.

— Je le sais.

— Si j'en avais le pouvoir, je t'autoriserais à épouser l'homme de ton choix, mais tel que je connais papa, il ne laissera pas échapper l'avantage politique qu'il pourrait tirer de ton mariage. Et il n'y a pas un homme qui ne tenterait pas tout pour se marier avec toi. Tu es tellement belle ! Alors, tu me promets que tu viendras me voir ?

— Je te le promets.

— Et que tu ne pleureras pas quand je franchirai la porte, dans un instant ? »

Cléopâtre acquiesça tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Alexandre lui donna un dernier baiser et partit.

Il passa le reste de la soirée avec ses amis, qui avaient organisé pour lui un banquet d'adieu ; il se soûla pour la première fois, et tous les autres avec lui. N'étant pas habitués à l'alcool ils vomirent et furent malades. Pour ne pas être en reste Péritas urina sur le sol.

Quand il tenta de regagner sa chambre, Alexandre se rendit compte que l'entreprise n'était pas aisée. Une silhouette apparut alors dans l'obscurité, une lanterne à la main. Elle vint vers lui et le soutint, l'aida à se coucher, mouilla son visage à l'aide d'un tissu humide, lui trempa les lèvres dans du jus de grenade et sortit. Elle revint quelques instants plus tard et lui tendit une tasse fumante – une décoction de camomille, qu'il avala –, puis le borda dans son lit.

Dans un éclair de conscience, Alexandre reconnut Leptine.

Miéza était un lieu enchanteur, situé dans une conque très verte au pied du mont Bermion, traversé par un ruisseau et entouré de bois de chênes. Un instant, Alexandre pensa que le jardinier avait demandé aux Perses de lui confier quelques secrets afin de créer en Macédoine un « paradis » semblable à ceux qu'ils possédaient dans l'Élam ou la Susiane.

Une vieille et belle résidence de chasse avait été entièrement restaurée et remodelée de façon à y installer des quartiers pour les hôtes, des salles d'étude et des bibliothèques, un odéon où jouer de la musique et même un petit théâtre où représenter des drames. On connaissait la très haute considération qu'Aristote nourrissait pour la tragédie en particulier, mais aussi pour la comédie.

On y trouvait encore un cabinet pour le classement des plantes, un laboratoire pharmaceutique et surtout – c'est ce qui étonna le plus Alexandre – un atelier de dessin et de peinture, ainsi qu'une fonderie dotée des appareils les plus perfectionnés et des meilleurs matériaux, rangés sur des étagères : pains d'argile, cire, étain, cuivre, argent, tous marqués du sceau des Argéades, l'étoile à seize pointes, qui en garantissait le poids et le titre.

Se sachant assez doué pour le dessin, Alexandre avait imaginé un petit atelier lumineux, garni de quelques tableaux à la céruse et de quelques fusains. Cet équipement imposant lui parut excessif.

« Nous attendons un invité, expliqua le surintendant, mais ton père m'a donné l'ordre formel de ne rien te révéler. Ce doit être une surprise.

— Et lui, où est-il ? demanda Alexandre.

— Viens. »

Le surintendant le conduisit près d'une fenêtre du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour intérieure du bâtiment. « Le voici », dit-il en lui montrant le plus âgé des trois hommes qui se promenaient sous l'aile orientale du portique.

C'était un homme sec et droit, d'une quarantaine d'années, à l'attitude réservée, presque affectée. Ses petits yeux mobiles suivaient les gestes de ses interlocuteurs et le mouvement de leurs lèvres, sans rien perdre de ce qui se trouvait, ou se produisait, aux alentours.

Alexandre comprit que le philosophe l'observait déjà, même s'il ne l'avait pas encore fixé un seul instant du regard. Il sortit et patienta devant la porte jusqu'à ce que celui-ci ait effectué un demi-tour du portique.

Bientôt, Aristote lui fit face : ses yeux étaient gris, nichés sous un front large et haut, sillonné de deux rides profondes. Il avait des pommettes saillantes, que ses joues creuses accentuaient. Sa bouche, au contour régulier, était ombrée par une épaisse moustache et une barbe très soignée qui encadrait son visage, apportant à son expression un air pensif et profond.

Alexandre ne put s'empêcher de remarquer que le philosophe ramenait les cheveux qui poussaient sur sa nuque sur le sommet de son crâne afin d'en couvrir l'ample calvitie. Aristote s'en aperçut et, un instant, son regard devint glacial. Le prince baissa aussitôt les yeux.

Le philosophe lui tendit la main. « Je suis heureux de te rencontrer. Je voudrais te présenter mes disciples : voici mon neveu Callisthène, qui étudie la littérature et l'histoire ; et voici Théophraste, ajouta-t-il en indiquant l'homme qui se tenait à sa gauche. Son habileté de zoologue et de botaniste est peut-être déjà parvenue jusqu'à toi. Quand nous avons rencontré ton père pour la première fois à Assos, en Troade, Théophraste s'est aussitôt plongé dans l'examen des sarisses aux hampes immenses que brandissaient ses lanciers. Et quand le souverain a fini de parler, il a murmuré à mon oreille : « Boutures de cornouiller mâle, coupées au mois d'août, à la nouvelle lune, vieillies, poncées et traitées à la cire d'abeille. C'est ce qui existe

de plus dur et de plus élastique dans le monde végétal. » N'est-ce pas extraordinaire ?

— Ça l'est, en effet », confirma Alexandre, qui serra d'abord la main d'Aristote, puis celle de ses assistants, selon l'ordre dans lequel le maître les avait nommés.

« Soyez tous bienvenus à Miéza, continua-t-il. Je serais honoré si vous acceptiez de déjeuner avec moi. »

Aristote n'avait pas cessé de l'observer depuis le premier instant, et il l'admirait déjà profondément. Le « garçon de Philippe », comme on l'appelait à Athènes, avait un regard intense et profond, des traits d'une merveilleuse harmonie, une voix au timbre sonore et vibrant. Tout en lui dénotait un ardent désir de vivre et d'apprendre, de grandes facultés d'intelligence et d'application.

L'aboiement joyeux de Péritas, qui surgissait dans la cour et s'attaquait déjà aux lacets d'Alexandre, interrompit cette communication silencieuse entre maître et disciple.

« C'est un chiot magnifique, observa Théophraste.

— Il s'appelle Péritas, dit Alexandre en se penchant pour prendre l'animal dans ses bras. C'est mon oncle qui me l'a offert. Sa mère a été tuée par une lionne au cours de notre dernière partie de chasse.

— Il t'aime beaucoup », remarqua Aristote.

Sans rien ajouter, Alexandre les conduisit à la salle à manger. Il les fit allonger devant les tables et les imita avec grâce. Aristote se trouvait exactement en face de lui.

Un domestique apporta une cruche et une cuvette pour les ablutions, puis passa une serviette. Un autre commença à servir le repas : des œufs durs de caille, une poule au pot, de la viande de pigeon grillée et du vin de Thasos. Un troisième serviteur déposa sur le sol, près d'Alexandre, l'écuelle de Péritas.

« Crois-tu vraiment qu'il m'aime ? demanda Alexandre en regardant le chiot frétiller gaiement, le nez dans son écuelle.

— J'en suis certain, répondit Aristote.

— Une telle conviction n'implique-t-elle pas qu'un chien ait des sentiments, et donc une âme ?

— C'est une question qui te dépasse, observa Aristote en écaillant un œuf. Et qui me dépasse aussi. Une question à

laquelle il n'existe pas de réponse sûre. Souviens-toi d'une chose, Alexandre : un bon maître ne donne que des réponses honnêtes.

« Je t'apprendrai à distinguer les caractéristiques des animaux et des plantes, à les classer en espèces et en genres, à utiliser tes yeux, tes oreilles et tes mains pour connaître profondément la nature qui t'entoure. De cette façon, tu appréhenderas également les lois qui la gouvernent, dans les limites du possible.

« Tu vois cet œuf ? Ton cuisinier l'a fait bouillir, il a donc arrêté son devenir, alors qu'il y avait dans cette coquille un oiseau en puissance, capable de marcher, de se nourrir, de se reproduire, de migrer à des dizaines de milliers de stades de distance. En tant qu'œuf, il n'est rien de tout cela, mais il porte en lui les caractéristiques de son espèce, la forme, pourrait-on dire.

« La forme opère à l'intérieur de la matière avec divers résultats ou conséquences. Péritas est une de ces conséquences, et nous le sommes aussi. »

Il mordit dans l'œuf. « Tout comme cet œuf, s'il avait pu devenir un oiseau. »

Alexandre le regarda. La leçon avait déjà commencé.

13

« Je t'ai apporté un cadeau, annonça Aristote en entrant dans la bibliothèque, tenant un coffret en bois qui semblait très ancien.

— Merci, dit Alexandre. Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre-le », répondit le philosophe.

Alexandre s'exécuta en posant l'objet sur une table : il contenait deux gros rouleaux de papyrus, marqués d'un petit signet blanc attaché aux bâtonnets, portant des inscriptions à l'encre rouge.

« L'Iliade et l'Odyssée ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Un cadeau merveilleux. Merci vraiment. J'en avais envie depuis bien longtemps.

— C'est une édition plutôt ancienne, un des premiers exemplaires de la version athénienne de Pisistrate, expliqua Aristote en lui montrant le titre. Je l'ai fait transcrire à mes frais en trois exemplaires quand j'étais à l'académie. Et je suis heureux de t'en offrir un. »

Le surintendant, qui se tenait non loin de là, se dit en son for intérieur qu'il pouvait se le permettre, étant donné l'argent que Philippe lui versait ; mais il se contenta de préparer en silence ce qu'Aristote lui avait demandé pour les leçons de la journée.

« Il est fondamental, pour l'éducation d'un jeune homme, de lire les hauts faits des héros du passé et d'assister à la représentation des tragédies, continua le philosophe. Le lecteur et le spectateur sont ainsi amenés à admirer les grands et nobles exploits, la générosité du comportement de ceux qui ont souffert et donné leur vie pour leur communauté et leurs idéaux, qui ont expié jusqu'au bout leurs erreurs ou celles de leurs ancêtres. Tu n'es pas d'accord ?

— Si, bien sûr, admit Alexandre en refermant avec soin le coffret. Il y a une chose que je voudrais toutefois te demander :

pourquoi dois-je être instruit comme les Grecs ? Pourquoi ne puis-je pas être simplement un Macédonien ? »

Aristote s'assit. « Ta question est intéressante, mais pour te répondre, il faut que je t'explique d'abord ce que signifie être grec. Après, seulement, tu pourras choisir ou non de t'appliquer vraiment à l'étude de mon enseignement. Etre grec, Alexandre, est le seul mode de vie digne d'un être humain. Connais-tu le mythe de Prométhée ?

— Oui, Prométhée était le Titan qui vola le feu aux dieux pour le donner aux hommes et les sauver de leur misère.

— C'est exact. Quand les hommes s'émancipèrent de leur état de brutes, ils essayèrent de s'organiser pour vivre en communauté et développèrent principalement trois façons de le faire. La première se nomme monarchie, c'est le règne d'un seul homme. La deuxième s'appelle oligarchie, et l'on y voit commander une élite. Dans la troisième enfin, tous les citoyens exercent leur pouvoir. C'est la démocratie. Telle est la réalisation la plus grande de la grécité.

« Ici, en Macédoine, la parole de ton père est loi ; à Athènes, celui qui gouverne a été élu par la majorité des citoyens. Mais un cordonnier ou un porteur peut se lever, en pleine assemblée, pour demander qu'une mesure déjà approuvée par le gouvernement de la cité soit retirée, s'il existe un nombre de personnes suffisant pour soutenir sa motion.

« En Égypte, en Perse et en Macédoine, il n'y a qu'un homme libre : le roi. Tous les autres sont des esclaves.

— Mais les nobles…, tenta d'intervenir Alexandre.

— Les nobles aussi. Certes, ils ont plus de privilèges, jouissent d'une vie plus agréable, mais ils doivent eux aussi obéir. »

Aristote se tut, car il avait remarqué que ses mots avaient fait mouche, et il voulait qu'ils résonnent dans l'esprit du garçon.

« Tu m'as offert les poèmes d'Homère, répliqua finalement Alexandre, mais je les connais déjà en partie. Et je me rappelle que lorsque Ulysse, désireux de reprendre en main son armée, surprit un homme de troupe en train de crier, il le frappa avec le sceptre que le roi Agamemnon lui avait remis, en lui disant :

L'autorité multiple ne vaut rien. Un seul homme doit être le chef, doit être le roi : celui à qui le fils de Cronos aux pensées tortueuses a donné les sceptres et les lois pour régner sur les hommes.

« Ce sont les mots mêmes d'Homère.

— C'est vrai. Mais Homère parle d'une époque très ancienne, où les rois étaient indispensables du fait de la dureté des temps et des assauts incessants des barbares, du fait de la présence de bêtes sauvages et de monstres dans une nature encore sauvage et primitive. Je t'ai offert les poèmes d'Homère pour que tu grandisses dans le culte des sentiments les plus nobles, de l'amitié, de la valeur, du respect de la parole donnée. Mais l'homme d'aujourd'hui, Alexandre, est un animal politique. Cela ne fait pas de doute. Le seul endroit où il puisse grandir est la polis, la cité, telle que les Grecs l'ont conçue.

« C'est la liberté qui permet à chaque esprit de s'exprimer, de créer, d'engendrer la grandeur. Tu vois, dans un État idéal, tout le monde saurait commander à la perfection dans sa vieillesse après avoir su obéir à la perfection dans sa jeunesse.

— C'est ce que je fais à présent, et ce que je ferai à l'avenir.

— Tu es seul, rétorqua Aristote. Je te parle de plusieurs milliers de citoyens, qui vivent dans l'égalité sous la tutelle de la loi et de la justice, laquelle couvre d'honneurs ceux qui le méritent, règle les échanges et les commerces, punit et corrige ceux qui ont commis des erreurs. Une telle communauté ne repose pas sur des liens de sang, sur la famille ou la tribu, comme ici en Macédoine, mais sur la loi devant laquelle tous les citoyens sont égaux. La loi remédie aux défauts et aux imperfections des individus, limite les conflits et la compétition, récompense la volonté d'agir et d'émerger, encourage les forts, soutient les faibles. Dans une telle société, ce qui est honteux, ce n'est pas d'être humble et pauvre, c'est de ne rien faire pour améliorer sa propre condition. »

Alexandre réfléchit en silence.

« Je vais te donner une preuve concrète de ce que j'avance, reprit Aristote. Viens avec moi. »

Il quitta la pièce par une porte latérale, donnant sur l'extérieur, et gagna une petite fenêtre qui laissait entrevoir l'atelier de fonderie.

« Regarde, dit-il en indiquant l'intérieur. Tu vois cet homme ? »

Alexandre acquiesça. Il y avait dans l'atelier un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'une courte tunique de travail et d'un tablier de cuir ; à ses côtés se trouvaient deux assistants, l'un d'environ vingt ans, l'autre de seize. Ils étaient tous trois occupés à installer des outils, à disposer la grosse chaîne qui soutenait le creuset, et à verser du charbon dans la forge.

« Sais-tu qui est cet homme ? demanda Aristote.

— Je ne l'ai jamais vu.

— C'est le plus grand artiste qui existe aujourd'hui au monde. C'est Lysippe de Sicyone.

— Le grand Lysippe… Un jour, j'ai vu une de ses sculptures dans le sanctuaire d'Héra.

— Sais-tu ce qu'il faisait avant de devenir ce qu'il est aujourd'hui ? Il était ouvrier. Il l'a été pendant quinze ans dans une fonderie, où il percevait une paie de deux oboles par jour. Et sais-tu comment il est devenu le divin Lysippe ? Grâce aux institutions de la cité. La cité permet au talent de s'exprimer, et c'est grâce au talent que chaque homme peut grandir à l'instar d'une plante luxuriante. »

Alexandre observa le nouvel invité, qui semblait très vigoureux : il avait les épaules larges, les bras musclés, les grandes mains noueuses de ceux qui ont travaillé durement et longuement.

« Quelle est la raison de sa présence ici ?

— Viens. Allons le trouver, il te l'apprendra lui-même. »

Ils pénétrèrent dans l'atelier par la porte principale, et Alexandre salua Lysippe.

« Je suis Alexandre, fils de Philippe, roi des Macédoniens. Bienvenue à Miéza, Lysippe. Je suis honoré de faire ta connaissance. Voici mon maître, Aristote, fils de Nicomaque, de Stagire. D'une certaine façon, il est macédonien, lui aussi. »

Lysippe présenta ses élèves, Archélaos et Charès, mais Alexandre sentit qu'en même temps qu'il parlait, le sculpteur

l'examinait. Le regard de l'artiste parcourait ses traits en les redessinant mentalement.

« Ton père m'a chargé de façonner ton portrait dans le bronze. J'aimerais savoir quand tu seras prêt à poser pour moi. »

Alexandre jeta un coup d'œil à Aristote, qui sourit : « Quand tu le voudras, Lysippe. Je peux fort bien parler pendant qu'il pose… si cela ne te dérange pas.

— Bien au contraire, répliqua Lysippe. T'écouter sera un privilège pour moi. »

Après qu'Alexandre fut sorti avec Charès et Archélaos pour leur faire visiter les lieux, Aristote demanda à l'artiste : « Que penses-tu de ce garçon ?

— Il a les traits et le regard d'un dieu. »

14

La vie à Miéza était organisée de façon extrêmement rigoureuse. Chaque jour, Alexandre et ses camarades étaient réveillés avant le lever du soleil, ils prenaient un petit déjeuner à base d'œufs crus, de miel, de vin et de farine, une mixture qu'on appelait le « gobelet de Nestor », dont la recette figurait déjà dans l'Iliade ; puis ils montaient à cheval avec leur instructeur pendant deux heures.

Au terme de la leçon d'équitation, les jeunes gens passaient sous la tutelle du maître d'armes qui les entraînait à la lutte, à la course, à l'escrime et au tir à l'arc, au maniement de la lance et du javelot. Ils consacraient le reste de leur temps à Aristote et aux autres précepteurs.

Il arrivait que le maître d'armes remplace les exercices habituels par une partie de chasse, où il conviait tous les hôtes de la maison. Les bois regorgeaient de sangliers, de cerfs, de chevreuils, de loups, d'ours, de lynx et même de lions.

Un jour, au retour d'une battue, Aristote les accueillit sur la porte d'entrée, vêtu d'étranges vêtements : il portait des bottes de cuir à mi-jambes et un tablier à bavette. Ayant examiné les animaux tués, il choisit une laie qui, à l'évidence, attendait des petits.

« Veux-tu bien la porter dans mon laboratoire ? », dit-il au veneur avant de faire signe à Alexandre de le suivre. Cela signifiait qu'une leçon particulière allait se dérouler.

Le garçon prit les dispositions nécessaires afin que les exigences de son maître fussent satisfaites. Le corps de la laie fut déposé sur une grosse table près de laquelle Théophraste avait aligné une série d'instruments chirurgicaux parfaitement affilés et scintillants.

Aristote demanda qu'on lui tende un bistouri. Puis il s'adressa au jeune prince : « Si tu n'es pas trop fatigué, je souhaiterais que tu assistes à cette opération. Tu apprendras

nombre de choses importantes. Il y a ici de quoi écrire », ajouta-t-il en indiquant une plume, de l'encre et des feuilles de papyrus sur un pupitre, « tu pourras prendre des notes sans perdre de vue la dissection. »

Alexandre posa dans un coin son arc et ses flèches, prit la plume et le papyrus, et s'approcha de la table.

Quand le philosophe ouvrit le ventre de la laie, six marcassins apparurent à l'intérieur de l'utérus. Il les mesura un à un.

« La grossesse aurait été portée à terme dans deux semaines, observa-t-il. Regarde, voici l'utérus, c'est-à-dire la matrice où se forment les fœtus. Le sac qui se trouve à l'intérieur, c'est le placenta. »

Dominant le premier mouvement de répugnance que provoquaient en lui l'odeur et le spectacle de ces entrailles sanguinolentes, Alexandre se hâta de prendre des notes et d'esquisser des croquis.

« Tu vois ? Les organes des porcs et des sangliers, animaux pratiquement identiques, ressemblent beaucoup à ceux des êtres humains. Regarde : voici les poumons, des sortes de soufflets qui permettent de respirer, et voici le phrên, la membrane qui sépare la partie supérieure des entrailles – la plus noble – de la partie inférieure. Les Anciens croyaient que c'était le siège de l'âme. Dans notre langue, les mots qui indiquent l'activité de la pensée, du raisonnement, ou même de la folie – laquelle est une dégénérescence de la pensée – dérivent tous du terme phrên. Une membrane. »

Alexandre aurait aimé lui demander ce qui animait le phrên, ce qui réglait son mouvement régulier, mais il savait déjà ce qu'Aristote rétorquerait : « Il n'y a pas de réponses simples à des problèmes complexes. » Alors il s'abstint.

« Et là, voici le cœur, une pompe qui évoque un peu celles qu'on utilise pour vider les sentines des navires, même si elle est infiniment plus compliquée et plus efficace. C'est là que résident, selon les Anciens, les sentiments et l'intellect. En effet, son mouvement s'accélère quand l'homme est sous l'emprise de la colère, de l'amour, ou simplement des plaisirs de la chair. En réalité, les battements s'intensifient également si je monte un

escalier, ce qui démontre bien que c'est le centre de toutes les fonctions de la vie humaine.

— Effectivement, admit Alexandre en fixant avec perplexité les mains ensanglantées de son maître qui fouillaient les viscères.

— Selon une hypothèse plausible, il est nécessaire que le sang circule plus rapidement quand l'intensité de la vie s'accroît. Il existe deux systèmes de circulation : celui qui part du cœur, et celui qui y revient. Comme tu peux le voir, ils sont tous deux distincts. Nous sommes en cela très semblables aux animaux, ajouta-t-il en posant son bistouri sur le plateau. Mais nous différons nettement en une chose. »

Il s'interrompit alors pour demander à Théophraste le scalpel et le maillet, avant de découvrir, à l'aide de petits gestes secs et habiles, la boîte crânienne de l'animal.

« Le cerveau. Notre cerveau est beaucoup plus grand que celui de tous les animaux. J'ai toujours pensé que ses circonvolutions servaient à disperser la chaleur du corps engendrée par le cœur, mais l'homme ne semble pas produire plus de chaleur que les animaux. C'est donc un problème que je dois étudier. »

Aristote en avait terminé. Il tendit les instruments à Théophraste afin qu'ils soient nettoyés. Puis il se lava les mains et invita Alexandre à lui remettre ses notes et ses croquis.

« Excellent, commenta-t-il. Je n'aurais pas mieux fait. Tu peux maintenant livrer cet animal au boucher. Je raffole des saucisses et du boudin, mais j'ai hélas du mal à les digérer depuis quelque temps. Donne l'ordre qu'on me rôtisse quelques côtelettes pour le dîner, si cela ne te dérange pas. »

Un autre jour, Alexandre trouva son maître occupé à la même opération, mais cette fois-ci sur un œuf de poule qui n'avait été couvé que pendant dix jours.

« Ma vue n'est plus aussi bonne qu'autrefois, je dois demander de l'aide à Théophraste. Sois bien attentif, car c'est toi qui m'assisteras plus tard. »

Théophraste maniait avec une incroyable précision une lame très fine et très affilée qu'il tenait entre pouce et index. Il avait ôté l'albumen et isolé le fœtus à l'intérieur du jaune.

« Il est possible de reconnaître, après dix jours d'existence, le cœur et les poumons du poussin. Les vois-tu ? Toi qui as de bons yeux, les vois-tu ? »

Théophraste lui montra les petits grumeaux de sang auxquels le maître faisait allusion.

« Je les vois, affirma Alexandre.

— Voilà, c'est en vertu d'un mécanisme semblable qu'une graine se transforme en plante. »

Alexandre plongea son regard dans les yeux gris et mobiles d'Aristote. « As-tu déjà fait cette expérience sur un être humain ? questionna-t-il.

— Plus d'une fois. J'ai disséqué des fœtus de quelques semaines. Je versais de l'argent à une sage-femme qui pratiquait l'avortement dans un bordel du côté du Céramique, à Athènes. »

Le jeune homme blêmit. « Il ne faut pas craindre la nature, dit Aristote. Vois-tu, plus les êtres vivants sont proches du moment de leur conception, plus ils se ressemblent entre eux.

— Cela signifie-t-il que toutes les formes de vie ont la même origine ?

— Peut-être, mais pas nécessairement. Le fait est, mon garçon, que la matière est abondante, la vie brève et les moyens d'enquêter fort rares. Comprends-tu pourquoi il est difficile de livrer des réponses ? L'humilité est de règle. Il faut étudier, décrire, classer, avancer petit à petit, atteindre des niveaux de connaissance de plus en plus élevés. C'est un peu comme si l'on gravissait une échelle : un échelon après l'autre.

— Bien sûr », confirma Alexandre.

Mais l'expression de son visage trahissait une inquiétude qui contrastait avec ses mots, comme si son désir de connaître le monde ne pouvait se concilier avec la patiente discipline que son maître lui proposait.

Longtemps, Lysippe se contenta de quelques apparitions pendant les leçons. Tandis qu'Aristote parlait, ou mettait en pratique ses expériences, il dessinait le visage d'Alexandre, aussi bien sur des feuilles de papyrus que sur des planches blanchies au gypse ou à la céruse. Un jour, il s'approcha du jeune homme et lui dit : « Je suis prêt. »

Dès lors, Alexandre dut se prêter, chaque jour, à une séance de pose d'une heure dans l'atelier de Lysippe. L'artiste avait placé un bloc d'argile sur un socle et modelait un portrait. Ses doigts glissaient fébrilement sur l'argile humide en cherchant les formes qui traversaient son esprit, des formes reconnues un instant sur le visage du modèle, ou suggérées par la lumière soudaine de son regard.

Puis la main effaçait brusquement ce qu'elle avait façonné, ramenait la matière à un état informe pour se remettre aussitôt après, avec entrain et entêtement, à reproduire une expression, une émotion, l'éclair d'une intuition.

Aristote le contemplait avec fascination, il suivait ses doigts qui dansaient sur l'argile, la sensibilité mystérieuse de ces énormes mains de forgeron qui créaient, instant après instant l'imitation presque parfaite de la vie.

« Ce n'est pas lui, pensait parfois le philosophe. Ce n'est pas Alexandre… Lysippe est en train de modeler le jeune dieu qu'il imagine devant lui, un dieu qui possède les yeux, les lèvres, le nez et les cheveux d'Alexandre, mais qui est différent, qui est plus, et qui est moins en même temps. »

Le scientifique observait l'artiste, en examinait le regard attentif et fébrile, miroir magique absorbant la vérité et la reflétant à sa manière, transformée, recréée d'abord par son esprit, puis par ses mains.

Le modèle en argile fut achevé après seulement trois séances de pose, au cours desquelles Lysippe avait refaçonné mille fois les traits du jeune homme. Puis il passa au modèle en cire, qui céderait sa forme éphémère à l'éternité du bronze.

La lumière du soleil, qui tombait peu à peu sur les dômes du mont Bermion, diffusait une clarté dorée dans la chambre quand l'artiste fit tourner le socle mobile sur lequel reposait le portrait d'Alexandre.

Le jeune homme fut frappé par la vue de sa propre effigie, prodigieusement imitée par les tons diaphanes de la cire ; il sentit une vague d'émotion l'envahir. Aristote s'approcha également de l'œuvre.

Il y avait beaucoup plus qu'un portrait dans ces formes à la fois superbes et exténuées, dans cette chevelure frémissante qui

bordait et assaillait presque ce visage à la beauté surhumaine, dans ce front majestueux et serein, ces yeux emplis d'une mystérieuse mélancolie, cette bouche sensuelle et impérieuse, dans le contour sinueux de ces lèvres.

Un grand silence, une grande paix, régnait alors dans la pièce, inondée de la lumière liquide et douce du soir. Dans l'esprit d'Alexandre résonnaient les paroles de son maître, qui expliquait comment la forme façonne la matière, comment l'intellect règle le chaos, et comment l'âme imprime sa propre marque à la chair périssable et éphémère.

Il se tourna vers Aristote, qui contemplait de ses petits yeux gris d'épervier ce miracle échappant aux catégories de son génie, et il lui demanda : « Qu'en penses-tu ? »

Le philosophe sursauta avant de se tourner vers l'artiste, qui s'était écroulé sur son siège, comme si sa formidable énergie s'était soudain éteinte.

« Si Dieu existe, dit-il, il a les mains de Lysippe. »

15

Lysippe demeura tout le printemps à Miéza, et Alexandre se lia également d'amitié avec ses assistants, qui lui racontaient de merveilleuses histoires concernant l'art et le caractère de leur maître.

Le jeune homme posa encore pour lui, en pied et même à cheval ; mais un jour, pénétrant par hasard dans l'atelier momentanément déserté par Lysippe, il remarqua parmi les dessins entassés en désordre sur la table un portrait extraordinaire d'Aristote.

« Il te plaît ? demanda alors la voix du sculpteur, soudain surgi dans son dos.

— Pardonne-moi, dit Alexandre en sursautant légèrement. Je n'avais pas l'intention de fouiller dans tes affaires, mais ce dessin est magnifique. Il a posé pour toi ?

— Non, j'ai exécuté quelques esquisses en le regardant parler ou se promener. Le veux-tu ?

— Non, garde-le. Peut-être devras-tu un jour exécuter aussi sa statue. Ne penses-tu pas qu'un grand sage la mérite davantage qu'un roi ou qu'un prince ?

— Je crois qu'ils la méritent tous trois, en admettant que le roi et le prince soient sages », répondit Lysippe avec un sourire.

De temps à autre, Alexandre recevait des visites, et il put pendant quelques mois vivre auprès de ses amis en intensifiant son entraînement physique et militaire, notamment quand Aristote s'absentait pour mener à bien des recherches ou des tâches dont Philippe le chargeait. Parfois, il regagnait Pella pour voir ses parents ou sa sœur Cléopâtre, qui embellissait de jour en jour.

De retour à Miéza, il reprenait ses activités, qui l'occupaient de plus en plus et absorbaient toute son énergie, aussi bien physique que mentale. La méthode qu'Aristote appliquait à ses recherches inspirait aussi son organisation des études.

Il avait ordonné qu'on place dans la cour un cadran solaire, et dans la bibliothèque une horloge hydraulique, qu'il avait tous deux inventés et au moyen desquels il mesurait la durée de chaque leçon ou de chaque séance en laboratoire, afin qu'un juste temps soit accordé à toutes les disciplines.

Il avait installé dans une aile du bâtiment une riche collection de plantes officinales, d'animaux empaillés, d'insectes, de papillons et de minéraux. Elle contenait même du bitume, que ses amis d'Atarnée lui avaient envoyé, et Alexandre n'en crut pas ses yeux quand il vit son maître l'enflammer en provoquant une flamme chaude et malodorante.

« L'huile d'olive me semble bien meilleure », commenta-t-il, et Aristote l'approuva.

Obsédé par sa volonté de classer tout ce qui était matière à connaissance dans la nature, le maître collectionnait toutes choses, il avait même tracé une carte des sources d'eaux thermales disséminées dans le pays, dont il avait étudié les propriétés curatives. Philippe lui-même avait soulagé les douleurs de sa jambe en prenant des bains de boue chaude à une source de la Lyncestide.

Tout un mur de rayonnages était consacré à une collection d'animaux fossilisés : des poissons surtout, mais aussi des plantes, des feuilles, des insectes et même un oiseau.

« C'est la preuve, je le crois, que le déluge a vraiment existé, puisque nous trouvons ces poissons sur les montagnes qui nous entourent », disait Alexandre non sans logique.

Aristote aurait aimé lui fournir une autre explication, mais il dut admettre que le mythe du déluge était encore l'unique récit en mesure de justifier ce phénomène. En tout cas, la chose ne lui paraissait pas d'une importance capitale : selon lui, il fallait ramasser ces objets, les mesurer, les décrire et les dessiner en attendant qu'un autre chercheur trouve une explication incontestable, fondée sur des données irréfutables.

Il tirait toutefois une grande satisfaction de ses relations avec son disciple, car le fils de Philippe ne cessait de lui poser des questions – une attitude que tout maître désire.

Dans le domaine de la politique, Aristote commença à rassembler, avec l'aide de ses assistants et d'Alexandre lui-

même, les constitutions des divers États et des diverses villes aussi bien d'Orient que d'Occident, aussi bien grecs que barbares.

« Tu as l'intention de réunir toutes les constitutions existant au monde ? lui demanda Alexandre.

— J'aimerais bien, soupira Aristote, mais je crains qu'il ne s'agisse d'une entreprise irréalisable.

— Et quel est le but de cette recherche ? Élire la meilleure constitution ?

— Impossible, répondit le philosophe. En premier lieu, parce qu'il n'existe pas de repères nous permettant de distinguer la constitution parfaite, malgré tout ce que mon maître Platon a dit à ce sujet. Mon but n'est pas tant d'arriver à la constitution idéale que d'observer la façon dont chaque communauté s'est organisée selon ses propres nécessités, selon le milieu dans lequel elle s'est développée, les ressources dont elle pouvait disposer, les amis et les ennemis avec qui elle devait compter.

« Cela implique, naturellement, qu'il ne peut y avoir de constitution idéale, étant bien entendu que les institutions démocratiques des cités grecques sont les seules capables de régler la vie des hommes libres. »

C'est alors que Leptine traversa la cour, une amphore remplie d'eau serrée contre sa hanche ; un instant, Alexandre revit l'enfer du mont Pangée.

« Et les esclaves ? demanda-t-il. Peut-il exister un monde sans esclaves ?

— Non, répondit Aristote. De même qu'il ne peut exister de métier tissant la toile sans tisseur. Quand cela se vérifiera, alors on pourra se passer d'esclaves ; mais je nourris des doutes à ce sujet. »

Un jour, le jeune prince posa à son maître une question qu'il n'avait pas encore osé formuler : « Si l'organisation démocratique des cités grecques est la seule digne des hommes libres pourquoi as-tu accepté d'instruire le fils d'un roi, et pourquoi es-tu l'ami de Philippe ?

— Aucune institution humaine n'est parfaite, et le système des cités grecques comporte un gros problème : la guerre. Bien qu'étant régies intérieurement par des ordonnances

démocratiques, de nombreuses villes tentent d'en surpasser d'autres, de s'assurer les marchés les plus riches, les terres les plus fertiles, les alliances les plus avantageuses. Cela les conduit à des guerres incessantes qui consument leurs meilleures énergies et avantagent l'ennemi séculaire des Grecs : l'empire des Perses.

« Un roi de l'envergure de ton père peut s'ériger en médiateur au milieu de ces querelles et de ces luttes intestines. Il peut faire prévaloir le sens de l'unité contre le germe de la division, et remplir un rôle de guide et d'arbitre au-dessus des parties, en imposant la paix par la force, s'il le faut. Mieux vaut un roi grec qui sauve la civilisation des Grecs de la destruction qu'une guerre permanente de tous contre tous, et au bout du compte la domination et l'esclavage sous le talon des barbares.

« Telle est ma pensée. Voilà pourquoi j'ai accepté d'instruire un roi. Autrement, il n'y aurait jamais eu assez d'argent pour acheter Aristote. »

Alexandre fut satisfait de cette réponse, qu'il jugea honnête et juste. Mais il se rendait compte, au fil du temps, qu'une contradiction grandissait irrémédiablement en lui : d'un côté, l'éducation qu'il recevait, et dont il était convaincu, le poussait vers la modération en matière de comportement, de pensée et de désirs, ainsi que vers l'art et la connaissance ; de l'autre, sa nature, fougueuse en soi, l'amenait à suivre les idéaux archaïques de valeur guerrière et de prouesses qu'il découvrait dans les vers d'Homère et des poètes tragiques.

Le fait qu'il descende par sa mère d'Achille, le héros de l'Iliade, l'ennemi irréductible de Troie, était à ses yeux fort naturel, et la lecture du poème, qu'il conservait sous son coussin et auquel il ne manquait jamais de consacrer les derniers instants de sa journée, excitait son âme et son imagination, lui transmettait une frénésie irrépressible.

Alors, seule Leptine parvenait à le calmer. Depuis un certain temps, il lui permettait de rester à ses côtés, ou exigeait d'elle plus d'intimité. C'était peut-être le besoin d'une mère ou d'une sœur lointaines, ou le contact de ces mains qui savaient caresser, procurer un plaisir léger et subtil qui s'accroissait avec douceur jusqu'à enflammer son regard et ses membres. Chaque

soir, Leptine lui préparait un bain chaud et laissait couler l'eau sur ses épaules et son corps, lui caressait les cheveux et le dos jusqu'à ce qu'il s'abandonne…

Ces moments se conjuguaient de plus en plus fréquemment avec une volonté effrénée d'agir, de quitter la paix de ce refuge et de suivre les traces des grands du passé. Et ses actes quotidiens trahissaient parfois une fureur primitive, une obsession de l'affrontement physique. Un jour, au cours d'une partie de chasse entre amis, il s'était querellé avec Philotas à propos d'un chevreuil que celui-ci affirmait avoir abattu le premier, et il avait fini par refermer ses mains autour du cou de son camarade. Il l'aurait sans doute étranglé si ses compagnons ne l'avaient arrêté.

Une autre fois, il avait presque giflé Callisthène, qui avait mis en doute la véridicité d'Homère.

Aristote l'observait avec attention et inquiétude ; il y avait deux natures en Alexandre : celle du jeune homme à la culture raffinée et à la curiosité insatiable, qui lui posait mille questions, qui savait chanter, dessiner et réciter les tragédies d'Euripide ; et celle du guerrier furieux et barbare, de l'exterminateur implacable, qui transparaissait de plus en plus dans les moments de chasse et de course, pendant les exercices guerriers où la fougue s'emparait de lui, l'amenant à pointer son épée sur la gorge de l'homme dont le seul but était de le préparer et de l'entraîner.

Alors le philosophe semblait deviner le mystère de ce regard qui se noircissait soudain, de l'ombre inquiétante qui se concentrait au fond de son œil, lugubre comme la nuit du chaos primitif. Cependant, le moment de remettre en liberté le jeune lion argéade n'était pas encore venu.

Aristote sentait qu'il devait encore lui apprendre beaucoup de choses, canaliser sa formidable énergie, lui indiquer une visée et un but. Il devait doter ce corps, né pour la violence sauvage de la bataille, d'un esprit politique en mesure de concevoir un programme et de le mener à bien. C'est seulement ainsi qu'il achèverait son chef-d'œuvre, comme Lysippe.

L'automne passa et l'hiver arriva. Les courriers apportèrent à Miéza une nouvelle : Philippe ne regagnerait pas Pella. Les rois

de Thrace avaient relevé la tête et il était nécessaire de leur donner une leçon.

L'armée affronta donc les rigueurs de l'hiver dans ces régions battues par des vents glacials, soufflant depuis les plaines enneigées de la Scythie ou les pics gelés du Hémon.

Ce fut une campagne d'une effroyable difficulté, au cours de laquelle les soldats se battirent contre un ennemi fuyant qui luttait sur son propre territoire, habitué à survivre dans les pires conditions.

Mais quand le printemps revint, l'immense étendue qui reliait les rives de la mer Égée au grand fleuve Istros était pacifiée et unie à l'empire macédonien.

Le roi fonda une ville au centre de ces terres sauvages, et il lui donna son nom, Philippopolis, suscitant à Athènes les commentaires ironiques de Démosthène, qui l'appela « la ville des voleurs » ou « la ville des criminels ».

Le printemps fit reverdir les prairies de Miéza et ramena les bergers et les gardiens de troupeaux vers les pâturages montagneux.

Un jour, après le coucher du soleil, la tranquillité de ces lieux fut brisée par un bruit de galop effréné, puis par des ordres secs, des voix enflammées. Un cavalier de la garde royale frappa à la porte de l'école d'Aristote.

« Le roi Philippe est ici. Il veut voir son fils et te parler. »

Aristote se leva avec empressement pour aller à la rencontre de son hôte illustre et, tandis qu'il parcourait le couloir, distribua rapidement des ordres à ceux qu'il croisait afin qu'ils préparent le bain et le dîner du roi.

Lorsque le philosophe pénétra dans la cour, Alexandre l'avait déjà précédé en dévalant les escaliers.

« Papa ! cria-t-il en se précipitant vers son père.

— Mon garçon ! », s'exclama Philippe, qui le serra longuement dans ses bras.

16

Alexandre se libéra de l'étreinte de son père et le dévisagea. La campagne de Thrace l'avait profondément marqué : il avait la peau brûlée par le gel, une grosse cicatrice sur l'arcade sourcilière droite, l'œil à moitié fermé et les tempes blanchies.

« Papa, que t'est-il arrivé ?

— J'ai mené la campagne la plus dure de ma vie, mon garçon, et l'hiver a constitué un ennemi plus acharné et plus impitoyable que les guerriers thraces ; mais désormais notre empire s'étend de l'Adriatique au Pont-Euxin, du fleuve Istros au col des Thermopyles. Les Grecs seront obligés de me reconnaître comme leur chef de file. »

Alexandre aurait aimé lui poser mille autres questions, mais il vit les domestiques et les servantes accourir, et il dit : « Tu as besoin d'un bain, papa. Nous poursuivrons notre conversation pendant le dîner. Désires-tu quelque chose de particulier ?

— Il y a du chevreuil ?

— Autant que tu en voudras. Et du vin de l'Attique.

— Tant pis pour Démosthène !

— Tant pis pour Démosthène, papa ! », s'exclama Alexandre avant de se précipiter à la cuisine pour veiller aux préparatifs du repas.

Aristote rejoignit Philippe dans la salle de bains et s'assit pour écouter ce que le roi avait à lui dire, tandis que les servantes lui massaient les épaules et lui savonnaient le dos.

« C'est un bain tonifiant à la sauge. Après, tu te sentiras beaucoup mieux. Comment te portes-tu, sire ?

— Je suis épuisé, Aristote, et j'ai encore tant de choses à accomplir…

— Si tu restais ici deux semaines, je suis sûr que je parviendrais à te remettre en forme, à défaut de te rendre la jeunesse. Un bon régime désintoxiquant, des massages, des bains thermaux, des exercices pour ta jambe. Et cet œil… Il a été

mal soigné. Il faut que je t'examine dès que tu auras un moment.

— Ah ! je ne peux me permettre aucun de ces luxes, et les chirurgiens militaires sont ce qu'ils sont… En tout cas, je te remercie : le régime hivernal que tu as mis au point pour mes soldats a donné d'excellents résultats. Je crois même qu'il a sauvé la vie à bon nombre d'entre eux. »

Le philosophe inclina légèrement le chef.

« J'ai des problèmes, Aristote, reprit le roi. J'ai besoin de tes conseils.

— Parle.

— Je sais que tu me désapprouves, mais je me prépare à occuper les villes qui sont encore liées à Athènes dans la zone des Détroits. Périnthe et Byzance seront mises à l'épreuve : il faut que je sache à quel camp elles appartiennent.

— Si tu les obliges à choisir entre Athènes et toi, elles choisiront Athènes, et tu seras contraint d'utiliser la force.

— J'ai engagé le meilleur ingénieur militaire. Il est en train de concevoir des machines monstrueuses, mesurant quatre-vingt-dix pieds de hauteur. Elles me coûtent une fortune, mais cela en vaut la peine.

— Quoi qu'il en soit, ma désapprobation ne pourra te dissuader d'une telle entreprise.

— Effectivement.

— Alors, à quoi te servent mes conseils ?

— À évaluer la situation athénienne. Mes informateurs me disent que Démosthène entend constituer une ligue panhellénique contre moi.

— C'est compréhensible. À ses yeux, tu es l'ennemi le plus dangereux qui soit, et tu représentes une menace pour l'indépendance et la démocratie des cités grecques.

— Si j'avais voulu frapper Athènes, je l'aurais déjà fait. Mais je me suis contenté d'affirmer mon autorité dans les régions directement placées sous l'influence macédonienne.

— Tu as rasé Olynthe et…

— Ils m'avaient fait sortir de mes gonds ! »

Aristote leva les sourcils et soupira :

« Je comprends.

— Alors, que puis-je faire pour cette ligue ? Si Démosthène parvient à la fonder, je serai obligé de l'affronter avec mon armée en rase campagne.

— Pour l'instant, je pense qu'il n'y a pas de danger. Les Grecs sont aux prises avec des discordes, des rivalités et des jalousies si fortes qu'aucune alliance ne se conclura, selon moi. Mais si tu poursuis ta politique agressive, tu n'obtiendras qu'un résultat : resserrer leurs liens. C'est du reste ce qui s'est produit lors des invasions perses.

— Mais je ne suis pas un Perse ! », tonna le souverain.

Et il abattit violemment son poing sur le bord de la baignoire, déchaînant une petite tempête.

Dès que les eaux se furent calmées, Aristote reprit : « Cela ne change rien. Il est une règle immuable : lorsqu'une puissance se fait dominante, toutes les autres se coalisent contre elle. Les Grecs sont très attachés à leur indépendance totale, ils sont prêts à tout pour la conserver. Démosthène serait capable de traiter avec les Perses, tu comprends ? Pour eux, la conservation de l'indépendance compte plus que les liens de sang et de culture.

— Bien sûr. Ainsi, je devrais attendre tranquillement la suite des événements ?

— Non. Mais tu dois savoir que chaque fois que tu prendras une initiative militaire contre des possessions ou des alliés athéniens, tu mettras en difficulté les amis que tu possèdes à l'intérieur des cités, lesquels se verront traités de traîtres et de corrompus.

— Certains le sont, observa Philippe sans se démonter. En tout cas, je sais que j'ai raison, et je mènerai à bien mes projets. Mais il faut que je te demande un service. Ton beau-père est seigneur d'Assos. Si Démosthène entame une négociation avec les Perses, il pourrait en être informé.

— Je lui écrirai, promit le philosophe. Rappelle-toi, cependant : si tu es déterminé à mener à bien tes projets de cette façon, tu devras affronter tôt ou tard la coalition de Démosthène. Ou quelque chose de très semblable. »

Le souverain garda le silence. Lorsqu'il se leva, Aristote ne put s'empêcher de remarquer que son corps était couvert de

cicatrices récentes. Les femmes l'essuyèrent et lui passèrent des vêtements propres.

« Comment se comporte mon garçon ? demanda bientôt le roi.

— C'est un des êtres les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés. Mais j'ai de plus en plus de mal à le brider. Il suit tes entreprises et ronge son frein. Il voudrait se distinguer, montrer sa valeur. Il craint que lorsque son tour viendra, il ne lui reste plus rien à conquérir. »

Philippe secoua la tête en souriant : « Si les problèmes étaient là… Je lui parlerai. Mais je veux qu'il reste ici pour le moment. Il faut que tu achèves son éducation.

— As-tu vu le portrait que Lysippe a fait de lui ?

— Pas encore. On m'a dit qu'il était magnifique.

— Il l'est. Alexandre a décidé que seul Lysippe pourra le représenter à l'avenir. Il a été très impressionné par son art.

— J'ai déjà pris les dispositions nécessaires pour qu'on exécute des copies afin de les offrir à toutes nos villes alliées qui les exposeront publiquement. Je veux que les Grecs constatent que mon fils a grandi au flanc du mont des dieux. »

Aristote l'accompagna jusqu'à la salle à manger, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler réfectoire. En effet, le philosophe avait fait supprimer les lits et les tables précieuses, auxquels il avait substitué une table entourée de chaises, comme dans les maisons des pauvres, ou sous les tentes militaires. Cela lui semblait mieux convenir à l'atmosphère d'étude et de réflexion qui devait régner à Miéza.

« Sais-tu s'il entretient des relations avec des femmes ? Il serait temps qu'il s'y mette, observa le roi tandis qu'ils parcouraient les couloirs.

— Il est doté d'un caractère très réservé, presque farouche. Mais il y a cette fille… elle se nomme Leptine, je crois. ».

Philippe fronça les sourcils.

« Continue.

— Je n'ai pas grand-chose à te rapporter. Elle lui est aussi dévouée qu'à une divinité. Et c'est sans doute le seul être humain de sexe féminin en mesure de l'approcher à n'importe

quelle heure du jour et de la nuit. Je ne peux rien te dire d'autre. »

Philippe gratta la barbe hirsute qui ornait son menton. « Je n'aimerais pas qu'il me fasse un bâtard avec cette servante. Il vaudrait peut-être mieux que je lui envoie une « compagne » connaissant le métier. Cela nous éviterait des problèmes, et elle pourrait aussi lui apprendre quelque chose d'intéressant. »

Ils avaient désormais atteint le seuil de la salle à manger. Aristote s'immobilisa. « À ta place, je m'en abstiendrais.

— Mais cela ne vous gênera pas. Je te parle d'une personne de premier ordre en matière d'éducation et d'expérience.

— Il ne s'agit pas de cela, objecta le philosophe. Alexandre t'a déjà laissé choisir son maître et l'artiste qui a réalisé son portrait car il t'aime et parce qu'il est très cultivé pour son âge. Mais je ne crois pas qu'il te permettra de franchir ces limites, de violer son intimité. »

Philippe marmonna quelque chose d'incompréhensible, puis il dit : « J'ai faim. On ne mange donc pas, dans cet endroit ? »

Ils dînèrent tous gaiement ; sous la table, Péritas rongeait les os de chevreuil que les convives jetaient au sol.

Alexandre voulut connaître tous les détails de la campagne de Thrace : comment étaient les armes des ennemis et les techniques de combat, les fortifications de leurs villages et de leurs villes. Et il voulut savoir comment s'étaient battus les deux rois ennemis : Kersoblepte et Térès.

Puis, tandis que les domestiques débarrassaient la table, Philippe salua tout le monde : « Permettez-moi de prendre congé de vous et de vous souhaiter une bonne nuit. Je voudrais profiter un peu de la compagnie de mon fils. »

Tous les convives se levèrent, lui rendirent son salut et se retirèrent. Philippe et Alexandre se retrouvèrent donc seuls dans la grande salle vide, à la lumière des lanternes. On n'entendait que le bruit des os brisés, sous la table. Péritas avait grandi et il était désormais doté d'une denture de lion.

« Est-il vrai que tu vas repartir ? demanda Alexandre. Dès demain ?

— Oui.

— J'espérais que tu resterais au moins quelques jours.

— Je l'espérais moi aussi, mon fils. »

Suivit un long silence. Philippe avait pour habitude de ne pas justifier ses décisions.

« Que vas-tu faire ?

— J'occuperai toutes les positions athéniennes de la Chersonèse. Je fais construire les plus grandes machines de siège qu'on ait jamais vues. Je veux que notre flotte occupe les Détroits.

— C'est par les Détroits que transite le blé destiné à Athènes.

— Il en est ainsi.

— La guerre éclatera.

— Ce n'est pas dit. Je veux qu'on me respecte. Il faut que tout le monde comprenne que si une ligue panhellénique se forme, c'est moi qui en prendrai la tête.

— Emmène-moi, papa. »

Philippe plongea ses yeux dans ceux de son fils. « Le moment n'est pas encore venu, mon garçon. Tu dois d'abord terminer tes études, ta formation, ton entraînement.

— Mais, je…

— Écoute-moi : tu as une petite expérience des campagnes militaires, tu as montré du courage et de l'habileté dans la chasse, et je sais que tu manies fort bien les armes. Mais, crois-moi, ce que tu devras un jour affronter sera mille fois plus dur. J'ai vu mes hommes mourir de froid et de fatigue, je les ai vus supporter des peines atroces, les membres déchirés par d'épouvantables blessures. Je les ai vus tomber en escaladant un mur et s'effondrer sur le sol, et j'ai entendu ensuite leurs hurlements poignants résonner des heures durant dans la nuit, avant que le silence revienne.

« Regarde-moi, regarde mes bras : on dirait les branches d'un arbre sur lequel un ours aurait aiguisé ses griffes. J'ai été blessé onze fois, estropié, et j'ai presque perdu la vue… Alexandre, Alexandre, tu vois la gloire, mais la guerre est surtout faite d'horreur. La guerre, c'est du sang, de la sueur et des excréments. C'est de la poussière et de la boue ; c'est la soif et la faim, un froid et une chaleur insupportables. Laisse-moi affronter tout cela pour toi, tant que je pourrai le faire. Reste à Miéza, Alexandre. Encore un an. »

Le jeune homme ne dit rien. Il savait que ces mots n'admettaient pas de réplique. Mais le regard éprouvé et blessé de son père réclamait sa compréhension et son amour.

Dehors, on entendait au loin le grondement du tonnerre, et des éclairs jaunes illuminaient les contours de grands nuages noirs sur les pics obscurcis du mont Bermion.

« Comment va maman ? », interrogea soudain Alexandre.

Philippe baissa le regard.

« J'ai appris que tu avais ramené une nouvelle femme. La fille d'un roi barbare.

— Un chef scythe. Je devais le faire. Et tu le feras aussi quand le moment viendra.

— Je le sais. Mais comment va maman ?

— Bien. Étant donné les circonstances.

— Alors, j'y vais. Bonne nuit, papa. »

Il se leva et se dirigea vers la porte, suivi de son chien. Philippe envia alors l'animal qui allait tenir compagnie à son fils, qui allait pouvoir écouter son souffle dans la nuit.

Il se mit à pleuvoir. De grosses gouttes, de plus en plus nombreuses. Le roi, qui était resté seul dans la salle déserte, se leva à son tour. Il sortit sous le portique tandis qu'un éclair aveuglant illuminait comme en plein jour la vaste cour, accompagné d'un éclat de tonnerre fracassant. Il s'appuya contre une colonne et demeura immobile, absorbé par le spectacle de la pluie qui tombait à verse.

17

Les choses se déroulèrent exactement comme Aristote l'avait prévu : contraintes et forcées, Périnthe et Byzance se rangèrent dans le camp d'Athènes. Philippe répliqua en assiégeant Périnthe, située sur un promontoire rocheux et reliée au continent par un isthme.

Il avait planté sa tente sur une hauteur d'où il pouvait dominer toute la situation et tenait chaque soir conseil avec ses généraux : Antipatros, Parménion et Cleitos, surnommé « le Noir », car telle était la couleur de ses cheveux, de ses yeux et de son teint. Son humeur aussi était sombre, mais c'était un excellent officier.

« Ont-ils décidé de négocier leur reddition, oui ou non ? demanda Philippe en entrant, sans même s'asseoir.

— Non, répondit Parménion. Et cette idée ne leur vient sûrement pas à l'esprit. La ville est bloquée par voie terrestre, à cause de notre tranchée, mais elle continue de recevoir du ravitaillement par voie maritime, grâce à la flotte byzantine.

— Et nous ne pouvons-nous y opposer, rétorqua le Noir. Nous ne possédons pas le contrôle de la mer. »

Philippe abattit son poing sur la table : « Je me fiche du contrôle de la mer ! hurla-t-il. Dans quelques jours, mes machines de guerre seront achevées et je détruirai leurs murs. Nous verrons alors s'ils ont encore envie de jouer les dégoûtés ! »

Le Noir secoua la tête.

« Qu'as-tu donc à redire ?

— Rien. Mais cela ne me semble pas aussi facile.

— Ah non ? Alors, écoute-moi bien : je veux que ces maudites machines soient prêtes dans deux jours, et s'il le faut, je ferai botter le cul de tout le monde, de l'ingénieur en chef au dernier charpentier. Vous m'avez bien compris ?

— Nous t'avons fort bien compris, roi », répondit Antipatros avec sa patience habituelle.

Dans certaines situations, la colère de Philippe engendrait des miracles. Trois jours plus tard, les machines de guerre entamèrent leur marche sur les murailles, au milieu des craquements et des grincements. Ces tours automotrices étaient plus hautes que les remparts de Périnthe ; elles étaient actionnées par un système de contrepoids et capables de contenir chacune plusieurs centaines de guerriers, de catapultes et de béliers.

Les assiégés devinèrent alors ce qui les attendait, et le souvenir de ce qui s'était produit à Olynthe, réduite en cendres par la colère du souverain, multiplia leurs énergies. Ils creusèrent des galeries et incendièrent les machines au cours d'une sortie nocturne. Philippe les fit reconstruire et ordonna à ses soldats de creuser des contre-mines pour affaiblir les fondations des murailles tandis que les béliers les frappaient sans répit, nuit et jour, répandant l'écho assourdissant de leurs coups dans toute la ville.

Les murailles finirent par céder, mais les généraux macédoniens eurent alors une amère surprise. Antipatros, qui était le plus âgé et le plus respecté d'entre eux, fut chargé d'apprendre au roi la mauvaise nouvelle.

« Sire, les murs sont tombés, mais je te déconseille de lancer l'infanterie à l'assaut.

— Ah, oui ? Et pourquoi ?

— Viens voir. »

Philippe gagna l'une des tours et grimpa à son sommet. Il jeta un coup d'œil au-delà des murailles abattues et demeura sans voix : les assiégés avaient réuni la rangée de maisons situées sur le premier terrassement de la ville, créant de fait un second mur d'enceinte. Et comme Périnthe était entièrement constituée de terrasses, la manœuvre risquait de se répéter à l'infini.

« Malédiction ! », gronda le roi en redescendant à terre.

Il se retira sous sa tente, où il se rongea les sangs pendant des jours entiers, essayant de trouver une issue à l'impasse dans laquelle il s'était fourré. Mais les mauvaises nouvelles ne

s'arrêtèrent pas là. Son état-major au complet vint les lui apporter.

« Sire, annonça Parménion, les Athéniens ont enrôlé dix mille mercenaires grâce aux sommes que leur ont versées les gouverneurs perses de l'Asie Mineure, et ils les ont conduits à Périnthe par la mer. »

Philippe baissa la tête. Les prédictions d'Aristote s'étaient hélas réalisées : la Perse avait pris position contre la Macédoine.

« C'est un sérieux problème, commenta le Noir, comme si l'atmosphère n'était pas encore assez sombre.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Antipatros.

— Qu'y a-t-il d'autre ? hurla Philippe. Est-il possible qu'il faille toujours vous arracher les mots de la bouche ?

— Ce sera bref, continua Parménion. Notre flotte est bloquée dans la mer Noire.

— Quoi ? cria le roi encore plus fort. Et que fabriquait-elle dans la mer Noire ?

— Elle tentait d'intercepter un convoi de blé qui se dirigeait vers Périnthe. Les Athéniens s'en sont hélas aperçus : ils ont déplacé leur flotte pendant la nuit et ont bloqué l'embouchure du Bosphore. »

Philippe s'effondra sur une chaise et se cacha la tête entre les mains.

« Cent trente navires et trois mille hommes, murmura-t-il. Je ne peux pas les perdre. Je ne peux pas les perdre ! » Il bondit en hurlant et se mit à faire les cent pas sous sa tente.

Pendant ce temps, sur le Bosphore, les équipages athéniens chantaient victoire ; chaque soir, à la tombée de la nuit, ils allumaient des feux dans leurs braseros et en projetaient la lumière sur les flots au moyen de leurs boucliers afin que les navires macédoniens ne tentent pas de passer à la faveur de l'obscurité. Mais ils ignoraient une chose : quand Philippe était pris au piège et dans l'incapacité d'utiliser la force, il avait recours à la ruse, ce qui le rendait encore plus dangereux.

Une nuit, le commandant d'une trirème athénienne, qui patrouillait sur la rive occidentale du détroit, vit une chaloupe descendre le courant en longeant la rive, dans l'espoir de passer inaperçue.

Il ordonna qu'on dirige sur elle la lumière des braseros. La chaloupe apparut aussitôt dans le rayon lumineux réfléchi par les boucliers.

« Ne bougez plus, intima l'officier, ou je vous coule ! » Et il demanda au timonier de virer à tribord et de tourner le grand rostre en bronze de la trirème vers le flanc de la petite embarcation.

Terrorisés, les occupants de la chaloupe s'immobilisèrent. Quand le commandant athénien leur ordonna de s'approcher, ils ramèrent vers le navire grec et montèrent à bord.

Il y avait quelque chose d'étrange dans leur comportement et dans leur aspect. Lorsqu'ils ouvrirent la bouche, l'officier athénien n'eut plus de doute : c'étaient des Macédoniens, et non des pêcheurs thraces, comme ils voulaient le faire croire.

On entreprit de les fouiller et on trouva au cou de l'un d'entre eux un étui de cuir contenant un message. Une véritable chance ! L'officier demanda à l'un de ses hommes de l'éclairer avec une lanterne, et lut l'inscription qu'il portait :

Philippe, roi des Macédoniens, à Antipatros.

Lieutenant-général, salut !

Voilà que se présente à nous l'occasion d'une victoire écrasante sur la flotte athénienne qui croise dans le Bosphore. Fais avancer cent navires de Thasos et bloque la sortie méridionale de l'Hellespont. Je ferai descendre ma flotte du nord et nous les prendrons en tenaille. Ils ne pourront pas nous échapper. Trouve-toi à l'embouchure du détroit la première nuit de la nouvelle lune.

Porte-toi bien.

« Dieux du ciel ! s'exclama le commandant dès qu'il eut terminé. Il n'y a pas un instant à perdre. »

Il ordonna aussitôt de changer de cap et de ramer rapidement vers le centre du détroit, où le vaisseau amiral se balançait à l'ancre. Il monta à bord, demanda à parler au navarque, un vieil officier doté d'une grande expérience qui se nommait Phocion, et lui remit le message qu'il avait intercepté. L'officier le parcourut et le tendit au scribe, un homme fort compétent qui avait occupé pendant plusieurs années le poste de secrétaire de l'assemblée à Athènes.

« J'ai déjà vu des lettres de Philippe dans nos archives. Elle est de lui, aucun doute. Tout comme le sceau », ajouta-t-il après avoir examiné scrupuleusement le document.

Un peu plus tard, sur le vaisseau amiral, le navarque faisait lancer, au moyen d'un bouclier, le signal de la retraite pour tous les navires de la flotte.

Trois jours plus tard, ils atteignirent Thasos, où ils constatèrent l'absence de la flotte d'Antipatros, qui n'avait au reste jamais existé. Mais entre-temps, l'escadre royale avait pu tranquillement descendre le Bosphore et l'Hellespont, et trouver refuge dans un port sûr.

Dans un de ses discours contre Philippe, Démosthène l'avait surnommé « le renard ». Quand il apprit ce qui s'était produit, il comprit que jamais aucun surnom n'avait mieux été mérité.

Le souverain macédonien quitta le siège de Périnthe au début de l'automne et marcha vers le nord pour punir les tribus scythes qui avaient refusé de lui envoyer des renforts ; il défit et tua leur roi Atéas, qui s'était présenté sur le champ de bataille en dépit de ses quatre-vingt-dix ans.

Mais sur le chemin du retour, en plein hiver désormais, l'armée de Philippe fut attaquée par la plus féroce des tribus thraces, les Triballes : elle subit de graves pertes et dut abandonner tout le butin. Le roi lui-même fut blessé, et ne parvint qu'avec grande difficulté à ramener ses soldats dans leur patrie, en se frayant un chemin à l'épée.

Il regagna son palais de Pella, épuisé par ses efforts et par les douleurs lancinantes que lui provoquait sa blessure à la jambe, abattu, presque méconnaissable. Mais le jour même, il réunit le conseil et voulut savoir ce qui s'était passé en Grèce et en Macédoine pendant son absence.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes, et si Philippe avait encore eu la moindre énergie, il se serait emporté comme un taureau furieux.

Il pensa, en fait, que la nuit lui porterait conseil. Le lendemain, il convoqua Philippe, le médecin, et lui dit : « Regarde-moi bien, comment me trouves-tu ? »

Le médecin l'observa attentivement. Il remarqua son teint terreux et son regard terne, ses lèvres sèches et gercées, sa voix fêlée. « En très mauvais état, sire.

— Tu ne mâches pas tes mots, dit le roi.

— Tu veux un bon médecin, n'est-ce pas ? Quand tu as besoin d'un adulateur, tu sais où le chercher.

— Tu as raison. Maintenant, écoute-moi bien : je suis prêt à avaler toutes les mixtures que tu voudras me préparer, à me faire rompre l'échine et briser le cou par tes masseurs, à accepter qu'on me fiche tes clystères dans le cul, à manger des poissons puants plutôt que du bœuf rôti pendant tout le temps qu'il faudra, à boire de l'eau de source jusqu'à ce que des grenouilles clapotent dans mon ventre, mais par les dieux, remets-moi sur pied car je veux que mon rugissement résonne jusqu'à Athènes, et au-delà, au début de l'été !

— Tu m'obéiras ? interrogea le médecin avec méfiance.

— Je t'obéirai.

— Tu ne jetteras pas mes médicaments et mes décoctions contre le mur ?

— Non, je m'y engage.

— Alors viens dans mon cabinet. Je dois t'examiner. »

Un peu plus tard, par une paisible soirée de printemps, Philippe se présenta dans les appartements de la reine sans se faire annoncer. Avertie par ses servantes, Olympias vint sur le seuil à sa rencontre, après avoir jeté un coup d'œil à son image dans le miroir. « Je suis heureuse de te voir rétabli. Entre, assieds-toi. C'est un honneur pour moi de recevoir dans ces appartements le roi des Macédoniens. »

Philippe prit place et garda un moment les yeux baissés.

« Ce langage officiel est-il nécessaire ? Ne pouvons-nous pas converser comme deux époux qui vivent ensemble depuis de nombreuses années ?

— Ensemble n'est peut-être pas le mot le plus approprié, répliqua Olympias.

— Ta langue est plus coupante qu'une épée.

— C'est parce que je n'ai pas d'épée, justement.

— Je suis venu te parler.

— Je t'écoute.

— Il faut que je te demande un service. Mes dernières campagnes n'ont pas été très heureuses. J'ai perdu beaucoup d'hommes et usé mes forces en vain. Les Athéniens pensent que je suis fini, ils boivent les paroles de Démosthène comme s'il s'agissait d'un oracle.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Olympias, je ne souhaite pour le moment aucun affrontement direct, et je refuse de le provoquer. Pour l'heure, la bonne volonté doit encore prévaloir. Le désir d'apaiser nos désaccords…

— En quoi puis-je t'être utile ?

— Il m'est impossible d'envoyer une ambassade à Athènes en ce moment, mais je pensais que si tu le faisais, toi, la reine, cela changerait beaucoup de choses. Tu n'as jamais pris d'initiative contre eux. Certains pensent même que tu es une victime de Philippe. »

Olympias s'abstint de tout commentaire.

« Bref, l'ambassade semblerait ainsi venir d'une puissance neutre, comprends-tu ? Olympias, j'ai besoin de temps, aide-moi ! Et si tu ne veux pas m'aider, pense à ton fils. C'est son royaume que je construis, son hégémonie sur le monde entier que je prépare. »

Il se tut et reprit son calme après sa plaidoirie. Olympias se tourna vers la fenêtre comme si elle voulait éviter son regard, et observa elle aussi quelques instants de silence. Puis elle dit :

« J'accepte. J'enverrai Oréos, mon secrétaire. C'est un homme sage et prudent.

— C'est un excellent choix, approuva Philippe qui ne s'attendait pas à une telle disponibilité.

— En quoi puis-je t'être encore utile ? demanda la reine en prenant le ton froid des adieux.

— Je voulais aussi te dire que dans quelques jours je me rendrai à Miéza. » Soudain, le visage d'Olympias se transforma, ses joues pâles rosirent. « Je ramène Alexandre. »

La reine cacha son visage derrière son étole, mais elle ne put dissimuler la violente émotion qui l'assaillait en cet instant.

« Tu ne me demandes même pas si j'ai dîné », dit Philippe.

Olympias leva vers lui ses yeux luisants. « As-tu dîné ? répéta-t-elle servilement.

— Non. Je… j'espérais que tu me demanderais de rester. »

La reine baissa la tête : « Je suis souffrante aujourd'hui. Je regrette. »

Philippe se mordit la lèvre et sortit en claquant la porte.

Olympias s'appuya contre le mur comme si elle se sentait défaillir et écouta son pas lourd résonner dans le couloir puis s'éteindre au fond de l'escalier.

18

Alexandre courait dans la prairie, inondée de la lumière printanière et constellée de fleurs ; il courait, torse, jambes et pieds nus, contre le vent qui soufflait dans ses cheveux en lui apportant l'odeur légère des embruns.

Péritas l'accompagnait, réglant sa course sur la sienne pour éviter de le dépasser ou de le semer. Il aboyait de temps à autre comme pour attirer l'attention de son maître, qui se tournait vers lui dans un sourire, sans s'arrêter pour autant.

C'était un de ces moments où il libérait son esprit, volait comme un oiseau, galopait comme un cheval. Alors, sa nature ambiguë et mystérieuse de centaure, tour à tour violente et sensible, ténébreuse et solaire, semblait s'exprimer en un mouvement harmonieux, en une sorte de danse initiatique, sous l'œil resplendissant du soleil, ou dans l'ombre soudaine d'un nuage.

Son corps sculptural se contractait à chaque bond, avant de se détendre en une large foulée ; sa chevelure dorée, douce et brillante, rebondissait dans son dos comme une crinière, ses bras légers battaient comme des ailes tandis que sa poitrine se soulevait dans le halètement de la course.

Philippe le contemplait en silence, à califourchon sur son cheval, depuis l'orée du bois. Quand il le vit s'approcher et qu'il comprit, à l'aboiement du chien, que celui-ci l'avait remarqué, il éperonna son destrier et rejoignit son fils en agitant la main. Mais il ne songea pas à l'arrêter. Il galopa à ses côtés, fasciné par la puissance de sa course, par le prodige de ses membres infatigables.

Bientôt, le jeune homme fit halte devant un ruisseau, dans lequel il plongea. Philippe mit alors pied à terre. Un peu plus tard, l'adolescent et son chien firent un bond hors de l'eau et s'ébrouèrent ensemble. Le roi serra son fils contre sa poitrine et

sentit que son étreinte était désormais aussi puissante que la sienne. Il se rendit compte qu'il était devenu un homme.

« Je suis venu te chercher, dit-il. Nous rentrons à la maison. »

Alexandre le fixa d'un air incrédule : « Parole de roi ?

— Parole de roi, assura Philippe. Mais un jour viendra où tu évoqueras cette période avec regret. Je n'ai jamais eu une telle chance ; je n'ai jamais eu de chants, de poèmes, de discours sages. Voilà pourquoi je suis si las, mon fils, voilà pourquoi mes ans pèsent si lourd. »

Alexandre ne dit rien. Le père et le fils cheminèrent ensemble dans la prairie, en direction de l'école : le jeune homme suivi de son chien, le père tenant son cheval par les rênes.

Soudain, un hennissement s'échappa de derrière une colline qui dissimulait à leur vue la retraite de Miéza. C'était un son aigu et pénétrant, un souffle puissant, pareil à celui d'une bête sauvage, d'une créature chimérique. Puis on entendit le hurlement des hommes, leurs cris et leurs appels, et bientôt le bruit de sabots de bronze qui faisaient trembler la terre.

Les hennissements retentirent à nouveau, avec plus de force et de fureur. Philippe se tourna vers son fils et lui dit : « Je t'ai apporté un cadeau. »

Ils gagnèrent le sommet de la colline. Alexandre s'arrêta stupéfait : devant lui, en contrebas, un étalon noir se cabrait, luisant de sueur comme une statue de bronze sous la pluie. Cinq hommes, agrippés à des cordes et à des rênes, tentaient d'en contrôler la formidable puissance.

Il était plus noir qu'un corbeau et avait sur le front une étoile blanche en forme de bucrane. Au moindre mouvement du col ou de l'échine, il projetait au sol les palefreniers qu'il traînait ensuite sur l'herbe comme des pantins inertes. Puis il retombait sur ses antérieurs et ruait avec fureur, fouettait l'air de sa queue, secouait sa longue crinière brillante.

Une bave sanglante ourlait son nez. Il s'immobilisait, l'encolure fléchie, pour reprendre sa respiration, remplir d'air son poitrail et le vider à nouveau comme s'il exhalait une haleine de feu, un souffle de dragon. Il hennissait encore,

secouait sa superbe tête, contractait le faisceau de muscles pour mettre en valeur son garrot.

Comme frappé par un coup de fouet, Alexandre sursauta soudain et s'écria : « Laissez-le ! Laissez ce cheval en liberté, par Zeus ! »

Philippe posa une main sur son épaule. « Attends encore un peu, mon garçon, attends qu'on l'ait dressé. Encore un peu de patience, et il t'appartiendra.

— Non ! hurla Alexandre. Non ! Je suis le seul à pouvoir le dresser. Laissez-le tranquille ! Je vous dis de le laisser tranquille !

— Mais il va s'enfuir, dit Philippe. Je l'ai payé une fortune, mon fils !

— Combien ? demanda Alexandre. Combien l'as-tu payé ?

— Treize talents.

— J'en parie autant que je réussirai à le dompter ! Mais ordonne à ces misérables de le libérer ! Je t'en prie ! »

Philippe le regarda et vit qu'il était bouleversé : les veines de son cou étaient aussi gonflées que celles de l'étalon furieux.

Alors, il se tourna vers ses hommes et leur cria : « Libérez-le ! »

Ils obéirent. L'un après l'autre, ils relâchèrent les cordes et les entraves, à l'exception des rênes, maintenues autour de son encolure. Comme prévu, l'étalon s'éloigna en galopant dans la prairie. Mais Alexandre se lança à sa poursuite et le rejoignit, sous l'œil ébahi du roi et de ses palefreniers.

Le souverain secoua la tête en murmurant : « Oh, par tous les dieux, le cœur de ce garçon va éclater, son cœur va éclater. » Péritas grondait entre ses dents. Les hommes levèrent la main. Ils entendirent que l'adolescent parlait au cheval, qu'il lui criait quelque chose dans le halètement de la course, des mots que le vent emportait avec les hennissements de l'animal, qui semblait lui répondre.

Brusquement, alors que le jeune homme paraissait s'écrouler de fatigue, le cheval ralentit sa course. Il se mit à trotter, secouant la tête et soufflant.

Alexandre s'avança, tout doucement, dos au soleil. Il pouvait le voir, pleinement éclairé, il pouvait voir son front large et noir, et sa tache blanche en forme de crâne de bœuf.

« Bucéphale, murmura-t-il. Bucéphale… Voilà, voilà ton nom… C'est ton nom. Il te plaît, mon beau ? Il te plaît ? » Et il s'approcha de lui, au point de l'effleurer. L'animal remua la tête, mais il ne bougea pas ; l'adolescent tendit la main et caressa délicatement son encolure, sa joue, son nez doux comme la mousse.

« Tu veux courir avec moi ? dit-il. Tu veux courir ? »

Le cheval hennit et Alexandre comprit qu'il acquiesçait. Il plongea son regard dans ses yeux ardents et d'un bond se hissa sur lui. Il cria : « Vas-y, Bucéphale ! » et il lui pressa les flancs de ses talons.

L'animal partit au galop en étirant son échine resplendissante, sa tête, ses membres et sa longue queue frangée. Il fila aussi rapidement que le vent et traversa la plaine en direction du bois et de la rivière. Le martèlement de ses sabots évoquait le grondement du tonnerre.

Puis il s'immobilisa devant Philippe qui ne parvenait pas à en croire ses yeux.

Alexandre glissa au sol et s'écria : « J'ai l'impression de monter Pégase, père ! On dirait qu'il a des ailes. Tels devaient être sans doute Balios et Xanthos, les chevaux d'Achille, les fils du vent. Merci pour ce cadeau ! » Il caressait l'encolure du cheval et son poitrail trempé de sueur, au désespoir de Péritas qui, jaloux, se mit à aboyer. Alors, le jeune homme se pencha pour lui dispenser une caresse rassurante.

Philippe le contemplait d'un air stupéfait, comme s'il n'avait pas encore saisi ce qui venait de se passer. Puis il posa un baiser sur sa tête et déclara : « Mon enfant, il te faut chercher un autre royaume : la Macédoine n'est pas assez grande pour toi. »

19

Tandis qu'il chevauchait Bucéphale aux côtés de son père, Alexandre l'interrogea : « Tu l'as vraiment payé treize talents ?

— Oui, et je crois que c'est le prix le plus élevé qu'on ait jamais payé pour un cheval. C'est le plus bel animal qu'ait produit l'élevage de Philonicos, en Thessalie, depuis de nombreuses années.

— Il en vaut plus, dit Alexandre en caressant l'encolure de Bucéphale. Aucun autre destrier au monde ne serait digne de moi. »

Ils déjeunèrent en compagnie d'Aristote et de Callisthène : Théophraste avait regagné l'Asie pour poursuivre ses recherches et transmettait régulièrement à son maître des comptes rendus concernant ses découvertes.

Il y avait aussi deux peintres céramistes de Corinthe qu'Aristote avait appelés non pour peindre des vases, mais pour travailler à une entreprise bien plus délicate, une commande de Philippe : la carte du monde connu.

« Puis-je la voir ? demanda le roi avec impatience quand ils eurent terminé le repas.

— Bien sûr, répondit Aristote. Le mérite de ce que nous avons réussi à représenter revient aussi à tes conquêtes. »

Ils passèrent dans une vaste salle, bien éclairée, où se déployait la grande carte, réalisée sur une peau de bœuf tannée et fixée au moyen de pinces à une table en bois de même taille. Les couleurs avec lesquelles les artistes avaient dessiné les mers, les montagnes, les fleuves et les lacs, les golfes et les îles, étaient resplendissantes.

Philippe la contempla d'un air ravi. Son regard en parcourut les contours, de l'Orient à l'Occident, des Colonnes d'Héraclès aux étendues de la plaine scythe, du Bosphore au Caucase, de l'Égypte à la Syrie.

Il l'effleurait du bout des doigts, craignant presque de la toucher, cherchant les contrées amies et ennemies, reconnaissant, l'œil brillant, la ville qu'il avait récemment fondée en Thrace et qui portait son nom : Philippopolis. Il pouvait enfin mesurer l'ampleur de ses conquêtes.

Vers l'ouest et vers le nord, la carte s'estompait jusqu'au néant, tout comme vers le sud, où s'étendaient les sables infinis des Libyens et des Garamantes.

De nombreuses feuilles de papyrus, couvertes d'études préparatoires, reposaient sur une table, non loin de là. Philippe en examina certaines, s'attardant en particulier sur une représentation de la terre.

« Tu penses donc qu'elle est ronde, dit-il à Aristote.

— Je ne le pense pas seulement, j'en suis certain, rétorqua le philosophe. L'ombre que la terre projette sur la lune, au cours des éclipses, est ronde. Et lorsque tu observes un bateau qui s'éloigne du port, tu vois d'abord disparaître sa coque, et seulement ensuite son mât. Le contraire se produit, en revanche, quand tu le regardes s'approcher.

— Et là, qu'y a-t-il ? le questionna Philippe en indiquant une région sur laquelle se détachait l'inscription antipodes.

— Personne ne le sait. Sans doute des terres aussi vastes que les nôtres. C'est une question d'équilibre. Le problème, c'est que nous ne connaissons pas la superficie des régions boréales. »

Alexandre se tourna vers lui avant d'examiner les provinces de l'immense empire qui s'étendait, disait-on, de la mer Égée jusqu'aux Indes, et il se remémora les mots inspirés avec lesquels, trois ans auparavant, l'invité perse avait décrit sa patrie.

Il se vit alors galoper avec Bucéphale sur ces hauts plateaux immenses, se lancer à l'assaut des montagnes et des déserts jusqu'aux confins du monde, jusqu'aux flots du fleuve Océan qui, selon Homère, entourait toute la terre.

La voix de son père et la main qu'il avait posée sur son épaule le tirèrent de sa rêverie. « Rassemble tes affaires, mon fils, ordonne à tes esclaves de préparer tes bagages, tout ce que tu souhaites ramener à Pella. Et salue ton maître. Tu ne le reverras pas de sitôt. »

Puis il s'éloigna afin qu'Alexandre et Aristote demeurent seuls pour se dire adieu.

« Le temps a passé rapidement, observa Aristote. J'ai l'impression d'être arrivé hier à Miéza.

— Où iras-tu ? lui demanda Alexandre.

— Je vais demeurer ici encore un moment. Nous avons accumulé beaucoup de matériel, ainsi qu'une quantité de notes qui doivent être soigneusement répertoriées. Il me faudra un peu de temps. En outre, j'ai commencé des études sur la transmission des maladies.

— Je suis content que tu restes. Je pourrai ainsi te rendre visite de temps en temps. J'ai encore beaucoup de questions à te poser. »

Aristote le fixa et put lire, pendant un court instant, toutes ces interrogations dans la lumière changeante et inquiète de son regard.

« Les questions que tu ne m'as pas posées sont sans réponse, Alexandre… Ou si réponses il y a, il faut que tu les cherches dans ton esprit. »

La lumière de cet après-midi printanier éclairait les feuilles de papyrus éparses, remplies d'annotations et de croquis, les coupelles des peintres, leurs couleurs et leurs pinceaux, la grande carte du monde connu et les petits yeux gris et sereins du philosophe.

« Et ensuite, où iras-tu ? demanda encore Alexandre.

— Dans un premier temps, à Stagire, chez moi.

— Penses-tu être parvenu à faire de moi un Grec ?

— Je pense que je t'ai aidé à devenir un homme, mais surtout, j'ai compris une chose : tu ne seras jamais grec, ni macédonien. Tu seras seulement Alexandre. Je t'ai appris tout ce qui était en mon pouvoir, désormais tu suivras ton propre chemin et personne n'est en mesure de dire où il te conduira. Une seule chose est certaine : ceux qui voudront te suivre devront tout abandonner, maison, parents et amis, patrie, et s'aventurer dans l'inconnu. Adieu, Alexandre, que les dieux te protègent.

— Adieu, Aristote. Que les dieux te gardent aussi, s'ils veulent qu'un peu de lumière brille sur ce monde. »

Ils se quittèrent ainsi, sur un long regard. Jamais plus ils ne se revirent.

Cette nuit-là, Alexandre demeura longtemps éveillé, sous l'emprise d'une forte agitation qui l'empêchait de s'endormir. Il regardait par la fenêtre la campagne paisible et la lune qui éclairait les cimes encore blanches du mont Bermion et de l'Olympe, mais déjà il entendait le fracas des armes, le hennissement des chevaux lancés au galop.

Il songeait à la gloire d'Achille, qui avait mérité le chant d'Homère, songeait à la bataille qui faisait rage et aux chocs des armes, mais ne parvenait pas à comprendre comment tout cela pourrait cohabiter dans son esprit avec la pensée d'Aristote, les images de Lysippe, les poèmes d'Alcée et de Sapho.

La réponse résidait peut-être dans ses origines, pensa-t-il, dans la nature de sa mère Olympias, à la fois sauvage et mélancolique, et dans celle de son père, aimable et impitoyable, impulsive et rationnelle. Peut-être résidait-elle dans la nature de son peuple, qui tournait le dos aux tribus barbares les plus sauvages et faisait face aux cités grecques, avec leurs temples et leurs bibliothèques.

Le lendemain, il rencontrerait sa mère et sa sœur. Les trouverait-il changées ? Et avait-il changé lui-même ? Quelle serait sa place, désormais, au palais royal de Pella ?

Il tenta de calmer le tumulte de son esprit par la musique et, après s'être saisi de sa cithare, il vint s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. Il joua une chanson qu'il avait entendue de nombreuses fois dans la bouche des soldats de son père, la nuit, autour du feu du corps de garde. Une chanson aussi rude que le dialecte montagnard, mais pleine de passion et de nostalgie.

À un certain moment, il s'aperçut que Leptine était entrée dans sa chambre, attirée par la mélodie, et qu'elle l'écoutait avec fascination, assise au bord du lit.

La lueur de la lune caressait son visage et ses épaules, ses bras blancs et lisses. Alexandre reposa la cithare tandis qu'elle dénudait sa poitrine d'un geste léger, et il s'allongea à ses côtés. Alors elle serra sa tête contre ses seins et lui caressa les cheveux.

20

Alexandre fut présenté à l'armée rangée trois jours après son retour à Pella ; il passa les troupes en revue aux côtés de son père, revêtu de son armure et monté sur Bucéphale : d'abord, de droite à gauche, la cavalerie lourde des hétairoï, les « compagnons du roi », les nobles macédoniens de toutes les tribus montagnardes ; puis l'infanterie de ligne des pézétairoï, les « compagnons à pied », composée de paysans de la plaine et encadrée par la formidable phalange.

Ils étaient disposés sur cinq lignes et brandissaient des sarisses de plus en plus longues au fur et à mesure que l'on s'éloignait du premier rang, si bien que lorsque les soldats les baissaient, toutes les pointes se trouvaient alignées sur le devant.

Un officier ordonna aux hommes de présenter les armes, et une forêt de lances ferrées se tendit pour rendre les honneurs au roi et à son fils.

« Souviens-toi mon garçon : la phalange est l'enclume, et la cavalerie le marteau, dit Philippe. Quand une armée ennemie est poussée par nos cavaliers contre cette barrière de pointes, elle n'a pas d'issue possible. »

Puis, sur l'aile gauche, ils passèrent en revue la « Pointe », l'escadron de tête de la cavalerie royale, qu'on lançait au moment crucial de la bataille pour lâcher la dernière salve, celle qui tirait de ses gonds l'armée ennemie.

Les cavaliers crièrent : « Salut à toi, Alexandre ! » Ils firent retentir leurs javelots sur leurs boucliers – un hommage exclusivement réservé à leur chef.

« Le commandement t'appartient, expliqua Philippe. C'est toi, désormais, qui prendras la tête de la Pointe sur le champ de bataille. » Alors qu'il prononçait ces mots, un groupe de cavaliers, revêtus de magnifiques armures et coiffés de casques étincelants ornés de hauts cimiers, sortirent des rangs.

Ils montaient des chevaux aux mors d'argent et aux couvertures de laine pourpre, se distinguaient par la puissance de leurs montures et par la noblesse de leur port. Comme une charge furieuse, ils se lancèrent au galop, puis, à un signal donné, se présentèrent selon une disposition nouvelle, large et imposante : le cavalier qui se trouvait au centre de l'ample cercle retenait son destrier, tandis que les autres accéléraient de plus en plus l'allure de façon que le dernier ne fût pas obligé de ralentir.

Au terme de cette manœuvre spectaculaire, ils poussèrent de nouveau leurs animaux au galop, épaule contre épaule, tête contre tête, laissant dans leur sillage un épais nuage de poussière, et s'immobilisèrent brusquement devant le prince.

Un officier hurla d'une voix de stentor : « La troupe d'Alexandre ! »

Puis, les appelant l'un après l'autre :

« Héphestion ! Séleucos ! Lysimaque ! Ptolémée ! Cratère ! Perdiccas ! Léonnatos ! Philotas ! »

Ses amis !

À la fin de l'appel, ils brandirent leurs javelots et s'écrièrent : « Salut à toi, Alexandre ! » Puis, enfreignant le protocole, ils l'entourèrent, le faisant presque tomber, et l'embrassèrent dans une étreinte sans fin sous les yeux du roi et de ses soldats, immobiles dans leurs rangs.

Ils se pressaient autour de leur prince en criant de joie, lançant leurs armes en l'air, bondissant et dansant comme des fous.

Quand la parade fut terminée, le groupe accueillit Eumène qui, en raison de sa nationalité, ne pouvait pas appartenir à l'armée. Il était devenu entre-temps le secrétaire personnel de Philippe et occupait à la cour un poste de grande importance.

Ce soir-là, Alexandre dut présider le banquet que ses amis avaient organisé pour lui dans la demeure de Ptolémée. La salle avait été soigneusement et richement décorée : on pouvait y admirer des lits et des tables de bois marqueté aux applications de bronze doré, des chandeliers qui n'étaient autres que de spectaculaires bronzes de Corinthe en forme de jeunes filles tenant des lanternes, d'autres lanternes encore, composées de

vases découpés qui pendaient du plafond en projetant sur les murs un étrange jeu d'ombres et de lumières. Les plats étaient en argent massif finement ciselé, les mets avaient été confectionnés par des cuisiniers de Smyrne et de Samos, qui avaient le goût grec et connaissaient parfaitement la cuisine asiatique.

Quant aux vins, ils provenaient de Chypre, de Rhodes, de Corinthe et même de la lointaine Sicile, où les agriculteurs coloniaux surpassaient désormais, par la qualité et l'excellence de leurs produits, leurs collègues de la mère patrie.

Ils étaient servis dans un gigantesque cratère attique datant de près d'un siècle, orné d'une danse de satyres poursuivant des ménades à moitié nues. Sur chaque table se trouvait une coupe du même service, où les mêmes artistes avaient représenté de piquantes scènes de banquet : des joueuses de flûte nues, dans les bras de jeunes gens couronnés de lierre, qui buvaient, offrant comme un avant-goût de ce que la soirée réservait.

Alexandre fut accueilli par une ovation, et le maître de maison vint à sa rencontre en lui tendant une magnifique coupe à deux anses, remplie de vin de Chypre. « Alors, Alexandre ! Après trois ans à l'eau fraîche, tu dois avoir des grenouilles dans l'estomac ! Nous, au moins, nous sommes partis avant toi ! Bois un peu de ce breuvage qui te revigorera !

— Alors, que t'a appris Aristote au cours de ses leçons secrètes ? demanda Eumène.

— Et où as-tu pris ce cheval ? enchaîna Héphestion. Je n'ai jamais rien vu de la sorte.

— Je veux bien le croire ! commenta Eumène sans attendre la réponse. Il a coûté treize talents. C'est moi qui ai signé l'ordre de paiement.

— Oui, confirma Alexandre. C'est un cadeau de mon père. Mais j'en ai gagné autant en pariant que je l'apprivoiserais. Vous auriez dû voir ça ! poursuivit-il en s'animant. Le pauvre animal était terrorisé : cinq hommes le tenaient, ils tiraient sur son mors au point de le blesser.

— Et toi ? demanda Perdiccas.

— Moi ? J'ai seulement ordonné à ces misérables de le lâcher et je lui ai couru après.

— Assez parlé de chevaux ! cria Ptolémée pour couvrir le vacarme que produisaient ses amis en se pressant autour d'Alexandre. Parlons de femmes ! Et prenez place, le dîner est prêt !

— De femmes ? intervint Séleucos. Sais-tu que Perdiccas est amoureux de ta sœur ? »

Perdiccas rougit et poussa son camarade si violemment qu'il le projeta au sol.

« Vraiment ! insista Séleucos. Je l'ai vu lui faire les yeux doux au cours d'une cérémonie officielle. Un garde du corps qui fait les yeux doux ! Ah, ah !

— Et vous ne savez pas tout, ajouta Ptolémée. Demain, il doit commander l'escorte qui conduira la princesse au temple de la déesse Artémisia, où elle ira offrir son premier sacrifice d'initiation. Si j'étais toi, je ne me fierais pas à lui ! »

Notant le visage cramoisi de Perdiccas, Alexandre tenta de changer de conversation. Il réclama un peu de silence. « Dites, jeunes gens ! Juste une chose. Je voudrais vous dire que je suis content de vous retrouver et que je suis fier que mes amis et camarades composent la troupe d'Alexandre ! » Il leva la coupe et la but d'un trait. « Du vin ! ordonna Ptolémée. Du vin pour tout le monde ! »

Il battit des mains. Alors, tandis que ses hôtes prenaient place sur leurs lits, les esclaves commencèrent à verser le vin en penchant le cratère, puis ils servirent les plats : des perdrix à la broche, des grives, des coqs de montagne, des canards, ainsi que de rares et excellents faisans.

Alexandre avait voulu que son meilleur ami, Héphestion, soit assis à sa droite ; à sa gauche se trouvait Ptolémée, le maître de maison.

Après le gibier, on servit un quart de veau rôti que l'écuyer tranchant découpa avant d'en déposer un morceau devant chaque convive, tandis que les serviteurs apportaient des paniers de pain sortant du four, des cerneaux de noix et des œufs de canard bouillis.

Puis les flûtistes firent leur apparition et se mirent à jouer. Elles venaient de Mysie, de Carie, de Thrace et de Bithynie, toutes exotiques et fort jolies. Certaines avaient les cheveux tirés

et attachés par des rubans colorés, d'autres des coiffes ourlées d'or et d'argent ; leur costume imitait celui des Amazones : de courtes tuniques, des arcs et des carquois, accessoires courants dans les théâtres.

Plusieurs d'entre elles déposèrent leur arc après la première chanson, leur carquois après la deuxième, puis leurs chaussons et leur tunique, dénudant complètement leurs jeunes corps luisant d'onguents parfumés à la lumière des lanternes. Elles dansèrent au son des flûtes et des timbales évoluant, légères, devant les tables et entre les lits des convives.

Ceux-ci avaient cessé de manger, mais ils continuaient de boire, ce qui redoublait leur excitation. Certains se levèrent, ôtèrent leurs habits et s'unirent à la danse, que le rythme de plus en plus rapide des timbales et des tambours conduisait à son paroxysme.

Soudain, Ptolémée attrapa par la main une fille en train de tourbillonner. Il la fit tourner sur elle-même de façon qu'Alexandre pût la contempler. « C'est la plus belle, affirma-t-il. Je l'ai prise pour toi.

— Et pour moi ? demanda Héphestion.

— Celle-ci te plaît-elle ? », dit Alexandre en arrêtant une fille ravissante, aux cheveux roux.

Les serviteurs avaient été chargés de veiller que les lumières s'éteignent à un certain moment et que la salle fût plongée dans une demi pénombre.

Les jeunes gens s'étreignaient sur les lits, sur les tapis et sur les peaux qui couvraient partiellement le sol, tandis que la musique des flûtistes résonnait entre les murs ornés de fresques. Elle semblait rythmer leur souffle et le mouvement de leurs corps entrevus sous la lumière vacillante des rares lanternes brûlant encore aux coins de la grande salle.

Alexandre quitta les lieux au cœur de la nuit, en proie à l'ivresse et à une excitation incontrôlable. On aurait dit qu'une force longtemps réprimée s'était brusquement déchaînée en lui et qu'elle le dominait complètement.

Il s'immobilisa sur une terrasse du palais pour reprendre ses esprits. Le vent de Borée soufflait. Il s'approcha du parapet et

contempla la lune qui se couchait derrière les monts de l'Éordée.

Là-bas, cachée dans l'obscurité, se trouvait la calme retraite de Miéza, où Aristote veillait peut-être en suivant le fil subtil de ses pensées. Il lui sembla que des années s'étaient écoulées depuis leurs adieux.

Il fut réveillé par un garde, juste avant l'aube, et se redressa sur son lit. Il avait l'impression que sa tête allait éclater.

« J'espère que tu as une bonne raison, autrement…

— Le roi te fait demander, Alexandre. Il veut que tu le rejoignes immédiatement. »

Le jeune homme se leva avec difficulté et gagna une cuvette où il plongea la tête à plusieurs reprises ; puis il jeta une chlamyde sur ses épaules nues, laça ses sandales et suivit son guide.

Philippe l'accueillit dans une pièce de l'armurerie royale. Il était facile de comprendre qu'il était de fort mauvaise humeur.

« Il s'est produit quelque chose de très grave, dit-il. Avant que tu reviennes, j'avais demandé à ta mère de m'aider dans une mission délicate : mander une ambassade à Athènes pour tenter de bloquer un projet de Démosthène, qui risquait de se révéler nuisible à notre politique. Je pensais qu'un envoyé de la reine aurait plus de chances d'être écouté et d'obtenir des résultats. Hélas, je me trompais. L'envoyé a été accusé d'espionnage et torturé à mort. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Que nous devons nous mettre en guerre contre Athènes, répondit Alexandre, qui avait recouvré une partie de sa lucidité à la vue de son père.

— Ce n'est pas aussi simple. Démosthène essaie de constituer contre nous une ligue panhellénique et de la pousser à la guerre.

— Nous les battrons.

— Alexandre, il est temps que tu apprennes que les armes ne sont pas la solution à tous les problèmes. J'ai fait l'impossible pour être considéré comme le chef d'une ligue panhellénique, non comme son ennemi. Je nourris un projet ambitieux : déplacer le champ de bataille en Asie, contre les Perses ; vaincre et repousser loin de la mer Égée l'ennemi séculaire des Grecs ; prendre le contrôle des voies commerciales qui mènent de

l'Orient à nos rivages. Pour mener à bien ce projet, il faut que je m'impose comme le chef indiscuté d'une grande coalition réunissant toutes les forces des États grecs. En outre, il est nécessaire que s'affirme dans les villes les plus puissantes le parti philo-macédonien, et non celui qui souhaite ma mort. Tu comprends ? »

Alexandre acquiesça. « Que penses-tu faire ?

— Pour l'heure, attendre. Au cours de ma dernière campagne, j'ai subi des pertes considérables, et je dois reconstruire les subdivisions de notre armée que la guerre dans l'Hellespont et en Thrace a fauchées. Je n'ai pas peur de me battre, mais je préfère le faire lorsque les chances de victoire seront plus nombreuses.

« Je vais avertir tous nos informateurs à Athènes, à Thèbes et dans les autres cités grecques, de façon à être constamment informé de l'évolution de la situation politique et militaire. Démosthène a besoin de Thèbes s'il veut espérer nous battre. Thèbes dispose, en effet, de la seule armée de terre qui surpasse la nôtre. Il nous faut donc attendre le moment opportun pour empêcher cette alliance de se consolider. Cela ne devrait pas être difficile : les Athéniens et les Thébains se sont toujours détestés. Quoi qu'il en soit, si malgré tous mes efforts l'alliance était scellée, nous serions alors contraints de frapper avec la force et la rapidité de l'éclair.

« Le temps de ton éducation est terminé, Alexandre. À partir d'aujourd'hui, je te tiendrai informé des événements qui nous concernent de près. De jour comme de nuit, par beau temps comme par mauvais temps. Pour l'heure, je te demande d'apprendre à ta mère la mort de son envoyé. Elle était attachée à lui. Mais ne lui épargne pas les détails : je veux qu'elle sache tout ce qui est arrivé.

« Quant à toi, tiens-toi prêt : la prochaine fois que tu guideras tes camarades, ce ne sera pas dans une chasse au lion ou à l'ours. Ce sera à la guerre. »

Alexandre sortit et se dirigea vers les appartements de sa mère. Sur la promenade, il rencontra Cléopâtre qui descendait l'escalier, vêtue d'un magnifique péplum ionien brodé et suivie par deux servantes portant une corbeille volumineuse.

« Il est donc vrai que tu pars, lui dit-il.

— Oui, je vais au sanctuaire d'Artémisia dédier à la déesse tous mes jouets et mes poupées, répondit sa sœur en indiquant la corbeille.

— Eh oui, tu es une femme, maintenant. Le temps passe vite. Tu les lui dédies vraiment tous ? »

Cléopâtre sourit : « Non, pas tous… Tu te souviens de cette petite poupée égyptienne aux jambes et aux bras articulés, avec son coffret à maquillage, que papa m'avait offerte pour mon anniversaire ?

— Oui, je crois, répliqua Alexandre en accomplissant un effort de mémoire.

— Eh bien, je la garde. La déesse me pardonnera bien, qu'en penses-tu ?

— Oh, pour ça, je n'ai pas le moindre doute. Bon voyage, petite sœur. »

Cléopâtre déposa un baiser sur sa joue avant de dévaler l'escalier en compagnie de ses servantes. Une charrette l'attendait au corps de garde, ainsi que l'escorte menée par Perdiccas.

« Mais je ne veux pas de voiture, se plaignit-elle. Ne puis-je pas monter à cheval ? »

Perdiccas secoua la tête. « J'ai reçu l'ordre de… et puis, quel accoutrement, princesse ! »

Cléopâtre releva son péplum jusqu'au menton, découvrant ainsi un chiton très court. « Tu vois ? N'ai-je pas l'air de la reine des Amazones ? »

Le visage de Perdiccas s'empourpra. « Je le vois, princesse, admit-il en déglutissant.

— Alors ? »

Cléopâtre laissa retomber le péplum sur ses chevilles. Perdiccas soupira. « Tu sais bien que je ne peux rien te refuser. Voilà ce que nous allons faire. Pour l'instant, installe-toi dans la charrette. Quand nous nous serons un peu éloignés et que nous ne croiserons plus personne, tu pourras monter à cheval. Un de mes gardes prendra ta place. Il ne sera pas trop mal en compagnie de tes servantes.

— Magnifique ! », exulta la jeune fille.

Ils se mirent en route alors que le soleil apparaissait derrière le mont Rhodope. Ils s'engagèrent sur la voie qui conduisait au nord, vers Europos : le temple d'Artémisia se dressait à mi-chemin, sur un isthme qui séparait deux lacs jumeaux. Un lieu d'une immense beauté.

Dès qu'ils furent hors de vue, Cléopâtre ordonna à l'escorte de s'arrêter. Elle ôta son péplum sous les regards perplexes des soldats et s'empara du cheval d'un des gardes, qu'elle fit monter dans la voiture. Puis tous se remirent en route accompagnés par les petits cris des servantes.

« Tu vois ? observa Cléopâtre. De cette façon, c'est plus amusant pour tout le monde. »

Perdiccas acquiesça en essayant de fixer son regard devant lui, mais ses yeux revenaient inexorablement se poser sur les jambes nues de la princesse et sur le mouvement ondoyant de ses hanches, qui lui procurait une sorte de vertige.

« Je regrette de t'avoir posé autant de problèmes, s'excusa la jeune fille.

— Aucun problème, répliqua Perdiccas. Au contraire… C'est moi qui ai réclamé cette charge.

— Vraiment ? », demanda Cléopâtre en le regardant à la dérobée.

Perdiccas confirma, de plus en plus gêné.

« Je t'en suis reconnaissante. Moi aussi, je suis heureuse que tu m'accompagnes. Je sais que tu es très courageux. »

Le cœur du jeune homme se mit à battre la chamade. Il essaya toutefois de se donner une contenance : il se savait observé par ses hommes.

Quand le soleil eut atteint le zénith, la petite troupe s'arrêta pour déjeuner à l'ombre d'un arbre. Perdiccas pria Cléopâtre de se changer et de réintégrer la charrette : le sanctuaire n'était plus loin.

« Tu as raison », admit la jeune fille. Elle fit sortir le garde et enfila son péplum de cérémonie.

Ils atteignirent le temple dans l'après-midi. Cléopâtre y entra, suivie par ses servantes portant la corbeille ; elle s'avança vers la statue d'Artémisia, une belle et ancienne sculpture de bois peint, au pied de laquelle elle déposa ses jouets – poupées,

amphores et coupes en miniature. Puis elle l'invoqua : « Vierge divine, voilà, j'abandonne à tes pieds les souvenirs de mon enfance, et je te prie de m'excuser si je n'ai pas la force ou la volonté de garder, comme toi, ma virginité. Sois heureuse, je t'en supplie, de ces présents, et ne m'envie pas si je souhaite jouir des plaisirs de l'amour. » Elle remit une généreuse offrande aux prêtres du sanctuaire et quitta celui-ci.

Ces lieux étaient d'une incroyable beauté : le petit temple, entouré de buissons de roses, se dressait sur un pré très vert et se réfléchissait dans l'eau de deux lacs jumeaux qui s'ouvraient, à droite et à gauche, comme deux yeux reflétant le ciel.

Perdiccas s'approcha. « Je t'ai fait préparer un logement pour la nuit dans l'hôtellerie du sanctuaire.

— Et toi ?

— Je veillerai sur ton sommeil, ma maîtresse. »

La jeune fille baissa la tête. « Toute la nuit ?

— Bien sûr. Toute la nuit. Je suis responsable de… »

Cléopâtre leva les yeux et sourit. « Je sais que tu es très robuste, Perdiccas, mais je regrette que tu restes éveillé toute la nuit. Je pensais que…

— Que pensais-tu, ma maîtresse ? demanda le jeune homme avec une inquiétude croissante.

— Que… si jamais tu t'ennuyais… tu pourrais monter chez moi pour bavarder un peu.

— Oh, ce serait un grand plaisir et un honneur…

— Alors, je laisserai la porte ouverte. »

Elle sourit encore en clignant de l'œil et courut rejoindre ses servantes, qui jouaient à la balle sur la pelouse parmi les roses en fleur.

21

Peu après le retour d'Alexandre à Pella, le conseil du sanctuaire de Delphes demanda à Philippe de défendre les droits du temple d'Apollon contre la ville d'Amphissa, dont les habitants cultivaient abusivement des terres appartenant au dieu. Alors que le souverain s'apprêtait à évaluer le véritable objectif de cette guerre sacrée, il reçut d'Asie des nouvelles importantes.

Un de ses espions, un Grec de Cilicie dénommé Eumolpos qui exerçait une activité commerciale dans la ville de Soles, débarqua dans le port de Therma et vint les lui délivrer en personne. Les deux hommes se rencontrèrent en tête à tête dans le bureau privé du roi.

« Je t'ai apporté un cadeau », sire, annonça l'espion en déposant sur la table de Philippe une précieuse statuette en lapis-lazuli qui représentait la déesse Astarté. « Elle est très ancienne et très rare, elle représente l'Aphrodite des Cananéens. Elle protégera longtemps ta virilité.

— Je te remercie, je tiens beaucoup à ma virilité, mais j'espère que ce n'est pas le seul motif de ta venue.

— Bien sûr que non, répliqua Eumolpos. Il y a de grandes nouvelles dans la capitale perse : l'empereur Artaxerxès III a été empoisonné par son médecin, sur l'ordre d'un eunuque de la cour, semble-t-il. »

Philippe secoua la tête. « Les châtrés sont déloyaux. Jadis, on a voulu m'en offrir un, mais j'ai refusé. Ils sont jaloux de tous ceux qui ont encore la possibilité de baiser. C'est compréhensible, d'une certaine façon, puisqu'on la leur a niée. Quoi qu'il en soit, voilà qui me donne raison.

— L'eunuque se nomme Bagoas. Il s'agit, paraît-il, d'une histoire de jalousie.

— Châtré et enculé qui plus est. C'est normal, commenta Philippe. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Il s'est déjà passé quelque chose, sire. Bagoas a persuadé les nobles d'offrir la couronne à Arsès, fils du défunt Artaxerxès et d'une de ses épouses, Atossa. Regarde, dit-il en tirant une pièce de monnaie de sa poche et en la tendant à Philippe. Elle vient juste d'être frappée. »

Le roi examina le profil du nouvel empereur, caractérisé par un nez énorme, pareil à un bec de rapace. « Il n'a pas l'air rassurant. Il semble encore pire que son père, qui était déjà un dur à cuire. Penses-tu que cela durera ?

— Ma foi, soupira Eumolpos en haussant les épaules, c'est difficile à dire. Mais nos observateurs s'accordent pour penser que Bagoas a l'intention de gouverner en se servant d'Arsès et que ce dernier vivra tant qu'il obéira au châtré.

— Cela me paraît sensé. J'enverrai mes salutations au nouveau souverain et à ce couilles-sèches de Bagoas, et nous verrons comment ils prendront la chose. Informe-moi de tout ce qui se produit à la cour de Suse et tu n'auras pas à t'en plaindre. Et maintenant, passe chez mon secrétaire, qui te paiera ton dû, et dis-lui de me rejoindre. »

Eumolpos le salua cérémonieusement et disparut en laissant Philippe méditer sur la suite des événements. Quand Eumène surgit, il avait déjà pris sa décision.

« Tu m'as appelé, sire ?

— Assieds-toi et écris. »

Eumène s'empara d'un tabouret d'une tablette et d'un stylet, tandis que le souverain commençait à dicter :

Philippe, roi des Macédoniens, à Arsès, roi des Perses, Roi des Rois, lumière des Aryens, etc., etc., salut !

Le roi Artaxerxès, troisième de ce nom, ton père et prédécesseur, nous a fait un grand affront sans qu'il y ait jamais eu de provocation de notre part. Il a enrôlé et payé des troupes mercenaires qu'il a prêtées à nos ennemis alors que nous étions occupés par le siège de Périnthe et la guerre contre Byzance.

Les dommages que nous avons subis sont considérables. C'est pourquoi je te demande le paiement d'une indemnité de…

Eumène leva la tête.

… cinquante talents.

Le secrétaire laissa échapper un sifflement.

Si tu n'acceptes pas notre requête, nous devrons te considérer comme un ennemi, avec toutes les conséquences qu'une telle considération pourra comporter.

Prends soin de toi, etc., etc.

« Transcris-la sur un papyrus et rapporte-la-moi pour que j'y appose mon sceau. Elle devra être envoyée par un courrier rapide.

— Par Zeus, sire ! s'exclama Eumène. C'est la lettre la plus péremptoire que j'aie jamais vue. Arsès n'aura qu'une possibilité : te répondre sur le même ton.

— C'est exactement ce que je souhaite, affirma le roi. La missive mettra un ou deux mois pour arriver et un ou deux mois pour revenir, ce qui me laisse tout juste le temps de régler mes affaires en Grèce. Après quoi, je m'occuperai de ce châtré et de son pantin. Fais lire cette lettre à Alexandre et note ses réactions.

— Je n'y manquerai pas », assura Eumène en sortant, la tablette sous le bras.

Alexandre lut la missive et comprit que son père avait décidé d'envahir l'Asie, qu'il cherchait un prétexte pour déclencher les hostilités.

Il retourna à Miéza dès qu'il se fut libéré des multiples devoirs que son retour à Pella avait engendrés : participation aux réunions du gouvernement, à la réception des hôtes étrangers, des ambassades et des délégations, et aux assemblées de l'armée, fondamentales pour les relations que la couronne entretenait avec les nobles qui l'appuyaient.

Aristote avait déjà quitté les lieux, mais son neveu Callisthène était encore là. Il mettait de l'ordre dans la collection de plantes de son oncle et s'occupait de l'édition des œuvres que le philosophe avait expressément dédiées à son royal élève : une étude consacrée à la monarchie et une autre à la colonisation, où il théorisait sur la diffusion, dans le monde, du modèle de la cité grecque, seul et véritable véhicule de liberté, laboratoire de civilisation spirituelle et matérielle.

Quoi qu'il en soit, Alexandre demeura quelques jours à Miéza afin de se reposer et de méditer, prenant ses repas en compagnie de Callisthène, un jeune homme d'une grande

culture, qui possédait une profonde connaissance de la situation politique des États grecs.

Passionné par l'histoire, il s'était procuré non seulement les grands ouvrages classiques d'Hécatée de Milet, d'Hérodote et de Thucydide, mais aussi ceux des historiens occidentaux tels que le Syracusain Philistos, qui relatait l'histoire des cités grecques de Sicile et d'Italie, un pays où émergeaient de nouvelles puissances, comme la ville de Rome, fondée par le héros troyen Énée et visitée par Héraclès au cours du voyage qui l'avait ramené de la lointaine Ibérie.

Après le dîner, ils s'asseyaient à l'extérieur, sous le portique, et discutaient jusqu'à une heure avancée. « Pendant que ton père se battait contre les Scythes, dit un soir Callisthène, le conseil du sanctuaire de Delphes a déclaré une nouvelle guerre sainte contre les habitants d'Amphissa.

— Je le sais, répliqua le prince. Mais aucun des deux partis n'est en mesure de l'emporter. Les Thébains se cachent derrière Amphissa, ils refusent de sortir à découvert pour éviter d'encourir les foudres du conseil. La situation est à nouveau critique, notamment si l'on considère la future décision d'Athènes. Le conseil nous a déjà envoyé une demande d'intervention officielle, et je ne crois pas que mon père se le fera dire deux fois. »

Callisthène se versa un peu de vin après avoir servi le prince. « Le conseil est présidé par les Thessaliens, qui sont vos amis… Connaissant ton père, je ne m'étonnerais pas d'apprendre qu'il est l'auteur de cette manœuvre. »

Alexandre l'observa tandis qu'il sirotait négligemment sa coupe de vin. « Dois-je penser que tu as les oreilles qui traînent, Callisthène ? »

Le jeune homme reposa sa coupe. « Je suis un historien, Alexandre, et je crois être un bon élève de mon oncle, comme tu l'as été toi-même. Tu ne devrais pas être surpris de me voir utiliser les instruments de la logique, plutôt que les racontars de deuxième ou troisième main.

« Maintenant, laisse-moi deviner : ton père sait que l'opinion publique athénienne n'est pas favorable aux Thébains mais il sait aussi que Démosthène fera tout ce qui est en son pouvoir

pour que les Athéniens changent d'avis et soutiennent Thèbes, laquelle appuie Amphissa contre le conseil du sanctuaire, c'est-à-dire contre Philippe.

« Démosthène, quant à lui, sait que le seul espoir de faire obstacle à l'hégémonie macédonienne sur la Grèce est d'unir les forces d'Athènes à celles de Thèbes. Il s'efforcera donc de conclure un pacte avec les Thébains, même s'il lui faut pour cela défier le plus grand consensus religieux des Grecs, l'oracle du dieu Apollon.

— Et à ton avis, comment réagiront les Thébains ? » demanda Alexandre, curieux de connaître dans les moindres détails les hypothèses de son interlocuteur.

« Cela dépendra de deux facteurs : la réaction des Athéniens, et celle de l'armée macédonienne en Grèce centrale. Ton père tentera d'exercer la plus forte pression possible sur les Thébains pour les dissuader de se lier à Athènes. Il n'ignore pas qu'une alliance l'obligerait à affronter la plus grande puissance terrestre et la plus grande puissance navale de toute la Grèce, un morceau trop gros à avaler même pour le roi des Macédoniens. »

Alexandre observa un moment de silence, comme s'il écoutait les bruits de la nuit qui s'échappaient de la forêt voisine et Callisthène lui versa un peu de vin.

« Que feras-tu lorsque tu auras terminé ton travail à Miéza ? interrogea-t-il après avoir trempé ses lèvres dans le breuvage.

— Je pense que je rejoindrai mon oncle à Stagire, mais j'aimerais aussi suivre la guerre de près.

— Tu pourrais venir avec moi au cas où mon père me demanderait de l'accompagner.

— J'en serais heureux », répliqua Callisthène ; il était facile de comprendre qu'il s'attendait à une telle proposition, qui comblait aussi bien son ambition que celle d'Alexandre.

« Alors, viens à Pella dès que tu en auras terminé ici. »

Callisthène accepta avec enthousiasme cette invitation. Ils se quittèrent tard dans la nuit, après avoir longuement discuté de sujets philosophiques. Le lendemain, le jeune homme remit à son invité les deux ouvrages d'Aristote qu'il lui avait promis,

accompagnés l'un et l'autre d'une lettre autographe du philosophe.

Alexandre regagna le palais trois jours plus tard, dans la soirée, à temps pour participer au conseil de guerre réuni par son père. Il y avait là les généraux Antipatros, Parménion et Cleitos le Noir, ainsi que les commandants des principales unités de la phalange et de la cavalerie. Alexandre était présent en qualité de commandant de la Pointe.

Sur le mur du fond de la salle du conseil s'étalait une carte de la Grèce, que Philippe avait fait exécuter quelques années plus tôt par un géographe de Smyrne. Le souverain s'en servit pour illustrer la façon dont il entendait procéder.

« Je ne veux pas attaquer immédiatement Amphissa, affirma-t-il. La Grèce centrale est un territoire dangereux où il est facile de se laisser enfermer dans des vallées étroites, de se voir ôter brusquement toute liberté de manœuvre et d'être écrasé par l'ennemi. Nous devrons donc nous emparer d'abord des clés de cette région, à savoir Chithinion et Élatée. Nous déciderons plus tard de la suite des événements.

« Nos troupes ont déjà entamé leur marche d'approche en Thessalie ; Parménion et moi les rejoindrons rapidement puisque nous partirons demain. Antipatros prendra la tête des subdivisions restant en Macédoine. »

Alexandre attendait avec impatience que le roi communique la tâche qu'il lui avait réservée dans ces opérations, mais il fut déçu.

« Je laisserai à mon fils le sceau des Argéades afin qu'il me représente en mon absence. Chacun de ses actes aura valeur de décret royal. »

Le jeune homme feignit de se lever, mais son père le foudroya du regard. C'est alors qu'entra Eumène, portant le sceau. Il le remit à Alexandre, qui le passa à son doigt à contrecœur en disant : « Je suis reconnaissant au roi de l'honneur qu'il me fait et j'essaierai d'être à la hauteur de cette tâche. »

Philippe se tourna ensuite vers son secrétaire : « Lis aux commandants la lettre que j'ai fait envoyer au nouveau roi des

Perses. Je veux qu'ils sachent qu'un de mes hommes pourrait gagner rapidement l'Asie afin de nous préparer la route. »

Eumène lut le texte d'une voix claire et solennelle :

« Si la réponse est celle que j'imagine, reprit le roi, Parménion pourrait partir pour les Détroits et nous assurer la possession de la rive orientale en prévision de notre invasion de l'Asie, tandis que nous nous emploierons à montrer définitivement aux Grecs qu'il ne peut y avoir qu'une seule ligue panhellénique : celle que je conduirai moi-même. C'est tout ce que j'avais à vous dire ; vous pouvez donc retourner à vos occupations. »

Alexandre attendit que tout le monde fût sorti pour s'entretenir en tête à tête avec son père.

« Pourquoi me laisses-tu à Pella ? Si je dois commander la Pointe, c'est sur le champ de bataille, et non à la parade. Antipatros est capable de régler les affaires du gouvernement en ton absence.

— J'ai longuement réfléchi avant de prendre cette décision, et je n'ai pas l'intention de revenir sur mon choix. Le gouvernement du pays est une entreprise plus difficile et peut-être plus importante que la guerre. J'ai de nombreux ennemis Alexandre, non seulement à Athènes et à Thèbes, mais aussi à Pella et en Macédoine, sans parler de la Perse. Je veux pouvoir partir et me battre au loin en sachant que la situation est calme, qu'elle repose dans des mains fiables. Et j'ai confiance en toi. »

Ne pouvant opposer aucun argument à ces paroles, le jeune homme baissa la tête. Mais Philippe avait deviné son état d'âme, et il reprit : « Le sceau qui t'est donné est le signe d'une des plus hautes dignités du monde entier. Le fait de le porter exige des capacités bien plus élevées que celles qu'il est nécessaire de posséder pour guider la charge d'un escadron de cavalerie.

« C'est ici, au palais, que tu apprendras à être un roi, et non sur le champ de bataille ; le métier d'un souverain, c'est la politique et non l'usage de la lance et de l'épée. Toutefois, quand viendra l'affrontement final, quand j'aurai besoin de toutes les forces dont je dispose, je t'enverrai chercher et c'est toi qui mèneras la Pointe dans la bataille. Personne d'autre. Allez, ne

fais pas cette tête, je t'ai préparé une surprise pour te réconforter. »

Alexandre secoua la tête : « Que trames-tu, papa ?

— Tu verras », dit Philippe en souriant à moitié.

Il se leva et quitta la salle du conseil. Un peu plus tard, Alexandre l'entendit appeler son écuyer à pleine voix, lui réclamer son cheval et lui ordonner d'alerter la garde. Le jeune homme gagna la loge qui donnait sur la cour, à temps pour voir son père s'éloigner au galop dans la nuit.

Il s'attarda longtemps dans son bureau afin de se préparer pour les tâches du lendemain, puis, un peu avant minuit, il éteignit sa lampe et prit le chemin de ses appartements. Dès qu'il fut entré, il appela Leptine, mais la jeune fille ne répondait pas.

« Leptine ! », répéta-t-il d'une voix impatiente. Il songea qu'elle devait être malade ou fâchée contre lui, pour une raison qu'il ignorait. Une autre voix s'échappa de la pénombre : « Leptine a dû s'absenter. Elle reviendra demain matin.

— Par Zeus ! », s'exclama Alexandre en entendant cette voix inconnue.

La main sur son épée, il pénétra dans sa chambre.

« Ce n'est pas cette épée qui te permettra de me transpercer », observa la voix. Alexandre découvrit alors une magnifique jeune fille, qu'il n'avait encore jamais vue, assise sur son lit.

« Qui es-tu, et qui t'a donné l'autorisation d'entrer dans mes appartements ? interrogea-t-il.

— Je suis la surprise que ton père, le roi Philippe, désirait te faire. Je m'appelle Campaspé.

— Je regrette, Campaspé, répliqua Alexandre en lui indiquant la porte. Si je souhaitais une surprise de ce genre, je saurais très bien me débrouiller tout seul. Adieu. »

La jeune fille se leva. Mais, au lieu de se diriger vers la porte, elle dégrafa son péplum d'un geste rapide et demeura devant lui dans ses seules sandales de rubans d'argent.

Alexandre laissa retomber sa main et la contempla sans mot dire. C'était la plus belle femme qu'il eût vue de toute son existence, belle à vous couper le souffle et à vous faire bouillir le

sang. Son cou était soyeux et doux, ses épaules droites, ses seins turgescents et dressés, ses cuisses aussi fuselées et lisses que si on les avait sculptées dans le marbre de Paros. Il sentit sa langue coller à son palais.

La jeune femme s'approcha de lui et, le prenant par la main, l'entraîna vers la salle de bains. « Puis-je te déshabiller ? lui demanda-t-elle en dégrafant les fibules qui retenaient son chiton et sa chlamyde.

« J'ai bien peur que Leptine soit furieuse et qu'elle…, balbutia Alexandre.

— Peut-être, mais toi, tu seras certainement heureux et comblé. Je te l'assure. »

Maintenant le prince aussi était nu. La jeune fille se blottit contre lui, mais dès qu'elle perçut l'effet extraordinaire qu'elle avait provoqué, elle recula et le conduisit dans la baignoire.

« Ici, ce sera encore mieux. Tu verras »

Alexandre la suivit. Elle se mit à le caresser avec un savoir et une habileté inconnus jusqu'alors du jeune homme, excitant son désir jusqu'à l'excès, se refusant délicatement avant de recommencer doucement, de plus loin, d'un geste de plus en plus précis…

Quand elle constata qu'il avait atteint le summum de l'excitation, elle se glissa hors de la baignoire et alla s'allonger sur le lit, ruisselant d'eau parfumée sous la lumière dorée des lampes, puis elle s'offrit. Le jeune homme l'étreignit avec fougue, cependant qu'elle murmurait à son oreille : « C'est ainsi que tu utiliseras le bélier quand tu devras démanteler les murs d'une ville. Permets-moi de te guider et tu verras… »

Alexandre la laissa faire et il plongea dans le plaisir comme une pierre dans l'eau, un plaisir de plus en plus fort et de plus en plus intense, jusqu'à l'explosion. Mais Campaspé le voulait encore, et elle l'excita à nouveau de sa bouche humide et brûlante, avant de monter sur lui et de mener, avec une lenteur exténuante, la danse d'amour. Cette nuit-là, le jeune homme comprit que le plaisir pouvait atteindre des sommets qu'il n'avait jamais connus avec l'amour naïf et rude de Leptine.

22

Après le départ de l'armée, Alexandre reçut chaque jour, sans exception, des dépêches du roi l'informant du déroulement des opérations et de ses déplacements. Il apprit ainsi que dans sa première intervention, Philippe avait complètement réalisé son projet en occupant Chithinion puis Élatée, vers la fin de l'été.

Philippe, roi des Macédoniens, à Alexandre, salut.

Aujourd'hui, troisième jour du mois de Métageitnion, j'ai occupé Élatée.

Mon entreprise a suscité la panique à Athènes car tout le monde pensait que j'allais aussitôt retourner l'armée contre eux et pousser les Thébains à marcher avec moi. Mais Démosthène a convaincu les habitants que mon action ne visait qu'à faire pression sur Thèbes pour les empêcher de s'allier avec les Athéniens. Il s'est fait nommer à la tête d'une délégation destinée à stipuler une alliance avec les Thébains. J'ai décidé, moi aussi, d'envoyer une ambassade dans cette cité afin de les persuader du contraire. Je te tiendrai informé.

Prends soin de toi et de la reine, ta mère.

Alexandre convoqua Callisthène, qui l'avait rejoint au palais depuis quelques jours. « Les choses se passent plus ou moins selon tes prévisions, lui communiqua-t-il. Je viens de recevoir une dépêche de mon père concernant le déroulement de son expédition. Deux ambassades, l'une athénienne et l'autre macédonienne, tenteront d'attirer les Thébains dans leurs camps respectifs. Qui l'emportera, selon toi ? »

D'un geste affecté, Callisthène lissa son manteau sur son bras gauche et dit : « Faire des prévisions est un exercice dangereux, qui convient davantage à un devin qu'à un historien. Qui conduira l'ambassade athénienne ?

— Démosthène.

— Alors c'est lui qui réussira. Il n'y a pas en Grèce d'orateur plus brillant. Prépare-toi à partir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y aura un affrontement final, et ce jour-là ton père voudra t'avoir à ses côtés sur le champ de bataille. »

Alexandre plongea son regard dans le sien. « Si cela se produit, c'est toi qui écriras l'histoire de mes exploits. »

Le prince comprit bien vite que son père était dans le vrai : administrer le pouvoir politique constituait une entreprise plus ardue que combattre en rase campagne. Tout le monde, à la cour, se croyait en devoir de lui distribuer des conseils, étant donné son jeune âge, et tout le monde, à commencer par sa mère, pensait pouvoir influencer ses décisions.

Un soir, Olympias l'invita à dîner dans ses appartements, sous prétexte de lui offrir un manteau qu'elle avait elle-même brodé.

« Il est magnifique », affirma Alexandre dès qu'il le vit. Et, bien qu'ayant reconnu la facture raffinée d'Éphèse, il ajouta : « Cela a dû te demander des mois de travail. »

Il n'y avait que deux lits et deux tables, côte à côte.

« Je pensais que Cléopâtre aurait été présente, ce soir.

— Elle a pris froid et elle a un peu de fièvre. Elle te prie de l'excuser. Mais installe-toi, s'il te plaît. Le dîner est prêt. »

Alexandre s'étendit et prit quelques amandes sur une petite assiette, tandis qu'une jeune fille servait un bouillon de viande d'oie ainsi que des fougasses cuites sous la cendre. Les repas de sa mère étaient toujours simples et frugaux.

Olympias s'allongea à son tour et attendit qu'on remplisse sa tasse pour parler.

« Alors, comment te sens-tu depuis que tu sièges sur le trône de ton père ? lui demanda-t-elle après avoir avalé quelques cuillerées.

— Exactement comme lorsque je suis assis sur un autre siège, répondit son fils sans dissimuler un léger agacement.

— N'élude pas ma question, le réprimanda Olympias en le regardant droit dans les yeux. Tu sais bien ce à quoi je fais allusion.

— Je le sais, maman. Que veux-tu que je te dise ? J'essaie de faire de mon mieux, d'éviter les erreurs, de veiller attentivement sur les affaires de l'État.

— Louable », observa la reine.

Une servante déposa alors sur la table un plat de légumes et de salade, qu'elle assaisonna d'huile, de vinaigre et de sel.

« Alexandre, reprit Olympias, as-tu jamais songé que ton père pourrait brusquement disparaître ?

— Mon père combat dans les rangs avec ses soldats. Cela peut lui arriver.

— Et si cela arrivait ? »

La servante versa du vin, emporta le plat et revint avec de la viande de grue à la broche et un bol de purée de petits pois, que le prince refusa d'un geste de la main.

« Pardonne-moi, j'avais oublié que tu détestais les petits pois… Alors, y as-tu songé ?

— J'en serais terriblement chagriné. J'aime mon père.

— Ce n'est pas la question, Alexandre. Je parle de la succession.

— Personne ne remet en cause ma place sur le trône.

— Tant que ton père vit et que je vis moi aussi…

— Maman, tu as trente-sept ans.

— Cela ne veut rien dire. Les malheurs arrivent à tout le monde. Le fait est que ton cousin Amyntas a cinq ans de plus que toi, et qu'il était l'héritier avant ta naissance. Quelqu'un pourrait poser sa candidature au trône. En outre, ton père a un autre fils avec l'une de ses… épouses. »

Alexandre haussa les épaules. « Arrhidée est un pauvre idiot.

— Idiot, mais de sang royal. Il pourrait te faire de l'ombre, lui aussi.

— Alors comment devrais-je réagir, selon toi ?

— Tu détiens le pouvoir en ce moment, et ton père est au loin. Tu disposes du trésor royal : tu peux donc agir à ta guise. Il te suffit de payer quelqu'un. »

Alexandre s'assombrit. « Mon père a laissé vivre Amyntas, et ce, même après ma naissance. Je n'ai aucunement l'intention de faire ce que tu me suggères. Jamais.

— Aristote t'a certainement rempli la cervelle de ses idées sur la démocratie, mais les choses sont différentes pour un roi. Un roi doit assurer son arrivée au pouvoir : le comprends-tu ?

— Cela suffit, maman. Mon père est vivant, tu le sais fort bien, la discussion est close. Si jamais, un jour, j'avais besoin d'aide, je m'adresserais à ton frère, le roi d'Épire. Il m'aime bien et il me soutiendra.

— Écoute-moi », insista Olympias. Mais Alexandre se leva d'un air agacé et posa un baiser rapide sur sa joue.

« Merci pour le dîner, maman. Je dois m'en aller, bonne nuit. »

Il descendit dans la cour intérieure du palais, inspecta le corps de garde à l'entrée, puis monta chez Eumène, qui veillait dans son bureau, enregistrant la correspondance destinée au roi.

« Des nouvelles de mon père ? demanda-t-il.

— Oui, mais rien de neuf. Les Thébains n'ont pas encore choisi leur camp.

— Sais-tu ce que fait Amyntas, ces jours-ci ? »

Eumène lui lança un regard surpris. « Que veux-tu dire ?

— Exactement ce que j'ai dit.

— Eh bien, je l'ignore. Je crois qu'il chasse dans la Lyncestide.

— Bon. Quand il reviendra, confie-lui une mission diplomatique.

— Diplomatique ? Mais de quel genre ?

— Tu n'as qu'à décider. Il doit bien y avoir une mission appropriée pour lui. En Asie, en Thrace, dans les îles. Où bon te semblera. »

Eumène commença à objecter : « Vraiment, je ne vois pas… »

Mais Alexandre était déjà sorti.

L'ambassade de Philippe se présenta à Thèbes au cœur de l'automne, et fut autorisée à s'exprimer devant l'assemblée citadine, réunie au complet dans le théâtre.

Ce jour-là, l'ambassade d'Athènes, conduite par Démosthène en personne, y fut également admise, car le conseil tenait à ce

que le peuple fût en mesure d'évaluer les deux propositions en les confrontant rapidement l'une à l'autre.

Philippe s'était longuement entretenu avec son état-major au sujet de ces propositions ; il les jugeait extrêmement avantageuses et pensait qu'elles seraient certainement acceptées. Il ne priait pas les Thébains de s'allier avec lui, même s'il savait qu'ils se cachaient derrière Amphissa, la ville contre laquelle la guerre sacrée avait été proclamée ; il se contenterait de leur neutralité. En échange, il leur offrait de considérables avantages économiques et territoriaux. Mais en cas de refus, il les menaçait d'effroyables destructions. Qui serait assez fou pour refuser son offre ?

Eudème d'Oréos, le chef de la délégation macédonienne, conclut son exposé en dosant habilement flatteries, menaces et chantages, puis il quitta la salle.

Un peu plus tard, il retrouva un ami et informateur thébain qui le conduisit en un lieu d'où l'on pouvait voir et entendre tout ce qui se passait à l'assemblée. Il n'ignorait pas, en effet, que Philippe exigerait de lui le compte rendu de ce qu'il avait entendu de ses propres oreilles, et non les relations d'autres témoins.

L'assemblée attendit quelques instants pour éviter que Macédoniens et Athéniens ne se croisent et n'en viennent aux mains. Puis elle fit entrer la délégation que conduisait Démosthène.

Le grand orateur avait un aspect austère de philosophe, un corps maigre et sec, des yeux expressifs sous un front sans cesse plissé. On disait qu'il avait eu dans sa jeunesse des problèmes de prononciation et une voix faible. Voulant entreprendre une carrière d'orateur, il s'était, paraît-il, exercé à déclamer des vers d'Euripide sur les rochers battus par la mer déchaînée. On savait qu'il ne discourait jamais sans avoir recours à ses notes, car il avait des difficultés à improviser ; personne ne fut donc étonné de le voir tirer une liasse de feuilles des plis de sa robe.

Il se mit à les lire d'une voix très posée, parlant longuement, rappelant les diverses phases de l'avancée irrésistible de Philippe, de ses perpétuelles violations de pactes. Emporté par sa fougue, il se lança dans une plaidoirie soignée :

« Ne voyez-vous pas, Thébains, que la guerre sacrée n'est qu'un prétexte, comme le fut la dernière guerre et celle qui la précéda ? Philippe exige votre neutralité car il entend diviser les forces de la Grèce libre et abattre, l'une après l'autre, les forteresses de la liberté. Si vous laissez les Athéniens l'affronter seuls, ce sera ensuite votre tour, et vous serez contraints vous aussi, de vous rendre.

« De même, si vous affrontez Philippe seuls et que vous êtes battus, Athènes ne parviendra pas à se sauver. S'il veut nous séparer, c'est bien parce qu'il sait que seules nos forces unies pourraient faire obstacle à son pouvoir immense.

« Je sais bien que nous avons été opposés, dans le passé, par des différends et des guerres multiples ; mais il s'agissait alors de conflits entre cités libres. Aujourd'hui, nous avons deux parties en présence : d'un côté, un tyran ; de l'autre, des hommes libres. Vous ne pouvez pas hésiter, Thébains !

« Afin de vous montrer notre bonne foi, nous vous céderons le commandement des troupes terrestres et ne garderons que celui de la flotte. En outre, nous nous chargerons des deux tiers des dépenses totales. »

Un murmure courut dans les rangs de l'assemblée, et l'orateur comprit que ses mots avaient fait mouche. Il se prépara à assener le coup de grâce, tout en sachant qu'il risquait gros et qu'il serait peut-être désavoué par son propre gouvernement.

« Depuis plus d'un demi-siècle, reprit-il, les villes de Platées et de Thespies, qui font partie de la Béotie, sont alliées à Athènes, et Athènes a toujours garanti leur indépendance. Nous sommes disposés, si vous acceptez notre proposition et vous unissez à nous dans la lutte contre le tyran, à les ramener sous votre contrôle et à les persuader de se soumettre à votre autorité. »

La fougue de Démosthène, son ton inspiré, le timbre de sa voix et la force de ses arguments avaient obtenu l'effet escompté. Quand il se tut, haletant et le front ruisselant de sueur, nombre de représentants se levèrent pour l'applaudir, bientôt suivis par d'autres, et d'autres encore, jusqu'à ce que toute l'assemblée éclate en une longue ovation.

Deux critères avaient joué : l'impétuosité de l'orateur athénien et l'arrogance de l'envoyé de Philippe mêlée à des intimidations et au chantage. Le président de l'assemblée fit ratifier les décisions et chargea le secrétaire d'informer l'ambassade de Macédoine que la cité repoussait en bloc ses exigences aussi bien que ses offres, et qu'elle lui enjoignait de quitter le territoire béotien avant le lendemain, au coucher du soleil, si elle ne voulait pas être arrêtée et condamnée pour espionnage.

Philippe s'emporta comme un taureau furieux lorsqu'on lui fit part de cette réponse : il n'imaginait pas que les Thébains seraient assez fous pour le défier, alors qu'il se trouvait presque aux portes de leur territoire. Mais il fut bien obligé d'accepter l'issue de la confrontation entre les deux ambassades.

Une fois sa colère retombée, il s'assit en tirant son manteau sur ses genoux et remercia Eudème d'Oréos du bout des lèvres, lui qui s'était contenté, en fin de compte, d'exécuter ses ordres. L'ambassadeur, qui était resté debout pour écouter le roi s'épancher, lui demanda alors l'autorisation de prendre congé, et se dirigea vers la porte.

« Attends, le rappela Philippe. Comment est Démosthène ? »

Eudème s'immobilisa sur le seuil et se retourna.

« Une boule de nerfs qui n'a que le mot « liberté ! » à la bouche », répondit-il.

Et il sortit.

Philippe ne s'était pas encore remis de sa surprise quand l'armée des alliés s'ébranla. Des troupes légères de Thébains et d'Athéniens occupèrent tous les cols montagneux, de façon à interdire à l'ennemi toute initiative militaire en direction de la Béotie et de l'Attique. Gêné par le mauvais temps et par une situation désormais trop difficile et trop risquée, le souverain décida de rentrer à Pella et de laisser un contingent en Thessalie sous les ordres de Parménion et de Cleitos le Noir.

Alexandre, à la tête d'un détachement de la garde royale, vint l'accueillir à la frontière de la Thessalie et l'escorta jusqu'au palais.

« Tu as vu ? lui dit Philippe après qu'ils se furent salués. Il n'y avait pas urgence. Nous n'avions pas besoin de nous presser. Nous n'avons pas encore pris d'initiative et le jeu est ouvert.

— Mais tout semble se liguer contre nous. Thèbes et Athènes se sont alliées et ont obtenu jusqu'à présent des succès importants. »

D'un geste de la main, le roi sembla chasser une pensée désagréable. « Ah ! s'exclama-t-il. Laisse-les se repaître de leurs victoires. Leur réveil n'en sera que plus amer. Je ne voulais pas de confrontation avec les Athéniens et j'ai demandé aux Thébains de rester à l'écart de cette affaire. Ils m'ont poussé à la guerre contre mon gré, et je vais devoir leur montrer qui est le plus fort. Il y aura encore des morts, encore des carnages : cela me répugne, mais je n'ai pas le choix.

— Que penses-tu faire ? interrogea Alexandre.

— Pour l'heure, attendre le printemps : on combat mieux par beau temps. Mais surtout, je veux pouvoir me consacrer à la réflexion. Rappelle-toi, mon garçon : je ne me bats jamais par simple envie de frapper. La guerre est pour moi un autre moyen de faire de la politique. »

Ils poursuivirent un moment leur route en silence car le roi semblait contempler le paysage et les travailleurs des champs Puis il demanda soudain à Alexandre : « À propos, comment était ma surprise ? »

23

— « Je ne comprends pas mon père, s'exclama Alexandre. Nous avions la possibilité de nous imposer par la force des armes et il a préféré accepter l'humiliation d'une confrontation avec l'ambassade athénienne. Pour en sortir bafoué. Il aurait pu attaquer avant, et négocier après.

— Je suis d'accord avec toi, répliqua Héphestion. Pour moi, c'est une erreur. Il faut d'abord frapper, et traiter ensuite. »

Eumène et Callisthène les suivaient au pas, sur leurs chevaux. Ils se rendaient à Pharsale pour remettre un message de Philippe aux alliés de la ligue thessalienne.

« Moi, je le comprends, intervint Eumène, et je l'approuve. Tu sais bien que ton père a vécu un an à Thèbes en qualité d'otage, lorsqu'il était adolescent. Il habitait chez Pélopidas, le plus grand stratège que la Grèce ait connu ces cent dernières années. Il a été profondément impressionné par le système politique des cités, par leur formidable organisation militaire, par la richesse de leur culture. C'est de cette expérience qu'est né son désir de répandre la civilisation hellénique en Macédoine, et de rassembler les Grecs dans l'unité d'une grande confédération.

— Comme à l'époque de la guerre de Troie, observa Callisthène. Voilà ce que vise ton père : unifier dans un premier temps les États grecs, puis les mener contre l'Asie, ainsi que le fit Agamemnon contre l'empire du roi Priam, il y a presque mille ans. »

Ces mots tirèrent Alexandre de sa torpeur : « Il y a mille ans ? Mille ans se sont écoulés depuis la guerre de Troie ?

— Ils le seront dans cinq ans, répondit Callisthène.

— Un signe, murmura Alexandre. Un signe, peut-être.

— Que veux-tu dire ? interrogea Eumène.

— Rien. Ne trouvez-vous pas étrange le fait que j'aurai dans cinq ans l'âge qu'avait Achille à son départ pour Troie, et que la guerre chantée par Homère aura mille ans à ce moment-là ?

— Non, rétorqua Callisthène. L'histoire nous offre parfois, à de nombreuses années de distance, des situations semblables à celles qui donnèrent lieu à des exploits grandioses. Mais rien ne se répète jamais de la même façon.

— Tu crois ? », demanda Alexandre.

Un instant, son front se plissa comme s'il poursuivait des images lointaines, évanescentes. Héphestion posa la main sur son épaule. « Je sais à quoi tu penses. Et quoi que tu décides de faire, où que tu décides d'aller, je te suivrai. Même aux enfers. Même au bout du monde. »

Alexandre se tourna vers lui et plongea son regard dans le sien.

« Je le sais », dit-il.

Ils atteignirent leur destination à la tombée du soir, et Alexandre reçut les honneurs qui revenaient à l'héritier du trône de Macédoine. Puis il participa avec ses amis au repas que les représentants de la confédération des Thessaliens leur avaient fait préparer. Au même moment, Philippe se voyait offrir la charge de tagos, président de la confédération thessalienne, qui faisait de lui le chef de deux États, en qualité de roi et de président.

Les Thessaliens aussi étaient de formidables buveurs. Au cours du repas, Eumène s'abstint de boire et en profita pour négocier un lot de chevaux avec un noble et grand propriétaire terrien, complètement ivre, obtenant des conditions d'achat et de paiement extrêmement avantageuses, pour lui comme pour le royaume.

Le lendemain, une fois sa mission conclue, Alexandre repartit avec ses amis. Mais il s'arrêta bientôt, changea de vêtements, congédia sa garde et prit la route du sud.

« Où vas-tu ? demanda Eumène, surpris par ce comportement imprévu.

— Je l'accompagne, dit Héphestion.

— Oui, mais où ?

— À Aulis, répondit Alexandre.

— Le port d'où les Achéens levèrent l'ancre pour la guerre de Troie, commenta Callisthène d'un air imperturbable.

— Aulis ? Mais vous êtes fous ! Aulis est en Béotie, en plein territoire ennemi !

— Je veux voir ce lieu et je le verrai, affirma le prince. Personne ne nous remarquera.

— Je le répète, vous êtes fous, insista Eumène. On vous remarquera, c'est sûr ! Si vous parlez, on notera votre accent, et si vous ne parlez pas, on se demandera pourquoi vous êtes muets. En outre, tes portraits ont été diffusés dans une dizaine de villes. Te rends-tu compte des conséquences que pourrait avoir ta capture ? Ton père serait obligé d'accepter des compromis, de renoncer à ses projets, ou, dans le meilleur des cas, de payer une rançon qui lui coûterait le prix d'une guerre perdue. Non, je ne veux rien avoir à faire avec cette folie. Je ne vous ai pas entendus ou, mieux, je ne vous ai pas vus : vous êtes partis à l'aube, sans bruit.

— D'accord, acquiesça Alexandre. Et ne t'inquiète pas. Nous devons seulement parcourir quelques centaines de stades sur le territoire béotien. Nous effectuerons l'aller et retour en quatre jours. Et si l'on devait nous arrêter, nous dirions que nous sommes des pèlerins venus consulter l'oracle de Delphes.

— En Béotie ? Mais Delphes est en Phocide !

— Nous raconterons que nous nous sommes perdus ! », cria Héphestion en éperonnant son cheval.

Callisthène examinait d'un air perplexe ses compagnons de voyage.

« Qu'as-tu l'intention de faire ? lui demanda Eumène.

— Moi ? Eh bien… d'un côté, l'affection que je porte à Alexandre me pousserait à le suivre. De l'autre, la prudence qui convient surtout à un…

— J'ai compris ! interrompit Eumène. Arrêtez-vous ! Que Zeus vous foudroie, arrêtez-vous ! » Alexandre et Héphestion s'exécutèrent. « Au moins, je n'ai pas l'accent macédonien et si je le veux, je peux passer pour un Béotien.

— Ah, ah ! Cela ne fait aucun doute ! ricana Héphestion.

— Ris donc, maugréa Eumène en poussant son cheval au trot. Si Philippe était là, il te ferait rire à coups de trique. Allons, en route, ne traînons pas !

— Et Callisthène ? demanda Alexandre.

— Il arrive, il arrive, répondit Eumène. Où veux-tu qu'il aille, tout seul ? »

Ils passèrent les Thermopyles le lendemain, et Alexandre visita la tombe des guerriers spartes tombés cent quarante ans plus tôt en combattant les envahisseurs perses. Il lut l'inscription en dialecte laconique évoquant leur sacrifice et se recueillit en silence, à l'écoute.

« Comme le destin de l'homme est éphémère, s'exclama-t-il. Seules ces quelques lignes témoignent du fracas d'un affrontement qui fit trembler le monde et d'un acte d'héroïsme digne du chant d'Homère. À présent, tout est silence. »

Ils traversèrent la Locride et la Phocide en deux jours sans aucune difficulté. Puis ils pénétrèrent sur le sol béotien en longeant le chemin côtier, avec, devant eux, l'île d'Eubée baignée par les rayons du soleil de midi, et les eaux scintillantes du canal d'Euripe. Une flottille d'une douzaine de trirèmes croisait au large et l'on pouvait voir sur les voiles gonflées l'image de la chouette d'Athènes.

« Si ce navarque savait qui est en train de regarder ses navires sur la plage…, murmura Eumène.

— Allons-y, dit Callisthène. Concluons ce voyage le plus rapidement possible. Nous sommes presque arrivés. »

Mais il craignait en son for intérieur qu'Alexandre ne leur demande de l'accompagner dans des entreprises plus dangereuses encore.

La petite baie d'Aulis leur apparut soudain alors qu'ils atteignaient le sommet d'une colline. En face, sur la rive opposée de l'Eubée, les formes blanches de la ville de Chalcis se détachaient dans le lointain. L'eau était d'un bleu intense et le bois de chênes qui recouvrait les flancs de la colline s'étendait presque jusqu'au rivage, faisant place à des buissons de myrte et d'arbousiers, puis à une mince bande de galets et de sable rose.

Seul le bateau d'un pêcheur voguait dans l'enceinte du port où les mille navires des Achéens avaient appareillé.

Les quatre jeunes gens descendirent de cheval et contemplèrent en silence ces lieux, semblables à tant d'autres endroits de la côte hellénique et pourtant si différents. Alexandre se souvint alors des paroles de son père, quand il était enfant et que Philippe le tenait dans ses bras, sur le chemin de ronde du palais de Pella, lui parlant de la lointaine et immense Asie.

« Il n'y a pas ici de place pour mille navires, observa Héphestion en brisant la magie de ce silence.

— Non, admit Callisthène. Mais il ne pouvait pas en être autrement pour le poète. Un poète ne raconte pas l'histoire des hommes telle qu'elle se produit, Héphestion ; son but est de faire revivre, plusieurs siècles après, les émotions et les passions de ses héros. »

Alexandre tourna vers lui son regard brillant d'émotion. « Crois-tu qu'il puisse exister un homme capable d'exploits assez extraordinaires pour inspirer un poète aussi grand qu'Homère ?

— Ce sont les poètes qui créent les héros, Alexandre, répondit Callisthène, et non le contraire. Et les poètes ne naissent que lorsque la mer, le ciel et la terre sont en paix les uns avec les autres. »

De retour en Thessalie, ils croisèrent un détachement de la garde royale, qui les cherchait partout. Eumène dut raconter qu'il s'était évanoui et que ses amis n'avaient pas voulu l'abandonner : une excuse à laquelle personne ne crut. Mais Alexandre avait obtenu la preuve que ses amis étaient prêts à le suivre, même ceux qui étaient terrifiés, comme Eumène ou Callisthène. De plus, il s'était rendu compte que l'absence de Campaspé lui pesait ; il lui tardait de la revoir nue sur son lit, à la lumière dorée des lanternes.

Cependant, ils ne purent rentrer à Pella car les événements s'étaient précipités. Le souverain, qui avait mobilisé l'armée, marchait sur la Phocide pour en conquérir les cols : le temps n'avait assagi aucun des adversaires et la parole était de nouveau aux armes.

Alexandre fut convoqué le soir même sous la tente de son père. Philippe ne lui demanda pas les raisons de son retard. Il lui montra la carte qui recouvrait la table, et dit :

« Le commandant athénien Charès a été aperçu à la tête de dix mille mercenaires sur la route menant de Chithinion à Amphissa, mais il ignore tout de notre présence. Je marcherai toute la nuit et je le réveillerai personnellement demain matin. Toi, tiens cette position et ne l'abandonne sous aucun prétexte. Dès que je me serai débarrassé de Charès, je passerai par la vallée du Chrissos et j'isolerai les Athéniens et les Thébains qui se trouvent sur les cols : ils seront forcés de les abandonner et de reculer vers la première place forte qu'ils trouveront en Béotie. » Il posa l'index sur la carte, là où il pensait que l'ennemi se retirerait. « C'est là que tu me rejoindras avec ta cavalerie. À Chéronée. »

24

Surprise à l'aube, l'armée mercenaire de Charès fut exterminée par les troupes d'assaut de Philippe, et les survivants dispersés par la cavalerie. Plutôt que de marcher sur Amphissa, le roi fit marche arrière, comme il l'avait prévu, en isolant les cols que tenaient les Athéniens et les Thébains. Ceux-ci durent se résigner à battre en retraite.

Trois jours plus tard, Alexandre fut averti que son père prenait position dans la plaine de Chéronée, à la tête de vingt-cinq mille fantassins et de cinq mille cavaliers : il fallait qu'il le rejoigne au plus vite. Laissant ses serviteurs lever le camp et s'occuper du ravitaillement, il fit sonner le signal du départ avant l'aube. Il voulait marcher à la fraîche et au pas, pour éviter que les chevaux ne se fatiguent.

Monté sur Bucéphale, il passa la Pointe en revue, à la lumière des torches. Ses camarades, qui commandaient les différentes divisions, brandirent leur lance pour le saluer ; ils étaient armés de pied en cap et prêts à partir, mais on devinait à leurs traits tendus qu'aucun d'eux n'avait réussi à dormir. C'était leur première journée de campagne.

« Rappelez-vous, soldats ! harangua-t-il. La phalange est l'enclume, la cavalerie le marteau et la Pointe est… la tête du marteau ! » Puis il lança Bucéphale en direction de Ptolémée, qui menait la première subdivision de droite, et lui délivra le mot d'ordre : « Phobos kai Deimos.

— Les chevaux du dieu de la guerre, répéta Ptolémée. Aucun mot d'ordre n'a jamais été plus approprié. »

Il le communiqua ensuite au cavalier qui se tenait à sa droite, afin qu'il fût répandu dans les rangs.

Alexandre adressa un signe au sonneur de trompe qui annonça le départ, et l'escadron se mit au pas. Le prince précédait Héphestion, que les autres suivaient. Le détachement de Ptolémée fermait l'arrière-garde.

Quand ils traversèrent à gué le Chrissos, l'aube ne s'était pas encore levée. Puis, lorsque le soleil apparut, ils virent les pointes des sarisses de l'armée macédonienne scintiller dans la plaine, comme des épis dans un champ de blé.

Philippe les aperçut. Il éperonna son destrier et se dirigea vers son fils. « Salut, mon garçon ! dit-il en lui donnant une tape sur l'épaule. Tout se déroule comme je l'avais prévu. Regarde-les : ils nous attendent. Dispose tes hommes sur l'aile gauche et reviens me voir. Je suis en train de mettre au point le plan de bataille avec Parménion et Cleitos le Noir, et nous n'attendions que toi pour conclure. Tu es arrivé juste à temps. Comment te sens-tu ?

— Salut, père. Je me sens très bien et je reviens dans un instant. »

Il regagna son escadron et le conduisit sur l'aile gauche, où il lui ordonna de s'aligner. Héphestion tendit la main vers les collines et s'exclama : « Dieux du ciel, regarde ! Nous allons devoir affronter le bataillon sacré des Thébains ! Tu les vois, là-haut, avec leurs tuniques et leurs manteaux rouge sang ? Ce sont des durs à cuire, Alexandre, personne ne les a jamais battus.

— Je les vois, Héphestion. Nous vaincrons. Dispose les hommes sur trois rangs. Nous attaquerons par vagues.

— Grands dieux ! s'écria Séleucos. Savez-vous pourquoi on le nomme bataillon sacré ? Parce que chaque combattant est uni à son compagnon par un serment : demeurer près de lui jusqu'à la mort.

— C'est vrai, confirma Perdiccas. On dit aussi qu'ils sont tous amants, ce qui double leur serment d'un lien encore plus fort.

— Cela ne les protégera pas de nos coups, dit Alexandre. Ne bougez pas jusqu'à mon retour. »

Il rejoignit Philippe, Parménion et le Noir qui s'étaient installés sur une colline peu élevée, d'où ils pouvaient jouir d'une vue générale du champ de bataille. Face à eux, sur la droite, se dressait l'acropole de Chéronée, avec ses temples.

Au centre et sur la gauche, les Athéniens, et derrière eux les Thébains, étaient alignés sur une ligne de collines qui dominait la plaine. Leurs boucliers brillaient, reflétant la lumière du soleil

qui se levait dans le ciel printanier, parcouru par de gros nuages blancs. À l'extrême droite, on distinguait la tache vermeille du bataillon sacré des Thébains.

Philippe avait disposé sur sa droite deux détachements d'« écuyers », les troupes d'assaut qui avaient détruit l'armée de Charès trois jours plus tôt et qui se trouvaient directement placées sous son commandement. Ils tiraient leur nom de leurs écus, frappés d'étoiles argéades de cuivre et d'argent.

Au centre, aux ordres de Parménion et du Noir, les douze bataillons de la phalange, alignés sur cinq rangs, formaient un mur de lances démesurées, une forêt impénétrable de pointes ferrées, échelonnées sur une ligne oblique. À gauche, la cavalerie des hétairoï, qui se terminait par la Pointe, l'escadron d'Alexandre.

« J'attaquerai le premier, dit Philippe, ainsi j'occuperai les Athéniens. Puis je commencerai à reculer. S'ils me suivent, toi, Parménion, tu introduiras un bataillon de la phalange dans la brèche pour diviser en deux moitiés les forces ennemies, puis tu lanceras les six autres bataillons. Le Noir t'emboîtera le pas avec le reste de l'armée.

« Ce sera alors à toi, Alexandre : tu enverras la cavalerie sur la droite thébaine et tu lanceras la Pointe contre le bataillon sacré. Tu sais ce qu'il te restera à faire, si tu parviens à passer ?

— Je le sais fort bien, père : la phalange est l'enclume, et la cavalerie le marteau. »

Philippe le serra contre sa poitrine et, un instant, se revit accomplir le même geste dans la chambre de la reine, plongée dans la pénombre, alors qu'Alexandre venait de naître. Il lui dit : « Fais attention, mon fils. Dans la bataille, les coups arrivent de tous côtés.

— Je serai vigilant, papa », répondit Alexandre.

Il sauta sur Bucéphale et rejoignit son détachement en longeant les bataillons, prêts à combattre. Philippe le suivit longuement du regard, puis il se tourna vers son aide de camp et dit : « Mon bouclier.

— Mais, sire…

— Mon bouclier ! », répéta-t-il sur un ton péremptoire.

L'aide de camp l'aida à enfiler le long de son bras l'écu royal le seul à porter une étoile argéade d'or pur.

C'est alors qu'un son de trompes s'échappa du sommet des collines. Aussitôt, le vent poussa dans la plaine une musique chorale de flûtes, rythmée par le roulement des tambours qui accompagnaient les guerriers en marche. Le mouvement du front, qui descendait, reflétait la lumière du soleil en mille éclats de feu, et le pas lourd des fantassins, couverts de fer, se répercutait dans la vallée en un écho sinistre.

Dans la plaine, la phalange était immobile et silencieuse ; à l'extrême droite, les chevaux soufflaient et agitaient la tête en faisant tinter leurs mors de bronze.

La Pointe était déjà alignée en formation en coin, et Alexandre prit position devant tout le monde, en qualité de premier cavalier, les yeux rivés sur l'aile droite des rangs ennemis, l'invincible bataillon sacré. Inquiet, Bucéphale raclait le sol, soufflait et se fouettait les flancs de sa queue.

Un cavalier rejoignit Philippe, qui s'apprêtait à donner le signal d'attaque. « Sire, cria-t-il en sautant à terre. Démosthène combat en première ligne avec l'infanterie lourde d'Athènes.

« Je ne veux pas qu'il soit tué, ordonna le roi. Fais passer le mot dans les rangs. »

Il se retourna pour contempler ses « écuyers : il vit des visages ruisselants de sueur sous les visières des casques, des yeux braqués sur l'éclat des armes ennemies, des membres contractés dans l'attente nerveuse de l'attaque. Le moment où chacun d'eux regardait la mort en face, le moment où le désir de vivre l'emportait sur tout le reste, était arrivé. Il fallait maintenant qu'il les libère de l'étau de l'angoisse et qu'il les lance à l'assaut.

Philippe brandit son épée, poussa le cri de guerre, et ses hommes le suivirent en hurlant comme une horde de bêtes sauvages, refoulant la peur à l'intérieur de leur poitrine, impatients de se jeter dans la mêlée, dans la fureur du combat, et oublieux de tout, même d'eux-mêmes.

Ils avancèrent en courant tandis que les officiers leur criaient de ne pas se hâter, de ne pas désorganiser les rangs, de se présenter unis face à l'ennemi.

Le choc allait bientôt se produire. Les Athéniens continuaient de descendre au pas, épaule contre épaule, bouclier contre bouclier, lances tendues vers l'avant, poussés par le son perçant et incessant des flûtes, par le roulement obsédant des tambours, criant à chaque pas :

Alalalàï !

Alors le fracas de l'impact explosa comme un tonnerre de bronze dans toute la vallée, heurta le flanc des montagnes, transperça le ciel, accompagné par le cri de vingt mille guerriers entraînés par la fureur de la mêlée.

Reconnaissable à son étoile d'or, Philippe se battait en première ligne avec une fougue irrépressible, assenant des coups de bouclier et d'épée. Il était flanqué de deux gigantesques Thraces, armés de haches à double tranchant. Leurs chevelures rousses et hirsutes, leurs corps poilus, les tatouages qui couvraient leur visage, leurs bras et leur poitrine, leur donnaient un aspect véritablement effrayant.

Le front athénien s'avança en plusieurs vagues sous la fureur de l'assaut, tandis qu'un son aussi aigu et pénétrant que le cri d'un faucon les encourageait à aller de l'avant. Plus forte que la musique désespérée des flûtes et des tambours, la voix de Démosthène criait : « Athéniens, courage ! Pour votre liberté, pour vos femmes et pour vos enfants ! Repoussez le tyran ! »

L'affrontement se fit de plus en plus violent ; de nombreux soldats tombaient dans les deux camps, mais Philippe avait ordonné que personne ne s'arrête pour dépouiller les cadavres avant que la bataille ne soit gagnée. De part et d'autre, les armées cherchaient la brèche qui leur permettrait de percer et de blesser, d'éclaircir les rangs par le fer.

Des giclées de sang éclaboussaient à présent les boucliers des fantassins du premier rang et ruisselaient abondamment sur le sol déjà glissant et encombré de corps agonisants. Dès qu'un homme tombait, l'un de ses compagnons surgissait de la deuxième ligne pour le remplacer.

Soudain, sur un signe de Philippe, la trompe lança un appel et les deux bataillons d'« écuyers » commencèrent à se retirer, laissant sur le terrain leurs morts et leurs blessés. Ils cédaient

lentement, dissimulés derrière leurs boucliers, répondant coup pour coup, de la lance et de l'épée.

Voyant que leurs ennemis reculaient, les Athéniens redoublèrent d'efforts, s'excitant les uns les autres par des cris, tandis que les fantassins de deuxième et troisième ligne poussaient leurs camarades à l'aide de leurs écus.

Exécutant l'ordre que Philippe avait donné avant d'attaquer, les « écuyers » reculèrent en direction d'un éperon rocheux qui se dressait à cent pas sur leur gauche, puis ils se retournèrent et prirent la fuite.

Entraînés par la fureur du combat, ivres de cris, de sang et du fracas des armes, enthousiasmés par la victoire qu'ils croyaient déjà à leur portée, les Athéniens se précipitèrent à la poursuite de leurs ennemis afin de les anéantir. Au lieu de les inciter à ne pas quitter leurs rangs, leur commandant, Stratocle, leur criait de traquer leurs adversaires jusqu'en Macédoine.

D'autres trompes résonnèrent sur la gauche et un énorme tambour, suspendu entre deux chars, fit retentir un grondement de tonnerre dans la vaste plaine. Au signal de Parménion, les douze bataillons de la phalange s'ébranlèrent d'un pas cadencé, déployés sur une ligne oblique.

Alors les Thébains se lancèrent eux aussi à l'attaque, en rangs compacts, brandissant leurs lourdes lances de frêne.

Mais bien vite, le premier bataillon macédonien fit une incursion entre le front athénien, à présent disloqué par la poursuite des « écuyers », et le flanc gauche de la formation thébaine.

Philippe abandonna à son ordonnance son écu, bosselé et couvert de sang, bondit à cheval et rejoignit Parménion. Le général observait d'un air inquiet le bataillon sacré qui avançait au pas, apparemment indifférent à ce qui se passait, hérissé de pointes ferrées, inexorable.

Au centre, le premier bataillon macédonien, qui avait pris un peu d'altitude, abordait déjà la première dénivellation, quand un détachement d'infanterie thébaine se précipita pour combler la brèche ; les pézétairoï abattirent leurs piques et les balayèrent dans le choc frontal sans même en venir au corps à corps. Puis ils continuèrent en suivant de leur pas le grondement

assourdissant de l'immense tambour qui les guidait dans la plaine.

D'autres guerriers venaient derrière en ligne oblique. Les trois premiers rangs abaissaient leurs sarisses pendant que les fantassins de l'arrière-garde levaient les leurs en les faisant ondoyer au pas cadencé comme des épis dans le vent. Le tintement menaçant des armes qui se heurtaient dans la lourde marche des guerriers sonnait comme un présage angoissant, comme un son de mort, aux oreilles de l'ennemi qui descendait de l'autre côté.

« Maintenant ! », ordonna le roi à son général. Et Parménion lança un signal à Alexandre de son écu brillant – trois éclairs – pour entraîner la charge de la cavalerie et ébranler la Pointe.

Le prince empoigna sa lance en s'écriant : « Trois vagues ! » Et puis, encore plus fort : « Phobos kai Deimos ! » Il talonna Bucéphale, qui partit au galop à travers le champ de bataille rempli de cris et de morts, aussi noir que la fureur de l'enfer, emportant son cavalier dans son armure aveuglante, avec son haut cimier agité par le vent.

Derrière lui, la Pointe était unie et les chevaux galopaient excités par les hennissements et les halètements de Bucéphale, stimulés par les guerriers et par le son déchirant des trompes.

Le bataillon sacré resserra les rangs et les hommes plantèrent dans le sol les hampes de leurs lances, opposant ainsi leurs pointes à cette charge furieuse. Mais l'escadron d'Alexandre, désormais à leur portée, décocha une nuée de javelots, puis s'effaça, laissant la place à une deuxième vague, puis à une troisième, avant de reprendre l'initiative. Nombre de soldats thébains furent obligés d'abandonner leurs boucliers, hérissés de javelots ennemis, et de se battre sans protection. Alors Alexandre ordonna à la Pointe d'adopter une position en coin ; il se plaça à sa tête, la conduisit directement contre les rangs ennemis, frappant ses adversaires de sa lance, puis de son épée, une fois son bouclier abandonné. Levant le sien pour le protéger, Héphestion surgit à ses côtés, avec ses hommes.

À chaque soldat tombé, les guerriers du bataillon se rassemblaient, comme un corps dont la blessure cicatrise aussitôt. Ils ressoudaient leur mur de boucliers et répondaient

coup pour coup avec une énergie insatiable et un courage opiniâtre.

Alexandre recula. « Héphestion ! cria-t-il. Conduis tes hommes de ce côté, ouvre une brèche et attaque par-derrière le centre thébain ! Laisse-moi le bataillon sacré ! »

Héphestion s'exécuta, avança avec Perdiccas, Séleucos, Philotas, Lysimaque, Cratère et Léonnatos, faisant pénétrer ses cavaliers entre le bataillon sacré et le reste des troupes thébaines. Puis ils effectuèrent une large conversion, comme le jour de la parade célébrant le retour d'Alexandre, et prirent les ennemis à revers en les poussant contre la forêt de pointes de la phalange.

Touchés par les charges incessantes de la Pointe, les guerriers du bataillon sacré se battirent avec un courage désespéré, mais tombèrent les uns après les autres jusqu'au dernier homme, fidèles au serment qui les liait entre eux : ne jamais reculer, ne jamais tourner le dos.

La bataille fut remportée avant même que le soleil eût parcouru la moitié de sa course dans le ciel. Alexandre se présenta à Parménion, l'épée au poing et l'armure encore éclaboussée de sang. Le poitrail et les flancs de Bucéphale étaient tout aussi rouges.

« Le bataillon sacré a cessé d'exister.

— Victoire sur toute la ligne ! s'exclama Parménion.

— Où est le roi ? », demanda Alexandre.

Parménion se tourna vers la plaine, encore voilée par la poussière épaisse de l'affrontement, et lui montra un homme seul qui dansait en boitant, comme hors de lui, au milieu d'une multitude de cadavres.

« Le voilà », répondit-il.

25

Deux mille Athéniens tombèrent sur le champ de bataille et de nombreux autres furent capturés. Parmi eux, l'orateur Démade, qui se présenta devant le roi encore revêtu de son armure, une blessure sanglante au bras. Démosthène s'était sauvé à travers les cols qui conduisaient au sud, vers Lébadéia et Platées.

Mais les pertes les plus importantes avaient été subies par les Thébains et leurs alliés achéens, alignés au centre des formations. Après avoir détruit le bataillon sacré, la cavalerie d'Alexandre les avait pris à revers et poussés contre les pointes ferrées de la phalange, provoquant ainsi un massacre.

La colère de Philippe se déchaîna surtout à l'encontre des Thébains qui s'étaient, à ses yeux, rendus coupables de trahison, Il vendit les prisonniers comme esclaves et refusa de restituer les cadavres. Ce fut Alexandre qui ébranla ses résolutions :

« Père, tu m'as dit toi-même qu'il faut être clément chaque fois que cela est possible, lui fit-il remarquer après que la fureur de la victoire se fut apaisée. Même Achille rendit le cadavre d'Hector au vieux roi Priam, qui l'implorait en larmes. Ces hommes se sont battus comme des lions et ont donné leur vie pour leurs cités. Ils méritent le respect. En outre, quel avantage tirerais-tu d'un tel acharnement ? »

Philippe ne répondit pas, mais il était facile de comprendre que les paroles d'Alexandre s'étaient frayé un chemin dans son esprit.

« Il y a dehors un officier athénien qui demande à te parler, ajouta-t-il.

— Pas maintenant ! rugit Philippe.

— Il dit qu'il se laissera mourir si tu ne le reçois pas.

— Très bien ! Cela en fera un de moins.

— Comme tu veux. Alors c'est moi qui m'en occuperai. »

En sortant, il ordonna à deux « écuyers » de conduire l'homme sous sa tente et d'appeler un chirurgien. Les soldats s'exécutèrent et l'Athénien fut installé sur un lit de camp, déshabillé et lavé.

Peu après, l'un des hommes réapparut. « Alexandre, les chirurgiens sont tous occupés à soigner nos soldats, ils essaient de sauver les blessés les plus graves. Mais si tu l'ordonnes, ils viendront.

— Peu importe, répliqua le prince. Je m'en occupe moi-même. Apportez-moi des instruments, une aiguille et du fil, faites filtrer de l'eau et procurez-moi des bandages propres. »

Les hommes, et surtout le patient, lui lancèrent un regard étonné.

« Il faudra que tu te contentes de moi, dit-il à l'officier blessé. Je ne peux pas troquer la mort d'un soldat macédonien contre le salut d'un ennemi. »

C'est alors que Callisthène pénétra sous la tente. Il vit Alexandre se ceindre d'un tablier et se laver les mains.

« Qu'est-ce que…

— Cela aussi doit rester entre nous, ce qui ne t'empêche pas de m'aider. Tu as suivi, comme moi, les leçons d'anatomie d'Aristote. Désinfecte la blessure avec du vin et du vinaigre, puis enfile l'aiguille pour moi : j'ai de la sueur dans les yeux. »

Callisthène se mit au travail avec une certaine habileté, et le prince put examiner la blessure. « Passe-moi les ciseaux, elle est tout abîmée.

— Les voici.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Alexandre au prisonnier.

— Démade. »

Callisthène écarquilla les yeux. « C'est le célèbre orateur », murmura-t-il à l'oreille de son ami, qui ne parut guère ému par cette révélation.

Démade grimaça lorsque son chirurgien improvisé coupa dans la chair vive. Alexandre se fit ensuite donner une aiguille et du fil. Il passa l'aiguille sur la flamme de la lanterne et commença à coudre, tandis que Callisthène maintenait serrées les lèvres de la blessure.

« Parle-moi de Démosthène, interrogea le prince.

— C'est… un patriote, répondit Démade entre ses dents, mais nous avons des opinions différentes.

— C'est-à-dire ? Mets ton doigt ici », ajouta-t-il à l'adresse de son assistant.

Callisthène posa le doigt sur le fil qu'il fallait nouer.

— C'est-à-dire que…, expliqua le blessé en retenant son souffle, c'est-à-dire que j'étais opposé à son idée d'entrer en guerre aux côtés des Thébains, je l'ai dénoncée publiquement. »

Il libéra un profond soupir dès qu'Alexandre eut terminé.

« C'est vrai, murmura Callisthène. J'ai gardé certains de ses vieux discours.

— J'ai fini, dit le prince. Nous pouvons le panser. » Puis, à l'adresse de Callisthène : « Demain, montre-le à un médecin. Si la plaie enflait ou suppurait, il faudrait la drainer, et je préfère qu'un véritable chirurgien s'en charge.

— Comment puis-je te remercier ? demanda Démade en se redressant sur le lit de camp.

— Remercie mon maître, Aristote, qui m'a également appris cet art. Mais il semble que vous autres Athéniens n'ayez pas fait grand-chose pour le retenir…

— C'est un problème qui relève de l'Académie, la cité n'a rien à voir là-dedans.

— Écoute, l'assemblée de l'armée peut-elle délibérer sur place et t'attribuer une charge politique ?

— En théorie, oui. Il y a probablement plus de citoyens en mesure de voter ici qu'à Athènes, en ce moment.

— Alors, va leur parler, et arrange-toi pour qu'ils te chargent de négocier avec le roi les conditions de la paix.

— Tu es sérieux ? questionna Démade d'un air stupéfait, tout en se rhabillant.

— Tu peux prendre un vêtement propre dans mon coffre. Pour le reste, je parlerai à mon père. Callisthène te trouvera un logement.

— Merci, je… », eut-il tout juste le temps de balbutier.

Alexandre était déjà sorti.

Quand il se glissa sous la tente de son père, Philippe était en train de dîner en compagnie de Parménion, du Noir et d'autres commandants de bataillons.

« Tu manges quelque chose avec nous ? lui demanda le souverain. Nous avons des perdrix grises.

— Oui, il y en a des milliers, expliqua Parménion. Elles quittent le lac Copaïs et viennent picorer le long du fleuve pendant la journée. »

Alexandre s'empara d'un tabouret et s'assit.

Le roi s'était calmé, il paraissait de bonne humeur.

« Alors, comment t'a semblé mon garçon, Parménion ? dit-il en posant sa main sur l'épaule de son fils.

— Magnifique, Philippe : il a mené la charge mieux qu'un vétéran des hétairoï.

— Ton fils Philotas a également combattu avec beaucoup de courage, général, observa Alexandre.

— Qu'as-tu fait du prisonnier athénien ? interrogea le souverain.

— Tu sais de qui il s'agit ? De Démade. »

Philippe bondit sur ses pieds. « Tu en es sûr ?

— Demande à Callisthène.

— Par les dieux, envoie aussitôt un chirurgien auprès de lui ! Cet homme s'est toujours exprimé en faveur de notre politique.

— Je l'ai déjà recousu ; sinon il serait mort d'hémorragie à l'heure qu'il est. Je lui ai accordé une certaine liberté de mouvement dans le campement. Je crois qu'il t'exposera demain des propositions relatives au traité de paix. Si j'ai bien compris, tu ne veux pas d'une guerre contre Athènes.

— Non. Et puis, pour vaincre une ville maritime, il faut être soi-même maître de la mer, et nous ne le sommes pas. J'en ai fait l'expérience à mes dépens à Périnthe et à Byzance. S'il a des propositions à me faire, je l'écouterai, et je lui communiquerai les miennes. Mange cette viande, elle va refroidir ».

À Athènes les survivants de Chéronée répandirent le désespoir. Quand ils relatèrent la défaite et rapportèrent le nombre de morts et de prisonniers qui avaient décimé leurs rangs, la ville résonna de plaintes. Certains cédèrent à

l'angoisse, ne sachant si leurs êtres chers étaient morts ou vivants.

Par la suite, la terreur l'emporta. On rappela sous les drapeaux tous les hommes jusqu'à soixante-dix ans, et l'on promit la liberté aux esclaves qui se battraient dans les rangs de l'armée.

— Démosthène, encore faible et blessé, exhorta son peuple à résister et proposa de mettre à l'abri des murailles la population rurale de l'Attique, mais tout cela se révéla inutile.

Quelques jours plus tard se présenta un courrier de Philippe, qui demanda l'autorisation d'exposer à l'assemblée, réunie en séance plénière, une proposition pour le traité de paix. Les représentants du peuple découvrirent avec étonnement que ce document avait déjà été ratifié par les citoyens en armes prisonniers à Cheronée, et qu'il portait la signature de Démade.

Le courrier pénétra dans le grand hémicycle, où les Athéniens étaient assis en plein air à la lumière du soleil printanier. Ayant obtenu la permission de parler, il dit :

« Votre concitoyen Démade, qui est encore l'hôte de Philippe, a négocié pour vous les clauses d'un traité, obtenant des conditions que vous trouverez sans doute avantageuses.

« Le roi ne vous est pas hostile. Au contraire, il admire votre ville et ses merveilles. C'est à contrecœur qu'il a dû se mettre en guerre pour obéir à la requête du dieu de Delphes. »

L'assemblée ne réagit pas selon les prévisions de l'orateur : elle demeura silencieuse, car tous ses membres étaient impatients d'entendre les véritables conditions du traité. Il poursuivit donc :

« Philippe renonce à toute compensation ; il vous reconnaît la possession de vos îles dans la mer Égée, et vous rend Oropos, Thespies et Platées, que vos chefs avaient cédées aux Thébains en trahissant une amitié séculaire. »

Assis aux premiers rangs auprès des représentants du gouvernement, Démosthène murmura à l'oreille de son voisin : « Mais vous ne comprenez pas qu'il se réserve ainsi toutes nos villes sur les Détroits ? Elles n'ont pas été mentionnées.

— Cela aurait pu être pire, répondirent les Athéniens. Laisse-nous écouter les autres propositions !

— Le roi ne vous réclame ni dommages ni rançons, continua l'émissaire. Il vous restitue vos prisonniers et les dépouilles de vos morts afin que vous puissiez les ensevelir dignement. Il a chargé son fils, Alexandre, de mener à bien cet acte d'humanité. »

L'émotion des assistants, face à cette nouvelle, montra à Démosthène qu'il avait perdu la partie. Philippe les avait touchés dans leurs sentiments les plus profonds, il leur envoyait son propre fils pour accomplir cet acte de clémence religieuse. Il n'y avait rien de plus déchirant, pour des parents, que de savoir que leur enfant gisait sans sépulture sur le champ de bataille, à la merci des vautours et des chiens, privé d'honneurs funèbres.

« Et maintenant, écoutons ce qu'il exige en échange de sa générosité, chuchota encore Démosthène.

— En échange, Philippe ne demande qu'une chose aux Athéniens : devenir ses amis et ses alliés. Il rencontrera tous les représentants des Grecs à Corinthe, à l'automne, afin de mettre fin aux hostilités, d'établir une paix durable et de leur annoncer une entreprise grandiose encore jamais tentée, à laquelle nous devrons tous prendre part. Pour cela, Athènes devra dissoudre sa ligue maritime et entrer dans la grande ligue panhellénique, la seule possible, que Philippe construit : il mettra un terme aux vieilles luttes intestines de la péninsule et libérera du joug des Perses les villes grecques d'Asie.

« À présent, prenez une sage décision, Athéniens, et donnez-moi une réponse afin que je puisse la rapporter à celui qui m'a envoyé. »

La proposition fut approuvée à une large majorité, malgré le discours enflammé de Démosthène qui demanda la parole pour appeler la ville à une ultime résistance. L'assemblée voulut toutefois lui confirmer son estime en le chargeant de prononcer l'oraison funèbre pour ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. Le document que Démade avait paraphé fut contresigné par tous les représentants du gouvernement et renvoyé à Philippe.

Dès qu'il apprit cette nouvelle, le roi dépêcha Alexandre à la tête du convoi de chars qui devait emporter les cendres et les os des morts, déjà incinérés sur le champ de bataille. Les

prisonniers avaient reconnu la plupart d'entre eux. Conformément à ces informations, Eumène avait fait inscrire le nom des défunts et celui de leur famille sur les petites urnes de bois.

Les soldats inconnus étaient regroupés sur les chars de queue, mais les médecins avaient noté les caractéristiques des cadavres, leurs signes particuliers quand ils en possédaient, la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux. Pour démontrer sa bonne volonté, Philippe avait aussi ajouté une partie des armes afin de faciliter l'identification des guerriers anonymes.

« Je t'envie, mon fils, confia-t-il à Alexandre qui s'apprêtait à partir. Tu vas voir la plus belle ville du monde. »

Ses camarades vinrent le saluer.

« Je te confie Bucéphale, dit le prince à Héphestion. Je ne veux pas le fatiguer ou le mettre en danger car le voyage sera long.

— Je le traiterai comme une belle femme, répliqua son ami. Tu peux partir tranquille. Je regrette seulement que…

— Quoi ?

— Que tu ne m'aies pas confié aussi Campaspé à… surveiller.

— Tais-toi, espèce de pitre ! », s'exclama Alexandre en riant.

Il monta sur un robuste moreau qu'un palefrenier venait de lui amener, et lança le signal du départ.

Le long convoi s'ébranla dans un grand grincement de roues, suivi par les prisonniers athéniens qui portaient un baluchon contenant quelques effets personnels et des aliments qu'ils étaient parvenus à acheter. On donna un cheval à Démade, en considération du rôle qu'il avait joué dans la signature du traité de paix.

Les morts thébains gisaient encore sans sépulture, déchiquetés le jour par les corbeaux et les vautours, la nuit par les chiens errants et les rapaces nocturnes, sous les yeux de leurs mères qui, accourues de la ville, s'étaient pressées le long du champ de bataille en poussant des gémissements poignants. D'autres entre les murs de Chéronée, pratiquaient d'obscurs rituels de malédiction pour attirer sur Philippe la mort la plus atroce.

Mais les invocations et les malédictions n'eurent aucun effet : le roi refusait obstinément à ses ennemis l'autorisation de récupérer leurs morts et de les enterrer, car il les considérait comme des traîtres.

Jusqu'au moment où le souverain finit par céder aux insistances de son entourage, qui redoutait les conséquences d'un tel comportement.

Alors les Thébains quittèrent leur ville en vêtements de deuil, précédés par les lamentations des pleureuses. Ils creusèrent une grande fosse, dans laquelle ils déposèrent les misérables restes de leurs jeunes gens tombés sur le champ de bataille. Ils dressèrent au-dessus de la tombe un tumulus auprès duquel ils érigèrent ensuite la statue gigantesque d'un lion de pierre afin de symboliser le courage de ces guerriers.

Finalement, on signa aussi la paix avec eux. Mais ils durent accepter la présence d'une garnison macédonienne sur l'acropole et dissoudre la ligue béotienne pour pouvoir entrer dans l'alliance panhellénique de Philippe.

Alexandre fut accueilli à Athènes comme un invité de marque et traité avec tous les honneurs. En signe de gratitude pour la mission charitable qu'il avait accomplie et pour la façon dont il s'était comporté envers les prisonniers, le conseil de la cité décréta qu'on érigerait sa statue sur la place. Le prince dut donc poser pour Protogène, bien qu'il eût jadis affirmé que seul Lysippe le représenterait.

Démosthène, toujours très apprécié de ses concitoyens en dépit de la défaite, avait été envoyé à Calaurie, une petite île en face de la ville de Trézene, afin d'éviter des rencontres qui eussent été embarrassantes pour les deux parties en cause.

Le comprenant, Alexandre s'abstint sagement de s'enquérir de l'orateur. Dès qu'il eut mis un terme à ses engagements officiels, il voulut visiter l'Acropole, dont Aristote lui avait narré les merveilles tout en lui montrant des reproductions de ses monuments.

Il y monta un matin, après une nuit orageuse, et fut ébloui par la splendeur des couleurs, par l'incroyable beauté des statues et des fresques. Le Parthénon trônait au milieu d'une vaste esplanade, couronné par un immense tympan où l'on

pouvait admirer le groupe sculptural de Phidias qui représentait la naissance d'Athéna, sortant du front de Zeus. Les statues étaient colossales et leur attitude suivait la pente du toit : au centre se trouvaient les personnages principaux, en pied ; puis, au fur et à mesure qu'on s'éloignait vers l'extérieur, les statues étaient représentées à genoux ou couchées.

Elles étaient toutes peintes de couleurs vives et décorées de pièces métalliques en bronze ou en or.

À côté du sanctuaire, à gauche de l'escalier d'entrée, se dressait une statue en bronze de la déesse armée brandissant une lance à la pointe d'or, exécutée par Phidias : c'était la première chose que les marins athéniens voyaient scintiller lorsqu'ils revenaient au port après un voyage en mer.

Mais il lui tardait de découvrir la gigantesque statue du culte, à l'intérieur du temple, elle aussi conçue par le génie de Phidias.

D'un pas léger et respectueux, Alexandre pénétra dans ce lieu sacré, demeure de la divinité, et vit le colosse d'or et d'ivoire qu'il avait tant entendu célébrer depuis son enfance.

L'atmosphère qui régnait dans la cella était imprégnée des parfums que les prêtres ne cessaient de brûler en l'honneur de la déesse ; le lieu était plongé dans la pénombre, si bien que l'or et l'ivoire dont la statue était composée produisaient des reflets magiques au fond de la double rangée de colonnes qui soutenait le toit.

Les armes et le péplum qui tombait jusqu'aux pieds de la déesse, son casque, sa lance et son bouclier étaient d'or pur ; son visage, ses bras et ses pieds étaient, en revanche, en ivoire, matériau qui imitait la couleur de la peau. Des yeux de nacre et de turquoise reproduisaient le regard vert de la divinité.

Le casque était doté de trois cimiers en crins de cheval teintés de rouge, celui du centre soutenu par un sphinx, les deux autres par deux pégases. La déesse tenait dans sa main droite une image de la victoire ailée de la taille d'un homme, lui expliqua-t-on, ce qui signifiait que la statue mesurait au moins trente-cinq pieds.

Alexandre contempla cette splendeur, fasciné ; il restait songeur devant la gloire et la puissance de la cité qui l'avait créée, devant la grandeur des hommes qui avaient bâti des

théâtres et des sanctuaires, fondu des bronzes et sculpté des marbres, peint des fresques d'une beauté ravissante. Il songeait à l'audace des marins qui avaient eu pendant de si longues années le contrôle incontesté de la mer, aux philosophes qui avaient clamé leur vérité le long de ces splendides portiques, aux poètes qui avaient représenté leurs tragédies devant des milliers de spectateurs émus.

Il se sentit envahir par l'admiration et l'émotion, rougissant de honte à la pensée de la silhouette boiteuse de Philippe, dansant de manière obscène sur les morts de Chéronée.

26

Alexandre visita le théâtre de Dionysos sur les flancs de l'Acropole, ainsi que les bâtiments et monuments de l'esplanade, où étaient rassemblés les souvenirs de la cité. Mais c'est le « Portique peint » qui le fascina le plus, avec son immense cycle de fresques, œuvre de Polygnote, consacré aux guerres perses.

On y voyait la bataille de Marathon, ses épisodes héroïques, l'arrivée du coureur Philippidès qui venait d'Athènes pour annoncer la victoire et s'écroulait, terrassé par la fatigue.

Il y avait aussi les batailles de la seconde guerre perse : les Athéniens abandonnaient leur ville et assistaient en pleurant, depuis l'île de Salamine, à l'incendie de l'Acropole et à la destruction de ses temples ; ou encore le gigantesque affrontement naval de Salamine, au cours duquel les Athéniens avaient balayé la flotte perse : le Grand Roi fuyait, terrorisé, suivi par des nuages noirs et des vents de tempête.

Alexandre aurait aimé demeurer dans ce lieu merveilleux, dans cet écrin où le génie humain avait fourni les plus grandes preuves de sa valeur, mais le devoir et les messages de son père le réclamaient à Pella.

Sa mère Olympias aussi lui avait écrit plusieurs fois, le félicitant pour son comportement lors de la bataille de Chéronée et lui disant qu'il lui manquait. Alexandre entrevoyait dans cette insistance, en partie inexpliquée, une profonde inquiétude, un malaise inavoué dont il devinait la cause dans quelque nouvel événement douloureux qui la hantait.

Au début de l'été, il prit donc la route du nord en compagnie de son escorte. Il pénétra en Béotie par Tanagra, passa près de Thèbes par une chaude journée, traversant la plaine sous les rayons cuisants du soleil, et chevaucha le long des rives du lac Copaïs, voilées par une brume épaisse.

D’un lent battement d’ailes, un héron fendait de temps à autre le brouillard qui recouvrait les rives marécageuses, pareil à un fantôme ; des cris d’oiseaux invisibles perçaient la chaleur humide, comme des invocations étouffées. Des draps noirs pendaient aux portes des maisons et des villages, car la mort avait frappé de nombreuses familles dans leurs liens les plus chers.

Il atteignit Chéronée le lendemain, à la tombée du soir. Sous le ciel sombre de la nouvelle lune, la ville semblait laissée en pâture aux fantômes, et il ne parvint pas à évoquer d’image plaisante de la récente victoire. La plainte du chacal et l’ululement des chouettes ne lui suggérèrent que des pensées angoissantes au cours de cette nuit, envahie de cauchemars, qu’il passa sous une tente dressée à l’ombre d’un énorme chêne solitaire.

Son père ne vint pas l’accueillir : il se trouvait en Lyncestide, où il rencontrait les chefs des tribus illyriennes. Le jeune homme regagna le palais après le coucher du soleil, et ne fut donc fêté que par quelques proches. Fou de joie, Péritas courait dans tous les sens, se roulait sur le sol en jappant et en frétillant, puis bondissait pour lui lécher le visage et les mains.

Alexandre en fut quitte avec quelques caresses et regagna ses appartements, où l’attendait Campaspé.

La jeune femme se précipita à sa rencontre et se blottit contre lui, puis elle le débarrassa de ses vêtements poussiéreux et lui fit prendre un bain, tout en le massant longuement de ses mains douces. Dès qu’Alexandre sortit de la baignoire, elle commença à se déshabiller. C’est alors que Leptine pénétra dans la pièce. Rougissante, elle garda les yeux rivés au sol.

« Olympias souhaiterait que tu la retrouves chez elle au plus vite, lui annonça-t-elle. Elle espère que tu dîneras en sa compagnie.

— Je n’y manquerai pas », répondit Alexandre. Et tandis que Leptine s’éloignait, il chuchota à l’oreille de Campaspé : « Attends-moi. »

Dès qu’elle l’aperçut, sa mère le serra avec fièvre sur sa poitrine.

« Qu'y a-t-il, maman ? » lui demanda le jeune homme en s'écartant.

Olympias avait des yeux immenses, aussi profonds que les lacs de ses montagnes natales, et son regard reflétait le violent contraste des passions qui agitaient son âme.

Elle baissa la tête en se mordant la lèvre.

« Qu'y a-t-il, maman ? » répéta Alexandre.

Olympias se tourna vers la fenêtre pour masquer sa déception et sa honte.

« Ton père a une maîtresse.

— Mon père a sept femmes. C'est un homme fougueux, une seule épouse ne lui suffit pas. De plus, c'est notre roi.

— Cette fois, c'est différent. Ton père est amoureux d'une femme qui a l'âge de ta sœur.

— Ce n'est pas la première fois. Cela lui passera.

— Je te dis que c'est différent, cette fois. Il est amoureux, il a perdu la tête. C'est comme… (elle eut un bref soupir)… comme à notre première rencontre.

— C'est différent ?

— Très différent, affirma Olympias, parce que cette fille est enceinte, et il veut l'épouser.

— Qui est-ce ? interrogea Alexandre dont le visage s'était assombri.

— Eurydice, la fille du général Attale. Tu comprends, maintenant, pourquoi je suis inquiète ? Eurydice est macédonienne, elle appartient à la plus grande noblesse, ce n'est pas une étrangère comme moi.

— Cela ne veut rien dire. Tu es d'origine royale, tu descends de Pyrrhos, fils d'Achille, et d'Andromaque, épouse d'Hector.

— Des fables, mon fils ! Supposons que cette fille accouche d'un garçon… »

Alexandre, brusquement troublé, observa un moment de silence. « Explique-toi mieux. Dis-moi le fond de tes pensées : personne ne nous écoute.

— Supposons donc que Philippe me répudie et qu'il fasse d'Eurydice la reine de Macédoine, ce qui est en son pouvoir : l'enfant de cette fille deviendrait alors l'héritier légitime du trône, et toi son bâtard, le fils de l'étrangère répudiée.

— Pourquoi devrait-il faire une chose pareille ? Mon père m'a toujours aimé, il a toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour moi. Il m'a élevé pour que je lui succède.

— Tu ne comprends pas. Une belle fille peut totalement bouleverser l'esprit d'un homme mûr, et un nouveau-né accaparera toutes ses attentions parce qu'il lui donnera l'impression d'être jeune, et ralentira le temps qui s'écoule inexorablement. »

Alexandre ne savait que répondre, mais il était facile de comprendre que ces mots l'avaient profondément troublé.

Il s'assit sur une chaise et appuya le front sur sa main gauche, comme pour rassembler ses pensées. « Comment devrais-je réagir, selon toi ?

— Je l'ignore moi-même, admit la reine. Je suis indignée, bouleversée, furieuse de l'humiliation qui m'est infligée. Si seulement j'étais un homme…

— Moi, je le suis ! s'écria Alexandre.

— Mais tu es son fils.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. L'humiliation qu'il me faut supporter me fait perdre la raison.

— Alors, que devrais-je faire selon toi ?

— Rien. Rien pour le moment. Mais j'ai voulu t'en parler pour te mettre en garde, car tout peut arriver, désormais.

— Elle est vraiment si belle ? », demanda Alexandre.

Olympias baissa la tête. Il lui était visiblement difficile de répondre à cette question. « Plus que tu ne peux l'imaginer. C'est son père, Attale, qui l'a fourrée dans le lit de Philippe. Il a échafaudé un plan, c'est évident, et il sait qu'il peut compter sur l'appui de nombreux nobles macédoniens. Ils me détestent. »

Alexandre se leva pour prendre congé.

« Tu ne restes pas dîner ? J'ai fait préparer un repas. Des mets que tu apprécies.

— Je n'ai pas faim, maman. Et je suis fatigué. Pardonne-moi. Je reviendrai te voir bientôt. Essaie de rester sereine. Je ne crois pas que nous puissions y faire grand-chose pour le moment. »

Il sortit, bouleversé par cet entretien. L'idée que son père l'écarte brusquement de ses pensées et de ses projets ne l'avait

jamais effleuré : n'avait-il pas mérité sa reconnaissance en contribuant de façon déterminante à la grande victoire de Chéronée, et en accomplissant une mission diplomatique fort délicate à Athènes ?

Afin de chasser ces pensées, il se rendit aux écuries. Reconnaissant sa voix, Bucéphale se mit aussitôt à piaffer et hennir. Sa robe était luisante, sa crinière et sa queue aussi bien peignées que la chevelure d'une jeune fille. Alexandre s'approcha et l'embrassa, caressa longuement son encolure et son front.

« Tu es enfin rentré ! dit une voix dans son dos. Je savais que je te dénicherais ici. Alors ? Comment te semble ton Bucéphale ? Tu vois, je me suis bien occupé de lui. Comme d'une belle femme, je te l'avais promis.

— Héphestion, c'est toi ! »

Le jeune homme avança et lui administra une bonne bourrade sur l'épaule.

« Hé, brigand, tu m'as manqué ! »

Alexandre lui rendit son coup. « Toi aussi, voleur de chevaux ! »

Ils se donnèrent une accolade dure et forte, plus forte que l'amitié, que le temps et la mort.

Alexandre regagna ses quartiers tard dans la nuit et trouva Leptine assise devant sa porte, endormie à côté de sa lanterne éteinte.

Il se pencha pour la contempler en silence avant de la prendre délicatement dans ses bras, puis de la déposer sur son lit et d'effleurer ses lèvres d'un baiser. Cette nuit-là, Campaspé l'attendit en vain.

Philippe revint quelques jours plus tard. Il convoqua aussitôt son fils dans ses appartements et le serra avec fougue contre sa poitrine. « Par tous les dieux, tu as l'air radieux ! Comment était-ce, à Athènes ? » Mais il perçut l'embarras d'Alexandre.

« Qu'y a-t-il, mon garçon ? Les Athéniens t'auraient-ils ramolli ? Ou serais-tu amoureux ? Oh, par Héraclès, ne me dis pas que tu es amoureux ! Et voilà ! Je lui offre la « compagne » la plus experte qui soit, et il s'amourache de… de qui ? D'une belle Athénienne ? Ne dis rien, je devine ! Le charme des

Athéniennes est sans égal. Ah, elle est bien bonne, celle-là, il faut que je la raconte à Parménion !

— Je ne suis pas amoureux, père. En revanche, j'ai entendu dire que tu l'étais. »

Le sang de Philippe ne fit qu'un tour dans ses veines. Il se mit à arpenter la pièce. « Ta mère. Ta mère ! s'exclama-t-il, Elle est pleine de rancune, dévorée par la jalousie et par la haine. Et elle veut te monter contre moi. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Tu as une autre femme, affirma Alexandre d'un air glacial.

— Et alors ? Ce n'est certes pas la première, et ce ne sera pas la dernière. Elle est splendide, aussi belle que le soleil, ou qu'Aphrodite. Plus encore ! Elle s'est glissée dans mes bras, nue, soyeuse, épilée, parfumée, les seins pareils à des poires mûres, et elle m'a ouvert ses cuisses. Que devais-je faire ? Ta mère me déteste, elle me cracherait dessus à chacune de nos rencontres ! Et cette fillette-là est aussi douce que le miel. »

Il se laissa tomber sur une chaise et, d'un geste rapide qui traduisait sa fureur, releva son manteau sur ses genoux.

« Tu n'as pas à me rendre compte de tes maîtresses, père.

— Cesse de m'appeler « père » : nous sommes seuls !

— Ma mère se sent humiliée, repoussée, elle est inquiète.

— J'ai compris ! s'écria Philippe. J'ai compris ! Elle essaie de te dresser contre moi. Et sans la moindre raison. Viens, viens avec moi ! Viens voir la surprise que je t'avais préparée avant que tu ne me gâches la journée avec ces stupidités. Viens ! »

Il l'entraîna dans l'escalier et, arrivé au bas des marches, s'engagea dans un couloir proche des ateliers. Il ouvrit une porte et le poussa violemment à l'intérieur.

« Regarde ! »

La pièce était éclairée par une grande fenêtre latérale. Posé sur une table, un médaillon d'argile représentait le prince de profil, les cheveux ceints d'une couronne de lauriers, comme le dieu Apollon.

« Cela te plaît ? demanda une voix qui s'échappait d'un coin sombre.

— Lysippe ! s'exclama Alexandre en se retournant, avant de se précipiter dans les bras du maître.

— Alors, cela te plaît ? répéta Philippe, derrière lui.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— C'est le modèle d'un statère d'or du royaume de Macédoine, qui sera frappé demain pour rappeler ta victoire à Chéronée et ta dignité d'héritier du trône. Il circulera dans le monde à dix mille exemplaires », répondit le souverain.

Alexandre baissa la tête, empli de confusion.

27

Le geste de Philippe et la présence de Lysippe à la cour dissipèrent un moment les nuages qui avaient obscurci les rapports du père et de son fils. Mais bien vite, Alexandre mesura l'importance du lien qui unissait son père à la jeune Eurydice.

Toutefois, les devoirs pressants de la politique détournèrent aussi bien le roi que le prince des affaires privées.

La réponse d'Arsès, le roi des Perses, était arrivée, et elle était plus méprisante que la lettre de Philippe. Eumène la lui lut sans attendre.

Arsès, roi des Perses, Roi des Rois, lumière des Aryens et seigneur des quatre coins de la terre, à Philippe, le Macédonien.

Ce que fit mon père, Artaxerxès, troisième de ce nom, fut bien fait. C'est plutôt toi qui devrais nous payer un tribut comme tes prédécesseurs, puisque tu es un de nos vassaux.

Le souverain convoqua aussitôt Alexandre, à qui il tendit la missive. « Tout se déroule comme je l'avais prévu : mon plan prend forme dans les moindres détails. Le Perse refuse de payer pour les dommages que son père nous a causés, ce qui est plus que suffisant pour lui déclarer la guerre. Enfin, mon rêve devient réalité ! J'unifierai tous les Grecs de la mère patrie et des colonies d'Orient, je sauverai la culture hellénique et la répandrai dans le monde entier. Démosthène n'a pas saisi la teneur de mon projet, il m'a combattu comme si j'étais un tyran. Mais regarde autour de toi ! Les Grecs sont libres et il n'y a de garnison macédonienne que sur l'acropole des traîtres thébains. J'ai protégé les Arcadiens et les Messéniens, j'ai été à plusieurs reprises le champion du sanctuaire de Delphes.

— Tu veux vraiment aller en Asie ? », demanda Alexandre, surtout frappé par cet aspect de la question.

Philippe plongea son regard dans le sien.

« Oui. Et je vais l'annoncer à nos alliés, à Corinthe. Je leur demanderai de nous fournir des contingents d'hommes et des navires de guerre pour favoriser une entreprise qu'aucun Grec n'est jamais parvenu à mener à bien.

— Et penses-tu qu'ils te suivront ?

— Je n'en doute pas, répondit Philippe. Je leur expliquerai que le but de cette expédition est de libérer les villes grecques d'Asie de la domination des barbares. Ils ne pourront pas reculer.

— Est-ce le véritable but de cette expédition ?

— Nous possédons l'armée la plus forte du monde, l'Asie est immense, et il n'y a pas de limites à la gloire qu'un homme peut se gagner, mon fils », affirma le roi.

Quelques jours plus tard, un autre invité se présenta à la cour : Apelle, que bon nombre de gens considéraient comme le plus grand peintre du monde entier.

Philippe lui avait demandé de le représenter aux côtés de la reine, avec toutes les retouches et les embellissements nécessaires, pour un portrait officiel destiné au sanctuaire de Delphes. Mais Olympias refusa de poser auprès de son époux, et Apelle dut l'épier de loin pour effectuer les croquis préparatoires.

Le résultat final enthousiasma toutefois Philippe, qui lui commanda un portrait d'Alexandre. Celui-ci s'y opposa.

« Je préfère que tu fasses le portrait d'une amie, lui dit-il. Nue.

— Nue ? interrogea Apelle.

— Oui, sa beauté me manque quand je suis au loin. Il faut que tu effectues un tableau qui ne soit pas trop grand, car je désire l'emporter en voyage. Mais je veux qu'il soit très ressemblant.

— Tu auras l'impression de la voir en chair et en os, mon seigneur », assura Apelle.

Ainsi, Campaspé, qui était selon l'avis de certains la plus belle femme de Grèce, posa nue, dans toute sa splendeur, devant le plus grand des peintres.

Impatient d'admirer le résultat d'une rencontre aussi extraordinaire, Alexandre s'enquérait chaque jour des progrès

du travail. Mais il s'aperçut bien vite qu'il n'y en avait pas, ou presque : Apelle ne cessait de multiplier les croquis pour ensuite les effacer.

« Ce tableau est comme la toile de Pénélope, observa le jeune homme. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Apelle était à l'évidence embarrassé. Son regard allait de son magnifique modèle à Alexandre, puis revenait vers la jeune femme.

« Qu'y a-t-il ? répéta le prince.

— Le fait est… Le fait est que je ne peux pas supporter l'idée de me séparer d'une telle beauté. »

À son tour, Alexandre observa le maître et Campaspé. Il devina qu'ils ne s'étaient pas seulement occupés d'art au cours de ces longues séances. « J'ai compris », dit-il. Il songea alors à Leptine, dont les yeux étaient continûment rougis par les larmes, et pensa qu'il ne manquerait pas de belles femmes à l'avenir, s'il le désirait. Il se dit aussi que sa maîtresse devenait chaque jour plus impertinente et plus exigeante. Il s'approcha alors du peintre et lui murmura à l'oreille : « J'ai une proposition à te faire. Tu me laisses le tableau et je te laisse la fille. Naturellement, si elle n'a rien à redire.

— Oh, mon seigneur, balbutia le grand artiste envahi par l'émotion. Comment te remercier. J'ai… j'ai… »

Le jeune prince lui donna une tape sur l'épaule. « L'important, c'est que vous soyez heureux et que le tableau soit réussi. » Puis il ouvrit la porte et sortit.

Philippe et Alexandre se rendirent à Corinthe vers la fin de l'été et furent hébergés aux frais de la cité. Le choix de ce lieu ne relevait pas du hasard : c'était à Corinthe que les Grecs avaient juré de résister à l'envahisseur perse, cent cinquante ans plus tôt, et c'est là que devait être ratifiée la nouvelle alliance qui unirait tous les Grecs du continent et des îles dans une grande expédition en Asie. Une entreprise gui ferait pâlir le souvenir de la guerre de Troie, dont Homère avait chanté la gloire.

Dans un discours plein de passion qu'il tint devant les délégués, Philippe rappela une nouvelle fois les phases de la querelle opposant l'Europe et l'Asie, sans négliger les épisodes de la mythologie.

Il évoqua les morts de Marathon et des Thermopyles, l'incendie qui avait détruit l'Acropole d'Athènes et ses temples. Quoique vieux de plusieurs générations, ces événements étaient toujours vivants dans la culture populaire, notamment parce que la Perse n'avait jamais cessé de s'immiscer dans les affaires intérieures des États grecs.

Mais si les Grecs se laissèrent persuader, ce fut moins par le souvenir des invasions perses que par la décision de Philippe, la conviction qu'il n'existait pas d'autre option que de se soumettre à sa volonté, et que sa façon de concevoir la politique incluait aussi la guerre.

L'assemblée finit donc par attribuer au roi des Macédoniens la charge de conduire la ligue panhellénique en vue d'une grande expédition contre la Perse. Nombre de délégués pensaient toutefois qu'il s'agissait d'une ruse destinée à asseoir sa propre gloire. Ils se trompaient.

Alexandre eut ainsi l'occasion de visiter Corinthe, qu'il n'avait jamais vue. Il se rendit à l'acropole, quasiment inexpugnable, en compagnie de Callisthène, et admira les magnifiques temples d'Apollon et de Poséidon, le dieu de la mer, protecteur de la ville.

Il fut surtout frappé par la « traction navale », un dispositif spectaculaire qui permettait aux bateaux de passer du golfe d'Égine au golfe de Corinthe en traversant l'isthme du Péloponnèse, ce qui leur évitait de contourner la presqu'île, hérissée de rochers coupants.

Il s'agissait d'une voie de halage en bois, sans cesse recouvert de graisse de bœuf, qui montait du golfe d'Égine, atteignait le sommet de l'isthme et redescendait de l'autre côté, dans le golfe de Corinthe. Le bateau qui devait l'emprunter était tracté par un attelage de bœufs jusqu'au point le plus haut, où il s'arrêtait en attendant que se présente un autre bateau, qui s'accrochait derrière lui.

Il était alors poussé vers le bas, de façon à entraîner ainsi le deuxième, qui, par son poids, ralentissait la descente du premier. Un troisième bateau s'adjoignait au deuxième lorsque celui-ci arrivait au sommet. Le premier pouvait alors prendre le large.

« Personne n'a jamais songé à creuser un canal pour relier les deux golfes ? demanda Alexandre à ses hôtes corinthiens.

— Si les dieux avaient voulu que la mer soit là où se trouve la terre, ils auraient fait du Péloponnèse une île, ne crois-tu pas ? répondit leur guide. Rappelle-toi ce qui arriva au Grand Roi des Perses à l'époque de l'invasion de la Grèce. Il jeta un pont sur la mer pour permettre à son armée de traverser les détroits, et il coupa la péninsule du mont Athos par un canal afin d'y faire naviguer sa flotte. Mais il fut châtié pour sa prétention : il essuya une sévère défaite, sur terre comme sur mer.

— C'est vrai, admit Alexandre. Mon père m'a jadis montré cet énorme fossé et m'a parlé de l'entreprise du Grand Roi. Voilà comment l'idée d'un canal m'est venue. »

On lui apprit aussi que Diogène, le célèbre philosophe cynique, sur le compte duquel on rapportait des histoires incroyables, vivait non loin de là.

« Je le sais, répliqua Alexandre. Aristote m'a exposé les thèses des cyniques. Diogène pense que c'est seulement en se privant de ce qui est superflu qu'on peut se libérer de toutes sortes de désirs, et donc de toutes sortes de malheurs.

— Une étrange théorie, intervint Callisthène. Se priver de tout pour atteindre, non pas le bonheur, mais seulement l'impassibilité, constitue à mon avis un exercice plutôt stupide, en plus d'un gaspillage. Un peu comme si l'on brûlait du bois pour en vendre la cendre, n'est-ce pas ?

— C'est possible, dit Alexandre. Pourtant, j'aimerais bien le rencontrer. Est-il vrai qu'il vit à l'intérieur d'une jarre d'huile ?

— Oui. Au cours du dernier conflit, alors que les troupes de ton père nous assiégeaient, les citoyens s'employaient à renforcer les murailles en courant dans tous les sens. Soudain, Diogène se mit à pousser sa jarre sur une pente, la fit rouler jusqu'en bas, puis la remonta. « Pourquoi agis-tu de la sorte ? », lui demanda-t-on. Et il répondit : « Pour rien. Mais les autres sont si occupés que je ne voulais pas avoir l'air de me croiser les bras. » Cet épisode vous en dit assez long sur l'homme. Songe que le seul objet qu'il possédait était une écuelle pour puiser de l'eau à la fontaine ; mais un jour, il vit un enfant qui buvait dans

ses mains et il jeta aussi son écuelle. As-tu vraiment envie de le connaître ?

— Oui, s'il te plaît, répondit Alexandre.

— Si tu y tiens vraiment, soupira Callisthène avec un air de suffisance. Le spectacle ne sera pas des plus agréables. Tu n'es pas sans savoir pourquoi Diogène et ses disciples sont qualifiés de « cyniques », n'est-ce pas ? À les entendre, tout ce qui est naturel n'a rien d'obscène. Voilà pourquoi ils font tout en public, comme les chiens.

— C'est vrai, confirma leur guide. Venez, il habite, si je peux m'exprimer ainsi, non loin d'ici. On le trouve au bord de la route, où il peut recevoir facilement les oboles des passants. »

Ils cheminèrent un moment le long de la route qui menait de la « traction navale » au sanctuaire de Poséidon. Alexandre fut le premier à le remarquer, de loin.

C'était un vieil d'homme d'environ soixante-dix ans complètement nu ; il était adossé à une grande jarre de terre cuite, à l'intérieur de laquelle on pouvait apercevoir une paillasse et une couverture en lambeaux. La niche de Péritas, songea Alexandre, était certainement beaucoup plus confortable. Un petit chien bâtard était assis à ses côtés. Il mangeait probablement dans la même écuelle que lui et partageait sa couche.

Les bras sur les genoux et la tête renversée contre son misérable taudis, Diogène réchauffait ses membres plissés au dernier soleil de l'été.

Il était presque entièrement chauve, mais les cheveux qui poussaient sur sa nuque lui tombaient jusqu'au milieu du dos. Il avait un visage émacié, sillonné de nombreuses rides et bordé par une petite barbe chétive, des pommettes saillantes et des cernes profonds, un front large et d'une certaine façon lumineux.

Il était totalement immobile, les yeux fermés.

Alexandre s'arrêta devant lui et le contempla un long moment en silence. Aucun signe ne montrait que l'homme avait remarqué sa présence.

Le jeune prince se demandait quelles pensées se pressaient sous ce large front, dans ce crâne puissant, posé sur ce corps frêle et chétif.

Quelle raison l'avait amené, après une vie de recherches sur l'esprit de l'homme, à vivre dans la nudité et la pauvreté le long de la rue, objet des rires et de la compassion des passants ?

Il était ému par cette pauvreté orgueilleuse, par cette simplicité totale, par ce corps qui souhaitait que la mort le trouve dépouillé de tout, comme à la naissance.

Il aurait voulu qu'Aristote soit là, près de lui ; il aurait voulu voir ces deux esprits s'affronter au soleil, pareils à des champions munis d'une lance et d'une épée, et il aurait voulu lui dire combien il l'admirait. Mais il prononça une phrase malheureuse.

« Salut à toi, Diogène. Tu as devant toi Alexandre de Macédoine. Demande-moi ce que tu désires et je serai heureux de te l'offrir. »

Le vieil homme ouvrit sa bouche édentée : « N'importe quoi ? interrogea-t-il d'une petite voix stridente, les paupières toujours baissées.

— N'importe quoi, répéta Alexandre.

— Alors, écarte-toi un peu de mon soleil. »

Alexandre se déplaça et s'assit sur le côté, à ses pieds, comme un postulant. Il lança à Callisthène : « Laissez-nous seuls. J'ignore s'il me dira autre chose, mais s'il le fait, ses mots ne pourront pas être écrits, mon ami. » Callisthène vit qu'il avait les yeux luisants. « Tu as peut-être raison, poursuivit le prince. Tout cela n'est peut-être qu'un gaspillage, un peu comme si l'on brûlait du bois pour en vendre la cendre, mais je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qui se passe derrière ces paupières closes. Et crois-moi, si je n'étais pas celui que je suis, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

28

Personne ne sut ce qu'ils se dirent, mais cette rencontre se grava à jamais dans l'esprit d'Alexandre, et peut-être aussi dans celui de Diogène.

Deux jours plus tard, Philippe et sa suite reprirent la route du nord en direction de la Macédoine, et le prince partit avec eux.

De retour à Pella, le souverain se consacra aux préparatifs de sa grande expédition en Orient. Chaque jour, ou presque, il réunissait un conseil de guerre, auquel participaient les généraux, Attale, Cleitos le Noir, Antipatros et Parménion, afin d'organiser le recrutement des soldats, l'équipement et le ravitaillement. Les bons rapports que la Macédoine entretenait avec Athènes lui garantissaient la sécurité sur mer et le transport de l'armée en Asie par l'entremise de sa propre flotte et de celle des alliés.

Alexandre se plongea dans cette activité fébrile ; il ne semblait pas songer outre mesure à la grossesse d'Eurydice ni aux angoisses de sa mère, qui ne cessait de lui envoyer des messages lorsqu'il était absent, ou le priait de lui rendre visite quand il était au palais.

Olympias entretenait également une correspondance fournie avec son frère, Alexandre d'Épire, dont elle voulait s'assurer le soutien : plus que jamais, elle se sentait seule, reléguée dans ses appartements.

Ses pensées et les conversations qu'elle avait avec ceux qui lui demeuraient fidèles revenaient toujours sur sa triste condition. Elle n'entrevoyait pour elle qu'un avenir de réclusion et d'isolement complet. Elle savait que dès l'instant où Eurydice recevrait ses nouvelles prérogatives de reine, les apparitions en public ne lui seraient même plus autorisées. Elle n'aurait plus l'occasion de rencontrer les invités et les délégations étrangères

lors des cérémonies officielles, de tenir compagnie dans ses appartements, aux femmes et amies des visiteurs.

Elle craignait surtout de perdre ce qui lui restait de son pouvoir personnel, en qualité de mère de l'héritier du trône.

Entouré par ses amis, qui lui prouvaient chaque jour leur dévouement et leur fidélité, Alexandre était plus serein. En outre, il avait l'estime, profonde et sincère, des généraux Parménion et Antipatros, bras droit et bras gauche du roi, son père, lesquels l'avaient vu à l'œuvre aussi bien dans l'administration du pouvoir que sur le champ de bataille. Ils savaient que le royaume serait en sûreté dans les mains du jeune homme. En réalité, la situation dynastique n'était pas des plus tranquilles : les cousins d'Alexandre, Amyntas et son frère Archélaos, pouvaient se gagner l'appui d'une certaine noblesse, même si son frère naturel, Arrhidée, à moitié débile, ne semblait causer aucun problème pour le moment.

La date du mariage de Philippe fut annoncée officiellement au début de l'hiver. Quand bien même elle était attendue, la nouvelle eut l'effet d'un éclair.

Le caractère particulièrement solennel que le roi voulait imprimer à la cérémonie, et le faste avec lequel on la préparait, impressionnèrent tout le monde.

Eumène, désormais responsable de l'entière administration du secrétariat royal, informait Alexandre du moindre détail : le rang des invités, les dépenses pour les vêtements, les ornements, les mets, les vins, l'organisation, les bijoux destinés à la mariée et à ses dames d'honneur.

Alexandre tentait d'épargner à sa mère la plupart de ses nouvelles pour éviter de la blesser, mais Olympias avait des yeux et des oreilles partout, elle apprenait ce qui se passait avant son propre fils.

Quelque temps avant le grand jour, la reine reçut l'invitation du souverain à participer à ses noces ; Alexandre aussi. Tous deux savaient qu'une invitation de Philippe équivalait à un ordre ; ils s'apprêtèrent donc, à contrecœur, à participer à la cérémonie et au somptueux banquet qui lui succéderait.

Eumène avait accompli des miracles pour disposer les lits et les tables des invités de façon à éviter des contacts qui

entraîneraient inévitablement des affrontements ou des bagarres. Les chefs de tribus et les princes macédoniens étaient presque tous placés d'un côté ou de l'autre : quand le vin coulerait à flots, ils risquaient de s'échauffer à cause d'une phrase ou d'un geste mal interprété.

La mariée était ravissante et revêtue de tous les attributs de la royauté, mais les signes de sa grossesse apparaissaient clairement. Elle portait un diadème en or, ses cheveux étaient tirés sur sa nuque en un chignon maintenu par de grosses épingles en or terminées par une tête de corail ; elle était habillée d'un péplum tissé d'argent dont les broderies, d'une extraordinaire beauté, imitaient le style des peintres céramistes et reproduisaient une scène de jeunes filles dansant devant la statue d'Aphrodite ; son voile nuptial recouvrait partiellement son front.

En raison de son titre d'héritier du trône, Alexandre dut assister de près à la cérémonie et s'allongea non loin de son père au cours du banquet qui s'ensuivit.

En revanche, Olympias et ses dames de compagnie avaient été placées du côté opposé, à l'autre extrémité de la salle. La princesse Cléopâtre qui, disait-on, ne s'entendait pas avec Eurydice, avait préféré rester auprès de sa mère.

Les lits avaient été disposés sur les quatre côtés d'un rectangle. Au fond à droite, un unique passage avait été pratiqué à l'intention des cuisiniers qui apportaient les plats, et des serviteurs qui ne cessaient de verser le vin et de nettoyer le sol où les convives jetaient les restes.

Un groupe de flûtistes avait commencé à jouer et des danseuses évoluaient entre les tables, ainsi que dans l'espace ouvert au milieu du grand rectangle. L'atmosphère s'animait et Alexandre, qui n'avait pas bu une seule goutte de vin, surveillait discrètement sa mère. Elle était splendide et altière, le visage pâle, le regard glacial ; on aurait dit qu'elle dominait cette sorte de bacchanale, le vacarme des ivrognes et la musique stridente des flûtistes, comme la statue d'une implacable divinité de la vengeance.

Elle ne but ni ne mangea au cours du repas, tandis que Philippe s'abandonnait à toutes sortes d'intempérances, aussi

bien avec sa jeune épouse, qui se cachait derrière des petits rires complaisants, qu'avec les danseuses qui passaient à côté de lui. Les autres convives l'imitaient, en particulier les Macédoniens.

Puis vint le moment des toasts ; selon le cérémonial, le beau-père devait prononcer, le premier, des vœux de bonheur. Attale était aussi ivre que les autres : il se dressa en vacillant et leva sa coupe remplie de vin, aspergeant son coussin brodé et ses voisins. Puis, d'une voix pâteuse, il parla : « Je bois au couple royal, à la virilité de l'époux et à la beauté de la mariée. Puissent les dieux donner un héritier légitime au royaume de Macédoine ! »

Aucune phrase n'eût pu être plus malheureuse : elle alimentait les rumeurs qui circulaient parmi la noblesse macédonienne au sujet de l'infidélité de la reine et blessaient cruellement l'héritier désigné.

Olympias blêmit. Tous ceux qui avaient entendu clairement le vœu d'Attale se turent aussitôt et se tournèrent vers Alexandre qui avait bondi, le visage cramoisi, en proie à l'un de ses terribles accès de colère.

« Espèce d'idiot ! hurla-t-il. Fils de chien ! Et que suis-je, alors ? Un bâtard ? Ravale tes paroles ou je t'égorge comme un cochon ! » Et il dégaina son épée pour mettre ses menaces à exécution.

Furieux qu'Alexandre injurie son beau-père et lui gâche ses noces, Philippe brandit à son tour son épée et se jeta sur lui. La salle se remplit de cris, les danseuses prirent la fuite et les cuisiniers se cachèrent sous les tables pour se protéger de l'ouragan qui allait s'abattre.

Mais alors qu'il tentait de sauter d'un lit à l'autre pour rejoindre son fils qui l'attendait, impassible, Philippe glissa et s'écroula bruyamment sur le sol, entraînant dans sa chute nappes, couverts et assiettes, restes de nourriture, et atterrissant dans une mare de vin rouge. Il essaya de se relever, mais il dérapa une nouvelle fois et tomba la tête la première.

Alexandre s'approcha de lui, l'épée au poing, tandis qu'un silence de mort s'abattait sur la salle. Les danseuses tremblaient dans un coin de la pièce. Attale était aussi pâle qu'un linge, un filet de salive coulait à la commissure de ses lèvres entrouvertes.

La jeune mariée pleurnichait : « Arrêtez-les, au nom des dieux, qu'on fasse quelque chose !

— Le voilà, regardez-le ! s'exclama Alexandre avec un rire moqueur. L'homme qui veut passer de l'Europe à l'Asie n'est même pas capable de passer d'un lit à l'autre sans se casser la figure ! »

Philippe rampait dans la flaque de vin et les restes du repas en grondant : « Je vais te tuer ! Je vais te tuer ! »

Mais Alexandre ne broncha pas. « Ce serait déjà bien si tu parvenais à te lever », affirma-t-il. Puis il lança aux serviteurs : « Relevez-le et nettoyez-le. »

Il rejoignit ensuite Olympias. « Partons, mère. Tu avais raison, nous n'avons plus notre place ici. »

29

Alexandre sortit rapidement du palais en tenant sa mère par la main, poursuivi par les hurlements furieux de Philippe. Dès qu'ils furent arrivés dans la cour, il lui demanda :

« Te sens-tu capable de monter à cheval, ou préfères-tu que je te fasse préparer un char ?

— Non. Je monterai à cheval.

— Change-toi et attends-moi à l'entrée de tes appartements : je te rejoindrai dans quelques instants. N'oublie pas d'emporter un manteau et des vêtements chauds. Nous allons dans la montagne.

— Enfin ! », s'exclama la reine.

Alexandre se précipita aux écuries, prit Bucéphale ainsi qu'un bai de Sarmatie, munis de leurs harnachements, couvertures et sacoches, puis il quitta les écuries et atteignit l'angle nord du palais.

« Alexandre, attends ! cria une voix dans son dos.

— Héphestion ! Ne me suis pas : tu vas attirer la colère de mon père.

— Peu m'importe, je ne t'abandonne pas. Où vas-tu ?

— En Épire, chez mon oncle.

— Par quelle route ?

— Celle de Béroée.

— Pars. Je vous rejoindrai plus tard.

— D'accord. Salue les autres pour moi et dis à Eumène de s'occuper de Péritas.

— Sois tranquille, le rassura Héphestion en s'éloignant.

— Un os par jour, au moins ! cria Alexandre. Pour ses dents ! »

D'un signe de la main, son ami lui montra qu'il avait compris, et il disparut à nouveau dans les écuries.

Olympias était déjà prête. Elle avait relevé ses cheveux en un chignon, enfilé un corset de cuir et un pantalon illyrien, et jeté

sur ses épaules deux besaces contenant des couvertures et des provisions, ainsi qu'un sac d'argent. Une de ses servantes la suivait en pleurnichant : « Mais, reine… reine…

— Retourne dans la chambre et enferme-toi », lui ordonna Olympias.

Alexandre lui tendit les rênes du cheval. « Maman, où est Cléopâtre ? demanda-t-il. Je ne peux pas partir sans lui avoir dit au revoir.

— Elle a envoyé une servante me prévenir qu'elle t'attendait dans le vestibule du quartier des femmes mais chaque instant que nous perdons peut nous être fatal, tu le sais.

— Je me dépêcherai, maman. »

Il cacha son visage sous le capuchon de son manteau et courut rejoindre sa sœur, pâle et tremblante, encore vêtue de sa robe de cérémonie.

Dès qu'elle l'aperçut, Cléopâtre se blottit contre lui en pleurant : « Ne pars pas, ne pars pas ! Je demanderai moi-même à papa de te pardonner, je me jetterai à ses pieds, il ne pourra pas refuser !

— Où est-il à présent ?

— On l'a conduit dans ses appartements.

— Soûl ? »

Cléopâtre acquiesça.

« Je dois m'enfuir avant qu'il ne reprenne connaissance. Désormais, il n'y a plus de place pour moi ici, ni pour notre mère. Si je peux, je t'écrirai. Je t'aime, petite sœur. »

De plus en plus désespérée, Cléopâtre fondit en pleurs, et Alexandre dut se libérer presque violemment de son étreinte.

« Quand te reverrai-je ? cria sa sœur dans son sillage.

— Quand les dieux le voudront, répondit Alexandre. Mais tu seras toujours dans mon cœur ! »

Il regagna en courant le point de rencontre qu'il avait fixé à sa mère. Il la trouva prête.

« Partons ! » s'écria-t-il. Puis il lui lança un coup d'œil et sourit. « Maman, tu es magnifique. Tu ressembles à une Amazone. »

Olympias secoua la tête. « Une mère est toujours belle aux yeux de son fils. Mais merci quand même, mon garçon. » Elle

bondit sur son cheval et l'éperonna. Alexandre talonna lui aussi Bucéphale jusqu'à ce qu'il se mette au galop.

Ils se tinrent à l'écart des routes les plus battues, s'engagèrent dans un sentier de campagne qu'Alexandre avait emprunté à plusieurs reprises lorsqu'il se trouvait à Miéza, et parcoururent en toute quiétude une bonne distance avant la tombée du jour.

Ils s'arrêtèrent deux fois pour permettre à leurs chevaux de reprendre haleine et pour les abreuver, puis finirent par atteindre la grande forêt qui recouvrait l'Éordée et la vallée de l'Haliacmon. Ils s'abritèrent dans une grotte où coulait une source. Là, Alexandre laissa les chevaux brouter librement. Il alluma un feu à l'aide de bâtonnets.

« C'est Aristote qui m'a appris cette façon de faire, expliqua-t-il. La friction génère la chaleur.

— As-tu été heureux à Miéza ?

— J'y ai passé de très belles années, mais ce genre de vie ne me convient pas. »

Il posa quelques feuilles mortes près des bâtonnets et commença à souffler dessus, jusqu'à ce qu'un peu de fumée s'en dégage. Une faible flamme s'éleva bientôt, qui augmenta tandis qu'il l'alimentait au moyen de feuilles sèches et de ramilles.

Quand la flamme crépita, le jeune homme ajouta des morceaux de bois plus épais, puis il étendit son manteau sur le sol.

« Mets-toi à l'aise, maman. Ce soir, c'est moi qui prépare le dîner. »

Olympias s'assit devant les flammes dansantes qu'elle observa d'un air fasciné, dans la solitude de la forêt. Alexandre ouvrit les sacoches, en tira du pain et le fit griller sur le feu.

Puis il coupa un morceau de fromage et le lui tendit.

Ils mangèrent en silence.

« Le meilleur dîner depuis de nombreuses années, observa Olympias, et dans un lieu plus beau que n'importe quel palais. J'ai l'impression d'être redevenue enfant, dans mes montagnes. »

Alexandre remplit un gobelet de buis à la source et le lui donna. « Et pourtant, cela ne te convient pas non plus. Tu

aurais vite la nostalgie de la politique, de tes relations et de tes intrigues, ne crois-tu pas ?

— Peut-être. Mais pour l'instant, laisse-moi rêver. La dernière fois que j'ai dormi avec toi, tu venais juste d'apprendre à marcher. Et ton père m'aimait. »

Ils discutèrent à voix basse en écoutant le bruissement du vent dans les branches de chêne et le crépitement des flammes de leur bivouac solitaire. Épuisés par cette longue journée riche en émotions, ils finirent par s'endormir.

Une profonde mélancolie s'était abattue sur eux : ils étaient désormais des exilés et des fuyards, sans toit ni amis. Tous deux mesuraient l'amère absence d'un homme dur, violent et despotique, capable toutefois, et mieux que quiconque, de se faire aimer.

Réveillé au milieu de la nuit par un bruit imperceptible Alexandre ouvrit les yeux et s'aperçut que sa mère n'était plus à ses côtés. En se retournant, il entrevit une ombre sur le sentier qui serpentait au milieu des troncs séculaires, à la lueur de la lune. C'était Olympias. Debout devant un gros arbre au tronc creux, elle semblait parler à quelqu'un. Il avança prudemment en rampant sur la mousse et l'entendit murmurer quelques mots dans une langue inconnue. Elle se taisait un instant, comme si elle écoutait une réponse, puis poursuivait à voix basse.

Alexandre l'observa un moment, caché sous le feuillage d'un chêne. Il la vit emprunter un sentier marbré par les ombres étirées des branchages tendus sous la lueur diaphane de la lune. Il la suivit discrètement, d'un pas feutré. Sa mère s'immobilisa devant les ruines d'un vieux sanctuaire dont la statue de culte, en bois sculpté, altérée par le temps et par les intempéries, était difficilement reconnaissable. Mais il put distinguer l'image archaïque de Dionysos, le dieu de la fureur orgiaque et de l'ivresse, éclairée par la lumière tremblante de quelques lanternes, témoignant que ce lieu était encore visité.

Olympias s'approcha de la statue aussi légèrement que si elle esquissait un pas de danse, et posa la main sur son socle. Soudain, une flûte de roseau surgit entre ses doigts. La reine en tira bientôt une note intense et ondoyante, une mélodie

magique et mystérieuse qu'elle confia au vent, et qui s'éleva au-dessus des voix nocturnes de la forêt.

Quelques instants s'écoulèrent. Une musique parut lui répondre en s'échappant de la forêt, un air indéfinissable qui se confondait tantôt avec le bruissement des feuilles, tantôt avec le chant lointain du rossignol, se faisant de plus en plus nette et de plus en plus distincte. D'abord, une cascade de notes aussi graves que le gargouillis d'une source au fond d'une grotte, puis d'autres, plus aiguës et plus limpides.

C'étaient encore les notes d'une flûte, ou de nombreuses flûtes de roseau qui émettaient un son primitif, long et suspendu, pareil au son modulé du vent.

Olympias déposa son instrument sur le sol, se dépouilla de son manteau et commença à danser au rythme de cette mélodie. Bientôt, des hommes et des femmes aux visages couverts de masques de bêtes, à l'aspect de satyres et de ménades, sortirent du bois. Certains soufflaient dans des pipeaux de roseau, d'autres dansaient autour de l'idole et de la reine, comme s'ils reconnaissaient en elle une seconde divinité.

Au fur et à mesure que leurs mouvements s'intensifiaient d'autres êtres surgirent avec des tambours et des timbales imprimant à la danse un rythme de plus en plus frénétique. Rendus méconnaissables par leurs masques et en raison de l'obscurité, ils se déshabillaient doucement et s'enlaçaient debout, puis au sol, autour de la statue, dans les spasmes et les contorsions de leurs étreintes sauvages.

Au milieu de ce chaos de formes et de sons, Olympias s'était brusquement immobilisée, comme la statue de Dionysos, semblable à une divinité nocturne. Des hommes nus et masqués rampèrent alors vers elle.

À la fois excité et troublé par cette scène, Alexandre avait mis la main à son épée. Il fut soudain frappé de stupeur et s'adossa au tronc de l'arbre sous lequel il se cachait. Sortant de terre, un énorme serpent avançait vers la statue du dieu puis s'enroulait lentement autour des jambes de sa mère.

Olympias ne bougeait pas, ses membres étaient raides et ses yeux fixaient le vide : on aurait dit qu'elle n'entendait ni ne voyait. Un deuxième serpent jaillit du sous-sol, deux autres le

suivirent et rejoignirent le premier autour des jambes de la reine.

Le plus grand, le premier, s'éleva au-dessus des autres et enveloppa dans ses anneaux le corps entier d'Olympias jusqu'à dresser sa tête au-dessus de la sienne.

La musique frénétique avait soudain cessé, les silhouettes masquées avaient reculé à l'orée de la clairière, soumises et presque effrayées par cet événement surnaturel. Puis le serpent ouvrit la gueule, tira sa langue fine et fourchue avant d'émettre un son identique à celui qu'Olympias avait produit sur sa flûte : une note intense, fluide, aussi sombre et frémissante que la voix du vent parmi les chênes.

Les lanternes s'éteignirent peu à peu, et Alexandre ne vit plus, sous la clarté de la lune, que les écailles des reptiles qui scintillaient dans la pénombre avant de s'évanouir. Il soupira profondément et essuya son front ruisselant de sueur froide. Quand il posa de nouveau son regard sur le petit sanctuaire en ruine, la clairière était totalement vide et silencieuse, comme si rien ne s'y était produit.

C'est alors qu'il sentit qu'on lui touchait l'épaule. D'un bond, il se retourna, l'épée au poing.

« C'est moi, mon fils, dit Olympias en l'observant d'un air surpris. Je me suis réveillée et j'ai vu que tu n'étais plus là. Que fais-tu en ces lieux ? »

Le jeune homme tendit la main vers elle : il ne semblait pas croire ce qu'il voyait.

« Mais qu'as-tu ? », demanda de nouveau la reine.

Alexandre secoua la tête comme s'il voulait s'arracher à un rêve ou à un cauchemar, et croisa les yeux de sa mère, plus noirs et plus profonds que la nuit.

« Rien, répondit-il. Retournons au bivouac. »

Quand ils se levèrent, le lendemain, le soleil faisait briller l'eau de la source. Ils reprirent sans un mot la route vers l'ouest. Ni l'un ni l'autre n'osait prendre la parole.

Brusquement, Alexandre se tourna vers sa mère. « D'étranges bruits circulent sur ton compte, observa-t-il.

— Lesquels ? lui demanda Olympias, les yeux rivés sur la route.

— On dit… On dit que tu participes aux rituels secrets et aux orgies nocturnes de Dionysos. On dit aussi que tu possèdes des pouvoirs magiques.

— Et tu le crois ?

— Je ne sais pas. »

Olympias s'abstint de répliquer et ils chevauchèrent longuement au pas, en silence.

« Je t'ai vue, cette nuit, reprit Alexandre.

— Qu'as-tu vu ?

— Je t'ai vu déchaîner une orgie par le son de ta flûte et faire jaillir les serpents de la terre. »

Olympias se retourna et le transperça de son regard froid, pareil à la lumière que reflétaient les yeux du serpent apparu au cours de la nuit.

« Tu as donné chair à mes rêves et tu as suivi mon esprit dans les bois : un simulacre aussi vain que les ombres des morts. Car tu m'appartiens et tu participes d'une force divine.

— Ce n'était pas un rêve, affirma Alexandre. Je suis certain de ce que j'ai vu.

— Il existe des lieux et des moments où le rêve et la réalité se confondent ; il existe des êtres qui peuvent franchir les confins de la réalité et traverser des régions habitées par le mystère. Un jour, tu m'abandonneras et il me faudra alors quitter mon corps et voler dans la nuit jusqu'à toi pour te voir, entendre ta voix et ton souffle, être à tes côtés quand tu auras besoin de moi, à n'importe quel instant. »

Ils se turent jusqu'à ce que le soleil ait achevé sa course dans le ciel et qu'ils aient atteint la route de Béroée. C'est là qu'Héphestion les rejoignit. Alexandre mit pied à terre et se précipita vers lui.

« Comment as-tu réussi à nous retrouver ? lui demanda-t-il.

— Ton Bucéphale laisse des empreintes de taureau sauvage. Cela n'a pas été difficile.

— Que me racontes-tu de neuf ?

— Pas grand-chose. Je t'ai rapidement emboîté le pas. Mais je crois que le roi était tellement soûl qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Je pense qu'on l'a lavé et couché.

— Crois-tu qu'il nous fera suivre ?

— Pourquoi ?

— Il voulait me tuer.

— Il avait bu, c'est tout. J'ai l'impression de l'entendre déjà. Dès qu'il se réveillera, il dira : « Où est Alexandre ? »

— Je ne sais pas. Nous avons échangé des mots qu'il est difficile d'oublier. Et même si mon père s'y employait, il y aurait toujours quelqu'un pour les lui rappeler.

— C'est possible.

— As-tu dit à Eumène de s'occuper du chien ?

— C'est la première chose que j'ai faite.

— Pauvre Péritas. Sans moi il sera malheureux : il pensera que je l'ai abandonné.

— Il ne sera pas le seul à être malheureux, Alexandre. Moi non plus, je n'aurais pas supporté ton absence. C'est pourquoi j'ai voulu te suivre. »

Ils éperonnèrent leurs chevaux pour rejoindre Olympias qui chevauchait toute seule.

« Mes saluts à ma reine ! dit Héphestion.

— Salut, mon garçon », répondit Olympias. Et ils poursuivirent leur route ensemble.

« Où est Alexandre ? »

Philippe venait tout juste de quitter son bain. Les femmes lui massaient les épaules et le dos avec un drap de lin.

L'aide de camp s'approcha : « Il n'est pas là, sire.

— Je le vois bien. Fais-le appeler.

— Je veux dire qu'il est parti.

— Parti ? Et où ?

— Nous l'ignorons, sire.

— Ah ! cria Philippe en jetant le drap et, entièrement nu, il commença à arpenter sa chambre. Je veux qu'il vienne immédiatement me présenter ses excuses ! Il m'a couvert de ridicule devant mes invités et mon épouse. Trouvez-le et ramenez-le-moi sur-le-champ ! Je le giflerai jusqu'au sang, je le bourrerai de coups de pied, je le… » L'aide de camp était muet et raide comme un piquet. « Tu m'écoutes, par Zeus ?

— Je t'écoute, sire, mais Alexandre est parti aussitôt après avoir quitté la salle du banquet et tu étais trop… trop indisposé pour prendre des mesures le concernant, et…

— Es-tu en train de me dire que j'étais trop soûl pour donner des ordres ? hurla Philippe à son nez en fondant sur lui.

— Le fait est, sire, que tu n'en as pas donné, et…

— Appelez la reine ! Immédiatement !

— Laquelle, sire ? demanda l'aide de camp, de plus en plus embarrassé.

— Laquelle ! Malheur à toi ! Que veux-tu que je fasse de cette gamine ! Appelle la reine, immédiatement !

— La reine Olympias est partie avec Alexandre, sire. »

Le rugissement du souverain résonna jusqu'au corps de garde, au fond de la cour. Un peu plus tard, on vit l'aide de camp dévaler l'escalier et distribuer des ordres à tous les hommes qu'il croisait. Ceux-ci bondissaient sur leurs chevaux et galopaient dans toutes les directions.

Ce jour-là, les délégations étrangères quittèrent, elles aussi, la cour. Philippe dut les recevoir pour les saluer et les remercier des somptueux cadeaux de mariage qu'elles lui avaient apportés. Cette tâche occupa toute sa journée.

Quand le soir vint, il se sentit las et dégoûté, aussi bien par cette semaine de fêtes et de banquets que par la solitude qui envahissait son cœur pour la première fois.

Il envoya Eurydice se coucher, monta sur le toit et fit les cent pas sur la grande terrasse éclairée par la lune. Soudain, il entendit un aboiement insistant résonner dans l'aile occidentale du palais, puis un hurlement interminable se transformer en un gémissement plaintif.

Péritas aussi s'était aperçu de l'absence d'Alexandre et il hurlait à la lune tout son désespoir.

30

En une semaine, les trois fuyards atteignirent les frontières de l'Épire et se firent annoncer au roi Alexandre.

Le jeune souverain était déjà au courant de ce qui s'était passé car ses informateurs utilisaient un système rapide pour communiquer avec lui, et ils n'étaient pas obligés de suivre de longs détours pour se cacher.

Il alla les accueillir en personne, embrassa longuement et affectueusement sa sœur aînée et son neveu, ainsi qu'Héphestion, qu'il avait eu tout loisir de connaître lorsqu'il se trouvait à la cour de Philippe, à Pella.

Cette nuit-là, ils dormirent dans une résidence de chasse. Ils repartirent le lendemain avec une escorte d'honneur pour gagner en deux jours le palais royal de Boutrotos. Cette ville qui donnait sur la mer, était le cœur mythique du petit royaume d'Épire. Selon la légende, Pyrrhos, le fils d'Achille, y avait accosté en amenant comme esclaves Andromaque, la veuve d'Hector, et Hélénos, le devin troyen. Pyrrhos avait pris Andromaque comme concubine avant de l'offrir à Hélénos. De ces deux unions étaient nés des enfants qui, en se mariant entre eux, avaient engendré la dynastie royale qui régnait encore sur ces territoires.

Du côté de sa mère, Alexandre de Macédoine descendait donc du plus grand héros grec et de la lignée de Priam, qui gouvernait l'Asie. C'est ce que chantaient les poètes qui égayaient le soir, au cours des banquets, le souverain et ses invités, lesquels vécurent tranquillement pendant quelques jours. Mais le roi d'Épire n'entretenait aucune illusion : il savait fort bien qu'ils allaient vite recevoir des visites.

La première lui fut annoncée un matin, à l'aube, alors qu'il n'était pas encore levé. C'était un cavalier de la garde personnelle de Philippe, couvert de boue de la tête aux pieds : il avait récemment plu en montagne.

« Le roi est furibond, dit-il sans même accepter un bain chaud. Il s'attendait qu'Alexandre se présente, le lendemain du banquet, pour s'excuser de son comportement, des mots méprisants avec lesquels il s'est moqué de lui devant ses invités et son épouse.

— Mon neveu affirme que le roi l'a agressé, l'épée au poing, et qu'Attale l'a traité de bâtard. Philippe doit comprendre qu'étant du même sang que lui, son fils possède aussi le même orgueil, la même dignité, ainsi qu'un caractère fort semblable au sien.

— Le roi ne veut pas entendre raison ; il exige qu'Alexandre regagne aussitôt Pella pour implorer son pardon.

— Le connaissant, je pense qu'il ne le fera pas.

— Alors, il devra en supporter les conséquences. »

Doté d'un sommeil léger, Alexandre avait entendu le bruit des sabots sur le pavage en cailloux du corps de garde. Il s'était levé, avait jeté un manteau sur ses épaules, et il écoutait à présent, sans se montrer, ce que le messager de son père disait.

« Quelles conséquences ? demanda le souverain.

— Ses amis seront tous exilés en qualité de traîtres ou de conspirateurs, à l'exception d'Eumène, qui est le secrétaire de Philippe, et de Philotas, le fils du général Parménion.

— Je rapporterai tes mots à mon neveu et te ferai connaître sa réponse.

— J'attendrai ton retour et je repartirai aussitôt.

— Ne veux-tu pas te restaurer et te laver ? Ici, les invités sont accueillis avec tous les égards.

— Je ne peux pas. Le mauvais temps a déjà retardé ma marche », expliqua l'envoyé macédonien.

Le roi quitta la salle d'audience et se heurta à son neveu, dans le couloir.

« Tu as entendu ? »

Alexandre acquiesça.

« Que penses-tu faire ?

— Il est hors de question que je rampe aux pieds de mon père. Attale m'a offensé en public, et c'est lui qui aurait dû intervenir pour défendre ma dignité. Au lieu de cela, il s'est précipité sur moi, l'épée au poing.

— Mais tes amis vont payer un prix très élevé.

— Je le sais, et cela me remplit de douleur, mais je n'ai pas le choix.

— Ce sont tes derniers mots ?

— Oui. »

Le roi l'étreignit. « C'est ce que j'aurais fait si j'avais été à ta place. Je vais rapporter ta réponse à l'envoyé.

— Non, attends. Je m'en charge. »

Il s'enveloppa dans son manteau et pénétra, pieds nus, dans la salle des audiences. Le messager eut d'abord un mouvement de surprise, puis il baissa aussitôt la tête en signe de déférence.

« Que les dieux te gardent, Alexandre.

— Qu'ils te gardent aussi, mon bon ami. Voici la réponse que tu délivreras à mon père. Dis-lui qu'Alexandre ne lui demandera pardon qu'après avoir reçu les excuses d'Attale et l'assurance que la reine Olympias ne subira aucune humiliation, que son rang de souveraine des Macédoniens sera reconfirmé comme il se doit.

— C'est tout ?

— C'est tout. »

L'envoyé s'inclina puis se dirigea vers la porte.

« Tu lui diras aussi… Tu lui diras aussi que…

— Que ?

— Qu'il se maintienne en bonne santé.

— Je n'y manquerai pas. »

Un peu plus tard, on entendit un hennissement et un bruit de galop, qui s'évanouit dans le lointain.

« Il a refusé de manger et de se reposer. » La voix du roi résonna dans le dos d'Alexandre. « Philippe doit être très impatient de connaître ta réponse. Viens, j'ai ordonné qu'on prépare notre petit déjeuner. »

Ils passèrent dans une pièce où l'on avait installé deux tables et deux sièges à accoudoirs. Il y avait du pain frais, des tranches de maquereau et d'espadon grillées.

« Je te mets dans une situation difficile, admit Alexandre. C'est mon père qui t'a installé sur le trône.

— C'est vrai. Mais j'ai grandi, je ne suis plus un enfant. C'est moi qui le protège dans cette région, et je t'assure que ce n'est

pas une tâche facile. Il arrive fréquemment aux Illyriens de se montrer turbulents ; les pirates infestent nos côtes et l'on signale, à l'intérieur, des mouvements de peuples nordiques, qui descendent le cours de l'Istros. Ton père aussi a besoin de moi. En outre, je dois sauvegarder la dignité de ma sœur Olympias. »

Alexandre mangea un peu de poisson et but une gorgée de vin, un vin léger et pétillant qui provenait des îles Ioniennes. Il alla à la fenêtre qui donnait sur la mer en grignotant un morceau de pain. « Où est Ithaque ? », demanda-t-il.

Le roi tendit la main vers le sud. « L'île d'Ulysse se trouve là-bas, à environ un jour de navigation en direction du sud. Là, en face, c'est Corcyre, l'île des Phéaciens, où le héros fut hébergé dans le palais royal d'Alcinoos.

— L'as-tu déjà vue ?

— Ithaque ? Non. Mais il n'y a rien à y voir. L'île n'est peuplée que de chèvres et de cochons.

— C'est possible, mais j'aimerais quand même m'y rendre. Je voudrais y arriver à la tombée de la nuit, quand les flots changent de couleur et que toutes les voies, terrestres et maritimes, s'assombrissent ; éprouver ce qu'éprouva Ulysse en la revoyant après une si longue absence. Moi, je pourrais… Je suis sûr que je pourrais revivre ces sentiments.

— Si tu le souhaites, je t'y ferai conduire. Ce n'est pas loin, comme je te l'ai dit. »

Alexandre ne parut pas relever cette proposition. Il tourna le regard vers l'ouest où le soleil, qui se levait derrière les monts d'Épire, commençait à rosir les sommets de Corcyre.

« Derrière ces montagnes et au-delà de cette mer s'étend l'Italie, n'est-ce pas ? »

Le visage du roi sembla s'éclairer : « Oui, Alexandre, c'est là que se trouvent l'Italie et la Grande Grèce. Des villes fondées par les Grecs, incroyablement riches et puissantes, telles que Tarente, Locres, Crotone, Thourioi, Rhégion, et tant d'autres encore. Il y a d'immenses forêts et des troupeaux, des milliers et des milliers de têtes de bétail. Des champs de blé que le regard ne parvient pas à embrasser. Et des montagnes couvertes de neige en toutes saisons, qui se mettent brusquement à cracher du feu et des flammes en secouant la terre de tremblements.

« De l'autre côté de l'Italie il y a la Sicile, la terre la plus florissante et la plus belle qui soit. C'est là que sont situées la puissante Syracuse, Agrigente, Géla et Sélinonte. Plus loin, la Sardaigne, puis l'Espagne, le pays le plus riche du monde grâce à ses mines d'argent inépuisables, à son étain et à son fer.

— Cette nuit, j'ai fait un rêve, dit Alexandre.

— Quel rêve ? demanda le roi.

— Nous étions tous deux ensemble, à cheval, sur le sommet du mont Imaros, le plus haut de ton royaume. Je montais Bucéphale, et toi Cheraunos, ton cheval de bataille, nous étions inondés de lumière car, au même instant, un soleil se couchait sur la mer à l'occident, et un autre se levait à l'orient. Deux soleils, te rends-tu compte ? Un spectacle émouvant.

« À un moment donné, nous nous disions au revoir car tu voulais gagner le lieu où le soleil se couchait, et moi, celui où il se levait. N'est-ce pas merveilleux ? Un Alexandre partant vers le soleil levant, et un autre vers le soleil couchant ! Avant de nous quitter, avant d'éperonner nos chevaux respectifs vers la lumière du globe flamboyant, nous prononcions une promesse solennelle : nous ne nous reverrions pas avant d'avoir mené à bien notre voyage, et notre lieu de retrouvailles serait…

— Alors ? », demanda le roi en le fixant.

Alexandre ne répondit pas, mais son regard se voila d'une ombre inquiète, fuyante.

« Alors, où ? insistait le roi. Où devions-nous nous retrouver ?

— Je ne m'en souviens pas. »

31

Bien vite, Alexandre comprit que sa présence à Boutrotos ne tarderait pas à devenir insoutenable, aussi bien pour lui que pour son oncle. Alexandre d'Épire continuait de recevoir de pressantes requêtes de Philippe afin qu'il oblige son fils à regagner Pella pour faire amende honorable et lui demander pardon devant la cour réunie.

Le jeune homme prit alors la décision de partir.

« Mais où ? interrogea le roi.

— Dans le Nord, il ne pourra pas m'y retrouver.

— C'est impossible. Là règnent des tribus sauvages et semi nomades qui ne cessent de s'entre-déchirer. Et comme si cela ne suffisait pas, la mauvaise saison va bientôt commencer. Il neige sur ces montagnes. As-tu jamais affronté le grand froid ? C'est un ennemi très redoutable.

— Je n'ai pas peur.

— Je le sais.

— Je vais donc partir. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Je ne te laisserai t'en aller que si tu m'indiques ton itinéraire. Il faut que je sache où te chercher pour le cas où j'aurais besoin de toi.

— J'ai consulté tes cartes. Je me rendrai à Lychnidos, à l'ouest du lac, et je m'enfoncerai dans l'intérieur, le long de la vallée du Drilon.

— Quand as-tu l'intention de partir ?

— Demain. Héphestion m'accompagne.

— Non. Vous partirez dans deux jours, pas avant. Je vais ordonner qu'on prépare le ravitaillement nécessaire à votre voyage. Et je vous donnerai un cheval qui portera vos provisions. Quand vous les aurez utilisées, vous pourrez le vendre et poursuivre ainsi votre route.

— Je te remercie, dit Alexandre.

— Je te remettrai aussi des lettres destinées aux chefs de la Chelidonia et de la Dardanie. Ils pourront t'être utiles. J'ai des amis dans ces régions.

— J'espère que je pourrai te rendre un jour ce que tu as fait pour moi.

— Je t'en prie, ne parle pas ainsi. Et sois confiant. »

Ce jour-là, le roi écrivit une lettre en toute hâte et la confia à son courrier le plus rapide, afin qu'il la délivre à Callisthène, à Pella.

Le jour du départ, Alexandre alla saluer sa mère, qui l'embrassa en pleurant à chaudes larmes et en maudissant Philippe du plus profond de son cœur.

« Ne le maudis pas, mère, pria Alexandre d'une voix empreinte de tristesse.

— Pourquoi ? s'écria Olympias, en proie à la douleur et à la haine. Pourquoi ? Il m'a humiliée, blessée, il nous a contraints à l'exil. Et maintenant, il t'oblige à fuir, à me quitter pour t'aventurer dans des terres inconnues au cœur de l'hiver. J'aimerais qu'il meure dans les souffrances les plus atroces, qu'il connaisse les peines qu'il m'a infligées ! »

Alexandre la regarda tandis qu'un frisson courait dans ses veines. Il eut peur de cette haine si forte, qui donnait à sa mère l'allure d'une héroïne de ces tragédies qu'il avait tant de fois vues sur scène : Clytemnestre, qui tuait son époux Agamemnon à coups de hache, ou Médée, qui assassinait ses propres enfants pour frapper son mari Jason au plus fort de ses affections.

C'est alors qu'il se souvint d'une des rumeurs terribles qui circulaient à Pella au sujet de la reine : on disait qu'elle s'était nourrie de chair humaine au cours d'une cérémonie initiatique du culte d'Orphée. Il voyait dans ses yeux immenses, pleins de ténèbres, tant de violence et de désespoir, qu'il l'aurait crue capable de tout.

« Ne le maudis pas, maman, répéta-t-il. Il est peut-être juste que je souffre de la solitude et de l'exil, du froid et de la faim. C'est un enseignement qui manque encore à ceux que mon père a souhaité m'imposer. Peut-être veut-il que j'en fasse aussi l'expérience. Peut-être est-ce la dernière leçon, une leçon que personne d'autre n'aurait pu m'infliger. »

Il se libéra à grand-peine de l'étreinte de sa mère, sauta sur Bucéphale et le talonna violemment.

L'étalon se cabra dans un hennissement, dressa ses antérieurs, puis se lança au galop en soufflant des jets de vapeur brûlante. Héphestion leva le bras en guise de salut et éperonna lui aussi sa monture en entraînant le cheval de bât.

Olympias les suivit de son regard embué jusqu'à ce qu'ils disparaissent au fond du sentier qui menait au Nord.

La missive du roi d'Épire fut remise à Callisthène, à Pella, quelques jours plus tard. Le neveu d'Aristote l'ouvrit d'un mouvement impatient et la parcourut rapidement.

Alexandre, roi des Molosses, à Callisthène, salut !

J'espère que tu te portes bien. L'existence de mon neveu Alexandre s'écoule paisiblement en Épire, loin des tracas de la vie militaire et des soucis quotidiens du gouvernement. Il passe ses journées à lire les poètes tragiques, en particulier Euripide, et naturellement Homère, dans l'édition de la cassette que ton oncle et maître Aristote lui a offerte. Il s'amuse parfois à jouer de la cithare.

Il prend aussi part à des battues de chasse…

Au fil de sa lecture, Callisthène sentait croître son étonnement devant la banalité et la totale insignifiance de cette lettre. Le souverain ne disait rien d'important ni de personnel. C'était une missive complètement inutile. Mais pourquoi ?

Déçu, il posa le papyrus sur son écritoire et se mit à arpenter sa chambre en essayant de deviner le sens de ce message, quand, jetant un coup d'œil à la feuille, il s'aperçut que ses bords étaient ponctués d'entailles, des sortes de petites déchirures, qui, à bien les observer, avaient été savamment effectuées à l'aide de ciseaux.

Il se tapa le front : « Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Mais oui, c'est le code des polygones qui s'entrecoupent. »

Il s'agissait d'un code de communication qu'Aristote lui avait jadis appris et qu'il avait lui-même transmis au roi d'Épire en pensant qu'il lui serait utile le jour où il devrait conduire une campagne militaire.

Il s'empara d'une règle et d'une équerre et commença à relier toutes les entailles selon un ordre précis, puis tous les points

d'intersection. Il traça ainsi des lignes perpendiculaires de chaque côté du polygone intérieur et obtint d'autres intersections.

Chaque intersection soulignait un mot. Callisthène les recopia donc, l'un après l'autre, selon une suite de nombres qu'Aristote lui avait enseignée. Une façon simple et géniale d'envoyer des messages secrets.

Quand il eut terminé, il brûla la lettre et se précipita chez Eumène. Il le trouva enseveli sous une montagne de papiers, occupé à calculer les impôts et les dépenses prévus pour l'équipement de quatre bataillons de la phalange supplémentaires.

« J'ai besoin d'une information, dit-il avant de lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— Ils sont partis depuis trois jours, répondit Eumène en levant le nez.

— Oui, mais où sont-ils allés ?

— Je l'ignore.

— Tu le sais très bien.

— Qui veut cette information ?

— Moi.

— Alors je l'ignore. »

Callisthène s'approcha et lui chuchota de nouveau quelques mots à l'oreille. Puis il ajouta : « Peux-tu lui transmettre un message ?

— Combien de temps m'accordes-tu ?

— Au maximum deux jours.

— Impossible.

— Alors, je le ferai moi-même. »

Eumène secoua la tête. « Donne-moi ça, que comptes-tu faire toi-même ? »

Alexandre et Héphestion gravirent la chaîne des monts Argiriniens, dont les cimes étaient déjà saupoudrées de neige, puis ils descendirent vers la vallée de l'Aoos, qui brillait comme un ruban d'or au fond de cette verte étendue. Les flancs des montagnes, recouverts de forêts, commençaient à changer de couleur à l'approche de l'automne, et le ciel était parcouru par de longues envolées d'oiseaux et par le cri des grues qui

abandonnaient leurs nids pour migrer au loin, vers les terres des Pygmées.

Ils cheminèrent pendant deux jours dans la vallée de l'Aoos, en direction du nord, puis rencontrèrent celle de l'Apsos, où ils s'engagèrent. Ils laissaient derrière eux les terres d'Alexandre d'Épire et s'enfonçaient dans l'Illyrie.

Les habitants de ce pays vivaient dans de petits villages fortifiés, dotés de murs en pierres sèches, et tiraient leurs ressources de l'élevage des chevaux, parfois du brigandage. Mais Alexandre et Héphestion avaient prudemment enfilé des pantalons identiques à ceux que portaient les barbares, ainsi que des manteaux de laine brute. Ces vêtements ne leur donnaient pas belle allure, mais ils les protégeaient de l'eau et leur permettaient de passer inaperçus parmi la population locale.

Dès qu'ils prirent la route des chaînes de l'intérieur, il se mit à neiger et la température baissa. De grands nuages de vapeur sortaient des naseaux de leurs chevaux, qui peinaient sur les sentiers gelés, si bien qu'Alexandre et Héphestion devaient fréquemment poursuivre leur chemin à pied en aidant leurs montures de leur mieux.

Parfois, ils s'arrêtaient au sommet d'un col pour jeter un coup d'œil derrière eux et regarder d'un air déconcerté la blanche étendue de neige où l'on ne voyait que leurs empreintes.

La nuit, ils devaient chercher un abri où allumer un feu pour sécher leurs vêtements trempés, étendre leurs manteaux et se reposer un peu. Et souvent, avant de s'endormir, ils contemplaient longuement à travers la réverbération des flammes les gros flocons qui tombaient en dansant, ou écoutaient l'appel des loups qui résonnait dans les vallées solitaires.

Ce n'étaient que des jeunes gens, qui évoquaient encore leur récente adolescence : au cours de ces instants, ils étaient envahis par le chagrin et la mélancolie. Il leur arrivait de tirer le même manteau sur leurs épaules, et de s'étreindre dans l'obscurité ; ils se souvenaient de leurs corps d'enfants et des nuits où, effrayés par un cauchemar ou par les cris d'un

condamné hurlant son désespoir, ils se glissaient dans le même lit.

L'obscurité glaciale et l'inquiétude pour leur avenir les poussaient à rechercher la chaleur l'un de l'autre, à s'étourdir de leur nudité à la fois fragile et puissante, de leur solitude fière et désolée.

La pâle lumière de l'aube les ramenait à la réalité, et les tiraillements de la faim les encourageaient à redoubler leurs efforts pour se procurer de quoi manger.

S'ils apercevaient les traces d'un animal sur la neige, ils s'arrêtaient pour tendre des pièges et capturer leur maigre proie : un lapin ou une perdrix de montagne, qu'ils dévoraient encore chauds, après en avoir bu le sang. Mais ils devaient parfois repartir les mains vides, affamés et transis du froid piquant de ces terres inhospitalières.

Leurs chevaux souffraient aussi de privations, puisqu'ils se nourrissaient des herbes sèches qu'ils trouvaient en grattant la neige de leurs sabots.

Enfin, après des jours et des jours d'une marche pénible, exténués par le froid et la faim, ils virent briller comme un miroir, dans le reflet du ciel d'hiver, la surface gelée du lac Lychnitis. Ils en longèrent la rive nord au pas, espérant atteindre avant la tombée de la nuit le village qui portait le même nom : ils pourraient peut-être passer une nuit au chaud, près d'un feu.

« Tu vois cette fumée à l'horizon ? demanda Alexandre à son ami. Je ne me trompais pas : c'est là-haut que doit se trouver le village. Nous aurons du foin pour nos chevaux, de la nourriture, ainsi qu'une paillasse pour nous allonger.

— C'est trop beau, j'ai l'impression de rêver, répliqua Héphestion. Penses-tu vraiment que nous aurons toutes ces merveilles ?

— Oui. Et peut-être aurons-nous aussi des femmes. Un jour, j'ai entendu mon père dire que les barbares de l'intérieur les offrent aux étrangers en signe d'hospitalité. »

Il s'était remis à neiger à gros flocons, et les chevaux avançaient à grand-peine ; l'air gelé les transperçait jusqu'aux

os. Soudain, Héphestion tira sur les rênes de sa monture. « Par tous les dieux, regarde ! »

Alexandre rejeta son capuchon en arrière et braqua ses yeux devant lui, dans l'épais tourbillon de la neige. Plusieurs hommes fermaient le passage, immobiles sur leurs chevaux, les épaules et les capuches recouvertes de neige, armés de javelots.

« Penses-tu qu'ils nous attendent ? demanda le prince en empoignant son épée.

— Oui. De toute façon, nous allons le savoir bien vite », répondit Héphestion.

Il dégaina, lui aussi, son épée et éperonna son cheval.

« J'ai bien peur que nous soyons obligés de nous frayer un chemin, ajouta Alexandre.

— Moi aussi, dit Héphestion, tout bas.

— Je ne veux pas renoncer à une assiette de potage bien chaud, à un lit et à un feu. Et peut-être aussi à une belle fille. Et toi ?

— Moi non plus.

— À mon signe ?

— D'accord. »

Mais alors qu'ils s'apprêtaient à charger, un cri résonna dans le silence de la vallée.

« La troupe d'Alexandre salue son commandant !

— Ptolémée !

— Présent !

— Perdiccas !

— Présent !

— Léonnatos !

— Présent !

— Cratère !

— Présent !

— Lysimaque !

— Présent !

— Séleucos !

— Présent !

Le dernier écho s'éteignit sur le lac gelé, et Alexandre contempla de ses yeux embués de larmes les six cavaliers

immobiles sous la neige, puis il se tourna vers Héphestion en secouant la tête d'un air incrédule :

« Oh ! grand Zeus ! dit-il. Ce sont nos amis ! »

32

Trois mois après son mariage, Eurydice accoucha d'une petite fille que l'on nomma Europe. Puis elle se retrouva enceinte. Mais Philippe n'eut pas le loisir de s'abandonner aux joies de la paternité retrouvée : les événements politiques qui évoluaient, ainsi que ses affaires privées, l'en empêchèrent. Sa santé aussi lui créait des soucis : son œil gauche, blessé au cours d'une bataille et mal soigné, était perdu.

Au cours de l'hiver, il reçut la visite de son informateur Eumolpos de Soles. Celui-ci avait dû affronter un voyage en mer par mauvais temps, car les nouvelles qu'il avait apprises ne pouvaient attendre. Habitué au climat de sa ville – doux tout au long de l'année –, il était transi de froid. Aussi le souverain l'invita-t-il à s'asseoir près du feu et il lui fit servir une coupe de vin fort et sucré qui le revigora et lui délia la langue.

« Alors, quelles informations m'apportes-tu, mon ami ?

— La déesse Fortune est de ton côté, roi. Écoute ce qui est arrivé à la cour de Perse : selon nos prévisions, le nouveau souverain Arsès a bien vite compris qui était le véritable maître au palais, et ne pouvant le tolérer, il a essayé de faire empoisonner Bagoas.

— L'eunuque ?

— Exactement. Mais Bagoas s'y attendait. Il a déjoué le complot et s'est hâté de faire empoisonner le roi. Après quoi, il a ordonné qu'on tue les enfants de ce dernier.

— Ce vieux couilles-sèches est donc plus venimeux qu'un scorpion.

— En effet. Mais il a ainsi mis fin à toute la descendance directe. Entre ceux qu'Artaxerxès III a tués et ceux que Bagoas a éliminés, il ne reste plus personne.

— Alors ? demanda Philippe.

— Alors, l'eunuque a repêché un rejeton d'une branche collatérale et l'a placé sur le trône en lui donnant le nom de Darius III.

— Et qui est ce Darius III ?

— Son grand-père se nommait Ostanès, c'était le frère d'Artaxerxès II. Il a quarante-cinq ans, aime aussi bien les femmes que les jeunes garçons.

— Ce point est d'une importance relative, commenta Philippe. Tu n'as pas de nouvelles plus intéressantes ?

— Avant d'être nommé roi, il était satrape d'Arménie.

— Une province difficile. Ce doit être un dur à cuire.

— Disons quelqu'un de vigoureux. Il paraît qu'il a tué de ses propres mains un rebelle de la tribu des Cadusiens lors d'un duel au corps au corps. »

Philippe passa la main dans sa barbe. « On dirait que couilles-sèches a trouvé à qui parler.

— En effet, acquiesça Eumolpos qui commençait à se réchauffer. Darius a, semble-t-il, l'intention de reprendre le contrôle des Détroits et de réaffirmer sa domination sur toutes les villes grecques d'Asie. On dit même qu'il compte exiger un acte de soumission formelle de la couronne de Macédoine. Mais à ta place, je ne m'en inquiéterais pas. Darius n'est pas un adversaire digne de toi : dès qu'il t'entendra rugir, il courra se cacher sous son lit.

— C'est ce qu'on verra, observa Philippe.

— As-tu besoin d'autre chose, sire ?

— Tu as accompli un excellent travail, mais le plus dur reste à faire. Va voir Eumène, et dis-lui de te récompenser. Prends également de l'argent pour payer tes informateurs, si nécessaire. Ce qui se passe à la cour de Darius ne doit en aucune façon nous échapper. »

Eumolpos remercia le roi et partit, impatient de retrouver la chaleur de sa belle ville du bord de mer.

Quelques jours plus tard, le souverain réunit le conseil de guerre dans la salle de l'armurerie royale : Parménion, Antipatros, Cleitos le Noir et son beau-frère Attale.

« Pas un mot de ce que je vais vous dire ne doit franchir les murs de cette salle, commença-t-il. Le roi des Perses, Arsès, a

été assassiné et remplacé par un prince issu d'une branche collatérale, un dénommé Darius III. À ce qu'il paraît, il ne manque pas de dignité, mais il sera occupé pendant un certain temps à consolider son pouvoir.

« Le moment d'agir est donc venu. Attale et Parménion partiront au plus vite à la tête d'une armée de quinze mille hommes et passeront en Asie, où ils occuperont la rive orientale de notre mer en proclamant ma décision de libérer les villes grecques sous domination perse. Pendant ce temps, je m'occuperai de l'enrôlement de nouveaux soldats, dans l'attente de vous rejoindre et de donner le signal du début de l'invasion. »

Le reste de la réunion fut consacré à l'examen des détails et à la résolution des problèmes logistiques, politiques et militaires de cette première phase. Mais tout le monde fut frappé par le ton négligé avec lequel le souverain s'exprimait, brusquement privé de son enthousiasme et de sa fougue habituels. Si bien qu'au terme de la réunion, Parménion lui demanda en s'approchant de lui :

« Quelque chose ne va pas, sire ? Tu ne te sens pas bien ? »

Philippe posa la main sur son épaule et l'accompagna vers la porte. « Non, mon vieil ami, non. Tout va bien. »

Il mentait. Plus les jours passaient, plus l'absence d'Alexandre, à laquelle il n'avait pas accordé beaucoup d'importance dans un premier temps, le tourmentait. Tant que le jeune homme était demeuré en Épire avec sa mère et son oncle, Philippe n'avait songé qu'à l'inciter à revenir et à faire acte de soumission publique, mais le refus que son fils lui avait opposé et sa fuite vers le Nord avaient provoqué en lui colère, appréhension et découragement.

Si un membre de son entourage tentait d'intercéder en faveur du prince, il s'emportait au souvenir de l'outrage subi ; si personne ne lui en parlait, il s'inquiétait de cette absence de nouvelles. Il avait lancé ses espions partout, avait envoyé des messagers aux rois et aux chefs de tribu du Nord, ses clients afin d'être sans cesse informé des mouvements d'Alexandre et d'Héphestion. Il apprit ainsi qu'ils avaient accueilli six jeunes

guerriers venus de Thessalie, d'Acarnanie et d'Atamanie, et il ne lui fut pas difficile de deviner de qui il s'agissait.

La troupe d'Alexandre s'était presque entièrement reconstituée. Il ne se passait pas un jour sans que Philippe ne recommande à Parménion de surveiller son fils pour éviter qu'il ne rejoigne cette bande de malheureux errant dans les neiges de l'Illyrie. Eumène non plus n'échappait pas à ses soupçons. Le roi semblait même s'attendre que le jeune homme abandonne son bureau et ses papiers d'un jour à l'autre pour se lancer dans l'aventure.

Parfois il se rendait seul dans l'ancien palais royal d'Aigai. Des heures durant, il observait les flocons qui tombaient sur le paysage silencieux, sur les bois de sapins bleus, sur la petite vallée où sa dynastie s'était fondée, et il pensait à Alexandre et à ses amis qui parcouraient les froides contrées du septentrion.

Il avait l'impression de les voir avancer péniblement dans la tempête, alors que leurs chevaux s'enfonçaient dans la neige jusqu'au ventre et que le vent faisait claquer leurs vêtements déchirés et incrustés de glace. Il posait les yeux sur le grand foyer de pierre, sur les belles bûches de chêne qui y brûlaient en répandant un air tiède entre les vieux murs de la salle du trône, et il imaginait les garçons amassant du bois trempé sous leurs abris de fortune et oubliant leur fatigue pour préparer un misérable bivouac ; ou encore debout dans la nuit, appuyés à leurs lances, tandis que les hurlements des loups se rapprochaient.

Puis les nouvelles devinrent plus inquiétantes, et ce, d'une façon surprenante. Non seulement Alexandre et ses camarades étaient parvenus à hiverner au prix de dures privations, mais ils s'étaient offerts comme alliés à des chefs de tribus qui vivaient à l'abri des frontières macédoniennes, et avaient participé à leurs luttes internes en réussissant à lier sur le champ de bataille des pactes d'amitié, voire de soumission. Ce qui, tôt ou tard, risquait de constituer une menace.

Il y avait quelque chose, chez ce garçon, qui fascinait irrésistiblement tous ceux qui le rencontraient : hommes, femmes et même animaux. Comment expliquer autrement le fait qu'il avait réussi à monter, dès sa première tentative, le

démon noir qu'il avait ensuite nommé Bucéphale, et à le rendre aussi doux qu'un agneau ?

Et par quel mystère Péritas, un animal capable de briser la patte d'un porc d'un seul coup de mâchoire, languissait-il sans se nourrir, ou presque, couché pendant des heures sur la route où son maître avait disparu ?

Quant à Leptine, la jeune fille qu'il avait arrachée à l'enfer du mont Pangée, elle préparait chaque jour le lit et le bain d'Alexandre, comme s'il devait arriver d'un moment à l'autre. Et elle ne parlait à personne.

Philippe commença aussi à se soucier de la solidité de ses liens avec le royaume d'Épire, sévèrement menacée par la présence d'Olympias auprès de son frère, le jeune souverain. La reine était dévorée d'une telle haine qu'elle semblait prête à tout pour lui nuire et bouleverser ses projets aussi bien politiques que familiaux. Le roi Alexandre lui était acquis, mais son cœur battait probablement pour son neveu, errant en exil au milieu des terres barbares. Il fallait donc le lier plus solidement au trône de Pella, écarter la reine et ses influences maléfiques. Il n'y avait qu'une solution, et pas de temps à perdre.

Un jour, Philippe fit appeler sa fille Cléopâtre, le seul membre de sa première famille encore à Pella.

La princesse était dans la splendeur de ses dix-huit ans. Elle avait de grands yeux verts, de longs cheveux aux reflets cuivrés et un corps digne d'une déesse de l'Olympe. Il n'y avait pas de noble macédonien qui ne rêvât de l'obtenir en mariage.

« Il est temps, à présent, que tu te maries, ma fille », lui dit-il.

Cléopâtre baissa la tête. « J'imagine que tu as déjà choisi mon époux.

— En effet, confirma Philippe. Ce sera le roi Alexandre d'Épire, le frère de ta mère. »

La jeune fille observa un moment de silence, mais il était facile de comprendre que la décision de son père ne lui déplaisait pas. Son oncle était un beau jeune homme, fort courageux et très aimé de ses sujets, doté, qui plus est, d'un caractère semblable à celui d'Alexandre.

« Tu ne dis rien ? demanda le souverain. T'attendais-tu à quelqu'un d'autre ?

— Non, père. Sachant que ce choix te revenait je n'avais pensé à personne, afin de ne pas te contrarier. Mais je voudrais te poser une question.

— Parle, ma fille.

— Mon frère Alexandre sera-t-il invité à mes noces ? »

Philippe lui tourna brusquement le dos, comme frappé par un coup de fouet. « Ton frère n'existe plus, pour moi », dit-il d'une voix glaciale.

Cléopâtre fondit en pleurs. « Mais pourquoi, papa ? Pourquoi ?

— Tu le sais très bien. Tu étais là. Tu as vu comment il m'a humilié devant les représentants de toutes les villes de Grèce, devant mes généraux et mes notables.

— Papa, il…

— N'essaie pas de le défendre ! cria le roi. J'ai appelé Aristote à la cour pour qu'il l'instruise, j'ai invité Lysippe pour qu'il sculpte une statue de lui, j'ai frappé des pièces de monnaie à son image. Comprends-tu ce que cela signifie ? Non, ma fille, ses insultes et son ingratitude ont dépassé les bornes… »

Cléopâtre sanglotait, le visage caché dans ses mains. Philippe aurait aimé s'approcher, mais il refusait de se laisser émouvoir, il ne le pouvait pas.

« Papa…, insista la jeune fille.

— Je t'ai dit de ne pas le défendre !

— C'est pourtant ce que je vais faire. J'étais présente, ce jour-là, et j'ai vu ma mère te regarder, pâle comme une morte, tandis que tu posais tes mains sur les seins de ta jeune épouse et que tu lui caressais le ventre. Alexandre aussi l'a vu, et il aime sa mère. Ne le devrait-il pas ? Devrait-il l'effacer de sa vie, ainsi que tu l'as fait ? »

Philippe s'emporta. « C'est Olympias ! C'est elle qui t'a monté contre moi ! N'est-ce pas ? hurla-t-il, rouge de colère. Vous vous dressez tous contre moi ! »

Cléopâtre se jeta à ses pieds et serra les genoux de son père entre ses bras. « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, papa, nous voulons seulement que tu recouvres la raison. Certes, Alexandre

a commis une erreur… » À ces mots, Philippe sembla se calmer. « Mais ne peux-tu pas le comprendre ? Ne peux-tu pas essayer de le comprendre ? Si l'on t'avait traité en public de bâtard, n'aurais-tu pas défendu ton honneur et celui de ta mère ? N'est-ce pas ce que tu as toujours appris à ton fils ? Maintenant qu'il te ressemble, maintenant qu'il se comporte selon tes vœux, voilà que tu le rejettes. Tu voulais un Achille ! continua Cléopâtre en se levant, le visage sillonné de larmes. Tu voulais un Achille et tu l'as eu. La colère d'Alexandre est la colère d'Achille, papa !

— Eh bien, si sa colère est celle d'Achille, la mienne est celle de Zeus !

— Mais il t'aime, il t'aime et il souffre, je le sais », sanglota Cléopâtre en se laissant tomber sur le sol.

Philippe la contempla un moment en silence, les lèvres pincées. Puis il se retourna.

« Prépare-toi, dit-il devant la porte. Le mariage aura lieu dans six mois. » Et il sortit.

Eumène le vit regagner son bureau, le visage sombre, mais il fit semblant de rien et poursuivit son chemin dans le couloir les bras chargés de rouleaux.

Puis, quand la porte se fut refermée, il revint sur ses pas et colla son oreille contre le bois. Le roi pleurait.

33

Eumène s'éloigna en silence et regagna la pièce qu'il occupait à l'intérieur des archives royales. Il s'assit, croisa les bras sur son écritoire et y appuya la tête. Il réfléchit longuement puis il prit sa décision.

Il saisit un sac, endossa son manteau, se passa une main dans les cheveux et s'engagea de nouveau dans le couloir qui menait au bureau du roi.

Il poussa un profond soupir avant de frapper.

« Qui est là ?

— Eumène.

— Entre. »

Eumène pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui. La tête penchée, Philippe semblait parcourir un document placé devant lui.

« Sire, voici une demande en mariage. »

Le roi leva brusquement la tête. Il avait le visage marqué, et le seul œil qui lui restait était rougi par la fatigue, la colère et les pleurs.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

— Pixodaros, le satrape perse, qui est aussi roi de Carie, offre la main de sa fille à un prince de ta maison royale.

— Qu'il aille se faire pendre ! Je ne traite pas avec les Perses.

— Sire, je crois que tu le devrais. Pixodaros n'est pas exactement perse, il gouverne une province côtière de l'Asie Mineure pour le compte du Grand Roi et contrôle la forteresse d'Halicarnasse. Si tu te prépares à franchir les Détroits, ce pourrait être un choix stratégiquement important. Surtout en ce moment, puisque le trône de Perse ne repose pas dans des mains sûres.

— Tu n'as peut-être pas tort. Mon armée partira dans quelques jours.

— Raison de plus.

— Qui choisirais-tu ?

— Eh bien, je pensais à…

— Arrhidée. Voilà qui nous lui donnerons. Mon fils Arrhidée est à moitié débile, nous éviterons ainsi qu'il pose des problèmes. Et s'il ne devait pas s'en tirer au lit, c'est moi qui m'occuperais de sa jeune épouse. Comment est-elle ? »

Eumène tira du sac un petit portrait sur bois, certainement l'œuvre d'un peintre grec, et le lui montra.

« Elle a l'air très jolie, mais il ne faut pas s'y fier : quand on les voit de près, on a parfois des surprises…

— Alors, que dois-je faire ?

— Écris que je suis touché et honoré par sa requête et que j'ai choisi pour la jeune fille le prince Arrhidée, un jeune homme vaillant au combat, aux sentiments nobles, et autres broutilles dans lesquelles tu excelles. Puis rapporte-moi la lettre pour que je la signe.

— C'est une bonne décision, sire. Je m'en occupe tout de suite. » Il se dirigea vers la porte, puis s'immobilisa, comme s'il venait de se rappeler quelque chose d'important. « Puis-je te poser une question, sire ? »

Philippe lui lança un regard soupçonneux. « De quoi s'agit-il ?

— Qui commandera l'armée que tu envoies en Asie ?

— Attale et Parménion.

— Excellent. Parménion est un grand soldat et Attale… »

Philippe le dévisagea d'un air méfiant.

« Je voulais dire que l'éloignement d'Attale pourrait favoriser…

— Un mot de plus et je te fais couper la langue. »

Imperturbable, Eumène poursuivit. « Il est temps que tu rappelles ton fils, sire. Pour de nombreuses et bonnes raisons.

— Tais-toi ! cria Philippe.

— La première est d'ordre politique : comment pourras-tu persuader les Grecs de vivre en paix à l'intérieur d'une alliance commune si tu ne parviens pas à maintenir la paix dans ta famille ?

— Tais-toi ! » rugit le roi en abattant son poing sur la table.

Eumène sentit son cœur s'arrêter ; il était désormais certain que son heure était venue, mais il songea que dans une situation aussi désespérée, autant valait mourir en homme ; il continua donc : « La seconde est d'ordre strictement personnel : nous avons tous une maudite nostalgie de ce garçon, et toi le premier, sire.

— Encore un mot et je te fais enfermer par les gardes.

— Et Alexandre souffre terriblement de toute cette situation.

— Gardes ! hurla Philippe. Gardes !

— Je puis te l'assurer. Et la princesse Cléopâtre passe ses journées à pleurer. »

Les gardes entrèrent dans un grand fracas d'armes.

« J'ai ici une lettre d'Alexandre, qui dit… » Les gardes s'apprêtaient à l'empoigner.

Alexandre à Eumène, salut !

D'un signe, Philippe leur fit signe de reculer.

Je suis content de ce que tu me dis de mon père, du fait qu'il soit en bonne santé et qu'il prépare une grande expédition contre les barbares en Asie.

Le roi renvoya les gardes.

D'autre part, cette nouvelle m'attriste profondément.

Eumène s'interrompit pour observer son interlocuteur. Philippe était bouleversé, en proie à une violente émotion, et son unique œil de cyclope scintillait autant que la braise sous son front plissé.

« Continue », dit-il.

Depuis toujours, je rêve de le suivre dans cette grandiose entreprise et de chevaucher à ses côtés, pour lui montrer combien je me suis efforcé, tout au long de ma vie, d'égaler sa valeur et sa grandeur de souverain.

Hélas, les circonstances m'ont poussé à un geste irrémédiable, et la colère m'a amené à franchir les limites qu'un fils ne devrait jamais dépasser. Ces choses-là se produisent sans doute par la volonté d'un dieu, car c'est lorsque les hommes perdent le contrôle de leurs actions que s'accomplit ce qui est écrit.

Mes amis se portent bien, mais sont attristés, tout comme moi, par l'éloignement et par l'absence des êtres qui leur sont chers. Dont tu fais partie, mon cher Eumène.

Assiste le roi de ton mieux. Cela m'est hélas interdit. Sois tranquille.

Eumène reposa la lettre et tourna son regard vers Philippe, qui avait caché son visage derrière ses mains.

« Je me suis permis… », reprit-il au bout d'un moment.

Le roi leva brusquement la tête. « Quoi ?

— De préparer une lettre…

— Grand Zeus, je vais tuer ce Grec, je vais l'étrangler de mes propres mains ! »

À ce moment précis, Eumène avait l'impression d'être un capitaine qui, après avoir longtemps lutté contre les flots au milieu de la tempête dans un vaisseau aux voiles déchirées et à la coque abîmée, arrive à proximité du port et doit demander un dernier effort à son équipage épuisé. Il prit une grande inspiration, tira de son sac une autre feuille et commença à la lire sous le regard incrédule du souverain.

Philippe, roi des Macédoniens, à Alexandre, salut !

Ce qui s'est produit le jour de mes noces a été pour moi un motif de grande amertume et j'avais décidé, malgré l'amour qui me lie à toi, de t'exclure à jamais de ma présence. Mais le temps est un bon médecin et il sait adoucir les souffrances les plus aiguës.

J'ai longuement réfléchi à propos de cet épisode. Considérant que les hommes les plus âgés et dotés d'une plus grande expérience de la vie doivent donner l'exemple aux jeunes, souvent aveuglés par leurs passions, j'ai décidé de mettre fin à l'exil auquel je t'avais condamné.

Ce même exil est également révoqué pour tes amis qui en choisissant de te suivre m'ont gravement offensé.

La clémence du père l'emporte donc sur la rigueur du juge et du souverain. En échange, je te demande seulement de manifester tes regrets pour l'outrage que j'ai dû subir et de me montrer que grâce à ton affection filiale de pareilles situations ne se répéteront pas à l'avenir.

Prends soin de toi.

Eumène demeura immobile et muet au milieu de la pièce, incapable de deviner ce qui l'attendait. Philippe se taisait mais à l'évidence, il souhaitait dissimuler les émotions qui l'animaient ; au reste, il détourna la tête de façon à ne montrer que son œil aveugle et sec.

Eumène trouva toutefois le courage de l'interroger : « Qu'en dis-tu, sire ?

— Je n'aurais pas su mieux écrire.

— Alors, si tu acceptais de la signer… »

Philippe tendit la main, s'empara d'une plume, la plongea dans l'encre, mais s'interrompit bientôt sous le regard inquiet de son secrétaire.

« Quelque chose ne va pas, sire ?

— Non, non », répondit le souverain en signant la lettre.

Il retourna aussitôt la feuille et griffonna quelque chose dans un coin. Eumène s'empara de la missive, la saupoudra de cendres, qu'il chassa d'un souffle, puis, après s'être incliné, se dirigea vers la porte d'un pas rapide et léger, craignant que le roi soit pris de regrets.

« Un instant », le rappela Philippe.

Il regrettait donc son geste.

Eumène s'immobilisa. « Que désires-tu, sire ?

— Où vas-tu expédier cette lettre ?

— Eh bien, je me suis permis de garder des contacts, d'engager discrètement des informateurs… »

Philippe secoua la tête. « Un espion, voilà qui je paie pour s'occuper de mon administration ! Tôt ou tard, je finirai par étrangler ce Grec. Par Zeus, je jure que je l'égorgerai de mes propres mains ! »

Eumène esquissa une nouvelle révérence et quitta la pièce. Tandis qu'il regagnait en toute hâte son bureau, son regard tomba sur les mots que Philippe avait ajoutés de sa propre main :

— Si tu recommences, je te tue. Tu m'as manqué. Papa.

34

Attale et Parménion passèrent en Asie sans rencontrer de résistance, et les villes grecques de la côte orientale les accueillirent comme des libérateurs, consacrant des statues au roi de Macédoine et préparant de grandes célébrations.

Cette fois-ci, Philippe reçut avec enthousiasme des nouvelles de ses courriers : les circonstances de son expédition en Asie ne pouvaient être plus propices. Du fait de la crise dynastique, l'Empire perse connaissait de grandes difficultés. Quant à lui, il disposait d'une puissante armée nationale dont la valeur, la loyauté, la cohésion et la détermination étaient inégalables ; d'un groupe de généraux possédant de hautes compétences dans le domaine de la stratégie, et instruits à son école ; d'un héritier du trône qui avait été formé selon les idéaux des héros d'Homère et la rationalité de la pensée philosophique, un prince orgueilleux et indomptable.

L'heure du départ pour la dernière et pour la plus grande aventure de son existence était arrivée. La décision de Philippe était prise et tous les préparatifs achevés : il accueillerait Alexandre, resserrerait les liens qui l'unissaient au royaume d'Épire en célébrant avec un faste inoubliable les noces de sa fille Cléopâtre, puis il rejoindrait son armée au-delà des Détroits pour effectuer le grand saut.

Et pourtant, maintenant que tout semblait résolu, que tout paraissait s'arranger pour le mieux, maintenant qu'Alexandre avait écrit qu'il reviendrait sans tarder à Pella et qu'il assisterait en grande pompe au mariage de sa sœur, Philippe était envahi par une étrange inquiétude, qui troublait son sommeil.

Un jour, au début du printemps, il envoya un serviteur dire à Eumène de le retrouver dans les écuries pour faire une promenade à cheval : il devait lui parler. C'était un procédé insolite, mais le secrétaire s'y conforma, revêtant un pantalon thrace, une tunique scythe, des bottes et un chapeau à larges

bords. Il ordonna qu'on lui prépare une jument suffisamment âgée et tranquille, puis il se présenta au rendez-vous. Philippe le regarda de biais.

« Où crois-tu aller ? À la conquête de la Scythie ?

— J'ai suivi l'avis du responsable de ma garde-robe, sire.

— C'est ce que je vois. Allez, dépêchons-nous. »

Le roi éperonna son cheval et s'éloigna au galop sur un sentier qui menait hors de la ville.

Dans les champs, des paysans étaient déjà occupés à sarcler le blé et le millet, à émonder les sarments de vigne.

« Regarde ! s'exclama Philippe en faisant ralentir sa monture. Regarde ! En l'espace d'une génération, j'ai transformé un peuple de montagnards et de bergers semi-barbares en une nation d'agriculteurs habitant des villes et des villages aux administrations efficaces et policées. Je les ai rendus fiers d'appartenir à leur pays. Je les ai forgés comme le métal, j'ai fait d'eux des guerriers invincibles. Et Alexandre m'a bafoué parce que je me suis un peu trop amusé, il a affirmé que je n'étais pas même capable de passer d'un lit à l'autre…

— N'y pense plus, sire. Vous avez tous deux souffert. Alexandre a prononcé des mots qui n'auraient pas dû franchir ses lèvres, c'est vrai, mais il a été sévèrement châtié. Tu es un grand souverain, le plus grand, il le sait, et il est fier de toi, je te le jure. »

Philippe se tut et continua un long moment au pas, sans rien ajouter. Puis il mit pied à terre devant un ruisseau dont l'eau froide et limpide provenait de la fonte des neiges, et il s'assit sur un rocher en attendant Eumène.

« Je pars, annonça-t-il à son secrétaire.

— Tu pars ? Et où ?

— Alexandre n'arrivera pas avant une vingtaine de jours, et je veux me rendre à Delphes.

— N'en fais rien, sire : ils t'entraîneront dans une autre guerre sacrée.

— Tant que je vivrai, il n'y aura plus de guerre en Grèce, ni sacrée, ni profane. Je ne vais pas voir le conseil du sanctuaire. Je vais au sanctuaire.

— Au sanctuaire ? répéta Eumène d'un air étonné. Mais le sanctuaire t'appartient, sire. L'oracle dit ce que tu souhaites.

— Tu crois ? »

Il commençait à faire chaud. Eumène ôta sa tunique, plongea son mouchoir dans l'eau et se rafraîchit le front.

« Je ne te comprends pas. Tu me poses cette question alors que tu as vu, toi-même, le conseil manœuvrer l'oracle à sa guise et lui faire proclamer ce qui favorisait une ligne politique ou des alliances militaires précises.

— C'est vrai. Pourtant, le dieu réussit parfois à dire la vérité, malgré la fausseté et l'effronterie des hommes qui devraient le servir. J'en suis certain. »

Il appuya les bras sur ses genoux et baissa la tête pour écouter le murmure du ruisseau.

Eumène était sans voix. Que voulait dire le roi, lui qui avait connu tous les excès, qui avait été témoin de la corruption et de la duplicité, qui avait vu la méchanceté des hommes se déchaîner dans toutes sortes d'atrocités ? Que cherchait cet homme, couvert de cicatrices visibles et invisibles, dans la vallée de Delphes ?

« Sais-tu ce qui est inscrit sur la façade du sanctuaire ? demanda bientôt le souverain.

— Oui, sire. Il y est inscrit : « Connais-toi toi-même. »

— Et sais-tu qui a écrit ces mots ?

— Le dieu ? »

Philippe acquiesça.

« Je comprends, mentit Eumène.

— Je partirai demain. J'ai laissé mes consignes et le sceau royal à Antipatros. Ordonne qu'on mette en ordre les appartements d'Alexandre, fais laver son chien et l'écurie de Bucéphale, fais briller son armure et veille à ce que Leptine prépare, comme d'habitude, son lit et son bain. Il faut qu'il retrouve tout ce qu'il a laissé dans le même état. Mais nous n'organiserons ni fêtes ni banquets. Il n'y a rien à célébrer : nous sommes tous deux lourds de chagrin. »

Eumène hocha la tête. « Pars en paix, roi. Tout ce que tu as demandé sera exécuté, et de la meilleure façon.

— Je le sais », murmura Philippe.

Il le gratifia d'une bourrade sur l'épaule, bondit sur son cheval et disparut au galop.

Le roi partit le lendemain à l'aube avec une petite escorte et prit la route du sud. Il traversa la plaine de Macédoine, pénétra en Thessalie, puis arriva à Delphes par la Phocide après sept jours de voyage, trouvant, comme à l'accoutumée, la ville pleine de pèlerins.

Ils venaient de tous les coins du monde, même de la Sicile et du golfe Adriatique où se dressait, sur une île au milieu des flots, la ville de Spina. Tout au long de la voie sacrée qui menait au sanctuaire s'alignaient les petits temples que les diverses cités grecques dédiaient à Apollon, ornés de sculptures et souvent précédés, ou flanqués, de spectaculaires groupes de bronze ou de marbre peint.

Il y avait là des dizaines de comptoirs regorgeant de marchandises : animaux à sacrifier, statues de toutes tailles à consacrer dans le sanctuaire, reproductions en bronze ou en terre cuite de la statue de culte placée à l'intérieur du temple et d'autres chefs-d'œuvre qui en décoraient les abords.

À côté du sanctuaire trônaient le gigantesque trépied du dieu ainsi qu'un énorme chaudron de bronze, soutenu par trois serpents entortillés, également en bronze, fondus avec les armes que les Athéniens avaient confisquées aux Perses au cours de la bataille de Platées.

Philippe rabattit son capuchon sur sa tête et se plaça dans la file des postulants. Mais rien n'échappait aux prêtres d'Apollon ; les serviteurs se passèrent bien vite le mot et les ministres du culte, tapis dans l'ombre, dans le cœur secret du temple, furent informés.

« Le roi des Macédoniens, chef suprême du conseil du sanctuaire, est ici, annonça un jeune adepte, hors d'haleine.

— Tu es sûr de ce que tu dis ? demanda le prêtre qui était responsable, ce jour-là, des fonctions du culte et de l'oracle.

— Il est difficile de confondre Philippe de Macédoine avec un pèlerin quelconque.

— Que veut-il ?

— Il a pris place dans la file des postulants qui souhaitent interroger le dieu. »

Le prêtre soupira. « Incroyable. Pourquoi n'avons-nous pas été avertis ? Nous ne pouvons pas être pris de court par la requête d'un homme aussi puissant… Vite ! ordonna-t-il. Exposez les insignes du conseil du sanctuaire et conduisez-le jusqu'à moi immédiatement ! Le vainqueur de la guerre sacrée, chef suprême du conseil, a la priorité absolue. »

Le jeune homme disparut derrière une petite porte. Le prêtre enfila ses ornements, enroula les bandelettes sacrées autour de sa tête en les laissant retomber sur ses épaules, puis entra dans le temple.

Le dieu Apollon se tenait devant lui, assis sur son trône, avec son visage et ses mains d'ivoire, sa couronne argentée de feuilles de laurier, ses yeux de nacre. Du fait de son regard fixe, l'immense idole avait une expression hagarde et absente, et ses lèvres s'étiraient en un sourire énigmatique, voire moqueur. À ses pieds se trouvait un brasero dans lequel brûlait de l'encens, dont la fumée s'élevait en un nuage bleuté jusqu'à une ouverture pratiquée entre les chevrons du plafond, à travers laquelle on entrevoyait un pan de ciel.

Un faisceau de lumière pénétrait par l'entrée, tempérant l'obscurité de la pièce, léchait les contours dorés des colonnes doriques et faisait briller une myriade de corpuscules suspendus dans l'air dense et lourd.

Soudain une silhouette massive se profila dans l'embrasure de la porte, projetant son ombre jusqu'aux pieds du prêtre. Elle marcha vers la statue du dieu en boitant, et ses chaussures cloutées résonnèrent dans le profond silence du sanctuaire.

Le prêtre alla à sa rencontre et reconnut bientôt le roi des Macédoniens. « Que désires-tu ? » lui demanda-t-il avec déférence.

Philippe leva la tête et examina le regard impassible de la statue qui le menaçait. « Je désire interroger le dieu.

— Et quelle est ta question ? »

Philippe sembla lui planter son unique œil jusqu'au fond de l'âme, en admettant qu'il en eût une.

« Je la poserai directement à la Pythie. Conduis-moi auprès d'elle. »

Le prêtre baissa la tête d'un air troublé, surpris par cette requête à laquelle il ne pouvait pas s'opposer.

« Tu es sûr de vouloir t'exposer directement à la voix d'Apollon ? Nombreux sont ceux qui ne l'ont pas supporté. Elle est parfois plus perçante que le son d'une trompe de guerre, plus déchirante que le tonnerre…

— Je supporterai cette épreuve, affirma Philippe sur un ton péremptoire. Accompagne-moi.

— Comme tu veux », répondit le prêtre.

Il s'approcha d'une timbale de bronze accrochée à une colonne et la frappa de son sceptre. Le son argentin qui en résulta se répercuta sur les murs en un jeu d'échos compliqué, finissant par atteindre la cellule la plus secrète du temple : l'adyton.

« Suis-moi », dit-il lorsque le son se fut évanoui.

Ils passèrent derrière le piédestal de la statue et s'immobilisèrent devant une plaque en bronze qui recouvrait le mur postérieur de la cellule. Le prêtre abattit de nouveau son sceptre, provoquant un sombre écho aussitôt avalé par un espace souterrain invisible. Puis la grande plaque tourna sur elle-même sans le moindre bruit, découvrant un escalier étroit qui s'enfonçait dans le sous-sol.

« Personne n'est jamais entré ici au cours de cette génération », déclara le prêtre, le regard toujours fixé devant lui. Philippe descendit à grand-peine les marches raides et inégales qui menaient à un hypogée faiblement éclairé par quelques lanternes.

C'est alors qu'il vit se détacher sur le mur du fond, entièrement plongé dans l'obscurité, une silhouette échevelée, vêtue d'une robe rouge qui lui tombait jusqu'aux pieds. Son visage était d'une pâleur de cire, et ses yeux, lourdement bistrés avaient une étrange mobilité d'animal traqué. Elle était soutenue par deux assistants qui l'entraînèrent presque à bout de bras vers une sorte de trépied, et l'installèrent à l'intérieur d'un chaudron.

Ils ouvrirent ensuite, avec de grandes difficultés, une trappe de pierre dans le sol, d'où l'on put découvrir la bouche de

l'abîme qui commença à exhaler une fumée à l'odeur pestilentielle.

« C'est le chasma ghes », dit le prêtre d'une voix tremblante. Il était facile de deviner qu'il ne jouait pas la comédie et qu'il était épouvanté. « C'est la source de la nuit, la dernière bouche du chaos primitif. Personne ne sait où il finit et personne n'en est jamais revenu. » Il ramassa un caillou sur le sol rocheux de la caverne et le jeta à travers l'ouverture. Il n'y eut aucun bruit.

« Le dieu va pénétrer le corps de la Pythie, l'envahir de sa présence. Regarde. »

La voyante respirait en haletant péniblement la fumée qui s'échappait du gouffre ; elle se contorsionnait, en proie à des spasmes violents, à l'intérieur du chaudron, laissant pendre ses jambes et ses bras inertes, montrant le blanc de ses yeux. Puis elle sursauta douloureusement et émit une sorte de râle, de plus en plus aigu, qui finit par imiter le sifflement des serpents. L'un des assistants lui posa une main sur la poitrine et lança au prêtre un signe d'entente.

« Tu peux interroger le dieu, roi Philippe. Maintenant, Apollon est présent », dit le prêtre d'une voix docile.

Philippe s'avança jusqu'à toucher la main de la Pythie.

« O dieu, un rituel solennel se prépare dans ma maison et je m'apprête à venger l'outrage que les barbares ont jadis fait aux temples des dieux de notre terre. Mais mon cœur est opprimé et mes nuits sont assombries par des cauchemars. Quelle est la réponse à mon inquiétude ? »

La Pythie produisit un long gémissement, puis elle se leva lentement en posant les mains sur le bord du chaudron. Elle commença alors à parler, d'une étrange voix métallique et frémissante :

Voici le taureau couronné : la fin est proche ; le sacrificateur est prêt.

Après quoi elle s'effondra, aussi inerte qu'un corps sans vie. Philippe l'examina un moment en silence, puis il regagna l'escalier et disparut dans le pâle rayon qui tombait du plafond.

35

L'homme arriva au galop en pleine nuit, sauta à terre devant le corps de garde et confia sa monture écumante de sueur à l'un de ses « écuyers ».

Eumène, qui ne dormait que d'un œil, bondit hors de son lit, enfila un manteau, prit une lanterne et dévala l'escalier pour aller à sa rencontre.

« Approche », lui ordonna-t-il dès qu'il le vit entrer sous le portique. Puis il le précéda en direction de l'armurerie. « Où est le roi à l'heure qu'il est ? demanda-t-il tandis que l'homme le suivait, encore essoufflé.

— À un jour de marche, pas plus. J'ai perdu du temps pour la raison que tu connais.

— Bon, bon, interrompit Eumène en ouvrant à l'aide d'une clef la petite porte ferrée. Entre. Ici, nous serons tranquilles. »

La pièce était grande et nue ; on y entreposait les armes à réparer. Sur un côté, deux ou trois tabourets étaient disposés autour d'une enclume. Eumène en apporta un à son compagnon et s'assit à son tour.

« Qu'es-tu parvenu à savoir ?

— Cela a été difficile et coûteux. J'ai dû corrompre l'un des assistants qui ont accès à l'adyton.

— Et alors ?

— Le roi Philippe est arrivé à l'improviste, presque en cachette, et il a pris place parmi les autres postulants jusqu'à ce qu'on le reconnaisse et qu'on le fasse entrer dans le sanctuaire. Quand ils ont compris qu'il voulait interroger l'oracle, les prêtres ont essayé de connaître sa question pour préparer une réponse convenable.

— C'est une pratique normale.

— En effet. Mais le roi s'y est refusé. Il a voulu consulter directement la Pythie et a exigé d'être conduit dans l'adyton. »

Eumène se couvrit le visage de ses mains. « Oh ! grand Zeus !

— Le prêtre qui officiait ce jour-là n'a pas même eu le temps d'en informer le conseil. Il a bien été obligé d'accéder à sa requête. Philippe a ordonné qu'on le conduise dans l'Adyton, où il a posé sa question à la Pythie en transe.

— Tu en es sûr ?

— Absolument sûr.

— Et quelle a été la réponse ?

— « Voici le taureau couronné : la fin est proche ; le sacrificateur est prêt. »

— C'est tout ? » demanda Eumène, le visage sombre.

L'homme hocha la tête.

Eumène tira de sa poche une bourse remplie d'argent et la remit à son interlocuteur. « C'est ce que je t'avais promis, mais je suis sûr que tu as gardé la monnaie de ce qui t'a servi à payer cet assistant.

— Je…

— Laisse ! Je sais comment cela se passe. Mais souviens-toi d'une chose : si un mot – que dis-je, un souffle – t'échappe à propos de cette affaire, si tu es tenté d'en parler à quelqu'un, je te retrouverai, où que tu sois, et je te ferai regretter d'être né. »

L'homme s'empara de la bourse en jurant ses grands dieux qu'il n'en toucherait mot à personne, puis il partit.

Seul dans la grande pièce vide et froide, à la lueur de sa lanterne, Eumène s'ingénia à élaborer une interprétation qui fût de bon augure pour son roi. Après quoi il sortit et retourna dans sa chambre à coucher ; mais il ne parvint pas à se rendormir.

Philippe arriva au palais le lendemain, en fin d'après-midi. Eumène fit en sorte d'être reçu le plus vite possible prétextant qu'il avait des documents à faire signer.

« Puis-je te demander l'issue de ta mission, sire ? » questionna-t-il en lui passant une feuille après l'autre.

Philippe leva la tête et se tourna vers lui. « Je suis prêt à jouer dix talents d'argent contre une merde de chien que tu le sais déjà.

— Moi, sire ? Oh ! non, je ne suis pas aussi habile. Non. Ce sont des sujets délicats, avec lesquels on ne peut pas plaisanter. »

Philippe tendit la main gauche pour recevoir une autre feuille et y imprima son sceau.

« Voici le taureau couronné : la fin est proche ; le sacrificateur est prêt. »

— C'est là le verdict, sire ? Mais c'est extraordinaire, c'est magnifique ! Au moment même où tu t'apprêtes à passer en Asie ! Le nouvel empereur des Perses vient d'être couronné, et quel est le symbole de Persépolis, sa capitale ? Le taureau, le taureau ailé. Il n'y a pas de doute, c'est lui le taureau. Ainsi, sa fin est proche parce que le sacrificateur est prêt. Et c'est toi, le sacrificateur, qui l'abattras. L'oracle a prédit ta victoire imminente sur l'empire des Perses.

« Ou plutôt, veux-tu que je te dise le fond de ma pensée, sire ? C'est trop beau pour être vrai : je crains que ces flagorneurs de prêtres ne t'aient confectionné une réponse sur mesure. Mais cela reste un bon augure n'est-ce pas ?

— Ils n'ont rien confectionné. Je suis arrivé à l'improviste. J'ai pris un ministre du culte par le col, je l'ai obligé à ouvrir l'adyton et j'ai vu la Pythie, en transe, les yeux révulsés et la bouche baveuse, en train d'inhaler les fumées du chasma. »

Eumène hocha plusieurs fois la tête. « Il n'y a pas à dire, c'est une action foudroyante, digne de toi. Ce qui signifie – et c'est encore mieux – que le verdict est authentique.

— Oui.

— Alexandre sera là dans deux jours.

— Bien.

— Iras-tu l'accueillir sur l'ancienne frontière ?

— Non. Je l'attendrai ici.

— Pouvons-nous y aller, Callisthène et moi ?

— Oui, bien sûr.

— J'aimerais également emmener Philotas ainsi qu'une douzaine d'hommes de la garde. Juste une petite garde d'honneur… »

Philippe accepta.

« Bien, sire. Alors, s'il n'y a rien d'autre, je m'en vais, conclut-il en ramassant ses papiers et en se dirigeant vers la porte.

— Sais-tu comment mes soldats m'appelaient lorsque j'étais jeune et que je terrassais deux femmes au cours de la même nuit ? »

Eumène se retourna et croisa le regard blessé du roi. « Ils me surnommaient « le Taureau ». »

Incapable de répliquer, le secrétaire gagna la porte et sortit en s'inclinant en toute hâte.

Le petit comité d'accueil atteignit la route de Béroée où passait la vieille frontière du royaume d'Amynta Ier, Eumène fit signe à ses compagnons de s'arrêter près du gué de l'Haliacmon, qu'Alexandre ne manquerait pas de franchir.

Les cavaliers mirent pied à terre et libérèrent leurs montures, les laissant brouter l'herbe du pré ; l'un d'eux prit une gourde pour se désaltérer, d'autres tirèrent de leurs sacoches du pain, du fromage, des olives et des figues sèches, et s'assirent sur le sol pour manger, car c'était l'heure du repas. Un membre de la garde fut envoyé au sommet d'une hauteur pour qu'il signale à temps l'arrivée d'Alexandre.

Plusieurs heures s'écoulèrent et le soleil commença à décliner vers les cimes du Pinde.

« C'est une mauvaise route, crois-moi, ne cessait de répéter Callisthène. Infestée de brigands. Je ne serais pas surpris de…

— Bah, les brigands ! s'exclama Philotas. Nos amis n'en feraient qu'une bouchée. Ils ont passé l'hiver dans les montagnes d'Illyrie, ne sais-tu pas ce que cela signifie ? »

Mais Eumène regardait la colline et l'homme qui agitait un drapeau rouge.

« Ils arrivent », annonça-t-il tout bas.

Un peu plus tard, la sentinelle décocha une flèche qui se planta dans la terre, non loin d'eux.

« Ils sont tous là, dit le secrétaire. Il ne manque personne. » Il s'exprimait comme s'il ne croyait pas à ses propres mots. Entre-temps, l'homme avait dévalé la colline.

« Gardes ! À cheval ! » ordonna Philotas. Les douze cavaliers bondirent sur leurs chevaux et s'alignèrent sur la route, lance au poing.

Eumène et Callisthène se mirent en route, à pied, au moment même où la troupe d'Alexandre se profilait sur un ensellement de la colline.

Ils chevauchaient tous les huit, côte à côte, enveloppés d'un halo de lumière pourpre, dans le nuage doré que le soleil répandait en se couchant derrière eux. La distance et le martèlement des sabots de leurs chevaux créaient un étrange effet : on aurait dit qu'ils étaient suspendus dans les airs, qu'ils venaient d'une autre époque, d'un lieu magique et reculé, des confins du monde.

Ils gagnèrent la rive du fleuve et traversèrent le gué à toute allure, comme s'ils ne pouvaient supporter les derniers instants qui les séparaient encore de leur patrie. Dans leur piétinement tourbillonnant, les jambes de leurs chevaux provoquèrent une nuée de vapeur irisée contre les derniers feux du couchant, à l'ouest.

Eumène se frotta les yeux avec la manche de sa tunique et se moucha bruyamment. Sa voix tremblait. « O dieux du ciel, ce sont eux… Ce sont eux ! »

Alors une silhouette à la longue chevelure dorée, resplendissant dans son armure de cuivre fauve, bondit hors de l'eau dans un bouillonnement d'écume, se détacha du groupe et se lança dans une course effrénée, faisant trembler la terre des sabots de son étalon.

Philotas s'écria : « Gardes, en position ! » Et les douze guerriers se serrèrent l'un contre l'autre, la tête droite, la poitrine en avant, le dos tendu et levant bien haut la pointe de leur lance.

Eumène ne put contenir son émotion.

« Alexandre…, balbutia-t-il entre ses larmes. Alexandre est revenu. »

36

Eumène et Callisthène accompagnèrent Alexandre jusqu'au bureau de Philippe. Eumène frappa à la porte. Quand il entendit la voix du roi inviter son fils à entrer, il posa la main sur l'épaule de son ami et lui dit non sans embarras : « Si ton père devait mentionner la lettre que tu m'as écrite, ne te montre pas surpris. Je me suis permis de faire le premier pas en ton nom. Sinon, à l'heure qu'il est, tu serais encore dans les montagnes au milieu des neiges. »

Devinant enfin ce qui s'était passé, Alexandre lança à son ami un regard stupéfait, mais il était bien obligé d'entrer, et c'est ce qu'il fit.

Malgré une absence de moins d'un an, il trouva son père vieilli : les rides qui sillonnaient son front semblaient plus profondes, et ses tempes prématurément blanchies.

Il prit la parole le premier : « Je suis content de constater que tu es en bonne santé, père.

— Moi aussi, répliqua le roi. Tu m'as l'air plus robuste, et je suis heureux que tu sois de retour. Tes amis se portent-ils bien ?

— Oui, ils vont tous bien.

— Assieds-toi. »

Alexandre s'exécuta. Le souverain saisit une carafe et de deux coupes.

« Un peu de vin ?

— Oui, merci. »

Pendant que Philippe s'approchait, Alexandre, instinctivement, se leva et put ainsi observer son père de plus près. Il vit son œil éteint et lut la lassitude qui sculptait son front.

« Je bois à ta santé, père, et à l'entreprise que tu vas mener à bien en Asie. J'ai appris la grande prophétie du dieu de Delphes. »

Philippe hocha la tête et but une gorgée de vin.

« Comment va ta mère ?

— Elle allait bien, la dernière fois que je l'ai vue.

— Viendra-t-elle au mariage de Cléopâtre ?

— Je l'espère.

— Moi aussi. »

Ils s'épiaient l'un l'autre, debout, en silence, tous deux désireux de céder à la vague des sentiments qui les envahissaient. Mais leur grande souffrance, leur terrible ressentiment, ainsi que ce moment de fureur passé, mais toujours vif, les avaient endurcis, et ils savaient qu'ils avaient failli s'affronter et se causer l'un à l'autre de graves blessures.

« Va dire bonjour à Cléopâtre, dit soudain Philippe à son fils, brisant le silence. Elle a beaucoup souffert de ton absence. » Alexandre opina du bonnet et sortit.

Eumène et Callisthène s'étaient retranchés au fond du couloir, dans l'attente d'une explosion de violence ou de joie. Ce silence irréel les laissa perplexes.

« Qu'en penses-tu ? demanda Callisthène.

— Le roi m'a dit : « Nous n'organiserons ni fêtes ni banquets. Il n'y a rien à célébrer : nous sommes tous deux lourds de chagrin. » Ce sont ses propres mots. »

Alexandre traversa le palais comme dans un rêve. Tout le monde souriait et inclinait la tête sur son passage, mais personne n'osait aller vers lui ou lui adresser la parole.

Soudain, un fort aboiement résonna dans la grande cour, et Péritas surgit comme une furie sous le portique intérieur Il sauta sur son maître et faillit le renverser, sans cesser d'aboyer et de lui faire fête.

Le jeune homme fut ému par l'affection que son chien lui démontrait d'une façon si ouverte et si enthousiaste en présence d'autrui. Il le caressa longuement, lui gratta les oreilles pour tenter de le calmer. Il songea à Argos, le chien d'Ulysse qui avait été le seul à le reconnaître à son retour, après tant d'années, et il sentit que ses yeux s'embuaient.

Sa sœur se jeta à son cou en sanglotant dès qu'elle l'aperçut du seuil de sa chambre.

« Petite sœur…, murmura Alexandre en la serrant contre sa poitrine.

— J'ai tant pleuré… tant pleuré…, dit la jeune fille.

— Cela suffit, maintenant. Je suis de retour et j'ai faim. J'espérais que tu m'inviterais à dîner.

— Bien sûr ! s'exclama Cléopâtre en séchant ses larmes et en reniflant. Viens, entre. »

Elle le fit s'asseoir et ordonna aussitôt qu'on mette le couvert et qu'on apporte une cuvette afin que son frère puisse se laver les mains, les bras et les pieds.

« Maman viendra-t-elle à mon mariage ? demanda la jeune fille quand ils se furent allongés pour le dîner.

— Je l'espère. Sa fille et son frère se marient, elle ne devrait pas être absente. Cela ferait sans doute plaisir à notre père. »

Cléopâtre sembla se calmer, et ils commencèrent à se raconter comment ils avaient passé cette année en l'absence l'un de l'autre. La princesse tremblait chaque fois que son frère lui relatait une aventure particulièrement captivante ou lui parlait des dangereuses poursuites effectuées le long des gorges sauvages des monts illyriens.

De temps à autre, Alexandre s'interrompait : il voulait savoir comment elle s'habillerait pour ses noces, comment elle comptait mener son existence dans le palais royal de Boutrotos. Mais il lui arrivait aussi de la contempler en silence, d'une façon qui lui était particulière : en souriant légèrement et en penchant la tête vers la droite.

« Pauvre Perdiccas, dit-il bientôt, comme frappé par une pensée subite. Il est éperdument amoureux de toi, et quand il a appris que tu allais te marier, il a sombré dans le désespoir.

— J'en suis désolée. C'est un gentil garçon.

— Plus que ça. Mon expérience me dit qu'il deviendra un jour l'un des meilleurs généraux de Macédoine. Mais il n'y a rien à faire : chacun de nous suit son destin.

— Oui », acquiesça Cléopâtre.

Le silence s'abattit soudain sur les deux jeunes gens, qui avaient pris tant de plaisir à se retrouver après leur longue séparation : ils écoutaient maintenant l'un et l'autre la voix de leurs sentiments.

« Je crois que tu seras heureuse avec ton époux, reprit Alexandre. C'est un jeune homme intelligent et courageux, et il

est capable de rêver. Tu seras pour lui comme une fleur caressée par la rosée, comme le sourire du printemps, comme une perle enchâssée dans l'or. »

Cléopâtre posa sur lui ses yeux luisants. « Est-ce ainsi que tu me vois, mon frère ?

— Oui. Et c'est ainsi qu'il te verra, lui aussi, j'en suis certain. »

Il lui effleura la joue d'un baiser et la quitta.

Il était tard quand il regagna ses appartements, après son année d'absence : le parfum des fleurs qui l'ornaient et l'odeur de son bain caressèrent bientôt ses narines.

Les lanternes diffusaient une clarté intime et chaude ; son strigile, son peigne et son rasoir étaient bien alignés près de la baignoire, et Leptine était assise sur un tabouret, seulement vêtue d'un court chiton.

Elle se précipita vers lui dès qu'elle l'aperçut et se jeta à ses pieds, refermant ses bras sur ses genoux et le couvrant de baisers et de larmes.

« Ne veux-tu pas m'aider à prendre mon bain ? lui demanda Alexandre.

— Si, si, bien sûr, mon seigneur. Tout de suite. »

Elle le déshabilla et attendit qu'il s'immerge dans la grande baignoire, puis elle commença à le caresser doucement avec une éponge. Elle lava ses cheveux doux et lisses, les sécha et versa sur sa tête une huile précieuse, provenant de la lointaine Arabie.

Quand il sortit de l'eau, elle le couvrit d'un drap et le conduisit à son lit. Puis elle se déshabilla à son tour et le massa longuement pour détendre ses membres ; mais elle ne le parfuma pas, car rien n'était plus beau et plus agréable à ses yeux que l'odeur naturelle de sa peau. Lorsqu'elle vit qu'il se laissait aller et qu'il fermait les yeux à demi, elle s'allongea auprès de lui, nue et tiède, et parsema son corps de baisers.

37

Eurydice accoucha d'un garçon à la fin du printemps, peu avant la date fixée pour les noces de Cléopâtre et d'Alexandre d'Épire, et cet événement refroidit à nouveau les relations du prince et de son père.

Incompréhensions et désaccords se multiplièrent. Ils furent aggravés par la décision de Philippe d'éloigner de la cour les amis les plus intimes de son fils, en particulier Héphestion, Perdiccas, Ptolémée et Séleucos.

Philotas, qui se trouvait alors en Asie, s'était montré en revanche relativement tiède à l'égard d'Alexandre après son retour. Il commença même à fréquenter ouvertement Amyntas, qui avait été l'héritier du trône avant la naissance de son cousin.

Tous ces éléments, doublés d'une familiarité perdue avec la cour et d'une sensation aiguë d'isolement, ne firent qu'accroître, chez Alexandre, un manque d'assurance qui le poussait à prendre des initiatives maladroites et à adopter des comportements injustifiés.

Quand il apprit que Philippe avait proposé son demi-frère Arrhidée, à moitié débile, au satrape de Carie qui cherchait un mari pour sa fille, il ne sut que penser. Craignant que cette décision ne fût en rapport avec l'expédition en Asie, il finit, après une longue réflexion, par envoyer un messager à Pixodaros, afin d'informer ce dernier qu'il s'offrait lui-même en mariage. Mais le roi l'apprit par ses espions. Il fut pris d'une rage terrible et décida d'annuler le projet d'alliance matrimoniale, désormais compromis.

Eumène communiqua cette mauvaise nouvelle à Alexandre.

« Mais comment t'est venue l'idée de faire une chose pareille ? lui demanda-t-il. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Pourquoi ne m'as-tu pas consulté ? Je t'aurais dit que…

— Que m'aurais-tu dit ? éclata Alexandre, à la fois inquiet et irrité. Tu te contentes d'exécuter les ordres de mon père ! Tu me tiens à l'écart de tout !

— Tu n'es plus toi-même, répliqua Eumène. Comment as-tu pu penser que Philippe allait gâcher l'avenir de son héritier au trône en lui donnant pour épouse la fille d'un serviteur de son ennemi, le roi des Perses ?

— J'ignore si je suis encore l'héritier de Philippe. Il ne me le dit pas, il ne me dit rien. Il consacre tout son temps à sa nouvelle épouse et à leur bébé. Et vous aussi, vous m'avez abandonné. Vous avez peur de me fréquenter parce que vous pensez que je ne serai bientôt plus l'héritier du souverain ! Considère un peu la situation : combien d'enfants a mon père ? Et puis, Amyntas pourrait trouver des appuis : au fond, il était l'héritier avant ma naissance, et ces temps derniers Philotas a passé plus de temps en sa compagnie qu'en la mienne. Et Attale n'a-t-il pas affirmé que sa fille accoucherait de l'héritier légitime ? Eh bien, un garçon vient de naître. »

Eumène observa un instant de silence. Il regardait Alexandre arpenter la pièce, attendant qu'il se calme. Quand il le vit s'immobiliser devant la fenêtre, le dos tourné, il reprit la parole :

« Il faut que tu obtiennes une entrevue avec ton père, même s'il a plutôt, à l'heure qu'il est, envie de t'égorger. Et il n'a pas entièrement tort.

— Tu vois ? Tu es dans son camp !

— Tais-toi ! Cesse de me traiter de cette façon ! Je me suis toujours comporté loyalement à l'égard de ta famille. J'ai toujours essayé d'apaiser vos querelles car je considère ton père comme un grand homme, le plus grand que l'Europe ait jamais connu depuis un siècle, et parce que j'ai de l'affection pour toi, maudit têtu ! Allez, donne-moi un exemple, un seul exemple d'action commise contre toi, de chagrin que je t'ai causé depuis que nous nous connaissons, c'est-à-dire depuis de nombreuses années ! Vas-y, parle, j'attends. »

Alexandre ne répondit pas. Il se tordait les mains et se gardait bien de se retourner, voulant cacher les larmes qui embuaient ses yeux. Il se sentait bouillir de rage, car il se

rendait compte que la colère de son père l'effrayait encore comme au temps de son enfance.

« Il faut que tu l'affrontes. Maintenant. Maintenant qu'il est furieux de ce que tu as fait. Montre-lui que tu n'as pas peur, que tu es un homme, que tu es digne de t'asseoir un jour sur son trône. Admets ton erreur et demande-lui pardon. C'est cela, le vrai courage.

— D'accord, accepta Alexandre. Mais rappelle-toi que Philippe s'est déjà précipité sur moi en brandissant une épée.

— Il était soûl.

— Pourquoi, comment est-il à présent ?

— Tu es injuste envers lui. Il a fait pour toi tout ce qui était en son pouvoir. Sais-tu combien il a investi sur ta personne ? Le sais-tu ? Eh bien moi, je le sais, parce que je tiens ses comptes et parce que je classe ses archives.

— Je ne veux pas le savoir.

— Au moins cent talents, une somme disproportionnée : un quart du trésor de la ville d'Athènes au sommet de sa splendeur.

— Je ne veux pas le savoir !

— Il a perdu un œil au combat, et il est boiteux pour le restant de ses jours. Il a construit pour toi le plus vaste empire qui ait jamais existé à l'ouest des Détroits, et maintenant qu'il t'offre l'Asie, tu contrecarres ses projets, tu lui reproches les quelques plaisirs qu'un homme de son âge peut encore tirer de la vie. Va le trouver, Alexandre, et parle-lui, avant qu'il en prenne lui-même l'initiative.

— D'accord ! Je vais l'affronter. » Et il sortit en claquant la porte.

Eumène le poursuivit dans le couloir. « Attends ! Attends donc !

— Quoi encore ?

— Laisse-moi d'abord lui dire un mot. »

Alexandre s'effaça devant lui et, en secouant la tête, le regarda gagner d'un pas rapide l'aile orientale du palais.

Eumène frappa et entra sans y être invité.

« Qu'y a-t-il ? demanda Philippe, le visage sombre.

— Alexandre veut te parler.

— Quoi ?

— Sire, ton fils regrette ce qu'il a fait, mais essaie de le comprendre : il se sent seul, à l'écart. Il a perdu ta confiance et ton amour. Ne peux-tu pas lui pardonner ? Au fond, ce n'est encore qu'un adolescent, ou presque. Il a cru que tu l'avais abandonné et il s'est laissé gagner par la peur. »

Eumène, qui s'attendait à une explosion de colère incontrôlée, s'étonna de voir le souverain aussi calme. Il en était presque impressionné.

« Te portes-tu bien, sire ?

— Bien, bien. Fais-le entrer. »

En sortant Eumène se heurta à Alexandre, qui patientait dans le couloir, le visage blême.

« Ton père est très éprouvé, affirma-t-il. Il est peut-être plus seul que toi. Souviens-t'en. »

Le prince franchit le seuil du bureau.

« Pourquoi as-tu agi ainsi ? interrogea Philippe.

— Je…

— Pourquoi ? hurla-t-il.

— Parce que je me sentais exclu de tes décisions, de tes projets, parce que j'étais seul, que personne ne me donnait ni aide ni conseils. J'ai cru affirmer ainsi la dignité de ma personne.

— En offrant ta main à la fille d'un esclave du roi des Perses ? »

« Les mots d'Eumène », songea Alexandre.

« Mais pourquoi ne me parles-tu pas ? poursuivit Philippe d'une voix plus calme. Pourquoi ne parles-tu pas à ton père ?

— Tu m'avais préféré Arrhidée, cette espèce de crétin.

— Justement ! cria à nouveau Philippe en abattant son poing sur la table. Et cela ne t'a pas mis la puce à l'oreille ? Est-ce ainsi qu'Aristote t'a appris à raisonner ? »

Alexandre resta silencieux ; Philippe se leva, fit les cent pas dans la pièce en boitant.

« Les problèmes que je t'ai créés sont-ils donc si graves ? demanda bientôt le prince.

— Non, répondit Philippe. Même si une alliance matrimoniale avec un satrape perse pouvait m'être utile alors que je m'apprête à passer en Asie. Mais il y a un remède à tout.

— Je suis désolé. Cela ne se reproduira plus. J'attends que tu m'attribues ma place au mariage de Cléopâtre.

— Ta place ? C'est celle qui revient à l'héritier du trône, mon fils. Va voir Eumène : il sait tout, car il a organisé la cérémonie dans les moindres détails. »

À ces mots, Alexandre rougit violemment. Il aurait voulu embrasser son père comme du temps où celui-ci lui rendait visite à Miéza. Mais il ne parvint pas à vaincre la pudeur et l'embarras qu'il éprouvait en sa présence depuis le jour où leurs rapports s'étaient dégradés. Il lui lança toutefois un regard ému, presque triste, et son père comprit. En effet il dit :

« Et maintenant, débarrasse-moi le plancher, car j'ai du travail. »

« Viens, lui demanda Eumène. Il faut que tu voies de quoi ton ami est capable. Ce mariage sera le chef-d'œuvre de ma vie. Le roi a écarté les maîtres de cérémonie et les chambellans pour me confier l'entière responsabilité de l'organisation. Et maintenant, annonça-t-il en ouvrant une porte et en poussant Alexandre à l'intérieur d'une pièce, regarde-moi ça ! »

Le prince se trouvait dans une des salles de l'armurerie royale, qu'on avait totalement vidée pour y installer une grande table reposant sur des tréteaux. Y trônait une maquette du palais royal d'Aigai, sanctuaires et théâtre compris.

Les bâtiments étaient privés de toit, et on pouvait en voir l'intérieur, où l'on avait placé des figurines de terre cuite en couleurs. Elles représentaient les personnages qui participeraient aux cérémonies solennelles.

Eumène s'approcha et s'empara d'une baguette, sur la table.

« Ici, expliqua-t-il en indiquant une grande salle ouverte sur un portique à colonnes, aura lieu le mariage, ainsi que la grande procession qui s'ensuivra, un événement extraordinaire, encore jamais vu.

« La procession se déroulera au terme de la cérémonie, alors que la mariée sera conduite par ses dames dans la chambre nuptiale, pour le rituel du bain et de la coiffure : devant, les statues des douze dieux de l'Olympe – celles que tu vois ici – seront portées sur les épaules par des assistants. Il y aura aussi

la statue de ton père, qui symbolisera ses sentiments religieux et sa fonction de dieu tutélaire de tous les Grecs.

« Au centre, le roi avancera dans un manteau blanc, la tête ceinte d'une couronne de feuilles de chêne en or. Tu marcheras à sa droite, un peu en avant, en ta qualité d'héritier du trône ; l'époux, Alexandre d'Épire, sera à sa gauche. Vous vous dirigerez ensemble vers le théâtre, que voici.

« Les invités et les délégations étrangères auront pris place dans les premières lueurs de l'aube, et assisté à des spectacles et des scènes jouées par des acteurs célèbres venus tout exprès d'Athènes, de Sicyone, de Corinthe, dont Thessalos, que, me dit-on, tu admires entre tous. »

Alexandre lissa son manteau blanc sur ses épaules et échangea un regard rapide avec son oncle. Tous deux précédaient de peu Philippe, accompagné par sa garde et vêtu d'une tunique rouge bordée d'or, à motifs d'ovules et de petites palmes, et d'un manteau blanc fort riche, son sceptre d'ivoire à la main droite et sa couronne de feuilles de chêne sur la tête. Sa silhouette rappelait la figurine qu'Eumène avait montrée au prince sur la maquette, dans la salle d'armes.

Les cordonniers royaux lui avaient confectionné une paire de cothurnes dignes d'un acteur tragique, que l'ourlet de sa robe dissimulait, et dont l'épaisseur – différente selon le pied – corrigeait son allure claudicante et augmentait considérablement sa taille.

Posté sur un pylône en bois qu'on avait dressé sur le côté le plus haut des gradins, Eumène coordonnait l'imposant cortège en agitant des petits drapeaux de couleur.

Il regarda à sa droite le grand hémicycle incroyablement bondé, puis, au fond de la voie d'accès, la tête de la procession : les merveilleuses statues des dieux, exécutées par les plus grands artistes, portant de véritables robes et de véritables couronnes d'or, et flanquées de leurs animaux sacrés – l'aigle de Zeus, la chouette d'Athéna, le paon d'Héra –, reproduits avec un tel réalisme qu'ils semblaient prêts à s'envoler.

Derrière venaient les prêtres, enroulés dans leurs bandelettes sacrées, leurs encensoirs à la main, puis un chœur de beaux jeunes gens nus, pareils à de petits amours, qui

chantaient des hymnes nuptiaux en s'accompagnant à la flûte et aux timbales.

Au fond, le souverain, précédé de son fils et de son jeune gendre, et pour finir les sept gardes du corps royaux en tenue de parade.

Au signal d'Eumène, les sonneurs de trompe embouchèrent leurs instruments, et la procession s'ébranla.

C'était un spectacle superbe, que le soleil et la journée, extraordinairement limpide, rendaient encore plus grandiose. La tête de la procession pénétra dans l'hémicycle, et les statues des dieux parcoururent, l'une après l'autre, le demi-cercle de l'orchestre, avant d'être installées devant l'avant-scène.

Au moment où elle s'engageait sous la voûte d'entrée, la procession disparaissait à la vue d'Eumène, avant de resurgir un peu plus tard à l'intérieur du théâtre, en plein soleil.

Ainsi s'évanouirent à ses yeux les prêtres, qui défilaient dans un nuage d'encens, puis les jeunes gens, qui dansaient et chantaient leurs hymnes d'amour pour la mariée. Eumène les vit réapparaître de l'autre côté de l'arc, parmi les exclamations d'émerveillement du public.

Et voilà que passaient maintenant Alexandre de Macédoine et Alexandre d'Épire, et que le roi s'approchait. Comme prévu, une fois devant l'arc, le souverain ordonna à son escorte de reculer, car il ne voulait pas se présenter aux Grecs entouré de ses gardes du corps, comme un tyran.

Eumène vit resurgir les deux jeunes hommes sous un tonnerre d'applaudissements, tandis qu'il perdait de vue le roi, désormais dans l'ombre. Du coin de l'œil, il aperçut les gardes du corps qui se retiraient. Distraitement, il leur lança un regard qui se fit bientôt plus attentif : il en manquait un !

À cet instant précis, Philippe quittait l'ombre de l'arc pour la lumière du théâtre. Devinant ce qui allait arriver, Eumène se mit à hurler à pleins poumons, mais il ne parvint pas à couvrir le vacarme des acclamations. Tout se déroula très rapidement : le garde du corps manquant bondit soudain en brandissant une courte dague, qu'il enfonça jusqu'à la garde dans le corps du souverain. Puis il prit aussitôt la fuite.

À la consternation qui se peignit sur les visages, Alexandre comprit qu'un terrible événement venait de se produire. Il se retourna et vit le teint de son père adopter brusquement la pâleur des masques en ivoire des dieux. Il le vit chanceler et poser la main sur son manteau, qui s'imbibait de sang à la hauteur du flanc.

Derrière lui, un homme s'enfuyait en direction des prés qui bordaient la route. Le prince bondit vers son père, qui tombait à genoux. Alexandre d'Épire passa près de lui en courant, hurlant : « Attrapez cet homme ! »

Alexandre parvint à retenir le corps du souverain avant qu'il ne s'écroule dans la poussière. Il l'étreignit contre lui tandis que le sang éclaboussait ses vêtements, inondait ses bras et ses mains.

« Papa ! criait-il en sanglotant. Papa, non ! » Et ses larmes brûlantes coulèrent sur les joues exsangues du roi.

C'est alors que le ciel explosa en une myriade de petits points lumineux au-dessus du souverain, avant de s'obscurcir brusquement. Philippe se revit soudain au milieu d'une chambre sombre, serrant un nouveau-né contre sa poitrine. Il sentit la peau douce de l'enfant contre sa joue barbue, il sentit ses lèvres sur son épaule sillonnée de cicatrices, puis le parfum intense des roses de Piérie qui flottait dans la pièce. Ensuite, il sombra dans le noir et le silence.

38

Le fuyard courait à perdre haleine vers un bosquet où l'attendaient d'autres hommes, sans doute ses complices, qui s'enfuirent dès qu'ils aperçurent leurs poursuivants.

Demeuré seul, l'homme se retourna et comprit qu'on le traquait. Alexandre d'Épire avait jeté son manteau et se précipitait sur ses traces, l'épée au poing, en hurlant : « Capturez-le vivant ! Capturez-le vivant ! »

L'homme accéléra sa course autant qu'il le pouvait et tenta de sauter sur le dos d'un cheval qui se trouvait là, mais il trébucha sur les racines d'une vigne et s'écroula. Quand il se releva, les gardes étaient déjà sur lui. Ils le transpercèrent de part en part une dizaine de fois, le tuant sur le coup.

Ce geste remplit de rage le roi d'Épire, qui se mit à crier : « Espèces d'idiots ! Je vous avais dit de le capturer vivant !

— Mais, sire, il était armé et il a tenté de nous frapper.

— Poursuivez les autres ! ordonna alors le souverain. Poursuivez les autres, au moins, et attrapez-les ! »

Alexandre arriva sur ces entrefaites, les vêtements encore tachés du sang de Philippe. Après avoir examiné l'assassin, il dit au roi d'Épire : « Je le connais. Il s'appelait Pausanias, c'était l'un des gardes du corps de mon père. Déshabillez-le, accrochez-le à l'un des poteaux de l'entrée, et laissez-le pourrir jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os. »

Un attroupement se formait déjà autour du cadavre : des curieux, des hommes de la garde royale, des officiers de l'armée et des invités étrangers.

Alexandre et son beau-frère retournèrent au théâtre, qui se vidait rapidement, et rejoignirent Cléopâtre. Elle sanglotait désespérément dans sa robe de mariage, penchée sur la dépouille de son père. À quelques pas, les yeux remplis de larmes et la main devant la bouche, Eumène ne cessait de secouer la tête, comme s'il ne parvenait pas à prendre

conscience de ce qui s'était produit. La reine Olympias, attendue depuis le matin, n'était pas encore là.

Alexandre fit sonner le rassemblement pour toutes les unités de combat présentes dans les environs ; il ordonna qu'on enlève le corps de son père et qu'on le prépare pour le rite funèbre, qu'on raccompagne Cléopâtre dans ses appartements et qu'on apporte deux armures, l'une pour son beau-frère et l'autre pour lui.

« Eumène ! cria-t-il, tirant ainsi son ami de sa torpeur. Trouve le sceau royal, envoie des estafettes auprès d'Héphestion, Ptolémée, Perdiccas, Séleucos et les autres, afin qu'ils soient informés. Je veux qu'ils m'attendent à Pella avant demain soir. »

Les armuriers accoururent rapidement et les jeunes gens enfilèrent leurs armures et leurs jambières, ceignirent leurs épées. Suivis par un détachement choisi, ils regagnèrent le palais en fendant la foule, décidés à l'occuper. Alexandre fit placer les membres de la famille royale sous stricte surveillance et les consigna dans leurs logements, à l'exception d'Amyntas, qui survint armé et se mit aussitôt à ses ordres : « Tu peux compter sur moi et sur ma fidélité. Je ne veux pas qu'il y ait d'autre sang versé.

— Je te remercie, répliqua Alexandre. Je n'oublierai pas ton geste. »

Des patrouilles d'« écuyers » et des détachements de la cavalerie furent postés aux portes de la ville. Philotas se rendit spontanément au palais et proposa lui aussi ses services au prince.

Au milieu de l'après-midi, Alexandre, flanqué du roi d'Épire et de son cousin Amyntas, se présenta devant l'armée rangée, vêtu du manteau royal et du diadème. Le message était clair.

Les officiers invitèrent les trompettes à sonner et les hommes crièrent le salut :

Salut, Alexandre, roi des Macédoniens !

Puis, à un autre signal, ils frappèrent longuement leurs boucliers avec leurs lances, répandant un vacarme assourdissant sous les portiques du palais.

Ayant reçu l'hommage des détachements bien alignés, Alexandre ordonna qu'on prépare Bucéphale et qu'on se tienne prêt. Il convoqua ensuite Eumène, ainsi que Callisthène, qui assistait lui aussi à la cérémonie.

« Eumène, occupe-toi du corps de mon père. Qu'il soit lavé et embaumé afin qu'il demeure intact jusqu'aux funérailles solennelles, que tu organiseras, et reçois ma mère, si jamais elle arrive. Appelle ensuite un architecte et ordonne-lui de commencer au plus vite les travaux pour la tombe royale.

« Callisthène, tu resteras ici pour enquêter sur l'auteur de ce crime. Recherche ses amis, ses complices, renseigne-toi sur ses derniers mouvements, interroge les gardes qui l'ont tué en enfreignant l'ordre de mon beau-frère. S'il le faut, utilise la torture. »

Eumène avança et tendit à Alexandre un petit écrin. « Le sceau royal, sire.

— Est-ce que tu as de l'affection pour moi, Eumène ? Me gardes-tu ta confiance ? dit Alexandre en se passant la bague au doigt.

— Bien sûr, sire.

— Alors, continue de m'appeler Alexandre. »

Laissant une garnison à Aigai aux ordres de Philotas, il gagna la place d'armes, bondit sur Bucéphale et partit en direction de Pella, bien décidé à s'installer sur le trône de Philippe et à montrer à la cour qu'il était le nouveau roi.

Le théâtre était désormais complètement vide. Seules les statues des dieux veillaient, abandonnées sur leurs piédestaux. Dans la lumière déclinante du couchant, celle de Philippe avait la fixité mélancolique d'une divinité oubliée.

Soudain, tandis que l'obscurité commençait de tomber, une ombre sembla surgir du néant : un homme, dont la tête était recouverte de son manteau, pénétra dans l'arène déserte et examina longuement la tache de sang qui rougissait encore la terre. Se retournant, il s'engagea sous l'archivolte, près de la scène. C'est alors que son attention fut attirée par un objet métallique, ensanglanté et à moitié dissimulé sous le sable. Il se pencha pour l'observer de ses petits yeux gris, très mobiles, puis le ramassa et le cacha dans les plis de son manteau.

Il sortit et s'immobilisa devant le poteau où l'on avait cloué le corps de l'assassin, à présent enveloppé dans les ténèbres. Une voix résonna dans son dos :

« Oncle Aristote, je ne m'imaginais pas te trouver ici.

— Callisthène. Ce qui devait être un jour de liesse s'est conclu par un bien triste épisode.

— Alexandre espérait te serrer une nouvelle fois dans ses bras, mais les événements…

— Je le sais. Je le regrette aussi. Où est-il à présent ?

— Il marche sur Pella à la tête de ses troupes, afin d'ôter l'envie de se soulever à une partie de la noblesse. Mais toi, par quel mystère es-tu ici ? Ce n'est pas un spectacle bien gai.

— Le régicide a toujours constitué un point critique dans le devenir des êtres humains. Et, à ce que j'ai entendu, l'oracle de Delphes l'avait prédit : « Voici le taureau couronné : la fin est proche ; le sacrificateur est prêt. » Puis, se tournant vers le cadavre mutilé de Pausanias : « Le voici, le sacrificateur. Qui aurait pu penser que tel devait être l'épilogue de la prophétie ?

— Alexandre m'a demandé de mener une enquête sur ce crime. De découvrir ce que cache l'assassinat de son père. » Au loin, le chant lugubre des pleureuses s'échappait de la partie la plus reculée du temple. « Veux-tu m'aider ? demanda Callisthène. Tout cela me paraît si absurde…

— C'est là que réside la clef de ce crime, affirma Aristote. Dans son absurdité. Quel assassin aurait pu choisir une forme aussi grossière, un assassinat au théâtre, comme la scène d'une tragédie interprétée en direct, avec du vrai sang et… (il sortit un instrument des plis de son manteau)… et une vraie épée. Une dague celtique, pour être exact.

— Une arme peu commune… Mais je vois que tu as déjà entamé tes recherches.

— La curiosité est la clef de la connaissance. Que sait-on de l'assassin ?

— Peu de chose. Il était originaire de la Lyncestide et se nommait Pausanias. C'est grâce à sa prestance physique qu'il avait été admis dans les rangs de la garde.

— Hélas, il ne pourra plus rien nous dire, et cela fait sans aucun doute partie du plan. As-tu interrogé les soldats qui l'ont tué ?

— Un ou deux, mais je n'en ai pas tiré grand-chose. Ils affirment qu'ils n'ont pas entendu l'ordre du roi Alexandre. La mort du souverain leur aurait fait perdre la tête. Aveuglés par la colère, ils l'ont massacré au moment où il a esquissé un geste de défense.

— Une thèse crédible, mais probablement fausse. Où se trouve le roi d'Épire ?

— Il est parti avec Alexandre en direction de Pella.

— Il a donc renoncé à sa nuit de noces.

— Pour deux raisons compréhensibles : prêter main-forte à son beau-frère en ce moment critique, et respecter le deuil de Cléopâtre. »

Aristote porta un doigt à ses lèvres pour inviter son neveu à se taire. On entendait un bruit de galop qui enflait progressivement.

« Partons, dit le philosophe. Quittons cet endroit. On agit plus librement lorsqu'on a l'assurance de ne pas être épié. »

Le galop ralentit peu à peu, puis finit par cesser tout à fait. Une silhouette vêtue d'un manteau noir mit pied à terre, avança vers le cadavre cloué à un poteau, puis baissa son capuchon en libérant une longue chevelure ondulée.

« Dieux du ciel, c'est Olympias ! », murmura Callisthène à l'oreille de son oncle.

La reine s'approcha du cadavre, tira un objet des plis de son manteau, puis se haussa sur la pointe des pieds. Quand elle s'éloigna pour rejoindre son escorte, il y avait une couronne de fleurs autour du cou de Pausanias.

« Oh ! par Zeus ! pesta Callisthène. Mais alors…

— Tu penses que ce geste est clair ? dit Aristote en secouant la tête. Pas du tout. Crois-tu que si elle était l'instigatrice de l'assassinat, elle l'accomplirait sous les yeux de son escorte, tout en sachant que le cadavre de Pausanias est probablement surveillé ?

— Si elle en est consciente, elle pourrait se comporter de manière absurde afin d'amener ceux qui enquêtent à la disculper.

— C'est vrai, mais il est toujours plus sage de chercher à comprendre les mobiles qui ont poussé un être à commettre un crime, plutôt que de s'interroger sur ce qu'il pense que les autres pensent, observa Aristote. Trouve-moi une lanterne ou une torche, et allons voir l'endroit où Pausanias a été tué.

— Mais ne vaut-il pas mieux attendre la lumière du soleil ?

— Avant que l'aube se lève, il peut se passer beaucoup de choses. Je t'attends là-bas. »

Le philosophe se mit en route vers le bosquet de chênes et d'ormes près duquel avait eu lieu le massacre de l'assassin.

39

Héphestion, Ptolémée, Séleucos et Perdiccas, tous quatre en armure, arrivèrent à la tombée de la nuit, en nage et harassés de fatigue. Ils confièrent leurs chevaux aux ordonnances et gravirent rapidement l'escalier du palais jusqu'à la salle du conseil où les attendait Alexandre.

Léonnatos et Lysimaque ne les rejoindraient que le lendemain car ils se trouvaient alors à Larissa, en Thessalie.

Un garde les fit entrer dans la pièce, déjà éclairée, où étaient réunis Alexandre, Philotas, le général Antipatros, Alexandre d'Épire, Amyntas, ainsi que plusieurs commandants des bataillons de la phalange et de la cavalerie des hétairoï. Tous, y compris le roi, avaient revêtu leur armure. Casques et épées reposaient sur la table, à portée de main, signe que la situation était encore critique.

Alexandre alla à leur rencontre, l'air ému. « Mes amis, nous voici enfin réunis. »

Héphestion prit alors la parole au nom du groupe. « Nous sommes désolés de la mort du roi Philippe, et profondément chagrinés. L'exil qu'il nous avait infligé ne pèse nullement sur nos sentiments. Il demeure dans notre souvenir un grand souverain, le plus courageux des combattants, le plus sage des gouvernants. Il a été pour nous une sorte de père, impitoyable et sévère, mais aussi généreux et capable de nobles élans. Nous le pleurons avec une douleur sincère. Sa mort est un terrible événement. Mais puisque tu recueilles son héritage, nous te reconnaissons comme son successeur et comme notre roi. »

Sur ces mots, il s'approcha d'Alexandre et l'embrassa sur les deux joues. Les autres l'imitèrent, puis ils saluèrent le roi Alexandre d'Épire et les officiers présents avant de s'asseoir à la table.

Alexandre reprit son discours : « La nouvelle de la mort de Philippe va se répandre dans le monde entier en l'espace de

quelques jours, car des milliers de témoins y ont assisté. Elle provoquera une série de réactions difficiles à prévoir. Mais nous devons agir avec la même rapidité, afin de faire obstacle à tout ce qui pourrait affaiblir le royaume ou détruire en partie ce que mon père a construit. Voici mon plan.

« Il nous faut d'abord réunir des informations sur l'état des frontières du nord, sur les réactions de nos récents alliés athéniens et thébains, et… (il se tourna vers Philotas avec un regard lourd de signification)… sur les intentions des généraux qui commandent notre corps d'expédition en Asie : Attale et Parménion. Étant donné qu'ils disposent d'une armée de quinze mille hommes, il est opportun de procéder au plus vite à ces vérifications.

— Que penses-tu faire ? demanda Philotas non sans une certaine appréhension.

— Je n'ai pas l'intention de vous mettre dans l'embarras : je confierai mon message à un officier grec du nom d'Hécatée, qui combat à notre service dans la région des Détroits, à la tête d'un petit détachement. J'ai, de toute façon, décidé de destituer Attale de ses fonctions, et vous pouvez aisément en comprendre la raison. »

Il n'y eut pas d'objection : la scène qui s'était déroulée un an plus tôt, lors du mariage de Philippe, était encore vive dans leur mémoire.

« Je crois que les conséquences de la mort du roi se feront très vite sentir, continua Alexandre. Certains penseront qu'il est possible de revenir en arrière, et nous devrons leur prouver qu'ils se trompent. Ce n'est qu'ensuite que nous pourrons reprendre le projet de mon père. »

Alexandre se tut. Au cours de cet instant, tout le monde se rendit compte que le temps s'était arrêté, qu'un avenir dont on ne pouvait rien imaginer était en train de se préparer dans cette pièce. Le jeune homme que Philippe avait soumis à un dur apprentissage siégeait à présent sur le trône des Argéades et, pour la première fois de sa vie, le pouvoir dévastateur qu'il n'avait vu s'exercer que par les héros des poèmes se trouvait à présent entre ses mains.

Alexandre laissa à ses amis le commandement des diverses unités de la phalange et de la cavalerie des hétairoï, et à Héphestion la responsabilité du palais royal ; puis il repartit en compagnie du roi d'Épire pour Aigai, où son père attendait encore une sépulture, et où il allait devoir accomplir des tâches difficiles.

À mi-chemin, ils rencontrèrent un émissaire d'Eumène qui apportait une dépêche urgente.

« Je suis heureux de t'avoir trouvé, sire ! s'exclama-t-il en lui tendant un rouleau scellé. Eumène désire que tu lises cette missive sans tarder. »

Alexandre l'ouvrit et parcourut son message laconique :

Eumène à Alexandre, roi des Macédoniens, salut !

Le petit garçon d'Eurydice a été découvert inanimé dans son berceau et je crains pour la vie de sa mère.

La reine Olympias est arrivée au palais la nuit qui a suivi ton départ.

Ta présence est indispensable ici.

Prends soin de toi.

« Ma mère est arrivée juste après notre départ, le savais-tu ? demanda Alexandre à son beau-frère.

— Elle ne m'a rien dit lorsque j'ai quitté Boutrotos, répondit le roi d'Épire en secouant la tête, mais j'étais intimement persuadé qu'elle n'assisterait pas à la cérémonie. Cela constituait un nouvel affront pour elle. Elle se voyait totalement exclue par Philippe, puisque ce mariage m'amenait à garantir les frontières occidentales. Je n'aurais pas pu imaginer qu'elle avait décidé de me rejoindre à Aigai.

— Quoi qu'il en soit, elle est là, et elle a pris des initiatives très graves. Dépêchons-nous, avant qu'elle n'accomplisse l'irréparable », dit Alexandre en poussant Bucéphale au galop.

Ils atteignirent Aigai au couchant et entendirent de loin le palais résonner de cris poignants. Eumène vint à leur rencontre sur le seuil.

« Elle hurle ainsi depuis deux jours. Elle dit que c'est ta mère qui a tué son enfant. Et elle refuse de se séparer du petit cadavre. Mais le temps a passé et tu comprends…

— Où est-elle ?

— Dans l'aile sud, répondit Eumène. Suis-moi. »

Alexandre fit signe à sa garde de l'accompagner, et il traversa le palais, entièrement occupé par des hommes armés. Nombre d'entre eux étaient des Épirotes qui appartenaient à l'escorte de son beau-frère.

« Qui les a placés ici ?

— La reine, ta mère », assura Eumène, hors d'haleine, derrière Alexandre.

Plus ils s'approchaient, plus les gémissements augmentaient ; ils explosaient brusquement en des cris rauques, puis s'éteignaient en un long sanglot.

Le petit groupe arriva devant une porte qu'Alexandre ouvrit sans hésiter, mais il fut bientôt glacé par le spectacle qui l'y attendait. Eurydice gisait dans un coin, échevelée, les yeux gonflés et rouges, le regard hébété. Elle serrait contre sa poitrine le corps inerte de son enfant. La tête et les bras du petit pendaient, et l'on pouvait deviner à la couleur bleuâtre de ses membres qu'il était déjà en train de se décomposer.

Les vêtements de la jeune femme étaient déchirés et ses cheveux tachés de sang coagulé ; son visage, ses bras et ses jambes couverts de bleus et de contusions. La pièce baignait dans une odeur écœurante de sueur, d'urine et de putréfaction.

Alexandre baissa les yeux. Un instant, il revit Eurydice au sommet de sa splendeur, assise auprès du roi, son père : aimée, gâtée, jalousée de tous. Il sentit l'horreur lui monter au cerveau, la rage gonfler sa poitrine et les veines de son cou.

Il se tourna vers Eumène et lui demanda d'une voix brisée par la colère : « Qui est le coupable ? »

Eumène baissa la tête en silence.

Alexandre hurla encore : « Qui est le coupable ?

— Je ne sais pas.

— Qu'on s'occupe d'elle immédiatement ! Fais appeler Philippe, mon médecin, et dis-lui de la soigner. Qu'il lui prépare quelque chose pour qu'elle puisse se reposer… dormir. »

Il s'apprêtait à repartir quand Eumène le retint : « Elle refuse de se séparer de son enfant. Que devons-nous faire ? »

Alexandre s'immobilisa et se tourna vers la jeune femme qui se recroquevilla encore plus, tel un animal terrorisé.

Il s'agenouilla devant elle en la fixant, penchant légèrement la tête sur son épaule comme pour atténuer la puissance de son regard et l'entourer d'un halo de compassion. Puis il tendit la main et caressa doucement sa joue.

Eurydice ferma les yeux, renversa la tête contre le mur. Elle émit un profond soupir de douleur.

En tendant les bras, Alexandre murmura : « Donne-le-moi, Eurydice, donne-moi le petit. Il est fatigué, ne le vois-tu pas ? Nous devons le coucher. »

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de la jeune femme et s'attardèrent à la commissure de ses lèvres. Elle chuchota : « Coucher… », puis dénoua ses bras.

Alexandre s'empara délicatement du nouveau-né, comme s'il était vraiment endormi, puis il sortit dans le couloir.

Une femme, convoquée par Eumène, arriva sur ses entrefaites. « Je m'en occupe, sire », dit-elle. Alexandre déposa le petit corps dans ses bras et lui ordonna : « Mets-le aux côtés de mon père. »

« Pourquoi ? hurla-t-il en ouvrant la porte. Pourquoi ? »

La reine Olympias se dressa devant lui et planta ses yeux de feu dans les siens : « Ainsi, tu oses entrer armé dans mes appartements !

— Je suis le roi des Macédoniens ! s'écria Alexandre. Et je vais où il me plaît ! Pourquoi as-tu tué cet enfant et pourquoi t'es-tu acharnée d'une façon aussi barbare sur sa mère ? Qui t'a donné le droit de faire une chose pareille ?

— Tu es le roi des Macédoniens parce que l'enfant est mort, répondit Olympias d'une voix impassible. N'est-ce pas ce que tu voulais ? As-tu oublié tes tourments lorsque tu craignais d'avoir perdu les faveurs de Philippe ? As-tu oublié ce que tu as dit à Attale, le jour du mariage de ton père ?

— Je ne l'ai pas oublié, mais je ne tue pas les enfants et je ne m'acharne pas sur des femmes sans défense.

— Il n'y a pas d'autre choix pour un roi. Un roi est seul, et aucune loi ne dit qui doit succéder à Philippe sur le trône. Un groupe d'aristocrates aurait pu prendre l'enfant sous sa tutelle et décider de gouverner en son nom jusqu'à sa majorité. Si cela s'était produit, qu'aurais-tu fait ?

— Je me serais battu pour conquérir le trône !

— Et combien d'hommes aurais-tu tué ? Réponds ! Combien de veuves auraient pleuré leurs maris, et combien de mères leurs fils décédés précocement, combien de champs auraient été brûlés et détruits, combien de villages et de villes mis à sac et incendiés ? Et pendant ce temps, un empire bâti avec autant de sang et autant de destructions serait allé à la ruine. »

Alexandre se reprit, son visage s'assombrit comme si les massacres et les deuils que sa mère avait évoqués pesaient maintenant sur son esprit.

« Le destin veut que les choses en aillent ainsi, répliqua-t-il. Le destin veut que l'homme supporte les blessures, les maladies, les souffrances et la mort avant de s'enfoncer dans le néant. Mais il relève de son pouvoir et de son choix d'agir avec honneur et d'être clément chaque fois que cela lui est possible. C'est la seule dignité qui lui est concédée depuis qu'il a été mis au monde, la seule lumière avant que ne viennent les ténèbres d'une nuit sans fin… »

40

Le lendemain, Eumène annonça à Alexandre que la tombe de son père était prête, et que l'on pouvait célébrer ses funérailles. En réalité, seule la première partie du grand sépulcre avait été achevée, dans un délai extrêmement court : on avait prévu une seconde chambre où l'on déposerait d'autres objets précieux pour accompagner le souverain dans l'au-delà.

Revêtu d'habits somptueux et la tête ceinte d'une couronne de feuilles de chêne en or, Philippe fut placé sur le bûcher par ses soldats. Deux bataillons de la phalange et un escadron des hétairoï à cheval lui rendirent les honneurs.

Le bûcher fut éteint avec du vin pur ; les cendres et les os furent enveloppés dans un tissu de pourpre et d'or, en forme de chlamyde macédonienne, et enfermés dans un coffret en or massif muni de pieds en forme de pattes de lion et d'un couvercle frappé de l'étoile argéade à seize pointes.

À l'intérieur de la tombe, on installa la cuirasse en fer, cuir et or, que le roi avait portée durant le siège de Potidée, ses deux jambières de bronze, son carquois en or, son bouclier de parade en bois, recouvert d'une feuille d'or et orné d'une scène dionysiaque de satyres et de ménades sculptée dans l'ivoire. Ses armes d'attaque – son épée et la pointe de sa lance – furent jetées dans le feu de l'autel et fléchies rituellement afin qu'elles ne soient plus jamais utilisées.

Alexandre déposa ses offrandes personnelles : une magnifique carafe en argent massif, dont l'anse était décorée d'une tête barbue de satyre, et une coupe en argent à deux anses d'une telle beauté et d'une telle légèreté qu'elle semblait sans poids.

L'entrée du sépulcre fut fermée par une grande porte de marbre à deux battants, flanquée de deux demi-colonnes doriques qui reproduisaient l'entrée du palais royal d'Aigai. Un

artiste de Byzance s'employait encore à peindre sur le linteau une magnifique scène de chasse.

La reine Olympias n'assista pas au rite funèbre, parce qu'elle ne souhaitait pas placer d'offrandes votives sur le bûcher ni dans la tombe de son mari, et parce qu'elle ne voulait pas rencontrer Eurydice.

Quand les soldats refermèrent la grande porte de marbre, Alexandre pleura : il avait aimé son père et il sentait qu'on enterrait à jamais sa jeunesse derrière ces battants.

Eurydice se laissa mourir d'inanition avec la petite Europe, et les soins de Philippe, le médecin, qui fit appel à toutes ses connaissances, ne servirent à rien.

Alexandre fit édifier une somptueuse tombe pour la jeune femme et ordonna qu'on y place le trône de marbre que son père utilisait pour administrer la justice sous le chêne d'Aigai, une pièce magnifique, ornée de griffons et de sphinx en or, ainsi que d'un quadrige peint sur le dossier. Une fois ses devoirs accomplis, il s'en retourna à Pella, l'âme remplie de tristesse.

Le général Antipatros était un officier de la vieille garde de Philippe, loyal envers le trône et extrêmement fiable. Alexandre l'avait chargé de suivre la mission d'Hécatée en Asie, auprès de Parménion et d'Attale, et il en attendait impatiemment le résultat.

Il savait que les barbares du nord, les Triballes et les Illyriens, récemment soumis par son père, pouvaient s'insurger d'un moment à l'autre ; il n'ignorait pas que les Grecs n'avaient accepté les clauses de la paix de Corinthe qu'après le massacre de Chéronée, et que tous ses ennemis, en premier lieu Démosthène, étaient encore vivants et en pleine activité. De plus, Attale et Parménion contrôlaient les Détroits et se trouvaient à la tête d'un corps d'expédition fort de quinze mille hommes.

Comme si cela ne suffisait pas, on venait d'apprendre que des agents perses prenaient des contacts à Athènes avec le parti antimacédonien et qu'ils offraient de gros financements en or pour fomenter un soulèvement.

Les éléments d'instabilité étaient nombreux, et si toutes ces menaces se concrétisaient en même temps, le nouveau souverain n'aurait pas d'issue.

La première réponse à ses interrogations arriva au début de l'automne : Antipatros demanda audience au roi, et Alexandre le reçut dans le bureau qui avait appartenu à son père. Bien qu'il fût un soldat à part entière, Antipatros n'aimait pas le montrer ; il avait ainsi coutume de s'habiller comme un citoyen ordinaire. C'était une preuve de son équilibre et de son assurance.

« Sire, annonça-t-il en entrant, j'ai des nouvelles en provenance d'Asie : Attale a refusé de céder son commandement et de rentrer à Pella ; il a opposé une résistance armée et a été tué. Parménion t'assure de sa sincère fidélité.

— Antipatros, je voudrais savoir ce que tu penses vraiment de Parménion. Il sait que son fils Philotas est ici, au palais. Il pourrait penser que je le tiens en otage. Est-ce, à ton avis, la raison de sa déclaration de fidélité ?

— Non, répondit sans hésiter le vieux général. Je connais bien Parménion. Il t'est attaché, il t'a toujours aimé, depuis l'époque où tu étais enfant et que tu venais t'asseoir sur les genoux de ton père pendant les conseils de guerre dans l'armurerie royale. »

Soudain, Alexandre se souvint de la comptine qu'il chantait chaque fois qu'il voyait les cheveux blancs de Parménion :

Le vieux soldat qui part en guerre, tombe par terre, tombe par terre !

Il se sentit envahi par une profonde tristesse en songeant que le pouvoir modifiait dramatiquement les rapports humains.

Antipatros continua : « Mais si tu as des doutes, il n'y a qu'un moyen de les chasser.

— Lui envoyer Philotas.

— Exactement. D'autant plus que ses deux autres fils, Nicanor et Hector, sont déjà à ses côtés.

— C'est ce que je vais faire. Je chargerai Philotas de lui remettre une lettre le rappelant à Pella. J'ai besoin de lui : je crains qu'une tempête ne soit sur le point d'éclater.

— Cette décision me paraît fort sage, sire. Si Parménion apprécie une chose, c'est la confiance.

— Quelles nouvelles as-tu du Nord ?

— De mauvaises nouvelles. Les Triballes se soulèvent, ils ont incendié plusieurs de nos garnisons frontalières.

— Que me conseilles-tu ?

— Je leur ai adressé des messages. S'ils devaient les ignorer, frappe-les aussi durement que tu le peux.

— Bien sûr. Et dans le Sud ?

— Rien de bon. Le parti antimacédonien se renforce un peu partout, jusqu'en Thessalie. Tu es très jeune, et certains pensent que…

— Parle librement.

— Que tu manques d'expérience et que tu ne parviendras pas à sauvegarder l'hégémonie que Philippe a établie.

— Ils le regretteront vite.

— Il y a autre chose.

— Oui ?

— Ton cousin Archélaos…

— Continue, lui ordonna Alexandre, le visage sombre.

— … Il a été victime d'un accident de chasse.

— Il est mort ? »

Antipatros acquiesça.

« Quand mon père a conquis son trône, il l'a épargné, tout comme Amyntas, même s'ils étaient tous deux en droite ligne de succession jusqu'à ce moment-là.

— Un accident de chasse, sire, répéta Antipatros, l'air impassible.

— Où est Amyntas ?

— En bas, dans le corps de garde.

— Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur : il était à mes côtés après l'assassinat de mon père. »

Antipatros eut un signe d'assentiment, puis il se dirigea vers la porte.

Resté seul, Alexandre se leva et marcha jusqu'à la grande carte d'Aristote, qu'il avait tenu à installer dans son bureau : l'Est et l'Ouest lui semblaient acquis, sous la surveillance d'Alexandre d'Épire et de Parménion, pour autant qu'il puisse compter sur ce dernier. Mais le Nord et le Sud représentaient de graves menaces. Il devait frapper au plus vite et durement, de

façon à prouver que la Macédoine possédait un souverain aussi fort que Philippe.

Il sortit sur le chemin de ronde qui donnait au nord et porta son regard vers les montagnes où il avait vécu en exil. Les forêts commençaient à changer de couleur à l'approche de l'automne, bientôt la neige tomberait : jusqu'au printemps, la situation demeurerait tranquille dans cette région. Il fallait donc, pour le moment, effrayer les Thessaliens et les Thébains, et trouver un plan d'action en attendant que Philotas et Parménion rentrent d'Asie.

Il réunit son conseil de guerre quelques jours plus tard.

« Je pénétrerai en Thessalie avec l'armée, sur le pied de guerre ; je les obligerai à me reconfirmer la charge de tagos qui appartenait à mon père, et j'irai jusque sous les murs de Thèbes, annonça-t-il. Je veux montrer aux Thessaliens qu'ils ont un nouveau chef. Quant aux Thébains, j'ai l'intention de les épouvanter : il faut qu'ils sachent que je peux frapper à tout moment.

— Nous avons un problème, intervint Héphestion. Les Thessaliens ont bloqué la vallée de Tempé en élevant des fortifications à droite et à gauche du fleuve. Nous sommes bloqués. »

Alexandre s'approcha de la carte et indiqua le massif du mont Ossa, qui tombait à pic dans la mer.

« Je le sais, répondit-il. Mais nous passerons ici.

— Et comment ? demanda Ptolémée. Nous n'avons pas d'ailes, me semble-t-il.

— Certes mais nous possédons des masses et des ciseaux, répliqua Alexandre. Nous creuserons un escalier dans la roche. Faites venir du mont Pangée cinq cents mineurs, les meilleurs. Donnez-leur de la bonne nourriture, des vêtements, des chaussures, et promettez-leur la liberté s'ils en finissent avant dix jours : ils se relaieront sans trêve du côté de la mer. Les Thessaliens ne pourront pas les voir.

— Tu parles sérieusement ? demanda Séleucos.

— Je ne plaisante jamais durant les conseils de guerre. Et maintenant, dépêchons-nous. »

Tous les membres du conseil se lancèrent un regard stupéfait : à l'évidence, aucun obstacle, aucune barrière, humaine ou divine, n'arrêterait Alexandre.

41

L'« escalier d'Alexandre » fut construit en sept jours. À la faveur des ténèbres, l'infanterie d'assaut des « écuyers » passa dans la plaine de Thessalie sans coup férir.

Quelques heures plus tard, un messager à cheval rapporta la nouvelle au commandant thessalien, sans pouvoir l'expliquer. Au reste, personne n'était alors en mesure de le faire.

« Tu es en train de me dire qu'une armée macédonienne, conduite par le roi en personne, marche dans notre dos ?

— Oui.

— Et par quel miracle a-t-elle débarqué, selon toi ?

— On l'ignore, mais les soldats sont bien là. Et ils sont nombreux.

— Combien ?

— Entre trois et cinq mille hommes, bien armés et bien équipés. Il y a aussi des chevaux. Pas beaucoup, certes, mais il y en a.

— Il est impossible de venir par la mer, et encore moins par la montagne. »

Le commandant, un certain Charidème, n'avait pas encore fini de parler quand un de ses soldats lui signala que deux bataillons de la phalange et un escadron d'hétairoï à cheval remontaient le fleuve en direction des fortifications. Les Thessaliens allaient donc être écrasés entre deux armées avant la tombée du soir. Un peu plus tard, un autre guerrier lui communiqua qu'un officier macédonien du nom de Cratère s'était présenté dans l'intention de négocier.

« Dis-lui de venir immédiatement », ordonna Charidème, et il sortit par une poterne pour rencontrer le Macédonien.

« Je me nomme Cratère, déclara l'officier, et je te demande de nous laisser passer. Nous ne voulons vous faire aucun mal, mais seulement rejoindre notre roi, qui se trouve derrière vous,

et nous rendre avec lui à Larissa, où il doit convoquer le conseil de la ligue thessalienne.

— Je n'ai pas grand choix, observa Charidème.

— Non, effectivement, répliqua Cratère.

— D'accord, traitons. Mais puis-je savoir une chose ?

— Je te répondrai dans la limite de mes capacités, répondit Cratère sur un ton très solennel.

— Par quel mystère votre infanterie a-t-elle surgi dans notre dos ?

— Nous avons creusé un escalier dans le flanc du mont Ossa.

— Un escalier ?

— Oui. Ce passage nous permet de garder des contacts avec nos alliés thessaliens. »

Abasourdi, Charidème ne put que s'incliner.

Deux jours plus tard, Alexandre atteignit Larissa, convoqua le conseil de la ligue thessalienne, et se fit reconfirmer la charge de tagos à vie.

Puis il attendit les autres divisions de l'armée pour traverser la Béotie et défiler sous les murailles de Thèbes dans un grand déploiement de forces.

« Je ne veux pas que le sang soit versé, affirma-t-il. Mais il faut que les Thébains soient terrorisés. Fais le nécessaire, Ptolémée.

Alors Ptolémée disposa l'armée selon le modèle de la bataille de Chéronée. Il demanda à Alexandre d'envoyer une armure identique à celle qu'avait portée son père et ordonna qu'on amène le gigantesque tambour de guerre, monté sur roues et tiré par quatre chevaux.

Son funeste grondement résonna jusqu'aux murs de la ville où, quelques jours plus tôt, les Thébains avaient tenté d'assiéger la garnison macédonienne de la citadelle de Cadmée. Le souvenir des deuils subis et la peur de cette armée menaçante permirent d'apaiser un moment les âmes les plus turbulentes, mais non d'éteindre leur haine et leur volonté de revanche.

« Cela suffira-t-il ? demanda Alexandre à Héphestion tandis qu'ils défilaient au pied des murailles thébaines.

— Pour l'instant, oui. Mais ne te fais pas d'illusions. Comment agiras-tu envers les autres villes qui ont chassé nos garnisons ?

— Je ne ferai rien. Je veux être le guide des Grecs, pas leur tyran. Ils doivent comprendre que je ne leur suis pas hostile. Que l'ennemi se trouve de l'autre côté de la mer ; c'est le Perse, qui nie toute liberté aux villes grecques d'Asie.

— Est-il vrai que tu as demandé une enquête sur la mort de ton père ?

— Oui, à Callisthène.

— Et penses-tu qu'il parviendra à découvrir la vérité ?

— Je pense qu'il fera tout son possible.

— Et s'il démasquait des Grecs ? Les Athéniens, par exemple ?

— Je prendrai les mesures nécessaires en temps voulu.

— On a aperçu Callisthène en compagnie d'Aristote, le savais-tu ?

— Bien sûr.

— Et comment expliques-tu le fait qu'Aristote ne vienne pas s'entretenir avec toi ?

— Il a été difficile de me parler, ces derniers temps. Il est probable également qu'il veuille conserver une totale indépendance de jugement. »

Le dernier détachement des hétairoï disparut au milieu du grondement, de plus en plus faible, du tambour, et les Thébains se réunirent en conseil pour délibérer. Ils avaient reçu une lettre de Démosthène, encore à Calaurie, qui les exhortait à ne pas désespérer, à se tenir prêts pour l'instant de la délivrance.

« Un adolescent siège sur le trône de Macédoine, disait-il, et la situation est favorable. »

La missive de l'orateur enthousiasma les Thébains, mais nombre d'entre eux prônaient la prudence. Un vieillard, qui avait perdu deux fils à Chéronée, intervint : « Cet adolescent ainsi que Démosthène l'appelle, a reconquis la Thessalie en trois jours, sans coup férir, et nous a lancé un message bien précis par le biais de la parade qu'il a effectuée sous nos murs. Moi, je l'écouterais. »

Mais les voix courroucées qui s'élevaient de tous côtés étouffèrent cette invitation à la raison, et les Thébains décidèrent de se soulever à la première occasion.

Alexandre atteignit Corinthe sans rencontrer d'autres obstacles ; il convoqua le conseil de la ligue panhellénique et lui demanda de le confirmer dans ses fonctions de général de toutes les armées confédérées. « Chaque État membre sera libre de se gouverner ainsi qu'il l'entend ; nous n'exercerons aucune ingérence dans le domaine de ses règlements intérieurs et de sa constitution, proclama-t-il du siège qui avait appartenu à son père. La ligue n'a qu'un seul but : libérer les Grecs d'Asie du joug des Perses et entretenir une paix durable parmi les Grecs de la péninsule. »

Tous les délégués signèrent la motion, à l'exception des Spartiates qui n'avaient pas même adhéré à la ligue de Philippe.

« Nous avons depuis toujours l'habitude de mener les Grecs et non d'être menés, déclara leur envoyé à Alexandre.

— Je le regrette, répliqua le roi, car les Spartiates sont de magnifiques guerriers. Mais aujourd'hui, les Macédoniens constituent le peuple le plus puissant de la Grèce, il est donc juste qu'ils tiennent les rênes de la ligue et qu'ils aient l'hégémonie. »

Mais il s'exprimait avec amertume, car il se souvenait du courage avec lequel les Lacédémoniens s'étaient battus aux Thermopyles et à Platées. Il comprenait qu'aucune puissance n'était en mesure de résister à l'usure du temps : seule la gloire de ceux qui ont vécu honorablement s'accroît au fil du temps.

Sur le chemin du retour, il voulut visiter Delphes. Il fut fasciné par les merveilles de la ville sacrée. Il s'arrêta devant le fronton du sanctuaire d'Apollon, et lut les mots qui y étaient gravés en lettres d'or : Connais-toi toi-même.

« Qu'est-ce que cela peut bien signifier, d'après toi ? », interrogea Cratère qui ne s'était jamais posé de problèmes de nature philosophique.

— C'est évident, répondit Alexandre. Se connaître soi-même est l'entreprise la plus difficile qui soit, car elle implique directement notre faculté de raisonner, mais aussi nos peurs et nos passions. C'est uniquement en se connaissant soi-même à

fond que l'on est en mesure de comprendre les autres, ainsi que la réalité qui nous entoure. »

Ils observèrent le long défilé de fidèles venus de toutes parts, qui apportaient des offrandes et demandaient un verdict au dieu. Il n'y avait pas de localité grecque qui n'eût des représentants à Delphes.

« Crois-tu que l'oracle dit la vérité ? questionna Ptolémée.

— Le verdict qu'il a livré à mon père résonne encore dans mes oreilles.

— Un verdict ambigu, commenta Héphestion.

— Mais véridique, en fin de compte, répliqua Alexandre. Si Aristote était ici, il nous dirait peut-être que les prophéties confirment l'avenir mais ne le prévoient pas…

— C'est probable, admit Héphestion. Un jour, j'ai assisté à l'un de ses cours à Miéza : Aristote n'a confiance en personne, pas même dans les dieux. Il ne se fonde que sur son esprit. »

Aristote se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et croisa les mains sur son ventre. « Et l'oracle de Delphes ? As-tu pensé à l'oracle de Delphes ? Nous pouvons également le soupçonner. Rappelle-toi : un oracle vit sur sa propre crédibilité. Mais pour construire cette crédibilité, il lui faut posséder un immense patrimoine de connaissances. Et personne ne possède autant de connaissances que les prêtres du sanctuaire d'Apollon : voilà pourquoi ils peuvent prévoir l'avenir. Ou le déterminer. Le résultat est le même. »

Callisthène tenait une tablette sur laquelle il avait noté les noms de ceux que l'on pouvait jusqu'à présent soupçonner d'avoir assassiné le roi.

Aristote reprit : « Que sais-tu de l'assassin ? Qui a-t-il fréquenté les jours qui ont précédé le meurtre du roi ?

— C'est une triste histoire, mon oncle, commença Callisthène. Une histoire dans laquelle Attale, le père d'Eurydice, est profondément impliqué. Jusqu'au cou, si l'on peut dire.

— Et Attale a été tué.

— Exact.

— Eurydice aussi est morte.

— En effet. Alexandre lui a fait construire une tombe somptueuse.

— En outre, il s'est violemment dressé contre sa mère Olympias, qui s'est acharnée sur la jeune femme, et a probablement fait assassiner l'enfant.

— Cela innocenterait Alexandre.

— Mais cela le favorise également dans la succession.

— Le soupçonnes-tu ?

— Le connaissant comme je le connais, non. Mais parfois être au courant d'un crime, ou le soupçonner, sans rien tenter pour l'empêcher, constitue une forme de culpabilité.

« Le problème, c'est que de nombreuses personnes avaient intérêt à tuer Philippe. Nous devons continuer de recueillir des renseignements. La vérité, dans ce cas précis, pourrait être la somme du plus grand nombre d'indices en défaveur de l'un ou de l'autre suspect. Poursuis ton enquête concernant les faits qui impliquent Attale, et tiens-moi informé. Informe également Alexandre : c'est lui qui t'a confié cette mission.

— Dois-je tout lui rapporter ?

— Tout. Et observe bien ses réactions.

— Puis-je lui dire que tu me prêtes main-forte ?

— Bien sûr, répondit le philosophe. Premièrement, parce que cela lui fera plaisir. Deuxièmement, parce qu'il le sait déjà ».

42

Le général Parménion rentra à Pella en compagnie de Philotas, son fils, vers la fin de l'automne, après avoir pris les dispositions nécessaires pour que l'armée d'Asie puisse hiverner tranquillement.

Il fut reçu par Antipatros, qui avait alors la garde du sceau royal et remplissait la fonction de régent.

« J'ai été fort chagriné de ne pouvoir assister aux funérailles du roi, dit Parménion. Et j'ai été attristé par la mort d'Attale, même s'il m'est impossible d'affirmer que je ne m'y attendais pas.

— Quoi qu'il en soit, Alexandre a fait preuve d'une confiance totale à ton égard puisqu'il t'a envoyé Philotas. Il a voulu que tu prennes en toute liberté la décision qui te semblait la plus juste.

— Voilà pourquoi je suis revenu. Mais je m'étonne de voir le sceau royal à ton doigt : la reine mère ne t'a jamais beaucoup aimé et, d'après ce qu'on me dit, elle exerce encore une grande influence sur Alexandre.

— C'est vrai, mais le roi sait fort bien ce qu'il veut. Et il veut que sa mère reste à l'écart de la politique. De la façon la plus absolue.

— Et pour le reste ?

— Juges-en par toi-même. En trois mois, il a réannexé la ligue thessalienne, intimidé les Thébains, ressoudé la ligue panhellénique et obtenu l'appui du général Parménion, qui représente la clef de l'Orient. Pour un adolescent, ainsi que le nomme Démosthène, ce n'est pas rien.

— Tu as raison, mais il reste le Nord. Les Triballes se sont alliés avec les Gètes, qui vivent le long du cours inférieur de l'Istros, et ne cessent d'effectuer des incursions dans nos territoires. Nous avons perdu de nombreuses villes fondées par le roi Philippe.

— Si j'ai bien compris, c'est la raison pour laquelle Alexandre t'a rappelé à Pella. Il a l'intention de marcher vers le nord, au milieu de l'hiver, afin de surprendre l'ennemi, et il souhaite que tu commandes l'infanterie de ligne. Il mettra ses amis à tes ordres, à la tête des bataillons, afin qu'ils soient instruits à bonne école.

— Et où est-il ? demanda Parménion.

— Selon les dernières nouvelles, il traverse la Thessalie Mais il est d'abord passé par Delphes. »

Parménion s'assombrit. « A-t-il consulté l'oracle ?

— Si l'on peut dire.

— Pourquoi ?

— Désireux d'éviter qu'un autre incident ne se produise, les prêtres lui ont expliqué que la Pythie était souffrante et qu'elle ne pouvait répondre à ses questions. Mais Alexandre l'a traînée de force à son trépied en l'obligeant à prononcer son oracle. » Parménion écarquillait les yeux comme s'il ne pouvait croire à cette histoire. « C'est alors que la Pythie s'est écriée sur un ton rageur : « Il est donc impossible de te résister, jeune homme ! » Alexandre s'est immobilisé, frappé par cette phrase, et il a dit : « C'est un verdict qui me convient. » Puis il est parti. »

Parménion secoua la tête. « Elle est vraiment bonne, celle-là ! C'est une réplique digne d'un grand acteur.

— Alexandre en est un. Ou en tout cas, c'est aussi ce qu'il est. Tu verras.

— Penses-tu qu'il croie aux oracles ? »

Antipatros caressa sa barbe drue. « Plus ou moins. Il est habité à la fois par la rationalité de Philippe et d'Aristote, et par la nature mystérieuse, instinctive et barbare de sa mère. Mais il a vu tomber son père comme un taureau devant l'autel, et les termes de l'oracle ont dû alors s'imposer à lui avec la violence du tonnerre. Tant qu'il vivra, il ne les oubliera pas. »

Le soir tombait, et les deux vieux guerriers furent envahis par une soudaine et profonde mélancolie. Ils sentaient que leur époque s'était achevée avec la mort du roi Philippe, que leurs jours s'étaient comme dissous dans le tourbillon de flammes qui avait enveloppé son bûcher.

« Si nous avions été à ses côtés, peut-être…, murmura soudain Parménion.

— Ne dis rien, mon ami. Personne ne peut empêcher le destin de s'accomplir. Nous devons seulement penser que notre roi avait préparé Alexandre à lui succéder. Ce qui reste de notre vie lui appartient. »

Le souverain regagna Pella à la tête de ses troupes et traversa la ville au milieu d'une foule chaleureuse. C'était la première fois, de mémoire d'homme, qu'une armée rentrait victorieuse d'une campagne sans s'être battue, sans avoir subi de pertes. Tout le monde voyait dans ce magnifique jeune homme, au visage radieux, à l'armure et aux vêtements resplendissants, l'incarnation ou presque d'un jeune dieu, d'un héros d'épopée. La même lumière semblait se refléter dans ses compagnons qui chevauchaient à ses côtés, le même regard inquiet et fébrile briller dans leurs yeux.

Antipatros vint l'accueillir. Il en profita pour lui remettre le sceau et lui annoncer l'arrivée de Parménion.

« Conduis-moi chez lui sans tarder », ordonna Alexandre.

Le général monta en selle et le conduisit vers une villa isolée, un peu en dehors de la ville.

Lorsqu'on lui apprit qu'Alexandre avait accouru sans même faire halte dans ses appartements, Parménion descendit l'escalier, le cœur serré. Dès qu'il franchit le seuil de sa demeure, il tomba nez à nez avec lui.

« Vieux et valeureux soldat ! le salua Alexandre en l'embrassant. Merci d'être revenu.

— Sire, répliqua Parménion la gorge nouée, la mort de ton père m'a profondément chagriné. Si j'avais pu, j'aurais donné ma vie pour le sauver. Je lui aurais fait un bouclier de mon corps, j'aurais… » Il ne put poursuivre, tant sa voix était brisée.

« Je le sais », dit Alexandre. Puis il posa les mains sur ses épaules, plongea son regard dans le sien et lui dit : « Moi aussi. »

Parménion baissa les yeux.

« Tout s'est passé en un éclair, général, ce plan a été conçu par un esprit génial et implacable. Il y avait un grand vacarme, et je marchais devant, avec le roi Alexandre d'Epire : Eumène

s'est mis à crier, mais je n'ai pas compris ce qu'il voulait me dire, je ne parvenais pas à l'entendre. Et quand je me suis retourné en devinant qu'il se passait quelque chose, mon père était déjà à genoux, baignant dans son sang.

— Je le sais, sire. Mais ne parlons plus de ces choses bien tristes. Demain, je me rendrai à Aigai et j'offrirai un sacrifice dans son temple funéraire. J'espère qu'il m'entendra. Quelle est la raison de ta visite ?

— Je voulais te voir et t'inviter à dîner. Nous serons tous réunis, et je vous exposerai mes plans pour l'hiver. Je vous annoncerai notre ultime expédition en Europe. Par la suite nous marcherons vers l'Orient, vers le levant. »

Il bondit sur son cheval et s'éloigna au galop. Rentré chez lui, Parménion appela son serviteur. « Prépare-moi un bain ainsi que mon plus bel habit, lui ordonna-t-il. Ce soir, je dîne chez le roi. »

43

Les jours qui suivirent, Alexandre s'exerça aux arts militaires et participa à de nombreuses battues de chasse ; mais il eut également l'occasion de se rendre compte que son autorité était désormais reconnue dans des pays lointains : des ambassades des Grecs d'Asie, et même de la Sicile et de l'Italie affluèrent à la cour.

Les envoyés d'un groupe de villes situées au bord de la mer Tyrrhénienne lui offrirent une coupe en or et lui adressèrent une supplique.

Alexandre en fut flatté et leur demanda d'où ils venaient.

« De Neapolis, de Medma et de Posidonia, lui expliquèrent-ils avec un accent qui lui était inconnu, mais qui lui évoquait un peu celui de l'île d'Eubée.

— Et que désirez-vous ?

— Roi Alexandre, répondit le plus âgé d'entre eux, il y a dans notre pays une ville puissante, au nord de nos terres, qui s'appelle Rome.

— J'en ai entendu parler, dit Alexandre. On raconte qu'elle a été fondée par Énée, le héros troyen.

— Eh bien, nous subissons les dommages d'une ville maritime située dans le territoire des Romains, qui s'adonne à la piraterie et nuit énormément à notre commerce. Nous voulons mettre fin à cette situation et nous aimerions que tu leur demandes d'y veiller. Ta renommée s'est répandue dans le monde entier et je crois que ton intervention aurait un très grand poids.

— Je m'en acquitterai volontiers, et j'espère qu'ils m'écouteront. Quant à vous, tenez-moi au courant des conséquences de cette initiative. »

Puis il adressa un signe au scribe et se mit à dicter :

Alexandre, roi des Macédoniens, hêgemôn panhellénique, au peuple et à la ville des Romains, salut !

Nos frères qui habitent les villes du golfe Tyrrhénien disent que certains de vos sujets leur causent de graves dommages par l'exercice de la piraterie.

Je vous prie donc d'y trouver un remède au plus vite, ou de laisser les autres résoudre le problème à votre place, si vous n'en êtes pas capables.

Il marqua la lettre de son sceau et la tendit à ses invités, qui le remercièrent et s'éloignèrent, l'air satisfait.

« Je me demande quelles conséquences aura cette missive, observa-t-il ensuite à l'adresse d'Eumène, qui était assis près de lui. Et que penseront ces Romains d'un roi si lointain qui se mêle de leurs affaires intérieures ?

— Pas si loin que ça, affirma Eumène. Tu verras qu'ils te répondront. »

D'autres ambassades et d'autres nouvelles arrivèrent des confins septentrionaux, où la situation s'aggravait : l'alliance que les Triballes et les Gètes avaient scellée s'était consolidée, elle risquait de réduire à néant toutes les conquêtes de Philippe en territoire thrace. Les Gètes, en particulier, étaient redoutables : persuadés d'être immortels, ils se battaient avec une fureur sauvage et un total mépris du danger. Nombre de colonies fondées par Philippe avaient été assaillies et saccagées, leur population massacrée ou réduite en esclavage. Il régnait toutefois une certaine tranquillité au cours de cette période : les guerriers étaient, semblait-il, rentrés dans leurs villages pour se protéger contre les rigueurs du froid.

Alexandre, bien qu'on fût encore en hiver, décida donc d'anticiper son départ et de mettre à exécution le plan qu'il avait conçu. Il envoya un messager vers la flotte byzantine, lui enjoignant de remonter l'Istros jusqu'à sa confluence avec le fleuve Peucé, mouvement qui requérait cinq journées de navigation. Quant à lui, il rassembla toutes les unités de l'armée à Pella, plaça Parménion à la tête de l'infanterie, prit lui-même le commandement de la cavalerie et partit.

Ils franchirent le mont Rhodope, descendirent dans la vallée de l'Euros, puis reprirent leurs marches forcées en direction des cols du mont Hémon, encore recouverts d'une épaisse couche de neige. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils découvraient

des villes détruites, des champs dévastés, des cadavres empalés, d'autres attachés et carbonisés. La colère du souverain s'accrut alors comme la fureur d'un fleuve en crue.

Il fondit sur la plaine de Gétie, incendia les villages et les campements, ravagea les récoltes, massacra les troupeaux.

En proie à la terreur, les populations se retirèrent en désordre vers l'Istros et tentèrent de se réfugier sur une île située au milieu du fleuve, où Alexandre ne pourrait les atteindre. Mais celui-ci les rejoignit grâce à la flotte byzantine qui transportait les troupes d'assaut, les « écuyers » et la cavalerie de la Pointe.

Sur l'île, le choc fut intense : les Gètes et les Triballes luttaient avec une fougue désespérée car ils défendaient le dernier morceau de terre qui leur restait, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Alexandre conduisit lui-même l'attaque jusqu'à leurs positions, défiant le vent glacial et les flots impétueux de l'Istros grossis par les pluies torrentielles. La fumée des incendies se mêlait aux rafales de pluie et de neige fondue, les hurlements des combattants, les cris des blessés et les hennissements des chevaux se confondaient avec le vacarme des coups de tonnerre et le sifflement du vent du nord.

Les défenseurs avaient formé un cercle compact au moyen de leurs boucliers et planté les hampes de leurs lances dans le sol afin d'opposer une muraille de pointes à la charge de la cavalerie. Derrière eux, les archers décochaient des nuées de flèches mortelles. Mais Alexandre était comme possédé par une force terrible.

Parménion, qui l'avait pourtant vu combattre à Chéronée trois ans plus tôt, fut effaré et abasourdi en le voyant se jeter dans les corps à corps, oublieux de tout, comme sous l'emprise d'une fureur incontrôlable, hurlant, fauchant ses ennemis de son épée et de sa hache, poussant Bucéphale, cuirassé de bronze, contre les rangs ennemis, et finissant par se ménager une brèche où entraîner la cavalerie lourde et l'infanterie d'assaut.

Encerclés, désespérés, traqués l'un après l'autre comme des bêtes en fuite, les Triballes se rendirent, tandis que les Gètes

continuaient de résister jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier souffle d'énergie.

Quand tout fut terminé, la tempête qui venait du nord atteignit le fleuve et l'île, mais elle s'atténua bientôt en rencontrant l'humidité qui montait du vaste courant. Comme par enchantement, la neige se mit à tomber, d'abord mêlée de pluie, sous forme de minuscules cristaux de glace, puis à gros flocons. Le terrain – de la boue sanglante – fut rapidement recouvert d'un blanc manteau, les incendies s'éteignirent et partout s'installa un silence pesant, brisé ici et là par quelques cris étouffés, ou par le halètement des chevaux qui se déplaçaient comme des spectres dans la tourmente.

Alexandre regagna la rive. Les soldats qu'il avait laissés de garde sur le môle le virent surgir du rideau de neige et de brouillard : il avait perdu son bouclier, mais il brandissait encore son épée et sa hache à double tranchant, couvert de sang de la tête aux pieds. Les plaques de bronze qui protégeaient le poitrail et le front de Bucéphale étaient tout aussi rouges ; son corps et ses naseaux dégageaient un nuage de vapeur qui lui donnait l'allure d'une bête fantastique, d'une créature de cauchemar.

Parménion le rejoignit aussitôt, les traits empreints de stupeur. « Sire, tu n'aurais pas dû… »

Alexandre ôta son casque, libérant ses cheveux dans le vent glacé, et le vieux général ne reconnut pas sa voix lorsqu'il déclara : « C'est terminé, Parménion, nous pouvons reculer. »

Une partie de l'armée fut rapatriée par le chemin qu'elle avait parcouru à l'aller, tandis qu'Alexandre conduisait vers l'ouest la cavalerie et le reste des soldats en remontant le cours de l'Istros. Bientôt, il rencontra le peuple des Celtes, venu de terres fort lointaines situées sur les rives de l'Océan septentrional, et il conclut un pacte d'alliance avec eux.

Il s'assit sous une tente de peaux tannées en compagnie de leur chef, un géant blond qui portait un casque surmonté d'un oiseau dont les ailes battaient avec un léger grincement chaque fois qu'il bougeait la tête.

« Je jure que je resterai fidèle à ce pacte, affirma le barbare, tant que la terre ne s'enfoncera pas dans la mer, que la mer ne

submergera pas la terre, et que le ciel ne nous tombera pas sur la tête. »

Alexandre fut surpris par cette formule, qu'il n'avait encore jamais entendue, et il demanda : « Que craignez-vous le plus ? »

Le chef leva les yeux vers lui dans un mouvement d'ailes, il sembla réfléchir un instant, puis il répondit sur un ton très sérieux : « Que le ciel ne nous tombe sur la tête. »

Alexandre n'en connut jamais la raison.

Par la suite, il traversa les territoires des Dardaniens et des Agrianes, des populations sauvages de souche illyrienne qui avaient trahi l'alliance avec Philippe pour s'unir aux Gètes et aux Triballes. Il les battit et les obligea à lui fournir des troupes, car les Agrianes étaient célèbres pour leur capacité à gravir les rochers les plus abrupts munis de leurs armes. Le souverain pensait qu'il aurait été plus pratique d'utiliser ce genre de troupes que de devoir creuser un escalier, à l'usage de son infanterie d'assaut, dans la roche du mont Ossa.

L'armée erra longtemps dans l'enchevêtrement des vallées et des forêts de ces terres inhospitalières, et l'on perdit bientôt sa trace. Le bruit courut même que le roi était tombé avec ses troupes dans une embuscade, où il avait péri.

Cette rumeur se répandit très rapidement dans le monde grec, atteignant d'abord Athènes, par la mer, puis Thèbes.

Démosthène quitta aussitôt l'île de Calaurie, où il s'était réfugié, et se présenta à l'assemblée réunie sur la place publique. Il prononça un discours enflammé, puis adressa des messages à Thèbes, ainsi qu'un chargement gratuit d'armures lourdes destinées à l'infanterie de ligne, dont les Thébains étaient totalement dépourvus. La ville se souleva, les hommes prirent les armes et assiégèrent la garnison qui occupait la Cadmée, creusant des tranchées et élevant des palissades autour de la citadelle, si bien que les Macédoniens se retrouvèrent prisonniers et qu'ils ne purent recevoir aucun approvisionnement de l'extérieur.

Mais Alexandre fut informé de cette révolte et des mots de dérision que Démosthène avait eus pour lui. Il s'emporta terriblement.

Il abandonna en toute hâte les rives de l'Istros et arriva devant les murailles de Thèbes treize jours plus tard, évitant la reddition aux défenseurs de la Cadmée, épuisés par le siège. Ceux-ci furent stupéfaits quand ils virent le roi, monté sur Bucéphale, ordonner aux Thébains de lui livrer sans tarder les responsables de la révolte.

« Livrez-les, criait-il, et j'épargnerai la ville ! »

Les Thébains se réunirent en assemblée pour délibérer. Revenus de l'exil auquel Philippe les avait contraints, les représentants du parti démocratique brûlaient de se venger.

« Que craignez-vous donc ? Ce n'est qu'un adolescent ! », s'exclama l'un d'eux, un dénommé Diodore. « Les Athéniens sont avec nous, Sparte et la ligue des Étoliens pourraient rapidement joindre leurs forces aux nôtres. Il est temps de nous débarrasser de la tyrannie macédonienne ! Le Grand Roi des Perses a également promis son appui : il a envoyé à Athènes des armes et de l'argent destinés à soutenir notre révolte.

— Alors pourquoi ne pas attendre les renforts ? s'écria un autre citoyen en se levant. En attendant, la garnison de la Cadmée pourrait se rendre, ce qui nous permettrait d'utiliser ces hommes pour les négociations : les libérer en échange du retrait définitif des troupes macédoniennes de notre territoire. Nous pourrions également tenter une sortie quand l'armée alliée prendra Alexandre à revers.

— Non ! s'écria Diodore. Chaque jour qui passe joue en notre défaveur. Tous ceux qui croient avoir été injustement traités ou opprimés par notre ville s'unissent au Macédonien : à présent, c'est le tour des Phocéens, des habitants de Platées, de Thespies et d'Oropos. Ils nous détestent au point de souhaiter notre anéantissement. N'ayez pas peur Thébains ! Vengeons les morts de Chéronée une fois pour toutes ! »

Excités par ces mots enflammés, les membres de l'assemblée bondirent en hurlant : « La guerre ! » et se précipitèrent chez eux pour prendre les armes, sans même attendre que les magistrats fédéraux aient levé la séance.

Alexandre convoqua le conseil de guerre sous sa tente.

« Je ne veux qu'une chose : les pousser à la négociation, commença-t-il, même s'ils s'y refusent.

— Mais ils nous narguent ! objecta Héphestion. Attaquons-les, nous verrons bien qui est le plus fort !

— Ils le savent déjà, intervint Parménion. Nous disposons de trente mille hommes et de trois mille chevaux. Ce sont, qui plus est, des vétérans qui n'ont jamais connu la défaite. Ils négocieront.

— Le général Parménion a raison, dit Alexandre. Je ne veux pas de sang. Je m'apprête à envahir l'Asie et je désire partir en sachant que la Grèce est en paix, et animée, si possible, de sentiments amicaux. Je vais leur donner un temps de réflexion supplémentaire.

— Mais alors, pourquoi avons-nous supporté treize jours de marches éreintantes ? Pour demeurer bien assis sous nos tentes en attendant que ces gens-là prennent leur décision ? interrogea encore Héphestion.

— J'ai voulu leur montrer que je suis capable de frapper n'importe quand, et très rapidement. Que je ne serai jamais assez loin pour leur laisser le temps de s'organiser. Mais s'ils demandent la paix, je la leur accorderai volontiers. »

Pourtant, les jours s'écoulaient et rien ne se produisait. Alexandre décida alors de menacer plus fermement les Thébains afin de les amener à traiter. Il déploya son armée et la fit avancer jusqu'aux murailles, puis il envoya aux habitants un héraut, qui proclama :

« Thébains ! Le roi Alexandre vous offre la paix que tous les Grecs ont acceptée, l'autonomie et les règlements politiques que vous souhaitez. Si vous refusez, il offre son hospitalité à tous ceux qui voudront sortir en choisissant la vie contre la haine et les effusions de sang ! »

La réponse des Thébains arriva sans tarder. Un de leurs hérauts cria, du haut d'une tour :

« Macédoniens ! Tous ceux qui voudront s'unir à nous et au Grand Roi des Perses pour libérer les Grecs de la tyrannie seront bien acceptés, et nous leur ouvrirons nos portes. »

Ces mots blessèrent profondément Alexandre : ils sous-entendaient qu'il était l'oppresseur barbare qu'il n'avait jamais voulu être, et anéantissaient en un instant tous les projets et les efforts de son père Philippe. Rejeté et méprisé, il fut pris d'une

colère irrépressible et ses yeux s'assombrirent autant qu'un ciel où les nuages s'amoncellent.

« Ça suffit, maintenant ! s'exclama-t-il. Ils ne me laissent pas le choix. Je vais leur donner une telle leçon que plus personne n'osera enfreindre la paix que j'ai bâtie pour tous les Grecs. »

À Thèbes, les voix qui exhortaient le peuple aux négociations s'étaient éteintes, d'autant plus que certains prodiges avaient répandu sur la ville une profonde inquiétude. Trois mois avant qu'Alexandre ne se présente au pied des murailles à la tête de son armée, on avait assisté dans le temple de Déméter à un étrange phénomène : une énorme toile d'araignée en forme de manteau, dont les contours resplendissaient de couleurs irisées comme celles de l'arc-en-ciel, s'était soudain tissée.

Interrogé, l'oracle de Delphes avait répondu :

Ce signe, les dieux le manifestent à tous les mortels, aux Béotiens surtout et à leurs voisins.

On consulta aussi l'oracle ancestral de Thèbes, qui affirma :

Une toile se tisse pour le bonheur de l'un et le malheur de l'autre.

Personne n'avait su attribuer un sens à ces propos, mais le matin où Alexandre avait surgi avec son armée, les statues s'étaient mises à transpirer sur la place du marché, se couvrant rapidement de grosses gouttes qui coulaient jusqu'au sol.

En outre, on rapporta aux représentants de la ville que le lac Copaïs avait émis un bruit semblable à un mugissement et qu'on avait vu, près de Dircé, se former dans l'eau des ronds de la couleur du sang, qui s'étaient étendus sur toute la superficie du lac. Des voyageurs venus de Delphes avaient également raconté que le toit du petit temple des Thébains, qu'on avait érigé près du sanctuaire en remerciement pour les dépouilles enlevées aux Phocéens au cours de la guerre sacrée portait des taches de sang.

Les devins qui s'occupaient de ces présages affirmaient que la toile d'araignée, à l'intérieur du temple, signifiait que les dieux abandonnaient la ville ; et son irisation, une série de malheurs. Les statues qui transpiraient présageaient une catastrophe menaçante, l'apparition du sang en de nombreux lieux annonçait un massacre imminent.

Ils conclurent donc que tous ces signes étaient funestes : il ne fallait en aucune façon tenter le sort sur le champ de bataille, mais plutôt chercher une solution négociée.

Cependant, les Thébains ne furent nullement impressionnés. Mieux, ils rappelèrent qu'ils comptaient parmi les meilleurs combattants de toute la Grèce et évoquèrent les grandes victoires qu'ils avaient remportées dans le passé. En proie à une sorte de folie collective, ils agirent plus en fonction d'un courage aveugle que par sagesse et réflexion, et ils se précipitèrent tête baissée dans le gouffre, entraînant la ruine de leur pays.

En trois jours seulement, Alexandre acheva tous les ouvrages devant servir pour le siège ainsi que les machines destinées à abattre les murailles. Alors les Thébains sortirent en bon ordre, prêts à combattre. Ils avaient placé la cavalerie sur leur aile gauche, la protégeant derrière une palissade, et aligné l'infanterie lourde au centre et à droite. À l'intérieur de la ville, les femmes et les enfants s'étaient réfugiés dans les temples, priant les dieux de les épargner.

Alexandre partagea ses forces en trois : la première division devait attaquer la palissade, la deuxième affronter l'infanterie thébaine, et la troisième demeurer en réserve, sous le commandement de Parménion.

Le combat se déchaîna au son des trompes avec une violence qu'on n'avait jamais vue, pas même durant la bataille de Chéronée. Les Thébains savaient qu'ils étaient allés trop loin et qu'Alexandre n'aurait aucune pitié pour eux s'il les battait : ils savaient que leurs maisons seraient saccagées et brûlées, leurs femmes violées, leurs enfants vendus. Ils luttaient avec un total mépris du danger, s'exposant à la mort avec témérité.

Le vacarme de la bataille, les exhortations des commandants, le son aigu des trompes et des flûtes s'élevaient jusqu'au ciel tandis que l'énorme tambour de Chéronée faisait retentir jusqu'au fond de la vallée ses sombres échos.

Dans un premier temps, ne pouvant supporter le redoutable impact de la phalange, les Thébains durent reculer. Mais quand ils en vinrent au corps à corps sur un terrain plus accidenté, ils démontrèrent leur supériorité. L'issue du combat sembla dès lors incertaine pendant plusieurs heures, comme si les dieux

avaient placé les adversaires sur les deux plateaux de la balance en un équilibre parfait.

Alexandre lança finalement sa troupe de réserve à l'attaque : la phalange, qui avait combattu jusqu'alors, se partagea en deux, laissant avancer le détachement de renfort. Mais l'idée de se battre contre des troupes fraîches, en dépit de leur épuisement, n'effraya pas les Thébains. Ils n'en étaient que plus fiers.

Leurs officiers s'époumonaient : « Regardez, soldats ! Il faut deux Macédoniens pour vaincre un Thébain ! Repoussons-les comme nous avons repoussé les autres ! »

Et ils se déchaînèrent pour lancer un dernier assaut qui déciderait du sort de leurs vies et de leur cité.

C'est alors que Perdiccas, qui se trouvait sur l'aile gauche, s'aperçut qu'une poterne latérale des murailles avait été libérée pour permettre aux troupes de renfort de s'élancer contre les lignes thébaines. Il envoya donc un détachement l'occuper et en profita pour faire entrer un grand nombre de guerriers.

Les Thébains reculèrent rapidement pour tenter de verrouiller la poterne, mais leurs compagnons se pressaient derrière eux, créant un enchevêtrement d'hommes et de chevaux qui se blessèrent entre eux, sans empêcher pour autant les troupes ennemies de se répandre à l'intérieur.

Entre-temps, les Macédoniens qui étaient enfermés dans la citadelle effectuèrent une sortie et prirent à revers leurs adversaires, qui se livrèrent à un corps à corps dans les rues étroites et tortueuses, devant leurs propres maisons.

Aucun Thébain ne se rendit, aucun n'implora à genoux qu'on épargne sa vie, mais ce courage désespéré n'inspira guère la pitié de leurs ennemis, et la journée ne fut pas assez longue pour freiner la cruauté de leur vengeance : rien n'aurait pu les arrêter.

Aveuglés par la fureur, ivres de sang et de violence, ils pénétrèrent dans les temples, arrachèrent aux autels les femmes et les enfants pour user sur eux de toutes formes d'outrage possibles.

Partout la ville résonnait des cris désespérés de jeunes filles et de jeunes garçons qui appelaient au secours leurs parents hélas incapables de les aider.

Les Macédoniens avaient été rejoints par les Béotiens et les Phocéens, des Grecs qui avaient subi par le passé l'oppression thébaine. S'ils parlaient la même langue et le même dialecte que leurs adversaires, ils se montrèrent toutefois les plus féroces, semant l'horreur dans la ville alors que les cadavres de leurs victimes gisaient, entassés, dans tous les coins et sur toutes les places.

Seules la tombée de la nuit, la fatigue et l'ivresse mirent un terme au massacre.

Le lendemain, Alexandre réunit le conseil de la ligue pour décider du sort de Thèbes.

Les délégués de Platées s'exprimèrent les premiers : « Les Thébains ont toujours trahi la cause commune des Grecs. Ils ont été les seuls, au cours de l'invasion perse, à s'allier contre leurs frères qui luttaient cependant pour la liberté de tous. Ils n'ont éprouvé aucune pitié quand notre ville a été détruite par les barbares et incendiée, quand nos femmes ont été outragées et nos fils réduits en esclavage dans des pays lointains et inaccessibles.

— Et les Athéniens, intervint le délégué de Thespies, qui les ont d'abord aidés pour les abandonner ensuite à l'approche du châtiment, ont-ils oublié que les Perses ont brûlé leur ville et incendié les sanctuaires de leurs dieux ?

— Par le châtiment exemplaire d'une seule ville, affirmèrent les représentants des Phocéens et des Thessaliens, nous empêcherons que d'autres guerres éclatent, que d'autres peuples menacent la paix à cause de leur haine et de leur partialité aveugle. »

La décision fut prise à une grande majorité, et si Alexandre y était personnellement hostile, il ne put s'y opposer car il avait proclamé qu'il respecterait la décision du conseil.

Huit mille Thébains furent vendus comme esclaves.

Leur ville millénaire, chantée par Homère et par Pindare, fut entièrement rasée, balayée de la surface de la terre comme si elle n'avait jamais existé.

44

Alexandre se laissa presque tomber de son cheval et se traîna sous sa tente. Ses oreilles étaient remplies de hurlements poignants, d'invocations et de plaintes ; ses mains couvertes de sang.

Il refusa de se nourrir et de boire, il se débarrassa de ses armes et se jeta sur sa couche, en proie à d'épouvantables convulsions. Il semblait avoir perdu le contrôle de ses muscles et de ses sens : cauchemars et hallucinations défilaient devant ses yeux et dans son âme comme une tempête qui emporte tout, comme un souffle dévastateur lui arrachant ses pensées au moment même où elles se formaient.

La souffrance et le désespoir d'une ville grecque extirpée de ses racines pesaient sur son cœur comme un fardeau. Il éprouvait un sentiment d'oppression, qui augmenta au point d'exploser en un cri presque bestial de délire et de chagrin. Mais personne ne le distingua parmi les nombreux hurlements qui blessaient cette nuit maudite, parcourue d'ombres ivres et de fantômes sanglants.

Brusquement, la voix de Ptolémée le ramena à la réalité :

« La situation n'a rien à voir avec une bataille ouverte, n'est-ce pas ? Elle ne ressemble pas à notre combat sur l'Istros. Et pourtant, la chute de Troie que ton cher Homère a chantée n'a pas dû être bien différente, pas plus que la destruction de tant de villes glorieuses dont le souvenir est à jamais perdu. »

Alexandre demeura silencieux. Il s'était dressé sur son lit et portait sur son visage une expression hagarde, presque de folie. Il se contenta de murmurer : « Je… je ne voulais pas.

— Je le sais », dit Ptolémée, et il baissa la tête. « Tu n'es pas entré dans la ville, reprit-il après quelques instants, mais je peux t'assurer que les combattants les plus terribles et les plus féroces, ceux qui se sont le plus acharnés sur ces malheureux, ont été leurs voisins, les Phocéens, les Platéens, les Thespiens,

qui leur ressemblent pourtant par la langue, la lignée, les traditions et les croyances.

« Il y a soixante-dix ans, quand Athènes fut vaincue, elle dut se rendre sans conditions à ses adversaires, les Spartiates et les Thébains. Sais-tu ce que proposèrent les Thébains ? Le sais-tu ? Ils demandèrent qu'Athènes soit brûlée, ses murailles démantelées, sa population assassinée ou vendue en esclavage. Si Lysandre, le Lacédémonien, ne s'y était pas fermement opposé, la gloire du monde, la plus belle ville jamais construite, ne serait plus aujourd'hui qu'un tas de cendres, et son nom serait perdu.

« Le sort que les ancêtres évoquèrent alors pour un ennemi devenu impuissant et sans défense s'est maintenant retourné comme une punition inéluctable, contre leurs descendants et qui plus est dans des circonstances bien différentes. Tu leur avais offert la paix en échange d'une modeste limitation de leur liberté.

« À présent, leurs voisins, les membres de la confédération béotienne, se disputent déjà le territoire de la ville mère détruite et demandent ton arbitrage. »

Alexandre alla vers une cuvette remplie d'eau et y plongea la tête, puis il s'essuya le visage. « Est-ce pour cette raison que tu es venu ? Je ne veux pas les voir.

— Non. Je voulais te dire que, selon tes ordres, la maison du poète Pindare a été épargnée, et que j'ai réussi à soustraire aux flammes un certain nombre de ses œuvres. »

Alexandre approuva d'un signe de tête.

« En outre, je tenais à te dire que… Perdiccas est en danger de mort. Il a été gravement blessé durant l'attaque d'hier, mais il n'a pas voulu qu'on te prévienne.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas te détourner de tes responsabilités de commandement dans un moment aussi crucial, mais désormais…

— Voilà pourquoi il n'est pas venu me faire son rapport ! Oh ! par tous les dieux ! s'exclama Alexandre. Conduis-moi immédiatement auprès de lui ! »

Ptolémée sortit, précédant le roi vers, une tente éclairée, à l'extrémité ouest du campement.

Perdiccas gisait sur son lit de camp, inconscient et brûlant de fièvre. Philippe, le médecin, était assis à son chevet. Il pressait régulièrement une éponge imbibée d'un liquide clair au-dessus de sa bouche.

« Comment va-t-il ? », demanda Alexandre.

Philippe secoua la tête. « Il a une fièvre de cheval et il a perdu beaucoup de sang : une mauvaise blessure, un coup de lance au-dessous de la clavicule. Ses poumons ne sont pas atteints, mais ses muscles ont été sectionnés, ce qui a provoqué une grave hémorragie. J'ai cautérisé, cousu et tamponné sa plaie, et j'essaie de lui administrer un liquide mélangé à un médicament qui devrait calmer sa douleur et empêcher la fièvre de monter encore. Mais j'ignore combien il en absorbe… »

Alexandre posa la main sur le front de Perdiccas.

« Mon ami, ne t'en va pas, ne me laisse pas. »

Il le veilla avec Philippe pendant toute la nuit, en dépit de son épuisement et d'un terrible manque de sommeil. À l'aube, Perdiccas ouvrit les yeux. Alexandre donna un coup de coude à Philippe, qui s'était assoupi.

Le médecin sursauta, puis il tâta le front du blessé : celui-ci était encore très chaud, mais sa température avait considérablement baissé.

« Il s'en tirera peut-être », dit-il avant de se rendormir.

Ptolémée entra un peu plus tard.

« Comment se porte-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

— Philippe pense qu'il peut s'en tirer.

— Tant mieux. Mais tu devrais te reposer, toi aussi : tu as une mine atroce.

— Tout a été atroce, ici. Je viens de passer les pires journées de ma vie. »

Ptolémée s'approcha de lui, comme s'il voulait lui révéler quelque chose sans parvenir à s'y décider.

« Qu'y a-t-il ? demanda Alexandre.

— Je… Je ne sais pas… Si Perdiccas était mort, je ne t'aurais rien dit, mais étant donné qu'il peut survivre, je pense que tu devrais savoir…

— Quoi ? Par les dieux, cesse de tourner autour du pot !

— Avant de perdre conscience, Perdiccas m'a remis une lettre.

— Pour moi ?

— Non. Pour ta sœur, la reine d'Épire, dont il a été l'amant. Il lui demande de ne pas l'oublier. Je… Nous plaisantions tous au sujet de cet amour, mais nous ne pensions pas que… » Ptolémée lui tendit la lettre.

« Non, dit Alexandre. Je refuse de la voir. Le passé est le passé : ma sœur était une jeune fille pleine de vie, et il n'y a rien de mal, selon moi, à ce qu'elle ait désiré un homme qui lui plaisait. Désormais, elle a abandonné son adolescence et vit dans la joie auprès d'un époux dont elle est amoureuse. Quant à Perdiccas, je ne peux certainement pas lui reprocher d'avoir voulu consacrer ses dernières pensées à la femme qu'il aime.

— Que dois-je donc faire de cette missive ?

— Brûle-la. Mais s'il t'en parle, dis-lui que tu l'as directement remise à Cléopâtre. »

Ptolémée s'approcha d'une lanterne et avança la feuille de papyrus qu'il tenait à la main au-dessus de la flamme. Les mots d'amour de Perdiccas se consumèrent dans le feu et s'évanouirent dans l'air.

L'impitoyable punition de Thèbes sema l'horreur dans toute la Grèce : c'était la première fois, depuis plusieurs générations, qu'une cité aussi illustre, aux racines si profondes qu'elles se perdaient dans les mythes des origines, était balayée de la surface de la terre. Le désespoir des quelques survivants s'étendit à tous les Grecs, qui assimilaient leur patrie à la cité qui leur avait donné le jour, avec ses sanctuaires, ses sources, ses places, où tous les souvenirs étaient jalousement conservés.

La cité représentait tout pour les Grecs : à chaque coin de rue se trouvait une image, une vieille idole rongée par le temps, qui était reliée d'une façon ou d'une autre à un mythe, à un événement appartenant à leur patrimoine commun. Chaque source avait une rumeur particulière, chaque arbre sa propre voix, chaque pierre son histoire. Partout, on pouvait distinguer les traces des dieux, des héros, des ancêtres, partout on vénérait leurs reliques et leurs effigies.

La perte de la ville avait donné aux Grecs le sentiment d'avoir perdu leur âme, d'être morts avant de descendre au tombeau, d'être devenus aveugles après avoir profité de la lumière du soleil et des couleurs de la terre, d'être devenus inférieurs aux esclaves, à qui il arrive d'oublier leur passé.

Les réfugiés thébains qui parvinrent à rejoindre Athènes furent les premiers à apporter la nouvelle, et la ville sombra dans la consternation. Les représentants du peuple envoyèrent partout des hérauts pour convoquer l'assemblée, car ils voulaient que les gens entendent le compte rendu des événements de la voix même des témoins, et non par le biais des racontars.

Quand la vérité apparut clairement aux Athéniens dans tout ce qu'elle avait de terrible et de dramatique, on vit se lever un vieil amiral de la marine de guerre, du nom de Phocion, qui avait conduit l'expédition athénienne dans les Détroits contre la flotte de Philippe.

« Il me paraît évident que ce qui est arrivé à Thèbes pourrait également arriver à Athènes. Nous avons trahi notre pacte avec Philippe exactement comme l'ont fait les Thébains. Et nous les avons armés, qui plus est. Pour quelle raison Alexandre devrait-il nous réserver un sort plus clément ?

« Il est vrai toutefois que les responsables de ces décisions, ceux qui ont persuadé le peuple de voter ces mesures, qui ont incité les Thébains à défier le roi de Macédoine pour les laisser ensuite l'affronter seuls, et qui exposent aujourd'hui leur cité à un risque mortel, devraient considérer que le sacrifice de quelques hommes est préférable à l'extermination d'un grand nombre, ou de tous. Ils devraient avoir le courage de se rendre et d'affronter le destin qu'ils ont témérairement défié.

« Citoyens, je me suis prononcé contre ces choix, et j'ai été accusé d'être l'ami des Macédoniens. Quand Alexandre était encore en Thrace, Démosthène a dit qu'un enfant siégeait sur le trône ; quand il a gagné la Thessalie, il a commencé à le qualifier d'adolescent, puis il a parlé de jeune homme quand il est arrivé devant les murailles de Thèbes. Maintenant que le roi a démontré sa puissance dévastatrice, comment Démosthène le définira-t-il ? Avec quels mots entend-il s'adresser à lui ?

Reconnaîtra-t-il enfin qu'il s'agit d'un homme en pleine possession de son pouvoir et de ses capacités ?

« Je pense qu'il faut avoir le courage de ses actes aussi bien que de ses paroles. Je n'ai rien d'autre à ajouter. »

Démosthène se leva alors pour défendre sa conduite et celle de ses partisans en faisant appel, comme toujours, au sens de la liberté et à la démocratie dont Athènes était le berceau, mais il conclut en s'en remettant aux décisions de l'assemblée :

« Je n'ai pas peur de la mort. Je l'ai déjà affrontée à visage découvert sur le champ de bataille de Chéronée, d'où je me suis sauvé à grand-peine en me cachant derrière un tas de cadavres, puis en m'enfuyant à travers les cols de montagne. J'ai toujours servi la ville et je la servirai encore, en ce moment difficile : si l'assemblée me demande de me livrer, je m'exécuterai. »

Démosthène avait été habile, comme à l'accoutumée, en s'offrant en sacrifice, mais il avait parlé ainsi pour que son choix prenne l'allure d'un sacrilège aux yeux de tout le monde, ou presque.

Les membres de l'assemblée s'interrogèrent alors sur la meilleure façon de réagir, et les chefs des diverses tendances politiques eurent loisir de convaincre leurs propres partisans.

Deux philosophes célèbres participaient également aux débats : Speusippe, qui avait pris la tête de l'académie après la mort de Platon, et Démophon.

« Sais-tu ce que je pense ? dit Speusippe à son ami, avec un sourire amer. Que Platon et les Athéniens ont refusé à Aristote la direction de l'académie, et qu'il a créé Alexandre pour se venger. »

L'assemblée vota contre la proposition qui voulait soumettre Démosthène et son parti aux Macédoniens ; elle décida toutefois d'envoyer une ambassade en choisissant les hommes qui avaient le plus de chances d'être écoutés, et elle plaça Démade à la tête de la délégation.

Alexandre rencontra celui-ci sur la route de Corinthe, où il avait l'intention de convoquer une nouvelle fois les représentants de la ligue panhellénique afin qu'ils lui reconfirment, après les événements de Thèbes, le commandement suprême dans la guerre contre les Perses.

Il était assis sous sa tente, auprès d'Eumène.

« Comment va ta blessure, Démade ? », lui demanda-t-il d'abord, à la stupéfaction générale.

L'orateur releva son manteau et la montra. « Elle s'est parfaitement cicatrisée, Alexandre. Un vrai chirurgien n'aurait sans doute pas été plus habile.

— Le mérite en revient à mon maître Aristote, qui a également été votre concitoyen. Au fait, ne crois-tu pas que vous devriez lui consacrer une statue sur la place du marché ? Sauf erreur, il n'y en a pas sur votre place. »

Les délégués échangèrent des regards de plus en plus surpris.

« Non, nous n'y avons pas encore pensé, admit Démade.

— Alors, pensez-y ! Une chose encore. Je veux Démosthène, Lycurgue, ainsi que tous les inspirateurs de la révolte. »

Démade baissa la tête. « Sire, nous nous attendions à cette requête, et nous comprenons ton état d'âme. Tu sais que je me suis toujours prononcé contre la guerre et en faveur de la paix, même si j'ai accompli mon devoir et combattu comme les autres quand la ville me l'a demandé. Cependant, je suis persuadé que Démosthène et ses amis ont agi en toute bonne foi, en sincères patriotes.

— Patriotes ? s'écria Alexandre.

— Oui, ô roi, en patriotes, rétorqua Démade avec fermeté.

— Alors pourquoi ne se rendent-ils pas ? Pourquoi n'assument-ils pas la responsabilité de leurs actions ?

— Parce que la ville le refuse, parce qu'elle est prête à affronter n'importe quel danger et n'importe quel défi. Ecoute-moi, Alexandre, Athènes est prête à accueillir des requêtes raisonnables, mais ne la pousse pas au désespoir car si tu devais l'emporter, ta victoire serait plus amère qu'une défaite.

« Thèbes n'existe plus. Sparte ne s'alliera jamais avec toi. Si tu détruis Athènes, ou si tu t'en fais une ennemie éternelle, que restera-t-il de la Grèce ? On obtient souvent plus de résultats par la clémence que par la force ou l'arrogance. »

Alexandre s'abstint de répondre. Il arpenta un moment sa tente avant de retourner s'asseoir. « Que voulez-vous ?

— Aucun citoyen athénien ne sera livré et aucune mesure de rétorsion ne devra être appliquée contre la ville. Nous te demandons aussi l'autorisation d'accorder un abri et de l'aide aux réfugiés thébains. En échange, nous renouvellerons notre adhésion à la ligue panhellénique et à la paix commune. Si tu passes en Asie, tu auras besoin de notre flotte pour assurer tes arrières : la tienne est trop petite et elle manque de l'expérience nécessaire. »

Eumène s'approcha et lui murmura à l'oreille : « Ces propositions me semblent raisonnables.

— Alors, rédigez un document et signez-le », ordonna Alexandre en se levant.

Il se débarrassa du sceau qu'il portait à son doigt et le tendit à Eumène. Puis il sortit.

45

Aristote referma sa sacoche, prit son manteau qui pendait au mur, et la clef de la porte qui était accrochée à un clou. Il jeta un dernier coup d'œil à la demeure et dit, comme en son for intérieur :

« J'ai l'impression de n'avoir rien oublié.

— Alors tu es vraiment sur le départ ? observa Callisthène.

— Oui. J'ai décidé de rentrer à Athènes. La situation y est à nouveau calme, me semble-t-il.

— Sais-tu où aller ?

— Démade s'en est occupé, il m'a trouvé un grand bâtiment du côté de Lycée, pourvu d'un portique couvert, un peu comme à Miéza, où je pourrai fonder mon école. Il y a assez d'espace pour y installer une bibliothèque, sans oublier mes collections de plantes. En outre, je consacrerai un département à l'étude de la musique. J'ai déjà fait transporter tout mon matériel au port, il ne me reste plus qu'à m'embarquer.

— Et tu m'abandonnes à mon enquête.

— Pas du tout. Je vais pouvoir rassembler plus de renseignements à Athènes qu'en Macédoine. Désormais, j'ai appris tout ce que je pouvais apprendre ici.

— C'est-à-dire ?

— Assieds-toi. » Aristote tira d'un tiroir quelques feuillets couverts de notes. « Une chose est sûre : le bouleversement qui a suivi la mort de Philippe a engendré des bavardages, des racontars, des calomnies et des insinuations en tous genres, comme lorsqu'une grosse pierre tombe au fond d'un étang vaseux. Il faut attendre que la vase se dépose et que l'eau redevienne limpide pour y voir un peu plus clair.

« Le geste de Pausanias pourrait être la conséquence – c'était facile à imaginer – d'une trouble histoire d'amours masculines, les plus dangereuses qui soient. La voici, brièvement : Pausanias est un beau garçon, très habile dans le

maniement des armes, qui parvient à entrer dans la garde d'honneur de Philippe. Le roi le remarque et en fait son amant. Entre-temps, Attale lui présente sa fille, la pauvre Eurydice, qui séduit aussitôt le souverain.

« Fou de jalousie, Pausanias fait une scène à Attale, qui ne semble toutefois pas attribuer une grande importance à la chose. Ou plutôt, il réagit avec esprit et, pour démontrer ses bonnes dispositions, invite le jeune homme à dîner après une battue de chasse en montagne.

« L'endroit est isolé, le vin coule à flots, les participants sont plutôt excités. À un moment donné, Attale se lève, abandonnant Pausanias à ses gardes-chasse, lesquels déshabillent le Jeune homme et le violent au cours de la nuit de toutes les façons possibles et imaginables. Puis ils le laissent plus mort que vif.

« Bouleversé par cet outrage, Pausanias demande aussitôt à Philippe de le venger. Mais le roi ne peut se dresser contre son futur beau-père, pour qui il nourrit, en outre, une grande estime. Le jeune homme voudrait tuer Attale, ce qui n'est plus possible : le souverain lui a confié le commandement, avec Parménion, du corps d'expédition vers l'Asie. Pausanias retourne donc sa colère contre la seule cible restante : Philippe. Et il l'assassine. »

Aristote laissa tomber sa main gauche sur sa liasse de feuilles avec un bruit sourd, comme pour accompagner le sens de sa conclusion.

Callisthène examina ses petits yeux gris qui brillaient d'une expression indéfinissable, hésitant entre la complicité et l'ironie.

« Je me demande si tu y crois, ou si tu fais semblant de croire.

— Il ne faut pas sous-évaluer l'impulsion passionnelle, qui a toujours représenté une forte motivation dans le comportement humain, en particulier dans le cas d'un individu privé d'équilibre tel que peut l'être un assassin. En outre, cette histoire est si complexe qu'elle pourrait être vraie.

— Elle pourrait…

— Oui. De nombreux éléments ne cadrent pas avec le reste. En premier lieu, beaucoup de rumeurs circulent à propos des amours masculines de Philippe, mais personne n'a jamais rien

rapporté de sûr à ce sujet, en dehors de faits totalement épisodiques. Pas même dans le cas présent. Quoi qu'il en soit, peux-tu imaginer qu'un homme de son envergure accueillera dans sa garde d'honneur un hystérique doublé d'un déséquilibré ?

« Deuxièmement, si les choses s'étaient réellement passées ainsi, pourquoi l'offensé aurait-il tant attendu avant d'exécuter sa vengeance, et pourquoi l'aurait-il fait d'une façon aussi dangereuse ? Troisièmement, qui est le témoin fondamental de toute cette affaire ? Attale. Or, le hasard veut qu'il soit mort. Assassiné.

— Donc ?

— Donc, l'instigateur de ce crime a probablement inventé une histoire compliquée et relativement plausible, en rejetant la responsabilité sur un homme qui, étant mort, ne peut ni approuver ni démentir.

— Bref, on reste dans le noir.

— Peut-être. Mais on commence à entrevoir quelques éléments plus significatifs.

— Lesquels ?

— La personnalité de l'instigateur, et le type de milieu qui peut avoir produit une histoire de ce genre. Maintenant, prends ces notes, j'en ai une copie dans mon sac de voyage, et fais-en bon usage. Je continuerai mon enquête d'un autre observatoire.

— Le fait est, répliqua Callisthène, que je risque de ne plus avoir le temps de mener à bien ces recherches. Désormais Alexandre est totalement absorbé par son expédition en Asie, et il m'a demandé de le suivre. J'écrirai l'histoire de cette entreprise. »

Aristote hocha la tête et ferma les yeux à demi. « Cela signifie qu'il a tourné le dos au passé et à tout ce qu'il représente pour lui, afin de mieux courir vers l'avenir, à savoir vers l'inconnu. »

Il prit sa sacoche, jeta son manteau sur ses épaules et sortit. Le soleil commençait à se lever sur l'horizon, sculptant les cimes lointaines du mont Chyssos au pied duquel s'étendait la vaste plaine de Macédoine, avec sa capitale et sa retraite solitaire de Miéza.

« C'est étrange, observa-t-il en s'approchant du char qui allait l'emmener au port. Nous n'avons plus eu le loisir de nous revoir.

— Mais il parle sans cesse de toi et il viendra peut-être te rendre visite avant de partir pour l'Asie.

— Je ne crois pas, affirma le philosophe comme s'il pensait à voix haute. Il est attiré à présent par sa soif d'aventure comme une phalène par la flamme d'une lanterne. Quand il éprouvera vraiment le désir de me voir, il sera trop tard pour revenir en arrière. De toute façon, je te ferai savoir mon adresse à Athènes. Tu pourras ainsi m'écrire quand tu le souhaiteras. Je pense qu'Alexandre s'efforcera d'entretenir de bons contacts avec cette cité. Adieu, Callisthène, prends soin de toi. »

Callisthène l'embrassa. Avant que son oncle ne grimpe sur le char, il eut l'impression de voir pour la première fois une lueur d'émotion dans ses petits yeux gris.

46

Dans la pénombre du soir, on distinguait à peine le vieux sanctuaire situé au sommet de la colline, à l'orée du bois. À la lumière des lanternes, les colonnes de bois peint exhibaient les signes du temps et des intempéries auxquelles elles étaient exposées depuis des siècles.

Les décorations du linteau et du fronton, en terre cuite colorée, représentaient les aventures du dieu Dionysos, et le reflet changeant de la lumière des torches et des lampes semblait les mettre en mouvement, les rappeler presque à la vie.

Par la porte ouverte, on pouvait apercevoir à l'intérieur de la cella la statue du dieu, qui se dressait dans la pénombre, solennelle dans sa fixité primitive. Deux sièges avaient été installés à son pied, et huit autres – quatre par côté – disposés le long des colonnades latérales qui soutenaient les chevrons du plafond.

Ptolémée arriva le premier, suivi de Cratère et de Léonnatos qui se présentèrent ensemble. Lysimaque, Séleucos et Perdiccas, qui n'était pas complètement rétabli, les rejoignirent un peu plus tard, précédant de peu Eumène et Philotas, également invités à la réunion. Monté sur Bucéphale, Alexandre arriva le dernier en compagnie d'Héphestion.

Alors seulement ils entrèrent et prirent place au milieu des colonnades du temple désert et silencieux.

Alexandre s'assit, invita Héphestion à s'installer à sa droite ainsi que ses compagnons, tous impatients de connaître les raisons de cette réunion nocturne.

« Le moment est venu, commença le souverain, de donner le signal du départ à l'entreprise que mon père caressait depuis longtemps, mais que sa mort soudaine et violente lui a interdit de mettre en œuvre : l'invasion de l'Asie ! »

Un souffle de vent pénétra par la porte principale du sanctuaire, et les flammes des lanternes qui brûlaient au pied de

la statue du dieu oscillèrent, animant le sourire énigmatique de la divinité.

« Ce n'est pas par hasard que je vous ai rassemblés ici : Dionysos nous indiquera la route, lui qui est allé avec son cortège de satyres et de silènes, couronné de pampres, jusqu'aux Indes lointaines qu'aucune armée grecque n'a jamais atteintes.

« Le conflit qui oppose l'Asie à la Grèce est ancien ; il s'est usé au cours de son histoire millénaire sans qu'il y ait ni vainqueur ni vaincu. La guerre de Troie a duré dix ans et s'est conclue par la mise à sac et la destruction d'une seule cité. Les invasions les plus récentes, d'abord tentées par les Athéniens puis par les Spartiates afin de libérer les Grecs de l'Asie de la domination perse, ont échoué, tout comme les invasions des Perses en Grèce, mais non sans entraîner des massacres, des incendies et des mises à sac qui n'ont même pas épargné les temples des dieux.

« Désormais les temps ont changé : nous possédons l'armée la plus puissante qui ait jamais existé, les soldats les plus forts et les mieux entraînés, mais surtout, affirma-t-il en regardant ses compagnons un à un dans les yeux, nous sommes unis, nous qui siégeons ici, par un lien d'amitié profond et sincère. Nous avons grandi ensemble dans une petite ville, avons partagé les mêmes jeux, avons fréquenté les cours du même maître, et c'est ensemble que nous avons appris à affronter les premières épreuves et les premiers dangers.

— Nous avons reçu les coups de la même baguette ! ajouta Ptolémée, suscitant un éclat de rire général.

— Bien dit ! approuva Alexandre.

— Est-ce pour cette raison que tu n'as pas invité Parménion ? demanda Séleucos. Si je m'en souviens bien, nous les avons jadis reçus de sa propre main, sur les ordres de ton père.

— Par Zeus ! Je vois que tu ne l'as pas oublié ! s'exclama Alexandre en riant.

— Et qui peut oublier sa baguette ? dit Lysimaque. Il me semble que j'en ai encore les traces sur mon dos.

— Non. Si je n'ai pas invité Parménion, ce n'est pas pour cette raison », reprit Alexandre, réussissant à attirer à nouveau

l'attention de ses compagnons. « Je n'ai pas de secrets pour lui, et la preuve en est que son fils Philotas se trouve parmi nous.

« Parménion sera le pilier de notre expédition, le conseiller, le dépositaire du patrimoine d'expérience et de valeurs que mon père a accumulé. Mais Parménion est un compagnon de mon père, alors que vous êtes mes amis ; et je vous demande ici, en présence de Dionysos et de tous les dieux, de me suivre jusqu'où nous mènera notre combat. Même s'il s'agit du bout du monde !

— Même au bout du monde ! », s'écrièrent-ils tous en se levant et en se pressant autour de leur roi.

Ils étaient désormais animés d'une puissante excitation, d'une frénésie irrépressible, d'un désir d'aventure que la vue et la proximité physique d'Alexandre, qui semblait croire à ce rêve plus que quiconque, rendaient encore plus brûlant.

« Chacun de vous, continua le souverain quand le calme se fut un peu rétabli, recevra le commandement d'une division de l'armée ainsi que le titre de « garde du corps » du roi. C'est la première fois que des hommes aussi jeunes se voient attribuer des responsabilités aussi grandes. Mais je sais que vous en serez dignes parce que je vous connais, que j'ai grandi avec vous et que je vous ai vus combattre.

— Quand partirons-nous ? demanda Lysimaque.

— Bientôt. Au printemps. Préparez-vous donc, dans votre corps et dans votre esprit. Et si l'un de vous devait avoir des regrets ou changer d'avis, qu'il ne craigne pas de me l'avouer. J'aurai également besoin d'amis fiables sur le sol macédonien.

— Combien de soldats conduirons-nous en Asie ? interrogea Ptolémée.

— Trente mille fantassins, cinq mille cavaliers et tous les hommes que nous pourrons emmener sans trop dégarnir notre pays. J'ignore encore jusqu'où nous pourrons nous fier à nos alliés grecs. Quoi qu'il en soit, je les ai priés, eux aussi, de nous fournir un contingent, mais je crois qu'il ne comptera pas plus de cinq mille hommes.

— Nous n'avons pas besoin d'eux ! s'exclama Héphestion.

— Si, au contraire, répliqua Alexandre. Ce sont de formidables combattants, et nous le savons tous. En outre, cette

guerre est une réponse aux invasions perses du territoire grec, à la menace incessante que l'Asie fait peser sur l'Hellade. »

Eumène se leva. « Puis-je intervenir ?

— Laissez parler le secrétaire général ! s'écria Cratère en riant.

— Oui, laissez-le donc parler, dit Alexandre. Je veux connaître son point de vue.

— Mon point de vue se résume en quelques mots, Alexandre. En faisant de mon mieux dès maintenant et jusqu'au jour de notre départ, les fonds que je parviendrai à réunir suffiront à peine à entretenir l'armée pendant une durée d'un mois.

— Eumène ne pense qu'à l'argent ! s'exclama Perdiccas.

— Et il a raison, répliqua Alexandre. C'est pour cela que je le paie, il ne faut pas prendre sa réflexion à la légère. Mais j'ai déjà prévu une solution. Les cités grecques d'Asie nous aideront : c'est aussi pour leurs habitants que nous entreprenons cette campagne. Et puis nous verrons.

— Nous verrons ? demanda Eumène comme s'il tombait des nues.

— Tu n'as pas entendu Alexandre ? répliqua Héphestion. Il a dit « nous verrons ». Ce n'est pas assez clair ?

— Pas le moins du monde, grommela Eumène. Si je dois organiser le ravitaillement de quarante mille hommes et de cinq mille chevaux, il faut que je sache où trouver cet argent, par Héraclès ! »

Alexandre posa la main sur son épaule. « Nous le trouverons, Eumène, ne t'inquiète pas. Je t'assure que nous le trouverons. Fais en sorte que tout soit prêt pour le départ. Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

« Mes amis, mille ans se sont écoulés depuis que mon ancêtre Achille a mis pied en Asie pour combattre la ville de Troie avec les autres Grecs, et nous réitérons à présent son entreprise avec la certitude de la dépasser. Peut-être nous manquera-t-il la plume d'Homère pour la raconter. Mais le courage ne nous fera certainement pas défaut.

« Je suis certain que vous saurez égaler les exploits des héros de l'Iliade. Nous en avons rêvé tant de fois ensemble, n'est-ce pas ? Avez-vous oublié l'époque où nous nous levions, le soir,

après le passage de Léonidas dans notre dortoir, pour nous raconter les aventures d'Achille, de Diomède et d'Ulysse, veillant tard dans la nuit, jusqu'à ce que nos paupières se ferment sous l'effet de la fatigue ? »

Le silence s'abattit sur le sanctuaire : les souvenirs d'une enfance encore proche, la crainte subtile qu'inspirait un avenir menaçant et inconnu, la conviction que la mort chevauchait toujours aux côtés de la guerre, envahissaient le cœur des jeunes gens.

Ils scrutaient le visage d'Alexandre, scrutaient la couleur fuyante de ses yeux à la faible clarté des lanternes. Et ils y lisaient une mystérieuse inquiétude, le désir brûlant d'une aventure sans fin. Ils comprenaient que leur départ approchait, mais ils ignoraient tout de leur retour.

Le roi alla vers Philotas : « Je parlerai à ton père. Je voudrais que nous soyons seuls à partager le souvenir de cette soirée. »

Philotas acquiesça : « Tu as raison. Et je te suis reconnaissant de m'avoir demandé d'y participer. »

Ptolémée brisa cette atmosphère de mélancolie soudaine. « Tout cela m'a donné faim. Et si nous allions manger une perdrix à la broche à l'auberge d'Eupite ?

— Oui, oui ! répondirent-ils tous.

— C'est Eumène qui paie ! s'écria Héphestion.

— Oui, oui, c'est Eumène qui paie ! », répétèrent les autres, y compris le roi.

Le temple replongea bientôt dans le calme. Seul le galop des chevaux, dont l'écho se perdait dans la nuit, troubla un moment encore le silence.

À cet instant précis, au loin, dans le palais de Boutrotos surplombant la mer, Cléopâtre ouvrait la porte de sa chambre nuptiale et se préparait à recevoir son époux. Le deuil traditionnellement prescrit aux jeunes mariées avait pris fin.

Le roi des Molosses fut accueilli par un groupe de jeunes filles vêtues de blanc qui tenaient des flambeaux, symboles d'amour ardent, et conduit le long de l'escalier jusqu'à une porte entrouverte. L'une d'elles lui ôta son manteau blanc et poussa légèrement l'un des battants. Puis elles s'éloignèrent dans le couloir, aussi légères que des papillons de nuit.

Alexandre vit une lumière dorée et tremblante se poser sur une chevelure aussi douce que l'écume : Cléopâtre. Il se souvint de la fillette timide qu'il avait surprise tant de fois en train de l'observer en cachette, dans le palais de Pella, avant de s'enfuir à toutes jambes. Deux servantes s'affairaient autour d'elle : l'une brossait ses cheveux tandis que l'autre dénouait la ceinture de son péplum nuptial et dégrafait les attaches d'or et d'ambre qui le retenaient sur ses épaules d'ivoire. La jeune femme se tourna vers la porte. Elle n'avait plus pour vêtement que la lumière des lanternes.

Son mari entra et s'approcha pour contempler la beauté de son corps de statue, pour s'enivrer un instant du rayonnement qui émanait de son visage de déesse. Elle soutint son regard brûlant, sans baisser ses longs cils humides. En cet instant précis, ses yeux reflétaient la force sauvage d'Olympias et l'ardeur visionnaire d'Alexandre. Le souverain tomba sous le charme avant même de pouvoir la serrer dans ses bras.

D'une caresse, il effleura son visage et ses seins durcis. « Mon épouse, ma déesse… Combien de nuits blanches ai-je passées dans cette maison en songeant à ta bouche de miel et à ta poitrine ? Combien de nuits… »

Sa main glissa sur le ventre lisse de la jeune femme, jusqu'au léger duvet. Il l'attira et la renversa sur le lit.

Il entrouvrit ses lèvres d'un baiser enflammé, auquel elle répondit aussi passionnément, avec une force de plus en plus ardente. En la pénétrant, il comprit qu'elle n'était pas vierge, que d'autres avaient possédé son corps avant lui, mais il ne s'interrompit pas. Il continua de lui donner tout le plaisir dont il était capable et de jouir de leur étreinte, enfouissant son visage dans le nuage soyeux de ses cheveux, laissant glisser ses lèvres sur sa peau parfumée, sur son cou, ses épaules et sa superbe poitrine.

Il avait le sentiment de coucher avec une déesse ; mais les mortels ne peuvent rien demander aux déesses : ils doivent se contenter d'éprouver de la reconnaissance pour ce qu'ils reçoivent d'elles.

Il se laissa finalement retomber, épuisé, à ses côtés, tandis que les flammes des lanternes s'éteignaient l'une après l'autre, faisant place à la pénombre laiteuse de la nuit lunaire.

Cléopâtre s'endormit, la tête posée sur son large torse, terrassée par cette longue vague de plaisir et par la fatigue qui pesait soudain sur ses yeux d'adolescente.

Pendant des jours et des nuits, le roi des Molosses ne songea qu'à elle, ne se consacra qu'à elle et l'entoura de toutes les attentions et de tous les égards possibles, même si le douloureux aiguillon de la jalousie commençait déjà à vriller son cœur. Mais un événement imprévu vint réveiller son intérêt pour le monde extérieur.

Il se trouvait en compagnie de Cléopâtre sur les remparts du palais, profitant de la brise du soir, lorsqu'il vit quelques navires surgir du large et mettre le cap sur son port. Il s'agissait d'un grand vaisseau doté d'une figure de proue magnifique, en forme de dauphin, et qui était escorté par quatre navires de guerre remplis d'archers et d'hoplites.

Un garde se présenta bientôt : « Sire, des invités étrangers en provenance d'une puissante ville du nom de Tarente, en Italie, te demandent de bien vouloir les recevoir demain. »

Jetant un coup d'œil vers le soleil rouge qui se couchait lentement derrière l'horizon marin, le roi répondit : « Dites-leur que je les accueillerai avec plaisir. »

Puis, ayant versé à Cléopâtre une coupe d'un vin léger, ce vin pétillant qu'appréciait tout particulièrement son frère, il lui demanda : « Connais-tu cette ville ?

— De nom seulement, répondit la jeune femme en portant la coupe à ses lèvres.

— C'est une ville très riche et très puissante, mais peu versée dans les activités guerrières. Veux-tu écouter son histoire ? »

Le soleil s'était enfoncé dans la mer, ne laissant à sa surface qu'un reflet violacé.

« Oui, si je dois l'entendre de ta bouche.

— Bien. Tu dois donc savoir qu'il y a fort longtemps, les Spartiates s'employaient sans succès à assiéger Ithomé, en Messénie. Les chefs lacédémoniens étaient très inquiets du fait de l'absence prolongée de milliers de guerriers, immobilisés

depuis des années par ce long siège, il naissait peu d'enfants dans la ville. Ils pensaient donc que le jour viendrait où le recrutement militaire serait trop faible et où la ville se dégarnirait.

« Ils élaborèrent un plan. Après s'être rendus à Ithomé, ils choisirent un groupe de soldats – les plus jeunes et les plus forts qu'ils trouvèrent – et leur ordonnèrent de rentrer chez eux pour accomplir une mission beaucoup plus agréable que la guerre, mais pas moins prenante. »

Cléopâtre lui lança un clin d'œil complice et se mit à sourire : « Je crois deviner de quoi il s'agit.

— C'est bien cela, poursuivit le roi ; leur mission consistait à engrosser toutes les vierges de la ville. Ils s'exécutèrent avec un sens du devoir et une ardeur semblables à ceux qui les animaient sur le champ de bataille. Et leur entreprise fut couronnée d'un tel succès qu'une nombreuse nichée d'enfants naquit l'année suivante.

« Mais bientôt la guerre prit fin. Les autres guerriers regagnèrent leur foyer et s'employèrent à rattraper le temps perdu : d'autres enfants virent le jour. Et quand ils eurent grandi, ils déclarèrent que les rejetons illégitimes ne pouvaient être considérés comme des citoyens de Sparte, et qu'ils devaient plutôt subir le sort des bâtards.

« Indignés, ces derniers se préparèrent à la révolte sous la conduite de leur chef, un garçon fort et hardi du nom de Taras. Hélas pour eux, leur complot fut découvert et ils furent contraints de quitter leur patrie. Taras interrogea alors l'oracle de Delphes, qui leur indiqua un lieu, en Italie, où ils pourraient fonder une ville et y vivre dans la richesse et le bonheur. La ville fut effectivement fondée, et elle existe encore : il s'agit de Tarente, qui tire son nom de Taras.

— C'est une belle histoire, observa Cléopâtre avec une ombre de tristesse dans les yeux. Mais je me demande bien ce qu'ils veulent.

— Tu le sauras dès que je les aurai entendus, affirma le roi en prenant congé de sa femme avec un baiser. Maintenant, permets-moi de donner les ordres nécessaires afin qu'ils soient dignement reçus. »

Les quatre navires tarentais repartirent deux jours plus tard, et c'est alors seulement qu'Alexandre d'Épire regagna la chambre nuptiale.

Cléopâtre avait fait préparer le dîner dans la chambre, où flottait un parfum de lis. Elle s'était allongée sur le lit de banquet, uniquement vêtue d'une robe de lin transparent.

« Que voulaient-ils donc ? demanda-t-elle à son mari dès qu'il se fut étendu auprès d'elle.

— Ils sont venus me demander de l'aide et… m'offrir l'Italie.

— Tu vas partir ? dit-elle après un long silence.

— Oui », répondit le roi.

Il sentait que ce départ, que la guerre et le risque de mourir au combat lui pèseraient moins que l'idée, toujours plus forte, que Cléopâtre avait jadis appartenu à un autre homme dont elle cultivait peut-être le souvenir, ou qu'elle aimait encore.

« Est-il vrai que mon frère s'apprête à quitter la Macédoine ?

— Oui. Il se dirige vers l'Orient et s'apprête à envahir l'Asie.

— Toi, tu pars vers l'Occident, et je vais rester seule. »

Le roi saisit sa main et la caressa longuement. « Écoute. Un jour qu'Alexandre se trouvait dans ce palais, il fit un rêve que je veux te raconter… »

Parménion dévisagea Alexandre d'un air incrédule. « J'espère que tu ne parles pas sérieusement. »

Alexandre posa la main sur son épaule. « Je n'ai jamais été aussi sérieux de toute mon existence. C'est le rêve de mon père, Philippe, et le mien depuis toujours. Nous partirons avec les premiers vents du printemps.

— Mais, sire, intervint Antipatros, tu ne peux pas partir comme ça.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tout peut arriver à la guerre, et que tu n'as ni épouse ni enfant. Il faut d'abord que tu te maries et que tu laisses un héritier sur le trône des Macédoniens. »

Alexandre sourit et secoua la tête. « Cette idée ne me vient même pas à l'esprit ! Il est nécessaire d'observer une longue procédure avant de prendre épouse : évaluer toutes les candidates possibles au rôle de reine, choisir attentivement une

éventuelle élue et affronter les réactions des familles qui se verraient ainsi exclues.

« Il faudrait ensuite préparer le mariage, la liste des invités, organiser la cérémonie, s'employer enfin à ce que la jeune femme tombe enceinte, chose qui ne se produit pas toujours instantanément. Et quand bien même elle se produirait, il n'est pas sûr qu'un fils naîtrait de cette union, ce qui m'amènerait à patienter une année supplémentaire. Et si un fils naissait, je serais obligé d'imiter Ulysse et Télémaque : le quitter au berceau pour le revoir au terme d'une période indéterminée. Non, je dois partir immédiatement, ma décision est irrévocable.

« Je ne vous ai pas convoqués pour discuter de mes noces, mais de mon expédition en Asie. Vous êtes les deux piliers de mon royaume, comme vous l'avez été pour mon père, et j'ai l'intention de vous confier des charges de la plus haute importance, en espérant que vous les accepterez.

— Tu sais que nous te sommes fidèles, sire, affirma Parménion qui ne parvenait pas à appeler le jeune roi par son prénom ; et que nous comptons t'obéir tant que nos forces nous soutiendront.

— Je le sais, dit Alexandre. Et c'est pourquoi je m'estime heureux. Toi, Parménion, tu m'accompagneras et tu auras le commandement général de toute l'armée. Seul le roi sera supérieur à toi. En revanche, Antipatros restera en Macédoine, avec les prérogatives et les pouvoirs de régent. C'est seulement de cette façon que je pourrai partir tranquille, certain d'avoir confié mon trône au meilleur homme qui soit.

— Tu m'honores trop, sire, répliqua Antipatros. D'autant plus que la reine, ta mère, demeurera à Pella et…

— Je sais très bien à quoi tu fais allusion, Antipatros. Mais souviens-toi d'une chose : ma mère ne devra s'occuper en aucune façon de la politique du royaume, ni avoir des contacts officiels avec les délégations étrangères. Elle n'aura qu'un rôle de représentation.

« Elle ne pourra prendre part aux relations diplomatiques que sur ta demande et sous ta surveillance attentive. Il lui sera interdit d'intervenir dans des affaires à caractère politique, qu'il te faudra administrer personnellement.

« Je souhaite que ses désirs soient honorés et satisfaits chaque fois que cela sera possible, mais tout devra passer par toi : c'est à toi, et non à elle, que je laisse le sceau royal. »

Antipatros acquiesça d'un signe de tête. « Il sera fait selon tes volontés, sire. Je n'ai qu'un seul désir : que cette situation n'engendre aucun conflit. Ta mère possède une forte personnalité et…

— Je ferai savoir publiquement que c'est toi le dépositaire du pouvoir en mon absence, et tu n'auras donc à rendre compte de tes décisions qu'à moi-même, reprit-il. Nous resterons en contact permanent. Je te tiendrai informé de toutes mes actions, et tu feras de même en me rapportant tout ce qui se passe dans les cités grecques qui nous sont alliées, tout ce que trameront nos amis et nos ennemis. C'est pourquoi nous nous emploierons à garantir la sécurité des voies de communication à chaque moment.

« Quoi qu'il en soit, nous aurons le loisir de définir ta charge dans tous les détails, Antipatros, mais il demeure que j'ai confiance en toi, et que tu jouiras de la plus grande liberté de décision. Je vous ai convoqués ici dans le but de savoir si vous acceptiez ma proposition. Je suis donc satisfait. »

Alexandre se leva, et les deux vieux généraux l'imitèrent en signe de respect. Mais avant que le souverain ne sorte, Antipatros prit la parole : « J'ai une question à te poser, sire : combien de temps penses-tu que durera ton expédition, et jusqu'où comptes-tu aller ?

— C'est une question à laquelle je ne peux te répondre, Antipatros, parce que j'ignore moi-même la réponse. »

Il prit congé d'un signe de tête et s'éloigna, abandonnant les deux généraux dans l'armurerie déserte. « Sais-tu, reprit Antipatros, que vous n'aurez des vivres et de l'argent que pour une durée d'un mois ? »

Parménion acquiesça. « Je le sais. Mais que pouvais-je dire ? Il est arrivé à son père de faire pis. »

Il était tard, ce soir-là, quand Alexandre regagna ses appartements. Ses serviteurs dormaient, à l'exception des gardes qui veillaient devant sa porte et de Leptine, qui

l'attendait avec une lanterne pour l'aider à prendre son bain, déjà préparé, bien chaud et parfumé.

Elle le déshabilla et le laissa se plonger dans la grande baignoire de pierre avant de lui verser de l'eau sur les épaules avec un broc d'argent. C'était là un geste que lui avait appris Philippe, le médecin : le ruissellement de l'eau avait l'effet d'un massage encore plus délicat que celui qu'elle pratiquait avec les mains ; il calmait Alexandre, détendait les muscles de ses épaules et de son cou, où se concentraient toute fatigue et toute tension.

Alexandre glissa très lentement dans son bain et s'allongea entièrement ; Leptine continua de verser de l'eau sur son ventre et sur ses cuisses jusqu'à ce qu'il lui ordonne d'arrêter.

Elle posa le broc sur le bord de la baignoire et, bien que le souverain ne lui eût pas encore adressé la parole, elle osa parler la première :

« Le bruit court que tu vas partir, mon seigneur. »

Alexandre s'abstint de répondre et Leptine dut accomplir un effort sur elle-même pour poursuivre : « Il paraît que tu vas en Asie et je…

— Tu ?

— Je voudrais te suivre. Je t'en prie : je suis la seule à savoir m'occuper de toi, la seule à savoir t'accueillir le soir et te préparer pour la nuit.

— Tu viendras », répondit Alexandre en sortant du bain.

Les yeux de Leptine se remplirent de larmes, mais elle garda le silence et se mit à essuyer délicatement le roi à l'aide d'un drap de lin.

Alexandre s'allongea sur le lit en étirant ses membres, tandis qu'elle le regardait d'un air fasciné. Puis, comme à l'accoutumée, elle se déshabilla et s'installa près de lui en promenant ses mains et ses lèvres sur son corps.

« Non, dit Alexandre. Pas comme ça. Ce soir, c'est moi qui vais te prendre. » Il lui écarta doucement les jambes et s'allongea sur elle. Leptine resserra les bras autour de son buste comme si elle refusait de perdre un seul instant d'une intimité si précieuse, et elle accompagna la longue poussée de ses reins, le mouvement puissant de ses flancs. Quand il s'abandonna, il

sentit son visage se fondre dans ses cheveux, et en respira longuement le parfum.

« Vraiment, je pourrai te suivre ? lui demanda-t-elle alors qu'il s'étendait à nouveau près d'elle.

— Oui, jusqu'à ce que nous rencontrions dans notre marche un peuple dont tu comprendras la langue, cette mystérieuse langue que tu parles parfois dans ton sommeil.

— Pourquoi dis-tu cela, mon seigneur ?

— Tourne-toi », lui ordonna Alexandre.

Leptine lui présenta son dos, tandis qu'il s'emparait d'une bougie et qu'il l'approchait.

« Tu as un tatouage sur l'épaule, le savais-tu ? Un genre de tatouage qui m'est inconnu. Oui, tu m'accompagneras et peut-être rencontrerons-nous un jour quelqu'un qui sera en mesure de te rappeler qui tu es, et d'où tu viens. Mais je veux que tu saches une chose : en Asie, les choses changeront. Ce sera un autre monde, il y aura d'autres gens, d'autres femmes, et moi aussi, je serai différent. Une période de ma vie s'achève et une autre commence. Comprends-tu ce que je veux te dire ?

— Je le comprends, mon seigneur, mais le seul fait de te voir et de savoir que tu te portes bien me comblera de joie. Je ne demande rien d'autre à la vie, car j'ai déjà eu plus que je n'aurais pu espérer. »

47

Alexandre retrouva le roi d'Épire un mois avant son départ pour l'Asie, dans une localité secrète de l'Éordée, après avoir fixé leur rendez-vous par un rapide échange de courriers. Plus d'un an s'était écoulé depuis leur dernière rencontre, depuis que Philippe avait été assassiné, et beaucoup d'événements s'étaient produits au cours de cette période, non seulement en Macédoine et en Grèce, mais aussi en Épire.

Le roi Alexandre avait réuni toutes les tribus de sa petite patrie montagneuse en une confédération qui lui avait attribué le rôle de chef suprême et lui avait confié l'instruction et le commandement de l'armée. Après avoir suivi un enseignement sur le mode macédonien, les guerriers épirotes avaient été répartis en phalanges d'infanterie lourde et en escadrons de cavalerie. Quant au style de la monarchie, il avait été façonné selon le modèle grec pour tout ce qui concernait le cérémonial, la frappe de monnaies d'or et d'argent, la façon de se vêtir et de se comporter. Le souverain d'Épire et le roi de Macédoine semblaient maintenant se refléter l'un dans l'autre.

Quand vint le moment des retrouvailles, un peu avant l'aube, les deux jeunes gens, qui s'étaient reconnus de loin, éperonnèrent leurs chevaux en direction d'un grand platane solitaire qui se dressait près d'une source, au milieu d'une vaste clairière. La montagne était recouverte d'un manteau vert foncé que les pluies récentes et l'arrivée de la nouvelle saison faisaient briller ; le ciel, encore sombre, était parcouru de grands nuages blancs poussés par un vent tiède en provenance de la mer.

Ils mirent pied à terre, abandonnèrent leurs chevaux et s'embrassèrent avec une fougue juvénile.

« Comment te portes-tu ? demanda Alexandre.

— Bien, répondit son beau-frère. Je sais que tu es sur le départ.

— Toi aussi, m'a-t-on dit.

— Tu l'as su par Cléopâtre ?

— Ce sont des bruits qui courent.

— Je comptais te l'apprendre moi-même.

— Je le sais.

— La ville de Tarente, l'une des plus riches d'Italie, m'a demandé de lui porter assistance contre les barbares d'Occident qui se pressent à ses frontières : les Bruttiens et les Lucaniens.

— Je réponds, quant à moi, à l'appel des villes grecques d'Asie qui réclament mon aide contre les Perses. N'est-ce pas merveilleux ? Nous avons le même nom et le même sang, nous sommes tous deux rois et chefs d'armées et nous nous lançons dans des entreprises similaires. Te rappelles-tu le rêve des deux soleils que je t'ai un jour raconté ?

— C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit quand j'ai reçu la requête des Tarentais. Il y a peut-être un signe des dieux dans tout cela.

— J'en suis convaincu, répliqua Alexandre.

— Donc, tu n'es pas opposé à mon expédition.

— La seule personne qui pourrait s'y opposer est Cléopâtre. Ma pauvre sœur ! Elle a vu son père tomber sous les coups d'un assassin le jour de son mariage, et voilà que son époux l'abandonne.

— J'essaierai de me faire pardonner. Vraiment, tu n'as rien contre mes projets ?

— Voyons, ils me remplissent d'enthousiasme ! Si tu ne m'avais pas devancé, je t'aurais moi-même demandé un entretien. Te souviens-tu de la grande carte d'Aristote ?

— Je l'ai fait reproduire dans mon palais de Boutrotos.

— Cette carte place la Grèce au centre du monde, et Delphes est le nombril de la Grèce. Pella et Boutrotos sont à la même distance de Delphes, et Delphes à la même distance de l'extrême Occident – où se trouvent les Colonnes d'Héraclès – et de l'extrême Orient – où s'étendent les eaux de l'Océan immobile.

« Nous devons prêter ici un serment solennel, en prenant à témoin le ciel et la terre. Nous devons promettre de partir moi pour l'Orient et toi pour l'Occident, et de ne pas nous arrêter tant que nous n'aurons pas atteint les rives de l'Océan extrême. Et nous devons jurer que si l'un de nous tombait l'autre le

remplacerait et achèverait son entreprise. Nous partons tous deux sans héritier, mon ami. Nous serons donc les héritiers l'un de l'autre. Y es-tu disposé ?

— De tout mon cœur, Alexandre, dit le roi des Molosses.

— De tout mon cœur, Alexandre », dit le roi des Macédoniens.

Ils dégainèrent leurs armes et s'entaillèrent les poignets et mêlèrent leur sang dans une coupelle en argent.

Alexandre le Molosse en versa un peu sur le sol avant de tendre la coupelle à Alexandre le Macédonien, qui projeta le reste vers le ciel. Puis il dit : « Le ciel et la terre sont témoins de notre serment. Aucun lien ne peut être plus fort et plus terrible. Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous dire adieu et à nous souhaiter bonne chance. J'ignore quand nous nous reverrons, mais ce sera un grand jour, le plus grand jour que le monde ait jamais connu. »

Le soleil printanier dépassa alors la cime des monts de l'Eordée, jetant une lumière pure et limpide sur l'immense paysage de sommets, de vallées et de torrents. Il fit scintiller la moindre goutte de rosée, comme si la nuit avait semé des perles sur les prés et sur les branches des arbres, comme si les araignées avaient tissé des fils d'argent dans l'obscurité.

Le vent d'ouest répondit à l'apparition du dieu de la lumière en ridant la grande étendue d'herbe, en caressant les touffes de jonquilles dorées et de crocus pourpres, les corolles vermeilles des lis de montagne. Des volées d'oiseaux surgirent du bois et s'élevèrent vers le ciel à la rencontre des cirrus qui glissaient, aussi blancs que des ailes de colombe ; des troupeaux de cerfs et de chevreuils sortirent de la forêt en courant vers les prairies et les eaux scintillantes des torrents.

C'est alors que se détacha, au sommet d'une colline, la silhouette légère d'une amazone, vêtue d'un simple chiton qui laissait ses jambes découvertes, une adolescente aux longs cheveux dorés, montée sur un cheval blanc à la queue et à la crinière flottantes.

« Cléopâtre voulait te dire au revoir, expliqua le roi d'Épire. Je n'ai pas pu l'en empêcher.

— Et tu aurais eu tort de le faire. Moi aussi, je désirais la saluer plus que toute autre chose au monde. Je reviens. »

Il bondit sur son cheval et rejoignit la jeune femme qui l'attendait, tremblante d'émotion, aussi resplendissante que la statue d'Artémisia.

Ils coururent l'un vers l'autre et s'embrassèrent sur le visage, sur les yeux et les cheveux, se caressèrent avec une douceur poignante.

« Ma sœur adorée, ma douce, ma tendre…, lui dit Alexandre en la regardant avec une infinie tendresse.

— Mon cher Alexandre, mon roi, mon seigneur, mon frère adoré, lumière de mes yeux… », et elle fut incapable de terminer sa phrase. « Quand te reverrai-je ? demanda-t-elle, les prunelles luisantes.

— Personne ne le sait, petite sœur, notre destin repose dans les mains des dieux. Mais je te jure que tu seras dans mon cœur à chaque instant, dans le silence de la nuit comme dans le fracas de la bataille, dans la chaleur du désert comme dans le froid des montagnes. Je t'appellerai chaque soir, avant de m'endormir, et j'espère que le vent te portera ma voix. Adieu, Cléopâtre.

— Adieu, mon frère. Moi aussi je monterai sur les remparts de la tour la plus haute et je tendrai l'oreille en attendant que le souffle du vent m'apporte ta voix et le parfum de tes cheveux. Adieu, Alexandre… »

Cléopâtre s'enfuit en pleurant sur son cheval, ne pouvant supporter la vue de son frère s'éloignant. Alexandre retourna à petits pas vers son beau-frère qui l'attendait, adossé au tronc du gigantesque platane. Il s'adressa à lui d'une voix émue, en lui serrant les deux mains :

« Nous aussi, quittons-nous ici. Adieu, roi d'Occident, roi du soleil rouge et du mont Atlas, roi des Colonnes d'Héraclès. Quand nous nous reverrons, nous célébrerons une nouvelle ère pour toute l'humanité. Mais si le destin ou la jalousie des dieux devaient nous en empêcher, que notre étreinte soit plus forte que le temps et la mort, que notre rêve brûle à jamais, aussi fort que la flamme du soleil.

— Adieu, roi d'Orient, roi du soleil blanc et du mont Paropamisos, seigneur de l'Océan extrême. Que notre rêve brûle à jamais, quel que soit le sort qui nous attend. »

Ils s'étreignirent, vaincus par l'émotion, tandis que la brise mêlait leurs crinières de lion et que leurs larmes se confondaient, comme un peu plus tôt leur sang, dans un rite solennel et terrible, en présence du ciel et de la terre, dans la force du vent.

Puis ils sautèrent sur leurs étalons et les éperonnèrent. Le roi des Molosses partit en direction du soir et du couchant, le roi des Macédoniens en direction du matin et de l'aurore. Personne ne savait, pas même les dieux, vers quel sort ils s'acheminaient, car seul le Destin insondable connaît le sentier et la route d'hommes aussi grands.

48

L'armée se rassembla alors que soufflaient les premiers vents du printemps, en commençant par les bataillons de l'infanterie lourde des pézétairoï, équipés de pied en cap, d'immenses sarisses sur l'épaule. Au premier rang, des jeunes gens brandissaient des boucliers marqués de l'étoile argéade de cuivre fauve ; des soldats plus expérimentés, reconnaissables à leur étoile de bronze, étaient alignés derrière eux ; venaient enfin les vétérans, aux écus frappés d'une étoile d'argent.

Tous portaient le casque en forme de bonnet phrygien, muni d'une courte visière, ainsi que des tuniques et des manteaux rouges. Pendant les exercices – des replis ou des simulations d'attaque –, leurs sarisses se heurtaient, provoquant un terrible vacarme, comme si un vent impétueux s'insinuait entre les branches d'une forêt de bronze. Et quand les officiers leur ordonnaient de baisser leurs lances, l'immense phalange présentait l'aspect terrifiant d'un porc-épic hérissé de pointes d'acier.

La cavalerie des hétairoï fut recrutée par les nobles, district par district, équipée de lourdes cuirasses les recouvrant jusqu'à l'abdomen et de casques béotiens à larges bords. Ils montaient de magnifiques chevaux de bataille, venus de Thessalie et nourris dans les gras pâturages qui s'étendaient sur la plaine et le long des rives des grands fleuves.

La flotte concentrée dans les ports du Nord fut bientôt rejointe par des escadrons athéniens et corinthiens, car on craignait une intervention de la marine perse, guidée par un amiral du nom de Memnon, un homme redoutable par sa ruse et par son expérience, fidèle à ses engagements en dépit de tous les dangers.

L'ayant rencontré en Asie, Eumène mit en garde Alexandre, un jour qu'il passait la flotte en revue à bord du vaisseau amiral. « Attention, Memnon est un guerrier qui ne vend son épée

qu'une seule fois et à un seul homme. Il la vend chèrement, et c'est comme s'il jurait fidélité à sa patrie : rien ni personne ne peut lui faire changer de camp, ni de bannière.

« Il commande une flotte composée d'équipages grecs et phéniciens, et compte sur l'appui secret d'un certain nombre de tes adversaires en Grèce. Imagine ce qui se passerait s'il t'attaquait par surprise alors que tu fais traverser les Détroits à ton armée.

« Mes informateurs ont inventé un système de signaux lumineux entre la côte asiatique et la côte européenne afin de déclencher l'alarme à l'approche de sa flotte. Nous savons que les satrapes perses des provinces occidentales lui ont confirmé le commandement suprême de leurs forces en Asie, avec la charge de s'opposer à ton invasion et de te neutraliser. Mais nous ignorons pour l'heure ses plans de bataille, nous ne disposons que de quelques informations sommaires.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour en savoir plus ? demanda Alexandre.

— Un mois, peut-être.

— C'est trop. Nous partons dans quatre jours. »

Eumène lui jeta un regard interdit : « Quatre jours ? Mais c'est de la folie, nous n'avons pas encore assez de ravitaillement ! Je te l'ai dit : l'entretien de ton armée n'est assuré que pour un mois environ. Il est nécessaire d'attendre les nouveaux chargements des mines du mont Pangée.

— Non, Eumène, je n'attendrai pas. Chaque jour qui passe permet à l'ennemi d'organiser sa défense, de concentrer ses troupes, de rassembler des mercenaires, ici même, en Grèce. Il nous faut frapper au plus vite. Comment crois-tu que Memnon agira ?

— Memnon a déjà combattu avec succès les généraux de ton père. Parménion te dira combien il est imprévisible.

— Mais toi, qu'en penses-tu ?

— Il t'attirera d'abord à l'intérieur en pratiquant la tactique de la terre brûlée, puis coupera tes voies de communication et ton approvisionnement maritime à l'aide de sa flotte », suggéra une voix dans son dos.

Eumène se retourna. « Tu connais l'amiral Néarque ? »

Alexandre lui serra la main. « Salut, amiral.

— Pardonne-moi, sire, dit Néarque, un robuste Crétois aux épaules larges, aux yeux et aux cheveux noirs. Je m'occupais des manœuvres et je n'ai donc pas pu te suivre.

— Est-ce ton point de vue que tu viens d'exposer ?

— En toute sincérité, oui. Memnon sait qu'il serait dangereux de t'affronter en rase campagne car il ne dispose pas de troupes suffisamment nombreuses pour contrecarrer ta phalange ; mais il sait probablement que tu ne possèdes pas de grandes réserves.

— Et comment le saurait-il ?

— Le système d'informations que les Perses ont mis au point est extraordinaire : ils ont des espions partout, et ils les paient fort bien. En outre, ils peuvent compter sur un grand nombre d'amis et de sympathisants macédoniens. Memnon n'aura qu'à temporiser avant de déclencher des actions de diversion dans ton dos, aussi bien sur terre que sur mer, te causant des difficultés à défaut de te piéger.

— Le crois-tu vraiment ?

— Je veux seulement te prévenir, sire. L'expédition à laquelle tu te prépares n'a rien à voir avec les précédentes. »

Le bateau prenait le cap vers le large, affrontant les ondes frangées d'écume. Le chef de nage battait le rythme et les rameurs courbaient leur échine luisante sous le soleil, plongeant et soulevant leurs longues rames.

Alexandre semblait absorbé par le roulement pressant des tambours et par le cri des rameurs qui tentaient de garder le rythme.

« On dirait que tout le monde a peur de ce Memnon, observa-t-il soudain.

— Il ne s'agit pas de peur, sire, précisa Néarque. Nous nous contentons de tracer les grandes lignes d'un scénario possible, ou plutôt probable selon moi.

— Tu as raison, amiral : nous sommes plus exposés et plus faibles sur mer, mais personne ne peut nous battre sur terre.

— Pour l'instant, dit Eumène.

— Pour l'instant, admit Alexandre.

— Et donc ? interrogea encore Eumène.

— Même la flotte la plus puissante du monde a besoin de ports, n'est-ce pas, amiral ? demanda Alexandre en se tournant vers Néarque.

— Cela ne fait aucun doute, mais…

— Il faudrait que tu occupes tous les abords des Détroits jusqu'au delta du Nil, pour lui couper la route, suggéra Eumène.

— En effet », dit Alexandre sans broncher.

Tard dans la nuit, la veille du départ, Alexandre regagna Aigai où il s'était rendu pour accomplir un sacrifice sur la tombe de Philippe. Il monta aussitôt dans les appartements de sa mère. Elle veillait, solitaire, brodant un manteau à la lumière des lanternes. Quand il frappa à sa porte, elle vint à sa rencontre et l'embrassa.

« Je n'aurais jamais cru que ce moment viendrait, dit-elle en essayant de dissimuler son émotion.

— Ce n'est pas la première fois que tu me vois partir, maman.

— Mais cette fois, c'est différent, je le sens. J'ai fait des rêves étranges, difficiles à interpréter.

— Je l'imagine. Aristote dit que les rêves sont engendrés par notre esprit, c'est pourquoi tu peux chercher la réponse au fond de toi.

— Je l'ai cherchée, mais depuis un certain temps, l'introspection me procure un sentiment de vertige, presque de peur.

— Et tu en connais la raison.

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien. Tu as beau être ma mère, tu demeures pour moi l'être le plus mystérieux que j'aie jamais rencontré.

— Je ne suis qu'une femme malheureuse. Et voilà que tu pars pour une longue guerre. Mais il était écrit que ces choses-là se produiraient, que tu accomplirais des exploits extraordinaires, surhumains.

— Qu'est-ce que cela signifie ? »

Olympias se tourna vers la fenêtre, comme si elle cherchait des images et des souvenirs parmi les étoiles, ou sur la face de la lune. « Il y a longtemps, avant que tu naisses, j'ai rêvé qu'un dieu m'avait effleurée tandis que je dormais dans ma chambre

nuptiale aux côtés de ton père. Et un jour, à Dodone, pendant ma grossesse, le vent qui s'insinuait parmi les branches des chênes sacrés a murmuré ton nom à mon oreille : Alexandros.

« Certains hommes, engendrés par des femmes mortelles, connaissent un destin hors du commun, et tu es de ceux-là, mon fils, j'en suis certaine. J'ai toujours considéré le fait d'être ta mère comme un privilège, ce qui n'implique pas que le moment de la séparation en soit moins amer.

— Il l'est aussi pour moi, maman. J'ai perdu mon père il y a peu de temps, t'en souviens-tu ? Et un témoin a dit qu'il t'avait vue glisser une couronne de fleurs au cou de son assassin.

— Cet homme a vengé les féroces humiliations que Philippe m'avait infligées, et il a fait de toi un roi.

— Cet homme a exécuté les ordres d'un instigateur. Pourquoi ne le couronnes-tu pas, lui aussi ?

— Parce que j'ignore de qui il s'agit.

— Mais je le saurai, tôt ou tard, et je le clouerai vivant au poteau.

— Et si ton père était un dieu ? »

Alexandre baissa les paupières et revit Philippe s'écrouler dans une mare de sang, il le vit s'effondrer lentement comme dans un rêve, et il put déchiffrer les rides que la souffrance gravait cruellement sur son visage avant de le tuer. Il sentit les larmes lui monter aux yeux.

« Si mon père est un dieu, je le rencontrerai un jour. Mais il ne sera certainement pas plus bienveillant avec moi que ne l'a été Philippe. J'ai offert des sacrifices à son ombre courroucée avant de partir, mère. »

Olympias leva à nouveau les yeux vers le ciel : « L'oracle de Dodone a marqué ta naissance. Un autre oracle, au milieu d'un désert ardent, marquera pour toi une autre naissance, dans une vie qui ne s'éteindra pas. » Puis elle se tourna brusquement vers son fils et se jeta dans ses bras. « Ne m'oublie pas, mon enfant. Mes pensées voleront vers toi chaque jour et chaque nuit. Mon esprit te servira de bouclier sur le champ de bataille, il guérira tes blessures, te frayera un chemin dans la pénombre, combattra les influences malignes, chassera la fièvre. Je t'aime, Alexandre, plus que tout au monde.

— Moi aussi, je t'aime, maman, et je penserai à toi chaque jour. Maintenant saluons-nous, car je partirai avant que l'aube ne se lève. »

Olympias l'embrassa sur les joues, sur les yeux et la tête, elle le serrait contre sa poitrine comme s'il lui était impossible de le quitter.

Alexandre se libéra doucement de cette étreinte et dit à sa mère dans un dernier baiser : « Adieu, maman. Prends soin de toi. »

De grosses larmes s'échappèrent des yeux de la reine. Et c'est seulement lorsque les pas de son fils se furent perdus au loin, dans les couloirs du palais, qu'elle parvint à murmurer :

« Adieu, Alexandre. »

Elle veilla toute la nuit afin de le voir une dernière fois, de son balcon, enfiler son armure à la lumière des torches, se coiffer de son casque à crête, ceindre son épée et empoigner son bouclier, frappé de l'étoile d'or. Elle pouvait entendre Bucéphale hennir et piaffer d'impatience, et Péritas lancer des aboiements désespérés en essayant en vain de briser sa chaîne.

Elle l'observa ainsi, immobile, tandis qu'il s'envolait sur son étalon. Et elle demeura là jusqu'à ce que le dernier écho de son galop s'évanouisse dans le lointain, englouti par les ténèbres.

49

L'amiral Néarque ordonna aux soldats de hisser l'étendard royal et d'emboucher les trompettes, et la grande quinquérème s'ébranla, glissant légèrement sur les eaux. Le gigantesque tambour de Chéronée avait été fixé au centre du pont à la base du grand mât, et quatre hommes donnaient le rythme aux rameurs en le frappant à l'aide de grandes massues enveloppées de cuir, de telle sorte que son grondement, porté par le vent, résonnait aux oreilles de tous les soldats dans le sillage du vaisseau amiral.

Alexandre se dressait à la proue, dans une armure de lames d'argent, coiffé d'un casque du même métal en forme de tête de lion à gueule ouverte. Il portait des jambières ciselées et une épée à poignée d'ivoire qui avait appartenu à son père. Il serrait dans sa main droite une lance de frêne, terminée par une pointe dorée qui brillait au soleil à chacun de ses mouvements, comme la foudre de Zeus.

Le roi paraissait envoûté par son rêve, il accueillait sur son visage la caresse du vent marin et celle de la lumière limpide du soleil. Debout sur les cent cinquante navires qui composaient la flotte, tous les soldats concentraient leur regard sur cette silhouette étincelante à la proue du vaisseau amiral, semblable à la statue d'un dieu.

Mais soudain, un bruit sembla tirer le roi de sa torpeur. Il tendit l'oreille, balaya les environs d'un regard inquiet. Néarque s'approcha. « Que se passe-t-il, sire ?

— Écoute, n'entends-tu rien ? »

Néarque secoua la tête : « Non, rien.

— Mais si, écoute. On dirait… c'est impossible ! »

Il descendit du château de proue et marcha le long de la muraille jusqu'à ce qu'il entende, plus clairement cette fois-ci, mais toujours faiblement, l'aboiement d'un chien. En scrutant les vagues ourlées d'écume, il aperçut Péritas qui nageait

désespérément, à la limite de ses forces. Alors il s'écria : « C'est mon chien ! C'est Péritas, sauvez-le ! Sauvez-le, par Héraclès ! »

Trois marins plongèrent immédiatement et ils entourèrent de cordes le corps de l'animal pour le hisser à bord.

Une fois sur le pont, la pauvre bête se coucha, complètement épuisée, tandis qu'Alexandre s'agenouillait devant elle, la caressant avec émotion. Un bout de chaîne pendait encore à son cou, et ses pattes saignaient d'avoir tant couru.

« Péritas, Péritas, répétait-il. Ne meurs pas.

— Ne t'inquiète pas, sire, le rassura un vétérinaire de l'armée aussitôt accouru. Il s'en tirera. Il est seulement mort de fatigue. »

Séché et réchauffé par les rayons du soleil, Péritas donna bientôt des signes de vie et fit entendre sa voix. C'est alors que Néarque posa la main sur l'épaule du souverain. « Sire, l'Asie. »

Alexandre bondit et se précipita à la proue : la rive asiatique se profilait devant lui, découpée par mille criques et ponctuée de villages enchâssés dans des collines boisées et des plages ensoleillées.

« Nous allons débarquer », ajouta Néarque tandis que les marins amenaient la voile et s'apprêtaient à jeter l'ancre.

Le grand rostre de bronze fendait les vagues vaporeuses et Alexandre contemplait cette terre, désormais proche, comme si les rêves qu'il avait longuement caressés s'apprêtaient à devenir réalité.

Le commandant s'écria : « Rames dehors ! »

Les rameurs levèrent leurs rames ruisselantes, laissant le navire continuer sur son élan vers la côte. Quand ils se trouvèrent à proximité du rivage, Alexandre empoigna sa lance, prit son élan et la jeta de toutes ses forces. La hampe pointue décrivit dans le ciel une large courbe en scintillant sous le soleil comme un météore, puis, reprenant de la vitesse, elle se précipita vers le sol avant de se planter en vibrant sur le sol asiatique.

Deuxième livre
LES SABLES D'AMMON

1

Du haut de la colline, Alexandre se tourna vers la plage pour contempler un spectacle qui avait déjà eu lieu mille ans plus tôt : des centaines de navires, des milliers de guerriers étaient alignés sur la rive. Mais la ville qui s'étendait derrière lui, Ilion, l'héritière de l'ancienne Troie, ne se préparait pas à un siège de dix ans. Elle ouvrait ses portes au descendant d'Achille et de Priam.

Voyant ses compagnons sauter à cheval et se diriger vers lui, il éperonna Bucéphale : il voulait être le premier à entrer dans le vieux sanctuaire d'Athéna Ilias et à s'y recueillir. Une fois sur les lieux, il confia son étalon à un domestique et franchit le seuil du temple.

Des formes indéterminées, des objets aux contours flous luisaient dans la pénombre, et ses yeux, aveuglés un instant plus tôt par la splendeur de la Troade sous un soleil au zénith, durent s'habituer à une telle obscurité.

L'édifice abritait les souvenirs de la guerre d'Homère, l'épopée d'un siège de dix ans face aux murs que les dieux avaient élevés. Ces objets, vieillis par le temps, portaient une dédicace, une inscription : on pouvait admirer la cithare de Pâris et les armes d'Achille, notamment son grand bouclier historié.

Alexandre embrassa du regard le sanctuaire, s'attardant sur les vestiges que des mains invisibles avaient conservés dans tout leur éclat, au cours des siècles, pour la dévotion et la curiosité des fidèles. Ils étaient fixés aux colonnes, aux poutres du plafond, aux murs de la cellule. Mais qu'y avait-il de vrai en eux ? N'étaient-ils pas en partie le fruit de la ruse des prêtres, de leur avidité ?

Au milieu de tout ce fatras, qui évoquait une accumulation de marchandises, plus que le mobilier d'un sanctuaire, seules sa passion pour le poète aveugle et son admiration pour ses héros,

réduits en cendres par le temps et par les innombrables événements survenus entre les deux rives des Détroits, étaient vraiment sincères.

Il s'était présenté à l'improviste, comme jadis son père Philippe dans le temple d'Apollon à Delphes, et personne ne l'attendait. Entendant un pas léger, il se cacha derrière une colonne, non loin de la statue du culte – une image impressionnante d'Athéna, sculptée dans la roche, peinte et munie d'armes de métal. C'était une idole raide et primaire, creusée dans un unique bloc de pierre sombre ; ses yeux de nacre ressortaient dans ce visage noirci par les années et par la fumée des lampes votives.

Une jeune fille, vêtue d'un péplos blanc, les cheveux tirés sous une coiffe de la même couleur, s'approcha de la statue, un petit seau dans une main et une éponge dans l'autre.

Grimpant sur le piédestal, elle entreprit de nettoyer la statue, répandant sous les hauts chevrons un parfum pénétrant d'aloès et de nard. Alexandre la rejoignit d'un pas feutré et lui demanda :

« Qui es-tu ? »

Sursautant, la jeune fille laissa tomber son petit seau, qui rebondit sur le pavé et roula au pied d'une colonne.

« N'aie pas peur, la rassura le souverain. Je ne suis qu'un pèlerin soucieux de rendre hommage à la déesse. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est Daunia, je suis une esclave consacrée », répondit la jeune fille, intimidée par Alexandre qui, contrairement à ce qu'il affirmait, ne ressemblait aucunement à un pèlerin.

On voyait en effet son armure et ses jambières briller sous son manteau et son ceinturon en maille métallique cliquetait à chacun de ses mouvements. « Une esclave consacrée ? On ne le dirait pas. Tu as de beaux traits aristocratiques et un regard très fier.

— Tu es peut-être habitué à la vue des esclaves consacrées d'Aphrodite, qui sont d'abord esclaves de la convoitise des hommes.

— Pas toi ? interrogea Alexandre en ramassant le seau.

— Je suis vierge. Comme la déesse. N'as-tu jamais entendu parler de la cité des femmes ? C'est de là que je viens. »

Son accent était très particulier, le souverain n'en avait jamais entendu de pareil.

« J'ignorais qu'il existait une telle cité. Où se trouve-t-elle ?

— En Italie. Elle se nomme Locres, et son aristocratie est uniquement féminine. Elle a été fondée par cent familles, qui toutes descendaient de femmes qui avaient fui la Locride, leur patrie d'origine. Elles étaient veuves et s'étaient, dit-on, unies à leurs esclaves.

— Et pourquoi vis-tu ici, si loin de ta patrie ?

— Pour expier une faute.

— Une faute ? Quelle faute a bien pu commettre une personne aussi jeune que toi ?

— Il ne s'agit pas de moi. Il y a mille ans, la nuit où Troie tomba, Ajax d'Oilée, notre héros national, viola la princesse Cassandre, fille de Priam, ici même, sur le piédestal où reposait le Palladion sacré, la miraculeuse image d'Athéna tombée du ciel. Depuis lors, les Locriens paient ce sacrilège en offrant deux jeunes filles de la meilleure noblesse pour servir un an dans le sanctuaire de la déesse. »

Alexandre secoua la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Il balaya la pièce du regard tandis que le dallage du temple résonnait sous les sabots de nombreux chevaux : ses compagnons étaient arrivés.

Un prêtre entra. Comprenant aussitôt à qui il avait affaire, il s'inclina devant le souverain et dit :

« Bienvenue, puissant seigneur. Je regrette que tu ne nous aies pas avertis : tu aurais eu droit à un tout autre accueil. »

Il fit signe à la jeune fille de partir. Mais Alexandre la retint.

« Celui que j'ai reçu me convient parfaitement, affirma-t-il. Cette jeune fille m'a raconté une histoire extraordinaire, qui dépasse mon imagination. J'ai entendu dire que des vestiges de la guerre de Troie sont conservés dans ce temple. Est-ce vrai ?

— Bien sûr. L'image que tu vois est un Palladion : elle reproduit une ancienne statue d'Athéna, que Zeus envoya du ciel. Cette statue rendait invincible la ville qui la détenait. »

C’est alors qu’Héphestion, Ptolémée, Perdiccas et Séleucos pénétrèrent dans le sanctuaire.

« Et où se trouve l’original ? demanda Héphestion.

— Certains disent que le héros Diomède l’aurait ramenée à Argos. D’autres affirment qu’Ulysse alla en Italie et l’offrit au roi Latinus. D’autres encore soutiennent qu’Énée la déposa dans un temple non loin de Rome, où elle trônerait encore. Quoi qu’il en soit, de nombreuses villes se vantent de posséder la véritable idole.

— Je veux bien le croire, observa Séleucos. Une telle conviction vous remplit de courage.

— Oui, acquiesça Ptolémée. Aristote dirait que la conviction, ou la prophétie, engendre l’événement.

— Mais en quoi le véritable Palladion se distingue-t-il des autres statues ? demanda Alexandre.

— La véritable idole, déclara le prêtre sur un ton solennel, est capable de fermer les yeux et de remuer sa lance.

— Ce n’est pas difficile, remarqua Ptolémée. N’importe lequel de nos ingénieurs militaires saurait construire un engin de ce genre. »

Le prêtre le foudroya du regard et secoua la tête. L’imitant, le souverain demanda : « Crois-tu en quelque chose Ptolémée ?

— Oui, naturellement, répondit le jeune homme en posant une main sur la garde de son épée. En ceci. » Puis il appuya son autre main sur l’épaule d’Alexandre. « Et en l’amitié.

— Pourtant, insista le prêtre, les objets que vous voyez sont vénérés depuis des temps immémoriaux entre ces murs sacrés, et les tertres qui ponctuent le rivage renferment depuis toujours les os d’Achille, de Patrocle et d’Ajax. »

On entendit alors un bruit de pas : Callisthène les avait rejoints. Il souhaitait visiter, lui aussi, le célèbre sanctuaire.

« Et toi, qu’en penses-tu, Callisthène ? lui demanda Ptolémée en le prenant par le bras. Crois-tu vraiment que cette armure appartient à Achille ? Et que la cithare exposée sur cette colonne est celle de Pâris ? »

Il effleura les cordes, qui émirent un son étouffé et désaccordé.

L'attention d'Alexandre semblait s'être détournée de la conversation. Il contemplait la jeune Locrienne qui remplissait les lanternes d'huile parfumée, il observait les formes parfaites que laissait entrevoir son péplos léger, traversé par un rayon de lumière, ainsi que ses yeux fuyants et dociles, remplis de mystère.

« Tout ceci n'a aucune importance, vous le savez bien, répliqua Callisthène. Dans le temple des Dioscures, à Sparte, on exhibe l'œuf qui aurait donné naissance aux frères d'Hélène – les jumeaux. Je pense, quant à moi, qu'il s'agit plutôt d'un œuf d'autruche, un oiseau libyen de la taille d'un cheval. De nombreux sanctuaires regorgent de tels vestiges. L'important, c'est ce que les gens veulent croire. Et les gens ont besoin de croire, ils ont besoin de rêver. » Tout en parlant, il se tourna vers Alexandre.

Le roi s'approcha de la grande panoplie de bronze, ornée d'étain et d'argent. Il effleura du bout des doigts le bouclier sculpté à bandes bosselées, où l'on pouvait admirer les scènes qu'Homère avait décrites, et le casque pourvu d'un triple cimier.

« Et comment cette armure aurait-elle échoué ici ? demanda-t-il au prêtre.

— Après l'avoir volée à Ajax, Ulysse fut pris de remords. Il la rapporta et la déposa devant sa tombe, comme un présent votif, en priant les dieux de le ramener à Ithaque. Elle fut ainsi recueillie et conservée dans ce sanctuaire. »

Alexandre alla vers le prêtre et lui dit : « Sais-tu qui je suis ?

— Oui. Tu es Alexandre, le roi des Macédoniens.

— Tu l'as dit. Et, du côté de ma mère, je suis le descendant direct de Pyrrhos, le fils d'Achille, fondateur de la dynastie épirote, et donc héritier d'Achille. Cette armure est à moi, je la veux. »

Le prêtre blêmit : « Seigneur…

— Mais enfin ! ricana Ptolémée. Nous devrions croire que cette cithare appartenait à Pâris, que ces armes ont été fabriquées par le dieu Héphaïstos en personne et confiées à Achille, alors que tu refuses d'admettre que notre roi est un descendant direct du Péléide ?

— Oh ! non, balbutia le prêtre. Le fait est qu'il s'agit d'objets sacrés qui ne peuvent…

— Des histoires ! intervint Perdiccas. Tu feras fabriquer des armes identiques. Personne ne verra la différence. Elles reviennent à notre souverain car elles appartenaient à son ancêtre… »

Et il écarta les bras comme pour signifier qu'un héritage était un héritage. « Faites-les porter au camp : qu'elles soient hissées comme un étendard devant l'armée avant chaque bataille ! ordonna Alexandre. Et maintenant, rentrons. La visite est terminée. »

Ils sortirent par petits groupes, s'attardant encore pour jeter un dernier coup d'œil au sanctuaire, à son incroyable fatras.

Le prêtre intercepta le regard d'Alexandre dirigé vers la jeune fille qui disparaissait par une porte latérale.

« Chaque soir, après le coucher du soleil, elle se baigne dans la mer, près de l'embouchure du Scamandre », lui murmura-t-il à l'oreille.

Le roi partit sans un mot. Il bondit à cheval et regagna le camp installé au bord de la mer, aussi grouillant qu'une gigantesque fourmilière.

Alexandre la vit arriver dans l'obscurité d'un pas rapide et assuré, longeant la rive gauche du fleuve. Elle s'immobilisa à l'endroit où les eaux du Scamandre viennent se confondre avec la mer.

C'était une nuit tranquille et calme, et la lune amorçait sa course dans le ciel, dessinant un long sillon argenté depuis l'horizon jusqu'à la rive. La jeune fille ôta ses vêtements, dénoua ses cheveux et pénétra dans l'eau. Son corps, caressé par les vagues, brillait à la lumière de la lune, pareil à du marbre poli.

« Tu es aussi belle qu'une déesse, Daunia », chuchota Alexandre en sortant de l'ombre.

La jeune fille s'enfonça dans l'eau jusqu'au menton et recula. « Ne me fais pas de mal, dit-elle, je suis consacrée.

— Pour expier un viol ancien ?

— Pour expier le viol que les femmes ont si souvent été obligées de subir. »

Le souverain se déshabilla et la rejoignit tandis qu'elle croisait les bras sur sa poitrine.

« On dit que l'Aphrodite de Cnide, qu'a sculptée le divin Praxitèle, se couvre les seins de cette manière. Aphrodite aussi est pudique… N'aie pas peur. Viens. »

La jeune fille s'approcha lentement en marchant sur le fond sablonneux, et son corps divin apparut progressivement, ruisselant d'eau, léché par la surface des flots qui s'abaissaient en lui caressant d'abord les hanches, puis le ventre. « Conduis-moi en nageant jusqu'au tombeau d'Achille. Je ne veux pas qu'on nous voie.

— Suis-moi, dit Daunia. J'espère que tu es un bon nageur. »

Elle glissa sur les vagues comme une néréide, une nymphe des abîmes. La côte formait une large crique, éclairée par les feux du camp, et se terminait par un promontoire, à l'extrémité duquel se dressait un tertre.

« Je le suis », répondit Alexandre en nageant à ses côtés.

Daunia gagna le large en traversant le golfe pour rejoindre le promontoire. Elle se déplaçait avec élégance et légèreté, sans bruit, fendant les eaux comme une créature marine.

« Tu es très douée », observa Alexandre en haletant.

— Je suis née au bord de la mer. Es-tu certain de vouloir aller jusqu'au promontoire de Sigéion ? »

Alexandre s'abstint de répondre et continua de nager jusqu'à ce qu'il puisse apercevoir un ourlet d'écume se former au clair de lune sur toute la longueur de la plage, et les vagues s'étirer jusqu'à venir lécher la base du grand tertre. Ils sortirent de l'eau, main dans la main. Le roi alla vers la masse sombre formée par le tombeau d'Achille. Il sentait, ou croyait sentir, l'esprit du héros s'insinuer en lui. Et quand il se tourna vers sa compagne, cherchant son regard dans la pénombre, il eut l'impression de voir Briséis à la joue rosée.

« Seuls les dieux peuvent jouir de tels moments, murmura-t-il dans la brise tiède qui venait de la mer. Ici s'est assis Achille pleurant la mort de Patrocle. Ici l'Océan maternel a déposé ses armes, fabriquées par un dieu.

— Ainsi, tu es croyant ? demanda la jeune fille. Mais alors, pourquoi dans le temple…

— Ici, c'est différent. Il fait nuit et l'on peut encore entendre les voix lointaines qui se sont éteintes. Et puis, tu resplendis sans voiles devant moi.

— Tu es vraiment roi ?

— Regarde-moi. Qui crois-tu que je suis ?

— Tu es le jeune homme qui m'apparaissait parfois en songe tandis que je dormais avec mes compagnes dans le sanctuaire de la déesse. Le jeune homme que j'aurais voulu aimer. »

Elle posa sa tête sur la poitrine du roi.

« Demain, je partirai, dit-il. Et dans quelques jours, il me faudra affronter une dure bataille. Peut-être vaincrai-je, peut-être mourrai-je.

— Alors, si tu le souhaites, aime-moi, ici, sur ce sable encore tiède, et laisse-moi te serrer dans mes bras, même si nous devons le regretter plus tard. » Elle l'embrassa longuement en lui caressant les cheveux. « Seuls les dieux peuvent jouir de tels moments. Et nous serons des dieux tant que durera la nuit. »

2

Alexandre se déshabilla entièrement devant son armée rangée. Selon l'ancienne coutume, il courut trois fois autour du tombeau d'Achille, et Héphestion, également nu, fit de même autour de celui de Patrocle. À chaque tour, plus de quarante mille hommes s'écriaient :

Alalalàï !

« Quel acteur extraordinaire ! s'exclama Callisthène dans un coin du camp.

— Tu le penses vraiment ? Tu trouves ? demanda Ptolémée.

— J'en suis convaincu. Il ne croit pas plus que nous aux mythes et aux légendes, mais il se comporte comme s'ils étaient plus vrais que la réalité : il démontre de cette façon que les rêves sont possibles.

— Tu as l'air de le connaître parfaitement, remarqua Ptolémée sur un ton sarcastique.

— J'ai appris à observer non seulement la nature, mais aussi les hommes.

— Alors tu devrais savoir que personne ne peut affirmer connaître Alexandre. Ses actions sont visibles aux yeux de tous, mais elles demeurent imprévisibles, et il n'est pas toujours facile d'en saisir le sens profond. Il croit et ne croit pas à la fois, il est capable d'élans d'amour et d'éclats de colère irrépressibles, il est…

— Quoi ?

— … différent. La première fois que je l'ai rencontré, il avait six ans, et aujourd'hui encore je ne peux pas dire que je le connais vraiment.

— Tu as peut-être raison. Mais en cet instant, tous ses hommes pensent qu'il est un nouvel Achille et qu'Héphestion est un nouveau Patrocle.

— En cet instant, tous deux en sont également convaincus. D'ailleurs, n'as-tu pas établi, grâce à tes calculs astronomiques,

que notre invasion a lieu au cours du même mois qui a vu éclater la guerre de Troie, il y a exactement mille ans ? »

Entre-temps, Alexandre s'était rhabillé et avait enfilé son armure, imité par Héphestion. Tous deux grimpèrent sur leur cheval. Puis le général Parménion donna l'ordre de sonner le rassemblement. Ptolémée se hâta à son tour de sauter sur sa monture. « Je dois rejoindre mon détachement, dit-il. Alexandre va passer l'armée en revue. »

Le son des trompettes retentit encore et l'armée se déploya le long de la rive, chaque subdivision brandissant son étendard et ses insignes.

L'infanterie comptait trente-deux mille hommes. Sur la gauche se tenaient trois mille « écuyers » ainsi que sept mille alliés grecs, à peine le dixième des combattants qui avaient affronté les Perses à Platées, cent cinquante ans plus tôt. Ils portaient la lourde armure traditionnelle de l'infanterie grecque de ligne et des casques corinthiens qui protégeaient leur visage jusqu'à la base du cou, ne découvrant que leur bouche et leurs yeux.

Au centre, les sept bataillons de la phalange, les pézétairoï, étaient formés de dix mille hommes. Sur la droite se trouvaient les auxiliaires barbares du Nord : cinq mille Thraces et Triballes qui avaient accepté l'invitation d'Alexandre, alléchés par la paie et par la perspective de nombreuses mises à sac. Infatigables, très courageux, ils ne craignaient ni le danger ni le froid, pas plus que la faim ou les efforts. Leurs tignasses rousses et hirsutes, leurs longues barbes, leur peau claire, parsemée de taches de rousseur, leurs corps couverts de tatouages leur donnaient un aspect terrifiant.

Les plus sauvages et les plus primitifs étaient les Agrianes, une tribu des montagnes illyriennes ; ils ne comprenaient pas le grec et il fallait recourir à un interprète pour s'entretenir avec eux, mais ils escaladaient les parois rocheuses avec une habileté sans pareille, employant des cordes de fibres végétales, des crochets et des grappins. Les Thraces et les auxiliaires du Nord arboraient des casques et des corsets de cuir, de petits boucliers en demi-lune et de longs sabres qui coupaient aussi bien de la pointe que du tranchant. Ils luttaient avec une férocité bestiale

et s'échauffaient tellement durant les corps à corps qu'ils en arrivaient à arracher la peau de leurs adversaires avec leurs dents. Venaient enfin comme pour les contenir, sept mille autres mercenaires grecs, d'infanterie lourde et légère.

Sur les ailes, la cavalerie lourde des hétairoï, composée de deux mille huit cents hommes, se détachait de l'infanterie ; elle était flanquée d'autant de cavaliers thessaliens et d'environ quatre mille auxiliaires, ainsi que des cinq cents hommes de la « Pointe », la fine fleur de la cavalerie, l'escadron d'Alexandre. Le roi, monté sur Bucéphale et suivi de ses compagnons, passa l'armée en revue, subdivision par subdivision. Eumène était également présent, armé de pied en cap, bombant le torse sous sa cuirasse athénienne de lin, décorée et renforcée de plaques de bronze si bien astiquées qu'on aurait pu se mirer dedans. Tandis qu'il observait cette multitude de soldats, des pensées plutôt prosaïques se pressaient dans son esprit : il se demandait quelles quantités de blé, de légumes, de poisson salé, de viande fumée et de vin lui seraient nécessaires pour rassasier et désaltérer tous ces gens, quelles sommes il lui faudrait débourser pour acheter ces victuailles sur le marché ; il évaluait le temps que dureraient les réserves.

Toutefois, il ne désespérait pas de prodiguer au roi ses bons conseils quant à la réussite de son expédition avant la tombée de la nuit.

Dès qu'ils eurent atteint la tête de l'armée, Alexandre fit un geste en direction de Parménion, et le général donna aussitôt le signal de départ. La longue colonne s'ébranla : la cavalerie en double rang sur les côtés, l'infanterie au milieu. Ils prirent la direction du nord et longèrent le rivage.

L'armée se déployait comme un immense serpent. Au loin, on distinguait le casque d'Alexandre, surmonté de deux longues plumes blanches.

Au même moment, Daunia apparut sur le seuil du sanctuaire d'Athéna et s'immobilisa au sommet de l'escalier. Dans son armure trop rutilante et trop astiquée, le jeune homme qui l'avait aimée sur le rivage, en cette nuit parfumée de printemps, avait l'allure d'un enfant. Ce n'était plus lui, il n'existait plus.

Elle sentit un grand vide s'installer en elle en le voyant s'éloigner vers l'horizon. Quand il eut totalement disparu, elle s'essuya les yeux d'un geste rapide de la main et regagna le temple, dont elle referma la porte derrière elle.

Eumène avait envoyé deux estafettes sous escorte, l'une en direction de Lampsaque et l'autre de Cyzique, deux puissantes villes grecques situées le long des Détroits ; la première se dressait sur la côte, la seconde sur une île. Il leur renouvelait son offre de liberté et leur proposait un traité d'alliance au nom d'Alexandre.

Le roi était émerveillé par le paysage qu'il découvrait. À chaque détour de la route, il disait à Héphestion : « Regarde ce village ! Regarde cet arbre… et cette statue… » Tout était pour lui source d'enchantement : les villages blancs sur les collines, les sanctuaires des divinités grecques et barbares, plongés dans la campagne, le parfum des pommiers en fleur, le vert rutilant des grenades.

Si l'on exceptait son exil parmi les montagnes enneigées d'Illyrie, c'était son premier voyage hors de Grèce.

Ptolémée et Perdiccas chevauchaient derrière lui, ses autres compagnons demeuraient auprès de leurs soldats. Lysimaque et Léonnatos fermaient la marche, à la tête de deux détachements d'arrière-garde.

« Pourquoi allons-nous vers le nord ? demanda Léonnatos.

— Alexandre veut s'emparer de la rive asiatique du détroit. De cette façon, personne ne pourra entrer au Port ni en sortir sans notre autorisation. De plus, puisqu'elle dépend des importations de blé qui y transitent, Athènes aura ainsi d'excellentes raisons d'entretenir de bonnes relations avec nous. En outre, toutes les provinces perses qui donnent sur la mer Noire seront ainsi isolées. C'est là une opération ingénieuse.

— C'est vrai. »

Ils poursuivirent leur route au pas, sous le soleil qui amorçait sa course dans le ciel. Puis Léonnatos reprit : « Il y a pourtant quelque chose que je ne comprends pas.

— On ne peut pas tout comprendre dans la vie, ironisa Lysimaque.

— C'est possible, mais explique-moi pourquoi tout est si tranquille. Nous avons débarqué avec quarante mille hommes en plein jour, Alexandre a visité le temple d'Ilion, il a dansé autour de la sépulture d'Achille, et personne n'était là pour nous attendre. Pas un seul Perse. Tu ne trouves pas cela étrange ?

— Pas du tout.

— Pourquoi ? »

Lysimaque se retourna. « Tu vois ces deux hommes, là-haut ? demanda-t-il en indiquant les silhouettes de deux cavaliers qui longeaient la crête des monts de la Troade. Ils nous suivent depuis l'aube, et ils nous ont certainement surveillés pendant toute la journée d'hier. Ils ne sont sans doute pas seuls dans les environs.

— Alors, avertissons Alexandre…

— Calme-toi. Alexandre le sait fort bien, et il sait également que les Perses sont en train de nous préparer un accueil digne de leur réputation. »

L'armée continua sa progression sans rencontrer de difficultés jusqu'à la pause de midi. On ne voyait que des paysans dans les champs, penchés sur leurs travaux, ou des groupes d'enfants qui couraient le long de la route, en criant et en essayant d'attirer l'attention.

Quand le soir vint, ils s'arrêtèrent non loin d'Abydos. Parménion plaça des sentinelles tout autour du camp, à une certaine distance, et envoya des détachements de cavalerie légère dans les environs afin de parer à d'éventuelles attaques surprises.

Dès que la tente d'Alexandre fut dressée, le trompette sonna la réunion du conseil, et tous les généraux se rassemblèrent autour d'une table, tandis qu'on servait le repas. Callisthène était également présent, mais Eumène les avait priés de commencer sans lui.

« Mes amis, nous sommes beaucoup mieux ici qu'en Thrace ! s'exclama Héphestion. Le climat est excellent, les gens semblent accueillants, j'ai vu de jolies filles et nous n'avons pas les Perses dans les pattes. J'ai l'impression de me trouver à Miéza, à l'époque où Aristote nous emmenait à la chasse aux insectes dans les bois.

— Ne te fais pas d'illusions, répliqua Léonnatos. Lysimaque et moi avons remarqué que deux cavaliers nous suivaient tout au long de la journée. Et il est probable qu'ils ne nous quitteront pas d'une semelle. »

Parménion demanda respectueusement la parole, dans son style un peu vieillot.

« Tu n'as pas besoin de réclamer mon autorisation pour intervenir, Parménion, lui répondit Alexandre. Ici, personne ne possède autant d'expérience que toi, et tu as beaucoup de choses à apprendre à chacun d'entre nous.

— Je te remercie, dit le vieux général. Je voulais seulement savoir quelles étaient tes intentions pour la journée de demain et pour le futur proche.

— Pousser vers l'intérieur, vers le territoire que les Perses contrôlent directement. Alors, ils n'auront plus le choix : ils devront nous affronter en rase campagne et nous les vaincrons. »

Parménion garda le silence.

« Tu ne m'approuves pas ?

— Pas entièrement. J'ai affronté les Perses au cours de la première campagne, et je peux te garantir que ce sont de redoutables adversaires. En outre, ils peuvent compter sur un formidable commandant : Memnon de Rhodes.

— Un renégat grec ! s'écria Héphestion.

— Non. Un soldat de métier. Un mercenaire.

— Ce n'est pas la même chose ?

— Non, ce n'est pas la même chose, Héphestion. Après avoir mené de nombreuses guerres, certains hommes se retrouvent privés de convictions et d'idéaux, mais ils conservent leur habileté et leur expérience. Alors, ils vendent leur épée au plus offrant. Mais si ce sont des hommes d'honneur – et c'est le cas de Memnon –, ils demeurent fidèles à leurs pactes. La parole qu'ils ont donnée devient leur patrie, et ils la respectent rigoureusement.

« Memnon représente un danger pour nous, d'autant plus qu'il est entouré de ses troupes : de dix à quinze mille mercenaires, tous grecs, tous bien armés, tous redoutables en rase campagne.

— Nous avons battu le bataillon sacré des Thébains, observa Séleucos.

— Cela ne compte pas, répliqua Parménion. Les hommes auxquels nous aurons affaire sont des soldats de métier : ils ont passé leur vie à combattre, et lorsqu'ils ne combattent pas ils s'entraînent.

— Parménion a raison, approuva Alexandre. Memnon est dangereux et sa phalange de mercenaires l'est aussi, d'autant plus qu'elle est flanquée de la cavalerie perse. »

Eumène fit alors son apparition.

« L'armure te sied particulièrement, dit Cratère en ricanant. Tu as l'air d'un général. Dommage que tes jambes soient aussi tordues et aussi maigres… »

L'assemblée partit d'un grand éclat de rire, mais Eumène déclama ces vers :

Je n'aime pas un général à la taille élancée, à la démarche élastique, vain de ses cheveux frisés et rasé sous le nez. Il me faut un homme trapu, je lui veux des jambes cagneuses, des pieds bien plantés en terre, le cœur solide[1].

« Bravo ! s'écria Callisthène. Archiloque est l'un de mes poètes préférés.

— Laissez-le parler, ordonna Alexandre. Eumène nous apporte des nouvelles, qui, je l'espère, sont bonnes.

— Bonnes et mauvaises, mon ami. Par lesquelles veux-tu que je commence ? »

Alexandre masqua à grand-peine sa déception. « Par les mauvaises. On s'habitue toujours aux bonnes. Donnez-lui un siège. »

Eumène prit place avec raideur car son armure l'empêchait de se baisser. « Les habitants de Lampsaque ont déclaré qu'ils s'estiment assez libres et qu'ils n'ont aucun besoin de notre aide. Bref, ils ne souhaitent pas que nous nous mêlions de leurs affaires. »

Le visage d'Alexandre s'était assombri, et l'on pouvait deviner qu'il était sur le point de céder à la colère. Eumène se

---

[1]ARCHILOQUE, Fragments, trad. André Bonnard, Paris, Les Belles Lettres 1958, P. 30.

hâta donc d'enchaîner : « En revanche, j'ai de bonnes nouvelles de Cyzique. La ville nous est favorable, elle accepte de se joindre à nous. C'est vraiment une bonne nouvelle, car tous les mercenaires qui sont au service des Perses sont payés en monnaie de Cyzique. Des statères d'argent, pour être précis. Comme celui-ci. » Et il jeta sur la table une belle pièce de monnaie, qui rebondit et se mit à rouler sur elle-même comme une toupie jusqu'à ce que la main velue de Cleitos le Noir l'arrête d'un coup sec.

« Et alors ? interrogea le général en la tournant et la retournant entre ses doigts.

— Si la ville de Cyzique bloque l'émission de sa monnaie en direction des provinces perses, expliqua Eumène, les gouverneurs se trouveront vite en difficulté. Ils devront se taxer eux-mêmes, ou chercher d'autres formes de paiement, que les mercenaires apprécient peu. Cela vaut aussi pour leur ravitaillement, pour la paie des équipages maritimes, et pour le reste.

— Mais comment as-tu fait ? demanda Cratère.

— Je n'ai pas attendu notre débarquement en Asie pour traiter, répliqua le secrétaire. Je suis en négociation avec la ville depuis longtemps. Du temps où vivait encore… (il baissa la tête)… le roi Philippe. »

À ces mots, le silence s'abattit sous la tente comme si l'esprit du souverain tombé au faîte de sa gloire sous les coups de son assassin flottait sur l'assistance.

« Bien, conclut Alexandre. Mais cela ne change rien à nos plans. Demain, nous marcherons vers l'intérieur : nous irons débusquer le lion dans sa tanière. »

Dans le monde connu, personne ne possédait de cartes aussi précises et aussi complètes que celles de Memnon de Rhodes. Elles étaient, disait-on, le fruit de l'expérience millénaire des marins de son île et de l'habileté d'un mystérieux cartographe.

Le mercenaire grec déplia la carte sur sa table et en fixa les coins au moyen de quatre chandeliers. Puis il tira un pion d'un coffret à jeu et le posa entre la Dardanie et la Phrygie. « À l'heure qu'il est, Alexandre se trouve plus ou moins ici. »

Les membres du haut commandement perse étaient réunis autour de la table, debout, dans leur tenue de combat, qui comprenait un pantalon et des bottes. Il y avait là Arsamès et Arsitès, respectivement gouverneurs de la Pamphylie et de la Phrygie ; Rhéomitrès, commandant de la cavalerie bactriane, Rhoisakès, ainsi que le commandant suprême, le satrape de la Lydie et de l'Ionie : Spithridatès, un gigantesque Iranien à la peau olivâtre, aux yeux noirs et profonds, qui présidait l'assemblée.

« Que suggères-tu ? », demanda ce dernier en grec.

Memnon détourna les yeux de la carte géographique. Il avait la quarantaine, les tempes grisonnantes, les bras musclés, une barbe très soignée, modelée par le rasoir, qui lui donnait l'allure d'un de ces personnages que les artistes grecs représentaient sur leurs bas-reliefs et leurs vases.

« Quelles nouvelles avons-nous de Suse ? interrogea-t-il.

— Aucune pour le moment. Et nous ne pouvons nous attendre à des renforts massifs avant deux mois : les distances sont grandes et les procédures de recrutement fort longues.

— Nous ne pouvons donc compter que sur nos forces.

— Oui, c'est cela, confirma Spithridatès.

— Nous sommes inférieurs en nombre.

— Pas de beaucoup.

— Mais c'est énorme, dans une telle situation. Les Macédoniens ont une structure de combat impressionnante, la meilleure au monde. Ils ont battu en rase campagne des armées de tous les types et de toutes les nationalités.

— Donc ?

— Alexandre essaie de nous provoquer, mais je pense qu'il vaudrait mieux éviter un choc frontal. Voici mon plan : il nous faudra lâcher sur ses traces un grand nombre d'éclaireurs à cheval qui nous tiendront constamment informés de ses mouvements, introduire dans son armée des espions qui nous communiqueront ses intentions, avant de nous retirer en pratiquant la politique de la terre brûlée, sans lui laisser un grain de blé ou une gorgée d'eau potable.

« Des groupes de la cavalerie rapide effectueront d'incessantes incursions contre les détachements chargés de

l'approvisionnement en nourriture et en fourrage pour leurs animaux. Quand nos ennemis seront épuisés par la faim et les efforts, nous les attaquerons avec toutes nos forces. En même temps, un corps d'expédition navale débarquera en territoire macédonien. »

Spithridatès observa longuement la carte de Memnon. Il passa la main sur sa barbe fournie et crépue avant de gagner un balcon qui donnait sur la campagne.

La vallée de Zéléia était magnifique : le parfum légèrement amer de l'aubépine en fleur et celui des jasmins et des lys, plus sucré et plus délicat, s'échappaient du jardin qui entourait le palais ; la chevelure blanche des cerisiers et des pêchers, des arbres divins qui ne poussaient que dans son pairidaeza, resplendissait sous le soleil printanier.

Il contempla les forêts qui recouvraient le flanc des montagnes, les palais et les jardins des nobles qui étaient rassemblés autour de la table, et il imagina ces merveilles incendiées par le feu de Memnon, cette mer d'émeraude réduite à l'état d'une étendue de charbon et de cendres fumantes. Il se retourna brusquement et dit :

« Non !

— Mais, seigneur…, objecta Memnon en s'approchant. As-tu bien évalué les différents éléments de mon plan ? Je considère que…

— C'est impossible, commandant ! interrompit sèchement le satrape. Nous ne pouvons pas détruire nos jardins, nos champs et nos palais, puis nous enfuir. Cela n'est pas digne de nous, et ce serait un crime que de faire subir à notre territoire des dommages plus graves que ceux que l'ennemi pourrait lui infliger. Non. Nous l'affronterons et nous le repousserons. Cet Alexandre n'est qu'un adolescent prétentieux qui mérite une bonne leçon.

— Ma demeure et mon domaine se trouvent dans cette région, insista Memnon, et je suis prêt à tout sacrifier pour notre victoire.

— Ton honnêteté n'est pas en cause, répliqua Spithridatès. Je dis seulement que ton plan est irréalisable. Je le répète : nous combattrons et nous repousserons les Macédoniens. » Il fit face

aux autres généraux. « À partir de cet instant, nos troupes sont en état d'alerte. Appelez sous nos drapeaux les hommes en mesure de se battre, jusqu'au dernier. Nous n'avons plus beaucoup de temps. »

Memnon secoua la tête. « C'est une erreur, et vous vous en apercevrez. Mais il sera alors trop tard, je le crains.

— Ne sois pas si pessimiste, dit le Perse. Nous essaierons de les affronter dans une position avantageuse.

— C'est-à-dire ? »

Spithridatès se pencha sur la table et, s'appuyant sur son bras gauche, commença à explorer la carte de la pointe de l'index. Il immobilisa son doigt sur un petit serpent bleuté indiquant un fleuve qui courait vers le nord et se jetait dans la mer intérieure de la Propontide. « Ici.

— Sur le Granique ? »

Spithridatès acquiesça.

« Connais-tu cette région, commandant ?

— Oui, assez bien.

— Je la connais bien pour y avoir chassé à plusieurs reprises. À cet endroit, les rives du fleuve sont raides et argileuses. Elles sont difficilement praticables par la cavalerie, et inaccessibles à l'infanterie lourde. Nous les repousserons, et le soir même vous serez invités à un banquet dans mon palais de Zéléia pour fêter notre victoire. »

3

Memnon regagna son palais en pleine nuit. Il habitait un magnifique édifice de style oriental, érigé au sommet d'une colline et au cœur d'un parc regorgeant de gibier. Cette vaste propriété comprenait en outre des bâtiments, du bétail, des champs de blé, des vignes, des oliviers et des arbres fruitiers.

Depuis des années, il vivait avec les Perses comme s'il faisait partie de leur peuple. Il avait épousé la fille du satrape Artabaze, la noble Barsine, une femme de grande beauté, à la peau sombre, aux longs cheveux noirs, aux formes sinueuses et gracieuses, une sorte de gazelle des hauts plateaux.

Ses deux fils, âgés de quinze et onze ans, parlaient avec une grande spontanéité aussi bien la langue de leur père que celle de beur mère : ils avaient été élevés dans les deux cultures. En tant que Perses, ils avaient appris à ne jamais mentir et à pratiquer le tir à l'arc et l'équitation ; en tant que Grecs, ils grandissaient dans le culte du courage et de l'honneur guerriers, ils connaissaient les poèmes d'Homère, les tragédies de Sophocle et d'Euripide, ainsi que les théories des philosophes ioniens. Ils avaient la peau olivâtre et les cheveux noirs de leur mère, le corps musclé et les yeux verts de leur père. Le premier portait un prénom grec, Étéocle, le second un prénom perse, Phraatès.

La villa de Memnon se dressait au centre d'un jardin iranien, cultivé et entretenu par des jardiniers perses ; il y avait là des plantes et des animaux rares, dont les merveilleux paons indiens de Palimbothra, une ville quasiment légendaire qui s'élevait sur les bords du Gange. On pouvait y admirer des sculptures perses et babyloniennes, d'anciens bas-reliefs hétéens que Memnon avait rapportés d'une ville abandonnée sur le haut plateau, de superbes services de céramique attique pour les banquets, des bronzes de Corinthe et de la lointaine Etrurie, des statues en marbre de Paros, peintes et colorées.

Sur les murs étaient exposés les tableaux des plus grands peintres de l'époque : Apelle, Zeuxis et Parrhasios. Ils représentaient des scènes de chasse et de bataille, ainsi que les aventures mythologiques des héros que la tradition avait rendus célèbres.

Tout, dans cette demeure, était issu de cultures diverses, et pourtant elle reflétait aux yeux des visiteurs une harmonie singulière et presque incompréhensible.

Deux domestiques allèrent à la rencontre de leur maître. Ils l'aidèrent à ôter son armure et le conduisirent dans la salle de bains afin qu'il s'y rafraîchisse avant le dîner. Barsine le rejoignit en lui tendant une coupe de vin frais, puis elle s'assit pour lui tenir compagnie.

« Quelles nouvelles as-tu concernant l'invasion ? lui demanda-t-elle.

— Alexandre marche vers l'intérieur, probablement dans l'intention de nous pousser à un choc frontal.

— Ils n'ont pas voulu t'écouter, et désormais Alexandre est aux portes de nos demeures.

— Personne n'imaginait que cet adolescent aurait autant d'audace. Ils croyaient que les luttes grecques allaient l'occuper pendant de nombreuses années et émousser ses forces. Une prévision totalement erronée.

— Quel genre d'homme est-ce ? interrogea Barsine.

— Il semble difficile de définir son caractère : il est très jeune, très beau, impétueux et passionné, mais on dit qu'il devient aussi froid que la glace face au danger, et qu'il est alors capable d'évaluer avec un formidable détachement les situations les plus délicates et les plus embrouillées.

— N'a-t-il pas de points faibles ?

— Il aime le vin et les femmes, mais on murmure que son affection se concentre sur un seul être, son ami Héphestion, qui est sans doute plus qu'un ami pour lui. Selon les rumeurs qui circulent, ils seraient amants.

— Est-il marié ?

— Non. Il a quitté la Macédoine sans laisser d'héritier. On dit qu'il a offert tous ses biens à ses familiers avant de partir. »

D’un signe, Barsine renvoya les servantes. Elle s’empressa elle-même auprès de son époux qui sortait du bain, puis saisit un drap de lin ionien fort doux, avec lequel elle lui essuya le dos. Memnon continuait à parler de son ennemi :

« Un de ses amis intimes lui aurait demandé : « Et que gardes-tu pour toi ? » « L’espoir », aurait-il répondu. Ces propos sont difficiles à croire, mais à l’évidence ce jeune souverain est déjà une légende. Et c’est pour nous un problème, car il est plus ardu de se battre contre un mythe.

— Vraiment, il n’a pas de femme ? » insista Barsine.

Une servante emporta la serviette humide ; une autre aida Memnon à revêtir sa tenue pour le dîner : un chiton qui lui tombait jusqu’aux pieds, et dont les bords étaient brodés de fils d’argent.

« Pourquoi tant d’intérêt ?

— Les femmes sont toujours le point faible de l’homme. »

Memnon glissa son bras sous celui de son épouse et se rendit en sa compagnie à la salle à manger, où des tables étaient disposées devant des lits de repas, à la grecque.

Tandis qu’il prenait place, une servante lui servit un peu de ce vin frais et léger en inclinant un cratère corinthien vieux de deux cents ans qui reposait sur la table centrale.

Memnon indiqua un tableau d’Apelle, accroché au mur qui lui faisait face. Il représentait une scène d’amour particulièrement osée dont les protagonistes étaient Arès et Aphrodite. « Te souviens-tu du jour où Apelle vint peindre ce tableau dans cette demeure ?

— Oui, je m’en souviens fort bien, répondit Barsine qui avait l’habitude de tourner le dos à cette œuvre d’art, ne s’étant jamais habituée à l’effronterie des Grecs et à leur façon de dépeindre la nudité.

— Et tu te rappelles la jeune femme qui posait pour lui dans l’attitude d’Aphrodite ?

— Bien sûr. Elle était magnifique : une des plus belles femmes que j’aie jamais vues, digne de personnifier la déesse de l’amour et de la beauté.

— C’était la maîtresse d’Alexandre.

— Tu plaisantes ?

— Non, c'est la vérité. Son nom est Campaspé. Le jour où il la vit nue pour la première fois, il fut tellement frappé par sa beauté qu'il demanda à Apelle de la peindre nue. Par la suite, il comprit que le peintre était éperdument amoureux d'elle. Sais-tu ce qu'il fit alors ? Il la lui offrit en échange du tableau. Alexandre ne se laisse jamais assujettir, pas même par l'amour, je le crains. Oui, je le répète, c'est un homme dangereux. »

Barsine le regarda droit dans les yeux. « Et toi ? Te laisses-tu vaincre par l'amour ? » Memnon lui rendit son œillade. « C'est le seul adversaire dont j'accepte la domination. »

C'est alors que survinrent les enfants. Ils avaient coutume d'embrasser leurs parents avant d'aller se coucher.

« Quand nous emmèneras-tu sur le champ de bataille papa ? demanda l'aîné.

— Il est encore trop tôt, répondit Memnon. Il faut que vous grandissiez. » Puis il ajouta après leur départ, en baissant la tête : « Et que vous choisissiez votre camp. »

Barsine observa un moment de silence.

« À quoi penses-tu ? lui demanda son époux.

— À la prochaine bataille, aux dangers que tu devras affronter, à l'angoisse avec laquelle j'attendrai sur la tour l'arrivée d'un messager venu m'annoncer que tu es vivant… ou mort.

— C'est ma vie, Barsine. Je suis un soldat de métier.

— Je le sais, mais cela ne m'aide en aucune façon. Quand cela se produira-t-il ?

— Quoi ? L'affrontement avec Alexandre ? Bientôt, même si je ne suis pas d'accord. Très bientôt. »

Ils terminèrent le repas en l'arrosant d'un vin sucré de Chypre. Memnon contempla le tableau d'Apelle qui lui faisait face. Les armes du dieu Arès gisaient à terre, dans l'herbe, sa tête reposait sur le ventre d'une Aphrodite nue et ses mains étaient appuyées sur les cuisses de la déesse.

Il se tourna vers Barsine en la prenant par la main : « Allons nous coucher », dit-il.

4

Après avoir terminé son tour d'inspection, Ptolémée longea le mur d'enceinte du camp et se dirigea vers le corps de garde principal afin de vérifier l'ordre des rondes suivantes.

Voyant que le pavillon d'Alexandre était éclairé, il s'en approcha. Péritas, qui sommeillait sur sa paillasse, ne daigna même pas le regarder. Ptolémée se fraya un chemin parmi les gardes et glissa la tête à l'intérieur de la tente. « Y aurait-il ici un verre de vin pour un vieux soldat, fatigué et assoiffé ?

— J'ai compris que c'était toi dès que je t'ai vu pointer le nez, plaisanta Alexandre. Viens, sers-toi. J'ai envoyé Leptine se coucher. »

Ptolémée se versa une coupe de vin et en avala quelques gorgées. « Que lis-tu ? demanda-t-il en lorgnant derrière les épaules du roi.

— Xénophon, la « retraite des Dix Mille ».

— Ah, ce Xénophon ! Il a réussi à faire d'une retraite une entreprise plus glorieuse que la guerre de Troie… »

Alexandre griffonna une note sur un bout de papyrus, il posa son poignard sur le rouleau et leva la tête. « Eh bien, c'est un ouvrage follement intéressant. Ecoute :

Comme le soir approchait, ce fut pour les Perses le moment de s'éloigner ; car jamais les barbares ne campaient à moins de soixante stades des Grecs, de peur d'en être attaqués la nuit. La nuit en effet une armée perse est une mauvaise armée. Les cavaliers lient leurs chevaux et généralement leur entravent les pieds, de peur qu'ils ne s'enfuient, s'ils viennent à se délier. Survient-il une alerte, le cavalier perse doit mettre une housse à son cheval, lui passer le mors ; il doit aussi endosser sa cuirasse

avant d'enfourcher sa monture. Tout cela est difficile dans l'obscurité et le trouble »[2].

Ptolémée acquiesça. « Et c'est la vérité, selon toi ?

— Pourquoi pas ? Chaque armée a ses habitudes, auxquelles elle est attachée.

— À quoi penses-tu ?

— Les éclaireurs m'ont appris que les Perses ont quitté Zéléia et qu'ils marchent vers l'ouest. Cela signifie qu'ils ont décidé de nous barrer la route.

— Tout porte à le croire.

— En effet… Maintenant, écoute-moi : si tu étais leur commandant, quel endroit choisirais-tu pour bloquer notre avancée ? »

Ptolémée alla jusqu'à la table où Alexandre avait déployé une carte de l'Anatolie. Il saisit une lanterne au moyen de laquelle il éclaira le tracé du front côtier en direction de l'intérieur. Puis il l'immobilisa. « Il y a bien ce fleuve. Comment s'appelle-t-il ?

— Le Granique, répondit Alexandre. Il est fort probable qu'ils nous y attendent.

— Ton plan consiste à le franchir de nuit et à attaquer les Perses au point du jour. Ai-je bien deviné ? »

Alexandre se replongea dans l'ouvrage de Xénophon. « Je te l'ai dit : c'est un livre très intéressant. Tu devrais t'en procurer un exemplaire. »

Ptolémée secoua la tête.

« Quelque chose ne va pas ?

— Oh ! non, ce plan est excellent. Mais…

— Quoi ?

— Eh bien, je l'ignore. Après t'avoir vu danser autour du tombeau d'Achille et t'emparer de ses armes dans le temple d'Athéna Ilias, je m'attendais à une bataille en rase campagne à la lumière du soleil. Un choc frontal, une bataille… homérique, si je peux m'exprimer ainsi.

— Il en sera ainsi, répliqua Alexandre. Pour quelle raison crois-tu que j'ai emmené Callisthène ? Mais je refuse de risquer

---

[2]L'Anabase, III, chap. IV, 34-35, trad. Pierre Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1967, p. 108.

inutilement la vie d'un seul homme à moins d'y être contraint. Et c'est également l'attitude que vous devrez adopter.

— Ne t'inquiète pas. »

Ptolémée s'assit. Il contempla un moment le roi qui ne cessait de prendre des notes sur l'ouvrage qu'il avait déroulé devant lui, puis il poursuivit :

« Ce Memnon est un dur à cuire.

— Je le sais. Parménion m'a parlé de lui.

Et la cavalerie perse ?

— Nous possédons des lances plus longues et des hampes plus robustes que les leurs.

— Pourvu que cela suffise.

— La surprise et notre volonté de vaincre se chargeront du reste : au point où nous en sommes, il nous faut les battre à tout prix. Mais si tu veux un conseil, va te coucher. La sonnerie des trompettes résonnera avant l'aube, et nous devrons marcher toute la journée.

— Tu veux te mettre en position avant demain soir, c'est cela ?

— Exact. Nous tiendrons un conseil de guerre sur les rives du Granique.

— Et toi ? Tu ne vas pas dormir ?

— Plus tard… Que les dieux t'offrent une nuit sereine, Ptolémée.

— À toi aussi, Alexandre. »

Ptolémée regagna sa tente, située sur une petite hauteur près du mur oriental du campement. Il se lava, se changea et se prépara pour la nuit. Avant de se coucher, il donna un dernier coup d'œil à l'extérieur, et vit que la lumière brûlait à deux endroits : sous la tente d'Alexandre, et sous celle de Parménion, loin de là.

La sonnerie des trompettes retentit avant le lever du soleil, ainsi qu'Alexandre l'avait ordonné, mais les cuisiniers étaient réveillés depuis longtemps, et le petit déjeuner attendait les soldats : des marmites fumantes de maza, une bouillie d'orge semi-liquide, enrichie de fromage. Les officiers avaient droit, pour leur part, à des fougasses de blé, du fromage de brebis et du lait de vache.

À la seconde sonnerie, le souverain monta à cheval et se plaça à la tête de l'armée, près de la porte orientale du camp, avec ses gardes du corps, Perdiccas, Cratère et Lysimaque. Derrière lui s'ébranla la phalange des pézétairoï, précédée par les escadrons de cavalerie légère et suivie par l'infanterie lourde des Grecs ainsi que par les auxiliaires thraces, triballes et agrianes. Elle était flanquée de deux rangs de cavalerie lourde.

Le ciel se teintait de rose en direction de l'orient et l'air se remplissait du pépiement des moineaux et du sifflement des merles. Des volées de colombes sauvages s'élevaient de bois voisins au fur et à mesure que le bruit cadencé de la marche et le tintement des armes les arrachaient à leur torpeur nocturne.

La Phrygie s'étendait devant les yeux d'Alexandre, avec ses paysages de collines aux manteaux de sapins et ses vallées étroites parcourues par des torrents limpides, le long desquels se dressaient des rangées de peupliers argentés et de saules aux feuilles luisantes. Les troupeaux quittaient leurs pâturages, conduits par leurs bergers et surveillés par des chiens. La vie semblait s'écouler tranquillement, comme si le son menaçant de l'armée en marche se confondait parfaitement avec le bêlement des agneaux et le mugissement des jeunes bœufs.

Des détachements d'éclaireurs camouflés, dépourvus d'insignes et d'armure, marchaient à droite et à gauche de l'armée dans les vallées parallèles. Ils étaient chargés d'éloigner d'éventuels espions. Mais c'était une précaution inutile : les bergers ou les paysans pouvaient fort bien cacher des agents ennemis. À l'extrémité de la colonne marchait Callisthène, escorté par une demi-douzaine de cavaliers thessaliens. Il était également accompagné de Philotas, et d'une mule portant deux sacoches remplies de rouleaux de papyrus. Pendant les pauses, l'historien posait un tabouret sur le sol, s'emparait d'une tablette de bois et d'un rouleau, et se mettait à écrire sous l'œil curieux des soldats.

La rumeur selon laquelle ce jeune homme osseux à l'air pédant allait relater l'histoire de l'expédition s'était vite répandue, et chacun espérait au fond de son cœur qu'il serait tôt ou tard immortalisé sur ces pages. Personne, en revanche ne s'intéressait aux comptes rendus quotidiens que rédigeaient

dans un style sec Eumène et les autres officiers, chargés de tenir le journal de marche et de déterminer la succession des étapes.

Ils firent une halte pour déjeuner en milieu de journée, puis s'arrêtèrent de nouveau à l'abri d'une colline basse, aux alentours du Granique, pour attendre que le soir tombe.

Avant que le soleil se couche, le roi convoqua le conseil de guerre sous sa tente et exposa son plan de bataille à ses officiers. Il y avait là Cratère, qui était à la tête d'un détachement de la cavalerie lourde, Parménion, qui commandait la phalange des pézétairoï, et Cleitos le Noir. Tous les compagnons d'Alexandre qui composaient sa garde personnelle et servaient dans la cavalerie étaient également présents : Ptolémée, Lysimaque, Séleucos, Héphestion, Léonnatos, Perdiccas, ainsi qu'Eumène, qui continuait de se présenter aux réunions en tenue militaire - cuirasse, jambières et ceinturon. Il paraissait y avoir pris goût.

« Dès que l'obscurité se fera, commença le roi, un détachement d'assaut de l'infanterie légère, accompagné d'auxiliaires, franchira le fleuve et s'approchera le plus près possible du camp perse afin de le surveiller. Un soldat reviendra immédiatement nous informer de sa position. Si les barbares bougeaient pendant la nuit, d'autres éclaireurs devraient nous le rapporter sans tarder.

« Pour notre part, nous n'allumerons pas de feux. Demain matin, les commandants de bataillon et les chefs d'escouade donneront le signal du réveil sans faire sonner les trompettes, juste avant que ne finisse le quatrième tour de ronde. Si la voie est libre, la cavalerie franchira le fleuve la première, elle se rangera sur l'autre rive et se mettra en marche dès que l'infanterie l'aura rejointe.

« Ce sera le moment crucial de la journée, observa-t-il en balayant l'assistance du regard. Si mes calculs sont justes, les Perses seront encore sous leurs tentes à cette heure-là, ou presque. Après avoir évalué la distance nous séparant du front ennemi, nous lancerons l'attaque par une charge de cavalerie qui sèmera la confusion dans les rangs barbares. Aussitôt après, la phalange s'élancera pour l'assaut décisif. Les auxiliaires et les subdivisions d'attaque feront le reste.

— Qui conduira la cavalerie ? demanda Parménion qui avait écouté en silence le discours du roi.

— Moi, répondit Alexandre.

— Je te le déconseille, sire. C'est trop dangereux. Laisses-en le soin à Cratère : il a participé à la première expédition en Asie à mes côtés, et s'y est montré très habile.

— Le général Parménion a raison, intervint Séleucos. C'est notre premier affrontement avec les Perses, pourquoi risquer de le compromettre ? »

Le souverain leva la main pour mettre fin à la discussion. « Vous m'avez vu combattre à Chéronée contre le bataillon sacré, et sur le fleuve Istros contre les Thraces et les Triballes. Comment pouvez-vous imaginer que je me comporterai autrement aujourd'hui ? Je conduirai moi-même la Pointe et je serai le premier Macédonien à affronter l'ennemi. Mes hommes doivent savoir que je cours les mêmes dangers qu'eux et que nous jouons tout dans cette bataille, même notre vie. Je n'ai rien d'autre à ajouter pour le moment. Je vous attends tous pour le dîner. »

Personne n'eut le courage de répliquer, mais Eumène, assis à côté de Parménion, lui murmura à l'oreille : « Si j'étais toi, je placerais quelqu'un de particulièrement expérimenté à ses côtés, un homme qui ait déjà combattu contre les Perses et qui connaisse leur tactique.

— J'y ai déjà pensé, le rassura le général. Le Noir sera là. Tout se passera bien, tu verras. »

La réunion fut levée. Les officiers sortirent pour rejoindre leurs détachements et transmettre leurs dernières dispositions. Demeuré à l'écart, Eumène s'approcha d'Alexandre. « Je voulais te dire que ton plan est excellent, mais il reste une inconnue, et de taille.

— Les mercenaires de Memnon.

— Oui. S'ils adoptent une formation en carré, même la cavalerie aura des difficultés à les vaincre.

— Je le sais. Notre phalange pourrait connaître des problèmes et être obligée d'utiliser les armes courtes, l'épée et la hache. Mais il y a autre chose… »

Eumène s'assit, tira son manteau sur ses genoux, et ce geste rappela à Alexandre celui de son père Philippe, quand il était en colère. Cet état d'âme n'habitait toutefois pas Eumène : la température était fraîche et il n'était pas habitué au court chiton militaire, qui découvrait ses jambes. Il avait la chair de poule.

Le souverain prit un rouleau de papyrus dans sa célèbre cassette, celle qui contenait l'édition d'Homère qu'Aristote lui avait offerte, et le déroula sur la table. « Tu connais la « retraite des Dix Mille », n'est-ce pas ?

— Bien sûr, on la lit dans toutes les écoles désormais. C'est une prose agréable, qui ne présente aucune difficulté, pas même pour les adolescents.

— Bon. Alors écoute. Nous sommes sur le champ de bataille de Cunaxa, il y a environ soixante-dix ans. Et Cyrus le Jeune s'adresse au commandant Cléarque :

Il lui ordonna de conduire ses troupes contre le centre ennemi parce que c'était là que se trouvait le roi. « Si nous le tuons, affirma-t-il, le plus dur sera fait. »

— Tu voudrais tuer le commandant ennemi de tes propres mains, dit Eumène sur un ton désapprobateur.

— C'est la raison pour laquelle je prendrai la tête de la Pointe. Nous nous occuperons ensuite des mercenaires de Memnon.

— J'ai compris et je m'en vais, car tu n'as aucunement l'intention d'écouter mes conseils.

— Non, monsieur le secrétaire général, s'exclama Alexandre dans un éclat de rire. Mais cela ne signifie pas que je ne t'aime pas.

— Je t'aime, moi aussi, maudit têtu. Que les dieux te protègent.

— Qu'ils te protègent également, mon ami. »

Eumène regagna sa tente. Il ôta son armure, enfila un vêtement chaud et se plongea dans la lecture d'un ouvrage de tactique militaire en attendant que sonne l'heure du repas.

5

Le fleuve coulait rapidement, grossi par la fonte des neiges sur la chaîne pontique, et un léger vent d'ouest agitait le feuillage des peupliers qui poussaient le long des rives. Des rives abruptes, argileuses et trempées par les récentes pluies.

Alexandre, Héphestion, Séleucos et Perdiccas étaient postés sur une petite hauteur, d'où ils pouvaient voir aussi bien le cours du Granique qu'une portion de territoire au-delà de la rive orientale.

« Qu'en pensez-vous ? demanda le souverain.

— Les rives sont imprégnées d'eau, dit Séleucos. Si les barbares se déploient le long du fleuve, ils nous décimeront par des jets de flèches et de javelots avant même que nous ayons atteint la rive opposée. Une fois sur la rive, nos chevaux s'enfonceront dans la boue jusqu'aux genoux ; nombre d'entre eux se blesseront et nous serons de nouveau à la merci des ennemis.

— Ce n'est pas une situation facile, commenta brièvement Perdiccas.

— Il est trop tôt pour nous inquiéter. Attendons que les éclaireurs reviennent. »

Ils observèrent un moment de silence. Le grondement des eaux n'était entamé que par le coassement monotone des grenouilles dans les fossés voisins, et par le chant des grillons qui commençait à s'élever dans la nuit sereine. Bientôt, on entendit un cri, semblable au ululement d'un hibou.

« Ce sont eux », dit Héphestion.

On entendit un bruit de pas sur le sol argileux, puis un bruit dans l'eau : deux silhouettes sombres étaient apparues et franchissaient le gué. Il s'agissait de deux éclaireurs du bataillon des « écuyers ».

« Alors ? », demanda Alexandre avec impatience. Couverts de boue rouge de la tête aux pieds, les deux hommes étaient

terrifiants. « Sire, annonça le premier, les barbares se trouvent à trois ou quatre stades du Granique, sur une petite colline qui domine la plaine jusqu'au cours d'eau. Leur camp est gardé par une double rangée de sentinelles. En outre, quatre escadrons d'archers inspectent la région entre le camp et la rive du fleuve. Il est très difficile de s'approcher sans être vu. Ils ont allumé des feux dans leurs corps de garde, et les sentinelles en projettent la lumière sur les environs à l'aide de leurs boucliers.

— Bien, dit Alexandre. Retournez sur l'autre rive et restez-y. Vous accourrez au moindre mouvement, ou signal, dans le camp adverse, et vous donnerez l'alarme au piquet de cavalerie qui se trouve derrière ces peupliers. Je l'apprendrai immédiatement et je pourrai prendre la décision qui conviendra. Allez-y, et veillez à ne pas être découverts. » Les deux hommes redescendirent dans le lit du fleuve, qu'ils traversèrent. L'eau leur arrivait à la ceinture. Alexandre et ses compagnons rejoignirent leurs chevaux afin de regagner le camp.

« Et s'ils surgissent demain sur la rive du Granique ? » demanda Perdiccas en prenant son moreau par la bride. Alexandre se passa rapidement la main dans les cheveux, comme il en avait l'habitude lorsque les pensées se pressaient dans son esprit. « Ils devraient pour cela déployer l'infanterie à l'abri du fleuve. Or, il ne sert à rien de l'utiliser pour occuper une position fixe, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, acquiesça Perdiccas, de plus en plus laconique.

— Ils aligneront donc leur infanterie, et nous leur enverrons nos assaillants thraces, triballes et agrianes, ainsi que les « écuyers », derrière le rideau de flèches et de javelines que créera l'infanterie légère. Si nos hommes parviennent à déloger les barbares de la rive, nous ferons avancer l'infanterie lourde et la phalange, dont la cavalerie protégera les flancs. Quoi qu'il en soit, il est trop tôt pour décider. Rentrons, le dîner va être prêt. »

Ils retournèrent au camp. Alexandre invita les officiers à le suivre sous sa tente. Également conviés, les chefs des auxiliaires étrangers se sentirent très honorés.

Ils dînèrent sans se départir de leurs armes, car la situation l'imposait. Le vin fut servi à la grecque, dans trois parts d'eau,

de façon à pouvoir aborder la discussion avec la lucidité nécessaire. En outre, les Agrianes et les Triballes devenaient dangereux lorsqu'ils étaient ivres.

Le souverain les informa des derniers développements de la situation, et chacun poussa un soupir de soulagement en songeant que les ennemis ne tenaient pas directement la rive du fleuve.

« Sire, intervint Parménion. Le Noir demande l'honneur de te couvrir sur le flanc droit demain : il s'est battu en première ligne au cours de la précédente campagne contre les Perses.

— Et j'ai également couvert le flanc du roi Philippe, ton père, à plusieurs reprises, ajouta Cleitos.

— Alors, tu seras à mes côtés, accepta Alexandre.

— As-tu d'autres ordres à me donner ? demanda Parménion.

— Oui. J'ai remarqué que nous avons déjà tout un cortège de femmes et de marchands. Je veux qu'on les expulse du campement, et qu'on les surveille jusqu'à ce que l'attaque soit terminée. Et je veux qu'un détachement de l'infanterie légère armé de pied en cap, veille toute la nuit sur la rive du Granique. Naturellement, ces hommes ne se battront pas demain : ils seront trop fatigués pour cela. »

Le dîner se termina en temps voulu, et les officiers rentrèrent sous leurs tentes. Alexandre aussi se prépara pour la nuit. Leptine l'aida à ôter son armure et ses vêtements, à prendre le bain qui l'attendait dans un coin séparé du pavillon royal.

« Est-il vrai que tu combattras, mon maître ? interrogea-t-elle en passant une éponge sur ses épaules.

— Cela ne te regarde pas, Leptine. Si tu écoutes encore une fois nos conversations, je te ferai éloigner. »

La jeune fille baissa les yeux et observa un instant de silence. Quand elle comprit qu'Alexandre n'était pas en colère elle poursuivit : « Pourquoi cela ne me regarde-t-il pas ?

— Parce qu'il ne t'arrivera rien de désagréable si jamais je devais tomber sur le champ de bataille. Tu auras ta liberté, ainsi qu'une rente qui te permettra de vivre. »

Leptine l'examina avec tristesse. Son menton tremblait et ses yeux s'embuèrent : elle tourna la tête pour qu'il ne s'en aperçoive pas.

Mais Alexandre vit les larmes couler le long de ses joues. « Pourquoi pleures-tu ? Je pensais que cela t'aurait fait plaisir. »

La jeune fille ravala ses pleurs et déclara, dès qu'elle en fut capable : « Je suis heureuse tant que je te vois, mon seigneur. Si je ne peux te voir, il n'y a pour moi ni lumière ni souffle, ni même vie. »

Les bruits du camp s'atténuaient : on n'entendait plus que les voix des sentinelles dans l'obscurité, et l'aboiement des chiens qui erraient à la recherche de nourriture. Alexandre sembla tendre l'oreille un moment, puis il se leva. Leptine accourut pour l'essuyer.

« Je dormirai tout habillé », affirma le souverain. Il enfila des vêtements propres et choisit l'armure qu'il arborerait le lendemain : un casque en lames de bronze en forme de tête de lion à gueule ouverte, orné de deux longues plumes blanches de héron, une cuirasse athénienne en lin munie d'une protection en bronze représentant une gorgone, des jambières en lames de bronze si astiquées qu'elles paraissaient être en or, un ceinturon en cuir rouge, au milieu duquel se détachait le visage de la déesse Athéna.

« Tu seras visible de loin, dit Leptine d'une voix tremblante.

— Mes hommes doivent me voir et savoir que je risque ma vie avant la leur. À présent, va te coucher : je n'ai plus besoin de toi. »

La jeune fille sortit d'un pas rapide et léger. Alexandre posa ses armes sur le support qui se trouvait près de son lit et éteignit la lanterne. Dans l'obscurité, sa panoplie évoquait le fantôme d'un guerrier qui attendait la lumière de l'aube pour reprendre vie.

6

Réveillé par Péritas qui lui léchait le visage, Alexandre bondit. Deux ordonnances l'attendaient au pied de sa couche et elles l'aidèrent à enfiler son armure. Leptine lui apporta son petit déjeuner sur un plateau d'argent ; il s'agissait du « gobelet de Nestor » : des œufs crus, battus avec du fromage, de la farine, du miel et du vin.

Le souverain mangea debout tandis qu'on lui agrafait sa cuirasse et ses jambières, qu'on suspendait son baudrier à son épaule et qu'on y accrochait le fourreau contenant son épée.

« Je ne veux pas de Bucéphale, dit-il en sortant. Les rives du fleuve sont trop glissantes, il pourrait s'estropier. Amenez-moi mon bai de Sarmatie. »

Les ordonnances s'exécutèrent pendant qu'il gagnait à pied le centre du terrain, son casque sous le bras gauche. Les rangs étaient déjà presque complets ; à chaque instant, des soldats accouraient pour prendre place près de leurs compagnons. Alexandre monta sur le destrier, que l'on venait de lui amener, et passa en revue les escadrons de la cavalerie macédonienne, et thessalienne, puis l'infanterie grecque et la phalange.

Les cavaliers de la Pointe étaient alignés sur cinq rangs à l'extrémité du camp, près de la porte orientale. En silence, ils brandirent leurs lances sur son passage.

Alexandre leva le bras pour donner le signal de départ et le Noir se plaça à ses côtés. Alors, le piétinement de milliers de chevaux se fit entendre, mêlé au tintement des armes. Les guerriers avançaient au pas dans l'obscurité, en longue file.

L'armée n'était plus qu'à quelques stades de distance du Granique lorsque retentit soudain un martèlement de sabots. On vit surgir au grand galop quatre éclaireurs qui s'immobilisèrent devant Alexandre.

« Sire, dit le premier d'entre eux, les barbares n'ont absolument pas bougé, ils bivouaquent à environ trois stades du

fleuve, dans une position dominante. La rive n'est gardée que par des éclaireurs mèdes et scythes, qui surveillent aussi notre côté. Il nous sera donc impossible de les surprendre totalement.

— J'en conviens, dit Alexandre. Mais avant que leur armée ait couvert les trois stades qui la séparent de la rive orientale, nous aurons traversé le gué et nous serons déjà de l'autre côté. Le plus dur sera fait. » Il appela ses gardes du corps d'un geste de la main. « Dites aux commandants des détachements de se tenir prêts à passer sur l'autre rive quand le terrain se dégagera devant nous. Dès que les trompettes sonneront, nous devrons nous précipiter vers le fleuve et le franchir le plus rapidement possible. La cavalerie en tête. »

Les gardes s'éloignèrent. Un peu plus tard, l'infanterie s'arrêta. Elle attendit que les deux colonnes de cavaliers aient défilé sur ses flancs pour se ranger face au Granique. À l'ouest, une faible lueur éclaircissait le ciel.

« Ils pensaient que nous aurions le soleil dans les yeux, et nous n'aurons même pas la lune », dit Alexandre en indiquant le croissant lumineux qui se couchait au sud, derrière les collines de la Phrygie.

Il leva la main et poussa son cheval dans le fleuve. Le Noir lui emboîta le pas avec un escadron de la Pointe. Au même instant, on entendit un cri sur l'autre rive, suivi de nombreux appels qui s'amplifièrent et se confondirent avec la plainte prolongée d'un cor, à laquelle répondirent des signaux plus lointains. Les éclaireurs mèdes et scythes donnaient l'alarme.

Alexandre, qui était déjà au milieu du gué, hurla : « Trompettes ! » Et les trompettes sonnèrent : une note unique, aiguë et déchirante, lancée comme un dard contre la rive opposée, au milieu des appels plus sombres des cors. Bien vite, les montagnes en renvoyèrent l'écho répété.

Le Granique bouillonnait tandis que le souverain et sa garde avançaient. Un cri retentit et un cavalier macédonien tomba à l'eau, transpercé par une flèche : les éclaireurs mèdes et scythes s'étaient amassés sur la rive, ils tiraient sans même prendre le temps de viser. D'autres cavaliers furent touchés au cou, au ventre, à la poitrine. Alexandre décrocha son bouclier de son

étrier et éperonna une nouvelle fois son cheval. Il était déjà ressorti de l'autre côté du fleuve.

« En avant ! hurla-t-il. En avant ! Trompettes ! »

Le cliquetis des armes se fit encore plus aigu et pénétrant. S'y ajouta le hennissement des chevaux, excités par ce désordre et par les cris de leurs cavaliers, qui les talonnaient et les cinglaient afin de vaincre le tourbillon boueux du courant.

Les deuxième et troisième rangs avaient déjà dépassé le milieu du gué quand le quatrième, le cinquième et le sixième pénétrèrent dans l'eau. Accompagné de son escadron, Alexandre grimpa sur la rive glissante dans le grondement cadencé de la phalange, qui marchait en ordre parfait derrière eux.

Ayant épuisé leurs provisions de flèches, les éclaireurs ennemis firent volte-face avec leurs chevaux et s'enfuirent à toute allure en direction du campement, d'où provenait déjà un terrible fracas d'armes. Des ombres couraient de toutes parts dans l'obscurité, saisissant des torches, remplissant l'air d'appels et de cris en plusieurs langues.

Alexandre fit aligner la Pointe et se plaça à sa tête tandis que deux escadrons d'hétairoï et deux détachements de la cavalerie thessalienne se déployaient derrière elle sur quatre rangs, aux ordres de leurs chefs. Les Macédoniens étaient conduits par Cratère et Perdiccas ; les Thessaliens, par le prince Amyntas et par leurs officiers, Hénomaos et Échécratidès. Les trompettes attendaient un signe du souverain pour emboucher leurs instruments.

« Le Noir, appela Alexandre. Où en sont nos fantassins ? »

Cleitos avança sur son cheval jusqu'à l'extrémité des rangs et jeta un coup d'œil vers le fleuve. « Ils sont en train de monter sur la rive, Alexandre !

— Alors, sonnez la charge ! Au galop ! »

Au son des trompettes, douze mille chevaux s'élancèrent, tête contre tête, soufflant et hennissant au rythme puissant du bai d'Alexandre.

De l'autre côté, la cavalerie perse se rassemblait en grande hâte et non sans désordre. Deux éclaireurs se présentèrent à toute allure au satrape Spithridatès, leur chef suprême.

« Suivez-moi ! ordonna le Perse sans attendre. Repoussons ces yauna, rejetons-les à la mer et donnons-les en pâture aux poissons ! En avant ! En avant ! »

Les cors sonnèrent et la terre trembla sous les sabots des chevaux nyséens. En première ligne, Mèdes et Chorasmiens brandissaient leurs grands arcs à double courbure – les Ossadiens et les Cadusiens suivaient, avec leurs longs sabres courbes, puis les Saques et les Drangianes, qui brandissaient d'énormes cimeterres.

L'infanterie lourde des mercenaires grecs emboîta le pas à la cavalerie, en formation serrée.

« Mercenaires d'Anatolie ! leur cria Memnon en dressant sa lance. Épées vendues ! Vous n'avez plus ni patrie ni maison ! Vous n'avez pas d'autre choix que vaincre ou mourir. Il n'y aura pas de pitié pour nous, car bien que nous soyons grecs, nous combattons du côté du Grand Roi. Soldats, notre patrie est notre honneur, notre lance est notre pain ! Luttez pour votre vie, c'est la seule chose qui vous reste. Alalalàï ! »

Il se précipita en avant, marchant, puis courant de plus en plus vite. Ses hommes répondirent : « Alalalàï ! »

Ils se jetèrent derrière lui en maintenant leur alignement frontal dans un vacarme de fer et de bronze.

Apercevant un nuage de poussière à moins d'un stade de distance, Alexandre hurla vers un sonneur de trompe : « Sonne la charge ! » Il s'exécuta, et déchaîna aussitôt le galop furieux de la Pointe.

Les cavaliers abaissèrent leurs lances et s'élancèrent vers l'ennemi, agrippant d'une main les rênes et la crinière de leurs chevaux, jusqu'à l'impact, jusqu'à l'effroyable enchevêtrement d'hommes et d'animaux, de cris et de hennissements, qui suivit le choc des longues hampes de frêne et de cornouiller et le jet des javelots perses.

Spithridatès combattait furieusement, l'épée rougie par le sang. Il se tenait un peu à l'écart sur la droite, le flanc gauche couvert par le gigantesque Rhéomitrès. Le souverain fondit sur lui en criant : « Bats-toi, barbare ! Bats-toi contre le roi des Macédoniens, si tu en as le courage ! »

À son tour, Spithridatès poussa son cheval et lança contre lui son javelot. La pointe transperça l'épaulière d'Alexandre et lui égratigna la clavicule. Mais le souverain dégaina son épée et se précipita vers le satrape, le heurtant de plein fouet. Déséquilibré, l'homme dut s'agripper à son cheval, et s'exposa dangereusement, ce qui permit à Alexandre de lui enfoncer son épée sous l'aisselle. Mais tous les Perses se retournaient vers le souverain macédonien. Une flèche frappa son cheval, qui tomba à genoux, et lui-même ne put éviter la hache de Rhéomitrès.

Son bouclier dévia en partie le coup, qui atteignit néanmoins son casque. La lame cassa le métal, entailla le feutre et entama le cuir chevelu, d'où coula un flot de sang qui ruissela sur le visage du roi, désormais à terre près de sa monture.

Alors que Rhéomitrès levait une nouvelle fois son arme, Cleitos le Noir bondit en hurlant comme un possédé. Il abattit sa lourde épée illyrienne sur le bras du Perse et le trancha net.

Le barbare glissa à terre dans de terribles cris, tandis que son sang jaillissait du membre sectionné, lui ôtant la vie avant même qu'Alexandre se redresse et lui assène le coup de grâce.

Puis le roi sauta sur un cheval qui était en train de galoper librement sur le champ de bataille, et se jeta une nouvelle fois dans la mêlée.

Atterrés par la mort de leur chef, les Perses commencèrent à lâcher pied, au moment où les quatre escadrons des hétairoï et des cavaliers thessaliens, menés par Amyntas, joignaient leur force impressionnante à celle de la Pointe.

La cavalerie perse lutta courageusement contre la Pointe qui s'insinuait de plus en plus dans ses rangs, puis contre la cavalerie légère qui convergeait par vagues sur ses flancs. Ces guerriers thraces et triballes, aussi féroces que des bêtes sauvages, galopaient en décochant des nuages de flèches et de javelots, guettant les signes d'épuisement qui leur permettraient de se lancer dans le corps à corps.

Les compagnons d'Alexandre, Cratère, Philotas et Héphestion, Léonnatos, Perdiccas, Ptolémée, Séleucos et Lysimaque se battaient en première ligne, à l'instar de leur roi, en cherchant le contact direct avec les chefs ennemis, qui

tombèrent les uns après les autres. Parmi eux, de nombreux parents du Grand Roi.

Puis la cavalerie perse prit la fuite, poursuivie par les hétairoï, les Thessaliens, la cavalerie légère des Thraces et de Triballes, à présent occupés à livrer de furieux corps à corps.

La phalange des pézétairoï se heurta alors aux mercenaires de Memnon qui continuaient d'avancer, épaule contre épaule, protégés par de grands boucliers convexes, le visage couvert par des salades corinthiennes. Les deux armées hurlaient :

Alalalàï !

Elles fondirent l'une sur l'autre, armes tendues.

Sur un ordre de Memnon, tous les mercenaires grecs jetèrent leurs lances ferrées contre l'ennemi et se plongèrent, épée au poing, dans la mêlée, assenant de grands coups et tentant de briser les sarisses pour s'ouvrir une brèche dans le front adverse. Devinant le danger, Parménion fit intervenir les sauvages Agrianes en les poussant sur les flancs de la formation de Memnon, qui dut se replier pour se défendre.

La phalange put alors se rassembler et le front chargea, lances basses. La cavalerie macédonienne, qui avait traqué les Perses, surgit à son tour, et les mercenaires grecs furent totalement encerclés. Mais ils luttèrent avec acharnement jusqu'au dernier.

Désormais, le soleil inondait la plaine où les cadavres gisaient, entassés les uns sur les autres. Alors que les vétérinaires soignaient le bai de Sarmatie, Alexandre ordonna qu'on lui amène Bucéphale, et il passa en revue ses troupes victorieuses. Son visage était couvert de sang, du fait de sa blessure à la tête ; sa cuirasse était entaillée par le javelot de Spithridatès, son corps était recouvert de poussière et ruisselait de sueur. Mais il avait l'allure d'un dieu aux yeux de ses hommes, qui frappaient leurs boucliers de leurs lances, comme le jour où Philippe avait annoncé sa naissance à sa propre armée, et criaient :

Alexandre ! Alexandre ! Alexandre !

Le roi tourna le regard vers les pézétairoï. Le général Parménion se tenait sur leur droite, debout et en armes, portant

les marques du combat. En dépit de son âge, il s'était battu, l'épée au poing, comme les jeunes soldats.

Alexandre alla vers lui, sauta à terre et l'embrassa tandis que les cris de la troupe montaient vers le ciel.

7

Les deux guerriers agrianes se penchèrent sur un amas de cadavres et commencèrent à les dépouiller de leurs armes précieuses – casques de bronze, épées de fer, jambières – qu'ils jetèrent sur un chariot.

Dans la lumière faible et hésitante du soir, l'un d'eux aperçut un bracelet d'or en forme de serpent au poignet d'un mort. Profitant du fait que son ami lui tournait le dos, il se baissa pour s'emparer de ce petit trésor. Aussitôt, un poignard surgit à la vitesse de l'éclair et lui trancha la gorge.

L'homme s'effondra sans un gémissement. Son camarade était si occupé à entasser les armes qu'il n'entendit même pas le bruit de sa chute. Quand il se mit à le chercher, la pénombre s'était épaissie et il pensa que son ami s'était caché.

« Allez, viens, ne fais pas l'idiot ! Aide-moi plutôt, pour que toutes ces choses… » Il n'eut pas le temps de finir sa phrase : l'arme qui avait égorgé le premier guerrier se planta à la base de son cou et s'enfonça jusqu'à la garde.

Tombant à genoux, l'Agriane referma ses doigts autour du manche. Mais il n'eut pas la force d'arracher le poignard : il s'écroula, la tête la première.

Alors Memnon se leva en repoussant les cadavres qui lui avaient servi de cachette jusqu'à ce moment-là. Il vacillait, car il avait la fièvre et perdait beaucoup de sang par une blessure qui lui ouvrait la cuisse gauche.

Il saisit la ceinture d'un des Agrianes et la noua à la naissance de sa cuisse, puis il déchira un bout de son chiton pour se panser, parvenant ainsi à endiguer l'hémorragie. Quand il eut terminé ce bandage sommaire il se traîna vers un arbre et y resta à l'abri jusqu'à ce que l'obscurité fût totale.

Des cris de joie s'échappaient du camp macédonien, atténués par la distance, et des flammes incendiaient le camp perse,

complètement dévasté par l'ennemi, à environ deux stades de distance.

Il se confectionna une canne à l'aide de son épée et se mit en route d'un pas claudicant, tandis que des chiens errants sortaient de l'obscurité afin de ronger les membres des soldats du Grand Roi, raidis par la mort. Il avança en serrant les dents pour résister à la douleur et vaincre la fatigue qui l'étourdissait. Plus il avançait, plus sa jambe blessée semblait s'alourdir, à la façon d'un poids mort.

Soudain, il aperçut une silhouette devant lui : celle d'un cheval perdu, sans doute échappé du camp pour retrouver son maître, et surpris par les ténèbres. Memnon le rejoignit lentement ; il prononça quelques mots pour le rassurer et attrapa les rênes qui pendaient à son encolure.

Après l'avoir caressé, il se hissa sur lui au prix d'un énorme effort et le talonna doucement. S'agrippant à sa crinière, il le dirigea vers sa demeure, à Zéléia. Plus d'une fois, au cours de la nuit, il fut sur le point de tomber, mais la pensée de Barsine et de ses fils le soutint, lui donna la force de résister.

Aux premières lueurs de l'aube, il distingua un petit groupe d'hommes armés qui marchait lentement à l'orée d'un bois. Une voix l'appela : « Commandant, c'est nous ! » Il s'agissait de quatre mercenaires de sa garde personnelle, des hommes très fidèles, qui étaient partis à sa recherche. Il reconnut à grand peine leurs visages avant de s'évanouir.

Quand il rouvrit les yeux, il était entouré par un détachement de cavaliers perses, venus en reconnaissance pour mesurer l'avancée de l'ennemi.

« Je suis le commandant Memnon, dit-il dans leur langue, et j'ai survécu à la bataille du Granique avec mes courageux amis que vous voyez ici. Ramenez-nous chez nous. »

Le responsable sauta à terre, s'approcha de lui et fit signe à ses hommes de l'aider. On l'installa à l'ombre d'un arbre et on apporta une fiasque pour le désaltérer. Ses lèvres étaient gercées par la fièvre, son corps et son visage couverts de sang grumelé, de poussière et de sueur, ses cheveux collés sur son front.

« Il a perdu beaucoup de sang, expliqua le plus âgé de ses compagnons.

— Un chariot, et vite ! ordonna l'officier perse à l'un de ses soldats. Et appelez le médecin égyptien, qui est peut-être chez le noble Arsitès. Envoyez quelqu'un annoncer à la famille du commandant Memnon que nous l'avons trouvé et qu'il est vivant. »

L'homme bondit sur son cheval et disparut rapidement.

« Que s'est-il passé ? demanda l'officier aux mercenaires. Les messages que nous avons reçus se contredisent tous. »

Les hommes réclamèrent de l'eau, puis, après avoir étanché leur soif, entamèrent leur récit : « Ils ont franchi le fleuve à la faveur de l'obscurité et ont lancé leur cavalerie sur nous. Spithridatès a dû contre-attaquer avec une armée réduite, car nombre de ses soldats n'étaient pas encore prêts. Nous avons lutté jusqu'au dernier, mais nous avons été écrasés. La phalange macédonienne nous assaillait par-devant, et la cavalerie par-derrière.

— J'ai perdu la plupart de mes hommes, admit Memnon en baissant les yeux. Des vétérans habitués aux plus grandes difficultés et aux plus grands périls, des soldats valeureux auxquels j'étais très attaché. Ceux que vous voyez ici sont les derniers. Alexandre ne nous a même pas laissé la possibilité de négocier notre reddition : à l'évidence, ses hommes avaient reçu l'ordre de frapper pour tuer, et rien de plus. Il voulait faire un exemple pour les Grecs qui oseraient s'opposer à ses projets.

— Et quels sont ces projets, selon toi ? demanda l'officier perse.

— On dit qu'il veut libérer les villes grecques d'Asie, mais je n'y crois pas. Son armée est une machine formidable, préparée depuis des années à une entreprise bien plus importante.

— Laquelle ? »

Memnon secoua la tête. « Je l'ignore. »

Son regard traduisait une immense fatigue et, malgré sa fièvre élevée, il avait le teint terreux. Il tremblait et claquait des dents.

« Maintenant, repose-toi, dit l'officier en étendant un manteau sur lui. Le médecin va bientôt arriver et on te conduira

chez toi. » Memnon ferma les yeux, vaincu par l'épuisement, et sombra dans un sommeil agité, marqué par la douleur et par des visions cauchemardesques. Quand l'Égyptien se présenta enfin, il délirait et hurlait, en proie à d'épouvantables hallucinations.

Le médecin le fit installer sur un chariot, il nettoya sa plaie avec du vinaigre et du vin pur, entreprit de la recoudre, puis lui pansa la cuisse au moyen de bandages propres. Il lui fit avaler une boisson amère qui soulageait la souffrance tout en le plongeant dans un sommeil réparateur. Alors l'officier perse donna le signal de départ et le chariot, tiré par deux mulets, s'ébranla en cahotant et en grinçant.

Ils atteignirent le palais de Zéléia au cœur de la nuit. Dès qu'elle aperçut son époux au bout du sentier, Barsine accourut en pleurant. Se souvenant de l'éducation que leur père leur avait transmise, les enfants demeurèrent, quant à eux, en silence près de la porte, tandis que les soldats soulevaient Memnon et le portaient sur son lit.

Toute la maison était éclairée. Trois médecins grecs attendaient dans l'antichambre. Celui qui semblait le plus expérimenté était également le plus âgé. Il venait d'Atramyttion et se nommait Ariston.

Le médecin égyptien ne parlait que le perse, et Barsine dut lui servir d'interprète pendant la consultation à laquelle elle assista au chevet de son époux.

« Quand je suis arrivé, il était déjà à moitié exsangue, et il avait marché toute la nuit. Il n'a pas de fractures, il urine normalement, son pouls est faible mais régulier, ce qui est déjà quelque chose. Comment pensez-vous intervenir ?

— Des emplâtres de mauve sur la blessure et un drainage si elle commence à suppurer, répondit Ariston.

— Je suis d'accord, acquiesça son confrère égyptien, mais faites-le boire le plus possible. Il faudrait peut-être lui donner aussi du bouillon de viande, qui permet de régénérer le sang. »

Quand elle eut terminé de traduire ses paroles, Barsine l'accompagna à la porte et lui remit une bourse pleine d'argent.

« Je te suis reconnaissante de tout ce que tu as fait pour mon mari : sans toi, il serait peut-être mort. »

L'Égyptien accepta la récompense en s'inclinant. « Je n'ai pas fait grand-chose, ma maîtresse. Cet homme est fort comme un taureau, crois-moi. Il a passé la journée sous un amas de cadavres en perdant du sang, puis il a marché toute la nuit en dépit de terribles souffrances. Peu d'êtres possèdent un tel tempérament.

— Vivra-t-il ? », lui demanda Barsine avec angoisse.

Les yeux des soldats, qui l'observaient sans mot dire, reflétaient la même question.

« Je l'ignore. Chaque fois qu'un homme est aussi gravement blessé, ses humeurs vitales s'échappent de son corps, emportant une partie de son âme. Voilà pourquoi sa vie est en danger. Mais personne ne sait combien de sang Memnon a perdu, et combien son cœur en contient encore. Veille à ce qu'il boive le plus possible : un sang mêlé d'eau vaut mieux que rien. »

Tandis qu'il s'éloignait, Barsine regagna la chambre où les médecins grecs s'affairaient, préparant des herbes et des infusions, ainsi que leurs instruments chirurgicaux pour le cas où il faudrait drainer la blessure. Les servantes avaient déshabillé leur maître, elles lui lavaient le corps et le visage à l'aide de serviettes imbibées d'eau chaude et d'essence de menthe sauvage.

Les fils de Memnon choisirent ce moment pour sortir de leur silence et s'enquérir de la santé de leur père.

« Vous pouvez approcher, dit l'un des médecins, mais ne le dérangez pas : il a besoin de repos. »

Étéocle s'avança et observa Memnon dans l'espoir de le voir ouvrir les yeux. Constatant qu'il ne bougeait pas, il se tourna vers son frère cadet en secouant la tête.

« Allez vous coucher, leur conseilla Barsine. Demain, votre père se portera mieux et vous pourrez lui dire bonjour. »

Les enfants baisèrent la main de Memnon, qui pendait hors du lit, et quittèrent la pièce en compagnie de leur précepteur.

Avant de se retirer vers sa chambre, Étéocle dit à Phraatès : « Si mon père meurt, je retrouverai cet Alexandre, où qu'il se cache, et je le tuerai. Je le jure.

— Je le jure, moi aussi », ajouta son frère.

Barsine veilla son époux toute la nuit, même si les trois médecins se relayaient à son chevet, aussi ponctuels que des sentinelles. De temps en temps, elle changeait les cataplasmes d'eau froide qui recouvraient son front.

Vers l'aube, Ariston dénuda la jambe du patient. Voyant qu'elle était rouge et très enflée, il réveilla l'un de ses assistants.

« Il faut lui appliquer des sangsues pour atténuer la pression des liquides internes. Va chercher le matériel nécessaire dans ma chambre. »

Barsine intervint : « Pardonne-moi, mais il n'a pas été question de sangsues dans votre conversation avec l'autre médecin. Vous aviez envisagé de pratiquer un drainage en cas de suppuration, c'est tout.

— Aie confiance. C'est moi, le médecin.

— L'Égyptien était le médecin personnel de Spithridatès, et il a même soigné le Grand Roi Darius. J'ai également confiance en lui. C'est pourquoi vous n'appliquerez pas les sangsues avant d'entendre son avis.

— Tu n'as tout de même pas l'intention d'écouter ce barbare ! s'emporta Ariston.

— Moi aussi, je suis une barbare, lui rappela Barsine, et je t'interdis de mettre ces sales bêtes sur la peau de mon mari si le médecin égyptien s'y oppose !

— Puisque c'est comme ça, je m'en vais, affirma Ariston, vexé.

— Va…, lui fit alors écho une voix qui semblait provenir de l'au-delà… te faire foutre.

— Memnon ! » s'exclama Barsine en se tournant vers le lit. Puis elle ajouta à l'adresse d'Ariston : « Mon époux se porte mieux, vous pouvez donc vous en aller. Demain, je vous ferai parvenir votre dû. »

Ariston appela aussitôt ses assistants.

« Je t'ai avertie, dit-il en sortant. Sans l'application de sangsues, la tension deviendra insupportable et…

— J'en prends toute la responsabilité, répliqua Barsine. Ne t'inquiète pas. » Lorsque les Grecs furent partis, elle envoya un

domestique chercher le médecin. Il quitta le palais du satrape Spithridatès à bord d'un char et arriva en toute hâte.

« Que se passe-t-il, ma dame ? demanda-t-il en mettant pied à terre.

— Les médecins yauna voulaient lui appliquer des sangsues, mais je m'y suis opposée : je préférais entendre ton avis. Vexés, ils sont partis.

— Tu as bien fait, ma dame : les sangsues auraient aggravé son état. Comment va-t-il ?

— Il a toujours beaucoup de fièvre, mais il est réveillé et il parle.

— Conduis-moi auprès de lui. »

Ils pénétrèrent dans la chambre de Memnon. Malgré les invocations des servantes et les imprécations de ses hommes, qui avaient veillé toute la nuit derrière la porte, il tentait de quitter son lit.

« Si tu poses cette jambe par terre, je serai obligé de l'amputer », avertit le médecin.

Memnon hésita un moment avant de se recoucher en grommelant. Barsine dénuda sa cuisse blessée et l'Égyptien commença à l'examiner : elle était gonflée, enflammée et douloureuse, mais elle ne présentait aucun signe de suppuration. Il ouvrit donc son sac et en versa le contenu sur la table.

« Qu'est-ce que c'est ? interrogea Barsine.

— Une variété de mousse. J'ai vu des guerriers ossadiens soigner leurs blessures avec ce végétal et obtenir une cicatrisation très rapide. J'ignore par quel mystère ce phénomène se produit, mais ce qui compte, pour un médecin, c'est d'arriver à la guérison, non d'être conforté dans ses convictions. Quoi qu'il en soit, les emplâtres de mauve n'auraient pu suffire, je le crains. »

Il appliqua la mousse sur la cuisse du patient et la banda. « Si, d'ici à demain, il est pris de fortes démangeaisons, cela signifiera qu'il guérit. Mais empêchez-le à tout prix de se gratter. S'il le faut, attachez-lui les mains. En revanche, si sa jambe enfle encore et devient plus douloureuse, appelez-moi. Il

faudra alors l'amputer. Maintenant, je dois partir : de nombreux blessés m'attendent à Zéléia. »

Il disparut sur un char tiré par deux mulets. Barsine permit aux soldats de son mari de le voir quelques instants, puis elle monta sur la tour la plus haute du palais, où elle avait élevé un petit sanctuaire du feu. Un prêtre y priait, les yeux fixés sur la flamme sacrée.

Barsine s'agenouilla en silence, elle regarda les langues de feu danser sous le souffle léger qui provenait du sommet des montagnes, dans l'attente du verdict. Le prêtre finit par dire : « Ce n'est pas cette blessure qui le tuera.

— C'est tout ce que tu peux me révéler ? » lui demanda-t-elle avec inquiétude. Le prêtre plongea de nouveau le regard dans les flammes, qui prenaient de la vigueur au gré du vent. « Je vois un grand honneur pour Memnon, qui comportera aussi un grave danger. Reste à ses côtés, ma maîtresse, et fais en sorte que ses fils ne le quittent pas non plus. Il a encore beaucoup à leur apprendre. »

8

Le butin recueilli dans le camp perse et les armes prélevées sur les cadavres étaient amassés au centre du camp. Les hommes d'Eumène en dressaient l'inventaire.

Alexandre se présenta en compagnie d'Héphestion et de Séleucos, il s'assit sur un tabouret auprès du secrétaire général.

« Comment va ta tête ? », lui demanda ce dernier en indiquant le bandage voyant dont Philippe, le médecin, avait enveloppé le crâne du roi.

— Assez bien, répondit Alexandre, mais il s'en est fallu de peu. Si le Noir n'avait pas été là, je ne profiterais pas du soleil à l'heure qu'il est. Comme tu le vois, ajouta-t-il en montrant le butin, nous avons de quoi nourrir nos hommes pendant un mois… et payer nos mercenaires.

— Ne veux-tu rien garder pour toi ? interrogea Eumène.

— Non, mais je souhaiterais envoyer les étoffes de pourpre, les tapis et les tentures à ma mère. Quelque chose aussi à ma sœur… ces vêtements perses, par exemple. Cléopâtre apprécie ce qui n'est pas commun.

— Ce sera fait, acquiesça Eumène avant d'ordonner aux domestiques de mettre de côté les objets en question. Autre chose ?

— Oui. Choisis trois cents panoplies, les plus belles, et envoie-les à Athènes afin qu'elles soient offertes à la déesse Athéna au Parthénon. Avec une dédicace.

— Une dédicace… particulière ?

— Naturellement. Tu écriras :

De la part d'Alexandre et des Grecs – sauf les Lacédémoniens –, qui ont confisqué ces armes aux barbares qui habitent l'Asie.

— Un camouflet pour les Spartiates, commenta Séleucos.

— Je leur rends la pareille, puisqu'ils ont refusé de prendre part à mon expédition, répliqua le souverain. Ils ne vont pas

tarder à comprendre qu'ils ne forment plus qu'un village sans importance. Le monde marche avec Alexandre.

— J'ai convoqué Apelle et Lysippe afin qu'ils exécutent ton portrait équestre, annonça Eumène. Je crois qu'ils atteindront la côte dans quelques jours, à Assos ou à Abydos. Nous en serons avertis. Tu pourras ainsi poser aussi bien pour la statue que pour le tableau.

— Cela ne m'intéresse pas, dit Alexandre. Je veux un monument à nos soldats tombés dans la bataille, quelque chose de jamais vu, que seul Lysippe est en mesure d'exécuter.

— Nous connaîtrons vite l'effet que ta victoire a produit sur nos amis, comme sur nos ennemis, intervint Séleucos. Je suis curieux de savoir ce que diront les habitants de Lampsaque qui refusent d'être libérés.

— Ils diront qu'ils te sont très reconnaissants de les avoir libérés, dit Héphestion en ricanant. Le vainqueur a toujours raison, le perdant toujours tort.

— La lettre que j'ai écrite à ma mère est-elle partie ? demanda Alexandre à Eumène.

— À l'instant même où tu me l'as confiée. Elle doit déjà avoir atteint la côte. Avec le vent favorable, elle arrivera en Macédoine dans trois jours, au plus tard.

— Aucune nouvelle du côté des Perses ?

— Aucune.

— C'est étrange… J'ai fait soigner leurs blessés par mes chirurgiens et ensevelir leurs morts avec tous les honneurs. »

Eumène leva les sourcils.

« Si tu essaies de me dire quelque chose, parle, par Zeus !

— C'est justement là le problème.

— Je ne comprends pas.

— Les Perses n'enterrent pas leurs morts.

— Quoi ?

— Je ne le savais pas moi non plus : c'est un prisonnier qui me l'a expliqué hier. Les Perses considèrent que la terre et le feu sont sacrés, ils jugent les cadavres immondes. Voilà pourquoi ils pensent qu'en les ensevelissant, ils contamineraient la terre, et qu'en les brûlant, comme nous le faisons, ils contamineraient le feu, qui est un dieu pour eux.

— Mais… alors ?

— Ils placent les cadavres sur des hauteurs, ou au sommet de tours, dans les montagnes, où ils sont dévorés par les rapaces et lentement consumés par les intempéries. Ces constructions se nomment « tours du silence ». »

Alexandre se leva sans mot dire et se dirigea vers sa tente.

Devinant son état d'âme, Eumène fit signe à ses compagnons de le laisser partir. « Il se sent humilié parce qu'il n'a pas compris les usages d'un peuple qu'il estime, et parce qu'il les a offensés sans le vouloir. »

Le secrétaire attendit que le soleil se couche pour se rendre auprès d'Alexandre.

« Le général Parménion t'invite à dîner avec tous les officiers, si tu en as envie.

— Oui, dis-lui que je vous rejoindrai dans un moment.

— Ne te morfonds pas ainsi, observa Eumène, remarquant que son ami était toujours aussi sombre. Tu ne pouvais pas imaginer…

— Ce n'est pas ça. Je songeais…

— À quoi ?

— Aux usages de ces Perses.

— Je pense qu'ils ont conservé un rituel qui remonte à la période où ils étaient encore nomades.

— Sa grandeur réside justement dans le fait que les usages des Anciens n'aient pas été oubliés. Mon ami, j'aimerais, moi aussi, dormir à jamais sur une tour du silence, si je tombais sur le champ de bataille.

9

Le lendemain, Alexandre envoya Parménion prendre possession de Zéléia et occuper Dascyléion, la capitale de la Phrygie hellespontique. C'était une belle ville au bord de la mer, avec un palais fortifié.

Les nobles perses s'étaient enfuis en n'emportant que leurs biens les plus précieux, et le général interrogea leurs domestiques pour qu'ils lui révèlent leur destination, ainsi que la cachette de Memnon, puisqu'on n'avait pas trouvé son corps sur le champ de bataille.

« Nous ne l'avons pas revu, puissant seigneur, lui confia l'un des administrateurs du palais. Peut-être s'est-il caché loin du lieu de l'affrontement, et s'est-il éteint plus tard dans sa cachette. À moins que ses domestiques ou ses soldats ne l'aient enseveli pour éviter qu'il ne soit dévoré par les chiens et les rapaces. Mais il n'est pas venu ici. »

Parménion convoqua son fils, Philotas.

« Je ne crois pas un mot de ce que ces barbares m'ont dit, mais il est probable que Memnon a été blessé. Il possédait, semble-t-il, une demeure dans cette ville, où il vivait comme un satrape perse. Envoie des détachements de cavalerie légère inspecter la région : ce Grec est le plus dangereux de nos adversaires. S'il est vivant, il nous causera d'innombrables ennuis. Cette nuit, j'ai aperçu des signaux lumineux dans les montagnes : ils transmettent certainement des nouvelles concernant notre victoire. Nous aurons rapidement une réponse, et certes pas de bienvenue.

— Je ferai tout mon possible, père, et je t'amènerai Memnon pieds et poings liés. »

Parménion secoua la tête. « Non, surtout pas. Si tu le trouves, traite-le avec respect. Il n'y a pas de soldat plus valeureux que lui à l'est des Détroits.

— Mais c'est un mercenaire !

— Et alors ? C'est un homme à qui la vie a ôté toute illusion, un homme qui ne croit qu'à son épée. Cette raison suffit pour le respecter. »

Philotas battit soigneusement la campagne, perquisitionna les villas et les palais, questionna les esclaves en recourant parfois à la torture. Mais il n'obtint aucun résultat.

« Rien, rapporta-t-il à son père quelques jours plus tard. Absolument rien. Comme s'il n'avait jamais existé.

— Il y a peut-être un moyen de le débusquer. Surveille les médecins, et notamment les meilleurs d'entre eux : ils pourraient te mener au chevet d'un illustre patient.

— Bonne idée, père. C'est étrange, j'ai toujours pensé que tu étais un soldat, un homme uniquement capable de concevoir des plans de bataille géniaux, et voici que…

— Gagner des batailles ne suffit pas : les difficultés viennent ensuite.

— Je suivrai tes conseils. »

Philotas commença à distribuer de l'argent et à cultiver des amitiés, en particulier dans les couches humbles de la population, et il ne tarda pas à apprendre le nom des meilleurs médecins. Le plus habile d'entre eux était un certain Snefru-en-Kaptah, un Égyptien qui avait soigné le roi Darius à Suse, avant de devenir le médecin personnel du satrape de Phrygie, Spithridatès.

Philotas se mit à l'affût. Un soir, il vit l'homme sortir par une petite porte, à l'arrière de sa demeure, monter prudemment dans un char tiré par une mule, et prendre le chemin de la campagne. Philotas le suivit, à la tête d'un détachement de cavalerie légère. Après avoir parcouru un long trajet dans le noir, il aperçut au loin les lumières d'une somptueuse demeure : un palais aux murs crénelés, aux arcades et aux loggias suspendues.

« Nous y sommes, annonça-t-il à ses hommes. Tenez-vous prêts. »

Ils sautèrent à terre et s'approchèrent en tenant leurs chevaux par les rênes. Mais ils furent bientôt accueillis par un chœur d'aboiements furieux : une meute de féroces mâtins de Cappadoce les attaqua de tous côtés.

Ils furent obligés d'empoigner leurs javelines pour les écarter. L'obscurité les empêchait toutefois de viser, et encore plus d'utiliser leurs arcs et leurs flèches. Quand ces bêtes leur sautèrent dessus, ils durent se défendre avec leurs poignards. Terrorisés, certains chevaux s'échappèrent dans la nuit en hennissant et en lançant des ruades. Aussi, lorsqu'il vint à bout de ses assaillants, le détachement avait perdu la moitié de ses hommes.

« Allons-y quand même ! » ordonna Philotas d'un air furieux.

Ils bondirent sur les quelques chevaux qui n'avaient pas fui et se précipitèrent dans la cour du palais, dont les arcades étaient éclairées par des lanternes. Ils se trouvèrent face à une femme splendide, portant une robe perse très ouvragée et ornée de franges dorées.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en grec. Et que voulez-vous ?

— Nous sommes à la recherche d'un homme qui se bat au service des barbares, et nous avons toutes les raisons de croire qu'il se trouve dans cette demeure, probablement blessé. Nous avons suivi son médecin. »

À ces mots, la femme tressaillit et blêmit de colère, mais elle s'effaça pour les laisser passer. « Entrez et inspectez ma maison. Mais je vous prie de vous comporter dignement dans le quartier des femmes, sinon je m'arrangerai pour que votre roi en soit informé. On dit qu'il déteste les abus.

— Vous avez entendu ? s'écria Philotas à l'adresse de ses soldats, tous en piteux état.

— Je regrette, ajouta Barsine en les dévisageant. Si vous vous étiez annoncés, vous auriez pu éviter cet accueil. La région est hélas infestée de bandits, et nous devons nous protéger. Quant au médecin, je vais vous conduire auprès de lui, si vous le souhaitez. »

Elle pénétra dans l'entrée en compagnie de Philotas et emprunta un long couloir, précédée par une servante qui tenait une lanterne.

Ils trouvèrent Snefru-en-Kaptah occupé à examiner un jeune homme, qui était alité.

« Comment se porte-t-il ? demanda Barsine.

— Ce n'est qu'une indigestion. Qu'il boive cette infusion trois fois par jour et qu'il jeûne demain toute la journée. Il se rétablira vite.

— J'ai besoin de m'entretenir seul à seul avec le médecin, dit Philotas.

— Comme tu le veux », acquiesça Barsine qui les invita à s'asseoir dans une pièce voisine.

« Nous savons que cette demeure appartient à Memnon, commença aussitôt Philotas.

— Oui, c'est vrai, confirma l'Égyptien.

— Nous sommes à sa recherche.

— Alors, il vous faut le chercher ailleurs : il n'est pas ici.

— Et où est-il ?

— Je l'ignore.

— L'as-tu soigné ?

— Oui. Je soigne tous ceux qui ont besoin de mes services.

— Tu sais que je peux t'obliger à parler, si je le souhaite.

— Bien sûr, mais je ne pourrais rien t'apprendre de plus. Penses-tu qu'un homme tel que Memnon aurait dit à son médecin où il comptait se rendre ?

— Était-il blessé ?

— Oui.

— Gravement ?

— Toute blessure peut être grave. Tout dépend de son évolution.

— Je ne suis pas venu ici pour écouter un cours de médecine. Je veux savoir dans quelles conditions se trouvait Memnon la dernière fois que tu l'as vu.

— Il était en voie de guérison.

— Grâce à tes soins.

— Et à ceux de plusieurs médecins grecs, dont un certain Ariston d'Atramyttion, si je ne me trompe.

— Était-il en mesure de monter à cheval ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mes connaissances en matière d'équitation sont trop minces. À présent, si tu veux bien m'excuser, d'autres patients m'attendent. »

Ne sachant plus que dire, Philotas le laissa partir. Dans l'entrée, il rencontra ses hommes, qui avaient fouillé la demeure.

« Alors ? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Rien. Nous n'avons trouvé aucune trace. S'il est venu, il est certainement reparti depuis longtemps. À moins qu'il ne soit caché dans un endroit où nous ne pouvons le dénicher. Mais il y a peut-être une solution…

— Laquelle ?

— Mettre le feu à cette botte de foin. Si des rats y sont cachés, ils finiront bien par sortir, tu ne crois pas ? »

Barsine se mordit la lèvre, mais elle ne prononça pas un mot. Elle se contenta de baisser les yeux pour éviter de croiser le regard de ses ennemis.

Philotas secoua la tête d'un air agacé. « Laissons tomber. Il n'y a rien d'intéressant ici », dit-il avant de sortir, accompagné de ses hommes. Bientôt, le galop de leurs chevaux s'évanouit au lointain, suivi par l'aboiement des chiens. Mais quand ils eurent parcouru trois stades, Philotas freina son cheval.

« Malédiction ! Je parie qu'il a quitté sa cachette souterraine et qu'il est en train de deviser tranquillement avec son épouse. Une belle femme… belle femme, par Zeus !

— Je n'ai pas compris pourquoi nous ne l'avons pas… commença un de ses hommes, un Thrace de Salmydessos.

— Parce que ça n'est pas pour toi, et que si Alexandre l'apprenait, il te couperait les couilles et les jetterait à son chien. Défoule-toi sur les putains du camp, si tu ne peux pas te retenir. Et maintenant, partons. Nous battons la campagne depuis trop longtemps. »

Au même moment, de l'autre côté de la vallée, on transportait Memnon vers un autre refuge, sur une civière attachée aux bâts de deux ânes.

Avant de franchir le passage menant à la vallée de l'Aisepos à la ville d'Azira, Memnon demanda au muletier de s'arrêter. Il se retourna pour contempler les lumières de sa demeure. Ses vêtements étaient encore imprégnés du parfum de Barsine qui l'avait étreint une dernière fois.

10

L'armée s'ébranla avec ses chars et son ravitaillement, prenant la direction du mont Ida et du golfe d'Atramyttion, dans le Sud. La capitale de la satrapie de Phrygie ayant été occupée par une garnison macédonienne, il était en effet inutile de s'attarder dans le Nord.

Parménion était de nouveau chargé du commandement en second de l'armée, tandis qu'Alexandre élaborait les décisions stratégiques.

« Nous longerons la côte, annonça-t-il un soir pendant le conseil de guerre. La capitale de la Phrygie est tombée entre nos mains, attaquons-nous maintenant à celle de la Lydie.

— Sardes, précisa Callisthène. La capitale mythique de Midas et de Crésus.

— Cela me paraît n'être qu'un rêve, intervint Léonnatos. Vous rappelez-vous les histoires que nous racontait le vieux Léonidas ? Nous allons donc voir tous ces endroits !

— Oui, confirma Callisthène. Nous verrons l'Hermos, sur les rives duquel Crésus fut battu par les Perses il y a presque deux cents ans. Et nous verrons aussi le Pactole avec ses sables aurifères, qui ont donné naissance à la légende de Midas. Et les tombes où reposent les rois de Lydie.

— Crois-tu que nous trouverons de l'argent dans ces villes ? demanda Eumène.

— Tu ne penses qu'à l'argent ! s'exclama Séleucos. Et d'ailleurs tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison. Savez-vous ce que nous coûte la flotte de nos alliés grecs ? Le savez-vous ?

— Non, monsieur le secrétaire général, répondit Lysimaque. Tu es là pour ça.

— Elle nous coûte cent soixante talents par jour. Je dis bien cent soixante. Le butin que nous avons pris sur le Granique et à

Dascyléion comblera les besoins pour une quinzaine de jours, si tout va bien.

— Écoutez, dit Alexandre. Nous allons fondre sur Sardes, et je pense que nous ne rencontrerons pas beaucoup de résistance. Puis nous occuperons le reste de la côte jusqu'aux frontières de la Lycie, jusqu'au fleuve Xanthe. Nous aurons libéré toutes les villes grecques d'Asie avant la fin de l'été.

— Magnifique, approuva Ptolémée. Et ensuite ?

— Nous n'allons tout de même pas rentrer chez nous ! s'écria Héphestion. Je commence tout juste à m'amuser.

— Rien ne dit que notre entreprise sera facile, répliqua Alexandre. Jusqu'à présent, nous n'avons fait qu'égratigner les Perses, et Memnon est certainement en vie. Et puis, nous ignorons si toutes les villes grecques nous ouvriront leurs portes. »

Ils marchèrent plusieurs jours au milieu de promontoires, de criques d'une incroyable beauté, de plages ombragées par de gigantesques pins. Des îles de dimensions variées suivaient la ligne côtière, pareilles à un cortège. Ils atteignirent enfin les rives de l'Hermos, un fleuve aux eaux limpides qui coulait sur un lit de gravier.

Le satrape de Lydie, un certain Mithrènès, était un homme raisonnable. Comprenant qu'il n'avait pas le choix, il envoya à Alexandre une délégation chargée de lui offrir la citadelle. Il l'emmena ensuite visiter la forteresse, dotée d'une triple enceinte, de contreforts et de chemins de ronde.

« C'est de là que partit la retraite des Dix Mille » observa Alexandre en posant les yeux sur la plaine, tandis que le vent s'insinuait dans ses cheveux et fléchissait les branches des saules et des ormes.

Un peu à l'écart, Callisthène prenait des notes sur une tablette. « C'est vrai, dit-il. Et la demeure du prince Cyrus le Jeune, alors satrape de Lydie, se dressait ici.

— C'est ici, d'une certaine façon, que commence aussi notre expédition. Mais nous ne suivrons pas le même itinéraire. Demain, nous irons à Éphèse. »

Éphèse se rendit, elle aussi, sans coup férir. La garnison de mercenaires grecs était déjà partie, et quand Alexandre prit

position dans la ville, les démocrates, qui revenaient de leur exil, engagèrent une véritable chasse à l'homme, incitant le peuple à piller les demeures les plus riches, celles des seigneurs qui avaient appuyé le gouverneur perse.

Certains se réfugièrent dans les temples. On les en chassa pour les lapider. Devant tant de confusion, Alexandre rétablit l'ordre en envoyant des patrouilles « d'écuyers » dans les rues. Il déclara que la démocratie serait restaurée et ordonna aux riches de payer, à titre de dédommagement, un impôt pour la reconstruction du sanctuaire d'Artémis, incendié quelques années plus tôt.

« Sais-tu ce qu'on raconte ? interrogea Callisthène au cours d'une visite du gigantesque temple en ruine. Que la déesse ne put éteindre le feu, car elle était trop occupée à te faire naître. Le sanctuaire brûla en effet, il y a vingt et un ans, le jour même de ta naissance.

— Je veux qu'on le rebâtisse, affirma Alexandre. Je veux qu'une forêt de colonnes monumentales en soutienne le toit, et je veux qu'il soit décoré par les meilleurs sculpteurs.

— C'est un beau projet. Tu pourras en parler à Lysippe.

— Il est arrivé ? demanda le roi dont le visage s'illumina.

— Oui. Il a débarqué hier soir, et il lui tarde de te revoir.

— Lysippe, dieux du ciel ! Ces mains, ce regard… Je n'ai jamais vu brûler autant de puissance créatrice que dans les yeux de cet homme. Lorsqu'il te contemple, il entre en contact avec ton âme, il crée une autre personne… D'argile, de bronze, de cire, peu importe : il crée l'être qu'il aurait engendré s'il avait été dieu.

— Dieu ?

— Oui.

— Quel dieu ?

— Le dieu qui est en tous les dieux et en tous les hommes, mais que de rares élus peuvent voir et entendre. »

Les notables de la ville, les chefs démocrates que son père avait jadis établis, que les Perses avaient ensuite chassés et qui étaient revenus à la faveur de son arrivée, l'attendaient pour lui montrer les merveilles d'Éphèse.

Les habitations s'étendaient sur une hauteur qui déclinait doucement vers la mer et vers la vaste baie où se jetait le fleuve Caystros. Le port était rempli de vaisseaux, qui ne cessaient de déverser toutes sortes de marchandises. D'autres embarquaient des étoffes, des épices et des parfums en provenance de l'Asie intérieure, pour les revendre au loin, à l'autre bout du golfe Adriatique, sur les îles de la mer Tyrrhénienne, sur la terre des Étrusques et des Ibères. On pouvait entendre le bruissement que produisaient ces activités et les cris des marchands d'esclaves qui vendaient aux enchères des hommes robustes et de belles jeunes filles que la vie avait conduits à ce triste destin.

Les rues étaient bordées d'arcades sur lesquelles donnaient les demeures les plus riches ; les sanctuaires des dieux étaient entourés d'étals et les vendeurs ambulants offraient aux passants des amulettes qui portaient bonheur ou protégeaient contre le mauvais œil, des reliques et des images d'Apollon et de sa sœur Artémis au visage d'ivoire.

Le sang versé à la suite des émeutes avait été nettoyé dans les rues, et la douleur des parents des victimes confinée entre les murs de leurs habitations. La ville n'était que fêtes et allégresse, les habitants se pressaient pour voir Alexandre tout en agitant des rameaux d'olivier ; les jeunes filles lançaient des pétales de roses sur son passage, emplissant l'air d'un tourbillon de couleurs et de parfums.

Ils finirent par gagner un magnifique palais, dont l'entrée était soutenue par des colonnes de marbre surmontées de chapiteaux ioniques, bordées d'or et peintes en bleu. Cette résidence avait appartenu à l'un des aristocrates qui avaient payé de leur sang le prix de leur amitié avec les dominateurs perses. Elle allait servir de demeure au jeune dieu descendu de l'Olympe pour aborder les rives de l'Asie.

Lysippe l'attendait, debout dans l'antichambre. Dès qu'il le vit, il se précipita à sa rencontre et referma sur lui ses grosses mains de casseur de pierre.

« Mon cher ami ! s'exclama Alexandre en l'étreignant à son tour.

— Mon roi ! répondit Lysippe, les yeux brillants.

— As-tu pris un bain ? As-tu déjeuné ? T'a-t-on donné des vêtements propres pour te changer ?

— Tout va bien, ne t'inquiète pas. Je n'avais qu'un seul désir : celui de te revoir. C'est autre chose que de contempler tes portraits. Est-il vrai que tu vas poser pour moi ?

— Oui, mais j'ai également d'autres projets en tête. Je veux que tu construises un monument hors du commun. Assieds-toi.

— Je t'écoute, dit Lysippe tandis que les domestiques approchaient des sièges pour les dignitaires et pour les amis d'Alexandre.

— Tu as faim ? Veux-tu déjeuner avec nous ?

— Volontiers. »

Les domestiques placèrent des tables devant les convives et leur offrirent les spécialités de la ville : du poisson grillé au romarin et aux olives salées, des légumes secs et des légumes frais, du pain qui sortait tout juste du four.

« Voilà, commença le roi tandis que ses invités se servaient : je voudrais un monument qui soit édifié en l'honneur des vingt-cinq hétairoï de la Pointe tombés sur le Granique au cours de la première attaque contre la cavalerie perse. J'ai ordonné qu'on exécute leurs portraits avant qu'ils soient placés sur le bûcher funèbre, car je désire qu'ils soient ressemblants. Tu les représenteras dans la fureur de la charge, dans l'ardeur du combat. Il faut que l'ensemble se rapproche de la réalité, et que l'on ait le sentiment d'entendre le halètement de leurs chevaux, le martèlement de leur galop. Il ne manquera à ces formes que le souffle vital… que tu ne peux, hélas, encore leur donner. »

Il baissa la tête. Un voile de mélancolie tomba sur ses yeux, alors qu'il se trouvait au milieu de la liesse générale, au milieu des coupes qui débordaient de vin et des plats remplis de mets parfumés.

« Lysippe, mon ami… ces jeunes gens sont réduits à l'état de cendres, et leurs os gisent sous la terre. Capture donc leur âme frémissante, saisis-la avant que le vent ne l'emporte tout à fait, fonds-la dans le bronze, rends-la éternelle ! »

Il s'était levé et gagnait à présent l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur la baie scintillante. Échauffés par le vin, ses

invités mangeaient, buvaient et plaisantaient. Lysippe le rejoignit.

« Vingt-six statues à cheval… la troupe d'Alexandre sur le Granique. Un enchevêtrement de membres et d'échines puissantes, de bouches grandes ouvertes et préparant le cri de la guerre, de bras brandissant le glaive et la lance, voilà ce que je veux. Me comprends-tu, Lysippe ? Comprends-tu ce que je veux te dire ?

« Tu érigeras ce monument en Macédoine afin qu'il célèbre éternellement ces jeunes gens qui ont sacrifié leur vie pour le pays, dans le mépris d'une existence obscure et sans gloire.

« Je veux que tu verses dans le bronze ta propre énergie vitale, je veux que ton art accomplisse le plus grand miracle qu'on ait jamais vu. Les gens qui passeront devant ce monument devront frissonner d'admiration et d'effroi, comme si ces cavaliers s'apprêtaient à charger, comme si leurs bouches allaient délivrer le cri qui dépasse la mort, qui franchit les brumes de l'Hadès dont personne n'est jamais revenu. »

Lysippe le regardait sans mot dire, abasourdi. Ses grosses mains calleuses pendaient le long de son corps, inertes et comme impuissantes.

Alexandre les serra dans les siennes. « Ces mains peuvent accomplir ce miracle, je le sais. Il n'existe pas de défi que tu ne puisses relever, il suffit pour cela que tu le veuilles. Tu me ressembles, Lysippe, voilà pourquoi aucun autre sculpteur ne pourra jamais exécuter ma statue. Sais-tu ce qu'a dit Aristote le jour où tu as terminé mon premier portrait, dans notre retraite de Miéza ? Il a dit : « Si Dieu existe, il a les mains de Lysippe. » Acceptes-tu de modeler mes compagnons dans le bronze ?

— Oui, Alexandre, et cette œuvre remplira le monde de stupeur. Je te le jure. »

Alexandre hocha la tête et lui lança un regard plein d'affection et d'admiration.

« Et maintenant, viens, lui dit-il en glissant son bras sous le sien. Mange quelque chose.

11

Apelle se présenta le lendemain après-midi avec une importante suite d'esclaves, de femmes et d'enfants de fort bel aspect. Il portait des colliers d'ambre et de lapis-lazuli, ainsi que des vêtements aux couleurs vives qui lui donnaient une allure élégante et légèrement excentrique. On disait que Théophraste avait écrit un petit livre satirique, intitulé Les Caractères, qui s'inspirait justement d'Apelle en ce qui concernait l'exhibitionnisme.

Alexandre le reçut dans ses appartements privés. Le peintre était venu en compagnie de la belle Campaspé, qui arborait encore des péplos de jeune fille car c'était la seule façon pour elle de dénuder largement ses épaules et sa poitrine.

« Je te trouve en excellente santé, Apelle, et je suis heureux de constater que la splendeur de Campaspé est encore une source d'inspiration pour toi. Peu d'hommes ont le privilège de vivre auprès d'une telle muse. »

Le visage de Campaspé s'empourpra. Elle s'apprêtait à baiser la main d'Alexandre quand il écarta les bras et la serra contre sa poitrine.

« Tes bras sont toujours très forts, sire, lui murmura-t-elle à l'oreille d'une voix qui aurait réveillé le désir d'un vieillard décédé depuis trois jours.

— J'ai d'autres choses tout aussi fortes, au cas où tu l'aurais oublié », répliqua-t-il en chuchotant.

Gêné, Apelle s'éclaircit la voix avant d'affirmer : « Sire, ce tableau sera un chef-d'œuvre, digne de traverser les siècles. Ou plutôt, ces tableaux, car je voudrais en peindre deux.

— Deux ? demanda Alexandre.

— Si tu es d'accord, évidemment.

— Je t'écoute.

— Je compte d'abord te représenter debout, brandissant un éclair, comme Zeus. Je placerai un aigle à tes côtés, car c'est l'un des symboles de la dynastie argéade. »

Le souverain secoua la tête d'un air sceptique.

« Sire, Parménion et Eumène s'accordent sur le fait que tu dois apparaître dans une telle attitude. Cela pourrait avoir un effet non négligeable sur tes sujets asiatiques.

— S'ils le disent… Et l'autre tableau ?

— J'ai l'intention de te peindre chevauchant Bucéphale, en train de charger, la lance au poing. Ce sera une œuvre mémorable, je te l'assure. »

Campaspé laissa échapper un petit rire.

« Qu'y a-t-il ? interrogea Apelle en cachant mal son irritation.

— J'ai, quant à moi, pensé à un troisième tableau, répondit la jeune femme.

— De quoi s'agit-il ? demanda Alexandre. Deux tableaux ne suffisent-ils pas ? Je ne vais tout de même pas passer le reste de ma vie à poser pour Apelle !

— Tu ne seras pas tout seul, expliqua Campaspé avec un éclat de rire encore plus malicieux. Dans le tableau que j'imagine, tu serais représenté sous les traits du dieu Arès, se reposant après la bataille, ses armes abandonnées sur une belle prairie fleurie. Je pourrais, quant à moi, personnifier Aphrodite, occupée à lui procurer quelques menus plaisirs. Tu sais, Apelle, un peu comme ce que tu avais fait pour ce général grec… comment s'appelait-il ? »

Apelle blêmit. Donnant un coup de coude discret à la jeune femme, il se hâta de dire : « Voyons, le roi n'a pas le temps de poser pour trois tableaux. Deux suffisent largement, n'est-ce pas, sire ?

— Oui, oui, mon ami. Et maintenant, veuillez m'excuser, mais Eumène a ponctué ma journée de devoirs variés. Je poserai pour toi avant le dîner. Choisis donc le sujet par lequel tu préfères commencer. S'il s'agit du tableau équestre, fais préparer un cheval de bois : je doute que Bucéphale ait la patience de poser, même pour le grand Apelle. »

Le peintre s'inclina et entraîna son modèle réticent. Alexandre entendit qu'il réprimandait la jeune femme en s'éloignant dans le couloir.

Aussitôt après, Eumène introduisit d'autres visiteurs : une dizaine de chefs de tribus de l'intérieur qui venaient prêter allégeance à leur nouveau maître.

Alexandre alla à leur rencontre et leur serra la main chaleureusement.

« Que réclament-ils ? demanda-t-il à l'interprète.

— Ils veulent savoir ce que tu attends d'eux.

— Rien.

— Rien ? répéta l'interprète d'un air stupéfait.

— Ils peuvent regagner leurs maisons et vivre en paix comme avant. »

Celui qui semblait être le chef de la délégation murmura quelque chose à l'oreille de l'interprète.

« Que dit-il ?

— Il dit : « Et les impôts ? »

— Oh, en ce qui concerne les impôts, intervint promptement Eumène, ils demeurent inchangés. Nous avons, nous aussi, des dépenses et…

— Eumène, je t'en prie, interrompit Alexandre. Tu n'es pas obligé de t'appesantir. »

Les chefs des tribus se consultèrent un moment avant d'affirmer qu'ils étaient très satisfaits ; ils souhaitaient tout le bien du monde au puissant seigneur qui leur faisait face et le remerciaient de sa bienveillance.

« Demande-leur s'ils veulent dîner ici », dit Alexandre.

L'interprète s'exécuta.

« Alors ?

— Ils te remercient de les avoir invités, mais ils répondent que la route est longue, que leur présence est nécessaire pour traire le bétail et aider leurs femmes à accoucher…

— J'ai compris, interrompit Eumène. Des affaires d'État très urgentes.

— Remercie-les d'être venus, conclut Alexandre. Et n'oublie pas de leur remettre des présents de bienvenue.

— Quels présents ?

— Je ne sais pas… des armes, des vêtements, ce que tu veux, mais ne les renvoie pas les mains vides. Ces gens sont attachés aux traditions, ils savent encore apprécier les bons usages. Et ce sont des rois chez eux, ne l'oublie pas. »

Le repas fut servi après le coucher du soleil, quand Alexandre eut terminé sa première séance de pose sur un cheval de bois, puisque le grand Apelle avait décidé de commencer par le sujet le plus difficile.

« Demain, je me rendrai dans les écuries et me ferai amener Bucéphale : il devra poser, lui aussi, pour moi, affirma le peintre en lançant un regard de complaisance au mannequin en bois rembourré qu'un artisan du théâtre avait exécuté à la demande d'Eumène.

— Alors je te conseille de passer chez mon cuisinier pour te munir de biscuits au miel. Tu obtiendras ainsi ses faveurs », suggéra Alexandre.

Le maître de table vint annoncer que le repas était prêt. Apelle était en train de terminer l'esquisse d'ensemble. Alexandre mit pied à terre, il s'approcha du peintre. « Puis-je regarder ?

— Je ne peux te l'interdire, sire, mais les artistes n'aiment pas montrer leurs œuvres inachevées. »

Le souverain jeta un coup d'œil au grand tableau. Son humeur changea brusquement. Le peintre n'avait tracé au fusain que les lignes essentielles, au moyen de traits rapides. Il ne s'était attardé que sur quelques détails : les yeux, quelques mèches de cheveux, les mains, les naseaux dilatés de Bucéphale, ses sabots martelant le sol…

Apelle guettait ses réactions.

« Ce n'est pas terminé, sire, il s'agit seulement d'une esquisse. Les couleurs et les volumes changeront tout… »

Alexandre l'interrompit d'un geste de la main : « C'est déjà un chef-d'œuvre, Apelle. Tu as donné le meilleur de toi-même dans cette ébauche. On peut imaginer le reste. »

Ils gagnèrent ensemble la salle du banquet où les attendaient les notables de la ville, les chefs des collèges sacerdotaux et les compagnons du roi. Souhaitant donner aux Éphésiens une bonne image de ses amis et de lui-même, Alexandre avait banni

tout excès : les « compagnes » des invités se contentèrent de jouer de la musique, de danser et de se livrer à des jeux innocents, et l'on servit du vin à la grecque, dans trois parts d'eau.

Du fait de leur immense renommée, Apelle et Lysippe furent au centre des conversations.

« J'ai entendu une histoire très curieuse ! s'écria Callisthène en s'adressant à Apelle. À propos du portrait que tu as exécuté pour le roi Philippe.

— Ah oui, répondit Apelle. Eh bien, raconte-moi cette histoire, car je ne m'en souviens plus. »

Toute l'assistance éclata de rire.

« Bon, reprit Callisthène, je vais la relater de la façon dont je l'ai apprise. Un jour, le roi Philippe te commande un portrait destiné au sanctuaire de Delphes, mais il te dit : « Embellis-moi un peu… euh, dissimule mon œil malade, augmente ma taille, noircis-moi les cheveux, sans exagérer bien sûr, mais tu comprends… »

— J'ai l'impression de l'entendre, ricana Eumène en imitant la grosse voix de Philippe. « Quoi ? j'appelle un grand peintre, et je dois tout lui expliquer ? »

— Ah, oui, je m'en souviens maintenant, s'écria Apelle en riant de bon cœur. Ce sont les mots exacts qu'il a prononcés !

— Alors, continue donc ce récit, pria Callisthène.

— Non, non, je préfère l'écouter.

— S'il en est ainsi… Bon, le maître achève son portrait et l'installe dans la cour, en pleine lumière, afin que son illustre client puisse l'admirer. Ceux d'entre vous qui sont allés à Delphes l'ont sans doute vu : un tableau d'une beauté, d'une splendeur… Le roi était représenté avec sa couronne d'or, son manteau rouge et son sceptre, on aurait dit l'image du grand Zeus. « Cela te plaît-il, sire ? » interroge Apelle. Philippe examine le tableau d'un air peu convaincu. « Dois-je te dire le fond de ma pensée ? » lui demande-t-il. « Bien sûr, sire », affirme le peintre. « Eh bien, je trouve qu'il n'est pas ressemblant. »

— C'est vrai, c'est vrai ! approuva Apelle sans cesser de rire, avec des cheveux plus noirs, une barbe plus soignée, un teint plus rose, il ne s'était pas reconnu.

— Alors ? interrogea Eumène.

— Voici le plus beau de l'histoire, poursuivit Callisthène, si tant est qu'elle est vraie. C'est alors que passa dans la cour un palefrenier qui tenait par les rênes le cheval du roi. L'animal s'immobilisa devant le tableau, il se mit à agiter la queue, à secouer la tête et à hennir bruyamment, à la grande stupeur de l'assistance. Regardant tour à tour le roi, le cheval et le tableau, Apelle s'exclama : « Sire, puis-je te dire, moi aussi, le fond de ma pensée ? » « Bien sûr, par Zeus ! » répond ce dernier. « Eh bien, je regrette, sire, mais je crains que ton cheval ne s'y connaisse mieux en peinture que toi. »

— C'est la pure vérité, conclut Apelle. Je jure que tout cela s'est produit ainsi.

— Et lui ? demanda Héphestion.

— Lui ? Il a haussé les épaules et a dit : « Ah ! Vous avez toujours raison. Pour cette fois, fais-toi payer. Maintenant que tu l'as terminé, je le garde. »

Tout le monde applaudit, et Eumène confirma le paiement du tableau dont tous les invités louèrent l'excellente facture, même si certains ne l'avaient jamais vu.

Se sentant le centre de l'attention, Apelle s'employait à occuper la scène comme un acteur plein d'expérience.

Alexandre pria alors ses convives de l'excuser : il devait se lever tôt le lendemain, afin d'inspecter les fortifications maritimes. Il s'éloigna tandis qu'on servait des boissons plus fortes et que des « compagnes » plus audacieuses faisaient leur apparition.

Quand il pénétra dans ses appartements, il trouva Leptine qui l'attendait, une lanterne à la main et une moue sur les lèvres. Pendant qu'elle lui tournait le dos pour éclairer le couloir menant à sa chambre, il s'interrogea sur les raisons de cette bouderie, mais il s'abstint de lui poser la moindre question.

Il lui suffit de pousser la porte de sa chambre pour comprendre. Campaspé était allongée sur son lit, entièrement nue, dans une position qui évoquait une héroïne mythique :

Danaé, peut-être, attendant une pluie d'or, ou Léda avant que le cygne n'arrive.

La jeune femme se leva et vint vers lui. Elle le déshabilla, s'agenouilla sur le tapis et couvrit de baisers son ventre et ses cuisses.

« Le point vulnérable de ton ancêtre Achille était le talon murmura-t-elle en plongeant ses yeux bistrés dans les siens. Voyons voir si je me rappelle le tien. »

Alexandre sourit en lui caressant les cheveux. À force de fréquenter Apelle, la jeune femme ne s'exprimait plus qu'en termes mythologiques.

12

Alexandre quitta Éphèse au milieu du printemps pour se diriger vers Milet. Lysippe, qui avait compris ce que le souverain attendait de lui, repartit pour la Macédoine en possession d'un ordre écrit destiné au régent Antipatros : Alexandre lui demandait de mettre à la disposition du sculpteur les moyens nécessaires à l'œuvre gigantesque qu'il s'apprêtait à réaliser.

Il débarqua d'abord à Athènes, où il rencontra Aristote qui donnait à présent des leçons dans les locaux de son académie. Le philosophe le reçut dans un salon privé et lui fit servir du vin frais.

« Notre roi m'a chargé de te présenter ses salutations et ses hommages, et de te dire qu'il t'écrira une longue lettre dès que possible.

— Je te remercie. L'écho de son entreprise est bien vite parvenu à Athènes. Les trois cents armures qu'il a envoyées sur l'Acropole ont attiré des milliers de curieux, et leur dédicace, excluant les Spartiates, a couru comme le vent jusqu'aux Colonnes d'Héraclès. Alexandre sait comment faire parler de lui.

— Quelle est l'humeur des Athéniens ?

— Démosthène dispose toujours d'un ascendant considérable sur eux, mais les aventures du souverain ont profondément marqué l'imagination des habitants. En outre, nombre d'entre eux ont des parents qui se battent en Asie, dans l'armée ou dans la flotte, ce qui les amène à réclamer la prudence en politique. Mais il est inutile de se faire des illusions : si le roi devait tomber sur le champ de bataille, il y aurait aussitôt un soulèvement, et ses amis seraient persécutés, à commencer par moi. Dis-moi plutôt comment s'est comporté Alexandre jusqu'à présent ?

— D'une façon très juste, à ce que j'en sais : il a été clément avec les ennemis vaincus et s'est contenté de restaurer la

démocratie dans les villes, sans exiger aucune modification de leurs règlements internes. »

Aristote hocha la tête et se lissa la barbe en signe d'approbation : l'élève semblait mettre à profit les leçons du maître. Il se leva. « Aimerais-tu visiter l'académie ?

— Avec grand plaisir », répondit Lysippe.

Ils gagnèrent le portique intérieur et se promenèrent autour de la cour centrale, à l'ombre d'une élégante colonnade de marbre pentélique à chapiteaux ioniques. Au centre se trouvait un puits bordé de briques, au niveau du sol. Le va-et-vient de la corde y avait creusé un profond sillon. Un domestique y plongeait un seau.

« Nous avons quatre esclaves, deux pour le ménage et deux autres pour le service de la table. Il nous arrive fréquemment de recevoir des invités appartenant à d'autres écoles, et certains de nos disciples séjournent ici. »

Il franchit une porte en forme d'arc. « Voici le département des sciences politiques, où nous avons rassemblé les constitutions de plus de cent soixante-dix villes de Grèce, d'Asie, d'Afrique et d'Italie. Et là, expliqua-t-il en s'engageant dans un couloir sur lequel donnaient d'autres portes, le département des sciences naturelles, qui renferme des collections de minéraux, de plantes et d'insectes. Enfin, dans cette zone-ci, continua-t-il en accompagnant son invité dans un vaste salon, se trouve la collection d'animaux rares. Un taxidermiste égyptien, spécialiste de l'empaillage des chats et des crocodiles sacrés, que j'ai appelé ici, y travaille sans relâche. »

Lysippe balaya la pièce d'un regard fasciné. Mais il était moins intéressé par les animaux empaillés – serpents, crocodiles, charognards – que par les dessins anatomiques, qui portaient la patte d'artistes habiles et expérimentés.

« Naturellement, il faut se méfier des contrefaçons et des escroqueries, poursuivit Aristote. Des rumeurs concernant nos activités se sont répandues dans la région, et nous recevons désormais les offres les plus extravagantes qui soient : des ichneumons, des basilics, voire des centaures et des sirènes.

— Des centaures et des sirènes ? répéta Lysippe d'un air abasourdi.

— Oui. Et nous sommes également invités à admirer ces miracles avant de les acquérir.

— Comment est-ce possible ?

— Simple taxidermie. Et ce n'est pas un hasard si les offres les plus nombreuses proviennent d'Egypte, où les empailleurs possèdent une expérience millénaire. Il ne leur est pas difficile de fixer le torse d'un homme sur le corps d'un poulain, de masquer les coutures à l'aide de poils et de crins, avant d'empailler le tout. Le résultat de ces chefs-d'œuvre d'habileté n'est pas méprisable, je te l'assure.

— Je te crois. »

Aristote s'approcha d'une fenêtre, d'où l'on pouvait admirer la colline du Lycabette, couverte de pins, et l'Acropole, au fond, avec la grande masse du Parthénon. « À ton avis, que va-t-il faire maintenant ? » demanda-t-il.

Lysippe comprit qu'Alexandre n'avait pas cessé d'occuper ses pensées.

« Je ne sais pas grand-chose. Il compte prendre la direction du sud, mais personne ne connaît ses véritables intentions.

— Il avancera, affirma le philosophe en se tournant vers l'artiste. Il avancera tant qu'il en aura la force, et personne ne pourra l'arrêter. »

Resté seul à Éphèse, Apelle travaillait au grand portrait équestre du roi de Macédoine, qui s'était mis en route vers Milet.

Il avait surtout travaillé à la tête de Bucéphale, qu'il peignait avec un tel réalisme que l'animal semblait prêt à bondir du tableau. Désirant créer la stupeur chez son client, Apelle avait pris les mesures nécessaires pour être conduit au camp suivant.

Depuis plusieurs heures, il s'entêtait à représenter à petits coups de pinceau la bave sanguinolente qui coulait sur le mors du cheval, mais il ne parvenait pas à trouver la nuance juste. De plus, Campaspé l'insupportait avec ses discussions sans fin : leur passion s'était quelque peu éteinte.

« Si tu ne la boucles pas, s'écria le peintre d'une voix exaspérée, je n'y arriverai jamais !

— Mais, chéri…

— Assez ! » hurla Apelle, hors de lui. Puis il jeta sur la toile une éponge imbibée de couleur.

Par un hasard extraordinaire, l'éponge atterrit exactement à la commissure des lèvres du cheval, avant de tomber par terre. « Voilà, pleurnicha la jeune femme, tu as tout abîmé ! Tu es content, maintenant ? Et tu vas dire que c'est ma faute, n'est-ce pas ? »

Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Il s'approcha de son tableau, levant les bras en un geste d'incrédulité et d'émerveillement. « C'est impossible, murmura-t-il. Oh, par les dieux, c'est impossible ! »

L'éponge avait laissé sur les lèvres du cheval l'effet désiré, produisant à l'insu du peintre un résultat d'un réalisme inégalable.

« Oh, mais… », gazouilla Campaspé en admirant elle aussi ce miracle.

Apelle se tourna vers elle et pointa l'index sous son nez. « Si jamais tu dévoiles la façon dont j'ai exécuté ce détail, dit-il en indiquant la prodigieuse tache de couleur, je dévorerai ton joli petit nez. Je me suis fait comprendre ?

— Oui, mon adoré », acquiesça Campaspé en reculant.

Peut-être était-elle sincère à cet instant précis. Mais la discrétion n'étant pas sa plus grande qualité, tous les Éphésiens apprirent quelques jours plus tard comment le grand Apelle avait peint le merveilleux détail de la bave sanguinolente qui ornait la lèvre de Bucéphale.

13

Le commandant de la garnison de Milet, un Grec du nom d'Hégésistrate, ayant mandé un de ses hommes auprès d'Alexandre pour lui annoncer qu'il était prêt à lui livrer la ville, le roi fit avancer l'armée dans l'intention d'en prendre possession. Par prudence, il envoya toutefois un escadron de cavaliers en reconnaissance, sous les ordres de Cratère et de Perdiccas.

Ceux-ci traversèrent le fleuve Méandre et s'engagèrent sur les pentes du mont Latmos. Une fois arrivés au sommet, ils s'immobilisèrent, frappés de stupeur par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux : un groupe de navires de guerre venait de passer à hauteur du promontoire de Milet et s'apprêtait à bloquer le golfe.

D'autres navires surgirent, et la baie fourmilla bientôt de centaines de vaisseaux. Fouettée par des milliers de rames, la mer bouillonnait et l'on pouvait entendre, en dépit de la distance, le grondement des tambours qui battaient le rythme de croisière pour les marins.

« Oh, par les dieux, murmura Perdiccas. La flotte perse !

— Combien de navires y a-t-il, selon toi ? demanda Cratère.

— Quelques centaines… Deux ou trois cents au moins. Notre flotte ne va pas tarder : elle se fera surprendre dans le golfe et sera anéantie. Il nous faut rebrousser chemin immédiatement et dire à Néarque de reculer. Cette flotte est deux fois plus importante que la nôtre ! »

Ils éperonnèrent leurs chevaux et dévalèrent la pente pour rejoindre l'armée, qui devait poursuivre sa marche vers le sud.

Au bout de quelques heures, ils la trouvèrent sur la rive gauche du Méandre et se précipitèrent auprès du roi. Celui-ci, en compagnie de Ptolémée et Héphestion, était en train de surveiller le passage de la cavalerie sur le pont de bateaux que ses ingénieurs avaient installé près de l'embouchure.

« Alexandre ! s'écria Cratère. Il y a trois cents navires de guerre dans la baie de Milet. Il faut retenir Néarque, sinon notre flotte sera coulée !

— Quand les avez-vous vus ? interrogea le roi en fronçant, les sourcils.

— Il y a quelques heures. Lorsque nous sommes arrivés au sommet du mont Latmos, nous avons vu surgir l'escadre de tête. Les autres bateaux ont suivi, il y en avait à perte de vue. Des monstres à quatre ou cinq rangs de rames.

— J'ai également vu des « huit renforcés », ajouta Perdiccas.

— Tu en es sûr ?

— Certain ! Tirant des rostres en bronze de cinq mille livres !

— Il faut que tu bloques l'avancée de notre flotte, Alexandre ! Néarque ne sait rien, il n'a pas encore dépassé le promontoire de Mycale : si nous ne l'avertissons pas, il ira tout droit sur les Perses.

— Calmez-vous, dit le roi. Nous avons encore le temps. » Puis, se tournant vers Callisthène qui était assis un peu à l'écart sur son tabouret de voyage, il ajouta : « Donne-moi une tablette et un stylet, s'il te plaît. »

Callisthène s'exécuta aussitôt et Alexandre écrivit un court message qu'il confia à un cavalier de sa garde personnelle. « Porte-le sans tarder au signaleur posté sur le promontoire de Mycale, et dis-lui de le transmettre immédiatement à notre flotte, en espérant qu'il arrivera à temps.

— J'en suis convaincu, affirma Héphestion. Le vent de Notos avantage les Perses, qui viennent du sud. En revanche, il est défavorable aux nôtres, qui arrivent du nord. »

Le cavalier s'engagea au galop sur le pont de bateaux en criant à ceux qu'il croisait de le laisser passer, puis il s'élança sur les pentes du promontoire de Mycale et rejoignit les topographes du service itinéraire qui surveillaient la flotte de Néarque, au nord. Ils se servaient d'un bouclier étincelant pour s'acquitter de leur tâche.

« Le roi a ordonné que tu envoies au plus vite ce message, dit-il en tendant la tablette. La flotte perse se trouve dans le golfe de Milet, elle est composée de trois cents navires de guerre. »

Le topographe se mit à scruter le ciel. Un nuage venait du sud, poussé par le vent. « Je ne peux pas, il faut attendre que ce nuage soit passé. Regarde, il commence à obscurcir le soleil.

— Malédiction ! s'écria le cavalier. Pourquoi ne pas essayer avec des étendards ?

— Ils sont trop loin, expliqua le topographe. Ils ne nous verraient pas. Nous devons être patients, cela ne prendra pas longtemps. »

En effet, l'ombre du nuage recouvrait à présent le promontoire, tandis que la flotte avançait en plein soleil, bien rangée derrière le vaisseau amiral de Néarque.

Le temps paraissait s'étirer. La flotte s'approcha de la pointe occidentale du promontoire et commença à virer à tribord pour le dépasser.

Enfin le soleil réapparut et les topographes lancèrent leur message en réfléchissant ses rayons. Quelques instants s'écoulèrent. La flotte poursuivait sa route.

« Nous ont-ils vus ? demanda le cavalier.

— Je l'espère.

— Alors, pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ?

— Je l'ignore.

— Recommencez ! Vite ! »

Les topographes s'exécutèrent.

« Par Zeus ! Pourquoi ne répondent-ils pas ?

— Parce qu'ils sont à présent dans l'ombre du nuage. »

Le cavalier faisait les cent pas en se mordant la lèvre. Il cessait de fixer l'armée en songeant à l'état d'esprit du roi.

« Ils l'ont reçu ! s'exclama alors le topographe. Le vaisseau amiral amène les voiles et sort les rames. Ils ne vont pas tarder à répondre. »

Le vaisseau amiral avait réduit sa vitesse, et l'on pouvait distinguer le bouillonnement de l'écume sous les rames qui le poussaient vers la tête du promontoire, dans un endroit abrité.

Une lumière clignota à la proue, et le topographe déchiffra le message :

« Longerons… la… côte… jusqu'au… fleuve.

— Magnifique, ils ont compris ! Va le dire au roi, et vite : le soleil ne nous permet pas de le lui signaler d'ici. »

Le cavalier dévala la pente du promontoire et rejoignit le souverain, qui avait réuni sur la plage le haut commandement au grand complet. « Roi ! Néarque a reçu ton message, il a commencé les manœuvres, annonça-t-il en sautant à terre. Tu ne vas pas tarder à le voir doubler le promontoire.

— Très bien, répondit Alexandre. Cette position nous permettra de surveiller les mouvements de la flotte perse. »

À cet instant précis, l'immense escadre du Grand Roi recouvrait presque entièrement la surface miroitante de la mer qui s'étendait entre la péninsule de Milet et les pentes du mont Latmos. Le vaisseau amiral de Néarque doublait, quant à lui, le cap Mycale et longeait la côte en direction de l'embouchure du Méandre, suivi par les autres unités de la marine alliée.

« Nous l'avons échappé belle, dit le roi. Du moins pour le moment.

— Oui, commenta Cratère. Si nous n'avions pas signalé le danger, Néarque serait tombé nez à nez avec les Perses et aurait été obligé de se battre dans des conditions d'infériorité totale.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ? » interrogea Parménion.

Il n'avait pas encore terminé de parler quand se présenta un « écuyer » brandissant une dépêche. « Des nouvelles de Milet, sire. »

Alexandre lut le message :

Philotas, fils de Parménion, à Alexandre, salut !

Le commandant de la garnison de Milet, Hégésistrate, a changé d'idée, il n'est plus disposé à nous ouvrir les portes de la ville.

Il a confiance en l'appui de la flotte du Grand Roi.

Sois tranquille et prends soin de toi.

« Il fallait s'y attendre, dit Alexandre. Maintenant que les navires perses sont au mouillage dans la baie, Hégésistrate se sent invincible.

— Roi, annonça l'un des « écuyers » de la garde, notre vaisseau amiral nous envoie une chaloupe.

— Tant mieux. Nos marins vont pouvoir participer au conseil de guerre. »

Un peu plus tard, Néarque descendit à terre, précédant le commandant athénien de l'escadre alliée, Charylaos.

Le souverain les accueillit cordialement et les mit au courant de la situation, puis il demanda l'avis de son entourage en commençant par le plus âgé, Parménion.

« Je ne suis pas un expert dans ce domaine, mais je pense que s'il était là, le roi Philippe attaquerait la flotte ennemie par surprise ; nos navires sont plus rapides et plus facilement manœuvrables. »

L'humeur d'Alexandre s'assombrit comme chaque fois qu'on le comparait en public au souverain disparu.

« Mon père s'est toujours battu quand les chances de victoire étaient nombreuses. Dans le cas contraire, il avait recours à la ruse, répliqua-t-il sèchement.

— Engager le combat serait une erreur, intervint Néarque. Le rapport de forces est de un à trois, et nous tournons le dos à la terre, ce qui limite nos possibilités de manœuvre. »

D'autres membres du haut commandement exprimèrent leur avis, mais tous s'aperçurent vite qu'Alexandre ne leur prêtait pas attention : il contemplait un aigle de mer, qui dessinait de larges cercles au-dessus de la plage. Soudain, l'aigle piqua vers l'eau à toute allure avant de refermer ses serres sur un gros poisson. Puis il reprit de l'altitude d'un grand coup d'ailes et s'éloigna avec sa proie.

« Vous avez vu ce poisson ? Sûr de son agilité et certain de dominer l'élément marin, il s'est trop approché de la plage, où l'aigle a tiré profit d'une situation plus favorable. C'est exactement ce que nous allons faire.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Ptolémée. Nous n'avons pas d'ailes. »

Alexandre sourit. « C'est la deuxième fois que tu me le fais remarquer. La première fois, t'en souviens-tu ? nous devions pénétrer en Thessalie et nous faisions face à la paroi infranchissable du mont Ossa.

— C'est vrai, admit Ptolémée.

— Très bien, continua le roi. Je pense que nous ne pouvons pas nous permettre d'engager un affrontement naval dans ces conditions : non seulement l'ennemi a une supériorité

numérique écrasante, mais il possède aussi des navires plus puissants et plus solides que les nôtres. Si notre flotte était anéantie, mon prestige serait détruit. Les Grecs se soulèveraient et l'alliance que j'ai rétablie à grand-peine volerait en éclats, ce qui aurait des conséquences désastreuses. Je vous ordonne donc de tirer les navires au sec, en commençant par ceux qui transportent les machines de guerre en pièces. Nous monterons ces machines et les amènerons sous les murs de Milet.

— Tu comptes tirer au sec la flotte entière ? interrogea Néarque d'un air incrédule.

— Exactement.

— Mais, sire…

— Écoute, Néarque, l'infanterie que les Perses ont embarquée sur leurs vaisseaux est-elle, selon toi, en mesure d'affronter ma phalange, rangée sur la rive ?

— Je pense que non.

— Tu peux en être sûr, affirma Léonnatos. Cette idée ne leur traverse même pas l'esprit. S'ils veulent se frotter à nous, nous les exterminerons avant même qu'ils ne posent un pied sur le sable.

— Exact, approuva Alexandre. Ils ne le feront donc pas.

— Cependant, poursuivit Néarque qui avait deviné les intentions du roi, ils ne pourront pas rester indéfiniment au mouillage… Pour accroître la puissance de leurs navires, ils ont dû augmenter le nombre de leurs rameurs. Cela signifie qu'ils n'ont plus de place à bord pour quoi que ce soit. Ils sont dans l'impossibilité de faire la cuisine et de conserver des réserves d'eau suffisantes. Ils dépendent complètement du ravitaillement terrestre.

— Que nous bloquerons au moyen de la cavalerie, conclut Alexandre. Nous inspecterons les moindres recoins de la côte, les embouchures des fleuves et des ruisseaux, les sources. Les Perses se retrouveront rapidement sans nourriture ni eau, sous un soleil flamboyant, desséchés par la soif et taraudés par la faim, alors que nous ne manquerons de rien.

« Eumène dirigera le montage des machines de siège. Perdiccas et Ptolémée mèneront l'attaque contre le versant ouest des murs de Milet dès que les machines y auront ouvert

une brèche. Cratère lancera la cavalerie le long de la côte avec l'aide de Philotas, afin d'empêcher les navires d'accoster. Parménion appuiera les autres opérations au moyen de l'infanterie lourde, et le Noir nous donnera un coup de main. C'est cela, le Noir ?

— C'est cela, sire, répondit Cleitos.

— Excellent. Néarque et Charylaos occuperont les navires tirés au sec avec l'infanterie embarquée. Ils armeront les équipages et, si nécessaire, creuseront une tranchée. Milet va regretter sa volte-face. »

14

Le printemps était presque terminé, et le soleil de l'après-midi brillait haut dans le ciel. Le temps s'était mis au beau et il y avait une mer d'huile.

Au sommet du mont Latmos, Alexandre, Héphestion et Callisthène contemplaient le superbe spectacle qui s'offrait à leur vue. À droite, le promontoire de Mycale se dressait dans la mer comme un éperon. La grande île de Samos se profilait un peu plus loin. Quant à la péninsule de Milet, elle s'étendait sur la gauche.

Détruite par les Perses deux cents ans plus tôt parce qu'elle avait osé se rebeller, la ville de Milet avait été magnifiquement reconstruite par son fils le plus illustre, l'architecte Hippodamos, qui en avait tracé le plan rigoureux selon une grille de rues principales, dites « larges », et de rues secondaires, pour la circulation du quartier, qualifiées d'« étroites ».

Au sommet, il avait rebâti les temples de l'acropole où resplendissaient des marbres peints de couleurs vives, des ornements de bronze, d'or et d'argent, des groupes de statues dominant majestueusement la vaste baie. Au centre il avait ouvert une grande place, point de convergence de toutes les rues, cœur de la vie politique et économique de la ville.

Non loin de la côte se trouvait la petite île de Ladè qui se tenait, telle une sentinelle, à l'entrée du grand golfe.

On pouvait distinguer les bateaux de Néarque à l'extrémité nord-ouest de la baie, près de l'embouchure du Méandre : ils étaient tirés au sec, protégés par un fossé et une palissade contre d'éventuels coups de force de l'infanterie ennemie.

Vus de là, les trois cents navires du Grand Roi avaient l'allure de jouets.

« Incroyable ! s'exclama Callisthène. C'est ici, dans cet espace que notre regard peut embrasser, que va se décider

l'issue des guerres perses : cette petite île, près de la ville, se nomme Ladè. La flotte des insurgés grecs y fut jadis anéantie.

— Callisthène va nous donner maintenant un cours d'histoire, comme si ceux de son oncle ne nous avaient pas suffi à Miéza, commenta Héphestion.

— Tais-toi, lui dit Alexandre. On ne peut comprendre le présent si l'on ne connaît pas le passé.

— Et là, près du promontoire de Mycale, poursuivit Callisthène d'une voix imperturbable, nos hommes réglèrent leurs comptes vingt-cinq ans plus tard. La flotte était commandée par le roi de Sparte, Léotichidès, celle des Perses était tirée au sec sur la plage.

— Curieux, observa Héphestion. Aujourd'hui, la position des adversaires s'est inversée.

— Oui, acquiesça Alexandre, et nos hommes se prélassent à l'ombre en mangeant du pain frais, tandis que les Perses rôtissent au soleil depuis trois jours et se nourrissent de galettes, en admettant qu'ils en aient encore. Ils ont certainement rationné leur eau et n'en distribuent plus que deux louches par personne et par jour. Ils vont bientôt être obligés de prendre une décision : attaquer ou partir.

— Regarde, lui fit remarquer Héphestion. Nos machines de guerre se mettent en route. Elles auront atteint les murs de la ville d'ici ce soir. Demain, elles commenceront à abattre les fortifications. »

C'est alors que se présenta un courrier de la Pointe, qui apportait une dépêche au souverain. « Sire ! Un message du général Parménion et du général Cleitos », annonça-t-il en lui remettant une tablette.

Le souverain la lut :

Parménion et Cleitos à Alexandre, salut !

Les barbares ont essayé par trois fois de débarquer sur la côte afin de s'approvisionner en eau, mais ils ont été repoussés.

Sois tranquille.

« Magnifique ! exulta Alexandre. Tout se déroule comme je l'avais prévu. Nous pouvons redescendre. »

Il talonna Bucéphale et se dirigea au pas vers la baie. Là se trouvait la colonne de machines de siège, qui avançait sur la route menant à Milet.

Eumène alla à sa rencontre. « Alors ? Quelle vue a-t-on, de là-haut ?

— Une vue superbe, répondit Héphestion à la place d'Alexandre. On voit les Perses rôtir lentement. Ils ne vont pas tarder à être cuits à point.

— Savez-vous qui est arrivé ?

— Non.

— Apelle. Il a terminé ton portrait équestre, Alexandre, et il souhaite te le montrer.

— Oh, par les dieux ! Je n'ai pas de temps pour ça. Je fais la guerre ! Remercie-le, paie-le et dis-lui que nous nous verrons dès que j'en aurai la possibilité.

— Comme tu veux, mais il en mourra, observa Eumène. Ah, j'oubliais : aucune nouvelle de Memnon. Rien de rien. Il semble s'être évanoui dans la nature.

— Je n'y crois pas, dit le roi. Cet homme est trop rusé et trop dangereux.

— Le fait est que personne d'entre nous ne l'a jamais vu. Nous ne savons même pas à quoi il ressemble. En outre, on dit qu'il ne porte aucun signe caractéristique dans la bataille. Il combat coiffé d'une salade corinthienne dépourvue de cimier, qui lui couvre tout le visage à l'exception des yeux. Mais il est difficile de reconnaître un homme à son regard dans la fureur d'une mêlée.

— Oui. Quoi qu'il en soit, sa disparition ne me convainc guère. Avez-vous trouvé le médecin grec qui l'a soigné ? Parménion dit qu'il s'appelle Ariston et qu'il est originaire d'Atramyttion.

— Il s'est envolé, lui aussi.

— Surveillez-vous sa demeure de Zéléia ?

— Il n'y a plus que ses domestiques.

— Continuez vos recherches. C'est notre adversaire le plus redoutable et le plus dangereux.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons, répondit Eumène avant de se remettre en marche avec le convoi des machines.

— Attends ! rappela Alexandre.
— Me voici. Que se passe-t-il ?
— Tu as bien dit qu'Apelle était ici ?
— Oui, mais…
— J'ai changé d'avis. Où se trouve-t-il ?
— Au campement naval. Je lui ai fait préparer une tente et un bain.
— Tu as eu raison. À plus tard.
— Mais que… »

Eumène n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Alexandre galopait déjà en direction du campement naval.

Apelle était vexé : personne ne lui prêtait attention, personne, ou presque, parmi ces rustres, ne reconnaissait en lui le plus grand peintre de son époque. En revanche, tout le monde commentait les apparitions de Campaspé, qui se baignait toute nue dans la mer ou se promenait vêtue d'un chiton militaire qui lui couvrait tout juste le pubis.

Son visage s'éclaira quand il vit Alexandre sauter à terre et venir vers lui en écartant les bras : « Grand maître ! Bienvenue dans mon pauvre campement, mais tu n'aurais pas dû… Je t'aurais rejoint le plus rapidement possible. J'étais impatient d'admirer le fruit de ton génie. »

Apelle inclina légèrement la tête. « Je ne voulais pas te déranger au milieu de cette entreprise poliorcétique, mais il me tardait de te montrer mon travail.

— Où est-il ? demanda Alexandre sincèrement impatient.

— Ici, sous la tente. Viens. »

Apelle avait ordonné qu'on lui monte une tente blanche afin que la lumière y soit égale et qu'elle n'altère pas les couleurs du tableau.

L'artiste précéda le roi et attendit un instant. Le tableau était dissimulé derrière un petit rideau, dont un domestique tenait le cordon. Campaspé les avait rejoints et s'était placée aux côtés d'Alexandre.

Sur un signe d'Apelle, le domestique écarta le rideau.

Bouche bée, Alexandre contempla le tableau, frappé par sa formidable puissance évocatrice. Les détails qui l'avaient fasciné à l'état d'ébauche, l'amenant à croire que le peintre aurait pu

s'arrêter là, avaient à présent pris corps et âme. Ils étaient empreints de l'éclat de la vie, et leur surface semblait vibrer.

La représentation de Bucéphale, notamment, dégageait une telle puissance que l'animal paraissait surgir dans l'espace réel et le disputer au spectateur. Le cavalier était également extraordinaire, il différait de l'image que Lysippe en donnait d'habitude à travers ses sculptures. Les innombrables nuances des couleurs avaient permis au peintre d'atteindre à un réalisme déconcertant, plus efficace que le bronze, mais presque désacralisant.

Le visage du roi reflétait l'impatience et la fougue du conquérant, la noblesse du grand souverain. Ses cheveux étaient collés sur ses tempes par la sueur en boucles désordonnées, ses yeux exorbités par la volonté de maîtriser la situation, son front plissé et presque douloureusement marqué, les muscles de son cou en relief, ses veines enflées par la fureur du combat. Ce tableau montrait un homme – certes dans toute sa grandeur, mais au cœur de l'effort – et non un dieu, comme dans les portraits de Lysippe.

Apelle guettait avec inquiétude les réactions du roi, redoutant un de ses légendaires éclats de colère. Mais Alexandre le serra dans ses bras. « C'est merveilleux ! Je peux me voir dans la fureur du combat ! Comment as-tu fait ? J'étais assis devant toi sur un cheval de bois, et Bucéphale sortait de son écurie. Comment as-tu pu…

— J'ai parlé à tes hommes, sire, aux compagnons qui combattent à tes côtés, à ceux qui te connaissent bien. Et j'ai parlé à… (il baissa la tête de confusion)… Campaspé. »

Alexandre se tourna vers la jeune femme, qui le regardait avec un petit sourire chargé de sous-entendus. « Voudrais-tu avoir la gentillesse de nous laisser seuls un instant ? », lui demanda-t-il.

Campaspé sembla surprise et presque vexée par cette requête, mais elle obéit sans discuter. Dès qu'elle fut sortie, Alexandre commença : « Te souviens-tu du jour où j'ai posé pour toi, à Éphèse ?

— Oui, répondit Apelle sans comprendre où le roi voulait en venir.

— Campaspé a fait allusion, ce jour-là, à un tableau dans lequel tu l'avais représentée sous les traits d'Aphrodite et que tu avais effectué pour… Mais tu lui as intimé de se taire au moment où elle s'apprêtait à révéler le nom de ton client.

— Rien ne t'échappe.

— Les souverains sont comme les artistes : ils doivent dominer la scène et ne peuvent s'autoriser aucune distraction. Au moment où leur attention faiblit, ce sont des hommes morts.

— C'est exact, admit Apelle avant de lui lancer un regard timide en se préparant à passer un mauvais moment.

— Qui t'a commandé ce tableau ?

— Vois-tu, sire, je ne pouvais imaginer que…

— Tu n'as pas à t'excuser. Les artistes se rendent là où on les appelle. Et il est juste qu'il en soit ainsi. Parle librement, tu n'as rien à craindre, je te le jure.

— Memnon. C'était Memnon.

— Pour une raison que j'ignore, je me l'étais imaginé. Qui d'autre, dans cette région, aurait pu se permettre de commander un tableau de ce genre au grand Apelle ?

— Mais je t'assure que je ne… »

Alexandre l'interrompit. « Je t'ai dit que tu n'as aucune explication à me fournir. Je voudrais seulement te demander un service.

— Ce que tu souhaites, sire.

— As-tu vu son visage ?

— Bien sûr.

— Alors, fais son portrait. Nous ignorons ce à quoi il ressemble et nous avons besoin de le reconnaître pour le cas où nous tomberions nez à nez avec lui, tu comprends ?

— Je comprends, sire.

— Alors, vas-y.

— Maintenant ?

— Maintenant. »

Apelle s'empara d'une tablette blanchie à la céruse et d'un fusain. Puis il se mit au travail.

15

Barsine sauta à terre et, en compagnie de ses enfants, se dirigea vers une maison faiblement éclairée par une lanterne qu'on avait allumée sous le portique. Elle pénétra dans l'entrée et y trouva son époux, debout, soutenu par une canne.

« Mon bien-aimé ! s'écria-t-elle en venant se blottir dans ses bras. Je n'ai pas vécu en ton absence.

— Père ! » s'exclamèrent ses fils.

Memnon les étreignit, vaincu par l'émotion.

« Venez, venez ! J'ai fait préparer le dîner. Nous devons fêter nos retrouvailles ! »

Le théâtre de cette scène se situait dans une propriété aux environs de Milet et d'Halicarnasse, que le satrape de Carie avait mise à leur disposition.

Les tables avaient été dressées à la grecque. On avait installé des lits de repas et rempli un cratère de vin de Chypre. Memnon invita son épouse et ses enfants à prendre place près de lui, et il s'allongea à son tour sur une couche.

« Comment te portes-tu ? demanda Barsine.

— Très bien, je suis pratiquement guéri. Le médecin m'a conseillé d'économiser ma jambe blessée, ce qui explique pourquoi je me sers d'une canne, mais je pourrais m'en passer.

— Ta blessure est-elle toujours aussi douloureuse ?

— Non, le remède du médecin égyptien a fait des merveilles : elle s'est cicatrisée en quelques jours. Mais je vous en prie, mangez. »

Le cuisinier grec servait du pain frais, du fromage et des œufs de canard bouillis, tandis que son aide versait dans les gamelles une soupe de fèves, de pois chiches et de petits pois.

« Que va-t-il se passer, maintenant ? demanda Barsine.

— Je vous ai appelés ici parce que j'ai des nouvelles très importantes à vous apprendre. Le Grand Roi m'a nommé commandant en chef de la région anatolienne en vertu d'un

décret personnel. Cela m'autorise à donner des ordres aux satrapes, à enrôler des hommes et à disposer de moyens considérables. »

Les deux garçons le contemplaient avec fascination et leurs yeux brillaient de fierté.

« Tu vas donc reprendre les opérations de guerre, commenta Barsine avec moins d'enthousiasme.

— Oui, au plus vite. À ce propos…, poursuivit-il, les yeux rivés sur sa coupe comme s'il observait la couleur du vin qu'elle contenait.

— Qu'y a-t-il, Memnon ?

— Il faut que vous quittiez cette région. Nous allons y livrer un combat sans merci, et personne n'y sera plus en sécurité. » Barsine secouait la tête d'un air incrédule. « Tu dois comprendre… C'est aussi la volonté du Grand Roi. Vous partirez pour Suse et vous vivrez à la cour, où vous serez respectés et entourés d'égards.

— Le Grand Roi a-t-il l'intention de faire de nous des otages ?

— Non, je ne crois pas. Mais il demeure que je ne suis pas perse. Je suis un mercenaire, une épée vendue.

— Je ne t'abandonnerai pas.

— Nous non plus », ajoutèrent les enfants.

Memnon soupira. « Nous n'avons pas le choix. Vous partirez demain. Un char vous conduira à Célènes. Vous serez ensuite en sécurité. Vous vous déplacerez sur la route du Roi, où vous ne courrez aucun danger, et vous atteindrez Suse vers la fin du mois prochain.

Deux grosses larmes se mirent à couler sur les joues de Barsine qui évitait le regard de son époux.

« Je t'écrirai, reprit Memnon. Tu auras de mes nouvelles fréquemment parce que je pourrai utiliser les courriers royaux, et tu me répondras par le même moyen. Quand tout sera terminé, je te rejoindrai à Suse, où le roi me remettra les plus grands honneurs et me récompensera pour les services que je lui aurai rendus.

« Nous pourrons enfin vivre en paix, où tu le souhaiteras, mon adorée, ici en Carie, ou dans notre palais de Zéléia, ou

encore en Pamphylie. Et nous verrons nos enfants grandir. Pour l'heure, retrouve ton calme, et ne me rends pas la séparation plus cruelle. »

À la fin du repas, Barsine pria ses fils d'aller se coucher.

Les yeux luisants, ils embrassèrent leur père, l'un après l'autre.

« Je ne veux pas voir de larmes sur les cils de mes jeune guerriers », dit Memnon. Et les garçons bombèrent aussitôt le torse. Alors, Memnon se leva pour les embrasser : « Bonne nuit, mes enfants. Dormez bien, car un long voyage vous attend. Vous allez voir des merveilles, des palais aux mille couleurs, des lacs et des jardins fabuleux. Vous mangerez des fruits et des mets raffinés. Vous vivrez comme des dieux. Allez, maintenant. »

Ses fils lui baisèrent la main, selon l'usage perse, avant de s'éloigner.

Barsine renvoya les domestiques. Elle accompagna son époux dans sa chambre, l'aida à s'asseoir dans un fauteuil et, pour la première fois de son existence, dédaigna la pudeur qui l'habitait depuis l'enfance : elle se déshabilla devant lui à la lumière rouge et chaude des lanternes.

Memnon laissa courir son regard sur la peau ambrée de sa femme, sur le doux ovale de son visage, sur son cou mince ses épaules rondes, ses seins lourds et turgescents, ses mamelons sombres et dressés, son ventre lisse, son pubis brillant.

Il lui tendit les bras. Mais elle recula et s'allongea sur le lit. Tandis qu'il fixait sur elle un regard fébrile, elle écarta les cuisses avec audace pour offrir à son bien-aimé toute l'excitation et tout le plaisir dont elle était capable, avant une longue séparation.

« Regarde-moi, dit-elle, et ne m'oublie pas. Même si tu couches avec d'autres femmes, même si tu acceptes les faveurs de jeunes eunuques aux hanches rondes. Rappelle-toi que personne ne se donnera à toi avec l'amour qui me dévore le cœur et la chair. »

Sa voix était grave, ses mots dégageaient la même chaleur que les lanternes dont la lumière ondoyait sur sa peau, aussi sombre et brillante que le bronze, ordonnant les courbes de son corps comme un paysage enchanté.

« Barsine, murmura Memnon en ôtant sa longue chlamyde. Barsine… »

Son corps était durci par les batailles, marqué par les cicatrices, et sa dernière blessure dessinait sur sa cuisse un long sillon rougeâtre. Mais sa musculature et ses yeux dégageaient une formidable énergie, une vitalité suprême.

Il s'avança d'un pas chancelant tandis que le regard de sa femme le caressait longuement, et il s'étendit à ses côtés. Les mains de son épouse glissèrent sur ses cuisses, se posèrent sur son sexe, et sa bouche suscita du plaisir partout où elle s'attarda. Puis elle se plaça d'elle-même sur lui pour éviter qu'il ne se blesse dans la fougue de l'amour, imprimant à ses hanches les mouvements exténuants de la danse avec laquelle elle l'avait conquis, le jour où il lui était apparu pour la première fois dans la maison de son père.

Quand ils s'effondrèrent, vaincus par la fatigue, une faible clarté commençait à se répandre sur les contours sinueux des collines de Carie.

16

Le vacarme des coups de bélier qui martelaient sans répit les murailles de Milet résonnait comme le tonnerre jusqu'aux flancs du mont Latmos, et les jets de pierres que produisaient les balistes étaient visibles de la mer.

L'amiral perse réunit les commandants de son escadre sur le château de poupe pour décider de la suite des événements, mais les rapports de ses officiers étaient décourageants : lancer dans un débarquement des hommes épuisés par la faim et taraudés par la soif relevait du suicide.

« Gagnons l'île de Samos, proposa un Phénicien d'Arad, faisons provision d'eau et de nourriture, puis rebroussons chemin et débarquons en force face à leur camp naval retranché. Nous pourrions mettre feu à leurs navires et prendre l'armée à revers sous les murs de Milet, ce qui permettrait aux habitants de tenter une sortie : les Macédoniens seraient ainsi Obligés de se défendre sur deux fronts et, qui plus est, sur un terrain accidenté, ce qui nous avantagerait.

— Oui, je suis du même avis que toi, approuva un navarque chypriote. Si nous avions attaqué immédiatement, avant qu'ils ne creusent une tranchée devant leurs navires, nous aurions eu plus de chances de vaincre, mais nous pouvons encore parvenir à nos fins.

— D'accord, acquiesça l'amiral perse, puisque ses officiers étaient du même avis. Nous irons à Samos nous ravitailler en eau et en vivres. Voici mon plan : dès que les équipages et les guerriers embarqués se seront restaurés, nous profiterons de la brise marine pour rentrer pendant la nuit et attaquer leur camp naval. Si nous réussissons à les surprendre, nous l'incendierons et prendrons l'armée à revers sous les murs de Milet. »

Un peu plus tard, un étendard hissé sur le mât du vaisseau amiral ordonnait à la flotte de baisser les rames et de se préparer au départ.

Les navires se déployèrent par rangs de dix et, quand les tambours se mirent à battre le rythme de croisière, ils se dirigèrent vers Samos, au nord.

Alexandre, qui se trouvait au pied de la muraille, entendit un de ses hommes crier : « Ils partent ! La flotte perse s'en va !

— Magnifique, commenta Séleucos, qui servait alors en qualité d'aide de camp. La ville va devoir se rendre. Ils n'ont plus d'espoir de victoire.

— Non, attends, observa Ptolémée. Le vaisseau amiral transmet un message à la ville. »

En effet, on voyait une lumière clignoter à la poupe du grand navire. En guise de réponse, Milet plaça trois longs étendards au sommet de sa tour la plus haute : un rouge, puis un bleu et un vert.

« Ils confirment de la sorte qu'ils ont bien reçu le message, expliqua Ptolémée. Ils ne peuvent réfléchir la lumière du soleil, qui leur est défavorable.

— Qu'est-ce que cela signifie, selon toi ? demanda Léonnatos.

— Qu'ils vont revenir, répliqua Séleucos. Je pense qu'ils vont s'approvisionner en eau et en denrées alimentaires à Samos.

— Mais nous avons un allié à Samos, un commandant athénien ! », rétorqua Léonnatos.

Séleucos haussa les épaules. « Ils obtiendront gain de cause, tu verras. Les Athéniens nous craignent, certes, mais ils ne nous aiment pas. Il suffit de jeter un coup d'œil à nos troupes pour s'en rendre compte. As-tu jamais vu les soldats athéniens prendre part à une fête ou à une cérémonie à nos côtés ? Leurs officiers nous dévisagent comme si nous étions des lépreux et n'acceptent de se rendre aux réunions du haut commandement que si l'invitation porte la signature d'Alexandre. Je suis persuadé que la flotte perse trouvera tous les vivres qu'elle voudra à Samos.

— Le fait qu'ils épanchent leur soif et qu'ils se rassasient ne change rien à l'affaire, observa Alexandre. Ils vont être obligés de prendre une décision : débarquer ou non. Car je n'ai, pour ma part, aucunement l'intention de mettre ma flotte à l'eau. Néarque approuve ce choix. Il ne nous reste plus qu'à surveiller

l'embouchure de la baie sur des chaloupes rapides afin d'éviter une attaque surprise durant la nuit, ou à l'aube. Avertissez l'amiral. »

Constatant que la flotte perse faisait route vers Samos, le souverain retourna sous les murs de Milet afin d'intensifier son assaut.

Lysimaque dirigeait les machines de guerre. Un gigantesque bélier avançait vers un pan de mur partiellement abattu par une galerie que l'on avait creusée au cours de la nuit.

« Je veux que la muraille soit martelée sans répit. Amenez le tambour de Chéronée : son bourdonnement se répandra jusqu'à l'intérieur de la ville, et provoquera la panique. Il ne cessera de retentir tant que les remparts ne se seront pas écroulés sous les coups des béliers. »

Deux cavaliers regagnèrent le campement au galop et transmirent à Néarque les ordres du roi.

L'amiral dépêcha une dizaine de chaloupes contenant des jarres d'huile qui pourraient être utiles au cours de la nuit. Il organisa aussi le transport du grand tambour vers la muraille de Milet.

Les chaloupes atteignirent bientôt un large bras de mer où elles s'immobilisèrent en attendant le retour de la flotte perse. Au même moment, le « tonnerre de Chéronée », ainsi que l'appelaient les soldats, se fit entendre. Un grondement sourd rythmé et menaçant, qui frappait les montagnes des alentours et résonnait jusqu'à la côte. Il fut bientôt suivi par le vacarme des béliers, poussés par des centaines de bras contre la muraille, tandis que les catapultes projetaient des pierres sur le chemin de ronde pour éloigner les défenseurs.

Les équipes de sapeurs se relayaient sans cesse et l'on remplaçait immédiatement les machines abîmées : les habitants de la ville assiégée n'avaient pas un instant de répit.

À la tombée du soir, la flotte perse se glissa dans la rade en profitant de la brise et se dirigea, toutes voiles dehors, vers le campement naval de Néarque. Mais les soldats veillaient sur les chaloupes macédoniennes. Dès qu'ils virent les vaisseaux perses se profiler non loin d'eux, ils jetèrent le contenu de leurs jarres à

la mer de façon à former un large sillon d'huile. Puis ils y mirent le feu.

Un serpent de flammes jaillit à la surface de l'eau, illuminant une vaste étendue. Aussitôt, les trompettes des subdivisions terrestres sonnèrent l'alarme. La côte fut bientôt envahie de lumières, des appels retentirent et les subdivisions accoururent à la clarté des torches. Devant une telle réaction, la flotte perse renonça à son plan de débarquement, n'osant pas même franchir la ligne de feu. Les navarques ordonnèrent donc aux équipages de ramer dans le sens inverse.

Quand le soleil se leva, la baie était vide.

Néarque apprit la nouvelle à Alexandre.

« Sire, ils sont partis ! Les bateaux perses ont quitté le golfe !

— Quelle direction ont-ils pris ? demanda le souverain pendant que ses ordonnances agrafaient sa cuirasse et que Leptine lui tendait son habituel « gobelet de Nestor ».

— On l'ignore, mais une sentinelle postée sur le promontoire de Mycale affirme qu'elle a vu la queue de l'escadre disparaître vers le sud. À mon avis, ils se sont éloignés pour ne pas revenir.

— Que les dieux t'écoutent, amiral ! »

C'est alors qu'entra Charylaos, le commandant athénien, armé de pied en cap. « Qu'en penses-tu ? interrogea Alexandre.

— J'estime que nous avons eu de la chance. Quoi qu'il en soit, je n'aurais eu aucun problème à les affronter en pleine mer.

— Mieux vaut qu'il en soit ainsi, répliqua Alexandre. Nous avons économisé des navires et des hommes.

— Et maintenant ? lui demanda Néarque.

— Patientez jusqu'à cet après-midi. S'ils ne reviennent pas, lancez les bateaux et tenez-vous prêts au mouillage. »

Les deux officiers rejoignirent leurs équipages. Alexandre bondit sur son cheval et rejoignit Séleucos, Ptolémée et Perdiccas pour marcher vers la ligne d'assaut. Il fut accueilli par le bourdonnement du bélier et le grondement du « tonnerre » de Chéronée.

Balayant la muraille du regard, le souverain constata qu'une brèche avait été ouverte et qu'on était en train d'approcher une tour d'assaut.

« Nous allons porter le coup décisif, sire ! hurla Parménion pour couvrir le fracas.

— As-tu transmis mes ordres aux soldats ?

— Oui. Ni massacres, ni viols, ni mises à sac. Ceux qui enfreindront la règle seront exécutés sur place.

— Les a-t-on traduits à l'intention des auxiliaires barbares ?

— Oui.

— Très bien. Tu peux lancer l'opération. »

Parménion fit un signe à l'un de ses hommes, qui agita par trois fois un étendard jaune. La tour d'assaut reprit sa marche vers les remparts. Au même instant, on entendit un énorme bruit, et l'on vit un pan de l'enceinte s'écrouler sous les coups du bélier, soulevant un nuage de poussière à travers lequel il fut impossible de distinguer les amis des ennemis.

Puis on jeta un pont sur le sommet d'un mur et un escadron de Macédoniens s'élança sur le chemin de ronde afin de repousser les défenseurs qui surveillaient la brèche. Une terrible bagarre éclata. De nombreux assaillants furent précipités dans le vide du haut des remparts ou de la passerelle, mais les survivants réussirent à constituer une tête de pont sur le chemin de ronde. Ils en délogèrent les défenseurs, avant de concentrer leurs traits et leurs javelines sur les soldats qui occupaient l'autre côté de la brèche.

Dès que la poussière se fut dissipée, un escadron d'« écuyers » se glissa à travers l'ouverture, suivi par des unités d'infanterie d'assaut de Thraces et de Triballes.

Découragés, épuisés par les efforts surhumains qu'ils avaient dû consentir, les Milésiens commencèrent à reculer, et les troupes de Parménion pénétrèrent à l'intérieur de l'enceinte.

Un certain nombre de soldats – les moins riches – se rendirent et eurent la vie sauve. En revanche, imaginant le destin qui les attendait, les mercenaires grecs et les membres des subdivisions d'élite s'enfuirent vers l'autre extrémité de la ville. Ils ôtèrent leurs armures et se jetèrent à la mer, nageant désespérément vers la petite île de Ladè, où se trouvait un fortin.

Alexandre entra à cheval dans la ville conquise et gagna aussitôt le côté ouest des murs. De là, on pouvait apercevoir les

fuyards au milieu de la baie. Certains sombraient, vaincus par l'effort, d'autres continuaient à nager d'un mouvement régulier.

Le souverain rebroussa chemin en compagnie d'Héphestion et retourna au campement naval où presque tous les bateaux étaient déjà à l'eau. Il monta à bord du vaisseau amiral et ordonna qu'on prenne la direction de Ladè.

Quand ils eurent atteint le lieu d'abordage, ils constatèrent que les fugitifs s'étaient déjà mis à l'abri du fortin. Seulement armés de leurs épées, épuisés de fatigue, trempés par leur traversée à la nage, ils ressemblaient à des fantômes. Alexandre intima à Héphestion l'ordre de ne pas bouger, puis il avança et cria :

« Pourquoi vous êtes-vous réfugiés ici ?

— Parce que cet endroit est assez petit pour être défendu par une poignée d'hommes.

— Combien êtes-vous ? », cria de nouveau le roi, désormais au pied du mur.

Héphestion et les gardes du corps surgirent à ses côtés pour le protéger de leurs boucliers, mais il les renvoya.

« Assez nombreux pour vous compliquer la tâche, répondirent les fugitifs.

— Ouvrez la porte, il ne vous sera fait aucun mal. J'ai du respect pour la bravoure et le courage.

— Qui es-tu, mon garçon ? demanda l'homme qui avait parlé.

— Je suis le roi des Macédoniens. »

Héphestion ordonna une nouvelle fois aux gardes d'avancer, mais Alexandre les arrêta d'un signe de la main. Les défenseurs se consultèrent un moment, puis l'homme s'écria : « Ai-je la parole d'un roi ?

— Tu as ma parole de roi.

— Attends, je descends. »

La porte s'ouvrit dans un bruit de loquets et l'homme qui avait parlé apparut. Il avait une cinquantaine d'années, une barbe longue et hirsute, les cheveux collés par le sel, les membres secs et la peau ridée. Alexandre lui faisait face. Seul.

« Puis-je entrer ? », demanda-t-il.

17

Les Milésiens qui s'étaient réfugiés à la nage sur l'île de Ladè s'entretinrent avec Alexandre et lui jurèrent fidélité.

Trois cents d'entre eux – la majorité – s'enrôlèrent dans l'armée pour le suivre tout au long de sa campagne.

La ville fut respectée, les mises à sac interdites, et l'on approuva l'ordre du jour qui proposait de réparer la muraille. Sur une requête du roi, Eumène convoqua le conseil des citoyens, fit ratifier le rétablissement des institutions démocratiques et établit que les impôts payés jusqu'alors au Grand Roi seraient désormais versés à Alexandre. Il réclama ensuite une avance. Mais les dépenses de guerre étaient si élevées que la situation demeurait critique.

Le lendemain, le secrétaire l'exposa au conseil du haut commandement en fournissant des chiffres extrêmement précis qui effacèrent, dans l'esprit de chacun, la satisfaction due aux victoires remportées. « Je ne comprends pas, dit Léonnatos. Il nous suffirait de tendre la main pour prendre ce dont nous avons besoin. Cette ville est richissime, et nous n'avons exigé d'elle qu'une somme négligeable.

— Eh bien, je vais t'expliquer ce dont il retourne, intervint Ptolémée sur un ton condescendant. Tu vois, Milet fait à présent partie de notre royaume : la dépouiller équivaudrait à dépouiller une ville macédonienne telle qu'Aigai ou Drabescos.

— Le roi Philippe ne raisonnait pas de la sorte quand il prit Olynthe et Potidée », répliqua Cleitos.

Alexandre se raidit mais s'abstint de répondre. Il y eut un moment de silence, que brisa bientôt Séleucos : « C'était une autre époque, le Noir. Le roi Philippe devait donner un exemple ; Nous, nous unissons le monde grec en une seule patrie. »

C'est alors que Parménion prit la parole : « Hommes, nous n'avons plus à nous préoccuper de ce genre de problèmes.

Encore un effort. Après la libération d'Halicarnasse, notre entreprise sera achevée.

— C'est ce que tu crois ? demanda Alexandre avec un léger ressentiment. Je n'ai jamais rien affirmé de tel, je n'ai jamais posé de limites ou de frontières à notre campagne. Mais si elle te paraît insurmontable, tu peux toujours rentrer chez toi, Parménion. »

Le général baissa la tête et se mordit la lèvre.

« Mon père n'entendait pas…, commença Philotas.

— Je sais très bien ce que ton père voulait dire, rétorqua Alexandre, et je n'avais nullement l'intention d'humilier le grand soldat qu'il est. Mais le général a traversé de nombreuses batailles, de nombreux sièges, de nombreuses veillées nocturnes, et il n'est plus tout jeune. Personne ne le blâmerait s'il décidait de regagner notre patrie pour y jouir d'un repos amplement mérité. »

Parménion leva la tête et balaya l'assistance du regard, comme un vieux lion entouré de lionceaux soudain trop arrogants.

« Je n'ai besoin d'aucun repos, dit-il, et je suis encore capable d'apprendre à n'importe lequel d'entre vous, à l'exception du roi (il était facile de deviner qu'il voulait dire « y compris au roi »), l'art de manier l'épée. Si je devais rentrer chez moi avant la fin de l'expédition, quel que soit son but, ce serait à l'état de cendres dans une urne funéraire. »

Cette déclaration fut suivie d'un nouveau silence. Puis Alexandre finit par reprendre : « Tu as dit ce que j'espérais entendre. Le général Parménion restera parmi nous pour nous soutenir par son courage et son expérience, nous l'en remercions de tout cœur. Mais je dois vous faire part d'une décision, fruit d'une longue méditation, qui m'a occupé au cours de ces dernières heures. Celle de licencier la flotte. »

Ces mots suscitèrent un murmure dans le pavillon royal. « Tu as décidé de licencier la flotte ? répéta Néarque sur un ton incrédule.

— Oui, confirma le roi impassible. Nos dernières opérations m'ont prouvé que nous n'en avons pas besoin. Vingt navires suffisent à transporter les machines de guerre. Nous

poursuivrons notre route par voie terrestre, et ferons la conquête de la côte et des ports. De cette façon, la flotte perse n'aura plus de points d'abordage ni de lieux de ravitaillement.

— Ils peuvent toujours débarquer en Macédoine, lui fit remarquer Néarque.

— J'ai déjà envoyé une lettre à Antipatros pour le prier d'être vigilant. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'ils oseraient.

— Ce choix nous permettrait d'économiser plus de cent cinquante talents par jour, intervint Eumène, mais je ne veux pas en faire une histoire d'argent.

— En outre, ajouta le souverain, le fait de ne posséder aucune issue du côté de la mer sera une motivation supplémentaire pour nos hommes. Demain, je communiquerai ma décision à Charylaos. Toi, Néarque, tu prendras le commandement de la flotte réduite. Elle n'est pas énorme, mais son rôle sera important.

— Comme tu le souhaites, sire, se résigna l'amiral. Et j'espère que tu auras raison.

— Il a certainement raison, répliqua Héphestion. Il ne s'est jamais trompé depuis que je le connais. Je suis avec Alexandre.

— Moi aussi, affirma Ptolémée. Nous n'avons pas besoin des Athéniens. Et puis, je suis sûr qu'ils nous présenteront bien vite la note de leur collaboration, et qu'elle sera très salée.

— Alors, vous êtes tous d'accord ? » demanda le roi.

Tout le monde acquiesça, à l'exception de Parménion et du Noir.

« Cleitos et moi désapprouvons ce choix, dit Parménion mais cela ne signifie rien. Le roi a montré qu'il n'avait pas besoin de nos conseils. Il n'ignore pas qu'il peut compter sur notre dévouement et notre appui.

— Un appui indispensable, affirma Alexandre. Si le Noir n'avait pas été là, mon aventure en Asie serait déjà terminée. C'est lui qui a tranché le bras qui s'apprêtait à me couper la tête, sur le Granique, je ne l'oublierai pas. Maintenant, mangeons, je meurs de faim. Demain, je réunirai l'assemblée de l'armée et lui apprendrai cette nouvelle. »

La réunion fut levée et Eumène fit envoyer aux officiers athéniens, à Callisthène, Apelle et Campaspé, des invitations à

dîner. Ils y répondirent avec enthousiasme. Il convia aussi des « compagnes » fort habiles dans l'art d'égayer les jeunes gens. Elégantes, raffinées, dotées de la beauté brune et mystérieuse des divinités orientales, elles étaient toutes milésiennes. Leurs ancêtres étaient venus de la mer, leurs mères des hauts plateaux de l'intérieur.

« Donnez-en une au général Parménion ! s'écria Léonnatos. Nous voulons voir s'il peut encore nous apprendre quelque chose sur le maniement de la lance, lui qui nous distribue tant de leçons en matière d'épée ! »

Cette plaisanterie suscita un éclat de rire général et brisa la tension qui s'était installée. En effet, le départ imminent de la flotte représentait pour tous les officiers une coupure définitive et revêtait des allures de présage : ils avaient l'impression d'abandonner leur patrie, peut-être à jamais.

La soirée venait de commencer quand Alexandre abandonna les réjouissances. Il se sentait étourdi par le vin chypriote et gêné par l'audace croissante de Campaspé, qui mangeait et buvait de la main gauche, elle qui était droitière, sa main droite étant occupée ailleurs.

Il ordonna qu'on lui amène Bucéphale et s'éloigna au galop : il voulait profiter de l'air printanier et de la lumière de la lune qui était à ce moment-là en train de se lever.

Dix hommes de sa garde personnelle lui avaient aussitôt emboîté le pas, mais ils avaient du mal à suivre Bucéphale, qui empruntait le sentier menant au mont Latmos sans montrer le moindre signe d'essoufflement.

Alexandre chevaucha longtemps. Puis, quand il vit que son cheval se couvrait de sueur, il le mit au pas. Le haut plateau s'ouvrait devant lui, parsemé de petits villages et d'habitations isolées appartenant probablement à des paysans et des bergers. Selon leur habitude, les hommes de la garde surveillaient leur roi à une distance respectable.

De temps à autre, Alexandre distinguait au loin des patrouilles de cavaliers macédoniens, qui provoquaient l'aboiement des chiens dans les fermes ou l'envol des oiseaux, dérangés dans leur repos nocturne. Son armée s'apprêtait à

prendre possession de l'Anatolie, royaume incontesté d'anciennes communautés tribales.

Soudain, il aperçut des signes d'effervescence sur la route qui conduisait à la petite ville d'Alinda : un groupe de cavaliers accourait à la lueur des flambeaux en s'interpellant et se querellant.

Il s'empara de son chapeau macédonien à larges bords, fixé à son étrier, s'enveloppa dans son manteau et se dirigea vers eux.

Les cavaliers avaient arrêté une charrette qu'escortaient deux hommes armés. Ceux-ci brandissaient leurs lances et refusaient de laisser descendre les occupants du véhicule.

Alexandre rejoignit l'officier macédonien qui commandait le détachement et lui fit un signe. L'homme eut une expression d'agacement, mais il remarqua bientôt, à la faveur de la lumière bleutée, l'étoile en forme de bucrane sur le front de Bucéphale. Il reconnut son roi.

« Sire, mais qu'est-ce que… »

D'un geste, Alexandre l'invita à baisser le ton. Puis il l'interrogea : « Que se passe-t-il ?

— Mes soldats ont arrêté ce véhicule. Nous aimerions savoir qui en sont les occupants, et pourquoi il se déplace sous escorte à cette heure de la nuit.

— Fais reculer tes cavaliers et explique aux gardes qu'ils n'ont rien à craindre car il ne sera fait aucun mal à ces voyageurs s'ils acceptent de se montrer. »

L'officier s'exécuta, mais les membres de l'escorte refusèrent d'entendre raison. C'est alors qu'une voix féminine s'échappa de derrière le rideau. « Attendez, ils ne comprennent pas le grec…

Une femme voilée sauta à terre d'un mouvement gracile en s'appuyant sur le marchepied. Alexandre demanda à l'officier de l'éclairer au moyen de sa torche, avant de s'approcher.

« Qui es-tu ? Pourquoi voyages-tu en pleine nuit en compagnie d'hommes armés ? Qui est avec toi ? »

La femme écarta son voile, offrant au souverain un visage d'une beauté impressionnante, deux grands yeux sombres bordés de grands cils, des lèvres charnues bien dessinées, et surtout un port fier et digne, à peine altéré par un léger tremblement.

« Je me nomme… Mithrianès, répondit-elle d'une voix hésitante. Vos soldats ayant occupé ma demeure et mes terres, à pied du mont Latmos, j'ai décidé de rejoindre mon époux Pruse, en Bithynie. »

Alexandre jeta un coup d'œil à l'officier, et celui-ci demanda : « Qui se trouve dans la charrette ?

— Mes enfants », expliqua la femme avant d'appeler deux adolescents d'une grande beauté.

L'un d'eux ressemblait beaucoup à sa mère, l'autre était très différent : il avait des yeux bleu-vert et des cheveux blonds.

Le roi les examina attentivement. « Comprennent-ils le grec ?

— Non », répondit la femme. Mais Alexandre intercepta le regard qu'elle lançait à ses enfants et qui semblait vouloir dire : « Laissez-moi agir. »

« Ton époux ne doit pas être perse, à en juger par les yeux et la chevelure de ce jeune homme », affirma-t-il.

À l'évidence, la voyageuse était en difficulté. Alexandre ôta son chapeau et l'examina de plus près. Sa beauté et l'expression aristocratique de son regard le fascinèrent.

« Mon mari est grec, c'était… le médecin du satrape de Phrygie. Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis longtemps et je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur. Nous essayons de le rejoindre.

— Mais pas maintenant : c'est trop dangereux. Tu seras mon invitée pour cette nuit, et tu pourras repartir demain avec une protection plus appropriée.

— Je t'en prie, puissant seigneur, ne t'inquiète pas pour moi. Je suis sûre que tout ira pour le mieux. Une longue route nous attend.

— Rassure-toi, tu n'as rien à craindre pour ta personne ni pour celles de tes enfants. Personne n'osera te manquer de respect. » Puis il ajouta à l'adresse de ses hommes : « Escortez-la jusqu'au campement ! »

Il sauta à cheval et s'éloigna, accompagné par ses gardes du corps qui ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant. En chemin, le petit groupe croisa Perdiccas, qui s'inquiétait de sa disparition.

« Je suis le responsable de ta sécurité, si seulement tu voulais me prévenir… »

Alexandre l'interrompit. « Il ne s'est rien passé, mon ami, et je sais veiller sur moi-même. Comment se déroule le dîner ?

— Le vin est trop fort : les hommes n'y sont pas habitués.

— Il faudra qu'ils s'habituent à bien pire. Viens, rentrons. »

L'arrivée de la charrette et des gardes étrangers provoqua excitation et curiosité dans le campement. Péritas se mit à aboyer et Leptine s'enhardit à poser des questions : « Qui voyage dans ce véhicule ? Où les avez-vous trouvés ?

— Prépare un bain sous cette tente, lui dit le roi, et des lits pour deux enfants et une femme.

— Une femme ? De qui s'agit-il, mon seigneur ? »

Alexandre la foudroya du regard et elle s'exécuta immédiatement. « Quand elle sera installée, ajouta-t-il, dis-lui que je l'attends sous ma tente. »

Des cris d'ivrognes s'échappaient du pavillon du conseil de guerre, à quelques mètres de là, ainsi que les sons stridents des flûtes et des fifres, des petits rires de femmes. Mais tous ces bruits étaient couverts par les hurlements de Léonnatos.

Alexandre ordonna qu'on lui apporte un peu de nourriture, les premières figues de la saison, du miel et du lait, puis il prit dans ses mains le portrait de Memnon qu'Apelle avait laissé sur sa table et le contempla un moment, frappé par son expression mélancolique.

Il entreprit ensuite de lire le courrier qui était arrivé au cours des derniers jours. Une lettre du régent Antipatros lui faisait part d'une situation sereine, en dépit des intempérances de la reine, qui réclamait un rôle dans des affaires qui n'étaient pas de son ressort. Olympias se plaignait, quant à elle, du régent qui la privait de toute liberté d'agir selon son rang et ses prérogatives.

Pas d'allusion aux somptueux présents qu'il lui avait envoyés après la victoire du Granique. Peut-être ne les avait-elle pas reçus.

18

Quand il détourna son regard de sa correspondance il s'aperçut qu'elle se tenait devant lui. La tête découverte, les yeux soulignés par un trait noir à l'égyptienne, le corps enroulé dans une tunique de lin vert à la facture orientale, les cheveux rassemblés au sommet de son crâne et attachés par un ruban d'argent à la manière grecque, l'invitée étrangère semblait refléter la clarté lunaire dans laquelle elle lui était apparue.

Tandis que le roi s'approchait, elle s'agenouilla pour lui baiser la main. « Je ne pouvais pas savoir, puissant seigneur… Pardonne-moi. »

Alexandre la releva. Ses cheveux dégageaient une odeur de violette qui l'étourdit. Jamais il n'avait désiré si brusquement prendre une femme dans ses bras. La voyageuse s'en rendit compte. Une force irrépressible, au fond des yeux du souverain, la captivait elle aussi, comme une phalène attirée par la lumière d'une lanterne.

Elle baissa les yeux et dit : « Mes enfants sont venus te rendre hommage. » Puis elle recula jusqu'à l'entrée avant de s'effacer devant les deux adolescents.

Alexandre alla vers le plateau où reposaient des mets et des fruits. « Mangez quelque chose, je vous en prie, ne vous gênez pas », dit-il. Il se tourna vers les adolescents et saisit dans un battement de cils la teneur de la scène qui venait de se dérouler derrière lui.

L'un des garçons avait aperçu le portrait de Memnon sur la table. Craignant sa réaction, sa mère lui avait jeté un regard foudroyant avant de poser la main sur son épaule.

Le roi fit semblant de n'avoir rien remarqué. Il se contenta de répéter : « Vous ne voulez rien manger ? Vous n'avez pas faim ?

— Je te remercie, mon seigneur, répondit la femme, mais nous sommes fatigués par notre voyage et nous aimerions nous reposer, si tu le permets.

— Bien sûr. Allez donc. Leptine portera ces vivres sous votre tente : vous pourrez ainsi vous restaurer si vous en avez envie au cours de la nuit. »

Il ordonna à la jeune fille de raccompagner ses invités, puis il regagna sa table et reprit dans ses mains le portrait de son adversaire, comme s'il voulait découvrir dans son regard le secret de sa mystérieuse énergie.

Le camp était totalement plongé dans le silence et la nuit avait parcouru la moitié de sa course. Un soldat du poste de garde commençait à faire sa ronde. L'officier qui le commandait s'assura que les sentinelles postées aux entrées étaient bien réveillées. Quand l'écho des appels et du mot d'ordre se fut évanoui, une silhouette enroulée dans un manteau quitta furtivement la tente des invités et se dirigea vers celle du roi.

Péritas dormait. Le vent marin poussait vers lui l'odeur du sel emportant vers la campagne tous les autres effluves. Les deux sentinelles placées devant le pavillon royal étaient appuyées sur leurs lances, à droite et à gauche de l'unique entrée.

La silhouette hésita un instant avant de marcher vers eux d'un pas décisif, un plateau entre les mains.

« C'est Leptine, dit l'un d'eux.

— Salut, Leptine. Pourquoi ne viendrais-tu pas nous tenir compagnie un peu plus tard ? Nous sommes fatigués et nous nous sentons terriblement seuls. »

La femme secoua la tête comme si elle était habituée à ce genre de plaisanteries, elle leur offrit un gâteau et entra.

Elle ôta son capuchon à la clarté des lanternes, découvrant son magnifique visage aux traits orientaux. Du bout des doigts, elle effleura le portrait de Memnon qui se trouvait encore sur la table, puis retira de ses cheveux une grosse épingle, surmontée d'une tête d'ambre. Alors, d'un pas léger, elle s'approcha du rideau qui séparait l'entrée de la chambre du roi. La faible lumière d'une troisième lanterne brillait de l'autre côté.

Derrière le rideau, Alexandre dormait dans une chlamyde militaire, non loin de l'armure qu'il avait prise dans le temple d'Athéna Ilias, à Troie et qu'il s'était appropriée.

Au même moment, fort loin de là, dans le palais de Pella, la reine Olympias se tournait et se retournait sur sa couche, tourmentée par un cauchemar. Soudain, elle se redressa et lança un cri aigu, terrifiant, qui résonna dans ses appartements.

Les doigts serrés autour de l'épingle, Barsine visa le cœur d'Alexandre. Mais le roi se réveilla brusquement et la foudroya du regard. Était-ce l'ombre oblique que projetait la lanterne ? Son œil gauche, aussi noir que la nuit, donnait au souverain l'allure d'une créature surnaturelle, titanique, d'un monstre mythologique. Terrifiée, l'étrangère fut incapable de lui porter le coup mortel.

Alexandre se leva lentement, repoussant de la poitrine la pointe de bronze, qui fit perler une goutte de sang sur sa peau. Il continuait à fixer son invitée sans ciller.

« Qui es-tu ? lui demanda-t-il. Pourquoi veux-tu me tuer ? »

19

La femme laissa tomber son épingle et, se cachant le visage derrière ses mains, fondit en pleurs.

« Dis-moi qui tu es, insista Alexandre. Je ne te ferai aucun mal. J'ai remarqué la réaction de ton fils quand il a aperçu le portrait de Memnon sur ma table. C'est ton époux, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? répéta-t-il plus fort en lui saisissant les poignets.

— Je me nomme Barsine, répondit la femme, les yeux rivés au sol, la voix éteinte. Et je suis l'épouse de Memnon. Ne fais pas de mal à mes enfants, je t'en conjure, et si tu crains les dieux, ne me déshonore pas. Mon mari paiera une grosse somme, n'importe quel prix, pour retrouver sa famille. »

Alexandre l'obligea à relever le visage et plongea ses yeux dans les siens. Il comprit que cette femme pourrait faire de lui ce qu'elle voudrait s'il ne s'en séparait pas, et il se sentit rougir De plus, le regard de Barsine traduisait une étrange fébrilité qui n'avait rien à voir avec la crainte d'une mère, ou l'angoisse d'une épouse esseulée et prisonnière. Alexandre y distinguait une émotion mystérieuse et puissante, maîtrisée et peut-être réprimée par une volonté encore ferme mais presque vacillante. Il lui demanda :

« Où est Leptine ?

— Sous ma tente. Mes fils la surveillent.

— Tu as pris son manteau et…

— Oui.

— Vous l'avez blessée ?

— Non.

— Je te laisserai partir et ce secret restera entre nous. Je ne réclamerai aucune rançon, car je ne fais pas la guerre aux femmes et aux enfants. Quand je rencontrerai ton mari, je me battrai contre lui et je l'emporterai si cette victoire me permet de me glisser dans ton lit. Pour l'heure, va et renvoie-moi Leptine. Demain, je te ferai escorter là où tu le souhaiteras. »

Barsine lui baisa la main en murmurant des mots incompréhensibles dans sa langue maternelle. Tandis qu'elle se dirigeait vers l'entrée, Alexandre la rappela :

« Attends. »

Il la rejoignit, contempla ses yeux brillants, prit son visage entre ses mains et l'embrassa sur les lèvres.

« Adieu, ne m'oublie pas. »

Puis il l'accompagna à l'extérieur et la regarda s'éloigner. À sa vue, les deux pézétairoï qui montaient la garde se raidirent brusquement.

Leptine pénétra dans le pavillon royal un peu plus tard. Elle était bouleversée par ce qui lui était arrivé et furieuse d'avoir été séquestrée par deux adolescents. Alexandre la calma :

« Tu n'as pas de souci à te faire, Leptine. Cette femme avait peur de subir un acte de violence, et je l'ai rassurée. Maintenant, va te reposer, tu es fatiguée. »

Il l'embrassa avant de regagner sa couche.

Le lendemain, il ordonna que Barsine soit escortée jusqu'à la rive du Méandre et lui remit un sauf-conduit signé de sa propre main. Il suivit même le petit convoi sur une dizaine de stades.

Quand elle le vit s'arrêter, Barsine lui adressa un signe de la main.

« Qui est cet homme ? demanda Phraatès, son fils cadet. Pourquoi le portrait de notre père se trouvait-il sur sa table ?

— C'est un grand guerrier et un homme juste, répondit Barsine. J'ignore pourquoi il possédait ce portrait. Sans doute parce que Memnon est le seul homme au monde qui puisse rivaliser avec lui. »

Elle se retourna. Monté sur Bucéphale, Alexandre se tenait immobile au sommet d'une colline battue par le vent. Telle était l'image qu'elle garderait de lui.

Memnon demeura dix jours sur les collines qui entouraient Halicarnasse en attendant d'être rejoint par ceux de ses soldats qui avaient survécu à la bataille du Granique – un millier en tout. Puis, une nuit, il pénétra dans la ville à cheval, seul, enveloppé dans son manteau, la tête ceinte d'un turban perse qui lui couvrait presque entièrement le visage. Il se dirigea vers la maison du conseil.

La grande salle des assemblées était située près du gigantesque Mausolée, la tombe monumentale du dynaste de Carie, Mausole, qui avait fait de cette ville la capitale du royaume.

La lune éclairait ce cube de pierre, surmonté d'un portique de colonnes ioniques et d'une pyramide à escaliers qui soutenait l'imposant quadrige de bronze portant l'image du défunt.

Scopas, Bryaxis et Léocharès, les plus grands sculpteurs de la génération précédente, y avaient représenté des épisodes de la mythologie grecque, dont le patrimoine appartenait depuis longtemps à la culture indigène, et notamment les histoires qui se déroulaient traditionnellement en Asie, telles que le combat entre les Grecs et les Amazones.

Memnon s'attarda un moment sur un bas-relief qui montrait un guerrier grec occupé à tirer les cheveux d'une Amazone et à lui piétiner le dos. Il s'était toujours demandé pourquoi l'art grec, si sublime, produisait autant de scènes de violence dont les femmes étaient les victimes. Il avait conclu qu'il fallait incriminer la peur, cette peur qui amenait les hommes à reléguer leurs femmes dans des gynécées et à recourir à des « compagnes » pour prendre part à leurs banquets.

Il songea à Barsine, qui devait déjà être en sécurité sur la route du Roi aux grilles d'or, et il fut envahi par une amère nostalgie. Il pensa à ses jambes de gazelle, à la couleur brune de sa peau, au parfum de violette que ses cheveux dégageaient, au timbre sensuel de sa voix, à sa fierté aristocratique.

Il talonna son cheval et poursuivit sa route en essayant de balayer les sentiments qui montaient en lui. Les pouvoirs extraordinaires que le Grand Roi lui avait octroyés ne lui étaient d'aucun secours.

Il passa devant la statue en bronze d'Hérodote, le plus illustre citoyen d'Halicarnasse, l'auteur des monumentales Histoires, celui qui, le premier, avait relaté l'affrontement titanique des Grecs et des barbares au cours des guerres perses, le seul homme à en avoir saisi les raisons profondes, puisqu'il était lui-même né d'un père grec et d'une mère asiatique.

Il mit pied à terre devant le bâtiment du conseil, gravit les escaliers qu'éclairaient deux rangées de trépieds en guise de

lanternes, et frappa plusieurs fois à la porte d'entrée. Celle-ci finit par s'ouvrir.

« Je suis Memnon, dit-il en ôtant son turban. Je viens juste d'arriver. »

On le conduisit à l'intérieur de la salle, où toutes les autorités civiles et militaires de la ville étaient réunies : les chefs perses de la garnison, les généraux athéniens Éphialte et Trasybule, qui commandaient les troupes mercenaires, enfin le satrape de Carie Orontobatès, un Perse corpulent, reconnaissable à ses vêtements voyants, à ses boucles d'oreilles, à sa précieuse bague et à la splendide akinaké d'or massif qui pendait à son côté.

Il y avait aussi le dynaste local, le roi de Carie, Pixodaros, un homme d'une quarantaine d'années à la barbe très noire et aux cheveux à peine striés de blanc. Deux ans plus tôt, il avait proposé en vain la main de sa fille à un prince macédonien, avant de se replier sur le nouveau satrape perse de la Carie, Orontobatès, qui était désormais son gendre.

Trois sièges avaient été préparés pour la présidence de l'assemblée, deux d'entre eux étaient déjà occupés par Pixodaros et Orontobatès. Memnon prit place sur le troisième, à la droite du satrape perse. À l'évidence, tout le monde attendait son intervention.

« Hommes d'Halicarnasse et hommes de Carie, commença-t-il, le Grand Roi m'a confié une énorme responsabilité, celle d'enrayer l'invasion macédonienne, et j'entends accomplir ce devoir à n'importe quel prix.

« Je suis le seul homme, parmi vous, à avoir vu Alexandre, à avoir affronté son armée à la lance et à l'épée, et je vous assure qu'il s'agit d'un ennemi redoutable. Il n'est pas seulement courageux sur le champ de bataille, voire téméraire, il est aussi habile et imprévisible. La façon dont il s'est emparé de Milet nous laisse augurer de quoi il est capable, même dans des conditions d'infériorité totale sur mer.

« Je n'entends pas me laisser prendre au dépourvu : Halicarnasse ne tombera pas. Nous obligerons le Macédonien à user ses forces au pied de notre muraille. Nous serons ravitaillés par voie maritime, où domine notre flotte, et nous pourrons

résister jusqu'à la victoire totale. Au moment opportun, nous opérerons une sortie et écraserons ses guerriers épuisés.

« Voici mon plan : en premier lieu, nous ferons en sorte qu'il ne puisse se servir de ses machines de guerre. Ces engins, que le roi Philippe avait commandés aux meilleurs ingénieurs de Grèce, sont en effet extrêmement efficaces et puissants. Nous retournerons ses armes contre lui : il a empêché notre flotte de s'approvisionner en eau et en vivres en occupant les principaux points d'abordage ; nous l'empêcherons, à notre tour, de décharger ses machines à proximité de notre ville. Nous enverrons des détachements de cavalerie et des troupes d'assaut dans toutes les criques qui se trouvent à moins de dix stades d'Halicarnasse.

« Ce n'est pas tout. Le seul endroit d'où il peut espérer lancer son attaque étant le secteur nord-est de nos murs, nous y ferons creuser une tranchée de quarante pieds de long et de dix-huit pieds de large, de façon qu'il ne puisse approcher ses machines, au cas où il réussirait à les débarquer.

« J'en resterai là pour le moment. Les travaux devront commencer demain matin, à l'aube, et se poursuivre sans répit, jour et nuit. »

Les officiers approuvèrent ce plan, qui paraissait irréprochable, et quittèrent progressivement la salle avant de se disséminer dans les rues de la ville, baignées par la lumière blanche de la pleine lune.

Bientôt, il ne resta plus que les deux Athéniens, Trasybule et Éphialte.

« Avez-vous quelque chose à me dire ? leur demanda Memnon.

— Oui, répondit Trasybule. Nous aimerions savoir jusqu'à quel point nous pouvons compter sur tes hommes et sur toi.

— Je pourrais vous retourner cette question, observa Memnon.

— Ce que nous voulons te dire, intervint Éphialte, un homme robuste mesurant au moins six pieds, à la corpulence herculéenne, c'est que nous sommes remplis de haine envers les Macédoniens, qui ont humilié notre patrie et l'ont obligée à accepter des conditions de paix honteuses. Nous sommes

devenus mercenaires parce que c'était la seule façon de combattre l'ennemi sans nuire à notre cité. Mais toi ? Quelles sont tes motivations ? Qui nous garantit que tu demeureras fidèle à notre cause si le vent tourne ? Au fond, tu es un…

— Mercenaire professionnel ? interrompit Memnon. Oui, c'est vrai. Tout comme vos hommes, du premier au dernier. Les épées mercenaires ne manquent pas, aujourd'hui, sur le marché. Vous affirmez que votre haine constitue une garantie. En quoi devrais-je vous croire ? Il m'est arrivé bien souvent de voir la peur l'emporter sur la haine, et vous n'y échapperez peut-être pas.

« Mon honneur et ma parole sont ma seule patrie, et vous devez avoir confiance en moi. Rien ne compte plus à mes yeux, si ce n'est ma famille.

— Est-il vrai que le Grand Roi a envoyé ton épouse et tes fils à Suse ? Et dans ce cas, cela pourrait signifier qu'il ne se fie pas à toi et qu'il les a pris en otages, n'est-ce pas ? »

Memnon leur lança un regard glacial. « Pour l'emporter sur Alexandre, j'ai besoin de votre loyauté et de votre obéissance aveugle. Si vous mettez ma parole en doute, alors je n'ai pas besoin de vous. Allez-vous-en, je vous libère de votre engagement. Allez-vous-en tant qu'il en est encore temps. »

Les deux généraux athéniens échangèrent un coup d'œil. Après quoi, Éphialte parla : « Nous voulions seulement savoir si ce qu'on dit de toi est vrai. Maintenant, nous sommes fixés. Tu peux compter sur nous, jusqu'au bout. »

Ils sortirent, laissant Memnon seul dans la grande salle vide.

20

Après avoir consulté ses officiers, Alexandre quitta le camp situé près de la muraille de Milet, tandis que les hommes de Néarque commençaient à démonter les machines de guerre pour les embarquer sur les navires et sur les bacs, ancrés non loin de la plage. Il était entendu que, une fois l'opération achevée, le vaisseau amiral devait contourner le cap de Milet pour chercher un point d'abordage favorable, le plus près possible d'Halicarnasse. Deux capitaines athéniens, qui commandaient les deux petites escadres de trières destinées au combat, étaient demeurés à ses côtés.

Grouillante de soldats, la plage retentissait de cris et de bruits : coups de marteaux, appels, hurlements rythmés des équipages qui tiraient les grandes poutres démontées sur les bacs pour les hisser ensuite à bord des navires.

Le roi lança un dernier regard sur ce qui restait de la flotte alliée, puis sur la ville qui à présent se dressait tranquillement sur son promontoire. Ensuite, il donna le signal de départ. Une vallée bordée d'oliviers s'ouvrait devant lui, entre le mont Latmos, au nord, et le mont Grios, au sud. Au fond, une route poussiéreuse menait à la ville de Mylasa.

Le temps était chaud et serein, le feuillage argenté des oliviers resplendissait sur les collines, et, dans les prairies parsemées de coquelicots, des grues blanches plongeaient leur bec le long des ruisseaux à la recherche de grenouilles et d'alevins. Au passage de l'armée, elles levaient un instant leur tête au long bec, mues par la curiosité.

« Crois-tu à l'histoire des grues et des Pygmées ? demanda Léonnatos à Callisthène qui chevauchait à ses côtés.

— Eh bien, Homère en parle, et il est considéré comme un homme digne de foi, répondit Callisthène sans grande conviction.

— C'est possible… Je me souviens des leçons du vieux Léonidas : il parlait des batailles incessantes entre les grues, qui essayaient d'enlever d'un coup de bec les enfants des Pygmées, et les Pygmées qui tentaient de casser les œufs des grues. Ce sont, à mon avis, des histoires pour enfants, mais puisque Alexandre a vraiment l'intention d'atteindre les régions extrêmes de l'Empire perse, nous verrons sans doute le territoire des Pygmées.

— Peut-être, répliqua Callisthène en haussant les épaules. Mais à ta place, je n'y croirais pas trop. Ce sont des récits populaires. On dit qu'en remontant le cours du Nil, on rencontre vraiment des nains à la peau noire, mais je doute qu'ils aient la hauteur d'un poing, comme leur nom l'indique, et qu'ils fauchent les épis de blé à coups de hache. Les histoires se déforment, avec le temps et par le bouche à oreille. Par exemple, si j'affirmais que les grues enlèvent les enfants des Pygmées pour les offrir à des couples sans enfants, j'ajouterais un détail fantaisiste à une histoire qui l'est déjà, sans déroger pour autant à une certaine vraisemblance. Ai-je été clair ? »

Léonnatos était plutôt perplexe. Il se retourna pour examiner ses mulets, chargés de gros sacs.

« Qu'y a-t-il dans ces sacs ? demanda Callisthène.

— Du sable.

— Du sable ?

— Oui.

— Mais pour quoi faire ?

— J'en ai besoin pour m'entraîner à la lutte. Si nous trouvons un terrain rocheux sur notre route, je serai dans l'impossibilité de faire mes exercices. »

Callisthène secoua la tête et talonna sa jument. Un peu plus tard, il fut dépassé par Séleucos qui galopait vers la tête de la colonne. Celui-ci s'arrêta à hauteur d'Alexandre et lui indiqua quelque chose sur la crête du mont Latmos.

« Tu as vu ce qui se passe là-haut ? »

Les yeux du souverain se posèrent sur le sommet de la montagne.

« Qu'y a-t-il ?

— J'ai envoyé deux éclaireurs en reconnaissance : une vieille femme nous suit avec ses serviteurs depuis ce matin.

— Par Zeus ! Je me serais attendu à tout, sur cette terre mais pas à être suivi par une vieille femme !

— Elle veut peut-être pêcher quelque chose ! ricana Lysimaque qui chevauchait non loin d'eux.

— Ne dis pas de bêtises, répliqua Séleucos. Que veux-tu que nous fassions, Alexandre ?

— Elle ne représente certainement pas un danger. Si elle a besoin de nous, elle viendra nous le dire. Il n'y a aucune crainte à avoir. »

Ils poursuivirent leur chemin au pas, précédés par un groupe d'éclaireurs à cheval, puis débouchèrent sur une vaste plaine. La vallée s'ouvrait comme un entonnoir vers la ville.

On donna le signal de repos, et les « écuyers » dressèrent des abris de toile qui offrirent un peu d'ombre au roi et à ses officiers.

S'appuyant à un orme, Alexandre but quelques gorgées d'eau à une gourde. Il commençait à faire très chaud.

« Nous avons de la visite », observa Séleucos.

Sur la colline, un homme à pied menait par la bride une jument blanche que montait une femme d'âge avancé, richement vêtue. Derrière, un autre serviteur tenait une ombrelle, tandis qu'un troisième éloignait les mouches à l'aide d'un fouet de crins.

Suivait un détachement d'hommes armés, à l'aspect nullement agressif, puis un petit nombre de charrettes et de bêtes de somme.

Ce cortège s'immobilisa à un demi-stade de l'armée. L'un des hommes de l'escorte s'approcha du lieu où Alexandre se reposait, à l'ombre de l'orme, et demanda à être conduit auprès de lui.

« Grand roi, ma maîtresse, Ada, reine de Carie, aimerait te parler. »

Alexandre ordonna à Leptine de lisser les plis de son manteau, de le coiffer et de poser son diadème sur sa tête. Puis il répondit : « Ta maîtresse est la bienvenue à n'importe quel instant.

— Même maintenant ? interrogea l'étranger dans un grec pimenté d'un fort accent oriental.

— Oui. Nous avons peu de chose à lui offrir, mais nous serions honorés de partager notre repas avec elle. »

Comprenant de quoi il retournait, Eumène fit immédiatement dresser le toit du pavillon royal afin que les invités puissent s'asseoir à l'ombre. On disposa des tables et des chaises en toute hâte, si bien que tout était prêt lorsque la reine se présenta.

Un palefrenier s'accroupit, et la grande dame descendit de sa jument en posant le pied sur son dos, comme s'il s'agissait d'un tabouret. Elle marcha ensuite vers Alexandre, qui l'accueillit avec des manifestations de respect.

« Bienvenue, grande dame, lui dit-il dans un grec fort distingué. Parles-tu ma langue ?

— Bien sûr, répondit la dame à qui l'on apportait un petit trône en bois gravé, promptement enlevé à l'une des charrettes qui composaient sa suite. Puis-je m'asseoir ?

— Je t'en prie, lui dit le roi en prenant place à son tour parmi ses compagnons. Ces hommes sont plus que des frères pour moi, ce sont des amis et des gardes du corps : voici Héphestion, Séleucos, Ptolémée, Perdiccas, Cratère, Léonnatos, Lysimaque, Philotas. Et celui-ci, à l'allure plus guerrière…, il ne put s'empêcher de sourire… c'est mon secrétaire général, Eumène de Cardie.

— Salut, secrétaire général », lui lança la reine en inclinant gracieusement la tête.

Alexandre examina son invitée : elle devait avoir près de soixante ans. Elle ne teignait pas ses cheveux et s'abstenait de dissimuler ses tempes déjà grises, mais elle avait sans nul doute été d'une grande beauté. Sa robe carienne de laine ouvragée en damiers, brodée de scènes mythologiques, révélait des formes qui l'avaient certainement rendue fort attirante quelques années plus tôt.

Elle avait des yeux d'une belle couleur ambrée, lumineux et sereins, légèrement maquillés, un nez droit et des pommettes saillantes qui lui donnaient une expression très noble. Ses cheveux étaient relevés en chignon et surmontés d'un diadème

en or, lapis-lazuli et turquoises, mais son habillement et son allure traduisaient quelque chose de mélancolique et de désuet, comme si sa vie était désormais privée de sens.

Les civilités et les présentations requirent un certain temps. Alexandre vit qu'Eumène griffonnait quelques mots sur une tablette, qu'il posa sur la table, devant lui. Il lut du coin de l'œil ce qui y était écrit :

Cette femme est Ada, reine de Carie. Elle a été marié successivement à deux de ses frères, qui sont à présent décédés. L'un d'eux avait vingt ans de moins qu'elle. Le troisième n'est autre que Pixodaros, qui aurait pu être ton beau-père et qui l'a chassée du trône. Votre rencontre sera sans doute très intéressante. Ne laisse pas échapper cette occasion.

Il venait tout juste de parcourir ces quelques lignes quand son invitée affirma : « Je suis Ada, reine de Carie, et je vis désormais à l'écart du monde dans ma forteresse d'Alinda. Je suis certaine que mon frère m'en aurait également chassée s'il en avait eu la force. La vie et le destin ne m'ont pas permis d'avoir des enfants, et je me dirige maintenant vers la vieillesse, pleine de tristesse et surtout de souffrance face à la manière dont Pixodaros, le dernier et le plus odieux de mes frères, m'a traitée.

— Mais comment as-tu su ? murmura Alexandre à l'oreille d'Eumène, assis à ses côtés.

— C'est mon travail, répondit-il tout aussi bas. Et puis je t'ai déjà épargné des problèmes avec ces gens-là, l'aurais-t oublié ? »

Alexandre se rappela la terrible colère de son père le jour où il avait annulé le mariage de son demi-frère, Arrhidée, avec la fille de Pixodaros, et il sourit en songeant à l'étrangeté du destin : cette femme à l'allure extravagante aurait pu devenir un membre de sa famille.

« Puis-je t'inviter à ma modeste table ? », demanda-t-il.

La femme hocha délicatement la tête. « Je t'en remercie beaucoup et j'accepte ton invitation avec plaisir. Connaissant la cuisine des armées, je me suis toutefois permis d'apporter des mets qui, je l'espère, te plairont. »

Elle battit des mains, et ses serviteurs s'affairèrent aussitôt autour de ses charrettes, d'où ils tirèrent des miches de pain parfumées, des gâteaux aux raisins secs, des tartes, des biscuits de pâte feuilletée au miel, des petits pains fourrés à l'œuf, à la farine et au moût cuit, ainsi que quantité d'autres douceurs.

Une goutte de salive coula sur la cuirasse d'Héphestion, qui contemplait la scène bouche bée ; et Léonnatos se serait empressé de se servir si Eumène ne lui avait pas écrasé le pied.

« Je vous en prie, invita la dame, servez-vous librement, nous en avons en abondance. »

Tous les officiers se jetèrent sur ces plats qui leur évoquaient leurs repas d'enfance préparés par les mains expertes de leurs mères et de leurs nourrices. Alexandre se contenta de mordre dans un biscuit, puis il s'assit sur un tabouret près de la reine.

« Pourquoi es-tu venue me rendre visite, noble dame, s'il m'est permis de te le demander ?

— Ainsi que je te l'ai expliqué, je suis la reine de Carie, fille de Mausole, l'homme qui est enseveli dans le grand monument d'Halicarnasse. Mon frère Pixodaros a usurpé mon trône et il gouverne la ville après s'être allié avec le satrape Orontobatès, dont il a épousé la fille. J'ai été dépouillée non seulement de mon pouvoir, mais aussi de mes apanages, de mes rentes et de la plupart de mes demeures.

« Tout cela réclame justice. Je suis donc venue te voir, toi, le jeune roi des Macédoniens, pour t'offrir la forteresse et la ville d'Alinda, qui te permettront de contrôler l'intérieur du pays, sans lequel Halicarnasse ne peut survivre. »

Elle prononça ces mots avec un très grand naturel, comme si elle parlait d'un jeu de société. Alexandre l'examina d'un air surpris : il avait de la peine à en croire ses oreilles.

La reine Ada ordonna à un de ses domestiques de tendre au roi un plateau de gâteaux. « Un autre biscuit, mon garçon ? », demanda-t-elle.

21

Alexandre annonça tout bas à Eumène qu'il désirait s'entretenir en tête à tête avec son invitée. L'un après l'autre, ses compagnons prirent respectueusement congé en prétextant des occupations diverses. C'est alors que se présenta Péritas, attiré par le parfum des friandises dont il raffolait.

« Noble dame, commença Alexandre, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris : tu veux m'offrir la forteresse et la ville d'Alinda sans rien exiger en échange ?

— Pas tout à fait, répliqua la reine. Il y a quelque chose que je désire en échange.

— Parle, et je comblerai tes souhaits si c'est en mon pouvoir. Que veux-tu ?

— Un enfant », répondit Ada d'une voix très naturelle.

Alexandre la contempla un instant, bouche bée. Mais Péritas le tira de sa stupeur en lui réclamant, avec force, le biscuit qu'il avait à la main.

« Noble dame, je ne pense pas pouvoir… »

Ada sourit. « Je crois que tu n'as pas bien saisi, mon garçon. Vois-tu, la vie ne m'a pas offert le réconfort d'un enfant, et il en a peut-être été mieux ainsi, puisque les usages et les exigences dynastiques m'ont contrainte à épouser mes frères. C'est pourquoi j'ai tant souffert dans mes veuvages.

« Mais si le destin m'avait donné un enfant né d'un mari normal, j'aurais voulu qu'il te ressemble : qu'il soit aussi beau, noble et aimable que toi, qu'il ait des manières raffinées mais un caractère décidé, courageux et audacieux, tout en étant affable et affectueux ainsi qu'on murmure que tu l'es. En d'autres termes, je te demande de devenir mon fils. »

Incapable d'articuler le moindre mot, Alexandre se laissa caresser par les yeux ambrés, doux et mélancoliques de la reine.

« Alors, quelle est ta réponse, mon garçon ?

— Je… je ne sais pas comment cela pourrait se produire…

— Très simplement, par une adoption.

— Et comment adviendrait-elle ?

— Je suis reine. Si tu es d'accord, il me suffit de prononcer la formule rituelle et tu seras mon fils à part entière. »

Alexandre l'examinait d'un air de plus en plus déconcerté.

« Je demande peut-être trop ? dit Ada, brusquement inquiète.

— Non, mais…

— Quoi ?

— Je ne m'attendais pas à une telle requête. J'en suis extrêmement flatté, et par conséquent… » Ada se pencha en avant comme pour s'assurer qu'elle entendrait bien la suite. « Par conséquent, je suis heureux et honoré d'accepter ton offre. »

La reine versa quelques larmes d'émotion. « Tu acceptes vraiment ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je t'avertis, j'exigerai aussi que tu m'appelles « maman ».

— Je n'y manquerai pas… maman. »

Ada s'essuya les yeux avec un mouchoir brodé. Elle redressa la tête, se racla la gorge, puis déclara : « Moi, Ada, fille de Mausole, reine de Carie, je t'adopte, toi, Alexandre, roi des Macédoniens, en qualité de fils, et je te nomme seul héritier de tous mes biens. » Elle tendit la main à Alexandre, qui y déposa un baiser.

« Je t'attendrai demain à Alinda, mon fils. Et maintenant, embrasse-moi. »

Alexandre se leva et l'embrassa sur les joues. Il fut charmé par son parfum oriental de santal et de rose sauvage. C'est alors que Péritas s'approcha en frétillant et en gémissant, dans l'espoir que l'invitée de son maître lui donne quelque douceur.

La reine le caressa. « Ce petit chien est bien gentil, quoi qu'un peu… encombrant », dit-elle avant de s'éloigner en laissant des provisions à son fils adoptif et à ses amis, de grands garçons dotés d'un solide appétit. Alexandre la regarda monter sur sa jument blanche, accompagnée de deux serviteurs, l'un l'abritant du soleil, l'autre chassant les mouches qui se pressaient autour de sa monture. Quand il se retourna, ses yeux

croisèrent ceux d'Eumène, qui hésitait entre le rire et la solennité de circonstance.

« Malheur à toi si tu vas tout raconter à ma mère ! menaça-t-il. Elle serait capable de me faire empoisonner. » Puis il s'adressa à Péritas, qui ne cessait d'aboyer : « Et toi, va te coucher ! », cria-t-il.

De bonne heure, le lendemain, Alexandre ordonna à Parménion de conduire son armée vers Mylasa et de recevoir en son nom la soumission des villes qu'il rencontrerait sur son chemin, qu'elles soient grandes ou petites. Puis il partit pour Alinda en compagnie d'Héphestion et de ses gardes du corps.

Ils traversèrent de vastes vignobles qui dégageaient un parfum délicat et intense, de vertes étendues de blé, ainsi que des prairies constellées de fleurs de toutes les espèces et de toutes les couleurs, où triomphaient les larges taches écarlates des coquelicots.

Alinda leur apparut soudain dans la chaleur du soleil méditerranéen, au sommet d'une colline. Retranchée derrière des murs massifs en pierre grise, la ville était dominée par la masse imposante de la forteresse, pourvue de tours sur lesquelles flottaient les étendards bleus du royaume de Carie.

Des soldats armés de longues lances, d'arcs et de carquois étaient alignés sur les chemins de ronde, tandis que deux rangs de guerriers en armure de parade, montés sur des chevaux aux harnachements somptueux, gardaient la porte d'entrée.

Bientôt la porte s'ouvrit, et la reine Ada apparut sur une chaise surmontée d'un dais et portée par seize esclaves à moitié nus. Devant elle, de jeunes Cariennes vêtues de péplos à la grecque lançaient des pétales de roses.

Alexandre sauta à terre et poursuivit son chemin à pied, en compagnie d'Héphestion. Ada fit signe aux esclaves de la déposer. Elle marcha à la rencontre de son fils adoptif, qu'elle embrassa sur les joues et sur le front.

« Comment vas-tu, maman ?

— Bien, quand je te vois », répondit la reine.

Elle ordonna qu'on éloigne sa chaise et, glissant le bras sous celui d'Alexandre, avança vers la ville où se pressait une foule joyeuse et impatiente.

Les fenêtres s'ouvraient sur des pluies de roses et de coquelicots, dont les têtes et les pétales tournoyaient longuement dans les airs, poussés par la brise printanière qui dégageait une odeur d'herbe coupée et de foin frais.

Une musique de flûtes et de harpes s'élevait sur leur passage, une mélodie douce et vaguement enfantine qui rappela au souverain les refrains que lui chantait sa nourrice lorsqu'il était petit.

Il fut envahi par une forte émotion au milieu de ces gens en fête, de ce tourbillon de couleurs et de parfums, au bras de sa mère suave, affectueuse et inconnue. Cette terre, dont chaque recoin lui révélait un mystère qui pouvait tout aussi bien receler une embuscade sanglante que la magie d'un lieu enchanteur, le séduisait de plus en plus, le poussait vers l'avant, à la recherche de nouvelles sources d'émerveillement. Qu'y avait-il derrière les montagnes qui formaient comme une couronne autour d'Alinda ?

Précédés par un cortège de dignitaires aux somptueux habits tissés d'or et d'argent, ils atteignirent le portail de la forteresse, historié de figures de héros et de dieux. Au sommet de l'escalier qui menait à l'intérieur se dressaient deux trônes, l'un central et haut, l'autre, à sa droite, plus bas et plus modeste.

Ada lui indiqua le siège le plus imposant et s'assit à ses côtés. La place qui s'étendait au pied de la forteresse s'était remplie de gens de toutes origines et de tous milieux, et quand elle fut bondée, un héraut lui imposa le silence. D'une voix de stentor, il déclama ensuite l'acte d'adoption en langue carienne et en langue grecque.

Il y eut des applaudissements interminables, auxquels la reine répondit par un léger signe de la main, tandis qu'Alexandre levait les bras ainsi qu'il avait l'habitude de le faire devant ses troupes alignées.

Puis la porte s'ouvrit dans leur dos, et les deux souverains, mère et fils, disparurent à l'intérieur.

22

Alexandre et Héphestion ne purent pas repartir dans la journée, ainsi qu'ils l'auraient souhaité : Ada avait fait préparer pour le soir un somptueux banquet, où elle avait convié tous les dignitaires de la ville. Pour y être admis, nombre d'entre eux avaient déboursé une somme considérable et apporté des cadeaux de grand prix à la reine, comme s'il s'agissait d'une jeune mère venant de mettre au monde son premier-né.

Le lendemain, malgré leur insistance, on fit visiter la ville et la forteresse aux invités, qui furent occupés jusqu'à l'après-midi. Alexandre eut bien de la peine à persuader sa nouvelle mère de le laisser s'éloigner : il dut lui expliquer patiemment qu'il était en guerre et que son armée l'attendait sur la route d'Halicarnasse.

« Hélas, soupira Ada au moment des adieux, je ne peux te fournir aucun soldat. Ceux que j'ai suffisent à peine à protéger la forteresse. Mais je vais te faire un présent beaucoup plus important… », ajouta-t-elle en battant des mains.

Aussitôt, une douzaine d'hommes apparurent avec des bêtes de somme et des chariots débordant de sacs et de paniers.

« Qui… qui sont-ils ? demanda Alexandre d'une voix inquiète.

— Des cuisiniers, mon enfant. Des cuisiniers, des boulangers et des pâtissiers, les meilleurs qu'on puisse trouver à l'est des Détroits. Tu as besoin de bien te nourrir, mon chéri avec tous les efforts que tu dois affronter, la guerre, les batailles… Il m'est facile d'imaginer le niveau et la qualité de la nourriture qu'on te prépare : les cuisiniers macédoniens ne sont pas renommés, me semble-t-il, pour le raffinement de leurs plats. Ils te donnent certainement à manger de la viande salée et du pain sans levain, des choses qui vous restent sur l'estomac. Voilà pourquoi j'ai cru bon… », continuait la reine sur un ton imperturbable.

Alexandre l'interrompit d'un geste poli. « C'est très gentil à toi, maman, mais sincèrement, je n'ai pas besoin de tout cela. Une bonne marche nocturne me permet de déjeuner de grand appétit, et j'apprécie n'importe quel plat après une journée à cheval. Quand j'ai soif, l'eau fraîche est meilleure que le vin le plus recherché. Vraiment, maman, ces gens risqueraient surtout de m'encombrer. Mais je te remercie, considère que je les ai acceptés. »

Ada baissa la tête : « Je comptais seulement t'être agréable et prendre soin de toi.

— Je le sais, répliqua Alexandre en lui prenant la main. Je le sais, et je t'en suis reconnaissant. Mais laisse-moi vivre ainsi que j'en ai l'habitude. Je me souviendrai de toi avec affection. »

Il l'embrassa, puis il monta à cheval et s'éloigna au galop sous les regards soulagés des cuisiniers, que la perspective d'une vie militaire n'enchantait guère.

Ada le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse avec son ami derrière la colline. Puis elle s'adressa à son personnel en criant : « Que faites-vous là à vous tourner les pouces ? Allez donc travailler ! Je veux que vous confectionniez vos meilleurs plats pour que je puisse les envoyer à ce garçon et à ses compagnons, où qu'ils se trouvent. Quel genre de mère serais-je si je ne m'occupais pas de ces choses-là ? »

Ils regagnèrent aussitôt leurs cuisines.

Le lendemain et le surlendemain, Alexandre trouva à son réveil un détachement de la cavalerie carienne qui déposait devant sa tente des pains frais, des biscuits croquants, des pâtisseries aux garnitures succulentes.

Cette situation devint bien vite embarrassante. Ses compagnons et ses soldats commençant à lancer des boutades spirituelles, Alexandre décida de régler ce problème une fois pour toutes. Le troisième jour, alors qu'il était à proximité d'Halicarnasse, il renvoya les hommes et leurs douceurs avec une lettre écrite de sa main.

Alexandre à Ada, sa mère bien-aimée, salut !

Je te remercie sincèrement des bonnes choses que tu m'as envoyées chaque matin, mais je dois te prier à contrecœur de suspendre ces envois. Je ne suis pas habitué à des mets aussi

raffinés, mais à un régime rustique et simple. Et surtout, je ne veux pas jouir de privilèges niés à mes soldats. Ils doivent savoir que leur roi mange la même nourriture qu'eux et partage les mêmes risques.

Prends soin de toi.

Dès lors, les attentions étouffantes d'Ada cessèrent et les opérations militaires reprirent à plein régime. Après avoir quitté Mylasa, Alexandre marcha vers le sud et rejoignit la côte découpée en d'innombrables criques, péninsules et promontoires. Sur certains tronçons, les soldats avançaient parallèlement à la flotte qui croisait non loin de là, profitant de la profondeur des fonds marins, si bien qu'il leur arrivait parfois de communiquer à haute voix.

Trois jours plus tard, alors que l'armée s'apprêtait à bivouaquer près du rivage, un homme s'approcha des sentinelles et demanda à être conduit auprès du roi. Alexandre était assis sur un rocher, sur la plage, en compagnie d'Héphestion et de ses camarades.

« Que désires-tu ? interrogea le souverain.

— Je me nomme Euphranor et je viens de Myndos. Mes concitoyens me chargent de te dire que la ville est prête à t'accueillir et que ta flotte pourra jeter l'ancre dans notre port, bien à l'abri de l'ennemi.

— La chance est de notre côté, dit Ptolémée. Un bon port est exactement ce qu'il nous faut pour décharger nos navires et monter les machines de guerre. »

Alexandre se tourna vers Perdiccas. « Va à Myndos avec tes hommes et prépare le mouillage pour notre flotte. Fais-nous prévenir, je me chargerai d'avertir nos navarques.

— Mais, roi, objecta l'envoyé, la ville espérait te voir, t'accueillir dignement et…

— Pas pour l'instant, mon bon ami. Je dois d'abord conduire mon armée le plus près possible des murs d'Halicarnasse et j'entends bien mener personnellement ces opérations. Pour l'heure, remercie tes concitoyens de l'honneur qu'ils m'ont fait. »

L'homme s'en alla et le conseil de guerre reprit.

« Tu as eu tort de renvoyer les friandises de la reine Ada, dit Lysimaque en ricanant. Elles nous auraient soutenus dans notre effort de guerre.

— Tais-toi ! s'écria Ptolémée. Si j'ai bien compris ce qu'Alexandre projette, l'envie de plaisanter te passera vite.

— Je le crois également », confirma Alexandre. Il dégaina son épée et se mit à tracer des signes sur le sable. « Alors, voici Halicarnasse. Elle s'étend autour de ce golfe et possède deux forteresses, l'une à droite et l'autre à gauche du port. Elle est donc totalement invulnérable du côté de la mer. Et ce n'est pas tout : elle peut être sans cesse ravitaillée. Nous ne pouvons donc ni l'assiéger, ni établir de blocus.

— En effet, approuva Ptolémée.

— Que suggères-tu donc, général Parménion ? demanda le roi.

— Dans une telle situation, nous n'avons guère le choix : nous devons attaquer par voie terrestre, ouvrir une brèche dans la muraille et nous glisser dans la ville pour nous emparer du port. La flotte perse sera alors balayée de la mer Egée.

— C'est tout à fait cela. Et c'est exactement ce que nous allons faire. Toi, Perdiccas, tu iras à Myndos demain matin, et tu en prendras possession. Tu feras ensuite entrer la flotte dans le port, tu débarqueras les machines de guerre, les remonteras et les dirigeras sur Halicarnasse depuis l'ouest. Nous t'attendrons et préparerons les emplacements destinés aux tours de siège et aux béliers.

— Bien, acquiesça Perdiccas. Si tu n'as pas d'autres ordres, je vais indiquer les dispositions nécessaires à mes hommes.

— Va donc, mais reviens me voir avant de te coucher. Quant à vous, dit-il en s'adressant aux autres, je vous attribuerai vos postes quand nous serons à proximité de la muraille, c'est-à-dire demain soir. Vous pouvez retourner à vos détachements. Couchez-vous de bonne heure car de dures journées nous attendent. »

Le conseil fut levé. Alexandre se promena le long de la mer, regardant le soleil qui enflammait les vagues en se couchant, tandis que les îles s'assombrissaient lentement.

L'heure et la perspective de l'épreuve qui l'attendait le remplirent bientôt d'une profonde mélancolie. Il se souvint de son enfance : à l'époque, sa vie n'était que rêves et contes, son avenir lui apparaissait comme une longue chevauchée sur un étalon ailé.

Il songea à sa sœur Cléopâtre, qui était peut-être esseulée dans le palais de Boutrotos, il songea à la promesse qu'il lui avait faite – lui consacrer une pensée chaque jour, à la tombée de la nuit – et il espéra qu'elle l'entendrait, que la brise tiède lui caresserait les joues comme un léger baiser. Cléopâtre…

Quand il regagna sa tente, Leptine avait déjà allumé des lanternes et préparé son repas.

« Ne sachant si tu avais des invités, je n'ai dressé la table que pour toi.

— Tu as bien fait. Je n'ai pas très envie de manger. »

On lui servit le repas. Péritas se coucha sous la table dans l'attente des restes. Dehors, le campement était empli de la rumeur qui accompagnait l'heure du dîner et précédait le calme de la nuit, le silence du premier tour de ronde.

C'est alors qu'Eumène pénétra sous la tente, un pli à la main. « Un message est arrivé, annonça-t-il en le lui tendant Il vient de ta sœur, la reine Cléopâtre d'Épire.

— C'est étrange. J'ai pensé à elle tout à l'heure tandis que je me promenais sur le rivage.

— Elle te manque ? demanda Eumène.

— Beaucoup. Son sourire me manque, tout comme la lumière de ses yeux, le timbre de sa voix, la chaleur de son amour.

— Elle manque encore plus à Perdiccas, il se ferait couper un bras s'il pouvait glisser l'autre autour de sa taille… Alors, je te quitte.

— Non, reste. Bois une coupe avec moi. »

Eumène se versa du vin et prit place sur un tabouret pendant qu'Alexandre ouvrait la missive et commençait à la lire :

Cléopâtre à son bien-aimé Alexandre, salut !

Je ne sais où et quand cette lettre te parviendra : sur un champ de bataille ? pendant ton repos ? au cours du siège d'une

forteresse ? Je t'en prie, mon frère adoré, ne t'expose pas inutilement au danger.

Nous avons tous été informés de tes aventures et nous en sommes très fiers. Ou plutôt, mon époux en est presque jaloux. Il piaffe, il lui tarde de partir pour égaler ta gloire. J'aimerais, quant à moi, qu'il reste à jamais à mes côtés : j'ai peur de la solitude et j'aime vivre près de lui dans ce palais au bord de l'eau. À la fin de la journée, nous montons sur la plus haute tour et regardons le soleil se coucher sur les vagues, jusqu'à ce que tout s'assombrisse et que l'étoile du soir grimpe dans le ciel.

J'aimerais pouvoir t'écrire des poèmes, mais quand je lis l'édition de Sapho et de Nossis que maman m'a donnée le jour de mon départ, je me sens incapable d'une telle entreprise.

Mais je cultive le chant et la musique. Alexandre m'a offert une servante qui joue de la flûte et de la cithare à merveille, et qui m'en apprend l'art avec dévouement et patience. Chaque jour, j'offre des sacrifices aux dieux afin qu'ils te protègent. Quand te reverrai-je ? Porte-toi bien.

Alexandre referma la lettre et laissa retomber son menton sur sa poitrine.

« Mauvaises nouvelles ? demanda Eumène.

— Oh ! non ! Ma sœur est comme ces petits oiseaux qu'on enlève trop tôt du nid : de temps en temps, elle se rappelle qu'elle est encore une adolescente, et elle a la nostalgie de la maison de ses parents. »

Péritas s'approcha en gémissant et frotta sa tête contre la jambe de son maître en quête d'une caresse.

« Perdiccas est déjà parti, reprit le secrétaire. Il sera demain à Myndos et prendra possession du port pour la flotte. Tous nos camarades se trouvent auprès de leurs détachements, à l'exception de Léonnatos qui a fourré deux filles dans son lit. Callisthène écrit, sous sa tente, mais il n'est pas le seul à le faire.

— Ah, non ?

— Non. Ptolémée aussi rédige un journal, des sortes de mémoires. Et j'ai entendu dire que Néarque s'est lancé également dans l'écriture. J'ignore comment il y arrive dans ce bateau qui ne cesse de tanguer et de fendre les flots. J'ai vomi à deux reprises quand nous avons traversé les Détroits.

— Il doit être habitué.

— Oui. Et Callisthène ? T'a-t-il montré une partie de ses écrits ?

— Non, rien. Il est très jaloux de son œuvre. Il m'a dit que je ne pourrais y jeter un coup d'œil qu'une fois la rédaction définitive achevée.

— Dans plusieurs années, alors…

— J'en ai bien peur.

— Ce sera dur…

— Quoi ?

— De prendre Halicarnasse. »

Alexandre acquiesça d'un signe de tête tout en grattant Péritas derrière les oreilles et en l'ébouriffant.

« Je le crains. »

23

Le grondement discret de Péritas réveilla Alexandre, qui comprit soudain ce qui avait alarmé son chien : le galop rapide d'un détachement de cavaliers, suivi par la conversation animée des hommes qui veillaient devant sa tente. Il jeta une chlamyde sur ses épaules et se précipita dehors. Il faisait encore nuit et la lune était suspendue au-dessus de la ligne des collines, dans un ciel laiteux et sombre, voilé de nuages bas.

L'un des soldats du détachement s'approcha de lui, le souffle court. « Sire, une embuscade, un piège !

— Quoi ? demanda Alexandre en l'attrapant par le chiton.

— C'était un piège. Quand nous sommes arrivés devant les portes de Myndos, nous avons été assaillis de tous côtés : traits et javelots pleuvaient comme de la grêle, des troupes de cavalerie légère fondaient sur nous depuis les collines, d'autres encore se précipitaient… Nous nous sommes défendus, sire, nous avons combattu avec toute l'énergie que nous possédions. Si la flotte était entrée dans le port, elle aurait été détruite. Partout, on pouvait voir des catapultes et des projectiles incendiaires.

— Où est Perdiccas ?

— Il est encore là-bas. Il a réussi à occuper une zone abritée et à rassembler nos hommes. Il réclame des secours, immédiatement. »

Après avoir laissé l'homme repartir, Alexandre s'aperçut que ses mains étaient rouges de sang. « Ce soldat est blessé ! s'exclama-t-il. Vite ! Appelez un chirurgien ! »

Philippe, le médecin, dont la tente se dressait non loin de là, accourut aussitôt avec son assistant, et prit l'homme en charge.

« Avertis tes confrères, lui recommanda le souverain. Dis leur de préparer tables, eau chaude, bandages, vinaigre, bref tout le nécessaire. »

Alexandre avait été rejoint par Héphestion, Eumène, Ptolémée, Cratère, Cleitos, Lysimaque et tous ses compagnons, vêtus et armés de pied en cap.

« Cratère ! s'écria-t-il dès qu'il le vit.

— À tes ordres, sire !

— Réunis sans tarder deux escadrons de cavalerie et hâte-toi : Perdiccas est en mauvaise posture. N'engagez pas la bataille. Récupérez les morts et les blessés, puis revenez sur vos pas. »

Il se tourna. « Ptolémée !

— À tes ordres, sire !

— Prends un détachement d'éclaireurs et une subdivision de cavaliers thraces et triballes. Avancez le long de la côte à la recherche d'un point d'abordage pour y débarquer nos machines de guerre. Dès que vous l'aurez trouvé, faites signe à la flotte d'approcher, et aidez-la à décharger.

— Ce sera fait.

— Le Noir !

— À tes ordres, sire !

— Concentre toutes les catapultes légères dont nous disposons à l'embouchure du port de Myndos, et interdis-en l'entrée, ou la sortie, à quiconque, même aux pêcheurs. Si tu déniches un endroit favorable, tire sur la ville tous les projectiles incendiaires que tu pourras. Brûle-la, si tu le peux, jusqu'à la dernière maison. »

Alexandre était furieux, sa colère ne cessait de monter.

« Memnon, gronda-t-il.

— Qu'as-tu dit ? demanda Eumène.

— Memnon. C'est l'œuvre de Memnon. Il me rend coup pour coup. J'ai éliminé la flotte perse en l'empêchant de débarquer, et il entend faire de même. C'est son œuvre, j'en suis certain. Héphestion !

— À tes ordres, sire !

— Rassemble la cavalerie thessalienne et un escadron d'hétairoï, cours vers Halicarnasse et choisis un endroit adapté pour le campement, sur le flanc est ou nord de la muraille. Quand tu auras trouvé un emplacement où disposer nos machines de guerre, appelle les terrassiers. Vite ! »

Tout le monde était maintenant réveillé : des détachements de cavalerie allaient et venaient tandis que retentissaient des ordres secs, des cris, des appels et des hennissements.

C'est alors que se présenta le général Parménion, armé de pied en cap et accompagné de deux ordonnances.

« À tes ordres, sire !

— Nous avons été dupés, général. Perdiccas est tombé dans une embuscade à Myndos et nous ignorons encore ce qui lui est arrivé. Mais j'ai mûri un plan bien précis. Fais distribuer le petit déjeuner à nos hommes, puis rassemble l'infanterie et la cavalerie. Je veux qu'elles soient en route au lever du soleil. Nous attaquons Halicarnasse ! »

Parménion acquiesça avant de lancer à ses ordonnances : « Vous avez entendu le roi ? Allez, dépêchez-vous !

— Général…

— Quoi d'autre, sire ?

— Envoie Philotas à Myndos avec un groupe de cavaliers. J'ai besoin de connaître la situation au plus vite.

— Le voici, répondit Parménion en montrant son fils qui accourait. Il partira immédiatement. »

Héphestion avait déjà quitté le campement à la tête de ses escadrons, soulevant derrière lui un grand nuage de poussière. Il galopait en direction d'Halicarnasse.

Ils arrivèrent en vue de la ville aux premières lueurs de l'aube. Devant les murs, tout était désert. Ayant repéré un emplacement favorable à leur entreprise, Héphestion décida de l'occuper.

Le terrain qui le séparait d'Halicarnasse était légèrement accidenté, et l'on ne pouvait distinguer les abords de l'enceinte. Choisissant la prudence, Héphestion ordonna à ses cavaliers de se mettre au pas.

Soudain, un bruit étrange, sec et rythmé, retentit dans le silence. On aurait dit des objets de métal qui cognaient la terre ou les rochers. Héphestion gagna le sommet d'une colline basse. Il fut abasourdi par le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Des centaines d'hommes étaient en train de creuser une énorme tranchée, qui avait déjà atteint trente-cinq pieds de

large et dix-huit pieds de profondeur. Ils ôtaient la terre et l'entassaient sur un gigantesque terre-plein.

« Malédiction ! s'exclama Héphestion. Nous avons trop attendu. Toi ! dit-il à l'un de ses soldats, retourne immédiatement au campement et avertis Alexandre.

— À tes ordres ! », répondit l'homme en talonnant son cheval.

Mais, à cet instant précis, l'une des portes d'Halicarnasse s'ouvrit sur un escadron de cavalerie qui s'élança au galop vers le seul endroit praticable entre le mur et le fossé.

« Ils fondent sur nous ! s'écria le chef des Thessaliens. Par ici, par ici ! »

Héphestion ordonna à son détachement d'effectuer une conversion, puis il se jeta contre l'ennemi, qui longeait le passage afin de gagner au plus vite le terrain libre.

Il déploya ses hommes sur un front de deux cents pieds composé de quatre rangées et concentra son attaque sur la tête de la colonne ennemie. Quand le choc se produisit, celle-ci n'avait pas eu le temps d'acquérir une vitesse suffisante. Héphestion put donc la repousser sans trop de difficultés.

Terrifiés par le vacarme de la bataille ; les ouvriers qui travaillaient au fond du fossé abandonnèrent leurs outils, gravirent la paroi intérieure en toute hâte et se précipitèrent vers la porte. Mais les défenseurs l'avaient déjà fermée.

Tous les ouvriers furent abattus par un groupe de Thessaliens qui fondit sur eux en décochant une pluie ininterrompue de javelots. C'est alors qu'un détachement de cavalerie jaillit d'une poterne cachée et attaqua les Thessaliens sur le flanc, les obligeant à se rassembler et à riposter.

Au terme de nombreuses escarmouches, Héphestion parvint à l'emporter en remplaçant les Thessaliens, épuisés, par ses hétairoï, encore frais. Il repoussa ainsi les ennemis jusqu'à la porte, qui s'entrebâilla rapidement pour les accueillir.

Le commandant macédonien n'osa pas s'engager entre les battants, qui s'ouvraient au milieu de deux remparts massifs, hérissés d'arcs et de javelots. Il se contenta du terrain qu'il avait conquis et entreprit de faire creuser une tranchée du côté du passage, en attendant l'arrivée des terrassiers. Quelques

cavaliers furent envoyés en reconnaissance pour trouver des sources afin d'étancher la soif des hommes et des chevaux quand le reste de l'armée surviendrait.

Mais l'un des hétairoï pointa soudain le doigt vers la tour la plus haute. « Regarde, commandant », dit-il. Héphestion se retourna aussitôt. Il aperçut un guerrier dissimulé dans une cuirasse de fer étincelante, au visage caché par un casque corinthien, qui brandissait une longue lance.

C'est alors qu'un cri retentit dans son dos : « commandant le, roi ! »

Alexandre, monté sur Bucéphale, arrivait au galop, à la tête de la Pointe. Il rejoignit son ami en quelques instants et leva à son tour les yeux vers le guerrier à l'armure scintillante.

Il le fixa en silence, se sachant lui aussi observé. « C'est lui, dit-il. C'est lui, je le sens. »

À ce moment, dans un lieu très lointain, au-delà de la ville de Célènes, Barsine était en train de se restaurer dans une auberge avec ses fils. En glissant la main dans son sac pour y prendre un mouchoir et s'essuyer le visage, elle dénicha un objet inconnu. Elle l'en tira : il s'agissait d'un petit étui contenant une feuille de papyrus, sur laquelle Apelle avait grossièrement tracé le visage de Memnon, son époux. Les yeux embués de larmes, elle déchiffra les mots qu'une main pressée avait écrits au bas du dessin :

C'est avec la même force que ton visage reste ancré dans la mémoire d'Alexandre.

24

La ville était entièrement visible du haut de la colline. Alexandre mit pied à terre et fut aussitôt imité par ses compagnons : le spectacle qui s'offrait à leur vue était magnifique. Une vaste conque naturelle, couverte d'oliviers et ponctuée de cyprès aux allures de flammes noires, descendait en pente douce, comme un théâtre, vers la puissante muraille qui au nord et à l'est, protégeait la zone habitée. Les murs n'étaient interrompus que par l'énorme blessure rougeâtre de la tranchée, creusée à leur base.

Sur la droite se dressait l'acropole, avec ses sanctuaires et ses statues. En cet instant précis, on pouvait distinguer une colonne de fumée qui s'élevait de l'autel et montait à l'assaut du ciel limpide. L'ennemi avait offert un sacrifice aux dieux pour leur demander la grâce de battre ses adversaires.

« Nos prêtres aussi ont offert un sacrifice, observa Cratère. Je me demande qui les dieux écouteront. »

Alexandre se tourna vers lui. « Le plus fort, dit-il.

— Nos machines de guerre ne parviendront jamais à atteindre ce fossé, intervint Ptolémée. Et il nous sera impossible d'abattre la muraille à une telle distance.

— En effet, admit Alexandre. Il va nous falloir remplir le fossé.

— Remplir le fossé ? s'écria Héphestion. As-tu idée du temps que…

— Tu commenceras immédiatement, continua Alexandre sans broncher. Prends tous les hommes dont tu auras besoin et comble cette tranchée. Nous vous couvrirons à l'aide des catapultes. Cratère s'en chargera. Quelles nouvelles avons-nous de nos machines de guerre ?

— Elles ont été débarquées dans une zone abritée, à quinze stades de notre camp. Leur montage est pratiquement achevé. Perdiccas nous les apporte. »

Le soleil était en train de se coucher au milieu des deux tours qui surveillaient l'entrée du port, et ses rayons plongeaient le gigantesque Mausolée, érigé au cœur de la ville, dans un bain d'or fondu. Au sommet de la pyramide, le quadrige de bronze semblait prêt à sauter dans le vide et à s'élancer au grand galop parmi les nuages pourpres du couchant. Quelques bateaux de pêcheurs pénétraient dans le port, toutes voiles déployées. On aurait dit un troupeau de brebis pressées de regagner leur bergerie avant la nuit. Le produit de leur pêche n'allait pas tarder à remplir les paniers qui rejoindraient les tables où les familles se préparaient à dîner.

Une brise marine soufflait parmi les troncs séculaires des oliviers et le long des sentiers qui serpentaient sur les collines : les bergers et les paysans rentraient tranquillement chez eux, les oiseaux retrouvaient leurs nids. Le monde s'assoupissait peu à peu dans la paix du soir.

« Héphestion, dit le roi.

— Me voici.

— Que tout le monde se relaie, même les terrassiers ! Souvenez-vous de l'escalier que nous avons creusé dans le mont Ossa. Œuvrez sans discontinuer, qu'il pleuve ou qu'il vente. Je veux que des auvents mobiles soient installés pour abriter les ouvriers. Demande aux forgerons de fabriquer des outils, si nécessaire : nos machines devront prendre position d'ici quatre jours et quatre nuits, au plus tard.

— Ne vaut-il mieux pas attendre demain ?

— Non. Commencez dès maintenant, et, quand il fera nuit servez-vous de lanternes ou allumez des bûchers. Je ne vous demande pas une œuvre de précision : il s'agit seulement de combler un fossé. Vous n'irez pas dîner tant que vous n'aurez pas disposé nos balistes et commencé les travaux. »

Héphestion acquiesça avant de retourner au camp. Un peu plus tard, une longue file d'hommes munis de bêches, de pelles et de pioches se dirigea vers la tranchée. Des chars, tirés par des bœufs, les suivaient, et ils étaient flanqués d'attelages de mulets transportant les balistes. Il s'agissait d'arcs gigantesques en bois de chêne et de frêne, capables de projeter des grappins de fer à une distance de cinq cents pieds. Cratère leur ordonna de

s'aligner et de riposter aux jets de flèches ennemies, tirées du haut des remparts. Une salve de traits y fit rapidement place nette.

« Vous pouvez vous mettre au travail », cria-t-il tandis que ses hommes se hâtaient de réarmer les balistes.

Les terrassiers se jetèrent dans le fossé et remontèrent de l'autre côté. Ils se mirent alors à combler de terre la grande tranchée qui s'ouvrait dans leur dos. Ils étaient protégés par le terre-plein où ils se trouvaient, et il ne fut pas nécessaire de monter des auvents pour cette première phase des travaux. Quand il comprit qu'ils étaient en sécurité, Cratère ordonna à ses soldats de pointer les balistes contre la porte de Mylasa et contre la poterne orientale, pour le cas où les assiégés tenteraient de soudaines sorties contre les terrassiers.

D'autres escouades, commandées par Héphestion, prirent la direction des collines, armées de scies et de hachettes : il était indispensable de couper du bois pour éclairer le camp pendant toute la nuit. L'énorme entreprise débuta.

Alexandre gagna alors le camp, où il invita ses compagnons à dîner ; mais il avait demandé qu'on le tienne régulièrement informé de la progression des travaux et de l'évolution de la situation.

La nuit se déroula sans incidents et les terrassiers exécutèrent les ordres du souverain sans être inquiétés par l'ennemi.

Le quatrième jour, de vastes tronçons ayant été remplis et aplanis, les machines purent avancer jusqu'au pied des murs.

Ces tours, de quatre-vingts pieds de hauteur, munies de béliers à bascule que manœuvraient des centaines d'hommes en sécurité à l'intérieur de la construction, avaient été utilisées par le roi Philippe au cours du siège de Périnthe. Bientôt, le large sillon formé par la vallée renvoya l'écho du vacarme que produisaient leurs têtes ferrées qui sapaient les murs d'enceinte tandis que les terrassiers poursuivaient leur travail.

N'ayant pas prévu que cette énorme tranchée serait si rapidement comblée, les défenseurs ne parvinrent pas à s'opposer à l'action des machines. En sept jours, une brèche fut ouverte dans la muraille, et plusieurs remparts s'effondrèrent

autour de la porte de Mylasa. Alexandre put alors lancer ses détachements d'assaut avec mission de se frayer un chemin vers l'intérieur de la ville. Mais Memnon avait déjà aligné un grand nombre de défenseurs, qui repoussèrent sans trop de difficultés cette tentative.

Au cours des jours suivants, les béliers continuèrent de marteler les murs tandis que balistes et catapultes harcelaient l'ennemi. Constatant que la victoire était désormais à sa portée, Alexandre réunit son haut commandement sous sa tente pour organiser la phase ultime de l'opération.

Les troupes chargées des machines veillaient au pied des murs en compagnie de sentinelles placées à intervalles réguliers le long de la ligne des remparts. Celles-ci s'interpellaient périodiquement pour garder le contact dans le noir. Leurs cris s'élevaient jusqu'au chemin de ronde où Memnon se tenait, immobile, enveloppé dans son manteau, scrutant l'obscurité.

Soudain, le Rhodien se souvint d'un épisode survenu quelques jours plus tôt : des membres de la noblesse macédonienne, amis d'Attale et de la défunte reine Eurydice, étaient venus offrir leur aide aux habitants d'Halicarnasse.

Il donna ordre à son aide de camp, qui l'attendait dans le noir, de les convoquer sans tarder.

La soirée était calme : une brise légère dissipait la chaleur qui avait marqué cette journée printanière, et le chef suprême des Perses levait de temps à autre les yeux vers l'immense voûte étoilée qui s'incurvait vers l'ouest. Il pensait à Barsine, à sa nudité, au regard de feu qui s'était posé sur lui au cours de leur dernière rencontre. Il éprouva une douloureuse sensation de manque.

Son désir le remplissait d'une telle force qu'il regrettait de ne pas pouvoir affronter Alexandre en duel. La voix de son aide de camp le tira de sa torpeur :

« Commandant, les hommes que tu m'as envoyés chercher sont là. »

En se retournant, Memnon constata que les Macédoniens étaient venus au rendez-vous en tenue de combat. Il leur fit signe de s'approcher.

« Nous voici, Memnon, dit l'un d'eux. Nous sommes prêts, nous attendons tes ordres.

— Entendez-vous ces cris ? »

Les Macédoniens tendirent l'oreille. « Bien sûr, ce sont les sentinelles d'Alexandre.

— Bien. Jetez vos armures, ne gardez que vos épées et vos poignards, il faut que vous vous déplaciez sans entraves ni bruit dans le noir. Voici mon plan : après être sortis par la poterne chacun d'entre vous tentera de localiser une sentinelle. Vous la rejoindrez en rampant, l'éliminerez, puis vous prendrez sa place et répéterez le mot de passe qu'on vous transmettra. Vous avez le même accent, et personne ne s'apercevra de rien.

« Dès que vous contrôlerez une certaine portion du terrain, vous me lancerez un signal en imitant le cri du hibou. Nous enverrons un détachement d'assaut, muni de torches et de flèches incendiaires, qui s'emploiera à brûler les machines. Avez-vous bien compris ?

— Très bien. Aie confiance en nous. »

Les Macédoniens se consultèrent un moment avant d'ôter leurs armures et de descendre l'escalier qui menait à la poterne. Une fois à l'extérieur, ils se dirigèrent vers les sentinelles en rampant sur le sol.

Memnon attendit leur signal sur le chemin de ronde en contemplant les grandes tours d'assaut qui se dressaient dans l'obscurité, pareilles à des géants. Il crut bientôt reconnaître la voix d'une sentinelle : une partie de la mission était peut-être accomplie. Au bout d'un moment, il entendit enfin le cri du hibou s'élever entre les deux machines de guerre.

Il dévala l'escalier et rejoignit le détachement chargé de l'incursion.

« Attention, dit-il. Si vous allumez vos torches, vous serez aussitôt découverts et vous perdrez une partie de votre avantage. Voici mon plan : gagnez tout doucement l'endroit où nos hommes se sont substitués aux sentinelles macédoniennes, entre ces deux tours d'assaut, et cachez-vous. Un second groupe vous emboîtera le pas avec un brasero couvert et des amphores remplies de bitume. À son arrivée, embouchez vos trompettes aussi fort que vous le pourrez et prenez d'assaut la garnison

macédonienne. Le second groupe s'emploiera pendant ce temps à incendier les tours.

« Les Macédoniens croient avoir gagné, ils ne s'attendent donc pas à être attaqués. Notre sortie sera couronnée de succès. Et maintenant, allez ! »

Les hommes se dirigèrent vers la poterne et débouchèrent à l'extérieur, immédiatement suivis par un groupe de soldats portant une jarre remplie de braises et des amphores de bitume. Memnon attendit que le dernier ait disparu dans la nuit et que la porte de fer ait été refermée pour regagner, comme chaque soir, sa demeure, à l'autre bout de la ville. Il aimait se promener incognito au milieu de la foule, écouter les conversations, observer l'humeur des gens. Sa maison était située sur les pentes de l'acropole, on y avait accès en gravissant un escalier puis en parcourant une rue étroite et raide.

Un serviteur se tenait près de la porte avec une lanterne allumée. Il l'ouvrit et conduisit son maître jusqu'au portail d'entrée, à l'autre extrémité de la cour. Memnon se rendit aussitôt dans sa chambre, à l'étage supérieur, où ses domestiques lui avaient préparé un bain chaud. Il ouvrit la fenêtre et tendit l'oreille : une sonnerie de trompette venait de déchirer le silence de la nuit, du côté nord-est des murs. L'assaut avait commencé.

L'une des servantes s'approcha : « Veux-tu prendre ton bain, non maître ? »

Memnon ne dit rien. Il regarda le ciel se teinter de rouge puis il se retourna et dégrafa son armure. Alors seulement, il répondit par l'affirmative.

25

L'homme pénétra, hors d'haleine, sous la tente. « Sire ! cria-t-il. Une sortie : l'ennemi brûle les tours d'assaut ! »

Alexandre bondit hors de son lit et attrapa le soldat par les épaules : « Qu'est-ce que tu racontes ? Es-tu devenu fou ?

— Ils nous ont surpris, sire. Ils ont tué les sentinelles et se sont frayé un chemin avec des amphores remplies de bitume. Nous n'arriverons jamais à éteindre le feu. »

Alexandre le poussa et se précipita à l'extérieur. « Vite ! Donnez l'alarme, faites sortir tous les hommes dont nous disposons. Cratère, la cavalerie ! Héphestion, Perdiccas et Léonnatos, lancez les Thraces et les Agrianes, vite ! »

Il monta sur le premier cheval qu'il trouva et se dirigea vers la muraille au grand galop. L'incendie était désormais visible : on distinguait nettement des colonnes de flammes et de fumée qui s'élevaient en tourbillonnant vers le ciel. Quand il eut atteint la tranchée, il entendit le vacarme du combat qui faisait rage devant les cinq tours d'assaut.

La cavalerie lourde de Cratère et la cavalerie légère des Thraces et des Agrianes le rejoignirent en quelques instants, et se jetèrent dans la bataille. Contraints à se retirer, les assaillants se mirent à l'abri à l'intérieur de la poterne. Mais deux tours étaient perdues : elles s'écroulèrent dans un grand fracas, libérant un tourbillon d'étincelles et de flammes.

Alexandre sauta à terre et s'approcha du gigantesque bûcher. Nombre de ses soldats étaient morts, et tout indiquait qu'ils avaient été surpris dans leur sommeil. En effet, ils ne portaient pas d'armure.

Héphestion surgit un peu plus tard. « Nous les avons repoussés. Et maintenant ?

— Ramassez les morts, répondit le roi dont le visage s'était assombri, et reconstruisez sans tarder les machines détruites. Nous reprendrons l'assaut dès demain. »

C'est alors que survint le commandant des troupes qui étaient chargées des machines. La tête basse, il s'écria : « C'est de ma faute. Punis-moi, si tu le veux, mais épargne mes hommes : ils ont fait ce qu'ils pouvaient.

— Les pertes que tu as subies sont une punition suffisante pour un officier, répliqua Alexandre. Il nous faut comprendre maintenant en quoi a consisté notre négligence. N'y avait-il donc personne pour veiller à ce que la ligne de garde soit sur le qui-vive ?

— Cela peut paraître impossible, sire, pourtant j'ai fait mon tour d'inspection un peu avant l'attaque, et j'ai écouté les sentinelles se transmettre le mot d'ordre. Je leur avais ordonné d'utiliser le dialecte macédonien le plus pur afin d'éviter les surprises…

— Et alors ?

— Tu ne me croiras peut-être pas, mais mes oreilles ont bien entendu des cris dans le dialecte macédonien le plus pur. »

Alexandre se passa la main sur le front. « Je te crois. Mettons-nous bien dans la tête que ces adversaires sont les plus rusés et les plus redoutables que nous ayons jamais affrontés. À partir de demain, double le nombre de sentinelles et change le mot de passe à chaque ronde. Pour l'heure, récupère les morts et fais transporter les blessés au campement. Philippe et ses chirurgiens prendront soin d'eux.

— Je ferai exactement ce que tu m'as ordonné, et je te jure que cela ne se reproduira plus, même s'il me faut, pour cela, monter moi-même la garde.

— Peu importe, répliqua Alexandre. Demande plutôt aux hommes de la marine de t'apprendre à transmettre des messages de nuit au moyen d'un bouclier. »

Le commandant acquiesça, mais ses yeux se posèrent sur une silhouette qui s'affairait autour des bûchers, et qui se penchait de temps à autre sur le sol.

« Qui est cet homme ? », demanda-t-il.

Alexandre suivit la direction de son bras. « Ne t'inquiète pas, dit-il, c'est Callisthène. » Et tandis qu'il poussait son cheval vers son ami, il cria au commandant : « Attention, si jamais un tel épisode devait se reproduire, tu en paierais doublement les conséquences ! »

Callisthène était occupé à examiner le cadavre d'un homme – une sentinelle sans doute, puisqu'il portait une armure complète.

« Que regardes-tu ? interrogea le souverain en mettant pied à terre.

— Poignard, répondit l'historien. Une blessure au poignard, un coup sec à la nuque. J'en ai aperçu un autre dans les mêmes conditions un peu plus tôt.

— Cela signifie donc que les assaillants étaient macédoniens.

— Et pourquoi ?

— Le commandant de garde a dit que jusqu'au dernier instant toutes les sentinelles se sont transmises le mot de passe en dialecte macédonien.

— Cela t'étonne ? Tu as certainement de nombreux ennemis dans ta patrie, des gens qui seraient heureux de te voir humilié et vaincu. Ils ont très bien pu arriver jusqu'à Halicarnasse : le voyage n'est pas long, à partir de Therma.

— Comment se fait-il que tu sois debout à une heure pareille ?

— Je suis un historien. Il est nécessaire de pratiquer l'autopsie quand on veut être un bon témoin des événements.

— Tu as donc pris Thucydide pour modèle ? Je ne l'aurais jamais cru. Une telle rigueur ne te convient guère : tu aimes trop la belle vie.

— Je prends ce dont j'ai besoin où je peux le trouver, et je dois savoir tout ce qui est bon à savoir. Je déciderai ensuite ce qu'il me faudra passer sous silence, ce qu'il me faudra raconter, et comment il faudra m'y employer. C'est le privilège de l'historien.

— Et pourtant de nombreuses choses se produisent en ce moment dont tu n'as pas la moindre idée. Contrairement à moi.

— Ah bon, et à quoi fais-tu allusion, s'il m'est permis de le savoir ?

— Aux plans de Memnon. Je viens de prendre conscience qu'il a étudié tous mes faits d'armes et peut-être ceux de mon père. C'est ce qui lui permet de nous devancer.

— À ton avis, à quoi pense-t-il pour le moment ?

— À l'assaut de Périnthe. »

Callisthène aurait souhaité poser d'autres questions à Alexandre, mais celui-ci l'abandonna en compagnie du cadavre qui gisait à ses pieds. Il sauta sur son cheval et s'éloigna, tandis que les restes des deux tours s'effondraient en dégageant un tourbillon de fumée que le vent emporta.

Les machines furent reconstruites non sans efforts, avec des troncs d'oliviers noueux et durs, et les opérations de guerre stagnèrent. Régulièrement approvisionné par la mer, Memnon n'était nullement pressé de tenter une sortie, et Alexandre refusait d'utiliser les machines restantes avant de les avoir fait inspecter l'une après l'autre, car elles avaient été également endommagées par des incendies mineurs.

Ce qui l'inquiétait plus que tout, c'étaient les bruits qui provenaient de la ville : des bruits très caractéristiques, semblables à ceux que produisaient ses charpentiers en reconstruisant les machines.

Quand les nouvelles tours furent enfin mises en place et que les béliers élargirent les brèches, le souverain découvrit ce qu'il avait craint : de nouveaux remparts en demi-lune raccordaient les sections de muraille encore intactes.

« C'est ce qui s'est passé à Périnthe, rappela Parménion quand il vit ces fortifications improvisées se dresser derrière les brèches comme un pied de nez.

— Et ce n'est pas fini, intervint Cratère. Si vous voulez me suivre… »

Ils montèrent sur l'une des tours, la plus orientée vers l'est, d'où ils purent observer ce que les assiégés préparaient : une gigantesque structure quadrangulaire composée de grandes poutres carrées, reliées entre elles dans le sens de la largeur et de la longueur.

« Elle n'a pas de roues, dit Cratère. Elle est encore au sol.

— Ils n'ont pas besoin de roues, expliqua Alexandre. Ils ont l'intention de viser le passage pratiqué par la brèche. Quand

nous tenterons d'entrer, ils projetteront sur nous une grêle de traits, et nous anéantiront.

— Memnon est un dur à cuire, commenta Parménion. Je t'avais mis en garde, sire. »

Alexandre se tourna vers lui sans dissimuler son agacement. « J'abattrai ces murs, les remparts et cette maudite tour de bois, général, que Memnon le veuille ou non. » Puis il dit à Cratère : « Surveille étroitement la tour et tiens-moi informé de leurs faits et gestes. » Il dévala ensuite l'escalier, sauta sur son cheval et regagna le campement.

La brèche fut une fois encore élargie. Mais chaque assaut macédonien se soldait par une contre-attaque de Memnon qui avait également aligné des archers sur les nouveaux remparts. La situation paraissait donc sans issue, alors que le soleil de l'été brûlait de plus en plus et que les réserves d'Alexandre s'amenuisaient.

Une nuit, alors que Perdiccas et ses officiers montaient la garde devant la brèche, Alexandre fit distribuer à ses hommes du vin d'Éphèse, que l'administration de la ville lui avait offert.

N'en ayant pas goûté d'aussi bon depuis fort longtemps, Perdiccas et les siens ne surent se réfréner. Ils furent bientôt ivres. L'un d'eux louait la beauté des femmes d'Halicarnasse dont il avait entendu parler par un marchand au campement et les autres commencèrent aussitôt à s'exciter, à lancer des fanfaronnades, à se mettre au défi d'organiser un coup de main qui conclurait le siège.

Perdiccas sortit de sa tente et contempla le maudit passage où tant de bons soldats macédoniens avaient laissé leur vie. Soudain, il se revit, sous les murs de Thèbes en train de s'introduire par la force dans la cité, alors que le siège s'éternisait.

Il pensa à Cléopâtre, à la nuit chaude et parfumée où elle l'avait accueilli dans son lit. Une nuit semblable à celle-ci.

Il se dit que la victoire était possible : il suffisait pour cela que la détermination l'emporte sur l'adversité. Comme tous les ivrognes, il se sentait invincible, capable de réaliser son rêve. Et dans son rêve, il voyait Alexandre déployer l'armée en son

honneur et ordonner à ses hérauts de déclamer un éloge solennel pour le conquérant d'Halicarnasse.

L'air hagard, il regagna sa tente et dit tout bas à ceux qui l'entouraient : « Rassemblez vos hommes, nous attaquons les remparts.

26

« Ai-je bien entendu ? As-tu bien dit que nous attaquions les remparts ? demanda l'un de ses officiers.

— Tu as très bien entendu, répondit Perdiccas. Cette nuit tout le monde pourra voir si tu as vraiment autant de courage que tu le prétends. »

Les officiers ricanèrent. « Alors, on y va ? », s'écria l'un d'entre eux.

Dans son ivresse, Perdiccas était terriblement sérieux. « Regagnez vos détachements, vous en avez tout juste le temps. Une lanterne, hissée sur ma tente, vous donnera le signal. Faites avancer les échelles, prenez des grappins et des cordes : nous allons attaquer comme au bon vieux temps, en silence, sans tours d'assaut ni tirs de catapultes. Dépêchez-vous ! »

Ses compagnons lui jetèrent un regard qui hésitait entre la stupéfaction et l'incrédulité. Mais ils lui obéirent car son ton n'admettait pas de réplique, et ses yeux encore moins. Un peu plus tard, la lanterne rejoignait l'étendard au sommet de sa tente, et tout le monde s'approcha en rangs serrés, sans faire de bruit, de l'endroit où les murs d'enceinte, complètement effondrés, laissaient entrevoir les remparts improvisés, une sorte de demi-lune de raccordement.

« Tenez-vous à l'abri des murs restants jusqu'au dernier moment, ordonna Perdiccas. Puis, à mon signal, montez à l'assaut. Il faut que nous surprenions les sentinelles de garde avant que les renforts aient le temps d'accourir. Dès que nous aurons occupé le chemin de ronde, nous sonnerons l'alarme pour appeler le roi et les autres officiers. Et maintenant, en avant ! »

Les officiers se transmirent les ordres et les troupes avancèrent dans l'obscurité jusqu'à la brèche. Puis elles se précipitèrent à toute allure vers la base des remparts intérieurs à cent pas de là environ. Mais tandis qu'elles s'apprêtaient à les

escalader à l'aide de leurs échelles, leurs grappins à la main, le silence de la nuit fut brusquement déchiré par des sonneries de trompettes, des cris et des cliquetis d'armes.

Le chemin de ronde était hérissé de soldats. D'autres guerriers, armés de pied en cap, se déversèrent comme des torrents en crue par la poterne et la porte de Mylasa, prenant à revers les détachements de Perdiccas et les écrasant contre les remparts, d'où commençaient à pleuvoir des traits aussi serrés que des grêlons.

« Par les dieux ! s'exclama l'un des officiers. Nous sommes pris au piège. Fais sonner l'alarme, Perdiccas ! Appelle notre roi au secours !

— Non ! s'écria Perdiccas. Nous pouvons encore nous en tirer. Repoussez l'attaque de ce côté pendant que nous escaladerons le mur !

— Tu es fou ! hurla l'officier. Ils fondent sur nous. Si tu ne fais pas sonner l'alarme, c'est moi qui le ferai, malédiction ! »

Perdiccas balaya les alentours d'un regard éperdu. L'instinct de conservation finit par l'emporter, chassant son ivresse. Ayant recouvré sa lucidité, il comprit qu'il allait devoir affronter un désastre imminent.

« Tout le monde derrière moi ! ordonna-t-il. Tout le monde derrière ! Nous allons nous frayer un chemin jusqu'au campement. Trompette, l'alarme ! L'alarme ! »

La sonnerie de la trompette perça l'air inerte de la nuit, rebondit sur les parois de la conque et retentit jusqu'au campement d'Alexandre, pareille à un long gémissement.

« On sonne l'alarme, sire ! hurla l'un des gardes en s'introduisant dans la tente royale. Sur les remparts. »

Alexandre bondit hors de son lit et s'empara de son épée. « Perdiccas… Cette espèce de salaud s'est fourré dans le pétrin. J'aurais dû le prévoir ! »

Il se précipita à l'extérieur en hurlant : « À cheval ! À cheval ! Perdiccas est en danger ! » Et il s'élança lui-même au galop suivi de la garde royale qui, jour et nuit, veillait en tenue de combat.

Pendant ce temps, à la tête de ses hommes, Perdiccas tentait de se frayer un chemin parmi les remparts en ruine, sous les traits des troupes ennemies qui s'étaient rassemblées sur la

brèche, derrière lui. Les mains et les genoux ensanglantés, il regagnait le passage en luttant contre ses ennemis avec le courage et la force du désespoir, tandis que le trompette continuait d'émettre des cris aigus et angoissés.

Quand la cavalerie d'Alexandre se fit entendre, il avait déjà surgi de l'autre côté de la muraille, ses compagnons dans son sillage.

Les troupes de Memnon sortirent elles aussi comme un seul homme. Le terrain était parsemé de cadavres macédoniens, entraînés par la fougue irresponsable de leur commandant dans un assaut suicidaire.

Soudain, Alexandre se dressa devant lui, comme s'il avait été enfanté par la nuit : la lumière des torches jetait sur son visage des reflets sanglants et ses cheveux ondoyaient dans le vent comme la crinière d'un lion.

« Qu'as-tu fait, Perdiccas, qu'as-tu fait ? Tu as conduit tes soldats à la boucherie ! », s'exclama-t-il.

Perdiccas tomba à genoux, sous le poids de la fatigue et du désespoir. La cavalerie d'Alexandre se déploya afin de parer à une éventuelle attaque ennemie. Mais les vétérans de Memnon s'immobilisèrent sur la crête de la brèche, épaule contre épaule, en rangs serrés.

« Nous attendrons l'aube, décida Alexandre. Attaquer maintenant serait trop dangereux.

— Donne-moi d'autres troupes et laisse-moi intervenir, permets-moi de me racheter, Alexandre ! s'écria Perdiccas hors de lui.

— Non, dit le roi d'une voix ferme. N'ajoutons pas une erreur à une autre erreur. Tu auras le temps de te racheter. »

Ils patientèrent donc en silence jusqu'à l'aube. De temps à autre, l'obscurité était déchirée par une flèche incendiaire que les ennemis décochaient pour éclairer le terrain qui s'étendait devant la brèche. La flamme sillonnait le ciel comme un météore et se fichait dans le sol en grésillant.

Quand l'aube survint, Alexandre demanda à Perdiccas de faire l'appel, afin de compter les morts et les absents. Seuls mille sept cents hommes, sur les deux mille qui avaient participé à l'attaque, répondirent. Les autres étaient tombés dans

l'embuscade et leurs cadavres gisaient à présent sur le sol entre la brèche et les remparts.

Le roi ordonna à un héraut de demander une entrevue à Memnon.

« Je dois négocier avec lui la restitution des cadavres », lui expliqua-t-il.

Le héraut écouta les conditions qu'Alexandre proposait puis il s'empara d'un drapeau blanc, monta à cheval et se dirigea vers les lignes ennemies, précédé par trois sonneries de trompette qui réclamaient une trêve.

Trois sonneries identiques leur firent écho sur la brèche. Alors, l'homme avança lentement, au pas, jusqu'à la base du mur effondré.

Il fut bientôt rejoint par un second héraut : un Grec des colonies, doté d'un fort accent dorien, probablement originaire de Rhodes.

« Le roi Alexandre désire négocier la restitution des dépouilles de ses soldats, dit le Macédonien. Il souhaite connaître les conditions de votre chef.

— Je n'ai pas le pouvoir de te les exposer, répondit son interlocuteur. Cependant, le commandant Memnon est disposé à rencontrer ton roi en personne, aussitôt après le coucher du soleil.

— Où ?

— Là-bas. » Le Grec indiqua un figuier sauvage qui poussait près d'une tombe monumentale, le long de la voie menant de la porte de la ville à Mylasa. « Mais votre armée devra pour cela reculer d'un stade : la rencontre aura lieu à mi-chemin entre les deux formations. Le commandant Memnon n'aura pas d'escorte, et nous attendons le même comportement de la part du roi Alexandre.

— Je lui rapporterai tes paroles, répliqua le héraut macédonien. Si je ne reviens pas immédiatement, tu pourras considérer que le souverain a accepté ces conditions. »

Il monta à cheval et s'éloigna. Le Grec attendit un moment avant de gravir le mur en ruine et de disparaître parmi les rangs des vétérans.

Alexandre ordonna à son armée de reculer à la distance requise. Il regagna ensuite le campement et s'enferma sous sa tente en attendant que le soleil se couche. Il ne but ni ne mangea de toute la journée. Il avait l'impression d'avoir été personnellement vaincu, la capacité de Memnon de rendre coup pour coup avec une force terrible l'humiliait durement. Pour la première fois de son existence, il éprouvait un sentiment d'impuissance, mêlé à une profonde solitude.

Les triomphes qui avaient jusqu'alors parsemé sa route lui semblaient lointains et presque oubliés : Memnon de Rhodes était un roc qui entravait son avancée, un obstacle qui lui paraissait de plus en plus insurmontable avec le temps.

Il avait intimé à ses gardes l'ordre de ne laisser entrer personne. Même Leptine n'avait pas osé l'approcher. Elle était maintenant habituée à déchiffrer son regard, à distinguer les ombres et les lumières qui obscurcissaient ou éclairaient ses yeux, comme s'il s'agissait d'un ciel d'orage.

Alexandre se préparait à rencontrer son ennemi, un peu avant que le soleil ne se couche, quand le bruit d'une altercation parvint à ses oreilles. Perdiccas fit bientôt irruption sous sa tente en repoussant les gardes du corps.

Sur un signe de leur souverain, les hommes se retirèrent.

« Je mérite la mort ! s'exclama Perdiccas bouleversé. J'ai causé celle de nombreux soldats, j'ai jeté le déshonneur sur l'armée et je t'ai contraint à une négociation humiliante. Tue-moi ! », cria-t-il en lui tendant son épée.

Il avait l'air hagard, les yeux rouges et enfoncés. Alexandre ne l'avait pas vu dans un tel état depuis le siège de Thèbes. Il l'examina sans broncher, puis il lui montra une chaise. « Assieds-toi. »

Les doigts de Perdiccas tremblaient autour de la poignée de son épée.

« Je t'ai dit de t'asseoir », ordonna de nouveau Alexandre d'une voix plus forte et plus ferme.

Perdiccas s'effondra sur la chaise en laissant tomber son épée.

« Pourquoi as-tu mené cette attaque ? lui demanda Alexandre.

— J'avais bu, ou plutôt nous avions tous bu… Une telle entreprise me semblait possible, ou plutôt certaine.

— Parce que tu étais soûl. N'importe quel homme sain d'esprit aurait compris qu'il s'agissait d'un suicide, en pleine nuit et sur ce terrain.

— Il n'y avait personne sur les remparts. Un silence total. Pas la moindre sentinelle.

— Tu es tombé dans le piège. Nous ne pouvions pas rencontrer d'adversaire plus coriace que Memnon. Tu as compris ? Tu as compris ? », cria le roi.

Perdiccas acquiesça.

« Memnon n'est pas seulement un combattant valeureux, c'est aussi un homme d'une habileté et d'une intelligence extraordinaires, qui nous épie nuit et jour, guettant la moindre distraction de notre part, le moindre faux pas, le moindre mouvement irréfléchi. Avant de frapper avec une force dévastatrice.

« Nous ne sommes pas ici sur un champ de bataille où nous pouvons donner libre cours à la supériorité de notre cavalerie et à la puissance de la phalange. Nous affrontons une ville riche et puissante, une armée bien entraînée qui jouit de l'avantage de sa position et ne subit aucune privation. Nous n'avons qu'une possibilité : nous ménager un passage suffisamment large dans l'enceinte pour nous permettre de culbuter les vétérans de Memnon. C'est un plan qu'on ne peut mettre en pratique que de jour, en pleine lumière.

« Le jeu auquel nous sommes confrontés est le suivant : notre force contre la leur, notre intelligence contre la leur, notre prudence contre la leur. Rien d'autre. Sais-tu ce que nous allons faire ? Oter les débris du mur, déplacer les pierres qui encombrent le terrain afin de libérer la brèche. Alors nous ferons avancer les machines vers les remparts, et nous les abattrons. S'ils en élèvent d'autres, nous recommencerons, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent le dos à la mer. As-tu compris, Perdiccas ?

« En attendant, tu n'obéiras qu'à mes ordres. La perte de tes soldats est une punition suffisante. Je vais te ramener leurs corps. C'est toi, avec ton détachement, qui leur rendras les

honneurs funèbres, qui apaiseras leurs âmes courroucées en offrant des sacrifices. Le jour viendra où tu pourras rembourser ta dette. Pour l'heure, je t'ordonne de vivre. » Il ramassa l'épée et la tendit à son ami.

Perdiccas la glissa dans son fourreau et se leva. Il avait les yeux embués de larmes.

27

L'homme qui lui faisait face avait le visage dissimulé par un masque corinthien. Il portait une cuirasse en lames de bronze aux décorations d'argent, une épée suspendue à un baudrier en mailles, ainsi qu'un manteau de lin bleu que le vent du couchant gonflait comme une voile.

Alexandre était, quant à lui, tête nue. Il était arrivé à pied en tenant Bucéphale par les rênes. Il dit : « Je suis Alexandre, roi des Macédoniens, et je suis venu négocier avec toi le rachat de mes soldats tombés dans la bataille. »

Le regard de l'homme brilla dans l'ombre de son casque, évoquant au souverain macédonien l'éclat qu'Apelle était parvenu à capturer dans son portrait. Sa voix métallique retentit : « Je suis le commandant Memnon.

— Qu'exiges-tu en échange de la restitution de ces dépouilles ?

— La réponse à une question, rien de plus. »

Alexandre lui lança un regard surpris. « Quelle question ? »

Memnon laissa transparaître une légère incertitude et Alexandre se dit qu'il allait lui parler de Barsine : disposant probablement de nombreux informateurs, il devait savoir ce qui s'était passé, et il était sûrement taraudé par le doute.

Mais ce fut une tout autre question que Memnon lui posa : « Pourquoi as-tu amené la guerre sur ces terres ?

— Les Perses ont été les premiers à envahir la Grèce. Je viens venger la destruction de nos temples et de nos villes, venger nos jeunes soldats tombés à Marathon, aux Thermopyles et à Platées.

— Tu mens, répliqua Memnon. Tu te moques bien des Grecs, et ils n'ont rien à faire de toi. Dis-moi la vérité. Cela restera entre nous. »

L'intensité du vent augmenta, enveloppant les deux guerriers dans un nuage de poussière rouge.

« Je suis venu construire le plus grand royaume qu'on ait jamais vu sur terre. Et je ne m'arrêterai pas avant d'avoir atteint les rives de l'extrême Océan.

— C'est bien ce que je craignais, dit Memnon.

— Et toi ? Tu n'es pas roi, tu n'es même pas perse. Pourquoi tant d'obstination ?

— Parce que je déteste la guerre. Et je déteste les jeunes fous qui, comme toi, veulent se couvrir de gloire en ensanglantant le monde. Je te ferai mordre la poussière, Alexandre. Je te refoulerai en Macédoine où tu mourras d'un coup de poignard, comme ton père. »

Le souverain ne réagit pas à cette provocation. « Il n'y aura pas de paix tant qu'il existera des frontières et des barrières, tant qu'il y aura des langues, des coutumes, des divinités et des croyances différentes. Tu devrais rejoindre ma cause, dit-il.

— C'est impossible. Je n'ai qu'une seule parole et une seule conviction.

— Alors, le meilleur gagnera.

— Ce n'est pas sûr : le destin est aveugle.

— Me rendras-tu mes morts ?

— Tu peux les reprendre.

— Quand m'accorderas-tu une trêve ?

— Jusqu'à la fin du premier tour de ronde.

— Cela me suffira. Je t'en suis reconnaissant. »

Le chef ennemi inclina la tête en signe d'assentiment.

« Adieu, commandant Memnon.

— Adieu, roi Alexandre. »

Memnon lui tourna le dos et se dirigea vers le côté nord de la muraille. Il s'engouffra bientôt dans le passage que lui offrit une poterne en s'ouvrant devant lui, et son manteau bleu fut englouti par la pénombre. La lourde porte ferrée se referma dans un interminable grincement.

Alexandre regagna son campement et fit signe à Perdiccas d'aller ramasser les cadavres de ses soldats.

Les porteurs s'emparèrent des corps, qu'ils confièrent aux prêtres et à leurs assistants, afin qu'ils les préparent pour les funérailles.

On dressa quinze grands bûchers, et l'on déposa sur chacun d'entre eux les cadavres de vingt hommes en armures, lavés, coiffés et parfumés.

Les détachements de Perdiccas rendirent les honneurs en criant les noms des défunts chaque fois que leur commandant les appelait. Enfin, leurs cendres furent recueillies dans des urnes qui accueillirent également leurs épées, rougies par les flammes du bûcher et fléchies rituellement. On les scella et on y appliqua une bande de papier sur laquelle on avait inscrit le nom, la famille et le lieu d'origine de chaque défunt.

Le lendemain, les urnes furent entreposées dans un navire et ramenées en Macédoine pour être ensevelies dans la terre des ancêtres des morts.

Entre-temps, protégés par le tir des balistes, les sapeurs avaient commencé à dégager la brèche pour avancer les machines jusqu'aux nouveaux remparts. Alexandre observait les opérations depuis le sommet d'une colline. Il vit apparaître une gigantesque tour de bois, que l'ennemi s'employait à construire à l'intérieur de la ville.

Eumène s'approcha. Comme à l'accoutumée, il avait revêtu sa tenue de combat, même s'il n'avait pas encore participé au moindre fait d'armes.

« Quand cette tour sera achevée, il sera difficile d'atteindre les remparts.

— Oui, admit Alexandre. Memnon placera des catapultes et des balistes tout en haut, et nous serons facilement à leur portée.

— Il leur suffira de viser dans le tas pour faire un massacre.

— Voilà pourquoi je veux ouvrir une brèche dans ces maudits remparts avant qu'il ait terminé sa tour.

— Tu n'y arriveras pas.

— Pourquoi ?

— J'ai calculé le temps que prennent les travaux. Tu as certainement remarqué l'horloge que j'ai fait bâtir sur la colline ?

— Oui.

— Eh bien, leur tour s'élève de trois coudées par jour. As-tu remarqué également l'instrument que j'ai placé près de l'horloge ?

— Bien sûr, répliqua Alexandre avec un léger agacement.

— Si cela ne t'intéresse pas, je peux me taire, rétorqua Eumène d'un air vexé.

— Ne sois pas stupide. Qu'est-ce que cet instrument ?

— Un jouet de mon invention : un viseur sur une plaque tournante qui permet d'observer un objet avec un repère. Par un simple calcul géométrique, je parviens à établir la progression des travaux.

— Alors ?

— Alors, ils achèveront leur construction quand nous aurons dégagé la moitié de la brèche. Mieux, ils nous anéantiront sous une grêle de coups. Selon mes calculs, il y aura assez de place sur cette tour pour loger douze catapultes sur trois étages superposés. »

Alexandre baissa la tête. « Que me suggères-tu ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Tu veux vraiment mon avis ? Eh bien, si j'étais toi, j'abandonnerais l'éboulement et je concentrerais toutes nos machines sur le secteur nord-ouest de la muraille, qui semble moins épais. Si tu veux tester mon instrument… »

Alexandre approcha l'œil du viseur.

« Voilà, il faut d'abord viser le bord extérieur, puis le bord intérieur sur la gauche de la brèche. Tu vois ? Maintenant, va à droite, comme ça.

— C'est vrai, admit Alexandre en se redressant. Le mur est moins épais de l'autre côté.

— Exactement. Alors si tu y concentres toutes les tours, tu pourras d'ici demain te ménager une brèche qui te permettra de contourner les remparts ronds, ou de les prendre en écharpe. Les Agrianes sont d'excellents grimpeurs : ils dégageront la voie aux attaquants, qui pourront pénétrer dans la ville et prendre les défenseurs à revers. »

Alexandre posa une main sur son épaule. « Et moi qui t'ai confiné dans un rôle de secrétaire… Si nous gagnons, tu participeras à toutes les réunions du haut commandement, où

tu auras la possibilité d'exprimer ton avis. Maintenant, déplaçons ces tours ! Qu'elles se mettent aussitôt à saper la muraille. Je veux que tout le monde se relaie, jour et nuit. Nous empêcherons les habitants d'Halicarnasse de dormir. »

L'ordre du roi fut exécuté sans tarder : au cours des jours qui suivirent, les sept tours d'assaut furent placées l'une après l'autre sur le côté nord-est des murs, au prix de nombreux efforts qui occupèrent des centaines d'hommes et de bêtes de trait. Bientôt, les béliers reprirent leur œuvre obsédante et implacable, produisant un vacarme qui faisait trembler l'enceinte et le terrain sur lequel elle se dressait. Sur l'ordre d'Alexandre, Eumène inspecta personnellement les machines de guerre, accompagné par un groupe d'ingénieurs qui corrigeaient leur équilibre et plombaient les plates-formes pour augmenter le rendement des béliers.

À l'intérieur des tours, les conditions étaient épouvantables : la chaleur et la poussière régnaient dans cet espace étroit, où les hommes souffraient sous les formidables contrecoups des béliers, dans un vacarme insupportable. Des porteurs d'eau ne cessaient de monter et de descendre le long des escaliers pour désaltérer les soldats.

Mais chaque homme avait l'impression que le regard d'Alexandre était posé sur lui. Le souverain avait promis une forte récompense à ceux qui abattraient les premiers les défenses ennemies. Il devinait toutefois que le résultat de cette entreprise ne dépendrait pas seulement du travail de ses machines : il sentait que Memnon préparait une contre-attaque.

Il convoqua sur la colline Parménion, Cleitos le Noir et ses compagnons : Héphestion, Perdiccas, Léonnatos, Ptolémée, Lysimaque, Cratère, Philotas, Séleucos. Et Eumène.

Le secrétaire général était encore couvert de poussière et assourdi par le vacarme. Il fallut donc hausser le ton pour se faire entendre de lui. Derrière eux, l'armée était rangée : d'abord, les « écuyers », pourvus d'armes légères et chargés de l'assaut, ainsi que les attaquants thraces et agrianes. L'infanterie lourde des Macédoniens occupait le centre et l'aile gauche ; les hoplites des alliés grecs, l'aile droite. Sur les côtés, la cavalerie. Au fond, les vétérans de Philippe, des hommes d'une grande

expérience et d'une formidable résistance, constituaient la troupe de réserve aux ordres de Parménion.

Ils attendaient tous en silence, l'arme au pied, à l'ombre des oliviers.

Entre-temps, Perdiccas avait disposé sur une hauteur une importante batterie de balistes pointées vers la porte de Mylasa, d'où une sortie pouvait être tentée.

« Eumène a quelque chose à nous dire », annonça Alexandre.

Le secrétaire jeta un coup d'œil à son horloge solaire. Un pal, fiché dans le centre, projetait une ombre sur le cadran de bois. « Dans moins d'une heure, le mur commencera à s'effondrer sur le flanc oriental, expliqua-t-il. Les assises supérieures en pierres carrées sont déjà en train de céder, et les assises inférieures sont ébranlées. L'effondrement se produira simultanément, il aura une amplitude d'environ cent cinquante pieds. »

Alexandre examina ses officiers : les généraux et ses compagnons semblaient éprouvés pas les longs combats, les veilles, les contre-attaques incessantes, les embuscades, les privations et les efforts requis par un siège de plusieurs mois.

« Nous allons jouer le tout pour le tout, affirma-t-il. Si nous gagnons, nous obtiendrons une renommée qui nous ouvrira toutes les portes jusqu'au mont Amanus. Si nous sommes repoussés, nous perdrons tout ce que nous avons conquis. Rappelez-vous une chose : notre adversaire s'apprête sans doute à tenter une action décisive, que personne ne peut prévoir. Mais observez cette tour. » Il indiqua le gigantesque enchevêtrement de bois, hérissé de balistes et de catapultes qui atteignait à présent une hauteur de cent pieds. « Et vous mesurerez le danger qu'elle représente. Maintenant, faites avancer l'armée derrière les tours. Nous devons être prêts à nous élancer dès qu'une brèche s'ouvrira. Allez ! »

Perdiccas réclama la parole. « Alexandre, je te demande le privilège de conduire la première vague. Donne-moi des « écuyers » et des attaquants, et je te jure, par les dieux, que nous siégerons demain matin au palais du satrape d'Halicarnasse.

— Prends les hommes dont tu as besoin, Perdiccas, et fais ce que tu dois faire. »

Les officiers regagnèrent leurs détachements. Bientôt, la sonnerie de la trompette retentit, et l'armée se mit en marche. Seuls les vétérans demeurèrent immobiles, à l'ombre des oliviers, sous le regard vigilant du général Parménion.

28

Sentant qu'en un moment si crucial il ne pouvait se fier qu'à Bucéphale, Alexandre ordonna qu'on le lui amène. Il lui caressa le nez et l'encolure, puis gagna au pas la zone de la mitraille, flanqué d'Héphestion et de Séleucos qu'il avait voulus à ses côtés.

Un sifflement aigu attira son attention. En tournant la tête, il vit que la grande tour qui s'élevait derrière les remparts projetait une nuée de grappins en fer contre l'aile droite de son armée.

« Mettez-vous à couvert ! s'exclama le Noir. Déguerpissez, si vous ne voulez pas être embrochés comme des grives ! Déguerpissez, j'ai dit ! »

L'aile droite inversa le sens de sa marche, fonçant au centre. Cleitos cria à ses soldats de s'abriter contre les murs pour éviter le tir direct des balistes. Lysimaque répondit en actionnant les machines de jet qu'il avait postées sur la hauteur. Frappés par les traits macédoniens, de nombreux Perses tombèrent du haut de la tour et s'écrasèrent sur le sol.

Le vacarme que produisaient les grands blocs de parement en s'effondrant dans le secteur nord-est des murs se fit bientôt entendre.

Perdiccas avança, à la tête des « écuyers » et des Agrianes, hurlant comme un possédé et brandissant sa lance. Mais une sonnerie de trompette retentit alors, suivie d'une seconde, aiguë, déchirante. Une estafette arriva au galop et dit à Alexandre : « Sire ! Sire ! Alarme sur le flanc est, alarme ! »

Héphestion se tourna vers le roi. « Ce n'est pas possible, il n'y a pas de porte sur le flanc oriental ! s'exclama-t-il.

— Bien sûr que si ! intervint Séleucos. Près de la côte.

— Mais nous les aurions vus arriver, à cette distance ! », insista Héphestion.

Une autre estafette se présenta : « Sire ! Ils se sont laissés glisser du haut des murs. Des milliers de soldats. Ils ont jeté des échelles de corde et des filets de pêcheurs ! Ils fondent sur nous, sire !

— Au galop ! ordonna Alexandre. Vite, vite ! »

Il éperonna Bucéphale et se dirigea vers l'arrière de son armée. Des milliers de soldats perses attaquaient en tirant des nuées de flèches et de javelots. D'autres trompettes sonnèrent à gauche désormais.

« La porte de Mylasa ! hurla Séleucos. Alexandre, la garde, ils tentent une autre sortie !

— Attention à la poterne ! s'écria le Noir. Attention, malédiction ! Léonnatos ! Léonnatos ! De ce côté ! Attention à ton flanc. »

Léonnatos fit volte-face avec ses pézétairoï et tomba nez à nez avec l'infanterie de mercenaires menée par le gigantesque Ephialte, que protégeait un bouclier de bronze sur lequel s'étalait une gorgone aux yeux de feu et à la chevelure de serpents. Il criait : « En avant ! En avant ! Le moment est venu ! Massacrons-les ! »

Le roi se fraya un chemin jusqu'à la première ligne, où les troupes d'assaut perses et les mercenaires grecs d'Éphialte, qui s'étaient soudés entre eux, attaquaient furieusement. Sur la tour des remparts, les catapultes étaient entrées en action.

Frappés par cette pluie de projectiles, les Macédoniens rompirent les rangs, et les mercenaires grecs avancèrent en les repoussant à l'aide de leurs boucliers. Alexandre, qui se trouvait alors sur l'aile gauche, lança Bucéphale dans la mêlée : il brandissait sa hache à double tranchant et criait pour encourager ses hommes. Une grosse pierre tomba non loin de lui, écrasant un de ses soldats comme un insecte. Éclaboussé de sang, Bucéphale se cabra en hennissant.

En vain, le roi tenta de gagner le centre des rangs, où ses guerriers subissaient de plus en plus la poussée de l'ennemi. La mêlée qui s'était formée devant lui et les jets de pierres que produisaient les catapultes l'immobilisaient. Il concentra ses forces pour repousser la marée d'adversaires que déversait la porte de Mylasa.

Le Noir vit Éphialte approcher comme une furie et s'enfoncer avec les siens dans le centre macédonien, qui continuait de reculer. Les jeunes pézétairoï cédaient face à l'assaut compact des mercenaires. Seul Perdiccas résistait, à l'extrême gauche de la formation. Mais la situation s'aggravait. Les catapultes placées au sommet de la tour perse se mirent à jeter d'étranges projectiles : des amphores pleines de poix et de bitume, qui s'écrasèrent à la base des tours macédoniennes, répandant leur contenu sur le sol. Des archers perses surgirent alors sur les murs, décochant une pluie de traits incendiaires. Aussitôt, les machines s'enflammèrent dans un grand rugissement et se transformèrent en de gigantesques torches.

Perdiccas abandonna son détachement à son lieutenant et grimpa parmi les flammes jusqu'à la première plate-forme, où les soldats, terrorisés, avaient lâché le bélier qui se balançait désormais sur ses supports.

« Reprenez position ! hurla-t-il. Reprenez position ! La muraille va s'écrouler. Allez, un dernier coup ! »

Après s'être débarrassé de son bouclier, il attrapa lui-même la poignée du bélier, tandis que des langues de feu se glissaient dans les fentes de la cloison.

Ébahis par ce courage surhumain, les hommes imitèrent Perdiccas en criant pour chasser leur terreur et l'emporter sur la chaleur insupportable des flammes. Entraînée par mille bras désespérés, la grande tête ferrée gagnait de la vitesse et martelait le parement. Les grosses pierres vacillèrent, deux d'entre elles s'écroulèrent dans un nuage de fumée et de poussière. Les coups suivants ouvrirent une brèche et l'effondrement qui s'ensuivit étouffa une partie de l'incendie.

Mais la retraite des pézétairoï, au centre de la formation macédonienne, semblait se muer en déroute sous l'élan irrépressible d'Éphialte. Le Noir s'exclama alors : « Léonnatos, arrête-le ! » Et Léonnatos l'entendit. Il se fraya un chemin à coups de hache parmi ses ennemis et rejoignit Éphialte.

Les deux colosses s'immobilisèrent, à bout de souffle, défigurés par l'effort. Leurs corps, entaillés par de nombreuses blessures, ruisselaient de sueur et luisaient comme des statues sous la pluie.

Alexandre se retourna et aperçut les vétérans de son père à l'ombre des oliviers. Il cria : « Trompette, appelle la réserve ! » C'était la seule possibilité qu'il lui restait, puisque la cavalerie ne pouvait intervenir sur un terrain aussi accidenté.

Entendant la sonnerie angoissante et insistante de la trompette, Parménion s'adressa à ses hommes : « Vétérans, pour le roi Philippe et pour le roi Alexandre, allons-y ! » C'est alors qu'un bruit de tonnerre déchira les airs : le tonnerre de Chéronée !

L'énorme tambour, dissimulé parmi les oliviers, entra en action, et la phalange, hérissée de lances tel un redoutable porc-épic, se mit au pas cadencé, en hurlant :

Alalalàï ! Alalalàï !

Alexandre, qui avait presque gagné le centre au prix d'un dur effort, ordonna aux pézétairoï de Léonnatos de laisser passer les vétérans. Ceux-ci fondirent sur les mercenaires de Memnon, à présent épuisés. Pendant ce temps, Léonnatos se battait comme un lion contre son gigantesque adversaire, et le vacarme de leurs coups répandait dans la plaine l'écho d'une rencontre titanesque.

Fort de son expérience de lutteur, Léonnatos parvint à déséquilibrer Ephialte au moyen d'une feinte. Tandis que l'ennemi mettait genou à terre, le Macédonien se dressa et abattit sa hache dans son dos. Éphialte s'écroula.

L'ombre du soir descendait maintenant sur les combattants ivres de fatigue et de fureur. Après avoir perdu leur chef, les guerriers grecs, à bout de forces et décimés, commencèrent à lâcher pied face aux vétérans de Parménion. Ils rompirent bientôt les rangs et s'enfuirent vers la porte de Mylasa et la poterne du secteur nord, près de la mer. Mais les défenseurs refermèrent les battants, si bien que nombre de guerriers furent exterminés au pied de la muraille, transpercés par les sarisses des vétérans.

Quand Alexandre fit sonner l'ordre de cesser le combat, Perdiccas avait pris position sur la brèche qu'il s'était ménagée dans le secteur oriental ; un détachement d'Agrianes avait escaladé les remparts ronds et en avait chassé les défenseurs ;

d’autres encore avaient gravi la tour de bois et pointé balistes et catapultes vers l’intérieur de la ville.

On apporta de nombreuses torches et on alluma des feux afin de parer aux éventuelles contre-attaques de l’ennemi.

Halicarnasse était à la merci du vainqueur.

29

Alexandre ne parvenait pas à trouver le sommeil : l'issue de son duel avec Memnon avait été incertaine jusqu'au dernier instant et il avait eu, à plusieurs reprises, le sentiment d'être au bord de la défaite et de l'humiliation.

Ses hommes avaient allumé un bûcher sur le chemin de ronde, et le roi attendait les premières lueurs de l'aube avec angoisse. La nuit était sombre, la ville plongée dans les ténèbres et le silence. Quelques feux brûlaient sur la brèche qu'occupaient ses soldats, sur les remparts de briques dont les Agrianes avaient pris possession et à la base de la grande tour de bois. Alexandre était visible alors que l'ennemi se cachait.

Combien étaient-ils encore ? Combien de soldats étaient dissimulés dans l'ombre ? Ils préparaient peut-être une embuscade, à moins que Memnon n'attendît des renforts de la mer.

Au moment où le triomphe était à portée de sa main, le roi sentait que la chance pouvait une fois encore lui faire un pied de nez ; jusqu'au dernier moment, le commandant ennemi était capable de manigancer un nouveau stratagème. Plus âgé et plus expérimenté que lui, il avait toujours réussi à lui tenir tête, à répondre coup pour coup, voire à prévenir ses mouvements.

Ce soir-là, Alexandre avait ordonné qu'on exécute sur-le-champ quiconque se rendrait coupable de boire une gorgée de vin, qu'il fût simple soldat ou général. Tout le monde demeura donc sur le pied de guerre.

Des groupes d'attaquants surveillaient les portes qui se succédaient jusqu'à la poterne, s'éclairant à l'aide de torches et ne cessant de s'interpeller. De tous les officiers, Perdiccas était le plus vigilant. Malgré une journée de combats exténuants, au cours de laquelle il avait conduit parmi les flammes le bélier qui avait infligé le coup décisif aux murs d'Halicarnasse, il ne s'était pas accordé un seul instant de repos. Il passait d'un poste de

garde à l'autre, secouait les hommes qui cédaient au sommeil, invitait les jeunes à se racheter de leur mauvaise prestation alors que les vétérans étaient parvenus, en dépit de leur âge, à renverser l'issue du combat.

Les yeux d'Alexandre allaient de Perdiccas à Léonnatos – silhouette gigantesque appuyée sur une lance dans l'obscurité –, puis à Ptolémée, qui traversait la plaine à la tête d'un détachement de gardes du corps afin de prévenir d'éventuelles attaques de l'extérieur, enfin à Lysimaque, veillant près des catapultes dont il vérifiait de temps à autre la vigueur. On distinguait un peu plus loin, près d'un bivouac, la chevelure grise de Parménion. Comme un vieux lion, il s'était tenu à l'écart, avait économisé ses forces et celles de ses hommes en attendant de donner le coup de patte qui avait anéanti l'adversaire.

Alexandre poursuivait aussi d'autres pensées pour distraire son esprit, égayer son cœur, des pensées qui n'avaient rien à voir avec la guerre et l'effort de la lutte : il songeait à Miéza, aux cerfs qui broutaient le long des rives fleuries du fleuve, ou à Diogène, qui, à l'heure qu'il était, dormait sans doute dans sa jarre, au bord de la mer, en compagnie du petit chien avec qui il partageait sa couche et sa nourriture. Et il se laissait bercer par le bruit du ressac qui caressait les galets du rivage. Quels rêves visitaient alors le sommeil du vieux sage ? Quelles visions mystérieuses ?

Il pensait aussi à sa mère, et quand il l'imaginait en train de lire les poèmes de Sapho dans sa chambre solitaire, il avait l'impression qu'un enfant se cachait encore en lui, l'enfant qui tressaillait instinctivement lorsque le cri d'un oiseau de nuit résonnait dans le ciel vide.

C'est ainsi que s'écoulèrent des minutes qui lui semblèrent interminables. La pression d'une main sur son épaule le tira de sa torpeur.

« Héphestion, c'est toi ? »

Son ami lui tendit une gamelle de soupe chaude. « Mange quelque chose. Leptine l'a préparée pour toi et a chargé une estafette de te l'apporter.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la soupe de fèves. Elle est bonne, j'en ai goûté une cuillerée. »

Alexandre commença à manger. « Pas mal. Je t'en laisse un peu ? » Héphestion acquiesça. « Comme au bon vieux temps, quand nous vivions en exil dans la montagne.

— C'est vrai. Mais il n'était pas question alors de soupe chaude.

— C'est exact.

— Tu regrettes cette période ?

— Non, certainement pas. Mais je m'en souviens avec plaisir. Nous nous dressions, toi et moi, contre le reste du monde. » Il posa une main sur sa tête et l'ébouriffa. « Maintenant, c'est différent. Je me demande parfois si cela se reproduira.

— Quoi ?

— Un voyage, rien que toi et moi.

— Qui peut le dire, mon ami ? »

Héphestion se baissa pour attiser le feu de la pointe de son épée, et Alexandre vit qu'un petit objet brillait à son cou : une dent de lait, une minuscule incisive enchâssée dans de l'or. Alors, il se rappela le jour où, enfant, il la lui avait donnée en gage d'amitié éternelle.

« Jusqu'à la mort ? avait demandé Héphestion.

— Jusqu'à la mort », avait-il répondu.

Le cri d'une sentinelle, qui transmettait le mot d'ordre à ses camarades, résonna à cet instant. Héphestion s'éloigna pour poursuivre son tour d'inspection. Alexandre le vit disparaître dans l'obscurité tandis qu'une pensée, forte et distincte, se frayait un chemin dans son esprit. Il se dit que si un voyage les attendait, il les conduirait vers une région mystérieuse, enveloppée dans les ténèbres.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et l'on entendit bientôt les appels du second tour de garde. Il devait être minuit. Alexandre sursauta en percevant un bruit de pas. Il se frotta les yeux. C'était Eumène.

Le secrétaire général s'assit à ses côtés. Il se mit à scruter le feu.

« Que regardes-tu ? lui demanda le souverain.

— Le feu, répondit Eumène. Il ne me dit rien de bon. »

Le roi se tourna vers lui avec un regard surpris. « Et pourquoi donc ?

— Il est en train de tourner avec le vent, qui souffle à présent de la mer.

— Comme chaque nuit, à cette heure, si je ne me trompe.

— Oui, mais cette nuit, c'est différent. »

Une pensée traversa l'esprit d'Alexandre, et un cri d'alarme sur la droite la confirma : un incendie venait de se déclarer à la base de la grande tour de bois.

« Un autre là ! », hurla Eumène en pointant le doigt vers une maison qui se dressait à une centaine de pieds.

La voix de Perdiccas leur parvint sur la gauche : « Alarme, Alarme ! Le feu ! »

Lysimaque se précipita vers eux. « Ils veulent nous faire rôtir ! s'écria-t-il, le souffle court. Ils incendient toutes les maisons qui bordent la brèche et le rempart de briques. La tour de bois brûle comme une torche, regarde ! »

Alexandre bondit. Memnon jouait sa dernière carte en profitant du vent. « Vite ! Nous devons les empêcher d'allumer ; d'autres foyers. Envoyez les attaquants, les « écuyers », les Thraces et les Agrianes ! Tuez tous les hommes que vous surprendrez une torche à la main ! »

Ses compagnons accouraient. Il y avait aussi Séleucos, Philotas, Léonnatos et Ptolémée.

« Écoutez-moi ! s'écria Alexandre pour couvrir le rugissement des flammes qui augmentait avec le vent. Toi, Séleucos et toi, Léonnatos, prenez la moitié des pézétairoï, traversez le quartier en feu et alignez-vous de l'autre côté : il faut que nous parions à une éventuelle contre-attaque. À l'évidence, les Perses veulent reprendre le contrôle de la brèche.

« Ptolémée et Philotas, alignez le reste des troupes derrière la brèche pour occuper toutes les portes. Je ne veux pas avoir de surprises dans mon dos. Lysimaque, fais reculer les balistes et les catapultes, sinon elles seront détruites par l'effondrement de la tour ! Allez, maintenant ! »

La tour de bois était à présent dévorée par les flammes qui léchaient le secteur oriental de la brèche. Cette gigantesque torche illuminait une vaste zone autour de la muraille, si bien

que les archers agrianes n'avaient aucun mal à distinguer les incendiaires et à les transpercer de leurs flèches. Les poutres de la base furent vite calcinées et l'énorme enchevêtrement s'effondra dans un vacarme épouvantable, libérant une colonne de feu de plus de trois cents pieds, qui dépassait tous les édifices de la ville.

La chaleur était telle qu'Alexandre dut quitter son point d'observation, mais il prit place sur la tour suivante, près de la poterne d'où il pouvait dominer la situation. Il envoyait des estafettes dans les divers secteurs et recevait à tout instant des nouvelles concernant l'évolution de la situation.

Il ordonna à Lysimaque d'utiliser les catapultes pour abattre les maisons voisines des bâtiments en feu, afin de circonscrire l'incendie. Les machines de guerre projetèrent de grosses pierres. Aussitôt, le vacarme et le désordre redoublèrent dans cette nuit infernale.

Mais la réaction du roi fut couronnée de succès. Le ratissage des hommes dépêchés par Alexandre mit un terme à l'action des incendiaires, tandis que l'infanterie lourde, alignée des deux côtés du quartier incendié, décourageait les tentatives des Perses et des mercenaires de Memnon.

Eumène avait convoqué un grand nombre de sapeurs et de pelleteurs, et leur avait ordonné de jeter du sable et de la pierraille sur les foyers qui brûlaient encore. Les incendies furent bientôt circonscrits et maîtrisés. La tour de bois qui avait coûté tant d'efforts n'était plus qu'un tas de cendres et de braises d'où pointaient, ici et là, de grosses poutres calcinées et fumantes.

Quand l'aube vint, le premier rayon de soleil frappa le quadrige doré qui se dressait au sommet du Mausolée. Puis, au fur et à mesure que le disque solaire surgissait au-dessus des montagnes, le cône de lumière descendit sur la grande pyramide en escaliers, sur la frise multicolore de Scopas et de Bryaxis, avant d'enflammer les colonnes corinthiennes, silhouettes d'or sur fond de pourpre.

Dans cette débauche de couleurs, dans ce triomphe de lumière cristalline, le silence qui enveloppait Halicarnasse

faisait frissonner les hommes. Était-il possible que les mères ne pleurent pas leurs fils tombés au combat ?

« Est-ce possible ? demanda Alexandre à Eumène qui s'était approché.

— Bien sûr, répondit le secrétaire. Personne ne pleure les mercenaires. Les mercenaires n'ont ni mère ni père, ni amis. Ils n'ont que leur lance, au moyen de laquelle ils gagnent leur pain quotidien, le pain le plus dur et le plus amer qui soit. »

30

Ptolémée accourut. « Alexandre, dit-il, nous attendons tes ordres.

— Prends Perdiccas et Lysimaque, partagez-vous les attaquants et les « écuyers » et passez la ville au peigne fin. Les hoplites grecs et nos pézétairoï vous emboîteront le pas. Débusquez tous les hommes armés, et surtout essayez de dénicher Memnon. Mais je tiens à ce qu'il ne lui soit fait aucun mal : si vous le trouvez, amenez-le-moi.

— Nous nous y emploierons », acquiesça Ptolémée.

Et il s'éloigna pour transmettre ces ordres à ses compagnons.

Le roi demeura avec Eumène sous l'auvent d'une casemate derrière la muraille, d'où l'on avait une jolie vue sur Halicarnasse. Peu de temps s'écoula avant que Ptolémée ne lui envoie une estafette, chargée d'un message :

Le satrape Orontobatès, le tyran Pixodaros et la garnison perse se sont barricadés dans les deux forteresses du port. Elles sont imprenables car les machines de siège ne peuvent les atteindre par manque d'espace. Aucune trace de Memnon pour le moment. J'attends tes ordres.

Alexandre demanda qu'on lui amène Bucéphale. Monté sur son étalon, il parcourut les rues désertes de la ville, où les portes étaient verrouillées et les fenêtres barrées : terrorisés, les gens s'étaient enfermés chez eux. Quand il atteignit les environs des forteresses qui défendaient l'accès au port, il vit Perdiccas venir vers lui.

« Que devons-nous faire, Alexandre ? », demanda celui-ci.

Le roi examina les fortifications avant de se tourner vers la muraille.

« Détruisez toutes les maisons situées sur le côté gauche de cette rue et celles qui s'entassent dans la zone du port. Une fois cette tâche accomplie, nous pourrons faire avancer les machines et les placer derrière les forteresses. Les Perses doivent

comprendre qu'il n'y a pas un mur ou un bastion dans toute cette région où ils pourront trouver refuge. Ils doivent se résigner à partir pour ne plus revenir. »

Perdiccas acquiesça avant de sauter sur son cheval et de rejoindre le quartier incendié. Il fit sonner les trompettes pour réveiller les sapeurs et les pelleteurs qui s'étaient endormis là où ils se trouvaient, épuisés par la fatigue et le travail d'une nuit entière.

L'ingénieur en chef, un Thessalien du nom de Diadès, ordonna à ses hommes de démonter les deux plates-formes supérieures des tours d'assaut afin d'y placer un bélier qui abattrait les maisons. Eumène envoya, pour sa part, des hérauts dans les rues, qui enjoignirent aux Perses de quitter leurs habitations.

Les habitants, qui avaient craint les massacres, les viols et les mises à sac, commencèrent à sortir. D'abord, les enfants, intrigués par ces grandes manœuvres, puis les femmes et enfin les hommes.

Mais les destructions furent plus importantes que prévu car nombre de maisons étaient adossées les unes aux autres. Il était fréquent qu'un mur écroulé en entraînât d'autres. Voilà pourquoi certains murmurèrent qu'Alexandre avait fait raser Halicarnasse.

On dégagea, en quatre jours, une bande de terrain sur laquelle on fit avancer les machines d'assaut. Une fois qu'elles furent placées devant les forteresses du port, elles se mirent à en saper les murs. Mais, au cours de la nuit, Memnon, Orontobatès et Pixodaros s'embarquèrent sur plusieurs navires de la flotte à bord desquels ils prirent le large. Ils rejoignirent le gros de l'escadre perse qui croisait plus au nord, dans les eaux de Chios. En revanche, les mercenaires grecs qui restaient se retranchèrent sur l'acropole, pratiquement imprenable du fait de sa position.

Alexandre pensa qu'il perdrait du temps en tentant de les débusquer, d'autant plus que, encerclés par les troupes macédoniennes, ces hommes finiraient par se rendre. Il ordonna donc que l'on creuse une tranchée autour de la citadelle et y laissa des officiers de rang inférieur.

Ce soir-là, il convoqua le conseil du haut commandement dans la salle de l'assemblée des citoyens. Callisthène avait été autorisé à y participer. Tandis qu'on délibérait sur la suite des opérations, une délégation de notables fut annoncée.

« Non, je ne veux pas les voir, affirma Alexandre. Je n'ai aucune confiance en eux.

— Mais tu vas devoir définir l'organisation politique d'une ville très importante, lui fit remarquer Parménion.

— Tu pourrais instaurer un système démocratique, comme à Ephèse, intervint Callisthène.

— Oui, commenta Ptolémée avec ironie. Comme ça, tonton Aristote sera content, n'est-ce pas ?

— Et alors ? rétorqua Callisthène d'un air fâché. La démocratie est le système le plus juste et le plus équilibré qui soit, celui qui offre le plus de garanties… »

Ptolémée l'interrompit : « Oui, mais ces gens-là nous en ont fait baver. Nous avons perdu plus d'hommes au pied de ces murs qu'à la bataille du Granique. Si cela dépendait de moi…

— Ptolémée a raison ! s'écria Léonnatos. Il est temps qu'ils comprennent qui est le chef et qu'ils paient pour les dommages qu'ils nous ont causés. »

La discussion se serait sans doute muée en bagarre si Eumène, entendant du bruit, ne s'était levé pour jeter un coup d'œil derrière la porte. Quand il comprit ce qui se passait, il alla vers Alexandre et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le roi sourit.

« Quelqu'un aurait-il envie d'un biscuit ? », demanda-t-il en haussant le ton.

Tout le monde se tut et se dévisagea.

« Tu plaisantes ? dit Léonnatos en brisant ce brusque silence. Je mangerais un quart de bœuf, si je le pouvais, pas des biscuits. Je me demande qui a eu l'idée saugrenue de t'apporter des biscuits à l'heure qu'il est… »

C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'entra, fastueusement vêtue, la reine Ada, la mère adoptive d'Alexandre, suivie d'un cortège de cuisiniers portant des plateaux de gâteaux parfumés. Voyant Léonnatos bouche bée devant ce spectacle, Eumène prit

un biscuit et le lui glissa entre les dents. Mange, dit-il, et tais-toi !

« Ma mère, comment te portes-tu ? interrogea Alexandre, la rejoignant. Vite ! faites asseoir la reine. Mais quelle surprise ! continua-t-il. Je ne me serais jamais attendu à ta visite en un pareil moment.

— J'ai pensé que tu apprécierais ces quelques douceurs après tant d'efforts, répliqua Ada sur un ton qui hésitait entre le sérieux et la facétie. En outre, je suis venue m'assurer que tu ne traitais pas trop mal ma ville. »

Le souverain mordit dans un gâteau.

« Ils sont excellents, maman, et j'ai eu tort de te les renvoyer, la dernière fois. Quant à ta ville, nous étions justement en train d'en discuter. Mais maintenant que tu es là, j'ai trouvé la solution que je cherchais.

— Laquelle ? », demanda Ada.

Callisthène, qui s'apprêtait, lui aussi, à poser cette question, fut coupé dans son élan.

« Voilà, je te nomme satrape de Carie à la place d'Orontobatès, et te donne également pleine autorité sur Halicarnasse et les territoires environnants. Mes généraux s'emploieront à les soumettre pour toi. »

Les propos d'Alexandre suscitèrent la perplexité de Callisthène, qui secoua la tête ; en revanche, ils émurent la reine Ada. « Mon fils, dit-elle, je ne sais si…

— Moi si, interrompit Alexandre. Je sais que tu seras un excellent gouverneur et que je pourrai avoir totalement confiance en toi. »

Il l'invita à s'asseoir sur sa chaise avant de s'adresser en ces termes à Eumène : « Maintenant, tu peux faire entrer la délégation des notables. Il est juste qu'ils connaissent l'autorité dont ils dépendront à partir de demain. »

Les opérations de ratissage étaient encore en cours quand on annonça l'arrivée d'Apelle. Le grand maître s'empressa de rendre hommage au jeune roi, puis il ajouta :

« Sire, je crois que le moment est venu de te représenter ainsi que tu le mérites : avec les attributs divins. »

Alexandre eut grand mal à étouffer un éclat de rire : « Tu crois ?

— Cela ne fait aucun doute. Certain de ta victoire, j'ai préparé une esquisse, que je me permets de te soumettre Naturellement, le résultat sera bien différent sur un tableau de dix pieds sur vingt.

— Dix pieds sur vingt ? », répéta Léonnatos, qui estimait qu'on gaspillerait ainsi trop de bois et trop de couleurs pour un garçon de taille moyenne tel qu'Alexandre.

Apelle lui lança un regard méprisant : à ses yeux, ce jeune homme aux cheveux roux et au visage semé de taches de rousseur n'était qu'un barbare inculte. Il se tourna de nouveau vers le roi : « Sire, ma proposition est loin d'être absurde. Tes sujets asiatiques sont habitués à être gouvernés par des êtres supérieurs, par des souverains semblables à des dieux, et qui se font représenter comme tels. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de te peindre avec les attributs de Zeus : l'aigle aux pieds et la foudre dans la main droite.

— Apelle a raison, observa Eumène, qui était entré avec Léonnatos et qui examinait d'un air intrigué l'ébauche de l'artiste. Les Asiatiques considèrent leurs souverains comme des êtres surhumains. Il est juste qu'ils te voient ainsi.

— Et que me coûtera cette divinisation ? », demanda Alexandre.

Le peintre haussa les épaules. « Je pense qu'avec deux talents…

— Deux talents ? Mon ami, deux talents me permettent de ravitailler mes soldats en pain, olives et poisson salé pendant un mois !

— Sire, à mon avis, ce genre de considération ne devrait pas concerner un grand roi.

— Peut-être pas un grand roi, interrompit Eumène, mais son secrétaire, oui. Car les soldats s'en prennent à moi si leur nourriture n'est pas assez bonne ou assez abondante. »

Le regard d'Alexandre alla d'Apelle à Eumène, puis il se posa sur l'esquisse et revint vers le peintre. « Il est certain que…

— N'est-ce pas beau ? Imagine le résultat à une autre échelle, avec des couleurs vives, imagine la foudre aveuglante qui jaillit de ta main. Quel homme oserait ensuite défier un tel dieu ? »

C'est alors que Campaspé fit son apparition. Elle étreignit le roi et l'embrassa sur la bouche, puis elle le salua en plongeant ses yeux dans les siens. Elle était si près de lui qu'il pouvait sentir la pointe de ses seins contre sa poitrine. Son regard traduisait sa disponibilité totale et sans réserve.

« Très douce amie, répliqua Alexandre sans se compromettre. Te revoir est toujours un plaisir.

— Un plaisir qui t'est offert à n'importe quel instant », murmura-t-elle à son oreille en y promenant la pointe de sa langue.

Désireux de mettre fin à cette situation embarrassante, Alexandre se tourna vers Apelle et dit : « J'ai besoin de réfléchir un peu, car il s'agit d'une grosse dépense. Quoi qu'il en soit, je vous attends pour le dîner. »

En sortant, le couple croisa Ptolémée, Philotas, Perdiccas et Séleucos qui accouraient, impatients de connaître les intentions d'Alexandre.

Le roi les invita à s'asseoir autour d'une table, sur laquelle il avait déplié sa carte. « Voici mon plan : nous allons démonter les machines et les transporter à Tralles sur des chariots. Parménion, qui marchera vers l'intérieur pour s'assurer de la soumission des territoires bordant le Méandre et l'Hermos, en aura besoin en cas de résistance.

— Et nous ? demanda Ptolémée.

— Vous viendrez avec moi. Nous longerons la côte en traversant la Lycie, nous irons en Pamphylie. »

Tout en parlant, il indiquait le trajet au moyen d'une baguette.

Eumène observa ses compagnons et comprit qu'ils n'avaient pas conscience de ce qui les attendait.

« Veux-tu emprunter ce chemin ? interrogea-t-il.

— Oui, répondit Alexandre.

— Mais c'est impossible. Aucune armée ne s'est jamais aventurée au milieu de ces falaises, et encore moins à la mauvaise saison.

— Je le sais », répliqua Alexandre.

31

Apelle finit par obtenir la commande pour la moitié de la somme qu'il avait exigée, après avoir longuement marchandé avec Eumène qui aurait souhaité le payer encore moins. L'artiste se mit aussitôt au travail, dans un atelier que la reine Ada avait fait installer à son intention, non loin de l'agora. Comme le souverain n'avait pas le temps de poser, il dut se contenter d'une série de croquis au fusain qu'il avait exécutés au cours du dîner et des divertissements qui avaient suivi une récitation de Thessalos, l'acteur préféré d'Alexandre, ainsi que quelques prestations musicales. Il accrocha ces croquis aux murs de l'atelier, habilla un modèle et commença.

Alexandre ne put admirer le résultat de ce travail, car il était loin quand Apelle y appliqua les derniers coups de pinceau, mais ceux qui le virent déclarèrent qu'il était fort réussi, à un détail près : le teint d'Alexandre y était plus foncé que dans la réalité. Il semblait toutefois que l'artiste en eût décidé ainsi pour mieux souligner la clarté éblouissante de la foudre.

Avant de partir, le souverain s'entretint en tête à tête avec Parménion dans une des salles du palais d'Ada.

Il lui tendit une coupe de vin et l'invita à s'asseoir. Parménion l'embrassa sur les deux joues avant de prendre place.

« Comment te portes-tu, général ? demanda le roi.

— Fort bien, sire. Et toi ?

— Beaucoup mieux depuis que nous nous sommes emparés d'Halicarnasse. Le mérite t'en revient largement, ainsi qu'à tes vétérans. Votre intervention a été décisive.

— Tu me fais trop d'honneurs. Je me suis contenté d'exécuter tes ordres.

— Et maintenant, je te demande d'en exécuter un autre.

— Parle et je t'obéirai.

— Prends la cavalerie thessalienne avec Amyntas, un escadron d'hétairoï, l'infanterie lourde des alliés grecs, et recule jusqu'à Sardes. »

Le visage de Parménion s'éclaira : « Nous rentrons, sire ? » Déçu par cette réaction, Alexandre secoua la tête, tandis que le général inclinait la sienne, humilié par une méprise aussi peu opportune.

« Non, Parménion, nous ne rentrons pas. Nous devons consolider nos conquêtes avant de poursuivre notre entreprise. Viens, examine cette carte : tu remonteras la vallée de l'Hermos et soumettras la Phrygie. Tu emporteras les machines de guerre, car elles pourraient t'être utiles si tu rencontrais quelques résistances.

« Quant à moi, je longerai la côte jusqu'à Telmessos. J'interdirai ainsi à la flotte perse tout accès aux ports de la mer Égée.

— Tu crois ? » La voix du général trahissait une certaine tension. « Selon les informations que j'ai reçues, Memnon a enrôlé des hommes à Chios. Il se prépare à envahir l'Eubée, l'Attique et la Grèce centrale, afin de les dresser contre nous.

— Je suis au courant.

— Ne penses-tu pas que nous devrions rentrer pour faire face à cette menace ? De plus, l'hiver arrive et…

— Antipatros est à la hauteur de la situation. C'est un homme de gouvernement des plus sages ainsi qu'un excellent général.

— Oh, bien sûr, cela ne fait aucun doute. Alors, j'ai compris : je dois occuper la Phrygie.

— Exactement.

— Et ensuite ?

— Comme je te l'ai dit, je longerai la côte. Une fois à Telmessos, je me dirigerai vers le nord, vers Ancyre, où tu me rejoindras.

— As-tu l'intention de suivre la ligne côtière jusqu'à Telmessos ? Sais-tu qu'elle est très étroite et très dangereuse sur plusieurs stades ? Aucune armée n'a jamais osé l'emprunter. »

Alexandre se versa un peu de vin et en avala quelques gorgées.

« Je le sais. On me l'a déjà dit.

— En outre, Ancyre est située dans la montagne, au cœur du haut plateau. Nous l'atteindrons en plein hiver.

— Oui, en plein hiver. » Parménion soupira : « Bon… alors, je vais me préparer. J'imagine que j'ai peu de temps à ma disposition.

— En effet », dit Alexandre.

Parménion vida sa coupe, se leva, inclina légèrement la tête.

Tandis qu'il s'apprêtait à quitter la salle, Alexandre le rappela.

Parménion se retourna. « Oui, sire.

— Prends soin de toi.

— Je m'y efforcerai.

— Tes conseils et ton expérience me manqueront.

— Toi aussi, tu me manqueras, sire. »

Il sortit et referma la porte derrière lui.

Alexandre s'en retourna vers sa carte pour étudier l'itinéraire qu'il allait suivre. Bientôt, des éclats de voix, suivis du cri d'une sentinelle, parvinrent à ses oreilles. « Je ne peux pas déranger le roi pour de telles idioties », hurlait le soldat de garde.

Le souverain ouvrit la porte. « De quoi s'agit-il ? » s'exclama-t-il en découvrant un membre de l'infanterie des pézétairoï, un simple soldat à en juger par son uniforme privé d'insignes.

« Que veux-tu ?

— Roi, intervint la sentinelle. Ne perds pas de temps avec cet homme. Il meurt d'envie de baiser sa petite femme, c'est tout.

— Cela me paraît fort légitime, observa Alexandre dans un sourire. Qui es-tu ? demanda-t-il au soldat.

— Je m'appelle Eudème, sire, et je viens de Drabescos.

— Tu es marié ?

— Sire, je me suis marié avant de partir. Je n'ai passé que deux semaines avec mon épouse. J'ai entendu dire que nous ne rentrons pas en Macédoine, que nous nous dirigeons vers l'est. Est-ce exact ? »

Alexandre songea que, décidément, la troupe disposait d'un système d'information fort puissant, mais il n'en fut pas étonné. « Oui, c'est exact », répondit-il.

Le jeune homme baissa la tête d'un air résigné.

« Tu ne sembles pas très enthousiaste à l'idée de suivre ton roi et tes camarades.

— Il ne s'agit pas de ça, sire, je…

— Tu as envie de dormir aux côtés de ton épouse.

— À dire la vérité, oui. Et nous sommes nombreux à nous trouver dans les mêmes conditions. Nos familles ont exigé que nous nous mariions parce que nous partions à la guerre, elles voulaient que nous laissions un héritier au cas où… On ne sait jamais. »

Alexandre sourit. « Ne dis pas un mot de plus. On m'a demandé aussi de me marier, mais un des rares avantages du pouvoir est justement de choisir son épouse. Combien êtes-vous ?

— Six cent quatre-vingt-treize.

— Par les dieux, tu avais déjà recensé tes amis ! s'exclama le souverain.

— Eh bien, voilà… Nous pensions que l'hiver nous empêcherait de combattre, et nous voulions te demander…

— L'autorisation de regagner votre domicile.

— Oui, sire, admit le soldat, encouragé par l'affabilité d'Alexandre.

— Tes compagnons t'ont-ils choisi pour les représenter ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que…

— Exprime-toi sans crainte.

— Parce que j'ai été le premier à poser le pied sur la brèche après que la muraille s'est écroulée. J'ai attendu que le bélier l'ait enfoncée pour quitter la tour d'assaut en flammes.

— Perdiccas m'a parlé de cet acte courageux sans me révéler le nom de son auteur. Je suis fier de te connaître, Eudème, et je suis heureux d'exaucer ton souhait et celui de tes camarades. Vous recevrez cent statères de Cyzique par personne ainsi qu'une permission de deux mois. »

Les yeux du soldat brillaient d'émotion. « Roi… je…, balbutia-t-il.

— À une seule condition.

— Tout ce que tu voudras, sire.

— À votre retour, chacun d'entre vous m'amènera cent guerriers. Fantassins ou cavaliers, peu importe.

— Tu peux te fier à ma parole. Considère qu'ils sont déjà enrôlés.

— Et maintenant, va. »

Ne sachant comment le remercier, le soldat demeurait figé sur place.

« Alors ? Ne mourais-tu pas d'envie de rejoindre ton épouse ?

— Oui, mais je voulais te dire… je voulais te dire que… »

Alexandre sourit et lui fit signe de patienter. Ouvrant un coffret, il en tira un collier en or, au bout duquel pendait un petit camée représentant la déesse Artémis. Il le lui tendit.

« C'est la déesse protectrice des épouses et des mères. Remets-le à ton épouse de ma part. »

Trop ému pour parler, le soldat parvint seulement à murmurer : « Je te remercie, mon roi. » Sa voix tremblait.

32

Les jeunes gens qui avaient exprimé le désir de rejoindre leurs épouses partirent au début de l'automne pour la Macédoine. Parménion quitta Halicarnasse un peu plus tard suivi d'une partie de l'armée et de la cavalerie thessalienne. Après s'être entretenu avec le vieux général, le roi avait confié le commandement de cette dernière à son cousin Amyntas, qui s'était toujours comporté avec courage et loyauté. Le Noir, Philotas et Cratère s'unirent à eux.

Alexandre convoqua un conseil restreint à l'occasion d'un dîner où il convia Séleucos, Ptolémée et Eumène.

Pour éviter d'éveiller les jalousies, il avait fait en sorte qu'Héphestion et ses autres compagnons fussent occupés dans les environs. Les trois hommes qu'il avait invités à partager son repas eurent donc la sensation d'être restés au campement par hasard. Mais le discours d'Alexandre leur montra que le roi avait besoin de compter sur leur intelligence plutôt que sur leur force.

Les domestiques non plus ne furent pas admis, et Leptine dut se charger de servir elle-même les convives qui avaient pris place autour d'une table, comme à l'époque où ils assistaient aux cours d'Aristote, à Miéza.

« Nos informateurs m'apprennent que Memnon a demandé une somme énorme au Grand Roi et se l'est fait acheminer par la mer, en dépit des grands risques qu'une telle voie comporte. Il entend enrôler une armée de plus de cent mille hommes et envahir la Grèce. Mais surtout, il semble qu'il ait commencé à offrir de généreux cadeaux à des hommes influents dans les cités grecques. Le général Parménion m'a déjà exposé son opinion…

— Rentrer chez nous ? hasarda Séleucos.

— Exact », admit Alexandre.

Leptine commença à servir le dîner : du poisson grillé et des légumes, arrosés de vin coupé d'eau. Un repas léger, car le roi voulait que ses invités gardent toute leur lucidité.

« Et toi, comment comptes-tu réagir ? demanda Ptolémée.

— J'ai déjà pris une décision, mais je voudrais connaître votre avis. Séleucos ?

— Je pense qu'il faut poursuivre notre entreprise. En admettant que Memnon parvienne à soulever la Grèce, qu'est-ce que cela lui apportera ? Il ne réussira jamais à envahir la Macédoine, parce que Antipatros l'en empêchera. Et si nous continuons à occuper les ports de la côte asiatique, le Grand Roi ne pourra plus rester en contact avec lui. Il sera donc obligé de capituler.

— Ptolémée ?

— Je suis du même avis que Séleucos : avançons. Mais tout irait encore mieux si nous trouvions le moyen de liquider Memnon. Cela nous éviterait un tas de problèmes et nous permettrait de priver le Grand Roi de son bras droit. »

Alexandre parut surpris et frappé par cette proposition, mais il continua son tour de table : « Eumène ?

— Ptolémée a raison. Poursuivons notre route, mais essayons également d'éliminer Memnon : il est trop dangereux et trop intelligent. Il est également imprévisible. »

Alexandre observa un moment de silence en mâchant son poisson sans grande conviction, puis il avala une gorgée de vin. « Alors, allons de l'avant. J'ai déjà demandé à Héphestion d'effectuer une mission de reconnaissance le long de la côte qui sépare la Lycie de la Pamphylie, où se trouve un passage qu'on prétend difficile. Nous saurons dans quelques jours si c'est vraiment le cas. Parménion remontera la vallée de l'Hermos et atteindra le haut plateau central, où nous le rejoindrons au printemps en empruntant la route qui mène de la côte au centre de l'Anatolie. »

Il se leva et s'approcha de la carte qu'il avait fait installer sur un chevalet. « Notre rendez-vous est ici. À Gordion.

— Gordion ? Sais-tu ce qu'il y a à Gordion ? demanda Ptolémée.

— Il le sait, il le sait, intervint Eumène. Il y a le char du roi Midas, dont le timon est attaché au joug par un nœud inextricable. Un vieil oracle de la Grande Mère des dieux affirme que celui qui parviendra à défaire le nœud régnera sur toute l'Asie.

— C'est pour cette raison que nous nous rendons à Gordion ? interrogea Séleucos sur un ton soupçonneux.

— Ne divaguons pas, interrompit Alexandre. Nous ne sommes pas ici pour parler d'oracles, mais pour établir un plan d'action qui nous occupera au cours des prochains mois. Je suis heureux que vous vous accordiez sur le fait que nous devons poursuivre notre route. En effet, nous ne nous arrêterons ni durant l'automne, ni durant l'hiver. Nos hommes sont habitués au froid : ce sont des montagnards. Les auxiliaires thraces et agrianes le sont encore plus, et Parménion sait qu'il doit continuer sa route tant qu'il n'aura pas atteint sa destination.

— Et Memnon ? demanda Eumène en revenant au sujet le plus brûlant.

— Personne ne me poussera à l'éliminer par surprise, répondit le roi avec dureté. C'est un homme courageux et il mérite de mourir l'épée au poing ; non dans un lit, rongé par le poison ou poignardé dans le dos.

— Ecoute, Alexandre, dit Ptolémée pour le raisonner. L'époque d'Homère est terminée et l'armure qui trône près de ton lit n'a jamais appartenu à Achille. Elle n'a pas plus de deux ou trois cents ans, tu le sais aussi bien que moi. Pense à tes soldats : Memnon peut encore causer la mort de plusieurs milliers d'entre eux. C'est ce que tu veux, pour demeurer fidèle à tes idéaux d'héroïsme ? »

Alexandre secoua la tête.

« Sans compter, intervint Eumène, que Memnon pourrait très bien concevoir le même projet à ton encontre : payer un tueur afin qu'il t'élimine, corrompre ton médecin pour qu'il t'empoisonne… Y as-tu déjà songé ? Memnon dispose d'énormes sommes d'argent.

— Il pourrait appuyer ton cousin Amyntas, à qui tu as confié, qui plus est, le commandement de la cavalerie thessalienne, observa Séleucos. N'y as-tu jamais pensé ? »

Une nouvelle fois, le roi secoua la tête. « Amyntas est un brave garçon, qui a toujours fait preuve de loyauté à mon égard. Je n'ai aucune raison de douter de lui.

— Je reste d'avis que les risques sont trop nombreux, répliqua Séleucos.

— Moi aussi », confirma Eumène.

Alexandre eut un instant d'hésitation. Il revit son adversaire devant les murs d'Halicarnasse, le visage dissimulé par un casque brun sur lequel se détachait la rose en argent de Rhodes, et il entendit à nouveau sa voix : « Je suis le commandant Memnon. »

Il secoua la tête pour la troisième fois, d'un air encore plus décidé : « Non, je ne donnerai jamais un tel ordre. Un homme reste un homme, même en temps de guerre, et mon père avait l'habitude de me dire que le fils d'un lion est un lion. » Puis il ajouta : « Et non un serpent venimeux.

— Inutile d'insister, se résigna Séleucos. Si le roi en a décidé ainsi, c'est ainsi que les choses doivent être. »

Ptolémée et Eumène acquiescèrent, mais sans grande conviction.

« Je suis heureux que vous m'approuviez, dit Alexandre. Alors, examinons cette carte et tentons d'organiser notre marche le long de la côte. »

Ils discutèrent longuement, jusqu'à ce que la fatigue l'emporte sur l'enthousiasme. Eumène se retira le premier, suivi de Ptolémée et de Séleucos. Le secrétaire les attendait dehors. Il leur fit signe de le retrouver sous sa tente. Là, il les invita à s'asseoir, puis il ordonna à l'un de ses domestiques de réveiller Callisthène, qui dormait certainement à l'autre extrémité du camp. « Qu'en dites-vous ? commença Eumène.

— De quoi ? demanda Ptolémée.

— Voyons, c'est évident : du refus du roi de liquider Memnon, répondit Séleucos.

— Je comprends Alexandre, reprit le secrétaire, et vous le comprenez certainement, vous aussi. D'autre part, nous ne pouvons qu'estimer notre adversaire : c'est un homme exceptionnel, doté d'une grande habileté intellectuelle et expert en l'art de manier l'épée. C'est justement pour cela qu'il

constitue un péril mortel. Imaginez qu'il parvienne à soulever les Grecs ; qu'Athènes, Sparte et Corinthe passent dans son camp. Les armées alliées marcheraient vers le nord pour envahir la Macédoine, la flotte perse attaquerait par la mer, la prenant dans un étau… Sommes-nous vraiment certains des qualités d'Antipatros ? Et s'il succombait ? Et si Memnon réveillait les ambitions d'un rejeton de la branche dynastique des Lyncestides, tel que le commandant de la cavalerie thessalienne, provoquant à la fois une guerre civile et une insurrection militaire ? Quel destin attendrait notre pays et notre armée ? S'il l'emportait, Memnon pourrait bloquer les Détroits et nous empêcher définitivement de rentrer. Devons-nous courir ce risque ?

— Mais nous ne pouvons pas agir contre la volonté d'Alexandre, répliqua Séleucos.

— Si, nous le pouvons, à la condition qu'il l'ignore. Toutefois je refuse d'assumer la responsabilité d'un tel geste. Si vous êtes d'accord, nous passerons à l'acte, sinon nous nous contenterons d'affronter les risques éventuels.

— En admettant que nous soyons d'accord, dit Ptolémée, quel serait ton plan ?

— Et pourquoi as-tu fait appeler Callisthène ? », demanda Séleucos.

Eumène sortit un instant de sa tente pour voir si l'historien arrivait, mais il ne l'aperçut pas.

« Écoutez, d'après ce que nous savons, à l'heure qu'il est Memnon devrait se trouver à Chios. Il s'apprête à faire voile vers le nord, sans doute en direction de Lesbos. Il attendra que le vent lui soit favorable pour traverser la mer et aborder la Grèce. Mais il devrait s'attarder un peu afin de se ravitailler et d'arrimer tout ce qui lui est nécessaire. C'est à ce moment-là qu'il nous faudrait intervenir, l'éliminant une fois pour toutes.

— Et comment ? interrogea Ptolémée. Un tueur ou le poison ?

— Ni l'un ni l'autre. Un tueur ne pourrait jamais l'atteindre : Memnon est entouré, jour et nuit, de quatre hommes qui lui sont extrêmement fidèles. Ils tueraient quiconque tenterait de trop l'approcher. Quant aux poisons… j'imagine qu'il dispose

d'un goûteur : sa longue fréquentation des Perses l'y a sans doute amené.

— Certains poisons agissent à retardement, lui fit remarquer Ptolémée.

— C'est vrai, mais leurs effets et leurs symptômes sont bien connus. Et si l'on apprenait que Memnon a été empoisonné, la faute retomberait fatalement sur Alexandre, ce que nous ne pouvons pas nous permettre.

— Alors ? demanda Séleucos.

— Il y a une troisième possibilité. »

Eumène baissa les yeux comme si ses pensées le remplissaient de honte. « Alors ?

— Une maladie, une maladie inguérissable.

— C'est impossible ! s'exclama Séleucos. Les maladies surviennent et disparaissent à leur gré.

— Il semble que non, rétorqua Eumène. Il semble que certaines maladies soient provoquées par de minuscules créatures, invisibles à l'œil humain, qui passent d'un corps à l'autre. Je sais qu'Aristote a fait des expériences secrètes à ce sujet avant de regagner Athènes, à partir de ses études sur la génération spontanée.

— C'est-à-dire ?

— Il aurait découvert que dans certaines situations, la génération de ces êtres n'est pas le moins du monde spontanée : il s'agirait d'une sorte de… diffusion. Quoi qu'il en soit, Callisthène est au courant, il connaît tout de ces expériences et il pourrait écrire à son oncle. Au début, il ne se passe rien. Memnon pourrait donc agir et se mouvoir normalement sans que son cuisinier ou son médecin soient suspectés. Les premiers effets surviennent au bout de quelques jours. »

Ptolémée et Séleucos échangèrent un regard déconcerté.

« Ce plan me paraît difficilement réalisable ; il requiert une série non négligeable d'éléments concordants, observa Ptolémée.

— C'est vrai, mais c'est le seul possible, à mon avis. Il y a toutefois un fait qui joue en notre faveur : un des médecins de Memnon provient de l'école de Théophraste et…

— J'ignorais que tu remplissais aussi des fonctions d'espion, dit Séleucos d'un air surpris.

— Cela signifie simplement que je fais bien mon travail car il s'agit de nouvelles secrètes. Quoi qu'il en soit, le roi Philippe m'avait jadis mis en contact avec ses informateurs grecs et barbares. »

C'est alors que Callisthène fit son apparition sous la tente. « Vous m'avez appelé ? » demanda-t-il, les yeux bouffis de sommeil.

Alexandre n'arrivait pas à dormir : l'idée que Memnon s'apprêtait à attaquer la Grèce, voire la Macédoine, l'inquiétait. Le vieil Antipatros serait-il à la hauteur ? Ne valait-il pas mieux renvoyer Parménion dans leur patrie ?

Pendant que Leptine vaquait à ses occupations ménagères, il quitta sa tente et se promena le long du rivage.

C'était une nuit calme et tiède, le bruit du ressac sur les galets scandait son pas. La lune, presque pleine, diffusait une clarté diaphane sur les îles qui ponctuaient l'étendue marine, sur les maisons blanches qui se pressaient autour des criques et des petits ports.

Sa promenade fut bientôt interrompue par un promontoire rocheux. Au lieu de rebrousser chemin, Alexandre décida de l'escalader, pensant qu'il jouirait d'une belle vue au sommet. L'effort physique qu'il accomplit au cours de cette ascension s'ajoutant à la fatigue mentale qui l'accablait depuis un certain temps, il se sentit bientôt las et perdu. Sans raison apparente, il songea à son père. Il avait l'impression de le voir, debout sur le promontoire. Il aurait voulu se précipiter dans ses bras comme à l'époque où il venait lui rendre visite à Miéza, et s'écrier : « Papa ! ». Il aurait voulu s'asseoir auprès de lui et lui demander conseil.

Il était plongé dans ces pensées quand il découvrit, au sommet, la côte qui se poursuivait sur l'autre versant. Ce qu'il vit le remplit de stupeur. Une grande nécropole s'élevait de l'autre côté du promontoire : des dizaines de tombes monumentales étaient creusées dans la roche ; d'autres, solitaires, se dressaient comme des spectres dans la blancheur

de la lumière lunaire, le long du rivage. Les vagues léchaient la base de nombre d'entre elles.

Un homme, debout près d'un bâton planté dans le sable où se balançait une lanterne, lui tournait le dos.

Il avait la même taille que son père et portait un manteau identique à celui que ce dernier avait arboré le jour de sa mort : un manteau blanc bordé d'une frise dorée. Alexandre s'immobilisa et le contempla d'un air abasourdi, n'en croyant pas ses yeux, s'attendant à ce que la silhouette fasse volte-face et s'adresse à lui avec la voix et le regard de Philippe. Mais l'homme ne bougeait pas. Seul son manteau immaculé flottait dans l'air avec un léger bruissement, comme les ailes d'un oiseau.

Le roi s'approcha à pas feutrés et vit qu'une source jaillissait de la roche. L'eau cristalline reflétait la lumière de la lanterne. Pareille à un émissaire, une rigole coulait sur le sable et se jetait dans les vagues salées. Bien qu'il l'eût probablement entendu, l'homme ne réagit pas : il semblait observer la source. Dans l'obscurité, Alexandre heurta une roche du fourreau de son épée. À ce bruit, l'inconnu se retourna et ses yeux brillèrent soudain à la lumière de la lanterne. Les yeux de Philippe !

Alexandre sursauta, parcouru par un frisson. Il s'apprêtait à crier : « Père ! » quand il remarqua combien ce visage et la couleur de cette barbe différaient de ceux de Philippe. C'était la première fois qu'il voyait cet homme.

« Qui es-tu ? lui demanda-t-il. Que fais-tu ici ? »

L'homme le dévisagea d'un air étrange et Alexandre éprouva de nouveau une impression de familiarité : ces yeux ardents reflétaient le regard de son père.

« J'examine cette source, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un devin.

— Et que vois-tu ? Il fait noir, et la lumière de ta lanterne est faible.

— Pour la première fois, de mémoire d'homme, la surface de l'eau a baissé d'une coudée, ou presque, et a délivré un message.

— De quoi parles-tu ? »

Le devin approcha la lanterne de la paroi rocheuse d'où jaillissait la source, et Alexandre découvrit sous cette lumière rasante une inscription dans des caractères inconnus.

« C'est de cela que je parle, expliqua-t-il en indiquant l'inscription.

— Sais-tu la déchiffrer ? »

La voix de l'homme avait changé, on aurait dit qu'une autre personne se servait de sa gorge pour s'exprimer :

Voici le seigneur de l'Asie, celui qui a dans ses yeux le jour et la nuit.

Puis il souleva sa lanterne pour éclairer le visage d'Alexandre : « Ton œil droit est aussi bleu qu'un ciel serein, ton œil gauche aussi sombre que la nuit. Depuis combien de temps m'observais-tu ?

— Depuis quelques instants seulement. Mais tu n'as pas répondu à ma question : qui es-tu ?

— Je me nomme Aristandre. Qui es-tu, toi dont les yeux renferment la lumière et les ténèbres ?

— Tu ne me connais pas ?

— Pas assez.

— Je suis le roi des Macédoniens. »

L'homme l'examina attentivement avant de dire : « Tu régneras sur l'Asie.

— Et tu me suivras, si tu ne crains pas l'inconnu. »

Le devin baissa la tête : « Je ne crains qu'une chose, une vision qui me poursuit depuis longtemps et dont la signification m'échappe : un homme nu qui brûle vif sur son bûcher funéraire. »

Alexandre ne fit aucun commentaire : il semblait écouter le bruit égal et continu du ressac. Quand il se tourna vers le sommet du promontoire, il vit que ses gardes du corps veillaient sur cette rencontre inattendue. Il prit congé de l'homme : « Une dure journée m'attend, je dois rentrer. J'espère te voir demain, au campement.

— Je l'espère moi aussi », répondit le devin.

Et il se mit en route dans la direction opposée.

33

Une chaloupe s'approcha, lentement, du vaisseau amiral qui se balançait à l'ancre dans le port de Chios. La brise nocturne soulevait à peine l'étendard royal à l'effigie d'Ahura-Mazda ; une lanterne, placée au sommet du château de poupe, diffusait sur l'embarcation une faible lumière.

Tout autour, la flotte du Grand Roi : plus de trois cents bateaux munis de rostres – des trières et des quinquérèmes de combat – étaient alignés le long des quais, amarrés au moyen d'énormes filins.

La chaloupe s'immobilisa près du flanc du vaisseau amiral, sur lequel le marin abattit sa rame. « Un message pour le commandant Memnon.

— Attends, répondit l'officier de garde. Je t'envoie une échelle. »

Un peu plus tard, l'homme montait à bord en utilisant l'échelle de corde qu'on lui avait jetée de la muraille, et demandait à être conduit auprès du chef suprême.

L'officier de garde le fouilla avant de le faire entrer dans le château de poupe, où Memnon rédigeait les lettres et lisait les rapports que lui adressaient les gouverneurs et les commandants des garnisons perses demeurés fidèles au Grand Roi, ainsi que les informateurs qu'il possédait dans toute la Grèce.

« J'ai un message pour toi, commandant », annonça l'homme en lui tendant un rouleau de papyrus.

Memnon vit à son sceau qu'il venait de son épouse. Il n'avait encore rien reçu d'elle depuis le jour de leur séparation.

« Y a-t-il autre chose ? interrogea-t-il.

— Non, commandant. Mais si tu désires me confier une réponse, j'attendrai. »

— Alors, va voir le maître d'équipage et fais-toi donner à boire et à manger si tu en as envie. Je t'appellerai dès que j'aurai terminé. »

Resté seul, Memnon ouvrit la missive en tremblant.

Barsine à Memnon, son époux adoré, salut !

Mon bien-aimé, au terme d'un long voyage nous sommes arrivés, sains et saufs, à Suse, où le roi Darius nous a accueillis avec de grands honneurs. On nous a attribué une aile du palais, des domestiques et des servantes, ainsi qu'un jardin d'une merveilleuse beauté : un pairzdaeza rempli de fleurs colorées, de roses et de cyclamens au parfum intense, de bassins et de fontaines où nagent des poissons rouges et bleus, d'oiseaux du monde entier, de paons et de faisans issus de l'Inde et du Caucase, de guépards apprivoisés, venus de la lointaine Éthiopie.

Notre condition serait enviable si tu n'étais pas si loin. Ma chambre est trop grande et trop froide.

Il y a deux nuits, j'ai ouvert le livre des tragédies d'Euripide que tu m'as offert, et j'ai lu Alceste, les larmes aux yeux. J'ai pleuré, mon époux, en songeant à cet amour héroïque que le poète a si bien décrit, et j'ai été particulièrement frappée par le passage où l'homme promet à sa femme, qui marche vers la mort, qu'aucune autre ne la remplacera. Il lui dit qu'il commandera un portrait d'elle à un grand artiste et qu'il le mettra dans son lit, à ses côtés.

Oh, si je pouvais faire de même ! Si je pouvais faire appel à un grand artiste, un des maîtres yauna de l'envergure de Lysippe ou d'Apelle, et lui demander de sculpter ton image ou de peindre ton portrait, pour le placer dans mes appartements, au cœur de ma chambre !

Depuis que tu es loin, mon époux adoré, je comprends la signification de votre art, la puissance troublante avec laquelle vous autres yauna représentez la nudité des dieux et des héros.

J'aimerais pouvoir contempler ton corps nu, fût-il seulement une statue ou un portrait, puis fermer les yeux, imaginer qu'un dieu décide de donner vie à cette image qui sortirait alors de son tableau, descendrait de son piédestal, et s'allongerait à mes côtés comme le jour où nous jouîmes ensemble pour la dernière

fois, qui me caresserait avec tes mains, m'embrasserait avec ta bouche.

Mais la guerre t'éloigne de moi, la guerre et son cortège de deuils, de pleurs et de destructions. Reviens-moi, Memnon, laisse à un autre le commandement suprême des armées de Darius. Tu en as déjà assez fait, personne ne te blâmerait, tout le monde vante tes exploits dans la défense d'Halicarnasse. Reviens-moi, mon doux époux, mon magnifique héros. Reviens-moi car toutes les richesses du monde ne valent pas un seul instant dans tes bras.

Memnon referma la lettre et se leva. Il s'appuya contre le bastingage. Les lumières de la ville scintillaient légèrement dans le soir paisible, et les cris des enfants, qui jouaient à cache-cache dans les rues sombres et sur les places en profitant de l'ultime tiédeur de l'automne, parvenaient jusqu'à lui. On entendait aussi, mais plus loin, le chant d'un jeune homme – une sérénade pour sa bien-aimée, dont le visage s'empourprait peut-être dans la pénombre.

Il se sentit envahir par une immense mélancolie, par une énorme lassitude mais les responsabilités qui pesaient sur lui et l'estime que lui portaient nombre de ses soldats lui interdisaient de s'abandonner à ce sentiment.

Il avait appris que ses guerriers irréductibles, retranchés sur l'acropole d'Halicarnasse, résistaient vaillamment malgré la faim et la soif, et il ne se résignait pas à l'idée de ne pouvoir les libérer. Oh, si le grand Dédale, le père d'Icare, l'artisan capable de construire des ailes pour l'homme, avait existé ! Lui, Memnon, aurait volé vers son épouse pour la combler, avant de regagner son poste et ses devoirs au point du jour.

Mais les ordres du Grand Roi étaient clairs : il devait partir pour l'île de Lesbos et y préparer un débarquement en Eubée. Le premier débarquement perse depuis plus de cent cinquante ans.

Il avait récemment reçu une lettre des Spartiates, qui se déclaraient prêts à s'allier avec le roi Darius et à prendre la tête d'un soulèvement général des Grecs contre la Macédoine.

Il retourna à sa table et se mit à écrire.

Memnon à Barsine, très douce épouse, salut !

Ta lettre a réveillé en moi les souvenirs les plus beaux et les plus poignants, ceux des moments que nous avons passés ensemble dans notre demeure de Zéléia juste avant notre séparation. Tu ne peux imaginer combien tu me manques. L'image de ta beauté ne cesse de traverser mes rêves. Aucune femme ne me semblera désirable tant que je ne t'aurai pas à nouveau serrée contre moi.

Un dernier effort m'attend, l'affrontement définitif. Je pourrai ensuite me reposer auprès de mes enfants et dans tes bras, tant que les dieux m'accorderont le souffle vital.

Embrasse-les pour moi et prends soin de toi.

Il ferma la lettre en se disant que cette matière inerte serait bientôt touchée par les doigts de Barsine, des doigts aussi légers que des pétales de fleurs et tout aussi parfumés. Il soupira, puis il appela le courrier et la lui confia.

« Quand la recevra-t-elle ? demanda-t-il.

— Bientôt, dans moins de vingt jours.

— Bien. Fais bon voyage et que les dieux te protègent.

— Qu'ils te protègent aussi, commandant Memnon. »

Il le regarda s'éloigner dans sa chaloupe, puis il regagna le château de poupe et convoqua le capitaine du vaisseau.

« Levons l'ancre, capitaine. Transmettez le signal lumineux aux autres navires.

— Maintenant ? Ne vaudrait-il mieux pas attendre l'aube ? On y verra mieux et…

— Non. Je veux que nos mouvements demeurent secrets. L'entreprise qui nous attend est de la plus grande importance. Transmets également aux commandants des unités de combat l'ordre de me rejoindre ici, pour le conseil. »

Le capitaine, un Grec de Patara, s'inclina et s'empressa d'exécuter les ordres de Memnon. Bientôt, plusieurs chaloupes s'approchèrent du vaisseau amiral et leurs occupants montèrent à bord.

Ils saluèrent l'un après l'autre le chef suprême de l'armée et s'assirent sur des bancs qu'on avait placés sur les côtés du château de poupe. Memnon prit place au fond, sur la chaise à haut dossier du navarque. Il était enroulé dans son manteau bleu et portait son armure. Son casque corinthien était posé sur

un tabouret, et l'on pouvait voir la rose de Rhodes se détacher sur la visière.

« Navarques, le destin nous offre une dernière chance de racheter notre honneur de soldats et de mériter les émoluments que nous verse le Grand Roi. Tous les ports qui se trouvent dans notre dos nous sont fermés, il ne nous reste plus que quelques points d'ancrage en Cilicie ou en Phénicie, à plusieurs jours de navigation. Nous n'avons donc pas le choix, nous devons continuer notre route et couper à la racine la force dont notre adversaire s'alimente.

« J'ai reçu un message secret des Spartiates : une dépêche enroulée autour d'une skytale. Ils sont prêts à unir leurs forces aux nôtres si nous débarquons sur le continent. J'ai donc décidé de faire route vers Lesbos, puis vers Skyros et l'Eubée, où je m'entretiendrai avec des patriotes athéniens décidés à nous appuyer. J'ai envoyé un message à Démosthène, et je crois que sa réponse sera positive. C'est tout pour l'instant. Regagnez vos navires et préparez-vous aux manœuvres. »

Le vaisseau amiral quitta le port en glissant lentement sur les flots, et les autres embarcations le suivirent aussitôt. La nuit était étoilée et limpide, le nocher de Memnon tenait le gouvernail d'une main sûre. Le deuxième jour, le temps changea et la mer grossit sous les rafales du vent de Notos. Certains bateaux furent endommagés et la flotte dut poursuivre sa route à la force des rames pendant près de deux jours.

Ils atteignirent leur destination le cinquième jour et pénétrèrent dans la grande rade occidentale, où ils attendirent que le temps s'améliore. Memnon ordonna qu'on effectue les réparations nécessaires et envoya ses officiers recruter des mercenaires. Puis il visita l'île, qui était enchanteresse, et voulut qu'on lui montrât la demeure de la poétesse Sapho et celle du poète Alcée, tous deux natifs de Lesbos.

Devant la maison qu'on disait avoir appartenu à Sapho, des écrivains ambulants recopiaient des poèmes sur des tablettes de bois ou sur des rouleaux de papyrus, plus coûteux, pour qui le désirait.

« Saurais-tu m'en écrire un en perse ? demanda-t-il à un homme à l'aspect oriental.

— Bien sûr, puissant seigneur.

— Alors, écris celui qui commence ainsi :

Celui-là me paraît être l'égal des dieux, l'homme assis en face de toi, tout près, écouta ta voix si douce.

Et ce rire enchanteur, qui, je le jure, a fait fondre mon cœur dans ma poitrine.[3]

— Je le connais, seigneur, dit l'écrivain public en plongeant sa plume dans l'encrier. C'est un chant de jalousie.

— Oui », acquiesça Memnon sur un ton apparemment impassible.

Il s'assit sur un muret, où il attendit que l'homme achève sa traduction.

Il avait appris que Barsine était tombée dans les griffes d'Alexandre, ce qui, de temps à autre, le remplissait d'effroi.

[3]SAPHO, Poèmes, livre I, 2, trad. T. Reinach, Paris, Les Belles Lettres, 1937, page 194

34

Après avoir quitté Halicarnasse, Alexandre longea la côte vers l'ouest, à la tête de son armée, en dépit des tentatives de son entourage pour l'en dissuader. Il y avait, en effet, un passage en Lycie qu'on jugeait impraticable par mauvais temps : un sentier suspendu entre la falaise et la mer ponctuée d'écueils, exposé au vent d'ouest porteur d'orages.

En se brisant sur les rochers, les vagues éclataient en globes d'écume, bouillonnaient rageusement avant de refluer pour prendre leur élan et se jeter à nouveau contre le promontoire désolé, battu par les rafales de vent.

Héphestion, qui avait poussé jusque-là, avait été impressionné. « C'est terrifiant, raconta-t-il à Alexandre. Imagine une montagne plus haute que le mont Athos et plus vaste que le mont Pangée, qui tombe à pic dans la mer, une montagne aussi lisse et noire que du fer poli ; les éclairs jaillissent au-dessus du sommet et s'abattent parfois sur les flots dans une lumière aveuglante. Le sentier est un vieux passage que les Lyciens ont creusé dans le rocher, mais les lames qui s'y brisent et les algues qui s'y reproduisent au cours de la mauvaise saison le rendent glissant. Il est impossible de s'en tirer si l'on tombe à l'eau : les vagues vous écrasent sur les récifs coupants qui forment une couronne autour de ce roc escarpé.

— As-tu pu passer ? demanda Alexandre.

— Oui.

— Et comment ?

— Avec l'aide des Agrianes. Ils ont planté des pieux dans les fissures de la roche et y ont attaché des cordes auxquelles nous pouvions nous accrocher lorsque les vagues fondaient sur nous.

— Cela me semble une excellente idée, dit le roi. Nous passerons, nous aussi.

— Mais nous étions cinquante, objecta Héphestion. Ton armée comporte vingt-cinq mille hommes et cinq mille chevaux. Comment feras-tu passer les chevaux ? »

Alexandre observa un moment de silence pour rassembler ses pensées, puis il dit : « Nous n'avons pas le choix. Il nous faut emprunter ce sentier et nous emparer des ports de la Lycie. Ainsi, la flotte perse n'aura plus accès à notre mer. Si cela est nécessaire, je laisserai la cavalerie, mais j'irai de l'avant.

— Comme tu le veux. Nous, nous n'avons peur de rien. Mais j'ai quand même voulu que tu connaisses les risques qui nous attendent. »

Ils partirent le lendemain. Bientôt, ils atteignirent la ville de Xanthos, qui se dressait sur un rocher dominant le fleuve Xanthe. Tout autour, on pouvait admirer des dizaines de tombes monumentales en forme de palais ou de temples à colonnes, creusées dans la roche. L'une d'elles, disait-on, renfermait le corps du héros lycien Sarpédon, tombé sous les coups de Patrocle pendant la guerre de Troie.

Alexandre voulut qu'on lui la montrât. Il se recueillit devant ce vénérable tombeau, usé par le temps et par les intempéries, sur lequel on distinguait à peine les signes d'une ancienne inscription, totalement illisible. Callisthène, qui se tenait à ses côtés, l'entendit murmurer les vers d'Homère, l'exhortation que le héros lycien aurait adressée à Glaucos avant son dernier combat :

Ah ! mon bon ami ! si nous devions, en effet, en échappant à cette guerre, rester toujours exempts de vieillesse de mort, je n'irais pas moi-même combattre aux premiers rangs, et toi, je ne t'enverrais point dans le combat où la valeur s'illustre. Mais à présent, puisque les Génies de la mort de toute façon par milliers nous menacent et qu'il n'est pas possible à l'homme de les fuir et de les éviter, allons …[4]

Puis Alexandre lui demanda : « Penses-tu qu'il répéterait ces mots s'il avait encore le pouvoir de parler ? » Sa voix était empreinte d'une profonde mélancolie.

---

[4]L'Iliade, XII, v. 328-332, trad. Mario Meunier, Paris, Union latine d'Editions, 1943, p. 316.

« Qui peut le dire ? Il n'est permis à personne de revenir de l'Hadès.

Le roi s'approcha de la tombe, où il appuya ses mains et son front comme s'il tentait d'écouter une voix affaiblie par les siècles. Enfin, il se retourna et reprit sa route, à la tête de son armée.

Ils descendirent le fleuve jusqu'à son embouchure, où s'ouvrait le port de Patara, le plus important de la Lycie. La ville possédait de beaux bâtiments de style grec et les habitants étaient également vêtus à la grecque, mais ils parlaient une langue très ancienne, qu'il était impossible de comprendre sans l'aide d'un interprète. Le roi cantonna l'armée et décida de faire une halte de plusieurs jours, car il espérait recevoir des nouvelles de Parménion qui devait se trouver sur le haut plateau intérieur. Mais il ne lui en arriva aucune. En revanche un navire macédonien se présenta. C'était le dernier avant la mauvaise saison.

Le capitaine avait suivi une route difficile et peu fréquentée pour éviter la flotte de Memnon. Il remit à Alexandre un rapport d'Antipatros sur la situation macédonienne et sur les différends qui l'opposaient violemment à la reine mère, Olympias.

Alexandre en fut contrarié et profondément désolé, mais il se calma en apercevant sur un rouleau le sceau royal des Molosses et l'écriture de sa sœur Cléopâtre. Il l'ouvrit non sans appréhension et commença à lire :

Cléopâtre, reine des Molosses, à son frère Alexandre, roi des Macédoniens, salut !

Mon frère adoré, plus d'une année s'est écoulée depuis la dernière fois que je t'ai embrassé, et il ne se passe pas un jour sans que je pense à toi et regrette ton absence.

L'écho de tes exploits est parvenu jusqu'à mon palais de Boutrotos, il me remplit de fierté, mais cette fierté ne compense en rien ton absence.

Mon époux et ton beau-frère Alexandre, roi des Molosses, s'apprête à partir pour l'Italie. Il a rassemblé une grande armée de près de vingt mille hommes, des guerriers courageux, rompus à la technique macédonienne, entraînés à l'école de notre père Philippe.

Il rêve de conquérir un grand empire en Occident et de libérer les Grecs de la menace des barbares qui peuplent ces terres : Carthaginois, Bruttiens et Lucaniens. Mais je resterai seule.

Notre mère est de plus en plus étrange, irritable et lunatique, et je lui rends visite le moins possible. D'après ce qu'on me dit, elle pense à toi jour et nuit, offre des sacrifices aux dieux afin que la Fortune te soit favorable. Je ne peux que maudire la guerre qui éloigne de moi les êtres que j'aime le plus au monde.

Prends soin de toi.

L'aventure occidentale allait donc commencer. Un autre Alexandre, son image spéculaire ou presque, à qui il était attaché par des liens étroits d'amitié et de sang, s'apprêtait à marcher en direction des Colonnes d'Héraclès afin de conquérir les territoires qui s'étendaient jusqu'au fleuve Océan. Un jour ils se retrouveraient, peut-être en Grèce, ou en Egypte, en Italie… Et ce jour-là, le monde vivrait le début d'une ère nouvelle.

Alexandre profita de cette halte pour écouter la lecture du Journal d'Eumène, que celui-ci rédigeait quotidiennement en rapportant les événements survenus, les distances couvertes, les visites rendues et reçues, les procès-verbaux des réunions du haut commandement, ainsi que la situation financière.

« Ce n'est pas mal, admit-il au bout de quelques pages. Les passages descriptifs ont une certaine élégance littéraire, tu pourrais les réélaborer pour composer une véritable histoire de notre expédition.

— Ce n'est pas exclu, répliqua Eumène. Pour l'heure, je me contente d'enregistrer les faits avec le peu de temps dont je dispose. Pour l'histoire, il y a Callisthène.

— C'est vrai.

— Sais-tu que Ptolémée écrit également un récit de cette expédition. Te l'a-t-il fait lire ?

— Pas encore, mais je serais curieux d'y jeter un coup d'œil.

— Néarque, ton amiral, poursuit lui aussi l'œuvre qu'il a commencé de rédiger.

— Tout le monde semble consigner cette aventure par écrit. Je me demande à qui l'on accordera le plus de crédit. Quoi qu'il

en soit, je continue d'envier Achille, qui eut un Homère pour chanter ses exploits.

— Autres temps, mon ami. En revanche, Néarque a fait un excellent travail : il a établi des relations avec les diverses communautés qui peuplent ces territoires. Il a de nombreuses connaissances ici et il est très estimé. Il m'a récemment exposé son point de vue de marin.

— À savoir ?

— Il est convaincu que tu ne peux te passer de flotte et que tu devrais en mettre une autre sur pied. Il est trop dangereux de laisser à Memnon une domination de la mer aussi criante.

— Et toi, qu'en penses-tu ? C'est une question d'argent, si je ne m'abuse.

— L'argent que nous avons pris à Sardes et à Halicarnasse devrait nous suffire.

— Alors, prends les mesures nécessaires. Entends-toi avec Néarque, négocie avec les Athéniens, réactive les chantiers des villes maritimes que nous avons conquises. À présent, nous pouvons nous permettre de prendre quelques risques.

— Je m'entretiendrai avec Néarque sur son navire et nous ferons quelques calculs ensemble. Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut coûter un bateau de guerre, ni du nombre de bâtiments qu'il nous faudra pour indisposer ce maudit Memnon. Je devrai également connaître tes intentions pour l'hiver prochain. »

Alexandre se pencha à la fenêtre de la demeure où il logeait, contempla les cimes des montagnes, déjà couvertes de neige.

« Nous poursuivrons notre marche tant que nous n'aurons pas trouvé la route qui mène à l'intérieur : il faut que je rencontre Parménion le plus rapidement possible et que nous réunissions nos forces. Je suis inquiet, Eumène. Si l'un de nos corps d'armée était anéanti, l'autre n'aurait aucune chance de survie. »

Le secrétaire hocha la tête, ramassa ses papiers et quitta la pièce.

Après son départ, Alexandre s'assit à sa table de travail. Il prit une feuille de papyrus, plongea sa plume dans l'encre et commença à écrire :

Alexandre à Cléopâtre, douce sœur, salut !

Ma bien-aimée, ne sois pas triste du départ de ton époux. Certains hommes naissent avec un destin précis, et Alexandre fait partie de ceux-là. Nous avons établi un pacte. C'est pour le respecter qu'il quitte sa terre, sa maison et son épouse. Je ne crois pas que tu aurais préféré être la femme d'un homme de rien, d'un homme sans espoir ni aspirations. La vie aurait été plus odieuse pour toi. Comme moi, tu descends d'Olympias et de Philippe, et je sais que tu peux comprendre une telle décision. Ta joie sera encore plus grande au terme de votre séparation. Je suis sûr qu'Alexandre te dira bientôt de le rejoindre pour que tu puisses voir le soleil se coucher sur les eaux divines et mystérieuses de l'extrême Océan, qu'aucun navire n'a jamais sillonnées.

Aristote dit que les Grecs et leurs villes occupent ces rivages comme les grenouilles la rive d'un étang ; et il a raison. Mais nous, nous sommes nés pour connaître d'autres terres et d'autres mers, pour traverser des frontières que personne n'a jamais osé franchir. Et nous ne nous arrêterons pas avant d'avoir vu les limites que les dieux ont posées au genre humain.

Cependant, tout cela n'amenuise pas la douleur que provoque ton absence en moi. Je donnerais n'importe quoi, en cet instant, pour m'asseoir à tes pieds et poser ma tête sur tes genoux en écoutant ton doux chant.

Tiens notre promesse : souviens-toi de moi chaque fois que tu vois le soleil se coucher derrière les montagnes, chaque fois que le vent t'apporte des voix lointaines ! »

35

Une dizaine de jours après qu'Alexandre eut pris ses quartiers en ville, on lui annonça la visite d'un certain Eumolpos de Soles.

« Sais-tu de qui il s'agit ? demanda-t-il à Eumène.

— Bien sûr. C'est ton meilleur informateur à l'est de la chaîne du Taurus.

— Dans ce cas, pourquoi ne le connais-je pas ?

— Parce qu'il a toujours négocié avec ton père et… moi.

— J'espère que tu ne seras pas vexé si c'est à moi qu'il aura désormais affaire, observa Alexandre non sans ironie.

— Pas le moins du monde, se hâta de répondre Eumène. J'ai seulement essayé de t'épargner d'ennuyeux devoirs. D'ailleurs, si tu préfères que je m'éclipse…

— Ne dis pas de bêtises et fais-le entrer. »

Eumolpos n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois que le secrétaire l'avait vu à Pella, mais il souffrait toujours du froid. Comme la mer était impraticable il avait dû traverser à dos de mulet les montagnes de l'intérieur, couvertes de neige. Péritas se mit à grogner dès qu'il l'aperçut sous son bonnet de renard.

« Quel joli petit chien, dit Eumolpos d'un air inquiet. Il mord ?

— Non, si tu enlèves le renard que tu as sur le crâne », répliqua Eumène.

L'informateur posa son bonnet sur un tabouret. Aussitôt Péritas s'en empara et entreprit de le mettre en pièces. Tout le temps que dura l'entrevue des trois hommes, il ne cessa de cracher des poils.

« Quelles nouvelles m'apportes-tu ? », demanda Alexandre.

Eumolpos multiplia les civilités et les compliments au jeune roi pour ses formidables exploits, avant d'en venir au cœur du problème.

« Sire, ton aventure a semé la panique à la cour de Suse. Les mages prétendent que tu es l'incarnation d'Arhiman. C'est leur dieu du mal, expliqua Eumène avec un certain embarras. Un peu comme notre Hadès, seigneur des Enfers. Vois-tu, ce dieu est toujours représenté sous l'apparence d'un lion, et comme tu portes un casque en forme de tête de lion, il est facile d'établir une comparaison.

— Et à part cela ? interrogea Alexandre.

— Le Grand Roi a une grande confiance en Memnon. Il semble qu'il lui ait envoyé deux mille talents.

— Une somme énorme.

— Oui.

— Sais-tu à quoi elle est destinée ?

— À tout, je crois. Enrôlement de nouveaux contingents, corruption, financement de possibles alliés. Mais j'ai également entendu dire qu'une autre somme, identique, voyageait par voie de terre jusqu'au cœur de l'Anatolie.

— Et celle-là, à quoi servirait-elle ? »

Eumolpos secoua la tête. « Je n'en ai pas la moindre idée. Ton général ne se trouve-t-il pas dans cette région ? Il pourra peut-être obtenir des renseignements plus précis… »

Soudain, une pensée désagréable traversa l'esprit d'Alexandre : et si le Grand Roi tentait de corrompre Parménion ? Mais il chassa aussitôt ce soupçon qui lui parut indigne de lui.

« Sais-tu si Memnon jouit du soutien inconditionnel du Grand Roi ?

— Oui, c'est le cas. Au reste, nombre de nobles, à la cour, sont terriblement jaloux de cet étranger, de ce Grec à qui leur souverain a confié le commandement suprême de ses troupes, ainsi qu'un pouvoir illimité sur tous les gouverneurs perses. Memnon est l'homme le plus puissant de l'empire après le roi Darius. Quoi qu'il en soit, si tu veux savoir s'il existe, ou s'il est possible d'alimenter un complot contre lui…

— Je ne veux rien savoir de tel, interrompit Alexandre.

— Pardonne-moi, répliqua l'informateur. Je ne voulais pas te blesser. Ah, il y a autre chose !

— Parle.

— L'épouse de Memnon, Barsine, une femme dotée d'une beauté impressionnante, est arrivée à la cour. »

Alexandre sursauta en entendant ce nom, et sa réaction presque imperceptible, n'échappa pas à l'œil entraîné d'Eumolpos.

« Tu la connais ? »

Le roi s'abstint de répondre. D'un geste, le secrétaire incita Eumolpos à ne pas s'appesantir. L'informateur reprit donc le fil de son discours.

« Je disais donc, une femme dotée d'une beauté impressionnante. Elle a des jambes de gazelle, des seins de déesse, des yeux de ténèbres. Je n'ose même pas imaginer la rose de Piérie qui doit se trouver entre ses cuisses… » De nouveau Eumène lui fit signe de poursuivre. « Elle s'est présentée avec ses enfants, deux beaux adolescents. L'un porte un prénom grec et ressemble à sa mère. L'autre, affublé d'un prénom perse, est le portrait de son père. N'est-ce pas extraordinaire ? On murmure à la cour que le Grand Roi les garde en otages parce qu'il n'a pas confiance en Memnon.

— Est-ce vrai, selon toi ? demanda Alexandre.

— Dois-je vraiment te dire le fond de mes pensées ?

— Question superflue, commenta Eumène.

— Exact. Eh bien, je ne crois pas. À mon avis, le roi Darius se fie aveuglément à Memnon, parce que c'est un chef mercenaire. Memnon n'a jamais signé de contrat, mais il n'a jamais manqué à sa parole non plus. C'est un homme de fer.

— Je le sais, dit Alexandre.

— Il y a autre chose dont tu devrais tenir compte.

— Quoi ?

— Memnon domine la mer.

— Pour le moment.

— Oui. Comme tu le sais, le blé qui alimente Athènes provient du Pont. Si Memnon bloquait le trafic commercial, la ville serait affamée. Il pourrait ainsi l'obliger à se ranger dans son camp avec sa flotte. Les deux flottes formeraient la plus puissante armée navale de tous les temps. »

Alexandre baissa la tête. « Je le sais.

— Et cela ne t'inquiète pas ?

— Je ne m'inquiète jamais de ce qui ne s'est pas encore produit. »

Eumolpos hésita un moment avant de reprendre : « Cela ne fait aucun doute, tu es bien le fils de ton père. Quoi qu'il en soit, il semble que le Grand Roi ait décidé de patienter et de laisser la plus grande liberté d'action possible au commandant Memnon. C'est à lui que le véritable duel t'oppose. Mais Memnon devait succomber, le Grand Roi descendrait sur le champ de bataille. Et avec lui, l'Asie entière. »

Il prononça ces mots sur un ton solennel qui surprit ses interlocuteurs.

« Je te remercie, dit Alexandre. Mon secrétaire général s'emploiera à récompenser tes services. »

La bouche d'Eumolpos se tordit en un sourire mi-figue mi-raisin. « À ce propos, sire, je voudrais te demander une modeste augmentation par rapport à ce que ton père me payait – puisse sa gloire vivre éternellement. Etant donné les circonstances, mon travail se fait de plus en plus difficile et de plus en plus dangereux, et l'idée de finir empalé tourmente mon sommeil, jadis beaucoup plus serein. »

Alexandre acquiesça avant d'échanger un coup d'œil complice avec Eumène.

« Je m'en occupe », dit le secrétaire général en accompagnant Eumolpos jusqu'à la porte.

L'homme lança un regard inconsolable à ce qui restait de son bonnet de fourrure, si confortable, puis il salua le roi avec une courbette et sortit.

Alexandre le regarda s'éloigner le long du couloir. Il l'entendit suivre le fil de sa pensée : « Si je dois me faire empaler, je préfère que ce soit par la verge d'un beau jeune homme que par les perches aiguisées de ces barbares. » Eumène répliquait : « Ici, tu n'as que l'embarras du choix, nous en avons vingt-cinq mille… »

Le roi secoua la tête et referma la porte.

Le lendemain, voyant que les nouvelles de Parménion tardaient encore, il décida de se mettre en route pour affronter le passage dangereux, sur la côte, qu'Héphestion avait décrit avec une terrible efficacité.

Il envoya les Agrianes planter des clous et installer des câbles auxquels ses soldats pourraient se tenir, mais cet équipement compliqué se révéla inutile. Le temps changea brusquement ; le vent d'ouest, humide et orageux, tomba, laissant la place à une mer d'huile.

Héphestion, qui avait accompagné les Agrianes et les Thraces, rebroussa donc chemin pour apprendre à Alexandre que le soleil séchait le passage et que tout danger était désormais écarté.

« On dirait que les dieux ont décidé de t'aider.

— C'est ce qu'il me semble, répliqua Alexandre. Prenons-le comme un signe de bon augure. »

Ptolémée, qui chevauchait derrière lui à la tête de la garde du roi, se tourna vers Perdiccas. « Je peux déjà imaginer ce qu'écrira Callisthène.

— Je n'avais jamais considéré le problème du point de vue des chroniqueurs.

— Il écrira que la mer s'est retirée devant Alexandre, reconnaissant sa royauté et son pouvoir quasi divin.

— Et toi ? Qu'écriras-tu ? »

Ptolémée secoua la tête. « Laissons cela. Marchons, plutôt. La route est encore longue. »

Une fois le passage franchi, Alexandre conduisit son armée vers l'intérieur en empruntant des sentiers de plus en plus raides, jusqu'aux sommets enneigés de ces escarpements. Les villages étaient généralement épargnés, sauf ceux dont les habitants montraient une certaine agressivité ou refusaient de les ravitailler. Après avoir passé ce premier massif, les soldats redescendirent dans la vallée de l'Eurymédon, d'où on pouvait remonter vers l'intérieur et vers le haut plateau.

Cette vallée, relativement étroite, avait des flancs de roche rouge très escarpés, qui contrastaient avec le bleu intense des eaux du fleuve. Des chaumes jaunes s'étendaient sur les deux rives et sur les rares terrains plats qui bordaient la grève.

Ils marchèrent une journée entière. Au crépuscule, ils atteignirent une piste étroite que contrôlaient deux forteresses jumelles, dressées sur deux pitons rocheux. Une ville fortifiée se profilait sur le coteau.

« Termessos », affirma Ptolémée en se plaçant à côté d'Alexandre et en indiquant la citadelle qui rougissait aux derniers rayons du soleil.

Perdiccas surgit de l'autre côté. « Il sera difficile de prendre ce nid d'aigle, observa-t-il d'un air inquiet. Quatre cents pieds au moins séparent le fond de la vallée du sommet de la muraille. Même si nous empilions toutes nos tours d'assaut les unes sur les autres, nous ne parviendrions jamais à atteindre cette hauteur. »

C'est alors que se présenta Séleucos, accompagné de deux officiers de la cavalerie des hétairoï. « Je suis d'avis de dresser le camp. Si nous poursuivons notre route, nous risquons de nous mettre à portée de leurs lances, auxquelles nous sommes dans l'incapacité de répondre.

— D'accord, Séleucos, approuva le roi. Nous verrons demain, à la lumière du soleil, ce que nous pouvons faire. Je suis sûr qu'il existe un passage quelque part. Il s'agit de le trouver, c'est tout. »

À ce moment précis, une voix résonna dans leur dos : « C'est ma ville. Une ville de mages et de devins. Laissez-moi y aller. »

En se retournant le roi découvrit Aristandre, l'homme qu'il avait surpris près de la source, non loin de la mer, en train de déchiffrer une ancienne inscription illisible.

« Salut, devin, lui dit-il. Approche-toi et explique-moi tes intentions.

— C'est ma ville, répéta Aristandre. Une ville magique, érigée dans un lieu magique. Une ville où tout le monde, même les enfants, sait interpréter les signes du ciel et lire dans les entrailles des victimes. Laisse-moi y entrer avant d'ébranler ton armée.

— D'accord, vas-y. Rien ne sera tenté avant ton retour. »

D'un signe de tête, Aristandre prit congé du roi et s'engagea sur l'escarpement qui passait au pied des forteresses jumelles. Alexandre suivit du regard son manteau blanc, qui perçait l'obscurité en se déplaçant tel un fantôme solitaire le long des flancs escarpés du rocher de Termessos.

36

Aristandre se dressait devant lui comme un fantôme, et la lumière de la lanterne – la seule à brûler sous la tente – donnait à son visage un aspect encore plus déconcertant.

Alexandre se redressa brusquement, comme si un scorpion l'avait piqué. « Quand es-tu arrivé ? demanda-t-il. Et qui t'a fait entrer ?

— Je te l'ai dit, je connais de nombreux enchantements et je peux me déplacer à ma guise dans la nuit. »

Alexandre se leva et jeta un coup d'œil à son chien. L'animal dormait tranquillement, comme si la tente n'abritait que son maître.

« Comment as-tu fait ? interrogea-t-il encore une fois.

— Cela n'a aucune importance.

— Et qu'est-ce qui en a ?

— Ce que je m'apprête à te dire. Mes concitoyens ont placé des sentinelles sur les rochers qui contrôlent le défilé, et nulle part ailleurs. Ils se sont retirés entre les murs de Termessos. Prends-les par surprise et fais passer ton armée. Il y a un sentier sur le flanc gauche de la montagne qui mène aux portes de la ville. Demain, tes trompettes sonneront le réveil. »

Alexandre sortit et vit que le camp était plongé dans le silence : les soldats dormaient paisiblement et les sentinelles se réchauffaient près de leurs bivouacs. Il se tourna vers Aristandre. Le devin lui indiqua le ciel. « Regarde, un aigle survole la muraille en dessinant de larges cercles. Cela signifie que la ville sera à ta merci après cette attaque nocturne. Les aigles n'ont pas l'habitude de voler la nuit, c'est certainement un signe des dieux. »

Alexandre ordonna qu'on réveille les troupes discrètement puis il convoqua Lysimaque et le chef des Agrianes. « Ce travail vous est destiné. Il n'y a que quelques sentinelles sur ces rochers. Vous allez les surprendre et les éliminer sans faire de

bruit, après quoi l'armée empruntera le défilé. Si votre mission est couronnée de succès, signalez-le-nous par des jets de pierres. »

Ces ordres furent transmis aux Agrianes dans leur langue. Alexandre leur promit une récompense en cas de réussite. Ils acceptèrent cette mission de bon gré, se munirent de leurs cordes de chanvre, de leurs sacs, de leurs pics, et glissèrent un poignard dans leurs ceintures. Quand la lune surgit derrière les nuages, Alexandre put constater qu'ils escaladaient déjà les rochers avec leur incroyable agilité de montagnards. Les plus audacieux grimpaient à mains nues aussi haut que possible, puis ils fixaient leur corde à une saillie ou à un clou, planté dans une fente, et la lançaient à leurs compagnons afin qu'ils montent à leur tour.

La lune fut à nouveau obscurcie par les nuages et les Agrianes disparurent dans le noir. Alexandre s'engagea dans le défilé, accompagné par Ptolémée et sa garde personnelle. Ils se dissimulèrent en attendant la suite des événements.

Peu de temps après on entendit un bruit sourd, qui se répéta bientôt : les Agrianes précipitaient au sol les cadavres des sentinelles.

« Leur travail est terminé, observa Ptolémée en jetant un coup d'œil aux corps écrasés. Tu peux dire à l'armée d'avancer. » Mais Alexandre lui fit signe de patienter. Un peu plus tard, on entendit d'autres bruits, semblables aux précédents, bientôt suivis par ceux des pierres qui tombaient du haut et rebondissaient sur les parois rocheuses.

« Qu'est-ce que je te disais ? répéta Ptolémée. C'est terminé. Ces gens ont des jambes et des mains rapides, ils n'ont pas leurs pareils dans de telles conditions. »

Alexandre le pria de transmettre aux détachements l'ordre de marcher en silence le long du défilé, et bientôt la longue colonne s'ébranla, tandis que les Agrianes se laissaient glisser dans le vide en ramassant les cordes qui leur avaient permis d'escalader les rochers.

Les guides et les éclaireurs, qui précédaient le gros de la troupe sur le flanc gauche de la gorge, distinguèrent vite le sentier qui montait vers le haut plateau. Avant que l'aube se

lève, l'armée était rangée au complet devant les murs de Termessos. Mais le terrain était si accidenté qu'il n'y avait pas de place pour y dresser un camp.

Dès que sa tente fut montée sur l'un des rares espaces libres entre les rochers, le roi convoqua le conseil de ses compagnons. Mais tandis que le héraut les appelait, Héphestion lui annonça une autre visite : un Égyptien du nom de Sisinès demandait à le rencontrer au plus vite.

« Un Égyptien ? s'exclama Alexandre d'un air surpris. De qui s'agit-il ? Le connais-tu ? »

Héphestion secoua la tête. « À dire vrai, non. Mais il affirme qu'il a jadis travaillé pour le roi Philippe, ton père, et qu'il nous a vus courir dans la cour du palais de Pella quand nous étions petits. À en juger par son aspect, il a parcouru une longue route.

— Et que veut-il ?

— Il dit qu'il ne peut te parler qu'en tête à tête. »

C'est alors que le héraut se présenta. « Sire, les commandants sont là, devant ta tente.

— Qu'ils entrent », ordonna Alexandre. Puis, à l'adresse d'Héphestion : « Donne-lui à manger et à boire et trouve-lui un abri en attendant qu'une tente soit prête. Ensuite, reviens. Je veux que tu assistes au conseil. »

Héphestion s'éloigna. Il croisa ses amis : Eumène, Séleucos, Ptolémée, Perdiccas, Lysimaque et Léonnatos. Philotas se trouvait au cœur de la Phrygie avec son père, Cratère et le Noir. Tous embrassèrent Alexandre sur les joues avant de s'asseoir.

« Vous avez vu la ville, commença le roi. Et vous avez vu le terrain, rocheux et accidenté. Si nous souhaitions construire des tours d'assaut avec le bois que contiennent ces forêts, il nous serait de toute façon impossible de les approcher de la muraille. Et si nous voulions creuser une galerie, il nous faudrait percer le rocher avec des masses et des ciseaux. Non, c'est impossible ! Il ne nous reste qu'une solution : faire le blocus de Termessos. Mais nous ignorons combien de temps cela nous prendra. Sa capitulation pourrait demander des jours, ou des mois…

— Nous ne nous sommes pas arrêtés à ces problèmes devant Halicarnasse, observa Perdiccas. Nous avons pris le temps qu'il nous fallait.

— Entassons du bois contre les murs, mettons-y le feu et laissons-les crever de chaud », proposa Léonnatos.

Alexandre secoua la tête. « Tu as vu à quelle distance se trouve la forêt ? Et combien d'hommes perdrions-nous en les envoyant au pied de la muraille sans auvents de protection et sans tir de barrage ? Je refuse d'envoyer mes hommes à la mort si je ne cours pas les mêmes risques qu'eux, et il doit en être également ainsi pour vous. En outre le temps presse. Il faut que nous rejoignions le corps d'armée de Parménion.

— J'ai peut-être une idée, intervint Eumène. Ces barbares sont exactement comme les Grecs : ils ne cessent de s'entretuer. Les Termessiens ont certainement des ennemis ; il nous suffira de nous entendre avec eux. Après quoi, nous pourrons reprendre notre marche vers le nord.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Séleucos.

— Oui, pas mauvaise du tout, approuva Ptolémée. En admettant que nous parvenions à mettre la main sur ces ennemis.

— Veux-tu t'en occuper ? », demanda Alexandre à son secrétaire.

Eumène haussa les épaules. « J'y suis bien obligé, puisque personne ne veut s'en charger.

— Alors, c'est d'accord. En attendant, établissons le blocus de la ville, ne laissons entrer ni sortir personne. Allez donc vous occuper de vos hommes. »

Peu après la dissolution du conseil arriva Héphestion. « Je vois que vous avez déjà terminé. Qu'avez-vous conclu ?

— Que nous n'avons pas assez de temps pour nous emparer de la ville. Nous allons attendre que quelqu'un le fasse pour nous. Où se trouve notre invité ?

— Il t'attend dehors.

— Alors, fais-le entrer. »

Un homme d'environ soixante ans, à la barbe et aux cheveux gris, vêtu comme les indigènes du haut plateau, pénétra bientôt sous la tente.

« Avance, invita Alexandre. On m'a dit que tu voulais me parler. Qui es-tu ?

— Je me nomme Sisinès, et je viens de la part du général Parménion. »

Alexandre examina ses yeux sombres et mobiles. « C'est la première fois que je te vois, répliqua-t-il. Si Parménion t'envoie, tu dois avoir une lettre portant son sceau à me remettre.

— Je ne possède aucune lettre : ce serait trop dangereux en cas de capture. J'ai l'ordre de te rapporter de vive voix ce qu'on m'a dit.

— Alors, parle.

— Un membre de ta famille se trouve auprès de Parménion, il commande la cavalerie.

— C'est mon cousin Amyntas. Je lui ai confié la cavalerie thessalienne car c'est un excellent guerrier.

— As-tu confiance en lui ?

— À la mort de mon père, il a aussitôt pris mon parti. Depuis lors, il m'est toujours resté fidèle.

— En es-tu vraiment sûr ? », insista l'homme.

Alexandre commençait à s'impatienter. « Si tu as quelque chose à dire, parle, au lieu de me poser des questions.

— Parménion a intercepté un courrier perse qui transportait une lettre du Grand Roi destinée à ton cousin.

— Puis-je la voir ? », demanda Alexandre en tendant la main.

Sisinès secoua la tête avec un léger sourire. « Il s'agit d'un document très précieux que nous ne pouvions pas risquer de perdre en cas de capture. Le général Parménion m'a toutefois autorisé à t'en rapporter le contenu. »

Alexandre lui fit signe de poursuivre.

« Dans cette lettre, le Grand Roi offre à ton cousin Amyntas de Lyncestide le trône de Macédoine ainsi que deux mille talents d'or s'il parvient à te tuer. »

Le roi s'abstint de tout commentaire. Il songea à ce que lui avait dit Eumolpos de Soles au sujet d'une grosse somme d'argent convoyée de Suse en Anatolie, il pensa aussi aux gestes valeureux, à la loyauté dont son cousin avait toujours fait preuve à son égard. Il se sentit pris dans les mailles d'un complot face auquel la force et le courage n'avaient aucune valeur, une situation dans laquelle sa mère aurait su se mouvoir

beaucoup mieux que lui, et qu'il devait de toute façon régler sans tarder.

« Si tu mens, je te ferai découper en morceaux et j'abandonnerai ta carcasse aux chiens », menaça-t-il.

Péritas, qui somnolait dans un coin, leva la tête et se passa la langue sur les moustaches, comme s'il était intéressé par le tour qu'avait pris la conversation. Mais Sisinès ne sembla pas le moins du monde troublé. « Il serait stupide de ma part de mentir : je sais que tu pourrais facilement vérifier mes dires auprès de Parménion.

— Mais avez-vous la preuve que mon cousin a l'intention d'accepter l'argent et la proposition du Grand Roi ?

— Non, en théorie. Mais réfléchis un peu, sire. Le roi Darius n'aurait jamais fait une telle promesse et risqué une telle somme d'argent s'il n'avait pas eu quelque chance de succès. Connais-tu un homme capable de résister aux flatteries du pouvoir et de la richesse ? Si j'étais à ta place, je ne courrais pas ce risque. Avec tout cet argent, ton cousin pourrait engager mille tueurs, enrôler une armée entière.

— Serais-tu en train de me suggérer ma conduite ?

— Les dieux m'en gardent. Je suis un fidèle serviteur qui a accompli son devoir en traversant des montagnes enneigées, en subissant la faim et le froid, en risquant à plusieurs reprises sa vie sur les territoires que dominent encore les soldats et les espions du Grand Roi. »

Alexandre s'abstint de lui répondre, mais il comprit qu'il n'avait pas le choix, qu'il était contraint à prendre une décision. Sisinès interpréta son silence de la façon la plus logique qui soit :

« Le général Parménion m'a ordonné de lui apporter ta réponse au plus vite. Je la lui délivrerai de vive voix. D'autre part, le général m'honore de sa confiance totale. »

Alexandre lui tourna le dos afin que l'Égyptien ne puisse pas lire sur son visage les pensées qui lui traversaient l'esprit. Après avoir réfléchi un moment, pesé le pour et le contre, il fit volte-face et dit :

« Voilà ce que tu rapporteras au général Parménion.

J'ai reçu ton message et je te remercie d'avoir éventé un complot qui aurait pu gravement nuire à notre entreprise et causer ma mort.

D'après ce qui m'a été rapporté, nous ne possédons toutefois aucune preuve que mon cousin a l'intention d'accepter cet argent et cette proposition.

Je te demande donc de le mettre aux arrêts jusqu'à mon arrivée. Je l'interrogerai alors personnellement. Mais je veux qu'il soit traité ainsi qu'il convient à son rang et à son grade. J'espère que tu te portes bien. Prends soin de toi.

« Et maintenant, répète », ordonna Alexandre.

Sisinès le regarda droit dans les yeux et répéta mot pour mot ce message sans s'interrompre ni hésiter.

« Très bien, répliqua le roi en masquant sa stupeur. Maintenant, va te restaurer. On te donnera un logement pour la nuit. Quand tu te sentiras prêt et reposé, tu pourras repartir.

— Je me contenterai d'une besace contenant de la nourriture et une outre d'eau. Je compte reprendre la route sans tarder.

— Attends. »

Sisinès, qui était en train de s'incliner, se redressa aussitôt : « À tes ordres.

— Combien de temps as-tu mis pour venir ici après avoir quitté le général ?

— Onze journées de route à dos de mulet.

— Dis à Parménion que je partirai dans cinq jours au plus tard et que je le rejoindrai à Gordion onze jours plus tard.

— Veux-tu que je répète aussi ce message ? »

Alexandre secoua la tête. « Ce n'est pas nécessaire. Je te remercie des renseignements que tu m'as apportés et je dirai à Eumène de te donner une récompense. »

Sisinès s'indigna : « La satisfaction d'avoir contribué à sauvegarder ta personne est une récompense suffisante, sire. Je n'exige rien d'autre. » Il lui lança un regard mystérieux avant de s'incliner respectueusement et de sortir. Alexandre s'affala sur un tabouret et se prit la tête dans les mains.

Il demeura longtemps dans cette position : ses pensées le ramenèrent à l'époque où, enfant, il jouait au ballon et à cache-

cache avec ses compagnons et ses cousins. Il avait envie de crier ou de pleurer.

Leptine s'approcha d'un pas feutré et posa ses mains sur les épaules du roi. « De mauvaises nouvelles, mon seigneur ?

— Oui », répondit Alexandre sans se retourner.

Elle pressa sa joue contre son épaule. « J'ai réussi à trouver du bois et à chauffer de l'eau. N'aimerais-tu pas prendre un bain ? »

Le souverain acquiesça. Il suivit la jeune femme dans la partie privée du pavillon royal, où fumait une baignoire remplie d'eau bouillante, et il se laissa déshabiller. La nuit était tombée depuis longtemps et Leptine avait allumé une lanterne.

37

Avec l'aide d'Aristandre, Eumène parvint à conclure rapidement un traité avec une population voisine, les Selgéens, ennemis farouches des Termessiens en dépit de leur langue et de leurs divinités communes. Il leur offrit de l'argent et Alexandre conféra à leur chef le titre grandiloquent de « dynaste suprême et autocrate de Pisidie ». Aussitôt, ces gens se postèrent autour de la ville en s'organisant pour le siège.

« Je t'avais dit que Termessos serait bientôt à ta merci », rappela Aristandre au souverain en interprétant à sa façon la situation.

Le roi s'assura la soumission de plusieurs cités voisines, telles que Sidé et Aspendos, de très belles villes côtières en partie construites à la grecque avec des places, des colonnades et des temples ornés de statues. Il réclama le paiement des impôts jusqu'alors destinés aux Perses. Enfin, il laissa un groupe d'officiers des hétairoï et un détachement d'attaquants du corps des « écuyers » à ses alliés barbares, au pied de la muraille de Termessos, et reprit la route du nord.

Les montagnes du Taurus étaient couvertes de neige, mais il faisait relativement beau et le ciel était pur, d'un bleu intense. Ici et là, deux ou trois hêtres isolés, ou des chênes, dont les branches étaient encore parées de feuilles ocre et rouges, se détachaient sur cette blancheur aveuglante comme des joyaux sur un plateau d'argent. Au fur et à mesure que l'armée avançait, les Thraces et les Agrianes, conduits par Lysimaque, étaient envoyés en reconnaissance pour occuper les défilés et parer à d'éventuelles attaques surprises. C'est ainsi que la marche se déroula sans encombre.

Afin de ne pas irriter les populations indigènes et s'assurer une traversée pacifique de la grande chaîne de montagnes, on achetait le ravitaillement dans les villages que l'armée traversait. Alexandre chevauchait Bucéphale en silence, à la tête

du convoi, et il était difficile de deviner les pensées qui le tourmentaient. Il était coiffé d'un chapeau macédonien à larges bords et portait une chaude chlamyde militaire de laine brut. Péritas trottait dans les jambes de l'étalon. Une entente amicale s'était établie entre les deux animaux : quand le chien ne dormait pas au pied du lit de son maître, il se blottissait sur la paille, près du cheval.

Au bout de trois jours de marche à travers la montagne, les troupes atteignirent une étendue plate et aride, battue par un vent froid. Au loin, on voyait briller un miroir d'eau limpide et sombre, qui tranchait sur la blancheur des alentours.

« Encore de la neige ! grommela Eumène qui souffrait du froid et avait définitivement abandonné son court chiton militaire pour un pantalon phrygien, beaucoup plus confortable.

— Non, c'est du sel, corrigea Aristandre qui chevauchait à ses côtés. Voici le lac Ascania, il est encore plus salé que la mer. L'été, sa surface s'amenuise et l'étendue de sel augmente considérablement. Les habitants de cette région en vendent, dans toute la vallée. »

Quand l'armée s'engagea sur cette étendue immaculée, le soleil commençait à se coucher derrière les montagnes et la lumière rasante, réfléchie par des millions de cristaux de sel, créait un spectacle fantasmagorique, une atmosphère magique et irréelle. Les soldats ne parvenaient pas à détourner le regard de ces couleurs changeantes, des rayons de soleil que ces milliers de facettes décomposaient en éventails irisés, en étincelles de feu.

« Par les dieux de l'Olympe…, murmura Séleucos. Quelle merveille ! Maintenant, nous pouvons vraiment dire que nous sommes loin de chez nous.

— Oui, admit Ptolémée. Je n'ai jamais vu un tel spectacle de toute mon existence.

— Vous pourrez en admirer d'autres, continua Aristandre. Un peu plus loin se trouve le mont Argée, qui crache du feu et des flammes et jette un manteau de cendres sur des régions entières. On dit que le géant Typhon est enchaîné sous son énorme masse. »

Ptolémée fit signe à Séleucos de le suivre. Il poussa son cheval comme s'il avait l'intention d'inspecter la colonne. Il ralentit l'allure un demi-stade plus loin et continua au pas. « Alexandre aurait-il des problèmes ? », demanda-t-il.

Séleucos le rejoignit. « Je l'ignore. Il est dans cet état depuis l'arrivée de l'Égyptien.

— Je n'aime pas les Égyptiens, décréta Ptolémée. Qui sait quelles idées il lui a fourrées dans la tête ? Comme si ce devin, Aristandre, ne suffisait pas…

— À mon avis, Héphestion est au courant, mais il préfère garder le silence.

— Oui. Il obéit aveuglément à Alexandre.

— C'est vrai. De quoi peut-il s'agir ? Une mauvaise nouvelle certainement. Et puis, pourquoi tant de hâte ? Il est peut-être arrivé quelque chose à Parménion. »

Ptolémée jeta un coup d'œil à Alexandre, qui chevauchait non loin d'eux.

« Il nous l'aurait dit. Quoi qu'il en soit, Parménion n'est pas tout seul : il est entouré du Noir, de Philotas, de Cratère et d'Amyntas, à la tête de la cavalerie thessalienne. Il n'y aurait donc aucun rescapé ?

— Qui peut le dire ? S'ils sont tombés dans une embuscade… À moins qu'il ne pense à Memnon. Cet homme est capable de tout : à l'heure qu'il est, il pourrait déjà avoir débarqué en Macédoine ou au Pirée.

— Que faire ? Crois-tu qu'il faille lui poser la question s'il nous invite à dîner, ce soir ?

— Cela dépendra de son humeur. Il vaut peut-être mieux demander conseil à Héphestion.

— Oui, tu as raison. »

Le soleil était maintenant couché. Les deux amis songèrent aux filles qu'ils avaient laissées en larmes dans leurs maisons de Piérie ou d'Éordée. Peut-être les évoquaient-elles en cette heure mélancolique.

« As-tu jamais songé à te marier ? demanda soudain Ptolémée.

— Non. Et toi ?

— Moi non plus. J'aurais bien épousé Cléopâtre.

— Moi aussi.

— Perdiccas également, si tu veux tout savoir.

— Eh oui, Perdiccas aussi. »

Un cri retentit à la tête de la colonne. Des éclaireurs rentraient au galop d'une de leurs missions de reconnaissance.

« Célènes ! Célènes !

— Où ? interrogea Eumène en se précipitant vers eux.

— À cinq stades, dans cette direction », répondit un éclaireur en indiquant une colline où un nombre infini de lumières scintillaient.

C'était un spectacle merveilleux : la ville ressemblait à une gigantesque fourmilière éclairée par des milliers de lucioles.

Semblant sortir de sa torpeur, Alexandre leva le bras pour arrêter la colonne. « Nous bivouaquerons ici, ordonna-t-il. Et demain, nous marcherons sur la ville. C'est la capitale de la Phrygie et le siège du satrape perse de la province. Si Parménion ne s'en est pas encore emparé, c'est nous qui le ferons. Il doit y avoir beaucoup d'argent dans cette forteresse.

— On dirait qu'il a changé d'humeur, observa Ptolémée.

— En effet, admit Séleucos. Il s'est sans doute rappelé ce que disait Aristote : « De deux choses l'une. Soit il y a une solution au problème, et il est inutile de s'inquiéter. Soit il n'y a pas de solution au problème, et il est inutile de s'inquiéter. » Il va peut-être nous inviter à dîner. »

38

Aristote arriva à Méthône sur l'un des derniers bateaux qui partaient encore du Pirée en dépit de la mauvaise saison. Le capitaine avait décidé de profiter d'un vent du sud, relativement égal, pour livrer une cargaison d'huile d'olive, de vin et de cire d'abeille, qui, sinon, aurait dû attendre l'arrivée du printemps et des prix plus bas.

Une fois à terre, il monta sur un chariot, tiré par deux mules, et se fit conduire à Miéza. Il possédait les clefs de tous les bâtiments, qu'il était autorisé à utiliser comme bon lui semblait. En outre, il savait qu'il y trouverait une personne à qui il voulait parler, une personne qui lui donnerait des nouvelles d'Alexandre : Lysippe.

Le sculpteur était en train de travailler dans sa fonderie. Il effectuait l'esquisse en argile d'un groupe de statues représentant la troupe d'Alexandre durant la bataille du Granique. Il la fondrait ensuite à une échelle définitive pour réaliser le monument que le roi lui avait commandé. Le soir était presque tombé et déjà les lanternes brûlaient dans l'atelier, le réfectoire et quelques chambres d'invités.

« Bienvenue, Aristote ! lança Lysippe. Pardonne-moi de ne pas te serrer la main : elle est toute sale. Un instant, et je suis à ta disposition. »

Aristote examina l'ébauche : une sculpture de vingt-six personnages sur une plate-forme de huit ou dix pieds de longueur. C'était stupéfiant : on pouvait voir le tourbillon des vagues et presque percevoir le rythme furieux du galop des chevaux lancés à la charge. Alexandre se détachait parmi ses compagnons, vêtu de sa cuirasse, les cheveux ébouriffés par le vent, monté sur un Bucéphale furieux.

Lysippe se rinça les mains dans une cuvette et s'approcha.

« Qu'en dis-tu ?

— C'est superbe. Je suis toujours frappé par le frémissement de l'énergie que renferment les formes, dans tes œuvres. On dirait que les corps sont plongés dans une sorte d'orgasme fou.

— Ils surprendront le visiteur, qui les découvrira après avoir gravi une petite hauteur, expliqua Lysippe d'un air inspiré, en levant ses grosses mains pour décrire la scène. Ils l'écraseront, ou presque, ils le bouleverseront. Alexandre m'a demandé de rendre ces soldats immortels, et je consacre toute mon énergie à la satisfaction de son désir, afin de récompenser également les parents de la perte qu'ils ont subie.

— Par la même occasion, tu le propulses, vivant, dans la légende, dit Aristote.

— C'est ce qui arriverait de toute façon, tu ne crois pas ? »

Lysippe ôta son tablier de cuir et le pendit à un clou. « Le dîner est bientôt prêt. Acceptes-tu de manger avec nous ?

— Volontiers, répondit Aristote. Qui sont tes autres invités ?

— Charès, mon assistant », dit le sculpteur en indiquant le garçon maigre à la chevelure clairsemée qui s'affairait autour d'un modèle en bois, armé d'une gouge. Il salua le philosophe d'un hochement de tête respectueux. « Il y aura aussi un envoyé de la ville de Tarente, Évhémère de Callipolis, un brave homme, qui nous donnera peut-être des nouvelles du roi Alexandre d'Epire. »

Ils quittèrent la fonderie et s'engagèrent sous le portique intérieur qui menait au réfectoire. Aristote songea non sans mélancolie au dernier dîner qu'il avait partagé avec le roi.

« Séjourneras-tu longtemps parmi nous ? demanda Lysippe.

— Non. Dans ma dernière lettre, j'ai prié Callisthène de me répondre ici, à Miéza, et j'ai hâte de lire ce qu'il m'écrira. Je poursuivrai ensuite ma route vers Aigai.

— Tu te rends au vieux palais ?

— Je ferai une offrande sur la tombe du roi et je rencontrerai quelques personnes. »

Lysippe eut un instant d'hésitation. « J'ai entendu dire que tu enquêtais sur l'assassinat du roi Philippe, mais il s'agit peut-être de rumeurs…

— C'est bien ce qui m'occupe, confirma Aristote sur un ton apparemment impassible.

— Alexandre le sait-il ?

— Je crois que oui, même s'il a d'abord confié cette tâche à mon neveu Callisthène.

— Et la reine mère ?

— Je n'ai rien fait pour qu'elle l'apprenne, mais Olympias a des oreilles partout. Il est fort probable qu'elle le sache à l'heure qu'il est.

— Et tu n'as pas peur ?

— Je crois que le régent Antipatros a pris les mesures nécessaires pour qu'il ne m'arrive rien. Vois-tu ce voiturier ? dit-il en montrant l'homme qui l'avait conduit à Miéza et qui s'occupait des mules dans les écuries. Sa besace contient une épée macédonienne identique à celles des gardes du palais. »

Lysippe jeta un coup d'œil à l'homme en question : une montagne de muscles qui se déplaçait avec l'agilité d'un chat. Il s'agissait à l'évidence d'un attaquant de la garde royale. « Par les dieux, il pourrait faire un bon modèle pour une statue d'Héraclès ! »

Ils prirent place autour de la table.

« Comme tu le vois, dit l'artiste, nous n'avons rien changé par rapport au bon vieux temps : nous continuons de manger assis.

— C'est mieux, répliqua le philosophe. J'ai perdu l'habitude de m'allonger pour le repas. Alors, quelles nouvelles me donnes-tu d'Alexandre ?

— J'imagine que Callisthène te tient informé.

— Bien sûr. Mais j'ai hâte de connaître tes propres impressions. Comment l'as-tu trouvé ?

— Il est entièrement absorbé par son rêve. Rien ne l'arrêtera tant qu'il n'aura pas atteint son but.

— Et quel est-il, selon toi ? »

Lysippe observa un instant de silence : il semblait regarder le domestique qui attisait le feu. Puis il dit, sans se retourner : « Changer le monde. »

Aristote soupira : « Je crois que tu as vu juste. Reste à savoir s·il le changera en mieux ou en pis. »

C'est alors que l'invité étranger, Évhémère de Callipolis, fit son apparition. Il se présenta aux convives tandis qu'on servait

le repas – un bouillon de poule avec des légumes, du pain, des fromages et des œufs durs, assaisonnés avec de l'huile et du sel. Et du vin de Thasos.

« Quelles nouvelles d'Alexandre d'Épire nous apportes-tu ? demanda Lysippe.

— De grandes nouvelles, répondit l'invité. Le souverain a pris la tête de notre armée et de la sienne, et il vole de victoire en victoire. Il a battu les Messapiens et les Iapyges, et conquis toute l'Apulie, un territoire de la taille de son royaume.

— Et maintenant, où est-il ? interrogea Aristote.

— Il a dû prendre ses quartiers d'hiver en attendant de poursuivre son action au printemps prochain contre les Samnites, une population barbare établie au nord, dans les montagnes. Il a conclu une alliance avec d'autres barbares, appelés Romains, qui attaqueront par le nord tandis qu'il viendra du sud.

— Comment le considère-t-on à Tarente ?

— Je ne suis pas un politicien, mais il me semble que les gens ont une bonne opinion de lui… au moins pour le moment.

— Qu'entends-tu dire ?

— Mes concitoyens sont parfois étranges : ils ont pour passions principales le commerce et la jouissance de la vie. Voilà pourquoi ils n'aiment pas beaucoup se battre. Quand ils ont des problèmes, ils appellent quelqu'un à leur secours. C'est ce qu'ils ont fait avec Alexandre d'Épire. Mais je suis prêt à jurer que certains trouvent déjà qu'il les aide trop, et trop bien. »

Aristote eut un sourire sarcastique. « Croient-ils donc qu'il a laissé sa terre et sa jeune épouse, qu'il a affronté des dangers et des privations, des veilles nocturnes, des marches exténuantes et des combats sanglants pour leur permettre de s'adonner au commerce et à la belle vie ? »

Évhémère de Callipolis haussa les épaules. « De nombreuses personnes pensent que tout leur est dû, mais elles sont obligées, à un moment ou un autre, de se heurter à la réalité. Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous exposer la raison de ma visite : je souhaitais rencontrer Lysippe et je bénis la déesse Fortune qui m'a donné l'occasion de connaître l'excellent Aristote, l'esprit le

plus perçant de toute la grécité, ce qui signifie, sans le moindre doute, du monde entier. »

Aristote ne montra aucune réaction face à tant de grandiloquence, il attendit que l'invité poursuive.

« Un groupe de riches citoyens a eu l'idée de rassembler de l'argent pour financer un projet qui rendrait notre ville célèbre dans le monde entier. »

Lysippe, qui avait fini de manger, avala une coupe de vin rouge et s'appuya contre le dossier de son siège. « Continue, dit-il.

— Ils aimeraient construire une statue gigantesque de Zeus, et la placer non pas dans un temple ou un sanctuaire, mais au centre de l'agora, en plein air et en pleine lumière. »

À ces mots, le jeune Charès écarquilla les yeux. Plus d'une fois, il avait exposé à son maître les rêves qu'il nourrissait.

Lysippe sourit en imaginant les pensées de son assistant. « Qu'entends-tu par « gigantesque » ? » demanda-t-il.

Évhémère parut hésiter un moment, puis il dit dans un souffle : « Disons quarante coudées.

— Quarante coudées ? », s'écria Lysippe en refermant les mains sur les accoudoirs de son siège, tandis que Charès sursautait. « Dieux du ciel, te rends-tu compte que tu parles d'une statue de la taille du Parthénon d'Athènes ?

— Oui. Nous autres, Grecs des colonies, nous voyons grand. »

Le sculpteur se tourna vers son jeune assistant : « Qu'en dis-tu, Charès ? Il s'agit d'une belle dimension, n'est-ce pas ? Hélas, personne n'est encore capable d'ériger un semblable géant.

— Tes émoluments seraient considérables, insista Évhémère.

— Ce n'est pas une question d'émoluments, répliqua Lysippe. Les techniques que nous possédons ne nous permettent pas de liquéfier le bronze sur un parcours aussi long, il est impossible d'augmenter indéfiniment la température externe du bloc de fusion sans risquer de faire éclater le matériau réfractaire de la couverture. Cela ne signifie pas que ce soit impossible dans l'absolu. Tu pourrais peut-être t'adresser à d'autres artistes… Pourquoi pas à Charès ? proposa-t-il en passant la main dans

les cheveux de son élève. Il affirme qu'il construira un jour la plus grande statue au monde. »

Évhémère secoua la tête. « Si le grand Lysippe n'en a pas le courage, qui d'autre oserait se proposer ?

— Charès, peut-être, répéta Lysippe en posant la main sur l'épaule de son assistant. Qui sait ? »

Aristote fut frappé par le regard brûlant et rêveur du jeune home. « D'où viens-tu, mon garçon ? lui demanda-t-il.

— De Lindos, dans l'île de Rhodes.

— Ah, de Rhodes… », répéta le philosophe comme si ce nom lui évoquait quelque chose de familier. Puis il revint à son sujet : « Dans ta région, les statues se nomment des « colosses », n'est-ce pas ? »

Un domestique entreprit de débarrasser la table tout en servant un peu de vin. Lysippe en but une gorgée avant de reprendre : « Ton idée me fascine, Évhémère, même si elle me paraît irréalisable. Toutefois, je vais être très occupé au cours des prochaines années, et je n'aurai pas le temps de me pencher sur un tel projet. Mais tu diras à tes concitoyens qu'il y a désormais une image de Zeus dans l'esprit de Lysippe, et qu'elle pourrait prendre forme, tôt ou tard : dans un an, dix ans, ou même vingt… qui peut le dire ? »

Évhémère se leva. « Alors, adieu. Si jamais tu devais changer d'avis, sache que nous serons toujours prêts à t'accueillir.

— Adieu, Évhémère. Je dois regagner mon atelier, où une troupe de cavaliers encore prisonniers de la pierre attend de prendre vie dans le bronze fondu : la troupe d'Alexandre. »

39

Aristote pénétra dans son vieil appartement. Il alluma les lanternes et ouvrit sa cassette personnelle, d'où il tira le courrier de Callisthène qu'il attendait : un rouleau de papyrus scellé et attaché par un lacet de cuir. La lettre était rédigée selon un code secret, dont seuls son neveu, Théophraste et lui-même détenaient la clef. Le philosophe y superposa un cache isolant ainsi les mots que Callisthène avait insérés dans un texte parfaitement banal, et il commença à lire le message.

Quand il eut terminé, il brûla la feuille de papyrus et la regarda se tordre dans la flamme de la lanterne, léchée par de petites langues bleuâtres qui emportaient son secret. Il descendit ensuite aux écuries, réveilla le voiturier qui l'avait amené dans ces lieux et lui confia un paquet scellé accompagné d'une lettre. Après lui avoir fait de nombreuses recommandations, il lui ordonna : « Prends le meilleur cheval que tu trouveras et pars immédiatement pour Méthône. Le capitaine du bateau que j'ai emprunté devrait encore y être. Dis-lui de remettre ce paquet à la personne dont l'adresse est inscrite sur la lettre.

— Je doute qu'il veuille partir : le mauvais temps arrive. »

Aristote tira de son manteau une bourse d'argent. « Voici de quoi le convaincre. Et maintenant, va, et vite ! »

L'homme alla chercher un cheval. Il sortit son épée de son sac et y enfonça le paquet du philosophe ; puis il accrocha le tout à sa ceinture et partit au galop.

Malgré l'heure tardive, Lysippe travaillait encore. Entendant du bruit, il se pencha à la fenêtre et aperçut Aristote qui passait rapidement sous le portique de la cour intérieure. Il le revit le lendemain matin, alors qu'il était lui-même occupé à se raser.

Vêtu de pied en cap, un sac de voyage à l'épaule, le philosophe se dirigeait vers les écuries, où il fit atteler des mules. Désireux de le saluer, Lysippe s'essuya aussitôt le visage.

C’est alors qu’un domestique frappa à sa porte. Il lui remit le mot suivant :

Aristote à Lysippe, salut !

Je dois partir immédiatement pour une affaire urgente. J’espère te revoir bientôt. Je te souhaite une grande réussite dans ton travail. Porte-toi bien.

Assis sur le siège de sa petite carriole, Aristote s’engagea sur la route qui menait vers le nord. Le ciel était gris, la température basse. C’était un temps de neige. Le sculpteur referma la fenêtre et finit de se raser avant de descendre pour le petit déjeuner.

Le philosophe voyagea toute la journée, ne s’arrêtant que pour se nourrir rapidement dans une auberge de Chition, à mi-chemin. Il arriva à destination au crépuscule et se dirigea vers la tombe de Philippe, devant laquelle brûlaient deux trépieds, des deux côtés d’un autel. Il y versa un parfum oriental fort précieux et se recueillit face à la porte de pierre que surmontait une architrave ornée d’une très belle scène de chasse. Il eut l’impression de revoir le souverain mettre pied à terre dans la cour de Miéza en pestant contre sa jambe boiteuse et en criant : « Où est Alexandre ? »

Et il répéta tout bas : « Où est Alexandre ? »

Puis il tourna le dos au grand tombeau silencieux et s’éloigna.

Il se rendit dans une petite maison qu’il possédait à la limite de la ville et y passa la journée suivante en lisant et classant quelques notes. Le temps se gâtait, de nombreux nuages noirs se concentraient sur les cimes du mont Bermion, déjà saupoudrées de neige. Une fois la nuit tombée, il enfila un manteau, en rabattit le capuchon sur sa tête et s’achemina dans les rues désormais désertes.

Il longea le théâtre qui avait vu mourir le roi au sommet de sa gloire, dans la poussière et dans le sang, puis s’engagea sur un sentier menant aux champs. Il cherchait une tombe solitaire.

Devant lui se dressait un groupe de chênes séculaires, au milieu d’une clairière. Aristote se cacha parmi les grands troncs rugueux, se confondant avec les ombres du soir. Non loin de là, on pouvait distinguer un modeste tumulus surmonté d’une pierre brute. Le philosophe attendit, immobile et pensif.

De temps à autre, il levait les yeux vers le ciel noir et serrait contre lui les pans de son manteau afin de se protéger contre le vent froid des montagnes qui avait commencé à souffler à la tombée du soir.

Enfin, un léger bruit de pas, le long du sentier, le tira de sa torpeur. Il aperçut la silhouette menue d'une femme qui avançait rapidement, passait non loin de lui et s'arrêtait devant la tombe.

Il la regarda s'agenouiller et déposer un objet sur la sépulture, presser ses mains et sa tête contre la pierre non taillée et la couvrir de son manteau, comme pour la réchauffer. L'obscurité était à présent parsemée de petits cristaux de neige fondue.

Aristote ajusta encore une fois son manteau, mais une rafale de vent glacial lui arracha une quinte de toux. Aussitôt la femme se releva et se tourna vers le petit bois de chênes.

« Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Un homme en quête de vérité.

— Alors montre-toi », répliqua la femme.

Aristote quitta sa cachette et la rejoignit. « Je suis Aristote de Stagire.

— Le grand sage, acquiesça-t-elle. Qu'est-ce qui t'amène dans un lieu aussi triste ?

— Je te l'ai dit, je cherche la vérité.

— Quelle vérité ?

— À propos de la mort du roi Philippe. »

La femme, qui était en réalité une jeune fille aux grands yeux sombres, baissa la tête et courba les épaules, comme si un poids trop lourd pesait sur elle. « Je ne crois pas que je puisse t'aider.

— Pourquoi viens-tu rendre hommage à cette tombe, dans le noir ? C'est ici qu'est enseveli Pausanias, l'assassin du roi.

— J'aimais cet homme, il m'avait offert des cadeaux de noce et nous devions nous marier.

— Je l'ai entendu dire. Voilà pourquoi je suis venu. Est-il vrai qu'il était l'amant du roi Philippe ? »

La jeune fille secoua la tête. « Je… je l'ignore. On murmure que lorsque Philippe épousa la jeune Eurydice, Pausanias lui fit

une scène de jalousie qui rendit fou de rage le père de la mariée, le noble Attale. »

Aristote ne cessait de scruter le visage de son interlocutrice, et tandis qu'il évoquait cette ignoble histoire, il crut voir des larmes briller sur ses joues creuses. « D'après les mêmes rumeurs, Attale l'invita dans sa résidence de chasse, où il l'abandonna toute la nuit à la violence de ses gardes-chasse. »

La jeune fille sanglotait à présent, sans pouvoir se contenir, ce qui ne parvint pas pour autant à émouvoir le philosophe, qui poursuivit : « Pausanias demanda à Philippe de le venger de cette humiliation. Mais le roi refusa et Pausanias le tua. Est-ce vraiment ce qui s'est produit ?

— Oui, admit-elle en sanglotant.

— C'est là l'entière vérité ? »

La jeune fille s'abstint de répondre.

« Je sais que l'épisode de la chasse d'Attale est vrai, reprit Aristote. J'ai mes informateurs. Mais quelle en fut la cause ? N'était-ce simplement qu'une trouble histoire d'amours masculines ? »

Son interlocutrice feignit de partir, comme si elle voulait mettre fin à cette conversation. Le châle qui recouvrait sa tête était déjà blanc de neige, et le sol disparaissait sous une fine couche immaculée. Aristote l'attrapa par le bras. « Alors ? », insista-t-il en plantant ses petits yeux gris de rapace dans les siens.

La jeune fille secoua la tête. « Viens, lui dit soudain le philosophe sur un ton plus doux. J'ai une maison non loin d'ici, dont le feu devrait être encore allumé. »

La jeune fille le suivit docilement jusqu'à son habitation.

Aristote l'invita à s'asseoir près de la cheminée et attisa le feu. « Je n'ai rien à t'offrir, à l'exception d'une infusion d'herbes chaudes. Je suis de passage. »

Il prit un pot qui se trouvait dans le foyer, puis versa une partie de son contenu dans deux tasses de terre cuite.

« Alors, que sais-tu que j'ignore ?

— Pausanias n'a jamais été l'amant du roi, et il n'a jamais eu de liaisons avec aucun homme. C'était un garçon simple aux origines humbles, et il aimait les femmes. Quant au roi Philippe,

on a murmuré beaucoup de choses sur d'éventuelles amours masculines, mais personne n'a jamais rien vu.

— Comment se fait-il que tu sois si bien informée ?

— Je suis la boulangère du palais.

— Un épisode de ce genre aurait toutefois pu se produire, même s'il ne s'est pas répété.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Pausanias m'a raconté qu'il avait surpris Attale au beau milieu d'une conversation très secrète et très dangereuse.

— Il écoutait peut-être derrière les portes.

— Ce n'est pas exclu.

— T'a-t-il dit de quoi il s'agissait ?

— Non, mais les coups qu'ils lui infligèrent ensuite visaient, selon moi, à le terroriser, à l'abattre sans le tuer : l'assassinat d'un garde du corps du roi aurait éveillé trop de soupçons.

— Alors, faisons une hypothèse : Pausanias surprend Attale en train de proférer des propos dangereux, visant, disons à préparer une conjuration. Il menace de tout révéler. Attale l'invite dans un lieu isolé en feignant de vouloir négocier, puis pour lui donner une leçon, l'abandonne à la violence de ses gardes-chasse. Mais pourquoi Pausanias aurait-il tué le roi Philippe ? Cela n'a aucun sens.

— Les bruits qu'on a colportés sur le refus du roi de venger Pausanias en ont-ils ? Pausanias était un garde du corps robuste, habile dans l'art de manier les armes : il n'avait besoin de personne pour se venger.

— C'est vrai, admit Aristote en songeant au formidable physique de son voiturier. Alors, comment expliques-tu ce geste ? S'il était le jeune homme loyal que tu m'as décrit, pourquoi aurait-il assassiné son roi ?

— Je n'arrive pas à le comprendre, mais s'il avait vraiment voulu tuer le roi, ne crois-tu pas qu'il disposait d'occasions beaucoup plus favorables, étant son garde du corps ? Il aurait très bien pu le tuer dans son sommeil.

— C'est ce que j'ai toujours pensé. Mais il me semble que ni toi ni moi ne sommes en mesure de trouver une réponse à nos

interrogations. Connais-tu quelqu'un qui pourrait détenir des informations à ce sujet ?

— On dit que Pausanias avait des complices, ou tout au moins une couverture : un groupe d'hommes l'attendait avec un cheval près du bosquet de chênes où nous nous sommes rencontrés tout à l'heure.

— On dit aussi que l'un d'eux a été identifié, observa la jeune fille en plongeant brusquement ses yeux dans ceux de son interlocuteur.

— Et où se trouverait ce survivant ?

— Dans une auberge de Béroée, sur la rive de l'Haliacmon : il se fait appeler Nicandre, mais c'est certainement un nom d'emprunt.

— Et quel est son vrai nom ? demanda Aristote.

— Je l'ignore. Et si je le savais, je saurais aussi pourquoi Pausanias a fait ce qu'il a fait, et a subi ce qu'il a subi. »

Aristote s'apprêta à remplir la tasse de la jeune fille, mais elle l'arrêta d'un geste de la main et se leva.

« Il est temps que je rentre chez moi, sinon on viendra me chercher.

— Comment puis-je te remercier de ce que..., commença Aristote.

— En trouvant le véritable coupable, l'interrompit-elle, et en m'apportant son nom. »

Elle ouvrit la porte et s'engagea en toute hâte dans la rue déserte. Aristote s'écria : « Attends, tu ne m'as même pas dit comment tu t'appelais ! » Mais la jeune fille avait déjà disparu dans le tourbillon des flocons, dans les ruelles silencieuses de la ville endormie.

40

Le régent Antipatros le reçut dans l'ancienne salle du trône, emmitouflé dans un manteau de laine brute et vêtu d'un pantalon de feutre. Un grand feu brûlait au milieu de la salle, mais une bonne partie de la chaleur s'échappait, avec la fumée, par un trou ouvert au centre du plafond.

« Comment te portes-tu, général ? demanda Aristote.

— Bien, quand je suis loin de Pella. La seule vue de la reine me donne la migraine. Et toi, comment vas-tu, maître ?

— Je vais bien, moi aussi, mais le poids des ans commence à se faire sentir. Et je n'ai jamais supporté le froid.

— Quelles sont les raisons de ta visite ?

— Je désirais faire une offrande sur la tombe du roi avant de regagner Athènes.

— Cela t'honore, mais c'est également très dangereux. Si tu te débarrasses des gardes que je t'assigne, comme puis-je te protéger ? Attention, Aristote, la reine est une véritable tigresse.

— J'ai toujours entretenu de bons rapports avec Olympias.

— Cela ne suffit pas, commenta Antipatros en se levant et en s'approchant du feu, devant lequel il tendit les paumes de ses mains. Je te jure que cela ne suffit pas. » Il s'empara d'un pot sur le bord du foyer, et prit deux coupes de bonne céramique attique. « Un peu de vin chaud ? »

Aristote acquiesça.

« Des nouvelles d'Alexandre ?

— D'après le dernier message de Parménion, il traversait la Lycie.

— Tout se passe donc bien.

— Pas tout, hélas.

— Qu'y a-t-il ?

— Alexandre attend des renforts. Les jeunes gens auxquels il a accordé une permission et les nouvelles recrues sont déjà dans les Détroits, mais ils sont bloqués par la flotte de Memnon. Si

mes calculs sont justes, à l'heure qu'il est Alexandre pourrait se trouver dans la grande Phrygie, du côté de Sagallassos ou Célènes. Il doit certainement s'inquiéter en constatant que personne n'arrive.

— Ne peut-on donc rien faire ?

— La supériorité de Memnon sur mer est écrasante : si je donnais à ma flotte l'ordre d'appareiller, il la coulerait avant même qu'elle ne puisse prendre le large. Nous sommes dans le pétrin, Aristote. Mon seul espoir est que Memnon tente un débarquement sur le territoire macédonien : dans ce cas, je pourrais espérer le battre. Mais l'homme est rusé, et il ne se hasardera certainement pas à faire un mouvement erroné.

— Alors, quelles sont tes intentions ?

— Je n'en ai aucune pour le moment. J'attends que Memnon se décide à faire le premier pas : il ne peut tout de même pas rester éternellement à l'ancre. Et toi, maître ? As-tu donc effectué ce voyage dans le seul but de déposer une offrande sur la tombe du roi Philippe ? Si tu ne me dis pas la vérité, j'aurai du mal à te protéger.

— Je devais voir quelqu'un.

— À propos de la mort du roi ?

— Oui. »

Antipatros hocha la tête, comme s'il s'attendait à cette réponse.

« Restes-tu quelque temps parmi nous ?

— Je repars demain. Je rentre à Athènes. Par la mer, si je trouve un bateau à Méthône. Sinon, par la route.

— Comment est la situation à Athènes ?

— Bonne, tant qu'Alexandre remporte des victoires.

— Eh oui, soupira Antipatros.

— Eh oui », répéta Aristote.

Alexandre prit ses quartiers à Célènes, non loin des sources du Méandre. C'était la résidence du satrape de la grande Phrygie. Il ne rencontra aucune difficulté car tous les soldats perses s'étaient barricadés dans une forteresse, au sommet de cette belle ville – un éperon rocheux qui surplombait un petit lac aux eaux transparentes, créé par le fleuve Marsyas, affluent du Méandre. Cette troupe ne devait pas être importante car elle

n'essaya pas de défendre la muraille, qui ne semblait pas en très bon état.

Lysimaque effectua une reconnaissance autour de la forteresse et revint de fort mauvaise humeur. « Elle est imprenable, dit-il. On y accède uniquement par une poterne située à mi-côte, du côté oriental. Mais les marches qui conduisent à l'entrée ne peuvent être gravies que par un seul homme à la fois, sous la menace de deux bastions. Il faudrait imposer un blocus, en espérant que l'ennemi n'a pas amassé trop de vivres. Pour ce qui est de l'eau, elle coule en abondance, et ces gens-là disposent certainement d'un puits, relié au lac.

— Et si nous leur demandions quelles sont leurs intentions ? proposa Léonnatos.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, rétorqua Lysimaque. Nous ignorons où se trouve Parménion et dans quelle condition est son corps d'armée. Si le blocus nous demande beaucoup de temps, nous risquons de ne jamais nous rencontrer.

Alexandre donna un coup d'œil aux remparts : les soldats perses n'avaient pas l'air très belliqueux, ils paraissaient plus intrigués qu'alarmés. Ils se pressaient le long du chemin de ronde et observaient l'armée macédonienne en s'accoudant au parapet.

« L'idée de Léonnatos n'est peut-être pas si saugrenue que ça », dit-il. Puis, à l'adresse d'Eumène : « Prépare une ambassade avec un interprète et approche-toi le plus possible de la poterne. Ils ne connaissent pas nos intentions mais ils savent sans doute qu'aucun obstacle ne nous a arrêtés jusqu'à présent. Rien ne prouve qu'ils aient tellement envie de nous défier.

— C'est vrai, insista Léonnatos, fier de l'intérêt que le roi portait à sa proposition. S'ils avaient voulu nous arrêter, ils auraient pu nous attaquer cent fois sur la route qui vient de Termessos.

— Inutile de se perdre en conjectures, interrompit Alexandre. Attendons le retour d'Eumène. Nous saurons alors ce qui nous attend.

— Si quelqu'un m'accompagnait, j'irais bien jeter un coup d'œil à la ville, intervint Callisthène. On dit que la grotte où le

satyre Marsyas aurait été écorché vif par Apollon, qu'il avait défié en un concours musical, se trouve de l'autre côté du lac. »

Lysimaque attribua à Callisthène une escorte composée d'une dizaine « d'écuyers » : il était nécessaire que l'historien visite les lieux qu'il aurait à décrire.

Pendant ce temps, Eumène réunit une ambassade. Muni d'un héraut et d'un interprète, il avança vers la poterne et demanda une entrevue avec le commandant de la garnison. La réponse ne tarda pas : la poterne s'ouvrit en grinçant et le commandant sortit, accompagné par un groupe d'hommes armés. Eumène comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'un Perse, mais d'un Phrygien, probablement originaire de cet endroit : le satrape perse était sans doute parti depuis longtemps.

Le secrétaire le salua avant d'ordonner au traducteur de traduire ses propos : « Le roi Alexandre me charge de te dire que si tu te rends, il ne vous sera fait aucun mal, et surtout ta ville ne sera nullement endommagée. En revanche, si tu tentes de résister, nous ferons un blocus devant la forteresse et aucun de tes hommes n'en sortira vivant. Quel message dois-je lui transmettre ? »

Le commandant lui livra immédiatement sa réponse, prouvant ainsi qu'il avait déjà pris sa décision : « Tu peux dire à ton roi que nous n'avons pas l'intention de nous rendre pour le moment. Nous attendrons deux jours. Si nous n'avons pas reçu de renforts d'ici là, nous capitulerons. »

Eumène fut stupéfié par la naïveté et la sincérité du commandant. Il le salua très cordialement et rebroussa chemin.

« C'est absurde ! s'exclama Lysimaque. Je n'aurais jamais cru une telle histoire si on me l'avait racontée.

— Pourquoi ? répliqua Eumène. C'est la décision la plus sensée qui soit. Cet homme a fait ses calculs : il s'est dit que si le gouverneur perse contre-attaquait et nous battait, il devrait rendre compte de sa reddition sans combattre et serait empalé. En revanche, si le gouverneur ne se montrait pas d'ici à deux jours, cela signifierait qu'il ne viendrait pas. Dans ce cas, il serait plus prudent de se rendre.

— Cela vaut mieux, commenta Alexandre. Les commandants peuvent s'installer en ville en réquisitionnant les logements nécessaires. Les officiers de grade inférieur resteront au campement avec leurs troupes. Dispose un bataillon de pézétairoï autour de la citadelle et des sentinelles à la base des surplombs rocheux afin d'empêcher quiconque d'entrer ou de sortir. Je veux également un escadron de cavalerie légère, thrace et thessalienne, sur toutes les voies d'accès pour éviter les surprises. Nous allons voir si cette histoire des deux jours est une chose sérieuse ou une plaisanterie. Je vous attends tous pour le dîner : j'ai pris mes quartiers dans le palais du gouverneur, une résidence fort belle et fort riche. J'espère que nous passerons une soirée agréable. »

Ils se retrouvèrent à l'heure dite et furent bientôt rejoints par Callisthène, qui avait achevé sa visite de la ville. Un domestique lui apporta le nécessaire pour ses ablutions, puis le conduisit à l'un des tricliniums qu'on avait disposés en demi-cercle autour de celui d'Alexandre. Ce soir-là, le roi avait également convié Thessalos, son acteur préféré, ainsi que le devin Aristandre et Philippe, son médecin personnel.

« Alors, qu'as-tu vu de beau ? demanda le roi à l'historien tandis que les cuisiniers commençaient à servir le repas.

— J'ai trouvé ce à quoi je m'attendais, répondit Callisthène. Il y a bien une peau dans la grotte où le fleuve prend sa source. On dit qu'elle a appartenu au satyre Marsyas, écorché par Apollon. Vous connaissez l'histoire : le satyre défia le dieu Apollon en un concours musical. Il se déclara prêt à jouer de la flûte contre le dieu, qui jouerait de la cithare. Apollon accepta ce défi à une condition : si Marsyas perdait, il devrait se laisser écorcher vif. C'est ce qui se produisit. Il faut dire que leurs prestations étaient jugées par les neuf muses : il était évident qu'elles n'auraient pas fait de tort à leur dieu. »

Ptolémée sourit. « Il est difficile de croire que la grotte renferme vraiment la peau du satyre.

— C'est pourtant le cas, semble-t-il, répliqua Callisthène. La partie supérieure a tout d'une peau humaine, même si elle s'est momifiée. En revanche, la partie inférieure est celle d'un bouc.

— Facile à réaliser, observa le médecin Philippe. Un bon chirurgien peut couper et coudre ce qu'il souhaite. Certains taxidermistes parviennent à créer les créatures les plus fantastiques qui soient : Aristote m'a raconté qu'il a vu un centaure empaillé dans un sanctuaire du mont Pélion, en Thessalie. Mais il m'a assuré qu'il s'agissait d'un torse d'homme et d'un corps de poulain, habilement assemblés. »

Le roi s'adressa alors à Aristandre : « Qu'en dis-tu ? Callisthène a-t-il vu la peau d'un satyre ou une manœuvre des prêtres pour attirer des pèlerins et recueillir de riches offrandes pour leur sanctuaire ? »

Nombre de convives éclatèrent de rire. Le devin les foudroya du regard, et les rires s'éteignirent bien vite, même sur les lèvres des plus forts et des plus effrontés d'entre eux.

« Il est facile de rire de ces modestes expédients, dit-il, mais je me demande si la signification que cachent ces manifestations vous ferait également rire. Y a-t-il quelqu'un, parmi les valeureux guerriers que vous êtes, qui a déjà exploré la région qui s'étend au-delà de notre perception ? Y a-t-il quelqu'un, parmi vous, qui aurait le courage de me suivre dans un voyage vers les ombres de la nuit ? Vous savez affronter la mort sur le champ de bataille, mais sauriez-vous affronter l'inconnu ? Sauriez-vous combattre les monstres insaisissables et invulnérables que notre nature la plus profonde dissimule même à notre conscience ?

« Avez-vous jamais désiré tuer votre père ? Avez-vous Jamais souhaité coucher avec votre mère ou votre sœur ? Que voyez-vous au fond de vous-mêmes lorsque vous êtes en proie à l'ivresse ? Ou quand vous violez un innocent en jouissant doublement de sa souffrance ? Telle est la nature du satyre ou du centaure, la bête ancestrale aux pieds fendus et à la queue féroce qui vit en nous et nous réduit en un instant à l'état de brutes ! Riez donc encore, si vous en êtes capables !

— Personne n'entendait se moquer de la religion et des dieux, Aristandre, dit le roi pour le calmer, mais de la mesquinerie de certains imposteurs qui profitent de la crédulité populaire. Allons, buvons maintenant, et soyons gais. Nous

avons encore de nombreux efforts à accomplir avant de découvrir notre destin. »

Tout le monde se remit à boire et à manger, et la conversation se ranima rapidement. Mais le regard et les propos d'Aristandre restèrent à jamais gravés dans la mémoire des convives.

Le souverain songea à leur première rencontre. Le devin lui avait alors parlé du cauchemar qui tourmentait ses nuits : un homme nu, brûlant vif sur son bûcher funéraire. Dans la confusion des voix et des bruits du banquet, Alexandre chercha un instant le regard d'Aristandre pour comprendre ce qui le poussait dans son sillage jusqu'au cœur de l'Asie, mais il n'y décela qu'une lumière trouble et un air absent. L'homme était ailleurs.

41

Le chef de la garnison de Célènes attendit que les deux jours convenus s'écoulent avant de se rendre. Le trésor du gouverneur passa presque entièrement dans les caisses de l'armée macédonienne. Alexandre maintint l'officier à son poste, il lui adjoignit un modeste contingent ainsi que quelques officiers de sa propre armée, puis il reprit la route du nord.

Quand il arriva à Gordion, au terme de cinq jours de marche à travers le haut plateau légèrement enneigé, il trouva Parménion. Le général avait posté des sentinelles autour de la vieille ville phrygienne, et il avait été averti de la présence de son souverain dès que son étendard rouge, frappé d'une étoile argéade en or, était apparu sur un paysage d'une blancheur aveuglante.

Il alla à la rencontre d'Alexandre avec une garde d'honneur conduite par son fils, Philotas. À quelques mètres du roi, il fit mettre l'armée en rangs et le rejoignit à pied, en tenant son cheval par les rênes. Alexandre sauta également à terre et marcha vers lui tandis que de grands cris de joie s'élevaient pour saluer la réunion des deux contingents de l'armée.

Parménion l'étreignit et l'embrassa sur les deux joues : « Sire, tu ne peux imaginer combien je suis heureux de te voir. J'étais très inquiet, car nous sommes incapables de comprendre la tactique des Perses.

— Moi aussi, je suis heureux de te voir, général. Ton fils Philotas se porte-t-il bien ? Et tes hommes ?

— Ils vont tous bien, sire. Ils ont préparé une fête pour ton arrivée. Il y aura de quoi boire et manger. »

Tout en parlant il se mit en chemin avec Alexandre. De temps à autre, Bucéphale poussait son maître du nez pour attirer son attention. Les fantassins leur emboîtaient le pas, et la cavalerie profitait de la vaste plaine pour avancer de front sur trois rangs. La vue de ces deux hommes qui se promenaient

tranquillement au beau milieu de ce haut plateau désert, suivi par cette formation imposante et par le grondement de dizaines de milliers de sabots, était vraiment impressionnante. « Nos renforts sont-ils arrivés ? demanda le roi.

— Hélas, non.

— Sais-tu au moins s'ils approchent ?

— Pas encore. »

Alexandre poursuivit sa route en silence car la question qu'il souhaitait poser à Parménion pesait considérablement sur son cœur. Parménion se tut par discrétion.

« Et lui, où est-il ? interrogea soudain Alexandre comme s'il lui demandait des renseignements insignifiants.

— Sisinès m'a rapporté ton message de vive voix et je me suis contenté d'exécuter tes ordres. Amyntas est sous surveillance dans ses quartiers, et j'ai provisoirement placé Philotas à la tête de la cavalerie thessalienne.

— Comment a-t-il pris la chose ?

— Mal, c'était prévisible.

— Cette histoire me semble invraisemblable. Il m'a toujours été fidèle : je l'ai vu risquer sa vie pour moi en de nombreuses occasions. »

Parménion secoua la tête. « Il est fréquent que le pouvoir corrompe », observa-t-il. Mais il pensait en son for intérieur que c'était inévitable. « Toutefois, rien ne nous prouve qu'il ait accepté cette offre.

— L'envoyé perse et la lettre ?

— Il est mon prisonnier. Et je peux te montrer la lettre qu'il avait sur lui.

— Est-elle rédigée en grec, ou en perse ?

— En grec, ce qui me paraît normal. La cour du Grand Roi regorge de Grecs, dont bon nombre d'Athéniens. Darius ne doit donc avoir aucune difficulté à produire un document de ce genre.

— Et l'argent promis ?

— Aucune trace. Tout au moins pour le moment. »

Le camp macédonien de Parménion s'offrait maintenant à leur vue. Il était en grande partie constitué de tentes, mais il était également ponctué de petites constructions en bois, ce qui

signifiait que l'armée était déjà installée à cet endroit depuis un certain temps.

C'est alors qu'on entendit une série de sonneries de trompette. Bientôt, le contingent se présenta sur le pied de guerre pour rendre les honneurs au roi.

Alexandre et Parménion remontèrent à cheval et passèrent en revue les troupes qui battaient leurs boucliers de leurs épées et scandaient :

Alexandre ! Alexandre ! Alexandre !

Le souverain salua ses hommes d'un signe de la main et des yeux. Il était très ému.

« Nous contrôlons la moitié, ou presque, de l'Anatolie, dit Parménion. Aucun Grec n'a jamais conquis de territoire aussi vaste : pas même Agamemnon. Mais l'inertie des Perses m'étonne. Les gouverneurs de la Phrygie et de la Bithynie nous ont livré bataille sur le Granique de leur propre initiative. Ils n'auraient pas eu le temps matériel de consulter le Grand Roi. À l'heure qu'il est, Darius a certainement pris sa décision depuis longtemps, et je ne parviens pas à comprendre le calme qui règne ici : pas d'attaque, pas d'embuscade… ils n'essaient même pas de négocier.

— Tant mieux, répliqua Alexandre, car je n'ai nullement l'intention de traiter avec eux. »

Parménion garda le silence : il connaissait bien le tempérament de son roi. Celui-ci ne respectait qu'un seul ennemi : Memnon, mais on n'avait plus aucune nouvelle de lui depuis un certain temps. Seul le retard des renforts qui auraient dû venir de Macédoine laissait entendre que c'était encore un adversaire très redoutable.

Ils poursuivirent leur conversation dans le logement du vieux général, où les retrouvèrent les autres compagnons du roi, ainsi que le Noir, Philotas et Cratère. Mais il n'était pas difficile de comprendre qu'ils avaient tous envie de se distraire et de s'amuser. De fait, ils abandonnèrent bien vite les sujets stratégiques et militaires pour des domaines plus agréables, tels que le vin et les belles filles. Le camp en regorgeait : certaines étaient envoyées par des souteneurs, d'autres s'étaient spontanément unies à la troupe après avoir reçu des cadeaux ou

des promesses, d'autres encore avaient été achetées comme esclaves par l'un des nombreux marchands qui suivaient l'armée, comme les puces suivent les chiens.

Alexandre dîna avec ses hommes, mais il préféra s'éloigner quand il vit que des jeunes gens commençaient à danser parmi les tables dans le plus simple appareil. La nuit était belle, la soirée fraîche et sereine. Il s'approcha d'un officier de Parménion, qui inspectait les corps de garde, et lui demanda :

« Où tenez-vous prisonnier le prince Amyntas ? »

L'homme se raidit en reconnaissant le roi. Il l'accompagna jusqu'à l'une des habitations en bois qui se dressaient dans le campement. Les gardes ouvrirent les verrous et le firent entrer.

Amyntas veillait à la lumière d'une lanterne, dans une pièce dépouillée, aux murs composés de troncs bruts. Il lisait un papyrus qu'il avait déroulé sur une table tout aussi rustique et maintenu à l'aide de deux pierres, sans doute ramassées sur le sol. Il leva les yeux dès qu'il s'aperçut que quelqu'un se tenait dans l'embrasure de la porte, et se frotta les paupières. Puis quand il eut identifié l'homme qui se tenait devant lui, il quitta son siège et recula vers le mur : son visage traduisait la souffrance et le désespoir. « C'est toi qui m'as fait mettre aux arrêts ? demanda-t-il.

— Oui, acquiesça Alexandre.

— Pourquoi ?

— Parménion ne te l'a-t-il pas dit ?

— Non. Il m'a seulement arrêté devant mes hommes en plein jour, et enfermé dans ce trou à rats.

— Il a mal interprété mes ordres et s'est certainement trompé par excès de prudence.

— Et quels étaient tes ordres ?

— Te mettre aux arrêts jusqu'à mon arrivée, et non te déshonorer devant tes soldats.

— Et pourquoi ? », insista Amyntas.

Il avait un aspect terrible : il ne devait pas se coiffer ni se raser, ni même changer de vêtements depuis longtemps.

« On a intercepté un envoyé du Grand Roi qui t'apportait une lettre dans laquelle on te promettait deux mille talents d'or et le trône de Macédoine si tu parvenais à m'éliminer.

— Je ne l'ai jamais vue, et si j'avais voulu te tuer, j'en aurais eu cent fois l'occasion depuis le jour où ton père a été assassiné.

— Je ne pouvais pas courir de risques. »

Amyntas le regarda dans les yeux. « Qui t'a conseillé d'agir de la sorte ?

— Personne. J'ai pris cette décision de mon propre chef. » Amyntas baissa la tête et s'adossa contre le mur de bois. La lumière de la lampe n'éclairant que le bas de son visage, ses yeux demeuraient dans la pénombre. Il songeait au jour où le roi Philippe avait été assassiné et où il avait choisi d'appuyer Alexandre pour éviter de déclencher une guerre dynastique. Il l'avait accompagné en armes au palais, et s'était toujours battu à ses côtés.

« Tu m'as fait emprisonner sans même examiner les charges qui pèsent contre moi…, murmura-t-il d'une voix tremblante. Et moi qui ai risqué ma vie pour toi à plusieurs reprises !

— Les rois n'ont pas le choix, répliqua Alexandre. Surtout dans ce genre de moment. » Et il revoyait son père s'écrouler sur les genoux dans une mare de sang, blêmir mortellement. « Tu as peut-être raison : cette histoire n'a probablement pas de sens, mais je ne peux pas faire comme si de rien n'était. Tu agirais comme moi si tu étais à ma place. Je ne peux qu'abréger le plus possible ton humiliation. Mais je dois d'abord savoir. Je t'enverrai un domestique pour que tu puisses prendre un bain, et un coiffeur qui te lavera les cheveux et te rasera. Tu as un aspect épouvantable. »

Il ordonna aux sentinelles de prendre les mesures nécessaires pour qu'on s'occupe du prince Amyntas, puis il se dirigea vers la tente de Parménion, où se déroulait le banquet. On entendait des cris, des bruits de couverts, des gémissements et des grognements, et la mélodie, plutôt fausse, des flûtes et d'autres instruments barbares qu'il n'aurait pas su reconnaître.

Il pénétra sous la tente et la traversa en enjambant à plusieurs reprises des corps nus et haletants, accouplés de toutes les façons possibles sur les nattes qui recouvraient le sol. Il alla s'étendre près d'Héphestion et se mit à boire. Il continua toute la nuit, jusqu'à l'abrutissement et l'inconscience.

42

Callisthène se présenta un peu avant midi en compagnie d'un garde du corps. Alexandre était assis à sa table de travail.

Son visage portait les traces de l'orgie de la nuit précédente, s'il était sobre et concentré. Il contemplait une feuille de papyrus étalée sur la table, une coupe fumante à la main. Elle contenait sans doute une infusion que Philippe, le médecin, avait prescrite pour atténuer les séquelles de sa cuite.

« Avance, lui dit-il. J'aimerais que tu jettes un coup d'œil à cette lettre.

— De quoi s'agit-il ? interrogea Callisthène en s'exécutant.

— D'une missive trouvée sur un envoyé du Grand Roi et adressée à mon cousin Amyntas. Je voudrais que tu l'examines et que tu me dises ce que tu en penses. »

Callisthène parcourut le texte sans montrer aucun signe de surprise, puis il demanda : « Qu'as-tu besoin de savoir ?

— Je ne sais pas… Qui en est l'auteur, par exemple ? »

Callisthène se repencha sur la lettre, cette fois-ci plus attentivement : « Elle a certainement été rédigée par quelqu'un de cultivé et d'assez raffiné. En outre, le papyrus est d'excellente qualité, tout comme l'encre. Je peux même… »

Non sans stupéfaction, Alexandre le regarda lécher le bout de son doigt, le poser sur l'encre et le porter de nouveau à ses lèvres.

« Je peux même te dire que ce type d'encre est fabriqué en Grèce à partir du jus de sureau et du noir de fumée…

— En Grèce ? interrompit le roi.

— Oui, mais cela ne signifie pas grand-chose. Les gens emportent leur encre dans leurs déplacements. Je m'en sers, moi aussi, tout comme tes compagnons…

— Es-tu en mesure de tirer d'autres renseignements de ce texte ? »

Callisthène secoua la tête. « Je ne crois pas.

— Si quelque chose devait te revenir à l'esprit, viens m'en informer sans tarder », lui dit Alexandre avant de le remercier et de le renvoyer.

Dès que Callisthène fut sorti, le roi fit appeler Eumène. Tout en l'attendant, il saisit son flacon d'encre, y trempa la pointe de son doigt, le goûta et répéta l'opération qu'avait effectuée l'historien. Il remarqua que les deux encres avaient le même goût.

C'est alors que son secrétaire arriva. « Puis-je t'être utile ?

— Aurais-tu vu l'Égyptien dans le camp ? demanda Alexandre.

— Parménion m'a dit qu'il était reparti aussitôt après lui avoir livré ta réponse.

— Étrange. Essaie d'en savoir plus, si tu le peux.

— Je ferai mon possible. Des nouvelles de nos renforts ?

— Hélas, pas encore. »

Le secrétaire sortit en écartant un pan du pavillon royal. Une rafale de vent froid pénétra par la fente et éparpilla sur le sol les papiers que le roi consultait. Tandis que Leptine ajoutait un peu de charbon dans le brasero qui réchauffait à grand-peine la pièce, Alexandre s'empara d'une feuille et se mit à écrire :

Alexandre, roi des Macédoniens, à Antipatros, régent du trône et gardien de la maison royale salut !

Je te félicite de la sagesse avec laquelle tu gouvernes notre patrie pendant que nous combattons dans des régions lointaines contre les barbares.

Au cours des derniers jours, Parménion a capturé un envoyé du Grand Roi qui apportait une lettre à mon cousin Amyntas. L'auteur de cette missive lui promettait le trône de Macédoine ainsi qu'une somme de deux mille talents d'or s'il parvenait à me tuer.

Ce complot a été éventé grâce à un Egyptien du nom de Sisinès, qui affirme avoir entretenu des rapports amicaux avec mon père Philippe. Mais il a disparu. C'est un homme d'environ soixante ans, aux cheveux clairsemés, au nez aquilin, aux yeux sombres et très mobiles, dont la pommette gauche est marquée d'un grain de beauté. Je désire que tu mènes une enquête à son

sujet et que tu me tiennes informé si jamais tu devais le voir en ville ou au palais.

Porte-toi bien.

Alexandre scella la missive dont il chargea un courrier personnel, qui partit aussitôt. Puis il gagna la tente de Parménion. Le général était allongé sur son lit de camp. Muni de lotion à base d'huile d'olive et de suc d'ortie, un serviteur massait l'épaule gauche, où une vieille blessure, qu'il avait eue dans sa jeunesse lors d'une bataille en Thrace, se réveillait par mauvais temps et le faisait terriblement souffrir. Il se leva aussitôt et enfila une tunique. « Sire, je n'attendais pas ta visite. Que puis-je t'offrir ? Un peu de vin chaud ?

— Général, je souhaite interroger le prisonnier perse. Peux-tu me trouver un interprète ?

— Bien sûr. Maintenant ?

— Oui, dès que possible. »

Parménion se rhabilla en toute hâte. Il ordonna au domestique d'appeler l'interprète et conduisit Alexandre vers la bicoque où le messager était enfermé sous étroite surveillance.

« Tu l'as déjà interrogé, je suppose, observa le roi chemin faisant.

— Oui, répondit Parménion.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Ce que nous savons. Que le Grand Roi lui a confié un message personnel pour un chef yauna du nom d'Amyntas.

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre. Dans un premier temps, j'ai pensé le soumettre à la torture, puis cela m'a semblé inutile : personne ne songerait à révéler des informations de nature secrète à un simple envoyé.

— Comment es-tu parvenu à l'intercepter ?

— Grâce à Sisinès.

— L'Égyptien ?

— Oui. Il s'est présenté un beau jour en disant qu'il avait aperçu un personnage suspect dans le campement des marchands et des femmes.

— Tu le connaissais ?

— Bien sûr. Il avait travaillé pour nous en qualité d'informateur lors de notre premier débarquement en Asie par ordre de ton père. Mais je ne l'avais plus revu.

— Cela n'a-t-il pas éveillé tes soupçons ?

— Non, il n'y avait aucune raison à cela. Il s'est toujours montré fiable, et a toujours été récompensé en conséquence. Cette fois aussi.

— Tu aurais dû le retenir, répliqua Alexandre à l'évidence contrarié. Tout au moins jusqu'à mon arrivée.

— Je suis désolé, dit Parménion en baissant la tête. Je ne l'ai pas estimé nécessaire, d'autant plus qu'il m'a laissé entendre qu'il était sur les traces d'un autre espion perse. Mais Si j'ai commis une erreur, je te prie de me pardonner sire, Je…

— Ce n'est pas grave. Tu as cru bon d'agir ainsi. Maintenant, voyons ce prisonnier. »

Tout en discutant, ils étaient arrivés devant la bicoque où le messager perse était détenu. Parménion ordonna au garde d'ouvrir.

Le soldat s'exécuta. Il entra le premier pour s'assurer que tout était bien en ordre, puis il ressortit, l'air déconcerté.

« Qu'y a-t-il ? demanda le général.

— Il est… il est mort », balbutia le soldat en indiquant l'intérieur de la bicoque.

Alexandre y pénétra et s'agenouilla devant le cadavre. « Appelle immédiatement mon médecin », s'écria-t-il. Puis, à l'adresse de Parménion : « À l'évidence, cet homme en savait plus long que tu ne le croyais, sinon on ne l'aurait pas tué.

— Je suis désolé, sire, répliqua le général fort gêné. Je… je suis un soldat. Mets-moi à l'épreuve sur un plan de bataille, confie-moi une tâche au combat, la plus dure qui soit, et je saurai comment me comporter en conséquence, mais ces intrigues me jettent dans l'embarras. Je regrette…

— Peu importe, dit le roi. Voyons ce qu'en pense Philippe. »

Le médecin examina bientôt le corps du messager.

« Y a-t-il des indices ? interrogea Alexandre au bout d'un moment.

— Il a certainement été empoisonné, et sans aucun doute avec le repas d'hier soir.

— Pourrais-tu découvrir de quel type de poison il s'agit ? »

Philippe se releva et demanda qu'on lui apporte de l'eau pour qu'il puisse se laver les mains. « Oui, je crois, mais il me faudrait l'ouvrir…

— Fais le nécessaire, lui dit le roi, et quand tu auras fini, donne l'ordre de célébrer ses funérailles selon le rite perse. »

Philippe balaya les alentours du regard. « Mais il n'y a pas de tours du silence, ici.

— Alors, faites-en construire une, lança le roi à l'adresse de Parménion. On ne manque ni de pierres ni d'hommes.

— D'accord, sire, acquiesça le général. Y a-t-il autre chose ?

Alexandre demeura pensif un moment, puis il répondit : « Oui, fais libérer Amyntas et rends-lui son grade. Mais… fais attention.

— Bien sûr, sire.

— Bon. Retourne donc à tes massages, Parménion, et prends soin de ton épaule. Le temps va changer, ajouta-t-il en levant les yeux vers le ciel. Et pas en mieux. »

43

Un soir, au milieu de l'hiver, le commandant Memnon se sentit mal : il avait une forte nausée, des douleurs aiguës aux articulations et aux reins, et sa fièvre monta en peu de temps pour atteindre une température très élevée. Il s'enferma dans son logement, dans le château de poupe, tremblant et claquant des dents, et commença à refuser la nourriture qu'on lui apportait.

Il ne parvenait à boire qu'un peu de bouillon chaud, qu'il lui arrivait de vomir. Son médecin lui administra des médicaments destinés à soulager ses souffrances et l'obligea à avaler de grandes quantités de liquides pour compenser celles qu'il perdait en transpirant abondamment, mais il ne réussit pas à trouver un traitement capable de le guérir.

La maladie de Memnon plongea les Perses dans la plus grande consternation, mais nombre d'entre eux remarquèrent la froideur dont faisait preuve, en revanche, le commandant en second, l'un des leurs, un dénommé Tigrane, qui avait jusqu'alors conduit la flotte dans la mer Rouge. C'était un homme ambitieux, un intrigant, qui n'avait jamais caché sa désapprobation, à la cour, face à la décision du roi Darius de confier le commandement suprême à un mercenaire yauna.

C'est lui qui remplaça Memnon quand il s'avéra que le Grec n'était plus en mesure d'assurer le commandement. Il ordonna aussitôt qu'on lève l'ancre et qu'on se dirige vers le sud, abandonnant ainsi le blocus des Détroits.

Memnon demanda alors à rejoindre la terre ferme et Tigrane ne s'y opposa pas. Il voulut aussi qu'on lui donne quatre de ses mercenaires, ses soldats les plus fidèles, afin qu'ils lui prêtent main-forte au cours du voyage qu'il s'apprêtait à entreprendre. Le nouveau commandant lui lança un regard de commisération, persuadé que, dans son état, le malade n'irait pas bien loin, mais il lui souhaita bonne chance en perse et le renvoya.

Ainsi, on descendit en pleine nuit une chaloupe contenant cinq hommes, qui glissa sur l'eau à grands coups de rames et gagna une petite crique déserte sur la côte orientale de l'Hellespont. Cette nuit-là, les cinq hommes se mirent en route, car Memnon voulait être conduit auprès de sa femme et de ses enfants.

« Je veux les voir avant de mourir, dit-il dès qu'ils eurent touché terre.

— Tu ne mourras pas, commandant, répliqua l'un de ses mercenaires. Tu en as vu de bien pires. Mais nous t'emmènerons là où tu le désires, même au bout du monde s'il le faut, même à l'enfer. Et nous te porterons sur nos épaules si cela est nécessaire. »

Memnon acquiesça avec un sourire las, mais l'idée de revoir sa famille semblait l'animer d'une mystérieuse énergie, d'une force insoupçonnable. L'un de ses hommes partit à la recherche d'un moyen de transport quelconque, car le malade n'était pas en mesure de monter à cheval. Il revint le lendemain avec une carriole tirée par deux mulets et quatre chevaux qu'il avait achetés dans une ferme.

Chemin faisant, les mercenaires avaient tenu conseil et décidé que l'un d'entre eux les précéderait jusqu'à la route du Roi, d'où il enverrait un message à Barsine, de façon qu'elle puisse venir à leur rencontre. En effet, ils ne nourrissaient aucun espoir que leur commandant arrive vivant au palais royal de Suse, à deux mois de marche de là.

Pendant quelque temps, la maladie parut accorder un répit à Memnon, qui recommença à s'alimenter, mais quand la nuit tombait, sa température augmentait au point de lui brûler les tempes et lui brouiller l'esprit. Alors, il délirait et des cris s'échappaient de ses lèvres, les cris d'une vie entière d'affrontements, d'une terrible souffrance infligée et subie, les gémissements et les pleurs d'espérances perdues et de rêves envolés.

Le chef de son escorte, un homme de Tégée, qui avait toujours combattu à ses côtés, le regardait alors avec angoisse et lui passait un linge humide sur le front en grommelant : « Ce n'est rien, commandant, ce n'est rien. Une stupide fièvre ne

peut pas abattre Memnon de Rhodes, non… » comme s'il voulait s'en persuader.

L'homme qu'on avait envoyé en avant atteignit la route du Roi à hauteur du pont qui enjambait le fleuve Halys, construit, disait-on, par Crésus de Lydie. Il apprit alors qu'il n'était pas nécessaire de gagner Suse. En effet, ayant enfin décidé de donner une leçon au petit yauna qui avait osé envahir ses provinces occidentales, le roi Darius se dirigeait vers les portes syriennes, à la tête de cinq cent mille hommes, de centaines de chars de guerre, de dizaines de milliers de cavaliers. Il était parti avec toute sa cour, dont Barsine certainement. Ainsi l'invocation de Memnon voyagea de montagne en montagne aussi rapidement que la lumière des bûchers et le reflet des miroirs en bronze, que le galop effréné des étalons nyséens, et fut délivrée au Grand Roi, dans son pavillon de pourpre et d'or. Et le Grand Roi fit appeler Barsine.

« Ton époux est gravement malade, lui annonça-t-il, et il s'enquiert de toi. Il parcourt notre route royale dans l'espoir de te revoir une dernière fois. Nous ignorons si tu pourras le rejoindre avant qu'il ne meure, mais si tu souhaites aller à sa rencontre, nous te donnerons une escorte composée de dix Immortels de notre garde. »

Barsine eut l'impression que son cœur s'éteignait, mais elle ne broncha pas, ne versa pas la moindre larme. « Grand Roi, je te remercie de m'avoir avertie et de me permettre de partir. J'irai vers mon époux et je ne serai pas en paix, je n'aurai pas de repos, tant que je ne l'aurai pas retrouvé et embrassé. »

Elle regagna sa tente et, comme une Amazone, enfila un corset de feutre et un pantalon de cuir, prit le meilleur cheval qu'elle trouva et s'élança au grand galop, suivie à grand-peine par les gardes que le Grand Roi lui avait assignés.

Elle voyagea des jours et des nuits, se reposant quelques heures à peine quand elle changeait de cheval, ou quand la fatigue rendait ses membres insensibles. Un soir, au coucher du soleil, elle finit par apercevoir un petit convoi, qui avançait d'un pas inégal le long de la route semi-déserte : une carriole couverte, tirée par deux mulets, escortée par quatre hommes armés, à cheval.

Elle rejoignit la carriole et sauta à terre. Le commandant Memnon gisait à l'intérieur du véhicule, sur des peaux de mouton. Sa barbe était longue et ses lèvres gercées, ses cheveux hirsutes. L'homme le plus puissant du monde après le Grand Roi n'était plus qu'une larve humaine.

Mais il était encore vivant.

Barsine le caressa et l'embrassa tendrement sur la bouche et les yeux sans savoir s'il la reconnaissait ou pas. Puis elle balaya les alentours d'un regard angoissé, à la recherche d'un abri. Elle aperçut au loin, sur une colline, une maison de pierre, et enjoignit à ses hommes de demander l'hospitalité à son propriétaire pour quelques jours, ou quelques heures – elle l'ignorait.

« Je veux un lit pour mon mari, je veux le laver et le changer de vêtements, je veux qu'il meure comme un homme, et non comme une bête », dit-elle.

Le chef des gardes s'exécuta et peu après, Memnon fut transporté dans la demeure, accueilli avec tous les honneurs par le maître de maison perse, qui ordonna qu'on lui prépare un bain. Barsine le déshabilla, le lava et le vêtit d'habits propres. Elle lui parfuma les cheveux, que les serviteurs avaient coupés, lui appliqua un onguent rafraîchissant sur le front, puis elle le coucha et s'assit à ses côtés en lui tenant la main.

Il était tard à présent, et le maître de maison vint inviter la belle dame à dîner avec les hommes qui l'avaient accompagnée, mais Barsine déclina gentiment cette invitation.

« J'ai chevauché nuit et jour pour pouvoir le rejoindre et je ne le quitterai pas un instant tant qu'il sera vivant. »

L'homme sortit en refermant la porte derrière lui, et Barsine retourna auprès de son mari, dont elle caressait et mouillait les lèvres de temps à autre. Il était plus de minuit quand, vaincue par l'épuisement, elle s'assoupit sur la chaise.

Soudain, elle eut l'impression, dans son demi-sommeil, d'entendre la voix de son époux. Elle crut qu'il s'agissait d'un rêve, mais la voix répétait son nom avec insistance : « Bar… sine… » Elle sursauta et ouvrit les paupières : Memnon s'était arraché à sa torpeur, il fixait sur elle ses grands yeux fiévreux.

« Mon amour », murmura-t-elle en tendant la main pour lui caresser le visage.

Memnon la regardait, comme halluciné, il semblait vouloir lui dire quelque chose.

« Que veux-tu ? Parle, je t'en prie. »

Ses membres avaient retrouvé un peu de vitalité et son visage avait reconquis la beauté virile de jadis. Barsine approcha son oreille de sa bouche, pour ne pas perdre un mot de ce qu'il disait.

« Je veux…

— Que veux-tu, mon amour ? Tout ce que tu veux… tout ce que tu veux, mon adoré.

— Je veux te voir. »

Alors Barsine se souvint de la dernière nuit qu'ils avaient passée ensemble et comprit. Elle se leva d'un geste décidé, recula de façon à être éclairée le mieux possible par les deux lampes qui pendaient du plafond, et commença à se déshabiller. Elle se libéra de son corset, dénoua les lacets qui retenaient son pantalon scythe, et abandonna par la même occasion toute pudeur. Elle se redressa, nue et fière, devant lui.

Elle vit que ses yeux s'embuaient, que deux grosses larmes coulaient sur ses joues décharnées, et elle devina qu'elle avait exaucé son souhait. Elle sentit que son regard caressait lentement, doucement, son visage et son corps, elle sentit qu'il faisait ainsi l'amour avec elle pour la dernière fois.

Memnon dit, dans un filet de voix : « Mes garçons… »

Il chercha une nouvelle fois son regard pour lui transmettre ce qui restait de sa vie et de sa passion pour elle, puis il reposa la tête contre l'oreiller et s'éteignit.

Barsine enfila un manteau et se laissa tomber sur son corps inerte en sanglotant, le couvrant de baisers et de caresses. Il n'y avait pas d'autre bruit dans la maison que celui de ses pleurs désespérés, et les mercenaires grecs qui veillaient à l'extérieur, autour du feu, comprirent. Ils se levèrent et, en silence, rendirent les honneurs au commandant Memnon de Rhodes, à qui un destin odieux avait interdit de mourir en soldat, l'épée au poing.

Ils attendirent l'aube pour monter dans la chambre et prendre le corps de leur chef.

« Nous le placerons sur le bûcher selon nos usages », dit le plus âgé d'entre eux, celui qui venait de Tégée.

« Abandonner un corps aux chiens et aux charognards est insupportable pour nous. Cela prouve combien nous sommes différents. » Barsine comprit. Elle comprit qu'elle devait s'effacer en cette heure suprême et permettre à Memnon de retourner parmi ses gens, de recevoir les honneurs funèbres du rite grec.

Ils élevèrent un bûcher au milieu d'une prairie blanchie par le givre et y déposèrent le corps de leur commandant, revêtu de son armure et coiffé de son casque, sur lequel se détachait la rose en argent de Rhodes.

Et ils y mirent le feu.

Le vent qui balayait le haut plateau alimenta les flammes qui crépitèrent en dévorant rapidement la dépouille mortelle du grand guerrier. Brandissant leurs lances, les soldats alignés lancèrent dix fois son nom dans le ciel froid et noir qui recouvrait cette lande, aussi déserte qu'un linceul. Quand le dernier écho de leurs cris se fut éteint, ils se rendirent compte qu'ils étaient désormais seuls au monde, sans père ni mère, sans frère ni maison, sans patrie.

« J'ai juré de le suivre partout, dit alors le plus âgé d'entre eux, même aux enfers. » Il s'agenouilla, dégaina son épée, la pointa contre son cœur et se jeta dessus.

« Moi aussi », ajouta son compagnon, en tirant lui aussi son arme.

« Nous aussi », dirent les deux autres. Ils s'effondrèrent l'un après l'autre dans une mare de sang, tandis que le premier chant du coq brisait le silence spectral de l'aube, pareil à une sonnerie de trompe.

44

Philippe, le médecin, exposa à Alexandre les résultats des examens pratiqués sur le cadavre du Perse qu'on avait trouvé en possession de la lettre du Grand Roi adressée au prince Amyntas.

« Il a certainement été empoisonné, mais il s'agit d'un type de poison qui m'est inconnu. Voilà pourquoi il me semble inutile d'interroger le cuisinier : c'est un brave garçon, qui serait incapable de le préparer. J'ignorerais moi-même comment m'y prendre, alors…

— Aurait-il pu s'administrer lui-même ce poison ? demanda Alexandre.

— C'est possible. Il y a parmi les gardes du Grand Roi des hommes qui jurent de le servir jusqu'au sacrifice de leur vie. Je crains qu'il ne soit difficile d'en savoir plus sur cette affaire, pour le moment. »

Plusieurs jours s'écoulèrent. Les nouvelles des renforts en provenance de Macédoine n'arrivaient pas, et le moral des soldats commença à se détériorer dans l'oisiveté et l'ennui. Un matin, Alexandre décida de se rendre au sanctuaire de la Grande Mère des dieux, à Gordion, que le roi Midas avait, disait-on, fondé.

Il était accompagné par ses amis et par les prêtres qui, en apprenant sa visite, s'étaient réunis au grand complet et avaient enfilé leurs parements de cérémonie.

Le temple était un ancien sanctuaire indigène qui abritait une image de la déesse sculptée dans le bois et rongée par les vers, ornée d'une incroyable quantité de joyaux et de talismans que les fidèles offraient depuis de nombreux siècles. Des reliques et des présents votifs de toutes sortes étaient accrochés aux murs. La plupart représentaient des membres humains en terre cuite et en bois, qui témoignaient des guérisons survenues ou des prières formulées pour les obtenir.

Il y avait là des pieds et des mains sur lesquels on avait représenté les signes de la gale avec des couleurs vives, des yeux, des nez et des oreilles, des utérus sans doute stériles qui réclamaient la fertilité, et des membres virils qui n'étaient pas en mesure d'assumer leurs fonctions.

Chacun de ces objets était le signe des misères, des maladies et des souffrances qui affligeaient le genre humain depuis l'origine des temps, après que Pandore eut bêtement ouvert la jarre d'où s'échappèrent tous les maux qui envahirent le monde.

« Ne laissant au fond que l'espoir, rappela Eumène en balayant le sanctuaire du regard. Et que sont tous ces objets sinon la manifestation d'un espoir presque toujours déçu qui demeure pourtant un précieux compagnon pour les hommes ? »

Frappé par autant de pédanterie philosophique, Séleucos qui se tenait non loin de lui, le dévisagea d'un air perplexe. Mais les prêtres les conduisaient déjà dans une chambre latérale, où l'on conservait le vestige le plus précieux : le char du roi Midas.

Il s'agissait d'un étrange véhicule à quatre roues d'un genre très primitif, muni d'une barrière semi-circulaire dans la partie supérieure. Le système directeur se composait d'un timon qui s'achevait par une barre reliée à l'essieu du train antérieur des roues ; le joug était, quant à lui, fixé au timon par un filin entortillé en un nœud inextricable.

Un ancien oracle disait que celui qui déferait ce nœud dominerait l'Asie, et Alexandre avait décidé de se risquer dans cette entreprise. Eumène, Ptolémée et Séleucos avaient insisté pour qu'il s'y essaie.

« Tu ne peux pas t'en dispenser, lui avait dit Eumène. Tout le monde a entendu parler de cet oracle, et si tu évitais cette épreuve, on penserait que tu n'as pas confiance en toi, que tu ne te sens pas capable de vaincre le Grand Roi.

— Eumène a raison, avait approuvé Séleucos. Ce nœud est symbolique : il indique le croisement de nombreuses routes et de nombreux caravaniers dans la ville de Gordion, des voies qui conduisent aux confins extrêmes du monde. De fait, tu contrôles déjà ce nœud car tu l'as conquis par la force des armes, mais tu dois également en effacer le symbole pour accomplir une entreprise complète. »

Alexandre s'était tourné vers Aristandre : « Qu'en dis-tu, devin ? »

Aristandre s'était contenté de proférer quelques mots : « Ce nœud est le signe d'une perfection absolue, d'une harmonie achevée, de l'entrelacement des énergies primitives qui créèrent la vie sur terre. Tu déferas ce nœud et tu domineras l'Asie, le monde entier. »

Cette réponse avait réconforté tout le monde. Mais, ne voulant pas courir de risques, Eumène avait convoqué un officier de l'amiral Néarque, qui connaissait tous les nœuds utilisés sur les bateaux de guerre et les navires marchands, afin qu'il révèle ses secrets au roi. Alexandre était donc très confiant.

En outre, les prêtres du sanctuaire allaient probablement s'ingénier à simplifier les choses à leur nouveau maître pour éviter de l'exposer à l'humiliation d'un échec.

« Voici le char du roi Midas, annonça l'un d'eux en montrant au souverain le véhicule archaïque rongé par les vers, et voici le nœud. » Il prononça ces mots en souriant, ce qui laissait entendre à l'assistance, et en particulier à Eumène, Séleucos et Ptolémée, que tout se déroulerait pour le mieux. Ceux-ci convoquèrent les officiers de grade inférieur afin qu'ils assistent à l'entreprise du roi.

Mais lorsqu'il se baissa pour examiner le nœud, Alexandre se rendit compte qu'il avait été trop optimiste. Le filin était terriblement serré, on n'en voyait aucun bout dépasser. Entre-temps, la foule s'était massée et la salle regorgeait de monde : engoncés dans leurs vêtements de cérémonie, ruisselant de sueur, les prêtres se pressaient les uns contre les autres.

Se sentant étouffer, le roi fut envahi par la colère : il devinait que son prestige, conquis sur le champ de bataille avec la lance et l'épée, pouvait être remis en cause en quelques instants par une situation apparemment sans issue.

Il regarda Eumène, qui haussa les épaules comme pour lui signifier qu'il n'avait, cette fois-ci, aucune solution à lui suggérer. Il scruta ensuite le masque de pierre d'Aristandre de Termessos, le devin, qui s'était déjà exprimé et qui ne reprendrait pas la parole. Alors qu'il s'agenouillait une nouvelle fois près du nœud, la poignée de son épée heurta son flanc.

Alexandre pensa aussitôt que c'était un signe des dieux. Au même moment, un rayon de soleil s'insinua dans la pièce à travers une ouverture du toit, éclairant ses cheveux comme un nuage doré et faisant scintiller les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Dans le profond silence qui était tombé sur la salle, on entendit le bruissement métallique de l'épée que le roi dégainait. La lame brilla comme un éclair dans le faisceau lumineux pour s'abattre sur le nœud gordien avec une force démesurée.

Le filin, tranché net, abandonna sa prise, et le joug, libéré, tomba à terre dans un bruit sec.

Les prêtres échangèrent des regards abasourdis avant de dévisager Alexandre, qui s'était relevé et glissait son épée dans le fourreau. Quand il redressa la tête, ils virent que son œil gauche s'était assombri ; il étincelait, aussi noir que la nuit.

Ptolémée s'écria : « Le roi a tranché le nœud gordien ! Le roi est seigneur de l'Asie ! »

Tous ses compagnons l'acclamèrent et leur ovation retentit même à l'extérieur, parvenant aux oreilles des soldats qui s'étaient pressés autour du temple. Ils exultèrent à leur tour, libérant l'enthousiasme que la peur et la superstition avaient réprimé jusqu'alors, et ils frappèrent leurs boucliers de leurs armes, faisant trembler les murs du vieux sanctuaire.

Quand le souverain apparut, éblouissant dans son armure d'argent, ils le hissèrent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe jusqu'au campement, comme la statue d'un dieu. Personne ne vit Aristandre s'éloigner, l'air désespéré.

45

Quelques jours plus tard arrivèrent les renforts tant attendus : les nouvelles recrues, tout comme les jeunes mariés qui avaient quitté Halicarnasse pour passer l'hiver avec leurs épouses. Ces derniers furent accueillis par les sifflements et les cris de leurs compagnons d'armes, qui avaient affronté les rigueurs de la guerre et de la saison froide. Ils prononçaient maintenant toutes sortes d'obscénités ; certains hurlaient même en agitant d'énormes phallus de bois : « Vous avez bien tâté de la chatte ? Maintenant, il va falloir payer un gage ! »

L'officier qui commandait les renforts était un homme d'Antipatros, un chef de bataillon originaire de l'Orestide, du nom de Trasillos. Il se présenta aussitôt devant le roi pour lui faire son rapport.

« Pourquoi avez-vous tant tardé ? demanda Alexandre.

— Parce que la flotte perse s'obstinait à bloquer les Détroits et que le régent Antipatros ne voulait pas pousser notre escadre dans un affrontement ouvert avec Memnon. Un beau jour, les navires ennemis ont levé l'ancre et se sont dirigés vers le sud en profitant d'un vent de Borée. Alors nous sommes passés.

— C'est étrange, observa Alexandre. Quoi qu'il en soit, cela ne laisse rien présager de bon. Si Memnon a lâché prise, c'est sans doute pour aller planter ses crocs dans une région encore plus vulnérable. J'espère qu'Antipatros…

— Le bruit court que Memnon serait mort, sire, interrompit l'officier.

— Quoi ?

— C'est ce que nous ont dit nos informateurs en Bithynie.

— Et de quoi serait-il mort ?

— Personne ne le sait. Une étrange maladie, paraît-il…

— Une maladie ? J'ai du mal à le croire.

— Ce n'est pas une nouvelle certaine, sire. Comme je l'ai dit, il s'agit de rumeurs qu'il nous faudra vérifier.

— Bien sûr. Mais va, maintenant, et installe-toi avec tes hommes, car nous n'allons pas tarder à repartir. Vous aurez un jour de repos, pas plus : nous avons déjà trop patienté. »

L'officier prit congé d'Alexandre. Le roi demeura seul sous sa tente à réfléchir à cette nouvelle inattendue qui ne suscitait en lui ni soulagement ni satisfaction. Memnon était à ses yeux le seul adversaire digne de lui, le seul Hector en mesure d'affronter le nouvel Achille qu'il était, et il se préparait à ce duel depuis longtemps, comme un champion homérique. L'idée de se battre personnellement contre le Grand Roi ne revêtait pas pour lui une signification aussi forte.

Il se rappelait parfaitement la silhouette imposante du commandant, le casque qui masquait son visage, le timbre de sa voix et le sentiment d'oppression que lui procurait le fait de le savoir toujours sur la brèche et prêt à frapper, infatigable et imprenable. Une maladie… Ce n'était pas la fin qu'il souhaitait, ce n'était pas l'épilogue qu'il attendait du combat implacable qu'il avait engagé.

Il convoqua Parménion et Cleitos le Noir pour leur dire de préparer le départ dans les deux jours à venir, et il leur communiqua la nouvelle qu'il avait reçue : « Selon le commandant du contingent des renforts, le bruit court que Memnon serait mort.

— Cela nous donnerait un grand avantage, répliqua le vieux général sans cacher sa propre satisfaction. Sa flotte représentait une grande menace pour la Macédoine. Les dieux sont de ton côté, sire.

— Les dieux m'ont privé d'un affrontement loyal avec le seul adversaire digne de moi », rétorqua Alexandre, dont le visage s'assombrit soudain.

Puis il songea à Barsine, à sa beauté brune et inquiétante, et il se dit que si le destin avait voulu que Memnon meure de maladie, peut-être empêcherait-il Barsine de le haïr. S'il avait su où elle se trouvait, il aurait balayé tous les obstacles qui se dressaient entre elle et lui. La voix du Noir le tira bientôt de sa torpeur :

« D'après nos informations, elle serait quelque part entre Damas et les Portes syriennes. »

L'officier semblait avoir lu dans ses pensées. Alexandre se tourna brusquement vers lui. Le Noir le dévisagea, comme surpris par cette réaction.

« De quoi parles-tu, le Noir ? demanda le souverain.

— De la dépêche que nous a adressée Eumolpos de Soles.

— Oui, intervint Parménion. Il nous a envoyé un courrier qui nous a délivré un message de vive voix.

— Quand ?

— En milieu de matinée. Il a demandé à te parler, mais tu étais en train de passer les recrues en revue avec Héphestion, et c'est moi qui l'ai donc reçu.

— Tu as bien fait, général, répliqua Alexandre. Mais sommes-nous sûrs qu'il venait bien de la part d'Eumolpos ?

— Le courrier nous a transmis le mot de passe que tu connais. »

Alexandre secoua la tête. « Cervelle de mouton » ! Avait-on jamais entendu mot de passe plus stupide ?

« C'est son plat favori, commenta le Noir en écartant les bras.

— Comme je te le disais, reprit Parménion, il semble que le grand Roi se dirige vers Thapsaque, à la tête de toute son armée.

— Le gué de Thapsaque..., répéta le souverain. Tout se déroule comme je l'avais prévu. Darius tente de me barrer la route à la hauteur des Portes syriennes.

— Je crois que tu as raison, acquiesça le Noir.

— Combien sont-ils ? interrogea Alexandre.

— Ils sont très nombreux, répondit Parménion.

— Combien ? insista le roi en s'impatientant.

— Environ cinq cent mille, si l'information est exacte.

— Un contre dix. Très nombreux, en effet. Que penses-tu faire ?

— Avancer : nous n'avons pas le choix. Préparez le départ. » Les deux officiers le saluèrent. Alexandre retint Parménion.

« Qu'y a-t-il, sire ? demanda le général.

— Ne crois-tu pas que nous devrions instaurer un mot de passe, nous aussi, pour les messages à délivrer de vive voix ? » Parménion baissa la tête : « Je t'ai envoyé Sisinès sans mot de

passe parce que nous n'avions pas envisagé une telle éventualité avant de nous quitter.

— C'est vrai. Mais désormais, cela s'impose. Ce genre de situation risque de se répéter à l'avenir. » Parménion sourit. « Pourquoi souris-tu ?

— Je me souviens de la comptine que tu chantais quand tu étais petit. La vieille Artémisia, la nourrice de ta mère, te l'avait apprise, tu te rappelles ?

Le vieux soldat qui part en guerre, tombe par terre, tombe par terre !

« Et quand tu avais fini, tu te jetais sur le sol.

— Pourquoi pas ? commenta Alexandre. C'est un mot de passe insoupçonnable.

— Et nous n'avons pas besoin de l'apprendre par cœur. Alors, je te laisse.

— Général ! l'interpella de nouveau Alexandre.

— Sire ?

— Que fait Amyntas ?

— Son devoir.

— Bien, mais continue de le surveiller à son insu. Essaie de savoir également si Memnon est vraiment mort, et, si c'est le cas, de quoi.

— Je ferai tout mon possible, sire. Le courrier d'Eumolpos de Soles est encore au campement. Je vais lui ordonner de mener une enquête à ce sujet. »

Le lendemain, le courrier repartit et l'armée prit les mesures nécessaires pour lever le camp à l'aube. On mit leur bât aux bêtes de somme, on remplit les chars de provisions et d'armes, et on établit les étapes qui jalonneraient la route de l'armée, pendant sept jours, jusqu'aux Portes de Cilicie – un défilé si étroit, entre les montagnes du Taurus, que deux animaux ne pouvaient l'emprunter de front.

Ce soir-là, l'un des soldats qui étaient arrivés avec le contingent des renforts se présenta à Callisthène pour lui remettre un pli. L'historien, qui était occupé à écrire, lui donna une récompense. Il attendit qu'il fût sorti pour ouvrir la missive, qui contenait un texte plutôt anodin : un traité d'apiculture,

qu'il fallait sans doute décoder, puisqu'il n'en avait pas fait la demande. Le message chiffré disait :

J'ai envoyé le médicament en question à Théophraste, le pharmacien, afin qu'il le remette au médecin de Lesbos, mais il fait mauvais, et il me semble improbable qu'un navire lève l'ancre dans les jours à venir. Tout est donc incertain, y compris l'issue de cette entreprise.

Suivait une lettre non codée :

Aristote à son neveu Callisthène, salut !

J'ai fait la connaissance d'un ami de Pausanias, l'assassin de Philippe. L'histoire qu'on nous a rapportée à propos de sa liaison avec le souverain paraît difficile à croire car elle n'est en rien vraisemblable. J'ai identifié l'un de ses complices encore en vie, et je l'ai rencontré dans une auberge de Béroée. Il était très méfiant et s'obstinait à nier les faits, même si je m'ingéniais à le rassurer. Il n'y a rien eu à faire. Le seul renseignement que j'ai tiré de lui a été sa véritable identité : pour cela, j'ai dû payer une esclave, qui est également sa concubine. Je sais désormais qu'il a une fille, très jeune, et qu'il la cache parmi les vierges d'un temple d'Artémis, aux confins de la Thrace.

Je dois repartir pour Athènes, mais je poursuivrai mes recherches et te tiendrai informé. Prends soin de toi.

Il reposa ces documents dans un petit coffre et se coucha afin d'être prêt à partir, le lendemain matin.

Quand Eumène et Ptolémée le réveillèrent, il faisait encore nuit.

« As-tu appris la nouvelle ? lui demanda Eumène.

— Quelle nouvelle ? dit Callisthène en se frottant les paupières.

— Le bruit court que Memnon serait mort. D'une maladie subite.

— Et incurable », ajouta Ptolémée.

Callisthène se redressa. Il versa un peu d'huile dans sa lanterne, qui s'éteignait.

« Mort ? Et quand ?

— Nous l'avons appris par l'un des officiers qui commandaient les renforts. En calculant le temps qu'ils ont mis pour nous rejoindre, je pense que cela s'est passé il y a quinze

jours, ou un mois. Les choses se sont déroulées ainsi que nous les avions prévues. »

Callisthène se souvint de la date que portait la lettre de son oncle Aristote, et il fit lui aussi un rapide calcul mental, au terme duquel il conclut qu'il était impossible de savoir si cet événement avait été provoqué, ou non, ni même d'exclure une telle éventualité. Il se contenta de répondre : « Tant mieux. »

Puis, tandis qu'il finissait de s'habiller, il appela une esclave et lui ordonna : « Sers quelque chose de chaud au secrétaire général et au commandant Ptolémée. »

46

« Cervelle de mouton », annonça le cuisinier perse en posant une assiette de beignets bien rissolés devant Eumolpos de Soles. Tout en prononçant ces mots, il découvrit ses dents éclatantes et sa grosse moustache d'un noir de jais en un sourire peu rassurant.

Allongé sur un petit lit, en face de lui, le gouverneur de la Syrie, le satrape Ariobarzanès, eut un sourire encore plus inquiétant. « N'est-ce pas ton plat favori ? demanda-t-il.

— Oh oui, bien sûr, lumière des Aryens et invincible guerrier. Puisse l'avenir te réserver l'honneur de porter la tiare rigide, au cas où – si Ahura-Mazda le veut – le Grand Roi devait monter sur la tour du silence pour rejoindre ses glorieux ancêtres.

— Le Grand Roi jouit d'une excellente santé, répliqua Ariobarzanès. Mais je t'en prie, mange. Comment trouves-tu ces cervelles de mouton ?

— Miam, mugit Eumolpos en plissant les paupières pour simuler un plaisir intense.

— C'est aussi le mot d'ordre que tu échanges avec nos ennemis avant de leur délivrer des messages secrets, n'est-ce pas ? », interrogea Ariobarzanès sans cesser de sourire.

Eumolpos avala de travers et fut secoué par une quinte de toux.

« Un peu d'eau ? », lui demanda le cuisinier d'un air empressé. Le visage empourpré, Eumolpos refusa d'un signe de la main et reprit bientôt son attitude imperturbable et son sourire séduisant. « Je n'ai pas saisi cette aimable plaisanterie, dit-il.

— Ce n'est pas une plaisanterie, rétorqua le satrape en arrachant l'aile d'une grive à la broche et en la dévorant du bout des incisives. C'est la pure vérité. »

Eumolpos chassa le mouvement de panique qui tenaillait ses intestins. Il s'empara d'un beignet et fit mine de le savourer,

puis il observa d'un air condescendant : « Allons, mon illustre seigneur, je refuse de croire que tu prêtes attention à des bavardages qui seraient spirituels s'ils ne jetaient pas de l'ombre sur la réputation d'un honnête homme qui… »

Ariobarzanès l'interrompit d'un geste poli, il s'essuya les mains sur le tablier du cuisinier, se leva et marcha vers la fenêtre en invitant Eumolpos à le rejoindre.

« Je t'en prie, mon bon ami. »

Eumolpos fut bien obligé de le suivre et de regarder ce qui se passait dans la cour. Les quelques bouchées qu'il avait avalées lui restèrent sur l'estomac, et son visage blêmit. Son courrier, nu, était accroché à un pal par les bras, et de longues bandes de peau pendaient le long de son corps en découvrant sa musculature sanguinolente. À certains endroits, la chair avait été arrachée jusqu'à l'os, et ses testicules formaient un collier grotesque autour de son cou. Il était inanimé.

« C'est lui qui a parlé », expliqua Ariobarzanès d'un air impassible.

Un peu plus loin, un esclave hyrcanien épointait un pal d'acacia à l'aide d'un couteau très aiguisé et le polissait sur une pierre ponce.

Le regard d'Ariobarzanès alla du pal à Eumolpos, tandis que ses mains effectuaient un geste très explicite.

Le pauvre homme déglutit en secouant la tête convulsivement.

« Je savais que nous nous comprendrions, mon vieil ami, dit le satrape en souriant.

— En quoi… en quoi puis-je t'être utile ? » balbutia l'informateur sans parvenir à détourner le regard de la pointe du pal.

Ariobarzanès regagna son lit et fit signe à Eumolpos de l'imiter. Celui-ci soupira en espérant que le pire était passé.

« Quelle réponse attendait le petit yauna ? demanda le satrape, indiquant par ce surnom péjoratif l'envahisseur qui avait déjà conquis l'Anatolie.

— Le roi Alexandre… euh, le petit yauna, corrigea Eumolpos, voulait savoir où le Grand Roi l'attendait pour engager le combat.

— Très bien ! Tu vas donc envoyer ton courrier – pas celui-ci, qui me paraît hors d'usage – dire au petit yauna que le Grand Roi l'attendra au pied des Portes syriennes avec la moitié de son armée, après avoir placé l'autre moitié sur le gué de Thapsaque. Cela le poussera à attaquer.

— Oh ! oui, bien sûr, s'empressa d'acquiescer l'espion. Ce prétentieux, cet imbécile, qui, je te prie de me croire, m'a toujours été antipathique, se jettera la tête la première dans le boyau qui sépare le mont Amanus de la mer, tandis que vous…

— Nous, rien, l'interrompit Ariobarzanès. Fais ce que je t'ai dit, aujourd'hui même. Tu convoqueras ton homme dans la salle d'à côté, où nous pourrons te voir et t'entendre, et tu l'enverras tout droit au petit yauna. Nous déciderons de ton sort après notre victoire. Si tu y contribuais d'une manière décisive, le pal que tu as aperçu dans la cour serait destiné à un tout autre usage. Mais si les choses devaient mal tourner… tac ! »

Il joignit le pouce et l'index de sa main gauche et glissa dans cette boucle l'index de son autre main.

Eumolpos s'exécuta, un peu plus tard, tandis que des oreilles et des yeux l'écoutaient et l'observaient par des orifices sans doute bien cachés dans les murs ornés de fresques.

Il exposa à son nouveau courrier la mission qui l'attendait : « Tu diras que ton collègue est malade, et que je t'ai envoyé à sa place. Et quand on te demandera le mot de passe, tu diras… (il toussota)… « cervelle de mouton »

— « Cervelle de mouton », mon seigneur ? demanda le courrier d'un air étonné.

— Oui, oui, « cervelle de mouton ». Pourquoi, quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va bien. Alors je pars sans tarder.

— Oui, très bien, pars. »

Eumolpos de Soles sortit ensuite par une petite porte, située à l'autre extrémité de la pièce. Ariobarzanès l'attendait.

« Puis-je m'en aller ? demanda l'espion.

— Oui, répondit le satrape. Pour le moment. »

Après avoir quitté Gordion, Alexandre traversa la grande Phrygie jusqu'à la ville d'Ancyre, un bourg niché dans les collines au fond d'une cuvette embrumée. Il confirma dans ses

fonctions le satrape perse qui y résidait, tout en plaçant des officiers macédoniens à la tête de la garnison. Puis il reprit sa marche vers l'ouest et atteignit la rive du Lys, le grand fleuve qui se jetait dans la mer Noire et qui constituait depuis plusieurs siècles la frontière entre le monde gréco-anatolien et l'Asie intérieure, l'ultime frontière que les Grecs, estimait-on, n'auraient jamais pu franchir. L'armée le longea jusqu'à son anse méridionale et poursuivit sa route sur la rive de deux grands lacs salés, entourés de vastes étendues blanchâtres.

Alexandre confirma également dans ses fonctions le satrape perse de Cappadoce, qui lui jura fidélité, puis il se dirigea vers le sud. Ne rencontrant aucune résistance, il pénétra sur le haut plateau que dominait la masse du mont Argée, un volcan endormi et toujours enneigé qui surgissait comme un fantôme des brumes de l'aube. La campagne était souvent couverte de gelée blanche durant les premières heures de la journée ; elle prenait ensuite une couleur rougeâtre au fur et à mesure que le soleil s'éloignait de l'horizon.

Il y avait de nombreux champs labourés et semés, mais on entrevoyait, là où la charrue n'était pas passée, des chaumes donnés en pâture aux brebis et aux chèvres. Au bout de deux jours de marche, les soldats aperçurent l'imposante chaîne du Taurus, dont les cimes immaculées étincelaient au soleil et se teintaient de rouge au couchant.

Ils furent étonnés de constater que ce territoire immense s'ouvrait presque spontanément à eux et que de nombreux villages, tribus et villes se soumettaient sans résister.

La renommée du jeune guerrier s'était désormais répandue sur ces territoires, tout comme la nouvelle de la mort du commandant Memnon – le seul, à l'exception du Grand Roi, à pouvoir enrayer sa progression.

Au bout de cinq jours de marche sur le haut plateau, le sentier commença à monter de plus en plus vers le chemin qui conduisait à la plaine côtière de la Cilicie. Chaque soir, Alexandre s'enfermait sous sa tente, parfois en compagnie d'Héphestion ou de ses autres amis, pour lire l'Anabase de Xénophon, le journal de l'expédition des Dix Mille qui avaient emprunté ce passage soixante-dix ans plus tôt. L'historien

athénien disait que le défilé était difficile à traverser quand il était occupé.

Alexandre voulut conduire lui-même la colonne en marche au point du jour, les gardes du défilé l'aperçurent et le reconnurent immédiatement à son étendard rouge, frappé de l'étoile argéade en or, à son gigantesque étalon noir et à son armure d'argent qui étincelait au soleil.

Ils découvrirent bientôt l'interminable serpent que formaient les hommes et les chevaux gravissant le sentier au pas et ils constatèrent qu'ils étaient eux-mêmes trop peu nombreux pour pouvoir les affronter. Ils prirent donc la fuite sans tarder, si bien que le passage fut aisément franchi.

Séleucos avisa sur la paroi gauche du défilé des inscriptions gravées dans la roche vive qui avaient peut-être été tracées par l'un des Dix Mille de Xénophon, et il les indiqua à Alexandre, qui les examina avec perplexité. Puis ils poursuivirent leur route et débouchèrent bientôt dans la vallée du Cydnos et dans la grande plaine verdoyante de la Cilicie.

« Nous sommes en Syrie, dit Eumène. Nous avons quitté l'Anatolie.

— Un autre monde ! s'exclama Héphestion en posant le regard sur la mince ligne bleutée qui bordait la plaine. Et là, il y a la mer !

— Où peuvent bien être Néarque et nos navires ? demanda Perdiccas.

— Quelque part là-bas, répondit Léonnatos. Il est peut-être en train de scruter ces montagnes et de grommeler : « Où se sont-ils fourrés ? Pourquoi ne se montrent-ils pas ?

— Rien de plus facile, répliqua Alexandre. On va occuper sans tarder les ports côtiers. Si Néarque arrive, il pourra jeter l'ancre tranquillement, sans crainte des embuscades. »

Il éperonna Bucéphale et descendit vers la vallée.

Lysimaque dit à Léonnatos, qui chevauchait à ses côtés : « S'ils avaient placé une garnison aguerrie au sommet des montagnes qui dominent le défilé, une mouche n'aurait pas pu passer.

— Ils ont peur, expliqua son ami. Ils fuient comme des lapins. Désormais, plus personne ne peut nous arrêter. »

Lysimaque secoua la tête. « C'est ce que tu penses. Tout cela ne me dit rien de bon. J'ai bien peur que nous nous soyons fourrés dans la gueule du loup, qui nous attend tous crocs dehors. »

Léonnatos observa en bougonnant : « Je lui arracherai la langue. » Puis il partit vers l'arrière de la colonne.

En quelques dizaines de stades, le climat avait complètement changé : il était désormais chaud et humide, et les soldats transpiraient sous leurs armures.

Ils gagnèrent en deux étapes la ville de Tarse, non loin de la mer. Elle leur ouvrit ses portes après que le satrape de la Cilicie se fut enfui en préférant rejoindre l'armée du Grand Roi, qui poursuivait sa progression inexorable. Alexandre cantonna l'armée dans la plaine et prit ses quartiers dans les plus belles demeures de la ville avec la fleur de ses détachements et les officiers supérieurs. C'est là qu'on lui annonça une visite.

« Un courrier insiste pour s'entretenir en tête à tête avec toi, dit l'un des gardes qui surveillaient l'entrée.

— Qui l'envoie ?

— Il dit qu'il vient de la part d'un certain Eumolpos de Soles.

— Alors il devrait me transmettre un mot de passe. »

Le garde sortit. Alexandre l'entendit ricaner un peu plus tard. Nul doute qu'il s'agissait du courrier d'Eumolpos.

« Le mot de passe est…, commença le garde en retenant à grand-peine ses rires.

— Ne fais pas le pitre, interrompit le roi.

— Le mot d'ordre est « cervelle de mouton ».

— C'est lui, introduis-le. »

Le garde s'éloigna en ricanant et fit entrer le messager.

« Sire, je viens de la part d'Eumolpos de Soles.

— Je le sais, il est le seul à avoir un mot de passe aussi stupide. Pourquoi l'autre courrier n'est-il pas venu ? C'est la première fois que je te vois.

— L'autre courrier s'est blessé en tombant de cheval.

— Que dois-tu me dire ?

— Des choses importantes, mon seigneur. Le Grand Roi est proche désormais, Eumolpos est parvenu à corrompre un aide

de camp de Darius et à savoir où se déroulera la bataille par laquelle il entend t'anéantir.

— Où ? »

Le courrier balaya la pièce du regard, puis il avisa sur un chevalet la carte dont Alexandre ne se séparait jamais. Il pointa le doigt sur la plaine entre le mont Carmel et le mont Amanus. « Ici, dit-il. Aux Portes syriennes. »

47

La nouvelle se répandit dans le camp comme un éclair semant la panique. « Le roi est mort ! Le roi est mort !

— De quoi ?

— Il s'est noyé !

— Non, on l'a empoisonné.

— Un espion perse.

— Et où est-il ?

— On l'ignore. Il s'est enfui.

— Alors, suivons-le. De quel côté est-il parti ?

— Attendez ! Attendez ! Voici Héphestion et Ptolémée !

— Il y aussi Philippe, le médecin du roi.

— Alors, il n'est pas mort !

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? On m'a dit qu'il était mort. »

Les soldats se pressèrent aussitôt autour des trois hommes, qui tentaient de se frayer un chemin en direction de l'entrée du campement.

Un groupe d'« écuyers » de la garde se rangea pour leur permettre de parcourir rapidement cette distance.

« Que s'est-il passé ? demanda le médecin.

— Nous venions juste de déjeuner, commença Héphestion.

— Il faisait une chaleur insupportable, continua Ptolémée.

— Aviez-vous bu ? interrogea Philippe.

— Le roi était de bonne humeur, il a avalé la « coupe ».

— Une demi-amphore de vin, grommela le médecin.

— Oui, admit Ptolémée. Puis il a dit qu'il ne supportait plus cette chaleur et, apercevant les eaux courantes du Cydnos à travers la fenêtre, il s'est écrié : « Je vais me baigner ! »

— Alors qu'il était en nage et l'estomac plein ? », s'exclama Philippe, hors de lui.

Ils montèrent à cheval et s'élancèrent au galop vers le fleuve, situé à deux stades de là.

Le souverain gisait sur le sol, à l'ombre d'un figuier. On l'avait étendu sur une natte et recouvert d'un manteau. Son teint était terreux, ses yeux ourlés de cernes noirs et ses ongles bleuâtres.

« Malédiction ! hurla Philippe en sautant à terre. Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ? Cet homme est plus mort que vif. Écartez-vous ! Écartez-vous !

— Mais nous… », balbutia Héphestion.

Il ne parvint pas à terminer sa phrase. Il se tourna vers le tronc d'un arbre pour dissimuler ses larmes.

Le médecin déshabilla Alexandre. Il appuya son oreille contre la poitrine du roi : il entendit les battements de son cœur, faibles et irréguliers, et le recouvrit aussitôt. « Vite ! ordonna-t-il à l'un des « écuyers ». Cours chez le roi, dis à Leptine de préparer un bain brûlant, de mettre de l'eau sur le feu et de dissoudre les herbes que voici selon les proportions exactes que je vais indiquer. » Il tira une tablette et un stylet de son sac avant d'y griffonner rapidement une ordonnance. « Va ! Cours aussi vite que le vent ! »

Héphestion s'avança. « Et nous, que pouvons-nous faire ?

— Préparez immédiatement un treillis de roseaux que vous fixerez au harnachement de deux chevaux de somme. Nous devons le ramener au camp. »

Les soldats dégainèrent leurs épées et coupèrent des roseaux sur la rive du fleuve, exécutant les ordres qu'on leur avait donnés. Quand ils eurent fabriqué la civière, ils soulevèrent délicatement le roi et l'y allongèrent, puis ils étendirent le manteau sur lui.

Le petit cortège s'ébranla sous les ordres d'Héphestion, qui tenait les deux chevaux par les rênes pour régler leur allure.

Leptine les accueillit, les yeux écarquillés et pleins d'angoisse, sans oser poser de question ; un coup d'œil lui suffit pour appréhender la situation. Suivie par les porteurs, elle gagna en toute hâte la salle de bains en se mordant les lèvres pour ne pas pleurer.

Le roi ne donnait aucun signe de vie. À présent, ses lèvres étaient blêmes et ses ongles presque noirs.

Héphestion s'agenouilla et le prit dans ses bras : la tête et les bras du roi retombèrent comme ceux d'un cadavre.

Philippe s'approcha : « Mettez-le dans la baignoire. Doucement. Plongez-le progressivement. »

Héphestion marmonna quelque chose entre ses dents, conjurant le mauvais sort, ou le maudissant.

Tous les compagnons s'étaient réunis. Ils entouraient maintenant le roi en se tenant un peu à distance pour ne pas entraver le travail de Philippe.

« Je lui avais dit de ne pas se jeter à l'eau, alors qu'il transpirait et qu'il avait le ventre plein, mais il n'a pas voulu m'écouter, murmura Léonnatos à Perdiccas. Il a répondu qu'il l'avait déjà fait mille fois et qu'il ne lui était jamais rien arrivé.

— Il y a toujours une première fois, répliqua Philippe en se retournant. Vous êtes des vauriens, des voyous. Quand comprendrez-vous que vous êtes désormais des adultes, que vous avez la responsabilité d'une nation ? Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ? Pourquoi ?

— Mais nous avons essayé…, dit Lysimaque pour se justifier.

— Mon œil ! Soyez maudits, tous autant que vous êtes ! jura Philippe entre ses dents tout en commençant à masser le corps du roi. Savez-vous pourquoi cet accident s'est produit, hein ? Le savez-vous ? Bien sûr que non, évidemment. » Les compagnons du roi le regardaient, tête basse, comme des enfants intimidés par leur précepteur. « Ce fleuve est issu de la fonte des neiges du Taurus, mais son parcours est tellement bref que ses eaux n'ont pas le temps de se réchauffer. Elles sont encore glacées quand elles se jettent dans la mer. C'est comme si Alexandre s'était enseveli tout nu dans la neige ! »

Leptine s'était agenouillée devant la baignoire, attendant les ordres de Philippe.

« Bien, aide-moi. Masse-le comme ça, de l'estomac vers la poitrine, tout doucement. Essayons de remettre en route sa digestion. »

Héphestion s'approcha et pointa son doigt vers lui : « Écoute, c'est le roi, il fait donc ce qu'il veut et personne ne peut l'en empêcher. Toi, en revanche, tu es médecin, et tu es

censé le guérir. Tu as compris ? Tu dois le guérir, un point c'est tout ! »

Philippe planta son regard dans le sien. « Ne me parle pas sur ce ton : je ne suis pas ton domestique. Je fais ce que je dois faire, et de la façon qu'il me plaît, c'est clair ? Et maintenant, fichez le camp ! » Et il ajouta tandis que les compagnons s'éloignaient : « J'ai besoin de l'aide d'un d'entre vous, d'un seul. »

Héphestion fit volte-face. « Puis-je rester ?

— Oui, grommela Philippe. Mais assieds-toi sur cette chaise et prends garde de ne pas m'énerver. »

Le roi avait repris un peu de couleur, il était toutefois inconscient et n'ouvrait pas les yeux.

« Il faut le vider, affirma Philippe. Immédiatement. Sinon, il ne s'en tirera pas. Leptine, as-tu préparé le remède que je t'ai demandé ?

— Oui.

— Alors apporte-le-moi. »

La jeune fille revint avec un flacon rempli d'un liquide vert vif.

« Bien. Maintenant, aidez-moi, ordonna Philippe. Toi, Héphestion, ouvre-lui la bouche : il faut qu'il avale cette décoction. »

Héphestion s'exécuta et le médecin versa le remède goutte à goutte dans la bouche d'Alexandre.

Au bout d'un moment, le souverain tressaillit et eut un violent haut-le-cœur.

« Que lui as-tu donné ? demanda Leptine avec effroi.

— Un vomitif qui est en train d'agir, ainsi qu'un remède qui fait réagir son organisme, déjà résigné à la mort. »

Alexandre vomit longuement tandis que Leptine lui tenait le front et que les domestiques, rapidement accourus, nettoyaient le sol sous la baignoire. Puis le souverain fut pris de convulsions, qui secouèrent sa poitrine dans des râles et des gémissements.

Philippe lui avait administré un médicament puissant : il provoqua chez son patient une réaction violente qui l'affaiblit considérablement. Alexandre s'en tira, mais il dut affronter une

longue convalescence, ponctuée de fréquentes rechutes et de fièvres qui le consumaient lentement pendant des journée entières.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que son état ne s'améliore. Pendant ce temps, les hommes se décourageaient, ils disaient que le roi était mort et que personne n'osait le leur apprendre ! Enfin, au début de l'automne, Alexandre put se lever et rassurer ses troupes par sa présence. Il regagna ensuite son lit.

Bientôt, il commença enfin à se promener dans sa chambre suivi de Leptine qui le suppliait de boire une tasse de bouillon en lui disant que cela lui ferait du bien.

Philippe lui rendait visite en fin de journée pour juger de son état. Il passait le reste de son temps au camp, car le changement de climat et de régime avait rendu malades bon nombre de soldats. Certains souffraient de diarrhée, d'autres de fièvres, de vomissements et de nausées.

Un soir qu'Alexandre s'occupait de la correspondance qu'on lui adressait de Macédoine et des provinces soumises, se présenta un courrier qui lui délivra un message scellé de la part de Parménion. Le roi l'ouvrit. Philippe arriva sur ces entrefaites.

« Comment allons-nous aujourd'hui, sire ? », demanda-t-il en se hâtant de préparer la potion qu'il entendait lui administrer.

Alexandre parcourut la missive du vieux général. Elle disait :

Parménion au roi Alexandre, salut !

Selon des informations dont je suis en possession, ton médecin Philippe a été corrompu par les Perses, il est en train de t'empoisonner. Prends garde à lui.

Il répondit : « Assez bien », et tendit la main pour saisir la coupe contenant le médicament.

De l'autre, il remit le billet à Philippe, qui le lut pendant que le roi ingurgitait la potion.

Le médecin ne se décomposa pas. Quand le souverain eut fini de boire, il versa le reste du médicament dans un pot et dit : « Tu en boiras une autre dose ce soir avant de te coucher. Tu pourras recommencer à manger des aliments solides à partir de demain. Je transmettrai à Leptine les indications concernant ton régime. Suis-les scrupuleusement.

— Je n'y manquerai pas, assura le roi.

— Bien. Je retourne au camp. Il y a de nombreux malades, le sais-tu ?

— Oui, répondit Alexandre. C'est un gros problème. Darius approche, je le sens. Il faut absolument que je reprenne des forces. » Puis, tandis que Philippe le saluait, il demanda : « Qui est le coupable, selon toi ? »

Philippe haussa les épaules. « Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il, mais il y a ici de jeunes chirurgiens fort doués et très ambitieux qui pourraient aspirer à la charge d'archiatre. S'il arrivait quelque chose, on me remplacerait.

— Dis-moi seulement de qui il s'agit, et je…

— Il ne vaut mieux pas, sire. Nous aurons bientôt besoin de tous nos chirurgiens, et je ne sais même pas s'ils seront en nombre suffisant. Quoi qu'il en soit, je te remercie de ta confiance », ajouta-t-il en sortant et en refermant la porte derrière lui.

48

À l'automne, l'escadre de Néarque jeta l'ancre face au Tarse. L'amiral descendit à terre pour saluer et embrasser Alexandre, désormais complètement rétabli.

« Sais-tu que Darius a l'intention de nous barrer la route à la hauteur des Portes syriennes ? dit le roi.

— C'est ce que m'a rapporté Perdiccas. Hélas, ta maladie lui a sans doute permis de consolider ses positions.

— Oui, mais voici mon plan : nous allons longer la côte, remonter vers le passage, d'où nous enverrons des éclaireurs à la recherche de Darius. Il nous faudra déloger sa garnison par une attaque surprise avant de conduire notre armée dans la plaine, où nous fondrons sur ses forces. De toute façon, ils disposent d'une supériorité numérique écrasante, de l'ordre d'un à dix.

— Un à dix ?

— D'après les nouvelles que j'ai reçues. Je laisserai les malades et les convalescents à Issos avant de me diriger vers le passage. Nous partirons demain. Tu nous suivras avec ta flotte, dorénavant, nous nous tiendrons à une courte distance afin d'avoir recours aux signalisations directes. »

Néarque regagna son navire et leva l'ancre le lendemain en mettant le cap sur le sud, tandis que l'armée empruntait la route côtière dans la même direction.

Quand elle atteignit la petite ville d'Issos, qui s'étendait au pied de montagnes en forme de gradins de théâtre, le roi ordonna d'y installer les hommes qui n'étaient pas en mesure de combattre, puis il reprit le chemin des Portes syriennes.

Le lendemain soir, il envoya des éclaireurs en reconnaissance. Du bateau amiral, Néarque signalait que la mer grossissait, et qu'une tempête se préparait.

« Il ne manquait plus que ça ! », pesta Perdiccas.

Ses hommes s'acharnaient à monter les tentes que le vent, qui soufflait de plus en plus fort, faisait claquer et voler comme les voiles des navires au milieu d'une tempête.

Quand, à la tombée de la nuit, le campement fut enfin prêt un orage éclata, apportant des trombes d'eau, des éclairs aveuglants, des coups de tonnerre qui résonnaient sur les flancs des montagnes.

Néarque avait abordé la terre à temps. À grands coups de masse, ses équipages plantaient les amarres dans le sable de la plage pour y assurer les cordages qu'on leur lançait depuis la poupe.

La situation semblait enfin maîtrisée, et l'état-major au complet se réunit sous la tente d'Alexandre pour partager un maigre repas et discuter des plans prévus pour le lendemain. L'heure du coucher s'approchait quand un courrier venu d'Issos se présenta, trempé, couvert de boue et tout essoufflé, Les officiers se levèrent.

« Que se passe-t-il ? interrogea Alexandre.

— Sire, commença l'homme dès qu'il eut repris son souffle, l'armée de Darius est dans notre dos, à Issos.

— Quoi ? Es-tu soûl ? s'écria le souverain.

— Hélas non. Ils ont fondu sur nous au crépuscule, ont Surpris les sentinelles à l'extérieur de la ville et ont fait prisonniers tous les soldats, malades ou convalescents, que nous avions laissés derrière nous. »

Alexandre abattit son poing sur la table. « Malédiction ! Nous allons être obligés de négocier leur restitution avec Darius.

— Nous n'avons pas le choix, dit Parménion.

— Comment se fait-il qu'ils soient dans notre dos ? demanda Perdiccas.

— Ils n'ont pas pu passer par ici, car nous y sommes, observa Séleucos d'une voix détachée, comme s'il voulait ramener le calme dans l'assistance. Ni par la mer : Néarque les aurait vus. »

Ptolémée s'approcha du courrier. « Et si c'était un piège destiné à nous éloigner du passage et à donner au Grand Roi le temps de monter sur les hauteurs, d'où il lui serait facile de nous attaquer ? Je ne connais pas cet homme. Et vous ? »

Tout le monde examina le courrier, qui recula d'un air effrayé.

« C'est la première fois que je le vois, déclara Parménion.

— Moi aussi, confirma Cratère en l'observant avec méfiance.

— Mais, sire…, implora le courrier.

— As-tu un mot de passe à me transmettre ? lui demanda Alexandre.

— Je… je n'ai pas eu le temps, sire. Mon commandant m'a donné l'ordre de filer, j'ai sauté à cheval et je suis parti.

— Et qui est ton commandant ?

— Amyntas de Lyncestide. »

Sans un mot, Alexandre échangea un regard complice avec Parménion. Au même instant, un éclair étincela si violemment qu'il illumina la tente en jetant un reflet spectral sur les membres de l'assistance. Un coup de tonnerre assourdissant retentit ensuite.

« Il n'y a qu'une façon de connaître la vérité, dit Néarque dès que le tonnerre se fut éloigné vers la mer.

— Laquelle ? interrogea le roi.

— Je vais aller voir ce qui se passe à l'arrière. Avec mon bateau.

— Tu es fou ! s'exclama Ptolémée. Tu couleras !

— Ce n'est pas dit. Le vent vient du sud : avec un peu de chance, je peux m'en tirer. Ne bougez pas tant que je ne serai pas revenu, ou que je ne vous aurai pas envoyé un de mes hommes. Mon mot de passe sera « Poséidon ». »

Il tira son manteau sur sa tête et sortit en courant sous la pluie battante.

Alexandre et ses compagnons le suivirent, des lanternes à la main. Néarque se hissa à bord du vaisseau amiral, il donna l'ordre de larguer les amarres et de plonger les rames dans l'eau. Bientôt, le bateau vira vers le nord. Tandis qu'il s'écartait de la plage, le fantôme d'une voile s'ouvrit à la proue.

« Il est fou, grommela Ptolémée en essayant de se protéger les yeux contre la pluie cinglante. Il a même déployé une voile.

— Non, répliqua Eumène. C'est le meilleur marin qui ait jamais navigué d'ici aux Colonnes d'Héraclès, et il le sait. »

La tache blanche de la voile de proue fut rapidement engloutie par les ténèbres et tout le monde retourna sous la tente du roi pour se réchauffer devant le brasero avant d'aller se coucher. Trop bouleversé pour dormir, Alexandre demeura un long moment sous l'auvent de sa tente, contemplant la fureur de l'orage et jetant de temps à autre un coup d'œil à Péritas qui glapissait plaintivement à chaque coup de tonnerre. Soudain, il vit la foudre s'abattre sur un chêne au sommet d'une colline.

Le gigantesque tronc s'enflamma. Un instant, Alexandre aperçut dans le reflet des flammes le manteau blanc d'Aristandre et la silhouette du devin, immobile dans le vent et la pluie, les mains levées vers le ciel. Le souverain fut secoué par un long frisson glacé, et il eut l'impression d'entendre les cris de nombreux agonisants, la plainte désolée de nombreuses âmes fuyant vers les enfers. Puis son esprit sombra dans une sorte d'inconscience.

L'orage se déchaîna pendant toute la nuit. Au matin, les nuages furent balayés par le vent, laissant place à quelques trouées de ciel bleu. Quand le soleil se montra enfin sur les pics du Taurus, le calme était revenu et la mer venait se briser sur la plage en longues vagues ourlées d'écume.

Il n'était pas midi quand revinrent les éclaireurs que le roi avait envoyés vers le passage des Portes syriennes : « Sire, il n'y a personne là-bas, personne dans la plaine non plus.

— Je ne comprends pas, dit le roi. Je ne comprends pas. Même les « Dix Mille » empruntèrent ce passage. Il n'y en a pas d'autre… »

La réponse qu'il cherchait arriva avec le vaisseau de Néarque, à la tombée du soir : ses hommes s'étaient brisé l'échine en luttant contre le vent, près de la côte, pour apporter au souverain la nouvelle qu'il attendait. Dès que le bateau fut annoncé, le roi se précipita sur la plage pour accueillir l'amiral, qui regagnait la terre ferme dans une chaloupe.

« Alors ? lui demanda-t-il quand il eut posé le pied sur le sol.

— Hélas. Ton courrier t'a dit la vérité. Ils se trouvent dans notre dos, et ils sont des centaines de milliers. Ils ont des chevaux, des chars de guerre, des archers, des frondeurs, des lanciers…

— Mais comment…

— Il y a un autre passage : les Portes amaniennes, à vingt-cinq stades vers le nord.

— Eumolpos s'est joué de nous ! pesta Alexandre. Il nous a attirés dans ce boyau entre la mer et les montagnes pendant que Darius descendait dans notre dos en se glissant entre la Macédoine et nous.

— Rien ne dit qu'il l'ait fait de son propre chef, observa Parménion. Il a peut-être été démasqué et obligé de nous trahir, à moins que Darius n'ait espéré te surprendre encore dans ton lit de malade à Tarse.

— Cela ne change rien à notre situation, commenta Ptolémée.

— Eh oui, renchérit Séleucos. Nous sommes dans le pétrin.

— Comment réagir ? » demanda Léonnatos en levant son visage couvert de taches de rousseur qu'il avait jusque-là penché sur sa poitrine.

Alexandre réfléchit un moment avant de répondre : « À l'heure qu'il est, Darius sait probablement où nous nous trouvons. Si nous restons ici, il nous taillera en pièces. »

49

Alexandre convoqua le conseil sous sa tente avant le lever du jour. Il avait très peu dormi, mais il semblait lucide et en parfaite condition physique.

Il exposa son plan en quelques mots : « Mes amis, l'armée perse nous surpasse largement en nombre et il est donc nécessaire de quitter ces lieux, où nous sommes trop exposés. Derrière nous s'étend une vaste plaine, et devant nous se dressent des montagnes. Darius nous écraserait après nous avoir complètement encerclés. Nous devons donc reculer et l'affronter sur un terrain étroit, où il lui sera impossible de déployer toutes ses forces.

« Il ne s'attend pas à ce mouvement, ce qui nous permettra de le surprendre. Vous rappelez-vous le lieu où le fleuve Pinaros se jette dans la mer ? Eh bien, ce pourrait être le bon endroit. Les officiers responsables de la marche me disent que dix ou douze stades, pas plus, séparent la mer des collines mais que le terrain libre de tout obstacle a une largeur inférieure à trois stades. Cela nous convient. La formation que nous adopterons sera celle qui est la plus sûre : au centre, les bataillons de la phalange des pézétairoï et les alliés grecs ; à droite, du côté des collines, les escadrons de cavalerie des hétairoï, dont je prendrai la tête avec la Pointe ; sur l'aile gauche, le général Parménion nous couvrira du côté de la mer avec le reste de l'infanterie lourde et la cavalerie des Thessaliens. Les Thraces et les Agrianes seront avec moi, ils constitueront la seconde ligne de réserve.

« La phalange attaquera de front et la cavalerie sur les côtés, comme à Chéronée, comme sur le Granique.

« C'est tout ce que j'ai à vous dire. Que les dieux nous soient favorables ! Maintenant, rejoignez l'armée et mettez-la en rangs afin que je la passe en revue. »

Il faisait encore noir quand le roi, monté sur Bucéphale, dans son armure de combat, la poitrine couverte d'une cuirasse en fer et en argent ornée d'une gorgone de bronze repoussé à la hauteur du cœur, harangua ses troupes. Il était flanqué de ses gardes du corps et de ses compagnons : Héphestion, Lysimaque, Séleucos, Léonnatos, Perdiccas, Ptolémée et Cratère, tous revêtus de fer et de bronze, coiffés de casques dont les hauts cimiers flottaient dans le vent froid de ce matin d'automne.

« Soldats ! s'écria-t-il. Pour la première fois depuis que nous avons pénétré en Asie, nous faisons face à l'armée perse que conduit le Grand Roi en personne. Il nous a pris à revers et son armée coupe nos arrières. Il pense certainement longer la côte et nous écraser contre ces montagnes, en se fiant à sa supériorité numérique. Mais nous ne l'attendrons pas, nous l'affronterons, nous le surprendrons dans un défilé et nous le vaincrons. Nous n'avons pas le choix, soldats ! Si nous ne gagnons pas, nous serons anéantis. Souvenez-vous d'une chose ! Le Grand Roi se place toujours au centre de sa formation. Si nous parvenons à le tuer ou à le capturer, nous gagnerons la guerre et conquerrons son empire en un seul instant. Et maintenant, faites-moi entendre votre voix, soldats ! Faites-moi entendre le fracas de vos armes ! »

L'armée répondit par un grondement, puis les officiers et les soldats dégainèrent leurs épées et commencèrent à en frapper en rythme leurs boucliers, répandant dans la plaine un vacarme assourdissant. Alexandre brandit sa lance et poussa Bucéphale, qui avança de son pas majestueux, flanqué d'autres cavaliers en armures. Derrière eux retentirent bientôt le pas lourd et cadencé de la phalange et le bruit de milliers de sabots.

Ils se dirigèrent vers le nord et marchèrent sans rencontrer d'obstacles. Mais vers le milieu de la matinée, un groupe d'éclaireurs, parti en reconnaissance, revint au galop.

« Sire, s'écria leur commandant d'un air horrifié, les barbares nous ont renvoyé les hommes que nous avions laissés à Issos. »

Alexandre le regarda sans comprendre.

« Ils les ont tous mutilés, sire, ils leur ont coupé les mains. Nombre d'entre eux sont morts d'hémorragie, d'autres se

traînent péniblement sur la route en poussant des gémissements et des cris de douleur. C'est épouvantable. »

Le souverain alla au-devant de ses soldats. En le voyant ceux-ci tendirent leurs bras sanguinolents, des moignons bandés à l'aide de chiffons crasseux.

Le visage du roi se déforma en une grimace d'horreur. Il sauta à terre et, criant et pleurant, comme hors de lui, se mit à les embrasser un à un.

Un vétéran se traîna à ses pieds pour lui parler, mais ses forces s'éteignirent et il s'effondra, mourant, dans la boue.

Alexandre hurla : « Appelez Philippe, appelez les médecins, vite ! Vite ! Qu'ils soignent ces hommes ! » Puis, à l'adresse de ses troupes : « Regardez ce que les Perses ont fait à vos compagnons ! Maintenant vous savez ce qui vous attend si nous sommes battus. Nous n'aurons pas de repos tant que nous n'aurons pas vengé ce massacre. »

Philippe vola au secours des blessés, il les fit monter sur des chars qui les ramèneraient au camp, puis il rejoignit l'armée, sachant qu'on aurait besoin de ses soins avant que le soleil ne se couche.

L'armée de Darius apparut vers midi, alignée en un vaste front sur la rive nord du fleuve Pinaros. C'était un spectacle impressionnant : il y avait là deux cent mille guerriers au moins, en ligne de combat sur plusieurs rangs, précédés par des chars de guerre dont les roues étaient garnies de faux menaçantes. Ils étaient flanqués de cavaliers mèdes, cissiens, saces et hyrcaniens ; au centre, derrière les chars, se trouvait l'infanterie des Immortels, la garde de Darius, avec ses carquois d'argent, ses lances à pointes dorées et ses longs arcs à double courbure.

« Dieux de l'Olympe, combien sont-ils ! » s'exclama Lysimaque.

Alexandre ne dit rien, il scrutait le centre de la formation ennemie à la recherche du char de guerre du Grand Roi. Ptolémée le tira de sa torpeur.

« Regarde ! Les Perses nous contournent par la droite ! »

Le roi examina les collines, derrière lui, et vit qu'un escadron de cavalerie s'élançait sur les hauteurs en effectuant une manœuvre enveloppante.

« Nous ne pouvons pas les affronter à cette distance. Ordonnez aux Thraces et aux Agrianes de les arrêter. Ils ne doivent passer à aucun prix. Donnez le signal, nous allons attaquer ! »

Ptolémée rattrapa le contingent des Thraces et des Agrianes, qu'il envoya vers les collines. Héphestion fit signe aux trompettes d'emboucher leurs instruments, et ils s'exécutèrent sur-le-champ. D'autres sonneries répondirent sur l'aile gauche. Alors l'armée s'ébranla.

« Là, regardez ! s'écria Héphestion. L'infanterie lourde des Grecs ! Elle occupe le centre.

— Et là-bas, intervint Perdiccas. Ils plantent des pieux pointus dans le sol.

— En outre, le fleuve est en crue, ajouta Lysimaque. Avec la pluie de cette nuit… »

Alexandre observait sans mot dire les Agrianes et les Thraces qui avaient engagé le combat contre les Perses, et les repoussaient déjà. Désormais, une courte distance le séparait de la rive du Pinaros. Le fleuve n'était pas profond, mais son eau trouble coulait en abondance entre ses rives boueuses. Le roi leva encore une fois la main, et les trompettes sonnèrent le signal d'attaque.

La phalange baissa ses sarisses et chargea ; la cavalerie thessalienne s'élança sur l'aile gauche, tandis qu'Alexandre éperonnait Bucéphale à la tête de ses hétairoï. Avant que les Perses ne puissent l'en empêcher, il déborda à droite, poussa son cheval dans le fleuve, à l'endroit où il était le plus étroit, suivi de tout son escadron, effectua une conversion et, la lance au poing, se jeta sur le flanc de la formation ennemie.

Au même instant, la phalange pénétra dans le Pinaros et entreprit d'en remonter la rive droite, mais elle se heurta à l'infanterie grecque, composée de mercenaires en rangs très serrés. Le terrain accidenté et glissant, la présence de rochers sur la grève et sur la rive obligèrent les Macédoniens à rompre leur formation, et les Grecs s'engouffrèrent dans les brèches, engageant de furieux corps à corps avec les hétairoï.

Comprenant que la phalange courait un danger qui pouvait lui être fatal, Cratère, qui combattait à pied sur son flanc droit,

enjoignit aux trompettes d'emboucher leurs instruments pour appeler les « écuyers », et ordonna à ces derniers de combler les brèches. Nombre d'hétairoï avaient été contraints, en effet, d'abandonner leurs sarisses au profit de courtes épées pour mieux répondre au furieux assaut des Grecs. Mais ils rencontraient de grosses difficultés.

Sur l'aile gauche, Parménion avait lancé en plusieurs vagues ses cavaliers thessaliens contre l'aile droite des Perses. Chaque escadron décochait une nuée de javelines avant de se replier, tandis que la deuxième et la troisième vague se précipitaient vers l'avant à un rythme rapide. Les Hyrcaniens et les Saces réagirent en chargeant violemment, couverts par les archers cissiens qui projetaient une pluie de traits. On engagea même un escadron de chars dans la mêlée, mais le terrain était trop accidenté : nombre de ceux-ci se renversèrent et les chevaux qui les tiraient s'enfuirent, traînant derrière eux leurs auriges qui s'écrasèrent sur les rochers.

La bataille fit rage pendant plusieurs heures, car les Perses puisaient dans leurs inépuisables réserves des troupes toujours fraîches. Une brigade d'« écuyers », conduite par Cratère, parvint à se glisser dans le dos de l'infanterie grecque, à l'isoler du reste de la formation perse et à en rompre les rangs.

Épuisés par tant d'efforts, oppressés par la lourdeur de leur armement, pris entre deux lignes ennemies, les fantassins mercenaires commencèrent à lâcher pied et à se disperser. Ils furent bientôt éliminés par la cavalerie thessalienne. Alors les « écuyers » s'engagèrent rapidement sur les côtés, la phalange des hétairoï se rassembla et, baissant ses sarisses, progressa vers le vaste front des dix mille Immortels de Darius qui marchaient d'un pas lourd, bouclier contre bouclier, en pointant leurs lances. Une sonnerie de trompette retentit à l'arrière, suivie par un bruit de tonnerre qui couvrit cet enfer de cris, de hennissements, de cliquetis d'armes : le tonnerre de Chéronée !

Le gigantesque tambour, transporté en pièces détachées, avait été remonté. Tiré par huit chevaux, il avait atteint la ligne de combat pour joindre son grondement puissant aux hurlements des guerriers.

Les hétairoï s'écrièrent :

Alalalàï !

Ils se jetèrent dans la mêlée, sans penser à leur fatigue et à leurs blessures. Couverts de boue et de sang, ils se dressaient comme des furies infernales. Mais ils n'effrayèrent pas les Immortels du Grand Roi, qui attaquèrent à leur tour avec une énergie intacte. Les deux formations s'affrontèrent dans un épouvantable chaos, le front avança et recula à plusieurs reprises sous la poussée des charges furibondes.

Toujours en première ligne, sur l'aile droite, précédé par son porte-drapeau qui brandissait son étendard rouge frappé de l'étoile argéade à seize pointes, Alexandre ne cessait de lancer des assauts, mais les escadrons des cavaliers arabes et assyriens contre-attaquaient valeureusement, renforcés par les archers mèdes et arméniens.

Le soleil commençait à décliner quand les Thraces et les Agrianes l'emportèrent enfin sur la cavalerie perse. Ils se rassemblèrent et allèrent prêter main-forte aux détachements d'infanterie, engagés dans de violents corps à corps. Leur arrivée insuffla une seconde vigueur aux pézétairoï, épuisés par cette bataille interminable, et Alexandre fit de nouveau charger la Pointe en lançant un hurlement sauvage et en éperonnant Bucéphale. Sensible à la fougue de son cavalier, le brave animal se cabra dans un hennissement et, prenant appui sur ses puissants jarrets, se propulsa vers l'avant.

Désormais, le char de Darius était à moins de cent pieds de distance, ce qui eut pour effet de décupler les forces d'Alexandre qui se fraya un chemin en abattant à coups d'épée ceux qui tentaient de l'arrêter.

Soudain, comme halluciné par ses efforts, le souverain macédonien tomba nez à nez avec son adversaire, et les deux rois se regardèrent un moment dans les yeux. C'est alors qu'Alexandre ressentit une douleur lancinante à la cuisse et vit qu'une flèche s'était plantée au-dessus de son genou, sur le côté. Il serra les dents et arracha le projectile en dépit de sa souffrance, mais quand il releva les yeux, Darius n'était plus là : son aurige fouettait sauvagement ses chevaux en direction des collines, sur le sentier qui menait aux Portes arnaniennes.

Perdiccas, Ptolémée et Léonnatos entourèrent le roi blessé et firent le vide autour de lui, tandis qu'Alexandre criait : « Darius s'enfuit ! Suivez-le ! Suivez-le ! »

Victimes d'une attaque concentrique des escadrons adverses les Perses vacillèrent et prirent la fuite. Seuls les Immortels demeurèrent sur le champ de bataille, formant un carré et répondant coup pour coup à leurs ennemis.

Alexandre déchira un morceau de son manteau, se banda la cuisse et se lança de nouveau à la poursuite des Perses. Mais un cavalier de la garde royale se dressa bientôt devant lui, sabre au poing. Le roi s'empara alors de sa hache à double tranchant, fixée à son étrier, et brisa en deux l'arme de son adversaire, le laissant bouche bée. Alors que le souverain macédonien brandissait une nouvelle fois son arme, le soleil couchant éclaira brusquement le visage du Perse. Dans cet étrange jeu de lumières, Alexandre reconnut son adversaire.

Il reconnut le visage brun et la barbe noire d'un archer gigantesque qui avait tué d'un seul trait, à cent pas de distance, la lionne qui s'était jetée sur lui, de nombreuses années plus tôt. En un jour lointain, en un jour de chasse et de fête dans la plaine fleurie de l'Éordée.

Le Perse le reconnut également et le dévisagea sans mot dire, comme s'il venait d'être frappé par la foudre.

« Que personne ne touche à cet homme ! », s'écria Alexandre, avant de s'élancer au galop derrière ses compagnons.

La poursuite de Darius dura de nombreuses heures. Le quadrige du roi surgissait parfois au loin, puis s'évanouissait dans la végétation qui recouvrait la cime des collines et dissimulait les sentiers. Alexandre et ses amis finirent par retrouver le char au détour d'un chemin. Mais il était abandonné, tout comme la robe, le carquois d'or, la lance et l'arc du Grand Roi.

« Inutile de continuer, observa Ptolémée. Il fait nuit désormais, et Darius a pris la fuite sur un cheval frais : nous n'arriverons jamais à le capturer. Et puis, tu es blessé, ajouta-t-il en examinant la cuisse ensanglantée d'Alexandre. Rentrons : les dieux ont été assez généreux avec nous au cours de cette journée. »

50

Alexandre regagna le camp au cœur de la nuit, couvert de sang et de boue, après avoir traversé la plaine parsemée de feux, de cadavres et de charognes. Un même mélange de boue et de sang avait séché sur le corps de Bucéphale, lui donnant la couleur spectrale d'une apparition cauchemardesque.

Ses compagnons chevauchaient à ses côtés en traînant le char du Grand Roi, qu'ils avaient fixé au harnachement de leurs étalons.

Le camp perse avait été pillé et saccagé par les soldats macédoniens, mais les pavillons royaux étaient encore intacts : ils appartenaient de droit à Alexandre.

La tente de Darius – gigantesque – était faite de cuir ouvragé et pourvue de tentures de pourpre et d'or. Les pieux de soutènement avaient été taillés dans du cèdre puis sculptés et gainés de lames d'or pur. Il y avait sur le sol des tapis d'une valeur inestimable. À l'intérieur, de lourds rideaux de soie blanche, rouge et bleue, divisaient l'espace en plusieurs pièces, comme s'il s'agissait de véritables quartiers fixes : la salle du trône pour les audiences, la salle à manger, la chambre royale, où se trouvait un lit à baldaquin monumental, et la salle de bains.

Alexandre balayait la tente du regard comme s'il ne parvenait pas à prendre conscience que tant de richesse et de luxe était désormais à sa disposition. La baignoire, les amphores et les puisettes étaient en or massif ; les servantes et les jeunes eunuques de Darius, d'une grande beauté, avaient préparé un bain pour leur nouveau maître et s'apprêtaient, tremblants de peur, à obéir au moindre de ses gestes.

Il examina encore une fois ce décor avec stupéfaction et murmura, quasiment pour lui-même : « Voilà donc, à ce qu'il paraît, ce que veut dire être roi. » Habitué à l'austère simplicité

du palais royal de Pella, il considérait cette tente comme la résidence d'un dieu.

Il s'approcha en boitant de la salle de bains et les femmes se hâtèrent de le déshabiller. C'est alors que Philippe se présenta pour le soigner. Le médecin montra aux servantes comment lui donner son bain sans provoquer d'autre hémorragie. Puis il fit étendre le roi sur une table et l'opéra avec l'aide de ses assistants. Il nettoya et draina la blessure, la recousit et la banda soigneusement. Pas une seule fois Alexandre ne gémit mais cet effort énorme s'ajoutait à ceux de la journée – surhumains –, et il sombra bientôt dans une sorte de torpeur puis dans un sommeil de plomb, dès que Philippe eut terminé son intervention.

Après avoir renvoyé tout le monde, Leptine aida le roi à se coucher et s'étendit, nue, à ses côtés afin de le réchauffer en cette froide nuit d'automne.

Il fut réveillé le lendemain par des pleurs désespérés, qui s'échappaient de la tente voisine. Sans réfléchir, il posa aussitôt le pied par terre, et sa blessure lui arracha une grimace de douleur. Heureusement, le drainage que Philippe avait pratiqué au moyen d'une canule d'argent avait empêché sa jambe d'enfler. Le roi était faible, certes, mais en mesure de se déplacer et d'enfreindre les ordres de son médecin, qui lui avait prescrit une semaine de repos complet.

Intrigué par ces gémissements, il ordonna qu'on l'habille rapidement et quitta sa tente en boitant, sans même prendre le temps de manger. Héphestion, qui avait dormi dans l'entrée en compagnie de Péritas, lui tendit aussitôt le bras, mais Alexandre refusa son aide. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Que signifient ces plaintes ?

— Il y a dans cette tente la reine mère, l'épouse de Darius et une partie de ses trois cent soixante-cinq concubines. Les autres sont restées à Damas. Elles ont vu le char de Darius, sa robe et son carquois, et elles sont persuadées qu'il est mort.

— Allons donc les rassurer. »

Désireux de ne pas embarrasser ces femmes, ils prièrent un eunuque de les annoncer avant de pénétrer sous la tente d'un même pas. Après un instant d'égarement et d'hésitation, la

reine mère, dont le visage était sillonné de larmes et taché de bistre, se jeta aux pieds d'Héphestion, croyant qu'il s'agissait du roi car il était plus grand et plus imposant qu'Alexandre. Comprenant la situation, l'eunuque blêmit et lui dit à l'oreille qu'elle se méprenait.

La reine secoua la tête d'un air confus et se prosterna devant Alexandre en gémissant encore plus fort et en implorant son pardon. Alors, le roi se baissa, l'aida à se relever et lui dit, tandis que l'eunuque traduisait ses paroles dans sa langue : « Peu importe, madame. Lui aussi est Alexandre. » Et voyant qu'elle reprenait courage, il ajouta : « Je t'en prie, ne pleure pas et ne désespère pas. Darius est vivant. Il a abandonné son quadrige et sa robe royale, et il a pris la fuite à cheval pour gagner en légèreté et en rapidité. À l'heure qu'il est, il est certainement en sécurité. »

La reine mère s'inclina à nouveau devant lui et couvrit sa main de baisers. L'épouse du Grand Roi s'approcha à son tour pour lui rendre le même hommage. Le souverain fut foudroyé par son incroyable beauté. Tournant le regard vers les autres femmes, il s'aperçut qu'elles étaient toutes splendides, et il susurra à l'oreille d'Héphestion : « Par Zeus, ces femmes sont un tourment pour mes yeux ! » Mais il cherchait, à l'évidence, un visage particulier.

« Y a-t-il d'autres femmes dans le camp ? demanda-t-il.

— Non, répondit Héphestion.

— En es-tu sûr ?

— Sûr et certain. » Puis il ajouta, remarquant un mouvement de déception chez son ami : « La suite du roi se trouve à Damas. Peut-être y trouveras-tu celui ou celle que tu cherches.

— Je ne cherche personne », répliqua Alexandre d'un ton brusque. Il s'adressa ensuite à l'eunuque : « Dis à la reine mère, à l'épouse de Darius et à toutes les autres femmes qu'elles seront traitées avec tous les égards et qu'elles n'ont rien à craindre. Qu'elles demandent simplement ce dont elles ont besoin, et elles seront satisfaites dans la mesure du possible.

— La reine et la reine mère te remercient, sire, traduisit l'eunuque. Elles prient Ahura-Mazda de te bénir pour ta pitié et ta bonté d'âme. »

Alexandre hocha la tête avant de sortir en compagnie d'Héphestion. Il donna l'ordre de ramasser les cadavres et de célébrer des funérailles solennelles.

Ce soir-là, Callisthène écrivit que seuls trois cent neuf Macédoniens avaient trouvé la mort sur le champ de bataille mais le bilan fut hélas plus amer. Le roi se traîna en boitant parmi les corps de ses soldats, horriblement déchiquetés et mutilés, et il se rendit compte qu'ils étaient tombés par milliers. Le centre de la formation avait subi les pertes les plus nombreuses, face au contingent des mercenaires grecs.

On abattit des dizaines d'arbres sur les collines, on éleva des bûchers gigantesques sur lesquels on brûla les cadavres devant l'armée rangée. Quand ces funérailles furent terminées, Alexandre, précédé par son étendard rouge, passa ses soldats en revue, la cuisse bandée d'une façon ostentatoire et tachée de la même couleur. Il eut un mot d'éloge et d'encouragement pour tous les détachements, et aussi pour les hommes qu'il avait vus combattre courageusement. Il offrit à bon nombre d'entre eux un présent personnel, un objet qu'ils conserveraient en souvenir de cette bataille.

Puis il s'écria pour finir : « Je suis fier de vous, soldats ! Vous avez battu l'armée la plus puissante de la terre. Aucun Grec, aucun Macédonien n'avait jusqu'alors conquis un territoire aussi vaste ! Vous êtes les meilleurs, vous êtes invincibles : aucune force au monde ne peut vous résister ! »

Les soldats lui répondirent par un chœur de cris frénétiques, tandis que le vent balayait les cendres de leurs compagnons et éparpillait dans le ciel gris de l'automne une myriade d'étincelles.

Quand le soir fut tombé, Alexandre se fit conduire à l'endroit où l'on avait emprisonné le guerrier perse qu'il avait voulu épargner sur le champ de bataille. L'homme était assis par terre, pieds et poings liés. Dès qu'il le vit, le roi s'agenouilla devant lui et dénoua ses liens. Puis il lui demanda, en s'aidant de quelques gestes : « Te souviens-tu de moi ? »

L'homme comprit et fit un signe affirmatif.

« Tu m'as sauvé la vie. »

Le guerrier sourit et dit qu'ils étaient deux à l'époque à chasser le lion.

« Oui, il y avait aussi Héphestion, expliqua Alexandre, il est dans les parages. Il n'a pas changé. »

L'homme sourit une nouvelle fois.

« Tu es libre, déclara Alexandre en accompagnant ses mots d'un geste éloquent. Tu peux retourner auprès de ton peuple et de ton roi. »

Constatant que le guerrier n'avait pas compris, Alexandre ordonna qu'on lui amène un cheval et lui en tendit les rênes. « Tu peux partir. On t'attend sans doute, chez toi. Des enfants ? », demanda-t-il en indiquant par la main la taille d'un enfant.

L'homme montra de la sienne la taille d'un adulte et Alexandre sourit. « Eh oui, dit-il, le temps passe. »

Le Perse le contempla d'un air grave et profond, et ses yeux noirs brillèrent d'émotion tandis qu'il portait sa main à son cœur avant de toucher la poitrine d'Alexandre. « Va, l'invita le souverain, avant que la nuit tombe. »

Le guerrier murmura quelques mots dans sa langue, puis il bondit sur le cheval et disparut dans le lointain.

Cette nuit-là on retrouva dans le camp perse l'Égyptien Sisinès qui avait insinué, l'année précédente, que Darius avait promis à Amyntas de Lyncestide une grosse somme d'argent ainsi que le trône de Macédoine contre la mort d'Alexandre – ce qui avait conduit à l'emprisonnement du prince. Ptolémée instruisit un court procès au terme duquel on reconnut qu'il s'agissait d'un espion perse ; mais avant de le faire exécuter, il appela Callisthène, supposant que celui-ci avait certainement des questions à lui poser.

En apercevant l'historien, l'Égyptien se jeta aussitôt à ses pieds. « Aie pitié de moi ! Les Perses m'ont capturé pour m'obliger à leur livrer des informations sur votre armée, mais je n'ai pas dit un seul mot, je n'ai pas… »

Callisthène l'arrêta d'un geste de la main. « Il faut croire que les Perses traitent fort bien leurs prisonniers : n'avais-tu pas une tente luxueuse, deux esclaves ainsi que trois servantes ? Et

où sont les signes des sévices que tu as subis ? Tu as l'air pour le moins resplendissant.

— Mais je…

— Tu n'as qu'une seule chance de te sauver : parler, insista l'historien. Je veux tout savoir, en particulier ce qui concerne les affaire du prince Amyntas, la lettre de Darius, l'argent qu'il lui avait promis en échange de la mort d'Alexandre, et ainsi de suite. »

Sisinès reprit un peu de couleur. « Mon illustre ami, commença-t-il, je ne souhaitais pas révéler les aspects les plus secrets et les plus délicats de mon travail, mais puisque ma vie est en jeu, je dois m'y résigner… » Callisthène eut un geste qui signifiait qu'il n'avait pas de temps à perdre. « Je disais donc, je peux te démontrer que je me suis contenté de servir fidèlement le trône de Macédoine. C'est sur l'ordre de la reine Olympias que j'ai bâti toute cette histoire. »

Callisthène songea au goût de l'encre qu'il avait trouvé sur cette lettre, un goût très familier. « Continue, lui intima-t-il.

— La reine mère Olympias craignait qu'Amyntas ne constitue tôt ou tard une menace pour son fils Alexandre. Elle imaginait que celui-ci courait mille dangers sur ces terres lointaines et étrangères. Que serait-il arrivé si Alexandre avait été battu ? Les troupes auraient pu choisir Amyntas pour roi et obtenir en échange leur retour en Macédoine ainsi qu'une vie moins dure. Elle a donc demandé à l'un des esclaves perses que Philippe lui avait offerts d'écrire cette lettre, puis elle a fait reproduire les sceaux des barbares en se fondant sur des missives conservées dans la chancellerie du palais. Enfin, m'honorant de sa confiance, elle…

— J'ai compris, l'interrompit Callisthène. Mais… le messager perse ? »

Sisinès s'éclaircit la voix : « Mes missions délicates m'ont amené à fréquenter des milieux perses, où je possède des amis influents. Je n'ai donc pas eu grand mal à persuader le gouverneur de Nisibis de me confier un messager perse, que j'ai chargé de remettre la lettre.

— Et que tu as empoisonné par crainte qu'il ne parle.

— Mieux vaut naviguer dans des eaux sûres, répliqua l'Egyptien d'une voix imperturbable. Même si le pauvre homme n'aurait sans doute pas eu grand-chose à dire. »

« De cette façon, pensa Callisthène, tu restes donc le seul dépositaire de la vérité : mais de quelle vérité ? » Puis il dit : « Voilà qui explique de nombreux éléments, mais pas ta présence ici, au milieu d'un tel luxe et de telles attentions. En réalité, rien ne m'interdit de penser que la lettre était authentique.

— Je m'accorde avec toi sur le fait que c'est une hypothèse dont il te faut tenir compte. »

Absorbé par ses pensées, l'historien garda le silence un moment : il était possible que le Grand Roi eût voulu corrompre Amyntas, mais rien, en dehors de l'insinuation de Sisinès, ne prouvait que le prince était son complice. Il conclut donc qu'il lui faudrait assumer la responsabilité de décision, et il plongea son regard dans celui de son interlocuteur : « Il vaut mieux que tu me dises la vérité. Tu es un informateur du royaume de Macédoine, trouvé dans un campement perse, et qui plus est dans une situation compromettante. Ptolémée est persuadé que tu es un espion.

— Mon noble seigneur, répondit l'Égyptien, je remercie les dieux de m'avoir envoyé un homme aussi intelligent et aussi raisonnable. Je possède une somme considérable, que j'ai déposée à Sidon. Si nous nous entendions, je te fournirais une version des faits acceptable, que tu pourrais certifier auprès du commandant Ptolémée.

— Il vaut mieux que tu me dises la vérité, répéta Callisthène sans prêter attention à cette proposition.

— Disons que j'ai voulu monter ma propre affaire. Etant donné mes relations, le Grand Roi pensait que j'aurais pu regagner l'Anatolie pour persuader les gouverneurs de quelques villes de rouvrir leurs ports à sa flotte et…

— Et nous empêcher de communiquer avec la Macédoine.

— Quinze talents suffiraient-ils à te prouver mon innocence ? »

L'historien l'examina d'un air ambigu. « Et vingt autres pour le commandant Ptolémée ? »

Après un moment d'hésitation, Callisthène déclara : « Je crois qu'ils suffiront. » Puis il quitta la tente et rejoignit Ptolémée. « Plus vite tu l'élimineras, mieux ce sera, dit-il. Non seulement c'est un espion, mais il est aussi le dépositaire de secrets relativement embarrassants, qui impliquent la reine et…

— Pas un mot de plus. De toute façon, je n'ai jamais aimé les Égyptiens.

— Ne prononce pas de jugement aussi hâtif, répliqua Callisthène. Bientôt, tu en connaîtras beaucoup. Le bruit Court qu'Alexandre a décidé de conquérir l'Égypte. »

51

De Damas, qu'il avait atteint au terme de plusieurs marches forcées, Parménion annonça qu'il avait occupé les quartiers royaux et qu'il avait fait main basse sur les réserves d'argent et la suite du Grand Roi :

En tout deux mille six cents talents d'or en pièces de monnaie et cinq cents mines en lingots, ainsi que trois cent cinquante concubines, trois cent vingt-neuf flûtistes et harpistes, trois cents cuisiniers, soixante-dix goûteurs de vin, treize pâtissiers et quarante parfumeurs.

« Par Zeus ! s'exclama Alexandre quand il eut terminé sa lecture. Voilà ce qui s'appelle vivre !

— J'ai également un message personnel à te transmettre de vive voix, ajouta le courrier après que le roi eut roulé la lettre.

— Parle. De quoi s'agit-il ?

— Le général Parménion t'annonce qu'il amènera une noble dame de Damas et ses deux enfants. Elle se nomme Barsine. »

Alexandre secoua la tête d'un air incrédule. « Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

— Oh si, répliqua le courrier. Le général m'a dit que si tu n'avais pas confiance, un vieux soldat te transmettrait le mot de passe.

— J'ai compris, l'interrompit Alexandre. J'ai compris. Tu peux te retirer. »

Il la revit huit jours plus tard – une éternité. Il la contempla avec émotion parmi les soldats tandis qu'elle passait à cheval dans le cortège de la suite royale, entre deux rangs d'hétairoï de la garde de Parménion. Elle était vêtue d'un pantalon scythe en cuir et d'une tunique de feutre gris, ses cheveux étaient ramassés sur sa nuque et piqués de deux grosses épingles. Elle paraissait encore plus belle que lors de leur première rencontre.

Son visage avait acquis une légère pâleur et ses traits s'étaient affinés, soulignant ses grands yeux noirs, qui brillaient d'une lumière aussi intense et vibrante que celle des étoiles.

Quand Alexandre la rejoignit, le camp était plongé dans le silence, et le premier tour de garde s'était déjà mis en place. Il s'était contenté d'enfiler un court chiton militaire et avait jeté sur ses épaules un manteau de laine grise. Il se fit annoncer par une servante.

Barsine, qui venait de prendre un bain, s'était changée : elle avait revêtu une légère robe perse qui tombait jusqu'à ses pieds et moulait un peu ses formes. Un parfum de nard flottait sous sa tente.

« Mon seigneur, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Barsine… »

Alexandre s'approcha. « J'attends ce moment depuis notre dernière rencontre.

— Mon âme déborde de douleur.

— Je le sais, tu as perdu ton époux.

— L'homme le meilleur, le père le plus affectueux, l'époux le plus doux qui soit.

— C'était le seul ennemi que j'aie jamais respecté, et peut-être même craint. »

Barsine avait les yeux rivés au sol : elle savait qu'elle était une proie, elle savait que l'épouse de l'ennemi constituait la récompense la plus haute pour le vainqueur. Le jeune homme qui lui faisait face avait combattu en dépit de la souffrance et des blessures, de la fatigue et de l'horreur du sang, des hurlements et des massacres. Mais on lui avait également rapporté qu'il avait montré de la pitié et du respect à l'égard de la reine mère, de l'épouse et des enfants de Darius.

Alexandre lui effleura le menton de sa main et elle leva la tête. Elle affronta son regard, la couleur changeante de ses yeux. Elle y vit le bleu intense du ciel serein, ce bleu que le regard de Memnon avait lui aussi capté, elle vit la couleur sombre de la mort et de la nuit. Alors, elle se sentit comme engloutie par un tourbillon, et fut prise de vertiges comme si elle avait contemplé un dieu ou une créature fantastique.

« Barsine… », répéta Alexandre. Sa voix traduisait une passion profonde, un désir brûlant.

« Tu peux faire de moi ce que tu veux, dit-elle, tu es le vainqueur, mais l'image de Memnon se dressera toujours devant moi.

— Les morts sont avec les morts, répliqua le roi. C'est moi qui suis devant toi, et je ne te laisserai pas partir une seconde fois, car j'ai vu en toi que la vie veut oublier la mort. Et en cet instant, la vie, c'est moi. Regarde-moi. Regarde-moi, Barsine, et dis-moi si je me trompe. »

Barsine s'abstint de répondre, mais elle planta ses yeux dans ceux d'Alexandre avec une expression de désespoir et d'égarement. Deux grosses larmes, aussi limpides que de l'eau de source, brillèrent entre ses cils, coulèrent lentement sur ses joues et vinrent mourir sur ses lèvres. Alexandre se rapprocha d'elle jusqu'à sentir la caresse de son souffle sur son visage, et la pointe de ses seins contre sa poitrine.

« Tu m'appartiendras », murmura-t-il. Puis il fit brusquement volte-face et quitta la tente. Un instant plus tard, on entendit le hennissement de Bucéphale, son piaffement nerveux, puis le martèlement de ses sabots en un galop effréné dans le profond silence de la nuit.

Le lendemain, le courrier d'Antipatros, qui apportait des missives de Macédoine, remit à Callisthène une nouvelle lettre chiffrée de son oncle :

J'ai découvert le lieu où se trouve la fille de Nicandre, le complice de Pausanias dans l'assassinat de Philippe. La fillette est sous la protection du prêtre qui gouverne le temple d'Artémis, aux confins de la Thrace. Mais l'homme est d'origine perse, c'est un parent du satrape de Bithynie, qui a jadis envoyé de l'argent et des cadeaux précieux au sanctuaire. Cela m'amène à croire que le roi Darius pourrait être impliqué dans le meurtre de Philippe. Au reste, j'ai mis la main sur une lettre, conservée dans le temple, qui semble confirmer cette hypothèse.

Callisthène se rendit auprès d'Alexandre. « Les enquêtes concernant la mort de ton père se poursuivent. Elles ont abouti à des nouvelles importantes : il semble que les Perses soient

directement impliqués dans cet assassinat et qu'ils protègent encore un membre de la conjuration.

— Cela expliquerait beaucoup de choses, commenta le roi. Et dire que Darius ose m'écrire une lettre pareille ! »

Il montra à l'historien le message qu'une ambassade du Grand Roi venait de lui remettre :

Darius, Roi des Rois, seigneur des quatre coins de la Terre, lumière des Aryens, à Alexandre, roi des Macédoniens, salut !

Ton père Philippe a été le premier à offenser les Perses à l'époque du roi Arsès, alors qu'il n'avait reçu aucun dommage de leur part. Quand je suis devenu roi, tu ne m'as pas envoyé d'ambassade pour consolider notre vieille amitié et notre alliance, tu as envahi l'Asie en nous causant de graves dommages. J'ai donc dû t'affronter sur le champ de bataille pour défendre mon pays et reconquérir mes anciennes possessions. Les dieux ont décidé du résultat de cet affrontement, mais je m'adresse à toi de souverain à souverain afin que tu libères mes enfants, ma mère et mon épouse. Je suis prêt à établir un traité d'amitié et d'alliance avec toi. Voilà pourquoi je te prie de joindre un de tes envoyés à mon ambassade afin que nous puissions fixer les termes de ce traité.

Callisthène referma la missive. « Bref, il rejette sur toi la responsabilité de cette guerre, revendique son droit à se défendre, mais il admet sa défaite et se déclare prêt à devenir ton ami et ton allié à condition que tu lui restitues sa famille. Comment comptes-tu réagir ? »

Eumène se présenta à cet instant-là. Il apportait au roi la réponse qu'il avait préparée pour lui. Alexandre le pria de la lire. Le secrétaire s'éclaircit la voix et commença :

Alexandre, roi des Macédoniens, à Darius, roi des Perses, salut !

Tes ancêtres ont envahi la Macédoine et le reste de la Grèce en nous faisant du mal sans aucune raison. J'ai été élu chef suprême des Grecs et j'ai envahi l'Asie pour venger votre agression. C'est vous qui avez secouru Périnthe contre mon père, vous qui avez envahi la Thrace, qui nous appartient.

Alexandre l'arrêta. « Ajoute ce que je vais te dicter :

Le roi Philippe a été assassiné par des conspirateurs dont vous avez organisé le complot, comme le prouvent des lettres que vous avez écrites. »

Eumène regarda Alexandre et Callisthène avec étonnement. Ce dernier lui dit : « Je t'expliquerai plus tard. » Alors le secrétaire reprit :

De plus, tu t'es emparé du trône contre toute justice, tu as corrompu les Grecs pour qu'ils me déclarent la guerre et tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir pour détruire la paix que j'avais péniblement construite. J'ai battu tes généraux et je t'ai également battu en rase campagne avec l'aide des dieux. Je suis donc responsable des soldats qui ont quitté ton camp pour le mien, et des personnes que j'ai emmenées dans ma suite. Tu dois t'adresser au seigneur de l'Asie quand tu m'écris. Demande-moi ce que tu estimes opportun en venant jusqu'à moi ou en m'envoyant tes hommes. Demande-moi ton épouse, tes enfants et ta mère, et si tu parviens à me convaincre, tu obtiendras satisfaction. Quand tu voudras t'adresser à moi, à l'avenir, adresse-toi au roi de l'Asie et non à l'un de tes égaux, et demande ce que tu désires à celui qui possède maintenant tout ce qui t'appartenait jadis. Si tu ne le fais pas, je me comporterai en conséquence à ton égard et envers tous ceux qui ont enfreint les règlements et les lois des nations. Mais si tu revendiques ta condition de souverain, descends donc sur le champ de bataille, bats-toi pour la défendre au lieu de fuir, car je te rejoindrai où que tu sois.

« Tu ne lui laisses pas beaucoup de choix, commenta Callisthène.

— Effectivement, répliqua Alexandre. Si c'est un homme, un roi, il devra réagir. »

52

L'armée s'ébranla au début de l'hiver vers la côte de la Phénicie, en direction du sud. Alexandre avait, en effet, décidé d'achever la conquête des ports encore accessibles aux Perses, de façon à interdire à ses ennemis toute action dans la mer Egée et en Grèce.

La ville d'Arad l'accueillit avec tous les honneurs, et Sidon alla jusqu'à promettre de retirer ses cinquante navires de la flotte impériale pour les mettre à sa disposition. L'excitation des Macédoniens était à son comble : les dieux semblaient aplanir la route qui s'ouvrait devant le jeune guerrier, et la conquête prenait presque l'allure d'un voyage plein d'aventures à la découverte de nouveaux mondes, de populations différentes, de lieux merveilleux.

La suite du Grand Roi, que Parménion avait capturée à Damas, arriva également à Sidon : une incroyable procession d'esclaves, de musiciens, de cuisiniers, de goûteurs, d'eunuques, de maîtres de cérémonie, de danseuses, de flûtistes, de mages, de devins et de prestidigitateurs suscita l'hilarité des soldats et des officiers d'Alexandre. Le roi les accueillit, pour sa part, avec grande humanité ; il s'intéressa à leur sort et à leurs cas particuliers, et voulut qu'on les traitât avec respect.

Alors qu'on pensait que tout le cortège avait déjà défilé devant le souverain et ses compagnons, un petit groupe se présenta, escorté par un escadron d'Agrianes.

« Nous avons trouvé ces hommes dans le quartier général du satrape de Syrie, expliqua l'officier qui commandait le détachement.

— Mais je connais celui-ci ! observa Séleucos en indiquant un homme corpulent, dont la tête chauve était couronnée de rares cheveux gris.

— Eumolpos de Soles ! s'exclama Ptolémée ! Quelle surprise !

— Mes seigneurs, sire ! s'écria l'informateur en se prosternant devant eux.

— Voyons, voyons… Je me demande pourquoi je me sens brusquement soupçonneux…, ironisa Perdiccas.

— Moi aussi, intervint Séleucos. Voilà comment Darius a réussi à nous surprendre à Issos. Dis-moi, Eumolpos, combien t'a-t-on donné pour nous trahir ? »

Blanc comme un linge, l'homme tentait d'esquisser un petit sourire crispé. « Mais, sire, mes seigneurs, vous ne croyez tout de même pas que j'ai pu…

— Bien sûr que si, interrompit l'officier chargé de sa surveillance en s'adressant à Alexandre. Le satrape de Syrie, qui ne va pas tarder à se présenter pour te jurer fidélité, me l'a affirmé.

— Conduisez-le à l'intérieur ! ordonna le roi en entrant sous sa tente. Il va être jugé immédiatement. »

Alexandre prit place parmi ses compagnons et demanda à l'informateur : « As-tu quelque chose à dire avant de mourir ? »

Eumolpos baissa les yeux et s'abstint de répondre. Ce silence le revêtit d'une dignité inattendue : ce n'était plus l'homme hilare, toujours prêt à plaisanter, que l'on connaissait.

« N'as-tu rien à dire ? répéta Eumène. Comment as-tu pu nous trahir ? Ils ont failli nous tailler en pièces ! Le message de ton courrier nous a attirés dans un piège sans issue.

— Tu n'es qu'un porc ! pesta Léonnatos. Si je devais décider de ton sort, tu ne t'en tirerais pas avec une mort rapide. Je commencerais par te faire arracher tous les ongles, puis… »

Eumolpos leva son regard humide vers ses juges.

« Alors ? dit Alexandre.

— Sire, commença l'informateur, j'ai toujours été espion. Quand j'étais petit, je gagnais ma vie en filant les femmes infidèles pour le compte des maris trompés. C'est tout ce que je sais faire. Et j'ai toujours cherché les faveurs de ceux qui me payaient le mieux. Mais…

— Mais ? insista Eumène qui s'était adjugé le rôle de l'inquisiteur.

— Mais quand je suis entré au service de ton père, le roi Philippe, je n'ai plus espionné que pour son compte, je le jure.

Sais-tu pourquoi, mon seigneur ? Parce que ton père était un homme extraordinaire. Oh, bien sûr, il me payait bien ! Mais il ne s'agissait pas seulement de ça. Quand je le rencontrais pour faire mon rapport, il m'invitait à m'asseoir comme un vieil ami, il me versait lui-même à boire, il me demandait comment je me portais, et ainsi de suite, tu comprends ?

— Que veux-tu dire ? Me suis-je mal comporté à ton égard ? demanda Alexandre. Ne t'ai-je pas traité, moi aussi, comme un vieil ami, plutôt que comme un espion soudoyé ?

— C'est vrai, admit Eumolpos, et c'est pourquoi je t'ai été fidèle. Mais je l'aurais été de toute façon, ne serait-ce que parce que tu es le fils de ton père.

— Alors, pourquoi m'as-tu trahi ? On ne trahit pas un vieil ami sans raison !

— La peur, mon seigneur. Le satrape qui s'apprête à te jurer fidélité au mépris de la parole qu'il a donnée à son roi m'a épouvanté en dévorant une grive devant moi d'un air de dire : « Voici la fin qui t'attend : tu seras dévoré morceau par morceau, comme cette grive. » Après quoi il m'a amené à sa fenêtre pour voir ce qui se passait dans la cour.

« Il y avait là mon courrier, le brave garçon que je t'envoyais régulièrement : on l'avait écorché vif, on l'avait émasculé et on avait mis ses couilles autour de son cou. » Sa voix tremblait, et ses yeux aqueux de vieux poisson s'étaient remplis de véritables larmes. « On avait arraché sa chair jusqu'à l'os… Et ce n'est pas fini. Non loin de là, un barbare s'employait à épointer un pal d'acacia et à le polir contre une pierre ponce. Il le préparait à mon intention, pour le cas où je n'obéirais pas aux ordres du satrape. As-tu jamais vu empaler un homme, mon seigneur ? Moi, si. On lui enfonce un pal dans le corps, mais sans le tuer. Ainsi, il subit toute la souffrance du monde pendant des heures, parfois même pendant des jours. Je t'ai trahi parce que j'avais peur, parce que personne n'a jamais exigé de moi un tel courage.

« Et maintenant, tue-moi, je le mérite, mais que ce soit une mort rapide, je t'en prie. Je sais que tu as perdu beaucoup d'hommes et que tu as dû livrer une terrible bataille, mais je sentais que tu gagnerais, je le sentais. Quoi qu'il en soit, quel

plaisir aurais-tu à torturer un pauvre vieillard qui ne t'aurait jamais rien fait si cela avait seulement dépendu de lui, et qui en te trahissant, a souffert beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer, mon garçon ? »

Il en resta là, se contentant de renifler bruyamment.

Alexandre et ses compagnons se dévisagèrent un moment. Ils comprirent qu'aucun d'entre eux n'aurait le courage de prononcer la condamnation d'Eumolpos de Soles.

« Je devrais te faire tuer, dit le roi, mais tu as raison : quelle satisfaction tirerais-je de ta mort ? En outre… » Eumolpos leva le menton. « En outre, je sais que le courage est une vertu que les dieux offrent à de rares élus. Ils ne te l'ont pas donnée mais ils t'ont dispensé d'autres dons : la ruse, l'intelligence et peut-être la fidélité.

— Entends-tu dire par là que je ne mourrai pas ? interrogea Eumolpos.

— Non, tu ne mourras pas.

— Non ? répéta l'informateur d'une voix incrédule.

— Non, dit Alexandre dont les lèvres s'étirèrent malgré lui en un léger sourire.

— Et pourrai-je encore travailler pour toi ?

— Qu'en dites-vous ? demanda le roi à ses compagnons.

— Pourquoi pas ? approuva Séleucos. En fin de compte, il a toujours été un excellent espion. Et puis, désormais nous sommes les vainqueurs.

— Alors, nous sommes d'accord, décida le roi. Mais tu vas devoir changer ton maudit mot de passe, puisque tu l'as révélé à l'ennemi.

— Oh, bien sûr, dit Eumolpos visiblement soulagé.

— De quoi s'agissait-il ? questionna Séleucos d'un air intrigué.

— « Cervelle de mouton », répondit Alexandre impassible.

— Je l'aurais remplacé de toute façon, observa Séleucos. Je n'en ai jamais entendu de plus stupide.

— En effet », admit Alexandre. Il fit signe à Eumolpos d'approcher. « Maintenant, donne-moi le nouveau mot de passe. »

L’informateur lui murmura à l’oreille : « Grive à la broche. » Puis il s’inclina et salua tout le monde avec respect. « Je vous remercie, mes seigneurs, mon roi, pour votre bonté. » Et il s’éloigna en tremblant encore d’effroi.

« Comment trouves-tu le nouveau mot de passe ? » demanda Séleucos dès que l’homme fut sorti.

Alexandre secoua la tête. « Stupide. »

53

Les habitants de Sidon, qui avaient subi une répression féroce de la part de la garnison perse quelques années plus tôt, accueillirent avec enthousiasme l'arrivée d'Alexandre et sa promesse de restaurer leurs institutions. Mais, la dynastie régnante s'étant éteinte depuis longtemps, il fallait élire un nouveau roi.

« Pourquoi ne t'en occuperais-tu pas ? proposa Alexandre à Héphestion.

— Moi ? Mais je ne connais personne, je ne sais même pas où mener les recherches nécessaires, et puis…

— Nous sommes d'accord, interrompit le roi. C'est toi qui t'en occuperas. Je dois, pour ma part, établir des traités avec d'autres villes côtières. »

Accompagné d'un interprète, Héphestion se mit à parcourir Sidon incognito, observant les gens sur les marchés, prenant ses repas dans les tavernes ou se laissant inviter à des dîners officiels dans les demeures les plus prestigieuses de la ville. Mais il ne parvenait pas à trouver un homme digne de cette charge.

« Toujours rien ? », lui demandait Alexandre quand il le voyait au cours des conseils de guerre. Et Héphestion secouait la tête.

Un jour, il passa près d'un long mur de pierres sèches, derrière lequel on pouvait entrevoir de nombreuses variétés d'arbres : de majestueux cèdres du Liban, des figuiers séculaires qui étalaient au-dessus du mur leurs branches grises et rugueuses, des cascades de pistachiers et de mélilots. Il jeta un coup d'œil à travers la grille et fut stupéfait par les merveilles qui s'offraient à sa vue : il y avait là des arbres fruitiers de toutes sortes, des buissons merveilleusement composés et taillés, des fontaines et des ruisseaux, des rochers au milieu desquels

poussaient des plantes grasses et épineuses dont il ignorait jusqu'à l'existence.

« Elles viennent d'une ville de Libye qui se nomme Lissos » expliqua son interprète.

C'est alors qu'apparut un homme accompagné d'un ânon qui tirait une charrette remplie de fumier. Il commença à fumer les plantes l'une après l'autre, accomplissant cette tâche avec un amour et un soin hors du commun.

« Lorsqu'ils se soulevèrent contre le gouverneur perse, les rebelles décidèrent d'incendier ce jardin, continua l'interprète, mais cet homme se plaça devant la grille en disant qu'ils devraient d'abord passer sur son corps avant de commettre un tel crime.

— Voilà, j'ai trouvé le roi, affirma Héphestion.

— Un jardinier ? demanda l'interprète d'un air étonné.

— Oui. Un homme prêt à mourir pour sauver les plantes d'un jardin qui ne lui appartient pas est certainement capable de tout pour protéger son peuple et faire de sa ville une cité florissante, ne crois-tu pas ? »

C'est ainsi que les choses se passèrent. Un beau jour, l'humble jardinier vit arriver une procession de dignitaires escortés par la garde d'Alexandre et fut conduit en grande pompe au palais royal, pour y être installé. Il avait de grandes mains calleuses qui rappelèrent au souverain celles de Lysippe, ainsi qu'un regard calme et serein. Il se nommait Abdalonyme, et ce fut le meilleur roi dont on se souvint de mémoire d'homme.

De Sidon, l'armée poursuivit sa route vers le sud en direction de Tyr, où se dressait un temple grandiose dédié à Melqart, l'Héraclès des Phéniciens. La ville se composait d'un vieux quartier, situé sur la terre ferme, et d'une cité neuve, à un stade de la côte. Récemment construite, elle renfermait des bâtiments immenses et imposants. Elle possédait deux portes fortifiées et une enceinte de cent cinquante pieds de hauteur, la plus grande que des mains d'hommes eussent jamais élevée.

« J'espère que Tyr nous réserve le même accueil que Byb Arad et Sidon, commenta Séleucos. Cette forteresse est imprenable.

— Que comptes-tu faire ? demanda Héphestion à Alexandre, examinant la formidable muraille qui se reflétait dans les eaux bleues du golfe.

— Aristandre m'a conseillé d'offrir un sacrifice dans le temple de mon ancêtre Héraclès, que les Tyriens appellent Melqart », répondit Alexandre. Puis il ajouta : « Voici notre ambassade », en désignant une chaloupe en train de traverser le petit bras de mer qui séparait la ville de la terre ferme.

La réponse arriva dans l'après-midi et fit sortir le roi de ses gonds.

« Ils disent que si tu veux sacrifier à Héraclès, tu n'as qu'à te rendre dans un temple du vieux quartier, sur la terre ferme.

— Je le savais, observa Héphestion. Bien à l'abri dans leur nid de pierre sur ce maudit îlot, ces gens-là peuvent se moquer de qui ils veulent.

— Pas de moi, dit Alexandre. Préparez une autre ambassade. Cette fois-ci, je vais être plus clair. »

Les nouveaux envoyés partirent le lendemain, emportant un message qui disait : « Si vous le souhaitez, vous pouvez obtenir un traité de paix et d'alliance avec Alexandre. Si vous refusez, le roi vous fera la guerre car vous êtes les alliés des Perses. »

La réponse qu'il reçut fut hélas tout aussi explicite : les membres de l'ambassade furent jetés du haut de la muraille et déchiquetés par les rochers sur lesquels ils s'écrasèrent. Parmi eux se trouvaient des amis d'enfance et des camarades de jeu d'Alexandre. Leur mort le plongea d'abord dans un état de profonde consternation, avant de déchaîner en lui la fureur la plus aveugle. Il s'enferma deux jours dans ses quartiers, refusant de voir qui que ce soit. Seul Héphestion osa pénétrer chez lui le soir du deuxième jour.

Étrangement calme, Alexandre veillait à la lumière d'une lanterne, absorbé par sa lecture.

« Toujours dans Xénophon ? demanda Héphestion.

— Depuis que nous avons passé les Portes syriennes, Xénophon n'a plus rien à nous apprendre. Je lis Philistos.

— N'est-ce pas un écrivain sicilien ?

— C'est l'historien de Denys de Syracuse, qui conquit, il y a soixante-dix ans, une ville de Phénicie située sur une île et semblable à Tyr : Motya.

— Et comment ?

— Assieds-toi et regarde. » Alexandre prit une plume et se mit à tracer des signes sur une feuille. « Voici l'île, et voici la, terre ferme. Il construisit une jetée jusqu'à l'île, et y fit passer ses machines de guerre. Quand la flotte carthaginoise se présenta pour les déloger, il disposa une rangée de catapultes et de harpons d'un nouveau genre, grâce auxquels il coula les navires ou les brûla à l'aide de projectiles enflammés.

— Tu as l'intention de construire une jetée jusqu'à Tyr ? Mais deux stades nous en séparent !

— Comme à Motya. Si Denys y est parvenu, j'y parviendrai moi aussi. À partir de demain, vous commencerez à démolir la vieille ville et vous utiliserez les pierres pour construire une jetée. Ils verront que je ne plaisante pas. »

Héphestion déglutit : « Démolir la vieille ville ?

— Tu as très bien compris : démolissez-la et jetez-la à la mer.

— Comme tu veux, Alexandre. »

Héphestion alla transmettre cet ordre à ses compagnons tandis que le roi se replongeait dans sa lecture.

Le lendemain, Alexandre convoqua les ingénieurs et les mécaniciens qui suivaient l'expédition. Ils se présentèrent avec leurs instruments et tout le matériel nécessaire pour dessiner et prendre des notes. À leur tête, Diadès de Larissa, un disciple de Phaillos, l'ingénieur en chef de Philippe qui avait notamment construit les tours d'assaut grâce auxquelles le roi avait abattu les murs de Périnthe.

« Messieurs les techniciens, commença Alexandre, nous ne pourrons gagner cette guerre sans votre contribution. Nous vaincrons nos ennemis sur votre table à dessin avant de les vaincre sur le champ de bataille. Car il n'existe pas de champ de bataille. »

La mer étincelante s'étalait, derrière la fenêtre, autour des remparts de Tyr, et les ingénieurs comprirent aussitôt ce que le roi attendait d'eux.

« Alors, voici mon plan, continua Alexandre. Mes hommes construiront une jetée jusqu'à l'île tandis que vous inventerez des machines plus hautes que la muraille.

— Sire, lui fit remarquer Diadès, tu parles de tours de cent cinquante pieds.

« Je pense que oui, répliqua le roi sans broncher. Ces machines devront être invulnérables, équipées de béliers et de catapultes d'un nouveau genre. Elles projetteront des pierres de deux cents livres à huit cents pieds de distance. »

Les ingénieurs échangèrent des regards égarés. En silence, Diadès se mit à tracer des signes apparemment absurdes sur la feuille qu'il avait étalée devant lui, tandis qu'Alexandre l'observait. Pour les ingénieurs, ce regard pesait encore plus lourd que les rochers dont ils devraient équiper leurs catapultes. Le technicien finit par relever la tête et dit : « C'est possible.

— Très bien. Alors, mettez-vous au travail. »

Pendant ce temps, la vieille ville résonnait des lamentations des gens qu'on chassait de leurs habitations et du vacarme que produisaient les toits et les murs en s'écroulant. Héphestion avait ordonné qu'on emploie des béliers à bascule pour mener à bien cette œuvre de démolition. Au cours des jours suivants, les équipes de bûcherons, escortées par des attaquants agrianes, grimpèrent dans la montagne pour y couper des cèdres du Liban et les transformer en bois de construction. On se relayait nuit et jour pour effectuer cet ouvrage, en utilisant des chars tirés par des bœufs et des ânes, qui transportaient les matériaux qu'on déversait ensuite au fond de la mer. Perchés sur les hautes murailles, les Tyriens s'égayaient et plaisantaient, se moquant des efforts surhumains de leurs ennemis, mais à la fin du quatrième mois, ils cessèrent de rire.

Un matin, au lever du jour, les sentinelles qui parcouraient le chemin de ronde virent avec stupéfaction deux colosses immobiles d'une hauteur de cent cinquante pieds avancer en grinçant sur ce nouveau terre-plein. On n'avait jamais construit des machines de siège aussi grandes. Quand elles atteignirent l'extrémité de la jetée, elles entreprirent de tirer des roches énormes et des bombes de flammes qui s'abattirent en sifflant

sur les chemins de ronde et dans la ville, semant la destruction et la terreur.

Les habitants de Tyr répondirent aussitôt en édifiant d'autres catapultes au sommet de leur muraille et en bombardant les hommes qui travaillaient à la jetée, ainsi que les machines de guerre.

Alors Alexandre ordonna qu'on prépare des abris et des auvents de bois, recouverts de peaux d'animaux non tannée qui les rendraient ininflammables. C'est ainsi que les travaux purent continuer. On rapprocha les machines, dont le tir devint de plus en plus précis, et donc de plus en plus dangereux. Si les choses avaient pu progresser de la sorte, les murs auraient été sérieusement menacés.

Pendant ce temps, la flotte de Sidon et de Byblos, des navires de Chypre et de Rhodes s'étaient placés sous les ordres de Néarque. Mais la flotte de Tyr, enfermée dans des ports inaccessibles, refusait le combat. Ou plutôt, elle préparait une contre-attaque inattendue et dévastatrice.

En effet, au cours d'une nuit sans lune, après une journée d'assauts incessants, deux trières quittèrent le port en remorquant un vaisseau de transport : une énorme coque, complètement creuse, remplie d'un matériau incendiaire. Deux longues vergues de bois, auxquelles on avait accroché deux récipients de poix et de naphte, dépassaient de la proue. Dès qu'elles se furent rapprochées de la jetée, les trières accélérèrent leur allure avant de larguer le vaisseau auquel les marins avaient mis le feu.

Enveloppé dans un tourbillon de flammes, le vaisseau continua sur sa lancée tandis que les trières viraient de bord. Il finit par s'écraser sur le flanc de la jetée, non loin des tours de siège. Dévorées par le feu, les vergues plièrent et cassèrent, et les récipients incendiaires explosèrent à la base des machines de guerre.

Des escadrons macédoniens surgirent alors des postes de garde pour éteindre ce bûcher, mais les trières ennemies déversaient déjà des groupes d'assaut, qui les affrontèrent sans tarder. Dans la clarté rougeoyante de l'incendie, dans la fumée et le tourbillon des étincelles, dans l'air que les vapeurs de

naphte et de poix rendaient irrespirable, la bataille prenait une allure terrifiante. Le vaisseau de transport se désintégra dans une ultime déflagration et les deux tours furent entièrement consumées par le feu.

Du fait de leur hauteur, les tours alimentaient des flammes et des étincelles qui dépassaient de plus de cent pieds le sommet de ces énormes treillis, éclairant comme en plein jour toute la baie et jetant un reflet rougeâtre sur les remparts de la ville.

Tandis que des cris de jubilation s'élevaient chez les Tyriens, les Macédoniens obtinrent une maigre consolation en exterminant le contingent de débarquement au moyen d'une contre-attaque sur la jetée, et en détruisant les deux trières. Un travail de plusieurs mois, fruit du génie des meilleurs ingénieurs du monde, s'était évanoui en quelques heures.

Alexandre arriva au grand galop sur la jetée, monté sur Bucéphale, et traversa le feu comme une furie infernale. Il s'arrêta non loin des tours à l'instant même où elles s'écroulèrent définitivement, dans une explosion de flammes, de fumée et d'étincelles.

Ses compagnons le rejoignirent aussitôt, suivis des ingénieurs et des mécaniciens qui avaient construit ces merveilles. Impuissant, les yeux remplis de rage, l'ingénieur en chef, Diadès de Larissa, contemplait ce désastre sans broncher.

Alexandre mit pied à terre. Il posa le regard sur les murailles, puis sur les restes des machines, et enfin sur ses ingénieurs qui semblaient paralysés par ce spectacle. Il leur ordonna : « Reconstruisez-les. »

54

Quelques jours plus tard, tandis que les ingénieurs d'Alexandre étudiaient la façon la plus rapide de reconstruire les machines de siège, une violente marée emporta une partie de la jetée. Les dieux semblaient avoir brusquement tourné le dos à leur élu, et le moral des hommes fut mis à rude épreuve par cette série de revers.

Le roi devint intraitable, personne n'osait plus l'approcher. Monté sur Bucéphale il se promenait le long du rivage en examinant l'île murée qui se moquait de lui, ou bien s'asseyait sur un rocher, d'où il contemplait pendant des heures les vagues qui se brisaient sur le sable.

Barsine, elle aussi, avait l'habitude de prendre son cheval et d'aller sur la plage, à l'aube, avant de s'enfermer dans sa tente en compagnie de ses servantes et de sa nourrice. C'est ainsi qu'un jour elle rencontra Alexandre : il marchait, suivi de Bucéphale, la cuisse bandée, le visage dissimulé par ses longs cheveux agités par le vent. Une fois encore, Barsine fut secouée par un frisson, comme si elle était en présence d'un être irréel.

Alexandre la regarda sans rien dire. Soucieuse de ne pas le dominer, elle sauta à terre et baissa la tête en murmurant : « Sire. »

Le souverain s'approcha d'elle, caressa sa joue de la paume de la main et l'observa, la tête légèrement penchée sur l'épaule droite, comme il en avait l'habitude dès qu'il était envahi par des sentiments intenses et profonds. Incapable de soutenir la force de son regard, elle ferma les yeux.

Le roi la surprit par un baiser enflammé, puis il bondit à cheval et s'éloigna vers le rivage. Quand Barsine se retourna il était déjà loin, enveloppé dans le nuage d'embruns scintillants que soulevaient les sabots de Bucéphale.

Elle regagna sa tente et s'effondra, en pleurs, sur son lit.

Une fois sa colère retombée, Alexandre reprit la situation en main. Il réunit un conseil de guerre élargi, convoquant ses généraux, ses architectes, ses techniciens, ses ingénieurs, ainsi que Néarque et les capitaines de sa flotte.

« Les événements qui viennent de se produire n'ont rien à voir avec la colère des dieux. Ils sont dus à notre sottise. Nous allons y remédier, et Tyr n'aura bientôt plus d'issue. Commençons par la jetée : nos capitaines devront étudier les vents et les courants qui animent ce bras de mer et en instruire les architectes de façon qu'ils puissent édifier une nouvelle structure capable d'épouser leur force et leur direction, au lieu de s'y opposer.

« Passons aux machines, continua-t-il en s'adressant à Diadès et à ses ingénieurs. Attendre l'achèvement de la jetée nous ferait perdre trop de temps. Voilà pourquoi nous devons empêcher les Tyriens de trouver le moindre repos. Il faut qu'ils comprennent qu'ils seront inquiétés de jour comme de nuit. Nous disposerons donc de deux équipes, qui travailleront simultanément : certains s'occuperont des projets, d'autres construiront les tours d'assaut que nous placerons sur la jetée dès qu'elle sera prête. D'autres encore concevront des machines de siège flottantes.

— Flottantes, sire ? demanda Diadès en écarquillant les yeux.

— Exactement. J'ignore comment vous vous y prendrez, mais je suis sûr que vous y arriverez, et rapidement. Mes compagnons seront, quant à eux, chargés de pacifier les tribus qui peuplent les montagnes du Liban afin que nos bûcherons puissent travailler sans être menacés. Dès le retour du printemps, nous entrerons à Tyr, j'en suis persuadé. Je vais d'ailleurs vous en révéler la raison. Cette nuit, j'ai fait un songe : Héraclès m'apparaissait sur les murs de la ville et m'invitait à le rejoindre d'un geste des bras. J'ai raconté ce songe à Aristandre, qui l'a interprété sans la moindre hésitation : j'entrerai à Tyr et j'offrirai un sacrifice au héros dans son temple, à l'intérieur des murs. Je veux que cette nouvelle soit rapportée aux soldats afin qu'ils soient certains de notre victoire.

— Ce sera fait », dit Eumène en pensant que ce songe tombait fort à propos.

Les travaux reprirent aussitôt : on s'employa à reconstruire la jetée en suivant les indications des marins chypriotes et rhodiens qui connaissaient très bien ces eaux. Pendant ce temps, Diadès, qui était chargé de la tâche la plus importante, inventa des tours d'assaut montées sur une plate-forme qu'on avait fixée sur les ponts de navires de guerre réunis deux par deux, Deux bâtiments de ce genre furent achevés en un mois, et à la première journée de beau temps, on les approcha à la rame de la muraille. Quand ils eurent atteint la distance nécessaire, on les ancra et on déclencha l'action des béliers, qui commencèrent à saper les murs. Les habitants de Tyr réagirent rapidement en envoyant pendant la nuit des plongeurs qui coupèrent les câbles des ancres, poussant ainsi les navires vers les récifs. Néarque, qui veillait sur la quinquérème royale, donna aussitôt le signal d'alarme et s'élança avec une dizaine de bateaux vers les plates-formes flottantes, que le vent rendait désormais ingouvernables. Il les rejoignit et les immobilisa en jetant sur les bastingages des câbles pourvus de grappins, puis il les replaça dans leur position à la force des rames. Les filins des ancres furent remplacés par des chaînes en fer et le martèlement put reprendre. Mais, entre-temps, les Tyriens avaient garni leurs murs de sacs remplis d'algues afin d'amortir les coups des béliers. La résistance obstinée de Tyr semblait illimitée.

Un jour qu'Alexandre livrait bataille contre une tribu montagnarde du Liban qui se montrait de plus en plus agressive, un navire en provenance de Macédoine se présenta devant la nouvelle jetée avec un chargement de provisions et de messages. On annonça à Parménion une visite insolite : ayant entendu parler des exploits de son ancien élève, Léonidas, à présent octogénaire, avait décidé de franchir la mer pour le voir une dernière fois et le féliciter avant de mourir. Quand cette nouvelle se répandit dans le camp, tous les anciens élèves du maître voulurent le rencontrer. Séleucos, Léonnatos, Cratère, Perdiccas, Philotas, Ptolémée, Héphestion et Lysimaque accoururent en chahutant comme des enfants et en criant en chœur le vieux refrain qui faisait sortir le précepteur de ses gonds :

Ek kori kori korone ! Ek kori kori korone !

« La voici qui arrive, la voici la corneille ! »

Puis ils frappèrent dans leurs mains en disant :

Didaskale ! Didaskale ! Didaskale !

En s'entendant appeler « Maître ! Maître ! Maître ! » comme chaque matin, du temps où ses élèves le saluaient, assis dans la classe, leurs tablettes sur leurs genoux, le vieux Léonidas fut bouleversé. D'un air cependant imperturbable, il les réprimanda.

« Silence ! marmonna-t-il entre ses quelques dents. Vous êtes toujours les mêmes garnements ! Et je parie que vous n'avez pas lu un seul livre depuis que vous avez quitté votre domicile.

— Hé, maître ! s'écria Léonnatos. Tu ne vas tout de même pas nous interroger maintenant, ne vois-tu pas que nous sommes occupés ?

— Tu n'aurais jamais dû entreprendre un tel voyage, lui dit Ptolémée, par ce temps et en cette saison. Comment se fait-il que tu sois là ?

— J'ai entendu parler des exploits de mon élève et je voulais le revoir avant de crever.

— Et nous ? demanda Héphestion. Nous avons été plutôt doués, nous aussi ?

— Pour ce qui est de crever, maître, tu as encore le temps, commenta Perdiccas. Tu aurais au moins pu attendre la belle saison.

— Ah ! rétorqua Léonidas. Je sais ce que je fais, et je n'ai pas besoin de l'avis des morveux que vous êtes. Où est Alexandre ?

— Dans les montagnes, expliqua Héphestion, il combat les tribus du Liban demeurées fidèles à Darius.

— Alors, conduisez-moi jusqu'à lui.

— Mais…, commença Ptolémée.

— Il y a de la neige dans les montagnes, maître, ricana Léonnatos. Tu risques de t'enrhumer. »

Mais Léonidas fut inébranlable : « Ce bateau repart dans cinq jours, et si vous ne m'emmenez pas auprès de votre roi, j'aurai fait ce voyage en vain. Je veux voir Alexandre. C'est un ordre. »

Léonnatos secoua sa grosse tête hirsute et haussa les épaules. « Il n'a pas changé, grommela-t-il. Il n'a pas changé d'un poil.

— Tais-toi, animal ! Je n'ai pas oublié que tu mettais des grenouilles dans mon potage, croassa le vieillard.

— Alors, qui le conduit là-haut ? demanda Léonnatos.

— Moi, dit Lysimaque. J'en profiterai pour remettre quelques messages à Alexandre. »

Ils partirent le lendemain, escortés par un groupe d'hétairoï, et atteignirent leur destination dans la soirée. Le roi fut surpris et ému par cette visite inattendue. Il renvoya Lysimaque au campement et se chargea du vieillard.

« Tu as commis une grande imprudence en venant jusqu'ici, didaskale. Et tu t'es mis en danger : nous devons poursuivre l'ascension de cette montagne jusqu'au col, pour rejoindre nos troupes auxiliaires, les Agrianes, qui l'occupent.

— Je n'ai peur de rien. Et ce soir, nous bavarderons un peu, tu as sans doute beaucoup de choses à me raconter. »

Ils se mirent en route. La mule de Léonidas ne parvenant pas à soutenir l'allure des chevaux. Alexandre décida de laisser avancer ses soldats et de rester en arrière avec son vieux maître. Une fois la nuit tombée, ils arrivèrent devant une croisée de chemins. Les sentiers étant tous deux couverts d'empreintes de sabots, Alexandre choisit au hasard sa direction mais il pénétra bien vite dans des lieux solitaires et déserts totalement inconnus de lui.

Il faisait de plus en plus noir, et le vent du nord commençait à souffler. Transi de froid, Léonidas s'était enveloppé du mieux qu'il le pouvait dans son petit manteau de laine brute. Le voyant aussi blême, les yeux las et remplis de larmes, Alexandre se sentit gagner par une profonde compassion. Dans ce vent glacial, le pauvre vieillard qui avait franchi la mer pour le revoir n'avait aucune chance de survivre. À l'évidence, ils s'étaient engagés dans le mauvais sentier, mais il était trop tard pour rebrousser chemin, d'autant qu'il n'y avait plus de visibilité. Il lui fallait allumer un feu sans tarder, mais comment ? Il n'y avait pas de bois sec dans les parages : les branchages étaient tous couverts de neige, et le temps se gâtait.

Soudain, il aperçut des flammes qui brûlaient non loin de là, et bientôt d'autres encore. Il dit : « Maître, reste ici, je reviens dans un instant. Je te laisse Bucéphale. »

L'étalon s'ébroua en guise de protestation, mais il se résigna à cet abandon, et le roi put ramper dans la nuit jusqu'aux feux. Des guerriers ennemis, qui entendaient se réchauffer et cuire leur repas du soir, les avaient allumés.

Alexandre s'approcha d'un cuisinier, qui enfilait un morceau de viande sur une broche. Il attendit qu'il s'éloigne un instant pour courir vers le bûcher, s'emparer d'un tison et le cacher sous son manteau. Mais, en retournant sur ses pas, il marcha sur des branches brisées, qui émirent sous ses pieds un bruit sec. L'un des guerriers s'écria : « Qui va là ? » avant de dégainer son épée et de marcher vers l'arbre derrière lequel l'intrus s'était caché. Les yeux embués et rougis par la fumée, Alexandre retenait son souffle pour éviter de tousser ou d'éternuer. Par chance, un autre soldat, qui s'était écarté afin de satisfaire ses besoins naturels, revint au même instant vers le bivouac.

« Ah, c'est toi, dit le premier, à quelques pas d'Alexandre. Allons-y, c'est presque prêt. »

Le roi se faufila dans la nuit le plus discrètement possible et, muni du tison fumant, retrouva le sentier où il avait laissé son maître. Il commençait à neiger, et la morsure du vent était maintenant aussi féroce que celle d'une épée. Nul doute que le vieillard devait être à bout de forces.

Il le rejoignit bientôt. « Me voici, didaskale. Je t'ai apporté un cadeau », dit-il en montrant le tison. Ayant déniché un abri sous un rocher, il entreprit de souffler sur le tison jusqu'à en ranimer la flamme. Il ajouta ensuite quelques ramilles et des morceaux de bois, et finit par obtenir plus de braise que de fumée, ainsi qu'une chaleur suffisante.

Léonidas reprit vite un peu de couleur et de vitalité. Alexandre tira alors un bout de pain de sa besace, il le rompit à l'intention de son maître édenté et s'assit à côté de lui, près du feu.

« Alors, fiston, dit Léonidas tout en mâchant. Est-il vrai que tu t'es emparé des armes d'Achille ? Le bouclier correspond-il à la description qu'Homère en a faite ? Et Halicarnasse ? On dit

que le Mausolée est aussi grand que le Parthénon et que le temple d'Héra empilés l'un sur l'autre, est-ce possible ? Et l'Halys ? Toi, tu l'as vu, fiston. J'ai du mal à croire, pour ma part, qu'il est trois fois plus large que notre Haliacmon, mais comme je le disais, tu l'as vu, et tu connais donc la vérité. Et les Amazones ? Est-il vrai que la reine Penthésilée est enterrée près de l'Halys ? Je me demandais aussi si les Portes de Cilicie étaient aussi étroites qu'on le dit et…

— Didaskale, interrompit Alexandre, tu veux savoir beaucoup de choses. Il vaut mieux que je réponde à tes questions l'une après l'autre. En ce qui concerne les armes d'Achille, voici comment les choses se sont passées… »

Il parla à son maître toute la nuit et partagea avec lui son manteau, après avoir risqué sa vie pour le protéger contre le froid de la montagne. Le lendemain, les deux hommes retrouvèrent les soldats, sains et saufs, et Alexandre demanda à Léonidas de rester : il ne voulait pas l'exposer aux risques d'une traversée hivernale. Il repartirait à la belle saison.

55

Vers la fin de l'hiver, la nouvelle jetée fut achevée et aplanie avec de la terre battue de façon à permettre le passage des tours d'assaut, que Diadès avait fabriquées dans des délais exceptionnellement courts. Il avait placé sur les plates-formes qui se trouvaient à hauteur des murs des batteries de catapultes munies de ressorts à torsion, qui décochaient horizontalement de gros dards d'acier, et il avait monté sur leur sommet, en position dominante, des balistes qui tiraient des rochers et des projectiles incendiaires trempés dans de la poix, de l'huile et du naphte.

Deux autres plates-formes, hissées sur des trières réunies deux par deux, et surmontées de tours garnies de béliers, atteignirent la muraille où les soldats entreprirent d'ouvrir une brèche. Pendant ce temps, des navires s'approchaient, déversant sur la rive des milliers d'attaquants, chargés d'établir une tête de pont devant l'une des portes de la ville.

Les défenseurs réagirent rageusement : les chemins de ronde se remplirent de combattants, prenant l'allure d'une fourmilière dans laquelle un enfant aurait plongé un bâton. Les Tyriens avaient également élevé des dizaines de catapultes sur leurs murs, et ils répondirent coup pour coup. Quand ils virent que les attaquants tentaient d'incendier leur porte, ils leur lancèrent du sable qu'ils avaient porté à incandescence en le chauffant à grand feu dans des boucliers en bronze.

Le sable brûlant s'insinuait sous les cuirasses et les vêtements, plongeant dans une sorte de folie furieuse les attaquants, qui se jetaient à la mer en se tordant de douleur pour abréger cette insupportable torture. Ceux qui ôtaient leurs cuirasses étaient aussitôt transpercés par les traits des archers ; d'autres encore étaient enlevés par des crochets ou des grappins d'un nouveau genre, et pendus dans le vide, où ils mouraient dans des hurlements atroces. Ces cris tourmentaient le roi. Ne

pouvant trouver le repos, il arpentait le campement comme un lion affamé dans le voisinage d'une bergerie. Quant aux soldats, ils redoublaient de férocité à la vue de cet horrible spectacle.

Mais Alexandre répugnait à lancer un assaut final qui risquait de se conclure par un massacre. Il cherchait des solutions moins définitives pour sauver son honneur et laisser une issue aux Tyriens, dont il admirait le courage et l'extraordinaire ténacité.

Il s'entretint avec Néarque, qui, du fait de son expérience, était le plus à même de comprendre la situation et la mentalité de ces marins.

« Écoute, lui dit l'amiral. Nous avons déjà perdu sept mois, ou presque, et subi des pertes considérables. Je pense que tu devrais partir avec ton armée et me laisser à la tête du blocus. Je dispose à présent de cent navires de guerre, et j'en attends d'autres en provenance de Macédoine. J'interdirai aux Tyriens d'entrer ou de sortir tant qu'ils n'auront pas capitulé. Alors, je leur offrirai des conditions de paix honorables.

« Tyr est une ville merveilleuse à tous points de vue. Ses marins ont navigué jusqu'aux Colonnes d'Héraclès, et au-delà. On dit qu'ils ont visité des terres qu'aucun être humain n'a jamais vues, et qu'ils connaissent à la perfection la route qui mène aux îles des Bienheureux, au-delà de l'Océan. Réfléchis, Alexandre : puisque cette ville fait partie de ton empire, ne vaut-il mieux pas la conserver, plutôt que la détruire ? »

Le roi réfléchit. Il se souvint alors de nouvelles qui lui étaient parvenues au cours des jours précédents. « Eumolpos de Soles m'a appris que les Carthaginois ont offert leur aide aux Tyriens. L'arrivée de leur flotte est imminente. N'oublions pas que les Perses croisent encore dans la mer Égée, et qu'ils pourraient fondre sur toi d'un jour à l'autre, si je partais. Non, ils doivent se rendre. Mais je vais leur laisser une dernière chance. »

Il décida d'envoyer aux Tyriens une ambassade réunissant ses conseillers les plus âgés et les plus sages. C'est alors que Léonidas se présenta à lui.

« Mon garçon, dit-il, donne-moi la possibilité d'en faire partie. Peut-être ignores-tu que ton père Philippe m'a jadis

confié des missions secrètes et délicates que j'ai toujours menées si je puis dire, avec grande habileté. »

Alexandre secoua la tête. « Il n'en est pas question, didaskale. C'est une entreprise très dangereuse, et je refuse de t'exposer inutilement à… »

Les mains sur les hanches, Léonidas s'écria : « Inutilement ! Tu ne sais pas ce que tu dis, fiston : cette mission n'a aucune chance d'aboutir si le vieux Léonidas n'en fait pas partie. Oui, Léonidas, l'homme le plus habile et le plus expérimenté dont tu disposes. Permets-moi d'ajouter qu'à l'époque où tu mouillais encore ton lit, ton père – que son nom puisse vivre éternellement – m'a envoyé en ambassade chez les féroces et barbares Triballes, et que je les ai apprivoisés sans coup férir. Lis-tu encore l'Iliade ?

— Bien sûr, didaskale, répondit le roi. Tous les soirs.

— Et alors ? Qui Achille envoya-t-il en ambassade à la tête des Achéens ? Ne s'agit-il pas de son vieux maître Phénix ? Et vu que tu es le nouvel Achille, il va sans dire que je suis le nouveau Phénix. Laisse-moi y aller, je t'en prie, et je te garantis que je ramènerai à la raison ces maudits entêtés. »

Léonidas était si déterminé qu'Alexandre n'eut pas le courage de lui refuser ce moment de gloire. Aussi lui confia-t-il cette tâche. Il envoya le groupe des ambassadeurs dans un bateau portant les insignes de la trêve afin de négocier la reddition de la ville, et il s'enferma sous sa tente, à l'extrémité de la jetée, pour attendre dans l'anxiété l'issue de cette mission. Mais les heures s'écoulaient, et rien ne se produisait.

Aux environs de midi, Ptolémée pénétra sous sa tente, l'air très sombre.

« Alors ? demanda Alexandre. Qu'ont-ils répondu ? »

Ptolémée lui fit signe de le suivre à l'extérieur et lui indiqua les tours les plus hautes, qui dominaient l'enceinte de Tyr. À leur sommet se dressaient cinq croix, sur lesquelles étaient cloués cinq corps ensanglantés. On pouvait distinguer facilement celui de Léonidas en raison de sa tête chauve et de ses membres squelettiques.

« Ils les ont torturés et crucifiés », dit-il.

À cette vue, Alexandre fut saisi de stupeur et comme paralysé. Tandis que des nuages noirs se pressaient dans le ciel, son regard s'assombrit et son œil gauche se transforma en un abîme de ténèbres.

Soudain, il lança un cri inhumain, qui semblait monter de ses entrailles. La colère furibonde de Philippe et la férocité barbare d'Olympias se déchaînèrent au même instant dans son âme, libérant une fureur aveugle. Mais le roi retrouva bientôt son calme, un calme aussi sombre et aussi inquiétant que celui du ciel avant la tempête.

Il convoqua Héphestion et Ptolémée. « Mes armes ! », ordonna-t-il. Et Ptolémée appela ses ordonnances, qui accoururent aussitôt en s'écriant : « À tes ordres, sire ! » Elles le revêtirent de sa plus belle armure et lui apportèrent l'étendard royal, frappé de l'étoile argéade.

« Trompettes ! ordonna encore une fois Alexandre. Donnez le signal d'attaque à toutes les tours. »

Les trompettes sonnèrent, et bientôt le fracas des béliers qui sapaient la muraille et le sifflement des projectiles lancés par les catapultes et les balistes retentirent dans toute la baie. Alors le roi se tourna vers son amiral. « Néarque ! cria-t-il.

— À tes ordres, sire ! »

Alexandre lui montra l'une des tours d'assaut, celle qui était la plus proche des murs. « Conduis-moi sur cette plate-forme. Mais d'abord, ordonne à ta flotte de sortir, glisse-toi dans les ports et coule tous les navires que tu rencontreras. »

Néarque scruta le ciel, qui était de plus en plus noir, avant de rejoindre la quinquérème amirale avec le roi et ses compagnons. Il transmit aussitôt l'ordre d'amener les voiles et de démâter, puis il hissa l'étendard de combat et largua les amarres. Le grondement des tambours, qui battaient le rythme à l'unisson, s'échappa des cent navires, et la mer bouillonna sous la force du vent et les coups de milliers de rames.

Le vaisseau amiral atteignit la plate-forme sous une pluie de projectiles. Alexandre sauta sur le parapet, suivi de ses compagnons. Ils se glissèrent dans la tour, gravissant à toute allure l'escalier qui reliait les étages, dans un enfer de poussière et de cris, dans le fracas assourdissant des béliers, tandis que

retentissaient les cris aigus et réguliers des hommes qui donnaient le rythme de la poussée.

Quand la petite troupe déboucha au sommet de la tour, le ciel, à présent aussi noir que la poix, fut déchiré par un éclair éblouissant qui illumina la pâleur spectrale des crucifiés, l'armure dorée d'Alexandre et la tache vermeille de son étendard.

Dès qu'un pont eut été jeté sur le chemin de ronde, le roi se lança à l'attaque, flanqué de Léonnatos, qui brandissait une hache, d'Héphestion, épée au poing, de Perdiccas, armé d'une énorme lance, de Ptolémée et de Cratère, dont les cuirasses de fer étincelaient dans cette lumière. Reconnaissant sa splendide armure, son panache blanc et son étendard rouge et doré, les archers concentrèrent leur tir sur le souverain macédonien tandis que les défenseurs se rassemblaient pour fondre sur lui. Désireux de montrer son courage au roi, l'un des attaquants, un Lyncestide du nom d'Admète, se précipita vers eux, mais il fut bientôt fauché. Alors, Alexandre brandit son épée en effectuant des moulinets et abattit ses ennemis à grands coups de bouclier. Pendant ce temps, Léonnatos se démenait avec une hache sur son flanc droit.

Sautant sur le chemin de ronde, le souverain précipitait déjà un Tyrien dans le vide, en transperçait un autre du menton à l'aine, en projetait un troisième sur les toits des maisons, tandis que Perdiccas en soulevait un quatrième sur le bout de sa lance comme un poisson harponné et le lançait sur ses adversaires. Alexandre hurlait de plus en plus fort, entraînant dans son sillage le fleuve en crue de ses soldats, et sa fureur se déchaînait, comme nourrie par la force des éclairs et du tonnerre qui secouaient ciel et terre jusqu'aux abîmes. D'un élan irrépressible, il progressait sur le chemin de ronde, courait maintenant, indifférent à la pluie de flèches et de projectiles d'acier que les catapultes décochaient, courait vers la croix de Léonidas, à quelques pas désormais. Les défenseurs se soudèrent entre eux pour l'empêcher de passer, mais il les balaya l'un après l'autre, comme des pantins, tandis que Léonnatos assenait des coups d'une violence démesurée, faisant

jaillir des cascades d'étincelles sur les boucliers et les casques, désintégrant les épées et les lances.

Enfin le roi arriva au pied de la croix, où l'ennemi avait placé une catapulte gouvernée par des artilleurs. Il s'écria : « Emparez-vous de la catapulte, et tournez-la contre les autres ! Descendez cet homme de sa croix ! Vite ! » Alors que ses compagnons prenaient possession de la plate-forme, il aperçut une caisse d'outils. Il abandonna son bouclier sur le sol et en tira une paire de tenailles.

Le voyant désarmé, l'un des ennemis tendit la corde de son arc à vingt pas de lui. C'est alors qu'une voix résonna au même instant à l'oreille du roi, la voix de sa mère, empreinte d'angoisse, qui l'appelait :

Alexandre !

Comme par miracle, le roi se rendit compte du danger qui le menaçait. Avec une rapidité foudroyante, il s'empara du poignard qu'il portait à sa ceinture et le lança sur l'archer. L'arme se ficha à la base de son cou.

Réunissant leurs boucliers, ses compagnons firent un mur autour de lui. Il put ainsi arracher les clous des membres torturés de son maître, il prit dans ses bras son corps nu et squelettique, puis l'allongea sur le sol. Au même instant, il revit les membres nus d'un autre vieillard, rencontré au cours d'un après-midi ensoleillé à Corinthe, Diogène, le sage aux yeux sereins, et son âme se brisa dans sa poitrine. Il murmura : « Didaskale… » Alors, la faible vie de Léonidas eut un dernier sursaut, et le maître ouvrit les yeux.

« Mon enfant, je n'ai pas réussi… », dit-il avant de s'affaisser, inanimé dans ses bras.

Le ciel se déchira au-dessus de la ville, il déversa une pluie battante, une tempête de vent et de grêle, sur la mer, la terre et la petite île, remplie de cris et de sang. Mais la fureur guerrière ne s'éteignit pas pour autant : à l'extérieur du port, dans les eaux bouillonnantes, la flotte tyrienne affrontait en un duel désespéré les puissantes quinquérèmes de Néarque ; à l'intérieur des murs, les défenseurs se retranchaient dans les maisons et dans les rues, combattant devant les portes mêmes de leurs demeures jusqu'au dernier souffle de vie.

Vers le soir, quand le soleil ouvrit une brèche dans les nuages, éclairant les eaux livides, les murs endommagés, les restes des navires à la dérive et les corps noyés, les dernières poches de résistance furent anéanties.

Nombre de rescapés se réfugièrent dans les sanctuaires, s'accrochant aux images de leurs divinités, et le roi ordonna de les épargner. Mais il fut impossible de mettre un frein à la soif de vengeance de l'armée, qui se déchaîna contre les habitants.

Deux mille prisonniers furent crucifiés le long de la jetée. Le corps de Léonidas fut placé sur un bûcher et ses cendres furent ramenées dans sa patrie, afin d'être enterrées au pied du platane à l'ombre duquel il avait coutume, durant la belle saison, de dispenser son enseignement à ses élèves.

56

Alexandre ordonna à sa flotte de se diriger vers le sud et de transporter les machines de guerre démontées jusqu'à Gaza, la dernière place forte avant le désert qui séparait la Palestine de l'Egypte.

Dix navires furent, en revanche, envoyés en Macédoine pour enrôler des guerriers destinés à remplacer ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. C'est au cours de cette période que le souverain reçut une seconde lettre de Darius :

Darius, roi des Perses, Roi des Rois, lumière des Aryens et seigneur des quatre coins de la terre, à Alexandre, roi des Macédoniens, salut !

Je désire que tu saches que je reconnais ton courage, ainsi que la fortune que les dieux t'ont largement offerte. Je te propose encore une fois de devenir mon allié ou, mieux, de nouer avec moi des liens de parenté.

Je t'offre la main de ma fille Stateira et je te donne la région qui s'étend entre les villes yauna d'Ephèse et de Milet et le fleuve Halys, ainsi que deux mille talents d'argent.

Je t'invite à ne pas défier le sort, qui pourrait te tourner le dos : si tu souhaitais poursuivre ton entreprise, tu vieillirais avant même d'avoir parcouru tout mon empire, même si tu ne devais jamais combattre. En outre, mon territoire est défendu par des fleuves énormes, tels que le Tigre, l'Euphrate, l'Araxe et l'Hydaspe, remparts infranchissables.

Je te conseille donc de réfléchir et de prendre la décision la plus sage.

Alexandre fit donner lecture de cette lettre à son conseil de guerre réuni au grand complet. Puis il demanda : « Qu'en dites-vous ? Que devrais-je répondre ? »

Personne n'osait suggérer au roi la façon de réagir. Seul Parménion prit la parole, persuadé que son âge et son prestige

l'autorisaient à exprimer son point de vue. Il se borna à dire : « J'accepterais ces conditions si j'étais Alexandre. »

Le roi baissa la tête comme s'il comptait réfléchir à cette affirmation, avant de répliquer d'une voix glaciale : « J'agirais de la sorte si j'étais Parménion. »

Le vieux général lui lança un regard chagriné et surpris. Blessé dans sa dignité, il se leva et s'éloigna en silence. Tandis que ses compagnons échangeaient des coups d'œil interdits, le souverain poursuivit calmement :

« Le point de vue du général Parménion est compréhensible, mais vous vous rendez compte, je l'imagine, que Darius se contente de m'offrir la main de sa fille, puisque tout le reste m'appartient déjà. Mieux, il me demande implicitement de renoncer aux provinces et aux villes qui s'étendent à l'est du fleuve Halys, alors qu'elles m'ont coûté d'immenses sacrifices. Il essaie de nous effrayer parce qu'il est lui-même terrorisé. Nous continuerons notre route. Nous nous emparerons de Gaza et de l'Égypte, le plus vieux pays du monde, et aussi le plus riche. »

Il opposa donc un refus méprisant aux propositions du Grand Roi et fit avancer l'armée le long de la côte, tandis que la flotte progressait de conserve aux ordres de Néarque et d'Héphestion.

Gaza était une forteresse importante, mais ses murs étaient constitués de briques et elle se dressait sur une colline argileuse à quelque quinze stades de distance de la mer. Elle était commandée par un eunuque noir du nom de Batis, un homme très courageux, fidèle au roi Darius. Il refusa de se rendre.

Alexandre décida donc d'attaquer. Il effectua un tour de reconnaissance le long de la muraille afin de localiser les endroits où l'on creuserait des galeries, et ceux où les machines de siège pourraient s'approcher des remparts. Il s'agissait d'un problème relativement épineux car le terrain qui entourait la colline était sableux.

Tandis qu'il réfléchissait, un corbeau le survola et lâcha sur sa tête une touffe d'herbe qu'il tenait entre ses griffes avant de se poser sur les murs de la ville, où il s'empêtra dans le bitume qui les recouvrait et qui avait fondu au soleil.

Frappé par cette scène, le roi demanda à Aristandre, qui le suivait désormais comme son ombre : « Que signifie tout cela ? Quel présage m'envoient les dieux ? »

Le devin leva la tête vers le disque enflammé du soleil avant d'examiner le corbeau de ses pupilles qui n'étaient à présent pas plus grandes qu'un point. Les ailes collées au bitume, l'oiseau se débattait désespérément, il finit par se libérer en perdant quelques plumes.

« Tu t'empareras de Gaza, mais si tu entreprends sa conquête aujourd'hui, tu seras blessé. »

Alexandre décida toutefois de se battre pour éviter que l'armée ne pense qu'il avait craint un présage de malheur. Tandis que ses escadrons de mineurs commençaient à creuser des galeries au pied de la muraille afin d'en provoquer l'effondrement, il attaqua de front par la rampe qui montait vers la ville.

Fort de sa position, Batis tenta une sortie en déployant contre les Macédoniens ses guerriers perses, ainsi que dix mille mercenaires arabes et éthiopiens. C'était la première fois que les soldats d'Alexandre voyaient des hommes à la peau noire.

Malgré les souffrances que lui procurait encore la blessure qu'il avait reçue à Issos, le roi se plaça en première ligne parmi ses fantassins en cherchant un affrontement direct avec Batis, un géant noir, luisant de sueur, qui combattait avec fureur à la tête de ses Éthiopiens.

« Par les dieux ! s'écria Perdiccas. Cet homme a beau être châtré, il a encore des couilles ! »

Alexandre élimina à coups d'épée les ennemis qui se jetaient sur lui. C'est alors qu'un armurier, perché sur une tour, aperçut son étendard rouge, son panache et sa cuirasse resplendissante. Il tira un projectile à l'aide de sa catapulte. Loin d'ici, au sommet d'une autre tour, dans le palais de Pella, Olympias sentit ce péril mortel et tenta désespérément d'appeler : Alexandre !

Bloquée par un présage contraire, sa voix ne parvint pas à franchir l'éther, et le dard partit. Il fendit l'air en sifflant et frappa dans le mille : il transperça le bouclier et la cuirasse d'Alexandre, et se ficha dans son épaule. Le roi s'écroula sur le

sol. Alors, une nuée d'adversaires se précipita sur lui afin de l'achever et de le dépouiller de ses armes. Mais Perdiccas, Cratère et Léonnatos firent un mur de leurs corps, les repoussant à coups de bouclier et de lance.

Alexandre hurlait en se tordant de douleur : « Appelez Philippe ! »

Aussitôt le médecin accourut. « Vite ! Quittons ces lieux ! Vite ! » Deux porteurs étendirent le roi sur une civière et l'éloignèrent de la mêlée.

Nombre de soldats avaient entrevu sa pâleur mortelle ainsi que le trait qui s'était planté dans son épaule. Aussi le bruit se répandit-il qu'il était mort et la formation commença-t-elle à vaciller sous les coups des ennemis.

Alexandre comprit ce qui se passait en entendant les hurlements de la mêlée. Il attrapa la main de Philippe, qui courait à ses côtés, et lui dit : « Il faut que je retourne immédiatement sur la ligne de combat. Enlève-moi cette flèche et cautérise la blessure.

— Cela ne suffira pas ! s'exclama le médecin. Sire, si tu retournes là-bas, tu mourras.

— Non, j'ai déjà été blessé. La première partie du présage s'est accomplie. Reste la seconde : j'entrerai à Gaza. »

Tout en parlant, ils avaient atteint le pavillon royal. Alexandre répéta : « Enlève-moi cette flèche. Je te l'ordonne. »

Philippe obéit. Tandis que le roi mordait sa ceinture de cuir pour éviter de crier, le médecin incisa son épaule à l'aide d'un instrument chirurgical et en ôta la pointe. Le sang se mit à couler avec abondance. Philippe s'empara aussitôt d'une lame rougie sur le feu d'un brasero, et l'enfonça dans la plaie. La tente se remplit d'une odeur nauséabonde de chair brûlée et le souverain laissa échapper un gémissement de douleur : « Recouds », gémit-il entre ses dents.

Le médecin se mit à recoudre et tamponna la blessure avant d'y appliquer un pansement serré, qu'il croisa devant et derrière.

« Et maintenant, remets-moi ma cuirasse.

— Sire, je t'en conjure…, implora Philippe.

— Remets-moi ma cuirasse ! »

Les hommes s'exécutèrent et Alexandre regagna le champ de bataille où son armée, découragée, lâchait pied sous la poussée de l'ennemi, en dépit des deux bataillons de la phalange que Parménion avait envoyés en renfort.

« Le roi est vivant ! s'écria Léonnatos d'une voix de tonnerre. Le roi est vivant. Alalalàï !

— Alalalàï ! », répondirent les guerriers en redoublant brusquement de vigueur.

Alexandre attaquait de nouveau en première ligne malgré les élancements que lui provoquait sa blessure, il entraînait toute l'armée, stupéfaite par cette réapparition soudaine comme si elle était conduite par un dieu invincible et invulnérable plutôt que par un être humain.

Mais alors que les portes se refermaient au prix d'un grand effort, et que les Macédoniens poussaient des cris de victoire, un guerrier qu'on croyait mort lança soudain le bouclier qui le recouvrait, frappant Alexandre à la cuisse gauche.

Le roi le cloua au sol d'un coup de javelot, avant de s'effondrer, brisé par la souffrance.

Au cours des trois jours et des trois nuits qui suivirent, il fut dévoré par une très forte fièvre, qui le fit délirer. Pendant ce temps, ses hommes continuaient de creuser sans répit les entrailles de la colline sur laquelle la ville de Gaza se dressait.

Le quatrième jour, Barsine lui rendit visite. Elle le contempla longuement et se laissa émouvoir par le courage insensé qui avait amené cet homme à affronter autant de souffrance. Elle vit Leptine pleurer silencieusement dans un coin de la tente, puis elle s'approcha du roi et déposa un baiser sur son front avant de ressortir aussi silencieusement qu'elle était entrée.

Vers le soir, Alexandre reprit connaissance, mais la douleur qu'il ressentait était insupportable. Il regarda Philippe, assis non loin de lui, les yeux rougis par de nombreuses heures de veille, et il lui dit :

« Donne-moi quelque chose pour calmer la douleur… Je ne résiste pas, j'ai l'impression de devenir fou. »

Le médecin hésita un moment, puis voyant les traits du souverain contractés et presque déformés par les élancements, il mesura l'ampleur de sa souffrance : « Le médicament le je

vais t'administrer, dit-il, est une drogue puissante dont j'ignore encore tous les effets, mais tu risques de perdre la raison à force de souffrir. Nous devons donc prendre ce risque. »

Au loin, on entendait le vacarme que produisait la muraille de Gaza en s'écroulant, minée par le sous-sol, et le hurlement des guerriers qui s'affrontaient en un combat furieux. Le roi murmura, comme hors de lui : « Il faut que j'y aille… Il faut que j'y aille… Donne-moi quelque chose pour calmer la douleur. »

Philippe s'absenta un instant. Il revint avec une petite jarre, d'où il tira une substance sombre à l'odeur forte. Il en tendit un peu au roi. « Avale ça », lui dit-il non sans appréhension. Alexandre s'exécuta et patienta dans l'espoir de voir s'apaiser la douleur. Le fracas du combat qui s'échappait des murs suscitait en lui une étrange excitation, et bientôt son esprit se peupla des fantômes guerriers du poème homérique qu'il lisait tous les soirs depuis son enfance. Soudain, il se leva : il souffrait encore, mais la douleur avait changé, elle était devenue sourde et presque indéfinissable, pareille à une force cruelle qui emplissait sa poitrine d'une colère impitoyable. La colère d'Achille.

Il quitta son lit comme en songe et sortit de sa tente. Les prières de son médecin résonnaient à ses oreilles : « Ne pars pas, sire… Tu es malade. Attends, je t'en prie. » Mais c'étaient des mots privés de sens. Il était Achille, et il devait courir au champ de bataille où ses compagnons réclamaient son aide. « Préparez mon char », cria-t-il à ses ordonnances qui s'empressèrent de lui obéir, non sans étonnement. Son regard était vitreux et absent, sa voix métallique et presque atone. Il monta sur son char et l'aurige lança les chevaux à coups de fouet vers les murs de Gaza.

Il vécut tout ce qui s'ensuivit comme s'il traversait un cauchemar. Il n'avait qu'une certitude : il était Achille et il longeait une, deux, trois fois les murs de Troie en traînant dans la poussière le cadavre d'Hector.

Quand il reprit conscience, il vit que l'aurige immobilisait son char devant l'armée rangée. Derrière, au bout de deux courroies, se trouvait un cadavre réduit à l'état de bouillie sanglante. On lui expliqua qu'il s'agissait des restes de Batis,

l'héroïque défenseur de Gaza, qu'on avait capturé et conduit devant lui.

Ses yeux se remplirent d'horreur et il s'enfuit au loin, vers la mer, où la douleur se réveilla, déchirant avec plus de cruauté que jamais ses membres torturés. Il regagna sa tente au cœur de la nuit, en proie à la honte et au remords.

Barsine l'entendit pousser des gémissements d'une douleur si profonde et si désespérée qu'elle ne put s'empêcher de le rejoindre. À son arrivée, Philippe sortit en faisant signe à Leptine de s'éloigner.

Barsine s'assit sur le lit, caressa son front ruisselant de sueur et mouilla ses lèvres avec de l'eau fraîche. Quand, en proie au délire, il l'enlaça et la serra contre lui, elle n'osa pas le repousser.

57

Philippe se lava les mains et entreprit de changer les pansements et les bandages qui recouvraient les blessures d'Alexandre. Cinq jours s'étaient écoulés depuis le massacre de Batis, et le roi était encore bouleversé par son geste.

« Je pense que tu as agi sous l'effet du médicament que je t'ai administré. Il a peut-être supprimé la douleur mais il a déchaîné en toi d'autres forces, que tu n'es pas parvenu à maîtriser. Je ne pouvais pas le prévoir… personne n'aurait pu.

— Je me suis acharné sur un homme qui n'était pas en mesure de se défendre, un homme qui méritait le respect pour son courage et sa fidélité. Je serai jugé pour mon acte… »

Eumène, qui était assis, tout comme Ptolémée, sur un tabouret de l'autre côté du lit, se leva et s'approcha. « Tu ne peux être jugé comme un homme quelconque, dit-il. Tu as franchi toutes les limites, tu as été sauvagement blessé, tu as supporté une souffrance à laquelle personne n'aurait résisté, tu as gagné des batailles que personne n'aurait jamais osé engager.

— Tu n'es pas un homme comme les autres, continua Ptolémée. Tu es de la race d'Héraclès et d'Achille. Désormais, tu as abandonné les règles qui gouvernent la vie du commun des mortels. Ne te tourmente pas, Alexandre : si Batis t'avait eu en son pouvoir, il t'aurait réservé des souffrances bien plus atroces. »

Philippe, qui avait terminé de nettoyer les plaies d'Alexandre et de changer ses pansements, lui administra une infusion pour le calmer et atténuer la douleur. Dès que le souverain se fut assoupi, Ptolémée s'assit à son chevet, tandis qu'Eumène suivait Philippe à l'extérieur. Le médecin comprit aussitôt que le secrétaire avait quelque chose à lui communiquer en privé.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Nous avons reçu une mauvaise nouvelle, répondit Eumène. Le roi Alexandre d'Épire est tombé dans une

embuscade en Italie et a été tué. La reine Cléopâtre est effondrée, et j'ignore si je dois remettre sa missive au roi.

— Tu l'as lue ?

— Je n'oserais jamais ouvrir une lettre scellée destinée à Alexandre. Mais le messager connaissait la nouvelle et il me l'a rapportée. »

Philippe réfléchit un instant. « Mieux vaut attendre : son état mental et physique est encore très précaire. Cette nouvelle risquerait de le plonger dans l'égarement le plus complet. Oui, mieux vaut attendre.

— Jusqu'à quand ?

— Je te le dirai, si tu as confiance en moi.

— J'ai confiance. Comment se porte-t-il ?

— Il souffre terriblement, mais il guérira. Tu as peut-être raison, ce n'est pas un homme comme les autres. »

Barsine souffrait également. Elle était rongée par le remords à l'idée d'avoir trompé la mémoire de son époux. Elle ne parvenait pas à trouver la paix en songeant qu'elle avait cédé à Alexandre, mais elle savait combien sa souffrance était grande, et elle désirait se tenir à ses côtés. Son trouble récent et les changements qui s'étaient opérés en elle n'avaient pas échappé à Artéma, sa vieille nourrice.

Un soir, elle lui demanda : « Pourquoi es-tu si malheureuse ma fille ? »

Barsine baissa la tête et se mit à pleurer en silence.

« Si tu ne veux pas me le dire, je ne peux t'y obliger », observa la vieille femme. Mais Barsine éprouvait le désir de se confier, et elle commença : « Nourrice, j'ai cédé à Alexandre. Quand il est revenu du champ de bataille, je l'ai entendu crier et gémir, en proie à une souffrance épouvantable, et je n'ai pas su lui résister. Il s'est montré plein de bonté envers mes enfants et moi-même, et je sentais que je devais l'aider… Je me suis approchée, j'ai essuyé son front et je l'ai caressé… Ce n'était pour moi qu'un garçon brûlant de fièvre, bouleversé par de terribles cauchemars, par des images de sang et d'horreur. » La nourrice l'écoutait d'un air attentif et songeur. « Mais il m'a soudain attirée contre lui, il m'a enlacée avec une force irrésistible et je n'ai pas su le repousser. J'ignore comment cela

s'est passé…, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Je l'ignore. Son corps torturé dégageait un parfum mystérieux et son regard fiévreux avait une intensité insoutenable. » Elle fondit en pleurs.

« Ne pleure pas, petite fille, la réconforta la nourrice. Tu n'as rien fait de mal. Tu es jeune, et la vie réclame ses droits. En outre, tu es une mère, et tu es tombée avec tes enfants dans les mains d'ennemis étrangers. Ton instinct te pousse à t'unir au plus puissant d'entre tous, l'homme qui peut protéger tes enfants contre quiconque.

« Tel est le destin des femmes belles et désirables : elles savent qu'elles sont une proie, elles savent qu'elles ne pourront être sauvées et protégées qu'en offrant de l'amour et en subissant la domination des hommes. » Le visage dans les mains, Barsine ne cessait de pleurer. « Mais celui qui t'a prise est un magnifique jeune homme, qui a toujours fait preuve de gentillesse et de respect à ton égard, qui a prouvé qu'il méritait ton amour. Tu souffres aujourd'hui, parce que deux sentiments terribles et profonds cœxistent en toi : l'amour pour un homme qui n'existe plus, et qui ne devrait donc plus avoir de raison d'être, même s'il se refuse à mourir, et l'amour inconscient pour un homme que tu rejettes, car c'est un ennemi et l'auteur indirect, qui plus est, de la mort de ton époux. Tu n'as rien fait de mal. Si un sentiment naît en toi, ne l'étouffe pas, car ce qui se produit dans le cœur des hommes est le reflet de la volonté d'Ahura-Mazda, le feu éternel, l'origine de tout, céleste et terrestre. Mais rappelle-toi, Alexandre n'est pas un homme comme les autres. Il est pareil au vent qui passe et s'en va. Et personne ne peut emprisonner le vent. Ne cède pas à l'amour si tu sais que tu ne pourras pas supporter la séparation. »

Barsine sécha ses pleurs et sortit. La nuit était belle, la lune dessinait un long sillon argenté sur les eaux tranquilles. Non loin de là se dressait le pavillon du roi ; les lanternes projetaient sur la tente son ombre inquiète et solitaire. Elle marcha vers le rivage et pénétra dans l'eau jusqu'aux genoux. Soudain, elle eut l'impression de sentir son parfum et d'entendre sa voix, qui murmurait : « Barsine. »

Ce n'était pas possible, et pourtant il était derrière elle, si proche qu'il pouvait l'effleurer de son souffle.

« J'ai rêvé, je ne sais plus quand, lui dit-il doucement, que tu m'accordais ton amour, que je te caressais et que je te prenais. Mais quand je me suis réveillé, voilà ce que j'ai trouvé dans mon lit. » Il laissa tomber un mouchoir de soie bleue qui se confondit avec les flots. « T'appartient-il ?

— Ce n'était pas un rêve, répondit Barsine sans se retourner. J'avais pénétré sous ta tente parce que je t'entendais crier de douleur et je m'étais assise à ton chevet. Tu m'as enlacée avec une force invincible et je n'ai pas su te repousser. ».

Alexandre posa ses mains sur les hanches de Barsine et l'amena à se retourner. La clarté de la lune jetait sur son visage une pâleur d'ivoire, elle scintillait au fond de son œil sombre.

« Maintenant, tu peux me repousser, Barsine, alors que je te demande de m'accueillir dans tes bras. J'ai subi en quelques mois toutes sortes de déchirements, j'ai perdu les pensées de mon adolescence, j'ai touché le fond de tous les abîmes, j'ai oublié que jadis j'avais été enfant, que j'avais eu un père et une mère. Le feu de la guerre m'a consumé le cœur et je vois à chaque instant la mort chevaucher à mes côtés sans jamais parvenir à me faucher. Alors, je devine ce que signifie devenir immortel, et cela me remplit de peur et d'effroi. Ne me repousse pas, Barsine, maintenant que mes mains caressent ton visage, ne me refuse pas ta chaleur et tes bras. »

Son corps était aussi éprouvé qu'un champ de bataille : il n'y avait pas un pouce de sa peau qui ne fût couvert d'éraflures, de cicatrices ou d'excoriations. Seul son visage était resté merveilleusement intact, et ses longs cheveux retombaient doucement sur ses épaules, le parant d'une grâce intense et triste.

« Aime-moi, Barsine », dit-il en l'attirant à lui, en la serrant contre sa poitrine.

La lune se cacha derrière les nuages, qui venaient de l'ouest et Alexandre l'embrassa avec passion. Barsine répondit à ce baiser comme si les flammes d'un incendie l'enveloppaient subitement, mais elle sentit au même instant la morsure d'un sombre désespoir au fond de son cœur.

Dès que le roi fut en mesure de voyager, l'armée prit la route du désert. Au bout de sept jours de marche, elle atteignit la ville de Péluse, aux portes de l'Égypte, sur la rive orientale du delta du Nil. Se sachant, totalement isolé, le gouverneur perse se soumit au roi, à qui il confia la région et le trésor royal.

« L'Egypte ! s'exclama Perdiccas en contemplant du haut de la forteresse la campagne qui s'étendait à perte de vue, les eaux paresseuses du fleuve, les têtes ondoyantes des papyrus, les dattiers dont les fruits étaient déjà aussi gros que des noix.

— Je ne croyais même pas à son existence, observa Léonnatos. Je pensais qu'il s'agissait d'une des nombreuses histoires que nous racontait le vieux Léonidas. »

Une jeune fille aux yeux bistrés, coiffée d'une perruque noire et vêtue d'une robe en lin si moulante qu'elle paraissait nue, servit aux jeunes conquérants du vin de palme et des pâtisseries.

« Es-tu toujours aussi sûr de détester les Égyptiens ? demanda Alexandre à Ptolémée qui suivait la belle jeune fille d'un regard admiratif.

— Plus aussi sûr, répliqua Ptolémée.

— Regardez ! Regardez, là, au milieu du fleuve ! De quelle sorte de monstres s'agit-il ? s'écria soudain Léonnatos en indiquant des dos écailleux qui brillèrent un instant au soleil avant de disparaître dans un bouillonnement d'eau.

— Ce sont des crocodiles, expliqua l'interprète, un Grec du nom d'Aristoxène. Ils sont partout, ne l'oubliez pas : il est très risqué de se baigner dans ces eaux. Faites donc attention car…

— Et ceux-là ? Regardez-les ! s'exclama encore Léonnatos. On dirait d'énormes cochons.

— Nous autres Grecs les appelons hippopotamoi, expliqua l'interprète.

— « Chevaux de fleuve », observa Alexandre. Par Zeus, Je crois que Bucéphale se vexerait s'il savait qu'on qualifie également de « chevaux » ces espèces de grosses bêtes.

— C'est seulement une façon de parler, répliqua l'interprète. Ils ne sont pas dangereux car ils se nourrissent exclusivement d'herbes et d'algues, mais ils sont capables de renverser un

bateau. Ceux qui tombent à l'eau deviennent alors la proie des crocodiles.

— Un pays dangereux, commenta Séleucos qui s'était contenté jusqu'alors d'admirer le spectacle en silence. Maintenant, que penses-tu qu'il arrivera ? demanda-t-il ensuite à Alexandre.

— Je l'ignore, mais je crois que nous pourrions être accueillis amicalement par les gens de ce pays si nous savons les comprendre. Ils me donnent l'impression d'être un peuple gentil et sage, mais très fier.

— Il en est ainsi, confirma Eumène. L'Égypte refuse toute domination étrangère, et les Perses ne l'ont jamais compris : ils se sont obstinés à installer un gouverneur et des troupes mercenaires à Péluse, provoquant ainsi des révoltes sans fin, qu'ils ont toutes réprimées dans un bain de sang.

— Pourquoi en irait-il autrement pour nous ? interrogea Séleucos.

— Parce qu'il aurait pu en aller autrement pour les Perses, s'ils avaient respecté la religion de ces gens, et si le Grand Roi s'était présenté comme un pharaon égyptien. C'est, d'une certaine façon, une question de forme.

— Une question… de forme ? répéta Ptolémée.

— Eh oui, répliqua Eumène. De forme. Un peuple qui vit pour les dieux et pour l'au-delà, un peuple qui dépense des fortunes pour importer de l'encens qu'il fera brûler dans les temples attribue certainement une grande valeur à la forme.

— Je crois que tu as raison, approuva Alexandre. Quoi qu'il en soit, nous allons vite le découvrir. Notre flotte devrait arriver demain, après quoi nous remonterons le Nil jusqu'à Memphis, la capitale. »

Les navires de Néarque jetèrent l'ancre deux jours plus tard à l'embouchure de la branche orientale du Delta. Le souverain et ses compagnons empruntèrent le fleuve jusqu'à Héliopolis et Memphis, tandis que l'armée les suivait par voie terrestre.

Portés par le fleuve immense, ils passèrent devant les pyramides, qui brillaient comme des diamants sous un soleil au zénith, devant le gigantesque sphinx, qui veillait depuis des millénaires sur le sommeil des grands rois.

« D'après Hérodote, trente mille hommes l'auraient érigé en travaillant pendant trente ans, expliqua Aristoxène.

— Et tu crois que c'est vrai ? demanda Alexandre.

— Oui, même si l'on raconte dans ce pays plus d'histoires que dans toute autre partie du monde, pour la bonne raison qu'elles se sont accumulées au fil du temps.

— Est-il vrai que le désert oriental est peuplé de serpents ailés ? demanda encore Alexandre.

— Je l'ignore, répondit l'interprète. Je n'y suis jamais allé mais c'est sans aucun doute l'un des lieux les plus inhospitaliers de la terre. Mais regarde, nous arrivons au ponton. Les hommes à la tête rasée que tu aperçois sont les prêtres du temple de Zeus Ammon. Traite-les avec respect : ils pourraient t'épargner beaucoup d'efforts et de sang versé. »

Alexandre acquiesça avant de se préparer à descendre. Dès qu'il eut mis le pied sur la terre ferme, il s'approcha des prêtres avec révérence et les pria de le conduire au temple afin qu'il puisse rendre hommage au dieu.

Les prêtres se dévisagèrent en échangeant quelques murmures, puis ils s'inclinèrent poliment devant le souverain et se dirigèrent en procession vers le grand sanctuaire en entonnant une hymne au son des flûtes et des harpes. Une fois devant les colonnes de l'entrée, ils s'effacèrent pour inviter Alexandre à entrer. Et Alexandre pénétra dans le temple, seul.

S'insinuant à l'intérieur à travers un trou dans le plafond, les rayons du soleil traversaient un gros nuage d'encens qui s'élevait d'un brûle-parfum en or, placé au centre du sanctuaire. Le reste du temple disparaissait dans la pénombre. Sur un piédestal de granit se dressait une statue du dieu pourvue d'une tête de bélier, d'yeux de rubis et de cornes en lames d'or. Alexandre balaya le temple du regard : il paraissait entièrement désert, et, dans le silence de l'après-midi, les bruits de l'extérieur semblaient se perdre au milieu de la forêt de colonnes qui soutenait le plafond en bois de cèdre.

Soudain, Alexandre eut l'impression que la statue bougeait : ses yeux de rubis brillaient, comme animés par une lumière interne. C'est alors qu'une voix profonde et vibrante résonna dans la grande salle hypostyle.

« Il y a vingt ans, le dernier souverain légitime de ce pays fut obligé de s'enfuir dans le désert pour ne plus revenir. Es-tu ce fils, né loin du Nil, que nous attendons depuis longtemps ? »

Alexandre comprit en cet instant toutes les histoires qu'il avait entendu colporter sur l'Égypte et sur l'âme de son peuple. Il répondit d'une voix ferme : « C'est moi.

— Si tu l'es, poursuivit la voix, prouve-le.

— Comment ? demanda le souverain.

— Seul le dieu Ammon peut le déclarer, mais il ne s'exprime qu'à travers l'oracle de Siwah, qui se trouve au milieu du désert. C'est là que tu devras aller. »

« Siwah », pensa Alexandre. Et il se souvint d'une histoire que sa mère lui racontait quand il était enfant, l'histoire de deux colombes que Zeus avait libérées aux origines des temps : l'une d'elles était allée se poser sur un chêne de Dodone, l'autre sur un palmier de Siwah, et elles avaient commencé à émettre des prophéties. Sa mère lui avait également dit qu'elle l'avait senti tressaillir dans son ventre pour la première fois le jour où elle s'était rendue à Dodone pour consulter l'oracle, et que sa prochaine naissance, une naissance divine, se produirait le jour où il visiterait l'autre oracle.

La voix s'éteignit, et Alexandre quitta la grande salle sombre, réapparaissant bientôt à la lumière du soleil, parmi les chants et les hymnes sacrées.

On lui présenta le taureau Apis, auquel il rendit hommage en le couronnant de guirlandes, avant d'offrir lui-même le sacrifice d'une antilope au dieu Ammon.

Touchés par sa piété, les prêtres lui remirent les clefs de la ville. Alexandre ordonna qu'on commence sans tarder les travaux de restauration du temple, abîmé en plusieurs endroits.

58

Le voyage en direction de l'oasis perdue de Siwah débuta quelques jours plus tard, quand les blessures d'Alexandre parurent définitivement cicatrisées. Une partie de l'armée prit la route du nord, l'autre suivait avec la flotte. On s'était donné rendez-vous sur une lagune, située non loin du bras le plus occidental du delta du Nil.

Mais Alexandre fut captivé par l'ampleur de la baie, par l'île remplie de palmiers qui la protégeait contre les vents du nord, par la vaste plaine qui longeait la plage.

Il décida donc d'y établir ses quartiers et de fêter avec ses compagnons et son armée le succès de leur entreprise et l'accueil pacifique que l'Égypte leur avait réservé. Avant que le dîner ne se transforme, comme de coutume, en orgie, Alexandre voulut que ses amis assistent aux prestations musicales d'un certain nombre d'artistes grecs et égyptiens, et écoutent Thessalos, son acteur préféré, réciter un morceau de bravoure : le monologue d'Oedipe dans Oedipe à Cotone.

Les applaudissements de l'assistance ne s'étaient pas encore éteints quand on annonça au roi une visite.

« De qui s'agit-il ? demanda Alexandre.

— De quelqu'un d'étrange, répondit Eumène, l'air perplexe, mais il affirme qu'il te connaît très bien.

— Ah oui ? dit le roi qui était de bonne humeur. Alors, laisse-le passer. Mais qu'a-t-il donc de si étrange ?

— Tu le verras toi-même », répliqua Eumène, qui s'éloigna pour introduire le visiteur.

Dès que celui-ci entra, la salle fut parcourue par un bruissement et secouée de quelques rires. Tous les regards se rencontrèrent sur le nouveau venu. C'était un homme d'une quarantaine d'années, complètement nu sous une peau de lion, qui évoquait Héraclès. Il tenait une massue à la main.

Alexandre réfréna à grand-peine ses rires devant ce singulier hommage à son ancêtre et, s'efforçant de garder son sérieux, il l'interrogea :

« Qui es-tu, hôte étranger, toi qui ressembles tant au héros Eraclès, mon ancêtre ?

— Deinocratès, répondit l'homme. Un architecte grec.

— Voilà une étrange tenue pour un architecte, commenta Eumène.

— Ce qui compte, pontifia l'homme, n'est pas la tenue, mais les projets qu'un homme est en mesure d'exposer et, éventuellement, de réaliser.

— Quel projet voudrais-tu m'exposer ? », demanda le souverain.

Deinocratès frappa dans ses mains. Deux jeunes gens se présentèrent et déroulèrent une grande feuille de papyrus aux pieds d'Alexandre.

« Par Zeus ! s'exclama le roi. Mais de quoi s'agit-il ? »

L'architecte semblait visiblement satisfait d'avoir attiré l'attention d'Alexandre. Il entreprit d'expliquer : « C'est un projet ambitieux, sans aucun doute, mais digne de ta grandeur et de ta gloire. J'ai l'intention de sculpter le mont Athos sous la forme d'un colosse qui te représenterait, comme tu le vois sur ce dessin. Ce géant tiendra sur la paume de sa main une ville que tu fonderas personnellement. N'est-ce pas extraordinaire ?

— Ah, pour être extraordinaire, c'est extraordinaire, commenta Eumène. Mais je me demande si cela est réalisable. »

Alexandre examina le projet délirant qui le représentait à l'échelle d'une montagne, une ville entière dans la main. Il dit : « Je crains que ce soit un peu excessif pour mes moyens… Et puis, si j'avais l'intention de faire exécuter une statue aussi importante, je m'adresserais à un garçon fort doué que j'ai connu à l'époque où je suivais les cours d'Aristote, à Miéza, Un élève de Lysippe qui se nomme Charès et qui rêve de bâtir un géant de bronze d'une hauteur de quatre-vingts coudées. Le connais-tu ?

— Non.

— Quoi qu'il en soit, j'aurais moi-même un projet à te soumettre.

— Celui-ci ne te plaît pas, sire ? demanda l'architecte d'un air déçu.

— Il ne s'agit pas de ça. Il me semble juste un peu trop… Mon projet, en revanche, pourrait être mis en œuvre dès demain, si tu t'en sentais capable.

— Bien sûr que je m'en sens capable, sire. Tu n'as qu'à parler.

— Alors, suis-moi », l'invita le roi.

Il sortit et se dirigea vers le rivage. C'était une belle soirée d'été et les eaux tranquilles de la baie renvoyaient l'image du croissant de lune.

Alexandre ôta son manteau et l'étendit sur le sol. « Voilà : je veux que tu projettes pour moi une ville en forme de manteau macédonien autour de cette baie.

— C'est tout ? interrogea Deinocratès.

— C'est tout, répondit le roi. Je désire que tu te mettes à l'œuvre dès demain. Je dois partir en voyage. À mon retour je veux voir tes ouvriers occupés à construire les maisons, les pavages et les routes, ainsi que les quais du port.

— Je ferai tout mon possible, sire. Mais qui me paiera ?

— Eumène, mon secrétaire général. » Il se retourna, laissant cet étrange architecte au milieu de la plaine déserte, avec sa massue et sa peau de lion. « Et que ce soit du bon travail ! recommanda-t-il.

— Une dernière chose, sire ! s'écria Deinocratès avant que le roi regagne la salle du banquet où l'attendaient ses amis. Quel sera le nom de cette ville ?

— Alexandrie. Elle s'appellera Alexandrie, et ce sera la plus belle ville du monde. »

Les travaux débutèrent rapidement. Après avoir échangé sa peau de lion contre une tenue plus correcte, Deinocratès se montra à la hauteur de cette tâche, même si les architectes qui suivaient l'expédition depuis longtemps considéraient avec jalousie le fait que le roi eût confié une telle mission à un inconnu. Mais il arrivait souvent à Alexandre d'agir instinctivement, et il était rare qu'il se trompe.

Seul un épisode jeta de l'ombre sur cette entreprise. Deinocratès avait dessiné le plan de la ville et installé les instruments qui permettraient d'en reporter le tracé sur le terrain. Il avait ensuite commencé à délimiter à la craie son périmètre, ses rues principales, ses rues secondaires, la grand-place, le marché et les sanctuaires. Mais, ayant utilisé toute la craie dont il disposait, il avait réclamé à l'intendance de l'armée des sacs de farine, au moyen desquels il avait mené à terme son entreprise. Il avait ensuite appelé le roi afin qu'il se fasse une idée de la future Alexandrie. Or, tandis que le souverain s'approchait du chantier en compagnie de son devin Aristandre, une nuée d'oiseaux s'était posée sur le sol et s'était mise à picorer la farine, effaçant une partie du tracé.

Notant un certain trouble dans le regard d'Alexandre, qui semblait voir dans cet épisode un signe de mauvais augure, le devin s'était hâté de le rassurer : « Ne t'inquiète pas, sire, c'est un excellent présage. Il signifie que la ville sera si riche et si prospère que l'on viendra de toutes parts y chercher du travail et de quoi vivre. » Deinocratès fut également soulagé par cette interprétation. Il reprit son ouvrage avec bonne humeur, d'autant plus qu'on lui avait apporté entre-temps une provision de craie.

Cette nuit-là, le roi fit un songe magnifique. Il rêva que la ville s'était étendue, que des maisons et des palais aux jardins merveilleux s'y élevaient. Il rêva que la baie, protégée par l'île, fourmillait de vaisseaux au mouillage, qui déversaient toutes sortes de marchandises en provenance de tous les pays du monde connu. Il vit une jetée s'élancer jusqu'à l'île et une tour s'y dresser, une tour gigantesque qui répandait de la lumière dans la nuit à l'intention des navires voisins. Mais il avait l'impression d'entendre sa propre voix demander : « Verrai-je un jour tout cela ? Quand reviendrai-je dans ma ville ? »

Le lendemain, il raconta ce songe à Aristandre et il répéta cette question : « Quand reviendrai-je dans ma ville ? »

Aristandre lui tournait alors le dos, car son cœur luttait contre un triste présage, mais il fit volte-face et lui dit d'une voix sereine : « Tu reviendras, sire, je te le jure. J'ignore quand cela se produira, mais tu reviendras… »

59

Ils reprirent leur marche vers l'ouest, la mer à main droite et le désert à main gauche. Ils firent cinq étapes avant d'atteindre Paraitonion, un avant-poste qui servait de lieu de rencontre aux habitants – des Égyptiens et des Grecs de Cyrène – et aux tribus nomades de l'intérieur : les Nasamons et les Garamantes.

Ces derniers s'étaient partagé la côte en plusieurs secteurs et lorsqu'un navire sombrait, il était mis à sac par les tribus vivant dans la zone où il échouait. Les rescapés étaient vendus comme esclaves au marché de Paraitonion. On disait que les Nasamons avaient traversé, deux siècles plus tôt, la grande mer de sable dont personne ne connaissait l'étendue et qu'ils étaient arrivés à un lac immense, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, bordé d'une multitude d'arbres qui portaient des fruits en toutes saisons. On disait aussi que s'y trouvait la caverne de Protée, le dieu multiforme qui vivait en compagnie des phoques et savait prédire l'avenir.

Alexandre laissa une partie de l'armée à Paraitonion sous les ordres de Parménion, à qui il confia également la garde de Barsine. Il alla dire au revoir à sa maîtresse le soir qui précéda son départ et lui offrit un présent : un collier en or et en émaux qui avait appartenu à une reine du Nil.

« Il n'existe pas de joyaux dignes de parer ta beauté, dit-il en agrafant ce magnifique collier autour de son cou. Il n'existe pas de splendeur capable de rivaliser avec la lumière de tes yeux, il n'y a pas d'émail qui égale la magnificence de ton sourire. Je donnerais n'importe quelle richesse pour pouvoir m'asseoir en face de toi et te voir sourire. La joie que j'éprouverais alors surpasserait celle que je ressens en baisant tes lèvres, en caressant ton ventre et tes seins.

— Le sourire est un don qu'Ahura-Mazda m'a retiré depuis longtemps, Alexandre, répliqua Barsine. Mais à l'heure où tu t'apprêtes à affronter un long voyage, ponctué de dangers, je

sens que je ne trouverai pas la paix tant que durera ton absence, et je sens que je sourirai quand je te reverrai. » Elle déposa un léger baiser sur ses lèvres et ajouta : « Reviens-moi, Alexandre. »

La marche se poursuivit avec un contingent réduit et Alexandre, suivi de ses compagnons, s'aventura dans le désert en direction du sanctuaire de Zeus Ammon, après avoir hissé de l'eau et des provisions suffisantes sur le dos d'une centaine de chameaux. Tout le monde avait déconseillé au roi d'entreprendre un tel voyage en plein été, saison pendant laquelle la chaleur du désert était insupportable. Mais Alexandre était désormais persuadé de pouvoir affronter et franchir n'importe quel obstacle, de pouvoir survivre à n'importe quelle blessure, de pouvoir défier n'importe quel danger, et il voulait que ses hommes en soient également convaincus. Cependant, au bout des deux premières étapes, l'ardeur du soleil devint insupportable ; hommes et animaux consommaient tant d'eau qu'on en vint à nourrir de sérieuses inquiétudes quant aux chances de parvenir indemne à destination.

De plus, le troisième jour, une tempête de sable se déclencha qui mit à rude épreuve la résistance des soldats et des animaux. Après plusieurs heures d'un tourment aussi intolérable, la brume se dissipa, découvrant l'étendue infinie et ondoyante de cette immensité : la piste avait disparu, ainsi que la plupart des bornes qui la délimitaient. Les hommes s'enfonçaient dans des sables de plus en plus chauds, au point de se brûler les pieds et les jambes, insuffisamment protégées. Ils durent se les bander jusqu'au genou en utilisant l'étoffe de leurs tuniques et de leurs manteaux, afin de poursuivre cette marche exténuante.

Le quatrième jour, nombre d'entre eux commencèrent à se décourager, et seul l'exemple du roi qui marchait en tête, à pied, comme le plus humble des soldats, qui se désaltérait toujours le dernier et se contentait le soir de quelques dattes en s'enquérant du sort de toute la troupe, insufflait en chacun l'énergie et la détermination nécessaires pour avancer.

Le cinquième jour, les provisions d'eau étaient presque terminées, et l'horizon aussi vide que les jours précédents : pas

un signe de vie, pas un brin d'herbe, pas l'ombre d'un être vivant.

« Et pourtant, nous ne sommes absolument pas seuls, affirma le guide, un Grec de Cyrène aussi sombre qu'un tison, qui descendait sans doute d'une Libyenne ou d'une Ethiopienne. Si nous devions succomber, l'horizon s'animerait aussitôt comme par enchantement, des hommes surgiraient de toutes parts, pareils à des fourmis, nos carcasses seraient dénudées et abandonnées en peu de temps au soleil du désert.

— Une perspective réjouissante », commenta Séleucos qui se traînait non loin de là, coiffé d'un chapeau macédonien à larges bords.

C'est alors qu'Héphestion attira l'attention de ses compagnons : « Regardez ! s'écria-t-il.

— On dirait des oiseaux, dit Perdiccas.

— Des corbeaux, expliqua le guide.

— Aïe ! gémit Séleucos.

— Tu te trompes, c'est un bon signe, répliqua le guide.

— Cela signifie que nos carcasses ne seront pas gaspillées en vain, commenta de nouveau Séleucos.

— Non. Cela signifie que nous approchons d'un lieu habité.

— Que nous approchons ? Tu parles de volatiles, mais nous sommes à pied et nous n'avons ni eau ni nourriture… »

Aristandre, qui cheminait non loin de là, s'immobilisa brusquement. « Arrêtez-vous ! ordonna-t-il.

— Qu'y a-t-il ? », demanda Perdiccas.

Alexandre se figea sur place à son tour et se tourna vers le devin qui s'était assis sur le sol, la tête couverte de son manteau. Une légère brise s'insinua entre les dunes, qui brillaient autant que du bronze rougi.

« Le temps change, dit Aristandre.

— Par Zeus, pourvu qu'il n'y ait pas de nouvelle tempête de sable ! », gémit Séleucos.

Mais la brise se renforça, chassant la chape de chaleur et apportant une vague odeur de mer.

— Des nuages, dit encore Aristandre. Des nuages arrivent. »

Séleucos échangea un coup d'œil avec Perdiccas d'un air de dire : « Il délire. » Mais le devin sentait vraiment que des

nuages se pressaient, et de fait un front nuageux apparut au bout d'environ une heure en provenance du nord, assombrissant l'horizon.

« Ne nous faisons pas d'illusions, leur confia le guide. À ce que je sache, il ne pleut jamais ici. Remettons-nous en route. » La colonne reprit sa marche vers le sud dans une lumière aveuglante, mais les hommes ne cessaient de se tourner vers l'amas de nuages, de plus en plus noirs, qui avançait, parcouru d'éclairs frissonnants.

— Peut-être qu'il ne pleut jamais, observa Séleucos. Mais en tout cas, il tonne.

— Tu as l'oreille fine, répliqua Perdiccas. Pour ma part, je n'entends rien.

— C'est vrai, acquiesça le guide. Il tonne. Il ne pleuvra pas, mais les nuages nous protégeront contre le soleil et nous pourrons marcher à l'ombre par une température supportable. »

Une heure plus tard, les premières gouttes de pluie disparurent dans le sable avec de petits bruits sourds, et l'air se remplit de l'odeur intense et agréable de la poussière mouillée. Épuisés, la peau brûlée et les lèvres gercées, les hommes semblèrent alors perdre la raison : ils jetaient leurs chapeaux vers le ciel, ouvraient leurs bouches en feu pour capturer ne fût-ce que quelques gouttes et les empêcher de s'infiltrer dans le sable.

Le guide secoua la tête. « Mieux vaut leur dire d'épargner leur souffle. Il fait si chaud que la pluie se dissout avant même de toucher terre, puis elle retourne au ciel sous forme de légère brume. C'est tout. » Il n'avait pas plutôt fini de parler que ces quelques gouttes se transformèrent en petite pluie fine, puis des trombes d'eau s'abattirent, ponctuées d'éclairs et de coups de tonnerre.

Les hommes plantèrent leurs lances dans le sable et y attachèrent leurs manteaux afin d'y recueillir le plus d'eau possible. Ils posèrent leurs casques sur le sol, ainsi que leurs boucliers, qu'ils tournèrent face contre terre. Bien vite, ils purent étancher leur soif. Quand l'averse prit fin, les nuages

continuèrent à traverser le ciel, moins denses certes, mais suffisamment gros pour voiler le soleil et protéger les soldats.

Alexandre n'avait pas prononcé un mot, il marchait d'un air absorbé, comme s'il était guidé par une voix mystérieuse. Tous les hommes concentrèrent leurs regards sur lui, désormais persuadés d'être conduits par un être surhumain, capable de survivre à des blessures mortelles, d'amener la pluie dans le désert et, pourquoi pas, d'y faire pousser des fleurs.

L'oasis de Siwah apparut à leur vue deux jours plus tard, à l'aube. Cette bande verte, plantée d'une végétation luxuriante, traversait le reflet éblouissant des sables. Les hommes lancèrent des cris d'enthousiasme, nombre d'entre eux pleurèrent d'émotion en voyant la vie triompher au milieu de cette étendue immense et aride, d'autres remercièrent les dieux de les avoir sauvés d'une mort atroce. Mais Alexandre poursuivait sa marche silencieuse comme s'il n'avait jamais douté un instant qu'il atteindrait son but. L'oasis était immense, couverte de dattiers chargés de fruits, alimentée par une source merveilleuse qui bouillonnait en son centre. Aussi limpide que le cristal, elle renvoyait l'image des palmiers vert foncé et des monuments millénaires de cette ancienne et mystérieuse communauté. Les hommes s'y précipitèrent, mais le médecin Philippe s'écria aussitôt : « Non ! Non ! Cette eau est très froide. Désaltérez-vous doucement, à petites gorgées. » Alexandre donna l'exemple en obéissant le premier.

Non sans étonnement, les hommes découvrirent qu'ils étaient attendus. Des prêtres étaient alignés sur les marches du sanctuaire, précédés par leurs assistants qui agitaient des encensoirs fumants. Mais ce voyage les avait accoutumés à l'idée que, sur cette terre, tout pouvait arriver.

Le guide, qui servait également d'interprète à Alexandre, lui traduisit les paroles du prêtre, qui les accueillit en leur tendant une coupe d'eau fraîche et une corbeille de dattes mûres. « Que cherches-tu, invité qui viens du désert ? Si tu cherches de l'eau et de la nourriture, tu en trouveras, car la loi de l'hospitalité est sacrée en ces lieux.

— Je cherche la vérité, répondit Alexandre.

— Et auprès de qui cherches-tu des paroles de vérité ? interrogea encore le prêtre.

— Auprès du plus grand des dieux, le très haut Zeus Ammon, qui habite ce temple solennel.

— Alors reviens cette nuit, et tu sauras ce que tu souhaites savoir. »

Alexandre s'inclina avant de rejoindre ses compagnons, qui prenaient leurs quartiers près de la source. Il vit Callisthène plonger ses mains dans l'eau et se mouiller le front.

« Est-il vrai que l'eau se réchauffe à la tombée du soir et qu'elle devient tiède à minuit ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. À mon avis, la source a toujours la même température : c'est la température extérieure qui varie énormément. Ainsi, quand elle est très élevée, le matin, l'eau paraît gelée ; et quand il commence à faire frais, le soir, l'eau semble plus chaude, voire tiède à minuit. Tout est relatif, dirait mon oncle Aristote.

— Eh oui, acquiesça Alexandre. As-tu reçu d'autres nouvelles de son enquête ?

— Non, pas depuis que je t'ai transmis les dernières. Nous en aurons sans doute d'autres lorsque nos bateaux reviendront avec les nouvelles recrues. Il a, semble-t-il, trouvé la trace d'une conjuration perse, mais je sais ce qu'il dirait s'il se trouvait ici.

— Moi aussi. Il dirait que les Perses avaient intérêt à faire assassiner mon père, mais qu'ils se seraient de toute façon proclamés coupables de ce crime afin que les futurs rois de Macédoine se gardent bien d'entreprendre des actions hostiles à leur encontre.

— C'est fort probable », admit Callisthène en plongeant de nouveau les mains dans l'eau de la source.

Philippe, le médecin, survint sur ces entrefaites. « Regarde ce que les hommes ont trouvé, dit-il en agitant un gros serpent à la tête rugueuse et triangulaire. Sa morsure peut tuer en quelques instants. »

Alexandre examina la bête. « Dis aux soldats de rester sur leurs gardes, ordonne qu'on l'empaille et envoie-le à Aristote : il enrichira sa collection. Tu feras de même lorsque tu verras des

plantes intéressantes aux propriétés inconnues. Je te donnerai pour chaque envoi une lettre d'accompagnement. »

Philippe acquiesça avant de s'éloigner avec son serpent.

Assis au bord de la source, Alexandre attendit que le soir tombe. Soudain, il vit l'image d'Aristandre se refléter dans l'eau. Il fit volte-face.

« Es-tu toujours tourmenté par le même cauchemar ? demanda le roi. Rêves-tu toujours d'un homme nu qui brûle vif ?

— Et toi ? interrogea Aristandre. Quels sont les cauchemars qui agitent tes nuits ?

— Il y en a beaucoup… trop peut-être, répondit le roi. La mort de mon père, le massacre de Batis, que j'ai traîné vivant derrière mon char autour de la muraille de Gaza, le fantôme de Memnon qui se glisse entre Barsine et moi chaque fois que je la serre dans mes bras, le nœud gordien que j'ai tranché au lieu de le défaire et… »

Il s'interrompit, comme s'il répugnait à continuer.

« Quoi d'autre ? questionna Aristandre en plongeant son regard dans le sien.

— Une comptine, dit Alexandre en baissant les yeux.

— Une comptine ? Laquelle ? »

Le roi se mit à chanter tout bas :

Le vieux soldat qui part en guerre, tombe par terre, tombe par terre !

Puis il lui tourna le dos.

« A-t-elle une signification pour toi ?

— Non, ce n'est rien qu'une comptine que je chantais dans mon enfance. La nourrice de ma mère, la vieille Artémisia, me l'avait apprise.

— Alors, n'y pense pas. Quant à tes cauchemars, il n'existe qu'une façon de s'en débarrasser, affirma Aristandre.

— Et comment ?

— En devenant un dieu », répliqua le devin.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, son image disparut à cause de la chute d'un insecte, qui rida la surface de l'eau en essayant désespérément d'échapper à la mort.

À la tombée du soir, Alexandre franchit le seuil du vaste temple. Il était éclairé par une double rangée de lanternes accrochées au plafond, et par une grande lampe, posée sur le sol, qui projetait un frémissement lumineux sur les membres colossaux du dieu Ammon.

Alexandre examina le visage bestial du géant, ses énormes cornes de bélier, sa large poitrine, ses bras robustes qui pendaient le long de son corps, poings fermés. Il songea une nouvelle fois aux paroles que sa mère avait prononcées avant son départ : « L'oracle de Dodone a marqué ta naissance. Un autre oracle, au milieu d'un désert ardent, marquera pour toi une autre naissance, dans une vie qui ne s'éteindra pas. »

Soudain, une voix retentit dans la forêt pétrifiée des colonnes. « Que demandes-tu au dieu ? ». Alexandre balaya le sanctuaire du regard, mais il ne vit personne. Il scruta l'énorme tête de bélier, dont les grands yeux jaunes étaient traversés par une fente noire : voilà donc ce que c'était qu'être un dieu ?

« Reste-t-il encore… », commença-t-il. Et l'écho lui répondit : « encore ».

« Reste-t-il encore un meurtrier de mon père que je n'ai pas châtié ? »

Ses mots s'éteignirent en se brisant et en se déformant sur mille surfaces courbes, et il y eut un instant de silence. Puis la voix vibrante et profonde s'échappa une nouvelle fois de la poitrine du colosse : « Surveille ton langage, car ton père n'est pas un mortel. Ton père est Zeus Ammon ! »

Il faisait nuit noire quand le roi ressortit du temple, après avoir entendu les réponses à ses questions. Il ne voulut pas regagner sa tente au milieu des soldats. Il traversa les jardins plantés de palmiers jusqu'aux portes du désert, sous l'immense voûte céleste. Bientôt, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna et tomba nez à nez avec Eumène.

« Je n'ai pas envie de parler », dit-il. Eumène ne bougea pas. « Mais si tu as quelque chose d'important à me dire, je t'écouterai.

— Hélas, je dois te livrer une mauvaise nouvelle que je garde au fond de mon cœur depuis longtemps, en attendant le moment propice…

— Crois-tu que ce moment est arrivé ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne peux plus la garder pour moi. Le roi Alexandre d'Épire est mort en combattant courageusement, écrasé par une multitude de barbares. » Alexandre hocha la tête gravement, et, tandis qu'Eumène s'éloignait, il se retourna pour scruter l'infinité du ciel et du désert, et pleura en silence.

Troisième livre
LES CONFINS DU MONDE

1

À la fin du printemps, le roi se remit en route à travers le désert en s'engageant sur une voie qui menait directement de l'oasis d'Ammon aux rives du Nil, à hauteur de Memphis. Il chevauchait des heures durant son bai de Sarmatie, avec Bucéphale pour toute compagnie. Son étalon galopait en effet à ses côtés, sans harnachement ni bride : ayant compris qu'il lui faudrait parcourir une longue route, Alexandre s'employait à lui épargner des efforts inutiles, comme s'il voulait prolonger autant que possible la vigueur de sa jeunesse.

Trois semaines de marche sous un soleil brûlant, dans de dures privations, furent nécessaires pour parvenir en vue de la ligne verte annonçant les rives fertiles du Nil. Mais ni la fatigue, ni la faim, ni la soif ne semblaient effleurer le roi, absorbé dans ses pensées ou dans ses souvenirs.

Ses compagnons respectaient son recueillement car ils comprenaient que leur souverain souhaitait demeurer seul face à ces immenses étendues désertiques, plongé dans un sentiment d'infini, dans son désir d'immortalité, dans les passions de son âme. Il n'était possible de lui parler que le soir. Aussi l'un de ses amis entrait-il parfois sous sa tente et lui tenait compagnie pendant que Leptine préparait son bain.

Un jour, Ptolémée le surprit en lui posant une question qu'il avait trop longtemps retenue au fond de son cœur : « Que t'a dit le dieu Ammon ?

— Il m'a appelé « fils », répondit Alexandre.

Ptolémée ramassa l'éponge que Leptine avait laissé tomber et la lui tendit. « Et toi, que lui as-tu demandé ?

— J'ai voulu savoir si tous les assassins de mon père étaient morts, ou si l'un d'eux avait survécu… »

Ptolémée n'ajouta rien. Il attendit que le roi sorte de la baignoire pour poser une serviette de lin frais sur ses épaules et commencer à le frictionner. Mais quand Alexandre se tourna

vers lui, il l'examina attentivement comme s'il voulait scruter son âme, avant de l'interroger : « Ainsi, tu aimes encore ton père Philippe, maintenant que tu es devenu un dieu ? »

Alexandre soupira : « Si ce n'était pas toi qui me posais cette question, je jurerais que ce sont les mots de Callisthène ou de Cleitos le Noir… Donne-moi ton épée. » Ptolémée lui lança un regard surpris, mais il n'osa rien répliquer. Il dégaina l'arme et la lui passa. Alexandre la saisit et, de la pointe, incisa la peau de son bras, d'où s'écoula un petit filet vermeil.

« Regarde, est-ce que ça n'est pas du sang ?

— Si, en effet.

— C'est bien du sang, n'est-ce pas ? Ce n'est pas l'« icor » qui, dit-on, coule dans les veines des dieux bienheureux », continua-t-il en citant un vers d'Homère. Et donc, mon ami, si tu as de l'affection pour moi, essaie de me comprendre et évite de me blesser inutilement. »

Ptolémée comprit. Il pria Alexandre de l'excuser tandis que Leptine nettoyait son bras avec du vin et le bandait.

Alexandre vit que Ptolémée regrettait ses propos. Aussi l'invita-t-il à partager son dîner, qui était toutefois frugal : du pain sec, des dattes et du vin de palme au goût acidulé.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? lui demanda Ptolémée.

— Nous allons retourner à Tyr.

— Et ensuite ?

— Je l'ignore. Je crois qu'Antipatros me racontera ce qui se passe en Grèce et que nos espions nous informeront des projets de Darius. Nous prendrons ensuite notre décision.

— Je sais qu'Eumène t'a révélé le destin de ton beau-frère, Alexandre d'Epire.

— Oui, hélas. Ma sœur Cléopâtre doit être bouleversée, tout comme ma mère, qui l'aimait énormément.

— Mais ta douleur surpasse certainement la leur. Est-ce que je me trompe ?

— Non, tu as sans doute raison.

— En dehors de votre double parenté, vous étiez très unis. Puis-je connaître la nature de ce lien ?

— Un grand rêve. À présent, tout le poids de ce rêve repose sur mes épaules. Un jour, nous irons en Italie, Ptolémée, et nous anéantirons les barbares qui l'ont tué. »

Il versa un peu de vin de palme à son ami, et ajouta :

« Aimerais-tu écouter quelques poèmes ? J'ai invité Thessalos à me tenir compagnie.

— Avec grand plaisir. Quels vers as-tu choisis ?

— Des vers qui parlent de la mer, et qu'ont écrits plusieurs poètes. Ce paysage de sables infinis me rappelle l'étendue marine, et la brûlure de ces lieux accroît mon désir de la revoir. » Dès que Leptine eut ôté les deux petites tables, l'acteur entra. Il portait un vêtement de scène et son visage était maquillé : les yeux bistrés, la bouche retouchée au minium – ce qui lui donnait un pli amer, pareil à celui des masques tragiques. Il avait une cithare, dont il tira quelques sombres accords avant de commencer :

Brise, brise marine,
qui conduis les vaisseaux rapides
au large, à travers l'écume
Où vas-tu transporter ma misère ?[5]

Alexandre l'écoutait avec fascination dans le silence profond de la nuit, il écoutait cette voix, capable d'adopter n'importe quelle intonation, capable de vibrer sous l'effet de tous les sentiments, de toutes les passions humaines, d'imiter le soupir du vent et le fracas du tonnerre.

Ils écoutèrent jusqu'à une heure tardive la voix que le grand acteur modulait pour mieux traduire chaque nuance, cette voix qui gémissait sous les pleurs des femmes ou s'élevait fièrement sous le cri des héros. Quand Thessalos eut terminé, Alexandre l'embrassa. « Merci, lui dit-il, les yeux luisants. Tu as évoqué les rêves qui visiteront ma nuit. Maintenant, va dormir : une longue marche nous attend demain. »

Ptolémée s'attarda un moment encore et but du vin avec le souverain.

---

[5]Euripide, Hécube, vers 444-448 traduction Marie Delcour-Curvers, Paris Gallimard, collection « Folio », 1962, page 424

« T'arrive-t-il de penser à Pella ? lui demanda-t-il soudain. T'arrive-t-il de penser à ta mère et à ton père, à l'époque où nous étions enfants et galopions dans les collines de Macédoine ? Aux eaux de nos fleuves et de nos lacs ? »

Alexandre sembla réfléchir un moment, puis il répondit : « Oui, souvent, mais ces images me paraissent lointaines comme si les événements qu'elles renferment s'étaient déroulés il y a de nombreuses années. Notre vie est tellement intense qu'une seule heure a le poids d'une année.

— Cela veut dire que nous allons vieillir prématurément, n'est-ce pas ?

— Peut-être… ou peut-être pas. La lanterne la plus vive de la salle s'éteindra la première, mais les convives n'oublieront pas la beauté et la douceur de sa lumière pendant la fête. »

Il gagna l'entrée du pavillon et en franchit le seuil en compagnie de Ptolémée. Les astres scintillaient en grand nombre au-dessus du désert, et les deux jeunes gens levèrent la tête pour contempler la voûte céleste.

« Tel est peut-être le destin des étoiles les plus lumineuses. Que ta nuit soit sereine, mon ami.

— La tienne aussi, Alexandre », répondit Ptolémée, et il s'éloigna en direction de sa tente, à l'autre extrémité du camp.

Cinq jours plus tard, ils atteignirent les rives du Nil à hauteur de Memphis, où se trouvaient déjà Parménion et Néarque. Cette nuit-là, Alexandre revit Barsine. Elle habitait une demeure somptueuse, l'ancien palais d'un pharaon, et ses quartiers, situés dans la partie haute du bâtiment, étaient exposés au vent étésien, qui, le soir, apportait une agréable fraîcheur et gonflait les rideaux de soie bleue, aussi légers que des ailes de papillon.

Elle l'attendait, dans une tunique ionienne très fine, assise sur un fauteuil orné de frises d'or et d'émail. Ses cheveux noirs aux reflets violets recouvraient ses épaules et sa poitrine. Comme les Égyptiennes, elle était à peine maquillée.

La lueur de la lune et celle des lampes qu'on avait dissimulées derrière des écrans d'albâtre se mêlaient dans des effluves de nard et d'aloès ; des fleurs de lotus et des pétales de rose flottaient sur l'eau qui remplissait les bassins d'onyx en

jetant des reflets moirés de succin. Une douce musique de flûtes et de harpes s'échappait d'un paravent dont les découpes représentaient des branches de lierre et des oiseaux en vol. Sur les murs, d'anciennes fresques égyptiennes montraient des scènes de danse, où des jeunes filles nues virevoltaient au son des luths et des tambourins devant le couple royal, assis sur son trône. Dans un coin de la pièce se dressait un grand lit dont le baldaquin bleu était soutenu par quatre colonnes de bois doré, surmontées de chapiteaux en forme de fleurs de lotus.

Alexandre entra et lança vers Barsine un long regard brûlant. Ses yeux étaient encore remplis de la lumière aveuglante du désert, et les accents secrets de l'oracle d'Ammon vibraient encore dans ses oreilles. Tout son corps dégageait une aura pleine de magie, depuis ses cheveux dorés qui caressaient ses épaules à sa puissante poitrine parcourue de cicatrices, en passant par ses yeux à la couleur changeante et par ses mains fines traversées par des veines bleutées et turgescentes. Il avait pour tout vêtement une chlamyde légère, qu'une boucle d'argent d'ancienne facture, héritage séculaire de sa dynastie, retenait sur son épaule. Un ruban d'argent lui ceignait le front.

Barsine se leva. Aussitôt, elle se sentit perdue sous l'éclat de la lumière de son regard. Elle murmura son prénom tandis qu'il la serrait dans ses bras, baisait ses lèvres humides, aussi charnues que des dattes mûres, et la renversait sur le lit en lui caressant les hanches et la poitrine.

Mais soudain, Alexandre sentit la peau parfumée de Barsine se glacer et ses membres se raidir. Un bruit menaçant réveilla les sens assoupis du guerrier qu'il était. D'un coup de reins, il se retourna brusquement pour affronter le danger imminent. C'est alors qu'un corps, lancé à toute vitesse, le heurta. Le souverain vit une main brandir un poignard, il entendit un cri strident et sauvage résonner entre les murs de la chambre conjugale, accompagné par celui de Barsine, que les pleurs et la douleur brisaient désormais.

Alexandre maîtrisa facilement son agresseur et le cloua au sol en lui tordant le poignet pour l'obliger à lâcher son arme. Il l'aurait aussitôt massacré avec le lourd chandelier qu'il avait rapidement saisi s'il ne l'avait pas reconnu : c'était Étéocle, le

fils aîné de Memnon et de Barsine ! Ce garçon de quinze ans se débattait comme un lion pris au piège, il criait toutes sortes d'insultes, mordait et griffait, puisqu'il lui était désormais impossible de brandir son poignard.

Attirés par ce vacarme, les gardes pénétrèrent dans la chambre et immobilisèrent l'intrus. Comprenant ce qui s'était passé, l'officier qui était à leur tête s'exclama : « Attentat contre la vie du roi ! Conduisez-le au sous-sol afin qu'il soit torturé puis exécuté. » Mais Barsine se jeta aux pieds d'Alexandre en pleurant : « Sauve-le, mon seigneur, sauve la vie de mon fils, je t'en conjure ! »

Étéocle lui lança un regard méprisant avant de dire à Alexandre : « Il vaut mieux pour toi que tu me tues car je retenterai mille fois le geste que je viens d'accomplir tant que je n'aurai pas réussi à venger la vie et l'honneur de mon père. » Il tremblait encore d'excitation, et la haine lui incendiait le cœur. D'un signe, le roi intima aux gardes l'ordre de se retirer.

« Mais sire…, protesta l'officier.

— Sortez ! s'écria Alexandre. Ce n'est qu'un enfant, ne le voyez-vous pas ? » Et l'homme obéit. Puis le roi se tourna à nouveau vers Etéocle : « L'honneur de ton père est sauf, et sa vie lui a été ôtée par une maladie mortelle.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria le garçon. Tu l'as fait empoisonner et maintenant… maintenant, tu prends sa femme. Tu n'as pas d'honneur ! »

Alexandre s'approcha de lui et répéta d'une voix ferme : « J'admirais ton père, il était à mes yeux le seul adversaire digne de moi, et je n'avais qu'un seul rêve : pouvoir l'affronter en duel. Je ne l'aurais jamais fait empoisonner, car je me bats contre mes ennemis à visage découvert, l'épée et la lance au poing. Quant à ta mère, c'est moi qui suis sa victime, moi qui ai perdu le sommeil et la sérénité pour elle. L'amour a la force d'un dieu, une force inéluctable. L'homme ne peut lui échapper ni l'éviter, de même qu'il ne peut échapper au soleil et à la pluie, à la naissance et à la mort. »

Barsine sanglotait dans un coin de la pièce, le visage caché dans ses mains.

« N'as-tu rien à dire à ta mère ? demanda le roi.

— Depuis l'instant où tes doigts l'ont touchée, elle a cessé d'être ma mère, elle n'est plus rien. Tuez-moi, c'est dans votre intérêt. Sinon, c'est moi qui vous tuerai : je consacrerai votre sang à l'ombre de mon père, afin qu'il trouve la paix dans Hadès. »

Alexandre se tourna vers Barsine : « Que dois-je faire ? », dit-il.

Barsine s'essuya les yeux et se maîtrisa. « Accorde-lui la liberté, je t'en prie. Donne-lui un cheval, des provisions et laisse-le partir. Le feras-tu pour moi ?

— Je t'avertis, répéta l'adolescent. Si tu me rends la liberté, je courrai chez le Grand Roi, je lui demanderai une armure et une épée pour pouvoir me battre dans son armée.

— S'il doit en être ainsi, qu'il en soit ainsi », répliqua Alexandre.

Puis il appela les gardes et leur ordonna de laisser repartir le jeune homme après lui avoir procuré un cheval et des provisions.

Étéocle se dirigea en silence vers la porte en essayant de dissimuler les sentiments violents qui agitaient son cœur, mais sa mère le retint : « Attends. » Le jeune homme s'interrompit un instant puis franchit le seuil qui donnait sur le couloir.

Barsine répéta : « Attends, je t'en prie. » Elle ouvrit un coffre, en tira une arme brillante, glissée dans un fourreau, et la lui remit. « C'est l'épée de ton père », dit-elle.

L'adolescent la prit et la serra contre sa poitrine tandis que des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

« Adieu, mon fils, dit Barsine, la voix brisée par les pleurs. Qu'Ahura-Mazda et les dieux de ton père te protègent. »

Étéocle se précipita le long du couloir puis dévala l'escalier. Dans la cour du palais, les gardes lui tendirent la bride d'un cheval. Mais alors qu'il s'apprêtait à bondir sur l'animal, il vit une ombre surgir d'une petite porte latérale et se précipiter vers lui : son frère Phraatès.

« Emmène-moi, je t'en supplie. Je ne veux pas rester prisonnier de ces yauna. » Étéocle hésita un instant, mais son frère insistait. « Emmène-moi, je t'en prie, je t'en prie ! Je ne

suis pas lourd, ce cheval nous portera bien jusqu'à ce que nous en trouvions un autre.

— Je ne peux pas, répondit Étéocle. Tu es trop jeune et puis… il ne faut pas que maman reste seule. Adieu, Phraatès. Nous nous reverrons dès que la guerre sera terminée. Et c'est moi qui viendrai te libérer. »

Il étreignit longuement son frère, qui fondait en pleurs, puis sauta sur le cheval et disparut.

Barsine avait assisté à la scène depuis la fenêtre de sa chambre. La vue de ce garçon de quinze ans qui courait vers l'inconnu dans l'obscurité de la nuit lui brisait le cœur. Elle pleurait désespérément en songeant combien le sort des êtres humains était amer. Un peu plus tôt, elle avait eu le sentiment d'être une de ces divinités de l'Olympe que les tableaux et les sculptures des grands artistes yauna représentaient et, maintenant, elle aurait échangé sa condition avec celle de la plus humble des esclaves.

2

Alexandre fit construire deux ponts de bateaux, que l'armée emprunta pour atteindre la rive orientale du Nil. Il y retrouva les soldats et les officiers auxquels il avait ordonné d'occuper la région et, au vu de leur comportement, les confirma dans leurs charges, qu'il subdivisa de manière à ce que le pouvoir dans cette région si riche, ne fût pas concentré dans les mains d'une seule personne.

Le destin voulut que de tristes événements frappent Alexandre au moment où les Égyptiens l'accueillaient à son retour du sanctuaire d'Ammon, l'honorant comme un roi et le couronnant pharaon. Le désespoir de Barsine s'étalait chaque jour, ou presque, devant ses yeux, mais un malheur plus grand encore se préparait. Philotas n'était pas le seul fils de Parménion ; il avait deux frères : Nicanor, officier dans un escadron d'hétairoï ; et Hector, un garçon de dix-neuf ans que le général aimait tendrement. Excité par la vue de l'armée qui traversait le fleuve, Hector était monté sur une embarcation égyptienne en papyrus et avait gagné le centre du fleuve pour mieux profiter du spectacle. Par vanité juvénile, il avait enfilé une lourde armure et un manteau de parade voyant, et il se tenait debout à la proue, où tout le monde pouvait l'admirer.

Soudain, le bateau heurta quelque chose – peut-être le dos d'un hippopotame surgissant à la surface de l'eau – et se déséquilibra dangereusement. Le garçon tomba et disparut aussitôt dans le fleuve, entraîné par le poids de son armure et de ses vêtements trempés. Les rameurs égyptiens plongèrent sans attendre, imités par Nicanor et par de jeunes Macédoniens qui étaient présents, défiant les risques causés par les tourbillons et la gueule des crocodiles, plutôt nombreux dans cette région. Mais tous ces efforts se révélèrent inutiles. Impuissant, Parménion assista à la tragédie de la rive orientale du fleuve, d'où il surveillait le passage ordonné de l'armée.

Alexandre l'apprit un peu plus tard. Il intima aussitôt aux marins phéniciens et chypriotes l'ordre de tout faire pour récupérer le cadavre du garçon. Ceux-ci s'exécutèrent, mais en vain. Ce soir-là, après des heures et des heures de recherches fébriles auxquelles il avait lui-même pris part, le roi alla rendre visite au vieux général, pétrifié de douleur.

« Comment se porte-t-il ? », demanda-t-il à Philotas, qui semblait veiller à l'extérieur de la tente sur la solitude de son père. Son ami secoua la tête d'un air désespéré.

Parménion était assis par terre dans le noir ; seule sa tête blanche se détachait dans l'obscurité. Alexandre sentit ses genoux trembler, il éprouva une profonde compassion pour cet homme courageux et fidèle qui l'avait tant de fois irrité par ses exhortations à la prudence, par l'insistance avec laquelle il évoquait la grandeur de son père. On aurait dit, en ce moment particulier, un chêne centenaire ayant défié pendant des années les tempêtes et les ouragans, et que la foudre a brusquement abattu.

« C'est une bien triste visite que celle que je te rends, général », commença-t-il d'une voix hésitante. Tandis qu'il le regardait, la comptine qu'il avait l'habitude de chanter quand Parménion se présentait aux conseils de guerre de son père, les cheveux déjà blancs, résonna malgré lui dans son esprit :

Le vieux soldat qui part en guerre, tombe par terre, tombe par terre !

Parménion se leva presque machinalement en entendant son roi, et il parvint à dire d'une voix brisée : « Je te remercie d'être venu, sire.

— Nous avons fait tout notre possible, général, pour retrouver le corps de ton fils. Je lui aurais rendu les plus grands honneurs, j'aurais… J'aurais donné n'importe quoi pour…

— Je le sais, répondit Parménion. Selon le proverbe, les enfants enterrent leurs pères en temps de paix, et les pères enterrent leurs fils en temps de guerre, mais j'avais espéré que ce malheur me serait épargné. J'avais espéré que la première flèche ou le premier coup d'épée me seraient destinés. Et pourtant…

— C'est une terrible fatalité, général », dit Alexandre.

Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité de la tente, il réussit à distinguer les traits de Parménion, déformés par la souffrance. Le général semblait avoir brusquement vieilli de dix ans : ses yeux étaient rouges, sa peau sèche et ridée, ses cheveux en désordre. Alexandre ne l'avait jamais vu ainsi, même au terme des batailles les plus dures.

« S'il était tombé…, dit-il, s'il était tombé sur le champ de bataille, l'épée au poing, je me serais fait une raison : nous sommes des soldats. Mais comme ça… comme ça…, noyé dans ce fleuve boueux, déchiqueté et dévoré par ces monstres ! Oh dieux, dieux du ciel, pourquoi, pourquoi ? » Il se couvrit le visage de ses mains et éclata en un sanglot lugubre et poignant.

Alexandre demeura muet devant tant de souffrance. Il ne put que murmurer : « Je suis désolé… je suis désolé… » et il sortit en saluant Philotas avec un regard rempli d'effroi. Nicanor se présenta juste au même moment, lui aussi défiguré par la douleur et la fatigue, les vêtements trempés.

Le lendemain, le roi fit élever un cénotaphe en l'honneur du jeune homme et célébra lui-même des funérailles solennelles. Les soldats, en rangs serrés, crièrent à dix reprises le nom d'Hector afin que sa mémoire ne fût pas perdue, comme ils avaient crié ceux de leurs compagnons tombés dans les montagnes de Thrace et d'Illyrie parmi les cimes enneigées, sous un ciel de saphir. Mais dans cette atmosphère trouble et pesante, face à ces eaux boueuses, les choses furent bien différente : le nom du jeune homme fut aussitôt englouti par le silence.

Ce soir-là, le roi retourna chez Barsine. Il la trouva en pleurs, allongée sur son lit. Sa nourrice lui apprit qu'elle avait cessé de s'alimenter, ou presque, depuis plusieurs jours.

« Il ne faut pas que tu t'abandonnes ainsi au désespoir, lui dit Alexandre. Ton fils ne court aucun danger : j'ai ordonné à deux de mes hommes de le suivre. »

Barsine se redressa et s'assit au bord du lit. « Je te remercie. Tu m'as soulagée d'un grand poids… même si la honte demeure. Mes enfants m'ont jugée et condamnée.

— Tu te trompes, répliqua Alexandre. Sais-tu ce que ton fils a dit à son petit frère ? Les gardes me l'ont rapporté. Il lui a dit :

« Il ne faut pas que maman reste seule. » Cela signifie qu'il t'aime. Il ne fait qu'obéir à des motivations qui lui semblent justes. Tu devrais être fière de lui. »

Barsine essuya ses larmes. « Je regrette que tout cela soit arrivé. J'aurais voulu être pour toi une source de joie, j'aurais voulu t'épauler au moment de ton triomphe, et je n'ai qu'une seule envie : pleurer.

— Tes pleurs s'ajoutent à d'autres pleurs, rétorqua Alexandre. Parménion a perdu le plus jeune de ses fils.

L'armée est en deuil et je n'ai pu éviter cet accident. La condition divine ne me réussit guère… Mais assieds-toi, je t'en prie, et mange avec moi : nous devons reconquérir tous deux le bonheur qu'un destin jaloux essaie de nous arracher. »

L'amiral Néarque reçut l'ordre de mettre le cap sur la Phénicie, tandis que l'armée reculait en empruntant la route qui longeait d'un côté la mer et de l'autre le désert. Aux environs de Gaza, une estafette venue de Sidon apporta au roi une mauvaise nouvelle. « Sire, dit-il en sautant à terre sans même reprendre haleine. Les Samaritains ont torturé et brûlé vif le commandant Andromachos, le gouverneur que tu avais placé à la tête de la Syrie. »

Déjà affligé par les derniers événements, Alexandre s'emporta : « Qui sont ces Samaritains ? demanda-t-il.

— Des barbares qui vivent dans les montagnes entre la Judée et le mont Carmel ; ils possèdent une ville du nom de Samarie, répondit l'estafette.

— Ne savent-ils pas qui est Alexandre ?

— Ils le savent peut-être, intervint Lysimaque, mais ils ne s'en soucient guère. Ils croient pouvoir défier ta colère en toute impunité.

— Eh bien, ils vont me connaître… », répliqua le souverain. Et il donna l'ordre de se remettre immédiatement en marche. Ils poursuivirent leur route et atteignirent d'une traite Akko puis ils se dirigèrent vers l'est avec la cavalerie légère des Triballes et des Agrianes, ainsi que la Pointe, sur le pied de guerre. Accompagné de ses amis, le roi avait lui-même pris la tête du convoi, tandis que l'infanterie lourde, les auxiliaires et la

cavalerie des hétairoï restaient sur la côte aux ordres de Parménion.

Quand ils arrivèrent à destination, à la tombée du soir, personne ne les attendait. Les Samaritains étant un peuple de bergers, leurs hommes étaient dispersés dans les montagnes et les collines, où ils faisaient paître leurs troupeaux. En trois jours, tous les villages furent incendiés. La capitale, qui était le plus grand d'entre eux et disposait d'une enceinte, fut rasée, et leur temple, un sanctuaire relativement pauvre qui ne renfermait ni statue ni image, réduit en cendres.

Quand le raid fut terminé, les ombres de la troisième nuit tombaient déjà. Le roi décida de cantonner ses hommes dans la montagne et d'attendre le lendemain avant de se remettre en route vers le rivage. Il doubla le nombre de sentinelles qu'il plaça sur les cols environnants afin de parer à d'éventuelles attaques surprises, et il fit allumer des feux pour éclairer les postes de garde. La nuit s'écoula tranquillement. Peu avant l'aube, le roi fut réveillé par l'officier qui commandait la dernière ronde, un Thessalien de Larissa du nom d'Eurialos : « Sire, viens voir.

— Que se passe-t-il ? l'interrogea Alexandre en se levant.

— Des hommes arrivent en provenance du sud. Une ambassade, semble-t-il.

— Une ambassade ? Et de qui peut-il s'agir ?

— Je l'ignore.

— Il n'y a qu'une ville au sud, observa Eumène qui, déjà réveillé, avait accompli un premier tour d'inspection de Jérusalem.

— Quelle est cette ville ?

— C'est la capitale d'un petit royaume sans roi : le royaume des Judéens. Elle est perchée sur une montagne et entourée de murs à pic. »

Tandis qu'Eumène parlait, le groupe avait atteint le premier poste de garde et réclamait l'autorisation de passer.

« Laissez-les venir, ordonna Alexandre. Je les recevrai devant ma tente. » Il jeta son manteau sur ses épaules et s'assit sur un tabouret de camp.

L'un des membres de l'ambassade, qui à l'évidence parlait grec, échangea quelques mots avec Eurialos et demanda si le jeune homme au manteau rouge qui était assis devant la tente était le roi Alexandre. Ayant reçu une réponse affirmative, il s'approcha en entraînant le reste de son groupe. Tout portait à croire qu'il était l'homme le plus important de l'ambassade : c'était un vieillard de taille moyenne à la barbe longue et soignée ; sa tête était surmontée d'une mitre rigide, et sa poitrine ornée de douze pierres de couleurs différentes. Il s'exprima le premier, et sa langue à la fois gutturale et harmonieuse, syncopée et ponctuée de fortes aspirations, rappela à Alexandre celle des Phéniciens.

« Que le Seigneur te protège, grand roi, traduisit l'interprète.

— De quel seigneur parles-tu ?, l'interrogea Alexandre intrigué par ces mots.

— Du Seigneur notre Dieu, Dieu d'Israël.

— Et pourquoi votre dieu devrait-il me protéger ?

— Il l'a déjà fait, répondit le vieil homme, en te permettant de traverser sans dommages tant de batailles pour arriver jusqu'ici et détruire le blasphème des Samaritains. »

Alexandre secoua la tête comme si les paroles de l'interprète n'avaient aucun sens pour lui. « Qu'est-ce qu'un blasphème ? », demanda-t-il. C'est alors qu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna et vit Aristandre, enroulé dans son manteau blanc, une étrange expression dans le regard.

« Respecte cet homme, lui murmura-t-il à l'oreille. Son dieu est sans aucun doute très puissant.

— Un blasphème, reprit l'interprète, est une insulte à un dieu. Les Samaritains avaient construit un temple sur le mont Garizim. Celui que tu viens de détruire avec l'aide du Seigneur.

— Était-ce donc cela, le… blasphème ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne peut y avoir qu'un seul temple.

— Un seul temple ? dit le roi stupéfait. Nous en possédons des centaines dans mon pays. »

Aristandre lui demanda l'autorisation de s'entretenir avec le vieillard à la barbe blanche. « Parle-moi de ce temple », lui dit-il.

Le vieil homme commença ses explications d'une voix inspirée, et l'interprète traduisit ses paroles : « Ce temple est la maison de notre Dieu, le seul Dieu qui existe, le créateur du ciel et de la terre, du visible et de l'invisible. Il a libéré nos pères qui étaient esclaves en Egypte et il leur a donné la Terre promise. Il a habité pendant des années sous une tente dans la ville de Silo jusqu'à ce que le roi Salomon lui construise un temple resplendissant d'or et de bronze sur le rocher de Sion, notre ville.

— À quoi ressemble-t-il ? l'interrogea Aristandre. Peux-tu m'en montrer un dessin ? »

Dès qu'il eut entendu sa requête, le vieillard eut une grimace de dégoût et répondit sèchement : « Notre Seigneur n'a aucun aspect, et il nous est formellement interdit d'utiliser des idoles. L'image de notre Seigneur est partout : dans les nuages du ciel et dans les fleurs des prairies, dans le chant des oiseaux et dans le murmure du vent qui souffle parmi les branches de ses arbres.

— Mais alors, qu'y a-t-il donc dans votre temple ?

— Rien que l'œil humain ne puisse voir.

— Et qui es-tu donc ?

— Je suis le grand prêtre. Je présente au Seigneur la puissance de son peuple, et je suis le seul autorisé à prononcer son nom, une fois l'an, dans la partie la plus reculée de notre sanctuaire. Et toi, qui es-tu, s'il m'est permis de te le demander ? »

Le roi dévisagea ses deux interlocuteurs, l'un après l'autre, puis il dit : « Je veux voir le temple de ton dieu. »

Dès qu'il eut compris les paroles du roi, le vieux prêtre s'agenouilla et, le front sur le sol, le conjura de n'en rien faire : « Je t'en prie, ne profane pas notre sanctuaire. Il est impératif d'être circoncis et d'appartenir au peuple élu pour pouvoir pénétrer dans notre temple, et j'ai le devoir de t'en interdire l'accès, au prix de mon sang. »

Le roi commençait à s'emporter, comme chaque fois qu'on lui opposait un refus, quand Aristandre l'invita par un signe à maîtriser sa colère et chuchota à nouveau : « Respecte cet homme car il est prêt à donner sa vie pour un dieu sans visage, et non à mentir ou t'aduler. »

Alexandre réfléchit en silence un instant, puis il se tourna vers le vieil homme à la barbe blanche : « Je respecterai ton désir, mais j'exige de toi une réponse en échange.

— Laquelle ? demanda le vieillard.

— Tu as dit que le seul aspect de ton dieu se trouve dans les nuages du ciel, dans les fleurs des prairies, dans le chant des oiseaux, dans le murmure du vent, mais qu'y a-t-il de ton dieu dans les êtres humains ? »

Le vieil homme répondit : « Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, mais chez certains hommes, l'image de Dieu est comme obscurcie et brouillée par leur comportement. Chez d'autres, en revanche, elle resplendit comme le soleil au zénith. Tu es l'un de ces hommes, grand roi. »

Sur ces mots, il fit volte-face et retourna d'où il était venu.

3

L'armée poursuivit sa route en traversant les dernières étendues de la Palestine, puis elle pénétra en Phénicie. À Tyr, le roi Voulut offrir un sacrifice à Héraclès Melqart afin de dissiper par une cérémonie solennelle la forte angoisse qui s'était répandue parmi ses soldats après la mort du jeune Hector, que tout le monde avait interprétée comme un mauvais présage.

La ville portait encore la marque des dévastations qu'elle avait subies l'année précédente, mais la vie recommençait à y fleurir. Les rescapés s'employaient à reconstruire leurs maisons, transportant sur leurs bateaux les matériaux de la terre ferme. D'autres se consacraient à la pêche, d'autres encore restauraient les bâtiments où l'on produisait la pourpre la plus précieuse du monde, issue de la macération des moules qui vivaient sur les récifs. De nouveaux colons, arrivés de Chypre et de Sidon, étaient venus peupler l'ancienne métropole, et le sentiment de désolation qui pesait sur les ruines s'évanouissait progressivement au fur et à mesure que les travaux avançaient, que les familles se reconstituaient, que les modestes commerces de la vie quotidienne s'intensifiaient.

À Tyr, Alexandre reçut la visite de nombreuses ambassades de Grèce et des îles, ainsi que plusieurs messages du général Antipatros, qui l'informait du recrutement des nouveaux contingents dans les régions du Nord. On lui remit également une lettre de sa mère, qui le marqua profondément.

« Olympias à Alexandre, fils bien-aimé, salut !

J'ai appris ta visite au sanctuaire de Zeus qui se dresse dans les sables du désert, ainsi que le verdict que le dieu a prononcé en ta faveur, et une profonde émotion a envahi mon cœur. Je me suis souvenue de l'instant où je t'ai senti tressaillir pour la première fois dans mes entrailles, alors que je consultais l'oracle de Zeus à Dodone, sur ma terre natale d'Epire.

Ce jour-là, un vent impétueux poussa vers nous des grains de sable provenant du désert et les prêtres me dirent que ton destin de grandeur se réaliserait lorsque tu atteindrais le grand sanctuaire du dieu qui s'élève dans les sables de la Libye. Je me suis rappelé un rêve où j'avais eu le sentiment d'être possédée par un dieu qui avait la forme d'un serpent. Je ne crois pas, mon fils, que tu aies été engendré par Philippe, mais je suis persuadée que tu descends d'une lignée divine. Comment expliquer autrement tes victoires implacables, le reflux de la mer devant tes pas, les pluies miraculeuses sur les sables brûlants du désert ?

Tourne tes pensées vers ton père céleste, mon fils, et oublie Philippe. Ce n'est pas son sang qui coule dans tes veines.

Alexandre comprit que sa mère était parfaitement au courant des événements qui ponctuaient l'expédition, et qu'elle poursuivait un dessein bien précis. Un dessein où le passé allait être effacé pour faire place à un avenir totalement différent de celui que Philippe et son maître Aristote avaient préparé pour lui, un dessein dont le souvenir de Philippe serait banni. Il posa la missive sur sa table tandis qu'Eumène pénétrait dans la pièce avec des papiers à lire et à signer.

« Mauvaises nouvelles ? demanda le secrétaire général en lisant une expression d'effroi sur son visage.

— Non, je devrais plutôt être content : ma mère aussi affirme que je suis le fils d'un dieu.

— Tu n'as pourtant pas l'aspect d'un homme heureux.

— Le serais-tu à ma place ?

— Tu le sais bien, tu n'avais qu'un seul moyen de gouverner l'Égypte et de te faire accepter par le clergé de Memphis : devenir le fils d'Ammon, et donc le pharaon. Ammon est tant vénéré que Zeus par les Grecs de Libye, de Naucratis et Cyrène, et il le sera bien vite par ceux d'Alexandrie, dès que la ville sera peuplée. C'était donc inévitable : en devenant le fils d'Ammon, tu as reconnu que tu étais le fils de Zeus. »

Tandis qu'il parlait, Alexandre lui tendit la missive de sa mère. Eumène la parcourut rapidement.

« La reine mère essaie tout simplement de t'aider à accepter un nouveau rôle, dit-il dès qu'il eut terminé sa lecture.

— Tu te trompes. L'esprit de ma mère ne cesse de se mouvoir entre le rêve et la réalité, qu'elle confond à sa guise. Mais ce n'est pas tout. » Il s'interrompit quelques instants, comme s'il hésitait à révéler un tel secret. « Ma mère… ma mère a le pouvoir de donner chair à ses rêves et d'y inclure d'autres êtres.

— Je ne comprends pas, dit Eumène.

— Te souviens-tu du jour où j'ai fui Pella, du jour où mon père voulait me tuer ?

— Et comment ! J'étais là.

— Je fuyais en compagnie de ma mère dans l'intention de gagner l'Épire. Nous nous étions arrêtés pour passer la nuit dans une forêt de chênes située à une trentaine de stades à l'ouest de Béroée. Au milieu de la nuit, j'ai soudain vu ma mère se lever et s'éloigner dans le noir : on aurait dit que ses pieds ne touchaient pas le sol. Elle se rendait en un lieu où se trouve une vieille idole de Dionysos recouverte de lierre. Je l'ai vue, comme je te vois à présent, faire jaillir un énorme serpent de la terre, je l'ai vue déchaîner une orgie de satyres et de ménades qui jouaient de la flûte, possédée… »

N'en croyant pas ses oreilles, Eumène le regardait d'un air déconcerté. « Il est probable qu'il s'agissait d'un rêve.

— Pas du tout. À un moment donné, j'ai senti une main se poser sur mon épaule. C'était elle, comprends-tu ? Mais un instant plus tôt, je l'avais vue jouer de la flûte, enroulée dans les anneaux d'un serpent gigantesque. Je me trouvais là, je n'étais pas allongé sur ma couche. Nous avons même marché un moment ensemble pour rentrer. Comment expliques-tu tout cela ?

— Je l'ignore. Certaines personnes se déplacent en dormant et certaines, dit-on également, peuvent se détacher de leur corps, s'éloigner et se montrer à autrui. C'est ce qu'on appelle une ekstasis. Olympias n'est pas une femme comme les autres.

— Cela ne fait aucun doute. Antipatros a de plus en plus de difficultés à lui tenir la bride haute. Ma mère veut gouverner, elle veut exercer le pouvoir, et il ne sera pas facile de le lui interdire. Je me demande ce qu'Aristote pense de tout cela.

— Il suffit d'interroger Callisthène pour le savoir.

— Callisthène m'agace parfois.

— Ça se voit. Et cela le désole.

— Il ne fait rien pour l'éviter.

— Les choses ne sont pas aussi simples. Callisthène a des principes, et son oncle lui a appris à ne pas transiger à ce propos : tu devrais essayer de le comprendre… », puis Eumène changea de sujet : « Quelles sont tes intentions en ce qui concerne l'avenir proche ?

— Je veux organiser des jeux théâtraux et gymniques.

— Des jeux… théâtraux ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Les hommes ont besoin de distraction.

— Les hommes ont besoin de reprendre leur épée. Cela fait plus d'un an qu'ils ont cessé de se battre, et si les Perses fondaient sur nous, je ne sais…

— À l'heure qu'il est, les Perses ne risquent pas de fondre sur nous. Darius est occupé à réunir la plus grande armée qu'on ait jamais vue afin de nous anéantir.

— Et tu le laisses faire ? Tu préfères organiser des jeux théâtraux et gymniques ? »

Le secrétaire secoua la tête comme s'il parlait de folie pure, mais Alexandre se leva et lui posa la main sur l'épaule. « Ecoute, nous ne sommes pas en mesure de mener une campagne exténuante pour conquérir toutes les villes et les forteresses de l'Empire perse. Tu as vu ce que la prise de Milet, celles d'Halicarnasse et de Tyr nous ont coûté…

— Oui, mais…

— Je veux laisser à Darius le temps de mettre son armée sur pied jusqu'au dernier soldat, puis je l'affronterai et je résoudrai tout en une seule et unique bataille.

— Mais… nous pourrions perdre. »

Alexandre dévisagea son ami comme s'il venait de proférer une absurdité. « Perdre ? Ce n'est pas possible. »

Eumène baissa les yeux. Il comprenait que la lettre d'Olympias avait conforté Alexandre dans sa conviction d'être invincible et immortel. Et peu importait, ou presque, qu'il eût une forme divine. Mais l'armée et ses compagnons auraient-ils la même conviction et la même détermination que lui ? Que se

passerait-il le jour où ils se heurteraient, dans une immense plaine d'Asie, à la plus grosse armée de tous les temps ?

« À quoi penses-tu ? lui demanda Alexandre.

— À rien, je me souviens d'un passage de la marche des Dix Mille, celui où…

— Tais-toi, l'interrompit le roi. Je sais à quoi tu fais allusion. » Et il commença de réciter :

Il était midi et l'armée n'était pas encore en vue ; mais au début de l'après-midi on aperçut de la poussière qui formait comme un nuage blanc, puis un peu plus tard une sorte de nuage noir qui s'étendait sur la plaine, au loin. Comme l'ennemi se rapprochait, on ne tarda pas à voir des éclairs çà et là et à distinguer les lances et les rangs […][6].

La bataille de Cunaxa, l'immense armée du Grand Roi qui surgit comme un fantôme de la poussière du désert… Et pourtant, là encore, les Grecs l'emportèrent, et s'ils avaient immédiatement chargé au centre au lieu d'attaquer de front l'aile gauche de l'ennemi, ils auraient tué le souverain perse et conquis son empire. Organise les jeux gymniques et les équipements destinés au théâtre, mon ami. »

Eumène secoua une nouvelle fois la tête, et s'apprêta à sortir.

« Encore une chose, dit le roi en l'arrêtant sur le seuil. Choisis des pièces qui mettent en valeur la voix et l'allure de Thessalos. L'Oedipe roi, par exemple puis…

— Ne t'inquiète pas, le rassura le secrétaire. Tu n'ignores pas que je sais me débrouiller pour ces choses-là.

— Eumène ?

— Oui.

— Comment se porte le général ?

— Parménion ? Il est probablement bouleversé, mais il ne le montre pas.

— Penses-tu qu'il sera à la hauteur de la tâche quand le moment viendra ?

— Oui, je le crois, répondit Eumène. Il existe peu d'hommes comme lui. »

---

[6]XÉNOPHON, L'Anabase, I, VIII, 8, trad. Pierre Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1996, p. 49-50.

Et il sortit.

Alexandre célébra avec une grande solennité l'ouverture des jeux gymniques et des représentations théâtrales, puis il invita ses amis et les officiers supérieurs à un banquet. Personne ne manqua à l'appel, à l'exception de Parménion qui envoya au roi un mot d'excuse par l'intermédiaire d'un domestique :

Parménion au roi Alexandre, salut !

Veuille m'excuser de ne pas participer à ton banquet. Je ne me sens pas bien et je ne serais pas en mesure de faire honneur à ta table.

Les convives comprirent bien vite qu'Alexandre souhaitait consacrer ce repas à la conversation, car il n'y avait ni danseuses ni « compagnes » expertes dans les jeux de l'amour. Le souverain préparait lui-même la boisson en mélangeant dans un cratère du vin coupé de quatre parts d'eau, en qualité de chef du symposion ». À l'évidence, il voulait écarter tout propos guerrier pour discuter de sujets philosophiques et littéraires, car Barsine et Thessalos étaient assis à ses côtés. Venaient ensuite Callisthène et deux philosophes sophistes faisaient partie de la délégation athénienne. Puis Héphestion, Eumène, Séleucos et Ptolémée avec leurs partenaires plus ou moins occasionnelles. Les autres compagnons étaient placés à l'autre bout de la salle.

On avait beau être en plein été, le temps se gâtait et des nuages noirs, lourds de pluie, se pressaient au-dessus de la vieille ville. Soudain, tandis que les cuisiniers servaient les premières portions d'agneau rôti et de fèves fraîches, un grand coup de tonnerre éclata. Les murs de la demeure vibrèrent et la surface du vin se rida dans les coupes.

Tous les invités se dévisagèrent en silence. Le tonnerre s'éloignait vers le mont Liban, sur les flancs duquel il se briserait sans doute. Les cuisiniers reprirent leur tâche. Callisthène, les lèvres étirées en un sourire qui hésitait entre l'ironie et la plaisanterie, demanda à Alexandre : « Puisque tu es le fils de Zeus, serais-tu capable d'en faire autant ? »

Le roi baissa la tête un moment, et nombre de convives pensèrent que sa colère allait se déchaîner une nouvelle fois.

Callisthène lui-même semblait regretter cette réflexion spirituelle. Remarquant qu'il avait blêmi, Séleucos murmura à

l'oreille de Ptolémée : « Cette fois, il en a pissé de trouille. » Mais Alexandre releva la tête. Souriant et nullement troublé, il répondit : « Non, je m'en garderai bien, je ne veux pas que mes invités meurent de peur. »

Tout le monde éclata de rire. La menace s'était éloignée.

4

Étéocle fit route pendant plusieurs jours, ne dormant que quelques heures près de son cheval, effrayé par le cri des animaux nocturnes et le hurlement des chacals, craignant de perdre son chemin ou d'être agressé et volé, privé de sa monture et de ses provisions, ou capturé par des brigands pour être vendu comme esclave dans des lieux lointains où personne ne pourrait jamais le retrouver et le racheter. Tout au long de sa courte vie, il n'avait jamais eu à affronter dans la solitude autant d'angoisses et de dangers, mais il était réconforté par le contact de l'épée de son père, l'arme du grand Memnon de Rhodes, par sa taille considérable, qui lui donnait l'impression d'être plus adulte qu'il ne l'était.

Comment aurait-il su que sa sécurité dépendait justement des soldats que son ennemi juré, l'homme qui avait déshonoré son père, conquis l'âme et le corps de sa mère, avait lancés à ses trousses ? Peut-être cet homme était-il vraiment l'incarnation d'Arhiman, le génie des ténèbres et du mal, comme l'avait dit un jour son oncle Artabaze.

Tout se déroula sans embûches tant qu'Étéocle traversa les régions habitées de Palestine ou de Syrie, où il était relativement facile, pour son escorte, de se camoufler ou de se confondre avec les caravaniers qui allaient d'un village à l'autre en proposant leurs marchandises ; mais dès qu'il affronta l'immense étendue du désert, les deux hétairoï qui le suivaient durent se consulter et prendre une décision. Ces deux jeunes Macédoniens de la garde royale étaient fort courageux et fort intelligents. Ils connaissaient aussi le caractère de leur souverain : s'ils échouaient dans leur tâche et s'il arrivait quelque chose au garçon, le roi ne le leur pardonnerait pas.

« Si nous restons à portée de son regard, dit l'un d'eux, il nous remarquera car nous ne pourrons nous cacher nulle part. Si nous nous éloignons, nous risquons de le perdre.

— Nous n'avons pas le choix, répliqua son compagnon. L'un de nous va devoir l'approcher et gagner sa confiance. C'est le seul moyen que nous ayons de le protéger. »

Ils élaborèrent donc un plan d'action. Le lendemain, quand le garçon se remit en route, à l'aube, épuisé par une nuit de demi-sommeil, il aperçut au loin un cavalier qui parcourait le même sentier que lui. Il se demanda s'il valait mieux s'arrêter et laisser le voyageur solitaire continuer sa route, ou plutôt le rejoindre et faire un bout de chemin avec lui.

Il pensa qu'il n'était pas sage d'attendre, car il serait alors obligé de se déplacer aux heures les plus chaudes de la journée et aussi qu'un homme seul et apparemment sans armes ne pouvait constituer un grand danger, et qu'il devrait de toute façon prendre l'habitude d'affronter des situations bien plus complexes. Il rassembla son courage, talonna son cheval et s'engagea sur la piste déserte. Bientôt, il atteignit le cavalier qui le précédait. Entendant le bruit que produisaient les sabots de son cheval, l'homme se retourna, et Etéocle sortit de sa réserve pour s'adresser à lui en perse : « Qu'Ahura Mazda te protège, étranger. Où te diriges-tu ? »

Sachant que l'adolescent le comprendrait, l'homme lui répondit en grec : « Je ne parle pas ta langue, mon enfant. Je suis un orfèvre crétois et je me rends à Babylone pour travailler dans le palais du Grand Roi. »

Étéocle poussa un soupir de soulagement et dit : « Moi aussi, je vais à Babylone. Nous pourrions voyager ensemble. Cela te dérange-t-il ?

— Pas du tout. Ou plutôt, ce sera un plaisir : j'ai peur de parcourir tout seul ces terres isolées.

— Par quel mystère voyages-tu seul ? N'avais-tu pas intérêt à te joindre à une caravane ?

— Tu as raison. Le fait est que de sales histoires circulent sur le compte des caravaniers. On dit qu'ils accroissent leurs gains en vendant comme esclaves les voyageurs qu'ils rencontrent sur leur chemin, si l'occasion s'offre à eux. J'en ai donc conclu : « Mieux vaut rester seul que mal accompagné. » Je peux dominer l'horizon du regard, la piste est bien délimitée, et il n'est pas difficile de s'orienter : en marchant vers le lever du

soleil, on arrive aisément aux rives de l'Euphrate. Après quoi, un bon bateau et le tour est joué. On peut atteindre Babylone en parfaite forme sans le moindre effort. Mais toi, tu sembles bien jeune pour voyager ainsi. N'as-tu donc pas de parents ou de frères ? »

Étéocle ne répondit pas. Pendant quelques instants, on n'entendit que le piétinement des chevaux sur l'étendue déserte et sous le ciel vide. L'étranger reprit : « Pardonne-moi, je n'aurais pas dû me mêler de tes affaires privées. »

À présent, Étéocle scrutait l'horizon égal et plat qui ressemblait à celui d'une mer calme. « Penses-tu que la rive de l'Euphrate est loin ?

— Non, répondit l'étranger. Si nous continuons à cette allure, nous y serons demain. »

Ils poursuivirent leur route jusqu'au soir puis campèrent au creux d'une légère dépression du terrain. Étéocle essaya de rester éveillé autant qu'il le put afin de surveiller son compagnon de voyage, mais, vaincu par la fatigue, il s'enfonça bientôt dans un profond sommeil. Alors l'homme se leva, il rebroussa chemin jusqu'à ce qu'il aperçoive dans le noir la silhouette d'un cheval près d'un homme couché. Tout se déroulait comme prévu ; il retourna auprès de l'adolescent et se coucha à son tour, somnolant de temps à autre, l'oreille toujours tendue vers les bruits de la nuit.

Quand le jeune homme se réveilla à l'aube, son compagnon avait posé sur son manteau une poignée de dattes, du pain sec et un verre de buis rempli d'eau. L'eau s'était rafraîchie dans son outre pendant la nuit, et il était agréable de la boire. Ils mangèrent en silence puis reprirent leur route. Ils chevauchèrent toute la matinée sous un soleil brûlant, dans l'air inerte et stagnant. Vers midi, ils constatèrent que leurs montures étaient, elles aussi, épuisées, et ils continuèrent à pied en les tenant par les rênes.

Ils atteignirent l'Euphrate en pleine nuit, et ils entendirent d'abord le murmure de ses eaux avant de distinguer le scintillement de son courant majestueux sous la lune. Il y avait un endroit où l'eau bouillonnait contre le gravier du fond en créant un ruban d'écume entre les deux rives. C'était un gué. Le

guerrier s'approcha, avança vers le centre du fleuve en vérifiant la stabilité du fond, puis il rebroussa chemin.

« On peut passer par là, dit-il à Étéocle. Si tu le veux, tu peux traverser.

— Pourquoi parles-tu ainsi ? lui demanda le garçon. Tu ne viens pas ? »

Le guerrier secoua la tête. « Non. Ma mission est terminée, et je dois repartir.

— Ta mission ? l'interrogea le garçon, de plus en plus étonné.

— Oui. Alexandre nous a ordonné de t'escorter jusqu'à la frontière afin qu'il ne t'arrive aucun malheur. Un autre compagnon nous suit à distance. »

Humilié par cette odieuse attention, Étéocle baissa la tête, puis il répliqua : « Retourne donc auprès de ton maître et dis-lui que cela ne m'empêchera pas de le tuer, si je le rencontre sur le champ de bataille. » Et il poussa son cheval dans le courant.

Droit sur sa monture, le guerrier continua de surveiller l'adolescent jusqu'à ce qu'il le voie se traîner sur la rive opposée et s'enfoncer dans la plaine en territoire perse. Alors il fit demi-tour et se dirigea vers son compagnon qui l'attendait probablement non loin de là. La lumière de la lune était de plus en plus forte ; en se reflétant sur la couleur crayeuse du désert, elle permettait de s'orienter facilement. Mais son compagnon ne se montrait pas. Le lendemain, il ne le trouva pas davantage, malgré la lumière du soleil, tout comme le jour suivant. Le désert l'avait englouti.

5

« Ton fils Étéocle a franchi sain et sauf la frontière de l'empire perse, dit Alexandre en pénétrant dans la chambre de Barsine, mais un des hommes que j'avais chargés de le suivre et de le protéger n'est pas revenu.

— Je suis désolée, répondit Barsine. Je sais combien tu tiens à tes soldats.

— Ce sont des enfants pour moi. Mais je n'ai pas hésité à payer ainsi le prix de ta sérénité. Et comment le benjamin se porte-t-il ?

— Il me soutient, il m'aime, il me comprend peut-être. Et puis, les adolescents sont naturellement protégés : ils oublient vite et plus facilement que nous.

— Et toi ? Comment te sens-tu ?

— Je te suis très reconnaissante de ce que tu as fait, mais ma vie a irrémédiablement changé. Il est possible qu'une mère soit incapable d'être une vraie maîtresse : son cœur est occupé en partie par d'autres sentiments.

— Veux-tu dire ainsi que tu ne souhaites plus me voir ? »

Barsine baissa la tête d'un air perdu. « Ne me fais pas souffrir, tu sais bien que je désire te voir chaque jour, à chaque instant, que ton éloignement et ta froideur me blessent. Je t'en prie, accorde-moi un peu de temps pour que je puisse me ressaisir et construire dans mon cœur un abri pour mes souvenirs… je saurai ensuite t'aimer ainsi que tu le souhaites. »

Elle se leva et s'approcha de lui en l'attirant par ses charmes, sa beauté et son parfum : Alexandre prit son visage entre ses mains et l'embrassa. « Ne te désespère pas. Tu reverras ton fils, et nous pourrons peut-être vivre tous en paix dans un avenir proche. »

Il l'effleura d'une caresse et sortit.

Dans l'escalier il rencontra Séleucos qui le cherchait. « Un navire du général Antipatros vient d'arriver avec un message urgent. Le voici. »

Alexandre l'ouvrit et le lut :

Antipatros, régent du royaume, à Alexandre, salut !

Les Spartiates ont rassemblé une armée. Ils marchent contre nos garnisons et contre nos alliés dans le Péloponnèse, mais ils sont encore seuls. Il est important qu'ils le restent. Fais du mieux que tu pourras pour que la situation n'évolue pas. De cette façon, je n'aurai pas besoin d'aide. Ta mère et ta sœur se portent bien : il faudrait peut-être que tu songes à de nouvelles noces pour Cléopâtre.

Prends soin de toi.

« J'espère que le vieux t'a envoyé de bonnes nouvelles, dit Séleucos.

— Pas vraiment. Les Spartiates nous attaquent : il est donc nécessaire de rappeler aux Athéniens qu'ils ont des devoirs envers nous. Quand dois-je recevoir la délégation de leur gouvernement ?

— Ce soir. Ils ont déjà remis à Eumène une note dans laquelle ils demandent la restitution des prisonniers athéniens capturés au cours de la bataille du Granique.

— Ils n'ont pas perdu de temps. Mais j'ai bien peur qu'ils ne soient déçus. Quoi d'autre ?

— Ton médecin Philippe suit la grossesse de l'épouse du roi Darius, mais il est très inquiet et il tient à ce que tu le saches.

— J'ai compris. Dis aux Athéniens que je les recevrai au terme des représentations et demande à Barsine de rejoindre la reine dans ses appartements. Elle pourra peut-être lui être utile. »

Il dévala les escaliers et retrouva Philippe, qui était en train de sortir de chez lui, suivi par deux assistants aux bras chargés de médicaments.

« Comment va la reine ? demanda-t-il.

— Pas mieux que ces derniers jours.

— Mais qu'a-t-elle ?

— D'après ce que j'ai réussi à comprendre, le bébé s'est retourné et elle ne parvient pas à le mettre au monde. »

Le médecin se dirigeait vers la résidence qu'occupaient les femmes de Darius et leur cour. « Tu ne peux rien faire pour l'aider ?

— Je pourrais faire beaucoup de choses, mais je crains qu'elle ne veuille pas être examinée par un homme. J'essaie d'instruire sa sage-femme, mais je ne me fais pas d'illusions. Cette femme appartient à la même tribu qu'elle, et d'après ce que j'ai compris, elle connaît mieux la magie que la médecine.

— Attends un instant, Barsine va venir et elle parviendra peut-être à la faire changer d'avis.

— Je le souhaite », répondit Philippe, mais son regard traduisait sa perplexité.

Barsine les attendait d'un air inquiet devant le palais qu'Alexandre avait attribué au gynécée royal. Ils furent accueillis par un eunuque et introduits dans le vestibule. Des gémissements étouffés s'échappaient du premier étage.

« Les douleurs ne lui arrachent pas le moindre cri, observa Philippe. La pudeur le lui interdit. »

L'eunuque les invita respectueusement à le suivre et les précéda à l'étage supérieur, où ils s'entretinrent avec la sage-femme qui sortait tout juste de la chambre.

« Tu vas me servir d'interprète, dit le médecin à Barsine. Je dois être persuasif, tu comprends ? » Barsine acquiesça et entra dans les appartements de la reine. L'eunuque conduisit Alexandre à une autre porte, à laquelle il frappa.

Une femme perse richement vêtue vint leur ouvrir. Elle les accompagna d'abord dans une antichambre puis dans une salle où se trouvait la reine mère, Sisygambis. Assise près d'une fenêtre, celle-ci tenait sur ses genoux un rouleau de papyrus rempli de caractères et murmurait des formules. L'eunuque laissa entendre à Alexandre qu'elle était en train de prier ; le souverain préféra donc, par discrétion, demeurer en silence près de la porte. Mais la reine mère s'aperçut aussitôt de sa présence ; elle se précipita vers lui et le salua chaleureusement en langue perse. L'inquiétude, l'empressement et la souffrance se lisaient sur ses traits, mais pas le découragement.

« Sa majesté la reine mère te présente ses salutations, traduisit l'interprète, et elle te prie d'accepter son hospitalité.

— Remercie-la de ma part, et dis-lui que je ne veux pas la déranger : je suis venu dans l'intention de prêter secours à l'épouse de Darius, qui se trouve en difficulté. Mon médecin, continua-t-il en la regardant droit dans les yeux, prétend qu'il pourrait l'aider si… si elle oubliait un instant sa pudeur et l'autorisait à l'examiner. »

Sisygambis réfléchit en rendant son regard à Alexandre, et ils mesurèrent tous deux la force du langage des yeux et la froideur du langage formel de l'interprète. Au cours de cet instant de silence, ils entendirent la plainte assourdie de la parturiente, qui luttait contre la souffrance dans une solitude orgueilleuse. La reine mère parut troublée par ces gémissements, et ses yeux s'embuèrent.

« Je ne crois pas que ton médecin pourrait l'aider, même si elle l'y autorisait, dit-elle.

— Pourquoi, Grande Mère ? Mon médecin est fort habile et… » Il s'interrompit en comprenant que les pensées de la vieille femme suivaient un autre cours.

« Je crois, reprit Sisygambis, que ma belle-fille refuse d'accoucher.

— Je ne comprends pas, Grande Mère : mon médecin pense que la position dans laquelle se trouve le bébé l'empêche de venir au monde, et… »

Deux larmes roulèrent sur les joues de la reine, marquée par l'âge et la douleur. Elle lui adressa, lentement, une réponse aux allures de sentence : « Ma belle-fille refuse d'accoucher d'un roi prisonnier, et aucun médecin n'a le pouvoir de modifier sa décision. Elle retient l'enfant en elle pour mourir avec lui.

Confus, Alexandre baissa la tête et se tut.

— Ce n'est pas ta faute, mon garçon, continua Sisygambis d·une voix brisée par l'émotion. Le destin t'a créé pour détruire l'empire que Cyrus a fondé. Tu es pareil au vent qui souffle impétueusement sur la terre, et qui change tout sur son passage. Mais les hommes demeurent attachés à leurs souvenirs comme les fourmis s'accrochant aux brins d'herbe au plus fort de la tempête. »

C'est alors qu'on entendit un cri, suivi par un chœur lugubre de lamentations, dans les pièces centrales du palais.

— Voilà, dit Sisygambis. Le dernier Roi des Rois est mort avant de naître. »

Deux servantes entrèrent, elles recouvrirent d'un voile noir le visage et les épaules de la reine mère afin que celle-ci puisse laisser libre cours à son chagrin à l'abri des yeux d'autrui.

Alexandre eût aimé prononcer quelques mots, mais en voyant la reine pareille à une statue, à une image de la déesse de la nuit, il préféra s'en abstenir. Il inclina la tête un instant puis quitta la salle et s'engagea dans le couloir parmi les pleurs et les gémissements des femmes de Darius. Blême, Philippe sortait sans mot dire de l'antichambre de la reine morte.

Le lendemain, Alexandre donna l'ordre de célébrer des funérailles solennelles, d'enterrer la reine avec le faste et les honneurs dus à son rang, et de dresser sur sa tombe un gigantesque tumulus, selon les coutumes de sa tribu natale. Tandis qu'on la mettait en terre, il ne parvint pas à retenir ses larmes en songeant à la beauté et à la délicatesse de la jeune femme et à ce bébé qui ne verrait jamais la lumière du soleil.

Cette nuit-là, l'eunuque s'enfuit. Il chevaucha des journées et des nuits entières pour atteindre les avant-postes perses aux environs du fleuve Tigre. Il demanda à être conduit au campement du roi Darius, situé de l'autre côté du fleuve. Un groupe de cavaliers mèdes l'escorta sur dix parasanges à travers le désert, et le lendemain, au coucher du soleil, l'amena devant le Grand Roi.

Darius tenait conseil avec ses généraux, vêtu comme un simple soldat d'un pantalon de lin brut et d'une tunique en antilope. Seules sa tiare rigide et sa dague d'or massif, l'étincelante akinaké qui pendait à son côté, témoignaient de sa royauté.

L'eunuque se jeta à terre et, le front dans la poussière, raconta en sanglotant ce qui s'était produit à Tyr : le long et douloureux travail de la reine, sa mort, ses funérailles. Il mentionna même les larmes d'Alexandre.

Profondément troublé par cette nouvelle, Darius ordonna à l'eunuque de le suivre dans la partie centrale de sa tente.

« Pardonne-moi, Grand Roi, de t'avoir apporté des nouvelles si tristes, pardonne-moi, répétait l'eunuque.

— Ne pleure pas, le réconforta Darius. Tu as fait ton devoir et je t'en suis reconnaissant. Mon épouse a-t-elle beaucoup souffert ? demanda-t-il.

— Elle a souffert, Majesté, avec la dignité et la force d'une reine perse. »

Darius le regarda sans mot dire. Il était facile de deviner les sentiments contraires qui occupaient son cœur et son esprit aux rides profondes qui marquaient son front, à la lumière vacillante de son regard.

« Es-tu certain, l'interrogea-t-il au bout d'un moment, qu'Alexandre a pleuré ?

— Oui, mon roi. J'étais si proche de lui que je pouvais voir les larmes couler sur ses joues. »

Darius s'effondra en soupirant sur un siège à haut dossier. « Mais alors… il y avait quelque chose entre eux : on ne pleure que la mort d'un être cher.

— Majesté, je ne crois pas que…

— C'était peut-être son fils…

— Non, non ! protesta l'eunuque.

— Tais-toi ! s'écria Darius. Oses-tu me contredire ? »

L'eunuque s'agenouilla en tremblant et en sanglotant : « Majesté, je t'en prie, laisse-moi parler, l'implorait-il.

— Tu en as déjà trop dit. Que pourrais-tu ajouter ?

— Qu'Alexandre n'a jamais touché ton épouse. Il l'a entourée de tous les égards et de toutes les attentions. Il ne lui a jamais rendu visite sans lui en demander au préalable l'autorisation et il l'a toujours fait en présence de ses dames de compagnie. Il s'est comporté de la même façon, sinon mieux encore, à l'égard de ta mère.

— Ne serais-tu pas en train de me mentir ?

— Je ne le ferais pour rien au monde, Grand Roi. Je t'ai dit la pure vérité. Je te le jure au nom d'Ahura-Mazda.

— Ahura-Mazda… », murmura Darius. Il se leva et écarta le drap qui fermait l'entrée de son pavillon. Le ciel fourmillait d'étoiles au-dessus du désert, et la Voie lactée s'étendait d'un horizon à l'autre en diffusant sa clarté diaphane. Des milliers de bivouacs scintillaient dans le camp. « Ahura-Mazda, seigneur du feu céleste, notre dieu, pria-t-il, donne-moi la victoire,

permets-moi de sauver l'empire de mes aïeux. Je te promets que si je gagne, je traiterai mon adversaire avec clémence et respect, car si le hasard de la guerre ne m'avait pas dressé contre lui, j'aurais aimé lui demander sincèrement son amitié. »

L'eunuque quitta le pavillon en laissant le roi à ses pensées, mais tandis qu'il s'éloignait, il entendit un grand bruit s'élever d'une des portes du camp. Il s'arrêta. Des cavaliers assyriens approchaient, ils escortaient un magnifique adolescent qui, en passant devant lui, sembla le reconnaître. N'en croyant pas ses yeux, il le suivit un moment. Le petit cortège avait atteint le pavillon royal, et quand le visage du jeune homme entra dans la lumière des torches qui brûlaient devant la tente de Darius, l'eunuque n'eut plus de doutes. Il s'agissait bien d'Étéocle, le fils de Memnon de Rhodes et de Barsine !

6

La performance de Thessalos dans Œdipe roi fut irréprochable. Quand vint la scène où le héros se crève les yeux avec l'ardillon de la boucle de sa ceinture, les spectateurs virent deux rigoles de sang couler le long du masque de l'acteur. Une longue exclamation de stupeur s'éleva des gradins, alors que résonnaient sur la scène les gémissements rythmés d'Œdipe :

Oitoitoitoitoitoit papai féu féu !

Assis dans la tribune d'honneur, Alexandre applaudit longuement. À la fin de la pièce suivante - Alceste -, l'étonnement du public s'accrut encore : revêtue des habits ternes de Thanatos, la Mort surgit du sous-sol et survola la scène en agitant ses ailes de chauve-souris, tandis qu'Héraclès tentait de l'abattre à grands coups de massue. Eumène avait chargé l'architecte Diadès, l'auteur des tours d'assaut qui avaient émietté les murs de Tyr, de concevoir les dispositifs scéniques.

« Je t'avais dit que tu serais comblé, murmura le secrétaire à l'oreille d'Alexandre. Regarde le public, il n'en croit pas ses yeux ! »

À cet instant précis, la massue d'Héraclès assenait à Thanatos un coup définitif, et l'acteur, libéré par le crochet qui le suspendait dans les airs à l'extrémité d'un bras mobile et tournant, s'effondrait sur le sol dans un grand fracas. Héraclès se précipitait sur lui tandis que le public ne se tenait plus de joie.

« Tu as accompli un travail formidable. Veille à ce que tout le monde reçoive une récompense, et en particulier l'architecte qui a construit les machines. Je n'avais jamais rien vu de la sorte.

— Le mérite en revient aussi à nos chorèges : le roi de Chypre a financé la mise en scène sans regarder à la dépense et… il y a autre chose, ajouta-t-il. Nous avons reçu des nouvelles du front perse. Je te les livrerai ce soir après l'audience. »

Puis il s'éloigna pour organiser la cérémonie de remise des prix.

Les juges, parmi lesquels on avait nommé par politesse certains hôtes athéniens de la délégation en visite, se retirèrent dans la chambre du conseil et exprimèrent leur vote : le prix qui récompensait la meilleure mise en scène fut attribué à Alceste, et celui du meilleur protagoniste couronna Athénodore, qui avait joué le rôle de la reine d'Argos avec une voix de fausset, le visage recouvert d'un masque féminin.

Le souverain fut déçu, mais il essaya de dissimuler son désappointement en applaudissant poliment le vainqueur.

« Ne te fâche pas, ils ont récompensé sa petite voix de tapette », dit Eumène.

Un peu plus tard, Ptolémée murmura à l'oreille de Séleucos : « Connaissant Alexandre, cela ne favorisera pas les requêtes du gouvernement athénien à l'audience de ce soir.

— Non, mais de toute façon, ils ne pouvaient pas nourrir trop d'espoirs : le roi Agis de Sparte attaque nos garnisons et les Athéniens pourraient avoir des tentations qu'il vaut mieux décourager sans tarder. »

Séleucos ne se trompait pas : quand vint le moment, le roi reçut les ambassadeurs d'Athènes et écouta avec attention leurs requêtes.

« Jusqu'à présent, la ville s'est comportée loyalement, commença le chef de la délégation, un membre de l'assemblée âgé et expérimenté ; elle t'a appuyé tout au long de la conquête de l'Ionie et a éloigné les pirates qui infestaient les mers, te garantissant ainsi les voies de communication avec la Macédoine. Nous te demandons donc une grâce : relâche les prisonniers athéniens qui sont tombés entre tes mains au cours de la bataille du Granique. Leurs familles sont impatientes de les serrer à nouveau dans leurs bras, la cité est prête à les accueillir. Il est vrai qu'ils se sont trompés, mais ils l'ont fait en toute bonne foi, et ils ont durement payé le prix de leur erreur. »

Le roi échangea un rapide coup d'œil avec Séleucos et Ptolémée, puis il répondit : « J'avais l'intention de satisfaire votre requête, mais les temps ne sont pas encore mûrs pour en finir complètement avec le passé. Je libérerai donc cinq cents

hommes, tirés au sort ou choisis par vous. Les autres resteront encore quelque temps avec moi. »

Le chef de la délégation athénienne n'essaya même pas de répliquer : il connaissait le caractère d'Alexandre. Il se retira donc en ruminant sa colère. Il savait que le roi ne revenait jamais sur ses décisions, en particulier dans le domaine de la politique et de la stratégie.

Dès que les ambassadeurs furent partis, les membres du conseil se levèrent pour sortir à leur tour. Eumène resta seul auprès d'Alexandre.

« Alors ? l'interrogea le roi. Et ces nouvelles dont tu me parlais ?

— Tu ne vas pas tarder à les apprendre. Il y a une visite pour toi. »

Il alla ouvrir une porte secondaire et introduisit un personnage à l'aspect étrange : il avait une barbe teinte en noir et soigneusement bouclée, des cheveux frisés au fer de la même façon, et il portait des vêtements de facture syrienne. Alexandre le reconnut à grand-peine.

« Eumolpos de Soles ! Mais quel est cet accoutrement ?

— J'ai changé d'identité. Désormais, je m'appelle Baaladgar et je jouis d'une bonne réputation auprès des Syriens en qualité de magicien et de devin, répondit-il. Mais comment dois-je m'adresser au jeune dieu, seigneur du Nil et de l'Euphrate, dont le nom fait trembler de peur l'Asie tout entière ? » Puis il demanda : « Le chien est-il dans les parages ?

— Non, répondit Eumène. Es-tu aveugle ?

— Alors ? Quelles nouvelles m'apportes-tu ? », demanda Alexandre.

Eumolpos épousseta une chaise avec un pan de son manteau et s'y installa après en avoir reçu l'autorisation. « Cette fois-ci, je t'ai mieux servi que jamais, commença-t-il. Voilà ce qu'il en est : le Grand Roi rassemble une armée importante, certainement plus imposante que celle que tu as affrontée à Issos. En outre, il alignera des chars à faux d'une nouvelle conception, des machines effrayantes hérissées de lames aussi affilées que des rasoirs. Il stationnera au nord de Babylone en attendant de connaître la direction que tu prendras. Il choisira ensuite le

champ de bataille. Une zone de plaine, sûrement, où il pourra imposer sa supériorité numérique et lancer ses chars de guerre. Darius ne veut plus négocier avec toi, il veut confier son sort à un affrontement final. Il est persuadé qu'il l'emportera.

— Quelle est la raison d'un changement de cap aussi brusque ?

— Ton inertie. Te voyant confiné près de la côte, il a pensé qu'il avait assez de temps pour rassembler les troupes qui lui permettraient de te battre. »

Alexandre se tourna vers Eumène. « Tu vois ? J'avais raison. C'était la seule façon de provoquer une rencontre décisive. Je l'emporterai, et toute l'Asie m'appartiendra. » Eumène s'adressa de nouveau à Eumolpos. « D'après toi, dans quelle région choisira-t-il le champ de bataille ? Au nord ? au sud ?

— Je ne suis pas en mesure de le dire, mais une chose est certaine : le Grand Roi vous attendra là où vous trouverez une route dégagée. »

Alexandre réfléchit quelques instants tandis qu'Eumolpos le regardait à la dérobée ; puis il dit : « Nous nous mettrons en route au début de l'automne, nous traverserons l'Euphrate à Thapsaque. C'est là que tu te montreras, si tu as des nouvelles. »

L'informateur se retira en saluant le roi cérémonieusement. Eumène s'entretint un moment avec Alexandre.

« Si tu passes à Thapsaque, cela signifie que tu as l'intention de descendre l'Euphrate. Comme les « Dix Mille », n'est-ce pas ?

— Peut-être, mais ce n'est pas dit. Je prendrai une décision quand j'aurai gagné la rive droite. Pour l'instant, laisse les concours d'athlétisme se dérouler. Je veux que les hommes s'amusent et se distraient : cela leur sera ensuite impossible pendant plusieurs mois. Peut-être pendant plusieurs années. Qui s'est aligné dans le concours de boxe ?

— Léonnatos.

— Bien sûr. Et pour ce qui est de la lutte ?

— Léonnatos.

— J'ai compris. Maintenant, va chercher Héphestion et envoie-le-moi. »

Eumène salua le roi et partit à la recherche de son ami. Il était en train de s'entraîner à la lutte avec Léonnatos. Eumène le vit s'écrouler deux fois ; il attendit qu'il roule à ses pieds une troisième fois pour lui dire : « Alexandre te réclame. Dépêche-toi.

— Moi aussi ? demanda Léonnatos.

— Non. Reste là et continue ton entraînement : je n'aimerais pas être à ta place si tu étais battu par le concurrent athénien. »

Léonnatos grogna quelques mots en faisant signe à un autre soldat d'avancer. Héphestion se lava sommairement et se présenta devant le roi, les cheveux pleins de sable.

« Tu m'as appelé ?

— Oui. J'ai une mission pour toi. Choisis deux détachements de cavalerie, dans la Pointe si tu le veux, et deux équipes phéniciennes de charpentiers navals. Prends Néarque et rallie Thapsaque, sur l'Euphrate, couvre l'amiral tandis qu'il jettera sur le fleuve deux ponts de bateaux. C'est là que nous passerons.

— Combien de temps me donnes-tu ?

— Un mois, pas plus. Après quoi, nous te rejoindrons avec le reste de l'armée.

— Enfin, nous nous mettons en route !

— Oui, nous nous mettons en route. Prends congé de la mer, Héphestion, tu ne verras plus d'eau salée avant d'avoir atteint les rivages de l'Océan. »

7

Quatre jours furent nécessaires pour rassembler la cavalerie, les charpentiers et les matériaux de construction. Sous l'œil vigilant de Néarque, les bateaux furent démontés, dénombrés et entassés sur des chariots attelés à des mules, et le long convoi se prépara à quitter la côte. La nuit qui précéda le départ, Héphestion alla saluer Alexandre. À son retour, il vit deux ombres surgir de derrière une tente et s'approcher furtivement. Alors qu'il portait la main à son épée, il entendit une voix familière murmurer : « C'est nous.

— Tu es fatigué de vivre ? demanda-t-il en reconnaissant Eumène.

— Range ta lame, il faut que nous ayons une petite discussion. » Héphestion regarda à la dérobée le personnage qui accompagnait son ami. C'était Eumolpos de Soles. « Mais qui vois-je ! s'exclama-t-il en ricanant. L'homme qui a sauvé son cul du pal perse en baisant une armée entière.

— Tais-toi, gros bêta, lui lança l'informateur, et écoute-moi si tu as envie de sauver ton propre cul et la vermine qui y est logée. »

Étonné par tant de mystère, Héphestion les fit entrer sous la tente et leur versa du vin. Eumène avala une gorgée avant de commencer : « Eumolpos n'a pas dit toute la vérité à Alexandre.

— C'est bizarre, je m'en doutais.

— Et il a eu raison, par Zeus ! Alexandre veut charger comme un taureau sans compter ses forces ni celles de l'ennemi.

— Une juste intention : voilà comment nous avons remporté les batailles du Granique et d'Issos.

— Au Granique, les deux armées s'équilibraient plus ou moins, et nous nous en sommes tirés à Issos grâce à une bonne dose de chance. Il s'agit ici d'un million d'hommes. As-tu compris ? Un million d'hommes. Cent myriades. Sais-tu compter ? Je ne pense pas. Quoi qu'il en soit, moi, j'ai fait le

compte : une fois alignés sur six rangées, ils nous déborderont sur plus de trois stades aussi bien à droite qu'à gauche. Et les chars à faux ? Comment nos hommes réagiront-ils devant ces machines effroyables ?

— Et moi ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Je vais te le dire sans tarder, intervint Eumolpos. Le rand Roi va envoyer Mazéos, le satrape de Babylonie et son bras droit, occuper le gué de Thapsaque. Cet homme est un vieux renard qui connaît le moindre pouce de territoire jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Il dispose, en outre, de plusieurs milliers de mercenaires grecs, de véritables durs à cuire capables de vous faire cracher tripes et boyaux. Et je vais te dire une chose : Mazéos s'entend fort bien avec ces garçons parce qu'il parle le grec mieux que toi.

— Je ne comprends toujours pas.

— Depuis un certain temps, Mazéos est sujet à un profond abattement : il est persuadé que l'empire de Cyrus le Grand et de Darius est désormais sur le déclin.

— Tant mieux, et alors ?

— Alors, puisque l'homme qui m'a fourni cette information appartient à l'entourage de Mazéos, il n'est pas exclu qu'on puisse s'entendre avec le vieux renard. Me suis-je expliqué ? Plus ou moins.

— Si tu as l'occasion de le rencontrer, entretiens-toi avec lui, dit Eumène. Néarque le reconnaîtra : il l'a déjà vu à Chypre.

— Ça peut se faire. Et ensuite ?

— Une défaite est dans l'ordre du possible quand on se bat contre un million d'hommes. Un coup de main pourrait être utile.

— Vous voulez que je le pousse à trahir son camp ?

— Plus ou moins, confirma Eumolpos.

— J'en parlerai à Alexandre.

— Es-tu fou ? s'écria Eumène.

— C'est à cette seule condition. Sinon, pas question. »

Eumolpos secoua la tête : « De sales gosses qui refusent d'écouter ceux qui en savent plus long qu'eux… Alors, vas-y, agis à ta façon, et casse-toi le nez. » Il sortit, suivi du secrétaire. Les deux hommes faillirent croiser Alexandre, qui allait se

promener sur le rivage en compagnie de Péritas. Le chien se mit aussitôt à aboyer dans leur direction. Alors les yeux d'Eumène se posèrent sur le chien puis sur l'espion auquel il demanda : « De quoi ta perruque est-elle faite ? »

Il fallut sept jours à l'armée d'Héphestion pour atteindre la rive de l'Euphrate à Thapsaque, une ville qui regorgeait de marchands, de voyageurs, d'animaux et de marchandises en tout genre : les gens y accouraient de toutes parts car c'était le seul endroit où l'on pouvait traverser le fleuve à gué.

Bien qu'elle fût située à l'intérieur des terres, la ville avait des origines phéniciennes, et son nom signifiait justement « gué » passage ». Son aspect n'était en rien agréable : elle ne présentait ni monuments ni temples, ni même portiques ou statues, mais les usages de ses habitants, les habitudes des marchands et le nombre incroyable des prostituées qui vendaient leurs charmes aux muletiers et aux chameliers travaillant le long des rives la rendaient fort pittoresque. On y parlait une curieuse langue commune, un mélange de syrien, de cilice, de phénicien et d'araméen, et quelques mots de grec.

Héphestion effectua une première reconnaissance, au cours de laquelle il constata qu'il était impossible de passer à gué : il pleuvait en montagne et le fleuve avait grossi. Il n'y avait qu'une façon de le traverser : construire un pont. Aussi, les charpentiers phéniciens se mirent-ils à l'ouvrage sous les ordres de Néarque. Les planches étaient marquées à la flamme des lettres de leur alphabet de manière à signaler les points d'encastrement pour les tenons qui les fixeraient les unes aux autres.

Quand tous les bateaux furent prêts, on procéda au montage du pont : les marins plaçaient chaque embarcation dans la bonne position, ils l'ancraient au fond, l'accrochaient à la précédente, puis y étalaient le plancher, qu'ils garnissaient de parapets. Mais ils s'étaient à peine attelés à la tâche quand les troupes de Mazéos firent leur apparition : elles étaient composées de cavaliers syriens et arabes, de fantassins grecs, qui commencèrent aussitôt à perturber leur travail en lançant des attaques vers le centre du fleuve, en jetant des traits incendiaires et des brûlots trempés dans la naphte. Introduits

de nuit en amont, ceux-ci descendaient le courant à grande vitesse, pareils à des globes de flammes, et se heurtaient aux travaux de Néarque, qu'ils incendiaient de la sorte.

Les jours passaient, et l'ouvrage n'avançait pas. L'armée d'Alexandre n'allait pas tarder désormais à se présenter avec ses dix mille cavaliers et ses deux mille chars remplis de provisions. Refusant de se laisser prendre au dépourvu, Héphestion s'entretenait fréquemment avec Néarque en espérant trouver une solution. Une nuit, alors qu'ils en discutaient, assis sur la rive du fleuve, Néarque lui tapa l'épaule. « Regarde, dit-il.

— Quoi ?

— Cet homme. »

Suivant la direction que l'amiral lui indiquait, Héphestion aperçut sur l'autre rive un cavalier solitaire qui tenait un flambeau.

« De qui peut-il s'agir ?

— D'un homme qui veut nous parler, semble-t-il.

— Que faisons-nous ?

— Je pense que tu devrais le rejoindre. Prends une barque, traverse et écoute ce qu'il a à te dire. Nous essaierons de te couvrir si cela se révèle nécessaire. »

Héphestion acquiesça. Il se fit conduire sur l'autre rive, où il rejoignit le mystérieux cavalier.

« Salut, lui dit ce dernier dans un excellent grec.

— Salut, répondit Héphestion. Qui es-tu ?

— Je me nomme Nabounaid.

— Que veux-tu ?

— Rien. Demain, nous détruirons votre pont, mais avant cette dernière bataille, je voudrais te donner ceci afin que tu le remettes à Baaladgar, au cas où tu le verrais. »

« Eumolpos de Soles », pensa Héphestion en examinant l'objet que l'homme lui tendait : une statuette de terre cuite dont la base était décorée de caractères en forme de coins.

« Pourquoi ?

— Il m'a guéri d'un mal incurable et je lui ai promis de lui remettre en échange une chose à laquelle il tenait beaucoup. La voici. »

« Qui l'eût cru ? pensa Héphestion. Et moi qui le prenais pour le dernier des charlatans. »

« D'accord, répondit-il. Je la lui donnerai. As-tu autre chose à me dire ?

— Non », répliqua l'étrange personnage.

Il s'éloigna en éperonnant sa monture, son flambeau à la main. Héphestion retourna auprès de Néarque, qui l'attendait sur le dernier bateau en bon état encore ancré.

« Sais-tu qui était cet homme ? lui demanda l'amiral dès qu'il le vit s'approcher du mouillage.

— Non, pourquoi ?

— Si je ne me trompe, il s'agissait de Mazéos, le satrape de Babylonie.

— Par Héraclès ! Mais qu'est-ce que…

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'il nous taillera en pièces, mais qu'il a une dette envers Baaladgar, c'est-à-dire Eumolpos de Soles. Il m'a prié de lui remettre cette… » Et il lui montra la statuette.

« Cela signifie qu'il respecte ses engagements. Mais pour ce qui est de nous tailler en pièces, j'ai eu une idée, et nous allons lui faire une belle surprise dans deux jours.

— Quoi ?

— J'ai fait transporter en amont les bateaux encore démontés.

— Presque tous ceux que nous possédons.

— En effet. Je vais ordonner qu'on les remonte dans un bois où personne ne pourra nous voir. Après quoi, nous y embarquerons trois cents cavaliers, que nous ferons passer sur l'autre rive, et nous attaquerons de nuit le campement de Mazéos. Une fois les cavaliers débarqués, les bateaux regagneront cette rive et mes charpentiers les accrocheront tranquillement les uns aux autres. Il te suffira ensuite de traverser le pont et de prêter main forte aux cavaliers avec l'aide de la Pointe. Nous gagnerons. Ils perdront. Le gué de Thapsaque nous appartient. Fin de la partie. »

Héphestion le dévisagea : ce Crétois aux cheveux crépus et à la peau sombre savait se débrouiller avec ses bateaux. « Quand commence-t-on ? demanda-t-il.

— Nous avons déjà commencé, répondit Néarque. Après avoir eu cette idée, j'ai jugé inutile de perdre plus de temps. Certains de mes hommes sont partis en reconnaissance. »

8

La manœuvre de Néarque fut déclenchée deux jours plus tard, après minuit. Débarqués sur la rive gauche du fleuve, les cavaliers se mirent aussitôt à avancer vers le sud. Les marins qui dirigeaient les bateaux, désormais vides, patientèrent un peu afin de donner à la cavalerie le temps d'attaquer, puis ils se jetèrent dans le courant et descendirent rapidement l'Euphrate.

À hauteur du campement d'Héphestion, ils entendirent le cri des Perses qui subissaient l'assaut des attaquants macédoniens. Néarque leur ordonna aussitôt d'accrocher leurs embarcations et de les placer côte à côte en les amarrant solidement. Tandis que la bataille faisait rage dans le camp ennemi, il parvint à fixer cette structure à la rive gauche et à ancrer fermement à terre le dernier bateau.

Les attaquants commençaient à lâcher pied quand Héphestion surgit sur le pont, à la tête de la Pointe, et se porta au secours de ses hommes épuisés. L'affrontement redoubla de férocité. Au centre de la formation ennemie, les mercenaires grecs opposaient une résistance acharnée aux assauts de la cavalerie, en formant le carré et en se protégeant à l'aide de leurs lourds boucliers.

Mais soudain, l'inattendu se produisit : comme s'ils obéissaient à un signal subit, les Perses prirent la fuite en se retirant vers le sud. Isolés et encerclés de toutes parts, les Grecs durent se rendre. Héphestion planta l'étendard rouge frappé de l'étoile argéade au centre du campement ennemi, sur la rive gauche de l'Euphrate. Il fut bientôt rejoint par Néarque.

« Tout va bien ? demanda-t-il.

— Tout va bien, amiral. Mais je me demande comment tu peux jouer avec ces coquilles de noix, toi qui as l'habitude de diriger des escadres de quinquérèmes.

— Il faut s'arranger avec ce qu'on a, Héphestion, répondit Néarque. L'important, c'est de vaincre. »

Les officiers des diverses subdivisions donnèrent l'ordre de monter le camp et envoyèrent des détachements d'éclaireurs en reconnaissance dans la campagne. En atteignant le sommet d'une modeste hauteur qui permettait d'embrasser du regard la région en direction du sud, certains aperçurent une ligne rouge à l'horizon.

« Un incendie ! s'exclama le commandant du détachement. Vite, allons voir !

— Un autre ici ! s'écria l'un des cavaliers.

— Et là, vers la rive du fleuve, encore un ! lui fit écho la voix d'un compagnon. Des flammes s'élèvent de toutes parts.

— Qu'est-ce que ça peut être ? », demanda un troisième.

Le regard du commandant se posa à nouveau vers le vaste halo de feu qui illuminait le ciel à l'horizon. « Ce sont les Perses, répondit-il. Les Perses qui brûlent tout. Ils détruisent tout sur leur passage de façon à ne rien laisser le long de notre route. Ils veulent que nous mourions de faim et d'épuisement. Allons jeter un coup d'œil », finit-il par dire en éperonnant son cheval en direction des incendies.

Ils s'élancèrent, le fleuve à main droite, et ils eurent bientôt la confirmation de ce qu'ils avaient deviné : dans la plaine et le long des berges de l'Euphrate, des villages brûlaient. Ceux qui se dressaient au sommet de petites collines de boue séchée dégageaient des colonnes de fumée et des étincelles qu'on pouvait nettement distinguer dans le ciel. Partout, des cavaliers brandissaient des torches et des tisons, créant un spectacle terrible et impressionnant.

« Rentrons, ordonna le commandant. Nous en avons déjà trop vu. » Il tira sur les rênes de sa monture et la poussa vers le campement. Quelques instants plus tard, il rapportait à Néarque et Héphestion ce qui était arrivé. Mais le reflet de l'incendie dans le ciel était tel qu'on pouvait désormais l'apercevoir du campement : l'horizon évoquait un absurde coucher de soleil méridional.

« Les récoltes viennent juste d'être engrangées : à l'heure qu'il est, il ne doit plus rester un grain de blé ou d'orge jusqu'à Babylone. Il faut qu'Alexandre soit mis au courant sans

tarder ! », s'exclama Héphestion. Il appela un courrier et l'envoya immédiatement sur la route de Tyr.

Entre-temps, Alexandre avait achevé le ramassage des vivres et des équipements, ainsi que le regroupement des chars destinés au transport. Il devait quitter la côte le lendemain en direction du gué de Thapsaque. Le bruit d'un départ imminent s'étant déjà répandu, le cortège fourni qui suivait spontanément l'armée et prenait ses quartiers non loin d'elle durant les haltes s'était également préparé. Il était constitué de marchands qui proposaient toutes sortes d'objets, de prostitués des deux sexes, mais aussi de filles de familles pauvres qui avaient noué des relations durables avec les soldats de l'armée. Nombre d'entre elles étaient enceintes, certaines avaient déjà accouché de beaux bébés à la peau sombre et aux yeux bleus, ou aux cheveux blonds.

Ce jour-là, à la tombée du soir, un navire macédonien accosta avec une cargaison de hampes en frêne et en cornouiller pour les lances, d'armures et de pièces destinées aux machines de guerre. Mais l'un des hommes de l'équipage courut aussitôt vers la vieille ville et demanda où se trouvait l'habitation de Callisthène.

Il portait un sac en bandoulière et quand il eut atteint la porte qu'on lui avait indiquée, il frappa discrètement.

« Qui êtes-vous ? », s'écria Callisthène de l'intérieur. L'individu se garda de répondre et frappa une nouvelle fois. L'historien alla ouvrir : un homme plutôt robuste, à la barbe épaisse, aux cheveux noirs et bouclés, se dressait devant lui. Il le salua d'une courbette.

« Je me nomme Hermocratès et j'appartiens à la garde d'Antipatros. C'est Aristote qui m'envoie.

— Entre », l'invita Callisthène d'un air inquiet.

L'homme s'exécuta en jetant un coup d'œil autour de lui ; il avait les mouvements hésitants de ceux qui ont passé un certain temps en mer. Il demanda l'autorisation de s'asseoir et une fois celle-ci obtenue, s'installa tandis que Callisthène s'emparait de son sac et le déposait avec précaution sur la table.

« Aristote m'a chargé de te remettre ceci, dit l'homme en tendant à son hôte une boîte en fer. Et ce message. »

L'historien saisit la lettre tout en continuant d'examiner l'objet avec une inquiétude croissante.

« Pourquoi cette boîte me parvient-elle si tard ? J'aurais déjà dû l'avoir reçue depuis longtemps. J'ignore si… »

Il se mit à parcourir la lettre. Elle provenait sans aucun doute d'Aristote, mais elle était chiffrée et privée d'en-tête. Elle disait :

Ce médicament provoque la mort à plus de dix jours d'intervalle avec des symptômes semblables à ceux d'une grave maladie. Détruis-le quand tu en auras fait usage. Et si tu n'en fais pas usage, détruis-le quand même. Ne le touche sous aucun prétexte et ne renifle pas son odeur.

« Je t'attendais il y a un an, répéta Callisthène en prenant la boîte avec une grande prudence.

— Hélas, mon voyage a connu de nombreuses péripéties. Poussé par un vent de Borée, mon bateau a dérivé pendant plusieurs jours avant de couler en face d'une côte déserte et inhospitalière de la Libye. Mes compagnons de naufrage et moi avons marché des mois durant en nous nourrissant de poissons et de crabes. Une fois aux confins de l'Egypte, j'ai eu connaissance de l'expédition du roi au sanctuaire d'Ammon. J'ai gagné, toujours à pied, un port du Delta, où j'ai déniché un bateau qui avait également perdu sa route à cause d'un vent du nord. Finalement, j'ai pu m'embarquer pour Tyr, où on m'a dit que se trouvait le roi avec l'armée et ses compagnons.

— Tu es un homme courageux et fidèle. Permets-moi de te récompenser, dit Callisthène en tirant sa bourse.

— Je ne veux pas de récompense, répliqua Hermocratès, mais j'accepterais volontiers un peu d'argent car je n'en ai plus et je ne sais comment retourner en Macédoine.

— As-tu faim ? soif ?

— Je mangerais bien quelque chose. La nourriture était détestable à bord du navire que j'ai pris. »

Callisthène déposa la boîte que l'homme lui avait remise dans sa cassette personnelle, qu'il verrouilla. Il se lava les mains dans une cuvette, puis apporta du pain, du fromage, un morceau de poisson grillé, ainsi que de l'huile d'olive et du sel.

« Comment mon oncle se porte-t-il ?

— Bien, répondit l'homme en mordant dans le pain après l'avoir trempé dans l'huile et le sel.

— Que faisait-il quand tu l'as vu pour la dernière fois ?

— Il quittait Miéza et se rendait à Aigai. Malgré le mauvais temps.

— Ainsi, son enquête se poursuit, commenta Callisthène comme en son for intérieur.

— Comment ? demanda Hermocratès.

— Rien, rien », dit Callisthène en secouant la tête. Il observa un moment son invité, qui mangeait avec un solide appétit, puis il l'interrogea encore : « A-t-on appris quelque chose au sujet de l'assassinat du roi Philippe ? Quels sont les bruits qui courent en Macédoine ? »

Hermocratès s'interrompit. Il avala ce qu'il était en train de mastiquer et baissa la tête sans mot dire.

« Tu peux te fier à moi, le rassura Callisthène. Cela restera entre nous.

— On dit que Pausanias l'a tué de son propre chef. »

Callisthène comprit que l'homme n'avait pas envie de parler, mais il comprit également que sa question l'avait agacé.

« Je vais te confier une lettre pour mon oncle Aristote. Quand repars-tu ?

— Avec le premier bateau en partance.

— Bien. Pour ma part, je quitte la ville demain avec le roi. Tu pourras demeurer dans cette maison tant que tu n'auras pas trouvé de bateau.

Il s'empara de sa plume et commença à écrire :

Callisthène à Aristote, salut !

Ce n'est qu'aujourd'hui, vingt-huitième jour du mois de Boédromion de la première année de la cent douzième Olympiade, que j'ai reçu ce que je t'avais demandé. La raison de ma requête n'existant plus, je détruirai cet objet pour éviter de créer d'inutiles dangers. Dis-moi dès que possible ce que tu as découvert à propos de l'assassinat du roi, car Zeus Ammon lui-même a refusé de répondre à cette question. Nous allons quitter la côte pour marcher vers l'intérieur des terres, et j'ignore si je reverrai la mer. J'espère que tu jouis d'une bonne santé.

Il saupoudra le papyrus de cendre, l'agita, le roula et le remit à Hermocratès. « Demain, je partirai à l'aube. Je te salue donc ce soir. Fais bon voyage et dis à mon oncle que ses conseils et sa sagesse me manquent.

— Je le ferai », répondit l'homme.

Le lendemain, l'armée s'ébranla, suivie par le convoi royal composé des femmes du harem de Darius, de la reine mère et des concubines accompagnées de leurs enfants. Barsine en faisait partie, elle veillait du mieux possible sur Sisygambis, qui était désormais fort âgée.

Toute la troupe n'avait pas encore atteint les rives de l'Euphrate, quand elle rencontra le courrier d'Héphestion à l'est de la vallée de l'Oronte. Celui-ci demanda à être conduit auprès d'Alexandre.

« Sire, annonça-t-il, nous tenons fermement la rive orientale de l'Euphrate, et nous avons jeté sur le fleuve un pont de bateaux, mais les Perses ont incendié tous les villages qui ponctuent la route menant à Babylone.

— En es-tu certain ?

— Je l'ai vu de mes propres yeux : il n'y avait qu'un feu gigantesque à perte de vue, il dévorait même les chaumes. La plaine ressemblait à une mer de flammes.

— Alors, allons-y, dit le roi. Je suis impatient de voir ce qui se passe. »

Il prit deux escadrons de cavaliers et, suivi de ses compagnons, s'éloigna au galop vers le passage de Thapsaque.

9

Le lendemain, avant midi, Alexandre traversa le pont de bateaux, suivi de ses compagnons et de la cavalerie. Héphestion et Néarque allèrent à sa rencontre.

« T'es-tu entretenu avec notre courrier ?

— Oui. La situation est-elle donc si grave ?

— Juges-en par toi-même, répondit Néarque en lui indiquant les colonnes de fumée noire qui s'élevaient de toutes parts.

— Et à l'est ?

— Veux-tu dire de ce côté ? D'après ce que nous savons, il ne s'y passe rien : ni dommages ni destructions.

— Ainsi, Darius nous attend sur le Tigre. Ces incendies sont plus clairs qu'aucun message écrit : l'itinéraire menant vers le sud est celui-là même que les « Dix Mille » de Xénophon empruntèrent il y a soixante-dix ans, non sans connaître de gros problèmes d'approvisionnement. Aujourd'hui, avec tous ces villages et ces récoltes détruits, cet itinéraire nous est interdit. Il ne nous reste que la seconde voie, celle qui conduit au gué du Tigre et à la route du Roi.

« C'est là que Darius nous attend, c'est là qu'aura lieu la bataille décisive. Pour nous faciliter les choses, le Perse nous a aplani le terrain en nous permettant de nous ravitailler dans les villages situés au pied des montagnes du Taurus.

— Et nous allons accepter son invitation, n'est-ce pas, Alexandre ? demanda Perdiccas en s'avançant.

— Oui, mon ami. Préparons-nous car nous amorcerons dès demain notre marche d'approche : dans six jours, nous serons au rendez-vous avec la plus grande armée de tous les temps. »

Parménion, qui observait sans mot dire les colonnes de fumée à l'horizon, s'éloigna, quelques instants plus tard.

Ptolémée le suivit du regard. « Notre général ne fait pas preuve d'un grand enthousiasme, n'est-ce pas ?

— Il commence à être trop vieux, désormais, remarqua Cratère. Il serait temps de le rapatrier. »

Philotas, qui se tenait non loin de là, s'écria : « Mon père est peut-être âgé, mais il vaut mieux que vous tous réunis !

— Hé, calme-toi ! dit Séleucos. Cratère plaisantait.

— Alors, qu'il trouve d'autres sujets de plaisanteries, car la prochaine fois…

— Quelqu'un a-t-il vu Eumolpos de Soles ? demanda Héphestion pour changer de conversation.

— Il devrait être dans le convoi des femmes, répondit Séleucos. Pourquoi, que lui veux-tu ?

— Rien, je dois juste lui remettre un présent. À tout à l'heure. »

Il bondit sur son cheval et se dirigea vers l'endroit où s'élevait le camp. Il trouva Eumolpos assis devant sa tente. Deux eunuques prenaient soin de lui : l'un lui servait son repas sur une petite table bien dressée, l'autre l'éventait à l'aide d'un flabellum.

« Je ne tolérerai pas d'allusions stupides aux tristes développements de mon emprisonnement…, commença l'informateur dès qu'il vit Héphestion mettre pied à terre.

— Rassure-toi, je suis venu t'apporter un cadeau.

— Un cadeau ?

— Oui, de la part d'un ennemi. J'avais d'abord pensé à le raconter à Alexandre. En t'écrasant les couilles sous un pressoir à huile, il pourrait bien, à mon avis, te faire cracher des histoires intéressantes.

— Tais-toi, gros bêta, et montre-moi plutôt de quoi il s'agit. »

Héphestion tendit la statuette à Eumolpos, qui l'examina avec grand intérêt. « Un ennemi, as-tu dit ? Et quel ennemi ?

— Le satrape de Babylonie, Mazéos. Un gros bonnet, si je ne m'abuse. »

Eumolpos ne lui prêta pas attention. Après avoir longuement observé la statuette, il en frappa soudain le bord de la table, la réduisant en miettes. Un petit rouleau de papyrus, rempli de caractères cunéiformes, s'en échappa.

« Collusion avec l'ennemi, commenta Héphestion. Ça ne me dit rien de bon. »

Eumolpos de Soles referma le billet et se leva. Il se dirigea vers le camp militaire.

« Hé, où vas-tu ?

— Je vais chercher quelqu'un doté d'un peu de cervelle.

— Gare à tes fesses : Péritas est dans les parages ! », lui hurla Héphestion.

L'informateur ne prit même pas la peine de se retourner, mais il porta instinctivement sa main droite à son postérieur.

Il trouva Eumène sous la tente de l'intendance : le secrétaire dressait l'inventaire des équipements, des armes en réserve et du ravitaillement. D'un signe, Eumolpos lui fit comprendre qu'il avait besoin de lui parler. Eumène abandonna donc ses registres à l'un de ses aides, et s'approcha.

« Des nouvelles ?

— Un message de Mazéos.

— Le satrape de Babylonie. Par Zeus !

— Et le bras droit du Grand Roi.

— Que dit-il ?

— Il est prêt… à nous aider sur le champ de bataille si nous le reconfirmons dans sa charge de gouverneur de Babylonie.

— As-tu moyen de lui répondre ?

— Oui.

— Réponds-lui que nous sommes d'accord.

— Mais il exigera une garantie.

— De quel genre ?

— Je ne sais pas, un message du roi.

— On peut s'arranger. J'ai jadis rédigé des lettres en imitant l'écriture d'Alexandre et en y apposant son sceau. Viens me retrouver sous ma tente ce soir, et je te remettrai ce dont tu as besoin. Mais débarrasse-toi de cette perruque, par Zeus, si tu veux sauver tes fesses. Péritas se promène dans le camp avec Alexandre.

— On me l'a déjà dit, répliqua Eumolpos en ôtant à contrecœur l'ornement de son crâne quasiment chauve et en le rangeant dans sa besace. Il m'a déjà dévoré un bonnet en fourrure qui valait une fortune : si les choses se gâtent, je lui lancerai aussi mon sac. »

Il s'éloigna, et l'on put suivre un long moment son crâne qui brillait sous un soleil au zénith.

L'armée s'ébranla le lendemain vers l'est, les monts de l'Arménie à main gauche et le désert à main droite. Les officiers chargés du bon déroulement de la marche avaient recruté des guides indigènes car il n'existait ni cartes ni rapports concernant ce trajet. Ils avaient toutefois préparé leurs instruments et leurs tables à dessin pour tracer au fil de la route les cartes les plus exactes possible de cette région.

Ils parcoururent six étapes de cinq parasanges, passant le fleuve Araxe de Syrie au bout de deux jours de marche et continuant leur chemin sur un territoire aride et semi-désertique. De temps à autre, on apercevait des troupeaux d'ânes sauvages, de gazelles et d'antilopes, qui broutaient parmi de rares buissons épineux et, la troisième nuit, on entendit à deux reprises le rugissement d'un lion déchirer l'immense espace vide comme un coup de tonnerre.

Les chevaux hennirent et ruèrent en essayant de se libérer de leurs entraves, et Péritas, qui s'était réveillé en sursaut tenta dans des aboiements furieux de s'élancer vers l'endroit d'où provenait l'odeur forte et pénétrante de la bête sauvage.

Alexandre le calma : « Sage, Péritas, sage. Nous n'avons pas le temps d'aller à la chasse. Allez, dors maintenant. » Il le caressa et lui gratta les oreilles jusqu'à ce que le molosse se couche.

Le lendemain, ils trouvèrent des œufs d'outardes. Ils virent des autruches et dénichèrent aussi des nids contenant leurs œufs. En les examinant à la lumière du soleil, le cuisinier comprit qu'ils venaient d'être pondus et les mit de côté pour le dîner. Alexandre tint à garder deux coquilles intactes pour les envoyer à Aristote afin qu'il les inclue dans sa collection. Mais Héphestion ne voulait pas renoncer à un peu de chair fraîche. Il organisa une battue à l'autruche avec Léonnatos et Perdiccas, une vingtaine d'attaquants agrianes et triballes armés de lances et de javelots. Or, ainsi qu'il le découvrit bien vite, l'entreprise n'avait rien de facile : ces oiseaux maladroits se déplaçaient à une vitesse incroyable, les ailes tendues vers le haut, pareilles à

des voiles dont ils se servaient pour exploiter la force du vent. Pas un cheval ne fut en mesure de les rejoindre.

Quand les chasseurs revinrent, las, penauds et les mains vides, Alexandre les accueillit en secouant la tête.

« Qu'as-tu donc à redire ? lui demanda Héphestion d'un air fâché.

— Si tu avais lu la « marche des Dix Mille » ainsi que je l'ai fait, tu saurais comment on chasse l'autruche. Xénophon était un grand chasseur, ne l'oublie pas.

— Et de quelle technique s'agit-il ?

— Le relais. Un premier groupe de cavaliers poursuit les autruches et les pousse vers un endroit où d'autres groupes sont échelonnés. Quand les chevaux du premier groupe commencent à se fatiguer, celui-ci laisse la place au second groupe qui s'élance à toute allure, et ainsi de suite jusqu'à ce que les autruches, épuisées, soient obligées de ralentir. Il suffit alors de les encercler et de les abattre.

— Nous essaierons demain, répliqua Héphestion.

— En attendant, nous nous consolerons avec leurs œufs, dit Alexandre. Il paraît qu'ils sont excellents, durs ou frits, avec du sel et de l'huile.

— Et il ne faut pas oublier les plumes, ajouta Perdiccas. Elles seront en très bonne place sur mon casque. Quelle merveille ! Il y en a une grande quantité sur le sol : ce doit être la saison de la mue. »

Le lendemain et le surlendemain, on ne vit pas la moindre autruche. À croire qu'elles avaient eu vent de la nouvelle technique que les chasseurs avaient élaborée.

L'armée reprit sa route sans rencontrer âme qui vive, à l'exception de deux caravanes qui transportaient depuis l'Arabie une cargaison d'encens. Le soir du cinquième jour, leurs occupants s'installèrent pour la nuit à une distance respectable des soldats. Aristandre pria le roi d'acheter une partie de leur marchandise sans regarder à la dépense : dans l'imminence de la bataille décisive, les dieux devaient être honorés d'une façon appropriée.

Le soir du sixième jour, Alexandre abreuva Bucéphale dans le courant tourbillonnant du grand Tigre.

10

La lumière du coucher de soleil était encore suffisante pour permettre aux soldats de comprendre que l'autre rive était déserte. Il n'y avait à portée de leur vue ni âme qui vive, ni feux ni autres signes de présence humaine. Dans l'air qu'aucun vent ne troublait, des hérons planaient paresseusement à la recherche d'alevins ou de grenouilles.

Tandis que Péritas se désaltérait, Alexandre abreuva Bucéphale en tirant de temps à autre sur les rênes afin de réfréner son élan. Soucieux de le rafraîchir, il prit ensuite un peu d'eau dans les mains et lui en éclaboussa le ventre et les membres. Quelques instants plus tard, tous les cavaliers mettaient pied à terre en amont et en aval du gué, et faisaient boire leurs chevaux dans le fleuve.

« Je n'arrive pas à comprendre, dit Séleucos, les yeux braqués sur l'autre rive.

— Je m'attendais à les trouver en rangs et sur le pied de guerre… », ajouta Lysimaque en ôtant son casque et en dégrafant les épaulières de sa cuirasse.

Ptolémée avait, lui aussi, enlevé son casque, qu'il avait rempli d'eau. Il se la versait sur la tête, enchanté par sa fraîcheur : « Ah ! s'écriait-il. Quelle merveille !

— Eh bien, si tu aimes tant l'eau, te voilà servi ! », s'écria Léonnatos en s'apprêtant à remplir son propre casque afin d'en asperger son ami. Mais il s'interrompit brusquement : « Arrêtez-vous ! Monsieur le secrétaire général arrive. Tenez-vous prêts à mon signal, d'accord ? »

Eumène s'approchait en tenue de combat, coiffé d'un casque orné de plumes d'autruche. « Alexandre, commença-t-il, écoute-moi. J'ai appris que… »

Il n'avait pas plus tôt terminé sa phrase que Léonnatos s'exclama : « Une embuscade ! Une embuscade ! » Alors tous les

compagnons d'Alexandre projetèrent sur Eumène le contenu de leurs casques, le mouillant des pieds à la tête.

« Je suis désolé, monsieur le secrétaire général, dit Alexandre en retenant à grand-peine ses rires, mais ce piège nous a tous surpris, et je n'ai moi-même pas réussi à l'éviter. » Eumène était trempé, et les plumes de son casque avaient désormais triste allure. « Vraiment très drôle, grommela-t-il en examinant d'un œil désolé son superbe panache. Tas d'imbéciles, espèce d'enculés…

— Il faut leur pardonner, monsieur le secrétaire général, intervint Alexandre pour le radoucir. Ce sont de sales gosses. Mais n'avais-tu pas quelque chose à me dire ?

— Peu importe, grogna Eumène d'un air vexé. Je te le dirai une autre fois.

— Allez, ne te fâche pas. Je t'attends sous ma tente. Et vous aussi ! cria-t-il à l'adresse des autres. Héphestion ! Prends une escouade et va patrouiller de l'autre côté : je veux savoir où ils se trouvent avant l'heure du dîner. »

Il s'éloigna, suivi de Péritas, vers le lieu où ses ordonnances montaient le pavillon royal, dont ils plantaient les piquets à coups de maillet.

Eumène se présenta un peu plus tard dans des vêtements secs et le roi l'invita à s'asseoir près de lui, tandis que Leptine et les autres femmes préparaient les tables et les lits pour le dîner.

« Alors, ces nouvelles ?

— Ce sera court. Eumolpos de Soles a reçu un message. L'armée du Grand Roi se trouverait à environ cinq parasanges en direction du sud puis de l'est, plus ou moins sur la route qui mène à Babylone, non loin d'un village appelé Gaugamèle.

— Etrange nom…

— Il signifie « maison du chameau ». À cause d'une vieille histoire, selon laquelle Darius le Grand parvint à échapper à une embuscade grâce à l'extraordinaire rapidité du chameau sur lequel il était monté. En signe de gratitude, il lui fit construire une étable dotée d'un grand confort et assigna à son entretien les revenus de ce village, qui prit justement ce nom étrange.

« Une journée de marche… Bizarre. Il pouvait nous épingler sur la rive du fleuve et bloquer notre avancée pendant pas mal de temps.

— On dirait qu'il le fait exprès. As-tu remarqué les caractéristiques du terrain qui s'étend des deux côtés du Tigre ?

— Oui, il est vallonné, rocailleux et présente des creux.

— Justement. Il est impraticable pour des chars à faux. Le Grand Roi nous attend sur un terrain parfaitement plat, dit-il, et il passa sa paume sur le bois poli de la table qui lui faisait face. Il a fait boucher les trous et aplanir les bosses de manière à ce que ses chars puissent se déplacer à grande vitesse.

— Peut-être. Le fait est que personne n'a troublé notre marche d'approche, que nous avons pu nous ravitailler en toute tranquillité dans les villages et que nous allons franchir le Tigre sans difficulté.

— Mis à part le courant.

— Mis à part le courant, admit Alexandre. Il a dû pleuvoir en montagne. »

C'est alors que se présentèrent leurs amis, accompagnés de Néarque.

« Je vois que monsieur le secrétaire général a retrouvé un aspect présentable, observa Léonnatos en entrant. Quelle métamorphose ! Il y a quelques instants encore, on aurait dit un dindon mouillé.

— Ça suffit ! l'interrompit Alexandre. Et asseyez-vous. Nous devons discuter de choses importantes. »

Tout le monde prit place, y compris Péritas qui se coucha aux pieds de son maître dont il mordilla les sandales comme il en avait l'habitude depuis son plus jeune âge.

« À ce qu'il paraît, le Grand Roi nous attend sur une plaine aussi lisse qu'une table, à une journée de marche.

— Bien ! s'exclama Perdiccas. Alors, remuons-nous les fesses, je ne voudrais pas qu'il s'ennuie.

— Il y a tout de même un détail : la nouvelle qui a été communiquée à Eumolpos de Soles provient d'une source perse. Nous ne pouvons donc pas exclure l'hypothèse d'un piège.

— Oui, n'oublions pas Issos, grommela Léonnatos. Ce fils de chien s'apprêtait à nous baiser tous pour se sauver la peau du cul !

— Tais-toi ! s'écria Perdiccas. J'aurais bien voulu t'y voir. Pourquoi nous trahirait-il ? J'ai, pour ma part, confiance en lui.

— Moi aussi, l'approuva Alexandre. Mais ce n'est pas suffisant. Il est possible que cette rumeur ait été savamment répandue pour nous attirer dans une situation sans issue.

— Alors, quelles sont tes intentions ? demanda Lysimaque, versant un peu de vin dans les coupes de ses compagnons.

— Cette nuit, Héphestion nous dira s'ils sont effectivement postés aussi loin. Demain, nous franchirons le fleuve et poursuivrons notre route en direction de l'armée ennemie. Après avoir parcouru deux ou trois parasanges, nous enverrons une troupe d'éclaireurs en reconnaissance. Nous pourrons alors tenir un conseil de guerre et attaquer.

— Et les chars à faux ? l'interrogea Ptolémée.

— Nous ferons en sorte de les rendre inoffensifs, puis nous fondrons sur le centre de leur formation avec tous les moyens que nous possédons. Comme à Issos.

— Nous vaincrons et ils perdront. L'Asie nous appartient, commenta Néarque sur un ton laconique.

— Facile à dire, intervint Séleucos, mais imaginez un peu les machines épouvantables que nous devrons affronter dans la plaine : les nuages de poussière qu'elles soulèveront, le fracas de leurs roues, l'éclat que leurs faux projetteront en s'agitant follement sous le soleil. Je pense qu'ils tenteront de ravager notre centre pendant que leur cavalerie s'emploiera à nous déborder sur les côtés.

— Séleucos n'a pas tort, dit Alexandre, mais ce n'est pas le moment de préparer un plan de bataille. En ce qui concerne les chars, nous imiterons les « Dix Mille » à Cunaxa. Vous vous souvenez ? L'infanterie lourde s'effaçait en créant des couloirs où l'ennemi s'engouffrait sans créer de dommages, tandis que les archers se retournaient et frappaient dans le dos les auriges et les guerriers qui se tenaient à leurs côtés. C'est surtout la poussière qui m'inquiète : en l'absence de vent, il y aura une telle brume dès le début de la bataille qu'on ne pourra rien voir

à une palme de distance. Il faudra confier aux trompettes le soin de maintenir les liaisons entre les divers détachements. Mais pour l'heure, mangeons ; et réjouissons-nous, nous n'avons aucune raison de nous inquiéter : nous avons toujours gagné, et nous gagnerons cette fois encore.

— Penses-tu vraiment qu'un million d'hommes nous attend dans ce bout de désert ? demanda Léonnatos, visiblement troublé. Par Héraclès, je ne peux même pas les imaginer ! Qu'est-ce que ça représente, un million d'hommes ?

— Je vais te le dire, expliqua Eumène. Cela signifie que chacun d'entre nous devra en abattre vingt pour l'emporter. Et il en restera encore.

— Je n'y crois pas, dit Alexandre. Nourrir un million d'hommes en mouvement constant est presque impossible, sans parler de l'eau nécessaire aux chevaux et tout le reste. Je pense… je pense que l'armée de Darius n'en contient que la moitié, un peu plus qu'à Issos. De toute façon, je vous l'ai déjà dit : attendons de voir ce qu'il en est, une fois que nous serons directement en contact avec l'ennemi. »

Les domestiques commencèrent à servir le repas et Alexandre fit entrer des « compagnes » récemment arrivées de Grèce pour égayer ses amis. Il y avait parmi elles une Athénienne d'une grande beauté, une brune aux yeux brûlants et au corps si ferme qu'il évoquait celui d'une déesse.

« Quelle merveille ! s'exclama Alexandre à sa vue. N'est-elle pas sublime ? Savez-vous qu'elle a posé dans le plus simple appareil pour une statue d'Aphrodite que le grand Protogène a réalisée ? Elle se nomme Thaïs et a été déclarée « callipyge » de l'année, à Athènes.

— La plus belle paire de fesses de toute la ville, n'est-ce pas ? ricana Léonnatos. Peut-on les voir ?

— Chaque chose en son temps, fougueux bélier », répondit la jeune fille avec un sourire malicieux.

Léonnatos jeta vers Eumène un regard perplexe : « C'est la première fois qu'une femme m'appelle « fougueux bélier ». D'après toi, c'est un compliment ou une insulte ?

— Ne force pas trop ton cerveau, car tu risques de souffrir, répliqua Eumène. Quoi qu'il en soit, ce surnom ne me semble pas si mal. D'après moi, tu l'as impressionnée. »

D'autres « compagnes », fort belles, firent leur apparition. Elles allèrent s'allonger près des convives tandis qu'on servait le repas. En qualité de chef du symposion, Ptolémée avait décidé que le vin serait coupé d'une part d'eau, une décision qui recueillit l'approbation générale.

Quand les invités se furent restaurés et qu'ils commencèrent à être légèrement gris, Thaïs se mit à danser. Elle ne portait qu'un court chiton sur son corps nu, et chaque fois qu'elle virevoltait, elle offrait généreusement au regard des spectateurs ce pour quoi on lui avait décerné une récompense à Athènes et qui lui avait valu de poser pour Protogène dans l'attitude d'Aphrodite.

Soudain, elle saisit une flûte sur une table et accompagna sa danse au son de l'instrument. Alors la musique sembla revêtir son corps, qui tournoyait de plus en plus vite avant de s'arrêter brusquement dans une cascade de notes aiguës, presque stridentes. Thaïs s'aplatit sur le sol, telle une bête sauvage qui s'apprête à s'élancer, le souffle court et le corps recouvert de sueur. Puis elle reprit sa flûte, dont elle tira une mélodie qui parvint aux oreilles des sentinelles, à leur poste. Une douce mélodie qu'elle associa aux mouvements les plus souples et aux gestes les plus lascifs.

Les rires et les plaisanteries se turent. Le roi lui-même contemplait avec fascination les tourbillons qui suivaient le rythme de la musique jusqu'au paroxysme. L'espace restreint de la tente paraissait entièrement envahi par la présence de la jeune femme, imprégné par l'odeur de sa peau et de ses cheveux aux reflets bleutés. Cette danse dégageait une énergie irrésistible, un charme puissant, et en un éclair Alexandre se souvint d'un moment de sa vie passée : l'instant où s'étaient élevées les notes de la flûte dont sa mère jouait au cœur d'une forêt d'Éordée, déchaînant dans la nuit une danse orgiaque, le komos de l'ivresse dionysiaque.

Lorsque Thaïs s'effondra sur le sol, hors d'haleine et épuisée, les yeux de tous les invités brûlaient d'un désir et d'une

convoitise effrénés, mais ils se gardèrent de bouger, guettant la réaction du roi. Soudain, un hennissement et un martèlement de sabots brisèrent la tension spasmodique de ce moment. Héphestion fit irruption sous la tente, couvert de sueur et de poussière. « L'armée de Darius se trouve à une demi-journée de marche, dit-il en haletant. Ils sont des centaines de milliers, leurs feux brillent dans le noir comme les étoiles dans le ciel, leurs cors de guerre ne cessent de s'interpeller d'un bout à l'autre de la plaine. »

Alexandre se leva et balaya l'assistance du regard comme s'il s'extirpait brusquement d'un rêve, puis il dit : « Regagnez vos tentes. Demain, nous franchirons le gué, et lorsque le soleil se couchera, nous tiendrons un conseil de guerre non loin de l'armée perse. »

11

Le courant du Tigre était relativement fort, même à l'endroit du gué, et les fantassins qui tentèrent les premiers de le franchir se trouvèrent bientôt en difficulté car, au centre du fleuve, l'eau leur arrivait à la poitrine. Leurs boucliers surtout les encombraient : en position normale, ils offraient trop de résistance à l'eau, et les hommes étaient alors obligés de les abandonner ; s'ils les levaient au-dessus de leur tête, ils étaient déséquilibrés et emportés par le courant.

Parménion donna l'ordre de tendre deux câbles entre les deux rives et de former deux doubles cordons d'hommes sans boucliers, reliés les uns aux autres, l'un à l'amont du gué afin de briser la force de l'eau, et l'autre à l'aval pour leur permettre de rattraper ceux qui étaient renversés par les flots impétueux. À l'abri de cette barrière humaine, le général fit passer le reste de l'infanterie lourde. La cavalerie traversa ensuite le fleuve, précédant les chars qui transportaient le ravitaillement, les femmes et les enfants. Quand la tête de l'armée parvint en vue des rangs ennemis au début de l'après-midi, la queue était encore sur la rive du Tigre, et il fallut attendre la fin de la journée pour que toutes les forces se trouvent enfin réunies.

Ainsi qu'il l'avait promis, le roi tint un conseil de guerre après le coucher du soleil. Les deux armées étaient si proches que les sentinelles macédoniennes pouvaient entendre les appels que les factionnaires perses se lançaient d'un bout à l'autre de la vaste plaine de Gaugamèle.

À la tombée du soir, alors que le premier tour de ronde se mettait en place, on alluma une lanterne sous la tente d'Alexandre, et l'on vit bientôt se présenter, l'un après l'autre, les compagnons et les généraux du haut commandement : Coïnos, Simmias, Méléagre, Polysperchon, derrière Parménion et Cleitos le Noir. Ils saluèrent tous le roi et l'embrassèrent sur la joue, puis ils se rassemblèrent autour de la table où les

officiers chargés de la marche avaient dessiné le schéma du plan de bataille. Les divers détachements d'infanterie et de cavalerie étaient représentés par des pions de couleurs différentes provenant de l'échiquier du roi.

« Il est presque certain que Darius lancera ses chars contre nous pour désunir nos rangs et bouleverser la phalange, commença Alexandre. Mais nous avancerons de biais par rapport à l'ennemi, qui nous débordera certainement du fait de son écrasante supériorité numérique, et nous essaierons de contourner la portion de terrain que le Grand Roi a fait aplanir pour ses chars. Dès que vous les verrez bouger, vous ordonnerez aux hommes de faire le plus de bruit possible en hurlant et en frappant leurs boucliers de leurs épées afin d'effrayer les chevaux. Quand ceux-ci seront à leur portée, les archers et les frondeurs viseront les auriges et tenteront de les abattre. Cela devrait mettre bon nombre d'entre eux hors d'état de combattre, mais les chars qui continueront sur leur lancée risqueront de causer encore beaucoup de dommages. Alors, d'une sonnerie de trompette, les commandants de compagnie donneront l'ordre de les laisser passer en ouvrant des couloirs dans les rangs, avant de les frapper dans le dos.

« Quand la charge des chars de guerre sera terminée, la phalange avancera au centre, précédée par la cavalerie lourde des hétairoï et des attaquants thraces et agrianes. Je mènerai moi-même la Pointe à travers la formation de Darius. Il nous faudra enfoncer et isoler leur aile gauche, converger au centre, pousser Darius et la garde royale des Immortels contre la phalange. Les bataillons de Cratère et de Perdiccas devront résister au choc et contre-attaquer. À l'extrémité de notre flanc gauche, le général Parménion attendra le moment opportun pour assener le coup définitif avec trois bataillons de pézétairoï et la cavalerie thessalienne. L'aile droite de notre alignement sera tenue par les alliés grecs et les mercenaires que le Noir coordonnera : ils auront pour tâche de résister à d'éventuelles manœuvres de débordement de l'aile gauche perse afin de permettre à la Pointe de briser le centre ennemi. Avez-vous des questions ?

— Une seule, dit Séleucos. Pourquoi acceptons-nous le combat sur un terrain que l'ennemi a choisi ? »

Alexandre sembla hésiter à lui répondre, puis il s'approcha de lui et plongea ses yeux dans les siens. « Sais-tu combien de forteresses parsèment l'empire de Darius d'ici aux montagnes du Paropamisos ? Combien de cols fortifiés, combien de citadelles et de villes murées ? En essayant de nous en emparer nous verrions nos cheveux blanchir dans un effort vain et massacrant, nous perdrions nos soldats en une lente stillation, nous saignerions à blanc notre pays en lui ôtant toute sa jeunesse et en le condamnant à un déclin rapide. Darius a monté un plan habile pour m'attirer dans cet endroit et m'anéantir. J'ai fait semblant de mordre à l'hameçon. Il ignore que j'ai pris volontairement cette décision et que je finirai par le battre.

— Et comment ? demanda encore Séleucos sans baisser les yeux.

— Tu le verras à l'aube, répliqua Alexandre. C'est tout pour aujourd'hui. Rejoignez vos détachements et essayez de dormir, car il faudra que vous donniez demain jusqu'à votre dernière goutte de sueur et votre dernière étincelle d'énergie. Que la fortune et les dieux vous soient favorables. »

Les membres de l'assistance se saluèrent et s'éloignèrent. Alexandre les accompagna jusqu'au seuil de sa tente et, quand ils furent sortis, marcha jusqu'à l'enclos de Bucéphale, désireux de le nourrir et de l'abreuver lui-même. Tandis que le cheval plongeait le nez dans un seau rempli d'orge, le roi lui parlait et lui caressait la crinière. « Mon beau Bucéphale, mon grand ami… Demain, ce sera ta dernière bataille, je te le promets. Tu n'apparaîtras ensuite que dans les parades, tu ne me porteras plus que pour mes entrées triomphales dans les villes, ou quand nous irons galoper, toi et moi, dans les collines de la Médie, le long des rives du Tigre ou de l'Araxe. Mais il faudra d'abord que tu me conduises à la victoire, Bucéphale. Il faudra que, demain, tu galopes plus vite que le vent, plus vite que les flèches et que les traits perses : rien ne devra résister à ta fougue. »

L'animal leva sa tête fière en soufflant et en remuant la crinière.

« Tu m'as compris, Bucéphale ? Tu piétineras les cavaliers mèdes et cissiens, les Hyrcaniens et les Chorasmiens, tu entraîneras tous tes compagnons dans ta charge, tu seras le tonnerre qui déchire les montagnes, et les cinq cents cavaliers de la Pointe feront trembler la terre dans ton sillage. »

L'étalon racla la terre de son sabot et se cabra soudain dans un hennissement de défi, puis il parut se calmer et posa son museau sur la poitrine de son maître, en quête d'une caresse. Il voulait lui dire qu'il était prêt et que rien au monde n'arrêterait son galop.

Alexandre déposa un baiser sur son front et le quitta. Il se dirigea vers la tente de la reine mère Sisygambis, qui se dressait à l'ombre d'un bosquet de sycomores, à la limite du campement. Il se fit annoncer, et un eunuque l'introduisit dans le centre du pavillon, où la souveraine le reçut, assise sur son trône.

Alexandre attendit qu'elle l'autorise à prendre place, ainsi que le voulait l'usage de la cour, puis il commença :

« Grande Mère, je suis venu te dire que nous nous apprêtons à combattre Darius dans un affrontement décisif, sans doute le dernier. Quand le soleil se couchera, l'un de nous deux aura péri et je ferai tout mon possible pour gagner cette bataille.

— Je le sais, répondit Sisygambis.

— Cela pourrait avoir pour conséquence la mort de ton fils. »

La reine mère hocha gravement la tête.

« Ou la mienne », ajouta bientôt Alexandre.

Sisygambis leva ses yeux embués et soupira. « Ce sera dans les deux cas une journée funeste pour moi. Quoi qu'il arrive, quelle que soit l'issue du combat. Si tu gagnes, je perdrai mon fils et ma patrie. Si tu perds ou si tu es tué, je perdrai un être que j'ai appris à aimer. Tu m'as donné un amour filial et tu as respecté les membres de ma famille comme jamais aucun vainqueur ne l'a fait. Toi aussi, mon garçon, tu t'es gagné une place dans mon cœur. Voilà pourquoi je ne pourrai que souffrir, voilà pourquoi je n'aurai pas le réconfort de prier d'un cœur serein Ahura-Mazda afin qu'il apporte la victoire à mes soldats. Va, Alexandre, et puisses-tu voir sans dommage le couchant de demain. C'est la seule bénédiction que je sois en mesure de te donner. »

Le roi s'inclina et sortit. Il marcha jusqu'à sa tente. À l'heure qui précédait le repos, le camp était en pleine activité : rassemblés en cercle et assis par terre, les soldats consommaient leur dernier dîner et s'encourageaient mutuellement dans l'imminence de l'affrontement mortel. Ils se racontaient des bravades, buvaient, jouaient aux dés l'argent qu'Eumène leur versait généreusement désormais, s'amusaient du spectacle de la danse des prostituées qui suivaient l'armée avec des moyens de fortune. D'autres passaient cette soirée dans le camp des marchands, où ils avaient à présent une compagne fixe et parfois des petits enfants auxquels ils s'attachaient de plus en plus au fil des jours.

En cette heure cruciale, l'existence de sentiments profonds était à la fois une source de réconfort et d'inquiétude pour eux, du fait de l'incertitude de l'affrontement qui se préparait, de l'imminence de la bataille qui pouvait les combler de gloire ou d'argent mais aussi les conduire à la mort, ou pis encore, à une humiliante servitude pour le restant de leurs jours.

Alexandre regagna sa tente après avoir traversé le camp d'un bout à l'autre. Sur le seuil, il trouva Leptine qui lui baisa les mains. « Mon seigneur, tu as reçu une étrange visite. Un homme est venu, il a apporté un plat pour ton dîner. Je ne l'avais jamais vu, mais à ta place je me méfierais : ce mets pourrait être empoisonné.

— L'as-tu jeté ?

— Non, mais…

— Montre-le-moi. »

Leptine l'accompagna dans les quartiers destinés aux banquets et lui indiqua une assiette posée sur la table royale. Alexandre sourit et secoua la tête. « Grive à la broche. » Puis il la toucha. « Elle est encore chaude. Où est-il ?

— Il est parti, mais il a laissé ceci. »

Elle lui tendit un minuscule rouleau de papyrus. Alexandre le parcourut rapidement, puis il sortit en toute hâte et appela son écuyer : « Fais-moi préparer sans tarder mon bai de Sarmatie. »

L'écuyer se précipita vers les enclos et revint rapidement avec le cheval harnaché. Le roi sauta sur son dos et s'élança au

galop sans que sa garde ait le temps de comprendre ce qui se passait. Quand les soldats furent prêts à lui emboîter le pas, Alexandre avait déjà disparu dans le désert.

12

Alexandre atteignit un petit village composé de quelques maisons de briques crues et de bitume, situé à mi-chemin entre son camp et le fleuve que son armée avait traversé ce jour-là. Il se dirigea vers un puits, à proximité de quelques palmiers, mit pied à terre et attendit.

Quelques instants plus tard, la lune apparut derrière un groupe de modestes hauteurs qui bordaient la plaine vers l'est. Elle diffusa sa clarté sur l'étendue de chaumes qui entourait le village, pareille à un anneau doré, et sur le désert qui s'étendait au-delà de ce petit espace cultivé. Alexandre laissa son cheval brouter les quelques touffes d'herbe qui poussaient entre les palmiers et attendit. Enfin, il aperçut une silhouette ondoyante se détacher sur une piste un peu plus large qu'un sentier, en provenance du sud : Eumolpos de Soles arrivait à dos de chameau.

« Tu peux descendre en toute tranquillité, lui dit Alexandre en remarquant son air méfiant. Péritas est resté au camp.

— Salut, ô grand roi et seigneur de l'Asie », commença l'informateur.

Mais Alexandre, qui disposait de peu de temps, l'interrompit : « Es-tu parvenu à en savoir plus, depuis que tu m'as écrit ton message ?

— Je dois te dire la vérité. Je savais que Mazéos était très abattu et qu'il jugeait l'empire de Cyrus le Grand sur le déclin, et j'avais demandé à Héphestion de le persuader de passer dans notre camp lorsqu'il aurait atteint le gué de l'Euphrate à Thapsaque. Mais en vain : Héphestion estime sans doute que pousser un adversaire à la désertion est une entreprise déshonorante.

— Je suis de son avis.

— Disons plutôt qu'il est du tien.

— Si tu préfères.

— Bien. Sauf que la déesse Fortune s'est tournée de notre côté : à l'évidence, elle a un faible pour toi, mon roi. Tu ne le croiras peut-être pas, mais c'est Héphestion lui-même qui a servi de contact à Mazéos. Celui-ci lui a remis une statuette en le priant de me l'offrir de sa part. Je l'ai reçue entre Tyr et Damas, où j'expédiais certaines affaires. Les caractères barbares que j'ai pu lire sur sa base disaient : « Brise cette statuette. » Et c'est ce que je me suis empressé de faire. À l'intérieur, j'ai trouvé le message de Mazéos dont je t'ai livré le contenu par le biais d'un courrier qui t'a rejoint au moment où tu arrivais en vue du gué du Tigre avec ton armée. Mais j'ai voulu venir moi-même afin de vérifier que le message t'avait été fidèlement rapporté.

— Oui. J'ai vu ta grive à la broche.

— Remarquable, n'est-ce pas ? Mes serviteurs en avaient capturé quelques-unes ce matin au moyen de leurs filets, et c'est ainsi que j'ai eu l'idée de te faire passer mon mot d'ordre d'une façon originale.

— Tu y es parvenu.

— Alors, quels sont les termes exacts du message que t'a délivré mon courrier ?

— Mazéos m'offre son aide sur le champ de bataille, en échange de quoi il me prie de le reconfirmer dans sa charge de satrape de Babylonie. Il dit qu'il sera posté sur l'aile droite de l'armée de Darius, et que je pourrai ainsi alléger sans danger ma gauche pour concentrer mes forces de l'autre côté, où je risque d'être débordé. Ai-je bien compris ?

— Parfaitement. C'est une proposition honnête, ne crois-tu pas ?

— Aurais-tu confiance en un déserteur ?

— Oui, si la proposition est avantageuse pour les deux parties, et elle me paraît l'être. Mazéos croit que Darius ne pourra pas te battre. Il est persuadé que tu l'emporteras et il t'offre donc un avantage en échange d'un autre.

— Et s'il mentait ? Je dégarnirais mon flanc gauche pour renforcer mon aile droite en prévision d'un débordement de la cavalerie perse à cet endroit. Et Mazéos enfoncerait ma gauche, me prendrait à revers au moment où je m'apprête à lancer l'attaque de la Pointe. Un désastre. Disons même la fin.

— C'est vrai, mais refuser de courir ce risque en repoussant la promesse de Mazéos ne balaiera pas tout risque de défaite, leur armée est plus importante que la tienne, et tu as accepté de combattre sur un champ de bataille qu'ils ont eux-mêmes choisi. Un beau dilemme.

— Et pourtant, je ne vais pas tarder à regagner ma tente, où je dormirai sereinement. »

Eumolpos scruta les traits de son interlocuteur à la lumière incertaine de la lune, mais il ne parvint pas à y lire ses intentions. « Que dois-je dire à Mazéos, cette nuit ? demanda-t-il. Comme tu le vois, je me suis déguisé en marchand syrien, et je vais bientôt le retrouver pour lui donner une réponse. »

Alexandre saisit les rênes de son bai, et l'enfourcha. « Dis-lui que j'accepte, répliqua-t-il en talonnant sa monture.

— Attends ! l'arrêta Eumolpos, tu seras peut-être intéressé par une autre nouvelle : le fils de Barsine se trouve au campement de Darius, et il a l'intention de prendre part à la bataille de demain. »

Alexandre se figea un moment, comme paralysé par cette nouvelle, puis il sursauta et éperonna l'étalon, disparaissant dans un nuage de poussière. Eumolpos secoua la tête et, après avoir réfléchi à ce court entretien, fit agenouiller son chameau récalcitrant et grimpa non sans efforts sur son bât. Il bascula vers l'avant tandis que l'animal levait son postérieur et faillit tomber à la renverse quand celui-ci déplia ses pattes antérieures. Enfin, il le talonna maladroitement, le poussant au trot en direction du camp perse.

Bientôt, Alexandre vit un détachement d'hétairoï de la garde royale, conduit par Héphestion, se précipiter vers lui. Il s'arrêta. « Où allez-vous ? dit-il.

— Où allons-nous ? s'écria Héphestion hors de lui. Et tu as besoin de le demander ? Nous venons te chercher ! Tu quittes le camp sans rien dire à personne, et tu te promènes en pleine nuit dans un territoire infesté de patrouilles ennemies, la veille d'une bataille qui décidera de notre sort. Heureusement, une sentinelle t'a vu et a fait son rapport à son commandant. Nous sommes à moitié morts de peur et… »

Alexandre l'interrompit d'un geste de la main. « Il s'agissait d'une affaire que je devais mener moi-même, mais il est bien que vous soyez là. Qui est le commandant de ce détachement ? »

Un montagnard de la Lyncestide s'avança. « C'est moi, sire et je m'appelle Euphranor.

— Écoute-moi bien, Euphranor. Pendant que nous regagnerons le camp, tu iras avec tes hommes jusqu'à un village situé à une dizaine de stades le long de cette piste, et tu y laisseras la moitié de ton escadre aux ordres d'un soldat de confiance. Avec l'autre moitié, tu iras jusqu'à la rive du Tigre et tu patienteras. Quand tu entendras crier de l'autre côté : « Où se trouve la route qui mène à Babylone ? », tu répondras : « La route passe par ici ! » Puis tu escorteras ces hommes jusqu'au campement et les mettras aux ordres de Cratère.

— Autre chose, sire ?

— Non, Euphranor. Exécute bien les ordres que je t'ai donnés. Il en va de notre salut à tous.

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles : aucun étranger ne passera entre le gué et le village sans nous en avoir demandé l'autorisation. C'est ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

— Exactement. Il est l'heure de partir.

— Qui attendons-nous ? l'interrogea Héphestion en faisant tourner son cheval.

— Tu verras. Et maintenant, rentrons : il nous reste peu de temps avant l'aube. »

Ils regagnèrent le camp et se séparèrent : Héphestion rejoignit sa subdivision de la Pointe et Alexandre se dirigea vers la tente de Barsine. Elle vint à sa rencontre et l'embrassa : « J'ai entendu dire que tu avais quitté le camp sans escorte, et j'étais inquiète. »

Alexandre la serra contre sa poitrine sans mot dire.

« Demain, tu prendras la tête de ta cavalerie, c'est ça ?

— Oui.

— Pourquoi t'exposer à un péril mortel ? S'il t'arrivait quelque chose, tes hommes seraient privés de chef.

— Les rois ont des privilèges, mais ils doivent être prêts à mourir avant leurs hommes chaque fois que ceux-ci affrontent un danger. Ecoute, Barsine : le campement perse se trouve à

huit ou neuf stades dans cette direction. Il y a là ton père Artabaze et… ton fils. » Le regard de Barsine se voila soudain de larmes. « Si tu désires les rejoindre, continua-t-il, je vous ferai escorter, Phraatès et toi, jusqu'au premier poste de garde perse.

« C'est ce que tu souhaites ? l'interroge Barsine.

— Non. Je veux que tu restes auprès de moi, mais je comprends que ton cœur est partagé, et que, pour cette raison, tu ne pourras jamais être heureuse. »

Barsine lui caressa le visage et les cheveux, puis elle dit : « Je suis ta femme, je resterai.

— Si tu es ma femme, fais-moi tout oublier en cette nuit qui précède la bataille, caresse-moi comme tu n'as jamais caressé aucun homme, donne-moi tout le plaisir dont tu es capable. Demain, je pourrais ne plus être qu'une poignée de cendres. »

Sans attendre sa réponse, il couvrit de baisers son cou et ses seins, caressa son ventre et ses cuisses en l'étreignant avec une force irrésistible. Barsine sentit émaner de sa peau une chaleur qui se transforma en fièvre, elle respira le parfum de ses cheveux et l'odeur musquée que dégageait son aine, puis elle s'abandonna à la vague de plaisir qui coulait en elle comme son sang et son souffle.

Elle se déshabilla tandis qu'il ne cessait de la caresser et de l'embrasser, puis elle dévêtit son amant sans aucune pudeur. Elle baisa avidement ses lèvres et sa poitrine avant de l'entraîner sur le tapis. Ses mains parcoururent le ventre et les cuisses d'Alexandre, ses lèvres épousèrent les siennes. Alors, envahi par un désir ardent, il la prit avec toute la force dont il était capable, comme s'il jouissait de son corps et de son amour pour la dernière fois. Bientôt, il vit ses yeux s'illuminer et son visage se transfigurer sous l'effet d'un plaisir de plus en plus intense, il sentit ses ongles s'enfoncer dans sa chair et l'entendit enfin crier sans retenue ce que seuls les dieux peuvent donner aux mortels.

Il s'abandonna sur le tapis et, après avoir répondu à d'autres caresses et d'autres baisers passionnés, il finit par se lever.

« Reste, je t'en prie, lui dit Barsine.

— C’est impossible. Je veux que mes hommes me trouvent demain dans la solitude qui précède l’épreuve suprême. Les sentinelles qui achèveront le dernier tour de garde doivent savoir qu’elles ont veillé dans la nuit sur la solitude de leur roi. Adieu, Barsine. Si je devais mourir demain, ne me plains pas : c’est un privilège que de tomber sur le champ de bataille, d’échapper à une longue vieillesse et à la décadence de l’esprit et du corps, à l’extinction lente et inexorable du regard. Rejoins ton peuple et tes fils, et vis sereinement ta vie en pensant que tu as été aimée comme nulle autre femme au monde. »

Barsine l’embrassa une dernière fois avant qu’il ne disparaisse au-delà du seuil. Elle n’eut pas le courage de lui dire qu’elle attendait un enfant de lui.

13

Le général Parménion le réveilla en pénétrant sous sa tente. « Sire, c'est l'heure », dit-il. Il portait une armure de combat et Alexandre lui lança un regard admiratif : malgré son âge avancé, le vieux guerrier était encore aussi droit et aussi robuste qu'un chêne. Le roi se leva et, encore nu, avala le « gobelet de Nestor » que Leptine lui avait préparé. Deux ordonnances le vêtirent et lui passèrent sa cuirasse, une autre lui apporta son bouclier et son casque étincelant en forme de tête de lion à gueule ouverte.

« Général, commença Alexandre, une journée d'incertitude s'annonce. Nous ignorons notamment ce qui se produira sur l'aile gauche. Voilà pourquoi j'ai décidé de t'en confier le commandement. Le Noir guidera l'aile droite.

« Nous avancerons, nos ailes pratiquement repliées sur les côtés, comme un faucon qui se jette sur sa proie, jusqu'à ce que les Perses décident de nous arrêter et de lancer sur nous leur aile droite. Alors, je conduirai la charge et briserai en deux leur front. Pendant que j'opposerai la Pointe à l'ennemi, tu tourneras ton flanc. Je sais que tu résisteras, je sais que rien ne te fera céder.

— Je ne céderai pas, sire. »

Alexandre secoua la tête. « Tu es toujours aussi guindé… et pourtant tu m'as fait sauter sur tes genoux quand j'étais petit. »

Parménion acquiesça. « Je ne céderai pas, mon garçon, tant que je respirerai. Que les dieux nous assistent. »

Quand le roi sortit, il vit qu'Aristandre avait immolé une victime au centre du camp, et qu'il brûlait un holocauste. La fumée rampait sur le sol comme un long serpent, trouvant difficilement la voie du ciel.

« Que disent les auspices, devin ? »

Aristandre se tourna vers lui avec ce mouvement caractéristique qui rappelait si tragiquement au jeune homme

son père Philippe. Il dit : « Ce sera la journée la plus dure de ta vie, Alexandre, mais tu vaincras.

— Que le ciel veuille t'entendre », répliqua Alexandre en saisissant les rênes de Bucéphale que lui tendait un palefrenier.

Le camp était en pleine activité : des ordres secs résonnaient de toutes parts, les escadrons de cavalerie prenaient position, les détachements d'infanterie s'alignaient en ordre de marche. Alexandre bondit sur son cheval, l'éperonna et rejoignit la tête de la Pointe, déjà parfaitement rangée. Héphestion se plaça à ses côtés. Il était suivi de Ptolémée et de Léonnatos, entièrement recouvert de fer, serrant dans son poing une énorme hache. Derrière les deux hommes, Lysimaque, Séleucos et Philotas précédaient le reste de l'escadron et les autres subdivisions de la cavalerie des hétairoï. En tête de l'armée et sur le flanc gauche, les Thraces et les Agrianes couraient. À gauche venaient les bataillons de la Phalange ainsi qu'un détachement d'attaquants menés par leurs commandants : Coïnos, à la tête du premier bataillon, Perdiccas, Simmias et Polysperchon. Cratère fermait la marche avec les Thessaliens. Sur la droite, les huit bataillons des alliés grecs étaient déjà en place, suivis par une file de fantassins thraces et triballes si longue qu'elle contournait les tentes de la famille royale et celles qui contenaient le ravitaillement.

Le roi leva la main et les trompettes donnèrent le signal de départ. La Pointe se mit au pas derrière Alexandre, qui la conduisit jusqu'à la limite extérieure du campement. C'est alors qu'apparut l'armée du Grand Roi, précédée par le son des cors de guerre. Elle occupait un front énorme, derrière des centaines de bannières et d'étendards, et le soleil qui se levait à ce moment-là faisait briller les armes dans le nuage de poussière qu'elle soulevait, comme des éclairs dans un nuage orageux.

Léonnatos parcourut du regard l'immense formation, d'un bout à l'autre de la plaine, et murmura entre ses dents : « Grand Zeus ! » Mais le roi ne montrait aucun signe d'étonnement face à ce spectacle grandiose, il continuait d'avancer au pas tandis que Bucéphale arquait son encolure puissante soufflait et mâchait le mors.

Derrière lui, l'armée commençait à se déployer, escadron par escadron, bataillon par bataillon, au rythme des tambours, dans le fracas que produisaient le pas cadencé des guerriers et le piétinement sec des chevaux. À leur gauche s'ouvrait le vaste terrain plat qui les séparait du front perse. Alexandre préféra virer à droite pour atteindre une bande de terre irrégulière et légèrement vallonnée.

L'ennemi s'en rendit compte aussitôt. On entendit une nouvelle fois les cors émettre leur son grave et prolongé puis toute la partie gauche de l'armée perse, composée de cavaliers scythes et bactriens, s'élança dans une manœuvre enveloppante. Au signal d'Alexandre, les archers agrianes poussèrent leurs chevaux vers les cavaliers adverses, décochant des nuées de flèches, puis un escadron d'hétairoï se jeta en avant pour freiner l'ennemi. Incroyablement calme, le roi poursuivait sa route au pas, à la tête de la Pointe. Seuls les cavaliers de son entourage remarquèrent le battement irrégulier de ses cils et les rigoles de sueur qui coulaient sur ses tempes.

Les hétairoï éperonnèrent leurs montures, dévorant rapidement l'espace qui les séparait de la vague impétueuse des cavaliers asiatiques. L'impact fut effroyable : des centaines de chevaux roulèrent au sol et autant de cavaliers se retrouvèrent à terre. Mais, bien que blessés et meurtris, ceux-ci se relevèrent aussitôt et se livrèrent des duels mortels dans un enfer de poussière, de hennissements et de hurlements. On vit s'élever un nuage de poussière qui couvrit presque entièrement le théâtre de la bataille, si bien qu'il fut impossible de distinguer ce qui se passait et comment ce premier combat se déroulait. Après avoir utilisé toutes leurs flèches, un certain nombre d'Agrianes saisirent leurs poignards et se lancèrent dans la mêlée, entraînés par leur fureur barbare, engageant de sauvages corps à corps avec les cavaliers ennemis, qui filaient comme des fantômes dans la brume épaisse.

Des sonneries de trompette retentirent avec insistance sur la gauche. Léonnatos posa la main sur l'épaule d'Alexandre : « Dieux du ciel, regarde ! s'écria-t-il. Les chars, les chars à faux ! » Mais le roi ne prit même pas la peine de lui répondre.

Au centre de la formation perse, les épouvantables machines s'élançaient vers le flanc gauche formé par les Macédoniens. Perdiccas, qui les avait aussitôt remarquées, s'écria : « Attention, soldats, attention ! Tenez-vous prêts ! »

Mais au même moment, un groupe de cavaliers ennemis se propulsa de biais, traînant derrière lui des fagots qui soulevèrent un rideau impénétrable de poussière, dissimulant les chars aux yeux des Macédoniens. Seul le soleil parvenait de temps à autre à faire briller d'éclats funestes les faux qui tournoyaient sur les essieux des roues ou fendaient l'air des deux côtés de la caisse et aux extrémités des jougs.

Perdiccas et les autres commandants ordonnèrent aux trompettes de sonner l'alarme afin que les fantassins se tiennent prêts à ouvrir leurs rangs dès que les chars surgiraient de la poussière. Mais ceux-ci débouchant à moins d'un stade de distance, ils ne purent tous réagir en temps voulu aux signaux hissés sur les étendards des chefs de subdivisions. En certains endroits, les rangs s'ouvrirent et les chars les traversèrent sans dommage, mais ailleurs, ces sinistres véhicules fondirent sur les Macédoniens à toute allure, fauchant les soldats comme des épis de blé, tranchant leurs têtes aux yeux encore écarquillés et stupéfaits. Nombre d'entre eux furent touchés aux jambes par les faux tournoyantes qui jaillissaient des essieux, et horriblement mutilés, d'autres emportés en pleine course par les attelages, piétinés par les sabots des chevaux et déchiquetés par les pointes ferrées que les Perses avaient fixées sous les caisses. Pourtant, l'armée continua d'avancer derrière Alexandre selon le dispositif oblique qu'il avait établi. Les Macédoniens avaient désormais couvert plus d'un tiers de la vaste zone que Darius avait aplanie pour donner le champ libre à ses chars et ses chevaux, et ils marchaient encore au pas cadencé, au rythme des roulements de tambours.

Le deuxième détachement d'archers agrianes se jeta sur les auriges, qu'ils décimèrent. D'autres, à cheval, poursuivirent ceux qui avaient traversé les rangs macédoniens pour les abattre dans le dos à coups de javelots. Mais déjà, la cavalerie lourde des Scythes et des Bactriens, aux ordres de Bessos, repoussait les escadrons d'hétairoï, numériquement inférieurs, et

commençait à effectuer une vaste manœuvre enveloppante vers l'extrémité droite, où avançaient les alliés grecs. Dès qu'ils virent les cavaliers barbares fondre sur eux à bride abattue, ceux-ci s'écrièrent :

Alalalàï !

Puis ils resserrèrent les rangs et leur opposèrent un mur de boucliers et de lances. Dans le vacarme des cris et des hennissements, Alexandre poussa Bucéphale à une allure moyenne, caracolant à travers la plaine. À ses côtés, un héraut brandissait l'étendard argéade dont l'étoile d'or étincelait sous le soleil, déjà haut dans le ciel.

D'autres sonneries de trompette s'échappèrent de la gauche et une nouvelle avalanche de cavaliers parthes, hyrcaniens et mèdes se jeta en avant à toute allure pour s'enfoncer entre les bataillons de Perdiccas et de Méléagre, en tête, et ceux de Simmias et de Parménion, en queue. Ils étaient conduits par Mazéos ! Ils se glissèrent dans les rangs de l'infanterie et, pareils à un fleuve en crue, se dirigèrent vers le camp. Parménion hurla à Cratère : « Arrête-les ! Lance les Thessaliens ! » Et Cratère lui obéit. Il fit signe à son trompette d'emboucher son instrument, et l'homme sonna la charge pour les deux escadrons de cavalerie thessalienne qui avançaient à l'extrême gauche, comme ultime réserve. Les Thessaliens coupèrent la route à la troupe de Mazéos et engagèrent contre elle un combat furieux. Parménion leur envoya bien vite un détachement d'écuyers et d'attaquants pour leur prêter main forte.

« Ils essaient de libérer la famille royale ! cria-t-il. Ne les laissez pas passer ! » L'extrémité de l'aile gauche n'était plus qu'un enchevêtrement de fantassins et de cavaliers, qui se livraient une bataille effroyable et cruelle, où chacun tentait d'infliger à l'ennemi les blessures les plus dévastatrices en se disputant le moindre pouce de terrain avec une fureur sauvage.

Alexandre entendit la sonnerie désespérée des trompettes, mais il ne se retourna pas. Il ordonna au héraut de lever bien haut l'étendard afin que tout le monde puisse le voir. Puis il poussa son cri de guerre, si puissant et si aigu qu'il couvrit le vacarme du combat. Bucéphale piaffa, hennit et, poussé par le hurlements du roi, se jeta dans une charge furibonde en

martelant la terre de ses sabots de bronze, en soufflant comme une bête sauvage. Et la Pointe vola derrière lui dans un galop irrésistible. Les cinq escadrons d'hétairoï qui la suivaient s'ouvrirent en coin vers l'endroit où le centre de l'armée perse se détachait de son aile droite, engagée dans une manœuvre d'encerclement.

« Allez ! hurlait Alexandre. Allez ! » Il dégaina son épée et se lança sur le flanc de la garde des Immortels qui défendait le quadrige impérial. Toute la cavalerie macédonienne lui emboîta le pas, renversant quiconque tentait de s'interposer. La vitesse de Bucéphale et sa masse étaient telles que ceux qui le touchaient, ne fût-ce que de côté, étaient projetés à terre par le choc. Aux ordres du roi, la Pointe effectua une large conversion avant de se déployer sur un front de quatre rangs, flanquée des escadrons d'hétairoï, puis elle se précipita comme une avalanche de fer sur le côté et dans le dos du centre perse.

Pendant ce temps, le camp macédonien semblait presque perdu : les cavaliers mèdes et cissiens de Mazéos l'attaquaient en incendiant, détruisant et dévastant tout ce qu'ils trouvaient, tandis qu'un autre groupe se dirigeait vers les quartiers des femmes. Les Thessaliens se battaient comme des lions mais, du fait de leur infériorité numérique, commençaient à lâcher pied sous la poussée des escadres hyrcaniennes. Incertain face à l'issue du combat, Parménion combattait lui-même à l'épée et au bouclier, comme un jeune homme en pleine possession de ses moyens. Soudain, avisant une estafette qui passait près de lui, il lui cria : « File ! File auprès d'Alexandre et dis-lui que nous avons besoin d'aide ! Allez ! Va ! File ! » Et l'homme s'envola sur son cheval. Il sauta par-dessus des chars renversés, des pals déracinés et brûlés, il se faufila au milieu des guerriers engagés dans une féroce bagarre et atteignit le centre du terrain encore libre, conduisant sa monture vers l'étendard argéade qu'il apercevait au loin, au milieu d'une mêlée furibonde.

Heurtée de plein fouet et sur le côté, la garde de Darius, appuyée par un contingent fourni de mercenaires grecs, réagit courageusement, mais elle fut bientôt emportée par l'assaut de la troupe d'Alexandre. Aux côtés du roi, Héphestion brandissait sa grosse lance de frêne, embrochant tous ceux qui fondaient

sur lui. Léonnatos effectuait des moulinets avec sa hache, qui ruisselait déjà de sang, Ptolémée et Lysimaque maniaient avec fureur leur épée et leur sabre thrace, protégeant le roi et repoussant la contre-attaque incessante des mercenaires grecs et des Immortels perses. Le combat était acharné parce que personne ne voulait céder en songeant que c'était la dernière occasion de l'emporter sur l'ennemi, de sauver sa vie et sa patrie.

Sur l'aile gauche, la cavalerie de Bessos s'était fracassée contre la masse de l'infanterie lourde des Grecs, mais elle continuait de multiplier les assauts, pareille à des lames qui se brisent sur des rochers. Après avoir encerclé la formation grecque, les détachements des extrémités affrontaient les Thraces, qui défendaient le côté droit du campement, déjà en grande partie tombé aux mains des ennemis.

En effet, la situation à l'aile gauche était désespérée. Parménion et les siens étaient presque encerclés. Perdiccas, Méléagre et les autres officiers ne pouvaient leur prêter main forte car ils avaient reçu l'ordre de charger de face sur le centre de Darius, tandis que la cavalerie du roi s'obstinait à pousser par-derrière et de côté.

Mazéos atteignit la tente de Sisygambis et s'agenouilla devant elle en haletant : « Grande Mère, lui dit-il, vite, suis-moi ! Je t'offre la seule occasion de recouvrer ta liberté et ton autorité de souveraine, en rejoignant ton auguste fils ! »

Mais la reine demeura assise sur son trône, immobile. « Je ne puis te suivre. Je suis trop vieille pour monter à cheval. Laisse-moi attendre ici l'issue de cette journée, selon la volonté d'Ahura-Mazda. Va, ne perds pas de temps ! Emmène les concubines royales et leurs enfants, si tu le peux. »

Mazéos la supplia une nouvelle foi : « Je t'en conjure, grande Mère, je t'en conjure ! » Mais ce fut inutile. La reine ne bougea pas.

Non loin de là, un jeune guerrier faisait irruption sous une autre tente, celle où Barsine attendait la fin de ce terrible affrontement. Il ôta son casque, libérant ainsi sa chevelure luisante, et s'écria : « Mère ! Vite ! Je suis venu te libérer ! Vite,

viens avec moi ! Prends un cheval et suis-moi ! Où est mon frère ?

— Étéocle ! s'exclama Barsine, bouleversée. Mon fils ! »

Elle se précipita vers lui, les bras écartés. Mais au même instant, deux Agrianes surgirent à toute allure, brandissant de longs couteaux : ils avaient reçu l'ordre d'empêcher quiconque de toucher la femme d'Alexandre. Étéocle se dressa devant eux en dégainant l'épée de son père, au moyen de laquelle il tenta de les repousser, mais ce n'était qu'un enfant, ses coups n'avaient pas de force. L'un des Agrianes le toucha au bras et fit tomber son arme, tandis que l'autre lui assenait un coup mortel. Barsine se jeta vers son fils en hurlant : « Non ! C'est mon enfant ! » et l'arme de l'Agriane se ficha dans sa poitrine, la tuant sur le coup. Étéocle s'élança alors sur son adversaire en brandissant courageusement son poignard, mais le guerrier agriane esquiva le coup, auquel il répondit avec une précision meurtrière. Le jeune homme s'écroula sur le corps inanimé de sa mère en exhalant son dernier soupir.

Les valeureux Thessaliens avaient été chassés du camp, et les troupes de Mazéos s'apprêtaient à converger vers le centre du champ de bataille pour prendre à revers l'infanterie des hétairoï et les Thraces, qui résistaient encore face aux cavaliers de Bessos. Alors qu'ils se croyaient déjà vainqueurs, ils entendirent une sonnerie de trompette, suivie du hurlement de milliers de guerriers :

Alalalàï !

Ils virent ensuite surgir trois escadrons de la cavalerie thessalienne et macédonienne, qui s'étaient récemment enrôlés et avaient franchi le fleuve au cours de la nuit. Blessé au bras, épuisé par le combat, Cratère s'empara aussitôt d'un étendard et leur cria : « Hommes, à moi ! » Avisant un cheval qui passait non loin de lui, il saisit ses rênes et l'enfourcha, puis il galopa vers eux. Les nouvelles recrues se déployaient en un large front et avançaient déjà au pas de charge. Se plaçant à leur tête, Cratère les guida contre les Mèdes et les Hyrcaniens, contre les Cissiens et les Assyriens de Mazéos, engageant un terrible affrontement.

L’issue du combat se modifiait : Alexandre continuait à avancer d’une allure menaçante vers le centre ennemi, où il apercevait désarmais Darius sur son char de guerre. Le souverain macédonien décrocha un javelot de son étrier et visa. Protégé par ses compagnons, il le lança avec force, mais il rata sa cible : il toucha l’aurige, qui s’écroula sur le sol. Privé de conducteur, les chevaux s’emballèrent. Alors Darius attrapa leurs rênes et les poussa vers l’extrémité nord du camp, fuyant la bataille à grands coups de fouet. Malgré la fuite de leur roi, les Immortels poursuivirent leur combat avec un acharnement incroyable, même si son issue s’annonçait désormais fatale. Ils ne commencèrent à lâcher pied qu’en fin d’après-midi, harassés. La nouvelle de la mort du Grand Roi s’étant répandue, de nombreux détachements s’étaient enfuis. En revanche, Bessos fut rejoint par un courrier, qui lui apprit le départ de Darius. Il abandonna aussitôt la bataille qu’il avait engagée contre les Grecs de l’aile gauche. Craignant que la tiare impériale n’échoue entre les mains des Macédoniens, il se précipita avec ses cavaliers dans le sillage du roi en fuite, pour le protéger, ou pour devenir le seul maître de son destin. Encerclé par les renforts thessaliens et macédoniens, par les bataillons de Perdiccas et de Parménion, qui avait à nouveau contre-attaqué, Mazéos se rendit après avoir eu un instant la victoire à sa portée.

14

Alexandre traversait à cheval son campement en ruine, au milieu des flammes, des dévastations, au milieu d'un nuage de fumée âcre et stagnante. Tandis qu'il cherchait la tente de Barsine, il entendit les pleurs d'un enfant : Phraatès veillait sur les corps de sa mère et de son frère, encore enlacés dans une dernière étreinte.

Le roi mit pied à terre et s'approcha d'un air incrédule :

« O dieux ! s'écria-t-il, les yeux embués de larmes. Pourquoi, pourquoi réserver un destin aussi amer à d'innocentes créatures ? »

Il s'agenouilla près des deux corps ensanglantés. Tout doucement, il coucha Étéocle sur le dos et le recouvrit de son manteau, puis il se pencha sur Barsine, écarta ses cheveux et lui caressa délicatement le front. Les yeux de sa maîtresse conservaient encore l'éclat de ses dernières larmes, ils semblaient fixer dans le ciel un point hors de portée des hurlements furieux, des cris de haine et d'horreur, comme s'ils suivaient un rêve longtemps caressé et brusquement évanoui.

Dans le silence irréel qui s'était abattu sur le camp dévasté et bouleversé, les pleurs de l'enfant paraissaient encore plus poignants. Alexandre se tourna vers lui et vit qu'il sanglotait, les mains sur son visage.

« Ne pleure pas, lui dit-il. Le fils de Memnon de Rhodes ne peut pas pleurer. Allez, mon petit, courage. »

Mais Phraatès ne cessait de répéter entre ses larmes : « Pourquoi maman est-elle morte ? Pourquoi mon frère est-il mort ? » Des questions auxquelles le souverain le plus puissant de la terre ne pouvait apporter de réponse. Il se contenta de lui demander : « Dis-moi qui a tué ta mère, Phraatès, et je la vengerai. Dis-le-moi, je t'en prie. »

L'enfant lui indiqua un groupe d'Agrianes qui dépouillaient le cadavre d'un cavalier perse. Alexandre comprit. Il réalisa non

sans amertume que les dispositions qu'il avait données pour la protection de Barsine avaient causé sa mort, ainsi que celle du jeune homme.

Un groupe de porteurs, escorté par un détachement de pézétairoï, passait à ce moment-là. Chargés de ramasser les cadavres, ils se penchèrent sur le corps d'Etéocle. Mais quand ils s'approchèrent de la dépouille de Barsine, le roi les chassa. Il prit sa maîtresse dans les bras et la porta sous sa tente, que le feu avait épargnée. Il l'installa sur le lit, arrangea ses cheveux, caressa ses joues pâles, déposa un baiser sur ses lèvres exsangues. Après quoi, il lui ferma les yeux : elle était encore très belle et semblait assoupie. Il murmura : « Dors, maintenant, mon amour. » Puis il saisit la main de Phraatès et sortit.

Pendant ce temps, les soldats avaient regagné le camp, où résonnaient désormais leurs cris de victoire. Les prisonniers étaient parqués dans un enclos, les Grecs d'un côté, les barbares de l'autre. C'est alors qu'Héphestion arriva. Il embrassa Alexandre et lui dit : « Je suis désolé pour elle et pour son fils. C'est un malheur qu'on aurait pu éviter. À l'évidence, Mazéos avait reçu l'ordre d'enfoncer notre flanc gauche pour libérer ensuite la famille de Darius. Il a failli parvenir à ses fins : Parménion est blessé, Perdiccas et Cratère aussi, de nombreux hommes sont tombés dans nos rangs. »

Tandis qu'il parlait, on escortait les femmes du Grand Roi, leurs enfants et la reine mère vers un lieu plus tranquille, où l'on avait dressé un nouveau pavillon. Héphestion aperçut dans ce groupe Callisthène, suivi de deux domestiques portant des paniers de papyrus et une caisse avec ses effets personnels.

Alexandre les salua d'un signe de tête, puis il se tourna à nouveau vers son ami et le questionna : « Combien ?

— Beaucoup. Au moins deux mille, semble-t-il, sinon plus. Mais les Perses en déroute ont également subi des pertes massives. Des milliers et des milliers de cadavres parsèment la plaine, et d'autres encore seront tués par notre cavalerie qui s'est jetée à leurs trousses.

— Darius ?

— Il s'est enfui avec Bessos vers Suse, probablement, ou vers Persépolis, je l'ignore. Mais nous avons capturé Mazéos. »

Alexandre réfléchit un instant, puis il demanda : « Des nouvelles d'Artabaze ?

— Je crois l'avoir vu parmi les prisonniers perses de haut rang. Avec Mazéos, si je ne me trompe.

— Conduis-moi auprès de lui.

— Mais, Alexandre, les hommes t'attendent pour t'acclamer, recevoir tes louanges… Ils se sont battus comme des lions.

— Conduis-moi auprès de lui, Héphestion, et fais en sorte qu'on s'occupe d'eux », ajouta-t-il en indiquant le corps de Barsine et celui d'Étéocle, qu'on déposait près de sa mère à ce moment-là. Il dit ensuite à Phraatès : « Viens, mon enfant. »

Eumène avait rassemblé les chefs perses, satrapes, généraux et parents du roi loin du champ de bataille, sous la grande tente du conseil de guerre. Il avait ordonné que les blessés soient soignés par les médecins et les chirurgiens de l'armée, qui devaient également s'occuper des centaines de blessés qui réclamaient leur aide, gisant sur les lieux mêmes du combat.

Tandis qu'Alexandre pénétrait sous la tente, la plupart des prisonniers baissèrent la tête. Les autres s'avancèrent et se prosternèrent devant lui avant de porter leur main droite à leurs lèvres et de lui envoyer un baiser.

« Que font-ils ? demanda Alexandre à Eumène.

— Ils t'adressent le baiser protocolaire en usage chez les Perses et uniquement réservé à la personne de l'empereur. Nous autres Grecs l'appelons proskynesis. Par ce geste, ces hommes te reconnaissent comme leur souverain légitime, le Grand Roi, le Roi des Rois. »

Alexandre, qui n'avait pas lâché un instant la main de l'enfant, examinait les prisonniers à la recherche d'un visage précis. Il finit par dire : « Cet enfant se nomme Phraatès, c'est le fils de Memnon de Rhodes et de Barsine. À cause de la guerre, il a perdu ses parents et son frère Étéocle. » Tandis qu'il prononçait ces mots, il vit les yeux d'un vieux dignitaire, au fond de la tente, se remplir de larmes, et il comprit que c'était l'homme qu'il cherchait. « J'espère, reprit-il, que son grand-

père, le satrape Artabaze, le dernier membre vivant de sa famille se trouve parmi vous afin qu'il puisse prendre soin de lui. »

Le vieillard fit un pas en avant et dit en perse : « Je suis le grand-père de l'enfant, tu peux me le confier, si tu le juges bon. »

Dès que l'interprète eut traduit ses mots, Alexandre se pencha vers Phraatès, qui essuyait ses larmes avec la manche de sa tunique. « Regarde, ton grand-père est là, lui dit-il. Va le rejoindre. »

L'enfant tourna vers lui son visage couvert de poussière et le fixa de ses yeux brillants avant de murmurer : « Merci. » Puis il courut vers le vieillard, qui tomba à genoux et le serra contre lui.

Tout le monde se tut, les prisonniers reculèrent vers le fond de la tente, et l'on n'entendit plus que les sanglots de l'enfant et les pleurs étouffés du vieux satrape. Alexandre était également très ému, il dit à Eumène : « Et maintenant, laisse leur épancher leur chagrin, après quoi tu organiseras les funérailles de Barsine selon les souhaits de son père. Dis-lui qu'il sera réintégré dans sa charge de gouverneur de Pamphylie, qu'il conservera ses privilèges et ses propriétés et qu'il pourra élever le petit ainsi qu'il le croira opportun. »

L'attention d'Alexandre fut bientôt attirée par un guerrier d'un certain âge qui arborait encore son armure de combat. Son corps et son visage portaient les signes de la bataille.

« C'est Mazéos », murmura Eumène à l'oreille d'Alexandre. Celui-ci chuchota à son tour quelques mots à l'adresse de son secrétaire, puis il quitta la tente.

Il regagna le campement sous les ovations de l'armée, rangée sur six lignes, et des officiers à pied et à cheval. Bien que blessé, Parménion leur ordonna de présenter leurs armes, et les hétairoï brandirent leurs lances tandis que les pézétairoï soulevaient leurs énormes sarisses dans un claquement sec. Ses compagnons étaient au salut ; Cratère et Perdiccas étalaient leurs blessures au grand jour.

Le roi poussa Bucéphale sur une petite hauteur, et c'est de cette estrade naturelle qu'il remercia et salua son armée. « Hommes ! », s'écria-t-il. Un profond silence descendit aussitôt sur le camp, seulement brisé par le crépitement des derniers

feux. « Hommes, le soir va tomber, et, comme je vous l'avais promis, nous avons vaincu ! »

Un grondement se répandit d'un bout à l'autre du campement, un cri rythmé et puissant monta vers le ciel dans le vacarme des armes heurtées :

Alexandre ! Alexandre ! Alexandre !

« Je veux remercier nos amis thessaliens ainsi que les cavaliers macédoniens qui sont arrivés juste à temps, surgissant de l'autre extrémité de la mer pour prendre part au combat et en sauver l'issue. Je vous attendais avec impatience, hommes ! » Les Thessaliens et les Macédoniens des nouveaux régiments lui répondirent par une acclamation. « Et je veux remercier nos alliés grecs qui ont résisté sur la droite : je sais que leur tâche a été rude ! » Les Grecs commencèrent à marteler leurs boucliers de leurs épées. « Maintenant, reprit le souverain, l'Asie entière nous appartient, avec tous ses trésors et toutes ses merveilles. Désormais aucune entreprise ne nous est impossible, aucun prodige ne nous est interdit, aucune frontière ne nous est inaccessible. Je vous conduirai jusqu'aux confins du monde. Etes-vous prêts à me suivre, hommes ?

— Nous sommes prêts, sire ! s'écrièrent les fantassins et les cavaliers en agitant frénétiquement leurs lances.

— Alors, écoutez-moi bien ! Nous allons marcher sur Babylone. Ainsi, vous verrez la plus grande et la plus belle ville du monde, et vous vous reposerez après tous vos efforts. Nous reprendrons ensuite notre marche et nous ne nous arrêterons pas tant que nous n'aurons pas atteint les rives de l'extrême océan. »

C'est alors qu'une rafale de vent souffla. Bien vite, elle se renforça, soulevant une légère poussière et faisant ondoyer les cimiers sur les casques. Ce vent semblait venir de très loin, portant des voix affaiblies et presque oubliées.

Le roi mesura la nostalgie qui s'emparait de ses hommes à l'heure où le soir tombait, il devina l'effroi qui les tenaillait quand ils l'écoutaient parler, et il ajouta : « Je vous comprends, je sais que vous avez laissé derrière vous vos épouses et vos enfants, et que vous désirez les revoir, mais le Grand Roi n'est pas totalement défait : il s'est enfui dans les régions les plus

lointaines de son empire en pensant que nous ne parviendrions pas à le suivre. Mais il se trompe ! Si l'un de vous souhaite rentrer, je ne le blâmerai pas, mais si vous préférez poursuivre le combat, je serai fier de vous guider. Dès demain, Eumène distribuera trois mille drachmes d'argent à chacun d'entre vous, et vous en recevrez d'autres quand nous aurons conquis les capitales qui renferment d'immenses trésors. Nous resterons trente jours à Babylone, ce qui vous laissera le temps de réfléchir. Après quoi, Eumène fera l'appel afin que nous sachions qui rentrera et qui voudra me suivre dans cette nouvelle aventure. Pour l'heure, rompez les rangs, soldats, et préparez-vous : demain, nous nous remettrons en marche. »

L'armée éclata en une longue et frénétique acclamation tandis qu'Alexandre éperonnait Bucéphale et passait au galop parmi les rangs. Il fit signe à ses compagnons de le suivre au campement perse, que surveillaient les hommes de la Pointe ainsi qu'un détachement d'attaquants agrianes.

Le pavillon royal était encore plus riche et plus somptueux que celui qu'Alexandre avait vu à Issos, si tant est que cela fût possible, mais il abritait un nombre de serviteurs beaucoup plus restreint. On trouva toutefois plus de deux cents talents d'or et d'argent en pièces de monnaie, qui devaient servir à payer les mercenaires et les troupes récemment enrôlées.

Eumène se hâta d'en dresser l'inventaire.

Le roi prit place sur un siège en invitant ses amis à l'imiter. Puis il ordonna aux serviteurs de leur servir un repas, et il se restaura lui aussi.

Léonnatos s'affala avec une sorte de grognement : « Hé, les enfants, j'ai du mal à réaliser ce qui m'arrive. Aujourd'hui, j'ai bien cru que ma dernière heure était venue, quand ils se sont engouffrés du côté où se trouvait Parménion pendant que Bessos encerclait les Grecs par la droite, nous laissant au milieu comme des abrutis.

— C'était donc la surprise que tu nous réservais, intervint Séleucos. Les renforts macédoniens et thessaliens. Mais comment savais-tu qu'ils arriveraient juste à temps ? Une heure de plus et…

— Nous aurions tous été embrochés sur un beau pal, et les corbeaux nous auraient chié sur le crâne en attendant de nous dévorer les yeux et les couilles. C'est toujours par là qu'ils commencent, le savez-vous ? continua Léonnatos.

— Ça suffit ! l'interrompit Alexandre. Je n'ai pas la moindre envie d'entendre de pareilles bêtises. » Puis il continua à l'adresse de Séleucos : « Le général Antipatros avait tout organisé dans les moindres détails. J'étais informé depuis Tyr des progrès du contingent. J'étais certain qu'ils parviendraient à bon port en temps voulu. Quoi qu'il en soit, nous allons bientôt en savoir plus : nous attendons de la visite.

— Rien n'est jamais sûr, mon jeune dieu foudroyant, dit une voix s'échappant de la tente d'entrée. Il aurait suffi qu'il pleuve un peu sur les montagnes au cours de la nuit pour que les Thessaliens et les Macédoniens restent de l'autre côté du Tigre à se gratter le nombril en attendant que le courant diminue ou que Darius vous taille en pièces.

— Avance, Eumolpos, s'écria Alexandre, reconnaissant la voix de son espion. J'aurais donc dû me fier à la promesse de Mazéos ? Sa manœuvre a été des plus dangereuses, et il a bien failli nous encercler complètement.

— Pourquoi ne l'interroges-tu pas ? demanda Eumolpos en entrant, accompagné par l'homme qu'Alexandre avait vu sous la tente des prisonniers. Il est ici. Selon tes souhaits. »

Le satrape se dirigea vers le souverain, se prosterna devant lui, porta ses mains à ses lèvres et lui envoya un baiser.

« Je vois que tu me rends le même hommage qu'à ton roi, observa Alexandre, mais si j'avais dû me fier à tes paroles, les chiens et les oiseaux seraient en train de me dévorer à l'heure qu'il est. »

Le satrape se leva et dit dans un grec parfait : « Puis-je répondre, majesté ?

— Certainement. Ou plutôt, asseyez-vous tous les deux, car il va falloir que vous me donniez quelques explications.

15

La discussion se prolongea tard dans la nuit. Mazéos avait, semble-t-il, tenu à honorer la promesse qu'il avait faite au roi Darius de lui ramener sa famille, raison pour laquelle il avait lancé une attaque aussi puissante contre l'aile gauche des Macédoniens. Il s'était gardé toutefois de l'intensifier depuis les tentes du ravitaillement, ainsi qu'il l'aurait pu, et de bouleverser les rangs de la phalange qui lui tournait le dos dans sa marche vers le centre ennemi.

« Et pourquoi ne l'as-tu pas fait ? lui demanda Alexandre.

— Parce qu'il en était incapable, l'interrompit Parménion. Nous étions encore en train de combattre, et il aurait d'abord dû nous anéantir.

— C'est possible, mais cela nous conduirait à une discussion sans fin. Réponds donc à ma question, Mazéos.

— Je suis babylonien, Grand Roi, et les Babyloniens sont célèbres dans le monde entier pour l'art avec lequel ils déchiffrent les messages écrits sur la voûte céleste et dans les mouvements des constellations. Nos mages ont vu ton étoile resplendir dans le ciel, obscurcissant totalement celle de Darius. Je ne pouvais m'opposer aux signes envoyés par le ciel et confirmés par notre grand dieu, Marduk, à travers son oracle au temple d'Esagila à Babylone.

— Je ne suis pas certain de suivre ton raisonnement, Mazéos, répliqua Alexandre, mais je peux t'affirmer que je t'ai vu te battre avec courage pour ton roi et sa famille. C'est pour cela, et non pour les obscures vaticinations qui auraient freiné au dernier moment la charge de tes cavaliers, que j'ai l'intention de te récompenser.

« Tu seras donc maintenu dans ta charge de satrape de Babylonie, et tu auras le soutien de la garnison macédonienne que j'y placerai afin que ton autorité soit respectée. »

C'était une façon habile de reconfirmer dans ses fonctions un bon administrateur indigène sous la surveillance d'une autorité militaire macédonienne, et de se montrer magnanime. Eumène approuva cette décision par un hochement de tête.

Mazéos se prosterna une nouvelle fois. « Cela signifie-t-il que je suis libre de retourner à Babylone ?

— Et à ton palais de satrape. Quand tu le voudras, et avec ton escorte. »

Mazéos se leva et, les yeux rivés au sol, déclara : « À partir de ce jour, rien ne pourra faire obstacle à la fidélité que je te jure, devant les dieux et sur mon honneur.

— Je te remercie, Mazéos, et maintenant, allons nous reposer : la journée a été très dure et demain, nous devrons célébrer les funérailles de nos compagnons tombés sur le champ de bataille. »

Les officiers quittèrent leurs sièges et regagnèrent à cheval le campement. Alexandre, en revanche, prit Bucéphale par les rênes et s'éloigna à pied. Eumolpos de Soles lui emboîta le pas. « Puis-je faire un bout de chemin avec toi, ou cela te dérange-t-il ?

— Pas le moins du monde. Après une journée aussi éprouvante, rien ne vaut une bonne marche dans le calme du soir.

— J'ai appris ce qui était arrivé à Barsine et à son fils : j'en suis profondément désolé. Je t'avais averti qu'il se trouvait au campement de Darius car je le croyais capable d'un coup de tête.

— La jeunesse est ainsi faite, répondit Alexandre, et à la lueur de la lune, son visage pâle encadré par ses longs cheveux révélait plus que jamais les traits d'un enfant. Il a fait ce qu'il croyait juste : il est mort comme un héros, en pleine jeunesse, nous ne devons pas pleurer sur son sort. Aucun être humain ne peut se glorifier d'être vivant car il ignore ce que l'avenir lui réserve. Ce qui l'attend est parfois bien pire que la mort : des maladies qui défigurent, des mutilations honteuses, l'esclavage, les tortures… »

Eumolpos marchait en réglant son pas sur celui de Bucéphale, qui suivait son maître. Alexandre caressa la crinière

de l'animal : « Je n'ai même pas eu le temps de le faire laver et étriller, pauvre Bucéphale.

— C'est peut-être parce que tu n'as pas envie de te séparer d'un ami qui t'a aidé aujourd'hui à conquérir le monde.

— C'est vrai », acquiesça Alexandre, et il en resta là.

On entendit alors de lointains gémissements, accompagnés par le son plaintif des flûtes, et l'on vit briller des flambeaux qui se dirigeaient vers la plaine en une sorte de procession. Le roi comprit. Il s'engagea dans un raccourci et traversa l'étendue déserte pour rejoindre la queue du cortège, qui avançait vers une petite hauteur surmontée d'un tumulus de pierres en décrivant un large cercle. Eumolpos s'arrêta en murmurant : « Va, mon garçon, accompagne-la jusqu'à son ultime demeure. » Et il s'éloigna d'un pas chaloupé vers le campement macédonien. À l'autre extrémité, au-delà de la tente de Darius, on entendait déjà les cris rauques des vautours et autres oiseaux de proie, qui se posaient sur l'immense champ de mort.

Le cortège atteignit le sommet de la colline et les fossoyeurs déposèrent leur civière sur le tumulus de pierre qu'on avait préparé : une « tour du silence ». Ils placèrent aux quatre coins du petit édifice quatre brûle-parfum qui exhalaient un léger nuage bleuté d'encens, puis ils se retirèrent. Alexandre, qui était demeuré à l'écart jusqu'à ce moment-là, s'approcha du corps de Barsine. Il était embaumé et parfumé, ses traits n'avaient pas changé, ses yeux étaient paisiblement clos dans l'expression du sommeil. On avait revêtu la jeune femme d'une robe blanche et d'une petite étole bleue, on avait ceint son front d'une couronne de fleurs jaunes, cueillies dans le désert. Seul devant elle, Alexandre fut envahi par ses souvenirs. Il revoyait son sourire et ses larmes, il ressentait la chaleur de ses caresses et de ses baisers, il lui paraissait impossible que tout fût terminé et que ce corps si beau, privé de souffle vital, fût destiné à être détruit. Il ôta le diadème d'or qui ceignait son front et le posa entre les mains de sa maîtresse, puis il l'embrassa une dernière fois et prit congé d'elle : « Adieu, mon amour. Je ne t'oublierai jamais. »

Dans cette solitude extrême, dans le silence qui avait succédé au vacarme de la gigantesque bataille, le souvenir de sa voix

fragile, des formes tant aimées et désormais perdues, le remplissait d'effroi, lui communiquait une peur infantile des ténèbres.

Il fut envahi par la souffrance et la mélancolie et tomba à genoux en pleurant, la tête appuyée sur les pierres du tumulus, invoquant plusieurs fois le nom de sa bien-aimée. Puis il se releva, les yeux rivés sur elle. En la voyant si belle, il ne put supporter l'idée que ce corps allait être déchiqueté par les chiens sauvages et les oiseaux de proie. Il regagna le camp et ordonna à Eumène de faire dresser un sanctuaire funéraire de pierres carrées pour conserver la dépouille de sa bien-aimée. Et il n'accepta de se remettre en marche qu'après l'avoir vu achevé.

16

Ils reprirent leur route après avoir donné une sépulture aux soldats grecs et macédoniens tombés sur le champ de bataille, car il n'y avait pas assez de bois pour élever des bûchers. La chaleur étouffante et le grand nombre de cadavres perses en décomposition dans la plaine infectaient l'air, et certains guerriers avaient contracté des fièvres mystérieuses auxquelles il n'y avait aucun remède.

Ils atteignirent une nouvelle fois le gué du Tigre et passèrent sur la rive occidentale du fleuve, d'où ils amorcèrent leur descente sur Babylone.

À la quatrième étape, tandis qu'ils traversaient une région dénommée Adiabène, l'un des officiers qui composaient l'escorte de Mazéos alla trouver Alexandre pour lui annoncer qu'il allait assister à un phénomène extraordinaire : une source de naphte !

« De naphte ? », demanda le roi. Et il se souvint d'Aristote brûlant à Miéza du naphte qu'on lui avait envoyé d'Asie dans un flacon : il n'avait jamais oublié la fumée dense et l'odeur répugnante que cette combustion dégageait. Il se souvint aussi du brûlot que les habitants de Tyr avaient jeté, de nuit, contre ses machines de siège, diffusant une puanteur qui imprégnait encore l'air le lendemain. Il s'achemina donc derrière l'officier, qui le conduisit au fond d'une dépression du terrain, où un feu ne cessait de brûler en libérant une colonne de fumée dense. Tout autour s'étendait une vaste mare, noire et huileuse, pareille à un marais aux étranges reflets irisés dont émanait une terrible odeur. Callisthène était déjà sur place, il remplissait de ce liquide quelques flacons de verre.

« Je souhaite en envoyer une certaine quantité à mon oncle Aristote pour ses expériences.

— Mais qu'est-ce donc ? l'interrogea Alexandre.

— C'est difficile à dire : son goût est des plus ignobles, tout comme son odeur et son aspect. Il s'agit peut-être d'une sorte d'humeur, comme un exsudat engendré par cette terre sous les rayons argentés du soleil. Il brûle en générant une énorme chaleur. Regarde ! »

Un groupe de soldats, que l'officier avait chargés de remplir des outres de naphte, répandait le liquide sur deux lignes parallèles le long du sentier qui menait au camp. L'officier s'empara d'une lanterne et mit le feu aux deux extrémités des lignes : deux murs de flammes s'élevèrent aussitôt et s'étendirent jusqu'à l'entrée du camp avec la rapidité de l'éclair, laissant tout le monde bouche bée. L'étrange substance continua de brûler en dégageant deux rideaux d'une fumée dense et nauséabonde, ainsi qu'une chaleur insupportable.

Alexandre voulut prendre un bain sans tarder pour se libérer de cette odeur dont il était imprégné de la tête aux pieds. Tandis que Leptine le lavait, il s'entretint avec Héphestion, Ptolémée, Callisthène, un nouveau masseur du nom d'Athénophanès, originaire d'Athènes, ainsi que son assistant, un dénommé Stéphanos.

« On pourrait se servir de ce naphte comme d'une arme, disait le roi : imaginez l'effet qu'il produirait une fois projeté sur nos ennemis !

— J'ai entendu dire que le naphte ne se prête pas à cet emploi, intervint le masseur qui avait étudié la philosophie dans sa jeunesse. Il déclenche, en effet, d'étranges incendies. Tout le monde sait que le feu est un élément éthéré, céleste, qui se transmet à travers l'air en diffusant de la chaleur et de la lumière. Le naphte, en revanche, émane de la terre et ne brûle qu'au contact avec un terrain totalement aride – comme le sable –, ou trop humide et trop gras, comme celui du sud de la Babylonie. Sur une substance d'humeur intermédiaire, telle qu'un homme, il ne prendrait jamais feu, cela ne fait aucun doute.

— C'est une hypothèse hasardeuse, me semble-t-il, objecta Callisthène. Il est difficile d'appliquer des catégories de l'intellect à de simples manifestations physiques, fruit de composantes fortuites qu'on ne peut quantifier, et en outre…

— Je suis certain de ce que j'avance, répliqua Athénophanès tandis qu'Alexandre sortait de son bain et que Leptine l'essuyait avec un drap de lin. Et Stéphanos, mon assistant, a entendu tout comme moi le sophiste Hermippos, mon maître, soutenir cette thèse.

— Je suis prêt à vous le démontrer moi-même par une expérience, s'exclama le jeune homme, dans le but, peut-être, d'attirer l'attention et la gratitude d'Alexandre.

— Cela n'en vaut pas la peine, à mon avis, dit le roi. Mieux vaut laisser tomber. »

Mais le garçon insistait, soutenu par Athénophanès, qui continuait de palabrer et d'exposer ses théories philosophiques. Alors on envoya un domestique puiser du naphte, et le jeune Stéphanos s'enduisit soigneusement le corps, comme s'il utilisait de l'huile d'olive.

« Maintenant, annonça Athénophanès en saisissant une lanterne, je vais vous démontrer que le naphte ne peut s'enflammer sur un corps humain d'humeurs moyennes. »

Il approcha la flamme du jeune homme. En un instant, le corps de ce dernier fut enveloppé d'un globe de feu d'une effroyable puissance. L'assistant se mit à hurler désespérément. Tout le monde s'empara de seaux et de récipients, avec lesquels on puisa l'eau du bain, heureusement disponible. Mais même ainsi il fut difficile d'éteindre les flammes.

Alexandre fit aussitôt appeler Philippe, qui saigna le jeune homme en le recouvrant d'onguents contre les brûlures. Il parvint au prix de nombreux efforts à lui sauver la vie, mais le pauvre garçon fut irrémédiablement défiguré, et il ne recouvra jamais sa santé.

Callisthène conseilla à tout le monde de ne plus s'occuper de cette substance malodorante tant que son oncle Aristote ne l'aurait pas étudiée à fond, et n'aurait pas découvert ses véritables propriétés. Le lendemain, l'armée se remit en marche.

Au fil de la route, la steppe s'effaçait devant une terre de plus en plus grasse et fertile, irriguée par des dizaines de canaux qui reliaient les rives du Tigre à celles de l'Euphrate. La campagne était parsemée d'un grand nombre de villages, où les paysans s'employaient à préparer le sol pour les prochaines semailles.

Quand l'armée s'arrêtait, les chefs locaux lui offraient les spécialités de la région, en particulier des cœurs de palmier au goût agréable et à l'effet rafraîchissant. Le vin de palme, en revanche alourdissait l'estomac des soldats et leur procurait des maux de tête, mais les hommes n'avaient pas le choix : à cause du climat, il était impossible de conserver le vin normal, même le meilleur et l'eau était souvent mauvaise et non potable. Les dattes et les grenades poussaient en abondance sur ces terres, elles étaient quant à elles, d'une saveur exceptionnelle.

Les paysans inondaient les vastes champs, en ouvrant les écluses des canaux, et cette pratique parut étrange à Alexandre. Callisthène prit des renseignements à ce sujet. On lui apprit qu'on lavait ainsi la terre du sel qui se formait à la surface du fait de l'énorme chaleur, afin que les champs conservent leur fertilité.

« Ils imitent artificiellement ce qui se produit naturellement en Égypte avec les crues du Nil, observa Ptolémée. Ce phénomène doit être lié aux climats très chauds. Mais il est surprenant qu'on ne trouve de crocodiles ni dans le Tigre ni dans l'Euphrate : ces animaux ne peuvent vivre probablement que dans les eaux du Nil. »

Néarque marqua son désaccord : « Pas du tout. Un Marseillais qui a navigué au-delà des Colonnes d'Héraclès, le long de la côte africaine jusqu'à l'embouchure du fleuve que les indigènes nomment Chrétès, prétend que ce cours d'eau était infesté de crocodiles.

— Au-delà des Colonnes d'Héraclès..., soupira Alexandre. Une vie d'homme ne suffit pas à voir le monde ! »

Il songeait à Alexandre d'Épire et à sa mort restée impunie sur les terres d'Hespérie.

À la fin de ce voyage, la marche se transforma en une parade, car les habitants se massaient le long des routes pour voir et acclamer leur roi. Mais le spectacle qui attendait les soldats surpassait tout ce qu'ils auraient pu imaginer. Ils virent bientôt se profiler à l'horizon, scintillant dans le soleil, les murs, les tours, les pyramides et les jardins de la ville la plus célébrée du monde : Babylone !

17

La ville se dressa devant le jeune conquérant comme une apparition féerique. Des milliers de jeunes gens, amassés sur une distance de dix stades le long de la route qui y menait, jetaient des fleurs devant son cheval. La majestueuse porte d'Ishtar, de cent mètres de haut, recouverte de carreaux émaillés où se détachaient des figures de dragons et de lions ailés, lui paraissait de plus en plus imposante au fur et à mesure qu'il avançait avec ses compagnons à la tête de son armée rangée, de ses soldats et de ses officiers, revêtus de leurs plus belles armures.

Sur les chemins de ronde rejoignant les tours encadrant la porte, et sur les gigantesques murailles-remparts, si larges que deux quadriges pouvaient y pénétrer de front, se pressait une population impatiente de voir le nouveau roi qui avait battu les Perses à trois reprises en moins de deux ans et contraint des dizaines de villes fortifiées à se rendre.

Les prêtres et les dignitaires l'accueillirent et l'accompagnèrent au temple de Marduk, au sommet de l'Esagila, pour qu'il sacrifie au dieu. Ce temple grandiose à larges degrés trônait au centre de la grande aire sacrée. En présence d'une foule immense, rassemblée dans la vaste cour, Alexandre, ses compagnons et ses généraux gravirent les marches qui conduisaient au sanctuaire, situé au sommet, où reposait le lit doré du dieu, sa demeure éternelle.

Du haut de cette construction, le roi contempla le spectacle impressionnant de la majestueuse métropole. Babylone s'étendait à ses pieds avec toutes ses merveilles, parmi lesquelles son immense enceinte et les triples remparts qui protégeaient le palais royal et le « palais d'été », au nord de la ville. La fumée de l'encens s'échappait du millier de sanctuaires qui parsemaient le vaste espace urbain : des rues larges et droites qui s'entrecoupaient à angle droit, et les artères

principales aux pavés de terre cuite sertis dans de l'asphalte. À chacune de leurs extrémités se dressait l'une des vingt-cinq portes qui s'ouvraient dans la muraille, avec ses battants colossaux recouverts de bronze, d'or et d'argent.

La ville était partagée en deux par l'Euphrate, qui brillait comme un ruban d'or d'un bout à l'autre des remparts, flanqué de jardins et d'arbres exotiques de toutes sortes, où virevoltaient des oiseaux multicolores.

De l'autre côté du fleuve, les palais royaux, reliés à la partie occidentale de la ville par des ponts massifs en maçonnerie étaient revêtus de carreaux en céramique vernissée, dont les émaux polychromes, scintillant sous le soleil, représentaient des créatures merveilleuses, des paysages féeriques, des scènes issues de l'ancienne mythologie de la Terre des Deux Fleuves.

Non loin du palais royal s'élevaient les jardins suspendus qui étaient considérés comme l'une des merveilles les plus impressionnantes du monde connu.

Ici, la notion typiquement perse du pairidaeza s'était incarnée dans un lieu totalement plat, dont le climat interdisait toute création de parcs plantés d'arbres. Tout y était artificiel, tout y était créé par l'ingénieuse main de l'homme. On racontait, comme le rapportèrent les prêtres, qu'une jeune reine élamite que le roi Nabuchodonosor avait épousée brûlait de nostalgie pour les montagnes boisées où elle était née. Le roi avait donc ordonné à ses architectes de concevoir une montagne artificielle recouverte d'un bois ombragé et des plus belles fleurs du monde. Et ceux-ci avaient alors construit une série de plates-formes qui se superposaient les unes aux autres, et dont la dimension se réduisait au fur et à mesure qu'on grimpait. Elles étaient soutenues par des centaines de pilastres en maçonnerie, soigneusement revêtus d'asphalte et reliés par des archivoltes. On avait également recouvert d'asphalte les énormes plates-formes où l'on avait entassé une quantité de terre suffisante pour y faire pousser des arbustes et des arbres de haut fût, qui devinrent bientôt le refuge de nombreux oiseaux diurnes et nocturnes. Des oiseaux exotiques tels que les paons et les faisans du Caucase et de la lointaine Inde y furent introduits. On y installa aussi des fontaines que d'ingénieuses machines

alimentaient avec l'eau de l'Euphrate, qui gargouillait au pied de cette merveille.

L'ouvrage présentait l'aspect d'une colline boisée, mais on entrevoyait ici et là la marque de l'homme : des terrasses et des parapets dissimulés par des plantes rampantes et retombantes, regorgeant de fleurs et de fruits.

Alexandre fut ému en songeant qu'un roi avait voulu créer un tel miracle pour adoucir la mélancolie de sa reine, née dans les hautes terres de l'Élam, et il pensa à Barsine qui reposait à jamais dans le grossier sanctuaire de pierres du désert de Gaugamèle.

« Dieux du ciel ! murmura-t-il en balayant les jardins du regard. Quelle merveille ! » Ses amis, Ptolémée et Perdiccas, Léonnatos et Philotas, Lysimaque et Eumène, Séleucos et Cratère, contemplaient eux aussi avec stupéfaction la ville que l'on considérait depuis des millénaires comme le cœur du monde et la « porte de dieu » - signification de son nom, Bab El, dans la langue indigène. Entre les divers quartiers, entre les maisons et les palais, s'ouvraient de larges espaces verdoyants, des potagers et des jardins contenant toutes sortes de fruits. Et l'on voyait se déplacer sur le fleuve des dizaines de bateaux agiles. Certains, en osier, étaient poussés par une grande voile carrée. Ils venaient des régions où se trouvaient les plus anciennes villes du mythe mésopotamien : Ur, Kish, Lagash. D'autres, aussi ronds que des paniers, revêtus de peaux tannées, arrivaient du nord avec des cargaisons de fruits, ramassés au loin, notamment en Arménie, une terre riche en gibier, en peaux, en bois et en pierres précieuses.

Le ciel, l'eau et la terre contribuaient à créer un univers d'une perfection harmonieuse à l'intérieur de la grande enceinte de l'imposante couronne de tours. Et pourtant, Alexandre cherchait du regard une merveille dont son maître Léonidas lui avait tant parlé : la « tour de Babel », une montagne de pierre et d'asphalte qui mesurait trois cents pieds de haut et autant de large à la base, et que tous les peuples de la terre avaient contribué à bâtir.

Le prêtre lui montra une large zone envahie par les mauvaises herbes, dans un état d'abandon total. « Voici le lieu

où se dressait la sainte Étéménanki, la tour sacrée qui touchait le ciel et que les Perses détruisirent quand la ville se rebella, du temps du roi Xerxès.

« L'homme qui incendia nos temples quand il envahit la Grèce, dit Alexandre. Mais je la reconstruirai, le jour où je reviendrai à Babylone. »

Ce soir-là, le roi donna une magnifique fête à laquelle assistèrent des centaines de convives. On y servit les mets les plus raffinés, les vins et les boissons les plus enivrants, et on y vit danser les plus belles filles de tout l'Orient : mèdes, caucasiennes, babyloniennes, arabes, hyrcaniennes, syriaques et juives.

Pendant les trente jours qui suivirent, les banquets et les orgies se succédèrent : rien ne fut refusé aux soldats qui l'avaient emporté sur le Granique, à Issos et à Gaugamèle, qui s'étaient emparés de Milet et d'Halicarnasse, de Tyr et de Gaza, et qui allaient se lancer dans une nouvelle aventure, sur un parcours hérissé de difficultés.

Un soir qu'Alexandre s'était retiré dans le « palais d'été » en quête de fraîcheur, Perdiccas demanda à être reçu.

Son buste était encore enveloppé dans les bandages qui recouvraient la blessure reçue à Gaugamèle, et ses yeux avaient un étrange éclat, qu'on pouvait prendre aussi bien pour de l'ivresse que pour de la mélancolie.

C'est pourquoi le roi l'interrogea : « Comment te portes-tu, Perdiccas ?

— Bien, Alexandre.

— Tu as demandé à me parler.

— Oui.

— Qu'as-tu donc à me dire ?

— Ta sœur, la reine Cléopâtre, est veuve depuis plus d'un an.

— Hélas…

— Je l'aime, je l'ai toujours aimée.

— Je le sais.

— Comment le sais-tu ? s'écria Perdiccas non sans embarras.

— Je le sais, c'est tout.

— Je viens te demander sa main. »

Alexandre observa un moment de silence.

« Je fais preuve d'une grande audace, n'est-ce pas ? dit Perdiccas, les yeux embués, presque égarés. Mais je n'aurais jamais eu le courage de te parler si je ne m'étais pas d'abord enivré.

— La « coupe d'Héraclès » ?

— La « coupe d'Héraclès », acquiesça Perdiccas.

— Le fait est que…

— Quoi ? s'exclama Perdiccas avec une angoisse pathétique.

— Que Ptolémée aussi m'a demandé sa main.

— Ah !

— Ainsi que Séleucos.

— Lui aussi… Personne d'autre ?

— Personne, à l'exception de Lysimaque, d'Héphestion et toi-même, bien sûr.

— Parménion aussi ?

— Non, pas lui.

— Tant mieux. Alors, je n'ai aucun espoir.

— Pour te dire la vérité, je crois que tu es le seul à avoir demandé la main de Cléopâtre dans le but de t'unir à la femme que tu aimes, et non à la sœur d'Alexandre, mais cela ne suffit pas. Il s'est écoulé peu de temps depuis la mort d'Alexandre d'Épire, et de toute façon l'homme qui l'épousera devra montrer qu'il est le plus digne, qu'il est prêt à prendre tous les risques, à accepter tous les sacrifices, à supporter des privations et des souffrances que tu ne peux même pas imaginer. »

Perdiccas avait recouvré assez de lucidité pour avoir envie de pleurer, et il répondit : « N'ai-je pas affronté tout cela pour toi ?

— Ni plus ni moins que tes camarades. Mais le plus difficile nous attend, mon ami. Dans vingt jours, nous nous remettrons en marche pour reprendre la conquête de cet empire, pour harceler Darius jusque dans les provinces les plus lointaines, après quoi nous reviendrons dans cette ville. Alors, seulement, je saurai qui est le plus digne. Et maintenant, va, choisis une belle fille, il y en a tant, et amuse-toi : la vie est courte. »

Perdiccas s'éloigna, et Alexandre se tourna vers le grand balcon fleuri qui donnait sur la ville, sur le fleuve étincelant de lumières et sur le ciel fourmillant d'étoiles.

18

Au cours de son séjour à Babylone, Alexandre se consacra à l'organisation des nouvelles provinces et de la nouvelle administration, ainsi qu'à l'élaboration de son plan d'action pour l'année suivante. Un soir, il convoqua ses compagnons et le conseil de guerre au complet dans le « palais d'été », où un léger souffle de vent rendait la chaleur de ces terres basses plus supportable, en particulier au couchant.

« Je désire vous communiquer mes plans, commença-t-il. Après avoir conquis les ports pendant notre première année de campagne, afin d'interdire à la flotte perse l'accès à notre mer et d'empêcher une contre-invasion de la Macédoine, j'ai décidé d'occuper les capitales de l'empire. Il est clair, en effet, que le règne de Darius a pris fin et que toutes ses possessions sont désormais entre nos mains. Babylone nous appartient, nous nous emparerons aussi de Suse, d'Ectabane, de Pasargades et de Persépolis. Darius sera obligé de se réfugier dans les régions les plus orientales de son royaume, mais nous l'y poursuivrons jusqu'à ce que nous le capturions.

« Une autre raison motivera notre action : l'argent. Les trésors de Darius sont accumulés dans ses capitales. Avec ces immenses richesses, nous pourrons aider le général Antipatros dans son combat contre les Spartiates et dans sa lutte quotidienne avec ma mère, une tâche sans doute encore plus prenante. »

Ses compagnons éclatèrent de rire et Péritas, qui était présent, aboya bruyamment.

« En outre, nous pourrons enrôler d'autres mercenaires et équiper les recrues qui s'apprêtent à nous rejoindre. Le général Parménion marchera vers le nord avec les alliés grecs, trois bataillons de la Phalange, un escadron d'hétairoï, le ravitaillement et les machines de siège. Il se dirigera vers la route du Roi et poussera vers Persépolis. Quant à nous, nous

gravirons les montagnes avec le reste de nos forces pour occuper les cols et libérer le territoire des dernières garnisons perses. Cette entreprise ne sera pas aisée car il commence à neiger sur les hauteurs.

« Amusez-vous donc tant que vous le pouvez, mais reprenez aussi des forces, car elles vous seront nécessaires. »

Après le départ de l'assistance, Eumolpos de Soles entra. Alexandre dut attraper par son collier Péritas, qui s'était mis à grogner.

« Je me suis empressé d'agir selon tes désirs, mon roi, commença Eumolpos. J'ai fait en sorte d'envoyer un de mes hommes à Suse pour qu'il veille à ce que le trésor royal ne s'envole pas. D'après ce que je sais, il contient trente mille talents d'argent en pièces de monnaie et en lingots, ainsi que tous les objets précieux qui ornent le palais. Mon envoyé se nomme Aristoxène, et il connaît son affaire. Si jamais il devait prendre contact avec toi, il utiliserait le mot de passe habituel.

— « Grive à la broche », dit Alexandre en secouant la tête. Écoute, le moment semble venu d'en changer. Les dangers que nous courons à présent ont beaucoup diminué, ils ne justifient plus l'utilisation d'un mot de passe aussi stupide.

— Trop tard, mon roi. Aristoxène s'est mis en route depuis quelques jours. Ce sera pour la prochaine fois. »

Alexandre soupira. Il retint Péritas tandis qu'Eumolpos disparaissait de son pas feutré dans les méandres du palais.

Peu avant le départ, Eumène puisa de l'argent dans les caisses royales, mais il confia la garde du trésor à Harpale, un de ses collaborateurs venu de Macédoine, qui n'avait jamais pu se battre du fait qu'il boitait. Il avait conquis son estime tout au long de la campagne, et la réputation d'être très versé en gestion de l'économie. En outre, Alexandre le connaissait bien car Harpale avait fréquenté le palais de Pella dans sa jeunesse, même s'il n'avait jamais eu la possibilité de prendre part à leurs exercices à cause de son infirmité.

« Il devrait faire du bon travail, dit-il. Il me semble au fait de ces questions.

— Je le pense moi aussi, répondit Eumène. Il a toujours été un gentil garçon. »

Ils repartirent vers la fin de l'été et remontèrent le Pasitigris – un affluent du Tigre qui dévalait les pentes des monts de l'Élam –, après avoir reconfirmé Mazéos dans ses fonctions de satrape de Babylonie et avoir laissé une garnison macédonienne pour la défense et la sécurité de la province. Le paysage était d'une grande beauté, riche de terres verdoyantes où paissaient des troupeaux de moutons, de vaches et de chevaux. En outre, il poussait dans cette région des arbres qui produisaient des fruits de toutes sortes, dont les merveilleux « fruits de Perse », à la peau veloutée, à la pulpe juteuse et savoureuse. Hélas, il ne put en goûter car ce n'était plus la saison, mais il y avait abondance de figues et de prunes séchées au soleil.

Au bout de six jours de marche, l'armée parvint en vue de Suse, et Alexandre se rappela la description enthousiaste que l'hôte perse lui en avait faite au cours de son séjour à Pella, bien des années plus tôt, quand il n'était lui-même qu'un adolescent. La ville se dressait sur une plaine, devant la chaîne des monts de l'Élam, dont les hauts sommets étaient déjà enneigés, et les flancs recouverts de sapins et de cèdres. Elle était immense et ceinte d'une muraille ; ses tours étaient décorées de céramiques étincelantes, et leurs crénelures d'ornements de bronze doré et d'argent.

Lorsque l'armée arriva, les portes de la ville s'ouvrirent devant un détachement de cavaliers somptueusement vêtus, qui escortaient un dignitaire coiffé d'une mitre molle et armé d'une akinaké.

« Il doit s'agir d'Aboulitès, dit Eumène à Alexandre. C'est le satrape de la Susiane, il a sans doute l'intention de se rendre. Aristoxène, l'homme d'Eumolpos, me l'a appris cette nuit. Et il semble que le trésor soit encore intact… ou presque. »

Le satrape s'approcha, il mit pied à terre et se prosterna devant Alexandre, ainsi que le voulait la coutume iranienne. « La ville de Suse t'accueille en paix et ouvre ses portes à l'homme qu'Ahura-Mazda a choisi pour succéder à Cyrus le Grand. »

Alexandre hocha gracieusement la tête et l'invita à remonter sur son cheval et à l'accompagner.

« Je n'aime pas ces barbares, dit Léonnatos à Séleucos. Tu as vu ? Ils se rendent sans combattre en trahissant leur souverain, et Alexandre les maintient à la place qu'ils occupaient. Ils ont été battus, mais qu'est-ce que cela change pour eux ? Absolument rien. Alors que nous, nous continuons à nous casser le cul en chevauchant jour et nuit. Ce maudit pays finira-t-il un jour ?

— Alexandre a raison, répliqua Séleucos. Il laisse les vieux gouverneurs à leur poste, afin que les gens n'aient pas l'impression d'être dirigés par des étrangers. Mais les percepteurs des impôts et les chefs militaires sont tous macédoniens. C'est différent, crois-moi. Et puis, cela a un avantage : les villes nous ouvrent leurs portes. Nous n'avons plus monté une seule machine de siège depuis que nous avons quitté la côte. Préférerais-tu en baver comme à Halicarnasse et à Tyr ?

— Non, mais…

— Alors, réjouis-toi.

— Oui, mais… je n'aime pas voir ces barbares aux côtés d'Alexandre et à sa table. Je n'aime pas ça, voilà tout.

— Tranquillise-toi, il ne se passera rien. Alexandre sait ce qu'il fait. »

Aux quatre coins de la ville de Suse, une cité immense et vieille de trois mille ans, se trouvaient quatre collines. Sur l'une d'elles se dressait le palais royal, que les rayons du soleil couchant éclairaient à ce moment-là. Il était précédé d'un pronaos majestueux, constitué de grandes colonnes de pierre dont les chapiteaux en forme de taureaux ailés soutenaient le plafond. Suivait une entrée pavée de marbres de différentes couleurs, partiellement couverte de magnifiques tapis. D'autres colonnes, en bois de cèdre peint en rouge et jaune, s'y élevaient. Alexandre traversa un couloir et une autre entrée avant de pénétrer dans l'apadana, la grande salle des audiences, tandis que les dignitaires, les eunuques et les chambellans reculaient sur les côtés de l'immense salon en baissant la tête jusqu'au sol, ou presque.

Suivi de ses compagnons et de ses généraux, le souverain avança jusqu'au trône des empereurs achéménides et s'y assit.

Mais comme il était de taille moyenne, ses pieds ne touchaient pas le sol ; ils pendaient même d'une façon peu royale. Notant son embarras, Léonnatos, qui avait une sensibilité toute militaire pour ce genre de choses, avisa un meuble de cèdre et le poussa vers le roi afin qu'il puisse s'en servir de tabouret et y poser les pieds. Après quoi, Alexandre s'adressa aux membres de l'assistance.

« Mes amis, ce qui semblait un rêve il y a encore peu de temps s'est transformé en réalité. Deux des plus grandes capitales du monde, Babylone et Suse, sont à présent entre nos mains, et nous prendrons bientôt possession des autres. » Entendant des sanglots étouffés non loin de là, il s'interrompit aussitôt. Il balaya du regard la grande salle silencieuse, dans laquelle ces pleurs résonnèrent encore plus fort. L'un des eunuques du palais sanglotait, la tête contre le mur. Comprenant que le roi désirait le voir, ses voisins s'écartèrent, et l'homme se retrouva isolé et en larmes sous le regard du souverain.

« Pourquoi pleures-tu ? », lui demanda Alexandre. L'homme se déroba en essuyant ses larmes. « Allez, tu peux parler librement.

— Ces châtrés, murmura Léonnatos à l'oreille de Séleucos, pleurnichent pour un rien comme les femelles, mais on dit qu'ils les surpassent au lit.

— Cela dépend desquels, répliqua Séleucos d'une voix impassible. Celui-ci ne m'a pas l'air extraordinaire.

— Allez, parle », insista Alexandre.

Alors l'eunuque avança en fixant le meuble que Léonnatos avait placé sous les pieds du souverain.

« Je suis un eunuque, commença-t-il. Et par nature, je suis fidèle à mon maître, quel qu'il soit. J'ai d'abord été fidèle à mon seigneur, le roi Darius, et je te suis à présent fidèle, toi qui es mon nouveau souverain. Mais je ne peux m'empêcher de pleurer en constatant la vitesse avec laquelle la fortune peut changer. Ainsi, ce meuble que tu utilises comme tabouret n'est autre que la table où Darius, le Grand Roi, prenait ses repas. Nous le considérions comme un objet sacré, digne de notre vénération. Et voilà que tu y poses les pieds… »

Alexandre rougit en comprenant qu'il avait commis un acte d'une grossièreté impardonnable, et il s'apprêta à se lever. Mais Aristandre le retint : « N'en fais rien. Cet événement apparemment fortuit ne contient-il pas un message ? Les dieux ont voulu qu'il se produise afin que tout le monde sache qu'ils ont placé sous tes pieds l'empire de Darius. »

La table de Darius demeura donc là où elle était.

Au terme de l'audience, les membres de l'assistance se dispersèrent pour visiter l'immense palais. Le chambellan, qui était lui aussi un eunuque, introduisit Alexandre dans le harem impérial, qui abritait des dizaines de jeunes filles aux vêtements traditionnels et d'une beauté pleine de charmes. Elles l'accueillirent en poussant des petits rires de plaisir. Certaines avaient la peau sombre, d'autres un teint clair et des yeux bleus ; il y avait même une Éthiopienne dont la somptueuse beauté évoqua dans le souvenir d'Alexandre une statue de bronze de Lysippe.

« Si tu souhaites jouer avec elles, dit l'eunuque, elles seront heureuses de t'accueillir dès ce soir.

— Remercie-les de ma part et dis-leur que je viendrai bientôt profiter de leur compagnie. »

Il traversa ensuite d'autres pièces et s'aperçut bientôt que ses amis s'étaient rassemblés autour d'un monument. Il s'arrêta pour le contempler à son tour : c'était un ensemble de deux statues en bronze, qui représentait deux jeunes gens brandissant leur poignard, prêts à tuer.

« Harmodios et Aristogiton, expliqua Ptolémée. Regarde, le monument aux meurtriers du tyran Hipparque, frère d'Hippias, ami des Perses et traître à la cause grecque. Avant d'incendier Athènes, le roi Xerxès l'emporta comme butin de guerre. Il témoigne de cette humiliation depuis cent cinquante ans.

— J'ai entendu dire qu'ils ne tuèrent pas Hipparque pour renverser sa tyrannie, mais par jalousie envers un beau jeune homme dont ils étaient tous deux amoureux, intervint Léonnatos.

— Cela ne change rien à l'histoire, observa Callisthène, qui examinait ce célèbre monument avec admiration. Quoi qu'il

advînt alors, ces deux hommes ramenèrent la démocratie à Athènes. »

Ces mots jetèrent L'embarras dans l'assistance : tout le monde se souvenait des discours violents de Démosthène en faveur de la liberté d'Athènes contre le « tyran » Philippe. Selon l'avis de ses compagnons, Alexandre semblait oublier jour après jour l'éducation à la démocratie qu'il avait reçue d'Aristote, ainsi que les recommandations que celui-ci lui envoyait de temps à autre. Son esprit paraissait se tourner toujours plus vers le faste impérial, qui ne cessait de le fasciner.

« Je souhaite offrir ce cadeau à la ville d'Athènes où je vous ordonne de l'acheminer sans tarder, dit Alexandre, qui avait deviné les pensées de ses amis. Ils comprendront ainsi, je l'espère, que les épées macédoniennes ont obtenu un résultat que mille discours de leurs orateurs n'auraient jamais pu atteindre. »

La reine mère Sisygambis et les concubines du roi, accompagnées de leurs enfants, réintégrèrent leurs appartements après une longue absence. Elles furent envahies par l'émotion en retrouvant les objets qui jadis leur avaient été familiers. Elles pleurèrent sur les lits où elles avaient été aimées, sur les montants des portes qui limitaient l'accès à leurs chambres nuptiales, consacrées par la présence du Grand Roi, mais rien n'était plus comme avant. Si les objets qui meublaient les couloirs et les salons du palais royal n'avaient pas changé, un langage hostile et incompréhensible résonnait maintenant dans la demeure, et l'avenir leur semblait obscur et inquiétant. Seule la reine mère paraissait tranquille, plongée dans la mystérieuse sérénité de sa sagesse : elle avait demandé et obtenu l'autorisation de veiller elle-même à l'éducation de Phraatès, le fils cadet de Barsine et seul survivant de cette famille, dans le cas où il arriverait quelque chose à son grand-père, le satrape Artabaze.

Alexandre rendit visite à plusieurs reprises aux femmes du harem impérial. Il y pénétra parfois en compagnie d'Héphestion, et les adolescentes qui l'habitaient prirent l'habitude d'aimer le roi et son ami de la même façon, comblant chacun de leurs désirs et partageant le même lit dans les nuits

parfumées de cet été brûlant, écoutant le chant et la musique de leurs compagnes et les bruits de l'immense métropole, jadis pleins de gaieté et désormais assourdis par la peur d'un futur incertain.

Tout le temps qu'il séjourna à Suse, il alla trouver quotidiennement la reine mère, avec qui il bavardait par le biais d'un interprète. La veille de son départ, il lui tint un discours similaire à celui qu'il lui avait tenu le jour qui avait précédé la bataille de Gaugamèle. « Mère, lui dit-il, je vais partir à la poursuite de ton fils dans les recoins les plus éloignés de son empire. Je crois en mon destin, et je crois que ma conquête a été favorisée par les dieux ; voilà pourquoi je ne laisserai pas mon œuvre inachevée. Mais je te promets qu'en ce qui me concerne, je ne ferai aucun mal à Darius et que j'essaierai de lui sauver la vie. J'ai ordonné aux meilleurs maîtres de t'apprendre ma langue car j'aimerais l'entendre un jour résonner sur tes lèvres et t'écouter sans que personne ne se glisse entre nous pour interpréter nos pensées. »

La reine mère plongea les yeux dans ceux d'Alexandre en murmurant des mots que l'interprète ne parvint pas à traduire, car elle s'était exprimée dans une langue mystérieuse et secrète que seul son dieu était en mesure de comprendre.

19

Un matin d'automne, alors que la ville dormait encore dans l'ombre et que les premiers rayons de soleil caressaient les sommets de l'Élam, les trompettes sonnèrent le signal de départ. L'armée fut divisée en deux : Parménion conduirait le gros des forces, les chars transportant les machines de guerre en pièces détachées et le ravitaillement le long de la route du roi, tandis qu'Alexandre emprunterait, avec les forces légères, les attaquants et les Agrianes, le sentier de montagne qui franchissait les monts de l'Élam en direction de Persépolis, la capitale qu'avait fondée Darius le Grand.

Précédé par des guides susiens, il remonta le cours du fleuve et grimpa vers le col qui donnait sur les hauts plateaux, où vivait un peuple indompté de bergers sauvages et primitifs : les Uxiens. Quand il leur demanda, par le biais de l'interprète, l'autorisation de passer, Alexandre reçut la réponse suivante : « Pour cela, il te faudra payer, comme le faisait le Grand Roi quand il voulait se rendre de Suse à Persépolis par le chemin le plus court. »

Alexandre répliqua : « Le Grand Roi n'est plus à la tête de son empire, et ce qu'il faisait ne me convient pas. Je passerai que vous le veuillez ou non. »

Les Uxiens étaient effrayants : revêches et hirsutes, vêtus de peaux de chèvres et de moutons, ils dégageaient la même odeur pestilentielle que leurs bêtes ; mais, à l'évidence, ils ne se laissaient pas intimider facilement et n'étaient pas prêts à donner quoi que ce soit pour rien. Ils connaissaient la valeur de leurs terres escarpées, de leurs vallées étroites, de leurs sentiers raides où il était impossible de se presser. Ils ne pouvaient imaginer que ce roi étranger possédait des guerriers encore plus sauvages et plus primitifs qu'eux, habitués eux aussi à se mouvoir avec une extrême agilité sur les territoires les plus âpres et les plus inaccessibles, à supporter le froid et la faim, la

douleur et les privations. Téméraires et féroces, avides et sanguinaires, obéissant aveuglément à la main qui les nourrissait, tels étaient les Agrianes !

Alexandre réunit les chefs et les guides susiens afin qu'ils lui précisent le trajet que suivaient les deux principaux sentiers conduisant au haut plateau des Uxiens. On décida que Cratère et ses attaquants emprunteraient le moins escarpé des deux qui menait aux cols donnant sur la Perside, et qu'Alexandre affronterait avec les Agrianes et deux bataillons « d'écuyers » le plus difficile, qui montait directement vers les hauteurs que tenaient les guerriers ennemis.

Cratère attendit que le roi commence à gravir l'escarpement avec ses troupes, concentrant sur lui le gros des forces uxiennes, pour s'engager, à l'abri de l'abondante végétation, sur le sentier des cols.

Les Uxiens qui défiaient Alexandre se mirent aussitôt à décocher des flèches, à projeter des cailloux à l'aide de leurs frondes, à lancer à mains nues un grand nombre de pierres, qui roulaient le long de la pente. Mais les Agrianes s'aplatissaient derrière la moindre aspérité avant de poursuivre leur chemin à découvert avec une incroyable agilité, pour s'abriter à nouveau derrière des troncs d'arbres et des rochers. Quand ils se dressèrent enfin devant les premiers défenseurs, ils les attaquèrent avec une telle férocité que ceux-ci furent incapables de répondre à leurs coups. Nombre d'entre eux tombèrent, la gorge tranchée par leurs couteaux, d'autres s'effondrèrent en comprimant leurs entrailles, qui s'échappaient de leurs ventres blessés. Les Agrianes savaient s'économiser : ils ne frappaient que pour tuer, pour blesser gravement leurs adversaires ou les terroriser en leur infligeant de graves blessures.

Les « écuyers » emboîtèrent le pas aux Agrianes. Une fois sur le haut plateau, ils recomposèrent leurs rangs et foncèrent vers les villages de pierres sèches et de briques crues, où les hommes partageaient leur logis avec leurs animaux en une sorte de symbiose primitive. Alexandre leur ordonna d'employer des flèches incendiaires, et bien vite les toits de paille et de foin qui recouvraient ces pauvres cabanes se transformèrent en brasiers, et les bêtes apeurées s'enfuirent de toutes parts.

Surpris par cette invasion inattendue, les Uxiens se précipitèrent vers les cols, où ils pensaient mettre sur pied une défense plus efficace ; mais ils y trouvèrent les attaquants de Cratère qui les accueillirent avec des nuées de flèches et de javelots, les abattant en grand nombre.

Coincés entre les troupes d'Alexandre et celles de Cratère, les Uxiens se rendirent, mais le roi les frappa d'un lourd châtiment : on leur confisquerait leurs terres et on les déporterait dans la plaine afin de libérer le passage entre la Susiane et la Perside.

Dès que les interprètes leur apprirent le sort qui les attendait, les Uxiens se jetèrent aux pieds du souverain en pleurant et en l'implorant, en poussant des cris de désespoir auxquels se joignirent ceux de leurs femmes et de leurs enfants. Mais Alexandre était inébranlable : il leur dit qu'ils auraient d'abord dû accepter ses propositions, et qu'ils sauraient ainsi que ses menaces étaient toujours fondées, qu'aucune force au monde ne pouvait l'arrêter.

Or, l'un des guides susiens leur suggéra de demander l'intercession de la reine mère Sisygambis, la seule personne qui eût de l'influence sur le cœur de l'implacable conquérant. Les Uxiens suivirent ce conseil et dépêchèrent en cachette deux de leurs chefs vers la reine, à travers les lignes macédoniennes.

Quatre jours plus tard, alors que la cavalerie avait elle aussi gravi la piste la plus difficile, ils revinrent sur le haut plateau en brandissant une lettre en grec dans laquelle la reine suppliait Alexandre d'autoriser ces malheureux à demeurer sur leurs terres :

Sisygambis à Alexandre, salut !

Des représentants du peuple des Uxiens sont venus me demander d'intercéder en leur faveur auprès de toi. Je sais qu'ils t'ont insulté et irrité, mais le châtiment que tu comptes leur infliger est encore plus grave que la mort. Il n'existe, en effet, rien de plus douloureux que d'être arraché à la terre où l'on a vécu depuis l'enfance, aux sources qui ont étanché votre soif, aux champs qui vous ont nourri, à la vue du soleil qui se lève et se couche derrière l'horizon de vos montagnes.

Tu m'as donné à plusieurs reprises le nom de mère, le nom le plus doux qui soit, un nom uniquement destiné à Olympias, qui t'a mis au monde dans le palais royal de Pella. En vertu de ce titre qui m'honore, je te demande à présent de m'écouter comme tu écouterais ta mère : épargne à ce peuple le chagrin d'être arraché à sa patrie.

Souviens-toi de ta propre patrie, et des êtres chers que tu y as laissés ! Ces malheureux se sont contentés de défendre leurs terres et leurs maisons.

Aie pitié d'eux !

Cette lettre émut Alexandre et sa colère retomba : il permit aux Uxiens de demeurer sur le haut plateau en échange d'un tribut annuel de cinq cents chevaux, deux mille juments de somme et du petit bétail. Les Uxiens acceptèrent de bon gré ces conditions en pensant que ce garçon coléreux et ses sauvages guerriers ne reviendraient jamais réclamer leurs chèvres et leurs bœufs.

Une fois ces terres pacifiées, Alexandre reprit sa route vers le passage le plus haut : un défilé qu'on appelait les « Portes persiques », en travers duquel le satrape Ariobarzanès avait fait construire un mur défensif sur une position très élevée et, elle aussi, inexpugnable. L'armée se remit en marche par un matin glacial, sur le haut plateau fouetté par le vent, tandis que la neige commençait à tomber.

20

La vallée qui menait aux Portes persiques se rétrécit bientôt, se changeant en un couloir rocheux aux parois abruptes. Les soldats durent avancer au prix de nombreux efforts dans la neige épaisse et sur des plaques de verglas, où les chevaux et les mules se blessaient en glissant, où l'on se brisait les os.

Une journée s'écoula avant que l'avant-garde n'atteigne les premiers contreforts des rampes qui conduisaient à la muraille.

Tandis qu'Alexandre rassemblait les chefs des Thraces et des Agrianes pour étudier la meilleure façon d'escalader à la faveur de l'obscurité l'escarpement, puis la muraille, un vacarme soudain se produisit : les soldats perses faisaient rouler d'énormes rochers du haut des parois, provoquant des éboulements.

Tout le monde s'écria : « Vite, vite, reculez ! » Mais les pierres furent plus rapides que les hommes, qu'elles décimèrent inexorablement. Alexandre lui-même fut plusieurs fois blessé, mais il n'eut heureusement aucune fracture. Quand il ordonna à ses hommes de rebrousser chemin, les soldats ennemis s'étaient déjà emparés de leurs arcs et, malgré les gros flocons de neige, tiraient sans rater leur cible.

« Boucliers ! hurla Lysimaque, qui commandait les attaquants. Mettez vos boucliers au-dessus de vos têtes ! »

Ses hommes lui obéirent, mais les Perses couraient le long du couloir rocheux, frappant les soldats suivants, qui n'avaient pas encore compris ce qui se passait. Seule l'obscurité mit fin à ce massacre, et Alexandre parvint au prix de nombreux efforts à ramener l'armée dans un lieu moins étroit où il fut possible de monter le camp. Le nombre des soldats tués et les cris des blessés, dont les membres avaient été déchiquetés, transpercés, et les os brisés, semèrent le découragement dans les rangs.

Philippe et ses chirurgiens commencèrent leur travail à la lueur des lanternes, recousant les blessures, extrayant les

pointes de flèches et de javelots, réduisant les fractures, immobilisant les membres au moyen de bandages et d'attelles en bois, pour lesquelles ils utilisèrent des tiges de flèches ou des hampes de lances quand les bâtonnets de bois vinrent à leur manquer.

Les compagnons gagnèrent l'un après l'autre la tente du roi afin d'y tenir conseil. Il n'y avait ni feu ni braises pour se réchauffer, mais la lampe qui était accrochée au pal central répandait un peu de lumière, ainsi qu'une sensation de chaleur. Ces hommes étaient frappés par l'incroyable changement que leurs vies avaient subi en seulement quelques jours : la langueur et le luxe des palais de Babylone et de Suse avaient été brusquement remplacés par le froid et les efforts d'une entreprise désespérée.

« À combien estimez-vous leur nombre ? demanda Séleucos.

— À plusieurs milliers, probablement, répondit Ptolémée. Si Ariobarzanès a décidé de défendre le passage, il dispose certainement de détachements choisis, en nombre plus que suffisant. »

C'est alors qu'entra Eumène, blême à cause du froid claquant des dents. Il portait en bandoulière son étui à rouleaux, sa plume et l'encre au moyen desquelles il rédigeait chaque soir son journal.

« As-tu évalué nos pertes ? l'interrogea Alexandre.

— Oui, et elles sont énormes, répondit le secrétaire en parcourant une feuille remplie à la hâte. Pas moins de trois cents morts et une centaine de blessés.

— Que fait-on ? demanda Léonnatos.

— Nous ne pouvons pas les laisser en pâture aux loups, dit Alexandre. Nous devons les ramener à l'arrière.

— Dans ce cas, nous subirons des pertes encore plus importantes, objecta Lysimaque. Si nous y allons maintenant, nous nous briserons les os sur ces rochers, dans le noir. Et si nous attendons le lever du jour, ils nous tailleront en pièces du haut de ce maudit couloir.

— Eh bien moi, j'y vais, coupa court le roi. Je refuse de laisser ces garçons sans sépulture. Si vous avez peur, vous êtes libres de rester au camp.

— Je t'accompagne, répliqua Héphestion en se levant comme s'il devait partir sur-le-champ.

— Tu sais très bien qu'il ne s'agit pas de peur, rétorqua Lysimaque, piqué au vif.

— Ah non ? et de quoi, alors ?

— Inutile de vous disputer, intervint Ptolémée. Cela ne résoudra rien. Essayons plutôt de réfléchir.

— Je… j'ai peut-être une solution », dit Eumène.

Tout le monde se tourna vers le secrétaire général, et Léonnatos secoua la tête en pensant que ce petit Grec en savait toujours plus long que les autres.

« Une solution ? demanda Alexandre. Et laquelle ?

— Accordez-moi un instant », répondit Eumène. Il sortit et revint rapidement en compagnie d'un des guides indigènes qui les avaient conduits jusque-là. « Parle sans crainte, lui dit-il. Le roi et ses amis t'écoutent. »

L'homme s'inclina devant Alexandre et ses compagnons, avant de s'exprimer dans un grec compréhensible, avec un accent qui évoquait le chypriote.

« D'où es-tu originaire ? l'interrogea Alexandre.

— Je suis lycien, je viens des environs de Patara. On m'a vendu comme esclave quand j'étais adolescent, pour rembourser la dette que mon père avait contractée auprès de son maître perse, un certain Arsace. Celui-ci m'a emmené en Perse et m'a confié la garde de ses troupeaux dans cette région. Je connais donc le moindre pouce de ces montagnes. »

Comprenant que ce pauvre garçon avait le sort de l'armée entière entre ses mains, les membres de l'assistance retinrent leur souffle.

« Si vous retournez dans cette gorge, continua-t-il, les Perses vous réduiront en miettes avant même que vous ayez eu le temps d'atteindre le pied du rempart. Seuls des petits détachements peuvent se déplacer, là-bas. Mais je connais un sentier qui monte à travers la forêt, à une heure de marche d'ici. C'est un sentier de chèvres, qu'une seule personne peut aborder de front et où il faut bander les yeux des chevaux pour éviter qu'ils ne voient le précipice. Mais on peut arriver au sommet du couloir en quatre ou cinq heures, et prendre les Perses à revers.

— Nous n'avons pas le choix, semble-t-il, dit Séleucos, si nous voulons poursuivre notre route.

— C'est ce que je crois aussi, admit Alexandre. Mais il y a un problème : si ce sentier est si étroit, ceux qui atteindront le sommet du couloir en un temps relativement court seront trop peu nombreux pour résister à une éventuelle contre-attaque perse. Il faudra les occuper du côté du mur.

— Je m'en charge, proposa Lysimaque.

— Non, toi, tu m'accompagnes sur le sentier. C'est Cratère qui s'en occupera avec les Agrianes, les Thraces et un bataillon d'attaquants, en essayant de limiter le plus possible les pertes. Nous attaquerons au même moment, nous d'en haut, et eux d'en bas, afin de semer la panique dans les rangs perses.

— Il est nécessaire de convenir d'un signal, observa Cratère. Mais le couloir est trop profond pour nous permettre de distinguer des signaux lumineux, et la distance qui séparera nos détachements pourrait les empêcher d'entendre le moindre son.

— Il y a un moyen, dit le berger lycien. Non loin des fortifications, l'écho rebondit plusieurs fois sur les parois du couloir, ce qui permet d'entendre une sonnerie de trompette à grande distance. J'en ai fait l'expérience plusieurs fois avec mon cor pour tuer le temps quand je gardais les moutons. »

Alexandre le dévisagea. « Comment te nommes-tu, Lycien ?

— Mon maître m'appelait Ochus, ce qui signifie « bâtard » en perse, mais mon vrai nom est Rhédas.

— Écoute-moi, Rhédas. Si tu as dit la vérité, et si tu nous permets de prendre les Perses à revers, je te couvrirai d'or : tu en auras assez pour vivre dans l'abondance le reste de tes jours, tu pourras regagner ton village, acheter la plus belle maison, des domestiques, des femmes, du bétail, tout ce que tu désires. »

L'homme répondit sans baisser les yeux : « Je pourrais m'acquitter de cette tâche sans en attendre la moindre récompense, sire. Les Perses m'ont réduit en esclavage, m'ont frappé et puni mille fois sans raison. Je suis prêt à partir dès que tu le souhaiteras. »

Léonnatos passa la tête à l'extérieur. « Il ne neige presque plus.

— Très bien, dit Alexandre. Alors, faites distribuer le repas et donnez du vin à ceux qui accompagneront Cratère. Promettez une récompense en argent aux volontaires car ils devront partir aussitôt après le dîner : les Perses penseront que nous ne sommes pas assez fous pour retenter le coup aussi tôt. Quant à nous, nous suivrons Rhédas après la première ronde. »

Le roi partagea son repas avec ses amis sous la tente. Ils consommèrent une ration militaire identique à celle qu'on distribuait aux soldats, puis chacun alla se préparer pour l'expédition nocturne. Cratère partit le premier avec ses hommes ; comme il l'avait annoncé, Alexandre attendit avec le gros de l'armée la fin du premier tour de ronde.

Rhédas les conduisit jusqu'au sentier, puis il s'engagea vers le passage avec eux, à travers d'épaisses broussailles. Le chemin était étroit et difficile, creusé dans le flanc de la montagne non par la main de l'homme, mais par le passage répété au cours des siècles, des bergers ou des voyageurs cherchant un raccourci vers la route menant en Perside. Il surplombait parfois un précipice et il fallait alors bander les yeux des chevaux afin qu'ils n'aient pas peur. Il était de temps à autre interrompu par un éboulement, ou rendu glissant par la glace : dans ce cas, les hommes se donnaient la main ou s'attachaient avec des cordes pour éviter de chuter et de s'écraser sur les rochers.

Le guide marchait d'un pas assuré en dépit de l'obscurité : à l'évidence, il aurait été capable d'effectuer ce trajet les yeux fermés. En revanche, plusieurs guerriers tombèrent dans le précipice, et il fut impossible de récupérer leurs corps. Alexandre avançait à pied derrière Rhédas, mais il s'arrêtait fréquemment pour aider ses soldats en difficulté : il risqua même sa vie à plusieurs reprises pour les sauver.

La température se rafraîchit encore avant l'aube, et les hommes continuèrent leur route de plus en plus péniblement, les membres engourdis et déjà éprouvés par cette longue et exténuante marche nocturne. Mais la légère clarté du soleil, qui se levait sur l'horizon parmi des nuages épais, leur redonna un peu de courage. On pouvait au moins distinguer un passage, et la végétation, de plus en plus rare, indiquait que le sommet n'était plus très loin.

Quand ils l'atteignirent enfin, le vent tomba et Alexandre ordonna à ses hommes de ne plus bouger tant qu'ils n'auraient pas été rejoints par ceux qui les suivaient immédiatement. Puis ils se mirent en marche en silence, essayant de s'abriter derrière la végétation qui recouvrait partiellement le haut plateau.

Soudain, le guide montra une hauteur, une sorte de rocher qui surplombait le couloir, et dit : « Voici l'endroit de l'écho. De l'autre côté, on peut apercevoir la forteresse qui contrôle l'accès aux Portes persiques. Nous sommes arrivés. »

Ptolémée avança. « Penses-tu que Cratère est déjà en position ?

— Certainement, s'il ne lui est rien arrivé, répondit Alexandre. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Déploie les hommes et lance le signal : nous allons attaquer les positions perses. »

Ptolémée rangea ses hommes sur trois lignes : une escouade de cavalerie, l'infanterie légère des archers et des lanceurs de javelots, puis les attaquants et les « écuyers » aux ordres de Lysimaque. Après quoi, il donna l'ordre au sonneur de trompe d'emboucher son instrument, et celui-ci se plaça au sommet du rocher qui dominait le couloir. Le son s'éleva alors, perçant l'air inerte et trouble de l'aube, aussi fort que le chant du coq. Aussitôt, l'écho lui répondit, rebondissant plusieurs fois sur les sommets environnants, avant de s'éteindre sur le vaste paysage immaculé.

Un silence aussi lourd que le ciel de plomb qui planait sur l'armée rangée s'ensuivit. Tout le monde tendait l'oreille dans l'attente frénétique d'une réponse. Soudain, la sonnerie d'une autre trompe résonna à son tour, amplifiée par l'écho. Elle précéda les cris sauvages des guerriers qui se jetaient à l'attaque.

« Cratère a lancé les Agrianes ! hurla Alexandre. En avant, soldats ! Montrez-leur que nous ne sommes pas morts de froid ! »

Il bondit sur son cheval et rejoignit, au centre de son escadron, le rocher qui surplombait la garnison perse, tandis que l'infanterie le suivait en courant pour ne pas se faire distancer. Puis, dès que les positions perses apparurent, il lança

l'attaque en éperonnant son cheval et en poussant son cri de guerre.

Alors toutes les trompes sonnèrent à l'unisson, tous les fantassins s'élancèrent en brandissant leurs armes tandis que les cavaliers s'élançaient vers l'ennemi, contraint, désormais, de se diviser sur deux fronts. La cavalerie d'Alexandre franchit d'un bond le terre-plein qui protégeait la garnison, et l'infanterie la suivit, engageant avec les défenseurs perses de terribles corps à corps.

Comprenant la situation, les Perses sonnèrent l'alarme, mais ils durent dégarnir une partie des remparts, que les Agrianes escaladèrent en plantant leurs poignards dans les fissures de la muraille et en s'aplatissant chaque fois que les ennemis jetaient des pierres ou décochaient des flèches. Ils atteignirent bien vite le haut des murs, et tandis que certains d'entre eux occupaient les défenseurs, les autres lançaient des cordes à leurs camarades afin de les aider à monter. Bien qu'en nombre inférieur, les Macédoniens parvinrent à l'emporter sur leurs adversaires, pour la plupart surpris dans leur sommeil et encore désarmés.

Ariobarzanès bondit hors de son logement, l'épée au poing, mais il fut aussitôt encerclé par un groupe de cavaliers qui le menacèrent de la pointe de leurs lances. Contraint d'ordonner la reddition, il assista impuissant au défilé de l'armée ennemie le long du passage censé défendre Persépolis. La ville était désormais à la merci de l'ennemi.

21

Alexandre attendit que le reste de son armée l'ait rejoint, puis il donna l'ordre d'amorcer la descente vers le haut plateau de la Perside. Mais avant de se mettre en route, il fit appeler le berger lycien qui l'avait aidé à prendre le passage fortifié.

« Ton intervention a été fondamentale, lui dit-il. Tu as aidé Alexandre à conquérir un empire, et peut-être à changer le cours des événements. Personne ne peut dire si c'est un bien ou un mal, mais je te suis en tous les cas profondément reconnaissant. » Il s'apprêtait à ajouter : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai », mais il se souvint d'un jour lointain où il avait prononcé cette phrase malheureuse devant Diogène, le vieux philosophe, allongé dans le plus simple appareil à la lumière du soleil couchant. Et il se contenta de conclure : « Merci, mon ami. »

Le pasteur lança un regard ému à Alexandre tandis qu'il remontait sur son cheval et se dirigeait vers le haut plateau, mais il sursauta bientôt en entendant une autre voix dans son dos, celle d'Eumène : « Le roi m'a dit que tu pouvais me demander ce que tu voulais, ainsi qu'il te l'avait promis. Tu n'as qu'à parler, et tes souhaits seront satisfaits. »

Rhédas répondit : « Si j'étais plus jeune, j'aimerais l'accompagner pour connaître la suite de son aventure. Mais je dois penser à ma vieillesse : j'aimerais racheter le champ de mon père et la maison où je suis né, sur un golfe, non loin de la mer. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu la mer…

— Tu la reverras, berger, tu auras ta maison et ton champ. Tu pourras aussi fonder une famille, si tu le souhaites. Et si tu as des enfants et des petits-enfants, tu leur raconteras qu'une nuit tu as conduit Alexandre vers son destin. S'ils ne te croient pas, tu leur montreras ceci.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Eumène déposa un petit pendentif dans sa main. « C'est l'étoile d'or des Argéades. Seuls les amis intimes du roi la possèdent. »

Il lui remit aussi un étui en cuir. « Voici une lettre du roi pour le gouverneur de la Lycie, dans laquelle il lui ordonne de te donner tout ce que tu désires. Elle a plus de valeur que n'importe quelle somme d'or ou d'argent. Ne l'égare pas. Adieu, berger, et bonne chance. »

Ils achevèrent leur descente le lendemain soir et débouchèrent sur le haut plateau de la Perside. Cette vaste étendue était parcourue de fleuves que bordaient de longues files de peupliers, et constellée de villages en briques crues.

Ils croisèrent la route du Grand Roi sur les rives de l'Araxe, et Alexandre fit monter le camp pour attendre Parménion et le reste de l'armée. On venait de lui servir à dîner quand un hétairoï de la garde pénétra sous sa tente et lui annonça une visite :

« Sire, un homme désire te parler. Il a traversé le fleuve en bateau et il semble très pressé.

— Alors, fais-le entrer. »

Le soldat introduisit un homme habillé à la manière perse : un pantalon attaché au-dessus des chevilles, ainsi qu'une écharpe en lin enroulée autour de la tête et nouée autour du cou.

« Qui es-tu ? l'interrogea Alexandre.

— Je viens de la part du satrape Aboulitès, qui commande la place forte de Persépolis. Il est prêt à te remettre la ville et te conseille de reprendre aussitôt ta route si tu souhaites trouver le trésor du Grand Roi encore intact. Les partisans d'une défense à outrance pourraient, en effet, l'emporter. D'autres voudraient aussi s'emparer du trésor pour soutenir l'insurrection de Darius. Que dois-je rapporter à mon maître ? »

Alexandre réfléchit en silence quelques instants, puis il lui répondit : « Dis-lui que j'atteindrai les environs de Persépolis dans deux jours, au coucher du soleil, avec ma cavalerie. »

L'homme ressortit et demanda qu'on l'accompagne à son bateau. Aussitôt, le roi convoqua Diadès de Larissa, son ingénieur en chef.

« Il faut que tu construises un pont au-dessus de l'Araxe avant demain soir », lui dit-il sans attendre qu'il se fût assis.

Désormais habitué à entendre des requêtes invraisemblables, Diadès ne broncha pas : « De quelle largeur ? l'interrogea-t-il.

— Le plus large possible : je dois y faire passer ma cavalerie dans les délais les plus brefs.

— Cinq coudées ?

— Dix.

— Dix coudées. D'accord.

— Tu penses y arriver ?

— Ai-je jamais échoué, sire ?

— Non.

— Mais il faut que je commence ces travaux sans tarder.

— Comme tu le veux. Tu peux donner des ordres de ma part à qui tu le souhaiteras, même aux généraux. »

Diadès réunit dix escadres, leur fournit des mules et des chevaux, des haches, des scies, des cordes et des échelles. Il leur ordonna d'aller couper des sapins dans un bois voisin. Les troncs furent grossièrement nettoyés, épointés et durcis à la flamme, partiellement débités. Trois cents personnes travaillèrent toute la nuit ; à l'aube, le matériel était rassemblé sur la rive du fleuve, prêt à l'emploi.

Diadès fit planter les pieux deux par deux dans le lit du fleuve au moyen d'un bélier, à intervalles de dix coudées. Il les relia transversalement et dans le sens de la longueur au moyen de planches clouées, créant une nervure latérale et un support horizontal. Segment après segment, le pont avança vers le centre du fleuve, où les pieux furent renforcés par l'ajout de gros rochers qui brisaient le courant.

Le lendemain soir, Alexandre rangea la cavalerie sur le pied de guerre, il attendit que la dernière planche soit clouée aux soutènements et, suivi de ses compagnons et de quatre escadrons d'hétairoï, y lança Bucéphale au galop. L'infanterie, commandée par Cratère, s'ébranla derrière eux.

Ils chevauchèrent toute la nuit et s'arrêtèrent à l'heure du troisième tour de ronde, avant le lever du soleil. Épuisé par les événements qui s'étaient succédé au cours des derniers jours et

par les pénibles veilles nocturnes, Alexandre s'endormit profondément. L'air du haut plateau, la brise légère qui soufflait de l'est, le bois de platanes et d'érables sycomores qui étendaient leur ombre sur eux, créaient une atmosphère paisible et tranquille. Les chevaux broutaient en liberté le long des rives d'un ruisseau aux eaux limpides, bordé de saules et de cornouillers, et Bucéphale trottait librement, suivi de Péritas, qui lui mordillait impunément ses terribles jarrets. Rien ne laissait présager ce qui allait arriver.

L'une des patrouilles de surveillance poussa vers l'ouest en direction de la route du Roi afin de parer à d'éventuelles surprises de ce côté. Avec stupeur, les éclaireurs virent avancer une longue colonne, précédée par des étendards rouges frappés de l'étoile argéade : l'armée de Parménion !

Ils la rejoignirent au galop et se présentèrent aussitôt : « Je suis Euthydème, commandant de la huitième compagnie du troisième escadron des hétairoï, annonça leur commandant à l'officier qui conduisait la colonne en marche. Mène-moi auprès du général Parménion.

— Le général Parménion est au fond, avec l'arrière-garde car la cavalerie mède nous a harcelés sur le haut plateau. Je vais appeler le général Cleitos. »

Le Noir arriva à toute allure quelques instants plus tard : son visage avait bronzé sous le soleil du haut plateau et il ressemblait désormais à un Éthiopien. « Qu'y a-t-il, chef de compagnie ? lui demanda-t-il. Où se trouve l'armée ?

— À moins de vingt stades d'ici, général. Nous sommes parvenus à forcer les Portes persiques. Le roi et les hommes se reposent car nous n'avons pas fermé l'œil depuis deux nuits ; mais dès que le soleil se lèvera, nous serons prêts à partir pour Persépolis. Vous pouvez garder votre allure ; quant à nous, nous poursuivrons notre route le plus rapidement possible. Je crois que le roi vous exposera la situation en temps voulu.

— D'accord, dit le Noir. Salue le roi pour moi et dis-lui que nous avons rencontré de grosses difficultés. J'informerai le général Parménion de notre entrevue. Son fils Philotas se porte-t-il bien ?

— Il se porte très bien. Il est sorti sain et sauf de la bataille sur le passage. »

Sur ces mots, il retourna auprès de ses hommes. Le contingent était déjà prêt, et Alexandre, monté sur Bucéphale, s'apprêtait à donner le signal de départ. Le soleil levant teintait de rose les monts Élam, dont les cimes se détachaient sur les bois vert foncé et sur les champs de chaume qui s'étendaient à perte de vue sur le haut plateau.

Des troupeaux de chameaux passaient le long des routes avec leur chargement, des ânes conduisaient des paysans au marché en tirant des charrettes remplies de modestes marchandises, des femmes aux vêtements colorés allaient puiser de l'eau au ruisseau, tandis que d'autres en revenaient, la tête surmontée de pots ruisselants posés sur des bourrelets. C'était, semblait-il, un jour comme les autres, et pourtant le plus grand et le plus puissant empire du monde serait bientôt touché au cœur.

La trompe retentit et les escadrons partirent au trot le long de la piste en soulevant un rideau de poussière épais. Tandis qu'ils avançaient, les lieux changeaient profondément d'aspect : non seulement dans les caractéristiques du territoire – de plus en plus beau et de plus en plus verdoyant, avec ses vastes parcs plantés d'arbres, ses potagers et ses jardins –, mais aussi dans le comportement de ses gens. Au passage de l'armée, les portes se fermaient, les rues se vidaient, tout comme les places des marchés : l'arrivée du Conquérant yauna, sur le compte duquel circulaient déjà des légendes terrifiantes, avait dû être annoncée.

Soudain, vers la mi-journée, un spectacle étrange et inquiétant s'offrit aux yeux du roi, qui chevauchait à la tête de l'armée, flanqué d'Héphestion et de Ptolémée : un groupe d'hommes venait vers lui sur cette route, une étrange foule de misérables à l'allure claudicante, couverts de chiffons, qui agitaient leurs mains ou leurs moignons, comme pour se faire remarquer.

« Mais qui sont ces hommes ? », demanda le roi à Eumène, qui se tenait à quelques pas de lui. Le secrétaire avança et

examina le groupe. « Je n'en ai pas la moindre idée, mais nous allons bientôt le savoir. »

Il mit pied à terre et se dirigea vers ces malheureux, qui paraissaient beaucoup plus nombreux qu'on ne l'aurait cru de prime abord. Alexandre l'imita. Au fur et à mesure qu'il avançait, il fut envahi par un trouble étrange, par une inquiétude angoissante. Il entendit bientôt ces hommes s'adresser à Eumène… en grec !

Puis il vit qu'ils étaient horriblement mutilés : certains avaient les deux mains tranchées, d'autres une jambe voire les deux, d'autres encore avaient la peau marquée par de terribles cicatrices, au vu desquelles on devinait qu'ils avaient été ébouillantés.

« De l'huile, expliqua l'un d'entre eux en sentant le regard d'Alexandre posé sur sa silhouette estropiée et torturée.

— Qui es-tu ? l'interrogea le roi.

— Ératosthène de Méthône, hêgemôn, troisième compagnie, huitième bataillon, spartiate.

— Spartiate ? Mais… quel âge as-tu ?

— Cinquante-huit ans, hêgemôn. J'ai été capturé par les Perses au cours de la seconde campagne du roi Agésilas, alors que j'avais vingt-sept ans. Sachant que les guerriers spartes préfèrent se faire tuer plutôt qu'accepter la prison, ils m'ont alors coupé le pied. »

Eumène secoua la tête. « Les temps ont changé, mon ami.

— J'ai tenté toutefois de me suicider. C'est alors que mon maître m'a ébouillanté avec de l'huile. Je me suis donc résigné : j'ai accepté cette amère prison, mais quand j'ai entendu dire qu'Alexandre arrivait…

— Nous sommes venus le voir, intervint un autre en montrant ses deux bras coupés juste au-dessous du coude.

— Pourquoi ces mutilations ?, demanda le roi, la voix tremblante de colère et d'émotion.

— Je servais dans la marine athénienne pendant la guerre des satrapes, je m'étais embarqué comme rameur sur la Chrysea, une magnifique trière, flambant neuve. Nous sommes tombés dans une embuscade et j'ai été capturé. Ils ont dit que je ne ramerais plus jamais sur un bateau athénien. »

Alexandre remarqua un homme dont les orbites étaient aussi vides et sèches que celles d'un squelette.

« Que t'ont-ils fait ? l'interrogea-t-il.

— Ils m'ont découpé les paupières, ont recouvert mes yeux de miel et m'ont attaché sur le sol près d'une fourmilière. Je servais moi aussi dans la marine athénienne : ils voulaient savoir où s'était caché le reste de la flotte, mais j'ai refusé de le révéler et… » D'autres malheureux s'avançaient, exhibant leurs mutilations, leurs misères, leurs cheveux blancs, leurs crânes nus et leurs mains dévorées par la gale.

« Hêgemôn, répéta le Spartiate, dis-nous où se trouve Alexandre afin que nous puissions lui rendre grâce et le remercier de nous avoir libérés. Nous témoignons tous du prix que les Grecs ont payé au cours des années dans la lutte contre les barbares.

— C'est moi, Alexandre, répondit le roi, blême de colère, et je suis venu vous venger. »

22

Il se retourna et appela ses compagnons à grands cris :

« Ptolémée ! Héphestion ! Perdiccas !

— À tes ordres, sire !

— Encerclez le palais royal, le trésor et le harem, et que personne n'y entre !

— Il sera fait selon tes ordres », répondirent-ils, et ils partirent au galop à la tête de leurs détachements.

« Léonnatos ! Lysimaque ! Philotas ! Séleucos !

— À tes ordres, sire ! »

Alexandre leur indiqua la superbe ville qui s'étalait devant eux sur la colline, scintillant d'or, de bronze et d'émaux.

« Prenez l'armée et conduisez-la à l'intérieur : Persépolis vous appartient, faites-en ce que vous voulez ! »

Il se tourna vers les hétairoï qui se tenaient immobiles sur leurs chevaux. « Avez-vous compris ce que j'ai dit ? Persépolis vous appartient ! Qu'est-ce que vous attendez ? Prenez-la ! »

Un cri monta des rangs et les escadrons de la cavalerie s'élancèrent au grand galop vers la capitale, qui s'apprêtait à leur ouvrir ses portes. Ils bousculèrent les quelques délégués qu'Aboulitès avait envoyés pour les accueillir, et firent irruption dans la ville la plus riche et la plus grande du monde, avec la fureur d'un troupeau de taureaux sauvages.

Eumène jeta vers Alexandre un regard de stupéfaction. « Tu ne peux pas donner un ordre de ce genre, dieux du ciel, non ! Rappelle-les, rappelle-les tant qu'il en est encore temps. »

Callisthène s'approcha à son tour : « Bien sûr qu'il le peut et il l'a déjà fait, hélas ! »

Les Grecs qui étaient venus le voir reculèrent d'un air gêné comme s'ils comprenaient qu'ils avaient involontairement provoqué un désastre aux proportions démesurées. Remarquant leur effroi, le souverain ordonna à Eumène : « Fais donner trois mille drachmes d'argent ainsi qu'un sauf-conduit à ceux d'entre

eux qui désirent rentrer pour embrasser leur famille. Les autres recevront une maison, des domestiques, des champs et du bétail en abondance. Veille à ce que cela soit fait. »

Le secrétaire en informa les Grecs, mais il avait du mal à se concentrer car le vacarme dû à l'affrontement et les cris désespérés des habitants à la merci de la soldatesque parvenaient déjà à ses oreilles.

Les détachements d'infanterie, qui venaient d'arriver, se précipitèrent à leur tour vers les portes de la ville, craignant que le butin ne leur échappe. Plusieurs estafettes allèrent au-devant de l'armée de Parménion, à quelques stades de là, et lui annoncèrent que le roi avait laissé la capitale à la merci des soldats. La discipline fut aussitôt oubliée : les hommes abandonnèrent les rangs et coururent en masse vers Persépolis, où commençaient à s'élever des colonnes de fumée et des langues de flammes.

Parménion éperonna son cheval, suivi du Noir et de Néarque. Ils rejoignirent Alexandre, qui, monté sur Bucéphale, contemplait ce massacre du sommet d'une colline, aussi immobile qu'une statue.

Le vieux général mit pied à terre et s'approcha. On pouvait lire sur son visage une profonde angoisse : « Pourquoi sire, dit-il ? Pourquoi ? Pourquoi détruis-tu ce qui t'appartient déjà ? »

Alexandre ne lui accorda même pas un regard, mais Parménion vit les ténèbres de la mort et de la destruction assombrir son œil gauche. Certain de ne pas être entendu, Callisthène murmura : « N'ajoute rien, général. Je suis persuadé qu'en ce moment précis sa mère Olympias accomplit des rites sanguinaires en un lieu secret, et qu'elle est en possession de son âme. Oh, si seulement Aristote était là pour balayer ce cauchemar ! »

Parménion secoua la tête, il regarda Le Noir et Néarque avec effroi, puis il monta sur son cheval et s'éloigna.

Le roi ne quitta la colline qu'au coucher du soleil, comme s'il s'extirpait du sommeil. Il franchit sur Bucéphale les portes de la ville. L'un des lieux les plus beaux et les plus agréables de la terre, la plus haute expression de l'harmonie universelle selon l'idéologie des Achéménides, était aux mains d'une horde de

sauvages avinés. Les Agrianes violaient des jeunes filles et des jeunes garçons en les arrachant aux bras de leurs parents, les Thraces se promenaient, couverts de sang, en exhibant les têtes tranchées des guerriers perses qui avaient tenté de leur résister, comme s'il s'agissait de trophées. Les Macédoniens, les Thessaliens et les auxiliaires grecs n'étaient pas en reste : ils couraient, comme pris de folie, les bras chargés de coupes ornées de pierres précieuses, de chandeliers merveilleux, d'étoffes fines, de cuirasses en or et en argent. Parfois, ils se heurtaient à des compagnons qui avaient encore les mains vides, et se battaient avec eux jusqu'au sang, s'égorgeant entre eux sans la moindre retenue, sans la moindre marque d'humanité. Parfois, voyant dans les bras des autres de magnifiques jeunes femmes, ils tentaient de les leur soustraire par la force des armes, avant de violer tour à tour ces pauvres proies sur le sol encore souillé du sang de leurs parents.

Le roi marchait au pas au milieu de ces cris et de ces horreurs. Son visage ne laissait transparaître aucune émotion comme s'il était sculpté dans le marbre froid de Lysippe. Ses oreilles ne semblaient pas entendre les hurlements poignants des enfants enlevés à leurs mères, des femmes qui invoquaient le nom de leurs filles et de leurs fils, qui pleuraient sur les corps de leurs maris, impitoyablement massacrés devant les portes de leurs maisons. Seul le lent martèlement des sabots de Bucéphale sur les pavés paraissait l'atteindre.

Les yeux fixés droit devant lui, il observait l'immense palais royal, la divine apadana entourée de merveilleux jardins, de hauts cyprès, de peupliers argentés, de platanes rougis par la lumière languissante du soleil couchant. De sublimes portiques se présentaient à sa vue avec leurs gigantesques colonnes, leurs taureaux ailés, les portraits des Grands Rois qui avaient construit et décoré ces merveilles. Lui, le petit yauna, seigneur d'un royaume de paysans et de bergers, jadis vassal, était parvenu à percer le cœur du géant et à le piétiner.

Il gravit à cheval le vaste escalier. Des deux côtés, les processions des rois et des chefs vassaux qui apportaient des cadeaux pour la fête du jour de l'an, étaient sculptées dans la pierre. Mèdes et Cissiens, Ioniens, Indiens et Ethiopiens,

Assyriens et Babyloniens, Égyptiens, Libyens, Phéniciens et Bactriens, Gédrosiens, Carmaniens et Dahes : des dizaines et des dizaines de nations marchaient d'un pas solennel et mesuré vers le dais d'or qui surplombait le trône de Darius, le Roi, le Grand Roi, le Roi des Rois, lumière des Aryens et seigneur des quatre coins de la terre.

Le trône se dressait maintenant devant lui. Il était en cèdre parfumé et en ivoire, orné de pierres précieuses et soutenu par deux griffons aux yeux de rubis. Il se détachait sur un mur où l'on pouvait voir une représentation gigantesque du roi Darius Ier, vêtu de splendides habits de cérémonie, qui luttait contre un monstre ailé, l'incarnation d'Arhiman, génie du mal des ténèbres. L'immense salle était vide et silencieuse, mais à l'extérieur, un océan de douleur venait se briser contre les murs de ce paradis. Les braves, les fidèles soldats de Philippe s'étaient transformés en une horde de bêtes sauvages, qui se disputaient des lambeaux de proies, criaient des obscénités, incendiaient les jardins et les palais, dévastaient les sanctuaires d'Ahura-Mazda, dieu de la grande Persépolis.

Alexandre mit pied à terre, il avança vers le trône, gravit les marches et s'y assit, posa les mains sur les accoudoirs de marbre poli. Mais tandis qu'il s'abandonnait contre le dossier avec un long gémissement, il vit des silhouettes sombres se découper dans l'embrasure de la porte et entendit un piétinement confus.

« Qui est là ? demanda-t-il sans bouger.

— C'est nous, sire ! », dit une voix. C'était l'un des esclaves grecs qui étaient venus à sa rencontre sur la route de Persépolis.

« Que voulez-vous ? »

Au lieu de répondre, l'homme s'effaça devant deux de ses compagnons, qui soutenaient un vieillard émacié.

« Il s'appelle Léocharès, expliqua l'homme qui s'était écarté. C'est l'un des « Dix Mille » de Xénophon, le dernier survivant, je crois. Il a près de quatre-vingt-dix ans, et il en a passé soixante-douze en prison et en esclavage. »

Alexandre eut grand-peine à dissimuler son émotion. « Que veux-tu, vieil homme ? l'interrogea-t-il. Que puis-je faire pour un héros des Dix Mille ? »

Le vieillard murmura quelques mots que le roi ne put entendre.

« Il ne veut rien. Il dit que les Grecs qui se sont éteints n'ont pu profiter du bonheur de te voir sur ce trône. Il dit qu'il peut maintenant mourir heureux. »

Vaincu par l'émotion et par les larmes qui coulaient sur ses joues creuses, le vieillard ne parvenait pas à parler, mais l'expression de son visage était plus éloquente que mille mots.

Alexandre hocha la tête. Incrédule, ou presque, il regarda le vieil homme s'éloigner en traînant les pieds, soutenu par ses compagnons. Puis il se leva et retourna auprès de Bucéphale qui l'attendait sous le porche. En saisissant ses rênes, il aperçut un guerrier perse qui semblait sortir d'un rêve. Revêtu de l'uniforme de parade des Immortels et monté sur un cheval saure au harnachement doré, l'homme paraissait l'observer.

Alexandre referma les doigts sur la garde de son épée, sans bouger pour autant. C'est alors qu'un éclat aveuglant illumina le ciel obscur, et qu'un coup de tonnerre assourdissant secoua le palais.

Soudain, il le reconnut : c'était le guerrier perse qui, en un jour lointain, l'avait sauvé des griffes d'un lion, et qu'il avait lui-même épargné sur le champ de bataille d'Issos.

L'Immortel poussa son cheval vers Alexandre et une fois devant lui, cracha à ses pieds. Puis il fit volte-face et s'élança au grand galop dans la vaste cour déserte.

23

« Elle fut fondée par le roi Darius Ier le Grand, dans le cœur de la Perside, pour devenir la capitale la plus resplendissante de tous les temps : cinquante mille hommes issus de trente-cinq nations y travaillèrent pendant quinze ans. Des forêts entières furent abattues sur le mont Liban pour construire ses plafonds et ses portes, des pierres et des marbres furent taillés dans tout l'empire, les lapis-lazuli les plus rares furent extraits des mines de la Bactriane. On fit venir de l'or à dos de chameau de la Nubie et de l'Inde, des pierres précieuses du mont Paropamisos et des déserts de Gédrosie, de l'argent d'Ibérie et du cuivre de Chypre. Des milliers de sculpteurs syriens, grecs et égyptiens gravèrent les images que tu admires à présent sur les murs et les portes de ce palais ; des orfèvres y ajoutèrent les parties appliquées, les ornements en or, en argent, en pierres dures. Les tisseurs les plus habiles effectuèrent les tapis, les tentures et les tapisseries que tu as pu voir sur les sols et les murs. Des peintres perses et indiens créèrent les fresques qui ornent les façades. Selon les intentions du Grand Roi, ce lieu devait rassembler dans une merveilleuse harmonie toutes les expressions de la civilisation et de la culture qui composent cet immense empire. »

Callisthène s'interrompit pour balayer du regard la capitale agonisante, ses pairidaeza, où des plantes rares venues des provinces lointaines brûlaient comme des torches, ses palais, ses portiques, ses arcades noircies par le feu des incendies. Il observait les rues parcourues de soldats ivres du massacre, des viols et des rapines qu'ils commettaient, ainsi que les fontaines remplies de cadavres qui continuaient à diffuser leur triste murmure, à répandre leur eau mêlée de sang. Il observait les statues brisées, les colonnes abattues, les sanctuaires profanés. Il se tourna vers Eumène et lut dans ses yeux une stupeur et une honte identiques à celles qu'il ressentait.

« Cette demeure sublime, poursuivit-il d'une voix égale, fut appelée « palais royal du nouvel an », car le Grand Roi s'y rendit afin d'y célébrer le premier jour de l'année, le matin du solstice d'été, en attendant que le premier rayon de soleil, jaillissant de l'Orient, se pose sur son front et illumine son regard, comme s'il était lui-même ce nouveau soleil.

« Toute la nuit, jusqu'au matin, les prières des prêtres montaient vers les étoiles, elles demandaient que la lumière éclaire le Grand Roi, qui était le symbole vivant d'Ahura-Mazda. Ici, tout est symbole, la ville entière est un symbole, tout comme les images et les bas-reliefs que tu peux admirer dans ce palais.

— Nous sommes en train de brûler un… symbole, balbutia Eumène.

— Oui, et plus encore. La ville fut conçue le lendemain d'une éclipse totale du soleil, qui se produisit il y a environ soixante-dix ans et six mois. Elle devait constituer un monument à la foi de ce peuple, une foi selon laquelle le monde ne serait jamais dominé par les ténèbres. Tu peux voir, partout dans cette ville, le lion plantant ses crocs dans un taureau, ou, en d'autres termes, la lumière l'emportant sur les ténèbres. C'est la lumière d'Ahura-Mazda, le dieu suprême, dans lequel le roi s'incarnait, aux yeux des Perses.

« Tandis que le palais se dressait encore dans l'ombre, des centaines de délégations attendaient dans un silence religieux que la lumière se répande dans les salles de pourpre et d'or dans les vastes cours. C'est alors que s'ébranlait le fastueux cortège dont parlent les auteurs grecs et barbares qui eurent la chance d'y assister, dont Ctésias, et que représentent les bas-reliefs ornant les remparts et les escaliers.

« Et maintenant, regarde, ces gens assistent au comble de l'abomination, au sacrifice le plus atroce qui soit : le feu, qui est pour eux un élément sacré, est en train de brûler la capitale qui fut créée en hommage au feu éternel, il est en train de brûler leurs cadavres.

— Et pourtant, ils ont jadis commis toutes sortes d'atrocités, eux aussi, répliqua Eumène. Comme moi, tu as vu ces pauvres Grecs et tu as entendu le récit des tortures qu'ils ont subies… Les hommes qui ont bâti cette merveille, les grands rois Darius

et Xerxès, ont également envahi notre terre en la mettant à feu et à sang, ils ont décapité et crucifié le corps torturé du roi Léonidas aux Thermopyles, ils ont incendié les temples de nos dieux après les avoir contaminés…

— Oui, et sais-tu pourquoi ? Regarde, dit-il en lui montrant une inscription qui courait le long d'un mur. Sais-tu ce que cela signifie ? Je vais te le dire : « J'ai brûlé les temples des daiwa », les temples des démons. Et je vais t'en donner l'explication : pour eux, nos dieux étaient une manifestation des démons que leur divinité du mal, Arhiman, avait déchaînés dans l'univers afin qu'ils y sèment le désastre. Ils ont donc accompli un acte de piété. Tous les peuples de la terre voient le mal dans les peuples étrangers et dans leurs dieux, et je crains qu'il n'y ait aucun remède à cela. Voilà pourquoi les Perses ont détruit les plus belles œuvres de notre civilisation. Voilà pourquoi nous détruisons en ce moment les plus belles œuvres de la leur. »

Ils se turent parce qu'ils n'avaient plus rien à dire, et leur silence se remplit des pleurs et des gémissements de la ville moribonde.

Trois jours plus tard, la reine mère apprit la nouvelle de cette dévastation de la bouche d'un Immortel, qui avait traversé les cols enneigés sans jamais s'arrêter. Elle fondit en larmes en entendant le récit détaillé de ce carnage, du massacre d'une ville sans défense, de la destruction d'œuvres merveilleuses.

Le guerrier se prosterna en sanglotant aux pieds de la souveraine. « Grande Mère, lui dit-il, fais-moi tuer, car je mérite la mort. Je connais le petit démon yauna, et je suis coupable de tout. Je lui ai sauvé la vie, il y a de nombreuses années, au cours d'une chasse au lion en Macédoine. Et quand il m'a rendu la pareille sur le champ de bataille d'Issos, je n'ai pas compris que c'était une façon pour les démons de masquer leur nature féroce. Au lieu de lui planter mon poignard dans la gorge, je l'ai alors remercié, je lui ai montré ma gratitude. En voici maintenant la conséquence. Fais-moi tuer, Grande Mère, ma mort apaisera peut-être la colère des dieux, elle les mènera dans notre camp, elle les persuadera de nous arracher aux ténèbres de l'humiliation et de la défaite. »

La reine se tenait immobile sur son trône, les joues sillonnées de larmes. Elle lança au guerrier un regard plein de compassion et lui dit : « Lève-toi, mon fidèle ami. Lève-toi et ne blâme pas ta générosité et ton courage. Il était fatal que tout cela arrive. Que crois-tu que pensèrent les Lydiens quand Cyrus s'empara de Sardes et l'incendia ? Et les Babyloniens, quand il dévia le cours de l'Euphrate et prit possession de la capitale en mettant les fers à leur roi ? Nous avons, nous aussi, incendié et massacré, nous avons réprimé dans le sang de nombreuses révoltes, nous avons brûlé des temples et des sanctuaires. Le roi Cambyse tua en Égypte le bœuf Apis en commettant aux yeux de cette nation le plus atroce des sacrilèges. Le roi Xerxès incendia les temples de l'acropole d'Athènes et rasa la ville : une population entière abandonna ses maisons en pleurant pour se réfugier sur une petite île, d'où elle vit les lueurs de l'incendie s'élever dans le ciel nocturne. Je l'ai entendu dire par ceux qui conservaient les livres de notre histoire.

« À présent, le destin s'acharne sur nous, sur nos merveilleuses villes et sur nos sanctuaires. Mais cela n'est pas dû à la méchanceté d'Alexandre. Je le connais, je connais ses sentiments et je sais de quelle tendresse et de quels égards il est capable. Si j'avais été là, j'aurais certainement obtenu sa clémence et fait triompher en lui la lumière d'Ahura-Mazda contre les ténèbres d'Arhiman. L'as-tu regardé droit dans les yeux ?

— Oui, ma dame, et j'ai eu peur. »

La reine mère observa quelques instants de silence en pleurant, puis elle se ressaisit et interrogea l'Immortel : « Où vas-tu aller ?

— Au nord, à Ectabane, auprès du roi Darius. Je combattrai et mourrai pour lui s'il le faut. Mais accorde-moi ta bénédiction, Grande Mère : elle me réchauffera dans la neige et le froid, elle m'aidera à supporter la faim, la soif, les privations et la souffrance. »

Il s'agenouilla en baissant la tête. La reine mère leva sa main tremblante et la posa sur le crâne du guerrier. « Je te bénis, mon garçon. Dis à mon malheureux fils que je prierai pour lui.

— Je n’y manquerai pas », répondit l’Immortel. Après lui en avoir demandé l’autorisation, il prit congé.

24

Alexandre attendit le lendemain pour visiter le palais de Darius. Il s'était levé tard et il observait les alentours d'un regard étrange, comme s'il sortait tout juste d'un cauchemar. Ses compagnons, armés, s'étaient déjà placés en bon ordre autour du trône, dans l'attente de ses instructions.

« Où est Parménion ? demanda-t-il.

— Hors de la ville, dans son campement, avec ceux de ses hommes qui n'ont pas participé au pillage, répondit Séleucos.

— Et le Noir ?

— Lui aussi. Il te fait dire qu'il ne se sent pas bien, et te prie de l'excuser de son absence.

— Ils m'abandonnent, murmura le roi comme s'il réfléchissait à voix haute.

— Mais nous, nous sommes là, Alexandre ! s'exclama Héphestion. Quoi que tu fasses et quoi qu'il arrive. N'en est-il pas ainsi ? ajouta-t-il à l'adresse de ses compagnons.

— Si, il en est ainsi, répondirent-ils tous.

— Ça suffit, maintenant, dit Alexandre. Prenez des patrouilles d'attaquants et traversez la ville en ordonnant aux soldats, sans exception, qu'ils soient grecs, macédoniens, thessaliens, thraces ou agrianes, de quitter Persépolis et de se retirer dans les camps. Seule la Pointe restera en ville avec ma garde du corps. »

Les membres de l'assistance sortirent pour exécuter ces ordres.

Accompagnés d'un interprète et d'un groupe d'eunuques encore terrorisés, Alexandre, Eumène et Callisthène visitèrent le palais. Ils passèrent de l'apadana à la salle du trône proprement dite. C'était une pièce immense, de plus de deux cents pieds de large et de long, dans laquelle se dressaient cent colonnes en bois de cèdre. Ses murs étaient peints en or et en pourpre, ses chapiteaux et ses plafonds ornés de peintures et de gravures. Le

trône en bois était incrusté d'ivoire, et l'on pouvait voir dans son dos l'ombrelle et les flabella de plumes d'autruche que des serviteurs en vêtements de gala agitaient les jours de réception.

Ils gagnèrent ensuite la salle du trésor, que quatre eunuques s'empressèrent d'ouvrir. Les imposantes portes de bronze pivotèrent lentement sur leurs gonds et la vaste salle apparut à la vue de son nouveau maître. Comme il n'y avait aucune fenêtre, Alexandre n'en découvrit que la partie éclairée par la lumière qui filtrait à travers la porte. Mais cela suffit à le remplir de stupéfaction : il y avait là des milliers de lingots d'or et d'argent, qui portaient le sceau de la monarchie achéménide, l'effigie du roi Darius en train de décocher une flèche. Cette effigie était reproduite sur les pièces de monnaie qu'on appelait « dariques ». Celles-ci remplissaient des dizaines de seaux, rangés, pour certains, sur des étagères le long des murs.

Les eunuques apportèrent des lanternes, dont les mouvements suscitèrent des milliers d'éclats.

Le roi, Eumène et Callisthène avancèrent dans le couloir qui partageait la pièce en deux, et leur étonnement s'accrut encore : outre les pièces de monnaie et les lingots, il y avait là des objets précieux, accumulés au cours de deux cents années de conquête et de domination sur un territoire qui s'étendait de l'Indus à l'Istros. Une quantité invraisemblable de joyaux, des corbeilles bourrées de pierres précieuses de toutes les formes et de toutes les couleurs, de perles blanches et noires, des bronzes et des colliers, des chandeliers, des statues et des images votives provenant de vieux sanctuaires ; de magnifiques armes de combat ou de parade : cuirasses, lances et épées, casques surmontés de cimiers impressionnants, poignards damasquinés aux lames droites, courbes ou en forme de serpents, boucliers de bronze argenté, doré ou en bois peint incrusté d'ivoire ou d'argent, jambières et ceinturons, baudriers en mailles d'or à boucles de lapis-lazuli ou de corail, carreaux émaillés, en or et en argent, masques d'ébène et d'ivoire, colliers et pectoraux indiens, assyriens, égyptiens, en or et en émail. Et encore, des couronnes et des diadèmes, qui avaient ceint le front de pharaons égyptiens, de tyrans grecs, de chefs scythes, de rajahs indiens ; des sceptres et des bâtons de commandement en

ébène, ivoire, bronze, argent et ambre, tous merveilleusement décorés.

Et des étoffes : lin égyptien, soie syrienne, laine ionienne, pourpre phénicienne, tissus splendides aux nombreuses couleurs. Ils venaient d'un pays très lointain, leur expliqua-t-on, au-delà des déserts centraux et du Paropamisos. Il y avait également une autre sorte d'étoffe qu'on produisait en Inde, qui était aussi fraîche que le lin et aussi facile à teindre, mais bien plus légère.

« Quand on la porte, dit l'eunuque, c'est comme si l'on était nu. » Au fur et à mesure qu'ils avançaient, l'eunuque responsable de l'inventaire récitait d'une voix monotone : « Douze seaux d'un talent de dariques en or frappés par sa majesté le roi Darius Ier, vingt talents de lingots d'argent marqués au sceau de sa majesté le roi Xerxès, cuirasse de tortue aux incrustations d'ivoire et de corail ayant appartenu au rajah de Taxila, sabre de parade du roi des Scythes Kurban II… »

Un mois aurait été nécessaire à l'énumération de toutes ces merveilles. Alexandre le comprit, mais il ne parvenait pas à détacher le regard de ces objets étincelants, de ces merveilleux ornements.

« Quelle somme y a-t-il en pièces de monnaie et en lingots ? », demanda soudain Eumène.

L'eunuque attendit qu'Alexandre l'ait autorisé à répondre pour dire d'une voix plate : « Cent vingt mille talents. »

Eumène blêmit. « Tu as dit cent… cent vingt mille ?

— C'est exactement ce que j'ai dit », confirma l'eunuque sur un ton impassible.

Ils ressortirent bientôt, comme étourdis par ce spectacle. Eumène continuait de répéter : « Je ne peux pas y croire, par les dieux de l'Olympe, je ne peux pas y croire. Quand tu penses qu'il y a un peu plus de trois ans, nous n'avions pas assez d'argent pour acheter le foin nécessaire aux chevaux et la nourriture de nos hommes…

— Fais distribuer dix mines à chacun d'eux, lui ordonna Alexandre.

— Dix mines à chaque soldat, c'est bien ça ?

— Oui. Ils l'ont mérité. En outre, tu remettras un talent aux officiers, cinq aux commandants des grandes unités d'infanterie et de cavalerie, et dix aux généraux. Tu me donneras ensuite la somme totale.

— Ce sera l'armée la plus riche de la terre, grommela le secrétaire, mais je ne suis pas certain qu'elle demeurera la plus courageuse. Es-tu sûr de bien agir ?

— Sûr et certain. D'autant plus qu'ils ne disposeront pas de beaucoup de temps pour dépenser cet argent.

— Pourquoi, on repart ?

— Au plus vite. »

Et pourtant, ils restèrent plusieurs mois à Persépolis. La ville renfermait les archives et la chancellerie impériale, et Eumène expliqua à Alexandre qu'il était nécessaire de consolider ce qui avait été fait, d'organiser le système des routes et des communications, qui était vital pour le ravitaillement, et de donner aux satrapes et aux administrateurs des provinces soumises les instructions nécessaires au gouvernement et aux rapports avec la Macédoine. Il chercha aussi des documents prouvant la responsabilité de la cour perse dans l'assassinat du roi Philippe, ou des traces d'éventuels contacts avec le prince Amyntas de Lyncestide qui, accusé de collusion avec Darius lorsque l'armée cantonnait encore en Anatolie, était toujours étroitement surveillé par ordre du roi. Mais les archives étant toutes rédigées en caractères cunéiformes, il aurait fallu plusieurs années aux quelques traducteurs disponibles pour parvenir à un dépouillement complet de ces documents.

Comme Eumène l'avait prévu, l'inertie et l'argent modifiaient radicalement le comportement des soldats et des compagnons qui, comme lui, habitaient maintenant les plus beaux palais de la ville, nettoyés et restaurés, où ils menaient une vie de roi. Alexandre les invitait à des promenades à cheval, il organisait fréquemment des jeux de balle afin qu'ils continuent de s'entraîner. Ses amis y participaient à contrecœur, dans le seul but de le satisfaire, mais dès que les parties commençaient, ils retrouvaient la joie simple de leurs jeux d'enfants.

Au cours de ces jours-là, leurs cris et leurs rires résonnaient sous les portiques du palais, comme jadis dans la cour du palais royal de Pella.

« Passe-moi la balle ! Passe-la-moi, par Héraclès ! criait Alexandre.

— Mais je te l'ai passée tout à l'heure, et tu l'as laissée filer, répondait Ptolémée en criant encore plus fort.

— Tire au lieu de jacasser. Qu'est-ce que tu fais, tu dors ? » hurlait Léonnatos.

Eumène était toujours le premier à réclamer une pause car il n'avait pas reçu la formation et l'entraînement des guerriers. « Ça suffit, maintenant, j'ai le cœur qui lâche !

— Le cœur ? Mais tu as un livre de comptes à la place du cœur ! », le rabrouait Cratère, qui était le plus habile et le plus rapide de tous.

Quoi qu'il en soit, ces jeux constituaient de brèves parenthèses, et dès qu'ils s'achevaient, l'ombre du pouvoir et de la richesse s'abattait à nouveau sur eux.

Un jour, décidé à s'entretenir seul à seul avec Alexandre, Eumène alla le trouver dans ses appartements, au palais impérial.

« La situation empire de jour en jour, commença-t-il.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que je ne les reconnais plus. Ptolémée fait venir des filles de Chypre et d'Arabie, Léonnatos refuse de s'entraîner à la lutte s'il ne dispose pas du sable libyen le plus fin, qu'on lui apporte d'Egypte à dos de chameau. Lysimaque utilise un vase de nuit en or massif, incrusté de pierres précieuses. Un vase de nuit, tu comprends ? Séleucos possède je ne sais combien d'esclaves : une pour lui lacer ses sandales, une autre pour le coiffer, une autre encore pour le parfumer, sans compter celle qui… laissons tomber. Quant à Perdiccas…

— Perdiccas aussi ? demanda Alexandre d'un air incrédule.

— Oui, Perdiccas aussi. Il dort à présent dans des draps de pourpre et puis, il y a Philotas. Il est de plus en plus arrogant et prétentieux. On dit qu'il… »

Le roi l'interrompit : « Ça suffit ! s'écria-t-il. Ça suffit ! Appelle-moi un héraut, immédiatement !

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Tu m'as entendu ? Je t'ai dit d'appeler un héraut ! »

Eumène sortit. Il revint quelques instants plus tard en compagnie d'une estafette.

« Rends-toi sans tarder chez Ptolémée, Perdiccas, Cratère, Léonnatos, Lysimaque, Héphestion, Séleucos et Philotas, lui ordonna le roi, et dis-leur de venir ici sur-le-champ. »

L'estafette se précipita à l'extérieur du palais, bondit sur son cheval et communiqua son message aux compagnons du roi. Quand ceux-ci étaient absents, elle le délivrait à leurs serviteurs en soulignant l'état d'humeur dans lequel se trouvait le roi. Aussitôt, les domestiques se mettaient à la recherche de leurs maîtres.

« Il nous invite certainement à une partie de balle, dit Léonnatos à Perdiccas en gravissant l'escalier.

— J'en doute. L'as-tu jamais vu utiliser une estafette de la cavalerie d'assaut pour inviter des gens à se lancer une balle ?

— À mon avis, on repart en guerre, intervint Lysimaque qui survenait au même moment.

— La guerre ? Quelle guerre ? », demanda Séleucos en les rejoignant hors d'haleine.

Eumène les accueillit dans l'antichambre avec un visage de sphinx. Il se contenta de leur dire : « Il est de ce côté.

— Et toi, tu ne viens pas ? l'interrogea Ptolémée.

— Moi ? Non, je n'ai rien à voir là-dedans. »

Puis il ouvrit la porte et les fit entrer. Il referma les lourds battants dans leur dos et colla l'oreille à la serrure. Les cris d'Alexandre explosèrent. Ils étaient si forts qu'Eumène dut reculer.

« Des draps de pourpre ! hurlait-il. Des vases de nuit en or massif ! Du sable d'Égypte pour s'entraîner à la lutte ! Parce qu'il n'y a pas assez de sable ici ? À moins qu'il ne soit pas assez fin pour ton cul délicat ? ricana-t-il en s'approchant de Léonnatos. Des chiffes molles, voilà ce que vous êtes devenus ! Croyez-vous donc que je vous aie conduits ici pour vous voir dans cet état de déchéance ? »

Ptolémée tenta de le calmer : « Alexandre, écoute…

— Silence ! Toi qui te fais envoyer des putains de Chypre et d'Arabie ! Je vous ai emmenés ici pour changer le monde, non pour vous laisser ramollir dans le luxe. Avons-nous fait la guerre pour adopter le mode de vie de ceux que nous avons battus ? Est-ce pour cela que nous avons marché, enduré la chaleur, le froid, la faim et les blessures ? Pour nous retrouver dans l'état de ceux que nous avons soumis ? Ne comprenez-vous pas que c'est pour cette raison que les Perses ont perdu la guerre ? Parce qu'ils vivaient comme vous vivez à présent ?

— Mais alors, pourquoi… », commença Perdiccas qui aurait aimé ajouter : « Pourquoi reconfirmes-tu les gouverneurs perses dans leur charge ? »

Mais le roi l'interrompit : « Silence ! Dès demain, vous regagnerez le campement, et vous coucherez sous vos tentes ; comme avant. Chacun d'entre vous étrillera son cheval et astiquera son armure. Après-demain, vous m'accompagnerez à la chasse au lion dans les montagnes. Et si vous vous faites déchiqueter parce que votre cul est trop lourd, je ne bougerai pas le petit doigt pour vous sauver. Vous avez compris ?

— Nous avons compris, sire ! s'écrièrent-ils tous.

— Alors, débarrassez-moi le plancher ! »

Ils se ruèrent vers la sortie et disparurent dans l'escalier. C'est alors que se présenta le héraut. Il annonça qu'il n'avait pas trouvé Philotas à son domicile, mais que celui-ci ne manquerait certainement pas d'accourir. Eumène acquiesça avant d'emboîter le pas à ses compagnons. Mais le roi l'appela.

« Me voici, répondit-il en entrant.

— Je n'ai pas vu Philotas, observa le roi.

— On ne l'a pas trouvé chez lui. Veux-tu que je fasse poursuivre les recherches ?

— Non. Mon refrain parviendra de toute façon à ses oreille. Et toi ? demanda-t-il. Que fais-tu de l'or que tu as reçu ?

— Je vis bien, mais sans exagérer. Je mets le reste de côté pour ma vieillesse.

— Bien, répliqua Alexandre. On ne sait Jamais. Si j'ai besoin d'un prêt, à l'avenir, je saurai à qui m'adresser.

— Puis-je m'en aller ?

— Oui, bien sûr. » Alors qu'Eumène se dirigeait vers la porte, Alexandre le retint. « Un moment.

— Qu'y a-t-il ?

— Naturellement, l'ordre vaut aussi pour toi.

— Quel ordre ?

— Celui de dormir au camp, sous la tente.

— Naturellement », répliqua Eumène avant de sortir.

Un peu plus tard, Alexandre convoqua son secrétaire pour lui apprendre que le trésor de Persépolis serait transporté à Ectabane, lorsqu'ils reprendraient leur marche vers le nord. Eumène fut surpris : une telle opération lui paraissait inutile et insensée, terriblement coûteuse. Il tenta d'exprimer son avis mais la décision du roi semblait irrévocable.

Les préparatifs demandèrent plus de deux mois. Il fut nécessaire d'organiser un convoi de cinq mille attelages de mules et dix mille chameaux, car il était impossible d'utiliser les chars sur les sentiers montagnards de la Médie.

Eumène ne parvenait pas à comprendre les raisons d'une décision aussi étrange et aussi risquée, mais chaque fois qu'il interrogeait Alexandre à ce sujet, il n'obtenait de lui que des réponses vagues et évasives, bien peu convaincantes. Il finit par se résigner, mais il lui resta au fond du cœur une sorte de pressentiment trouble, comme l'attente d'un événement dramatique.

25

Pendant quelque temps, les compagnons obéirent aux ordres d'Alexandre, mais bientôt Héphestion lui demanda l'autorisation de regagner le palais afin d'être plus proche de lui, et le souverain ne sut la lui refuser. Après quoi, il lui fut impossible de ne pas céder aux insistances des autres, qui sous un prétexte ou sous un autre, obtinrent la permission de réintégrer leurs résidences en ville contre la promesse d'adopter un mode de vie plus simple et plus sobre. Le printemps s'écoula ainsi. Les blessures de la ville dévastée commençaient à se cicatriser, mais il paraissait évident que rien ne serait plus comme avant. Entre-temps, on apprenait par les provinces septentrionales de l'empire demeurées indépendantes que Darius rassemblait une autre armée et qu'il se préparait à résister sur les monts du Caucase, autour de la mer Caspienne. Alexandre jugea bon de reprendre sa route. Afin de conclure dignement cette période de repos, il organisa une fête et un banquet qui devaient rester mémorables.

Toutes les salles de l'immense palais furent éclairées a giorno par des centaines de lanternes, les cuisiniers royaux confectionnèrent les mets les plus raffinés, les eunuques du palais choisirent de magnifiques jeunes gens pour servir le repas à moitié nus, selon l'usage grec. On plaça au centre de la salle du banquet de grands vases en or massif qui appartenaient au trésor impérial, et l'on y versa du vin et des boissons orientales, aromatiques et épicées.

De même, on disposa sur les tables des coupes en or et en argent, ainsi que des vases remplis de roses et de lys cueillis dans les jardins du palais, les seuls à avoir survécu à la destruction de Persépolis.

La fête débuta aussitôt après le coucher du soleil. Eumène découvrit qu'Héphestion avait été nommé « maître du

symposion ». Comme tel, il avait décrété qu'on servirait le vin à la manière des Thraces. Pur.

« Tu ne participes pas à la fête ? lui demanda Callisthène en surgissant dans son dos.

— Je n'ai pas faim, répondit Eumène. Et puis il faut que je veille à ce que tout se déroule pour le mieux.

— Ne préfères-tu pas plutôt rester sobre pour profiter du spectacle ?

— Quel spectacle ?

— Je ne sais pas, mais il va certainement se passer quelque chose. Cette fête est insensée. Grotesque. Je suis entré par la porte occidentale. Ce palais bourré de lumières offre un contraste dramatique avec la ville dévastée et obscure. Il y a des mois que nous sommes ici, et Alexandre n'a pas encore donné l'ordre de reconstruire une seule maison.

— Il n'a pas empêché non plus qu'on le fasse.

— Bien sûr. Mais il n'a pas essayé de retenir les nobles et les propriétaires. Seuls les plus pauvres sont restés, et cela signifie que la ville est condamnée à mort. Et avec elle… »

Eumène leva la main comme pour chasser une vision de cauchemar. « Je ne veux pas en entendre plus, dit-il.

— Où est Parménion ? l'interrogea Callisthène en changeant apparemment de sujet de conversation.

— Il est absent.

— Une absence anodine à tes yeux, j'imagine… Et le Noir ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Justement. D'autre part, je ne crois pas qu'il fasse partie la liste des invités. Mais regarde plutôt qui vient là. »

En se retournant, Eumène vit avancer Thaïs, la belle Athénienne, pieds nus et dans une robe très audacieuse, semblable à celle qu'elle portait la première fois où elle avait dansé devant le roi.

« Je crois qu'elle a passé la nuit avec Alexandre, ajouta Callisthène, et cela ne me dit rien de bon.

— À moi non plus, si tu veux tout savoir, répliqua Eumène, mais rien ne dit non plus que le mal se transformera en pis. » Callisthène préféra ne rien ajouter. Il se dirigea vers la porte dite « de Xerxès » et gagna le portique postérieur. De là, on

pouvait observer les tombes des souverains achéménides, creusées dans le flanc de la montagne qui surplombait le palais et éclairées par des lampes votives. Parmi elles se trouvait celle de Darius III, encore inachevée.

Les cris des convives parvenaient aux oreilles de Callisthène. Ils ne cessaient d'augmenter. Soudain, une musique aiguë sembla dominer ce vacarme confus, rythmée par le son des tambours et des timbales. Elle accompagnait sans doute une danse orgiaque. Callisthène leva les yeux au ciel et murmura : « Où es-tu, Aristote ? »

Entre-temps, Eumène s'était rapproché du salon de l'apadana, où il avait constaté que le banquet dégénérait rapidement. Thaïs dansait, entièrement nue ou presque, en accompagnant ses mouvements tourbillonnants au son de minuscules timbales métalliques qu'elle tenait entre ses doigts. À chaque pirouette, son court chiton se soulevait, découvrant ses formes sculpturales, son pubis et ses fesses d'une fermeté marmoréenne, tandis que les convives criaient toutes sortes d'obscénités.

Soudain, la jeune femme s'arrêta et s'accroupit lentement sur le sol avec la sensualité d'un félin, au rythme de la musique, qui semblait épouser ses mouvements. Puis elle saisit un thyrse, enroulé dans du lierre et surmonté d'une pomme de pin. Le brandissant, elle lança un grand cri : « Komos ! »

Comme possédée, elle se déplaçait entre les colonnes, comme une ménade évoluant au milieu des arbres d'une forêt. Elle appelait les invités à participer à sa danse orgiaque. Alexandre fut le premier à répéter : « Komos ! »

Et tout le monde se joignit à lui. Thaïs empoigna également une torche, accrochée à un mur, et prit la tête de cette danse paroxystique, qu'elle mena à travers la salle des audiences, les couloirs et les chambres des appartements royaux. Elle était suivie par des femmes entièrement nues, ou presque, dont les mouvements sensuels excitaient les hommes qui s'unissaient à ce cortège.

« Le dieu Dionysos est parmi nous ! », s'écria Thaïs, le regard enflammé par le reflet de la torche.

Tout le monde répondit : « Euoé !

— Le dieu Dionysos crie vengeance contre ces barbares !

— Euoé ! hurlèrent à nouveau les hommes et les femmes excités par le vin et la concupiscence.

— Vengeons nos soldats tombés sur le champ de bataille, nos temples détruits, nos villes brûlées ! cria la jeune femme en jetant sa torche sur un lourd rideau de pourpre qui pendait à côté d'un portail.

— Oui, vengeons-les », répéta Alexandre.

Comme hors de lui, il lança lui aussi une torche sur un grand meuble en cèdre.

Rasant les murs derrière les invités, Eumène assistait, impuissant, à ce désastre. Il cherchait dans le regard de ces hommes et de ces femmes une lueur de raison, mais leurs yeux ne reflétaient que la folie.

Les flammes s'élevèrent en crépitant, et la salle fut envahie par les reflets vermeils de l'incendie. Comme possédés par un démon, les invités se répandirent en hurlant dans les salles immenses, dans les cours et sous les portiques, incendiant tout sur leur passage.

Rapidement, le merveilleux palais fut enveloppé dans un tourbillon de flammes. Les colonnes de cèdre du Liban flambèrent comme des torches, le feu lécha les plafonds, se propagea aux poutres et aux caissons, qui gémirent et éclatèrent sous la violence du bûcher.

La chaleur devenant insupportable, la horde de possédés se précipita vers la grande cour d'entrée, où elle continua de danser, de chanter et de s'accoupler. Bouleversé, Eumène sortit par une porte latérale. Tandis qu'il s'éloignait vers l'escalier extérieur, il vit Thaïs, complètement nue, étendue à l'entrée sur un tapis, satisfaisant à la fois les désirs d'Alexandre et ceux d'Héphestion, gémissant et se tordant dans l'extase du plaisir. Les habitants qui vivaient encore parmi les ruines de Persépolis quittèrent leurs taudis pour voir ce spectacle horrifiant : dévoré par les flammes, le sublime palais des Grands Rois explosait et s'écroulait dans un enfer d'étincelles, dans un tourbillon de fumée noire qui obscurcissait la lune et les étoiles. Ils contemplèrent ce terrible spectacle en pleurant.

Le lendemain, le plus beau palais du monde n'était plus qu'un tas de cendres fumantes, qui atteignait çà et là quatre ou cinq coudées d'épaisseur. Seuls se dressaient encore les colonnes de pierre avec leurs chapiteaux en forme de taureaux ailés, les portails, l'estrade, les soubassements ainsi que les escaliers, où la procession du jour de l'an et les Immortels de garde impériale restaient figés dans la pierre pour les millénaires à venir comme les témoins muets de ce désastre.

Au matin, Alexandre avait regagné le camp et s'était couché, épuisé, pour tomber dans un sommeil profond et agité.

Peu après l'aube, Parménion se présenta devant le pavillon royal. En vain, les pézétairoï tentèrent de lui en interdire l'accès en croisant leurs lances devant l'entrée : le vieux général rugit comme un lion. « Poussez-vous de là, par Zeus ! hurla-t-il. Écartez-vous, je dois voir le roi ! »

Leptine survint, les mains levées, pour essayer elle aussi de l'arrêter, mais il la repoussa d'un geste brusque et foudroya du regard Péritas, qui s'était mis à grogner. « Et toi, couché ! » cria-t-il.

Alexandre se redressa d'un bond. Sa tête semblait exploser et il s'exclama en y portant les mains : « Qui ose…

— Moi ! », répondit Parménion tout aussi fort.

La colère d'Alexandre parut s'éteindre. On aurait dit que Philippe en personne avait pénétré sous la tente. Il plongea la tête dans une cuvette d'eau froide. Puis, encore nu, il s'approcha de son invité inattendu. « Que se passe-t-il, général ?

— Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu détruit cette merveille ? Est-ce donc là l'enseignement d'Aristote ? Est-ce donc ça, la modération, le respect de la beauté et de la noblesse dont tu te vantais tant ? Tu t'es dressé devant le monde entier comme un sauvage, grossier, primitif, comme un homme arrogant et prétentieux qui croit pouvoir se comporter à l'instar d'un dieu ! J'ai consacré ma vie à ta famille, j'ai sacrifié un fils dans cette entreprise, j'ai conduit tes armées dans toutes les batailles. J'ai droit à une réponse !

— Quiconque se serait permis de faire et de dire ce que tu as fait et dit serait mort à l'heure qu'il est, général. Mais je vais te répondre et t'expliquer mes actes. J'ai autorisé le pillage de

Persépolis afin que les Grecs sachent que je suis leur vengeur, l'homme en qui ils peuvent se reconnaître, le seul à avoir mis fin à un duel séculaire. Et j'ai voulu que le palais de Darius et de Xerxès soit brûlé par une jeune Athénienne. D'autre part, la ville étant détruite, à quoi bon garder le palais ? Je l'ai laissé debout le temps nécessaire pour qu'on transporte le trésor et les archives à Ectabane et à Suse.

— Mais…

— Nous allons repartir, Parménion, et poursuivre Darius dans les provinces les plus lointaines de son empire. Si j'avais laissé ce palais intact avec son trésor, il aurait constitué une tentation trop forte pour quiconque, même pour mon gouverneur macédonien. L'atmosphère qu'on y respirait, la splendeur de ses salles, ces scènes sculptées qui ne cessaient de rappeler la grandeur de la dynastie achéménide, ce trône… vide ! l'or qui était amassé sous ces voûtes aurait fait de n'importe quel homme le plus riche de la terre. Des dizaines de nobles perses auraient essayé de s'en emparer, ils auraient tenté de s'asseoir sur ce trône et de brandir ce sceptre, déchaînant ainsi de nouvelles et interminables guerres. Voilà donc ce que j'aurais dû permettre ?

« Je n'avais pas le choix, général, je n'avais pas le choix, le comprends-tu ? Pour empêcher le retour de la cigogne, il fallait brûler son nid.

« C'est vrai, j'ai détruit une merveille, mais rien ne m'empêchera de rebâtir un édifice encore plus grand et plus admirable quand le moment viendra. Par ce geste, j'ai détruit aussi le symbole de la Perse et de ses rois, j'ai montré aux Grecs et aux barbares du monde entier qui est leur nouveau maître, j'ai montré que le passé était mort, qu'une nouvelle ère allait renaître sur ses cendres. Ce palais était beau, général, trop beau. Voilà pourquoi il était dangereux de le laisser debout. »

Parménion baissa la tête. L'orgie, les danses, les invocations du dieu Dionysos, l'exaltation sacrée dont avaient parlé un peu plus tôt Eumène et Callisthène… tout était prévu, tout était construit : une représentation théâtrale des plus réalistes, certes, mais une représentation quand même ! C'était un des nombreux talents d'Alexandre, un acteur plus doué et plus

expérimenté encore que Thessalos, son interprète favori. En outre, les raisons qui l'avaient conduit à ce geste étaient irréprochables du point de vue politique, militaire et idéologique. Désormais, ce garçon pensait et agissait comme s'il était le seigneur du monde !

Le roi prit un rouleau de papyrus dans sa bibliothèque et le tendit au général : « Il est arrivé cette nuit. Lis-le. Antipatros m'annonce qu'il a gagné la guerre contre les Spartiates. Le roi Agis est tombé en combattant à Mégalopolis, et plus personne en Grèce n'est en mesure de s'opposer à ma charge de chef suprême de la ligue panhellénique. Quant à moi, j'ai fait ce que je devais : j'ai tenu ma promesse d'abattre l'ennemi séculaire des Grecs. C'est aussi ce que signifie la destruction du palais. À présent, je n'ai qu'une seule idée en tête : accomplir mon destin. »

Parménion parcourut avec difficulté la lettre d'Antipatros ; sa vue avait beaucoup baissé. Il comprit ce que voulait dire son roi.

Alors Alexandre posa la main sur son épaule et le regarda, avec un mélange de rude affection et de sévérité militaire : « Prépare-toi, général, lui ordonna-t-il. Rassemble l'armée, restaure la discipline la plus implacable dans ses rangs. Nous allons partir. »

26

L'armée s'ébranla à la fin du printemps et se dirigea vers le nord, montant vers le centre du haut plateau, le désert à main droite et les monts enneigés de l'Élam à main gauche. Elle parcourut vingt parasanges en quatre étapes et, à la tombée du soir, atteignit Pasargades, la capitale ancestrale de Cyrus le Grand, le fondateur de la dynastie achéménide. C'était une petite ville de bergers et de paysans, qui renfermait en son sein le premier pairidaeza qu'on eût jamais réalisé : un merveilleux parc, qui s'étendait autour du vieux palais de Cyrus. Un système d'irrigation très compliqué, qui puisait de l'eau à une source située au pied des collines, arrosait la pelouse verdoyante, les buissons de roses, les cyprès et les tamaris, les genêts parfumés, les bouillons-blancs et les genévriers. À côté, vers l'ouest, se dressait la tombe du fondateur, majestueuse et solitaire.

Sa forme, dépouillée et simple, évoquait la tente quadrangulaire à deux versants des nomades de la steppe d'où les Perses étaient venus quatre siècles plus tôt. Ils avaient été les vassaux des Mèdes et de leur roi Astyage avant de conquérir ces immenses territoires. Mais cette construction était placée sur un grand socle de pierre composé de sept marches, comme les tours mésopotamiennes, et entouré d'une colonnade qui délimitait un jardin aux arbres de bouillon-blanc bien soignés.

La tombe était encore surveillée par un groupe de mages et par un prêtre qui célébrait chaque jour des cérémonies en honneur du grand souverain. Ces hommes s'inquiétèrent à l'approche d'Alexandre, car ils savaient ce qui s'était passé à Persépolis. Mais le roi les rassura : « Ce qui est fait est fait, dit-il, et cela ne se reproduira plus. Faites-moi visiter ce monument, je vous prie. Je veux rendre hommage à la mémoire de Cyrus. »

Le prêtre ouvrit la porte du sacellum et s'effaça devant le jeune roi. Tandis que celui-ci contemplait en silence l'intérieur

du monument, un rayon de soleil se posa sur le sarcophage grossier, éclairant une courte inscription :

JE SUIS CYRUS, ROI DES PERSES
NE CAUSE PAS DE DOMMAGES À MA TOMBE

Au fond, la panoplie du grand conquérant était accrochée à son support. Il y avait là une cuirasse en écailles de fer, un casque conique, un bouclier rond et une épée de fer à poignée d'ivoire, seul ornement de la panoplie.

Un profond silence régnait sur le haut plateau, et l'on n'entendait que le sifflement léger du vent, qui caressait l'imposante tombe. Alexandre réalisa alors combien le destin des hommes était changeant. Les empires croissaient et s'écroulaient devant d'autres, qui grandiraient à leur tour avant de se dissoudre dans le néant. L'immortalité n'était-elle donc qu'un rêve ? Soudain, il perçut la présence de sa mère. Cette présence était si intense qu'il aurait pu la toucher s'il avait seulement tendu la main vers la paroi sombre du sanctuaire. Et il crut entendre sa voix qui disait : « Tu ne mourras pas, Alexandre… » Il se retourna, sortit sur la plate-forme située au sommet des marches, où il aspira l'air sec et parfumé du haut plateau et se sentit inondé par cette lumière si limpide. Quand il baissa les yeux, il vit Aristandre, qui paraissait l'attendre.

« Toi ici, devin, et pourquoi ? lui demanda-t-il.

— J'ai entendu une voix.

— Moi aussi. Celle de ma mère.

— Attention, Alexandre, n'oublie pas l'histoire d'Achille », avertit Aristandre avant de s'éloigner dans le vent qui faisait claquer son manteau comme un drapeau.

Le lendemain, ils traversèrent le territoire d'une tribu vassale du Grand Roi et la soumirent. Mais tandis qu'ils montaient vers le haut plateau de la Médie, un peu plus loin Alexandre reçut une dépêche d'Eumolpos de Soles.

Le roi Darius se trouve à Ectabane, où il essaie de rassembler une armée de Scythes et de Cadusiens en puisant dans le trésor du palais royal que le harem a envoyé en Orient à travers les Portes caspiennes. Il est urgent que tu gagnes cette ville au plus vite, si tu veux éviter une dure bataille à l'issue incertaine : les Scythes et les Cadusiens sont des cavaliers terribles et

infatigables. Ils n'attaquent pas de front, mais ils effectuent des incursions et des diversions, désorientant l'ennemi et l'épuisant par des attaques et des retraites incessantes. N'oublie pas que Cyrus et Darius le Grand furent jadis battus par les Scythes.

Alexandre décida donc de partir aussitôt avec la cavalerie et l'infanterie, confiant le convoi, le ravitaillement et le trésor à Parménion, auquel il ne laissa que trois bataillons de pézétairoï et un bataillon d'infanterie légère de Thraces et de Triballes. Il ne restait plus qu'une capitale à conquérir : la plus éloignée.

Ils commencèrent à gravir les montagnes à coups de marches forcées, remontant volontiers les vallées des fleuves, qui facilitaient leur marche. Les couleurs agressives des contreforts montagneux, aussi noirs que du basalte, et des cimes enneigées, qui brillaient comme des saphirs sous le soleil, rendaient ce paysage de plus en plus impressionnant.

À leur pied s'étendait le désert, d'un fauve doré, sur lequel se détachaient des oasis, pareilles à des îles verdoyantes, où vivaient les paysans et les bergers. D'autres villages se dressaient sur le flanc des vallées, non loin des sources ou des ruisseaux d'eau pure. Leurs habitants quittaient leurs maisons ou leurs cabanes au passage de l'armée, pour contempler ces étrangers qui chevauchaient leurs montures jambes nues et portaient d'étranges couvre-chefs à larges bords.

Ici et là, des tours de pierres, précédées de marches, s'élevaient sur des hauteurs isolées. C'étaient les tours du silence où les gens de ce pays exposaient leurs morts afin qu'ils se dissolvent dans la nature sans contaminer la terre ni le feu. Alexandre songeait alors à Barsine, qui reposait dans un sanctuaire de pierre au milieu du désert inhospitalier de Gaugamèle, il songeait au jeune Phraatès qui avait regagné la Pamphylie avec son grand-père, seul survivant de sa famille. Quelles pensées traversaient à présent l'esprit de l'adolescent ? Des rêves ? Un désir de vengeance ? Ou simplement la mélancolie d'un orphelin ?

Dix jours de marche le long de vallées étroites furent nécessaires pour parvenir en vue d'Ectabane. Cette ville splendide était ceinte d'une couronne de montagnes enneigées et d'une vallée verdoyante. Le bord supérieur de la muraille et

des crénelures, orné de céramiques bleues et de feuilles d'or, brillait comme un joyau sur le front d'une reine. Les créneaux et les flèches des palais et des sanctuaires étaient vêtus d'or pur. Alexandre se souvint alors de la description qu'en avait faite, quelques années plus tôt, l'invité perse de Philippe à la cour de Pella. L'enfant qu'il était alors regardait les yeux sombres et profonds de son interlocuteur, sa barbe noire et frisée, son épée d'or massif, comme s'ils appartenaient à un être irréel, au messager d'un royaume fabuleux. Et voilà que cette ville légendaire s'étalait maintenant sous ses yeux.

Non loin d'Alexandre se trouvait Oxathrès, le fils du satrape de Babylonie, Mazéos, cousin du roi du côté de sa mère. Ce jeune homme ambitieux brûlait du désir de se distinguer aux yeux de son nouveau seigneur. Il éperonna son cheval et s'approcha de la muraille, devant laquelle il échangea quelques mots rapides avec les sentinelles. Puis il retourna auprès d'Alexandre et lui dit dans un grec approximatif mais désormais assez compréhensible : « Le Grand Roi Darius parti. Il ne se bat pas. Il fuit avec trésor et armée.

— De quel côté ?

— Par là, répondit le jeune homme en tendant le bras vers le nord. Satrape se rend. »

D'un signe, Alexandre laissa entendre qu'il avait compris ; puis il ordonna à ses hommes de le suivre dans la ville, dont les portes étaient en train de s'ouvrir. Ceux-ci marchèrent en ordre parfait, car Parménion avait restauré parmi eux une discipline rigoureuse, et la moindre infraction était lourdement punie.

Le général arriva deux jours plus tard, à la tombée du soir avec ses troupes et le convoi. Mais cinq jours et cinq nuits furent nécessaires pour faire entrer, délester et faire ressortir les vingt mille bêtes de somme qui avaient transporté les cent vingt mille talents du trésor royal, à raison de six talents chacune, un poids limite qui avait contribué à ralentir considérablement leur allure.

Une fois l'opération terminée et les troupes installées dans le campement hors des murs, Alexandre invita le vieux général à dîner. On servit un repas très léger, pour ne pas dire frugal, et de l'eau. « Il se repent sans doute de ses excès à Persépolis »,

pensa Parménion en mordant dans un morceau de pain perse cuit sous la cendre.

« Que peux-tu me dire au sujet de mon cousin, le prince Amyntas ? commença Alexandre. Je me demande si je peux encore me fier à lui, ou s'il est préférable de ne pas relâcher la surveillance. Qu'en penses-tu ?

— Les archives royales n'ont-elles rien révélé ?

— Il faudra des mois, sinon des années, pour les dépouiller. Autant que je sache, Eumène n'a encore rien trouvé à propos de l'assassinat de mon père ou d'une éventuelle complicité entre Amyntas et Darius. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il convient d'être prudent et de le surveiller encore un peu. »

Alexandre but une gorgée d'eau, puis il reprit, sur un autre sujet : « Je regrette qu'il y ait eu entre nous matière à dissensions…

— J'ai l'habitude de dire ce que je pense, sire, comme je le faisais avec ton père.

— Je le sais. Mais maintenant, écoute-moi bien. » Tandis qu'il parlait, le cuisinier servait des légumes et des tasses de lait caillé au goût amer. « Je poursuivrai Darius jusqu'à ce que je le trouve, et je l'obligerai à me livrer sa dernière bataille, après quoi cet empire nous appartiendra totalement.

« Pour ce faire, j'ai besoin que quelqu'un me couvre depuis Ectabane, me garantisse tout contact avec la Macédoine, veille au ravitaillement, à l'envoi de renforts et à la garde du trésor royal. Général, tu es le seul en qui je puis avoir confiance. Je chargerai Harpale de l'administration. C'est un brave garçon et Eumène nourrit de l'estime pour lui. Alors, quelle est ta réponse ?

— J'ai compris : je suis trop vieux et tu ne veux plus de moi sur le champ de bataille. Tu me mets au repos et…

— Oui, tu es vieux, général », répliqua Alexandre avec un étrange sourire. Puis il ajouta en criant presque : « Puisque tu as soixante-dix ans aujourd'hui ! »

À ces mots, un chœur bruyant de voix masculines entonna derrière le rideau le chant suivant :

Le vieux soldat qui part en guerre tombe par terre, tombe par terre !

Aussitôt les compagnons d'Alexandre firent irruption dans la pièce, suivis de Philotas, d'Eumène et de son assistant Harpale. Ils portaient sur leurs épaules un veau rôti, un énorme cratère rempli de vin, des perdrix, des poulets et des oies à la broche, ainsi qu'une quantité de mets en tous genres.

Nicanor, le fils cadet de Parménion, avait été lui aussi invité, en cette occasion.

Léonnatos jeta sur le sol les légumes et le lait caillé en hurlant : « Enlevez-moi ces saloperies ! On va manger, et comment ! »

Ému par cette attention, Parménion s'essuya les yeux en cachette. Alexandre s'approcha de lui et, avec un sourire, lui tendit un rouleau de papyrus scellé : « Voici mon cadeau d'anniversaire, général », dit-il.

Parménion l'ouvrit et le lut sans difficulté, car il avait été tout spécialement rédigé en majuscules : le roi lui offrait un magnifique palais à Suse, un autre à Babylone et un troisième à Ectabane ; il lui attribuait de vastes domaines en Macédoine, en Lyncestide et en Éordée, ainsi qu'une rente de cent cinquante talents. Sur la seconde page s'étalait la nomination de son fils Philotas au rang de commandant de toute la cavalerie. Suivaient le sceau royal et le contreseing : « Eumène de Cardie, secrétaire général. »

« Sire, je… », commença Parménion d'une voix tremblante, mais le roi l'arrêta. « Ne dis pas un mot de plus, général, tu mérites beaucoup plus, et nous te souhaitons tous de pouvoir profiter de ces biens jusqu'à l'âge de cent ans, et plus. Pour le reste, il n'y a pas de charge plus importante que celle que je t'offre, à l'est des Détroits, et tu es le seul homme à qui je puis me fier aveuglément. »

Parménion tendit à Philotas la feuille de sa nomination au grade de commandant de la cavalerie en disant : « Tu as vu, mon garçon, tu as vu ? Allez, montre-la à ton frère. »

Le roi l'embrassa sous les applaudissements de ses compagnons, et la fête se prolongea tard dans la nuit. Ils regagnèrent leurs habitations à l'heure de la seconde ronde. Ils étaient tous ivres, y compris Parménion.

27

Alexandre aurait aimé repartir sans tarder à la poursuite de Darius, mais il avait bon nombre de devoirs à remplir et surtout des lettres à rédiger : à sa mère, qui continuait de se plaindre du traitement qu'Antipatros lui réservait ; à Antipatros, qui avait gagné la guerre contre Sparte et qui accablait Olympias de critiques ; aux satrapes et aux gouverneurs.

« Comment comptes-tu régler le problème des rapports du régent avec ta mère ? lui demanda Eumène en scellant la lettre. Tu ne peux pas éternellement faire semblant de rien.

— Non, je ne le puis. Mais Antipatros doit comprendre qu'une larme de ma mère vaut plus que mille de ses lettres.

— C'est injuste, répliqua le secrétaire. Le régent a de lourdes responsabilités et il a besoin de tranquillité.

— Il possède aussi tout le pouvoir, alors que ma mère est, en fin de compte, la reine de Macédoine. Il faut également la comprendre. »

Eumène secoua la tête en réalisant que cette conversation était inutile. Ne voyant pas sa mère depuis quatre ans, le souverain ne se rappelait que ses côtés positifs. Il éprouvait également une grande nostalgie à l'égard de sa sœur Cléopâtre, à qui il ne cessait d'écrire des missives fort tendres.

Quand il eut terminé sa correspondance, Alexandre dit : « J'ai décidé de licencier nos alliés grecs.

— Pourquoi ? l'interrogea Eumène.

— Nous tenons fermement les rênes de la ligue panhellénique et nous avons assez d'argent pour enrôler les soldats dont nous avons besoin. En outre, de retour chez eux, les Grecs raconteront ce qu'ils ont fait et vu, ce qui aura sur les gens une influence considérable, bien supérieure à celle de l'histoire que Callisthène est en train de rédiger.

— Mais ce sont de formidables guerriers, et…

— Ils sont fatigués, Eumène, et la marche qui nous attend est encore longue. Ils pourraient ressentir de la nostalgie pour leur patrie et prendre des décisions inconsidérées au moment le plus inopportun. Je préfère prévenir plutôt que guérir. Rassemble-les demain à l'extérieur du campement. »

Les Grecs avaient deviné qu'un événement important les attendait : le jour n'avait pas encore point et on leur avait ordonné de préparer bagages et chariots, d'arborer une armure parfaitement astiquée.

Alexandre se présenta, monté sur Bucéphale, armé de la tête aux pieds et flanqué de sa garde. Il attendit que les premiers rayons du soleil parsèment d'éclats les armes des hoplites pour commencer son discours :

« Alliés ! Votre contribution à notre victoire a été importante, voire déterminante dans certaines occasions : nous n'oublions pas que l'infanterie grecque a résisté sur l'aile droite aux assauts incessants de Bessos et de ses cavaliers mèdes, lors de la bataille de Gaugamèle. Vous avez été braves, courageux, fidèles à votre serment de servir la ligue panhellénique et son chef suprême. Vous avez accompli ce qu'aucun Grec, pas même les combattants de la guerre de Troie, n'était parvenu à faire : conquérir Babylone, Persépolis, Ectabane.

« Le moment est venu pour vous de jouir des fruits de vos efforts : je vous libère de votre serment et vous licencie. Chaque officier recevra un talent, chaque soldat trente mines d'argent, ainsi que la somme nécessaire à couvrir ses dépenses jusqu'en Grèce. Je vous remercie, retournez auprès de vos familles, de vos enfants, de vos concitoyens ! »

Alexandre s'attendait à une explosion de joie et d'applaudissements, mais il n'entendit qu'un bruissement, qui se transforma bientôt en une discussion animée.

« Que se passe-t-il, hommes ? s'écria-t-il alors sur un ton interdit. Je ne vous rétribue pas assez ? Vous n'êtes pas contents de rentrer ? »

Un officier d'une quarantaine d'années, un certain Héliodore d'Éghion, s'avança et dit : « Nous te remercions et nous sommes heureux de savoir que notre aide t'a été précieuse. Mais nous sommes tristes de te quitter. » Alexandre le dévisagea avec

incrédulité. « En combattant à tes côtés, nous avons appris des choses que personne n'aurait pu nous enseigner, nous avons mené des entreprises que tout soldat rêverait de mener. Nous sommes nombreux à nous demander ce que tu feras, quelles seront tes prochaines conquêtes, quels lieux s'ouvriront à ceux qui serviront sous ton étendard. Bien sûr certains accepteront ton invitation et regagneront leur patrie avec joie, mais aussi avec tristesse, car ils ont appris à t'admirer et à t'aimer.

« D'autres, en revanche, n'ont pas de famille, ou considèrent qu'il est plus important de te suivre là où tu voudras les conduire et de combattre dignement en risquant leur vie si nécessaire. Ces hommes préféreraient rester auprès de toi. »

Son discours terminé, l'homme réintégra les rangs.

« Il existe peu d'hommes de votre trempe, répondit Alexandre, et je serai honoré de garder ceux qui décideront de rester. Désormais, ceux-ci ne seront plus considérés comme des envoyés de leur ville, mais comme des soldats de métier. Je leur donnerai, pour toute la durée de la campagne, une somme de six cents drachmes, qui sera versée à leur famille en cas de décès. Que ceux qui souhaitent demeurer parmi nous fassent trois pas en avant. Les autres sont libres de partir dès qu'ils le voudront, en emportant ma gratitude, mon amitié et mon affection. »

Les hommes martelèrent leurs boucliers de leurs lances en criant le nom du roi, comme s'ils étaient des soldats macédoniens. Ceux qui avaient choisi de demeurer auprès du roi s'avancèrent. Ainsi que le constata Alexandre, ils représentaient la moitié de leur contingent.

Le jour même, les soldats grecs qui rentraient chez eux se mirent en marche entre deux ailes de l'infanterie et de la cavalerie rangées pour le dernier salut, tandis que les trompettes sonnaient le signal du congé. Et quand Parménion en personne ordonna « Présentez armes ! », nombre de ces hommes, pourtant rompus à tous les dangers et à tous les excès, eurent es larmes aux yeux.

Dès qu'ils eurent disparu derrière le premier tournant et que le son des tambours scandant leur marche se fut éteint,

Alexandre ordonna aux trompettes de sonner encore une fois, et l'armée s'ébranla en effectuant une large conversion.

Xathrès, qui connaissait des raccourcis, proposa au souverain ses services pour effectuer une reconnaissance avec deux de ses mercenaires scythes. Les trois hommes disparurent au galop. L'armée marchait sur le haut plateau, où l'on apercevait de petites antilopes et des chèvres sauvages, et où le rugissement du lion déchirait parfois la nuit. Le rythme de la marche était à la limite du soutenable. Nombre de soldats durent s'arrêter à cause des plaies qui entamaient leurs pieds, et plus d'une bête de somme s'écroula sous le poids de son bât, épuisée par tant d'efforts. Mais Alexandre ne voulait entendre raison, il ne cessait de presser ses hommes, ne dormant que quelques heures, la nuit, sans prendre la peine de faire monter les tentes.

Il rappelait aux vétérans qu'ils avaient un jour rallié Thèbes à partir des rives de l'Istros en treize jours de marche seulement. Il dormait à leurs côtés, sous son manteau militaire. Parfois, des caravansérails, disséminés le long de la route qui menait aux provinces orientales, leur offraient un abri, mais leur capacité étant limitée, on n'y logeait que les malades ou ceux que les efforts avaient épuisés.

L'air était de plus en plus mordant, en particulier le soir, et Eumène avait repris l'habitude de porter un pantalon. Pendant six jours, ils longèrent vers l'est une chaîne de montagnes imposante, surmontée d'un sommet enneigé d'une très haute altitude. Puis ils parvinrent à un défilé qu'on appelait les Portes caspiennes. Cette gorge, au fond de laquelle coulait un torrent, était encadrée par des parois très escarpées.

« Si les Perses nous surprennent ici, ils nous tailleront en pièces », dit le Noir. Il semblait impossible que le roi Darius ne profite pas d'un tel avantage. Alexandre observa ces parois entre lesquelles un aigle tournoyait lentement. « Penses-tu qu'il y ait quelqu'un, là-haut ?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

— Les Agrianes.

— Je les envoie immédiatement en reconnaissance. »

Immobiles au fond de la gorge, les soldats observèrent bientôt les acrobaties des attaquants agrianes, qui se hissaient sur les arêtes rocheuses, creusaient des passages étroits à l'aide de leurs pics, pour continuer leur ascension avec une ardeur infatigable. Au moment où il atteignait le sommet, l'un d'eux glissa et chuta dans le vide, s'écrasant un peu plus bas sur les rochers. Cet accident n'arrêta pas les grimpeurs. Un autre groupe quitta toutefois le fond de la vallée pour récupérer le corps de leur camarade, encastré entre deux rochers. Ils le ramassèrent et le redescendirent en dépit du danger, puis ils l'installèrent sur une civière et le recouvrirent d'un manteau.

Entre-temps, une vingtaine d'hommes étaient arrivés au sommet. D'un son de cor, ils avertirent l'armée qu'elle pouvait avancer. Elle s'ébranla donc sans rencontrer de résistance. À l'étape suivante, les Agrianes célébrèrent les funérailles de leur compagnon. Ils le placèrent sur un bûcher constitué de branches de pin, auquel ils mirent le feu en entonnant un chant lugubre. Puis, après avoir enterré une urne contenant ses cendres, ses armes et la boucle de son manteau, ils se soûlèrent et chahutèrent toute la nuit.

28

Avant que ne se termine la quatrième ronde, Alexandre, qui somnolait, entendit Péritas grogner.

« Qu'y a-t-il, que sens-tu ? Sage, sage… Ce doit être un loup, ou un lynx. » Il leva les yeux vers le ciel, et vit les feux que les Agrianes alimentaient sur les flancs de la gorge pour signaler que le passage était libre. Puis il entendit un bruit de pas et un échange de mots confus.

« Qu'y a-t-il ? », répéta-t-il plus fort.

Héphestion se présenta. « Oxathrès est de retour avec ses soldats scythes. Il désire te parler.

— Oxathrès ? Laisse-le passer. »

Trois cavaliers couverts de poussière avançaient au fond du couloir, un arc en bandoulière. Oxathrès mit pied à terre et marcha vers Alexandre en titubant de fatigue. « Roi Darius destitué et prisonnier de Bessos, satrape de Bactriane, dit-il en haletant.

— Le fils de chienne qui s'apprêtait à nous déborder sur la droite, à Gaugamèle », observa Léonnatos.

Oxathrès réclama un interprète pour plus de sûreté, puis il poursuivit : « Le roi a quitté Ectabane à la tête de six mille cavaliers et de vingt mille fantassins, emportant sept mille talents, dans l'intention de tout brûler derrière lui et de t'attendre au passage des Portes caspiennes. Mais sa fuite incessante a entamé le moral de ses soldats. D'autant plus que ceux qui avaient su que ni les Scythes, ni les Cadusiens n'enverraient de renforts. Nombre d'entre eux ont alors commencé à déserter. Nous en avons nous-mêmes rencontré en chemin, apprenant de leur bouche qu'ils avaient abandonné leur campement à la faveur de la nuit pour se volatiliser dans les montagnes ou dans le désert tandis que les estafettes annonçaient que ton avant-garde se rapprochait. Soutenu par d'autres satrapes, Satibarzanès, Barsaentès et Nabarzanès,

Bessos a capturé le roi, l'a fait enchaîner et emprisonner dans un char qui file à présent vers les provinces de l'Extrême-Orient.

— Où sont-ils ? », demanda Alexandre.

Ses compagnons s'étaient habillés et armés, certains avaient attisé le feu, et ils se tenaient maintenant autour du bivouac, dans l'attente d'un ordre.

« Entre ici et la ville d'Hécatompyles, capitale des Mèdes. Mais le passage est libre, et si tu fonces avec la cavalerie, tu parviendras à les rejoindre. Je ne peux supporter le fait que ce traître ambitieux profite de ses mauvaises actions. Si tu décides de le poursuivre, je te servirai de guide.

— Tu ne me parais pourtant plus en mesure de galoper, répliqua Alexandre. Tu es épuisé.

— Laisse-moi le temps de manger une bricole et de me dégourdir les jambes, et tu verras. »

Alexandre ordonna à Leptine, qui survenait alors avec le petit déjeuner, d'apporter également à Oxathrès le « gobelet de Nestor ». « Goûte-moi ça, dit-il. Ça vous ressuscite un mort. » Puis, il ajouta à l'adresse de ses compagnons : « Que toutes les unités de la cavalerie s'apprêtent à partir. »

En quelques instants, les trompettes sonnèrent le rassemblement. Alexandre bondit sur son cheval et s'élança au grand galop le long du couloir, aux côtés d'Oxathrès. Héphestion, Perdiccas, Cratère et les autres leur emboîtèrent le pas. Les détachements des hétairoï défilèrent à leur tour, au fur et à mesure que le passage se libérait au bout de la gorge étroite.

Ils chevauchèrent pendant des heures, ne s'arrêtant que pour permettre aux chevaux de reprendre haleine. Le défilé s'élargissait maintenant vers la vallée qui menait à la ville, et le soleil pointait au-dessus des cimes enneigées des monts d'Hyrcanie. Soudain, Oxathrès s'écria : « Arrêtez-vous ! » Il tira sur les rênes de son cheval, qui se figea en soufflant, luisant de sueur. Alexandre et les siens l'imitèrent, avant de se déployer en un large cercle en brandissant leurs armes. Le souverain dégaina son épée, Léonnatos décrocha la massue qui pendait à son étrier, les yeux fixés sur le prince perse, qui indiquait un objet à deux stades de là.

« C'est un char des écuries royales, dit-il. Ils l'ont peut-être abandonné pour filer plus vite.

— Avançons avec précaution, ordonna Alexandre. C'est peut-être un piège. Héphestion, mets-toi là ! Et toi, Ptolémée, de ce côté. Quant à toi, Perdiccas, va de l'avant pour voir ce qu'il y a après le virage. Fais attention. »

Oxathrès mit sa monture au pas et continua sa route, suivi d'Alexandre, de Léonnatos et de Cratère.

Le char royal se trouvait au milieu du chemin, apparemment intact, les portes fermées.

« Attends, dit Léonnatos. Laisse-moi m'approcher le premier. » Il sauta à terre et, brandissant sa hache, ouvrit la porte, puis se pencha à l'intérieur. Il murmura : « Oh ! grand Zeus… »

Alexandre le rejoignit. Le roi Darius gisait au fond du véhicule en tenue de campagne. Aucune marque ne témoignait de sa royauté, à l'exception de son aspect majestueux, de sa longue chevelure, de sa barbe bouclée et de son épaisse moustache noire, qui contrastait avec la pâleur mortelle de sa peau. Une tache de sang s'étalait sur sa poitrine, imbibant ses vêtements jusqu'à la ceinture. En signe de mépris, ses assassins lui avaient attaché les mains avec une chaîne en or.

« Lâches ! », pesta Alexandre indigné.

« Vite, sortons-le de là ! s'exclama Ptolémée. Il est peut-être encore vivant. Appelez Philippe, dépêchez-vous ! »

Deux soldats soulevèrent délicatement le corps du Grand Roi et le déposèrent sur une couverture, par terre. Philippe survint rapidement et s'agenouilla auprès de Darius. Il colla l'oreille à sa poitrine.

« Il est mort ? », demanda Léonnatos.

D'un geste de la main, le médecin lui fit signe de se taire, puis il poursuivit son examen. « C'est incroyable…, dit-il, il respire encore. »

Tout le monde se dévisagea. Alexandre tomba lui aussi à genoux à côté de Philippe, à qui il dit : « Peux-tu faire quelque chose pour lui ? »

Le médecin secoua la tête, puis entreprit de détacher la chaîne qui liait les poignets du souverain. « Le laisser mourir en

homme libre, c'est tout. C'est une question d'instants, désormais.

— Regardez ! s'écria Cratère. Il bouge les lèvres… »

Oxathrès s'agenouilla à côté du roi et approcha l'oreille de sa bouche. Puis il se leva, les yeux luisants de larmes.

« Il est mort, dit-il d'une voix tremblante. Le Grand Roi Darius III est mort. »

Alexandre se releva et lui demanda : « A-t-il dit quelque chose ? Es-tu parvenu à entendre ses paroles ?

— Il a dit… vengeance ! Répondit-il.

Alexandre observa son ennemi, il scruta le regard vitreux qui, durant la bataille d'Issos, s'était un instant fixé sur lui, plein d'effroi. Il éprouva une grande pitié pour cet homme qui, quelques mois plus tôt, occupait encore le trône le plus important de la terre, vénéré comme un dieu par des millions de sujets, et qui gisait maintenant sur une route poussiéreuse, trahi et tué par ses propres amis. Les vers de la Chute d'Ilion qui décrivaient le corps inerte de Priam, tué par Néoptolème, lui vinrent à l'esprit :

Ci-gît le roi de l'Asie celui qui fut puissant seigneur d'armées comme un arbre abattu par la foudre, un tronc abandonné, un corps sans nom.

Il murmura : « C'est moi qui te vengerai. Je te le jure. » Et il lui ferma les paupières.

29

Alexandre à Sisygambis, Grande Mère Royale, salut !

Ton fils Darius est mort. Non de ma main, ni de celle de mes hommes. Il a été tué par ses propres amis, qui l'ont abandonné au bord de la route menant à Hécatompyles.

Quand je l'ai trouvé, il respirait encore, mais nous n'avons rien pu faire pour l'aider, sinon lui jurer de venger sa mort ignominieuse. Sa dernière pensée a sans doute été pour toi, comme l'est à présent la mienne. Cette mort me blesse autant que lui, car elle nous a privés tous deux d'un affrontement loyal, d'un face-à-face d'où se seraient détachés un vainqueur et un vaincu, et qui aurait en tous les cas rendu hommage au courage du malheureux perdant.

Je t'envoie son corps afin que tu puisses le serrer contre ta poitrine une dernière fois, et le pleurer en l'accompagnant à sa dernière demeure. Il a été préparé pour qu'il puisse affronter sans dommages le long voyage qui mène aux rochers de Persépolis, où l'attend la tombe qu'il a fait creuser près de celles des autres rois.

Organise les funérailles les plus solennelles qui soient. Quant à moi, je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas débusqué ses assassins et vengé sa mort. Il n'y a pas de douleur plus grande pour une mère que de perdre son fils, mais, je t'en prie, ne nourris pas de haine à mon égard. Les dieux t'autorisent à le pleurer et à l'enterrer selon ses coutumes ancestrales. Ma mère, qui m'attend depuis plusieurs années, n'aura peut-être pas ce droit.

Sisygambis referma la lettre et pleura longuement dans l'intimité de sa chambre, puis elle appela les eunuques et leur ordonna de préparer une charrette et des chevaux, ses vêtements de deuil et des offrandes funéraires. Elle se mit en route le lendemain et traversa le pays des Uxiens, en faveur de

qui elle avait intercédé auprès d'Alexandre afin qu'ils ne soient pas arrachés à leur patrie.

En apprenant que la reine mère allait à Persépolis pour y enterrer son fils, le peuple entier se rassembla le long du sentier : hommes, femmes, vieillards et enfants accueillirent en silence la vieille souveraine, accablée de douleur, et l'escortèrent jusqu'aux confins de leurs terres, jusqu'au haut plateau d'où l'on apercevait désormais les ruines de la capitale incendiée, les colonnes du palais du solstice, tels les troncs pétrifiés d'une forêt dévorée par le feu.

Sisygambis s'arrêta aux portes de la ville détruite et donna l'ordre qu'on lui monte sa tente. Elle commença un jeûne et l'observa jusqu'à ce qu'elle vît apparaître, au bout de la route venant d'Ectabane, le char tiré par quatre chevaux noirs qui transportait le corps de son fils.

Alexandre partit sans tarder à la poursuite de Bessos et de ses complices. Il arriva le lendemain dans la ville d'Hécatompyles, où le chef perse rendit les armes sans combattre, et rallia ensuite Zadrakarta, dans le pays des Hyrcaniens. Devant l'armée s'ouvrait désormais l'immense étendue de la mer Caspienne.

Là, le roi se promena, pieds nus, sur les galets du rivage baignés par les flots, et ses compagnons le suivirent, remplis d'étonnement et de perplexité face à ces confins liquides, qui marquaient, au nord, la limite de leur marche.

« D'après toi, dans quelle partie du monde nous trouvons-nous ? demanda Léonnatos à Callisthène, devant la mer.

— Donne-moi ta lance », répondit l'historien.

Léonnatos la lui tendit et regarda non sans surprise Callisthène la planter dans le sol. Quand elle fut bien droite l'historien mesura soigneusement son ombre.

« Plus ou moins à la hauteur de Tyr, mais je ne saurais te dire à quelle distance.

— Et où finit cette mer ? »

Callisthène examina la vaste étendue marine qui rougissait à la lumière du couchant, puis il se tourna vers Néarque, qui s'approchait à ce moment-là et qui semblait en mesure de répondre à cette question. Le navarque se baissa, il ramassa un

galet sur la rive et le lança de toutes ses forces. Le galet retomba dans l'eau en créant une multitude de cercles concentriques qui vinrent mourir sur le sable. « Personne ne le sait, dit-il, mais si je pouvais construire une flotte, j'aimerais pousser au-delà de l'horizon, vers le nord. Voir s'il s'agit d'un golfe de l'Océan septentrional, comme certains l'affirment, ou d'un lac. »

Tandis qu'ils devisaient, une rumeur s'échappa du camp, suivie de cris de joie et de chants de fête.

Alexandre fit volte-face. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit Léonnatos en récupérant sa lance.

— Alors, va voir. »

Léonnatos bondit sur son cheval et s'élança vers le camp. Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait les cris et les chants s'amplifiaient. Il comprit bientôt la raison d'une telle allégresse : les soldats qui avaient appris la mort de Darius pensaient que la guerre était terminée, et déjà le bruit circulait qu'on rentrait. Ne se tenant plus de joie, les hommes buvaient et dansaient, chantaient de vieilles chansons macédoniennes et préparaient leurs bagages pour le retour.

Léonnatos sauta à terre et arrêta le premier soldat qu'il trouva : un phalangiste de l'infanterie des pézétairoï. « Que se passe-t-il donc, par Héraclès ?

— On rentre chez nous, ne le sais-tu pas ? La guerre est terminée !

— Terminée ? Et qui te l'a dit ?

— Tout le monde le dit : Darius est mort, la guerre est finie. Nous rentrons, nous rentrons chez nous !

— Pauvre imbécile ! hurla Léonnatos à son nez. Dis à ce tas d'abrutis de se calmer, et arrêtez de crier. Seul Alexandre est en mesure de décréter la fin de la guerre ! Tu as compris ? Alexandre ! Et il n'a rien dit, je peux te l'assurer. »

Il l'abandonna au milieu du campement et de cette fête bien peu opportune, puis retourna en toute hâte auprès du roi.

« Alors ? », l'interrogea Alexandre.

Léonnatos mit pied à terre et tenta d'expliquer la situation.

« Voilà, comment te dire…

— Parle par Héraclès !

— Mystérieusement, le bruit circule que la guerre est terminée et qu'on rentre chez nous… Comme tu as licencié les Grecs, ils ont pensé que tu les licencierais aussi, d'autant plus que Darius est mort. Les hommes font la fête et… »

Alexandre sauta aussitôt sur son cheval et se précipita vers le camp. Là, il invita les trompettes à sonner le rassemblement par deux fois. Le vacarme s'éteignit, se transformant en une rumeur diffuse, puis les hommes se réunirent autour de l'estrade de l'assemblée, placée au centre du campement. Alexandre s'y tenait, entouré de ses compagnons, le visage sombre. Il leva la main pour réclamer le silence, et commença :

« Hommes ! Que faites-vous donc ? Allez, répondez-moi, envoyez-moi vos commandants et dites-moi ce que vous faites ! »

Un murmure parcourut à nouveau les rangs. À l'évidence, l'interruption brutale de leur fête inquiétait les hommes. Les commandants des diverses unités avancèrent les uns après les autres. Ils se consultèrent un instant au pied de l'estrade, et l'un d'eux prit la parole. « Sire, tu as licencié les alliés grecs, et le bruit a couru alors que tu licencierais aussi les Thessaliens, qui ont commencé à préparer leurs bagages. En apprenant la mort de Darius, nous avons pensé que la guerre était finie et que tu allais nous ramener chez nous. Les hommes fêtent cet événement : ils ont envie de retrouver leurs épouses et leurs enfants, qu'ils n'ont pas vus depuis quatre ans.

— C'est vrai, répondit Alexandre. J'ai l'intention de licencier les Thessaliens, comme j'ai licencié les Grecs. Ce sont nos alliés de la ligue panhellénique, et leur devoir est terminé. Nous avions juré de libérer les villes grecques d'Asie et de battre l'ennemi séculaire des Grecs. C'est ce que nous avons fait. Nous avons conquis les quatre capitales, le Grand Roi est mort, mais notre entreprise est encore inachevée. » À ces mots, les hommes poussèrent des soupirs de déception : « Non, mes amis, mes compagnons de bataille ! Les satrapes rebelles préparent une contre-attaque à l'est, ils rassemblent des milliers de guerriers, et attendent que nous leur tournions le dos pour nous attaquer.

« Ils fondront sur nous de toutes parts, ils nous harcèleront nuit et jour, ils empoisonneront les puits sur notre route,

brûleront les récoltes, détruiront les villages où nous tenterons de nous protéger contre les rigueurs de l'hiver. Après nos glorieuses victoires, notre voyage de retour se transformera en catastrophe. C'est ce que vous voulez ? »

Un silence, où l'on devinait le découragement et la déception, suivit la question du roi. Ces formidables guerriers, ces soldats courageux qui avaient affronté le danger au mépris de leur vie, attirés et comme fascinés par leur chef, étaient à présent envahis par l'incertitude et le doute. Face à ces terres et à ces mers inconnues, à ce ciel où les constellations semblaient changer de position, ils se sentaient trop éloignés de leurs maisons. Une idée se frayait un chemin dans leur esprit : Alexandre ne souhaitait pas rentrer, il voulait avancer, avancer sans cesse. Et la perspective du retour paraissait s'éloigner irrémédiablement.

Le roi reprit la parole : « Nous devons poursuivre notre route ! Il nous faut les débusquer, les battre et instaurer notre autorité sur l'ancien empire des Perses. Si nous ne le faisons pas, les efforts que nous avons accomplis jusqu'à présent auront été inutiles, tout ce que nous avons construit s'écroulera, et personne ne pourra jurer que nous rentrerons chez nous. Hommes ! Ai-je jamais trahi votre confiance ? Vous ai-je jamais trompés ? Ne vous ai-je pas généreusement récompensés de vos efforts ? Et ne croyez-vous pas que j'en ferai encore plus quand nous aurons mené à bien notre entreprise ? Je le sais, vous êtes fatigués, mais je sais aussi que vous êtes les meilleurs soldats du monde, que votre courage et votre audace demeurent inégalables. Vous méritez repos et récompenses, comment pourrais-je l'ignorer ? Je ne vous retiens donc pas : ceux qui le voudront pourront partir avec les honneurs en emportant ma gratitude. Mais même si vous m'abandonniez tous pour regagner la Macédoine, je poursuivrais mon œuvre avec mes compagnons, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, et je le ferais seul s'il le faut. » Il se tut en croisant les bras sur sa poitrine. Un nouveau silence s'installa dans le camp.

Comme s'ils obéissaient à un ordre, ses compagnons, ceux mêmes qui l'avaient un jour rejoint dans son exil sur les sommets enneigés de l'Illyrie, firent un pas en avant et se

placèrent à ses côtés, la main à l'épée. Philotas et Cleitos le Noir les imitèrent.

On vit alors, au milieu du campement, l'un des hommes de la Pointe laisser tomber le sac qu'il avait déjà à l'épaule, dégainer son épée et l'abattre violemment sur son bouclier, qui résonna comme un coup de tonnerre dans le silence. Tandis que les hommes se tournaient vers lui, un autre soldat lui répondit, puis un troisième, un quatrième, près des portes, à côté de la palissade, ou au milieu du camp, et bientôt tous les cavaliers de la Pointe dégainèrent leur épée, en frappèrent leur bouclier tout en avançant vers l'estrade.

Cavaliers et fantassins, phalangistes, attaquants et assaillants, Thraces et Agrianes, tous rentrèrent dans les rangs et s'unirent aux cavaliers de la Pointe en martelant leurs boucliers. Le porte-drapeau du premier bataillon brandit l'étendard rouge, frappé de l'étoile des Argéades, et son geste ramena le silence. Il fit un pas en avant, inclina l'étendard et s'écria : « À tes ordres, sire ! »

Bouleversé, Alexandre leva les bras au ciel pour remercier ses soldats de ne pas l'avoir abandonné. Ptolémée, qui était près de lui, vit que ses yeux étaient remplis de larmes. Le roi demeura dans cette position de longs instants, tandis que l'armée entière hurlait son nom d'une voix tonitruante :

Alexandre ! Alexandre ! Alexandre !

Puis, flanqué de ses compagnons, il quitta l'estrade, traversa le campement entre deux rangées de lances étincelantes et rejoignit Bucéphale, qui l'attendait en piaffant.

30

L'armée marcha jusqu'à Zadrakarta, la capitale des Hyrcaniens. Alexandre y trouva la cour de Darius III, que Bessos n'avait pas voulu emmener dans sa retraite vers les provinces extrêmes de l'empire. Il licencia la cavalerie thessalienne, en proposant à ceux qui souhaitaient demeurer à ses côtés de s'enrôler dans son armée en qualité de mercenaires et ordonna à ses hommes de se préparer pour une longue marche en direction de l'est. Puis il attendit l'arrivée des nouveaux contingents macédoniens, que Parménion devait lui envoyer au plus vite.

Les courtisans vivaient dans un quartier dont les eunuques étaient les gardiens. Alexandre voulut aussitôt les placer sous la protection de l'armée. Il s'enquit des membres de la famille royale.

Le maître des cérémonies de la cour, un homme d'une soixantaine d'années qui répondait au nom de Phrataphernès et avait le corps et le crâne rasés, lui dit : « Les concubines du roi et leurs enfants, ainsi que la princesse royale Stateira, se trouvent parmi les courtisans.

— Stateira ?

— Oui, mon seigneur. »

Alexandre se rappela la missive par laquelle Darius lui avait offert les territoires asiatiques qui s'étendaient à l'ouest de l'Euphrate, et la main de sa fille. Il se rappela qu'il avait refusé cette offre, malgré l'avis contraire de Parménion.

« Je désire que tu me fixes au plus vite une audience avec la princesse », dit-il.

L'eunuque prit congé de lui. Au début de l'après-midi, il lui annonça par un message que la princesse le recevrait dans ses appartements après le coucher du soleil. Elle occupait le palais qui avait appartenu à l'ancien satrape de Parthie.

Il s'y présenta, très simplement vêtu d'un chiton blanc qui tombait à ses pieds et d'un manteau bleu fermé par une boucle en or.

L'eunuque l'attendait sur le pas de la porte. « La princesse est en deuil, mon seigneur, elle te prie de l'excuser car elle n'a pu parer sa personne ainsi qu'elle l'aurait souhaité, mais elle te recevra volontiers, car on lui a parlé de ta noblesse d'esprit et de sentiments.

— Peut-elle s'exprimer en grec ? »

L'eunuque acquiesça. « Lorsque le roi Darius songea à t'offrir sa main, il lui fit enseigner ta langue, puis…

— Veux-tu bien m'introduire ?

— Tu peux entrer, répondit l'eunuque. La princesse t'attend. »

Alexandre pénétra dans une petite pièce ornée de motifs floraux et de guirlandes de fruits. Il y avait là une autre porte, encadrée par des montants de pierre sculptée, dont le linteau était soutenu par deux griffons. La porte s'ouvrit devant une servante, qui sortit après l'avoir fait entrer et referma la porte derrière lui.

La princesse Stateira était debout devant une petite table de lecture, sur laquelle reposaient des rouleaux de papyrus, ainsi qu'une statuette en bronze représentant un cavalier de la steppe. Elle portait une tunique de laine brune couleur ivoire, resserrée à la taille par une ceinture de cuir, ainsi que des babouches en cuir aux modestes broderies de laine bleue. Elle avait pour seul bijou un petit collier à pendentif d'argent, où l'on pouvait reconnaître l'effigie d'Ahura-Mazda. Elle n'était pas maquillée, mais elle avait des traits gracieux, un visage fier et délicat. Elle tenait de son père ses yeux sombres et profonds, ainsi que ses sourcils marqués ; de sa mère, sans doute, ses lèvres douces, bien dessinées, son cou fin, sa poitrine haute et ferme, ses jambes qu'on devinait longues et minces.

Alexandre s'approcha d'elle. Il sentit son parfum délicat de cassier et de nard, et se laissa emporter par le charme qu'il avait appris à reconnaître chez les femmes orientales.

« Stateira, dit-il en baissant la tête. Je suis profondément chagriné par la mort du roi ton père, et je suis venu te dire… »

La jeune fille s'inclina à son tour avec un sourire mélancolique, puis elle lui tendit la main. Alexandre la serra un moment dans les siennes.

« Ne veux-tu pas t'asseoir, mon seigneur ? », demanda-t-elle. Le grec qui s'échappait de ses lèvres, avec un accent étrange, mais fort musical, lui rappela la voix de Barsine. Les battements de son cœur s'accélérèrent. Il s'assit en face de la jeune fille et reprit la parole : « Je désire t'annoncer que les plus grands honneurs seront rendus au roi Darius et qu'il sera enseveli dans la tombe qu'il a fait creuser dans la roche de Persépolis.

— Je t'en remercie, répliqua-t-elle.

— J'ai également juré de capturer son assassin, le satrape Bessos, qui s'est enfui vers la Bactriane, et de lui infliger la punition que la loi perse réserve aux traîtres et aux régicides. »

D'un mouvement léger et gracieux, Stateira baissa la tête en signe d'approbation, mais elle ne dit rien. C'est alors qu'une servante entra avec un plateau sur lequel reposaient deux coupes remplies de neige, où l'on avait versé du jus de grenades tout juste pressées, d'une belle couleur rose vif. La princesse tendit une coupe à son hôte. Elle s'abstint de boire, pour sa part, respectant les rigoureuses règles du deuil, et contempla son interlocuteur. Ainsi, ce garçon aux traits parfaits, si simple et si courtois, était l'invincible conquérant, l'implacable exterminateur qui avait balayé les armées les plus puissantes de la terre, le démon qui avait brûlé le palais de Persépolis et abandonné la ville aux pilleurs ! semblait-elle se dire. Pourtant, il lui apparaissait en cet instant comme un gentil garçon, qui avait fait preuve de respect envers les prisonnières perses, de dignité envers ses adversaires, et qui s'était gagné l'affection de la reine mère.

« Comment ma grand-mère se porte-t-elle ? », l'interrogea-t-elle d'un air naïf, se corrigeant aussitôt : « Je veux dire, la Grande Mère royale.

— Assez bien. C'est une femme noble et forte qui supporte avec grande dignité les coups du hasard. Et toi, princesse, comment vas-tu ?

— Assez bien, mon seigneur, étant donné les circonstances. »

Alexandre lui effleura la main d'une caresse. « Tu es belle, Stateira. Belle et aimable. Ton père devait être fier de toi. »

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes. « Il l'était, mon pauvre père…, il aurait eu cinquante ans aujourd'hui. Mais je te remercie de ces mots gentils.

— Ils sont sincères », répliqua Alexandre.

Stateira baissa la tête. « Ils sonnent étrangement dans la bouche du jeune homme qui a refusé ma main.

— Je ne te connaissais pas.

— Cela aurait-il changé quelque chose ?

— Peut-être. Un regard peut changer le destin d'un homme.

— Ou d'une femme, répondit-elle en fixant sur lui ses yeux luisants. Pourquoi es-tu venu ? Pourquoi as-tu quitté ton ays ? N'est-il pas beau ?

— Oh, si, répondit Alexandre. Si, très beau. On y trouve des montagnes enneigées qui rougissent à la lumière du couchant et se parent d'argent à la lueur de la lune ; des lacs aussi purs et transparents que les yeux d'une jeune fille ; des prairies fleuries et des bois de sapins bleus.

— N'as-tu pas une mère, une sœur ? Ne penses-tu pas à elles ?

— Tous les soirs. Et quand le vent se met à souffler vers l'ouest, je lui confie les mots qui jaillissent de mon cœur afin qu'il les emporte à Pella, au palais où je suis né, et à Boutrotos, où vit ma sœur, comme une hirondelle dans un nid de pierre surplombant la mer.

— Mais alors, pourquoi ? »

Alexandre hésita un moment, comme s'il craignait de dévoiler son âme à cette jeune inconnue. Son regard erra sur les montagnes couvertes de bois et de prairies verdoyantes, qui se dressaient au-delà des murailles. Des voix d'hommes en train de négocier leurs marchandises, des voix de femmes qui filaient la laine en bavardant, parvenaient jusqu'à lui. Et l'on pouvait entendre le cri désagréable des grands chameaux de Bactriane, qui se déplaçaient patiemment en de longues caravanes.

« Il est difficile de te répondre, dit-il soudain. J'ai toujours rêvé de franchir l'horizon que mon regard pouvait embrasser, d'atteindre les confins extrêmes du monde, les flots de l'Océan…

— Et puis ? Que feras-tu lorsque tu auras conquis le monde entier ? Seras-tu alors plus heureux ? Auras-tu obtenu ce que tu désires vraiment ? Ne seras-tu pas plutôt envahi par une angoisse encore plus forte et plus profonde, cette fois irrépressible ?

— Peut-être, mais je ne pourrai pas le savoir tant que je n'aurai pas atteint les limites que les dieux ont posées à l'être humain. »

Stateira le contempla en silence. Un instant, elle eut la sensation d'entrevoir dans les yeux du jeune homme un monde mystérieux, un désert habité de fantômes et de démons. Elle fut prise d'un léger vertige, qui se mêla à une attirance invincible, et elle ferma les yeux. Alexandre l'embrassa. Ses cheveux caressèrent le visage et le cou de la princesse. Quand elle rouvrit les paupières, il avait disparu.

Le lendemain, Eumène, le secrétaire général, vint lui rendre visite et la demander en mariage au nom de son roi.

31

Le mariage fut célébré selon le rite macédonien : le fiancé coupait une miche de pain à l'aide de son épée et en offrait un morceau à sa fiancée, qui le mangeait avec lui. C'était un rite évocateur et simple, qui plut à Stateira. La fête fut également macédonienne, avec ses grandes libations, son banquet interminable, ses chants, ses spectacles et ses danses. Stateira n'y participa pas : elle portait encore le deuil de son père. Elle attendit donc son époux dans la chambre nuptiale, un pavillon en bois de cèdre au sommet du palais, où pendaient de grands rideaux de lin égyptien et brûlaient des lanternes.

Quand Alexandre y pénétra, les chansons obscènes de ses soldats résonnaient encore dans les cours, mais dès que les cris s'éteignirent, un chant solitaire s'éleva dans la nuit, une élégie douce qui s'envola, comme le chant d'un rossignol, au-dessus des arbres fleuris.

« Qu'est-ce donc ? », demanda le roi.

Stateira s'approcha, vêtue d'une robe indienne en tissu transparent, et posa la tête sur son épaule. « C'est un chant d'amour de notre terre. Connais-tu l'histoire d'Abrocomès et Anthia ? »

Alexandre passa le bras autour de sa taille et l'attira à lui. « Bien sûr ; je la connais en grec. Un de nos auteurs l'a décrite dans une œuvre intitulée l'Anabase, mais j'aimerais l'écouter dans la langue perse, même si elle m'est incompréhensible. C'est un récit merveilleux.

— C'est l'histoire d'un amour qui dépasse la mort », dit Stateira d'une voix tremblante.

Alexandre fit glisser la robe de son épouse et contempla sa nudité, puis il la souleva comme si elle était une enfant et la déposa sur le lit. Il l'aima avec une infinie tendresse, comme pour racheter tout ce qu'il lui avait arraché : sa patrie, son père, sa jeunesse insouciante. Elle lui répondit avec une ardeur

passionnée, guidée par son instinct de jeune vierge et par l'expérience millénaire que ses dames de compagnie avaient dû lui transmettre afin qu'elle ne déçoive pas son époux dans la chambre nuptiale.

Tandis qu'il la serrait dans ses bras, couvrait de baisers sa poitrine, son ventre doux et ses longues cuisses d'éphèbe, des gémissements de plaisir s'échappaient de ses lèvres tendres. Et la vieille chanson d'Abrocomès et d'Anthia, les amants perdus, continuait de résonner dans l'air parfumé, comme un hymne suave et poignant.

Il la prit plusieurs fois, puis se laissa aller à ses côtés, caressant sa poitrine et ses bras jusqu'à ce qu'il s'endorme. La chanson s'éteignit elle aussi dans la nuit. Le son d'un instrument inconnu, qui évoquait la cithare, persista encore un moment, puis il n'y eut plus rien.

Les premiers rayons de soleil réveillèrent Alexandre. Il se préparait à se lever et à appeler Leptine, comme il en avait l'habitude, quand il découvrit devant lui une longue procession d'hommes et de femmes, rangés en bon ordre, qui avaient sans doute attendu patiemment son réveil.

Il faillit porter la main à son épée, mais il se retint. Il se redressa et, s'adossant au chevet de son lit, leur demanda d'un air plus étonné qu'irrité : « Qui êtes-vous ?

— Nous sommes tes serviteurs, répondit un eunuque. Et je suis pour ma part le responsable du cérémonial du matin. »

Alexandre réveilla Stateira, qui enfila aussitôt une tunique. « Que dois-je faire ? l'interrogea-t-il.

— Rien, mon seigneur. Ils s'occupent de tout. C'est la raison de leur présence. »

En effet, l'eunuque l'invita à le suivre dans la salle de bains où deux servantes et un jeune eunuque à demi nu le lavèrent, le massèrent et le parfumèrent, tandis que Stateira confiait sa personne à ses propres domestiques.

Après le bain, le jeune et bel eunuque essuya le corps du roi avec des mouvements délicats et savants, s'attardant avec zèle sur les endroits les plus délicats de son anatomie. Puis vint le moment de l'habillage : obéissant aux indications de l'eunuque en chef, les servantes se présentèrent avec les diverses pièces de

la tenue royale, dont elles vêtirent Alexandre avec des mouvements délicats, en commençant par les sous-vêtements, que le souverain macédonien utilisait pour la première fois. Mais quand il vit le pantalon de soie brodée qu'elles lui proposaient, il le refusa d'un geste.

L'eunuque secoua la tête et échangea un regard perplexe avec le responsable de la garde-robe.

« Je ne porte pas de pantalon, expliqua le roi. Donnez-moi mon chiton.

— Mais, mon seigneur… », hasarda le responsable de la garde-robe, qui trouvait cette décision absurde puis qu'Alexandre avait déjà enfilé des sous-vêtements.

— Je ne porte pas de pantalon », répéta le souverain sur un ton catégorique.

L'homme ne comprenait pas le grec, mais il saisit, à son ton et à son geste, la teneur des paroles d'Alexandre. Les servantes retinrent à grand-peine un petit rire. L'eunuque et le responsable de la garde-robe royale se consultèrent du regard avant d'envoyer un domestique prendre le chiton grec, dont ils habillèrent le roi. Après quoi, ils ne surent comment poursuivre le cérémonial. Remarquant leur embarras, le bel eunuque ordonna à une servante de lui apporter la kandys, la tunique royale aux larges manches plissées, et la présenta au souverain. Celui-ci l'examina et finit par l'enfiler à contrecœur. Alors les domestiques drapèrent son front et son cou dans un voile, dont les plis retombèrent avec élégance sur ses épaules. D'autres serviteurs l'aspergèrent de parfum. Puis le jeune eunuque vint avec un miroir et lui dit dans un grec parfait : « Tu es merveilleux, mon seigneur. »

Surpris par la façon dont il s'exprimait, Alexandre lui demanda : « Comment t'appelles-tu ?

— Je me nomme Bagoas. Je servais la personne du roi Darius et j'étais son favori. Personne ne savait lui procurer autant de plaisir que moi. Si tu le désires, je t'appartiendrai. » Il prononça ces paroles avec une telle langueur et une telle sensualité que le roi en fut impressionné. Il s'abstint de lui répondre et contempla plutôt son reflet sur cette feuille d'argent polie. Ce qu'il vit le combla. Tandis qu'il s'apprêtait à rejoindre

Stateira, il entendit des pas résonner dans le couloir et reconnut le bruit des chaussures cloutées que portaient les Macédoniens. C'est alors que surgit le Noir, armé de pied en cap, et visiblement alarmé. Il s'exclama, avant même d'entrer : « Sire, des nouvelles importantes en provenance de… » Mais il s'interrompit à la vue d'Alexandre et éclata de rire. « Par Zeus ! Mais qui sont ces gens ? Toutes ces femmes et toutes ces couilles-sèches ! Et puis… comment es-tu accoutré ? »

Vexé, Alexandre lui répondit sèchement : « Tais-toi ! Tais-toi immédiatement ! Je te rappelle que je suis le roi.

— Le roi ? continua le Noir. Quel roi ? Je ne te reconnais plus, tu as l'air…

— Un mot de plus, et je te fais arrêter. Nous verrons alors si tu as encore envie de rire. »

Le Noir baissa la tête.

« Que voulais-tu me dire ?

— Nous avons appris que Bessos se trouve en Bactriane, où il s'est proclamé Grand Roi sous le nom d'Artaxerxès IV.

— C'est tout ?

— On a aperçu les renforts venant de Macédoine sur la route d'Ectabane. Il y a environ sept mille hommes, ainsi que les pages. Ils arriveront avant la tombée du soir.

— Bien. Je les recevrai ce soir même, au coucher du soleil. Prépare l'armée. »

Le Noir sortit en se mordant les lèvres. Un peu plus tard, le bruit se répandit dans le camp qu'Alexandre s'habillait comme un Perse, qu'il s'entourait d'eunuques et de femmes.

« Tu plaisantes ? s'exclama Philotas en apprenant la nouvelle. Mon père se voilerait les yeux s'il le voyait. C'est honteux !

— Oui, c'est vraiment honteux, répliqua Cratère. Ne nous a-t-il pas reproché, à Persépolis, d'agir comme ceux que nous avions vaincus ?

— Je n'y trouve rien d'étrange, intervint Héphestion. En Egypte, Alexandre a revêtu les habits du pharaon, vous l'avez bien vu. Pourquoi ne devrait-il pas s'habiller comme le Grand Roi, en Perse ? Il a épousé sa fille et a hérité de son royaume.

— Tu l'approuves toujours, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, rétorqua Philotas. Mais le roi Philippe aurait été horrifié de voir une chose pareille et…

— Ça suffit ! l'interrompit Héphestion. Il est le roi et il a le droit de faire ce qu'il veut. Vous devriez avoir honte, tous tant que vous êtes, et toi aussi le Noir, d'en faire une telle histoire. N'avez-vous pas accepté les faveurs qu'il vous a accordées ? N'avez-vous pas pris les tentes d'or perses qu'il vous a données ? Toi, Philotas, tu étais heureux d'être nommé commandant en chef de toute la cavalerie, non ? Et vous criez maintenant au scandale pour trois chiffons. Vous me faites rire !

— Je te fais rire ? s'écria le Noir en brandissant le poing d'un air menaçant. Et bien je vais t'en faire passer l'envie ! »

Ptolémée bondit aussitôt pour les séparer, et Séleucos lui prêta main forte. « Arrêtez ! N'êtes-vous pas fous ? Ça suffit ! Arrêtez, par tous les dieux ! Arrêtez ! »

Les deux hommes se séparèrent en se jetant un regard mauvais, et Cratère se plaça auprès de Cleitos, pour signifier qu'il lui donnait raison.

« Écoutez, dit Séleucos. Il est stupide d'en venir aux mains pour une telle bêtise. Alexandre a probablement revêtu des habits perses pour faire plaisir à Stateira, ou peut-être par simple curiosité. Nous nous sommes toujours bien entendus, et nous devons continuer à le faire. Nous nous trouvons au cœur d'un territoire hostile. Si nous commençons à nous battre entre nous, nous sommes perdus, ne le comprenez-vous pas ?

— Ce ne sont pas des bêtises », affirma une voix familière dans leur dos.

Séleucos se retourna. « Callisthène…

— Je le répète, ce ne sont pas des bêtises. Alexandre a quitté la Grèce en qualité de chef suprême de la ligue panhellénique, dans le but d'anéantir l'ennemi séculaire des Grecs. Tel est son seul et unique devoir, telle est la raison du serment solennel qu'il a prononcé à Corinthe.

— Il a brûlé Persépolis, intervint alors Eumène, qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment-là. Cela ne te suffit pas ? Il a sacrifié le plus beau palais royal du monde sur l'autel de l'idée panhellénique.

— Tu te trompes, rétorqua Callisthène. Il l'a fait parce qu'il n'avait pas le choix, et je le tiens d'une source sûre. À ce moment-là, la Grèce et les Grecs lui importaient peu, et j'ai bien peur qu'il ait définitivement cessé de leur prêter attention. »

C'est alors que résonnèrent les trompettes et qu'un détachement d'hétairoï en tenue de parade franchit au galop la porte occidentale du camp, se déployant sur deux rangs des deux côtés de la route qui y menait. Un peu plus tard, on entendit le roulement rythmé des tambours et le pas cadencé d'une armée qui approchait.

« Les renforts arrivent ! s'exclama Ptolémée. Alexandre ne va pas tarder à nous rejoindre. Essayons de nous préparer au lieu de perdre du temps avec ces bavardages. »

Callisthène secoua la tête d'un air de condescendance et s'éloigna. Les autres regagnèrent leurs tentes pour enfiler leur armure et se ranger devant l'armée qui s'apprêtait à accueillir les troupes macédoniennes.

Les nouveaux venus traversèrent le campement en bon ordre, salués par des sonneries de trompette et par le détachement des hétairoï, qui présentait les armes. Ils se placèrent devant l'estrade qui se dressait à côté du pavillon royal. L'armée au complet se rangea derrière eux. Avec leurs manteaux blancs et leurs chitons rouges, les pages étaient particulièrement voyants. Ces jeunes gens appartenaient à la meilleure noblesse de Macédoine, ils étaient venus servir leur roi, comme jadis Perdiccas, Ptolémée, Lysimaque et les autres compagnons s'étaient mis au service du roi Philippe, au palais royal de Pella.

On entendit bientôt d'autres sonneries de trompette du côté de la porte orientale, annonçant l'arrivée du souverain. Tout le monde se tourna dans cette direction.

« Oh, par tous les dieux, murmura Ptolémée en portant une main à son front. Il arbore encore des vêtements perses.

— On saura maintenant à quoi s'en tenir, commenta Séleucos d'un air impassible. Cela vaut mieux comme ça, crois-moi. »

Alexandre arriva au galop, monté sur Bucéphale. Sa robe perse de soie fine flottait dans le vent, comme un voile, l'écharpe

qui encadrait son visage se croisait sur sa poitrine et sur ses épaules, lui donnant un aspect insolite, et pourtant étrangement séduisant.

Il sauta à terre devant l'estrade, dont il monta lentement les marches, puis fit volte-face et se dressa devant les vétérans et les recrues, sous le regard stupéfait des soldats. Les pages le regardaient comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux.

« J'ai voulu accueillir moi-même les nouvelles recrues que notre régent Antipatros nous a envoyées, commença-t-il, et les jeunes gens que la noblesse de Macédoine nous a confiés afin qu'ils grandissent au service de leur roi et apprennent à devenir des guerriers courageux et loyaux. Vos yeux sont emplis de stupeur, comme si un fantôme vous était apparu. Il est facile de deviner que la kandys que je porte, et l'étoffe qui m'entoure le visage en sont la raison. Oui, j'ai enfilé des vêtements perses sur le chiton du guerrier grec, et je l'ai fait dans un but bien précis : à présent, je ne suis plus seulement le souverain des seuls Macédoniens. Je suis aussi le pharaon d'Égypte, le roi des Babyloniens et le Grand Roi des Perses. Darius est mort et j'ai épousé la princesse Stateira, je suis donc son successeur. En tant que tel, je revendique l'autorité sur son empire, et j'entends la faire valoir en poursuivant l'usurpateur Bessos et en le débusquant. Nous le capturerons et nous lui infligerons la punition qu'il mérite.

« Je vais faire distribuer des présents aux nouveaux arrivés. Ce soir, vous aurez droit à un bon dîner, et le vin coulera à flots. Je veux que vous vous amusiez et que vous soyez gais car nous repartirons bientôt pour ne plus nous arrêter tant que nous n'aurons pas atteint notre but ! »

Ce discours fut suivi d'applaudissements tièdes, mais Alexandre ne fit rien pour qu'ils s'enflamment et se multiplient. Il devinait l'état d'âme de ses hommes et de ses compagnons, il mesurait la perplexité des pages, fraîchement débarqués de Macédoine, aux yeux de qui il était déjà une légende vivante. Le roi qui se dressait devant eux portait les vêtements des barbares vaincus, ces mêmes barbares qu'ils jugeaient efféminés. Mais ce n'était pas tout. Il s'apprêtait à leur annoncer des décisions plus graves.

Il attendit que le silence revienne pour reprendre la parole. « L'aventure que nous allons entreprendre sera aussi difficile que celle que nous avons vécue jusqu'à présent, et les troupes que le régent nous a envoyées ne sont pas suffisantes. Nous devrons nous battre contre des ennemis que nous n'avons jamais vus ni affrontés, nous devrons imposer des garnisons dans des dizaines de villes et de forteresses, nous heurter à des armées plus importantes encore que celles que nous avons battues à Issos et à Gaugamèle… »

Un lourd silence était descendu sur le camp et tous les regards étaient fixés sur le visage d'Alexandre, toutes les oreilles étaient tendues pour éviter de perdre un seul de ses mots… « Voilà pourquoi j'ai pris une décision qui vous déplaira peut-être, mais qui est absolument nécessaire. En considérant que nous ne pouvons pas saigner notre patrie par des levées qui dégarniraient excessivement sa défense, j'ai décidé d'enrôler trente mille Perses et de les instruire selon la technique militaire de notre pays. Leur entraînement commencera sans tarder : dès demain, les chefs de toutes les satrapies de l'empire recevront des instructions précises à ce sujet. »

Il n'y eut aucun applaudissement, aucune question, aucun commentaire. Dans ce silence de plomb, le roi était plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Seul Héphestion s'approcha de lui. C'est lui qui tint les rênes de Bucéphale pendant qu'Alexandre bondissait sur son dos, avant de s'éloigner aussitôt au galop.

32

Eumène referma le rouleau de papyrus et plongea les yeux dans ceux de Callisthène. « C'est donc ainsi que tu vois Alexandre ?

— Je devrais peut-être dire : « C'est ainsi qu'Alexandre devrait être », répondit Callisthène d'un air perplexe.

— Le devoir de l'historien est de raconter les faits tels qu'ils se sont déroulés, après les avoir observés directement ou avoir consulté des témoins directs et dignes de foi, répliqua le secrétaire comme s'il récitait une formule apprise par cœur.

— Crois-tu que j'ignore quel est le devoir de l'historien ? Mais il faut aussi que j'essaie d'interpréter l'âme et les pensées d'Alexandre, de les rendre compréhensibles à ceux qui liront mon œuvre. Je t'ai permis de lire ce que j'ai écrit car j'ai besoin de ton soutien, et parce que tu rédiges toi-même le journal de cette expédition, mais aussi…

— Parce que ta page est trop étroite pour Alexandre, tout comme les limites que tu as tracées autour de lui avec ton œuvre ?

— C'est possible.

— Il faut que tu te résignes : Alexandre a cessé d'être l'homme que nous connaissions. Il ne l'a peut-être jamais été.

— « Je jure devant tous les Grecs de mener une expédition panhellénique contre la Perse, notre ennemi séculaire. »

— Il a tenu sa promesse. Et il l'a emporté. Il a été le premier et le seul à le faire. »

Callisthène se leva brusquement dans un mouvement d'impatience. « Oui, mais il est en train de devenir l'un d'eux : il s'habille comme eux, s'entoure d'eunuques et de concubines, fait enseigner à ces soldats notre technique de combat. On dit même qu'il prend des leçons de perse, on dit… qu'hier, au cours d'une de ces fêtes barbares, il a embrassé en public ce… ce Bagoas sur les lèvres.

— Il a décidé de scandaliser ceux dont les opinions sont semblables à la tienne, voilà tout, rétorqua Eumène. Il veut nous montrer que nous sommes arrivés à un point de non retour. Quant à ces fêtes, elles ne me semblent pas plus barbares que les vôtres. Il nous faut accepter ce qu'il est, et a toujours été, crois-moi, oublier l'image que nous nous étions faite de lui pour nous rassurer.

— Nous rassurer ?

— Oui, l'image que tu montres de lui dans ton Histoire est une image rassurante, qu'un Grec disposant d'une bonne éducation et d'idées politiques relativement modérées n'aura aucune difficulté à comprendre et à aimer. Mais Alexandre est bien différent…

— Oh, cela ne fait aucun doute, et il ne perd pas une occasion de nous le rappeler. Les hommes sont déconcertés, les recrues et les jeunes pages venus de Macédoine sont scandalisés. Ils pensaient trouver un héros, un conquérant, l'héritier d'Achille et d'Héraclès, et ils ont découvert un homme portant des vêtements féminins, qui adopte chaque jour des coutumes barbares, des usages méprisants et honteux.

— Des usages qui diffèrent de ceux auxquels nous sommes habitués, Callisthène. Il nous a conduits sur des territoires qu'aucun Grec n'avait encore foulés, sous un autre ciel, à travers des déserts et des hauts plateaux ; il nous a fait franchir le Nil, le Tigre et l'Euphrate, et il rêve à présent de l'Indus. Il était inévitable que tout change, ne le comprends-tu pas ?

— Je le comprends, mais je ne l'accepterai jamais.

— Le lui as-tu dit ?

— Bien sûr.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu : « Écris ce que tu veux, Callisthène. » Cela lui est égal, tout lui est égal à présent. »

Eumène préféra garder le silence : il mesurait l'amertume de son interlocuteur et comprenait que rien, désormais, ne pourrait plus modifier ses convictions et l'image qu'il se faisait d'Alexandre. Constatant qu'il était tard, il s'apprêta à prendre congé. Mais avant de franchir le seuil de la tente, il se retourna une dernière fois car il se sentait obligé d'ajouter une dernière

chose et de donner un conseil à son ami : « Alexandre ne cesse de changer car sa curiosité est insatiable et sa force vitale inépuisable. Il ressemble à l'alcyon qui, dit-on, ne se pose jamais sur la terre ferme, et dort en se laissant porter par le vent. Si tu n'as pas envie de le suivre, va-t'en, Callisthène, retourne sur tes pas avant qu'il ne soit trop tard. »

Sur ces mots, il sortit. Callisthène se pencha à nouveau sur son Histoire de l'expédition d'Alexandre, qu'il relut à la lumière d'une lanterne. Mais la voix d'un domestique l'arracha bientôt à son travail : « Maître, un homme veut te voir. Il est arrivé avec les renforts et te cherche depuis un moment. Il a besoin de te parler.

— Fais-le passer et verse-nous à boire. »

L'homme pénétra sous la tente et se présenta. Il se nommait Évonyme, était né à Byzance, mais vivait en Thrace, non loin de Néapolis. Un grand savant de Stagire lui avait confié un message en le priant de le remettre à Callisthène. Il lui avait versé une somme d'argent pour l'accomplissement de cette mission et lui avait garanti que le destinataire le récompenserait également.

« C'est moi, dit l'intéressé en s'emparant de sa bourse. Voici deux statères flambant neufs en remerciement de ta gentillesse. Puis-je avoir le message ? »

L'homme lui tendit la missive, empocha l'argent et s'en alla après avoir accepté un verre de vin.

Le message était le suivant :

Aristote à son neveu Callisthène, salut !

J'espère que tu es en bonne santé. Je suis, pour ma part, tourmenté par une douleur à l'épaule qui ne me laisse pas un instant de répit, même la nuit. Je me demande où cette lettre t'arrivera et si elle te trouvera dans de bonnes dispositions. Alexandre m'envoie depuis un certain temps une grande quantité de plantes et d'animaux rares pour mes collections, ce qui me laisse croire que vous ne cessez de marcher vers des territoires lointains et inconnus.

Quant à moi, je suis retourné en Macédoine et en Thrace pour poursuivre mes recherches dans mes moments de liberté.

L'homme qui prétendait s'appeler Nicandre se nomme en réalité Eupite. Comme je te l'avais dit dans une précédente lettre, il cachait sa fille dans un temple d'Artémis en Thrace, non loin de Salmydessos. Je l'ai retrouvée avec l'aide d'un officier d'Antipatros, et je l'ai fait conduire dans un lieu sûr. Son père a donc dû parler pour obtenir le droit de la revoir.

Il a avoué, je pense, tout ce qu'il savait : Pausanias a été tué par un garde épirote qui s'était entendu avec les assassins du roi. Eupite était chargé de trouver une cachette pour ce garde, et de le faire disparaître. Les indices semblent nous conduire une nouvelle fois vers la reine mère, mais il est important de chasser tous nos préjugés avant de faire le point sur cette affaire.

Cet homme est encore vivant, il habite un village de montagne en Phocide, non loin d'Aliartos. C'est là que j'ai l'intention de me rendre, dès que le temps, qui est fort mauvais pour l'instant, sera plus clément, et que ma douleur à l'épaule m'aura abandonné.

Prends soin de toi.

Callisthène referma la lettre, éteignit la lanterne et se coucha en évoquant de belles pensées pour trouver le sommeil.

La marche reprit quelques jours plus tard. La veille du départ, le roi offrit à ses compagnons, aux commandants des divers détachements de la phalange et de la cavalerie des hétairoï un harnachement en argent à la manière perse et un manteau de pourpre. Personne n'osa refuser ces présents, pas même Cleitos le Noir, mais ni lui ni Philotas n'en firent usage. Stateira fut conduite à Ectabane avec ses dames de compagnie ; elle devait ensuite rallier Persépolis car elle souhaitait se recueillir sur la tombe de son père. Alexandre la quitta avec regret.

« Serai-je dans tes pensées ? lui demanda la jeune femme tandis que les servantes préparaient le départ.

— Toujours, même au milieu de la bataille, même dans des territoires lointains, où nos constellations avoisineront le fil de l'horizon. Toi aussi, douce épouse, garde-moi dans tes pensées.

— Emmènes-tu Bagoas ? l'interrogea à nouveau Stateira non sans une pointe de malice.

— Oui, répondit Alexandre. Il m'amuse et parvient à me calmer quand les pensées et les soucis m'oppressent. Il danse et chante remarquablement bien.

— Il est également très beau, dit Stateira. Ses hanches étroites sèmeraient la jalousie dans le cœur de la plus jolie fille, et sa peau est aussi soyeuse qu'un pétale de rose. Au fond tu peux le considérer comme un cadeau personnel, car c'est moi qui l'avais offert à mon père. »

Alexandre la serra longuement contre sa poitrine, avant de l'aider à monter dans sa voiture. « Si tu devais apprendre que tu es enceinte, envoie-moi le courrier le plus rapide de la ville pour me l'annoncer, où que je sois. J'ai donné l'ordre à Harpale, mon trésorier, de mettre à ta disposition et de te donner tout ce dont tu auras besoin.

— C'est toi dont j'ai besoin, répliqua la jeune femme, mais il est impossible de tout avoir. Prends garde à toi, ne t'expose pas en première ligne. Je ne saurais me résigner à ta disparition. »

Elle l'embrassa une nouvelle fois tandis que le soleil pointait derrière les hautes cimes des monts hyrcaniens.

C'est alors que résonna le martèlement de milliers de sabots, des cris de muletiers et des grincements de roues. Alexandre se retourna. Il vit un interminable cortège, fort semblable à celui de Stateira, se placer derrière les dernières subdivisions de l'armée, escorté par des cavaliers perses en armes.

« Mais… de qui s'agit-il ? demanda le roi d'un air étonné à l'officier perse qui commandait l'escorte.

— De tes concubines, mon adorable époux, répondit Stateira avant même que l'officier ait pu ouvrir la bouche. Au nombre de trois cent soixante-cinq, comme les jours de l'année. Naturellement, chacune emmène sa propre suite.

— Mes concubines ? Mais je vais à la guerre, et…

— Tu ne peux pas t'en séparer. Chacune d'elles est la fille d'un de nos alliés ou d'un chef des tribus de la steppe. Tu ne veux tout de même pas t'en faire des ennemis et les pousser dans le camp de Bessos.

— Non, répondit Alexandre d'un air consterné. Non, certainement pas. »

33

L'armée s'ébranla un peu plus tard en direction de l'est. Elle chemina sur le haut plateau, un terrain vallonné, couvert d'une riche végétation. Bien vite, la nouvelle selon laquelle la cour perse au complet, à l'exception de la princesse Stateira, suivait l'expédition se répandit parmi les divers détachements, y semant effroi, sarcasmes ou même dérision. Héphestion dut dégainer son épée à plusieurs reprises pour défendre l'honneur de son roi. Mais Ptolémée et Séleucos s'étaient placés à ses côtés, ils s'employaient à désamorcer au plus vite les disputes et les rixes, qui, autrement, auraient dégénéré en des troubles bien plus graves.

Au bout de vingt jours de marche, alors que les guides s'engageaient sur la route du nord qui menait en Bactriane, où Bessos s'était réfugié, on apprit que Satibarzanès et Barsaentès, satrapes des provinces d'Asie et d'Arachosie, s'étaient rebellés, et qu'ils réunissaient des soldats pour prendre l'armée d'Alexandre à revers.

Le souverain macédonien convoqua sans tarder le conseil de guerre, auquel il se présenta dans une armure grecque. Mais il portait deux bagues : celle du sceau à étoile argéade et celle du sceau perse – un détail qui n'échappa à personne dans l'assistance.

« Mes amis, commença-t-il, comme vous l'avez sans doute appris, la rébellion de Satibarzanès et de Barsaentès nous oblige à changer de cap et à nous diriger vers le sud. Voilà ce que nous allons faire : je vais partir en avant avec la cavalerie, tandis que Cratère suivra avec le reste de l'armée. Philotas, Héphestion, Ptolémée, Lysimaque et Léonnatos m'accompagneront. Perdiccas et Séleucos resteront avec Cratère. Nous fondrons sur les rebelles le plus rapidement possible, avant même qu'ils ne réalisent que nous avons changé de direction, et nous les balaierons. S'il le faut, Cratère nous prêtera main forte à son

arrivée. Si quelqu'un a une meilleure idée, qu'il n'hésite pas à la dire. »

Pour une fois, il n'y eut ni commentaires, ni plaisanteries ni bravades. Le mécontentement et l'embarras flottaient dans l'air. Tout le monde savait comment le roi s'était comporté à l'égard de Cleitos, à Zadrakarta, quand celui-ci s'était permis de critiquer sa façon de s'habiller. Tout le monde mesurait les efforts que coûtait le convoi des concubines, des domestiques et des eunuques, qui, de plus, ralentissait inutilement la marche. Tout le monde était au courant des frictions qui opposaient les troupes macédoniennes et perses, de l'intolérance dont elles faisaient preuve l'une envers l'autre.

Alexandre dévisagea ses compagnons en guettant dans leur regard une lueur d'amitié ou de compréhension, mais ils détournèrent tous les yeux comme s'ils avaient honte désormais de lui manifester l'amitié qui les avait liés à lui pendant de nombreuses années.

« Je ne vous trouve pas très enthousiastes, observa-t-il sur un ton volontairement familier. Avez-vous quelque chose à me reprocher ? Vous ai-je déçus ? Allez, parlez ! »

Héphestion prit la parole : « Ils n'ont pas le courage de te dire qu'ils ont peur. Regarde-les ! La richesse et l'espoir d'une vie agréable ne suscitent en eux que la peur ; ils te critiquent parce qu'ils trouvent que tu portes des vêtements trop luxueux, que tu t'accompagnes de soldats perses et de jeunes filles, mais ils aimeraient t'imiter, si possible dans un beau palais situé entre ce haut plateau et la côte phénicienne. Ils ont oublié la promesse qu'ils t'ont faite de te suivre jusqu'au bout du monde s'il le fallait. N'en est-il pas ainsi, les garçons ? Hein ? Allez, dites quelque chose, avez-vous perdu votre langue ?

— Arrête, Héphestion, intervint Cratère. Je suis prêt à donner ma vie pour le roi, tout comme mes compagnons. Il ne s'agit pas de vêtements ou de concubines : les hommes ont seulement besoin de savoir quand cette guerre prendra fin. Ils ont besoin de savoir où se trouve la ligne d'arrivée, et combien de temps il faudra pour l'atteindre. Ils ne peuvent se contenter d'apprendre au dernier moment, jour après jour, qu'ils devront affronter une nouvelle étape, puis une autre encore. Vers le

nord ? Non, vers le sud, ou peut-être vers l'ouest… Ils ont besoin de te retrouver, Alexandre, de savoir que tu es toujours leur roi. Ils sont prêts à te suivre, mais ils ne peuvent plus continuer de vivre dans l'incertitude, de voir les jours s'écouler sans aucun espoir, sans aucune assurance. »

D'un signe de la tête, Alexandre sembla prendre acte d'une situation qui lui aurait paru inimaginable un mois plus tôt. Héphestion rétorqua : « Mais vous, que dites-vous à vos hommes ? Allez, Philotas, que dis-tu à tes hétairoï, toi qui es maintenant le commandant en chef de toute la cavalerie ? Affirmes-tu encore qu'Alexandre n'aurait pu parvenir à un tel résultat sans ta contribution et celle de ton père ? Qu'il est devenu une chiffe molle ? Que sa seule préoccupation, désormais, est d'assister chaque soir au défilé de ses concubines nues afin de choisir celle qui se consacrera à son engin ? Qu'il ne travaille plus, qu'il ne se préoccupe plus de ses hommes ni de leur destin ?

— Tu mens ! s'écria Philotas hors de lui. Je n'ai jamais rien dit de pareil !

— C'est possible, répliqua Héphestion. Mais ce sont les bruits qui circulent et qui circulaient déjà en Cilicie après la bataille d'Issos, et en Égypte après notre retour de l'oasis d'Ammon.

— Des calomnies ! Des mensonges ! Prouve donc ce que tu dis, si tu en as le courage. J'ai appris hier que mon frère Nicanor a été blessé par une flèche lors d'une patrouille dans les montagnes hyrcaniennes, et qu'aucun médecin n'est encore parvenu à le guérir. L'un de vous a-t-il pris la peine de demander de ses nouvelles ? De penser à mon père, qui a déjà perdu son plus jeune fils, et qui va peut-être en perdre un autre ? Ai-je peut-être demandé à retourner à Zadrakarta pour veiller sur lui ?

— Tu es le commandant en chef de la cavalerie, et cette charge est si importante, à tes yeux, qu'elle l'emporte sur le pauvre Nicanor », rétorqua Héphestion d'une voix sarcastique.

Philotas se jeta sur lui, mais Ptolémée s'interposa et l'arrêta à temps. Plongeant les yeux dans ceux d'Héphestion, il s'écria :

« Arrête ! Il est injuste de s'adresser à Philotas en ces termes. Nicanor agonise, un courrier vient de me l'apprendre. À l'heure qu'il est, il pourrait même être… »

Un lourd silence s'abattit sous la tente du conseil, et l'on n'entendit plus que le murmure inquiétant du vent sur le haut plateau et le claquement de l'étendard royal contre sa hampe. Philotas s'était caché le visage derrière ses mains, et, ne sachant plus que dire, Héphestion avait les yeux rivés sur le sol. Séleucos et Ptolémée échangeaient des regards angoissés en cherchant les mots qui auraient permis de briser cette tension insupportable. Péritas, qui s'était lové aux pieds d'Alexandre, dressa la tête vers son maître en jappant. On aurait dit qu'il devinait ses pensées.

Alexandre le caressa avant de se lever. « Je suis sincèrement désolé pour Nicanor, dit-il, mais je dois savoir si je peux compter sur vous. »

Cratère dévisagea ses amis et se leva à son tour. Il lui dit en s'approchant : « Comment peux-tu en douter ? Ne t'avons-nous pas toujours épaulé ? N'avons-nous pas toujours combattu sans épargner nos forces, n'avons-nous pas reçu toutes sortes de blessures ? Nous voulons seulement savoir ce que tu exiges de nous, mais surtout ce que tu exiges des hommes qui t'ont suivi.

— Je veux que vous me compreniez, répondit Alexandre, car je n'ai pas changé. Ce que je fais doit être fait.

— Puis-je parler ? lui demanda alors Léonnatos.

— Bien sûr.

— Les hommes ont peur que tu deviennes une sorte de Grand Roi, que tu les obliges à adopter les manières perses, et que tu obliges les Perses à adopter les leurs.

— Si j'avais voulu ressembler au Grand Roi, crois-tu que j'aurais brûlé le palais de Persépolis et la salle du trône ? Demain, nous reprendrons notre marche : Eumolpos de Soles m'a appris que Satibarzanès se trouve à Artacoana. Nous partirons à l'aube. Ceux qui n'en ont pas le courage peuvent rebrousser chemin et emmener leurs hommes.

— Voyons, Alexandre, nous… », tenta de rétorquer Léonnatos. Mais le roi sortit.

Philotas releva la tête et dit à ses compagnons : « Il n'a pas le droit de nous traiter de la sorte. Non, il n'en a pas le droit. »

Quand Alexandre pénétra sous sa tente, un peu plus tard, il trouva Eumolpos de Soles qui l'y attendait.

« As-tu d'autres nouvelles de Satibarzanès ? l'interrogea-t-il en s'asseyant.

— Il se prépare au combat, mais ses troupes sont démoralisées : à mon avis, elles ne t'opposeront guère de résistance. Comment le conseil s'est-il passé ? »

Alexandre haussa les épaules.

« Ne sois pas fâché. Tes compagnons doivent seulement s'habituer à la nouveauté. Ces gens-là sont farouchement attachés à leurs traditions. Si tu veux mon opinion, ils sont également jaloux : ils ont peur que tu ne t'éloignes d'eux et que tu ne leur accordes plus ta confiance.

— Tu as l'air de bien les connaître.

— Oui, assez.

— Que veux-tu dire par là ?

— Eh bien, quand j'ai repris du service auprès de toi, après la bataille d'Issos, je me suis également occupé de tes amis. D'après toi, qui a pu leur fournir des maîtresses ?

— Toi ? Mais je ne…

— Ah, bêtises ! Il est inutile de faire ce métier quand on refuse de le faire à fond. Et puis, les histoires d'alcôve sont ma spécialité. Les hommes sont plus enclins aux confidences une fois qu'ils ont baisé, le savais-tu ? N'est-ce pas étrange ?

— Arrête.

— Et les filles me racontaient tout.

— Mes amis ne me trahiraient jamais.

— Peut-être pas. Mais certains d'entre eux pourraient être particulièrement exposés à ce genre de tentations. Je pense à Philotas, le commandant en chef de ta cavalerie, dont la charge est fort délicate. »

Soudain, Alexandre se fit plus attentif. « Que sais-tu de Philotas ?

— Pas grand-chose. Mais il avait l'habitude, il n'y a pas si longtemps, d'affirmer que tu étais un adolescent prétentieux,

que tu n'aurais jamais gagné la moindre bataille sans son appui et celui de son père, et que tu étais injuste à leur égard.

— Pourquoi as-tu autant attendu pour me le dire ?

— Parce que tu n'aurais pas voulu m'entendre.

— Et pourquoi devrais-je le faire à présent ?

— Parce que tu es en danger. Tu t'apprêtes à traverser des lieux complètement inconnus, à affronter des populations sauvages. Il faut que tu saches sur qui tu peux compter, ou non. Garde-toi également de ton cousin Amyntas.

— Je l'ai fait surveiller discrètement depuis son arrestation en Anatolie. Il s'est toujours montré courageux et loyal envers moi.

— Justement. Un prince loyal et courageux. Si tu devais perdre les faveurs de tes hommes, vers qui se tourneraient leurs regards ? »

Alexandre observa Eumolpos sans mot dire. C'est donc l'espion qui formula la réponse que ses yeux traduisaient : « Vers le dernier représentant de la maison des Argéades. J'espère que les dieux t'offriront un sommeil serein. Bonne nuit. »

Il se leva, salua le roi d'un signe de la tête et s'éloigna vers son logement après s'être assuré que Péritas ne le suivait pas.

34

L'Asie intérieure s'ouvrait devant l'armée d'Alexandre, avec ses paysages âpres et désolés, ses amas de pierres qui brûlaient sous un soleil à pic, royaume des scorpions et des serpents. Quelques buissons épineux parsemaient le fond de torrents asséchés, et les fleuves qui n'étaient pas taris mouraient en des étangs fangeux, bordés par de vastes étendues de sel. Pendant des journées entières, les soldats marchaient en silence sans trouver la fraîcheur d'une ombre ni le soulagement d'un souffle de vent.

Le ciel également était vide et brûlant, aussi aveuglant qu'un bouclier de bronze, et si l'on y distinguait parfois un lent battement d'ailes, il appartenait toujours, ou presque, à des charognards, attirés par les bêtes de somme qui s'étaient perdues, ou que la mort avait figées au milieu du désert de pierres.

Le voyage vers l'oasis d'Ammon avait été pénible, mais pas aussi angoissant : là, les dunes étaient d'une beauté majestueuse, avec leurs crêtes effilées, leurs contrastes violents, leurs formes pures et changeantes, sculptées par le vent. Elles évoquaient un océan doré, que le geste d'un dieu eût immobilisé, faisant de lui le théâtre grandiose et solennel d'une épiphanie imminente.

Ce paysage, en revanche, n'inspirait que des pensées de mort, d'une solitude vide, d'une désolation permanente, et semait dans le cœur des hommes une profonde nostalgie, un désir poignant de retour. Aucun but, aucune idée ne pouvant justifier à leurs yeux ces journées d'efforts intenses, ils avançaient avec une réticence croissante dans cette immensité privée de points de repère, même si les guides indigènes, à l'incompréhensible assurance, semblaient apercevoir une destination au-delà de l'horizon évanescent.

L'époque de leurs glorieuses entreprises s'éloignait inexorablement et nombre de soldats regrettaient déjà d'avoir répondu avec élan aux appels de leur roi. Ils se demandaient ce qu'Alexandre cherchait dans des lieux si éloignés de la mer, sur des terres misérables qui nourrissaient à grand-peine quelques villages aux masures en briques crues, couvertes d'excréments de chameaux et de moutons. Puis, le paysage changea progressivement, l'air se rafraîchit et l'on vit apparaître des hauteurs que la pluie arrosait parfois, les nappant d'un voile verdoyant, alimentant ici et là un arbre solitaire, des troupeaux de petits chevaux ou de dromadaires poilus. On s'approchait d'une vallée traversée par un fleuve, puis des rives d'un vaste lac, dans les eaux duquel on vit enfin se refléter les murs et les tours d'Artacoana, la capitale des Aryens, la forteresse de Satibarzanès.

L'armée n'avait pas encore eu le temps de se déployer quand les portes de la forteresse s'ouvrirent. Un escadron de cavaliers s'élança vers elle en poussant de grands cris et en soulevant un nuage de poussière rouge, qui s'étendit bientôt sur la plaine. Philotas et Cratère ordonnèrent aux trompettes d'emboucher leurs instruments, les hétairoï éperonnèrent leurs chevaux fatigués, et la bataille commença. Assaillis par des troupes fraîches et reposées, les Macédoniens furent obligés de reculer, mais ils luttèrent valeureusement dans l'attente des renforts que les trompettes ne cessaient d'appeler.

Alexandre leur envoya les soldats perses qui se trouvaient à l'arrière-garde, auprès des chars et du cortège de femmes et de courtisans. Ils disposaient de chevaux parthes, plus résistants à la chaleur et aux efforts que ceux des Macédoniens. Désireux de se distinguer devant leur roi, les guerriers mèdes et hyrcaniens, ainsi que les survivants de la garde des Immortels, percèrent les lignes ennemis, ouvrant des brèches et semant le désordre. Leurs vêtements se confondant avec ceux de leurs adversaires, ils purent les frapper avec une efficacité dévastatrice au cours du premier assaut. Bientôt, la pression de l'affrontement s'atténua et la charge se brisa en de nombreux combats isolés. Alors, les cavaliers de la Pointe, qui étaient jusqu'alors restés à l'écart, sautèrent sur des chevaux frais et fondirent sur le flanc

ennemi, guidés par le roi. Les hommes de Satibarzanès subirent une poussée violente et durent reculer. Ce fut le moment que choisit Perdiccas pour lancer les Agrianes à pied, armés de leurs couteaux et de longues serpes affilées. Protégés par le nuage de poussière, ils se déplaçaient comme des spectres et frappaient leurs victimes avec une précision effroyable.

Satibarzanès fit alors sonner la retraite et ses troupes se replièrent, regagnant la ville à grand-peine. Quand le vent se leva un peu plus tard, balayant la poussière, le sol était jonché de centaines de cadavres et de blessés, qui gémissaient et invoquaient de l'aide.

Les Agrianes allaient de l'un à l'autre en égorgeant les ennemis, en les dépouillant de leurs armes et de leurs ornements sous les yeux des femmes, qui, du haut des murs, s'arrachaient les cheveux et poussaient des cris stridents.

Pendant ce temps, Eumène avait ordonné aux hommes de monter le camp, d'aménager un terre-plein et de creuser une tranchée le long de son périmètre. Les soldats s'exécutèrent en maugréant : ils supportaient mal la décision du roi d'aligner des Perses contre l'armée ennemie.

« Quel besoin avait-il de faire intervenir ces barbares ? disaient certains. Nous nous en serions très bien tirés tous seuls ! L'infanterie n'est même pas descendue sur le champ de bataille.

— C'est vrai, répondaient d'autres. Le roi a voulu nous humilier par cette décision, et ce n'est pas juste, après tous les sacrifices que nous avons affrontés.

— Il est devenu l'un des leurs. Il s'entoure de gardes perses, prend son bain avec ce châtré, qui le masse et lui fait qui sait quoi, il traîne derrière lui toutes ces concubines, et nous n'avons plus qu'à monter la garde… »

Le cœur serré, Eumène écoutait en silence. Ces mots n'échappaient pas non plus à Eumolpos de Soles, qui n'avait pas besoin de quitter sa tente pour les entendre : il disposait de nombreuses oreilles dans le campement. Mais il ne pouvait imaginer que les événements le surprendraient.

Une fois le camp monté, les hommes s'apprêtèrent à dormir. Tandis que le soleil se couchait derrière les murs ocre

d'Artacoana, on entendit s'élever la sonnerie plaintive d'un cor. Oxathrès, qui avait déjà guidé Alexandre sur la route d'Ectabane à Zadrakarta, s'approcha du roi. « C'est un héraut, dit-il dans un grec qui ne cessait de s'améliorer au fil des jours. Un héraut de Satibarzanès.

— Vas-y, Oxathrès, ils veulent peut-être parlementer… se rendre. »

Oxathrès monta sur son cheval et se dirigea vers la muraille tandis qu'un cavalier en sortait et allait à sa rencontre. Les deux hommes échangèrent quelques phrases, puis chacun retourna d'où il était venu.

Entre-temps, les compagnons du roi s'étaient rassemblés autour d'Alexandre pour l'informer des pertes que chaque détachement avait subies et recevoir ses ordres. C'est alors qu'Oxathrès réapparut. « Satibarzanès défie en duel le plus fort d'entre vous. S'il gagne, vous partez. S'il perd, vous prenez la ville. »

À ces mots, Alexandre s'enflamma : les scènes de duel opposant les champions homériques qui avaient peuplé pendant tant d'années ses rêveries d'adolescent remontèrent à sa mémoire. « J'y vais, dit-il sans hésiter.

— Non, rétorqua Ptolémée. Un roi de Macédoine ne peut se battre avec un satrape. Choisis un représentant.

— Satibarzanès est grand et fort, intervint Oxathrès en levant les bras comme pour représenter une masse imposante.

— J'y vais, se proposa Léonnatos. Moi aussi, je suis grand et fort. »

Alexandre l'examina de haut en bas en hochant la tête comme pour se rassurer, et rassurer par là même ses compagnons. Puis il abattit la main sur son épaule. « Je suis d'accord. Fais-en de la bouillie, Léonnatos. »

Les deux champions se rencontrèrent le lendemain à l'aube sur un espace libre et relativement plat. Les deux armées au complet, ou presque, se disposèrent en demi-cercle sur les côtés pour assister au duel. La nouvelle s'était répandue rapidement parmi les soldats macédoniens, suscitant parmi eux une grande excitation. La puissance de Léonnatos et son formidable physique leur étaient bien connus : ils avaient pu les admirer au

cours des batailles. Dès qu'ils le virent apparaître, armé de pied en cap, un grand bouclier frappé d'une étoile argéade au bras gauche, une épée d'acier à la main droite, coiffé d'un casque à cimier vermeil, ils poussèrent de grands cris d'encouragement.

Mais ces cris moururent sur les lèvres de nombre d'entre eux quand la formation perse s'ouvrit devant l'adversaire : Satibarzanès avançait d'un pas lourd et lent, il était gigantesque. Il brandissait un sabre courbe à la lame affilée, tenait un bouclier de bois recouvert d'éclats de fer étincelants ; son casque, de forme conique à l'assyrienne, était pourvu d'un grand couvre-nuque de cuir clouté et d'une jugulaire en mailles de fer. Il avait une grosse moustache tombante et des sourcils épais qui se réunissaient au-dessus de son nez aquilin, lui donnant un aspect féroce.

Les deux adversaires se firent face. Ils se regardèrent dans les yeux sans mot dire, attendant le signal des deux hérauts, macédonien et perse. L'interprète traduisit : « Le noble Satibarzanès propose une rencontre à mort sans aucune règle, afin que le courage et la force soient les seuls vainqueurs.

— Dis-lui que ça me convient », répliqua Léonnatos en serrant son épée dans son poing et en se préparant au premier assaut.

Au signal des hérauts, le combat commença. Il ne devait se conclure que par la mort d'un des guerriers.

Léonnatos s'approcha, cherchant une ouverture dans la garde de l'ennemi, qui se protégeait derrière son grand bouclier, le sabre bas, comme s'il ne craignait pas les coups. Mais quand il attaqua de la pointe de l'épée, Satibarzanès lui assena un coup foudroyant sur le casque, qui l'étourdit et le fit vaciller.

« Recule ! s'écria Alexandre d'une voix inquiète. Léonnatos, recule ! Protège-toi, protège-toi ! » Il aurait aimé voler au secours de son ami, mais il avait donné sa parole de roi que personne n'interviendrait au cours de ce duel.

Satibarzanès continuait de frapper, tandis que Léonnatos brandissait son bouclier en reculant d'un pas hésitant. L'armée était sans voix. Impuissante, elle assistait à ce déluge de coups. De l'autre côté, les Perses encourageaient leur champion, qui avançait inexorablement, bien décidé à porter à Léonnatos un

coup mortel. Incapable de réagir, celui-ci tomba à genoux. L'arme de son adversaire s'abattit sur son bouclier, qui dévia le coup, mais elle érafla l'étoile argéade, ce que les soldats macédoniens considérèrent comme un terrible présage. Le sabre retomba, cette fois sur l'épaule de Léonnatos, d'où jaillit un flot de sang.

Un cri d'effroi parcourut les rangs des pézétairoï, qui attendaient désormais le coup fatal, les yeux embués de larmes. Mais la douleur, aussi aiguë qu'un coup de fouet, réveilla Léonnatos : dans un sursaut d'énergie, il se releva, arracha les lanières de son casque cabossé, qui appuyait sur son crâne, et le jeta au sol. Comprenant, à la vue de sa blessure sanguinolente, que ses forces n'allaient pas tarder à s'amenuiser, il fonça sur son adversaire en poussant un hurlement sauvage.

Heurté de plein fouet par le bouclier du Macédonien, et surpris par son rugissement, Satibarzanès perdit l'équilibre. Léonnatos en profita : il brandit son épée et l'abattit plusieurs fois sur son adversaire, qui tentait péniblement de parer les coups avec son sabre. Il le renversa et redoubla d'ardeur, mais dans le feu de l'action, son épée se brisa sur l'arme du satrape.

Satibarzanès put alors se relever et marcher sur son ennemi sans défense. Son sabre scintilla dans les premiers rayons du soleil, prêt à porter le coup fatal. C'est alors que Lysimaque s'écria : « Attrape, Léonnatos ! », lançant à son ami sa hache à double tranchant. Léonnatos l'attrapa au vol et, avant que Satibarzanès ait eu le temps de réagir, il lui trancha le bras. Voyant le Perse pétrifié de douleur, il lui trancha aussi la tête ; qui roula au sol, avec ses grands yeux noirs encore écarquillés.

Un cri de joie monta des rangs macédoniens. Les ordonnances se précipitèrent sur le champion, que l'effort surhumain et la blessure béante semblaient avoir vidé de son sang. Ils le conduisirent sans tarder sous la tente de Philippe.

Les Perses se réunirent autour du corps décapité de leur chef, soustrayant ce pitoyable spectacle à la vue de l'ennemi. Ils attendirent que le corps de Satibarzanès soit installé sur une civière pour regagner leur ville d'un pas lent et funèbre laissant derrière eux une longue trace de sang.

Avant que le soleil se couche, Artacoana se rendit.

35

Alexandre attribua à Artacoana le nom d'Alexandrie d'Arie alors même qu'il apprenait que la première Alexandrie, dont il avait confié la construction à l'architecte Deinocratès, en Egypte, prospérait grâce aux commerces qui y fleurissaient et aux nouveaux habitants, qui affluaient de toutes parts, construisant des maisons, aménageant des potagers et des jardins.

Il laissa à Alexandrie d'Arie un gouverneur macédonien ainsi qu'une petite garnison de mercenaires, auxquels il accorda une rente, des propriétés, des esclaves et des femmes afin qu'ils puissent fonder une famille et se créer des liens avec cette terre lointaine, en oubliant autant que possible leur patrie d'origine.

Il attendit que Léonnatos se soit remis de ses blessures, puis il reprit avec l'armée la route du nord, le long d'une vallée verdoyante où coulait un fleuve qui se divisait en courants secondaires, renfermant dans un filet d'argent des milliers de petites îles vertes aussi resplendissantes que des émeraudes. Ils se dirigèrent vers une chaîne de très hautes montagnes, à côté desquelles, lui dit-on, tous les sommets du monde avaient l'allure de simples collines. Cette formidable barrière se nommait Paropamisos et séparait la Bactriane des immenses plaines de la Scythie, aussi vastes que l'Océan.

L'épaule gauche encore bandée, Léonnatos ordonnait à ses domestiques de préparer ses bagages, sous le regard de Callisthène, dont l'humeur semblait s'assombrir de jour en jour. Il lui demanda : « Est-il possible que ces monts soient plus hauts que l'Olympe ?

— Nous abordons des lieux et des peuples qu'aucun d'entre nous ne connaît, répondit Callisthène. Il est possible que ces montagnes forment la barrière qui délimite les confins extrêmes du monde, ce qui expliquerait leur altitude. Tout est possible, à présent, et tout est absurde.

— Que veux-tu dire par là ? »

L'historien baissa la tête et se garda de répondre. Léonnatos en resta là. La joie de sa victoire s'était vite éteinte, altérée par le mécontentement qui se répandait parmi les détachements, par l'atmosphère de suspicion qu'on devinait parfois chez les chefs et les officiers. Seuls les pages paraissaient encore enthousiasmés par cette aventure. Ils admiraient le paysage d'un air stupéfait et fasciné, ils contemplaient avec étonnement les couleurs vives des couchers de soleil, le bleu franc du ciel sur lequel se détachaient les sommets enneigés, les myriades d'étoiles qui ponctuaient les nuits sereines.

La nature aussi les émerveillait par ses manifestations incessantes : ils découvraient des plantes inconnues et des animaux dont ils avaient seulement entendu parler. Certains avaient entrevu un tigre qui traversait le fleuve à l'aube en chassant le cerf ou la gazelle, d'autres avaient aperçu de grands buffles aux cornes recourbées, qui broutaient sur les berges.

Les fonctions des pages voulaient qu'ils se trouvent fréquemment soit dans la résidence royale, auprès d'Alexandre, soit dans celle de ses compagnons ou des hauts officiers de l'armée. C'est ainsi que l'un d'eux, un garçon blond et gracile de quinze ans, qui portait le nom de Cébalinos, apprit un terrible secret. Une conjuration pour assassiner le roi !

Il se confia à l'un de ses amis, un dénommé Aghirios, qui était un peu plus âgé et dormait non loin de lui sous la tente commune. Il arrivait parfois à Aghirios de défendre le jeune homme contre des compagnons trop autoritaires. Cébalinos attendit que tout le monde fût endormi pour réveiller son ami. Celui-ci se frotta les yeux, s'assit au bord de sa couche et écouta avec stupéfaction son terrible récit.

« Si tu n'es pas sûr et certain de ce que tu dis, il vaut mieux que tu t'abstiennes de parler, car tu risques gros, lui conseilla-t-il.

— J'en suis plus que certain, répliqua Cébalinos. J'ai entendu deux hauts officiers de la phalange en parler dans les moindres détails. »

Aghirios secoua la tête d'un air incrédule. « Nous venons juste d'arriver et nous voilà déjà impliqués dans une affaire effrayante.

— Que devrais-je faire ? Me confier au roi ?

— Es-tu fou ? Certainement pas au roi. Il était déjà difficile avant, de lui adresser directement la parole, mais maintenant le cérémonial est encore plus compliqué. Tu pourrais en parler à l'un de ses compagnons : au général Philotas, par exemple, c'est le chef suprême de la cavalerie des hétairoï, et nous serons dès demain assignés à son service en qualité d'ordonnances. Il avertira lui-même le roi.

— C'est sans doute la meilleure chose à faire, approuva Cébalinos. Je te remercie de ton conseil.

— Et maintenant, dors, dit Aghirios. Le chef d'escouade nous réveillera avant l'aube pour notre entraînement à cheval. »

Mais le secret qu'avait appris Cébalinos était si lourd qu'il ne parvint pas à trouver le sommeil. Les yeux grands ouverts, il ne cessait de songer au cauchemar sanglant du régicide. Il se sentait également excité par les retombées qu'auraient sans nul doute ses révélations : Alexandre III de Macédoine, le conquérant de Memphis, de Babylone et de Suse serait débiteur du plus frêle des pages, qui était l'objet des plaisanteries et des railleries de ses camarades.

Il s'habilla avant même que ne retentisse la sonnerie du réveil et déjeuna silencieusement avec les autres pages, aux côtés d'Aghirios.

« Hé, Cébalinos, tu as perdu ta langue ! s'exclama un de ses compagnons.

— Laisse-le tranquille ! le fit taire Aghirios. Tout le monde est capable de s'en prendre au plus petit de la bande.

— Pourquoi ? Voudrais-tu donc que je m'en prenne à toi, par hasard ? »

Aghirios ne releva pas cette provocation. Il termina son petit déjeuner, puis il suivit comme les autres le chef d'escadron, qui les conduisit aux enclos des chevaux, pour leur entraînement quotidien.

L'esprit tourmenté par son secret, Cébalinos tomba plusieurs fois, mais sa distraction passa pour de l'inaptitude et l'on n'y

prêta pas attention. Le soir, avant le dîner, il fut chargé avec son ami de se rendre chez Philotas, de lui ôter son armure et de prendre soin de ses armes. Ils devaient astiquer sa cuirasse et ses jambières, vérifier l'état des lanières de son bouclier, aiguiser son épée et sa lance.

Les deux adolescents s'employèrent à remplir leur mission le mieux possible. Cébalinos attendait le moment opportun pour parler, mais il n'en trouvait pas le courage. Il garda donc le silence ce jour-là, et le lendemain aussi. Aghirios l'encourageait : « Le général te remerciera, qu'est-ce que tu crois ? N'aie pas peur. Le temps passe, et le roi pourrait être tué à chaque instant. Allez, qu'est-ce que tu attends ? »

Le lendemain soir, tandis que Philotas s'apprêtait à sortir, l'adolescent rassembla son courage et lui dit : « Commandant… »

Philotas se retourna : « Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Il faut que je te parle, commandant.

— Je n'ai pas le temps, pour l'instant. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'une affaire importante. Il s'agit de la vie du roi. »

Philotas s'immobilisa sur le seuil et baissa la tête, comme si la foudre venait de le frapper. Mais il ne se retourna pas.

« Qu'entends-tu dire par là ?

— Qu'il court un grave danger. Quelqu'un veut le tuer et… »

Brusquement, Philotas referma la porte et revint sur ses pas : « Bande de fous, de malheureux ! murmura-t-il entre ses dents. Ils n'ont pas voulu m'écouter… » Le jeune homme recula, comme apeuré, mais Philotas lui lança un regard encourageant : « Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Je me nomme Cébalinos.

— Bien. Maintenant, assieds-toi et dis-moi ce que tu sais. Nous allons tout arranger, tu vas voir. »

36

Le jour du départ approchant, Alexandre avait demandé à la princesse Stateira de le rejoindre, afin de passer un peu de temps en sa compagnie avant une longue séparation. Il la retrouva le long de la route qui venait de Zadrakarta. Dès qu'elle l'aperçut, elle descendit de sa voiture et courut vers lui comme une jeune fille vers son premier amour. Il mit pied à terre, lui aussi, et la serra passionnément contre sa poitrine quand elle se jeta à son cou. Il était fasciné par sa fraîcheur et sa naïveté, par sa disponibilité et sa docilité, par le fait qu'elle ne lui reprochât rien, même dans ses lettres.

Puis ils s'acheminèrent à pied, en conversant comme de vieux amis, vers la résidence du roi à Alexandrie d'Arie. Stateira observait les chantiers qui se dressaient ici et là. On construisait de toutes parts de nouveaux édifices, qui feraient de la vieille Artacoana une ville grecque, avec les temples des dieux au point le plus élevé, une grande place bordée d'un gymnase pour l'entraînement des jeunes guerriers, ainsi qu'un théâtre.

« Une chose m'émeut plus que les autres, disait le roi : l'idée que les vers d'Euripide et de Sophocle résonneront bientôt dans ces lieux, si loin d'Athènes, de Corinthe et de Pella. As-tu déjà assisté à l'une de nos tragédies ?

— Non, répondit Stateira, mais j'en ai entendu parler. On représente une histoire, des acteurs récitent des vers, un chœur danse et chante, n'est-ce pas ? Mon précepteur me disait qu'il avait vu une tragédie dans une des villes yauna de la côte.

— Oui, c'est plus ou moins ça, répliqua Alexandre, mais c'est tout autre chose que d'y assister : on revit les émotions et les passions des héros antiques et de leurs femmes comme s'ils étaient réels et vivants. »

Captivée par ces paroles, Stateira lui serra le bras.

« J'aurais aimé attendre que le théâtre soit complètement achevé pour repartir, mais le temps presse. L'usurpateur Bessos

s'apprête à traverser le Paropamisos pour se joindre aux tribus scythes des grandes plaines. Je dois le rattraper et faire justice. Voilà pourquoi la représentation aura lieu demain, sur une scène en bois précédée de marches en bois. Je partirai le jour suivant.

— Pourrai-je dormir à tes côtés, cette nuit ? », lui demanda Stateira, avant de murmurer à son oreille : « C'est dans ce but que j'ai parcouru soixante-dix parasanges dans cette charrette, qu'est-ce que tu crois ? »

Alexandre sourit : « J'espère que je serai à la hauteur d'un tel sacrifice. En attendant, je ferai en sorte que tu sois dignement hébergée. »

Tout en parlant, ils étaient arrivés à l'ancien palais du satrape Satibarzanès, qu'Alexandre occupait. Les femmes conduisirent aussitôt la princesse dans ses appartements.

Le roi alla lui rendre visite en fin de journée, de retour du campement où il avait voulu contrôler l'état des préparatifs du départ. Le soleil disparaissait derrière l'horizon, et ses derniers reflets doraient encore les quelques nuages qui planaient lentement dans le ciel. L'orient s'était déjà assombri, et c'est dans cette direction qu'Alexandre remarqua la lumière d'un feu solitaire.

« Qui se trouve là ? demanda-t-il à ses gardes.

— Sans doute un berger, qui prépare son repas avant d'aller se coucher », fut la réponse.

Or, tandis qu'ils approchaient, ils aperçurent un manteau blanc que la brise agitait.

« Aristandre », murmura le roi en se dirigeant vers le bivouac. Les gardes lui emboîtèrent le pas, mais il leur fit signe de s'arrêter, et ils durent lui obéir.

Le devin se tenait devant un amas de pierres, sur lesquelles brûlait le feu dont il scrutait les flammes, alimentées par des branches d'acacia. La voix d'Alexandre le tira de sa torpeur.

« As-tu entendu mes appels ? l'interrogea le devin d'une voix étrangement altérée.

— J'ai vu ton feu.

— Tu es en danger.

— Je le suis constamment. Mon corps est couvert de cicatrices. »

C'est alors seulement qu'Aristandre sembla le voir vraiment. Il murmura en plongeant son regard dans le sien : « C'est étrange, seul ton visage a été épargné. On dit, en revanche, que ton père a été défiguré par la mort.

— As-tu perçu des présages de mort me concernant, Aristandre ? Je voudrais réaliser mon rêve et je voudrais… un enfant, avant de… »

Le devin l'interrompit : « Tu t'en tireras, mais fais attention à la voix d'un adolescent. La voix d'un adolescent, répéta-t-il. C'est tout ce que je peux dire, je ne parviens pas à… » Ses yeux étaient embués de larmes.

« Et ton cauchemar ? Vois-tu encore cet homme nu qui brûle vif sur un bûcher ?

— Cette vision ne cesse de m'accompagner », répondit-il en indiquant le feu devant lui. « Et son silence me bouleverse. Son silence, comprends-tu ? »

Tenant son cheval par les rênes, Alexandre rejoignit à pied le sentier où ses gardes l'attendaient. Une image surgit alors devant ses yeux : il eut l'impression de voir son père frappé par l'épée de l'un d'eux. Aussi les éloigna-t-il d'un geste de la main : « Allez-vous-en, dit-il. Je n'ai pas besoin de gardes. Mes hommes m'aiment, et mes compagnons aussi. Allez-vous-en. »

Philotas quitta son habitation en pleine nuit et se dirigea en toute hâte vers la ville haute, où se dressait un bâtiment massif en briques crues qui servait de quartier général aux officiers de la cavalerie des hétairoï. La lune était invisible, mais une myriade d'étoiles, d'une grandeur et d'un éclat incroyables, éclairaient le ciel, et le ruban diaphane de la galaxie se déroulait à travers la voûte céleste comme un long soupir de lumière.

Philotas avait revêtu un manteau sombre dont le capuchon lui dissimulait le visage et lui permettait de circuler sans être reconnu. Il ne le rabattit en arrière qu'après avoir atteint l'entrée, où veillait un garde, qui se raidit et baissa sa lance en signe de salut. Il pénétra dans l'édifice et se heurta à Simmias, l'un des commandants du bataillon des pézétairoï.

« Où sont les autres ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit l'officier.

— Ne mens pas. Tu le sais très bien, tout comme moi. Je ne bougerai pas tant que je ne les aurai pas tous vus, et s'ils ne se montrent pas… j'avertirai le roi. »

Simmias blêmit. « Reste là, dit-il. Certains se trouvent dans la petite tour du bastion oriental, les autres dans le corps de garde de la cour centrale. » Il sortit par une porte latérale. Resté seul, Philotas se mit à faire les cent pas en se tordant les mains.

Ils se présentèrent les uns après les autres, et Philotas les dévisagea comme s'il passait en revue un régiment, même si ses traits traduisaient un grand agacement. Il y avait là Simmias de Néapolis, commandant du troisième bataillon des pézétairoï, Agésandre de Leucopédion, commandant en second du cinquième escadron des hétairoï, Hector de Therma, commandant de la première compagnie de la Pointe, Chrésilas de Méthône, commandant des attaquants, Ménécratès de Mégalopolis, commandant en second des mercenaires grecs, et Aristarque de Poliacmon, commandant en second des « écuyers ». Philotas s'écria, sans leur laisser le temps d'ouvrir la bouche : « Etes-vous devenus fous ? J'ai appris que vous aviez décidé d'assassiner le roi.

— Tu te trompes…, tenta d'expliquer Simmias.

— Tais-toi ! l'interrompit Philotas. À qui crois-tu avoir affaire ? J'exige que vous me disiez qui a pris cette décision et quand vous avez prévu d'agir, mais surtout pour quelle raison.

— Tu le sais très bien, répondit Chrésilas. Alexandre n'est plus notre roi : c'est un souverain barbare, qui s'habille comme un barbare et s'entoure de barbares. Et nous ? Alors que nous avons conquis tout un empire, nous sommes obligés de faire antichambre quand nous devons nous entretenir avec lui.

— Ce n'est pas tout, intervint Simmias. Il y a aussi ses projets fous, la conquête du monde… Tu comprends ? La conquête du monde ! Mais quel monde ? Personne ne sait où le monde finit ! Et s'il ne finissait jamais ? Nous devrions nous traîner à jamais dans des déserts, des montagnes, des prairies désolées, pour conquérir de temps en temps un village aussi misérable que cette Artacoana ?

— Et puis, dit Hector de Therma, il s'est mis à fonder des colonies, mais où ? S'il a fait naître la première Alexandrie sur la côte, dans des lieux appropriés et agréables, il crée maintenant des villes dans des déserts peuplés de barbares, à une grande distance de la mer. Il oblige des milliers de malheureux à s'enraciner dans des endroits ignobles, à épouser des femmes barbares pour donner naissance à une génération de bâtards qui ne seront jamais heureux.

— Tous les Grecs des colonies se sont unis à des femmes barbares, observa Philotas. Cela ne peut justifier le meurtre du roi.

— Ne fais pas l'hypocrite, répliqua Simmias. Tu es le seul de ses amis à t'être toujours entendu avec nous sur le fait qu'on ne pouvait continuer ainsi. Tu as été le seul à comprendre les souffrances de nos hommes, leurs peurs, leur désir de rentrer chez eux, et tu feins maintenant la surprise !

— Ce n'est pas vrai ! rétorqua Philotas. Notre accord était totalement différent. Nous avions décidé de soulever nos détachements au moment opportun, afin d'obliger Alexandre à revenir sur ses projets.

— En utilisant la force si nécessaire, compléta Aristarque.

— Mais sans verser de sang ! s'écria Philotas d'un air encore plus décidé. Si votre plan se réalisait, l'armée se retrouverait sans guide au cœur d'un pays étranger, et le trône sans roi.

— Ce n'est pas vrai, intervint Agésandre. Nous avons un roi.

— Amyntas IV, dit Simmias. Le fils légitime du roi légitime Amyntas III. »

Philotas secoua la tête. « C'est impossible. Amyntas est fidèle à Alexandre.

— Que tu dis, répliqua Simmias. Tu verras bien, le jour où il aura la couronne de Macédoine sur la tête. »

Philotas se laissa aller sur une chaise à haut dossier et garda le silence un moment. Simmias reprit la parole : « Tu es le chef suprême de la cavalerie des hétairoï, et le nouveau roi devra être en mesure de compter sur toi. Nous devons connaître le fond de tes pensées. »

Philotas soupira. « Écoutez, je pense, ou plutôt je suis certain qu'il n'est pas nécessaire de se souiller les mains du sang d'Alexandre à qui nous devons beaucoup.

— C'est lui qui nous doit beaucoup, l'interrompit Aristarque. Et puis, quand il sera mort, rien ne nous empêchera de lui attribuer de grands honneurs, d'ériger des statues et des monuments à son effigie, de le célébrer dans le monde entier par des inscriptions ; c'est ainsi qu'on agit. Quant à Amyntas, il sera débiteur et devra donc nous écouter. »

Philotas continua, comme si Aristarque n'avait rien dit. « Je ne veux pas le tuer. Et vous non plus, d'ailleurs. C'est moi qui vous dirai comment agir et quand. » Son ton n'admettait pas de réplique. Il finit par remettre son manteau et sortir.

Simmias attendit que le bruit de ses pas se soit évanoui pour demander à ses compagnons : « Qui d'entre vous a parlé ? »

Ils secouèrent tous la tête en signe de dénégation.

« Philotas était au courant de notre décision, quelqu'un a bien dû la lui apprendre.

— Je n'ai rien dit, je le jure, affirma Chrésilas.

— Nous non plus, s'écrièrent les autres.

— Nous risquons notre vie, répliqua Simmias. Rappelez vous que nous ne devons dire un mot de cette affaire ni à nos maîtresses, ni à nos amis, ni même à nos frères. Quoi qu'il en soit, Philotas est au courant, et il n'est peut-être pas le seul à l'être.

— C'est vrai, commenta Aristarque. Quelles sont tes intentions ?

— Il nous faut agir sans tarder.

— Veux-tu dire que nous allons maintenant tuer le roi ?

— Le plus vite possible. S'il apprenait ce que Philotas a su, nous serions perdus. Avez-vous jamais assisté à un procès macédonien pour haute trahison ? Moi, si. Et à une exécution également. Le coupable est réduit en miettes par l'armée. Lentement.

— Quand entrerons-nous en action ? demanda Hector de Therma.

— Demain, répondit Simmias, avant que Philotas soit saisi d'autres scrupules. Une fois Alexandre mort, il ne pourra plus reculer, et il assumera ses propres responsabilités. Quant à Perdiccas, Ptolémée, Séleucos et les autres, ils seront obligés de prendre acte de la situation. Ce sont tous des hommes raisonnables. Et à présent, écoutez-moi attentivement, car la moindre erreur pourrait nous trahir et nous exposer à une terrible fin. » Il dégaina son épée et se mit à tracer des signes sur le sol en terre battue. « Demain, le roi inaugurera le nouveau théâtre, il tient à ce que Stateira assiste à l'interprétation de Thessalos dans Les Suppliantes. Il quittera le palais de Satibarzanès et empruntera cette route en longeant le quartier des marchands d'épices. Une fois à cet endroit, il s'engagera dans la rue qui mène au théâtre entre deux rangs de pézétairoï de la phalange, qui lui rendront les honneurs et feront barrière à la foule. C'est le moment que nous choisirons pour agir. » Il planta son épée dans le sol et plongea les yeux dans ceux des conjurés.

37

Cébalinos était parvenu à se frayer un chemin parmi la foule avec son ami Aghirios, et il se trouvait maintenant au premier rang, attendant avec impatience le passage du roi, qui s'approchait en compagnie de ses amis, non loin des commandants des unités de combat et du prince Amyntas.

« Je ne vois pas le commandant Philotas, dit-il après avoir cherché en vain le chef suprême de la cavalerie dans la suite d'Alexandre.

— Penses-tu qu'il a averti le roi ? lui demanda Aghirios.

— Il l'a certainement fait, répondit Cébalinos. Il a écouté mon récit avec beaucoup d'attention et m'a dit de me tranquilliser, m'a assuré que tout irait bien.

— Quand agiront-ils, à ton avis ?

— Je l'ignore. Il y avait du bruit dans la rue pendant qu'ils discutaient, et j'ai eu du mal à tout entendre. Quoi qu'il en soit, je pense qu'ils attaqueront avant le départ de l'armée pour la Bactriane.

— Regarde, observa Aghirios en montrant la tête du cortège. Voici qu'arrivent le roi et la princesse Stateira, et voici ses compagnons. Moi non plus, je ne vois pas le commandant Philotas.

— Il était peut-être occupé, aujourd'hui. J'ai entendu dire que Barsaentès, l'autre satrape, rôdait au pied des montagnes avec des bandes armées de guerriers saques et gédrosiens. Il a peut-être été chargé de leur donner la chasse.

— Peut-être… »

Tandis que le roi s'approchait, Cébalinos se sentit soudain envahi par une étrange frénésie et parcouru par un tremblement inexplicable.

« Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Aghirios. Tu as une drôle de tête. »

Soudain, le jeune homme se souvint d'un mot qu'il avait entendu sur les lèvres d'un des généraux, un mot qu'il avait d'abord cru privé de sens et qui prenait à présent toute sa signification : Xsayarsa gadir, la « porte de Xerxès ». Elle se dressait dans son dos ! En une fraction de seconde, il vit trois archers surgir au sommet de la tourelle qui surmontait la porte. Il s'élança aussitôt, forçant le barrage des pézétairoï et hurlant : « Ils vont tuer le roi ! Ils vont tuer le roi ! Sauvez-le ! »

Les flèches sifflèrent au même instant, mais les boucliers de Ptolémée et de Léonnatos s'étaient déjà levés comme des rochers de fer, protégeant la poitrine exposée du souverain. Perdiccas hurla avec tout le souffle qu'il possédait vers un groupe d'attaquants : « Capturez ces hommes ! » Et ceux-ci se précipitèrent vers la porte de Xerxès.

Ces mots réveillèrent dans l'esprit d'Alexandre le souvenir d'un cauchemar assoupi : l'image de son père, qui s'écroulait dans un lac de sang, une dague celtique plantée dans son côté. Il entendit Stateira prononcer des mots incompréhensibles près de lui, puis il y eut un tourbillon de cris, d'ordres secs, de bruits métalliques et un martèlement de sabots, mais ses yeux ne voyaient plus que le sang et le visage blême de Philippe agonisant.

La voix de Ptolémée l'arracha à cette vision. « Ce garçon t'a sauvé la vie. C'est un jeune page courageux et dévoué, il se nomme Cébalinos. »

Alexandre l'examina : l'adolescent avait les traits fins, des membres presque graciles, ainsi que de grands yeux clairs. Il tremblait encore et baissait le regard pour dissimuler son émotion. Le roi lui demanda : « D'où viens-tu, jeune homme ?

— Je viens d'Eunostos, un village de la Lyncestide, sire, répondit-il en balbutiant.

— Tu m'as sauvé la vie. Merci. Ta fidélité sera récompensée. Mais comment savais-tu qu'on allait attenter à ma vie ?

— Sire, j'en ai parlé au général Philotas, qui t'a certainement répété que… » Il s'interrompit en voyant la stupeur se peindre sur le visage du roi et ceux de ses compagnons.

Eumène de Cardie s'approcha alors et lui posa une main sur l'épaule. « Viens, mon garçon, quittons ces lieux. Tu vas tout nous raconter. »

Ému et excité par la tournure des événements, qui faisaient de lui le sauveur d'Alexandre, Cébalinos exposa dans les moindres détails ce qu'il savait de la conjuration, et comment il avait averti Philotas, qui lui avait promis de rapporter immédiatement leur entretien au roi.

Quand il eut terminé, Eumène lui dit : « C'est bien, mon garçon, tu nous as rendu un grand service. Le roi Alexandre a décidé de t'élever dès à présent au grade de commandant des pages royaux, et de te donner les émoluments et les insignes qu'un tel grade comporte. En outre, il t'offre un talent d'argent, que tu pourras conserver ou envoyer, si tu le préfères, à ta famille. Et maintenant, va te reposer : nous venons de vivre une journée riche en émotions. »

L'adolescent prit congé du secrétaire général et courut apprendre la bonne nouvelle à son ami Aghirios, savourant à l'avance le plaisir de commander et de punir ceux qui s'étaient jusqu'à présent moqués de lui ou l'avaient maltraité.

Alexandre signa immédiatement l'ordre d'arrestation des commandants Simmias de Néapolis, Hector de Therma, Chrésilas de Méthône, Ménécratès de Mégalopolis, Aristarque de Poliacmon, Agésandre de Leucopédion, ainsi que du général des hétairoï Philotas et du prince Amyntas de Lyncestide. Après quoi, il s'enferma dans son palais et refusa toute visite.

Séleucos, Ptolémée et Eumène décidèrent de s'entretenir avec Héphestion, le seul homme susceptible d'être reçu par le roi en un moment aussi dramatique. Ils se rendirent chez lui à la tombée du soir. « Essaie de savoir comment il a l'intention de réagir, dit Eumène.

— Surtout en ce qui concerne Philotas, ajouta Séleucos.

— Je ne sais pas si je réussirai à lui parler : je ne l'ai jamais vu dans un pareil état depuis que je le connais, même au cours de notre exil lorsque nous risquions chaque jour de mourir de faim et de froid. »

Alors qu'il s'apprêtait à gagner le palais, une estafette frappa à sa porte et lui remit un ordre de convocation immédiate, signé par Alexandre.

« Laisse tomber, dit Eumène. Il nous a devancés. » Ils sortirent et s'acheminèrent, tous quatre, vers la résidence royale.

« Que va-t-il nous demander, d'après toi ? l'interrogea Héphestion.

— C'est évident, dit Eumène. Il nous demandera ce que nous pensons de cette conjuration et voudra connaître notre avis à propos du sort de Philotas.

— Et qu'allons-nous répondre ? », demanda Séleucos d'un air sombre comme s'il s'interrogeait à voix haute.

Perdiccas, qui arrivait à cheval, mit pied à terre en apercevant ses amis et continua sa route avec eux, tenant sa monture par les rênes. « Je préférerais affronter un lion à mains nues plutôt que dire ce que je pense de cette affaire. Y avez-vous réfléchi ? »

Ses amis le regardèrent, et Perdiccas put lire dans leurs yeux une angoisse et une incertitude semblables à celles qu'il éprouvait. Il secoua la tête. « Vous non plus, vous ne savez pas quoi dire, n'est-ce pas ? »

Tout en parlant, ils étaient parvenus au palais du gouverneur, sur lequel veillait un détachement de pézétairoï et quatre Immortels de la garde impériale. Léonnatos, Cleitos le Noir et Lysimaque survenaient du côté opposé.

« Il ne manque que Cratère, observa Ptolémée.

— Et Philotas, ajouta Eumène, les yeux rivés sur le sol.

— Eh oui », répliqua Ptolémée.

Ils se dévisagèrent en silence. Ils savaient qu'ils allaient devoir se prononcer sur la vie ou la mort d'un membre de leur groupe, un homme avec qui ils avaient partagé la nourriture et le jeûne, le sommeil et les veilles, les joies et les dangers, les espoirs et le découragement.

Léonnatos brisa le silence : « Je n'ai jamais aimé Philotas, il est arrogant et plein de morgue, mais l'idée d'assister à son exécution me fait mal au ventre. Allons-y maintenant, je ne supporte plus toute cette incertitude. »

Ils pénétrèrent dans le palais et gagnèrent la salle du conseil, où Alexandre les attendait, assis sur son trône, les traits tirés. Couché à ses pieds, Péritas levait en vain le nez en quête d'une caresse.

Le roi prit immédiatement la parole. « Vous avez tous assisté au meurtre de mon père, commença-t-il.

— C'est vrai, confirma Eumène dans le cœur de qui cet assassinat avait laissé une blessure profonde et encore douloureuse ; mais tu commettrais une grave erreur en prononçant un jugement sous l'influence de ces images sanglantes. Ce n'est pas la même chose, et la situation est bien différente…

— Ah oui ? s'écria soudain Alexandre. C'est moi qui lui ai ôté l'épée de son côté, c'est moi qui ai recueilli son dernier râle, les vêtements trempés de son sang. Moi, le comprends-tu ? Moi ! »

Eumène réalisa qu'Alexandre était obsédé par l'idée du régicide, et que la mort violente de Philippe avait dû perturber sa soirée. C'est alors que Cratère fit son apparition. Il était, lui aussi, de fort mauvaise humeur.

« Si tu as déjà pris ta décision, dit Ptolémée, pourquoi nous as-tu convoqués ? »

Alexandre parut se calmer. « Je n'ai pris aucune décision, et je n'ai pas l'intention de le faire. C'est l'armée, réunie en assemblée, qui jugera les accusés, selon les anciens usages.

— Donc, intervint Séleucos, nous ne pourrons pas t'être d'un grand secours… »

Alexandre l'interrompit : « Si vous le souhaitez, vous pouvez vous retirer, je ne vous retiens pas. Je vous ai appelés pour vous demander vos conseils et votre réconfort : six des plus courageux de nos officiers, dont un de nos amis les plus intimes, presque un frère, ont conjuré pour me tuer. Vous étiez présents, vous avez vu et entendu le témoignage du page. »

Le Noir, qui avait gardé le silence jusqu'à cet instant-là, prit la parole : « Attention, Alexandre. Tu n'as pas de preuves contre Philotas, à l'exception du témoignage de cet adolescent.

— Qui m'a sauvé la vie et qui a dit la vérité pour tout le reste. Les archers qui étaient chargés de me tuer ont parlé sous la

torture et ont confirmé le récit de Cébalinos. Les interrogatoires ont eu lieu séparément, donnant un résultat identique.

— Et que t'ont-ils appris au sujet de Philotas ? demanda encore le Noir.

— Il était au courant, et il n'a pas parlé. Comprends-tu, le Noir ? À l'heure qu'il est, par sa faute, je pourrais être mort, criblé de flèches, transpercé de part en part, gisant dans mon sang. » Ses compagnons comprirent que les larmes qui embuaient son regard, tandis qu'il parlait, n'étaient pas dues à la pensée de ces instruments de mort, mais bien à l'idée qu'un ami à qui il avait confié la garde de sa personne en lui offrant la plus haute charge de l'armée après la sienne, avait ourdi cette conspiration, avait souhaité le voir se tordre dans les spasmes d'une agonie atroce. La souffrance que ses yeux traduisaient n'échappait à personne, tout comme sa voix tremblante, ses doigts nerveusement agrippés aux accoudoirs de son siège.

« Que vous ai-je donc fait ? demanda-t-il en pleurant, ou presque. Que vous ai-je fait ?

— Alexandre, nous ne…, tenta de répondre Ptolémée.

— Vous êtes en train de le défendre ! s'écria-t-il.

— Non, répliqua Séleucos. Nous n'arrivons pas à y croire, tout simplement, même si les apparences sont contre lui. »

Un long silence descendit sur la salle, avec les ombres du soir. Personne n'osait le briser, pas même Péritas, qui examinait son maître de ses grands yeux humides. L'époque heureuse de leur amitié et de leur adolescence leur paraissait fort loin désormais, et la solitude leur pesait. Soudain, les rêves et l'héroïsme qui avaient bercé leur jeunesse semblaient s'évanouir, s'effaçant devant l'angoisse et les doutes, l'intrigue, la fausseté et les soupçons, auxquels ils devaient se mesurer.

« Qu'est-ce que les interrogatoires ont révélé à propos du prince Amyntas ? le questionna encore le Noir.

— Il serait monté sur le trône après ma mort », dit Alexandre d'un air sombre. Puis il demanda au bout d'un moment : « À votre avis, que devrais-je faire ? »

Le Noir répondit au nom de tous les présents : « Tu n'as pas le choix. Il s'agit d'officiers de l'armée du roi, c'est donc l'armée du roi qui doit les juger. »

Il n'y avait rien à ajouter, aussi tout le monde sortit, en laissant Alexandre seul face à ses fantômes. Héphestion lui-même n'eut pas le courage de rester.

38

Eumène et Callisthène rejoignirent Alexandre avant que le jour se lève. Ils le trouvèrent assis sur un simple tabouret, vêtu d'une chlamyde macédonienne au tissu rêche. À l'évidence, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

« A-t-il avoué sa trahison ? demanda-t-il sans même lever la tête.

— Il a supporté la torture avec un courage incroyable. C'est un grand soldat, répondit Eumène.

— Je le sais, répliqua Alexandre d'un air sombre.

— Ne veux-tu pas savoir ce qu'il a dit ? », demanda Callisthène.

Le roi acquiesça d'un hochement de tête.

« Alors que la douleur était à son comble, il s'est écrié : Demandez à Alexandre ce qu'il veut que je dise, et terminons ! »

— Méprisant, commenta le roi, comme un noble macédonien. Méprisant, comme toujours.

— Mais comment ne peux-tu pas être saisi par le doute ?, l'interrogea Callisthène.

— Le doute ne m'est pas permis, répondit Alexandre. Il existe un témoignage accablant, que les tueurs ont confirmé.

— Et Amyntas ? demanda Eumène d'une voix brisée par l'angoisse. Épargne-le, au moins. Aucune accusation ne pèse sur lui.

— Il y a déjà eu un précédent. Et il serait monté sur le trône après mon assassinat. Cela ne suffit pas ?

— Non ! s'exclama Callisthène avec un courage dont il n'avait jamais fait preuve jusqu'à ce moment-là. Non, cela ne suffit pas ! Et tu veux savoir pourquoi ? Tu te rappelles la lettre de Darius contenant la promesse de lui verser deux mille talents ? Elle était factice ! Tout était factice : la lettre, le messager, le complot… ou plutôt, il y a bien eu un complot, mais c'est ta

mère qui l'a ourdi, en accord avec Sisinès, l'Égyptien, dans le but d'anéantir Amyntas.

— Tu mens ! s'écria Alexandre. Sisinès était un espion de Darius, et c'est pour cette raison qu'il a été exécuté après Issos.

— Oui, mais c'est moi qui ai été le dernier à lui parler : il voulait me corrompre, il voulait corrompre Ptolémée. J'ai fait semblant d'accepter son marché : il devait me remettre quinze talents, et vingt à Ptolémée, afin que nous nous taisions et que nous nous portions garants de son innocence. Je ne t'ai rien dit, et j'ai gardé ce lourd secret au fond de mon cœur pour t'éviter des soucis ainsi qu'un conflit avec ta mère. Olympias a toujours été obsédée par ta succession : c'est elle qui a fait étrangler le bébé d'Eurydice dans son berceau, l'aurais-tu oublié ? »

Alexandre frissonna en se remémorant l'image d'Eurydice, couverte de bleus, le visage égratigné et les cheveux sales, qui serrait contre sa poitrine le cadavre de son bébé. L'image était aussi nette que si la jeune femme était apparue la veille devant lui.

« Une créature de ton sang, continua Callisthène sur un ton implacable. À moins que tu ne te prennes vraiment pour le fils d'un dieu ? »

Alexandre bondit, comme sous l'effet d'un coup de fouet, il s'élança sur Callisthène en dégainant son épée. « Tu as poussé le bouchon trop loin ! », s'écria-t-il. L'historien blêmit : il comprenait qu'il avait déclenché une colère dont il n'était pas en mesure de supporter les conséquences. Eumène s'interposa et le roi s'immobilisa au dernier instant.

« Il a dit ce qu'il pensait. Est-ce une raison suffisante pour le tuer ? Si tu veux des adulateurs et des courtisans qui ne prononcent que les mots que tu veux entendre, alors tu n'as plus besoin de nous. » Il se tourna vers son compagnon, qui tremblait comme une feuille, le visage aussi pâle que celui d'un cadavre. « Viens, Callisthène, allons-nous-en, le roi n'est pas de bonne humeur aujourd'hui. »

Ils sortirent, et Alexandre se laissa tomber sur son tabouret, portant les mains à ses tempes pour tenter de contenir une douleur lancinante.

« Une sale affaire, j'en conviens, dit une voix dans son dos. Hélas, il n'existe pas d'échappatoire. Il faut que tu frappes sans hésiter, même si tu es taraudé par le doute. Philotas ne voulait peut-être pas te tuer, il souhaitait peut-être te mettre sous tutelle, ou te contraindre à prendre certaines décisions en abusant de sa position et de celle de son père, mais il faisait certainement partie de la conjuration. » Eumolpos de Soles traversa la salle encore sombre, et prit place sur un tabouret, en face du roi. « As-tu également entendu ce qu'a dit Callisthène ?

— L'histoire d'Amyntas ? Oui. Mais, ici aussi, peux-tu avoir confiance ? Qui donc assistait à l'interrogatoire qui a précédé l'exécution de Sisinès ? Personne, à ce qu'il me semble, à l'exception de Callisthène. Il ne possède donc aucune preuve de ce qu'il avance. Amyntas est objectivement un danger : à la cour perse, il aurait été immédiatement éliminé. Et n'oublie pas que tu es également le roi des Perses, désormais. Tu es le Roi des Rois. Mais tu ne seras sans doute pas obligé de t'exposer : la cour émettra certainement un verdict de condamnation. Tu n'auras qu'une seule chose à faire : refuser la grâce si on te la demande. »

C'est alors qu'une ordonnance pénétra dans la salle, flanquée de deux pages, qui portaient les armes du roi. « Sire, dit-elle, il est l'heure. »

Les procès militaires en présence de l'assemblée de l'armée étaient un vieux rite que les Anciens avaient conçu dans le but d'infliger aux traîtres de terribles souffrances et une effroyable honte. Ils étaient présidés par le souverain et se déroulaient devant tous les guerriers, des généraux aux auxiliaires, en passant par les cavaliers et les fantassins. Les membres de la cour, au nombre de dix, étaient tirés au sort parmi les officiers les plus gradés et les soldats les plus âgés.

Avant que le jour ne se lève, l'armée se rangea sur la plaine déserte, appelée par une sonnerie de trompette dont l'unique note, aussi tendue et coupante qu'une lame, résonna longuement en semant l'effroi parmi les soldats. Les pézétairoï étaient disposés sur sept rangs, armés de pied en cap, leurs sarisses au poing. Face à eux, la cavalerie des hétairoï. À l'extrémité, fermant les deux files parallèles comme s'il s'agissait

d'un rectangle, les corps de l'infanterie légère d'assaut, les attaquants et les « écuyers ». Ils avaient laissé un passage sur le côté est, par lequel devaient entrer le roi, les juges et les prisonniers. Les Grecs de l'infanterie mercenaire, les Thraces et les Agrianes n'étaient pas admis à ce procès, car les Macédoniens ne pouvaient être condamnés que par leurs compatriotes.

On avait placé au milieu de la formation des hétairoï une estrade juste un peu plus haute que le sol, sur laquelle trônaient le siège du roi et ceux des membres de la cour.

Le soleil surgit au-dessus des montagnes et ses rayons frappèrent les pointes des sarisses en jetant sur elles des éclats sinistres, ils se posèrent ensuite sur les visages des hommes, immobiles dans leurs coquilles d'acier, sculptant leurs visages de pierre, marqués par le soleil, le vent et le froid.

Trois sonneries de trompette annoncèrent l'arrivée du roi, suivi des juges, puis des prisonniers enchaînés. Parmi eux se détachaient Philotas, dont le corps était martyrisé par les tortures, et Amyntas, qui marchait d'un pas apparemment impassible.

Quand les membres de la cour se furent installés sur l'estrade, après le roi, le plus âgé d'entre eux lut les chefs d'accusation. On fit défiler les témoins, dont un héraut répétait les affirmations en criant afin que toute l'assemblée soit en mesure de les entendre. Puis les membres de l'assemblée votèrent. Ils émirent un verdict unanime pour tous les accusés : coupables.

« Et maintenant, hurla le héraut, répétant les paroles du juge le plus âgé, que vote l'assemblée ! On votera pour chaque accusé. Que ceux qui contestent le verdict déposent leur épée sur le sol, et que tout le monde recule ensuite de dix pas afin qu'on puisse procéder au dénombrement des épées ! »

Les guerriers s'exécutèrent sous le regard que les condamnés posèrent d'abord sur les régiments d'infanterie, puis sur la cavalerie, dans l'espoir d'être sauvés par leurs frères d'armes. Mais les épées qui brillaient sur le sol étaient chaque fois trop peu nombreuses. Quand vint le tour de Philotas elles se multiplièrent, en particulier chez les hétairoï, toutefois leur

nombre demeura insuffisant. L'arrogance et la hauteur du chef suprême de la cavalerie lui avaient aliéné essentiellement les soldats de l'infanterie. Et le témoignage du page Cébalinos, que tout le monde avait entendu, demeurait accablant.

Contrairement aux autres accusés, Philotas garda les yeux fixés sur Alexandre tout le temps que dura ce vote. Il serrait les dents pour étouffer ses gémissements, et continua de regarder le roi, même lorsqu'on le conduisit au poteau d'exécution. Il repoussa les bourreaux, qui voulaient lui attacher les poignets et les chevilles, et se dressa fièrement, bombant la poitrine face au détachement d'archers chargé d'exécuter la sentence. Selon l'usage, l'officier qui les commandait s'approcha de l'estrade pour demander au roi s'il avait décidé au dernier moment d'accorder sa grâce.

Alexandre ordonna : « Visez le cœur, et du premier coup. Je ne veux pas qu'il souffre un instant de plus. »

L'officier acquiesça avant de rejoindre son détachement et d'échanger quelques mots avec ses officiers. Puis il cria un ordre, et les archers encochèrent leurs flèches en visant. Un silence de plomb s'abattit alors sur le campement. Les soldats de la cavalerie tournèrent tous leurs regards vers Philotas, car ils savaient qu'il leur apprendrait en cet ultime instant, en dépit de son état d'épuisement dû aux tortures qu'il avait subies, comment mourait un commandant des hétairoï.

L'officier donna l'ordre de tirer. Avant que les flèches ne lui transpercent le cœur, Philotas eut le temps de crier :

Alalalàï !

Et il s'écroula aussitôt dans la poussière, le corps ensanglanté. Le prince Amyntas fut exécuté le dernier, et nombre des guerriers présents ne parvinrent à retenir leurs larmes en voyant le misérable épilogue qui concluait l'existence d'un jeune homme noble et courageux, que le destin avait d'abord privé de son trône, puis de la vie, dans la fleur de l'âge.

Alexandre regagna son palais en proie au plus grand abattement. Il était bouleversé à la pensée d'avoir perdu un compagnon d'enfance et de jeunesse non sur le champ de bataille, mais devant le poteau d'exécution ; tourmenté par l'idée qu'un jeune homme de son âge, qui avait participé à

toutes ses entreprises, à qui il avait confié la plus haute responsabilité, après la sienne, avait fini par concevoir une telle haine à son égard qu'il lui avait tourné le dos et avait conjuré contre lui. Mais la mort de Philotas n'avait pas clos le chapitre des tromperies et des épanchements de sang : Alexandre devait encore prendre une terrible décision.

Il convoqua le conseil de ses compagnons après le coucher de soleil, sous une tente perdue en pleine campagne. Eumène était également présent, mais pas Cleitos le Noir, qui avait été chargé d'enterrer les condamnés. Il n'y avait pas de gardes à l'entrée, pas de sièges, de table ou de tapis à l'intérieur. Ils délibérèrent donc debout, à la lumière d'une unique lanterne.

Ils n'avaient pas dîné, et leurs visages ne traduisaient que l'amertume et le découragement.

« Cette attitude ne vous ressemble guère, commença Alexandre. Vous n'êtes pas intervenus pour épargner la mort à Philotas.

— Je suis grec, rétorqua aussitôt Eumène. Je n'avais pas voix au chapitre.

— Je le sais, répliqua Alexandre, sinon tu ne te serais pas gêné pour t'exprimer en sa faveur en public, comme tu l'as fait en privé. Mais la sentence a été émise par les juges, approuvée par l'assemblée et exécutée. Ce qui est fait est fait.

— Alors, pourquoi nous as-tu convoqués ? », demanda Léonnatos d'une voix tremblante.

Le spectacle de ce géant hirsute aux yeux remplis de larmes était impressionnant.

« Parce que ce n'est pas encore fini, n'est-ce pas ? intervint Eumène. Quand on commence une œuvre, il faut la mener à bien.

— As-tu découvert d'autres conjurés ? », l'interrogea Ptolémée non sans inquiétude.

Le roi lui lança un regard plein d'effroi, comme s'il devait affronter la plus ingrate des entreprises, le devoir le plus répugnant, puis il dit d'une voix basse : « Quand je suis rentré dans mes appartements après l'exécution, je me suis assis à ma table et j'ai tenté d'écrire une lettre au général Parménion… » Ce seul nom, prononcé entre ces quatre murs de toile, suffit à

esquisser une tragédie, dont les membres de l'assistance mesurèrent avec horreur l'énormité. »… pour lui apprendre personnellement la condamnation à mort de son fils Philotas par l'assemblée de l'armée et son exécution. Je voulais lui dire que j'avais dû accepter ce verdict en qualité de roi, mais, qu'en tant qu'homme, j'aurais préféré mourir pour lui épargner une douleur aussi atroce. » Eumène leva les yeux vers lui et vit que ses joues étaient sillonnées de larmes : au moment où il parlait, il ressentait la même souffrance que le vieux général. « Or ma main s'est vite arrêtée. Une pensée angoissante m'interdisait de continuer, et c'est cette même pensée qui m'a amené à vous convoquer. Aucun de nous ne sortira de cette tente tant que nous n'aurons pas pris de décision.

— Comment réagira Parménion, voilà la question qui te tourmente, n'est-ce pas ?, le devança encore une fois Eumène.

— Oui, admit Alexandre.

— Il t'avait déjà donné deux fils, reprit le secrétaire général. Hector, qui s'est noyé dans le Nil, et Nicanor, emporté par une blessure mortelle. Et voilà que tu as fait torturer et tuer le troisième, son aîné, celui dont il était le plus fier.

— Pas moi ! s'écria Alexandre. Je l'avais élevé à la plus haute dignité après la mienne. Il a été jugé pour ce qu'il a fait. » Il baissa la tête pendant de longs, d'interminables instants, puis il poursuivit d'une voix grave : « Nous sommes seuls, isolés dans le cœur d'un pays immense et inconnu, nous allons entreprendre une aventure que nous nous sommes juré de mener à bien, et une erreur pourrait tout réduire à néant, insuffler de nouvelles forces à un adversaire encore indompté, qui prépare sa revanche, ruiner toute notre expédition. Voulez-vous voir nos compagnons perdus ou prisonniers, torturés et tués, ou vendus comme esclaves dans de lointaines contrées, à jamais privés d'un espoir de retour ? Et voulez-vous que notre patrie soit renversée, envahie, que vos familles soient anéanties et vos maisons incendiées par d'implacables ennemis ? Si Alexandre tombe, le monde entier sera en proie à d'effroyables convulsions, vous en rendez-vous compte ? C'est ce que tu veux, Eumène de Cardie ? C'est ce que vous voulez, vous autres ? J'ai

été obligé de frapper sans hésitation, foulant au pied toute retenue, toute affection, toute… pitié. »

Ses yeux brûlaient de larmes, sa voix était brisée par les passions qui déchiraient son âme, et ses compagnons le reconnurent enfin, sentirent la force renversante qui l'animait, et qu'ils avaient presque oubliée. On aurait dit que son souffle s'était glissé dans leurs poitrines, que ses larmes roulaient sur leurs joues, que ses doutes et ses angoisses agitaient leurs esprits.

Le roi les fixa l'un après l'autre dans les yeux, avant de dire : « La décision la plus horrible doit encore être prise.

— L'assassinat de Parménion ? », demanda Eumène d'une voix tremblante.

Alexandre acquiesça. « Nous ignorons comment il réagira à l'annonce de la mort de Philotas. Mais s'il décide de se venger, nous serons exterminés : c'est lui qui détient l'argent nécessaire à notre ravitaillement, lui qui possède le contrôle des routes et des contacts avec la Macédoine, pour l'envoi des renforts dont nous ne cessons d'avoir besoin, lui qui peut refermer la porte dans notre dos et nous abandonner à notre destin, s'allier avec Bessos ou n'importe quel autre ennemi, et nous exterminer jusqu'au dernier. Pouvons-nous courir ce risque ?

— Un mot, dit Cratère. Crois-tu que Parménion est au courant de la conjuration, ou qu'il en fait partie ? Philotas était son fils : il est logique de penser qu'il l'avait mis au courant de son action.

— Je ne crois pas, mais je suis contraint de le penser. Je suis le roi, rien ni personne ne peut m'aider. Il n'y a qu'un seul remède à l'angoisse : l'amitié. Sans vous, j'ignore si je trouverais la force et la volonté de mener à bien cette entreprise. Et maintenant, écoutez-moi : je refuse de vous imposer le fardeau de mon remords, que je suis le seul à devoir porter, mais si vous pensez que tout cela est folie, si vous croyez que j'ai franchi les limites autorisées à l'être humain, si vous considérez que le geste que je m'apprête à accomplir est le fait d'un tyran exécrable, tuez-moi. Maintenant. Donnée par vous la mort ne me semblera pas terrible. Choisissez ensuite le meilleur d'entre vous car je n'ai pas d'enfant, entendez-vous avec Parménion et

rebroussez chemin. » Il dégrafa sa cuirasse et la laissa tomber sur le sol, montrant son torse inerme.

« J'ai juré de te suivre au-delà de toutes les limites, dit Héphestion. Et par limites, je n'entendais pas seulement les confins du monde, mais aussi la barrière qui sépare le bien et le mal. » Puis, il ajouta à l'adresse de ses compagnons : « Si l'un de vous souhaite tuer Alexandre, il faudra d'abord qu'il me tue. »

Il dégrafa sa cuirasse et la laissa tomber à son tour, se plaçant aux côtés du roi.

Ils avaient tous les larmes aux yeux, certains pleuraient même en se cachant le visage derrière leurs mains. Cratère se rappela le jour lointain où il était allé avec ses camarades au-devant de son prince exilé dans une tempête de neige, sur un col glacé de l'Illyrie, afin qu'il sache que ses amis ne l'abandonneraient pour aucune raison au monde. Alors, il s'écria d'une voix rauque : « La troupe d'Alexandre ! »

Et tous répondirent : « Présent ! »

39

Eumolpos de Soles pénétra dans la vieille salle d'arme du palais, et l'homme se retourna brusquement au bruit de ses pas.

« Comment t'appelles-tu ? lui demanda l'informateur. Et quel est ton détachement ?

— Je me nomme Démétrios, répondit l'homme. Cinquième détachement du troisième bataillon des attaquants.

— Le roi m'a chargé de te confier une mission. » Il lui montra une tablette où s'étalait l'étoile argéade. « Reconnais-tu ceci ?

— C'est le sceau royal.

— En effet. En vertu de ce sceau, je m'apprête à te donner un ordre provenant directement d'Alexandre. Il s'agit d'une tâche difficile, comportant de grandes responsabilités, mais nous savons que tu as déjà reçu des missions de ce genre et que tu les as, chaque fois, menées à bien avec rapidité et précision.

— Qui dois-je tuer ? », l'interrogea Démétrios.

Eumolpos planta ses yeux dans les siens : « Le général Parménion. » L'homme eut une réaction tout juste perceptible, un battement de cils soudain. Eumolpos poursuivit : « Je vais te livrer cet ordre de vive voix, et tu en seras le seul informé. En outre, personne, pas même le roi, ne sait que c'est toi qui l'exécuteras. Tu disposeras de deux guides indigènes de toute confiance, et tu utiliseras, tout comme eux, des dromadaires appartenant aux écuries de Satibarzanès, les bêtes les plus rapides et les plus résistantes qui soient sur ce genre de terrain. Il est nécessaire que vous atteigniez votre lieu de destination avant que les rumeurs concernant la mort de Philotas ne parviennent à Ectabane. » Il lui tendit un rouleau. « Ce document fait officiellement de toi un courrier royal, mais pour arriver jusqu'à Parménion, tu devras apprendre un mot de passe qu'il est le seul à connaître, en dehors d'Alexandre.

— Et de quoi s'agit-il ?

— D'une vieille comptine macédonienne. Tu la connais peut-être, elle dit :

Le vieux soldat qui part en guerre…

Un instant, les yeux du tueur renvoyèrent un éclat ironique tandis qu'il hochait la tête en récitant le vers suivant :

… tombe par terre !

— Oui, exactement », confirma Eumolpos sans trahir la moindre émotion. Puis il continua : « Aucune récompense n'est prévue pour cette mission. Mais je te donnerai un talent puisé dans ma propre bourse.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit l'homme.

— Cela te sera utile. Tu emploieras une dague et tu porteras le coup à la poitrine. Le plus grand soldat de Macédoine ne doit pas être abattu dans le dos. »

Démétrios acquiesça. « Quoi d'autre ?

— Il faut que tu le surprennes. S'il devine tes mouvements, tu es perdu. Et ne compte pas sur son âge avancé. Même à soixante-dix ans, un lion demeure un lion.

— Je ferai attention.

— Alors, pars maintenant. Tu n'as pas un instant à perdre. Tes guides t'attendent dans les écuries avec les dromadaires déjà harnachés. Tu trouveras l'argent à Ectabane au temple d'Eshum des Chaldéens, à l'extérieur de la porte méridionale. Tu repartiras aussitôt après pour ne plus revenir. »

L'homme sortit par la porte secondaire qu'Eumolpos lui indiqua, il dévala l'escalier menant aux écuries et partit en direction du soleil couchant. Immobile et blême, Alexandre observa le petit groupe du haut de la tour jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière les dunes du désert.

Démétrios mit six jours et cinq nuits pour atteindre Zadrakarta, ne dormant que quelques heures par nuit, ne mangeant et ne buvant que le strict nécessaire sur le bât de son animal. Chaque jour, ses guides et lui s'arrêtaient pour changer de monture de façon à garder une allure constante : grâce à ce système, ils purent couvrir de longues distances en peu de temps. Ils arrivèrent à Ectabane le treizième jour, au coucher du soleil, et Démétrios se présenta sans tarder au palais du gouverneur.

« Qui es-tu ? Que veux-tu ? », lui demanda la sentinelle.

Démétrios exhiba son sauf-conduit, frappé du sceau royal : « Courrier du roi, prérogative d'extrême urgence. Message personnel à délivrer de vive voix au général Parménion.

— As-tu un mot d'ordre ?

— Bien sûr.

— Attends », répondit la sentinelle. Elle pénétra dans le corps de garde et s'entretint avec son commandant, qui sortit aussitôt et s'adressa au nouveau venu : « Suis-moi. »

Ils entrèrent dans une vaste cour à colonnades, au centre de laquelle s'ouvrait un puits qui permettait aux domestiques d'étancher la soif des invités et d'abreuver les animaux. Ils la traversèrent d'un bout à l'autre. Sur le côté ouest du portique, désormais dans l'ombre, se trouvait un escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Ils tournèrent dans un couloir gardé par deux pézétairoï, et le parcoururent entièrement. Il n'y avait pas de gardes devant la porte. L'officier frappa et attendit. Un bruit de pas résonna bientôt, suivi par une voix qui demandait : « Qui va là ?

— Corps de garde, répondit l'officier. Il y a ici un courrier du roi, qui doit te livrer d'urgence : un message de vive voix ainsi que le mot d'ordre. »

La porte s'ouvrit sur un homme d'une cinquantaine d'années, presque chauve, qui tenait une tablette sous le bras gauche et un stylet à la main droite. « Je suis le secrétaire chargé de la correspondance, se présenta-t-il. Suis-moi, le général va te recevoir immédiatement. Il vient de rédiger sa correspondance et s'apprêtait à prendre un bain avant le dîner. J'espère que tu lui apportes de bonnes nouvelles. Il a du mal à se remettre de la mort de Nicanor, il s'inquiète aussi pour le roi et le dernier fils qui lui reste, le pauvre. » Tout en parlant, il scrutait le visage de marbre du tueur comme pour deviner la teneur des nouvelles que celui-ci allait annoncer au général. Mais cet examen ne lui laissait rien présager de bon. Ils s'arrêtèrent devant une autre porte. L'homme dit : « Attends-moi ici : il convient de s'acquitter d'une formalité avant d'être admis dans le bureau du général. »

Redoutant une perquisition, Démétrios serra le manche de son poignard sous son manteau. Le secrétaire se retira un moment, au cours duquel on n'entendit ni bruit ni voix, puis il réapparut avec un plateau. Une tranche de pain, une coupelle de sel et une coupe de vin y reposaient.

« Le général Parménion tient à ce que ses visiteurs jouissent de son hospitalité. Il dit que cela porte bonheur, ajouta l'homme avec un sourire mi-figue mi-raisin. Je t'en prie, sers-toi. »

Le tueur abandonna son poignard et tendit la main vers le plateau. Il prit le pain, le saupoudra de sel et le mangea. Puis il avala une gorgée de vin.

« Remercie le général de ma part », dit-il ensuite en se nettoyant la bouche du revers de la main.

Le secrétaire fit un signe de tête, posa le plateau sur une table et précéda le tueur jusqu'au bureau de Parménion. Il le fit encore patienter quelques instants, pendant lesquels Démétrios entendit les voix des deux hommes à travers la porte entrouverte. Le secrétaire finit par sortir en hochant la tête. Démétrios pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

Parménion était assis à sa table de travail. Il tournait le dos à une bibliothèque remplie de rouleaux marqués d'une étiquette et à un chevalet sur lequel s'étalait une carte géographique représentant les provinces de l'Empire perse à l'est de l'Halys. En voyant le courrier entrer, il se leva pour aller à sa rencontre. Il portait un chiton militaire qui couvrait ses cuisses et des bottes macédoniennes en cuir à mi-mollet. Il était extrêmement robuste, et son armure de fer et de cuir, qui pendait à un support devant le mur de gauche, devait bien peser un talent, bouclier compris. Il était désarmé. Son épée, de facture ancienne, était accrochée à sa bandoulière, sur le même support.

Il lui indiqua une chaise d'un geste empressé : « Assieds-toi, soldat.

— Je ne suis pas fatigué, répondit le tueur.

— On dirait pourtant que tu viens de traverser les enfers, rétorqua Parménion. Tu as une mine horrible. Allez, assieds-toi. »

Démétrios obéit afin de ne pas éveiller de soupçons et attendit que le général s'approche. Mais tandis qu'il se baissait, le manche de sa dague surgit de dessous son manteau. Parménion recula. « Qui es-tu ? l'interrogea-t-il en tendant la main vers son épée. Tu as dit que tu avais un mot de passe à me livrer. »

L'homme bondit : « Le vieux soldat qui part en guerre… », commença-t-il en saisissant sa dague. À ces mots, Parménion lâcha l'épée dont il s'était déjà emparé et avança vers lui. Son visage traduisait une douloureuse surprise. « Le roi…, murmura-t-il d'un air incrédule. Comment est-ce possible ? »

Le tueur plongea sa dague dans la poitrine du général, qu'il regarda s'effondrer sans un gémissement dans une mare de sang. Il le regarda mourir et ne vit dans ses yeux ni haine ni rébellion. Ils ne contenaient que des larmes. Et il eut l'impression que ses lèvres laissaient échapper quelques mots avant de se refermer sur son dernier soupir, peut-être… peut-être son mot de passe.

Il sortit par la porte qui s'ouvrait dans le mur de droite et s'évanouit dans les méandres du grand palais. Peu de temps après, la paix du couchant fut déchirée par un long cri d'horreur.

Treize jours plus tard, Alexandre apprit que Parménion avait été assassiné. Bien qu'il eût lui-même décidé de ce meurtre, il fut blessé par cette nouvelle, comme s'il avait espéré qu'un dieu imprimerait au sort une autre direction. Il s'enferma sous sa tente, en proie à une terrible angoisse. Pendant plusieurs jours, il refusa de voir qui que ce soit, de s'alimenter ou de boire. Leptine tenta à plusieurs reprises de forcer sa porte, mais on la vit chaque fois quitter la tente en larmes avant de s'accroupir sur le sol, qu'il pleuve ou qu'il vente. Les amis qui s'approchèrent du pavillon royal au cours de ces jours-là pour avoir des nouvelles du roi n'entendirent que sa voix rauque et monotone répéter à l'infini une vieille comptine macédonienne qu'ils avaient l'habitude de chanter quand ils étaient enfants. Ils repartaient alors en secouant la tête.

Eumène conclut le quatrième livre de son Journal en écrivant :

Le septième jour du mois de Pyanopsion, le général Parménion a été tué par ordre du roi, sans avoir commis aucune faute. C'était un homme courageux, qui s'était toujours battu avec honneur, luttant comme un jeune homme en dépit de son âge avancé. Rien ne pourra souiller sa mémoire : il vivra à jamais dans notre souvenir.

40

Alexandre finit par regagner son palais à pied, la barbe inculte et les cheveux sales. Il était amaigri et une lueur fuyante habitait à présent son regard. Stateira le prit dans ses bras et tenta d'adoucir sa souffrance en s'asseyant près de lui la nuit, en chantant et jouant d'une harpe babylonienne.

L'été se terminait quand le roi convoqua son armée et fixa le jour du départ. Les officiers de marche s'entretinrent aussitôt avec les guides ; les surintendants préposés au ravitaillement préparèrent les chariots et les bêtes de somme ; les commandants des bataillons rangèrent leurs détachements et leur firent effectuer de longues marches d'entraînement pour les réaccoutumer aux efforts de cette discipline. En effet, l'itinéraire qui les attendait près des gorges du Paropamisos était long et difficile.

La reprise des activités militaires avait suscité une grande excitation dans le camp. Il tardait aux soldats de quitter ces lieux maudits, qui avaient servi de décor à des événements douloureux, d'oublier ces journées d'oisiveté et de sang qu'ils avaient passées sur les rives d'un lac sans vie, au pied de la muraille crevassée d'Artacoana, qu'on avait rebaptisée Alexandrie d'Arie.

La princesse Stateira s'aperçut qu'elle était enceinte, et cette nouvelle sembla soulager le roi et lui apporter un peu de joie. Ses amis aussi se réjouirent en songeant qu'ils verraient bientôt un nouveau, un petit Alexandre. La marche vers le nord s'annonçant très dure, Alexandre pria son épouse de rebrousser chemin et de s'installer dans un de ses palais. Stateira partit donc pour Zadrakarta, dans l'intention de retrouver sa mère à Ectabane ou à Suse.

Par un clair matin d'automne, les trompettes sonnèrent le signal de départ et le roi se plaça à la tête de son armée dans sa plus belle armure, monté sur Bucéphale, comme à l'époque de

ses entreprises les plus glorieuses. Héphestion, Perdiccas, Ptolémée, Séleucos, Léonnatos, Lysimaque et Cratère chevauchaient à ses côtés. Ils étaient couverts de fer et leurs cimiers ondoyaient sous le soleil.

Pendant plusieurs jours, ils remontèrent la vallée où coulait le fleuve aux mille ruisseaux, passant de village en village sans obstacle. Les nobles perses qui suivaient l'expédition avec leurs troupes s'entretenaient parfois avec les villageois. Le jeune homme resplendissant qui montait le gigantesque cheval noir était leur nouveau Roi des Rois, leur expliquaient-ils alors. Certains le saluaient parfois en agitant des branches de saule. La nuit, le ciel était de plus en plus limpide, et les étoiles ne cessaient de se multiplier sur l'immense voûte du ciel, comme des fleurs dans un champ au printemps. L'absence de fumées et de vapeurs à cette altitude rendait l'air plus limpide, leur apprit Callisthène, et leur permettait de distinguer les astres plus nettement. Mais il y avait des soldats pour croire que le ciel changeait à l'instar de la terre, et que rien ne pouvait plus les étonner en ces lieux si lointains.

Le campement était monté chaque soir au coucher du soleil sur les rives du fleuve, et quand on allumait les feux des bivouacs, cette grande multitude de soldats, à laquelle s'ajoutait une vaste suite de femmes, de marchands, de porteurs, de bergers et de gardiens de troupeaux avec leur bétail, avait une allure de ville ambulante.

Un jour, la vallée du fleuve aux mille ruisseaux s'élargit en un vaste plateau partiellement entouré d'une chaîne de hautes montagnes enneigées qui brillaient au soleil en se détachant nettement sur le ciel.

« Le Paropamisos ! », s'écria Eumène, enchanté par ce spectacle. Mais Callisthène objecta : « J'ai échangé des messages avec mon oncle Aristote ces derniers temps. D'après lui, nous nous apprêtions à rencontrer les derniers contreforts de la chaîne du Caucase, qui est la plus haute du monde.

— Et il va falloir les escalader ? demanda Léonnatos en indiquant les cols suspendus entre ciel et terre.

— Exactement, répondit Ptolémée. Il est désormais certain que Bessos se trouve de l'autre côté, à la tête d'une armée de

Bactriens, de Sogdiens et de Scythes. Alexandre veut le capturer à tout prix. »

Léonnatos mit sa main en visière et contempla une nouvelle fois l'imposante chaîne montagneuse dont le manteau de neige et de glace lançait des éclats aveuglants ; puis il secoua la tête et s'éloigna.

L'hypothèse géographique de Callisthène reçut l'assentiment du roi qui, les jours suivants, dénicha dans la grande vallée fertile un emplacement idéal pour fonder une nouvelle ville et y cantonner une partie du vaste cortège qui suivait l'armée en marche. Il l'appela Alexandrie du Caucase et y implanta un millier de personnes ainsi que deux cents mercenaires, qui préférèrent occuper ce lieu plutôt que d'affronter la traversée vertigineuse des montagnes.

Dans cet air limpide, sous ce ciel aux couleurs éclatantes, sur ces prairies d'émeraude que séparaient les rubans argentés du fleuve, les fantômes d'Artacoana semblèrent s'évanouir pendant quelque temps, mais l'ombre ensanglantée de Parménion continuait de bouleverser les nuits d'Alexandre. En proie à l'angoisse des ténèbres, il pénétra un soir sous la tente d'Aristandre et lui dit : « Prends un cheval et suis-moi. »

Quelques instants plus tard, les deux hommes qui avaient déjoué la surveillance de la garde, glissaient dans la pénombre et gravissaient les pentes de l'immense chaîne montagneuse.

« Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda le devin.

— Je veux évoquer l'ombre de Parménion, répondit le roi en fixant sur lui ses yeux fébriles. Peux-tu l'appeler pour moi, Aristandre ? »

Le devin acquiesça. « Si elle rôde encore sur ces terres, je la conduirai vers toi, mais si elle a déjà rejoint la demeure de l'Hadès, je ne pourrai l'atteindre sans mourir à mon tour.

— Il y a deux nuits, j'ai rêvé que je le voyais gravir ce col. Il cheminait, le dos voûté, comme sous le poids d'un lourd fardeau, et sa chevelure blanche se confondait avec la neige immaculée. De temps à autre, il me faisait signe de le suivre d'un geste de la main… sa grosse main calleuse de vieux guerrier. À un moment donné, il s'est tourné vers moi et j'ai pu voir la blessure qui s'étalait sur sa poitrine, mais je n'ai décelé

dans son regard ni haine ni ressentiment. Ses yeux ne traduisaient qu'une infinie mélancolie. Rappelle-le, Aristandre, je t'en conjure !

— Te souviens-tu de l'endroit où tu as cru le voir ?

— Là, répondit le roi en indiquant le bout du sentier caillouteux qui se perdait dans la neige.

— Alors, conduis-moi jusque-là avant que la nuit nous surprenne en effaçant la voie. »

Ils reprirent leur route. Bientôt, le sentier se resserra et ils durent mettre pied à terre. Ils atteignirent la limite des neiges aux alentours de minuit, et s'immobilisèrent devant une immense étendue glacée qui montait jusqu'aux plus hauts sommets.

« Es-tu prêt ? demanda Aristandre.

— Je suis prêt, répondit le roi.

— À quoi ?

— À tout.

— Même à la mort ?

— Oui.

— Alors, déshabille-toi. »

Alexandre s'exécuta.

« Allonge-toi sur la neige. »

Alexandre se laissa aller sur le manteau de neige en frissonnant à son contact. Il vit qu'Aristandre s'agenouillait près de lui et, en se balançant d'avant en arrière sur ses talons, commençait à chanter une litanie, qu'il entrecoupait de cris brefs en une langue incompréhensible. Au fur et à mesure que ce chant s'élevait vers le ciel glacial et lointain, le corps du roi s'enfonçait dans la neige. Il finit par être entièrement enseveli.

Sa peau était transpercée par mille aiguilles glacées qui semblaient toucher son cœur et son cerveau, lui procurant une souffrance qui ne cessait de s'accroître jusqu'à devenir insoutenable. Il s'aperçut soudain que de petits cris syncopés en langue barbare, identiques à ceux que poussait Aristandre, s'échappaient de sa propre poitrine, et il vit que les yeux du devin étaient désormais blancs et privés d'expression, comme ceux d'une statue de marbre dont la pluie a délavé les couleurs.

Il essaya de parler, mais il n'y parvint pas. Il essaya de se soulever, mais il constata que sa force l'avait abandonné. Il essaya de crier, mais il n'avait plus de voix. Il s'enfonçait de plus en plus dans la glace, à moins qu'il ne flottât dans l'air gelé et transparent au-dessus des pics aigus… Alors, comme dans un rêve, il se revit enfant courir dans les salles du palais royal tandis que la vieille Artémisia le poursuivait, le souffle court. Voilà qu'il débouchait dans la grande salle du conseil, dans la salle d'armes où les généraux du royaume siégeaient aux côtés de son père, et qu'il s'immobilisait d'un air abasourdi devant ces guerriers majestueux aux armures étincelantes. C'est alors qu'un homme robuste, doté d'une chevelure blanche, surgissait d'un couloir latéral : le premier soldat du royaume, le général Parménion !

Il le regardait en souriant et lui demandait : « Tu te souviens de ta comptine, petit prince ? Ne veux-tu pas la chanter encore une fois pour ton vieux soldat qui part à la guerre ? »

Alexandre tentait alors de chanter la comptine qui faisait tant rire les généraux de son père, mais il n'y parvenait pas : un nœud lui serrait la gorge. Il voulut regagner sa chambre et il découvrit en se retournant un paysage enneigé, il vit Aristandre, à genoux sur le sol, aussi rigide qu'un cadavre, les yeux blancs. Il rassembla désespérément ses dernières forces pour s'emparer du manteau qu'il avait abandonné sur la neige, et tandis qu'il tendait la main en tournant la tête de ce côté, il fut paralysé de stupeur : Parménion se tenait devant lui, pâle à la lumière de la lune, enfermé dans son armure, sa magnifique épée à son côté.

Ses yeux se remplirent de larmes et il murmura : « Vieux vaillant… soldat…, pardonne-moi. »

Parménion étira légèrement les lèvres en un sourire mélancolique et répondit : « J'ai retrouvé mes enfants. Nous sommes bien ensemble. Adieu, Alexandre. Je te pardonnerai quand nous nous reverrons. Bientôt. » Il s'éloigna à pas lents sur la neige immaculée et s'évanouit dans l'ombre.

Dans un éclair de conscience, Alexandre aperçut Aristandre qui lui disait, son manteau dans les mains : « Couvre-toi, vite, couvre-toi ! Tu as frôlé la mort. »

Le roi parvint à se relever et il s'enroula dans son manteau. La tiédeur de la laine le réchauffa lentement.

« Que s'est-il passé ? lui demanda Aristandre. J'ai déployé toute la puissance de mon esprit, mais je ne me souviens de rien.

— J'ai vu Parménion. Il portait son armure, mais ses blessures avaient disparu et il m'a souri. » Il baissa la tête d'un air inconsolable. « C'était probablement une illusion.

— Une illusion ? dit le devin. Peut-être pas. Regarde. »

Il y avait sur la neige plusieurs empreintes de pas, qui se terminaient à un jet de pierre, comme si celui qui les avait laissées s'était dissous dans les airs. Le roi s'agenouilla, il les toucha du bout des doigts, se tourna vers Aristandre en posant sur lui son regard étonné. « Des bottes macédoniennes cloutées. Oh, grand Zeus, est-ce possible ? »

Le regard rivé sur l'horizon, le devin répondit : « Rentrons. Il est tard. Les étoiles qui nous ont protégés jusqu'à maintenant ne vont pas tarder à s'éteindre. »

41

Alexandre fêta la naissance de sa nouvelle ville en célébrant des sacrifices propitiatoires. Après quoi, il ouvrit des jeux gymniques et des concours de poésie qui comprenaient des représentations scéniques. Les meilleurs acteurs tragiques du moment tentèrent de rivaliser avec le légendaire Thessalos, dont la voix semblait avoir acquis une puissance exceptionnelle au contact du haut plateau.

L'apogée du cycle tragique fut atteint avec la mise en scène des Sept contre Thèbes, où un jeune acteur originaire de Mylasa incarna avec un réalisme impressionnant Tydée, plantant ses dents dans le crâne de Mélanippide. Mais c'est Thessalos qui remporta encore une fois le prix de la meilleure interprétation grâce à sa performance magistrale dans le rôle du protagoniste d'Agamemnon.

Les célébrations durèrent sept jours. Le huitième, l'armée se mit en route derrière un détachement de guides indigènes, en direction du col. Elle parcourut deux étapes avant d'avancer dans une neige profonde, sur un territoire qui paraissait complètement désert. Comme les sentiers étaient extrêmement escarpés et difficilement praticables, les bêtes de somme ne portaient que la moitié du poids dont on les chargeait habituellement, si bien que l'expédition disposait d'une faible autonomie.

Les guides expliquèrent que des villages étaient situés dans la montagne et qu'ils possédaient même des provisions, mais ils étaient ensevelis dans la neige, et donc totalement invisibles. Il n'y avait qu'une seule façon de les découvrir : attendre le soir, moment où l'on allumait des feux pour cuire le dîner. La fumée indiquait alors leur position précise. L'armée put donc se ravitailler, mais les habitants de ces misérables villages furent privés de ce qui était nécessaire à leur survie, et donc contraints

de quitter leurs habitations pour des territoires plus bas, où ils se disputeraient la nourriture avec d'autres malheureux.

La marche se poursuivit au prix d'énormes efforts, et de nombreux hommes commencèrent à souffrir de graves troubles de la vue, à cause de la réverbération aveuglante du soleil sur la neige.

Alexandre convoqua Philippe, le médecin, sous sa tente après le coucher du soleil, et lui fit lire un morceau de l'expédition des Dix Mille. Xénophon racontait que ses hommes avaient connu ces problèmes sur les neiges de l'Arménie ; certains avaient même perdu la vue.

« J'ai ordonné aux soldats de se bander les yeux, en ne laissant que deux fentes dans leurs bandages, pour voir l'indispensable, répondit Philippe. Cela leur sauvera la vue. Mais c'est tout ce que je peux faire : nous n'avons pas assez de remèdes pour tous ces gens. Je me suis rappelé que mon vieux maître Nicomaque, le médecin qui t'a mis au monde, utilisait la neige pour apaiser les tissus irrités et arrêter les hémorragies. J'ai appliqué cet enseignement à nos guerriers et j'ai obtenu des résultats encourageants. On peut dire, dans ce cas précis, que ce qui blesse guérit aussi. Et toi, comment te sens-tu, sire ? lui demanda-t-il en le voyant durement éprouvé.

— Mes souffrances échappent à ton domaine, mon bon Philippe. Seul le vin réussit parfois à les atténuer… Jamais je n'ai autant été en mesure de comprendre ce que voulait dire mon père quand il parlait de la solitude des rois.

— Arrives-tu à dormir ?

— Oui, parfois.

— Alors, va te reposer. Que les dieux puissent t'offrir une nuit sereine.

— À toi aussi, iatré. »

Philippe sourit : le roi lui donnait son titre de médecin quand ses prestations étaient particulièrement appréciées. Il le salua d'un léger signe de tête et sortit dans la nuit étoilée.

Le lendemain, ils parvinrent en vue d'un énorme rocher, très escarpé. Callisthène l'observa longuement avant de se faire conduire à sa base par un détachement d'Agrianes. Il avait remarqué sur un côté une saillie semi-circulaire, qui avait

vaguement l'allure d'un nid gigantesque, et sur l'autre, à mi-paroi exactement, des ombres ou des taches en forme d'anneaux couleur rouille, ainsi qu'un creux évoquant un corps humain aux proportions immenses. Il appela aussitôt Aristandre.

« Regarde, dit-il, c'est extraordinaire ! Nous venons de trouver le rocher où Prométhée fut enchaîné. Ceci, ajouta-t-il en indiquant la saillie, pourrait être le nid de l'aigle qui lui dévorait le foie. Là, continua-t-il en montrant les ombres couleur rouille, je vois les anneaux de la chaîne qui emprisonnait le Titan. Et voici l'empreinte que son corps a laissée… Si, comme je le crois, mon oncle Aristote a raison, ces montagnes sont les contreforts du Caucase, et ceci pourrait bien être le rocher de Prométhée. »

Cette nouvelle se répandit rapidement parmi les soldats : nombre d'entre eux quittèrent les rangs pour examiner le rocher, de plus en plus persuadés que Callisthène avait raison. Thessalos arriva, lui aussi. Inspiré par la grandeur du paysage, il se mit à déclamer d'une voix de stentor les vers du Prométhée d'Eschyle : la plainte du Titan enchaîné au rocher scythe. En rebondissant sur les parois à pic, les mots du grand poète s'envolèrent sur ces régions barbares, éternellement prisonnières de l'étau du froid.

Ether divin, vents à l'aile rapide, eaux des fleuves, sourire innombrable des vagues marines, Terre, mère des êtres, et toi, Soleil, œil qui vois tout, je vous invoque ici : voyez ce qu'un dieu souffre par les dieux ![7]

À son tour, le roi s'arrêta et tendit l'oreille : Callisthène donnait la réplique à Thessalos en interprétant le rôle d'Héphaïstos, obligé d'enchaîner le Titan.

… tu vas sur ce rocher monter une garde douloureuse, debout toujours, sans prendre de sommeil ni ployer les genoux. Tu pourras alors lancer des plaintes sans fin, des lamentations vaines : le cœur de Zeus est inflexible ; un nouveau maître est toujours dur[8].

---

[7]ESCHYLE, Prométhée enchaîné, trad. Paul Mazon, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982, P. 210.
[8]Ibid., p. 208

Ce morceau blessa Alexandre, comme s'il le visait explicitement.

C'est alors qu'un aigle s'élança d'une cime et plana solennellement sur le désert de glace en poussant des cris stridents qui résonnèrent dans le vide. On aurait dit que Zeus répondait d'une voix courroucée aux paroles insolentes des mortels.

En se retournant, Callisthène rencontra le regard absorbé du roi. Il dit : « Ces vers ne sont-ils pas superbes ?

— Ils le sont », répondit Alexandre avant de reprendre son chemin.

En seize jours de marche, l'armée traversa de part et d'autre l'énorme chaîne montagneuse au prix de terribles souffrances, et descendit vers la plaine scythe. On dut même abattre une partie des bêtes de somme pour franchir le dernier tronçon de cette formidable barrière, mais Alexandre put bientôt contempler une nouvelle province de son immense domaine.

Du haut du dernier col, son regard embrassa une grande steppe, qui suscita un nouvel effroi parmi les soldats, surpris de voir ces terres semi-désertiques et brûlées par le soleil succéder à des neiges éternelles.

Et pourtant, sur les pas d'Alexandre, ils avaient le sentiment d'être avalés par un courant tourbillonnant, par une force à laquelle il leur était impossible de résister. Ils sentaient que l'aventure incomparable à laquelle ils avaient pris part recommençait. Ils savaient qu'une telle expérience n'était pas donnée à tout le monde, tout comme le fait de pouvoir côtoyer un tel homme – si tant est qu'il s'agît bien d'un homme. En le voyant resplendir à leur tête dans sa cuirasse d'argent, flanqué de l'étendard rouge à étoile argéade, nombre d'entre eux s'étaient habitués à le considérer comme un être surhumain.

En débouchant sur la plaine, ils se dirigèrent vers la capitale de cette région, une ville du nom de Bactres, qui se dressait au centre d'une oasis à la végétation luxuriante, où ils purent enfin se restaurer. La ville se rendit sans combattre, et Alexandre confirma dans sa charge le vieux satrape Artaozos. Le vieillard l'accueillit en personne dans le palais et lui apprit que Bessos s'était retiré en brûlant tout dans son sillage.

« Il ne pouvait imaginer que tu serais arrivé aussi vite, que tu aurais traversé la montagne en quelques jours, en dépit de la neige et de la faim. N'ayant pu rassembler une armée assez grosse pour t'affronter en rase campagne, il a franchi le fleuve Oxus, l'un des plus grands courants qui descendent de nos montagnes, et il a rejoint les villes alliées, de l'autre côté, en détruisant les ponts derrière lui. »

À ces mots, le roi décida de quitter Bactres au plus vite. Il se remit donc en marche dans l'intention de traverser le fleuve à son tour. Une fois devant l'Oxus, il appela Diadès, son ingénieur en chef, et lui indiqua la rive opposée. « Combien de temps te faudra-t-il pour construire un pont ? », lui demanda-t-il.

Diadès s'empara du javelot que tenait un des soldats de la garde et le planta dans le lit du fleuve. Le courant l'arracha aussitôt. « Du sable ! s'exclama-t-il. Il n'y a là que du sable !

— Et alors ? l'interrogea le roi.

— Les piquets ne tiendront pas, exactement comme ce javelot. » Il balaya les alentours du regard. « Et de plus, il n'y a pas assez d'arbres dans les parages.

— J'enverrai des hommes couper des arbres dans la montagne. »

Diadès plongea les yeux dans les siens. « Sire, tu sais que rien ne m'a jamais arrêté, qu'aucune entreprise ne m'a jamais paru impossible, mais ce fleuve a une largeur de cinq stades, un courant très fort et un lit de sable. Aucun pieu ne pourra y tenir, et il ne peut y avoir de pont en l'absence de pieux. Je te conseille de chercher un gué. »

Oxathrès avança et déclara dans son grec bancal : « Pas gué. »

Alors Alexandre commença à faire les cent pas sur la rive, sous le regard perplexe de ses soldats et de ses compagnons. Soudain, son attention fut attirée par un groupe de paysans qui travaillaient dans les champs le long du fleuve. Ils séparaient la paille de la balle en la jetant en l'air à l'aide de pelles et de fourches. Sous l'effet du vent, la paille retombait un peu plus loin, et la balle, plus légère, flottait dans les airs jusqu'aux limites des champs. Ce tourbillon doré composé de mille paillettes offrait un spectacle magnifique.

Comme Alexandre venait vers eux, les paysans s'immobilisèrent, frappés par sa beauté. Non sans surprise, ils le virent se pencher et ramasser un peu de balle.

Le roi rejoignit ensuite Diadès, qui avait planté d'autres piquets dans le lit du fleuve, un peu plus à l'aval, et qui les regardait avec désespoir s'abattre à la surface de l'eau.

« J'ai trouvé une solution, dit Alexandre.

— Une solution ? Et laquelle ? », demanda le technicien.

Le souverain laissa tomber dans les mains de l'ingénieur sa poignée de balle. « Grâce à ceci, répondit-il.

— De la balle ?

— Exactement. J'ai vu les Gètes l'utiliser sur l'Istros. Ils en remplissent des peaux de bœuf, qu'ils cousent et mettent à l'eau. L'air ainsi emprisonné fait flotter ces espèces d'outres assez longtemps pour qu'on puisse traverser.

— Mais nous n'avons pas assez de peaux pour tous nos hommes, objecta Diadès.

— Non, mais nous en avons assez pour construire une passerelle. Utilisons les peaux des tentes, qu'en dis-tu ? »

L'ingénieur hocha la tête d'un air incrédule. « C'est une idée géniale ! Nous pouvons même les enduire de suif pour les rendre plus imperméables. »

On convoqua le conseil des compagnons et l'on distribua les tâches : Héphestion se chargea de ramasser la balle, Léonnatos d'entasser toutes les peaux disponibles des tentes et de réquisitionner celles des indigènes. On emploierait les plates-formes des machines de guerre pour construire la base du passage, qu'on ancrerait à l'aide de pierres attachées à des câbles.

À la tombée du soir, tout le matériel fut prêt, et Alexandre passa l'armée en revue. Il regarda les vétérans, éprouvés par la longue traversée des montagnes, comme s'il les voyait pour la première fois, et la compassion l'envahit. Nombre d'entre eux avaient presque soixante ans, d'autres étaient encore plus âgés. Ils étaient tous durement marqués par les énormes efforts qu'ils avaient accomplis, par les batailles, les blessures, la fatigue. Alexandre savait qu'ils le suivraient, quoi qu'il arrive, mais il lisait sur leurs visages l'effroi que suscitait en eux la perspective

de traverser ce grand fleuve sur des sacs de paille, ainsi que l'immense plaine désertique qui s'étendait sur l'autre rive.

Il appela alors Cratère et lui ordonna de les convoquer devant sa tente au coucher du soleil, car il avait décidé de les licencier. Cratère s'exécuta. Quand les vieux soldats furent rassemblés au centre du camp, Alexandre monta sur une estrade et commença son discours :

« Vétérans ! Vous avez servi votre roi et votre armée avec honneur, balayant la fatigue et les difficultés sans jamais vous économiser. Vous avez conquis le plus grand empire du monde qui ait jamais existé et vous avez atteint l'âge auquel il est juste que les hommes jouissent du repos et des privilèges qu'ils se sont gagnés en combattant honorablement. Je vous libère de votre serment et vous renvoie chez vous. Je vous offre deux cents statères d'argent ainsi que votre salaire, que vous toucherez jusqu'à votre arrivée en Macédoine. Saluez notre patrie pour moi et vivez heureux les années qui vous restent à vivre. Vous l'avez mérité. »

Il se tut, dans l'attente d'une ovation. Mais les rangs n'étaient parcourus que par un murmure. Enfin, un vieux chef de compagnie s'avança et dit : « Pourquoi nous repousses-tu, sire ?

— Comment t'appelles-tu, chef de compagnie ? demanda Alexandre.

— Je me nomme Anténor.

— Tu n'as pas envie de revoir ta famille ?

— Si.

— Tu n'as pas envie de revoir ta maison et d'y passer des jours paisibles en mangeant, en buvant et en te faisant servir ?

— Bien sûr que si.

— Alors, partez heureux et laissez les jeunes vous remplacer. Vous avez fait votre dû. »

L'homme demeura immobile devant le roi.

« Qu'y a-t-il d'autre, chef de compagnie ?

— Je pense que le premier jour sera fort beau : je reverrai ma femme et mes enfants, certains de mes amis, ma maison. J'achèterai de nouveaux vêtements et de la nourriture en

abondance. Ce sont les lendemains qui m'effraient, sire. Me comprends-tu ?

— Je te comprends, chef de compagnie. Les lendemains sont effrayants pour tout le monde. Même pour moi. Voilà pourquoi je ne pourrai jamais m'arrêter. Je dois courir pour les rejoindre, et même les dépasser. »

Le vétéran acquiesça bien qu'il n'eût pas saisi le sens des paroles de son roi. Il dit : « Tu as raison, sire. Tu es jeune et nous sommes vieux. Il est temps, pour nous, de rentrer. Mais au moins…

— Quoi ?

— Puis-je t'embrasser au nom de tous mes compagnons ? »

Alexandre le serra contre sa poitrine comme il l'eût fait avec un vieil ami. C'est alors que l'ovation éclata, car les vétérans avaient l'impression que le roi donnait l'accolade à chacun d'entre eux. Face à son émotion, leurs yeux se remplissaient de larmes.

Cette nuit-là, Callisthène écrivit une longue lettre à son oncle Aristote et la remit à un des vétérans qui habitait non loin de Stagire. Il le récompensa par un statère d'or, la première pièce de monnaie que Philippe avait frappée à l'effigie d'Alexandre – un Alexandre qui, à ses yeux, n'existait plus depuis longtemps. Les vétérans partirent à l'aube, salués par l'armée et les sonneries de trompette, ils s'éloignèrent vers l'ouest en suivant la ligne des montagnes en direction de Zadrakarta.

L'écho des tambours qui rythmaient leur marche ne s'était pas encore évanoui quand Diadès procéda au montage de son pont. Bientôt, les troupes purent entreprendre la traversée du fleuve, en commençant par les hétairoï, qui tenaient leurs chevaux par les rênes. L'infanterie leur emboîta le pas.

Le contingent entier atteignit l'autre rive en fin de matinée, et les ingénieurs s'employèrent jusqu'au cœur de la nuit à récupérer le matériel sur la rive nord du fleuve. Tandis que les hommes montaient les tentes, Oxathrès et ses cavaliers accomplirent une mission de reconnaissance. À leur retour, ils rapportèrent à Alexandre qu'ils avaient trouvé de nombreuses traces de chevaux : il devait s'agir de l'armée qui accompagnait Bessos, l'usurpateur.

Le roi convoqua aussitôt le conseil de ses compagnons, Cleitos le Noir et les commandants de bataillon qui s'étaient particulièrement distingués au cours des dernières opérations. Il y admit aussi Oxathrès ainsi que des officiers perses de la cavalerie, ce qui provoqua la réaction glaciale de Cleitos et de ses commandants.

« Nos amis perses nous ont apporté une aide précieuse dans la poursuite de notre ennemi, commença-t-il. Nous savons à présent où se dirige Bessos et nous savons aussi comment agir. Il nous faut le capturer sans tarder, sinon il nous échappera. Ptolémée prendra le commandement de la Pointe, d'un escadron d'hétairoï et de deux escadrons d'attaquants légers. Il se lancera sur ses traces le plus rapidement possible. Oxathrès vous accompagnera avec son détachement. » Ptolémée eut alors un léger geste d'agacement qui n'échappa pas à Alexandre. « Des objections, Ptolémée ?

— Nullement, répondit-il aussitôt.

— Alors, c'est décidé. Vous partirez immédiatement. Vos guides sauront se déplacer dans l'obscurité. »

Ptolémée coiffa son casque et quitta la tente, suivi des autres membres du conseil. Alexandre demeura seul avec le Noir.

« Était-il vraiment nécessaire d'envoyer ces barbares avec Ptolémée ? demanda-t-il. N'avons-nous pas toujours mené à bien nos missions par nos propres moyens ? »

Alexandre le dévisagea d'un air ferme. « Oui, c'est nécessaire, et ce pour deux raisons, le Noir. Premièrement, parce qu'ils connaissent ces territoires mieux que quiconque. Deuxièmement, parce qu'ils feront bientôt partie de notre armée, à la tête de détachements réguliers placés au même niveau que nos corps de cavalerie et d'infanterie. »

Cleitos baissa la tête comme s'il avait du mal à accepter cette nouvelle. « Tu es en train de commettre une grave erreur, Alexandre.

— Pourquoi ?

— Parce que tôt ou tard tu seras obligé de choisir… Entre eux et nous. »

Il sortit sans saluer le roi. Bientôt, on entendit les trompettes de Ptolémée sonner le rassemblement.

42

Oxathrès se révéla aussitôt indispensable. Il avait enfilé un pantalon scythe de peau tannée ainsi qu'un corset en cuir renforcé par des plaques de fer, il portait un arc et un carquois et s'était muni d'un long sabre hyrcanien. Il montait un cheval de la steppe, petit et bourru, mais incroyablement résistant.

Il voulut que tout le monde se munisse de torches, puis il alluma la sienne en plantant ses yeux dans ceux de Ptolémée d'un air qui semblait signifier : « Voyons voir si tu es aussi coriace que tu le prétends. » Alors il s'élança au galop en tenant sa torche assez haut pour éclairer la piste et être visible aux yeux des soldats qui le suivaient. Plus ils progressaient, plus les traces étaient fraîches et marquées, preuve qu'ils gagnaient du terrain.

Ptolémée constata que les cavaliers asiatiques ne s'arrêtaient jamais et qu'ils urinaient même du haut de leurs montures. Quand il ordonna aux hommes de faire une pause afin qu'ils dorment quelques heures et que les animaux puissent se reposer, Oxathrès secoua la tête en signe de désapprobation, avant de se laisser aller sur l'encolure de son cheval et de sommeiller un moment, imité en cela par ses cavaliers hyrcaniens et bactriens.

Les autres venaient juste de s'allonger sur leurs manteaux quand le Perse se redressa brusquement et déclara en reprenant les rênes : « Il est tard, Bessos ne nous attend pas. » Il alluma une seconde torche au bout fumant de la première et partit au galop, à la tête des siens. Il s'arrêta avant le lever du jour, mit pied à terre et se baissa pour ramasser un peu de crottin, qu'il montra à Ptolémée. « Il est frais, dit-il. Nous le prendrons demain.

— Si nous ne sommes pas morts d'ici là », répliqua l'un des officiers de la Pointe.

Ptolémée, qui ne voulait pas être pris en défaut, s'écria : « À cheval, soldats ! Montrez-leur qui vous êtes ! »

L'orgueil et l'amour-propre parvinrent à ranimer les dernières étincelles d'énergie que possédaient les cavaliers, mais Ptolémée remarqua que certains d'entre eux avaient des plaies sanguinolentes à l'intérieur des cuisses.

« Vous avez compris pourquoi ils portent un pantalon ? Et maintenant, en route, dépêchez-vous ! »

Le soleil apparut un peu plus tard, et sa lumière limpide étira leurs ombres sur la steppe vide, avant de réveiller les couleurs de cette terre apparemment désolée, lui donnant un aspect agréable à cette heure paisible de la journée. Il y avait de petites marguerites jaunes, des touffes de chardons pourpres et, ici et là, des arbustes argentés qui étincelaient comme des joyaux sur cette terre ocre. Ils rencontrèrent bientôt une longue caravane de chameaux gigantesques et poilus, à deux bosses, qu'on appelait « chameaux de Bactriane ». Ils emplissaient l'air d'étranges mugissements.

« Ils vont à Smyrne, expliqua Oxathrès en riant. Voulez-vous vous joindre à eux ? »

Ptolémée secoua la tête et lui fit signe de continuer. Ses yeux étaient brûlants de fatigue, son corps couvert d'ampoules, mais il aurait préféré mourir plutôt que de réclamer une pause. En revanche, un certain nombre de ses soldats s'étaient arrêtés, ou s'étaient tout simplement écroulés, vaincus par la fatigue. Il les abandonna en pensant qu'il les récupérerait au retour.

Bientôt la chaleur devint insupportable. Des nuées de mouches, surgies d'on ne savait où, s'agglutinaient sur les yeux des hommes, impatientes d'en sucer les humeurs, et des centaines de taons tourmentaient les chevaux, qui ruaient ou hennissaient de douleur. Comme le nota Ptolémée, les montures des Perses n'en souffraient pas car elles avaient le poil épais et hirsute, ainsi que de longues queues au moyen desquelles elles réussissaient à chasser les parasites quel que soit l'endroit où ils se fixaient. Il se dit qu'Alexandre ne s'était pas trompé sur les capacités des barbares, leur connaissance du territoire et des gens qui le peuplaient.

La voix d'Oxathrès l'arracha à ses pensées : « Voici la ville » criait-il en indiquant un mur de briques crues qui entourait des maisons basses et grises. Une seule habitation les dépassait en hauteur et en importance, c'était sans doute la résidence de leur chef. D'un signe, Ptolémée ordonna à la cavalerie de se déployer. Elle décrivit alors un arc de cercle enfermant la ville dans une sorte d'anneau qui interdisait à quiconque d'y entrer ou d'en sortir. Oxathrès parlementa un moment avec le chef ennemi, puis il revint vers Ptolémée. « Ils sont très surpris de nous voir et ils ont perdu courage. Deux satrapes livreront Bessos si nous leur accordons la liberté.

— De qui s'agit-il ?

— De Spitaménès et de Dataphernès.

— Et où se trouvent-ils ?

— Dans la ville. En compagnie de Bessos. »

Ptolémée réfléchit un instant tandis que les troupeaux, de retour de leurs pâturages, s'amassaient en poussant des bêlements assourdissants à l'extérieur du cercle de cavaliers. Il finit par dire : « Acceptons. Demande-leur où ils nous le livreront. Nous laisserons le gros de nos troupes ici pour éviter les surprises, puis nous nous rendrons au lieu de notre rendez-vous. »

Oxathrès retourna sur ses pas et s'entretint à nouveau avec ses interlocuteurs. Il avertit bientôt Ptolémée que la transaction était conclue, et celui-ci laissa alors passer les troupeaux qui se ruèrent dans la ville avec leurs bergers. Une foule se pressa bientôt sur les remparts : hommes et femmes, vieillards et enfants voulaient voir ces daiwa couverts de métal, coiffés de casques à crête, et montés sur d'énormes chevaux au poil luisant. Ils pointaient leurs doigts vers eux puis vers les montagnes, qui se teignaient de rouge au soleil couchant, pour indiquer qu'ils en étaient descendus comme des rapaces.

Oxathrès rapporta à Ptolémée les termes de l'accord : Bessos leur serait livré à trois stades de là, au crépuscule, par un groupe de cavaliers sogdiens, tandis que Spitaménès et Dataphernès s'enfuiraient par la porte orientale, qui devrait demeurer libre.

« Cela me convient », répondit Ptolémée en songeant qu'il avait reçu l'ordre de capturer Bessos et non de prendre

également les deux autres satrapes. Il permit ensuite à ses hommes de mettre pied à terre pour se restaurer et pour boire, et leur ordonna de libérer la porte orientale à la tombée de la nuit.

« Qui peut me garantir qu'ils respecteront le pacte ? demanda Ptolémée d'un air inquiet alors qu'ils rejoignaient le lieu du rendez-vous.

— J'ai laissé quelques hommes à moi devant la porte orientale. Ils connaissent Bessos, et ils ne le laisseront pas filer s'il s'y essaie. »

Apercevant un acacia mort au bord du sentier, il dit à Ptolémée : « C'est là qu'ils viendront. Nous n'avons plus qu'à attendre. »

Le silence semblait engloutir la plaine bientôt plongée dans l'obscurité, mais il fut bientôt brisé par le chant des grillons, auquel se joignirent les cris des chacals, qui paraissaient surgir du néant puis y retourner. Au bout d'une heure environ, ils entendirent l'aboiement d'un chien, suivi d'un martèlement de sabots. Oxathrès sursauta. « Ils arrivent », dit-il. Puis il se raidit comme un prédateur aux aguets. Des ombres se détachèrent sur la steppe : elles appartenaient à une dizaine de cavaliers sogdiens, emmenés par un officier perse qui traînait derrière lui un prisonnier enchaîné. Oxathrès ralluma sa torche en soufflant sur la braise et l'approcha du prisonnier. Son visage s'anima aussitôt d'un rictus sinistre : il l'avait reconnu. Alors les cavaliers qui avaient escorté Bessos s'éloignèrent. Ils disparurent aussitôt dans la plaine.

Oxathrès ordonna à l'un de ses hommes de lui tenir sa torche, et à deux autres de maîtriser le prisonnier.

« Que fais-tu ? s'exclama Ptolémée. C'est le prisonnier d'Alexandre.

— C'est d'abord le mien », répondit le Perse en lui lançant un regard si féroce que Ptolémée n'eut pas le courage de réagir. Puis il s'empara de son poignard et en pointa la lame affilée sur le prisonnier, qui serrait les mâchoires en se préparant à la torture.

Oxathrès coupa les lacets des vêtements de Bessos, le laissant complètement nu, ce qui était le comble de

l'humiliation pour les Perses. Puis il l'attrapa par les cheveux et lui trancha le nez et les oreilles. Le prisonnier supporta ces atroces mutilations sans pleurer ni crier, avec une grande dignité.

« Ça suffit, maintenant ! », s'écria Ptolémée horrifié par ce spectacle. « Ça suffit ! » Il descendit précipitamment de son cheval, repoussa Oxathrès et appela un chirurgien auquel il intima l'ordre de bander les blessures du prisonnier afin qu'il ne perde pas trop de sang.

La tête enroulée dans un pansement, Bessos fut obligé de se remettre en marche, entièrement nu, sur un sentier hérissé de silex pointus. Ptolémée l'examina tandis que ses ennemis le traînaient par une corde attachée à son cou, et cette scène grotesque lui rappela un passage de l'Oedipe roi, qu'une troupe ambulante avait joué devant lui dans son village natal, quand il était enfant. C'était ainsi qu'Oedipe était apparu : un bandage ensanglanté autour des yeux, qu'il s'était crevés avec l'ardillon de sa ceinture.

Ils marchèrent toute la nuit et le lendemain. Le troisième jour, ils retrouvèrent Alexandre avec le reste de l'armée. Le roi vint à leur rencontre, flanqué de ses amis et d'un groupe d'officiers perses. Il observa son adversaire, le soi-disant Artaxerxès IV, tandis que les Perses restés fidèles au défunt roi Darius le couvraient de crachats, le bourraient de coups de poing et de gifles, transformant son visage en un masque de sang.

Alexandre, qui se dressait alors comme le vengeur de Darius et son successeur légitime, attendit que les Perses se fussent défoulés pour appeler Oxathrès. « Ça suffit, maintenant, lui dit-il. Fais-le conduire à Bactres, où un tribunal le jugera à mon retour. Aucun mal ne devra lui être fait jusque-là. » Il s'adressa ensuite à Ptolémée : « Tu as mené à bien une entreprise extraordinaire. J'ai appris que tu avais parcouru en trois jours une route qui en demande dix. Partageras-tu mon dîner, ce soir ?

— Je le partagerai », répondit Ptolémée.

La nuit tombait quand Alexandre regagna sa tente, où Leptine lui préparait un bain. Alors qu'il s'apprêtait à se glisser

dans la baignoire, on lui annonça la visite de Philippe, son médecin.

« Entre, l'invita-t-il. J'allais prendre un bain. Y aurait-il des malades parmi la troupe ?

— Non, sire. Tout le monde se porte relativement bien. J'ai une mauvaise nouvelle pour toi : la princesse Stateira a fait une fausse couche. »

Alexandre baissa la tête. « C'était… un garçon ? demanda-t-il, la voix brisée.

— Oui, d'après ce qu'on m'a rapporté », répondit Philippe. Le roi s'abstint de lui poser d'autres questions. La gorge serrée, le médecin se contenta d'ajouter : « Je suis désolé… je suis désolé. » Et il sortit.

43

Le cortège qui suivait l'armée du roi, parfois à plusieurs journées de marche, ne cessait de grossir. Il comportait des tribunaux, où l'on administrait la justice ; des théâtres ambulants, qui donnaient des représentations de drames populaires indigènes, ou de comédies et de tragédies appartenant au répertoire grec ; des bazars, qui vendaient ou achetaient toutes sortes de marchandises.

Les unions entre soldats macédoniens et jeunes indigènes se multipliaient. Il en résultait de nombreuses naissances d'enfants au sang mêlé. Tous ces gens considéraient désormais Alexandre comme un dieu, du fait de son aspect éblouissant, de son invincibilité et de sa capacité à balayer les obstacles naturels – en l'occurrence les plus hautes montagnes et les plus grands fleuves du monde.

Mais Alexandre se rendait compte que ce cortège finirait par causer la paralysie de l'armée, entravant ses mouvements et l'empêchant de réagir aux attaques avec la rapidité nécessaire. Il décida donc d'en renvoyer une partie avec Cratère sur la rive de l'Oxus, pour fonder une nouvelle Alexandrie. Plusieurs centaines de personnes s'y installèrent avec quatre cents soldats unis à des femmes de leur suite, et l'on dota cette communauté des institutions des cités grecques, notamment d'une assemblée élective et de magistrats. Le roi reprit ensuite la route vers le nord, traversant un territoire partiellement aride avant d'atteindre les rives d'un affluent de l'Oxus, que les indigènes appelaient « le Très Honorable », et auquel les Grecs attribuèrent le même nom : Polytimétos. Il y avait là une belle ville, Maracanda, que fréquentaient les Sogdiens et les Scythes asiatiques. Ceux-ci venaient des immenses territoires qui s'étendaient de l'autre côté du fleuve afin d'y vendre leurs produits : peaux, bétail, pierres dures, poussière d'or, ainsi que des esclaves capturés sur des terres lointaines. Des caravanes

indiennes y confluaient également après avoir franchi des cols montagneux.

Alexandre vira ensuite vers l'est, il marcha vers la ville la plus éloignée que les Perses eussent jamais ralliée dans cette direction. Cyrus le Grand l'avait lui-même fondée sur le fleuve Iaxartes en lui donnant le nom de Kurushkhat, qui voulait dire Cyropolis. Quand Alexandre y arriva, elle servait de forteresse aux amis des deux satrapes rebelles, Spitaménès et Dataphernès. Après avoir livré Bessos à Ptolémée ils avaient pris la tête des populations qui refusaient de se plier à l'autorité du nouveau souverain.

La ville était protégée par un vieux bastion de briques crues que les pluies et le vent avaient érodé, et surmontée de tourelles en bois. Sept villes mineures l'entouraient. En moins d'un mois, Alexandre les soumit l'une après l'autre et leur imposa une garnison macédonienne.

Décidant ensuite de fêter sa victoire, il invita ses compagnons et ses officiers supérieurs à un banquet.

Il les accueillit sur le seuil du palais, les embrassa sur la joue et les invita à s'asseoir à l'intérieur, où le service de symposion – cratère, coupes et puisettes – avait déjà été installé. Alors qu'ils s'asseyaient, d'autres invités se présentèrent : Oxathrès et les nobles de sa suite, vêtus de leurs somptueux costumes traditionnels. Le roi avait voulu les avoir à sa table car ils s'étaient distingués dans les assauts des villes rebelles.

Les Macédoniens les regardèrent prendre place sans prononcer un mot avant de se lancer des coups d'œil interdits. La voix d'Alexandre résonna alors dans ce silence embarrassant : « Nous avons capturé Bessos, mes amis, et nous avons occupé les villes rebelles grâce à la rapidité extraordinaire du détachement de Ptolémée, et avec l'aide de nos amis perses. Je dois à présent vous annoncer une décision importante : demain, je licencierai la cavalerie alliée des vétérans thessaliens. Je ne garderai que les plus jeunes d'entre eux, ceux qui sont arrivés avec les derniers renforts.

— Tu veux licencier les Thessaliens ? demanda Cleitos avec stupéfaction. Mais les Thessaliens nous ont sauvés de la défaite à Gaugamèle, l'aurais-tu oublié ? »

Le commandant des Thessaliens, que le roi avait à l'évidence informé personnellement de la situation, se garda de réagir.

« Je ne veux pas les renvoyer, mais nombre d'entre eux sont fatigués, d'autres désirent rejoindre leurs familles après toutes ces années de guerre, d'autres encore n'ont pas envie de participer à une expédition contre les Scythes.

— Contre les Scythes ? s'exclama Cratère. Nous allons affronter les Scythes ? Mais… personne n'a jamais pu les battre : Cyrus y a perdu la vie, l'armée de Darius a été anéantie par leurs forces, on ignore leur nombre exact, le lieu où ils se trouvent, et l'étendue de leur territoire. Ce serait comme si l'on s'enfonçait dans… le néant.

— C'est possible, répliqua Alexandre d'une voix calme. De toute façon, c'est bien ce que j'entends découvrir.

— Moi aussi », dit Héphestion.

Cratère en resta là. Il s'attaqua à contrecœur au rôti de mouton qu'on lui avait servi.

Tandis que les Perses bavardaient tout bas entre eux, entamant le silence des autres invités, Cleitos reprit la parole : « Et comment comptes-tu remplacer les trois magnifiques bataillons de la cavalerie thessalienne ?

— Par deux mille cavaliers perses qui ont suivi l'entraînement des Macédoniens, répondit le roi d'une voix ferme en plantant son regard dans le sien. Ils seront bientôt là. Je les ai appelés les Successeurs. »

À ces mots, les yeux du Noir se remplirent de colère : il se leva et dit : « Alors tu n'as plus besoin de nous, me semble-t-il ». Puis il se drapa dans son manteau et se dirigea vers la porte.

« Arrête-toi, le Noir ! Arrête-toi ! Ne me provoque pas, le Noir ! », s'écria le roi.

Mais Cleitos s'en alla en lui tournant le dos. D'autres invités l'imitèrent : le commandant des Thessaliens, les chefs de bataillon Méléagre et Polysperchon, ainsi que tous les officiers qui commandaient la cavalerie des hétairoï.

« Vous voulez partir, vous aussi ? », demanda Alexandre à ses amis.

Séleucos, qui était le plus froid et le plus calme de tous, le plus cynique en apparence, répondit : « Ne te fâche pas. Il n'est

rien arrivé d'inquiétant. Nous sommes là, et nous avons juré de te suivre jusqu'au bout du monde. Les autres peuvent faire ce que bon leur semble, nous n'avons pas besoin d'eux.

— Exact, l'approuva Léonnatos en abandonnant son air perplexe. Et puis, ces Scythes sont comme nous, faits de chair et d'os… je les ai vus, vous savez ? On les paie, à Athènes, pour faire régner l'ordre public. Ils se promènent avec des gourdins et des arcs, ils ne m'ont pas paru si terribles que ça. »

Ptolémée s'approcha et l'ébouriffa d'un geste rude. « Bravo Léonnatos, tu as raison. Mais n'oublie pas qu'ils sont d'une autre étoffe. Cratère a dit la vérité : ils ont fait mordre la poussière à Cyrus le Grand et fait ployer Darius Ier. Des armées entières ont pénétré sur leurs territoires immenses, où elles ont disparu sans laisser de traces. »

44

Au moment des adieux, Alexandre couvrit les Thessaliens de présents et leur attribua, comme aux autres vétérans, un salaire destiné à couvrir les dépenses du voyage de retour. Ces attentions adoucirent le ressentiment qu'ils éprouvaient à son égard. Elles suscitèrent même de l'émotion chez bon nombre d'entre eux. Un vétéran qui avait participé à toutes les batailles, du Granique à Artacoana, lui dit simplement : « J'ai appris que tu aligneras des barbares aux côtés de tes troupes et que tu les admettras parmi les officiers de ton haut commandement. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un bon choix, et pourtant chaque fois que nous avons grommelé et récriminé face à certaines de tes décisions, qui nous semblaient folles ou insensées, la suite des événements nous a toujours montré que tu avais raison.

« Nous avons envie de serrer nos familles dans nos bras, de revoir nos villes et nos villages, et l'idée de poursuivre les Scythes dans une prairie sans fin où il ne pousse ni un pied d'olivier ni une vigne, et ne se dresse pas une seule maison en cent jours de marche, ne nous disait franchement rien. Pourtant, et je parle ici au nom de tous mes camarades, nous regrettons de te quitter, sire. Nous perdrons le sommeil en t'imaginant dans cette lande déserte, entouré de barbares, mais rien, je le crains, ne peut changer ton destin. Combattre à tes côtés a constitué pour nous une expérience magnifique. Prends soin de toi, Alexandre. »

Le roi les passa en revue, monté sur Bucéphale. Il sourit ou lança un salut à chacun d'entre eux, il serra la main de ceux qu'il reconnut, ou dont il se rappela les prouesses sur le champ de bataille. Et il pleura vraiment en les voyant se mettre en route en rangées de huit tandis que le soleil incendiait l'horizon.

Le lendemain, les premières avant-gardes des cavaliers perses arrivèrent. Elles avaient été entraînées à l'arrière selon les techniques de combat macédoniennes, et équipées du même

armement que les soldats d'Alexandre. Ces hommes s'en distinguaient toutefois par leurs moustaches épaisses et leurs coiffures élaborées, ainsi que par l'usage du pantalon. En outre, ils approchaient le roi avec le cérémonial en usage auprès de Darius : en inclinant le buste et en lui envoyant un baiser. Les Macédoniens et les Grecs donnaient à ce rite le nom de proskynèse et le jugeaient barbare, digne des esclaves. Mais Alexandre l'accepta, montrant ainsi qu'il se considérait désormais comme le successeur légitime des empereurs achéménides.

Au-delà de Cyropolis coulait le grand fleuve Iaxartes, qui constituait la limite nord de l'avancée perse. Alexandre y parvint en une journée de marche, et planta son camp sur ses rives. Des rangs fournis de cavaliers scythes surgirent aussitôt de l'autre côté. Ils portaient des armes et des vêtements somptueux, défiaient leurs adversaires par des gestes et des cris, tiraient même des flèches vers eux.

Un homme à l'allure imposante, à la barbe noire et aux longs cheveux attachés par un ruban d'étoffe rouge, se détachait parmi eux. Il était vêtu d'une tunique à manches longues et d'un pantalon assorti, sur les côtés duquel courait une bande ouvragée en or. Sa poitrine était recouverte d'une cuirasse à écailles, et ses jambes de protections métalliques à la grecque. Il avait une épée à son ceinturon, un arc en bandoulière et un carquois accroché au harnachement de sa monture. Tous les chevaux arboraient des frontaux en métal ciselé et de magnifiques ornements en lames d'or fixés à la grosse bande de cuir qui protégeait la base de leur encolure.

« Que disent-ils ? », demanda Alexandre à son interprète.

Oxathrès, qui les comprenait, lui répondit : « Ils disent que tu es un couard et un lâche, que tu dois t'en aller aussitôt après leur avoir versé un tribut. Cent talents d'argent. »

Furieux, Alexandre poussa Bucéphale jusqu'à la rive du fleuve, indifférent à la pluie de flèches que les Scythes projetaient sur lui, tandis que Léonnatos et Ptolémée tentaient de le protéger à l'aide de leurs boucliers. Il s'écria : « Je n'ai pas peur de vous ! Je franchirai le fleuve et je vous poursuivrai où

que vous alliez, et même jusqu'au rivage de l'Océan septentrional s'il le faut !

— Penses-tu qu'ils aient compris ? demanda Séleucos avec son ironie habituelle.

— Peut-être pas, répondit Alexandre, mais ils ne vont pas tarder à saisir. Dis à Lysimaque de placer toutes nos catapultes sur la rive et de tirer sans répit. Demain, nous traverserons le fleuve et nous fonderons une ville : la dernière Alexandrie. »

Lysimaque disposa vingt catapultes sur deux rangées, le long du cours d'eau, et déclencha les tirs. Tandis que l'une d'elles décochait une salve de harpons, la suivante était rechargée, de façon à obtenir un tir continu et mortel. Les Scythes tombèrent par dizaines, et les autres s'enfuirent, effrayés par ces mystérieuses armes. Alors Alexandre ordonna aux Agrianes de franchir le fleuve à la nage et aux attaquants d'établir une tête de pont sur l'autre rive. Avant que la matinée ne se termine, Diadès de Larissa fut en mesure de lancer ses radeaux, fixés à des sacs en cuir remplis de paille et de balle, ainsi qu'il l'avait fait sur l'Oxus.

La Pointe débarqua sur l'autre rive avant que le soleil se couche, et Alexandre voulut y planter sa tente bien qu'Aristandre eût observé de mauvais présages tandis qu'il sacrifiait aux dieux.

Le devin arriva en pleine nuit, de fort mauvaise humeur, il refusa même de dîner sous le pavillon royal en compagnie d'Alexandre. Pendant ce temps, les hétairoï et un escadron de la cavalerie perse, essentiellement composé de Mèdes, d'Hyrcaniens et de Bactriens, traversaient le fleuve à la lumière des flambeaux. Les quelques indigènes qui se trouvaient sur l'autre rive purent admirer un spectacle impressionnant : une file interminable de chevaux et de cavaliers se déroulait dans la plaine en éclairant à leur passage les champs de blé et de millet, ainsi que la surface scintillante du fleuve.

Le lendemain, tandis que les ingénieurs s'employaient à tracer les contours d'Alexandrie Eschate, des milliers de cavaliers apparurent à l'horizon, alignés sur un front extrêmement large.

« Les Scythes ! s'écria Léonnatos. Alerte ! Alerte ! »

Les trompettes sonnèrent, l'infanterie lourde se rangea en carré autour du périmètre de la nouvelle ville, et la cavalerie en face.

« Que faisons-nous ? », demanda Cratère.

Un chef thrace, qui avait jadis combattu aux côtés de Philippe, s'avança. « Puis-je parler ? dit-il à Alexandre.

— Bien sûr », répondit le roi, les yeux toujours rivés sur le front menaçant qui progressait dans la plaine déserte.

— Je me suis battu contre les Scythes sur l'Istros avec ton père, et je m'en souviens encore. Malheur à ceux qui pénètrent sur leur territoire en s'éloignant trop de leurs bases ! Regarde cette prairie : elle s'étend jusqu'à l'Istros, jusqu'aux frontières de la Macédoine, sans autre interruption que le cours des grands fleuves, et ces gens-là, ajouta-t-il en indiquant les guerriers dont les armures d'écailles métalliques étincelaient au soleil, s'y déplacent comme des poissons dans l'eau. Ils savent s'orienter sur des milliers de stades sans le moindre repère. Ils se dressent maintenant devant toi en formation frontale, mais ce n'est pas ainsi qu'ils attaqueront. Dès qu'ils s'ébranleront, ils commenceront à galoper en cercle autour de nous en restant à portée d'arc, et ils nous inonderont de dards. Cette tactique permet de blesser des centaines d'hommes, parfois superficiellement, mais de façon suffisante à les mettre hors d'état de combattre.

« Les attaques provoquent en général des réactions. Or ces gens-là n'acceptent pas le combat, ils reculent, font semblant de fuir pour vous éloigner encore plus de vos bases, puis ils réapparaissent brusquement, comme des fantômes, et recommencent à vous encercler en décochant des nuées de flèches jusqu'à ce que vous vous écrouliez d'épuisement. C'est alors seulement qu'ils lancent un assaut frontal en exterminant les rescapés. Ils dépouillent leurs cadavres, les décapitent afin d'exhiber leurs têtes comme des trophées, les scalpent pour orner de cheveux leurs lances et leurs haches de combat.

— Une coutume intéressante », commenta Séleucos en passant une main dans sa chevelure.

Alexandre balaya les environs du regard. Il aperçut le Noir non loin de là, qui surveillait ses hommes, occupés à monter des

tentes. Depuis qu'il avait quitté la table du roi à Cyropolis le Noir se tenait à l'écart et lui parlait le moins possible, mais il ne put se dérober quand Alexandre l'appela d'un geste de la main.

« À tes ordres, sire ! répondit-il en s'abritant derrière cette formule impersonnelle dès qu'il fut à hauteur du roi.

— Je n'ai pas d'ordres à te donner, répliqua Alexandre. Je voudrais seulement que tu écoutes le récit de cet ami, qui s'est battu contre les Scythes sur l'Istros.

— Je les ai affrontés moi aussi, dit Cleitos.

— Alors, que proposes-tu ?

— De rebrousser chemin. »

Alexandre observa le vaste front ennemi qui semblait à présent immobile au milieu de la steppe. « Tu es libre de le faire, même si ton expérience et ton courage me seraient plus nécessaires que jamais, mais je n'ai pas l'habitude de reculer devant un ennemi en rase campagne.

— Je crois être en mesure de te faire une suggestion, reprit le Thrace.

— Laquelle ? demanda le Noir en s'impliquant à contrecœur dans la conversation.

— Envoyons en avant un groupe assez fort, d'environ un millier d'hommes, faisons-le défiler sur leur droite comme s'il se dirigeait vers l'intérieur et surveillons leurs mouvements à l'aide d'une estafette à cheval, disons un homme tous les cinq stades. S'ils ne bougent pas, envoyons un deuxième contingent avec une deuxième estafette…

— J'ai compris, dit Alexandre. Quand ils se décideront à attaquer, les estafettes nous avertiront, et nous les prendrons à revers avec toute la force qui nous est restée.

— Et le plus rapidement possible. Étant donné la situation, ces hommes-là nous seront précieux », ajouta le Thrace en indiquant les cavaliers du contingent perse.

Le Noir grimaça, mais il ne dit mot.

« Alors, le Noir, tu es des nôtres ? l'interrogea Perdiccas.

— Et où veux-tu que j'aille ? répondit l'interpellé.

— Qui partira le premier ? demanda Alexandre.

— Pour servir d'appât ? Mieux vaut que j'y aille, car je suis plus dur à mastiquer que les autres », répliqua le Noir.

Il fit sonner le rassemblement de son escadron, auquel il ordonna d'avancer au pas. Alignés par rangs de quatre, les hétairoï formaient une masse compacte et scintillante, marchant au rythme des roulements de tambour dans la plaine. Plus le temps passait, plus ils rapetissaient avec la distance. Mais l'estafette restait à portée de vue, tandis que la cavalerie scythe, surprise par cette manœuvre, ne savait comment réagir.

« Ils ne bougent pas, ils ne mordent pas à l'appât…, dit Ptolémée en secouant la tête.

— Alors envoyons-leur un second escadron, répliqua Alexandre. Vas-y, Perdiccas, et rapidement : plus vite tu rejoindras le Noir, mieux ce sera. Et emmène-les aussi », ajouta-t-il en montrant le contingent perse qui attendait les ordres au bord du campement.

Oxathrès approuva d'un signe de tête, et dès que les trompettes sonnèrent, il s'unit avec ses cavaliers de la steppe au détachement de Perdiccas.

Encore une fois, les Scythes demeurèrent sans réaction. Puis, comme s'ils obéissaient à un signal, ils firent volte-face et disparurent derrière les ondulations du terrain.

Alexandre donna l'ordre aux autres forces de se ranger, en attendant le signal d'une estafette.

Le ciel s'était voilé d'une étrange brume, à travers laquelle les rayons de soleil filtraient en jetant une lueur diaphane et laiteuse, qui brouillait les distances et la profondeur.

« Regarde ! s'exclama soudain Léonnatos. L'estafette ! Ils attaquent. »

45

Alexandre rassembla le reste de la cavalerie, et confia les escadrons et subdivisions d'auxiliaires à Ptolémée et aux autres compagnons ; puis il s'élança à la tête du deuxième détachement d'Oxathrès, composé d'une centaine de Scythes qui avaient longtemps appartenu à l'armée impériale en qualité de mercenaires.

Voulant avancer le plus discrètement possible, il demeura en contact avec les estafettes jusqu'à ce qu'elles lui apprennent que l'ennemi avait engagé le combat contre les détachements de Perdiccas et de Cleitos.

« Comment sont-ils rangés ? demanda le roi.

— Ils n'ont pas adopté de véritable formation : ils galopent autour de nos détachements en les inondant de flèches. Jusqu'à présent, les nôtres se sont protégés derrière leurs boucliers, mais cette défense ne peut durer.

— En effet, il est grand temps d'en finir », répondit Alexandre. Il convoqua ses compagnons et leur dit : « Nous allons avancer à une allure moyenne jusqu'à ce que nous les apercevions. À ce moment-là, les trompettes donneront le signal : Cleitos et Perdiccas briseront le cercle sur le devant, et s'ouvriront aussitôt en éventail en effectuant une conversion vers nous. Nous prendrons, quant à nous, les Scythes à revers en une manœuvre convergente. Ils n'auront pas d'issue. Pas même sur les côtés demeurés ouverts. Ne faites pas de prisonniers, s'ils refusent de se rendre. Et maintenant, à cheval ! »

Alexandre éperonna son bai de Sammatie, et le porte-étendard le rejoignit aussitôt, son drapeau rouge à la main. Le reste de l'armée lui emboîta le pas, se déployant en un vaste front sur quatre rangs seulement.

Une fois en vue des Scythes, le roi ordonna aux trompettes de sonner le signal convenu. Aussitôt Cleitos et Perdiccas

disposèrent leurs hommes en coin et chargèrent de front, rompant l'encerclement et galopant en ligne droite jusqu'à ce que le dernier d'entre eux se fût échappé du cercle ennemi. Puis ils se partagèrent en deux, et chaque moitié de l'armée effectua une large conversion en éventail. Réunis alors en un front unique et compact, ils rebroussèrent chemin en chargeant, lances basses.

C'est alors qu'Alexandre surgit de l'autre côté, avec ses escadrons déjà lancés au pas de charge. Surpris et totalement encerclés dans un espace réduit, les Scythes durent s'engager dans de durs corps à corps. Furieux d'être tombés dans ce piège au beau milieu de leur plaine océanique, comme des poissons dans un filet, ils tentèrent de rompre l'encerclement. Mais le terrain plat et régulier permettait aux Macédoniens de demeurer très compacts et de faire valoir la supériorité de leur armement lourd.

Les Scythes se battirent avec un acharnement féroce, subissant des pertes massives. Quand, dans l'après-midi, ils comprirent qu'ils étaient voués au massacre, ils se ruèrent tous dans une brèche, qui s'était soudain ouverte dans le front ennemi. Menés par leur chef, ils réussirent à s'échapper et à disparaître.

Les soldats macédoniens poussèrent des cris de joie en levant leurs lances vers le ciel, mais le roi les arrêta. « Ce n'est pas terminé, dit-il. Nous allons maintenant les poursuivre jusque dans leurs villages, et nous ferons en sorte qu'ils se souviennent à jamais d'Alexandre et de ses hétairoï. »

Mais tandis qu'il s'apprêtait à donner le signal du départ, des courriers surgirent du camp avec un message des commandants de l'infanterie.

« Sire, le satrape Spitaménès a soulevé les Bactriens et les Sogdiens, ils attaquent Maracanda. Les commandants veulent savoir ce qu'ils doivent faire.

— Laissez une garnison dans la nouvelle ville et retournez à Maracanda. Je vous y rejoindrai dès que j'aurai achevé mon incursion. »

Après le départ des courriers, Alexandre se remit en marche dans la plaine, guidé par Oxathrès. Ils avançaient désormais au

pas sur les traces des cavaliers scythes, et l'immense étendue qui s'ouvrait devant eux les remplissait d'étonnement et de perplexité. Le terrain, dépourvu de relief, était entièrement nu : il n'y avait pas un arbre, pas une pierre ou un caillou à sa surface. Derrière eux, les montagnes du Paropamisos se teignaient de rose sous la lumière du couchant, et les cimes enneigées scintillaient dans le ciel.

Comme s'il réfléchissait à voix haute, Ptolémée dit : « Dans l'île d'Eubée, les villes de Chalcis et d'Érétrie luttèrent férocement entre elles pendant cinquante ans pour la possession d'une plaine de trente-cinq stades.

— Oui, lui fit écho Perdiccas, et ici on peut embrasser l'horizon du regard sans voir d'obstacles ou de signes de présence humaine.

— Et pourtant, ils n'ont pas pu disparaître dans le néant, observa Héphestion. Ce ne sont pas des fantômes.

— Ce sont des nomades, expliqua Oxathrès derrière eux. Ils vivent avec leurs familles sur des chariots attelés à des bœufs. Ils se nourrissent de lait et de viande, et leurs montures sont si résistantes qu'ils peuvent chevaucher des jours et des nuits entières sans s'arrêter.

— Jusqu'où s'étendent leurs terres ? », l'interrogea Alexandre qui n'avait pas oublié les récits de son père et les batailles qu'il avait menées contre les Scythes, au-delà de l'Istros.

« Personne ne le sait, répondit le Perse.

— Selon certains, intervint Séleucos, elles confinent avec les Hyperboréens au nord, et à l'est avec les Issédones, qui se nourrissent exclusivement de lait de jument.

— Risquons-nous de nous perdre ? demanda Léonnatos en scrutant d'un air inquiet l'immense steppe.

— Impossible, le rassura Séleucos. Nous avons les montagnes dans le dos et l'Iaxartes à notre gauche. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il vaudrait mieux rebrousser chemin, étant donné la situation à Maracanda. »

Alexandre poursuivit sa route en silence : il entendait ainsi mettre ses compagnons à l'épreuve, mesurer leur fidélité, leur amitié et leur détermination face à ces terres inconnues.

Soudain, les traces des Scythes disparurent complètement, comme si leurs chevaux s'étaient envolés.

« Par Zeus ! », s'exclama Perdiccas.

Oxathrès sauta à terre et examina le terrain. « Ils ont bandé les sabots des chevaux, ils ne laissent donc aucune trace sur cette herbe sèche. Mes Scythes parviendront toutefois à les débusquer.

— Alors continuons », ordonna le roi.

Ils reprirent leur route et marchèrent jusqu'à ce que la nuit tombe. Le paysage fut englouti par l'obscurité, et les éclaireurs scythes d'Oxathrès furent eux aussi contraints de se résigner. Alexandre déclara alors qu'il était temps d'observer une pause, et les trompettes embouchèrent leurs instruments pour en avertir les soldats. Ceux-ci étendirent leurs manteaux sur le sol et s'y assirent pour consommer un repas frugal composé de pain et de viande séchée. Ils burent de l'eau à leurs gourdes en songeant qu'ils n'avaient jamais dîné aussi chichement depuis bien longtemps. Et pourtant, il régnait une grande paix dans ces lieux : la lune, presque pleine, surgissait derrière les montagnes en illuminant la vaste plaine et en faisant scintiller les eaux du fleuve, et les constellations apparaissaient dans le ciel limpide. Mis à part l'est, où l'on apercevait des éclairs, le monde était plongé dans la tranquillité du soir. Les guerriers asiatiques s'étaient rassemblés en cercle, certains avaient même réussi à allumer du feu.

« Comment font-ils ? demanda Héphestion, qui frissonnait de froid. Je n'ai pas vu un seul buisson dans un rayon de cent stades.

— Des crottes, répondit Oxathrès avec un air de profond mépris.

— Des crottes ? répéta Séleucos en levant les sourcils.

— Des crottes de mouton, de cheval, de chèvre. Ils en remplissent un sac et les brûlent, une fois séchées.

— Ah !

— C'est un sacrilège, pour nous : profanation du feu. En Perse, cette pratique entraîne une condamnation à mort, mais ce sont des… », et il prononça un mot qui signifiait « barbares » dans sa langue natale.

« Malgré tout, ce dîner est agréable, n'est-ce pas ? dit Alexandre pour changer de sujet de conversation.

— Quand on a faim…, approuva Héphestion.

— Et ces lieux…, reprit Alexandre. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Il n'y a pas une seule maison à portée de vue. » Il se tourna vers Oxathrès. « À ton avis, Alexandrie Eschate vivra-t-elle ?

— Elle vivra, répondit le guerrier perse. Quand les soldats partent, les marchands arrivent et les villes se remplissent de gens, de troupeaux, de vie. Elle vivra. »

Ils dormirent toute la nuit, protégés par un double cordon de sentinelles à cheval qui pouvaient facilement surveiller la plaine que la lune éclairait. À l'aube, ils reprirent leur poursuite. Au bout de trois jours, ils découvrirent sur le sol des empreintes de roues et parvinrent rapidement en vue d'un village semi-ambulant. Il était composé d'un triple cercle de chariots aux toits en peaux tannées et appartenait au chef scythe qui s'était enfui au cours de la bataille.

Oxathrès le reconnut aux insignes qui étaient hissés sur le chariot de tête : une hampe en bois avec deux bouquetins de bronze qui s'affrontaient, cornes contre cornes. « C'est un roi, dit-il. Celui qui a une bande rouge autour du front, peut-être… Il n'a plus d'issue. Il doit penser : « Comment m'a-t-il rejoint au cœur de ma plaine, comment a-t-il trouvé le chemin sur cette terre uniforme ? »

Au signe d'Alexandre, ses compagnons déployèrent leurs détachements respectifs autour de la petite ville sur roues. Droits sur leurs montures, leurs longues lances au poing, l'allure des cavaliers semblait surhumaine dans ces lieux solitaires. La musculature brillante de leurs destriers, les pointes aiguisées de leurs armes, la splendeur de leurs armures et de leurs casques aux cimiers agités par la brise de l'aurore exprimaient un sentiment de puissance irrésistible.

Soudain, un son de cor déchira le silence irréel de ce petit matin, avant de s'éteindre aussitôt dans l'immensité de la plaine. Le roi scythe sortit, monté sur un superbe étalon pommelé, bien différent des petits chevaux bourrus de ses hommes – était-ce un présent d'un roi voisin, ou le fruit d'une

razzia ? Il portait encore sa tenue de combat, son diadème écarlate, son pectoral et sa cuirasse à écailles. Il était suivi de son épouse, qui marchait à pied, coiffée d'un couvre-chef très haut en lames d'or à bandes parallèles, vêtue d'un long voile rouge, d'une tunique cramoisie dont les bords étaient ornés de plaquettes en lames d'or, et d'une jupe qui recouvrait ses chaussons de laine brodés. Elle tenait par la main une fillette d'environ douze ans – sa fille, à en juger par leur ressemblance.

Le chef observa les alentours, comme s'il passait en revue la formation de guerriers cuirassés qui avait surgi du néant, puis, d'un pas sûr, il s'approcha d'Alexandre et s'adressa à lui. Oxathrès avait demandé à l'un de ses mercenaires scythes de traduire son discours en perse. Il le traduisait lui-même en grec à l'intention d'Alexandre :

« Personne, de mémoire d'homme, n'avait jamais osé s'enfoncer dans les terres des Scythes. Personne n'avait réussi à les battre et à les surprendre au cœur de leur territoire. J'ai entendu dire que tu avais vaincu le roi des Parshas et que tu lui avais enlevé son royaume. De deux choses l'une : ou tu es un dieu, ou un dieu est avec toi. En me battant contre toi, j'ai perdu mes meilleurs guerriers et j'ai sauvé ma vie à grand peine. Je suis venu t'offrir la paix et, en gage de ce pacte, je te donne la main de ma fille. »

À ces mots, la reine poussa la fillette vers Alexandre. Celui-ci vit que ses longs cils noirs étaient humides et ses yeux remplis de larmes.

Il mit pied à terre et lança un regard ému à l'enfant, qui lui rappelait sa sœur Cléopâtre au même âge, et un peu plus tard, à l'époque où il était parti pour Miéza afin de suivre l'enseignement d'Aristote… Combien de temps s'était écoulé depuis lors ?

« Je ne veux pas emmener ta fille : elle a encore besoin de l'amour et des soins de sa mère, répondit-il. Un serment devant le ciel, qui surplombe les têtes des hommes, et devant la terre, qui nous accueillera un jour dans son sein, suffit à sceller un pacte entre deux rois. Ainsi qu'une poignée de main. »

Il attendit que l'interprète eût traduit ses paroles, et il tendit la main au roi scythe, qui la lui serra en levant l'autre d'abord vers le ciel, puis en tournant la paume vers la terre.

« Je me nomme Dravas, dit-il en plantant ses yeux dans ceux du jeune étranger aux cheveux dorés. Et toi ?

— Alexandre, et je peux revenir à n'importe quel moment, de n'importe quel endroit. »

Il prononça ces mots sur un tel ton et avec un tel regard que le roi scythe ne douta pas un instant de leur véracité.

46

Le lendemain matin, ils se remirent en marche vers l'ouest dans le but de rallier le fleuve Iaxartes, mais ils parvinrent dans une région désertique tellement brûlée par le soleil que les hommes se jetèrent aussitôt sur leurs réserves d'eau. Les soldats de la cavalerie légère, qui avaient accompli les efforts les plus durs en effectuant des missions de reconnaissance et des rondes, furent les premiers à les épuiser, aussi Alexandre donna-t-il l'ordre de leur attribuer ses provisions personnelles. Au bout d'une journée de marche dans de telles conditions, leur soif devint insupportable. Le roi se désaltéra à une mare, au fond d'une dépression, et il fut bientôt pris de terribles douleurs à l'abdomen, puis d'une grosse fièvre et d'une violente dysenterie.

Héphestion lui fit fabriquer une civière, sur laquelle il le transporta pendant les deux jours suivants, en proie au délire, dévoré par la soif, souillé par ses excréments, que l'absence d'eau ne permettait pas de nettoyer, tourmenté par un nuage de mouches.

« Si nous ne trouvons pas le gué au plus vite, il risque de mourir, dit Oxathrès. Je pars en éclaireur. Suivez mes traces. Si vous capturez du gibier, mangez-en la chair crue. Mais que personne ne boive l'eau que refusent les mercenaires scythes. »

Il disparut vers l'ouest avec un groupe de cavaliers sogdiens particulièrement résistants à la chaleur et à la soif, tandis que la colonne poursuivait sa route au pas sous un soleil implacable. Il ne revint qu'au cœur de la nuit, et s'enquit aussitôt de la santé du roi. « Comment va-t-il ? »

Héphestion secoua la tête sans répondre. Alexandre gisait sur le sol dans la puanteur de ses excréments, les lèvres gercées et brûlées, il respirait avec difficulté.

« J'ai trouvé le gué, dit le Perse. Et j'ai apporté de l'eau pour boire, mais pas pour se laver. »

Alexandre but, et avec lui ceux qui risquaient de mourir de soif, puis tout le monde se remit en marche dans la nuit pour atteindre l'Iaxartes aux premières lueurs de l'aube. On plongea le roi dans l'eau froide, et on l'y laissa jusqu'à ce que sa température commence à baisser. Il reprit lentement conscience et demanda : « Où suis-je ?

— Sur le gué, expliqua Oxathrès. Il y a du poisson frais et du bois pour le cuire.

— Ton grec s'améliore », dit Alexandre en rassemblant ses forces.

Ils rejoignirent le reste de l'armée aux environs de Maracanda, où les attendait une amère surprise. Les commandants des pézétairoï avaient attaqué de façon inconsidérée les troupes de Spitaménès sur le fleuve Polytimétos et avaient subi une défaite cuisante. Mille soldats, ou presque, avaient perdu la vie, et plusieurs centaines avaient été blessés. Les bûchers funéraires brûlèrent des journées entières sous un ciel sombre et brumeux.

Leptine fondit en larmes quand le roi lui apparut dans un état si misérable. Elle le lava, lui passa des vêtements propres et ordonna à plusieurs hommes de l'éventer nuit et jour à l'aide de flabella en plumes. Accouru à son chevet, Philippe se rendit compte que sa fièvre était encore très élevée, et que chaque soir, au coucher du soleil, le roi se mettait à délirer. Fort de l'enseignement de son maître Nicomaque, il envoya des cavaliers hyrcaniens ramasser de la neige sur les montagnes. Il en recouvrait le corps d'Alexandre chaque fois que sa température augmentait, et Leptine changeait à plusieurs reprises, au cours de la nuit, le linge froid qu'elle avait posé sur le front du souverain. Le médecin commença à le nourrir de pain sec et de pommes vertes jusqu'à ce que ses diarrhées diminuent.

« Tu vas sans doute t'en tirer », lui dit-il quand il le vit reprendre des couleurs une fois la fièvre tombée. « Mais si tu continues à te comporter de la sorte, personne ne pourra te sauver, pas même Asclépios, qui a, paraît-il, le pouvoir de ressusciter les morts.

— Je crois que tu es plus doué qu'Asclépios, iatré », répondit son patient royal avant de se rendormir.

Dès qu'il fut en mesure de donner des ordres, Alexandre interdit aux rescapés de la bataille de parler de la défaite à qui que ce soit, pour éviter que le découragement ne se répande dans les rangs. Puis il lança Perdiccas, Cratère et Héphestion contre les forces de Spitaménès. Les rebelles furent repoussés vers les montagnes, où Alexandre renonça à les poursuivre car on approchait à présent de l'hiver, et une telle entreprise eût constitué une folie. Il décida de retourner à Bactres, ville dans laquelle Bessos était prisonnier, afin d'affirmer son autorité le long des frontières septentrionales de l'empire, et de voir jusqu'où s'étendaient les territoires des Scythes.

Il franchit une nouvelle fois l'Oxus sur le pont d'outres qu'il y avait installé, et s'enfonça dans une région en grande partie désertique, une plaine immense qui s'étirait au nord vers un horizon brumeux. De temps à autre, il croisait des caravanes de chameaux de Bactriane qui se dirigeaient vers l'ouest, et il lui arrivait d'être suivi à distance par des cavaliers scythes, reconnaissables à leurs vêtements aux couleurs vives, leurs pantalons décorés, leurs armures à écailles très caractéristiques. Un soir, tandis qu'on se préparait à monter le camp, un de ses éclaireurs revint avec une nouvelle stupéfiante : « Des Amazones ! »

Séleucos ricana : « C'est à cause de nos maigres réserves d'eau qu'on sert du vin pur à nos troupes ?

— Je ne suis pas soûl, commandant, répliqua le soldat d'un air sérieux. J'ai vu des guerrières rangées sur la hauteur qui nous fait face.

— Moi, je ne me bats pas contre les femmes, affirma Léonnatos sur un ton solennel. À moins que…

— Mais elles ne sont pas animées d'intentions agressives, précisa le soldat, elles nous souriaient ! Celle qui semblait être leur chef était d'une grande beauté et… » En se retournant pour indiquer au roi le lieu où cette rencontre s'était produite, il vit que la femme dont il parlait s'avançait vers eux, escortée par quatre de ses compagnes.

« Laissez-les venir, ordonna Alexandre en passant instinctivement une main dans ses cheveux, comme pour les recoiffer. Il est possible que nous ayons vraiment pénétré dans les territoires des Amazones. »

La belle guerrière mit pied à terre, imitée par ses compagnes. On pouvait distinguer le reste de leur groupe, occupé à dresser une tente un peu plus loin. Une seule tente, au milieu de ces terres immenses.

Le roi alla à sa rencontre, flanqué d'Héphestion et de Cratère tandis qu'un murmure d'étonnement parcourait les rangs et le cortège. Callisthène, qui avait tout juste appris la nouvelle, se frayait un chemin dans la foule à coups de coude. Intriguée par cet événement étrange, Leptine s'était elle aussi approchée.

Face à Alexandre, la reine guerrière ôtait déjà son couvre-chef, une sorte de casque conique pourvu de couvre-joues, libérant de magnifiques cheveux, noirs et brillants, rassemblés en une longue tresse qui lui tombait jusqu'à la taille, ou presque.

Agée d'environ vingt ans, elle était fort différente des Amazones que Bryaxis et Scopas avaient sculptées sur les bas-reliefs du Mausolée d'Halicarnasse, ou que Zeuxis et Parrhasios avaient peintes sur le « Portique peint » d'Athènes.

Hormis son visage d'un beau teint olivâtre, elle était entièrement couverte. Elle portait un pantalon de laine bleue aux broderies rouges, ainsi qu'une tunique en cuir serrée à la taille qui s'évasait sous les genoux. Une épée et une gourde remplie d'eau étaient accrochées à sa ceinture, et elle avait en bandoulière un arc et des flèches, les armes typiques des Amazones dans l'imaginerie populaire, mais pas de bouclier en demi-lune.

Elle plongea ses grands yeux sombres dans ceux d'Alexandre et prononça des mots que personne ne saisit.

Alexandre se tourna vers Oxathrès : « Tu as compris ? » Le Perse secoua la tête négativement.

« Et tes Scythes ? »

Oxathrès échangea quelques mots avec eux, mais, pas plus que lui, ils n'avaient saisi ces paroles.

« Je ne te comprends pas », dit Alexandre en souriant. Maintenant qu'il faisait face à lune des créatures mythologiques

qui avaient peuplé ses rêves d'enfant, il regrettait de ne pouvoir communiquer avec elle.

La jeune fille dit encore quelques phrases en rendant son sourire au roi et en s'aidant de gestes, mais elle n'obtint aucun résultat.

Soudain, une voix s'éleva dans le dos d'Alexandre : « Moi, je la comprends. » Le roi se retourna brusquement, car il s'agissait d'une voix féminine. « Leptine ! »

Leptine avança et, à la stupeur générale, s'entretint avec la jeune guerrière.

« Comment est-ce possible ? », s'écria Callisthène, surpris par un événement aussi prodigieux. Mais Alexandre se souvint d'une nuit d'hiver qu'il avait passée avec elle dans le vieux palais de ses ancêtres, à Aigai : elle avait alors prononcé des mots étranges dans son sommeil. Il se souvint aussi du tatouage qu'elle portait à l'épaule, identique à l'image qu'il voyait maintenant gravée sur une plaquette d'or au cou de l'Amazone : un cerf couché aux bois imposants.

« Ce genre de choses arrive parfois, intervint Philippe le médecin. Xénophon relate un épisode de ce genre : en Arménie, un esclave comprit soudain la langue des Chalybes, un peuple dont il ignorait tout. »

Leptine ne cessait de parler. L'hésitation du début s'était désormais transformée en assurance, même si les mots semblaient s'échapper laborieusement de son esprit, comme s'ils surgissaient des abîmes de sa mémoire. Alexandre s'approcha et découvrit son tatouage, qu'il montra à la jeune guerrière. « Le reconnais-tu ? », l'interrogea-t-il. Il devina aussitôt, à sa réaction, que non seulement elle l'avait reconnu, mais qu'il possédait pour elle une grande valeur.

Les deux femmes discutèrent encore dans leur langue mystérieuse, puis l'Amazone serra les mains de Leptine, lança un regard au souverain étranger et regagna sa tente.

« Que t'a-t-elle dit ? demanda Alexandre à Leptine après le départ de la jeune fille. Tu appartiens à leur peuple, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Leptine, je suis une des leurs. J'ai été enlevée à l'âge de neuf ans par une bande de guerriers

cimmériens, et sans doute vendue à un marchand d'esclaves dans un bazar du Port. Ma mère était la reine d'une de ces tribus féminines, et mon père un noble scythe, qui vivait le long du Tanaïs.

— Une princesse, murmura Alexandre en pressant les mains de Leptine. Voilà qui tu es.

— Qui j'étais, le corrigea-t-elle. Le temps a passé, irrémédiablement.

— Ce n'est pas vrai. Tu peux maintenant retourner avec ton peuple, reprendre la place qui t'appartient. Tu es libre, et je te donnerai une riche dot : de l'or, du bétail, des chevaux.

— Ma place est près de toi, mon seigneur. Je n'ai personne d'autre au monde, et ces femmes sont des étrangères pour moi. Je ne les rejoindrai que si tu me repousses, si tu me contrains à partir.

— Je ne t'obligerai pas à faire une chose que tu refuses, et je te garderai à mes côtés tant que je vivrai, si tu le désires. Mais dis-moi pourquoi cette jeune fille est venue jusqu'à nous ? Pourquoi a-t-elle planté sa tente à cet endroit ? »

Leptine baissa les yeux comme si la honte, ou la pudeur, l'empêchait de répondre à ces questions, mais elle finit par expliquer : « Elle a dit qu'elle était la reine des guerrières qui vivent entre l'Oxus et le rivage de la mer Caspienne. Elle a entendu dire que tu étais l'homme le plus fort et le plus puissant du monde, elle pense que tu es le seul digne d'elle. Elle t'attend sous cette tente et t'invite à passer la nuit auprès d'elle. Elle espère… que tu la rejoindras et que vous concevrez un fils ou une fille, à qui elle remettra un jour son sceptre. »

Elle se cacha le visage derrière les mains et s'enfuit en pleurant.

47

Alexandre observait la tente solitaire qu'il distinguait à grand-peine dans l'obscurité, au milieu de la prairie, tandis que les pleurs dociles de Leptine parvenaient à ses oreilles. Il était ému par le double prodige que ces terres lui avaient réservé : l'apparition d'un groupe d'Amazones en un lieu si éloigné du fleuve Thermodon qui, selon la légende, coulait aux confins de leur territoire, et les retrouvailles de Leptine avec son peuple, dont la langue avait brusquement jailli de son esprit. Il songeait aux innombrables découvertes qu'il lui restait à faire, aux mystères qui se dévoileraient devant lui, aux terres à explorer et à la brièveté de l'existence humaine.

Il aurait aimé aider Leptine, qui luttait contre le tumulte et les sentiments de ses deux vies, si différentes, soudain entrées en collision. Mais il était surtout animé par la curiosité à l'égard de cette femme mystérieuse qui l'attendait au milieu de la steppe, dans la pénombre de la nuit. Il enfourcha son cheval et se dirigea vers la tente solitaire, armé de sa seule épée. Le voyant, Héphestion fit signe à quelques hommes de la Pointe de le suivre. « Placez-vous discrètement autour de la tente, ordonna-t-il, et au moindre signal suspect, précipitez-vous au secours du roi. Emmenez Péritas : en cas de danger, il n'y a pas plus rapide que lui. »

Les hommes s'éloignèrent aussitôt dans l'obscurité et se déployèrent autour de la tente. Le soldat qui avait pris Péritas en laisse s'accroupit dans l'herbe près du molosse. La nuit s'écoula sans embûche, et le sommeil de Péritas ne fut troublé que par le passage de plusieurs animaux sauvages dans la steppe silencieuse. Il dressait alors les oreilles et pointait le nez dans leur direction.

Personne ne sut ce qui se produisit cette nuit-là, si un fils d'Alexandre fut conçu dans le sein de cette reine pour grandir

comme un cheval sauvage, courir dans ces étendues solitaires, pauvre et libre, sous l'œil du soleil et sur les ailes du vent.

Le roi revint avant que le jour se lève, les yeux brillant d'une lumière intense et fébrile, comme s'il descendait de l'Olympe.

L'armée se remit en marche vers l'ouest et atteignit un fleuve qu'Alexandre voulut descendre car il était curieux de savoir s'il se jetait dans l'Océan septentrional. Mais au bout de trois jours de marche, la steppe se transforma en désert et le fleuve se tarit dans ses sables enflammés. Alors la troupe continua son chemin vers l'ouest, parcourant quatre étapes de cinq parasanges avant de trouver un nouveau cours d'eau, qu'elle descendit également. Cette fois encore, il fut englouti par les crevasses causées par la terre assoiffée.

Ptolémée rejoignit le roi, qui scrutait d'un air inquiet l'horizon, brouillé par les reflets de la chaleur. Il posa une main sur son épaule et lui dit : « Rebroussons chemin, Alexandre, il n'y a plus rien là-bas, à l'exception des cauchemars causés par le climat. Si la terre avale les fleuves avant même qu'ils ne puissent se jeter dans la mer, c'est sans doute en vertu d'une terrible raison qui nous échappe. Une mère pourrait-elle dévorer son fils après l'avoir mis au monde ? »

Callisthène observait, lui aussi, ce phénomène déconcertant. Ses connaissances en matière de physique et de philosophie lui suggéraient des réponses que la peur effaçait aussitôt en jaillissant du plus profond de son esprit.

« C'est justement à ces questions que j'aimerais trouver des réponses, Ptolémée, répliqua le roi sans se retourner. Si mes forces me le permettaient, je voudrais suivre les formes illusoires de ces cauchemars, de ces spectres qui peuplent l'horizon. Ulysse eut la chance d'entendre le chant des sirènes, alors qu'il était attaché au mât de son navire, mais il ne révéla jamais la teneur de ce chant. Il emporta son secret dans sa tombe en un lieu lointain et caché, là où le poussèrent les vaticinations de Tirésias, ce but si longtemps recherché de son dernier voyage… »

Ils se remirent en chemin vers le sud. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des hauteurs de la Margiane, l'eau et la végétation, les plantes et les animaux réapparurent. Sur la rive

d'un fleuve, le roi fonda une autre ville, qu'il appela Alexandrie de Margiane. Il y installa les peuples semi-nomades qui vivaient dans les environs ainsi qu'une partie des hommes et des femmes de sa suite. Il y laissa une garnison de cinq cents Macédoniens, Grecs et Thessaliens, unis à des femmes asiatiques qui marchaient avec une incroyable constance dans le sillage de l'armée. Les hommes qu'il cantonna semblaient avoir oublié les familles qui les attendaient dans leur patrie, et perdu la mesure du temps écoulé depuis leur départ.

Il parvint à Bactres vers la fin de l'automne pour y passer l'hiver. Il ordonna que le procès de l'usurpateur Bessos s'y déroule selon le rite perse. Oxathrès rassembla le conseil des juges anciens et fit comparaître le prisonnier devant eux. Les mutilations qu'il lui avait infligées la nuit de sa capture, dans la campagne qui s'étendait autour de Kurushkhat, avaient cicatrisé, mais elles lui donnaient un aspect encore plus inquiétant, de mort vivant.

Le procès dura peu de temps, et quand on demanda à Bessos s'il entendait se disculper, il ne prononça pas le moindre mot. Il se dressa avec dignité devant ses ennemis, lui qui avait voulu sauver l'honneur de l'Empire perse, humilié par la double défection de Darius, lui qui avait tenté de repousser l'envahisseur.

Le verdict fut émis, et il était terrible : il sanctionnait l'assassin de la personne sacrée du roi et l'usurpateur du trône des Achéménides. L'écartèlement.

Bessos fut déshabillé et conduit dans un lieu destiné depuis longtemps à l'exécution de cette sentence. Deux saules, longs, minces et assez proches, étaient fléchis jusqu'au sol de manière à ce qu'ils s'entrecroisent. On avait relié leur cime à un piquet au moyen d'un câble. Le prisonnier fut amené sous l'arc que formaient les deux troncs et attaché par les chevilles et les poignets à l'extrémité de ces deux montants : il était ainsi suspendu à cinq coudées du sol.

Les Perses et les habitants de Bactres assistaient à ce spectacle barbare, ainsi qu'un certain nombre de Macédoniens et de Grecs. La princesse Stateira avait quitté Zadrakarta tout exprès. Vengeance était ainsi faite à son père, qu'elle avait

enterré et longuement pleuré dans la nécropole royale de Persépolis, désormais abandonnée. Elle était assise à côté d'Alexandre, immobile et blême.

À un signe des juges suprêmes, les bourreaux s'approchèrent des câbles en brandissant une hache. À un second signe, ils abattirent au même instant leur instrument d'un coup sec. Les deux troncs se redressèrent, la puissante musculature de Bessos se tendit et son corps fut écartelé. Il y avait encore une ombre de vie dans ses yeux quand les oiseaux de proie, qui planaient éternellement sur ces lieux de supplice, se posèrent pour banqueter.

Alexandre passa l'hiver à Bactres avec Stateira et toute la cour. Aidé d'Eumène, il écrivit de nombreuses missives aux satrapes de ses provinces : à Antigone, dit le Borgne, qui gouvernait l'Anatolie, à Mazéos en Babylonie, et à Artabaze, en Pamphylie. Il s'enquit de la santé de Phraatès et demanda au vieux satrape si son petit-fils s'était remis de la perte de ses êtres chers, s'il menait une vie sereine dans son palais du bord de mer. Il avait commandé une petite charrette à ses forgerons, qu'il enverrait au jeune Perse, avec deux poulains scythes.

Il reçut une lettre de sa mère Olympias et une missive de Cléopâtre, qui lui parlait de son existence dans le palais de Boutrotos et lui confiait sa nostalgie :

Les nouvelles de tes aventures me parviennent comme assourdies et déformées par la distance, et il me semble impossible, moi qui suis ta sœur, de ne pouvoir te voir, de ne pouvoir savoir quand tu reviendras, quand tu mettras fin à cette interminable entreprise.

Je souffre de ton absence et de ma solitude. Je t'en prie, permets-moi de te rejoindre afin que je puisse admirer moi-même les merveilles que tu as accomplies, les splendeurs des villes que tu as conquises.

Je te remercie des présents que tu ne cesses de m'envoyer, et dont je suis très fière, mais t'embrasser à nouveau, où que ce soit, dans les étendues glaciales de la Scythie, ou dans les déserts de la Libye, serait mon plus beau cadeau. Je t'en prie, appelle-moi, Alexandre, et je volerai vers toi en défiant les flots tempétueux de la mer et les vents contraires. Prends soin de toi.

Alexandre dicta à Eumène une réponse affectueuse mais inflexible, et il conclut sa lettre ainsi :

Mon empire n'est pas totalement pacifié, ma douce sœur, et je dois te demander de patienter encore. Quand tout sera achevé, je t'inviterai à me rejoindre afin que tu prennes part à notre joie à tous, et que tu puisses assister à la naissance d'un monde nouveau.

Puis il se tourna vers Eumène : « La prose de Cléopâtre ne cesse de s'améliorer, elle doit recevoir l'enseignement d'un excellent maître de rhétorique.

— C'est vrai, admit Eumène. Et pourtant, ces images fleuries et ces ornements rhétoriques masquent une affection sincère. Cléopâtre t'a toujours aimé, elle t'a toujours protégé contre la colère de ton père. Ne te manque-t-elle pas ?

— Terriblement, répondit Alexandre, tout comme ces années-là. Mais je ne peux m'abandonner aux souvenirs : la tâche que je me suis fixée occupe mon esprit, comme un impératif à qui tout doit être sacrifié, et auquel on ne peut s'échapper.

— Auquel tu ne veux échapper, répliqua Eumène.

— Crois-tu donc que je le pourrais, si je le souhaitais ? Les dieux sèment dans nos cœurs des rêves, des désirs et des aspirations qui nous dépassent souvent. La grandeur d'un homme correspond à l'écart qui sépare sa visée des forces que la nature lui a données quand elle l'a engendré.

— Bessos en est un exemple parfait.

— Philippe aussi.

— Philippe aussi », admit Eumène en baissant les yeux.

Ils se turent tous deux, comme si l'ombre du grand roi assassiné flottait soudain dans ces lieux, tirée du silence et de l'oubli.

Alexandre entretenait aussi des contacts avec les villes qu'il avait fondées dans les provinces les plus lointaines de l'empire. Il écrivait personnellement aux chefs militaires et aux magistrats de ces modestes communautés, installées aux limites de territoires inaccessibles et inconnus. Il envoyait également des missives à Aristote, décrivant leurs règlements et leurs constitutions, afin d'enrichir sa collection.

Il lui arrivait de recevoir de ces avant-postes perdus des lettres rédigées dans un grec rudimentaire ou en dialecte macédonien : c'étaient, la plupart du temps, des appels à l'aide contre les attaques extérieures, contre les assauts de populations férocement jalouses de leur identité. La révolte de Spitaménès se propageait partout. Le pacte en vertu duquel Bessos avait été livré à Alexandre n'avait été passé que dans le but d'aplanir la route au nouveau guerrier, retranché sur les pentes neigeuses du mont Paropamisos.

Alexandre répondait invariablement : « Résistez. Nous réunissons de nouvelles troupes, nous attendons des renforts afin de vous prêter secours, de pacifier les terres où vous élèverez vos enfants. »

L'hiver s'écoula ainsi. Au retour du printemps, des troupes fraîches provenant de Macédoine et d'Anatolie arrivèrent, et l'armée se remit en marche. Une fois en Bactriane, Alexandre se rendit compte que les rebelles étaient dispersés dans de nombreux châteaux et forteresses. Il décida donc de morceler ses forces afin de porter des coups précis à chaque centre de résistance, mais quand il communiqua son plan à ses généraux et à ses compagnons, il rencontra une désapprobation unanime, ou presque.

« Ne jamais partager ses forces ! s'exclama le Noir. À ce qu'il paraît, ton oncle et beau-frère, Alexandre d'Épire, a été écrasé par les barbares en Italie parce qu'il avait justement été obligé de le faire. Prendre cette décision délibérément… c'est de la folie, me semble-t-il.

— Je pense qu'il vaudrait mieux rester unis, renchérit Perdiccas. Nous prendrons ces places fortes les unes après les autres, et nous écraserons leurs habitants comme des poux. »

Léonnatos confirma d'un signe de tête : il estimait que toute discussion à ce sujet constituait une perte de temps.

« S'il me faut vous livrer ma pensée… », commença Eumène, mais Alexandre lui coupa la parole : « Alors, c'est entendu. Cratère demeurera au sud de la région de Bactres, nous irons au nord et à l'est, en Sogdiane, débusquer les rebelles sur les montagnes, et nous nous déploierons en éventail : cinq détachements, un pour chacun d'entre vous, un pour chaque

forteresse à conquérir. Diadès a conçu des catapultes à longue portée d'un nouveau genre, qui projettent des harpons plus petits mais tout aussi efficaces. »

Comprenant que la situation avait changé, Léonnatos cessa d'acquiescer. Alexandre, qui l'observait, lui demanda : « Tu n'étais pas d'accord ?

— Euh, vraiment… j'étais d'accord avec… », tenta-t-il de répliquer, mais tout le monde s'était déjà levé puisqu'il n'y avait rien à ajouter, et Alexandre les raccompagna jusqu'au seuil.

Ce plan fut rapidement mis en pratique : à la tête de plus de la moitié de l'armée, le roi et ses compagnons se dirigèrent vers l'embouchure de la vallée, où les rebelles les attendaient. Ils luttèrent tout l'été et s'emparèrent d'un certain nombre de forteresses, mais les opérations marquèrent ensuite le pas à cause du territoire inaccessible et de la tactique fuyante de l'ennemi, qui attaquait brusquement avant de battre en retraite. Quand le temps commença à se gâter et que les provisions s'amenuisèrent, Alexandre ramena l'armée vers Maracanda.

Il en fut autrement pour Cratère. Resté en arrière, il se dirigeait vers la capitale de la province quand il fut rejoint par un courrier du commandant de la garnison.

« Spitaménès a envahi les alentours de Bactres, saccagé les campagnes et les villages. Notre garnison a tenté une première sortie, mais elle a été battue. Nous venons d'en tenter une seconde, et nous avons un besoin urgent de renforts. »

Cratère eut un pressentiment : connaissant le caractère rusé de Spitaménès, il était persuadé que son attaque aux alentours de Bactres cachait une provocation destinée à attirer la garnison de la capitale en rase campagne, afin de mieux l'anéantir.

« Quelle direction ont-ils prise ? demanda-t-il au courrier.

— Celle-ci, répondit l'homme en indiquant une piste qui conduisait au désert.

— C'est par là que nous irons nous aussi, décida le commandant macédonien. Après nous être reposés quelques heures. Il est inutile que nous passions par la capitale. »

Ils se remirent en route avant que le soleil se lève, traversèrent à gué un torrent, puis s'approchèrent d'un défilé bordé par des bouquets d'acacias et de tamaris : l'endroit idéal

pour une embuscade. Soudain, Cratère vit venir vers lui Coïnos, le commandant du second escadron des hétairoï. « Regarde », dit celui-ci, le doigt pointé vers le ciel.

« Quoi ? l'interrogea Cratère en portant la main à son front.

— Des charognards », répondit l'officier d'un air sombre.

48

Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux était effrayant : des centaines de soldats macédoniens gisaient sur le sol, mortellement frappés. Les cadavres étaient horriblement mutilés : la plupart d'entre eux avaient été décapités ou scalpés. On en retrouva d'autres empalés, d'autres encore attachés à des arbres où ils avaient été atrocement torturés. Les commandants, deux officiers de la vieille garde, des amis de Cleitos le Noir, avaient été crucifiés.

« Que faisons-nous ? demanda tristement Coïnos.

— Rassemble toute la cavalerie : nous allons les poursuivre. L'infanterie nous emboîtera le pas. »

Coïnos fit sonner le rassemblement et ordonna aux cavaliers de traverser au pas les lieux du massacre, dans un silence de mort. Il voulut que les soldats voient ce que l'ennemi avait infligé à leurs camarades, il voulut qu'ils soient envahis par une furieuse soif de vengeance avant de se jeter à la poursuite des rebelles.

Bientôt, le défilé s'élargit en un plateau de steppes et de vallonnements. Alors, Cratère donna l'ordre aux soldats de former cinq rangs de six cents hommes. Puis il s'écria : « Je ne m'arrêterai pas tant que je ne les aurai pas capturés et taillés en pièces. Suivez-moi, hommes, et rappelez-vous ce qu'ils ont fait à vos camarades ! »

Les traces de l'ennemi étaient fraîches et bien visibles, aussi les escadrons n'eurent-ils pas à rompre les rangs. Ils s'élancèrent dans un nuage de poussière, traversèrent une cuvette dont ils gravirent la pente, derrière laquelle se cachait une autre dépression. Coïnos et Cratère en atteignirent le sommet parmi les premiers, ils virent que la cavalerie ennemie avançait au pas, d'une distance de trois stades, ignorante du danger.

« Ce sont eux ! s'écria Cratère. Trompettes, sonnez la charge ! Hommes, ne vous arrêtez pas ! Exterminez-les, massacrez-les jusqu'au dernier ! Allez ! Allez ! »

Le signal d'attaque résonna plusieurs fois, et la cavalerie dévala la pente aussi vite qu'une avalanche. La terre trembla, l'air fut déchiré par le cri de bronze des trompettes, par les hurlements furieux de l'assaut. Surpris, Spitaménès ordonna à son armée de Bactriens et de Scythes massagètes de faire face à l'ennemi, mais cette manœuvre fut bloquée par l'arrivée des Macédoniens qui fondaient sur eux, lances tendues. Des centaines de soldats tombèrent au premier assaut, transpercés, projetés au sol, piétinés par les chevaux. Le centre fut bouleversé et enfoncé, les ailes opposèrent une certaine résistance et effectuèrent plusieurs manœuvres de diversion, mais Cratère ne tomba pas dans le piège. Il rappela ses hommes, et recomposa les rangs et les guida une nouvelle fois dans une attaque frontale et massive. En moins d'une heure, les troupes restantes de Spitaménès furent balayées et anéanties. Le satrape parvint à grand-peine à s'enfuir dans le désert avec une centaine de Scythes massagètes.

Cratère rebroussa chemin pour rendre les honneurs funèbres aux soldats qui étaient tombés, mais il appela d'abord Coïnos. « Sais-tu qui nous avons affronté ? lui demanda-t-il.

— Des Scythes.

— Des Massagètes. La tribu qui battit et tua Cyrus le Grand il y a trois cents ans. Sème la terreur parmi eux, fais en sorte qu'ils n'osent plus nous attaquer… jamais plus. Tu m'as compris ?

— Oui, répondit Coïnos. Donne-moi toutes les balistes dont tu disposes, ainsi qu'un détachement d'Agrianes. »

Cratère acquiesça, puis il ramena ses hétairoï sur les lieux du massacre, où l'infanterie venait d'arriver. Les soldats déposaient leurs armes et ramassaient les cadavres déchiquetés, qu'ils transportaient au bord du défilé où d'autres coupaient des arbres et érigeaient des bûchers funéraires.

Quand il eut reçu les balistes, Coïnos ordonna aux Agrianes de décapiter tous les cadavres de Scythes massagètes, puis il gagna les confins de leurs terres, délimités par le fleuve Artacoénès et surveillés par deux détachements de la cavalerie

ennemie, à une faible distance de là. Il arma les balistes et projeta les têtes coupées de l'autre côté, où elles atterrirent et roulèrent au sol jusqu'aux pieds des chevaux. Alors, il rebroussa chemin pour s'unir au reste de l'armée. Ils marchèrent vers Bactres et reçurent la soumission de tous les villages qui avaient adhéré à la révolte de Spitaménès.

La première armée, qui avait participé à la campagne d'Alexandre, s'était établie à Maracanda. Les officiers perses recrutaient autant de jeunes gens qu'ils le pouvaient en Bactriane et en Sogdiane : à présent, l'armée royale n'avait plus grand-chose à voir avec celle qui avait quitté Pella sept ans plus tôt. Mais de cette façon, il restait peu de ressources humaines à la disposition de l'ennemi pour alimenter sa résistance.

Il demeurait toutefois que cette expédition avait obtenu un succès relatif, ce qui pesait sur le prestige du roi, d'autant plus que nombre de ses compagnons avaient tenté de le dissuader d'adopter cette tactique. Alexandre voulut donc leur faire oublier cette situation en donnant des fêtes et des banquets auxquels il invita également les officiers perses, suscitant ainsi un nouveau motif de tension parmi les Macédoniens et ses propres amis. Certains d'entre eux nourrissaient également de l'antipathie à l'égard d'Héphestion, qui paraissait apprécier les coutumes perses autant que le roi, et qui arborait tout comme lui des vêtements orientaux.

De nombreuses ambassades vinrent négocier des traités avec le roi, dont celle d'une tribu scythe qui vivait de l'autre côté de l'Oxus. Le roi exigea qu'elles observent le protocole des audiences perses, marqué par la proskynèse, et il reçut certains invités vêtus de la kandys et coiffé de la tiare, ce qui accentua encore la mauvaise humeur de ses compagnons.

Attirés par la renommée du roi et plus encore par les rumeurs qui circulaient au sujet des immenses richesses dont l'armée s'était emparée, des philosophes, des devins, des rhéteurs, des poètes et des acteurs avaient quitté la Grèce et l'Anatolie pour se présenter à la cour. Alexandre les recevait et les invitait à ses banquets : de cette façon, il lui semblait qu'un morceau de Grèce était transplanté dans ces régions lointaines. De plus, il était heureux d'entendre des conversations

philosophiques ou des disputes rhétoriques. Mais tous ces gens ne poursuivaient qu'une fin : se gagner les faveurs du souverain. Aussi l'adulaient-ils de toutes les façons possibles, masquant souvent leurs intentions avec un art subtil. Tout cela irritait les Macédoniens, habitués à entretenir des relations de camaraderie, parfois bourrues, avec leur roi, si l'on exceptait le traditionnel baiser sur la joue, exclusivement réservé aux intimes.

Un jour, un homme apporta à Alexandre un chargement de figues, d'amandes et de noix venues de Grèce. Alexandre les trouva si bonnes qu'il voulut en céder une partie, en signe d'affection, à Cleitos le Noir, à qui il s'était opposé, parfois violemment, au sujet du cérémonial et de sa volonté d'introduire des Perses et des Asiatiques non seulement à la cour mais aussi dans l'armée.

Le Noir, qui avait un caractère irascible et suffisant, était également très religieux. Il était en train d'offrir quelques moutons en sacrifice aux dieux quand l'envoyé du roi lui remit sa convocation. Il s'interrompit et se rendit aussitôt au palais, suivi à son insu par deux moutons.

Lorsqu'il pénétra dans la cour avec cet étrange cortège, Alexandre éclata de rire. « Le Noir ! s'exclama-t-il. Tu as donc embrassé le métier de berger ? » Mais il fut troublé en apprenant que ces deux animaux étaient destinés à un sacrifice. Il donna les fruits secs à Cleitos et se hâta de convoquer Aristandre après son départ. Le devin s'assombrit et répondit : « C'est un mauvais signe. Cela porte malheur. »

Cette nuit-là, influencé peut-être par les paroles du devin, Alexandre rêva de Cleitos : vêtu de noir de la tête aux pieds, le général était assis auprès des trois fils de Parménion, qui étaient tous morts. Il se réveilla en proie à une grande angoisse et n'osa pas raconter ce rêve à Aristandre. Il préféra organiser une fête le soir même pour chasser les sentiments qui l'habitaient. En dépit de leurs nombreux différends, il était profondément attaché à Cleitos, dont la sœur l'avait allaité lorsqu'il était enfant, ce qui, dans la tradition macédonienne, créait entre les familles en question un lien très solide, de parenté ou presque.

Ce soir-là, Perdiccas, qui avait été nommé maître du symposion, déclara aussitôt qu'il y aurait deux cratères : l'un pour les Macédoniens, rempli de vin pur ; l'autre d'une part de vin et de quatre parts d'eau, pour les Grecs. Cette décision mécontenta Alexandre, car elle écartait les invités perses.

Parmi les Grecs se trouvait un philosophe sophiste du nom d'Anaxarque, arrivé depuis peu, un homme prétentieux et arrogant, mais très habile. Il était venu avec deux poètes, qui se jetèrent sur le vin et sur la nourriture. La fête se déroulait au rythme des plaisanteries, des réflexions spirituelles et des histoires vulgaires, auxquelles participaient quelques « compagnes », tout aussi audacieuses que les invités masculins. Le vin coulait à flots, et à mi-soirée l'assistance était déjà passablement éméchée, en particulier les Macédoniens. Le roi n'était pas en reste.

C'est alors qu'un des amis du philosophe, un certain Pranichos, s'écria : « J'ai composé un petit poème épique ! Voudriez-vous l'entendre ?

— Pourquoi pas ? » répliqua Alexandre en ricanant.

Encouragé par l'approbation du souverain, le poète entreprit de déclamer son chef-d'œuvre, suscitant aussitôt les rires de ses amis. Mais les Macédoniens avaient beau être ivres, ils n'en saisirent pas moins le sujet de ces vers. N'en croyant pas leurs oreilles, ils se turent brusquement. L'homme dévidait une satire stupide qui avait pour cible les commandants de la garnison de Bactres, tombés dans l'embuscade de Spitaménès, au cours de la campagne de printemps. Il se moquait en particulier de leur âge avancé.

Ils croassaient des chants de guerre, les deux vieillards,
Incapables désormais de redresser leurs lances,
Ils prétendaient charger, flamberge au vent,
Eux dont les têtes étaient chauves à présent.

Le Noir bondit et lui jeta sa coupe de vin au visage en hurlant : « Tais-toi, sale Grec, tas de merde ! »

Alexandre, à demi nu entre deux « compagnes », n'avait pas écouté attentivement le poème de Pranichos, mais il avait vu le geste de Cleitos. Prenant la défense de son invité grec, il s'exclama aussitôt : « Comment te permets-tu d'agir de la sorte !

Demande-lui pardon et laisse-le continuer. Moi, j'aime la poésie. »

À ces mots, Cleitos, déjà enflammé par l'alcool, sortit de ses gonds : « Petit prétentieux, sale gamin arrogant ! Comment peux-tu laisser cette merde de Grec vomir sur deux courageux officiers qui ont sacrifié leur vie sur le champ de bataille ?

— Qu'est-ce que tu as dit ? », cria Alexandre, ulcéré par cette insulte sanglante.

« J'ai dit ce que j'ai dit ! Mais pour qui te prends-tu ? Tu crois vraiment être le fils de Zeus Ammon ? Tu crois vraiment les balivernes que ton exaltée de mère répand sur ta prétendue naissance divine, et les autres idioties de ce genre ? Mais regarde-toi un peu ! Regarde ton accoutrement de femme, ces broderies et ces dentelles ! »

Blême de rage, Alexandre se leva et intima à son ordonnance : « Appelle les « écuyers » ! Immédiatement ! »

Les rois macédoniens avaient pour habitude de recourir aux « écuyers » quand leur personne était menacée. L'irruption de ces soldats entraînant la mort immédiate du coupable, l'ordonnance lança au roi un regard interdit, sans oser exécuter son ordre. Alexandre lui assena un coup de poing sur le visage qui le précipita au sol, puis il cria de toutes ses forces : « Ecuyers », à moi !

— Vas-y, hurla Cleitos. Appelle tes écuyers ! Allez ! Je vais te dire la vérité ! Sans nous, tu n'existes pas ! C'est nous qui avons vaincu, nous qui nous sommes battus, nous qui avons conquis ton empire ! Tu ne vaux même pas le petit doigt de ton père Philippe ! »

Épouvanté par le pli que prenait cette dispute, Ptolémée attrapa Cleitos par les épaules et tenta de l'entraîner. « Arrête, le Noir, tu es soûl, n'insulte pas le roi ! Viens, on s'en va ! »

Avec l'aide de Perdiccas, il l'emmena vers la porte. C'est alors que Cleitos libéra une de ses mains, et qu'il se mit à crier en l'agitant : « Hé, fils de Zeus ! Tu vois cette main ? Tu la vois ? C'est elle qui t'a sauvé au Granique, l'aurais-tu oublié ? » Puis il bouscula les deux compagnons et revint sur ses pas en criant et en insultant toujours plus le roi.

Alexandre s'empara d'une pomme, qu'il lui jeta au visage pour le faire reculer, mais Cleitos l'évita et continua d'avancer en le raillant. Aveuglé par la colère, outragé par la désobéissance de son ordonnance, ridiculisé devant ses invités, le roi perdit la tête : il saisit la sarisse d'un des pézétairoï qui se tenaient derrière lui et la lança contre Cleitos, certain que le général l'esquiverait et qu'il s'en tirerait par une belle peur… Un instant s'écoula, un instant interminable au cours duquel Alexandre regretta son geste tout en se disant qu'en aucun cas l'arme n'atteindrait sa cible. Mais au cours du même instant, le Noir fut immobilisé par Ptolémée, bien décidé à le sauver de la colère du roi. Et la sarisse le traversa de part en part.

« Non ! Le Noir, non ! Non ! », s'écria Alexandre. Il se précipita vers le général, qui vomissait déjà du sang sur le sol. Aussi rapide que l'éclair, il extirpa la lance du corps de Cleitos, l'appuya sur le mur et prit son élan pour mourir de la même mort. Séleucos et Ptolémée l'arrêtèrent à temps. Alors il s'exclama en pleurant et en se débattant : « Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Je ne mérite pas de vivre ! »

Léonnatos vint prêter main forte à ses amis, mais Alexandre s'était déjà à moitié dégagé, il s'emparait de son épée et tentait de se tuer. Ses compagnons durent le désarmer et l'emmener de force.

Eumène n'avait pu réagir : il était assis de l'autre côté de la salle en compagnie de Callisthène. Il fixait à présent le corps de Cleitos tandis qu'un silence irréel envahissait les lieux où des cris de gaieté et d'ivresse résonnaient encore peu de temps auparavant. Immobiles le long du mur, dans leurs uniformes de gala, les pages se dévisageaient d'un air plein d'effroi. Se tournant vers eux, Callisthène cita une sentence d'Aristote : « Celui qui commet un crime dans l'ivresse est doublement condamnable : parce qu'il s'est enivré et parce qu'il a commis un crime. »

Eumène lui dit alors en secouant la tête : « Mais pour qui te prends-tu ? » L'un des pages, en revanche, un certain Hermolaos, lui lança un regard admiratif.

Pendant trois jours et quatre nuits, Alexandre pleura désespérément, en invoquant le nom de son ami tué. Il refusa de boire et de s'alimenter.

Inquiets de son état, craignant qu'il ne perde la raison ou la vie, ses compagnons supplièrent Aristandre d'intervenir. Le devin pénétra dans la pièce et parla longuement au roi, lui rappelant le rêve qu'il avait fait et le présage funeste des moutons qui avaient quitté l'autel du sacrifice : cet événement était écrit. Il était inéluctable. Il finit par ramener Alexandre à la vie, mais dès lors, le spectre de Cleitos le Noir assombrit l'existence du roi, comblant de douleur et de remords le reste de ses jours. Il s'adonna plus volontiers à la boisson, et les pages à qui revenait l'honneur, selon la tradition, de veiller tour à tour sur son sommeil, conçurent du mépris à son égard en le voyant à plusieurs reprises rentrer ivre mort, soutenu par ses compagnons ou ses soldats, et s'enfoncer dans un sommeil lourd, ponctué de ronflements et d'éructations bestiales.

Seule Leptine continuait de le servir avec amour, priant ses dieux en silence afin qu'il retrouve sa sérénité.

Au début de l'automne, les deux corps d'armes se réunirent à Maracanda.

Cratère fut bouleversé par la nouvelle de ce terrible drame. Afin d'éviter la présence du roi, qui l'aurait rempli d'embarras, il se remit en marche vers le désert, bien décidé à donner une dernière leçon à la tribu des Massagètes qui adhérait à la révolte de Spitaménès. Mais ceux-ci avaient compris que le satrape serait incapable de soulever la Bactriane et la Sogdiane contre Alexandre ; en outre, ils étaient épouvantés par l'épisode qui s'était déroulé sur le fleuve Artacoénes. Dravas leur avait également appris que ce roi venu d'Occident était un demi-dieu invincible, qui pouvait apparaître à l'improviste dans n'importe quel lieu et les frapper avec une violence dévastatrice. Ils convoquèrent le conseil de leurs chefs et décidèrent de nouer de bons rapports avec leur nouveau seigneur, afin de ne pas provoquer sa colère. Ils capturèrent Spitaménès en le surprenant dans son sommeil, le décapitèrent et offrirent sa tête à Cratère en signe de leur bonne foi.

Avec les premiers frimas, les deux corps d'armes macédoniens, à nouveau réunis à Maracanda, prirent la route de Bactres pour y passer l'hiver.

49

Au printemps suivant, Alexandre se dirigea vers la Sogdiane afin d'anéantir les dernières poches de résistance et de prendre en particulier une forteresse perchée sur des montagnes qu'on appelait Roc-de-Sogdiane, un nid d'aigle inaccessible dont le seigneur, un dénommé Oxyartès, était un homme courageux et téméraire, irréductible. Un sentier étroit, creusé dans la roche vive, menait à l'unique porte de la forteresse, qu'on avait ménagée dans une très haute muraille, surplombant le précipice. Du côté postérieur, l'enceinte s'appuyait sur un pic rocheux, couvert de glace pendant toute l'année, ou presque, qui s'élevait sur plus de mille pieds au-dessus de la citadelle.

Alexandre envoya un héraut et un interprète à Oxyartès afin de lui demander sa reddition, mais celui-ci s'écria du haut des remparts : « Nous ne nous rendrons jamais ! Nous avons des vivres en abondance et nous pouvons résister des années entières, pendant que vous mourrez de froid et de faim. Dites à votre roi que seuls des soldats ailés lui permettraient de conquérir ma forteresse.

— Des soldats ailés ! répéta Alexandre quand le héraut lui eut rapporté la réponse du seigneur perse. Des soldats ailés… »

Diadès de Larissa examina le nid d'aigle en portant la main à son front pour se protéger de la réverbération du soleil sur la neige. « Si tu penses à Dédale et à Icare, je dois te rappeler qu'il s'agit seulement d'une légende. Même si on lui fabriquait des ailes, l'homme ne pourrait jamais voler. Crois-moi, c'est une entreprise impossible.

— Impossible est un mot qui n'appartient pas à mon vocabulaire, répliqua le roi. Et jadis, il n'appartenait pas non plus au tien, mon ami. Je crains que tu ne vieillisses. » Diadès garda le silence et s'éloigna d'un air confus. Il avait beau chercher une idée pour prendre d'assaut la forteresse, il n'en trouvait pas.

Alexandre en revanche y parvint. Il appela le héraut qu'il avait envoyé à Oxyartès et lui ordonna de proposer vingt talents à quiconque accepterait d'escalader, de nuit, le pic qui dominait la forteresse : une ascension de deux mille pieds au moins.

« Vingt talents ! s'exclama Eumène. Mais c'est beaucoup trop !

— Il s'agit d'une entreprise quasi impossible, répliqua Alexandre, et la rétribution doit donc être proportionnée au risque. Cette somme pourrait enrichir une famille pendant cinq générations. Et je suis persuadé que l'argent a le pouvoir de donner des ailes aux hommes. »

En moins d'une heure, trois cents volontaires se présentèrent : des Agrianes, pour une moitié, et des Macédoniens provenant des régions les plus montagneuses.

L'un d'entre eux, leur chef vraisemblablement, dit alors : « Nous avons eu une idée. Les couteaux des Agrianes ne nous sont pas utiles. Nous utiliserons les pieux des tentes, qui sont en fer trempé : nous les planterons dans la glace au marteau, nous y attacherons des cordes et gravirons la pente l'un après l'autre. Nous pouvons y arriver.

— Je le crois, moi aussi, répondit le roi. Dites à Eumène de vous remettre un drapeau, que vous agiterez une fois parvenus au sommet. Nous ferons alors sonner les trompettes et vous n'aurez plus qu'à vous pencher de manière à ce qu'on vous voie de la forteresse. »

Cette incroyable entreprise débuta à la tombée du soir. Les hommes commencèrent leur ascension à pied, des sacs remplis de cordes et de piquets à l'épaule, puis ils fixèrent ces derniers dans la glace et continuèrent leur chemin l'un après l'autre.

Cette nuit-là, ni le roi ni ses compagnons ne se couchèrent : le nez en l'air, ils suivirent des yeux les grimpeurs en retenant leur souffle. Les hommes avançaient lentement, au prix d'énormes efforts. Vers minuit, un vent glacé se mit à souffler, mais il ne découragea pas les guerriers, pourtant transis de froid. La ligne noire qu'ils formaient se distinguait à grand-peine sur la neige.

Trente hommes chutèrent et s'écrasèrent sur les roches, mais les deux cent soixante-dix autres atteignirent la cime du pic aux premières lueurs de l'aube.

« Le drapeau ! s'écria Perdiccas en indiquant une petite tache rouge qui ondoyait sur le sommet. Ils ont réussi !

— Oh, dieux du ciel ! s'exclama Eumène. Je n'aurais pas cru cette histoire si on me l'avait racontée. Vite, faites sonner les trompettes ! »

Le silence de la vallée fut brisé par la sonnerie insistante des trompettes, multipliée par l'écho, et les guerriers se penchèrent en criant pour être vus des occupants de la forteresse. Sur les remparts, les sentinelles ne comprenaient pas d'où provenaient ces voix. Puis, levant les yeux, ils aperçurent les hommes d'Alexandre au sommet du pic. Ils coururent aussitôt réveiller leur seigneur, qui se précipita d'un air incrédule sur le chemin de ronde. Un peu plus tard, le héraut d'Alexandre se présenta en hurlant : « Comme tu peux le voir, nous possédons des soldats ailés, et en grand nombre. Quelle est ta décision ? ».

Le regard d'Oxyartès parcourut le pic et la forteresse de haut en bas. Il finit par répondre : « Je me rends. Tu peux dire à ton roi que je suis prêt à le recevoir. »

Le lendemain, à la tombée du soir, Alexandre monta à la forteresse avec ses compagnons et les hétairoï de la Pointe. Oxyartès l'attendait sur le seuil de son château. Les deux hommes échangèrent des civilités, puis Alexandre et ses amis furent accompagnés dans la salle du banquet, préparée selon les usages sogdiens : une double rangée de coussins mœlleux reposait sur le sol autour des tables. Tandis que le souverain s'installait, son regard fut attiré par la jeune créature qui était assise à la droite du maître des lieux : sa fille Roxane !

L'adolescente était réputée pour sa grande beauté et ses formes divines, en raison desquelles son peuple lui avait attribué un surnom poétique : « Petite Étoile ».

Ses dents ressemblaient à des perles ; son visage, un doux ovale, était délicat mais absolument parfait ; ses cils étaient longs et brillants ; sa peau, lisse comme le marbre, avait un reflet d'ambre. Ses cheveux, si noirs qu'ils paraissaient bleutés, encadraient un front très pur, et assombrissaient la lumière

intense et douce de ses grands yeux violets quand elle bougeait la tête.

Tandis qu'ils se regardaient, ils furent pris dans un tourbillon, dans un halo magique, aussi frissonnant et rare qu'un rêve matinal. Autour d'eux, les voix semblaient s'éteindre et la salle se vider ; seule la mélodie d'une harpe indienne errait encore dans cet espace dilaté, pénétrant leurs âmes et leurs corps, ainsi que leurs voix, unis dans la musique d'un sentiment ineffable, d'un transport sublime.

Alors Alexandre comprit qu'il n'avait jamais aimé jusqu'à ce moment-là, qu'il avait vécu des histoires remplies d'une passion intense, d'un désir brûlant, d'affection, d'admiration, mais pas d'amour. Ainsi, c'était donc ça, l'amour ? C'était cette impatience, cette soif intarissable de l'autre, et en même temps cette paix profonde de l'esprit, cette inquiétude incontrôlable, ce bonheur et cette peur ? En un instant, il oublia les spectres sanglants du passé, ses angoisses et ses terreurs, son besoin d'infini s'apaisa et mourut dans la lumière de ces yeux violets, dans ce sourire divin.

Quand il se reprit, il se rendit compte que tout le monde les regardait, que tout le monde avait saisi. Alors, il se dressa devant le noble Oxyartès et, les yeux brillants d'émotion, lui dit d'une voix ferme :

« Il y a quelques heures encore, nous étions ennemis, mais je t'offre à présent une longue et solide amitié. En gage de cette amitié, et en vertu de l'amour sincère et profond que je ressens au moment où je te parle, je te demande la main de ta fille. » Et il ajouta dès que l'interprète eut fini de traduire : « Si elle le veut. »

Roxane se leva et répondit dans sa langue étrange et sonore. Mais elle prononça son nom ainsi qu'elle l'avait entendu dans la bouche des amis du roi. Elle dit :

« Je le veux, Alexandre, pour l'éternité. »

Les noces furent célébrées trois jours plus tard en grande pompe. Alexandre coupa le pain selon le rite macédonien : au moyen de son épée. Les deux époux le mangèrent en se regardant dans les yeux, certains de s'aimer jusqu'à la fin de leurs jours. Et même après. Roxane portait un vêtement bleu

sur une tunique rouge, resserrée à la taille par une ceinture composée de disques d'or ; elle avait le visage voilé et le front ceint d'un diadème en or et lapis-lazuli.

Au cours du repas qui suivit la cérémonie, le roi s'abstint de boire. Il ne lâcha pas la main de son épouse, à l'oreille de qui il murmurait des mots qu'elle ne pouvait comprendre : les vers de grands poètes, des images de rêve, des invocations, des mots d'amour. L'âme tourmentée d'Alexandre cherchait un soulagement dans le regard de cette jeune vierge, dans l'amour que ses mains exprimaient tandis qu'elle le caressait, dans ses yeux qui se posaient sur lui avec un désir à la fois ingénu et effronté, ardent et suave. Son souffle soulevait ses seins épanouis et répandait une légère rougeur sur ses joues.

Quand ils furent enfin seuls, que Roxane se déshabilla, les yeux baissés, dévoilant lentement son corps divin, remplissant cette grossière chambre nuptiale du parfum de sa peau et de ses cheveux, Alexandre fut envahi par une émotion intense, comme s'il plongeait dans un bain tiède après avoir longtemps marché dans une tempête de neige, comme s'il buvait l'eau limpide d'une source après avoir longtemps erré dans le désert, comme s'il se sentait à nouveau homme après avoir exploré la dépravation, la férocité et la brutalité.

Les yeux brillants, il la serra contre lui, chercha ses lèvres inexpertes, couvrit de baisers sa poitrine, son ventre et les parties plus secrètes de son corps. Il l'aima avec un abandon total, ainsi qu'il n'avait jamais aimé au cours de son existence, et quand leurs corps se crispèrent une dernière fois, il devina qu'il versait en elle la vie, le secret de l'énergie sauvage qui avait renversé des villes et des armées, supporté les blessures les plus atroces, piétiné les sentiments les plus sacrés, étouffé la pitié et la compassion. Il se laissa aller contre elle et céda au sommeil. Il rêva qu'il cheminait sur une longue route, qui se déroulait sous un ciel noir et menait au rivage d'un océan plat, froid et aussi immobile qu'une lame d'acier poli. Mais il n'eut pas peur car la chaleur de Roxane l'enveloppait comme un vêtement mœlleux, comme le bonheur mystérieux d'un souvenir d'enfance.

Quand il se réveilla et la trouva auprès de lui, les yeux encore emplis de la lumière des rêves, il la caressa avec une infinie

douceur et lui dit : « Nous allons partir, mon amour, et nous ne nous arrêterons pas tant que nous n'aurons pas atteint les confins du monde et les villes du Gange, tant que nous n'aurons pas vu les hérons de ses lacs dorés et les paons iridescents de Palimbothra. »

Alexandre réorganisa l'armée, enrôlant des milliers d'Asiatiques dans les provinces de Bactriane et de Sogdiane, dont la sécurité lui était désormais doublement assurée et cimentée par son mariage avec la fille d'Oxyartès. On vit arriver dix mille Perses entraînés et armés à la macédonienne, que les gouverneurs d'Alexandre avaient recrutés dans les provinces centrales de l'empire. Le roi décida alors d'étendre à tous ses sujets le cérémonial perse et l'usage de la proskynèse afin qu'ils soient tous traités de la même façon.

— Mais les Macédoniens s'insurgèrent et Callisthène l'affronta directement en qualifiant d'absurde cette volonté : « Que feras-tu de retour en Macédoine ? lui demanda-t-il. Exigeras-tu que les Grecs, les hommes les plus libres du monde, te rendent grâce comme si tu étais un dieu ? Ils sont différents. Héraclès lui-même ne connut pas d'honneurs divins de son vivant, et il fallut qu'un oracle de Delphes le réclame expressément, alors qu'il était déjà mort depuis un certain temps. Tu veux t'identifier à ces souverains barbares ? Mais considère un peu leur sort : Cambyse fut battu par les Éthiopiens, Darius par les Scythes, Xerxès par les Grecs et Artaxerxès par les « Dix Mille » de Xénophon, que tu connais si bien. Ils furent tous vaincus par des hommes libres. C'est vrai, nous nous trouvons sur des terres étrangères, et il nous faut aussi penser à ces peuples, mais, je t'en prie, souviens-toi de la Grèce ! Rappelle-toi les enseignements de ton maître. Crois-tu que les Macédoniens pourraient traiter leur roi comme un dieu, et les Grecs le chef de leur ligue ? On serre la main d'un homme, ou on lui donne un baiser ; mais on érige des temples à un dieu, on lui offre des sacrifices, on lui chante des hymnes. Il y a une grande différence entre honorer un homme et vénérer un dieu. Tu es digne des plus grands honneurs parmi les hommes, parce que tu as été le plus courageux, le plus grand d'entre eux. Mais contente-toi de cela, je t'en prie, contente-toi de l'hommage des

hommes libres et ne leur demande pas de se prosterner devant toi comme des esclaves ! »

Alexandre, qui donnait une audience à ce moment-là, baissa la tête. Seuls ses plus proches voisins purent entendre les mots qu'il murmurait : « Vous ne me comprenez pas… vous ne me comprenez pas… »

Hermolaos, le jeune page qui admirait tant Callisthène et méprisait le roi, était de ceux-là. Il avait succédé à Cébalinos à la tête des pages : après avoir sauvé la vie d'Alexandre, ce dernier n'avait pas supporté la dureté de la vie militaire et la rigueur du climat, il était tombé malade durant la campagne des Scythes et avait expiré quelques jours plus tard, emporté par une forte fièvre. Hermolaos passait ses journées à écouter les conseils et les enseignements de Callisthène, et il lui arrivait fréquemment de négliger le service auquel il était destiné.

Le roi dispensa donc de cette obligation ceux qui n'avaient pas le courage de se prosterner devant lui, et il ne revint pas sur ce sujet. Mais sa décision ne ramena pas la paix parmi ses gens. Ceux-ci bouillaient de rage en voyant les Asiatiques se prosterner devant lui, selon une pratique qui leur était pourtant naturelle et obligatoire, ils continuaient de le traiter tout bas de tyran prétentieux, aveuglé par le pouvoir et par un trop-plein de chance.

Le mécontentement ne s'arrêta pas à de simples ronchonnements. Une fois encore, il se transforma en conjuration. Mais celle-ci fut ourdie par les jeunes gens qui avaient la charge de sa personne, par les pages qui veillaient sur son sommeil.

Le drame prit naissance au retour de Bactres, à l'occasion d'une battue de chasse au sanglier, une distraction qui, pourtant, était toujours source de joie. En raison de son grade, Hermolaos chevauchait aux côtés du roi. Soudain, un sanglier déboucha devant eux, poursuivi par Péritas et par une meute de chiens. S'écartant brusquement, Alexandre empoigna son javelot pour frapper l'animal. Mais Hermolaos ne sut refréner sa fougue et son envie de vaincre : il devança le roi et lui arracha la victoire en abattant le sanglier le premier.

Cet acte constituait un grave affront et reflétait un mépris total de la tradition et du protocole de la cour. En de pareils cas, le roi était le seul à pouvoir infliger des punitions corporelles aux pages, directement ou indirectement. Fort de cette prérogative, Alexandre fit fouetter le garçon avec des verges.

C'était un dur châtiment, mais totalement accepté à la cour. Les compagnons du roi avaient tous été punis de la sorte dans leur adolescence : le dos de Léonnatos en portait encore les marques. Plus d'une fois, Héphestion et Lysimaque avaient ainsi payé leur indiscipline par ordre du roi Philippe, de la main de Léonidas ou de leur maître d'armes. Pour l'auteur de ces règles, un tel châtiment était également un exercice d'endurance à la douleur, une manière d'habituer le corps et l'âme à l'obéissance, à les endurcir face aux difficultés. À Sparte, on fouettait les enfants non pour les châtier mais pour accroître leur résistance, renforcer leur courage.

Hermolaos jugea, en revanche, qu'il avait été victime d'une humiliation féroce et d'une injustice. Dès lors, il conçut une profonde rancœur à l'égard du roi, qui se mua bientôt en projet d'assassinat. Il lui eût été facile de le frapper dans son sommeil. Mais il avait besoin de complices afin de se ménager une issue. Enflammé par les idées que Callisthène lui avait inculquées, il s'érigeait en citoyen athénien obligé de défendre la démocratie de sa cité contre le tyran, alors qu'il était un page macédonien au service de son roi dans un pays lointain au milieu de toutes sortes de dangers. Il ne voyait pas, non plus, que la main d'Alexandre nourrissait Callisthène, qu'elle lui fournissait de quoi manger, se vêtir et se protéger contre le froid du haut plateau.

Avec l'inconscience des adolescents, Hermolaos se confia à l'un de ses amis, un certain Épiménès, qui s'entretint à son tour avec un garçon auquel il se fiait aveuglément, Chariclès. Celui-ci en parla alors au frère d'Épiménès, Euryloque, qui, terrorisé, essaya de le dissuader de mettre en œuvre un tel projet.

« Etes-vous fous ? dit-il un jour qu'ils étaient réunis sous leur tente. Vous ne pouvez faire une chose pareille !

— Bien sûr que si, répliqua Hermolaos. Et nous libérerons ainsi le monde d'une bête sauvage, d'un tyran odieux. »

Euryloque secoua la tête : « Tu as payé pour une faute, car tu n'es pas sans savoir que le premier coup revient au roi.

— Il était presque à terre, comment aurait-il pu tirer ?

— Idiot, Alexandre ne tombe jamais. Quoi qu'il en soit, que comptes-tu faire ? Crois-tu qu'il est facile d'assassiner un roi ?

— Oui. Pense à la mort du roi Philippe, qui était beaucoup mieux que son fils. L'assassin n'a jamais été retrouvé.

— Oui, mais nous sommes seuls, entourés de barbares, en plein désert. On nous recherchera immédiatement. Et puis, si tu veux tout savoir, des bruits courent déjà sur toi et sur Callisthène ; ils font de vous les suspects idéaux. On t'a entendu lui demander comment on devenait l'homme le plus célèbre du monde, question à laquelle il aurait répondu : « En tuant l'homme le plus puissant du monde. » Tu peux te considérer heureux que ces mots ne soient pas encore parvenus aux oreilles du roi, mais on ne peut se fier indéfiniment au hasard. » Il se tourna vers Épiménès : « Quant à toi, ça suffit. Je suis ton frère aîné, et je t'ordonne de te dissocier de ces malheureux. Vous aussi, abandonnez ce plan, si vous avez un brin de raison. Soyez respectueux envers le roi, et ces racontars s'évanouiront peu à peu. »

Hermolaos haussa les épaules : « Je fais ce que je veux, et si tu n'as pas l'intention de m'aider, ça m'est égal. J'ai d'autres amis. Ce sera aussi facile que de cracher sur le sol. » Il cracha avant de s'éloigner.

Les jeunes conjurés attendirent qu'Alexandre et les siens fussent engagés dans une opération contre un groupe de rebelles pour passer à l'action : sa mort pourrait ainsi être attribuée à un ennemi ayant pénétré dans le campement.

Quand le roi quitta le palais de Bactres, Roxane se blottit dans ses bras. « Je t'en prie, ne pars pas ! lui dit-elle.

— Ton grec ne cesse de s'améliorer, répliqua Alexandre. Quand tu le connaîtras parfaitement, je t'apprendrai aussi le dialecte macédonien.

— Ne pars pas ! », répéta Roxane d'une voix angoissée.

Alexandre l'embrassa : « Et pour quelle raison devrais-je rester ? »

La jeune femme plongea ses yeux remplis de larmes dans les siens : « Deux jours. Je vois… obscurité. »

Le roi secoua la tête, comme pour chasser une pensée désagréable, puis les ordonnances agrafèrent son armure et l'accompagnèrent dans la cour, où se tenaient déjà ses cavaliers, prêts pour le départ.

Deux jours s'écoulèrent. Troublé par ce qui ressemblait à un mauvais présage, le roi en parla à Aristandre. « Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-il.

— Les femmes de ce pays pratiquent la divination et la magie, elles ont la capacité de sentir une menace dans l'air. De plus, Roxane t'aime.

— Que devrais-je faire ?

— Reste éveillé, cette nuit. Lis, bois, mais pas au point de perdre la lucidité. Il faut que tu demeures sur tes gardes.

— Je suivrai tes conseils », répondit Alexandre. Et il attendit que le soir tombe.

50

Voyant qu'il y avait de la lumière sous la tente d'Alexandre Ptolémée y pénétra, salué par les deux pages qui étaient de garde ce soir-là.

« Comment se fait-il que tu veilles encore à une heure pareille ? demanda-t-il au roi. La seconde ronde a déjà commencé.

— Je n'ai pas sommeil. Je lisais. »

Ptolémée lorgna son ouvrage : « L'Inde de Ctésias. Il te tarde d'y mettre le pied, n'est-ce pas ?

— Oui, et quand nous aurons pris l'Inde, nous pourrons estimer que l'Asie entière nous appartient. Nous rebrousserons chemin et nous commencerons à changer le monde, Ptolémée.

— Tu crois vraiment qu'on peut changer le monde ? Que ce projet peut être réalisé ? »

Alexandre détourna les yeux du rouleau qui était étalé devant lui. « Oui, je le crois. As-tu oublié une certaine nuit dans le sanctuaire de Dionysos, à Miéza ?

— Je m'en souviens. Nous étions des enfants, pleins d'enthousiasme, d'espoirs, de rêves…

— Ces enfants ont conquis le plus grand empire de la terre, les deux tiers du monde, ils ont fondé des dizaines de villes dans le cœur de l'Asie, y ont imposé une culture et des règlements grecs. Penses-tu que tout cela est arrivé par hasard ? Tout cela a un sens, tout cela répond à un but, ne le crois-tu pas ?

— J'aimerais le croire. Quoi qu'il en soit, tu peux toujours compter sur mon amitié et ma fidélité. Je ne t'abandonnerai jamais, tu peux en être certain. Pour le reste, je suis moi-même perplexe par moments… »

C'est alors qu'Hermolaos fit irruption sous la tente. Péritas grogna, et Ptolémée se tourna vers lui : « C'est toi qui es de garde, cette nuit ?

— Oui, hêgemôn, répondit le garçon.

— Alors, pourquoi étais-tu dehors ?

— Le roi était éveillé, et je ne voulais pas le déranger.

— Tu ne me déranges pas, dit Alexandre. Tu peux rester, si tu le veux. »

Tandis que le garçon s'asseyait dans un coin, Ptolémée l'examina, en proie à une étrange sensation : il sentait une tension impalpable flotter dans l'air.

« C'est le garçon que j'ai puni, l'autre jour, après la chasse, dit Alexandre.

— Es-tu fâché ? demanda Ptolémée en voyant le visage du page s'assombrir. Oh, il ne faut pas que tu te vexes. Si tu savais combien de corrections j'ai reçues à ton âge ! Le roi Philippe en personne m'a botté le cul, et il m'a fait fouetter un jour que j'avais estropié par mégarde un de ses chevaux. Mais je ne lui en voulais pas car c'était un grand homme, et il le faisait pour mon bien.

— Les temps ont changé, commenta Alexandre. Ces garçons ne sont pas comme nous. Ils sont… différents. À moins que nous ne soyons en train de vieillir. J'ai trente ans, tu te rends compte ?

— Si tu veux tout savoir, je les ai depuis un bon bout de temps. Bien, je vais continuer mon tour d'inspection. Puis-je prendre Péritas ? Il me tiendra compagnie. »

Péritas se mit à frétiller.

« Oui, un peu de mouvement lui fera du bien, il grossit.

— Alors, j'y vais. En cas de besoin, n'hésite pas à m'appeler. »

Alexandre acquiesça d'un signe de tête puis se replongea dans sa lecture. Il lut ainsi un moment, s'interrompant parfois pour boire un peu de vin.

Hermolaos était assis devant lui, les mâchoires serrées, les yeux rivés sur le sol. De temps à autre, le roi levait la tête et l'observait d'un air perplexe. Il finit par lui dire : « Tu me détestes, n'est-ce pas ? Tu me détestes parce que je t'ai fait fouetter ?

— Ce n'est pas vrai, sire. Je… »

Mais il était facile de voir qu'il mentait. Le roi comprit alors que ce garçon était mauvais, car il n'avait pas le courage de manifester sa haine, ni même d'y renoncer.

« Ne t'inquiète pas, peu importe. »

La nuit s'écoula de la sorte, une nuit froide, vide et inutile. L'aube n'allait pas tarder à poindre, et le tour de garde prendrait fin. Les yeux braqués sur Alexandre, qui penchait parfois la tête comme s'il s'endormait, Hermolaos était taraudé par les doutes.

Euryloque aussi avait passé la nuit debout : il s'était rendu compte que les trois pages de garde étaient les conjurés, et il était certain qu'ils agiraient, d'autant plus que le commandant Ptolémée avait l'habitude d'emmener Péritas quand il était chargé de l'inspection des corps de garde. Mais, voyant de la lumière dans le pavillon du roi – signe qu'Alexandre veillait, alors qu'il n'y avait aucun risque d'attaques ennemies –, il craignit le pire : Alexandre avait peut-être tout compris. Il était évident qu'Hermolaos et ses amis l'abattraient avant le jour. Désireux de sauver ces malheureux, il décida de parler. Il s'approcha de Ptolémée, qui terminait son tour d'inspection : « Hêgemôn…

— Qu'y a-t-il, petit ?

— Je… je dois te parler.

— Je t'écoute.

— Pas ici.

— Sous ma tente, alors. » Il l'y conduisit et l'invita à entrer. « Alors ? Pourquoi tant de mystère ?

— Écoute-moi, hêgemôn, commença Euryloque. Mon frère Épiménès, Hermolaos et d'autres garçons… comment te dire… ont d'étranges idées… Ils fréquentent Callisthène, qui leur a bourré la tête de bêtises sur la démocratie et la tyrannie, et alors…

— Alors ? demanda Ptolémée en fronçant les sourcils.

— Ce ne sont que des enfants, hêgemôn, poursuivit Euryloque, qui ne parvenait plus à refréner ses larmes. Ils ont peut-être renoncé, le roi soupçonnait peut-être quelque chose… Je ne sais pas… J'ai décidé de te parler, afin que tu leur flanques une belle frousse et qu'ils ne s'y frottent plus. C'est la faute de Callisthène, tu comprends ? Ils n'y auraient jamais pensé tout

seuls. Même si le roi a fait fouetter Hermolaos à cause de ce sanglier… je ne sais pas s'il irait jusqu'à… Mais on ne sait jamais…

— Oh, grand Zeus ! éclata Ptolémée avant de crier : Péritas, cours, cours chez Alexandre ! »

Le chien s'élança et se précipita sous la tente du roi tandis que son maître s'assoupissait sur la table et qu'Hermolaos portait tout doucement la main à sa ceinture, sous sa tunique. Péritas le renversa et sa gueule se referma sur la main du garçon, qui tenait le poignard.

Ptolémée fit alors irruption sous la tente. Il attrapa le chien par le collier au moment où il s'apprêtait à sectionner la main du page. Réveillé par ce vacarme, Alexandre bondit et dégaina son épée.

« Ils voulaient te tuer », dit Ptolémée en désarmant Hermolaos.

Le jeune homme se débattait, il criait : « Maudit tyran, monstre sanguinaire ! Tes mains sont tachées de sang ! Tu as tué Parménion et Philotas, tu es un assassin ! »

Les deux pages qui montaient la garde à l'extérieur tentèrent de s'éloigner. Mais Ptolémée appela à grands cris le trompette, auquel il ordonna de sonner le signal d'appel destiné aux « écuyers ». Les pages furent aussitôt arrêtés. Euryloque accourut en pleurant et en suppliant Ptolémée : « Ne leur fais pas de mal, hêgemôn ! Ne leur fais pas de mal. C'est terminé, je te le jure. Confie-les-moi, je les punirai, je les bourrerai de coups, mais ne leur fais pas mal, je t'en prie ! »

Alexandre sortit, blême de rage, tandis qu'Hermolaos continuait de l'accabler de toutes sortes d'insultes et d'injures, au milieu d'un campement désormais rempli de soldats qui se pressaient pour assister à la scène.

« Que méritent ces hommes, sire ? demanda Ptolémée selon la formule rituelle.

— L'armée les jugera », répondit Alexandre avant de réintégrer sa tente.

Les juges militaires se réunirent sur-le-champ et les pages furent interrogés au cours de la journée et de la nuit suivante, confrontés les uns avec les autres, amenés à se contredire,

frappés et fouettés jusqu'à ce qu'ils avouent. Aucun d'entre eux ne mentionna le nom de Callisthène, même sous la torture, mais Euryloque, qui avait été épargné puisqu'il avait sauvé la vie du roi, ne cessait de répéter que ces garçons n'auraient jamais conçu un tel projet si Callisthène ne leur avait pas tourné la tête avec ses idées. Jusqu'au bout, il supplia les juges de les épargner. En vain.

À l'aube du lendemain, une aube grise et pluvieuse, les pages furent lapidés.

Eumène, qui avait assisté au procès et à l'exécution, gagna la tente de Callisthène, et l'y trouva tout tremblant, pâle comme un cadavre, se tordant les mains sous l'effet de l'angoisse.

« Ton nom a été prononcé », lui dit-il.

Callisthène s'effondra sur une chaise en gémissant. « Alors, c'est fini, n'est-ce pas ? »

Eumène ne répondit pas.

« C'est fini, n'est-ce pas ? répéta-t-il en criant.

— Tes fantasmes ont pris corps, Callisthène, le corps de ces garçons qui gisent à présent sous un tas de pierres. Un homme comme toi… Ne savais-tu pas que les mots sont encore plus meurtriers que l'épée ?

— On va me torturer ? Je ne résisterai pas, je ne résisterai pas. Ils me feront dire tout ce qu'ils voudront ! », hurla-t-il dans les sanglots.

Eumène baissa la tête d'un air confus. « Je suis désolé. Je voulais juste te dire qu'ils ne vont pas tarder. Il ne te reste plus beaucoup de temps. » Et il sortit sous la pluie battante.

Callisthène balaya l'intérieur de sa tente d'un regard désespéré, à la recherche d'une arme, mais il n'y avait là que des rouleaux de papyrus, ses œuvres, son Histoire de l'expédition d'Alexandre. Soudain, il se souvint d'un objet qu'il aurait dû détruire depuis longtemps, mais qu'il avait conservé, pour une mystérieuse raison. Il se précipita sur son coffre, le fouilla en haletant de peur et d'angoisse jusqu'à ce qu'il mette la main sur une boîte en fer. Il l'ouvrit. Elle contenait un rouleau, et, enveloppée dans un tissu, une fiole en verre remplie d'une poussière blanche. La notice qui l'accompagnait disait :

Personne ne peut contrôler la propagation des maladies. Mais ce médicament provoque les mêmes symptômes.

Un dixième de lepton donne une forte fièvre, des vomissements et des diarrhées pendant deux ou trois jours.

Survient ensuite une amélioration, qui laisse entendre que le patient est en voie de guérison. Le quatrième jour, la fièvre monte, puis la mort arrive.

Callisthène brûla le billet et avala tout le contenu de la fiole. Quand les gardes se présentèrent, ils le trouvèrent couché parmi les rouleaux de son Histoire, les yeux écarquillés et fixes, remplis de terreur.

51

La côte de la Phocide se profilait au loin, à travers la brume du soir, tandis que les nuages et les flots étaient enflammés par le coucher du soleil. Le bateau voguait, poussé par un vent qui soufflait du golfe d'Égine légèrement par le travers. Aristote s'approcha de la proue afin d'observer les manœuvres d'accostage. Quelques instants plus tard, il descendait sur le petit môle d'Ithéa, où s'affairaient marins, débardeurs et vendeurs d'objets sacrés.

« Veux-tu un mouton à offrir au dieu ? demanda l'un d'eux. Ici, ils coûtent moitié moins cher qu'à Delphes. Regarde ce petit agneau : quatre oboles, seulement. Un couple de pigeons, alors ?

— J'ai besoin d'un âne, répondit le philosophe.

— Un âne ? rétorqua le vendeur d'un air stupéfait. Tu dois plaisanter, qui pourrait bien sacrifier un âne au…

— Je n'ai pas l'intention de l'immoler, mais de le monter.

— Ah, c'est bien ce que je me disais. Alors, viens : j'ai un ami qui possède des bêtes douces et tranquilles. »

Il était facile de comprendre, en effet, que l'acheteur était un homme de lettres, peu versé dans l'équitation.

Ils établirent un prix pour une location de trois jours, et une avance à valoir sur le solde final. Après quoi, Aristote partit seul pour le sanctuaire d'Apollon. Il était tard, et les gens préféraient en général monter avec le jour dans le bois d'oliviers qui resplendissait au soleil du matin : le soir, l'obscurité transformait ces troncs séculaires en des silhouettes menaçantes et inquiétantes. Le pas docile de la monture favorisait la méditation, et la tiédeur du soleil, qui descendait sur la mer, réchauffait les membres du philosophe, refroidis par la traversée et par le vent qui avait sans doute caressé les premières neiges du mont Cithéron.

Aristote pensait aux longues années au cours desquelles il n'avait jamais cessé d'enquêter sur la mort de Philippe, de poursuivre une vérité fuyante et trompeuse.

Désormais, il avait perdu tout intérêt pour les nouvelles d'Asie : Alexandre semblait avoir oublié ses enseignements, au moins en ce qui concernait la politique. Il avait placé les barbares sur le même plan que les Grecs, il s'habillait comme un despote perse, exigeait que ses sujets se prosternent devant lui, et abondait dans le sens des rumeurs que sa mère Olympias avait habilement diffusées au sujet de ses origines divines.

Pauvre roi Philippe ! Mais c'était le destin : on disait de tous les grands hommes qu'ils étaient les enfants illégitimes d'un dieu ou d'une déesse. Héraclès, Castor et Pollux, Achille et Thésée en étaient de bons exemples. Alexandre ne pouvait pas y échapper. C'était compréhensible. Ou plutôt prévisible. Et pourtant, son ancien élève lui manquait, il aurait donné n'importe quoi pour être en mesure de le revoir et de lui parler. Avait-il encore cette manière curieuse de pencher la tête sur l'épaule droite quand il écoutait ou prononçait des paroles qui touchaient l'âme ?

Et Callisthène ? Une bonne plume, sans aucun doute, mais un garçon dépourvu de bon sens. Comment s'en tirait-il dans ces situations dangereuses, dans ces lieux lointains, parmi des peuples sauvages et au milieu des intrigues de cette cour ambulante, instable et par conséquent doublement périlleuse ? Cela faisait plusieurs mois qu'il n'avait pas reçu de nouvelles de lui, mais le courrier était sans doute ralenti par la traversée de régions étendues, de déserts et de hauts plateaux, de fleuves tourbillonnants, de chaînes montagneuses…

Le philosophe talonna son petit âne : il voulait atteindre le sommet avant que l'obscurité envahisse le paysage. L'assassin… Un esprit diabolique certainement, puisqu'il avait réussi, jusqu'à maintenant, à se moquer de lui et de tout le monde. La première piste avait conduit le philosophe jusqu'à la reine Olympias, mais elle s'était révélée ensuite peu probable : pourquoi la femme de Philippe aurait-elle accompli un geste aussi théâtral en couronnant le cadavre du meurtrier de son époux ? Nombre d'amis du roi auraient pu l'éliminer aisément,

d'autant plus qu'elle était étrangère, et donc doublement exposée et affaiblie par cette situation. Il avait ensuite suivi l'hypothèse du crime passionnel : une histoire d'amours masculines, où Pausanias, le meurtrier, se serait vengé d'un outrage dont le nouveau beau-père du roi, Attale, père de la jeune Eurydice, se serait rendu coupable. Mais Attale était mort, et les morts ne parlent pas.

Le bruit régulier que produisaient les sabots de l'âne sur le gravier accompagnait les réflexions du philosophe, scandant sa pensée de son rythme tranquille. Sa rencontre avec la fiancée de Pausanias, sur une tombe, par un soir d'hiver glacial, lui revint à l'esprit. La troisième hypothèse se profilait maintenant : la jeune épouse de Philippe venait de mettre au monde un enfant mâle, et Attale, le grand-père de l'enfant et le beau-père du roi, avait conçu un projet audacieux, celui de tuer Philippe et de se proclamer régent au nom de son petit-fils, qui régnerait à sa majorité. Ce plan avait de grandes chances de succès, car la mère de l'enfant était une véritable Macédonienne, à la différence d'Olympias. Il se serait ensuite conclu par l'élimination de Pausanias, seul témoin du complot. Mais aucun élément n'étayait cette hypothèse : Attale n'avait pas tenté de s'emparer du pouvoir après la mort du roi, il n'avait pas marché sur Pella avec l'armée dont il était le chef, en Asie. Par peur de Parménion ? Ou d'Alexandre ?

Dans tous les cas, comment expliquer les paroles de la fiancée de Pausanias ? Cette jeune fille bien informée semblait croire que son bien-aimé avait été violé au cours d'une orgie par les gardes-chasse d'Attale, ce qui était absurde dans le cas où le garde du corps eût été son exécutant. Aristote avait essayé de retrouver la jeune fille, mais on lui avait dit qu'elle avait disparu depuis longtemps, qu'on avait perdu toute trace d'elle.

Il ne restait plus qu'une piste, celle qui conduisait au sanctuaire de Delphes, le sanctuaire qui avait émis un verdict ambigu mais véridique au sujet de la mort imminente de Philippe. Non loin de là vivait l'homme qui avait tué Pausanias, le seul témoin qui pouvait le conduire au mandant du crime.

Le philosophe se retourna : les derniers rayons du soleil couchant, entre deux promontoires, teintaient de reflets violets

les eaux miroitantes du golfe, et le grand temple dorique d'Apollon, qui se dressait sur sa gauche, était déjà éclairé par la lueur des trépieds et des lanternes. Un chant très suave s'élevait dans le silence limpide du soir.

Dieu à l'arc d'argent, Phébus resplendissant, toi qui donnes la lumière aux terres d'Élysée et aux Iles Bienheureuses, perdues dans l'Océan, reviens, reviens, ô divin ! Demain, ramène-nous l'aurore ton lumineux sourire, après la sombre nuit, mère des cauchemars, fille de Chaos…

Il était arrivé. Il attacha sa monture à un anneau, près de la fontaine, et s'engagea sur la voie sacrée, parmi les temples votifs des Athéniens, des Siphniens, des Thébains, et des Spartiates. Tous regorgeaient de trophées témoignant des victoires sur un sang fraternel – des Grecs qui avaient tué des Grecs. En les regardant, Aristote eut l'impression d'entendre ce qu'Alexandre lui aurait dit s'il avait pu parler à ce moment-là.

Les derniers pèlerins quittaient le sanctuaire, dont le gardien s'apprêtait à fermer les portes. Le philosophe le pria d'attendre.

« Je viens de très loin, et je dois repartir demain avant l'aube, lui dit-il. Je t'en supplie, accorde-moi un instant, laisse-moi adresser une prière au dieu, une requête pressante, car je suis la victime d'un terrible sortilège, d'une malédiction qui me poursuit. » Et il lui tendit une pièce de monnaie.

Le gardien la déposa dans sa bourse en disant : « Bon, mais fais vite. » Et il entreprit de balayer les marches de l'estrade.

Aristote pénétra dans le sanctuaire. Il fut aussitôt englouti par la pénombre de la nef latérale, qu'il parcourut à petits pas en examinant les mille objets votifs qui étaient accrochés au mur. Il était guidé par une intuition, par l'ombre d'un souvenir qui remontait à son enfance, quand il avait visité ce temple en tenant la main de son père, Nicomaque. Un objet votif avait alors attiré son regard. C'était ce souvenir, conjugué à ses soupçons, qui l'avait conduit entre ces murs sacrés.

Il atteignit le fond de la nef et passa de l'autre côté, sous le regard de nacre du dieu, assis sur son trône. Il continua son inspection en descendant l'autre nef. Mais il ne parvenait pas à distinguer ce qui eût confirmé ses souvenirs fanés. Le sanctuaire était trop sombre. Il s'empara donc d'une lanterne, fixée à une

colonne, et l'approcha du mur. Bientôt, une expression de victoire se peignit sur son visage : il ne s'était pas trompé ! Devant lui s'étalait l'empreinte d'un objet qui avait occupé cette place pendant de nombreuses années.

Après s'être assuré que personne n'épiait ses mouvements, il tira de sa besace la dague celtique qui avait tué le roi Philippe à Aigai. En la posant sur l'empreinte, il s'aperçut qu'elle y correspondait parfaitement.

Il y avait encore deux clous à l'endroit où s'était jadis trouvé le manche de la dague à antennes de papillon, et Aristote put la remettre à sa place.

« Alors, tu en as terminé, avec tes prières ? s'écria le gardien qui l'attendait à l'extérieur. Il faut que je ferme.

— J'arrive », répondit le philosophe.

Il sortit rapidement et remercia l'homme.

Il passa la nuit sous le portique, enroulé dans son manteau comme tous les autres pèlerins ; mais il dormit peu. L'amphictyonie ! Était-ce possible ? Possible que le sanctuaire le plus vénérable du monde grec eût provoqué la mort du roi Philippe ? Cette ombre sur le mur n'était peut-être qu'une étrange coïncidence… et l'envie de donner une solution à l'énigme qui avait défié pendant des années son intelligence l'aveuglait peut-être. Et pourtant, cette hypothèse était la seule à être étayée par une preuve objective : l'arme qui avait tué le roi provenait du temple ! En fin de compte, l'hypothèse était parfaitement plausible : la plus haute autorité du monde grec œcuménique pouvait-elle être définitivement soumise au bon vouloir d'un seul homme ? Tuer un grand roi au moment où tout le monde, ou presque, était susceptible d'avoir tramé cet assassinat, n'était-ce pas la manifestation d'une intelligence divine ?

La responsabilité d'un tel crime aurait ainsi pesé sur les Athéniens, qui voyaient en lui un oppresseur et l'usurpateur de leur suprématie ; sur les rescapés thébains, que le massacre de Chéronée avait remplis de haine à son égard ; sur les Perses, qui redoutaient une invasion de l'Asie ; sur la reine Olympias qui le haïssait parce qu'il l'avait humiliée et qu'il lui avait préféré la très jeune Eurydice ; sur le prince Amyntas, enfin, que Philippe

avait privé d'une succession légitime. Alexandre lui-même entrait dans cette liste, qui englobait tout le monde, et donc personne. Sublime. Le mobile justifiait le crime : le pouvoir sur l'esprit des hommes, bien plus fort et plus important que n'importe quel pouvoir au monde, semblable au pouvoir des dieux. Il ne lui restait plus qu'à procéder à une ultime confrontation : avec l'homme qui avait tué Pausanias et qui, d'après ses informations, travaillait sur des terres appartenant au sanctuaire.

Il faisait encore nuit quand Aristote se leva. Il installa le bât sur son âne et reprit sa route. Il parcourut la voie qui menait à la mer sur environ dix stades, puis il s'engagea sur un sentier muletier qui s'en écartait, menant à un petit plateau aménagé en terrasses pour la culture de la vigne.

Voilà, l'homme qu'il cherchait devait vivre dans cette maison basse au toit de tuiles et précédée d'un petit portique soutenu par des colonnes d'olivier, non loin d'un chêne centenaire.

Il pénétra dans l'aire, où quelques cochons grognaient en mangeant des glands au pied du chêne. Il demanda : « Y a-t-il quelqu'un ? Hé, y a-t-il quelqu'un ? » Pas de réponse. Il mit pied à terre et frappa à la porte, qui s'ouvrit. Un rayon de lumière éclaira alors la pièce.

C'était lui. Il pendait à une corde attachée aux poutres du plafond.

Aristote recula avec effroi, il rejoignit son âne et le talonna, s'éloignant le plus rapidement possible.

De retour à Athènes, il refusa pendant quelques jours de recevoir qui que ce soit. Il détruisit ses notes et les copies des lettres qu'il avait envoyées à son neveu à ce sujet. Il ne laissa que des réflexions vagues et générales dans le dossier de l'enquête et entreprit d'écrire une conclusion : « Il faut sans doute chercher la cause de ce crime dans une sordide histoire d'amours masculines… »

Vers la fin du mois, un courrier frappa à sa porte et lui remit un pli volumineux. En l'ouvrant, Aristote constata qu'il renfermait des objets personnels de Callisthène ainsi que les lettres qu'il lui avait adressées. Il y avait aussi un rouleau marqué du sceau de Ptolémée, fils de Lagos, garde du corps du

roi Alexandre, commandant du corps d'armée macédonien. Le philosophe le déroula, les mains tremblantes, et lut :

Ptolémée à Aristote, salut !

Le quatrième jour du mois d'Élaphébolion de la troisième année de la cent treizième Olympiade, ton neveu Callisthène, historien officiel de l'expédition d'Alexandre, a été retrouvé mort sous sa tente. Philippe, le médecin du roi, a constaté que son décès avait été causé par l'absorption d'un puissant poison. Un groupe de jeunes pages avait ourdi un complot pour tuer le roi, et bien qu'aucun accusé n'eût prononcé le nom de Callisthène, certains lui attribuaient une sorte de responsabilité morale dans ce dessein criminel. Il semblait étrange, en effet, que des garçons aussi jeunes aient pu concevoir le projet d'assassiner leur roi sans avoir été inspirés par un esprit plus mûr. Nous avons des raisons de croire que ton neveu a voulu prévenir par le suicide une condamnation plus pénible.

Le roi étant troublé par de nombreux sentiments contraires, il m'a chargé de t'écrire en son nom.

Je sais que cette nouvelle te parviendra avec un grand retard : alors que je commençais à t'écrire, l'armée s'enfonçait dans un territoire difficilement accessible pour entreprendre l'invasion de l'Inde. J'ai voulu t'envoyer aussi la copie de l'Histoire de l'expédition d'Alexandre, que Callisthène avait fait exécuter par son copiste, afin que tu puisses la lire. Hélas, sa mort regrettable laisse son œuvre inachevée.

J'ai toutefois jugé bon de te relater les événements qui se sont déroulés jusqu'à ce moment précis, et les épisodes marquants de l'expédition indienne, au cas où tu voudrais compléter l'œuvre de ton neveu de la façon que tu trouverais la plus opportune.

En outre, je voudrais te raconter une histoire qui t'intéressera peut-être. Depuis longtemps vivait au campement un certain Pyrrhon, originaire d'Élis. Ce pauvre peintre, peu connu, suivait l'expédition dans le but de s'enrichir. Au fil des années, il avait rencontré des mages en Perse et des sages en Inde, après avoir longtemps fréquenté Callisthène. Il est à présent occupé à élaborer une nouvelle pensée à partir de toutes

ces expériences, et il est fort possible qu'elle lui procure à l'avenir une certaine renommée.

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé. Prends soin de toi.

52

Aristote attendit la fin du mois et les premiers frimas pour lire le compte rendu de Ptolémée, une exposition succincte, mais efficace, susceptible de fournir les éléments pour une suite à l'œuvre de Callisthène.

L'armée s'ébranla et traversa le Paropamisos, ou Caucase indien, comme certains préfèrent l'appeler, au prix de graves sacrifices. Il faisait si froid sur le col que plusieurs sentinelles en moururent : on les retrouva encore appuyées contre les arbres à leurs postes de garde, les yeux fixes, la moustache et la barbe recouvertes de glace. Une fois encore, Alexandre se distingua par sa profonde humanité. Ainsi, ayant remarqué un vétéran, à bout de forces, qui tremblait de froid, il ordonna qu'on aille chercher son trône, en bois, et qu'on le brûle afin que l'homme puisse se réchauffer. Nous arrivâmes au terme de neuf jours de marche à la ville de Nysa, que Dionysos aurait visitée au cours de ses pérégrinations en Inde, ainsi que le prétendent ses habitants. À preuve, le mont Méros, dont le nom signifie « cuisse » en grec, puisque Dionysos naquit de la cuisse de Zeus. Ces gens soutiennent en outre que c'est le seul endroit, en Inde, où pousse le lierre, plante consacrée au dieu.

Tout le monde se couronna de lierre, célébra de grandes fêtes et des orgies, buvant, dansant le komos et criant : « Euoè ! »

L'armée fut ensuite divisée en deux contingents. Celui qu'Alexandre avait confié à Héphestion et Perdiccas descendit la vallée d'un torrent, du haut plateau jusqu'à sa confluence avec l'Indus, afin d'y construire un pont. L'autre, dont je faisais partie, avec le roi et les autres compagnons, marcha vers le haut cours de l'Indus pour soumettre les villes situées dans ces vallées. Massaga, Bazira et Ora tombèrent ainsi après des assauts répétés. La plus grande de toutes, nommée Aornos, de vingt milles de circonférence, se dressait sur une hauteur de

huit mille pieds, elle était défendue par un défilé aux parois escarpées.

Le roi ordonna qu'on bâtisse un terre-plein et une rampe, et je pris position, de nuit, sur un avant-poste d'où je pouvais menacer la ville sur l'un de ses points faibles. Les Indiens se défendirent avec un grand courage, mais les béliers finirent par se ménager une brèche dans leur muraille et l'armée se déversa à l'intérieur. Nous unîmes alors nos deux détachements et nous nous emparâmes de la ville au terme d'un assaut simultané. Alexandre offrit aux Indiens la possibilité de s'enrôler dans son armée en qualité de mercenaires, mais ils préférèrent s'enfuir plutôt que de se battre contre leurs frères.

Nous capturâmes dans cette ville un certain nombre d'éléphants, auxquels Alexandre est très attaché. Ce sont des animaux extraordinaires, dotés d'une masse énorme, pourvus de défenses qui jaillissent de leur bouche. Ils peuvent porter sur leur dos des tours contenant des guerriers armés et sont menés par un homme assis derrière leurs oreilles, qui leur donne des coups de talon. Si cet homme est tué au cours d'une bataille, l'éléphant ne sait plus s'orienter.

Les Indiens sont grands, ce sont les hommes les plus noirs de peau que nous ayons vus, à l'exception des Éthiopiens ; ils sont aussi très courageux au combat. Une fois Aornos conquise, le roi y établit une garnison et choisit comme gouverneur un prince indien qui s'était lié avec Bessos avant de passer dans notre camp. Il se nomme Sashagupta, dans sa langue, mais les Grecs l'appellent Sisicottos. Après la conquête d'Aornos, nous fîmes main basse sur un butin de deux cent cinquante mille bœufs, et décidâmes d'envoyer les plus forts et les plus beaux d'entre eux en Macédoine afin qu'ils labourent nos champs et améliorent notre élevage. Alexandre ordonna qu'on construise des bateaux et des navires à vingt-cinq rames, sur lesquels nous entreprîmes de descendre le fleuve Indus, qui est immense et, à ce qu'il paraît, entièrement navigable, ou presque.

Nous rejoignîmes Perdiccas et Héphestion, qui avaient achevé leur pont près d'une ville du nom de Taxila. Celle-ci nous accueillit amicalement. Son roi, un dénommé Taxile, offrit à Alexandre vingt-cinq éléphants et trois cents talents d'argent.

J'ai vu peu d'or. Quant aux légendes selon lesquelles il y aurait sur ces terres des fourmis géantes qui creusent les montagnes pour en extraire de l'or, qu'elles placent ensuite sous la garde de griffons ailés, ce sont à mon avis des histoires privées de tout fondement, et je n'ai pu trouver de preuves dignes de foi à ce sujet.

Nous atteignîmes bientôt les rives de l'Hydaspe, le premier affluent de l'Indus. Ce fleuve était large et tourbillonnant du fait des nombreuses pluies qui s'étaient abattues sur les montagnes. Un roi indien du nom de Porus vivait sur l'autre rive. Il disposait d'une grande armée de trente mille fantassins, quatre mille cavaliers, trois cents chars de guerre et deux cents éléphants. Il nous était impossible de passer car Porus ne cessait de suivre nos mouvements afin de nous interdire l'accès au gué. Alors Alexandre donna l'ordre à ses troupes de se déplacer aussi bien de jour que de nuit, en criant et en faisant du bruit de façon à brouiller les idées de nos ennemis. Porus serait ainsi obligé de monter son camp à un endroit précis, où il nous attendrait.

Nous laissâmes Cratère en face de lui avec un grand nombre de soldats, et nous emboîtâmes le pas à Alexandre, qui remonta le cours du fleuve avec la cavalerie des hétairoï, les archers à cheval, les Agrianes et l'infanterie lourde. Un furieux orage avait éclaté entre-temps, empêchant les Indiens de s'aventurer le long des rives de l'Hydaspe. Il fut extrêmement difficile de franchir le fleuve, et seule la présence d'une île, au milieu du courant, nous permit d'y parvenir. Bien qu'il se fût promis de ne plus conduire Bucéphale sur un champ de bataille après Gaugamèle, Alexandre décida de le monter ce jour-là, et de se servir de sa masse puissante pour renverser les cavaliers ennemis, qui possédaient des montures rapides mais plus petites.

Apprenant, à l'aube, que des troupes macédoniennes avaient traversé le fleuve, Porus lança son fils contre nous, à la tête d'un millier de cavaliers. Nous les taillâmes en pièces dès le premier assaut, et le jeune homme périt. Porus comprit alors que c'était Alexandre qui avait franchi l'Hydaspe au cours de cette nuit de tempête. Aussi lui envoya-t-il toute son armée. Il rangea les chars de guerre en première ligne, suivis des éléphants et enfin

de l'infanterie, flanquée de la cavalerie. Cet homme gigantesque était juché sur un éléphant énorme, qu'il encourageait par de grands cris en emmenant ses troupes à l'assaut.

Les chars partirent les premiers à l'attaque, mais le terrain détrempé par la pluie en ralentit la course, si bien que nos archers à cheval n'eurent aucun mal à les rejoindre et à abattre leurs auriges.

Alors Alexandre envoya la cavalerie sur les ailes, engageant un furieux corps à corps avec les cavaliers indiens, qui combattaient courageusement. Porus déchaîna ses éléphants sur notre centre, et ces énormes bêtes firent un massacre en traversant les rangs compacts de la phalange. Perdiccas et Héphestion ordonnèrent aux hommes de créer des couloirs dans leurs rangs afin que s'y engouffrent ces animaux, sur lesquels Lysimaque concentra au même moment les tirs des catapultes, qu'il avait enfin réussi à remonter après le franchissement du fleuve. Les archers à cheval et les lanceurs de javelots les prirent de mire, les frappant et les blessant. Pendant ce temps, les archers à pied visaient leurs conducteurs, et les abattaient les uns après les autres. Fous de douleur et de peur, les éléphants s'emballèrent et coururent de tous côtés, se retournant parfois contre leurs propres soldats, qu'ils ne parvenaient pas à distinguer des ennemis.

Ces bêtes une fois hors de combat, Perdiccas rassembla la phalange et la lança à l'attaque en poussant de grands cris de guerre pour encourager ses hommes, et en se battant lui-même en première ligne. De l'autre côté, Porus continuait d'avancer valeureusement. Pareil à une furie, les pattes couvertes de sang et d'entrailles, son éléphant écrasait nos hommes sur son passage, tandis que son maître, enfermé dans une armure impénétrable, tirait des dizaines de javelots avec la force d'une catapulte.

La bataille fit rage pendant huit heures, sans la moindre trêve. Enfin, Alexandre, qui emmenait la Pointe sur l'aile droite, et Coïnos, qui guidait l'aile gauche, réussirent à mettre en fuite la cavalerie ennemie et à converger vers le centre. Totalement encerclés, les Indiens se rendirent, et Porus, blessé à l'épaule

droite – seule partie de son corps que l'armure ne protégeait pas –, commença à vaciller.

Nous fûmes bouleversés en voyant le comportement de son animal. Remarquant que son maître était en difficulté il ralentit, s'arrêta et s'agenouilla pour permettre à Porus de glisser lentement à terre. Puis, une fois que celui-ci fut étendu sur le sol, il tenta d'ôter le javelot fiché dans son épaule. C'est alors que les cornacs l'éloignèrent et que le roi indien fut confié à nos chirurgiens, qui prirent soin de lui.

Dès qu'il sut que Porus était en mesure de tenir debout, Alexandre voulut le rencontrer. Il fut impressionné par sa taille gigantesque : Porus mesurait plus de sept pieds et son armure d'acier étincelante collait à son corps comme une seconde peau. Il avait tenté de tuer le roi Taxile qu'Alexandre lui avait d'abord envoyé comme interprète, le considérant comme un traître. C'est pourquoi Alexandre alla le trouver en personne, flanqué d'un autre interprète. Il le salua avec grand respect, loua son courage et exprima ses regrets pour la mort de ses fils, qui étaient tous deux tombés sur le champ de bataille. Il finit par lui demander : « Comment désires-tu être traité ? »

Et celui-ci répondit : « Comme un roi. »

C'est bien ainsi qu'il fut traité : Alexandre lui laissa le gouvernement des territoires qu'il avait conquis jusqu'à ce moment-là, et le rétablit dans son palais.

Mais la joie d'une victoire aussi difficile contre un ennemi quasi surhumain, contre des monstres d'une effroyable force et d'un aspect terrifiant inconnus des Macédoniens, fut endeuillée par un événement funeste, qui plongea le roi dans la plus grande consternation. Son cheval Bucéphale, blessé au cours du combat après avoir heurté un éléphant, mourut au terme d'une agonie de quatre jours.

Le roi pleura comme il aurait pleuré la mort d'un ami intime, et il demeura à ses côtés jusqu'à ce que l'animal exhale son dernier soupir. J'étais présent, et je le vis caresser doucement celui-ci, lui parler à voix basse en évoquant les aventures qu'ils avaient vécues ensemble. Bucéphale hennissait faiblement comme s'il voulait lui répondre. Je vis les larmes couler sur le visage du roi, je le vis sangloter quand son cheval expira.

Il lui fit construire une tombe de pierre et fonda une ville qu'il appela Alexandrie Bucéphale, un honneur dont aucun cheval n'avait été l'objet, pas même les vainqueurs les plus célèbres des courses d'Olympie. Mais il ensevelit aussi dans cette tombe une partie de son cœur et les jours les plus heureux de sa jeunesse perdue.

Non loin du champ de bataille où il avait vaincu Porus, il fonda une autre ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie Nicée, commémorant ainsi sa victoire ; il y célébra des jeux et offrit des sacrifices aux dieux. Après quoi, nous continuâmes notre route vers l'est, encouragés par Porus, qui nous céda cinq mille de ses soldats. Nous atteignîmes bientôt un autre affluent de l'Indus, un fleuve au courant rapide et tourbillonnant, rempli de pierres contre lesquelles les eaux bouillonnaient. Nombre de nos bateaux se brisèrent sur ces rochers et furent coulés avec les hommes qu'ils transportaient. Puis nous trouvâmes un point où le fleuve était plus large et plus calme, et nous réussîmes à le franchir. Nous conquîmes soixante-dix villes, qui possédaient pour plus de la moitié d'entre elles cinq mille habitants au moins, et nous nous arrêtâmes au pied de la muraille de Sangala, sur les rives de l'Hydraote.

J'ignore ce qu'il adviendra. J'ignore si nous prendrons cette ville et traverserons ce fleuve. Et après le fleuve, un désert, puis une forêt impénétrable, et d'autres royaumes peuplés de guerriers par centaines de milliers. Nos efforts sont désormais insoutenables. Dans les forêts rampent des serpents aux proportions épouvantables, de véritables monstres : l'un d'eux, tué par Léonnatos d'un coup de hache, mesurait seize coudées.

Aristote soupira. Seize coudées ! Il se leva et compta ses pas pour s'en faire une idée : la pièce n'était pas assez longue et il dut en franchir le seuil. Il retourna ensuite à sa place et reprit sa lecture.

Les terres cultivées sont très fertiles, mais la forêt semble les entourer de toutes parts, et d'une certaine façon les envahir. Des singes de toutes dimensions y grouillent, ils ont la curieuse habitude d'imiter les gestes et les attitudes d'autrui. Certains sont impressionnants par l'expression de leur regard, qui paraît presque humaine, comme tu pourras le constater toi-même.

Suivait un dessin de ces singes que Ptolémée avait à l'évidence commandé à un artiste, à en juger par la précision du trait. Aristote fut profondément marqué par le regard de l'animal, qui suscita en lui une sorte de malaise, une sensation inquiétante.

Il y a aussi des arbres que les Indiens appellent banyans qui atteignent une hauteur de soixante-dix coudées, et sont si gros que cinquante hommes ne peuvent les embrasser. Un jour, j'ai vu plus de cinq cents hommes se protéger du soleil à l'ombre d'un de ces géants.

Dans ces contrées, il existe des serpents en tout genre. Certains évoquent une verge de bronze, d'autres, de couleur sombre, gonflent leur cou, pareil à une crête frappée de deux taches en forme de cercle. Les victimes de leurs morsures meurent instantanément, ou presque, dans des douleurs indicibles, couverts d'une sueur sanguinolente. Les premières fois que nous les avons rencontrés, nous sommes restés éveillés toute la nuit de peur d'être mordus dans notre sommeil, puis nous avons appris à allumer des feux autour des campements. En outre, les indigènes nous ont enseigné l'usage de certaines herbes comme antidote à leur venin.

Quoi qu'il en soit, ces serpents sont plus dangereux que les tigres qui fréquentent ces forêts impénétrables, car une bonne épée ou un bon javelot suffit, dit-on, à les abattre. Les tigres sont plus gros que les lions, ils possèdent une robe aux couleurs magnifiques, striée de bandes ocre et noires. La nuit, leur rugissement fait vibrer l'air à une incroyable distance. J'ai vu une peau de tigre, à défaut d'avoir pu voir cet animal, voilà pourquoi je suis en mesure de le décrire.

Je dois m'arrêter maintenant. Les pluies torrentielles rendent l'écriture impossible. L'humidité pourrit tout, les hommes tombent malades, d'autres sont happés par les crocodiles, qui pullulent sur ces terres car les fleuves débordent de leurs lits et leurs eaux inondent les campagnes sur des milliers de stades. J'ignore quand je retrouverai l'espoir de vivre comme un homme et non comme un animal.

Seul Alexandre semble épargné par la fatigue, le découragement ou les peurs. Il avance à la tête de l'armée, se

fraye un chemin en tranchant avec son épée les plantes qui entravent sa route, il secourt ceux qui tombent, encourage ceux qui sont las. Une lumière ardente brille dans son regard, cette lumière qui habitait ses yeux le jour où je le vis sortir du temple d'Ammon, dans le désert de Libye, il y a si longtemps.

Le récit de Ptolémée s'interrompant, Aristote referma le rouleau et le posa sur une étagère.

Il pensa à Callisthène, et ses yeux se remplirent de larmes. Son aventure s'était achevée misérablement aux confins du monde, et il avait peut-être été vaincu par la peur, plus que par le poison. Il plaignit son neveu, car il savait que ses idées étaient plus fortes que son esprit et son courage. Il aurait aimé l'assister au moment suprême, lui lire les dernières paroles de Socrate : « Il est temps maintenant de partir, moi vers la mort, vous vers la vie… », mais l'étau de la terreur l'aurait peut-être empêché de les entendre.

Aristote éteignit sa lanterne. Tandis qu'il se couchait en soupirant dans sa chambre vide, à la lueur diaphane de la lune d'automne, il se demanda si Alexandre avait éprouvé de la pitié à l'égard de son ancien ami.

53

Héphestion courut sous la pluie battante vers la tente du roi en pataugeant dans la boue. Après en avoir franchi le seuil, il s'approcha du brasero qui répandait plus de fumée que de chaleur. Alexandre vint à sa rencontre et Leptine lui tendit un manteau sec.

« Sangala s'est rendue, annonça-t-il. Eumène finit de compter les morts et les blessés.

— Y en a-t-il beaucoup ?

— Hélas. Plus de mille… entre mille et mille cinq cents. De nombreux officiers. Lysimaque fait partie des blessés, mais il n'est pas en danger, semble-t-il.

— Et eux ?

— Dix-sept mille morts.

— Un massacre. Ils nous ont opposé une vaillante résistance.

— Et nous avons une énorme quantité de prisonniers. Nous avons également réquisitionné trois cents chars de guerre et soixante-dix éléphants. »

Eumène entra, trempé par la pluie. « Je dispose d'un bilan définitif, annonça-t-il. Nous avons cinq cents morts, dont cent cinquante Macédoniens et Grecs, et mille deux cents blessés. Lysimaque a une sale blessure à l'épaule, mais ses jours ne sont pas en danger. As-tu d'autres ordres à me donner ?

— Oui, répondit Alexandre. Tu partiras demain pour les deux villes qui nous séparent de l'Hyphase. Tu emmèneras des prisonniers pour qu'ils racontent ce qui s'est passé à Sangala. Si les seigneurs de ces villes reconnaissent mon autorité, il n'y aura ni morts ni massacres. Nous t'emboîterons le pas avec le reste de l'armée. »

Eumène acquiesça, puis sortit en s'abritant sous un manteau tandis qu'un éclair aveuglant illuminait tout le camp en y répandant une lumière bleutée, et qu'un coup de tonnerre éclatait quasiment au-dessus de la tente du roi.

« Je vais surveiller le transfert des prisonniers, dit Héphestion. Si je peux, je repasserai avant que la nuit tombe pour te faire mon rapport. »

Il marcha jusqu'à la palissade qui entourait le campement en se protégeant sous son bouclier. Les prisonniers défilaient entre deux rangs de pézétairoï, immobiles sous la pluie torrentielle, derrière deux officiers à cheval qui les conduisaient vers un vaste enclos non loin de la porte occidentale, où l'on avait monté des tentes qui ne pouvaient en contenir que la moitié. Il s'assura que les femmes et les enfants étaient abrités, puis il s'occupa des hommes, qui se pressaient les uns contre les autres, les pieds dans la boue.

Il leva les yeux vers le ciel couvert de gros nuages chargés de pluie, puis les rabaissa vers l'horizon sur lequel s'abattaient des éclairs aveuglants à un rythme martelant. Un ciel monstrueux, une pluie incessante. Où se trouvaient-ils donc ? Qu'allaient-ils découvrir au-delà du fleuve qu'Alexandre voulait rallier ?

Un éclair déchira brusquement les nuages fuyants, illuminant toute la ville et tous les alentours. C'est alors qu'une silhouette fantomatique lui apparut : un homme seul, à demi nu, squelettique, pénétrait à l'intérieur du camp, dont les portes étaient restées ouvertes. Interdit, Héphestion s'approcha et lui demanda en criant, pour couvrir le bruit assourdissant des coups de tonnerre : « Qui es-tu ? Que veux-tu ? »

L'homme prononça des mots incompréhensibles sans s'interrompre pour autant : il continua son chemin parmi les tentes et s'arrêta devant un énorme banyan. Il s'assit sur ses talons au pied de l'arbre, croisa les mains sur ses genoux les paumes vers le haut, et, l'index et le pouce de la main droite joints, s'immobilisa comme une statue sous la pluie battante.

Au moment où l'homme traversa le campement, Aristandre se tenait un peu plus loin, sous l'auvent d'un petit temple en bois. Il était en train d'immoler un mouton aux dieux, tout en priant pour que la pluie cesse. Soudain, il sentit une grande douleur derrière la nuque, et entendit une voix qui l'appelait.

En se retournant, il aperçut l'homme qui se déplaçait d'un pas lent et sûr. Qui d'autre aurait pu l'appeler ? Cette

constatation le marqua profondément. Il sortit en mettant son manteau sur la tête et marcha à son tour vers le banyan.

Héphestion vit qu'il tentait de communiquer avec l'Indien, immobile et à demi nu, puis il le vit chercher un abri dans un creux de l'arbre et s'asseoir sur le sol.

Il secoua la tête et regagna sa tente, son bouclier sur la tête. Puis il s'essuya de son mieux et enfila des vêtements secs.

Il plut toute la nuit ; des coups de tonnerre violents et des éclairs incendièrent des arbres et des cabanes. Le lendemain matin, le soleil revint, et quand le roi quitta sa tente, il se heurta à Aristandre.

« Qu'y a-t-il, devin ?

— Regarde. C'est lui. » Et il indiqua l'homme squelettique qui était assis au pied du banyan.

— Lui qui ?

— Lui, l'homme nu de mes rêves.

— Tu en es sûr ?

— Je l'ai reconnu immédiatement. Il est resté assis là toute la nuit, immobile dans cette position comme une statue sous la fureur de l'orage, sans un tremblement, sans un battement de cils.

— Qui est-ce ?

— Je l'ai demandé aux autres Indiens. Personne ne le sait. Personne ne le connaît.

— A-t-il un nom ?

— Je l'ignore. Je crois que c'est un samana, un de leurs philosophes et de leurs savants.

— Conduis-moi auprès de lui. »

Ils traversèrent le camp en s'enfonçant dans la boue, et rejoignirent le mystérieux visiteur. En le voyant, Alexandre songea à Diogène, le philosophe nu qu'il avait rencontré par un après-midi d'automne, étendu devant son tonneau. Sa gorge se serra.

« Qui es-tu ? », l'interrogea-t-il.

L'homme ouvrit les yeux et le fixa avec une intensité foudroyante, mais il se garda de répondre.

« As-tu faim ? Veux-tu venir sous ma tente ? » Il se tourna vers Aristandre : « Vite, appelle un interprète. »

« As-tu faim ? Veux-tu venir sous ma tente ? », répéta l'interprète un peu plus tard.

L'homme montra une petite gamelle devant lui. L'interprète expliqua que ces saints hommes, des ascètes qui recherchaient l'imperturbabilité éternelle, vivaient de la charité, et qu'une poignée de blé poussant dans leurs marais leur suffisait.

« Mais pourquoi ne veut-il pas entrer sous ma tente, s'essuyer, se réchauffer et se restaurer ?

— C'est impossible, dit l'interprète. Cela mettrait un terme à son cheminement vers la perfection, à la dissolution dans le tout, la seule paix possible, la seule libération de la douleur. »

« Panta rei, pensa Alexandre. Les idées de Démocrite… tout se dissout et tout se reconstitue sous d'autres formes. L'esprit aussi… Le naufrage comme unique espérance… »

« Donne-lui ce qu'il a l'habitude de manger, ordonna-t-il, et dis-lui que je serai heureux de m'entretenir avec lui quand il le voudra. »

L'interprète répondit : « Il a dit qu'il s'entretiendra avec toi dès qu'il aura appris ta langue. »

Alexandre s'inclina puis regagna sa tente alors que les trompettes sonnaient le rassemblement pour les détachements. On partait en direction de l'Hyphase, le dernier affluent de l'Indus, le dernier obstacle avant l'Inde profonde, avant le Gange, la fabuleuse Palimbothra et les rivages de l'Océan.

L'armée s'ébranla et s'enfonça dans une brousse qui s'épaississait au fur et à mesure qu'on s'approchait du fleuve. Le deuxième jour, il se mit à pleuvoir à verse, et il plut aussi le troisième et le quatrième, dans un déchaînement d'éclairs et de coups de tonnerre assourdissants. Les guides indiens expliquèrent que c'était la saison des pluies et qu'elle durait en général soixante-dix jours. Quand ils atteignirent les rives de l'Hyphase, dont les eaux étaient abondantes et troubles, le roi tint un conseil de guerre sous sa tente. Il y avait là l'amiral Néarque, le vice-amiral Onésicrite - qui s'était distingué dans les opérations de franchissement des fleuves et dans la descente de l'Indus d'Aornos à Taxila –, Héphestion, Perdiccas, Cratère, Léonnatos, Séleucos, Ptolémée et Lysimaque. Avec la disparition de la vieille garde de Philippe, les garçons de Miéza

étaient devenus les commandants suprêmes des grandes unités de combat.

Il y avait aussi un roi indien du nom de Phagaïs, qui connaissait bien les territoires situés au-delà de l'Hyphase.

Alexandre commença : « Mes amis, nous sommes arrivés là où jamais aucun Grec n'était parvenu, nous avons traversé les lieux que le dieu Dionysos avait atteints lors de sa pérégrination. Et nous avons réussi cet exploit grâce à votre courage extraordinaire, à votre tempérament exceptionnel, à votre héroïsme et à celui de nos soldats. Il nous reste un dernier pas à accomplir. Une fois que nous aurons franchi le dernier affluent de l'Indus, plus aucun obstacle ne nous arrêtera jusqu'au Gange et aux rivages de l'Océan. Nous aurons mené à terme l'entreprise la plus glorieuse qui ait jamais été réalisée dans toute l'histoire des hommes et des dieux. Nous aurons donné corps au plus grand rêve qui ait jamais été conçu. Et maintenant, l'amiral Néarque va nous expliquer le projet qu'il a mis au point pour traverser le fleuve. Après quoi, les commandants des unités de combat exposeront leur point de vue sur l'ordre de marche à tenir. »

C'est alors qu'éclata un coup de tonnerre, si fort qu'il fit trembler les objets posés sur la table. Suivirent d'interminables instants de silence, et le bruit de la pluie sembla augmenter jusqu'à l'invraisemblable.

Ptolémée échangea un coup d'œil rapide avec Séleucos. Puis il dit : « Alexandre, nous t'avons suivi jusqu'ici, et nous sommes disposés à te suivre encore, à marcher dans la boue et dans les marais, au milieu des serpents et des crocodiles, nous sommes disposés à traverser d'autres déserts et d'autres montagnes, mais tes soldats, eux, ne le sont pas. » Alexandre lui jeta un regard plein de stupeur, comme s'il ne parvenait pas à en croire ses oreilles. « Tes hommes ont épuisé toute leur énergie, ils n'en peuvent plus.

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama Alexandre. Ils ont battu Porus et conquis des dizaines de villes.

— Voilà pourquoi ils sont épuisés. Est-ce que tu ne t'en rends pas compte ? Regarde-les, Alexandre, arrête-toi et regarde-les avancer sous la pluie incessante et dans la boue, les joues

couvertes de barbe, les yeux rougis par le manque de sommeil. As-tu compté les morts qui t'ont permis de réaliser ton rêve ? Les as-tu comptés, Alexandre ? Ils ont été tués par des blessures, par des plaies qui ne se sont pas cicatrisées, par la gangrène, le venin des serpents, la morsure des crocodiles, par des fièvres pestilentielles, par la dysenterie. Amaigris et émaciés, ils se sont traînés jusqu'à ces confins du monde, mais ils ont peur : pas des ennemis, de leurs chars de guerre et de leurs éléphants, non ! Ils ont peur de cette nature épouvantable et étrangère, de ce ciel perpétuellement secoué par le tonnerre et déchiré par les éclairs, des monstres qui rampent dans les forêts et les marais ; ils ont même peur du firmament nocturne lorsqu'ils voient les constellations auxquelles ils sont habitués disparaître sous le fil de l'horizon. Regarde-les, Alexandre. Ce ne sont plus eux : leurs vêtements sont déchirés, ils sont obligés de se couvrir de chiffons ou d'adopter les habits des barbares qu'ils ont vaincus, les sabots de leurs chevaux sont usés à cause des marches sans fin, et ils laissent des traces sanguinolentes sur la terre.

— J'ai souffert des mêmes maux, j'ai subi à leurs côtés le froid, la faim et la soif, la pluie et les blessures ! s'écria le roi en découvrant sa poitrine sillonnée de cicatrices.

— Oui, mais ils n'ont pas la même énergie que toi, ni la même force vitale. Ce ne sont que des hommes. Et ils sont épuisés, déprimés, prostrés. Ils n'ont plus aucune nouvelle de leurs familles depuis des années ; ils pensent avec nostalgie à leurs femmes et à leurs enfants qu'ils ont quittés depuis trop longtemps.

« Pense à ceux que tu as consignés dans les garnisons, en punissant les déserteurs qui n'avaient pas le courage de rester. Cela les effraie aussi : ils redoutent la venue du héraut qui les obligera à s'installer définitivement à un avant-poste quelconque, et à oublier de la sorte leur famille d'origine et leur patrie. Ramène-les chez eux, Alexandre, au nom de tous les dieux, ramène-les chez eux. »

Ptolémée baissa la tête et se tut. Il fut imité par les autres. Un coup de tonnerre frappa la terre dans un vacarme

épouvantable, qui résonna longtemps comme le grondement d'un tambour lointain.

Alexandre attendit qu'il s'évanouisse pour répondre : « Tiens-moi un langage plus clair, Ptolémée ! s'exclama-t-il. Est-ce une insubordination ? Mon armée se révolte contre moi ? Et mes officiers, mes amis les plus intimes en sont les complices ?

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Comment peux-tu nous accuser, et accuser tes soldats, d'un tel crime ? », s'écria Héphestion. Et Alexandre tressaillit en entendant la voix de son compagnon le plus cher. « Personne n'a l'intention de te désobéir, personne ne songe à s'opposer à ta volonté. Ptolémée a raison. Si tu veux continuer, avançons. Nous te suivrons, nous tes amis qui avons juré de ne jamais t'abandonner, pour aucune raison au monde ; mais tes soldats ont le droit de retourner à la vie. Ils ont assez payé, ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient. Ils sont vidés, épuisés. Ils nous ont implorés de t'en persuader, et nous nous contentons d'exprimer leurs souhaits. Rien de plus. Et maintenant, réfléchis. Envoie-nous ton héraut pour qu'il nous transmette tes ordres, et nous les exécuterons. »

Ils sortirent l'un après l'autre tandis que l'orage redoublait de violence.

Le roi s'enferma sous sa tente pendant deux jours, refusant visites et nourriture, maudissant le sort qui lui interdisait d'atteindre son but, pourtant à sa portée désormais. Roxane, son épouse adorée qui avait voulu le suivre et partager avec lui les risques et les efforts d'une telle entreprise, ne parvenait pas à le consoler. « Pourquoi ne veux-tu pas écouter tes amis ? lui disait-elle dans son grec encore incertain. Pourquoi ne veux-tu pas écouter ceux qui t'aiment et qui ne t'ont jamais abandonné au cours de ces années ? Pourquoi n'as-tu pas pitié de tes soldats ? »

Alexandre ne répondait pas : il fixait sur elle ses yeux pleins de désespoir.

« Conquérir d'autres terres est-il si important ? Crois-tu que tu trouveras le bonheur en t'emparant d'autres régions, d'autres villes, d'autres richesses ? Oh, Alexandre, dis-moi ce que tu

cherches de l'autre côté de ce fleuve, je t'en prie. Dis-le à Roxane, qui t'aime. »

Le roi poussa un long soupir. « J'avais cinq ans quand j'ai fui la première fois la maison de mes parents : je voulais atteindre les montagnes des dieux. Depuis lors, j'ai toujours été habité par le désir de savoir ce qui se trouve au-delà de l'aube et du coucher de soleil, au-delà des monts et des plaines, au-delà de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, au-delà de tout. »

Roxane secoua la tête : elle n'arrivait pas à comprendre. Ces paroles étaient trop compliquées pour elle, mais elle comprenait son regard et percevait son angoisse.

« Alors, allons-y, dit-elle. Allons voir, toi et moi, ce qu'il y a de l'autre côté du fleuve.

— Non, répondit Alexandre. Le destin que les oracles ont proféré pour moi est différent. Je ne peux me séparer de mon armée, renoncer à la gloire… Roxane, je veux aller le plus près possible des dieux, franchir la limite du temps, dépasser tous ceux qui m'ont précédé. Je refuse de plonger dans l'oubli une fois descendu dans l'Hadès. » Son épouse le contempla d'un air éperdu. Elle sentit qu'il était animé d'une force invincible, d'un désir qu'il était impossible d'apaiser. Il ressemblait à ces enfants qui courent derrière les arcs-en-ciel, aux aigles qui volent vers le soleil. Elle le caressa et l'embrassa tendrement sur le front, les yeux, la bouche, puis elle dit dans sa langue : « Garde-moi, Alexandre, ne me quitte pas. Je ne pourrais vivre sans toi. »

Elle s'assit dans un coin de la tente et resta là, en silence, dans l'attente de ses regards ou de ses paroles, épiant le moindre battement de ses paupières, guettant son moindre soupir. Mais le roi semblait pétrifié, enfermé dans son monde impénétrable, prisonnier de ses rêves et de ses cauchemars.

Puis, au soir du troisième jour, avant que le soleil se couche, alors qu'il était assis sous sa tente, il perçut une présence soudaine. Il leva les yeux : devant lui se tenait le sage indien, qui le fixait de ses yeux sombres. Il se rendit compte que personne ne l'avait vu, que les gardes ne l'avaient pas arrêté et que Péritas non plus ne s'apercevait pas de sa présence : il sommeillait dans un coin.

L'homme ne dit rien. Il se contenta d'indiquer le campement de la main, mais son geste dégageait une force irrésistible. Le roi sortit. Avec stupéfaction, il découvrit ses soldats debout devant la tente. Les yeux rouges, les cheveux longs et en désordre, les vêtements déchirés, ils fixaient sur lui leur regard triste et angoissé, mais ferme, dans l'attente d'une réponse. Alexandre les regarda et comprit enfin. Il sentit toute leur souffrance peser sur lui et il parla. Il cria : « On m'a dit que vous ne voulez plus avancer. Est-ce vrai ? »

Personne ne répondit. Un murmure de protestation parcourut les rangs.

« Je sais que c'est faux. Je sais que vous êtes les meilleurs soldats du monde et que vous ne vous révolterez jamais contre votre roi ! Je voulais que nous poursuivions notre chemin, mais j'ai également tenu à immoler des victimes aux dieux afin de connaître leur volonté. Hélas, les auspices nous sont contraires. Et personne ne peut défier la volonté des dieux. Donc, préparez-vous, hommes ! Préparez-vous, car il est temps à présent que vous profitiez de ce que vous avez mérité et conquis. Nous rentrons. Nous rentrons chez nous ! »

Il n'y eut ni ovations ni acclamations, mais une profonde, une intense émotion. Nombre d'hommes pleuraient en silence et leurs larmes coulaient lentement sur leurs barbes hirsutes, sur leurs visages creusés par huit années de batailles, de veilles, d'assauts, de froid et de chaleur, de neige et de pluie. Ils pleuraient car leur roi ne s'était pas emporté contre eux, il les aimait encore, comme des enfants, et il les ramenait chez eux. Un vétéran se détacha des rangs et avança vers Alexandre. Il lui dit : « Merci, sire, d'avoir accepté d'être vaincu par tes soldats, et par eux seulement. Merci… Nous voulons que tu saches que, quoi qu'il arrive, quoi que le destin nous réserve, nous ne t'oublierons jamais. »

Alexandre l'embrassa, puis il ordonna que tout le monde retourne aux tentes pour préparer le départ. Quand les soldats se furent éloignés, il marcha, seul, jusqu'à la rive de l'Hyphase. Les rayons du soleil couchant parvenaient ici et là à trouer les nuages, incendiant le grand fleuve, teintant de rouge la lointaine silhouette du Paropamisos, ses grands pics, pareils à des

pilastres soutenant la voûte céleste. Alexandre laissa son regard errer sur l'autre rive, sur la plaine infinie qui s'étendait jusqu'à l'horizon, et il pleura comme il n'avait jamais pleuré au cours de son existence. Jamais il ne verrait le courant majestueux du Gange, jamais il ne marcherait sur le rivage des lacs dorés, parmi les paons iridescents de Palimbothra. Les larmes coulèrent de son œil aussi bleu que le ciel, elles coulèrent de son œil aussi noir que la nuit.

54

Comme si le ciel approuvait la décision d'Alexandre, il plut pendant plusieurs jours, ce qui offrit une trêve à ses soldats. Après quoi, le roi partagea son armée en douze groupes, auxquels il donna l'ordre d'ériger douze autels de pierre le long des rives de l'Hyphase, des autels gigantesques, aussi hauts que des tours, en l'honneur des douze dieux de l'Olympe. Il fit ensuite offrir un sacrifice en présence de toute l'armée rangée, et pria les dieux pour qu'ils n'autorisent personne à les franchir. Le lendemain, l'armée s'ébranla en direction de l'Indus. Elle rallia Sangala et les villes qu'Alexandre avait récemment fondées : Alexandrie Bucéphale et Alexandrie Nicée.

C'est là que le commandant Coïnos, qui s'était héroïquement battu à Gaugamèle, puis en Bactriane au cours de la campagne contre Spitaménès, aux côtés de Cratère, tomba malade et mourut. Alexandre organisa de somptueuses funérailles et ordonna à ses soldats de construire une tombe imposante en mémoire de son héroisme et de son courage.

Il laissa à Porus le pouvoir sur l'Inde qu'il avait conquise : sept nations et deux mille villes, avec l'obligation de fournir un tribut et des contingents au satrape macédonien installé à Alexandrie Nicée.

Il gagna l'Hydaspe et en descendit le cours jusqu'à sa confluence avec l'Acésine. Les princes indiens venaient spontanément lui rendre hommage et faire acte de soumission à son égard, mais on lui apprit qu'il y avait encore, au sud, le long des rives de l'Indus, des populations fières et indépendantes. Il fut rejoint par un contingent de vingt mille soldats enrôlés en Grèce et en Macédoine : ils apportaient des armures neuves, des vêtements à la grecque et quatre-vingts talents de médicaments, des bandages, des instruments chirurgicaux, des attelles pour immobiliser les membres fracturés, et d'autres choses dont on avait besoin depuis fort longtemps.

Il reçut aussi une lettre de Stateira, dont il avait quasiment oublié l'existence : soudain, il regretta de l'avoir négligée et presque abandonnée.

Stateira à Alexandre, doux époux, salut !

J'ai vécu des jours bien tristes après la perte de notre enfant, et j'ai appris ensuite que tu avais trouvé un nouvel amour en la fille d'un chef montagnard de la Sogdiane. On me dit qu'elle est fort belle et que tu l'as proclamée reine et mère du futur roi. Je mentirais en prétendant que mon cœur est resté imperméable au chagrin et à la déception, qu'il n'a pas été tenaillé par la jalousie. Non du pouvoir et des honneurs, mais du fait qu'elle profite de ton amour, puisqu'elle dort à tes côtés, entend ton souffle dans la nuit, sent le parfum que dégage ta peau. Oh, si j'avais pu engendrer un fils ! Je le serrerais maintenant dans mes bras et pourrais admirer sur son visage sa ressemblance avec le tien. Mais le sort des êtres humains est écrit au moment de leur naissance : les dieux ont décrété que je perdrais rapidement mon père, mon fils, puis l'amour de mon époux. Je ne veux pas t'attrister avec ma mélancolie, j'espère seulement que tu es heureux et que tu éprouveras, à ton retour, le désir de me revoir, de passer un peu de temps en ma compagnie, ne fût-ce qu'un jour ou une nuit. Depuis que j'ai fait ta connaissance, j'ai appris qu'un instant a parfois la valeur d'une existence entière.

Ne t'expose pas inutilement au danger, je t'en prie, et prends soin de toi.

Alexandre lui répondit le jour même, sous le regard intrigué de Roxane, qui apprenait encore à écrire. Elle lui demanda : « À qui écris-tu ?

— À la princesse Stateira, que j'ai épousée avant de te rencontrer. »

Roxane s'assombrit, puis elle dit à Alexandre sur un ton qui ne lui était pas habituel : « Je ne veux pas savoir ce que tu lui dis, mais éloigne-la de moi si tu souhaites qu'elle reste en vie. »

L'automne était presque terminé, et les pluies avaient cessé. Le roi avait bâti le projet de descendre le courant de l'Indus pour voir jusqu'où il arrivait. Parmi les géographes qui suivaient son expédition, certains pensaient que ce fleuve était le début

du Nil : comme dans le Nil, on y voyait des crocodiles, et l'on apercevait sur ses rives des hommes à la peau aussi sombre que celle des Éthiopiens. Si cette hypothèse s'avérait, l'immense flotte du roi pourrait le descendre triomphalement jusqu'à Alexandrie d'Égypte.

Fasciné par cette idée, le roi convoqua Néarque sur une hauteur, située près de la rive du fleuve, d'où il était possible de voir défiler l'armée entière. Celle-ci avait reconquis la splendeur de l'époque où elle avait quitté la Macédoine, et le nombre de ses soldats avait quadruplé. « Il y a ici des hommes qui ont parcouru cent mille stades, dit-il à son amiral. Je veux qu'ils puissent voyager confortablement. Je veux que tu construises une flotte en mesure de transporter nos hommes et nos chevaux. Nous descendrons le fleuve jusqu'à l'Indus, et au-delà, et nous nous arrêterons à la première ville que nous découvrirons afin de réaffirmer l'ancienne autorité de Darius, qui est la nôtre à présent.

— Que feras-tu ensuite ? demanda Néarque.

— Je renverrai Cratère vers l'arrière. Il traversera l'Arachosie et la Carmanie à la tête de la moitié de l'armée, pendant que je descendrai le fleuve avec toi. Nous verrons jusqu'où il nous conduira : peut-être à Alexandrie, s'il est vrai qu'il constitue le début du Nil, ou jusqu'à l'Océan.

— As-tu une idée du nombre d'embarcations nécessaires à transporter nos hommes ? »

Alexandre secoua la tête.

« Pas moins de mille.

— Mille bateaux ?

— Plus ou moins.

— Alors, mettons-nous au travail, l'exhorta Alexandre. Au plus vite !

— Enfin ! s'exclama Néarque. Je suis sans doute le seul amiral au monde à avoir des cors aux pieds. »

C'est alors que l'attention du roi fut attirée par la silhouette mince de Roxane, qui galopait, cheveux au vent, sur un magnifique cheval blanc dans la prairie qui s'étendait le long du fleuve.

« N’est-elle pas merveilleuse ? dit Alexandre.

— Oui, répondit l’amiral. C’est la plus belle femme qu’un homme puisse imaginer. La seule femme au monde véritablement digne de toi. »

Apercevant son époux, Roxane lança son cheval vers lui. Elle gravit la colline au galop puis, une fois devant Alexandre, se pencha et l’embrassa sur la bouche. Les soldats qui avaient suivi ses mouvements tout en marchant s’écrièrent : « Alalalàï ! » Et le roi, encore pendu aux lèvres de sa femme, leva la main pour répondre gaiement à leur salut.

Néarque envoya un héraut à chaque détachement afin de rassembler les soldats qui étaient originaires de régions maritimes : Grecs de la côte et des îles, Phéniciens, Chypriotes, Pontiques. Après quoi, il donna le signal de départ à la construction des navires. Des centaines d’arbres furent abattus et débités, puis les maîtres charpentiers entreprirent le pliage des bordages et l’assemblage des coques au moyen de tenons et de mortaises.

Le calcul de Néarque se révéla exact : mille bateaux de transport et quatre-vingts navires de trente rameurs s’alignèrent bientôt sur les rives de l’Hydaspe. La flotte put bientôt être lancée dans un vacarme d’applaudissements et de cris d’encouragement.

De nombreux habitants de la région s’étaient pressés le long du fleuve, en cette journée ensoleillée, pour assister à ce magnifique spectacle. Les hommes exultaient en songeant qu’ils laissaient derrière eux les jours les plus durs et les plus dramatiques de leur existence. En réalité, ils ignoraient ce qui les attendait, et les seules informations qu’ils possédaient au sujet des territoires qu’ils s’apprêtaient à traverser leur étaient transmises par les guides locaux, dont les connaissances géographiques se limitaient à des terres ou des cours d’eau s’étendant à trois ou quatre journées de marche ou de navigation de là, pas plus.

Néarque prit le commandement du navire le plus grand, qui lui servait de vaisseau amiral, sur lequel le roi et la reine s’étaient installés, puis il donna le signal du départ. Les rames furent plongées dans l’eau et le navire s’engagea dans le

courant, suivi par les autres embarcations. Quand toute la flotte fut à l'eau, les habitants de ces contrées purent assister à un spectacle impressionnant : les flots bouillonnaient sous l'action des rames et la pression des proues, des milliers de bannières et d'étendards claquaient dans le vent, les boucliers et les armures scintillaient par dizaines de milliers.

Parmi les philosophes qui étaient montés sur le bateau du roi se trouvait Pyrrhon d'Élis, que tout le monde tenait désormais en grande considération. Le navire abritait aussi Aristandre, ainsi que le sage indien mystérieusement apparu dans le campement de Sangala. Il s'était assis à la proue, les jambes croisées, les bras posés sur les genoux, les yeux fixés devant lui, aussi immobile qu'une figure de proue.

« Qu'as-tu appris à son sujet ? demanda le roi à Aristandre.

— Il s'appelle Kalan, ce qui correspond à Calanos en grec. Son peuple le considère comme un grand sage, il est doté de capacités extraordinaires, qui lui viennent d'une longue pratique de la méditation.

— Ces gens, intervint Pyrrhon, croient que les âmes de ceux qui n'ont pas agi avec justice passent d'un corps à l'autre après leur mort, jusqu'à ce qu'elles soient complètement purifiées de la douleur et de la souffrance, comme le métal dans la forge. Alors seulement, elles se dissolvent dans une sorte de paix éternelle qu'ils appellent nirvana.

— Cela me rappelle la pensée de Pythagore, ainsi qu'un poème de Pindare.

— C'est vrai, et il est probable que les idées de Pythagore lui aient été inspirées par l'Inde.

— Comment as-tu su tout cela ?

— De la bouche même de Calanos : il a appris le grec en moins d'un mois.

— En moins d'un mois ! Comment est-ce possible ?

— C'est possible. C'est arrivé. Mais je ne saurais t'en livrer l'explication. Quoi qu'il en soit, continua Aristandre, il parvenait à communiquer avec moi avant même de savoir le grec. J'entendais sa pensée résonner dans mon esprit. »

Le regard d'Alexandre erra sur les flots qui caressaient le flanc du navire, puis sur l'immense étendue du fleuve, sur le

grand nombre de navires dans son vaste courant. Pyrrhon s'était éloigné : assis à l'arrière, sur un rouleau de cordes, il remplissait à présent de caractères une tablette posée sur ses genoux. Le roi se rapprocha du devin et lui demanda : « Lui as-tu parlé de ton cauchemar ?

— Non.

— T'arrive-t-il encore de le faire ?

— Non, je ne l'ai plus fait depuis que Calanos a pénétré dans le camp.

— Et sais-tu pour quelle raison il est venu ?

— Pour faire ta connaissance. Et pour t'aider. Il savait depuis longtemps qu'un grand homme arriverait de l'Occident, et il avait décidé de le rencontrer. »

Alexandre hocha la tête puis se dirigea vers Calanos.

« Que regardes-tu, Kalané ? l'interrogea-t-il.

— Tes yeux », répondit le sage d'une voix étrange, aussi vibrante qu'un instrument de bronze. « Ils sont l'image de la ligne obscure qui traverse ton âme, une frontière entre la lumière et les ténèbres sur laquelle tu cours, comme sur la lame d'un rasoir. Mais c'est un exercice difficile, souvent douloureux… »

Stupéfait, le roi répliqua : « Comment peux-tu regarder mes yeux si tu continues de fixer les flots devant toi, et comment peux-tu parler parfaitement ma langue sans que personne ne te l'ait apprise ?

— Je voyais tes yeux avant même de faire ta connaissance. Quant à la langue, il n'y en a qu'une, sire. En parvenant à remonter aux origines de son âme et de sa propre nature, l'homme peut comprendre l'humanité entière et s'en faire comprendre.

— Pourquoi es-tu venu me trouver ?

— Pour poursuivre ma recherche.

— Et où te conduit cette recherche ?

— À la paix.

— Mais je sème la guerre sur mon passage. C'est ce à quoi on m'a préparé depuis mon plus jeune âge.

— On t'a également préparé à la connaissance. Je vois l'ombre d'une grande sagesse au fond de tes yeux. La paix du

monde est un bien suprême, et les biens suprêmes doivent d'abord passer par le feu et l'épée avant d'être concédés. Cela s'est déjà produit. Je veux t'aider à faire monter en toi la sagesse du grand souverain, de celui qui sera un jour le père de tous les peuples. Voilà pourquoi je suis venu te trouver.

— Tu es le bienvenu, Kalané, mais ma route est tracée depuis le jour où j'ai franchi la mer pour la première fois. Je ne sais si tu parviendras à en détourner le cours.

— Ce fleuve va nous conduire dans le courant du grand père Indus, répliqua Calanos en tournant les yeux vers les eaux rapides. Si tu remontes à sa source, tu découvriras un petit ruisseau aux eaux limpides, mais si tu descends en aval, tu verras des centaines d'autres torrents mêler leurs eaux aux siennes, en changer la couleur et le cours, tu verras les chevelures des arbres en lécher la surface, tu verras des poissons de toutes sortes, des serpents et des crocodiles surgir comme par enchantement et nager dans son courant, des oiseaux faire leur nid sur ses rives. Le fleuve qui s'étend à présent devant toi sera tout cela, et plus encore, au fur et à mesure qu'il descendra vers l'Océan. Il se jettera alors dans l'eau éternelle, dans le sein universel qui entoure toutes les terres. Le grand Indus n'existera plus, mais il appartiendra au seul liquide vital qui redonne vie aux nuages et aux oiseaux, aux fleuves et aux lacs, aux arbres et aux fleurs… »

Calanos s'interrompit et replongea dans son silence impénétrable.

C'est alors que Néarque s'approcha en lançant un regard inquiet au roi.

« Qu'y a-t-il ? demanda Alexandre.

— Des rapides », répondit-il.

55

Néarque indiqua les eaux qui bouillonnaient dangereusement à environ dix stades de là. « Il nous faut accoster immédiatement, dit-il, et procéder à une reconnaissance du trajet à partir de la rive, avant de nous y aventurer avec la flotte. »

Il fit aussitôt hisser le drapeau d'alerte et cria aux timoniers de virer de bord. Le chef d'équipage hurla : « Rames à tribord, dehors ! » Et les rameurs du flanc droit levèrent leurs rames tandis que les autres continuaient à pousser le navire, qui se déporta vers la rive droite du fleuve. Au vu des signaux et de la manœuvre du vaisseau amiral, les autres embarcations accostèrent à leur tour et jetèrent l'ancre. Mais tandis que les équipages se livraient aux opérations de mouillage, on entendit un grand cri. Des milliers de guerriers apparurent soudain au sommet des collines qui dominaient le fleuve de l'est, et fondirent sur l'armée d'Alexandre.

Le roi ordonna aux trompettes d'emboucher leurs instruments. Alors les « écuyers » et les attaquants sautèrent à l'eau, armés de pied en cap, et se précipitèrent vers l'ennemi.

« Qui sont ces hommes ? demanda Alexandre.

— Des Malliens, répondit Néarque. Nous approchons de l'Indus. Ce sont des guerriers féroces et irréductibles.

— Mes armes ! », ordonna le souverain.

Ses ordonnances accoururent aussitôt avec sa cuirasse, ses jambières, son casque à crête.

« N'y va pas, Alexandre ! l'implora Roxane en s'accrochant à son cou.

— Je suis le roi. Je dois être le premier. » Il l'embrassa rapidement et cria à ses hommes : « Suivez-moi ! »

Brandissant son bouclier, il sauta à l'eau et se dirigea vers la rive.

Des milliers de guerriers débarquaient à terre parmi les sonneries de trompettes et les ordres prononcés dans toutes les langues de la grande armée.

Dès qu'Alexandre eut mis le pied sur le sol ferme il fut rejoint par les bataillons de l'infanterie lourde, tandis que, plus en amont, commençaient à débarquer les chevaux et les soldats qui allaient former les premiers escadrons de la cavalerie.

Après le succès du choc initial, les ennemis reculèrent sous la pression des détachements macédoniens qui ne cessaient de se renforcer, attaquant désormais en formation compacte. Dans l'impossibilité de les repousser, les Malliens se résignèrent à la retraite, sans cesser toutefois de résister en gravissant le flanc des collines. Ayant reconquis alors l'avantage de la position, ils contre-attaquèrent avec une énergie renouvelée. Le front hésita un certain temps jusqu'à ce que les navires aient livré assez de chevaux pour former plusieurs détachements de cavalerie. En fin de matinée, les cavaliers purent ainsi exercer une pression sur les flancs des ennemis. Alors Alexandre monta sur son destrier, lui aussi, et mena la charge. Mais on vit surgir au même moment une longue rangée de cavaliers ennemis sur la crête des collines qui se dressaient de l'autre côté. Elle fondait sur les escadrons du roi.

La bataille fit rage jusqu'à midi environ, heure à laquelle les Macédoniens finirent par l'emporter en repoussant les Malliens au-delà des collines. Une fois au sommet, Alexandre embrassa le paysage du regard et découvrit cinq villes. L'une d'elles se distinguait par ses fortifications massives en briques crues.

Le roi partagea alors son armée en cinq colonnes et ordonna à chacune d'elles de se lancer à l'assaut d'une des cinq villes. Il prit la tête de la cinquième colonne, la plus nombreuse, pour attaquer la capitale avec Perdiccas, Ptolémée et Léonnatos. Au moment où il s'apprêtait à crier ses ordres, Léonnatos lui dit : « Alexandre, regarde ! Péritas s'est échappé du navire. » En effet, le molosse gravissait la colline en courant à perdre haleine pour rejoindre son maître.

« Par Zeus ! pesta le roi. S'il lui arrive quelque chose, je ferai fouetter le serviteur chargé de sa surveillance. Va-t'en, Péritas, va-t'en ! Retourne auprès de Roxane. Va-t'en ! »

Le chien sembla lui obéir, mais dès qu'Alexandre se fut éloigné au galop à la tête de ses hommes, il se jeta de nouveau à sa poursuite.

En milieu d'après-midi, la colonne du roi avait presque atteint la muraille de la ville, où les Malliens tentaient de se réfugier en se ruant à travers les trois portes de l'enceinte encore ouvertes.

Entraîné par sa fougue, Alexandre, qui avait aperçu une faille dans la muraille due à un manque d'entretien ou à l'érosion des pluies, avait mis pied à terre et courait sur cette sorte de rampe pour s'emparer de la ville au premier assaut. Mais il était seul : aucun guerrier ne lui avait emboîté le pas. S'en rendant compte, Léonnatos s'élança derrière lui en criant : « Non, Alexandre ! Arrête-toi ! Attends ! » Mais le vacarme de la bataille était tel que le roi ne l'entendit pas. Il sauta de l'autre côté.

Léonnatos vola à son secours, à la tête de ses hommes. Mais les ennemis, qui avaient assisté à la scène, essayèrent de lui faire barrage pour permettre à leurs compagnons, de l'autre côté, de tuer le souverain macédonien.

C'est alors qu'Alexandre comprit la situation. Se voyant seul et encerclé, il se mit à reculer vers un énorme figuier en se défendant désespérément contre une nuée d'adversaires. Pendant ce temps, Léonnatos se frayait un chemin à coups de hache, précipitant les ennemis au bas de la rampe et hurlant : « Alexandre, résiste ! Résiste, nous arrivons ! », le cœur rempli d'angoisse à l'idée que le roi pouvait être écrasé à chaque instant. Soudain, il entendit un aboiement dans son dos. Sans même se retourner, il s'écria : « Péritas ! Va, Péritas ! Va ! Cours vers Alexandre ! »

Le molosse gravit la rampe comme une furie. Au moment où il atteignait le sommet, son maître s'effondrait, victime d'un javelot, même s'il luttait encore avec l'énergie qui lui restait et se protégeait derrière son bouclier. En un instant Péritas bondit du haut des murs et s'abattit comme la foudre au milieu des ennemis. Il mordit la main d'un adversaire et la brisa dans un craquement d'os, il en égorgea un autre, en éventra un troisième. Il se battait comme un lion en grognant, en montrant

ses crocs ensanglantés, les yeux aussi enflammés que ceux d'une bête sauvage.

Alexandre en profitait pour reculer en rampant sur le sol. C'est alors que Léonnatos, enfin parvenu au sommet avec ses hommes, se jeta sur l'ennemi dans des cris de possédé. D'un coup de hache il découpa en deux un adversaire, de la tête à l'aine. Terrorisés par cette incroyable puissance, les autres reculèrent. En quelques instants, des centaines d'attaquants et « d'écuyers » macédoniens franchirent l'enceinte et se répandirent à l'intérieur de la ville, qui se remplit bientôt de cris désespérés, de hurlements féroces, du vacarme des armes qui se heurtaient dans la mêlée furieuse.

Léonnatos s'agenouilla devant le roi et lui dégrafa sa cuirasse. Mais il vit ses yeux se remplir soudain de larmes et de désespoir. « Péritas, s'écria Alexandre. Non ! Que t'ont-ils fait, Péritas ! »

Couvert de sang et de sueur, le molosse se traînait péniblement vers son maître en geignant, un javelot planté dans le côté.

« Appelez Philippe ! hurlait Léonnatos. Le roi est blessé, le roi est blessé ! »

Péritas réussit à atteindre la main d'Alexandre et à la lécher une dernière fois, puis il s'effondra, inanimé.

« Péritas, non ! », gémissait le roi en sanglotant et en serrant sur sa poitrine l'ami qui était tombé pour lui sauver la vie.

Perdiccas survint alors, épuisé et ensanglanté. « Je n'arrive pas à trouver Philippe. Dans le désordre de la bataille, personne n'a pensé à lui donner un cheval.

— Que faisons-nous ? s'écria Léonnatos, la voix brisée par l'angoisse.

— Nous ne pouvons pas le transporter dans cet état. Il faut extraire la pointe. Tiens-le : il va souffrir horriblement. »

Léonnatos replia les bras d'Alexandre derrière son dos et les maintint fermement tandis que Perdiccas déchirait le chiton du roi pour dénuder la blessure. Puis, posant la main sur la poitrine d'Alexandre, il essaya, de l'autre, d'arracher la pointe du javelot. En vain : elle était encastrée entre la clavicule et l'omoplate.

« Il faut que je prenne appui sur l'omoplate avec la pointe de l'épée, dit-il. Crie, Alexandre, crie aussi fort que tu le peux, je n'ai rien pour atténuer la douleur ! »

Il dégaina son épée et la glissa dans la blessure. Tandis qu'Alexandre hurlait, Perdiccas chercha l'omoplate de la pointe de son arme. L'ayant trouvée, il prit appui dessus, ce qui lui permit de dégager le javelot, qui libéra un flot de sang. Le roi s'évanouit dans un dernier cri.

« Un tison, Léonnatos, vite ! Nous devons cautériser la plaie, sinon il mourra d'hémorragie. »

Léonnatos partit en courant. Il revint bientôt avec un morceau de poutre qu'il avait déniché dans une maison en flammes, et il l'appliqua sur la blessure. Il y eut une odeur nauséabonde de chair brûlée, mais le flot de sang fut enrayé. Pendant ce temps, les hommes de Perdiccas, qui avaient fabriqué une civière, y déposèrent le roi et l'emportèrent hors de la ville.

« Ramenez-le lui aussi, dit Léonnatos, les yeux rouges de larmes et de fatigue, en montrant le corps inanimé de Péritas. C'est lui, le véritable héros de cette bataille. »

56

Inconscient et brûlant de fièvre, Alexandre fut ramené en pleine nuit sur la rive du fleuve, où Néarque avait installé le campement. Roxane se précipita vers lui en poussant des cris désespérés, puis elle s'agenouilla auprès de son lit et couvrit ses mains de baisers. Leptine le regardait du coin de l'œil, blême et atterrée, en préparant des bandes propres et en faisant bouillir de l'eau, dans l'attente de Philippe.

Le médecin survint aussitôt et se pencha sur le blessé. Il coupa le bandage grossier avec lequel Perdiccas et Léonnatos avaient tenté de panser sa blessure, et il nettoya la plaie avec l'eau dont Leptine avait rempli un lébès.

Puis il colla son oreille contre la poitrine d'Alexandre et l'ausculta longuement, tandis que ses amis, qui étaient entrés l'un après l'autre sous la tente, attendaient impatiemment son diagnostic.

« Hélas, ce n'est pas une blessure banale, affirma le médecin en se levant. La pointe du javelot lui a perforé un poumon. J'entends son sang bouillonner chaque fois qu'il inspire.

— Qu'est-ce que cela signifie ? », demanda Héphestion.

Philippe secoua la tête, il ne parvenait pas à parler.

« Qu'est-ce que cela signifie ? », répéta Héphestion en hurlant.

Alexandre émit un râle au même moment : la salive qui coula de ses lèvres était mêlée de sang. Une tache rouge se forma bientôt sur son oreiller.

Ptolémée s'approcha d'Héphestion et posa la main sur son épaule. « Cela signifie qu'Alexandre pourrait mourir, Héphestion, lui dit-il la gorge serrée. Allez, viens, laissons-le se reposer maintenant. »

C'est alors qu'entra Séleucos, qui avait mené l'attaque contre les autres villes. Il était accompagné de Cratère et de

Lysimaque. Comprenant la situation, il demanda tout bas à Philippe : « A-t-il des chances de vivre ? »

Le médecin leva les yeux vers lui et Séleucos lut dans son regard une telle consternation, une telle impuissance, qu'il préféra ressortir.

Le silence s'abattit à nouveau sur la tente. Il était brisé de temps à autre par les gémissements de Roxane, qui pleurait en couvrant de baisers et de larmes la main de son époux.

Leptine, qui avait toujours détesté ceux qui partageaient l'intimité de son roi, alla lentement vers Roxane et murmura en posant une main sur son épaule : « Ne pleure pas, ma reine. Je t'en prie, ne pleure pas. Il t'entend, tu comprends ? Tu dois prendre sur toi. Tu dois penser… tu dois penser que tout le monde l'aime… nous l'aimons tous et l'amour est plus fort que la mort. »

Philippe ôta son tablier taché de sang et dit à Leptine : « Ne le perds pas de vue un instant. Je vais préparer ce qu'il me faut pour drainer sa blessure. S'il arrive quelque chose, appelle-moi immédiatement. »

Leptine acquiesça tandis que le médecin s'emparait d'une lanterne et quittait la tente. En traversant le camp, il aperçut Ptolémée et Perdiccas, qui déposaient le corps de Péritas sur une pile de bûches et plaçaient à ses côtés sa laisse décorée de boucles d'argent, comme s'il s'agissait d'une offrande rituelle sur le bûcher d'un héros. Il s'approcha.

« Quelle horrible journée, dit tout bas Ptolémée. Alors que nous croyions avoir laissé derrière nous la souffrance et la fatigue… » Il caressa le chien, allongé sur une couverture de laine rouge. « Il me manquera, dit-il, les larmes aux yeux. Il me tenait compagnie quand j'effectuais mon tour d'inspection. » C'est alors que se présenta Cratère avec un piquet de pézétairoï, qui se rangèrent des deux côtés du bûcher.

« Nous avons pensé qu'il méritait tous les honneurs, expliqua Léonnatos. C'était le premier garde du corps du roi. »

Puis il saisit une torche et mit le feu au bûcher. Il attendit que les flammes s'élèvent en crépitant dans l'obscurité pour crier : « Pézétairoï, présentez armes ! »

Les fantassins brandirent leurs sarisses tandis que l'âme de Péritas s'envolait en gémissant dans le vent, se séparant pour la première fois de son maître depuis le jour de sa naissance.

Philippe veilla le roi toute la nuit en compagnie de Roxane et de Leptine. Vers l'aube, la reine s'assoupit, vaincue par la fatigue, mais elle continua de gémir dans son demi-sommeil, tourmentée par des pensées angoissantes.

Héphestion et Ptolémée entrèrent sous la tente au point du jour : à l'évidence, ni l'un ni l'autre n'avaient fermé l'œil de la nuit. « Comment va-t-il ? demandèrent-ils.

— Il a passé la nuit. C'est tout ce que je peux dire, répondit Philippe.

— S'il meurt, nous brûlerons cette ville et tous ses habitants : ce sera le sacrifice funéraire en son honneur, dit Héphestion d'un air sombre.

— Attends, répliqua Philippe, la voix brisée par la fatigue. Il est encore vivant. »

Deux autres jours s'écoulèrent, mais les conditions du roi étaient loin de s'améliorer : elles s'aggravaient, au contraire, laissant prévoir un funeste épilogue. La poitrine d'Alexandre avait enflé en dépit du drainage que Philippe avait pratiqué, il avait une grosse fièvre, un teint terreux, des cernes noirs, et il respirait à grand-peine.

Ses compagnons se relayaient devant sa tente, soucieux de ne pas troubler son agonie, s'autorisant quelques heures de sommeil uniquement lorsqu'ils étaient épuisés. Le campement, d'habitude fort bruyant, était plongé dans un silence irréel, comme si le temps s'était arrêté.

Ce soir-là, alors que la fièvre montait encore et que le souffle du roi paraissait encore plus gêné et douloureux que les jours précédents, Philippe se leva brusquement et sortit.

« Où va-t-il ? demanda Léonnatos.

— Je ne sais pas, répondit Héphestion. Je ne sais rien. Je ne sais plus rien… »

Philippe traversa le camp tout en jetant un rapide coup d'œil vers Aristandre qui continuait à immoler des victimes sur son autel fumant. Il atteignit bientôt un lieu où se dressait un

gigantesque banyan. Il s'immobilisa devant la silhouette squelettique de Calanos, plongé dans sa méditation.

« Réveille-toi », lui dit-il brutalement.

Calanos ouvrit les yeux.

« Nos dieux et notre science sont impuissants. Sauve Alexandre, si tu en es capable. Autrement, va-t'en et ne reviens plus. »

Calanos se leva, léger et comme privé de poids. « Où est-il ? demanda-t-il.

— Sous sa tente. Viens », répondit Philippe.

Calanos le suivit jusqu'au pavillon royal, éclairé par des lanternes.

« Éteignez tout, ordonna-t-il d'une voix ferme, une fois à l'intérieur. Et laissez-nous seuls. »

Serviteurs et compagnons s'exécutèrent sur-le-champ. Alors Calanos s'assit sur ses talons derrière le lit et fixa du regard la tête d'Alexandre, se raidissant comme un bloc de pierre.

Il demeura ainsi le lendemain, le surlendemain et le jour suivant. À l'aube du quatrième jour, Philippe survint et écarta le rideau de l'entrée pour faire pénétrer un peu de lumière à l'intérieur de la tente. Tandis qu'il se lavait les mains dans une cuvette avant de changer le pansement du roi, une voix faible s'éleva dans son dos : « Philippe… »

Il se retourna brusquement : « Mon roi ! »

Sa fièvre avait diminué, sa respiration était régulière, son cœur battait faiblement mais à un bon rythme. Il l'ausculta : le gargouillement sourd de son sang avait cessé. Il appela Leptine. « Avertis la reine. Dis-lui que le roi s'est réveillé. Et prépare sans tarder une tasse de bouillon, nous devons le nourrir : il est à bout de forces. » Leptine s'éloigna et Philippe se précipita à l'extérieur, où Lysimaque et Héphestion patientaient. « Dites à vos amis que le roi s'est réveillé, leur lança-t-il.

— Comment va-t-il ? demanda Héphestion d'une voix inquiète.

— Comment veux-tu qu'il aille ? lui répondit le médecin. Comme un homme dont les côtes ont été transpercées par une énorme lame. »

Il retourna au chevet d'Alexandre. C'est à ce moment seulement qu'il aperçut Calanos : il gisait sur le sol, aussi inerte et froid qu'un cadavre.

« Oh, grand Zeus ! s'écria Philippe. Grand Zeus ! »

Il ordonna à ses assistants de l'installer sous sa propre tente, de le réchauffer de toutes les façons possibles, et de le nourrir – de force si nécessaire. Entre-temps, Roxane était accourue aux côtés d'Alexandre, qu'elle examinait d'un air incrédule tandis que Leptine tentait de lui faire avaler un peu de bouillon en trempant un linge dans la gamelle et en le glissant dans sa bouche.

« Que s'est-il passé ? demanda Alexandre dès qu'il aperçut son médecin.

— Des milliers de choses, mon roi, répondit Philippe. Mais tu es encore vivant, et je nourris l'espoir que tu le resteras. Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux, ajouta-t-il d'une voix tremblante. Tu ne peux pas savoir… Mais maintenant tais-toi, ne fais pas d'effort, tu es très faible. Tu as échappé par miracle à la mort, grâce à Calanos, je crois.

— Péritas…, parvint encore à murmurer le souverain.

— Péritas n'est plus, mon roi. Léonnatos m'a raconté qu'il est mort pour te sauver la vie. Et maintenant, ne rends pas son sacrifice inutile : essaie de te nourrir et repose-toi, je t'en prie, repose-toi. »

Alexandre but encore un peu de bouillon, puis il s'effondra en fermant les yeux. Des larmes coulaient de ses paupières closes, dévalant ses joues pour mourir sur son oreiller.

57

Le roi resta entre la vie et la mort pendant de nombreux jours, et les efforts que Philippe et Leptine déployaient pour le maintenir en vie semblaient parfois inutiles. Si son corps avait surmonté le pire, ses conditions demeuraient toutefois si graves que Philippe se demandait s'il était vraiment hors de danger, ou si Thanatos, un moment repoussé par l'héroisme de Calanos, ne tentait pas une nouvelle fois de s'emparer de celui qu'il avait déjà cru en son pouvoir. Seul le sage indien continuait d'affirmer : « J'ai fait un pacte, il guérira. » Mais quand on l'interrogeait au sujet de ce mystérieux pacte, il s'abstenait de répondre.

Un mois s'écoula avant qu'Alexandre ne fût en mesure de s'adosser à sa tête de lit, et vingt jours supplémentaires avant qu'il puisse manger un potage avec l'aide de Leptine, qui le nourrissait à la cuiller sous l'œil vigilant de Roxane. Il parlait peu et à grand-peine, mais il priait de temps en temps Eumène de lui lire des vers d'Homère. Depuis que le roi avait été blessé, le secrétaire général avait pris les rênes du pouvoir avec l'approbation et l'assistance des compagnons. Parfois, Roxane lui chantait d'une voix douce des chansons traditionnelles de ses montagnes natales, s'accompagnant à un instrument à cordes aux accents simples et évocateurs.

Au bout de deux mois, Philippe permit au roi de se lever et de se déplacer sous sa tente avec l'aide de Cratère et de Léonnatos. Mais il était facile de voir que le moindre effort lui coûtait une immense fatigue. Une fois recouché, Alexandre retombait dans le sommeil.

Un jour qu'il était entré dans le pavillon royal en compagnie de Cratère et d'Héphestion, et qu'il regardait Leptine administrer une décoction à Alexandre, Léonnatos se gratta la tête et proposa : Et si nous lui donnions son « gobelet de Nestor » ?

Philippe lui lança un regard de suffisance et lui répondit : « Tu ne sais pas ce que tu racontes. Du miel, de la farine, du vin et du fromage, tu as envie de le tuer ?

— Tu as peut-être raison, répliqua Léonnatos piqué au vif, mais sais-tu ce que les soldats murmurent ? Ils disent que le roi est mort et que nous le leur cachons pour éviter de semer la panique dans les rangs.

— Comment peuvent-ils penser une telle idiotie ? s'exclama Philippe. Tout le monde sait qu'il est vivant.

— Tu te trompes, intervint Héphestion. Nous sommes les seuls à le savoir. J'ai interdit aux gardes de le voir dans cet état. Le moral des soldats s'en ressentirait autant que s'il était vraiment mort.

— Exactement, l'approuva Eumène. Le fait est que nos hommes ne l'ont pas vu depuis des mois. En revanche, nos mouvements ne leur échappent pas : nous allons et venons de sa tente aux nôtres, nous tenons des réunions, on m'a même vu appliquer le sceau du roi sur des documents envoyés aux satrapies.

— Oui, c'est bien ce qui me semble, confirma Cratère. Certains détachements songent même à se réunir pour convoquer l'assemblée générale de l'armée macédonienne. Savez-vous ce que cela signifie ? »

Eumène acquiesça. « Cela signifie qu'ils peuvent nous obliger à recevoir une délégation sous la tente royale et à leur montrer Alexandre dans cet état. »

Philippe se retourna. « Tant que je suis ici, personne ne mettra le pied sous cette tente sans mon autorisation. Je suis l'archiatre royal et j'ai la responsabilité de… »

Cratère posa une main sur son épaule. « L'assemblée réunie en séance plénière est souveraine en l'absence du roi. Ils peuvent donc le faire, et ils le feront certainement. »

C'est alors qu'entrèrent Séleucos et Lysimaque, venus s'enquérir de la santé du roi. « Que se passe-t-il ? demanda Séleucos en constatant qu'une discussion était en cours.

— Le fait est… », commença Cratère.

Personne n'avait prêté attention à Alexandre, qui semblait profondément assoupi. Ils sursautèrent en entendant sa voix : « Écoutez-moi. »

Comprenant que leur conversation ne lui avait pas échappé, Eumène tenta d'expliquer : « Alexandre, il s'agit d'une affaire que nous pouvons très bien résoudre avec… »

Le roi leva la tête et la main droite avec une autorité indiscutable. Gênés, les compagnons se turent.

« Séleucos…

— À tes ordres, sire, répondit instinctivement son ami ému de recevoir à nouveau un ordre d'Alexandre.

— Rassemble l'armée entière. Après le coucher du soleil.

— Ce sera fait.

— Léonnatos…

— À tes ordres, sire, répondit Léonnatos, encore plus abasourdi.

— Fais préparer mon cheval. Le bai…

— Le bai de Sarmatie, oui, oui. Ce sera fait.

— Il ne sera foutrement rien fait ! s'écria Philippe. Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes devenus fous ? Le roi n'est même pas en mesure de… »

Alexandre leva une nouvelle fois la main, et les mots de Philippe disparurent dans un murmure.

« Héphestion.

— Je t'écoute, Alexandre.

— Prépare mon armure. Je veux qu'elle soit étincelante.

— Elle le sera, Alexandre, répliqua Héphestion, la gorge serrée. Aussi brillante que l'étoile argéade. »

Les compagnons pensaient que le roi avait décidé de mourir à cheval, et non dans son lit. Philippe en était lui aussi persuadé. Il s'assit dans un coin en marmonnant : « Faites donc ce que vous voulez. Si vous voulez le tuer, ne vous gênez pas pour moi. Je n'ai rien à voir là-dedans, je… » Et il se tut, vaincu par l'émotion.

« Léonnatos, reprit le roi. Je veux qu'on m'amène mon cheval ici, sous ma tente.

— C'est ici que tu l'auras », répondit son ami en comprenant que le roi ne voulait pas se montrer à ses soldats tandis qu'on l'aidait à monter à cheval.

« Et maintenant, allez. »

Ils quittèrent la tente alors qu'Alexandre s'abandonnait sur son oreiller et s'endormait. Les voix d'Héphestion et de Léonnatos le réveillèrent. Quand il ouvrit les yeux, il vit que la tente était plongée dans la lumière incertaine du couchant.

« Nous sommes prêts », annonça Héphestion.

Alexandre hocha la tête, puis il se redressa sur son lit au prix d'un dur effort et demanda à ses amis de le conduire à la salle de bains. Leptine le lava, parfuma son corps et ses cheveux, l'essuya et entreprit de le vêtir.

« Mets-moi un peu de couleur aux joues », lui ordonna-t-il. Et la jeune femme s'exécuta. Tandis qu'elle lui ravivait le teint et masquait ses cernes, il lui caressa le visage et lui dit : « Je te donnerai en mariage à un grand de mon empire, et je te constituerai une dot digne d'une reine. » Il s'exprimait d'une voix sûre. Quand Leptine eut terminé, il interrogea ses amis :

« Alors, comment me trouvez-vous ?

— Pas mal, répondit Léonnatos avec un sourire mi-figue mi-raisin. Tu ressembles à un acteur.

— Et maintenant, mon armure. »

Héphestion lui laça sa cuirasse et ses jambières, accrocha son épée à son côté et plaça son diadème sur ses cheveux.

« Allez chercher mon cheval. Les soldats sont-ils rangés ?

— Ils le sont », l'assura Héphestion.

Léonnatos amena par la porte postérieure le bai de Sarmatie, entièrement harnaché, tandis qu'Héphestion se baissait et entrelaçait ses doigts pour aider Alexandre à monter. Le roi posa le pied sur cette marche improvisée et ses amis le poussèrent.

Puis Léonnatos s'approcha, des courroies à la main. « Nous avons pensé qu'il serait bon de t'attacher au harnachement. On ne verra rien : les courroies seront recouvertes par ton manteau. »

Alexandre s'abstint de répondre, et son silence fut interprété comme un acquiescement. Ses compagnons lui passèrent un

ceinturon d'où pendaient quatre courroies, deux devant et deux derrière, qu'ils fixèrent au harnachement du bai de Sarmatie. Puis ils le drapèrent dans son manteau de pourpre de façon à couvrir complètement les courroies.

« Et maintenant, allons-y », ordonna-t-il.

Héphestion jeta un coup d'œil à l'extérieur. Léonnatos lui fit un signe qui signifiait « Maintenant ! », et le premier agita la main. Alors, le silence du crépuscule fut déchiré par un grondement sourd, comme un coup de tonnerre lointain. Un coup, un deuxième et un troisième ! Alexandre tendit l'oreille et se redressa instinctivement, puis il talonna le bai de Sarmatie. Le cheval sortit, contourna la tente et se dirigea docilement vers l'armée rangée.

Le grondement lent et solennel rythmait le pas de parade du puissant destrier, et Alexandre eut grand-peine à retenir ses larmes en entendant l'air vibrer sous les coups du tambour de Chéronée.

Immobiles dans les rangs, les doigts serrés sur la hampe de leurs sarisses, les soldats virent avec stupéfaction leur roi marcher avec une allure majestueuse, les passer en revue, le regard dur et ferme. Quand il arrivait devant un nouveau détachement, l'officier qui le commandait avançait d'un pas, dégainait son épée et criait : « Salut, sire ! » Et Alexandre lui répondait en hochant légèrement la tête.

Tandis que le roi parvenait au bout de la ligne, le « tonnerre de Chéronée » se tut. L'officier le plus âgé du premier rang des hétairoï poussa son cheval vers lui et s'exclama : « À tes ordres, sire !

— Repos », dit Alexandre.

Les trompettes sonnèrent, et Alexandre se dirigea vers sa tente en caracolant.

« Il est fou, murmurait entre ses dents Philippe, qui l'observait de loin. Il pourrait tomber à chaque secousse et…

— Il ne tombera pas, répliqua Séleucos en abattant la main sur son épaule. Il ne tombera pas. »

Ptolémée ne pouvait détourner les yeux du souverain. « Voilà ce qu'il voulait faire. Maintenant tout le monde l'a vu, tout le monde sait qu'il est encore vivant et qu'il est guéri. »

Alexandre pénétra sous sa tente à cheval. Ses amis le détachèrent et l'aidèrent à mettre pied à terre, puis ils entreprirent de délacer son manteau, de dégrafer sa cuirasse et de lui ôter son épée.

« Mettez-le immédiatement au lit », ordonna Philippe.

Mais Alexandre secoua la tête et se dirigea d'un pas encore chancelant vers son siège de camp, il s'y assit et posa les mains sur la table.

« J'ai faim, dit-il. L'un d'entre vous veut-il manger un morceau avec moi ? »

Tout le monde lui lança un regard abasourdi, et Léonnatos, qui ramenait le cheval dans son enclos, se figea sur le seuil de la tente.

« Leptine, s'écria le roi. Débarbouille-moi et apporte-moi le « gobelet de Nestor » !

— Le « gobelet de Nestor » ! répliqua Philippe. Tu as donc envie de mourir ? Cette nourriture te restera sur l'estomac, tu seras malade, tu vomiras, toutes tes blessures se rouvriront et…

— Le « gobelet de Nestor », répéta Alexandre.

Les compagnons et le médecin l'observaient : il semblait ressuscité, transfiguré.

« C'est grâce au son de ce tambour et à la vue de ses soldats, murmura Cratère à l'oreille de Philippe. Laisse-le manger. Il ne lui arrivera rien, tu verras. »

Leptine lui apporta le fameux « gobelet » et Alexandre se mit à manger. Seule la sueur qui perlait sur son front témoignait de sa fatigue. Philippe l'examinait d'un air stupéfait en bougeant les mâchoires comme s'il voulait l'aider à mastiquer. Debout autour de la table, les compagnons assistèrent avec incrédulité à l'événement.

Enfin, Alexandre se nettoya la bouche et leva les yeux vers ses amis.

« Qu'y a-t-il ? dit-il. Vous ne m'avez jamais vu manger ? »

58

Un mois plus tard, le roi était complètement rétabli. Il recommença à courir, à monter à cheval et à s'entraîner à la lutte avec Léonnatos. À la fin de l'été, il ordonna qu'on lève le camp et qu'on s'embarque.

L'armée descendit le fleuve et, au bout de deux jours, atteignit les confins d'une région appelée Sindh. Alexandre demanda à Néarque d'accoster. C'était là, disaient les guides, que débutait la piste menant au passage montagneux qui conduisait à Alexandrie d'Arachosie.

Le souverain convoqua ses compagnons pour le dîner et leur montra la carte que les officiers de marche avaient établie avec l'aide des guides indigènes, aussi bien perses qu'indiens. Puis il se tourna vers Cratère :

« Tu partiras demain avec la moitié de l'armée, tu traverseras l'Arachosie et la Drangiane, et tu rétabliras l'ordre partout où tu trouveras rébellion ou indiscipline. Les marins indiens nous ont appris que l'Indus est un fleuve indépendant, qui se jette dans l'Océan à Pattala. J'ai donc conçu le projet suivant : une fois à Pattala, Néarque et Onésicrite longeront avec la flotte la côte sud de l'empire ; pour ma part, je continuerai la route par voie terrestre avec le reste de l'armée, ce qui me permettra de garantir le ravitaillement des navires après chaque journée de navigation. Nous nous retrouverons tous dans la plaine d'Harmozeia, une ville qui domine le détroit entre l'Océan et le golfe persique.

— Pourquoi veux-tu traverser la Gédrosie ? lui demanda Cratère. On dit que c'est un endroit épouvantable, un désert que le soleil dévore à chaque saison, sans le moindre brin d'herbe, sans un seul arbre.

— Nous ne connaissons que la frontière méridionale de l'empire. Il nous faut donc aller de ce côté. »

Ils mangèrent et burent modérément, car il arrivait encore au roi de souffrir des séquelles de sa blessure, puis ils se couchèrent de bonne heure. Le lendemain matin, à l'aube, l'armée rangée salua le contingent de Cratère, qui était sur le départ. Alexandre serra son compagnon contre sa poitrine. « Tu es l'un de mes plus chers amis, lui dit-il. Tu me manqueras.

— Toi aussi, Alexandre. Prends soin de toi, je t'en prie. Tu as trop défié la chance jusqu'à présent. Que les dieux te soient favorables.

— Qu'ils te soient favorables aussi, mon ami. »

Cratère sauta sur son cheval et, d'un geste de la main, donna le signal de départ. La longue colonne s'ébranla alors parmi les sonneries de trompette et les cris des compagnons qui demeuraient aux côtés d'Alexandre. Dès que le dernier détachement d'arrière-garde eut disparu dans l'étendue de la steppe qui confinait avec le désert, Alexandre ordonna à ses hommes de s'embarquer. Ils repartirent et naviguèrent en direction du sud, recevant à chacun de leurs arrêts la soumission et l'hommage des princes locaux. Enfin, ils atteignirent Pattala, la grande ville qui se dressait sur la dernière partie du fleuve Indus. Elle était peuplée et riche, les commerces y pullulaient, des navires y convergeaient de toutes parts. Nombre d'entre eux venaient d'une île gigantesque, située à l'est, qui s'appelait Taprobane et qui était, disait-on, aussi grande que l'Inde.

La flotte se dirigea alors vers l'embouchure du fleuve. Il était immense, à cette hauteur, si large qu'on ne parvenait pas à distinguer l'autre rive. Onésicrite calcula qu'il devait mesurer cinquante stades.

Ils arrivèrent un soir à l'embouchure, et Néarque décida d'ancrer les navires sur le fleuve à un endroit où le courant était très faible. Il craignait, en effet, de ne pouvoir s'abriter en cas de tempête une fois que la flotte se serait définitivement lancée sur l'Océan. Mais il se produisit un désastre aux conséquences tout aussi graves qu'une tempête : au cours de la nuit, les eaux du fleuve baissèrent si vite que les bateaux s'échouèrent sur son lit, et certains se renversèrent. Néarque intima l'ordre à ses marins

de ne pas bouger et d'attendre que les eaux remontent. Puis il se présenta à Alexandre d'un air consterné.

« Je ne pouvais pas prévoir ce genre de phénomène, même si j'ai entendu dire qu'un navigateur marseillais, un certain Pitéas, a décrit un point dans l'Océan septentrional où un tourbillon avale les eaux toutes les six heures avant de les rejeter, découvrant et recouvrant ainsi de vastes étendues de la côte. Mais cette théorie n'a pas reçu beaucoup d'assentiments et nous ne sommes pas dans l'Océan septentrional. Comment pouvais-je imaginer une chose pareille ? Quel désastre… quel désastre !

— Tu as accompli des entreprises extraordinaires, répliqua Alexandre. Ne te tourmente donc pas. Je sais que nous gagnerons aussi cette bataille contre le fleuve et contre la mer : mon ancêtre, Achille, s'est battu contre le Scamandre et l'a emporté. Je l'emporterai, moi aussi. Attendons que la nuit passe. À la lumière du soleil, les choses changent. »

Ce fut une nuit sombre de nouvelle lune, et l'obscurité accrut encore le trouble et la panique. Néarque fit sonner les trompettes d'alerte et demanda aux hérauts de transmettre aux marins l'ordre de ne bouger pour aucune raison. Mais nombre d'entre eux, terrorisés par ce phénomène et par les racontars qu'ils avaient entendus dans les ports et les auberges de leurs villes d'origine, tentèrent de s'enfuir à la faveur des ténèbres pour se réfugier sur la rive. Ils moururent tous, engloutis par la boue et par les sables mouvants, et ceux qui essayèrent de leur porter secours moururent à leur tour. Leurs cris et leurs appels désespérés retentirent tout au long de la nuit, plongeant dans l'angoisse et la terreur ceux qui étaient restés impuissants sur les navires. Puis les cris s'éteignirent et l'on n'entendit plus que le hurlement des oiseaux nocturnes et le rugissement lointain des tigres qui rôdaient dans les fourrés à la recherche d'une proie.

Sur le vaisseau amiral, Roxane se blottit dans les bras d'Alexandre en tremblant de peur, effrayée par cette nature hostile et cruelle, si différente de ses montagnes natales et de leur ciel limpide. Quant à Néarque et aux marins de l'équipage, ils demeurèrent immobiles et silencieux, même si, de temps à autre, l'un d'eux racontait en murmurant ses expériences de la

mer. Peu avant l'aube, un bruit lointain brisa le silence. Le roi tendit l'oreille.

« As-tu entendu ? », demanda-t-il.

Déjà Néarque courait à la proue et se penchait par-dessus bord pour tenter de déterminer ce qui provoquait ce bruit croissant. Soudain, il vit une sorte de bande blanchâtre avancer rapidement sous la lumière pâle de l'aube : un bouillonnement d'écume, des déferlantes qui galopaient vers la flotte sans défense et prisonnière de la boue.

« Trompettes ! s'écria l'amiral. Sonnez l'alerte ! Sonnez l'alerte ! Voici le reflux ! Hommes, à vos rames ! À vos rames, vite ! Timoniers, à la barre ! » Et tandis que les sonneries de trompette perçaient le ciel gris du matin, il lança une corde au roi afin qu'il s'attache au mât avec Roxane. Après quoi, il se précipita au timon pour prêter main forte à ses marins et se préparer au choc.

Bientôt, les cris et les appels angoissés des équipages résonnèrent dans l'immense étendue marécageuse.

L'impact que généra la vague de reflux fut épouvantable : les navires furent soulevés et repoussés comme des fétus de paille ; ceux qui étaient trop enfoncés dans la boue furent désintégrés ; ceux qui présentaient le flanc, renversés et balayés par la force de l'énorme masse d'eau.

Agrippé au gouvernail, Onésicrite, pilote de la quinquérème royale, criait à ses hommes de ramer de toutes leurs forces afin de maintenir la coque en équilibre. Il s'appuyait de tout son poids sur la barre afin de s'opposer à la force des remous que le reflux entraînait à la surface des eaux.

L'énorme vague venue de l'océan se calma, et les forces finirent par s'équilibrer avec celle de l'Indus. Néarque put alors embrasser la flotte du regard et mesurer l'importance des dégâts. Des centaines d'embarcations avaient été détruites, et beaucoup d'autres endommagées ; la surface de l'eau était jonchée de débris, des hommes se débattaient en essayant de s'accrocher à des poutres ou des morceaux de bordage.

Toute la journée fut consacrée au sauvetage des naufragés. Alexandre ne ménagea pas ses efforts pour secourir ses

hommes, se jetant même à l'eau lorsqu'il les voyait céder à l'épuisement.

Le soir, les navires restants furent tirés au sec sur la rive sableuse de l'Océan, et les commandants des divers détachements procédèrent à l'appel : plus de mille cinq cents hommes s'étaient noyés. On plaça les corps qu'on avait retrouvés sur des bûchers, devant l'armée rangée, et les soldats crièrent les noms de leurs camarades au vent et aux vagues pour que leur souvenir ne se perde pas.

Le roi célébra un rite funèbre à l'intention des disparus, fit élever un cénotaphe sur la rive afin que leurs âmes trouvent la paix dans l'Hadès, et remercia les dieux, au fond de lui-même parce que aucun de ses amis n'avait péri dans le désastre et qu'il avait pu les serrer de nouveau contre sa poitrine. Il prononça ensuite un éloge de Néarque et d'Onésicrite, grâce au courage et à l'expérience de qui le désastre ne s'était pas transformé en catastrophe.

L'armée demeura sur la rive pendant vingt jours pour permettre aux disparus qui n'étaient pas morts de rejoindre leurs compagnons et procéder à la réparation des coques endommagées.

On découvrit non loin de là des lieux relativement protégés entourés de campagnes fertiles situées à la frontière du territoire désertique où vivaient les tribus sauvages des Orites. Alexandre y fonda une ville où il implanta ceux que leurs conditions physiques rendaient incapables d'entreprendre la traversée du désert de Gédrosie. Il construisit un quai ainsi qu'un port bien protégé, et consacra un espace destiné à recevoir les temples des dieux. Puis, une fois ces devoirs accomplis, il fixa le jour du départ pour la flotte et l'armée.

Néarque l'attendait sur le quai tout juste achevé. Alexandre le serra affectueusement contre sa poitrine, comme il l'avait fait avec Cratère au moment où ils s'étaient séparés.

« Quelle joie cela aurait été si ce fleuve avait constitué le cours supérieur du Nil, comme certains le prétendaient ! Nous aurions voyagé ensemble jusqu'en Égypte.

— Hélas, il n'en est pas ainsi, répondit Néarque. Les hommes à la peau sombre et les crocodiles ne suffisent pas à faire un Nil.

— En effet, admit le roi, mais reste bien en vue de la côte et de l'armée. Et quand tu le pourras, mouille l'ancre là où tu verras nos feux : tu auras ainsi moins de difficultés à t'approvisionner en nourriture et en eau.

— Je n'y manquerai pas, Alexandre, mais il faut à présent que je profite du vent constant qui souffle vers l'ouest pour épargner les forces de mes marins. J'ignore donc si vous parviendrez à suivre notre rythme. En tous les cas, nous nous reverrons à Harmozeia. Mon vice-amiral Onésicrite aimerait avoir l'honneur de te saluer, lui aussi. C'est un excellent marin, qui mérite ton estime et tes vœux. »

Onésicrite avança, et le roi lui serra la main. « Que les dieux vous accompagnent et que Poséidon vous soit favorable. Ce matin, j'ai fait un sacrifice à l'Océan en compagnie d'Aristandre, nous avons invoqué sa clémence et la faveur des vents. Notre armée a déjà payé un lourd tribut. »

Néarque et Onésicrite regagnèrent leurs navires et ordonnèrent aux équipages de lever l'ancre. La flotte s'éloigna à la force des rames, mais on hissa bientôt les voiles, que le vent gonfla de son souffle impétueux. Rapidement, les navires rapetissèrent au point de ressembler aux bateaux avec lesquels s'amusent les enfants. Alors Alexandre s'enfonça de quelques pas dans l'Océan, où il planta une lance afin d'indiquer qu'il s'était également emparé de cette région lointaine. Puis il se tourna vers ses compagnons et s'écria : « Il est temps que nous partions, nous aussi. Donnez le signal ! »

Héphestion, Léonnatos, Ptolémée, Séleucos, Lysimaque et Perdiccas enfourchèrent leurs montures et prirent la tête de leurs détachements respectifs. Le roi les imita, précédé de son enseigne, et la longue colonne s'ébranla au milieu des sonneries de trompette, des roulements de tambours, et des claquements de drapeaux.

59

L'étroite bande de broussailles qui bordait les rives de l'Indus se transforma bien vite en une prairie semi-marécageuse, où broutaient de grands buffles aux cornes recourbées, des cerfs et des antilopes. On vit même apparaître au loin des petits groupes de lions, peu différents, quant à l'aspect, de ceux que l'on chassait en Macédoine. Les arbres, immenses, regorgeaient d'oiseaux de toutes sortes, dont de nombreux perroquets aux couleurs vives. Puis la prairie humide se changea en une steppe ponctuée de rares buissons, où paissaient des troupeaux de bœufs et de moutons que surveillaient des bergers à l'aspect primitif et presque sauvage.

« Des Orites, expliqua le guide indien. Ils appartiennent à une tribu côtière, mais nous rencontrerons un peu plus loin les tribus de la steppe et du désert, qui rassemblent des hommes féroces et sauvages. Ils sont très dangereux : dissimulés dans les sables comme des scorpions, ils surgissent brusquement pour donner l'assaut.

— Passez le mot », ordonna Alexandre, qui continua d'avancer, le regard rivé sur le sud.

Ils s'étaient, en effet, éloignés de la côte pour suivre la piste et l'Océan était désormais invisible.

Au quatrième jour de marche, l'armée atteignit les confins du désert, et les hommes contemplèrent avec effroi l'étendue de sable incandescent qui s'étirait devant eux, un enfer privé d'herbe et d'abris, que les rayons implacables du soleil chauffaient à blanc en toutes saisons.

Les guides indiens rebroussèrent chemin et Alexandre dut poursuivre sa route avec, pour tout soutien, l'expérience d'un certain nombre d'officiers perses qui avaient participé à des expéditions en Drangiane et en Arachosie au temps du roi Darius.

Dans ces conditions, la marche se révéla bien vite très difficile, voire désespérée. Les officiers réquisitionnèrent les réserves d'eau et les maintinrent sous surveillance de manière à pouvoir en contrôler la consommation, mais cette mesure n'eut pas grande utilité : les provisions furent épuisées en peu de temps, et il fut nécessaire de chercher des puits le long de la piste poussiéreuse et ensoleillée. Les réserves de nourriture, en revanche, durèrent plus longtemps, d'autant plus que le projet de ravitaillement de la flotte apparut bientôt irréalisable, puisqu'on avait perdu de vue les navires. Le vent d'est, très fort, les avait sans doute poussés plus loin.

Apercevant des traces près de la piste, les guides scythes avertirent leurs officiers et le roi. Une attaque restait à craindre : sur une terre si misérable, l'armée ennemie constituait une proie idéale, compte tenu du ravitaillement qu'elle transportait, ainsi que du grand nombre de chevaux et de bêtes de somme qui la suivaient.

« Doublez le nombre des sentinelles, ordonna Alexandre, et gardez les feux allumés si vous le pouvez. » Mais il était difficile de trouver du bois, il n'y avait que quelques troncs abandonnés par le ressac sur le rivage.

Les Orites attaquèrent subitement par une nuit sans lune, et se jetèrent sur le contingent de Léonnatos qui avançait à quelques stades de l'armée, à l'arrière-garde. Ils frappèrent par surprise avec une précision meurtrière, surgissant des fentes des rochers, bondissant comme des furies infernales sur des guerriers épuisés par la soif et les efforts. Ils firent un massacre. Léonnatos se battit avec un courage désespéré, et après que son trompette eut été égorgé par un ennemi surgi des sables, il ramassa lui-même l'instrument et lança de longs appels pour prévenir Alexandre.

Le roi se précipita à son secours à la tête de deux escadrons. Il parvint à briser l'encerclement et à libérer son ami, à bout de forces et blessé, submergé par une nuée d'adversaires. Lorsque le soleil se leva, plus de cinq cents soldats gisaient sur le sol, inanimés, souvent agrippés à leurs agresseurs dans le dernier spasme de l'agonie.

On les enterra dans le sable avec leurs armes car il n'y avait pas de bois pour construire des bûchers funéraires. Puis l'on repartit, le cœur opprimé par la tristesse, sachant que ces sépultures hâtives seraient bien vite violées par des sauvages faméliques.

Un jour, un escadron d'éclaireurs revint d'une mission de reconnaissance en annonçant qu'il avait découvert un groupement de villages non loin de la côte, près de l'embouchure d'un misérable ruisseau traînant son maigre filet d'eau jusqu'à la mer. Ils décidèrent de les attaquer dès la nuit tombée – une nuit de pleine lune qui éclairait a giorno le désert d'une blancheur crayeuse.

Léonnatos accrocha sa hache à son étrier, se munit d'un bouclier de bronze qui pesait seize mines et sauta sur son étalon. Mais Alexandre le retint : « Ta blessure est récente. Reste là. Laisse-nous nous en charger.

— Tu ne m'empêcheras pas d'y aller, même si tu me fais attacher, se récria son ami. Ces gens-là vont payer pour les soldats qu'ils ont assassinés, pour ces hommes qu'ils ont égorgés par surprise dans le noir sans qu'ils puissent se défendre. »

Le roi, ses compagnons et leur escadre – deux cents hommes en tout – avaient choisi des chevaux noirs et enfilé des manteaux de la même couleur pour se confondre avec les ombres de la nuit. Alexandre donna le signal, et les montures se lancèrent dans un galop effréné, flanc contre flanc, tête contre tête : on aurait dit des furies infernales dont l'Hadès avait accouché.

Dès que les Orites les aperçurent, ils tentèrent de défendre leurs villages, leurs enfants et leurs femmes, mais il était déjà trop tard. Ils furent balayés immédiatement, embrochés comme des poissons, et tandis que ses hommes saccageaient les habitations, Léonnatos s'acharna à coups de masse sur les ennemis en fuite, les fauchant comme des épis, les massacrant par dizaines jusqu'à ce que son cœur soit sur le point d'éclater et que la voix d'Alexandre résonne à ses oreilles : « Ça suffit Léonnatos ! »

Alors il s'arrêta, écumant de sueur et couvert de sang.

Une seconde escadre de cavalerie légère survint un peu plus tard, amenant des bêtes de somme avec des outres et des chariots pour réquisitionner les vivres. Mais on ne trouva que des troupeaux de moutons et de chèvres, enfermés dans des enclos en pierre. L'épaisse couche d'excréments secs qui jonchait le sol montrait qu'on les conduisait rarement au pâturage.

« Je me demande avec quoi ils les nourrissent, dit Eumène qui était arrivé avec le convoi du ravitaillement.

— Avec ça, semble-t-il, répondit Séleucos en indiquant des sacs de fibres d'algues qui contenaient une sorte de poudre blanchâtre.

— Du poisson, confirma Eumène en reniflant une poignée de cet aliment. Du poisson séché et moulu. »

Ils retournèrent au campement avec l'eau qu'ils purent recueillir et avec les troupeaux réquisitionnés ; mais la chair de ces animaux avait un goût repoussant, qui évoquait le poisson pourri. N'ayant pas le choix, ils durent se nourrir de ce qu'ils avaient pris.

Ils poursuivirent leur route pendant plusieurs jours sous un soleil brûlant, tourmentés par la soif. Parfois, le désert changeait de couleur, devenant d'une blancheur aveuglante, et l'armée était obligée de marcher sur une croûte de sel déposée par de vieilles lagunes marines qui entamait les sabots des chevaux et les chaussures des fantassins, provoquant de profondes gerçures puis des plaies fort douloureuses. De nombreuses bêtes de somme et de nombreux chevaux moururent de soif et de faim, puis ce fut le tour des hommes.

Personne n'avait le temps ni la force de les enterrer ou de leur rendre les honneurs. Les soldats remarquaient à peine qu'un des leurs tombait d'épuisement. S'ils s'en apercevaient, ils ne parvenaient pas à l'aider, et le corps du malheureux gisait à l'abandon, en proie aux chacals ou aux vautours qui ne cessaient de tournoyer au-dessus de la colonne en marche. À la douleur que ces disparitions suscitaient dans le cœur d'Alexandre s'ajoutaient les regrets de voir sa jeune épouse subir autant d'inconfort et de privations, ainsi que l'angoisse pour le sort de

sa flotte, dont il n'avait plus de nouvelles depuis le jour de son départ de Pattala.

Dans cette terrible épreuve, dans ces épouvantables difficultés, seul Calanos paraissait indifférent à la douleur et aux souffrances : il marchait pieds nus sur le sable brûlant, se couvrant tout juste les épaules d'un morceau d'étoffe ; le soir, quand les ténèbres apportaient un peu de fraîcheur au désert, il s'asseyait auprès du roi et conversait avec lui, lui parlait de sa philosophie, de l'art de contrôler ses passions et les besoins de son corps. En dépit de son jeune âge, Roxane se comporta elle aussi d'une façon irréprochable, avec une fierté et un courage exemplaires. On la vit à plusieurs reprises chevaucher aux côtés de son époux, vêtue de la tunique des cavaliers sogdiens, et bander son arc pour abattre des oiseaux de passage.

Un jour, alors que les hommes étaient à bout de forces, un soldat de la garde découvrit, comme par miracle, une cavité au fond d'une cuvette, où semblait se concentrer un peu d'humidité. Il se mit à creuser de la pointe de son épée et vit bientôt des gouttes d'eau sourdre lentement à la surface. Il parvint à en remplir le fond de son casque, qu'il tendit à Alexandre après s'être mouillé les lèvres. Le roi était, en effet, durement éprouvé par ces efforts, d'autant plus que sa blessure le faisait encore souffrir.

Alexandre le remercia et prit le casque pour le porter à ses lèvres. Mais il se rendit compte que tous ses hommes le regardaient. Voyant leurs yeux rougis par le sel, leur peau sèche, leurs lèvres gercées, il n'eut pas le courage de se désaltérer. Il versa l'eau sur le sol en disant : « Alexandre ne boit pas quand ses soldats meurent de soif. » Puis, remarquant que nombre d'entre eux se laissaient aller, il s'écria : « Courage, hommes ! Croyez-vous que les dieux nous aient permis d'accomplir de si grandes entreprises pour que nous mourions dans ce désert ? Non, soyez confiants ! Je vous garantis que, demain, nous aurons quitté cette fournaise, que vous aurez de la nourriture et de l'eau en abondance ! Voulez-vous renoncer maintenant ? Voudriez-vous vous laisser mourir si près du but ? »

Ces mots insufflèrent un peu de courage dans l'esprit des soldats, qui reprirent leur marche jusqu'au soir. La mer était

loin désormais, et l'on grimpait vers une ligne de collines pierreuses où l'on pouvait trouver un peu de fraîcheur à la tombée du soir. Le lendemain, au coucher du soleil, ils passèrent le col et aperçurent une ville murée à l'horizon.

« C'est Pura, dit l'un des officiers perses. Nous sommes sauvés. »

Alexandre hurla : « Avez-vous entendu, hommes ? Avez-vous entendu ? Nous sommes sauvés ! Vous avez vu ? Votre roi tient toujours ses promesses ! »

Au fur et à mesure qu'ils atteignaient le sommet et découvraient la ville, les soldats poussaient des cris de joie et lançaient leurs armes en l'air, s'embrassant les uns les autres et pleurant d'émotion.

Ptolémée s'approcha d'Alexandre et lui demanda d'un air interloqué : « Comment as-tu fait ?

— Te souviens-tu du carrefour que nous avons trouvé sur la piste, hier ? Un sentier longeait la mer, à l'est, et l'autre montait vers les collines ?

— Oui, je m'en souviens.

— Calanos m'a dit alors : « Choisis la route la plus difficile. »

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Tu as pris des risques.

— Ce n'est pas la première fois, me semble-t-il.

— Non, en effet. »

Ils arrivèrent à Pura au coucher du soleil en tirant de leurs membres épuisés d'ultimes étincelles d'énergie. Le commandant de la forteresse vint à leur rencontre d'un air soupçonneux.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Alexandre se tourna vers Ptolémée : « Oxathrès est-il encore en vie ?

— Je crois que oui, lui répondit son ami. Il me semble l'avoir vu il y a deux jours.

— Cherche-le. »

Ptolémée s'éloigna pour revenir un peu plus tard en compagnie d'Oxathrès, qui expliqua au gouverneur perse ce qu'il devait savoir sur les nouveaux venus.

« Alexandre ? s'exclama-t-il d'un air abasourdi. Il n'est donc pas mort ?

— Comme tu le vois, il est vivant et en bonne santé. Mais, je t'en prie, laisse-nous entrer. Nous sommes à bout de forces. »

Le gouverneur distribua aussitôt des ordres aux membres de sa suite, et les portes de Pura s'ouvrirent devant l'armée que tout le monde croyait perdue, et devant le roi que l'on croyait mort.

Les troupes d'Alexandre séjournèrent quatre jours à Pura afin de se reposer et se nourrir après tant de privations. Alexandre demanda au gouverneur si l'on avait des nouvelles de sa flotte à Harmozeia. Le Perse répondit qu'il n'avait rien su, qu'il se renseignerait et lui rapporterait le résultat de son enquête.

« À ta place, je ne me ferais pas trop d'illusions, dit Séleucos. J'ai appris que cette route était dangereuse à cause de ses bas-fonds et des pirates qui attaquent les navires échoués. S'ils étaient arrivés, nous le saurions déjà.

— Tu as peut-être raison, répliqua Alexandre, mais on nous croyait morts, nous aussi, et nous sommes là. Il ne faut jamais désespérer. »

Ils reprirent leur marche en direction de la Perside, sur un terrain aride et dénudé, mais le commandant de la garnison de Pura leur avait fourni de bons guides, qui les conduisirent aux puits d'eau potable et aux villages de bergers où il était possible de trouver du lait, de la viande, ainsi que des légumes secs conservés dans de grandes jarres de terre cuite.

L'hiver était bien avancé quand l'armée atteignit les environs de Salmous, aux confins de la Perside. Alexandre envoya un groupe d'éclaireurs vers le sud afin de s'enquérir de sa flotte : deux officiers macédoniens et une douzaine d'auxiliaires, accompagnés par un guide perse et une demi-douzaine de chameaux chargés d'outres d'eau.

Ils parcoururent deux étapes de cinq parasanges sur un terrain complètement désert. Puis, vers midi, sous un soleil brûlant, ils aperçurent quelque chose à l'horizon.

« Parviens-tu à distinguer ce dont il s'agit ? demanda l'un des auxiliaires, un mercenaire palestinien d'Azotos.

— On dirait des hommes, répondit un de ses compagnons.

— Des hommes ? s'écria l'un des officiers. Où ?

— Là-bas, dit l'autre officier, qui les distinguait nettement désormais. Regarde, ils nous font signe, ils crient… Ils semblent nous avoir vus. Vite, allons-y ! »

Ils se lancèrent au galop et se retrouvèrent quelques instants plus tard, devant deux malheureux aux vêtements en lambeaux, aux yeux caves, à la peau couverte de plaies et brûlée par le soleil, aux lèvres fendues.

« Qui êtes-vous ? demandèrent les deux hommes en grec.

— Et vous ? répliqua l'officier. Que faites-vous ici ?

— Nous sommes des marins de la flotte royale.

— Tu veux dire que la flotte de Néarque est… »

L'officier n'osait pas finir sa phrase car ses deux interlocuteurs avaient l'allure de naufragés.

« Saine et sauve, dit l'homme. Mais par les dieux, donne-moi une gorgée d'eau si tu veux que je te raconte toute l'histoire ! »

60

« À cheval ! », s'exclama le roi, tout excité dès qu'il connut la nouvelle. « Néarque est sur la côte avec tous ses navires. Il n'en manque pas un ! Eumène, fais préparer les chariots : eau, provisions, viande, gâteaux, miel, fruits et vin, par tous les dieux ! Tout le vin que tu trouveras. Et emboîte-moi le pas dès que tu le pourras !

— Mais il faudra du temps pour tout rassembler, hasarda le secrétaire général.

— Débrouille-toi ; tu as jusqu'à ce soir. Je veux que ces hommes fassent la fête, par Zeus ! Nous organiserons un banquet grandiose sur la plage ! Nous devons fêter nos retrouvailles ! Oui, nous devons les fêter ! »

Ses yeux brillaient d'émotion et d'impatience. On aurait dit un enfant.

« Et prenez soin de ces deux marins : traitez-les comme des princes, comme des hôtes de marque. Et la reine, je veux que la reine vienne avec moi. »

Il partit au galop avec ses compagnons, suivi de deux escadrons de la cavalerie des hétairoï, et arriva en vue du camp naval de Néarque au soir du troisième jour, couvert de poussière et de sueur. Les navires se détachaient sur le miroir doré de l'Océan, parés de leurs enseignes et de leurs étendards.

Néarque les accueillit à l'entrée du camp. En le voyant, Alexandre mit pied à terre, et les deux hommes parcoururent à pied la distance qui les séparait au milieu de deux rangées de marins et de cavaliers en délire. Impatients de se retrouver, ils finirent par courir l'un vers l'autre. Ils se donnèrent l'accolade puis se dévisagèrent d'un air incrédule. Sous l'empire de l'émotion, ils étaient dans l'incapacité de s'exprimer. Au bout de quelques instants, Alexandre éclata d'un rire libératoire et s'écria : « Tu pues le poisson pourri, Néarque !

— Et toi, la sueur de cheval, Alexandre ! répliqua l'amiral.

— Je n'arrive pas à croire que vous soyez tous vivants, dit le roi en examinant le visage émacié de son navarque.

— Ça n'a pas été facile, rétorqua Néarque. J'ai bien cru que nous ne nous en sortirions pas. Nous avons affronté deux tempêtes, mais surtout nous avons souffert de la faim et de la soif. »

Ils s'acheminèrent vers le campement. Ils étaient animés d'une telle curiosité et d'une telle envie de connaître leurs aventures respectives qu'ils ne s'étaient pas aperçus que Ptolémée avait rangé la cavalerie pour leur rendre hommage.

Ils sursautèrent donc en entendant le commandant crier : « Pour le roi Alexandre et pour l'amiral Néarque, alalalàï !

— Alalalàï ! », hurlèrent les cavaliers en brandissant leurs lances et en rythmant leurs cris tandis que la dernière lueur du soleil s'éteignait au-dessus des ondes enflammées de l'Océan.

« Permets-moi de souligner le rôle qu'a joué Onésicrite, ajouta l'amiral en invitant son pilote à venir vers eux. Il a montré qu'il était un grand marin.

— Salut, Onésicrite, fit Alexandre. Je suis très content de te voir.

— Salut, roi, répliqua le nautonier. Moi aussi, je suis heureux de te voir.

— Je suis désolé, reprit ensuite Néarque. Je n'ai pas grand chose à t'offrir. Nous avons pêché toute la journée, mais notre butin est maigre. Nous disposons toutefois de deux gros thons, que nous sommes en train de faire griller.

— Ne t'inquiète pas, répondit le roi. J'ai une surprise pour vous, même si, je le crains, elle n'arrivera pas avant demain.

— S'il s'agit de ce que j'imagine, il me tarde qu'elle arrive ! s'exclama Néarque. Un jour que nous étions désespérés par le manque de nourriture, nous avons attaqué des villages de la côte. Et sais-tu ce que cette attaque nous a rapporté ?

— Non, mais je crois pouvoir le deviner.

— De la farine de poisson. Des sacs et des sacs de farine de poisson. C'était tout ce que possédaient ces malheureux.

— Nous en savons quelque chose. »

Ils pénétrèrent sous la tente de Néarque, où ils furent bientôt rejoints par Ptolémée, Héphestion, Séleucos et les autres.

« Regardez, dit Néarque en leur montrant un rouleau de papyrus étalé sur une table de fortune. Voici la carte qu'Onésicrite a dessinée. Vous pouvez voir le trajet qui sépare Pattala d'Harmozeia.

— Splendide, commenta Alexandre en suivant du doigt l'interminable côte déserte que le vice-amiral avait marquée de l'inscription ichtyophages.

— « Mangeurs de poisson », répéta Héphestion. Tu peux le dire ! Ici, même les chèvres puent le poisson. J'en ai la nausée rien qu'en y pensant.

— Tu ne peux imaginer combien nous nous sommes inquiétés lorsque nous avons perdu tout contact avec vous, dit Alexandre.

— Nous aussi, répliqua Néarque. Il n'était pas facile de ralentir notre course pour vous attendre, et le jour où nous l'avons fait, nous vous avons perdus de vue. Nous ignorions où vous vous trouviez, si vous étiez devant ou derrière nous. Un mystère…

— Le poisson est prêt, annonça l'un des marins.

— Son odeur n'est pas désagréable, commenta Séleucos.

— Je crois que nous allons devoir nous asseoir sur la plage, dit l'amiral. Les lits et les tables de repas nous font cruellement défaut.

— Nous nous adapterons, intervint Perdiccas. La faim est une chose, le confort une autre. »

Alors qu'ils se dirigeaient en riant vers la plage, ils entendirent les trompettes sonner l'alerte.

« Par Zeus ! s'exclama Alexandre. Qui peut donc nous attaquer ? » Il dégaina son épée et s'écria : « Hétairoï, avec moi ! À cheval, à cheval ! »

Bientôt, le camp se remplit de sonneries de trompette et de hennissements. On ouvrit la palissade de défense et les escadrons se lancèrent à l'extérieur pour tenter de déjouer l'attaque ennemie. Un nuage de poussière grossissait à l'horizon, on y distinguait des armes et des boucliers de métal.

« Mais ce sont des Macédoniens ! hurla une sentinelle.

— Des Macédoniens ? », s'écria Alexandre en bloquant la charge d'un geste de la main.

Le galop des chevaux s'amplifiait, puis la voix de la sentinelle résonna une nouvelle fois dans le silence : « C'est le vin ! exulta-t-il. Eumène nous a envoyé du vin avec un escadron d'attaquants ! »

La tension se transforma en un grand éclat de rire. Bientôt, les attaquants défilèrent à travers le camp parmi les applaudissements de leurs compagnons. Chaque cavalier portait deux outres, disposées comme des besaces sur la croupe de son cheval.

« Alors, on mange ? demanda Léonnatos en mettant pied à terre et en dégrafant sa cuirasse.

— On mange, on mange, répondit Néarque.

— Et on boit, par Zeus ! dit Alexandre dans un éclat de rire. Grâce à notre secrétaire général. »

Ils s'assirent sur le sable tiède tandis que les marins commençaient à servir le poisson.

« Des darnes de thon à la chypriote ! annonça pompeusement un marin de Paphos. Notre spécialité ! »

Ils se jetèrent tous sur la nourriture. La conversation s'anima rapidement car ils avaient tous une histoire à raconter : histoires de privations et de dangers, de tempêtes et de calme plat, d'embuscades nocturnes et de monstres marins, histoires d'amis qui avaient longtemps craint de ne plus se revoir.

« Je me demande où est Cratère », dit soudain Alexandre.

Un instant, ses compagnons se dévisagèrent en silence.

61

Quinze jours plus tard, Cratère se présenta à Salmous avec son armée. L'exultation d'Alexandre et de ses compagnons fut à son comble. On banqueta longuement, et on continua de festoyer une fois que l'armée se fut remise en marche. En effet, décidé à ne pas interrompre ces manifestations de liesse, le roi avait fait construire des chariots, sur lesquels on installa des tables et des lits de repas. Les compagnons purent donc s'allonger pour manger, boire et rire. Et les soldats étanchèrent leur soif à leur guise en s'approvisionnant aux outres de vin qui suivaient la colonne.

Sur l'un des chariots se trouvait Calanos à qui le roi et ses compagnons rendaient parfois visite pour écouter son enseignement.

Chants et chœurs de joie résonnaient sur ce territoire. L'armée qui se dirigeait vers le cœur de la Perside n'avait pas l'allure d'une formation militaire, mais bien d'un komos de Dionysos, une procession en l'honneur du dieu qui libère le cœur humain de toutes ses peines par la joie du vin et la gaieté.

Néarque était reparti avec sa flotte après avoir procédé aux réparations nécessaires et rempli les cales du ravitaillement indispensable à une longue traversée. Les navires franchirent le détroit d'Harmozeia et pénétrèrent dans le golfe persique, en prenant la direction de l'embouchure du Tigre. La flotte devait retrouver l'armée à Suse, qu'elle atteindrait en empruntant un canal navigable. Persuadés que le plus difficile était enfin passé, les marins ramaient vigoureusement, manœuvraient avec entrain écoutes et voiles, impatients de conclure leur aventure et de pouvoir la raconter.

Il y eut pourtant un moment de tension à bord de la flotte quand on vit s'élever des flots, non loin du vaisseau amiral, d'immenses jets de vapeur, précédant l'apparition de créatures

gigantesques aux dos luisants, qui plongèrent à nouveau en agitant hors de l'eau leurs queues énormes.

« Mais qu'est-ce que c'est ? demanda avec terreur le marin chypriote qui avait préparé le dîner du roi et de ses compagnons sur la plage.

— Des baleines, répondit le maître d'équipage phénicien, qui était allé au-delà des Colonnes d'Héraclès. Elles ne nous feront rien : il faut se garder de les éperonner car il suffit d'un coup de queue et… adieu, vaisseau amiral. Elles n'en feraient qu'une seule bouchée !

— Je préfère les thons, balbutia le marin avant de demander d'un air inquiet : Mais tu es sûr qu'elles ne nous attaqueront pas ?

— On ne peut être sûr de rien en mer, répliqua Néarque. Tu devrais le savoir. Retourne à ton poste, marin. »

L'armée d'Alexandre poursuivit sa marche le long de la route qui menait à Pasargades. Là, le roi constata que le tombeau de Cyrus avait été violé : le sarcophage était ouvert et le corps du Grand Roi jeté sur le sol. Il fit interroger et juger les mages chargés de surveiller ce monument, mais ceux-ci ne lui apprirent rien, même sous la torture. Il les libéra, puis il ordonna qu'on restaure la tombe et reprit sa route en direction de Persépolis. La nouvelle du retour d'Alexandre s'était déjà répandue, plongeant de nombreux satrapes et gouverneurs macédoniens dans la consternation : croyant qu'il était mort, ils s'étaient abandonnés à des pillages et à des vols de toutes sortes.

Alexandre retrouva le palais impérial dans les conditions où il l'avait quitté après l'épouvantable incendie qui l'avait détruit : seuls les colonnes de pierre et les gigantesques portiques se dressaient dans l'immense étendue que la fumée avait noircie et que les cendres avaient recouverte. Les collines voisines avaient également livré des coulées de boue, qui s'étaient solidifiées sur le sol. Des voleurs avaient arraché les pierres dures des bas-reliefs, et dérobé les métaux précieux fondus dans l'incendie. Désormais, un seul signe rappelait la grandeur des Achéménides : la flamme qui brûlait devant le monument funéraire de Darius III.

Le roi songea à Stateira et se demanda si la lettre qu'il lui avait envoyée des rives de l'Indus lui était parvenue. Il lui écrivit une nouvelle fois en lui disant toute son affection et en lui donnant rendez-vous à Suse.

Un soir qu'il se reposait aux côtés de Roxane sous la véranda du palais du satrape, on lui annonça une visite. Un domestique introduisit bientôt un homme corpulent et chauve, qui le salua d'un large sourire.

« Mon roi, mon garçon, tu ne peux imaginer le plaisir que j'éprouve en te revoyant. Mais… où est ton chien ? ajouta-t-il en balayant la véranda du regard.

— Eumolpos de Soles… Tranquillise-toi, Péritas n'est plus. Il est mort en Inde pour me sauver la vie.

— Je suis désolé, répliqua l'espion. Même si je ne lui étais pas sympathique. Je sais que tu avais beaucoup d'affection pour lui. »

Alexandre baissa la tête. « Bucéphale est mort, lui aussi, ainsi que de nombreux, de nombreux autres amis. Nous avons vécu une aventure très éprouvante. Mais toi, d'où viens-tu ? J'étais persuadé que tu étais mort : tu as disparu sans un mot pour ne plus te montrer.

— Moi aussi, j'étais persuadé que tu étais mort. Et je n'étais pas le seul. Quant à ma disparition, elle n'a rien d'anormal. J'avais compris ce que tu attendais de moi, et je me suis donc envolé discrètement à la première occasion favorable : un bon informateur ne doit laisser à personne la possibilité de deviner ses mouvements. Même à son seigneur.

— Te connaissant comme je te connais, dit Alexandre, tu n'es pas seulement venu pour le plaisir de me revoir. »

Eumolpos lui tendit un rouleau. « En effet. En ton absence, mon roi, j'ai gardé grands ouverts mes yeux et mes oreilles ainsi que tu me l'avais demandé, si je ne m'abuse. Je n'oublie jamais ceux qui ont été bons envers moi. Tu m'as accordé ta confiance, tu m'as sauvé la vie quand on voulait me supprimer. Il y a sur ce rouleau des choses qui ne te réjouiront pas : la liste complète de tous les méfaits, les rapines, les vols à main armée et les violences qu'ont commis tes satrapes et tes gouverneurs, aussi bien perses que macédoniens, en ton absence. Tu trouveras

également la liste des témoins que tu pourras interroger si tu souhaites juger ces gens. Le responsable du trésor royal, pour commencer, ce boiteux, l'ami d'Eumène…

— Harpale ?

— Oui. Il s'est octroyé cinq mille talents provenant du trésor, a enrôlé six mille mercenaires, à la tête de qui il marche vers la Cilicie, si mes informations sont exactes. Je crois qu'il est en train de négocier avec certains de ses amis athéniens qui ne t'aiment pas beaucoup.

— Démosthène ? »

Eumolpos acquiesça.

« Où se dirige-t-il, à ton avis ?

— Probablement vers Athènes. »

C'est alors qu'entra Eumène, dont les traits traduisaient un grand embarras. « Alexandre, j'ai hélas une terrible nouvelle à t'apprendre ! J'ignore par où commencer… c'est ma faute, d'une certaine façon.

— Harpale ? Je suis déjà au courant. » Il indiqua Eumolpos, assis discrètement dans un coin. « Et je sais bien d'autres choses encore. Des choses désagréables. Voilà ce que nous allons faire : tu vas vérifier sur-le-champ le bien-fondé des accusations rapportées sur ce document contre certains Macédoniens, Perses et Mèdes. Après quoi, tu organiseras leur procès. Les Macédoniens dont la culpabilité sera prouvée seront jugés par l'assemblée, et la sentence exécutée selon le rite traditionnel.

— Et Harpale ?

— Trouve ce maudit éclopé, Eumène, lui ordonna Alexandre, blême d'indignation. Où qu'il soit. Et abats-le comme un chien. »

Eumolpos de Soles se leva. « Nous nous sommes tout dit, me semble-t-il.

— En effet. Eumène te paiera généreusement. »

Le secrétaire général, de plus en plus gêné, hocha la tête.

« Ce n'est pas ta faute, lui dit Alexandre. Tu n'as jamais trahi ma confiance, et je sais que tu ne la trahiras jamais.

— Je te remercie, mais cela n'atténue pas ma déception », répliqua-t-il avant de se diriger vers la porte.

Tandis qu'il s'éloignait, il croisa Aristandre dans un des couloirs du palais. Le devin avait une expression étrange, un regard halluciné, il s'abstint de saluer le secrétaire général. Peut-être ne l'avait-il pas vu.

Aristandre pénétra chez le roi, qui fut aussitôt frappé par l'angoisse et l'effroi que traduisaient ses traits.

« Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il comme s'il redoutait sa réponse.

— Mon cauchemar. Il est revenu.

— Quand ?

— Cette nuit. Et il y a autre chose.

— Parle.

— Calanos est malade.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Alexandre. Il a enduré les privations les plus dures, les épreuves les plus pénibles, la pluie et le soleil, la faim et la soif…

— Et pourtant, il est au plus mal.

— Depuis quand ?

— Depuis notre arrivée à Persépolis.

— Où est-il à présent ?

— Dans la demeure que tu lui as attribuée.

— Conduis-moi auprès de lui sans tarder.

— Comme tu le veux. Suis-moi.

— Où vas-tu, Alexandre ? lui demanda Roxane d'un air inquiet.

— Je vais rendre visite à un ami qui souffre, mon amour. »

Ils traversèrent la ville, sur laquelle tombaient lourdement les ombres du soir, et parvinrent à une belle demeure entourée d'un portique, la résidence d'un noble perse tombé à Gaugamèle, qu'Alexandre avait assignée à Calanos afin qu'il puisse y vivre confortablement après les privations subies au cours de l'expédition.

Le roi pénétra dans la maison en compagnie d'Aristandre. Les deux hommes parcoururent des couloirs silencieux, qui les conduisirent à une pièce tout juste éclairée par les dernières lueurs du jour. Calanos gisait sur une natte posée sur le sol. Il avait les yeux fermés et était d'une maigreur impressionnante.

« Kalané… », murmura le roi.

L'homme ouvrit les yeux, ses yeux noirs, immenses et fébriles. « Je suis malade, Alexandre.

— Je ne peux croire à ces paroles, maître, moi qui t'ai vu traverser toutes sortes d'épreuves sans que tu éprouves la moindre douleur.

— Je souffre à présent. Et cette souffrance est insupportable. »

Alexandre se tourna vers son devin, qui avait le visage renfrogné.

« Quelle souffrance ? demanda-t-il à Calanos. Dis-le-moi afin que je puisse t'aider.

— La souffrance de l'âme, la plus aiguë qui soit, pour laquelle il n'existe aucun remède.

— Mais quelle en est la raison ? N'as-tu pas parcouru le chemin qui mène à l'imperturbabilité ? »

Calanos plongea son regard dans celui d'Aristandre, un regard sombre et complice. Il reprit la parole à grand-peine : « Si. Jusqu'à ce que je fasse ta connaissance, jusqu'à ce que je voie en toi la puissance de l'Océan sous la tempête, la force sauvage du tigre, la majesté des montagnes enneigées qui soutiennent le ciel. J'ai voulu te connaître, et connaître ton monde. J'ai voulu te sauver au moment où ta fureur aveugle t'avait mené à la destruction. Mais je savais ce que je ferais en cas d'échec. J'ai passé un pacte avec moi-même. Je t'ai aimé, Alexandre, comme tous ceux qui ont vécu à ton contact, et j'ai voulu te suivre pour te protéger contre ton instinct inconscient, pour t'enseigner une sagesse différente de celle que possèdent les sages qui l'ont instruit, et les guerriers qui ont fait de toi un instrument de destruction invincible. Mais ton tantra ne peut être fléchi, je le sais à présent. Je vois ce qui te menace, je vois ce qui est imminent. » Il leva les yeux et échangea un regard avec Aristandre. « Voilà ce qui augmente ma souffrance. Si je vivais assez longtemps pour voir cette menace se réaliser la souffrance m'empêcherait à jamais de rejoindre l'extrême imperturbabilité, de dissoudre mon âme dans l'infini. Tu ne le veux pas, Alexandre, tu ne le veux pas, n'est-ce pas ? »

Alexandre lui prit la main. « Non, répondit-il d'une voix brisée par l'émotion. Je ne le veux pas, Kalané. Mais, s'il te plaît, parle-moi de cette terrible menace.

— J'ignore ce dont il s'agit. Je la sens, c'est tout. Et je ne peux le supporter. Permets-moi de mourir ainsi que j'ai juré de le faire. »

Le roi déposa un baiser sur la main squelettique du grand savant, puis il se tourna vers Aristandre et lui dit : « Recueille ses dernières volontés et transmets-les à Ptolémée afin qu'il les fasse exécuter. Je, je… ne peux pas… »

Et il sortit en pleurant.

Le jour dit, Ptolémée effectua ce qu'on lui avait demandé et c'est ainsi que commença le dernier voyage de Calanos vers l'imperturbabilité infinie.

Le compagnon d'Alexandre fit élever un bûcher funéraire de dix coudées de hauteur et treize de largeur. Il déploya cinq mille pézétairoï revêtus de leurs armures de parade le long de la voie d'accès, et ordonna à un cortège d'enfants d'y jeter des pétales de roses. C'est alors que Calanos se présenta. Il était si faible qu'il ne pouvait plus marcher : quatre hommes le portaient sur une civière. Des couronnes de fleurs ornaient son cou, selon la coutume indienne. On le déposa sur le bûcher aussi nu qu'au jour de sa naissance, tandis qu'un chœur de jeunes gens chantaient les hymnes suaves de sa terre natale. Puis on plaça une torche entre ses mains.

Alexandre avait d'abord décidé de ne pas assister à cette cérémonie. Voilà pourquoi il avait prié Ptolémée d'exécuter les dernières volontés du sage indien. Mais au dernier moment, il se rappela que Calanos avait veillé sur lui alors que lui-même agonisait, et il voulut lui faire ses adieux. Il avança sur la voie et s'arrêta au pied du bûcher funéraire. Il contempla cet homme nu et songea à Diogène, couché devant son tonneau, sous le soleil d'une soirée lointaine. Alors les mots que le philosophe cynique lui avait adressés au cours du tête-à-tête qui s'était ensuivi remontèrent à sa mémoire. Les mots mêmes que Calanos avait prononcés sans ouvrir la bouche, dans l'obscurité de sa tente, tandis qu'il était lui-même occupé à lutter contre la mort :

« Aucune conquête n'a de sens, aucune guerre ne mérite d'être menée. En fin de compte, la seule terre qui nous reste est celle où nous serons ensevelis. »

Il leva la tête et vit le corps de Calanos, enveloppé dans un tourbillon de flammes. Il s'aperçut que le sage souriait, il eut même l'impression qu'il bougeait les lèvres et murmurait quelque chose. Sa voix était couverte par le grondement des flammes, mais cela ne l'empêcha pas de résonner en lui. Elle disait :

Nous nous reverrons à Babylone.

62

Alexandre quitta aussitôt Persépolis, qui avait semé en lui de tristes souvenirs, puis il marcha vers Suse, où il arriva au cœur de l'hiver.

Il s'empressa de rendre visite à la reine mère, qui fut émue de le revoir. Elle courut aussitôt au-devant de lui en le saluant à la grecque d'une façon très familière : « Chaïre paï !

— Ton grec est parfait, mère, la félicita-t-il. Je suis heureux de te trouver en bonne santé.

— Je suis envahie par une joie immense en te revoyant sain et sauf, répliqua la reine. J'ai pleuré à l'annonce de ta mort. J'imagine les souffrances que ta mère a dû endurer, seule en Macédoine.

— Je lui ai envoyé une lettre dès mon arrivée à Salmous ; et je pense qu'elle l'a reçue à l'heure qu'il est et qu'elle a oublié son angoisse.

— Puis-je espérer que tu dîneras à ma table ?

— Bien sûr. Ce sera pour moi un grand plaisir.

— La seule satisfaction qu'il me reste, à mon âge, est de recevoir des visites. La tienne est celle que je désirais le plus. Assieds-toi, mon garçon, ne reste donc pas debout. »

Alexandre prit place sur un siège. « Mère, je ne suis pas seulement venu dans le but de te saluer.

— Et dans quel autre but alors ? Exprime-toi librement.

— J'ai entendu dire que Darius avait une autre fille.

— C'est vrai, admit Sisygambis.

— Eh bien, je souhaite l'épouser.

— Pourquoi ?

— Je compte recueillir l'héritage de Darius : sa famille doit devenir la mienne.

— Je comprends.

— Puis-je espérer que tu me donneras sa main ?

— Si son père avait survécu, il l'aurait offerte en mariage pour consolider une alliance, ou pour s'assurer la fidélité d'un satrape. Elle n'a donc certainement pas d'exigences. Et pourtant, son nom te rappellera un grand amour que tu as perdu… Sais-tu comment elle se nomme ? Barsine. »

Écrasé par le poids des souvenirs, Alexandre baissa les yeux. Des images que le temps semblait avoir fanées remontèrent soudain à sa mémoire avec une grande netteté.

« Cette terrible journée de Gaugamèle, continua la reine mère. Je ne l'oublierai jamais… Stateira sera heureuse de vivre aux côtés de sa sœur aînée. Mais Roxane ?

— Roxane m'aime. Elle sait qu'elle est la reine, mais elle sait aussi que les rois ont des devoirs. Je lui en ai déjà parlé.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle a pleuré. Comme ma mère pleurait quand mon père amenait une nouvelle épouse au palais royal. Mais je l'aime plus que tout au monde, et elle en est consciente.

— Je te donne volontiers la main de Barsine. Tu réunis à présent la maison des Argéades et celle des Achéménides : il n'y a plus ni vaincus ni vainqueurs. Pourtant, quelque chose m'inquiète : comment crois-tu que tes hommes réagiront à cette nouvelle ?

— Je les convaincrai.

— En es-tu certain ?

— Oui. J'ai encore une autre requête : je te demande également la main de la petite sœur de Stateira et de Barsine.

— Tu entends épouser aussi Drypétis ? C'est naturel.

— Je ne te demande pas sa main pour moi, mais pour mon ami Héphestion. Quand nous étions enfants, nous pensions qu'il serait agréable d'épouser deux sœurs. Ainsi, nos enfants deviendraient cousins. Cela nous est possible maintenant, si tu l'acceptes.

— Je l'accepte de tout cœur. J'espère seulement que tes nobles et tes soldats admettront ces unions.

— Certainement, répliqua Alexandre. Nombre de mes soldats se sont déjà unis avec des femmes perses ou mèdes, avec qui ils ont eu des enfants. Il est juste qu'ils les épousent. Je suis également en train de choisir des femmes perses pour d'autres

hommes. Il y aura environ dix mille mariages, si mes calculs sont bons. »

La vieille reine écarquilla les yeux.

« Dix mille, paï ! Oh, grand Ahura-Mazda, je n'ai jamais rien vu de pareil au monde ! » Elle sourit avec malice. « D'autre part, je pense que tu as raison : il n'y a pas mieux qu'un lit pour jeter les bases d'une paix durable. »

Tandis qu'il s'occupait des préparatifs de ses noces, Alexandre se mit à songer sérieusement à de nouvelles expéditions, car il souhaitait découvrir d'autres terres. Il attendait donc avec impatience l'arrivée de la flotte, qu'on signala à l'embouchure du Tigre, au début du printemps.

Le vaisseau amiral, qui arborait le drapeau argéade frappé d'une étoile d'or, finit par jeter l'ancre dans le bassin du canal qui léchait, ou presque, les murs de la ville. Le reste de la flotte accosta derrière lui, dans un délire d'acclamations et d'applaudissements parmi les sonneries de trompette et les roulements de tambour.

Néarque, revêtu de son armure, reçut les honneurs de deux bataillons de pézétairoï, avant de se présenter à Alexandre, qui trônait aux côtés de Roxane, dont la beauté était rehaussée par les vêtements impériaux tissés d'or et semés de pierres précieuses.

Dès qu'il le vit, le roi se leva et se précipita pour l'accueillir. Il l'embrassa sur les joues, puis accueillit le vice-amiral Onésicrite et tous les commandants des navires, auxquels il offrit ses compliments et un présent.

Ce soir-là, il invita à dîner ses compagnons ainsi que Néarque et Eumène, pour leur communiquer ses décisions. Le banquet fut organisé dans la salle du trône, où l'on installa des lits de repas sur trois côtés, de manière à ce que tout le monde puisse voir et entendre le roi. L'absence de femmes et de musiciens donnait à ce dîner une vague allure de conseil de guerre.

Alexandre prit la parole : « Il est temps que vous vous mariiez. » Les convives lui jetèrent un regard stupéfait. « Vous avez déjà un certain âge, continua-t-il, et il faut que vous

pensiez à fonder une famille. J'ai choisi pour vous de magnifiques épouses de haut rang… toutes perses. »

Il y eut un moment de silence.

« Ce n'est pas tout, poursuivit le roi. J'ai décidé de régulariser les unions des Macédoniens avec leurs compagnes asiatiques. Comme vous le savez, nombre d'entre eux ont des enfants. Je paierai moi-même la dot de ces femmes. Cette mesure est valable pour tous ceux qui choisiront de se marier maintenant. Pourvu que leurs épouses soient perses. C'est la seule façon de donner un avenir à nos conquêtes, d'effacer les ressentiments, les haines, les désirs de vengeance : une seule patrie, un seul roi, un seul peuple. Tel est mon projet, et telle est aussi ma volonté. Si l'un de vous y est contraire, qu'il le dise librement. »

Personne ne souffla mot. Seul Eumène leva la main. « Je ne suis pas macédonien, et je ne suis pas non plus un héros, contrairement à vous tous, je n'ai pas l'intention de prendre part à la fondation d'un empire, quel qu'il soit. Je souhaiterais donc être dispensé de cette orgie reproductive. La seule idée d'avoir une épouse dans les pattes me donne la chair de poule et…

— Ta femme, l'interrompit Alexandre en souriant, se nomme Artonis, c'est la fille du satrape Artaozos, elle est très jolie et très dévouée. Elle te rendra heureux, j'en suis sûr. »

La cérémonie se déroula au printemps sous une tente gigantesque, selon le rite perse : on disposa en bon ordre des sièges à haut dossier sur lesquels s'installèrent les futurs mariés pour partager des souhaits et échanger des vœux de bonheur. Leurs fiancées se présentèrent ensuite, vêtues de robes de mariage, et allèrent s'asseoir auprès de leurs promis. Imitant le roi, qui présidait la cérémonie, les hommes prirent la main des femmes et y déposèrent un baiser. Chaque couple reçut une coupe en or, après quoi le banquet put commencer. Les cuisiniers avaient préparé un repas somptueux pour vingt mille invités. Le vin coulait d'une fontaine, où chacun avait loisir de se servir à volonté, tandis que résonnaient des hymnes nuptiaux, chantés par des chœurs de jeunes gens, accompagnés par des harpes babyloniennes et indiennes, des flûtes et des timbales.

Stateira, qui avait quitté Ectabane deux jours plus tôt, participa à la cérémonie en qualité de dame de compagnie de sa sœur Barsine, que Darius avait eue de sa première femme. Quand vint l'heure de se coucher, elle la suivit jusqu'au seuil de sa chambre, où son époux devait la rejoindre. Alexandre arriva avant qu'elle ne reparte, et la salua d'un baiser.

« Je suis heureux que tu sois venue, Stateira. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis notre dernière rencontre.

— C'est vrai, mon seigneur, beaucoup de temps s'est écoulé depuis lors.

— J'espère que tu te portes bien.

— Je me porte bien, répondit Stateira avec un sourire ambigu. Mais je me demande s'il en est de même pour toi.

— J'ai peut-être un peu trop bu, répondit Alexandre. Mais le vin ne peut que me faire du bien en une pareille nuit.

— Oui, tu vas devoir combler une vierge de presque trente ans, et une épouse que tu n'as pas vue depuis plus de quatre ans. »

Alexandre sembla réfléchir un moment et murmura : « Comme le temps passe… »

Puis il s'approcha d'elle, plongea son regard dans le sien et lui demanda : « Veux-tu m'offrir ton amour, ou comptes-tu me défier ?

— Te défier ? Et pourquoi ? J'attendrai dans la chambre voisine que tu aies comblé ma chère sœur : elle est ta nouvelle épouse, et elle a droit à tes forces les plus vives », répondit Stateira avec un sourire aimable. Elle l'embrassa et alla s'enfermer dans sa chambre.

Cette nuit-là, le roi coucha avec ses deux épouses perses, avec Barsine d'abord, puis avec Stateira. Mais quand il vit cette dernière endormie, il jeta une chlamyde sur ses épaules et sortit. Il balaya le couloir du regard, et, voyant que tout était calme, descendit l'escalier, traversa la cour puis rejoignit Roxane dans les appartements royaux. Il s'étendit à ses côtés le plus discrètement possible, mais la jeune femme se retourna brusquement et bondit sur lui. Ses poings martelèrent sa poitrine, ses ongles griffèrent sa peau. « Comment oses-tu m'approcher avec l'odeur de cette femelle ! », criait-elle.

Alexandre attrapa ses poignets et l'immobilisa. Il la sentait se débattre et haleter sous son corps, mais il ne dit rien. Il la laissa crier, pleurer d'un air désespéré, puis il la libéra et s'allongea à nouveau à ses côtés en attendant qu'elle épanche sa colère et sa souffrance.

« Si tu veux, je peux m'en aller », dit-il.

Roxane s'abstint de lui répondre.

« Je t'avais prévenue que j'épouserais Barsine, et que Stateira reviendrait. Les rois ont des devoirs…

— Cela ne change rien, s'écria Roxane. Crois-tu que cela me console ?

— Non, je ne le crois pas, répondit Alexandre. Voilà pourquoi je t'ai proposé de m'en aller.

— Vraiment, tu t'en irais ? demanda la jeune femme.

— Si tu m'en priais, répondit le roi. Mais j'espère que tu ne le feras pas, car tu es la seule femme que j'aimerai tant que je vivrai. »

Roxane garda le silence un long moment, puis elle dit : « Alexandre…

— Oui.

— Si tu recommences, je me tuerai, et ton enfant mourra avec moi. Je suis enceinte. »

Sans rien dire, Alexandre lui pressa la main dans la pénombre.

Le lendemain, le roi effaça les dettes des soldats macédoniens qui en avaient contracté. Au début, peu d'hommes avaient osé les déclarer, en pensant qu'Alexandre avait inventé un stratagème pour identifier ceux qui n'avaient pas su administrer leurs revenus, ou qui n'étaient pas parvenus à vivre de la solde généreuse qu'on leur versait.

Mais voyant que les demandes de remise étaient peu nombreuses, Alexandre fit savoir qu'il ne voulait pas connaître le nom du débiteur, mais le montant de la dette. Les hommes rassemblèrent donc leur courage et présentèrent à Eumène les demandes et les documents qui attestaient du prêt. Celui-ci leur remit alors la somme nécessaire au remboursement.

Le secrétaire général calcula ensuite que la somme totale de ces dettes se montait à dix mille talents.

Vers la fin du printemps, le roi organisa des manœuvres à Opis, le long du Tigre, où l'avait rejoint un nouveau contingent de trente mille Perses qui avaient reçu une instruction militaire à la macédonienne. Il y eut une grande parade, au cours de laquelle ces jeunes guerriers asiatiques, surnommés les Successeurs, démontrèrent leur valeur exceptionnelle et leur grande habileté. Craignant d'être ravalés au rang de ceux qu'ils avaient vaincus sur le champ de bataille puis soumis, les soldats macédoniens en furent une nouvelle fois irrités. Leur déception augmenta encore quand ils apprirent qu'Alexandre entendait licencier blessés, invalides et mutilés, et confier le soin de les ramener chez eux à Cratère, qui devait remplacer le vieil Antipatros en qualité de régent de Macédoine.

« Ils sont furieux, lui rapporta Cratère. Ils demandent que tu reçoives leur délégation. »

Les manœuvres avaient pris fin, et les jeunes Successeurs avaient réintégré leurs tentes. Alexandre ordonna qu'on place son trône à l'extérieur du pavillon royal, et dit à son ami :

« Envoie-les-moi. » Mais il était, à l'évidence, fort contrarié et de très méchante humeur.

Cratère se dirigea vers le campement macédonien, qui était très rigoureusement séparé du cantonnement perse. On vit apparaître un peu plus tard un détachement de soldats représentant les divers corps d'armes qui composaient l'armée : cavalerie, infanterie lourde, attaquants, « écuyers », archers à cheval.

« Que voulez-vous ? demanda Alexandre sur un ton glacial.

— Est-il vrai que tu renvoies chez eux les vétérans, les invalides et les mutilés ?, l'interrogea un chef de compagnie des pézétairoï, le plus âgé du groupe.

— Oui, répondit le roi.

— Cela te semble-t-il une belle action ?

— C'est une action nécessaire. Nous allons entreprendre d'autres expéditions, et ils ne sont plus en mesure de se battre.

— Mais quel genre d'homme es-tu ! s'écria un autre. Maintenant que tu disposes de ces petits barbares aux vêtements de femme, qui font leurs petits exercices et leurs pirouettes, tu n'as plus besoin de tes soldats, de ceux qui ont

conquis pour toi la moitié du monde avec leur sueur et leur sang.

— C'est vrai ! s'exclama un troisième. Tu les renvoies maintenant. Mais dans quel état ? Dans l'état où leurs familles te les ont confiés, il y a dix ans ? Non ! Ils étaient alors jeunes, forts, parfaits ! Et ils sont maintenant las, épuisés, blessés, mutilés, invalides. Quel genre de vie les attend ? Et ceux qui ne reviendront pas ? Ceux qui ont été vaincus par le froid, sont tombés dans les embuscades, se sont écrasés sur les pics montagneux, ou noyés dans les eaux menaçantes de l'Indus, ceux qui ont été dévorés par les crocodiles, mordus par les serpents, tués par la soif et la faim dans le désert ? Penses-tu à ces hommes-là ? À leurs veuves et à leurs orphelins ? Non, sire, tu ne penses pas à eux, sinon tu n'aurais jamais conçu une action de ce genre. Nous t'avons toujours écouté, nous t'avons toujours obéi, mais à présent écoute-nous ! Nous, tes soldats, nous nous sommes réunis en assemblée et nous avons pris une décision. Tout le monde ou personne !

— Que veux-tu dire ? demanda Alexandre, dont le visage s'assombrissait de plus en plus.

— Je veux dire que si tu renvoies chez eux les vétérans invalides, tu devras nous renvoyer aussi, répondit le chef de compagnie. Oui, rentrons chez nous. Garde donc tes barbares avec leurs jolies cuirasses en lames d'or, et voyons s'ils seront capables de faire autant que nous, s'ils sauront suer sang et eau pour toi, comme nous l'avons fait. Adieu, sire. »

Les représentants des corps d'armes inclinèrent légèrement la tête avant de tourner le dos à Alexandre et de regagner le campement au pas cadencé.

Le roi bondit, blême de rage, et lança aux cavaliers de sa garde personnelle : « Est-ce donc ce que vous pensez, vous aussi ? »

Le commandant garda le silence.

« Est-ce donc ce que vous pensez, vous aussi ? répéta-t-il.

— Nous sommes de l'avis de nos compagnons, sire, lui répondit-il.

— Alors, allez-vous-en, je vous dispense de votre service, je n'ai plus besoin de vous. »

Le commandant hocha la tête, puis il rassembla ses cavaliers et les ramena au camp au galop.

Un peu plus tard, un groupe de Successeurs s'installa à leur place, devant le pavillon royal, arborant des armures étincelantes, des robes ouvragées, des étendards de pourpre et d'or.

Les deux jours qui suivirent, Alexandre refusa de voir ses soldats et s'abstint de leur communiquer ses décisions. Mais son geste avait plongé tout le monde dans la consternation.

Ses hommes avaient le sentiment d'être comme un troupeau sans berger, comme des enfants sans père, seuls au cœur d'un pays immense, qu'ils avaient conquis et qui les regardait maintenant avec compassion et dérision. Un sentiment prévalait entre tous : la douleur d'avoir été privés de la présence du roi, la pensée qu'il allait projeter de nouvelles entreprises, ferait d'autres rêves, se lancerait dans des aventures extraordinaires, sans eux. La douleur de ne plus le voir, de perdre la familiarité qui caractérisait leurs rapports, de perdre jusqu'à ces rapports.

Deux jours s'écoulèrent, et le roi ne se montrait toujours pas. Le troisième jour, certains soldats dirent : « Nous avons mal agi. Au fond, il nous a toujours aimés, il a souffert autant que nous, il a mangé la même nourriture que nous, a été blessé plus que quiconque, nous a comblés de présents et de faveurs. Allons le trouver et demandons-lui pardon. »

D'autres éclatèrent de rire : « Oui, oui, allez donc vous faire botter le cul !

— C'est possible, poursuivit l'homme qui avait pris la parole le premier. Mais j'irai quand même. Toi, fais ce que tu veux. »

Il se débarrassa de ses armes et quitta le campement pieds nus, vêtu de son seul chiton. Quelques hommes l'imitèrent, puis d'autres encore, et ce fut bientôt la moitié de l'armée qui se présenta au pavillon royal, sous le regard stupéfait des gardes perses.

Cratère, qui passait par là, les vit. Tout comme Ptolémée qui rentrait d'une mission le long du Tigre. Celui-ci demanda à son ami : « Que se passe-t-il ? » et pénétra à ses côtés sous la tente du roi.

« Alexandre, dit Cratère. Il y a des hommes dehors. »

C'est alors qu'on entendit crier : « Pardonne-nous, sire !

— Je les entends, répondit Alexandre apparemment impassible.

— Alexandre, écoute-nous ! », hurla une autre voix.

Ptolémée ne parvenait pas à cacher son émotion. « Pourquoi ne vas-tu pas les voir ? Ce sont tes soldats.

— Non, ils ne le sont plus. Et ce n'est pas moi qui les ai repoussés. Ce sont eux qui m'ont rejeté. Eux, qui n'ont pas voulu me comprendre. »

Ptolémée en resta là : connaissant le caractère du souverain il savait qu'il était inutile d'insister en cet instant.

Un jour s'écoula, puis une nuit, et un autre jour. Les gémissements des soldats se multipliaient, leurs voix se faisaient plus insistantes.

« Ça suffit, maintenant ! s'écria Ptolémée. Ça suffit ! Ces soldats ne dorment plus et ne mangent plus depuis deux jours et deux nuits. Si tu es un homme, va les retrouver ! Ne peux-tu donc pas les comprendre ? Tu es un roi, tu connais les raisons du gouvernement et de la politique. Mais eux, ils ne savent qu'une chose : ils t'ont suivi jusqu'au bout du monde, ils ont donné leur sang pour toi, et tu les renvoies pour t'entourer de ceux qu'hier encore tu leur ordonnais de combattre. Ne peux-tu donc pas comprendre ce qu'ils ressentent ? Crois-tu que l'argent que tu leur as donné constitue une récompense suffisante ? »

Alexandre sembla se ressaisir. Il dévisagea Ptolémée comme s'il entendait ces paroles pour la première fois. Puis il se leva et sortit, tandis que la lumière du jour faiblissait lentement.

L'armée entière était là : des milliers de soldats désarmés, assis par terre dans la poussière, certains en larmes.

« Je vous ai entendus, hommes ! s'exclama-t-il. Croyez-vous donc que je sois sourd ? Savez-vous que, par votre faute, je ne dors plus depuis deux jours ?

— Nous non plus, nous ne dormons plus, sire ! répondit une voix anonyme dans le groupe.

— Parce que vous êtes des ingrats, parce que vous refusez de me comprendre, parce que… », commença à crier Alexandre.

Un vétéran à la barbe grise et aux longs cheveux ébouriffés, qui était manchot, s'avança et le regarda droit dans les yeux. « Parce que nous t'aimons, mon garçon », dit-il.

Alexandre se mordit la lèvre, comprenant qu'il n'allait pas tarder à pleurer comme un enfant, lui, le roi de Macédoine, le Roi des Rois, le pharaon d'Égypte, le souverain de Babylone, à pleurer comme un stupide gamin devant sa maudite soldatesque. Et il pleura. À chaudes larmes, sans pudeur, sans même se couvrir le visage. Et quand il fut enfin calmé, il répondit : « Moi aussi, je vous aime, bande de salopards ! »

63

Assis sur son trône rehaussé par une estrade, Alexandre regarda ses soldats, qu'une sonnerie de trompette avait rassemblés. Il fit un signe à Eumène, qui commença à lire :

Alexandre, roi des Macédoniens et chef panhellénique, décrète que :

Les vétérans qui, au terme de la visite médicale, seront déclarés inaptes au combat, retourneront chez eux avec le général Cratère.

Ils recevront un présent personnel du roi afin qu'ils se souviennent de lui tout le temps que les dieux leur permettront de vivre. Ils recevront également une couronne d'or qu'ils pourront porter de droit à toutes les manifestations publiques, quand ils assisteront aux concours athlétiques et aux représentations théâtrales. En de telles occasions, ils devront s'asseoir aux premières places réservées et dans les tribunes d'honneur.

Il décrète, en outre, qu'un salaire leur sera versé jusqu'à leur mort, et que les orphelins se verront octroyer jusqu'à leur vingtième année la solde de leurs pères, tombés glorieusement sur le champ de bataille.

La garde macédonienne du roi est rétablie dans ses fonctions. Les blessés légers ou les malades seront soignés et réintégreront leurs rangs. Le roi leur laissera son médecin personnel, Philippe, afin qu'il s'occupe d'eux. Il témoigne à tout le monde son affection la plus profonde et sa reconnaissance. À jamais !

On entendit alors un grondement, un vacarme d'épées martelant les boucliers, des exclamations, des chants et des cris d'exultation.

Quatre jours plus tard, la colonne menée par Cratère s'ébranla en direction de l'Euphrate et de la mer. Alexandre garda les yeux fixés sur ses hommes jusqu'à ce que le dernier

d'entre eux eût disparu à l'horizon. « C'est un peu de moi-même qui part avec eux, dit-il.

— Tu as raison, répliqua Eumène, mais tu as promulgué un excellent décret. Tu peux être certain qu'ils iront tous au théâtre, même ceux qui n'y ont jamais mis les pieds, pour ne pas perdre l'occasion de s'asseoir aux places réservées de la première rangée, et d'arborer en public la couronne d'or que tu leur as offerte.

— Comment crois-tu que réagira Antipatros ?

— À l'annonce de son remplacement par Cratère ? Je l'ignore. Il a toujours été loyal, il t'a toujours fidèlement servi. Il éprouvera de l'amertume, c'est certain, mais rien de plus. D'autre part, c'est le dernier rescapé de la vieille garde de ton père. Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— Tu te souviens des Uxiens ?

— Comment pourrais-je oublier ces sauvages !

— Il existe, au nord du pays, une tribu encore plus primitive, qui a appuyé toutes les tentatives de restauration : les Cosséens. Je dois régler ce problème avant de retourner à Ectabane, la dernière capitale, pour réaffirmer notre autorité, contrôler le trésor royal, juger les gouverneurs et les satrapes corrompus. Nous marcherons ensuite sur Babylone, la future capitale de l'empire.

— Combien de temps cela nous prendra-t-il, à ton avis ?

— Deux, peut-être trois mois. »

Alexandre se trompait : tout le printemps lui fut nécessaire pour soumettre les Cosséens, et il passa une grande partie de l'été à Ectabane. Trois officiers supérieurs de l'armée macédonienne, Héraclès, Méléagre et Aristonicos, furent condamnés pour corruption, vol et sacrilège contre les sanctuaires perses, et aussitôt passés par les armes. Le roi entendait démontrer ainsi qu'il traitait de la même façon les Macédoniens et les Perses. D'ailleurs, les Perses qui avaient agi en administrateurs corrompus – et ils étaient nombreux – furent également condamnés au supplice. Toutes les informations d'Eumolpos de Soles se révélèrent exactes.

Une fois ces opérations conclues, le roi décida d'organiser des jeux et des spectacles en profitant de la présence de trois

mille athlètes, acteurs et imprésarios venus de Grèce. Il s'établit avec Roxane dans le palais royal. Stateira et sa sœur aînée s'étaient installées, quant à elles, dans le palais de Suse. Par cette décision, Alexandre ménageait la reine, dont la jalousie ne cessait de croître, d'autant plus qu'elle s'était rendu compte du pouvoir qu'elle exerçait sur le cœur de son époux, qui ne lui refusait rien. Un soir, après l'amour, elle posa la tête sur la poitrine d'Alexandre et lui dit : « Maintenant, je suis vraiment heureuse, Alexandre. »

Le roi la serra dans ses bras. « Moi aussi, je suis heureux, dit-il. Ma flotte est rentrée saine et sauve, j'ai achevé toutes les opérations militaires, je me suis réconcilié avec mes soldats, j'ai réuni deux maisons par le mariage et je vais bientôt avoir un fils.

— Attends ! répliqua Roxane dans un éclat de rire. Ce sera peut-être une fille.

— Oh, non, rétorqua Alexandre. Je suis sûr que ce sera un garçon : Alexandre IV ! Tu seras la mère de mon héritier, Roxane. Et pour célébrer sa naissance, j'organiserai de grandes fêtes : des courses et des représentations théâtrales à la grecque. Tu ne connais pas ces choses-là, mais je suis certain que tu apprendras bien vite à les apprécier. Imagine des centaines de chars tirés par quatre chevaux qui galopent sur une piste à toute allure, imagine des histoires représentées sur des scènes artificielles, où de véritables hommes feignent d'être des héros, imagine des athlètes qui s'affrontent à la course, à la lutte, au saut, au lancer du javelot. Et des danses, de la musique, des chants… »

La jeune femme le regardait d'un air fasciné. Depuis qu'elle avait quitté ses montagnes peuplées de bergers, elle avait pu admirer toutes sortes de merveilles. Sa vie auprès d'Alexandre, qui était tout-puissant à ses yeux, avait des allures de rêve sans fin.

Les fêtes et les banquets commencèrent. C'est au cours de cette période qu'Héphestion tomba malade. Le roi accourut à son chevet dès qu'Eumène l'en eut informé.

« Qu'a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Une forte fièvre et des nausées, répondit Eumène.

— Appelle Philippe.

— As-tu oublié que tu l'as laissé à Suse ? J'ai fait venir Glaucos : c'est un excellent médecin. »

Bien que fiévreux, Héphestion était d'humeur à plaisanter. « Je ne veux pas de médecins. Envoie-moi plutôt une amphore de vin de Chypre, je me soignerai tout seul.

— Ne fais pas l'idiot, répliqua Alexandre. Tu obéiras à ton médecin. »

Glaucos survint alors. Il dénuda la poitrine du malade et l'ausculta. « Je me demande pourquoi les oreilles des médecins sont toujours gelées ! s'exclama Héphestion.

— Si tu veux un médecin aux oreilles chaudes, tu n'as qu'à le demander, plaisanta Eumène. Ton ami est le maître du monde, il peut donc se procurer tout ce dont il a envie. »

Glaucos entreprit de palper l'abdomen du patient, qu'il trouva enflé et tendu. « Il a sans doute ingéré un aliment qui lui a fait mal. Je vais donc lui prescrire une purge. Il devra ensuite rester à jeun et se contenter de boire de l'eau pendant trois jours au moins.

— Es-tu certain qu'il s'agit d'un bon traitement ? demanda Alexandre.

— Je pense que Philippe lui prescrirait la même cure. Si nous n'étions pas si loin, je lui enverrais un courrier pour le consulter, mais je crois que cela n'en vaut pas la peine. Le général Héphestion devrait guérir en moins de temps qu'il ne faut à un courrier pour atteindre Suse.

— Tant mieux, mais ne relâche pas ta surveillance. Héphestion est mon meilleur ami. Nous nous connaissons depuis l'enfance. »

Le regard d'Alexandre fut attiré par le petit pendentif en or que son ami portait autour du cou. Une de ses dents de lait y était enchâssée. Il arborait lui-même une dent d'Héphestion : le premier gage d'amitié qu'ils s'étaient échangé.

« N'aie aucune crainte, sire, répliqua le médecin. Le général Héphestion guérira au plus vite. »

Alexandre sortit tandis que le médecin administrait une purge à son patient et lui prescrivait un régime.

« Dans trois jours, si tout va mieux, tu pourras avaler un peu de bouillon de poule. »

Trois jours plus tard, en effet, Héphestion allait mieux : sa fièvre avait baissé, même si elle était encore forte, et son abdomen avait un peu désenflé. Ce jour-là, une course de quadriges était inscrite au programme des réjouissances. Glaucos, qui aimait beaucoup les chevaux, rendit visite à son patient. Le trouvant mieux, il lui demanda l'autorisation de s'absenter quelques heures. « Général, il y a aujourd'hui une course à laquelle je serais heureux d'assister. Si cela ne te dérange pas, je m'y rendrais volontiers.

— Tu peux y aller, répondit Héphestion. Et amuse-toi bien.

— Puis-je avoir l'esprit en paix ? Te ménageras-tu ?

— Sois tranquille, iatré. Après ce que j'ai traversé en dix années de campagne, ce n'est pas une petite fièvre de rien du tout qui va m'effrayer !

— Quoi qu'il en soit, je serai de retour en fin d'après-midi. »

Après le départ de Glaucos, Héphestion, qui ne supportait plus le jeûne et les purges, appela un domestique. Il lui ordonna de lui préparer sur-le-champ deux poulets rôtis et de les lui servir accompagnés de vin glacé.

« Mais, maître…, tenta d'objecter l'homme.

— Vas-tu obéir, ou préfères-tu que je te fasse fouetter ? », le tança Héphestion.

N'ayant pas le choix, le domestique s'exécuta : il fit cuire deux poulets et alla chercher du vin, conservé dans de la neige pressée à la cave. Héphestion dévora les poulets en un clin d'œil et avala une demi-amphore de vin glacé.

Glaucos revint à la tombée du soir et pénétra d'un air joyeux dans la chambre de son patient. « Comment se porte notre valeureux guerrier ? », demanda-t-il. Son regard tomba alors sur les os décharnés des poulets et sur l'amphore vide, qui avait roulé dans un coin de la pièce. Il blêmit. Il se tourna lentement vers le lit. Héphestion n'était pas parvenu à l'atteindre. Il gisait sur le sol. Mort.

64

La nouvelle fut rapportée à Alexandre, qui se précipita aussitôt chez son ami, en espérant qu'il s'agissait d'un malentendu. Eumène, Ptolémée, Séleucos et Perdiccas étaient déjà sur place. Il comprit, à leurs visages et leurs regards, qu'il n'y avait aucun espoir.

On avait préparé le corps d'Héphestion, on l'avait coiffé, rasé et revêtu d'un habit propre. Alexandre se jeta sur lui en criant et en pleurant désespérément. Puis, après avoir épanché le plus gros de sa douleur, il s'assit dans un coin, la tête entre les mains, et versa des larmes en silence. Il demeura là toute la nuit et le lendemain. Ses amis, qui veillaient de l'autre côté de la porte, l'entendaient gémir, émettre une plainte sourde, et éclater parfois en sanglots inconsolables.

Le lendemain, alors que le soleil se couchait, ils décidèrent d'entrer.

« Viens, dit Ptolémée. Viens, allez. Nous ne pouvons plus rien faire pour lui, sinon préparer ses obsèques.

— Non, laissez-moi, je ne peux pas l'abandonner. Mon pauvre ami ! », hurlait le roi en proie au désespoir.

Mais ses compagnons l'obligèrent à se lever et à quitter la pièce pour permettre aux fossoyeurs égyptiens, promptement accourus, de préparer le corps.

« C'est ma faute, c'est ma faute, gémissait Alexandre. Si je n'avais pas laissé Philippe à Suse, il l'aurait sauvé, et à l'heure qu'il est il serait vivant.

— Hélas ! il y a eu une négligence, c'est tout, dit Séleucos. Le médecin a quitté son chevet pour aller aux courses et…

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Alexandre d'un air bouleversé.

— Hélas, il en est ainsi. Il pensait peut-être qu'Héphestion ne courait aucun danger… Mais une fois seul, celui-ci a mangé et bu d'une façon démesurée : trop de viande, du vin glacé et…

— Trouvez-le ! s'écria Alexandre. Trouvez cette ordure, amenez-le ici immédiatement ! »

Les gardes débusquèrent le pauvre médecin dans la cave, où il s'était caché, et le traînèrent devant le roi. Pâle comme un linge et secoué de tremblements nerveux, il tenta de marmonner quelques excuses, mais Alexandre s'écria : « Tais-toi, maudit médecin ! » Il lui assena un coup de poing si violent que le pauvre homme s'écroula sur le sol, la lèvre fendue.

« Passez-le par les armes sur-le-champ ! », ordonna-t-il aux gardes, qui l'emmenèrent de force. Le médecin ne cessait de pleurer et de supplier le roi d'avoir pitié de lui. Il continua de le faire une fois conduit dans la cour et plaqué contre un mur. Mais l'officier cria : « Tirez ! » Et les archers s'exécutèrent immédiatement.

Frappé en pleine poitrine, Glaucos s'effondra sans un gémissement dans une mare de sang et d'urine.

Alexandre demeura plusieurs jours en proie au désespoir. Puis il fut soudain pris d'une étrange frénésie : il avait décidé d'honorer son meilleur ami par les funérailles les plus imposantes qu'on eût jamais célébrées dans le monde. Il envoya une délégation à l'oracle d'Ammon, à Siwah, pour demander au dieu s'il pouvait offrir des sacrifices à Héphestion comme s'il s'agissait d'un héros, puis il intima à l'armée l'ordre de se diriger vers Babylone et de transporter dans cette ville le corps embaumé de son ami.

Malgré leur affection pour Héphestion, ses compagnons n'approuvaient pas unanimement le choix d'une manifestation de douleur aussi grandiloquente. Léonnatos ne comprenait pas pourquoi Alexandre s'était adressé à l'oracle de Siwah.

« Il est en train de créer la religion de son nouveau monde, avec ses dieux et ses héros, lui expliqua Ptolémée. Héphestion est mort, mais Alexandre a décidé qu'il serait le premier de ces héros, qu'il vivrait dans une dimension mythique. Il a déjà commencé à nous entraîner dans la légende. Le comprends-tu ? »

Léonnatos secoua la tête. « Il est mort d'indigestion : je n'y vois rien d'héroïque.

— C'est la raison pour laquelle Alexandre organise une cérémonie funèbre aussi fastueuse. Voilà ce qui restera dans la mémoire de tous, en fin de compte. La douleur que la mort d'Héphestion a suscitée chez Alexandre est identique à celle qu'Achille éprouva à la mort de Patrocle. Peu importe la façon dont Héphestion est mort. La seule chose qui importe, c'est la façon dont il a vécu : en grand guerrier, en grand ami, en jeune homme prématurément fauché par le destin. »

Léonnatos hocha la tête, même s'il n'était pas certain d'avoir compris ce que Ptolémée entendait dire par ce discours. Il pensa que Thanatos s'était ménagé une brèche dans la troupe d'Alexandre, emportant le premier des sept compagnons, et il se demanda qui serait le suivant.

Tandis que l'armée marchait vers Babylone, des devins chaldéens vinrent trouver le roi pour le mettre en garde : s'il entrait à Babylone, il n'en ressortirait pas vivant, lui dirent-ils. Alexandre consulta alors Aristandre : « Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-il.

— Un obstacle pourrait-il t'empêcher d'accomplir ce que tu as décidé ?

— Non, répondit le roi.

— Alors, ne t'arrête pas. De toute façon, notre destin repose dans les mains des dieux. »

Ils entrèrent dans la ville au début du printemps. Alexandre s'installa au palais royal et ordonna à ses hommes de préparer le bûcher funéraire : une tour de cent quarante coudées de haut, reposant sur une plate-forme artificielle d'un demi-stade de large.

Ce projet fut mis en œuvre par son ingénieur en chef, Diadès de Larissa, et par une armée de charpentiers, de décorateurs et de sculpteurs. L'admirable construction se dressait sur cinq étages, elle était ornée de statues qui représentaient des éléphants, des lions et toutes sortes d'animaux mythologiques, de grands panneaux sculptés où l'on pouvait admirer des scènes de gigantomachie et de centauromachie. Des torches colossales recouvertes d'or pur furent placées aux coins de l'édifice. Au sommet, le catafalque était soutenu par des statues de sirènes grandeur nature.

Quand l'énorme bûcher fut achevé, le corps d'Héphestion y fut conduit par les hétairoï de son bataillon, qui le portèrent sur leurs épaules. Alexandre et ses compagnons le suivirent jusqu'au pied de la tour. On le hissa au sommet et on le déposa sur le catafalque grâce à des machines conçues pour l'occasion. Les prêtres attendirent alors que le soleil ait disparu derrière le fil de l'horizon pour incendier la construction. Celle-ci fut aussitôt enveloppée dans un tourbillon de flammes, qui dévora les statues, les panneaux sculptés, les ornements et les riches offrandes votives.

Alexandre contempla sans broncher ce spectacle barbare, conscient de la stupeur qu'il suscitait parmi la population, qui assistait, bouche bée, à une manifestation de puissance aussi imposante, à un événement aussi hyperbolique. Soudain, tandis que son regard se posait sur le sommet de la tour, qui commençait à s'effondrer dans un crépitement sinistre, il se revit, enfant, dans la cour du palais royal de Pella, en train d'échanger un gage d'amitié éternelle avec un garçon de son âge récemment arrivé. « Jusqu'à la mort ? », lui avait demandé alors Héphestion. « Jusqu'à la mort », avait-il répondu.

Il porta aussitôt la main à son pendentif – une dent de lait enchâssée dans de l'or. Il arracha la chaînette et le jeta dans l'ouragan de feu afin qu'il s'y dissolve. Alors il fut envahi par une immense mélancolie, par un profond chagrin. Le premier d'entre eux, le premier et le plus cher des sept amis, liés par la même promesse et unis par le même rêve, s'en allait à jamais. La mort l'avait emporté et ses cendres étaient dispersées par le vent.

Le printemps prenait fin et Alexandre retourna à ses projets et à ses rêves de domination universelle, tandis que le ventre de Roxane grossissait. Il fit construire sur les rives de l'Euphrate un gigantesque bassin, capable d'abriter plus de cinq cents vaisseaux, et il projeta avec Néarque la création d'une nouvelle flotte, qui explorerait l'Arabie et les côtes du golfe persique. Les Phéniciens transportèrent quarante navires en pièces jusqu'au gué de Thapsaque, en haute Syrie, puis les assemblèrent et les mirent à l'eau. Ils descendirent le fleuve jusqu'à la capitale avec des équipages de Sidon, d'Arad et de Byblos, prêts à se lancer

dans l'aventure jusqu'aux lointaines et mystérieuses régions de l'Arabie. En deux mois, une flotte de deux quinquérèmes, deux quadrirèmes, vingt trières et trente pentécontères fut transportée de la Méditerranée à l'Océan méridional : rien ne semblait impossible au jeune et invincible souverain.

Des délégations confluèrent de toutes parts : de la Libye et de l'Italie, de l'Ibérie et du Pont, de l'Arménie et de l'Inde, afin de lui rendre hommage, de lui offrir des présents et de lui demander son alliance. Il les accueillit dans son palais grandiose, parmi les merveilles de Babylone, qui se préparait à devenir la capitale de l'écoumène.

Un jour, au début de l'été, pendant une crue de l'Euphrate, Alexandre décida de descendre le fleuve et de s'engager dans le Pallacopas, un canal qui écoulait le trop-plein d'eau afin que les cultures ne fussent pas inondées.

Il se tenait au timon, aux côtés de Néarque, et contemplait d'un œil émerveillé les vastes lagunes qui s'ouvraient ici et là, le long du canal, où l'on pouvait apercevoir les tombes des anciens rois chaldéens, à moitié immergées. Soudain, un coup de vent emporta le chapeau à larges bords, ceint d'un ruban d'or – symbole de la royauté –, au moyen duquel il se protégeait du soleil.

Le chapeau s'enfonça, mais le ruban resta accroché à une touffe d'osiers.

Un marin plongea aussitôt et parvint à l'attraper. Craignant de l'abîmer en le serrant dans son poing, il le mit autour de son front. Quand il rejoignit le bateau et fut hissé à bord, tout le monde fut frappé par cet événement funeste, par ce présage de malheur. Les mages chaldéens qui suivaient le roi lui suggérèrent de récompenser le marin pour son acte de courage, puis de l'exécuter pour punir son geste sacrilège, et conjurer ainsi le mauvais sort.

Le roi leur répondit qu'il suffirait de le fouetter, et il posa de nouveau son diadème sur sa tête.

Néarque tenta ensuite de le distraire en lui parlant de la grande expédition vers l'Arabie, mais il vit une ombre obscurcir son regard, cette ombre même qui avait assombri ses yeux au moment où Calanos avait été brûlé vif.

Quelques jours plus tard, le roi assista aux évolutions de sa cavalerie hors les murs de la ville. À un moment donné, il quitta son trône pour s'entretenir avec ses commandants. Tandis que les membres de l'assistance observaient les manœuvres des escadrons, un inconnu se faufila parmi les chambellans et s'assit à la place d'Alexandre en riant bruyamment. Les gardes perses le tuèrent sur-le-champ, mais les prêtres chaldéens se frappèrent la poitrine et se griffèrent le visage en signe de désespoir, car il ne pouvait y avoir pire présage.

Et pourtant, en dépit de ces signes funestes, l'amour de Roxane et le désir de voir son fils chassaient les pensées mélancoliques d'Alexandre.

« Je me demande à qui il ressemblera, disait-il. Mon maître Aristote considère la femme comme un récipient destiné à recueillir la semence des hommes, voilà tout, mais, à mon avis, il ne croit pas lui-même à cette théorie : il est évident que certains individus ressemblent plus à leur mère qu'à leur père. C'est mon cas, par exemple.

— Pourquoi, comment est ta mère ?

— Tu feras bientôt sa connaissance : je lui demanderai de venir pour la naissance de mon fils. Elle était très belle, mais dix ans ont passé… dix années particulièrement dures pour elle. »

Au courant des mauvais présages qui se succédaient depuis un certain temps, les amis d'Alexandre multipliaient les invitations pour l'égayer. C'était à celui qui organiserait le plus de repas et de banquets. Alexandre s'y rendait volontiers. Aussi passait-il ses journées et ses nuits à manger et à boire sans retenue. Un soir, il regagna le palais la tête lourde et les oreilles bourdonnantes. Il n'y accorda pas d'importance. Il se plongea dans un bain puis s'étendit auprès de Roxane, qui s'était endormie, la lanterne allumée.

Le lendemain, il avait de la fièvre. Balayant les insistances de la reine, il se leva et alla chez un de ses amis grecs, arrivé depuis peu à Babylone, un certain Médios, qui l'avait invité à déjeuner. Le roi était encore à table quand, à la tombée du soir, il fut pris d'une douleur si aiguë au côté droit qu'il se mit à hurler. Les domestiques le soulevèrent, le déposèrent sur un lit, et la douleur sembla bientôt s'atténuer.

Un médecin, accouru immédiatement, l'examina. Mais il n'osa pas toucher la partie douloureuse de son corps. Le roi avait une grosse fièvre et se sentait particulièrement fatigué.

« Je vais te faire transporter au palais, sire.

— Non, répondit Alexandre. Je passerai la nuit ici. Je suis sûr que j'irai mieux demain matin. »

Il dormit donc chez son ami Médios, mais quand il s'éveilla le lendemain, sa fièvre avait augmenté, au lieu de diminuer.

Le troisième jour, son état ne cessa d'empirer, mais il ne paraissait pas y prêter attention. Il convoqua son état-major et, bien que Néarque et ses compagnons eussent remarqué qu'il ne se sentait pas bien, discuta avec eux des détails de l'expédition et de la date prévue pour le départ.

« Nous pourrions tout repousser, proposa Ptolémée. Fais-toi soigner d'abord, essaie de te rétablir. Tu devrais peut-être changer d'air : ici, la chaleur est insupportable et l'on dort plutôt mal. T'es-tu jamais demandé pourquoi le roi Darius passait l'été à Ectabane, à la montagne ?

— Je n'ai pas le temps d'aller à la montagne, répondit Alexandre, et je n'ai pas le temps d'attendre que la fièvre retombe. Je veux continuer ma route. Néarque, as-tu appris quelque chose à propos de l'extension de l'Arabie ?

— D'après certains, elle serait aussi grande que l'Inde, mais cela me paraît difficile à croire.

— De toute façon, nous allons bientôt le savoir, répondit Alexandre. Vous vous rendez compte, les amis : la terre des arômes, de l'encens, de l'aloès, de la myrrhe. »

Ses compagnons feignirent l'enthousiasme, mais ces paroles sonnaient à leurs oreilles comme un sombre présage : le roi ne mentionnait-il pas des parfums qu'on utilisait pour embaumer les corps ?

Inquiète, Roxane fit appeler Philippe, qui se trouvait alors au nord de la ville, où il soignait un bataillon de l'armée, victime d'une épidémie de dysenterie. Mais quand l'envoyé de la reine arriva au campement, le médecin était parti vers le nord sans laisser d'indications précises concernant ses mouvements.

Les trois jours qui suivirent, Alexandre continua à remplir ses devoirs et ses diverses tâches, à offrir des sacrifices aux

dieux et à réunir ses compagnons pour organiser l'expédition vers l'Arabie. Mais son état de santé se détériorait à vue d'œil.

Lorsque, enfin, on mit la main sur Philippe, la santé d'Alexandre semblait s'améliorer : sa fièvre avait baissé. Le roi s'entretint un moment avec son médecin. « Je savais que tu finirais par arriver, iatré, lui dit-il. Maintenant, je sais que je guérirai.

— Bien sûr que tu guériras, répondit Philippe. Te rappelles-tu le jour où tu as failli succomber après un bain dans l'eau glacée ?

— Comme si c'était hier.

— Et le mot que t'avait envoyé le pauvre Parménion ?

— Oui. Il disait que tu étais en train de m'empoisonner.

— C'était la vérité, dit Philippe en riant. Je t'administrais un poison qui aurait tué un éléphant, et il n'avait aucun effet sur toi ! Tu te portais mieux qu'avant. Que veux-tu donc que te fasse un peu de fièvre ? »

Alexandre sourit. « Je ne te crois pas, mais je suis heureux de te l'entendre dire. »

Le lendemain, ses conditions s'aggravèrent brusquement.

« Sauve-le, iatré, suppliait Roxane. Sauve-le, je t'en conjure. » Mais Philippe secouait la tête avec impuissance tandis que Leptine, en larmes, mouillait le front du roi pour le rafraîchir un peu.

Le jour suivant, Alexandre ne parvint pas à se lever, et sa fièvre monta démesurément. On le transporta sur une civière au palais d'été, où il y avait un peu de fraîcheur dans la soirée. Philippe le trempait dans de l'eau froide pour faire baisser sa température, mais désormais, tous les soins se révélaient inutiles. Désespérée, Roxane ne quittait pas son époux un instant : elle le couvrait de baisers et de caresses. Ses compagnons le veillaient nuit et jour sans jamais prendre de repos, sans même s'alimenter.

Séleucos courut au sanctuaire du dieu Marduk, le protecteur de la ville, le dieu guérisseur et demanda l'autorisation aux prêtres de conduire Alexandre dans le temple, afin que le dieu le guérisse. Mais les prêtres répondirent : « Le dieu ne veut pas l'accueillir dans sa maison. »

Inconsolable, il regagna le palais royal et rapporta à ses compagnons et à Philippe l'issue de sa mission.

« Tu aurais dû tuer ces prêtres : s'ils ne savent pas guérir le roi, à quoi donc servent-ils ? s'exclama Lysimaque.

— Je suis persuadé qu'il s'en tirera cette fois encore, dit Perdiccas. Ne vous inquiétez pas, il a surmonté des épreuves bien plus graves. »

Philippe lui lança un regard mélancolique avant de pénétrer dans la chambre du roi. Alexandre demandait de l'eau d'une voix à peine perceptible désormais.

Le lendemain, il n'arrivait plus à parler.

La nouvelle de son état s'était répandue parmi les soldats. Certains affirmaient même qu'il était déjà mort. Ses hommes se présentèrent donc à l'entrée du palais et menacèrent la garde d'enfoncer les portes si on leur en interdisait l'accès.

« Je vais voir ce qui se passe », dit Ptolémée, qui descendit au corps de garde.

« Nous voulons savoir comment se porte le roi ! », s'écria un vétéran.

Ptolémée baissa la tête. « Le roi se meurt, répondit-il. Si vous voulez le voir, montez l'un après l'autre, mais en silence. Ne troublez pas son agonie. »

Et les soldats montèrent l'un après l'autre, gravissant l'escalier et parcourant les couloirs en silence, jusqu'à la chambre du roi. Ils défilèrent devant son lit en pleurant et en le saluant d'un geste de la main. Pour chacun d'eux, Alexandre eut un regard, un signe de la tête ou un mouvement imperceptible des lèvres.

Il vit ses soldats, les compagnons de mille aventures, les hommes de fer qui avaient dompté le Nil, le Tigre, l'Euphrate et l'Indus, il vit leurs visages creusés par le froid et brûlés par la chaleur, il vit leurs joues velues trempées de larmes, puis, soudain, il ne vit plus rien. Il entendit les pleurs désespérés de Roxane et les sanglots de Leptine, ainsi que la voix de Ptolémée, qui disait : « C'est fini… Alexandre est mort. »

Il songea à sa mère, il songea à son attente vaine et amère. Il eut l'impression de la voir, sur une tour du palais, tandis qu'elle criait, pleurait, l'appelait désespérément : « Alexandre, ne t'en

va pas, reviens-moi, je t'en prie ! » Et ces cris semblèrent le ramener un instant à la vie. Mais ces mots, ces cris et ce visage s'évanouissaient maintenant, se perdaient dans le vent… Une plaine immense, une prairie fleurie s'étendait devant lui, et il entendait un chien aboyer. Ce n'était pourtant pas l'aboiement sombre de Cerbère ! C'était Péritas ! Il courait vers lui, ivre de joie, comme le jour où son maître était rentré d'exil. Et voilà qu'un martèlement de sabots secouait la prairie, voilà qu'un hennissement y résonnait. Oui, Bucéphale galopait vers lui, la crinière au vent, il l'accueillait sur son dos, comme jadis à Miéza quand ils s'étaient vus pour la première fois. Alexandre criait : « Vas-y, Bucéphale ! » Et l'étalon s'élançait comme un Pégase ardent, en une course effrénée vers l'horizon, vers la lumière infinie.

Epilogue

« Ton corps était encore chaud quand nous commençâmes à nous disputer ton héritage. Nous continuâmes à nous quereller pendant des années. Tu n'étais plus là, et le rêve qui nous avait unis avait disparu avec toi. Leptine voulut te suivre, et nous la trouvâmes agonisante au pied de ton lit, les veines ouvertes. La reine mère Sisygambis se couvrit le visage d'un voile noir et se laissa mourir d'inanition. Roxane décida de vivre afin que ton fils puisse vivre aussi.

« Perdiccas réalisa son rêve en épousant Cléopâtre, mais il fut le premier à tomber dans la tentative de sauver ton empire. Il mourut sur le champ de bataille contre mes armées. Pauvre Perdiccas !

« C'était étrange : nous avions beau nous combattre durement en nouant et en dénouant nos alliances, nous n'arrivions pas à nous haïr, nous restâmes même de bons amis pendant un certain temps. Quelques années après ta mort, nous nous réunîmes tous à Babylone pour signer un accord. Mais notre réunion dégénéra bientôt en rixe. Soudain, Eumène surgit de derrière une porte et jeta sur ton trône vide ton manteau et ton sceptre. Alors, comme par enchantement, notre querelle cessa, nos voix s'apaisèrent, nos regards et nos visages devinrent pensifs. Tu étais revenu un instant parmi nous, tu semblais nous être apparu par miracle.

« Nous n'étions pas dignes de toi, et pourtant nous essayions de t'imiter en tout : nous nous faisions représenter dans la même pose que toi, la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, les cheveux rabattus en arrière, même si les nôtres s'étaient raréfiés avec le temps. Mais nous voulions seulement exploiter ton image. Nous n'avons même pas eu le courage de sauver ta famille, détruite, anéantie sans pitié par un alinéa au bas d'un traité de partition :

« S'il devait arriver quelque chose à l'enfant, la Macédoine reviendrait à… » Comme si nous le condamnions à mort. Quelle horreur : ta femme, ta mère, ton fils, tous morts… La soif de pouvoir nous avait desséché l'âme, elle nous avait transformés en monstres.

« Bien vite, nous répudiâmes tous les épouses perses que tu nous avais données, à l'exception de Séleucos, qui aimait son Apama, et qui lui dédia de magnifiques cités.

« Séleucos… Pendant quelque temps, il fut le nouvel Alexandre, et il parvint presque à ressusciter ton empire. À présent, il est vieux et malade. Nous avons combattu l'un contre l'autre plusieurs fois ou, mieux, nos armées se sont affrontées à la frontière de la Cœlé-Syrie, qu'un autre traité, un des nombreux traités, avait mal définie, mais nous avons conservé de bons rapports, comme de vieux amis.

« J'ignore comment il se porte à présent, mais il doit, lui aussi, être proche de la fin. Quant à moi, j'ai abandonné depuis plus de deux ans le sceptre et le royaume à mon fils, Ptolémée II, pour écrire cette histoire. Mon seul mérite, mis à part le fait d'avoir su renoncer spontanément au pouvoir avant que la mort ne m'y oblige, a été de te ramener ici, dans ton Alexandrie, le seul lieu digne de toi. Oh, comme j'aimerais que tu la voies ! Elle est belle, tu sais. C'est une ville merveilleuse, une ville florissante, exactement comme tu en avais rêvé, t'en souviens-tu ?

« Nous étions alors des enfants, et nos esprits brûlaient des rêves que tu incarnais devant nous. Nous étions pareils à des dieux lorsque nous galopions à tes côtés, dans nos armures étincelantes.

« Je viens de terminer cette histoire, qui sonne étrangement, comparée aux souvenirs que je conserve de ces années. Pendant que j'écrivais, j'ai eu la curieuse impression que tout pouvait revivre. J'entendais nos discours, nos conversations, les répliques vulgaires de Léonnatos, te rappelles-tu ? Bien sûr, mon récit sera transcrit comme il se doit, ce sera un bon texte, rédigé selon les règles que nos maîtres nous enseignèrent à Pella et à Miéza. Mais je préfère me remémorer notre histoire ainsi

que je l'ai revécue, jour après jour, instant après instant, tandis que je l'écrivais.

« J'ai fait tout ce que je devais faire, et aujourd'hui, en sentant l'haleine gelée que Thanatos soufflait sur mon cou, j'ai voulu venir ici pour oublier tout ce qui s'est produit après ton départ, et pour m'endormir en paix près de toi, mon ami.

« Il est temps que la troupe d'Alexandre se reconstitue, comme ce jour où nous allâmes à ta rencontre en Illyrie, sur ce lac gelé, tandis que la neige tombait à gros flocons. Il est temps que nous fermions les yeux, nous aussi, qui avons vécu trop longtemps. Et quand nous nous réveillerons, nous serons de nouveau réunis, aussi beaux et jeunes que jadis, prêts à repartir avec toi, à galoper à tes côtés vers l'ultime aventure. Et cette fois, pour toujours. »

Fin